

LES TRÉSORS DE LA SF

JULIA  
VERLANGER

LES PORTES  
DE LA MAGIE



INTÉGRALE - VOLUME 4



Julia Verlanger

*Les Portes de la magie*

L'intégrale – volume 4

Bragelonne



### REMERCIEMENTS

La Fondation de France, Roland Wagner, Frédéric Gerbaud, Josiane Kiefer, Jean-Luc Blary, Jean Milbergue, Jean-Pierre Laigle, Dominique Martel.

### PUBLICATION ORIGINALE

*La Flûte de verre froid*, sous la signature de Julia Verlanger, éd. Librairie des Champs-Élysées (collection Le Masque Fantastique n°9), 1976.

*La Porte des serpents*, sous la signature de Gilles Thomas, éd. Fleuve Noir (collection Anticipation n°1013), 1980.

*Les Cages de Beltem*, sous la signature de Gilles Thomas, éd. Fleuve Noir, 1995, sous les titres *Acherra* et *Offren* (Anticipation n°1968 et 1969). Paru précédemment sous forme courte sous la signature de Gilles Thomas en 1982, éd. Fleuve Noir (Anticipation n°1191).

*La Fille de l'eau*, sous la signature de Julia Verlanger, in Fiction n°47, oct. 1957.

*Reflet dans un miroir*, sous la signature de Julia Verlanger, in Fiction n°63, fév. 1959.

*Textes et entretiens*, présente édition, 2010. Textes reproduits avec l'aimable autorisation des auteurs et directeurs de publication des fanzines *Lunatique* (n°20, 1966), *A la poursuite des SFfans* (n°5, 1977) et *Chimères* (n°10, 1990)

Copyright © Fondation de France, titulaire des droits sur l'œuvre de Julia Verlanger pour le compte de la Fondation Julia Verlanger sous son égide

© Bragelonne 2010, pour la présente édition.

Illustration de couverture :  
Benjamin Carré

ISBN: 978-2-35294-365-5

Bragelonne 35, rue de la Bienfaisance - 75008 Paris

E-mail : [info@bragelonne.fr](mailto:info@bragelonne.fr) Site Internet: <http://www.bragelonne.fr>

# LA FLÛTE DE VERRE FROID

En ce temps, la terre s'appelait Géha.

C'était un temps où les Dieux vivaient près des hommes. Un temps de monstres, et de démons ; un temps de sortilèges et de maléfices, un temps de sorciers et de rois, de Déesses et de héros ; un temps de prouesses et de forfaits ; un temps où les légendes étaient réalités.

Et ceci se passait durant l'Ère de la Grande Expansion, après le Deuxième Déluge.

Mais nous vivons à l'Ère de la Fin des Rêves, après le Quatrième Déluge, et les temps anciens ne sont plus.

La geôle était inconfortable. La position aussi.

Jax était enchaîné au sol par les poignets, ce qui l'obligeait à demeurer assis ou couché, et ses courtes entraves ne lui laissaient guère d'aisance.

Sa prison était étroite, froide en dépit de la chaleur qui devait régner à l'extérieur, et les énormes murs de pierre étouffaient tous les sons. Au ras du plafond, une meurtrière en fente mince laissait filtrer un soupçon de clarté. N'empêche que ce trou pourri était presque aussi sombre qu'un cul de chaudron.

Jax était assis, jambes croisées, ses mains alourdies par les fers reposant sur ses cuisses. Il ruminait de sombres pensées. Ses yeux vert pâle, ordinairement d'une transparente innocence, limpides comme une eau coulant sur des pierres moussues, commençaient à luire d'une lumière féroce. Lorsque ces fanaux s'allumaient ainsi, il convenait de se garer au plus vite, avant le déchaînement du cyclone.

Il ignorait où il se trouvait, ayant été amené inconscient dans son cachot. Il le supposait situé quelque part dans la Tour Ukken, qui servait de prison à la ville de Nizzar. Placé très haut, sans doute, et hors de portée de Jirri, sinon le chat rouge serait venu miauler à la meurtrière. Jax ne se faisait pas de souci pour lui. Jirri était très capable de se débrouiller tout seul. Il devait errer, quelque part dans les environs, guettant une occasion de rejoindre son compagnon.

Jax se voyait très mal parti. Promis à l'écorchement, ou à quelque autre supplice en usage dans la région. Désagréable, de toute façon.

Dès son réveil, et sans même tâter la bosse monstrueuse qui palpait sur son crâne, Jax avait essayé de rompre ses chaînes. En dépit de sa force, il n'était arrivé à aucun résultat. Les maillons étaient solides, sans nulle trace d'usure, et les menottes résistantes. Avant de l'enfermer, on l'avait dépouillé de son ceinturon et de ses armes, et même de ses bottes et de sa chemise, qui avaient dû tenter un soldat, ou le geôlier. Il ne disposait de rien qui aurait pu lui permettre de forcer les serrures.

Jax se pencha, ses muscles jouant sous sa peau bronzée, pour attraper la cruche. Il but deux gorgées, et la reposa. Plus guère d'eau. Et, depuis deux jours, il n'avait rien avalé d'autre qu'un quignon de méchant pain noir. Il serra les mâchoires, et les flammes vertes flambèrent plus haut dans ses yeux.

Quelle sale période de malchance !

Il s'était fait un trou à la cour du roi Soubarrod, si bien dans les bonnes grâces de Son Auguste Majesté que celui-ci lui avait confié le commandement de sa garde personnelle. Une place enviable, remarquablement bien rémunérée, et si peu de travail que Jax commençait à s'ennuyer quand, tout soudain, et sans aucune raison de valable logique, le roi l'avait déclaré traître et condamné au pal. Jax s'en était tiré après une mémorable bagarre, où Jirri avait pris sa part, mordant, crachant et griffant, et voltigeant au-dessus de la mêlée comme un ballon de poils roux.

Jax avait fui à cheval, Jirri accroché à l'arçon de la selle. Durant deux jours, ses propres hommes avaient galopé à ses trousses, jusqu'à ce qu'il réussisse enfin à les semer. Il s'était hâté ensuite de rejoindre la plus proche frontière, qui séparait le Gautan du Casim.

Le soir tombait lorsqu'il était entré dans la ville de Nizzar, fourbu, affamé et assoiffé, et la première taverne de rencontre lui avait paru propice à un réconfortant repas.

Il commençait seulement à se détendre, la panse remplie et le gosier convenablement arrosé lorsque était entré dans la salle un jeune homme de mine arrogante, luxueusement vêtu, et entouré de cinq ou six gardes. Jax lui avait à peine jeté un coup d'œil, juste le temps de lui trouver un regard faux et déplaisant, avant de retourner à sa cruche, qui contenait encore un peu de vin.

L'instant d'après, l'aubergiste, sur un ton des plus insolents, le pria de laisser sa table au duc Adornen, qui désirait se restaurer. Le fait que la salle fût comble ne justifiait pas, de l'avis de Jax, un procédé aussi discourtois, et il avait indiqué à l'homme, avec luxe de détails, l'usage incongru que lui et le duc pouvaient faire de leur anus. Si le

tavernier, cramoisi de fureur, avait mal pris la réponse, le jeune Adornen l'avait prise bien plus mal encore, et avait ordonné à ses gardes d'apprendre la politesse à ce paysan.

Nouvelle bagarre, tout aussi animée que celle qui avait eu la cour du roi Soubarrod pour théâtre. Jax, avec l'aide active de Jirri, avait expédié trois soldats et se rapprochait de la porte lorsqu'un inconnu l'avait assommé par-derrière. Son crâne en restait si douloureux qu'il pensait bien ne devoir son salut qu'à l'épaisse masse de cheveux nouée au sommet de sa tête.

Il s'était réveillé enchaîné dans la geôle, et pour le moment, n'aurait pas parié cher sur ses chances d'avenir. Il enrageait.

Une fois de plus, Jax s'agenouilla, empoigna ses chaînes, et, le torse rejeté en arrière, exerça une formidable traction. Ses muscles se nouèrent, bosselant sa peau bronzée, son visage s'empourpra, des veines battirent à ses tempes, et ses lèvres découvrirent ses dents. En pure perte. Il se laissa retomber, haletant et trempé de sueur, et jura vigoureusement. *Orren, le noir démon, emporte cet Adornen, et le torture jusqu'à la fin des temps. Oui !* S'il s'agissait de géhenne, Jax y passerait sans aucun doute bien avant le jeune duc. Dans la bataille, il avait tué trois soldats, et ne doutait guère du châtement qui l'attendait.

Le peu de jour passant par la meurtrière baissait, assombrissant encore la geôle. D'ici peu, il ferait noir. Jax s'allongea, cherchant une position relativement confortable compte tenu de ses fers et des aspérités du sol. Autant dormir. En rêve, il ferait peut-être le repas que son estomac grondant réclamait.

Il s'assoupit, puis plongea dans un très profond sommeil. Il rêva, en effet, mais pas de nourriture. Il voyait une femme, très belle, sans âge, avec de longs yeux sombres, une peau dorée, et des cheveux très noirs. Elle portait une robe de soie blanche, ses seins ronds gonflant le tissu, le renflement pubien nettement apparent sous la jupe. Ses prunelles foncées étaient calmes, légèrement amusées peut-être. Un collier d'or enserrait son cou. Il représentait un serpent, minutieusement travaillé, avec des yeux d'émeraude. Chacune des écailles menues avait été parfaitement ciselée, et les deux petites pierres vertes semblaient luire d'une lueur maligne. La femme sourit, découvrant légèrement des dents éclatantes. Jax tendit les mains pour la saisir, mais elle secoua négativement la tête en disant :

— Je suis venue pour te faire un présent.

Elle détacha le serpent d'or, et se pencha pour le lui passer au cou. Jax entendit clairement le petit déclic qui fermait le collier, et s'éveilla. *Pas un rêve, au nom de Marrax. Ses* doigts tâtaient un objet froid, qu'il tenta vainement d'arracher.

Il s'agenouilla, les yeux écarquillés, le cœur battant, tirant toujours sur le collier. La petite tête du serpent et les arêtes des émeraudes s'incrustaient dans sa paume. La geôle était totalement noire, et il ne voyait rien, mais il était seul dans la pièce, il le savait. Si un autre être humain s'était trouvé ici, il l'aurait senti.

Jax était en alerte, prêt à se battre, mais une peur froide se glissait dans ses os. Il croyait deviner une sournoise manœuvre de sorcellerie, et il haïssait les sorciers. L'île d'Arten, où il était né, n'en tolérait pas entre ses rivages. Tout enchanteur capturé se voyait ligoté sur un radeau, et renvoyé à la merci des flots. À sa magie de le tirer de là, si elle le pouvait. Malheureusement, les terres du Sud n'envisageaient pas les choses avec la même sagesse. Les magiciens pullulaient, au Casim et ailleurs, et y prospéraient.

Jax, qui tirait toujours sur le collier à s'en déchirer le cou, aurait vendu sa main droite pour une torche. Il rugit :

— Montre-toi, démon !

Comme en réponse à son injonction, une clarté diffuse naquit, tremblotante, vacillante, palpitante d'étincelles dorées. Elle était toute proche, et il recula malgré lui, jusqu'à ce que ses chaînes l'arrêtent. La lueur puisait, se gonflait, dessinant vaguement les contours d'un corps lumineux. Elle se précisa, révélant peu à peu de jolis pieds cambrés, des jambes prises dans la soie d'une robe claire, de longs bras souples, un torse aux seins renflés, puis un visage aux beaux yeux sombres, et un flot de cheveux noirs. Suffoqué, Jax reconnu, tout auréolé d'une clarté dorée, la femme de son rêve. Elle souriait avec ironie.

— Un homme d'Arten aurait-il peur d'une femme ?

La voix était claire, musicale et moqueuse.

Jax gronda :

— Je ne te crains pas. Ni toi, ni personne.

Mais il mentait un petit peu. Il ne s'effrayait pas facilement, certes, mais la magie est inquiétante, en raison des sombres maléfices qui en découlent. Et qui combattrait Orren ? Peu d'hommes, à coup sûr. Jax pensait bien être de ceux-là, mais il n'avait jamais eu l'occasion d'être mis à l'épreuve en la matière. Et cette garce brune était une sorcière, aucun doute. Toutefois, l'idée que quelqu'un pût mettre son courage en doute était si insultante que la rage l'emportait à présent de très loin sur l'anxiété.

Il s'allongea brusquement, d'une détente sauvage, tendant le bras pour attraper la femme par la jambe et la faire

basculer. Sa main passa au travers d'une cheville lumineuse, et se referma sur le vide.

La sorcière rit, égrenant des notes de clochette d'argent.

— Tu ne peux pas me saisir. Ce que tu vois n'est qu'une projection de mon corps, immatérielle comme la pensée. Mais calme ta colère. Je veux que nous soyons amis, et je suis venue pour te libérer.

Le cœur de Jax fit un bond, mais nulle émotion ne transparut sur son visage bronzé. Il tripotait toujours le collier fermé à son cou. La tête du serpent d'or semblait soudée à la queue. Il surveillait la sorcière, ses yeux vert pâle incisifs et méfiants.

— Me libérer ? En échange de quoi ? Et quel est ce collier, que je ne peux pas retirer ?

— Un petit cadeau. Pour que tu penses à moi lorsque tu seras loin. Et j'ai un service à te demander, en effet. Mais nous parlerons de cela plus tard. Je vais faire en sorte que tu puisses briser tes Chaînes, ainsi que la serrure de cette porte. Les gardes dormiront, et tu sortiras facilement. Viens me voir demain soir, au palais du roi Diornaz. Présente-toi à la poterne sud, et demande Janarella.

La femme lumineuse se pencha, et deux mains passèrent sur les menottes de Jax, en une lente caresse. Puis elle gagna la porte, paraissant voler plutôt que marcher, et elle répéta son geste sur la serrure.

Jax ouvrait la bouche pour une question quand la clarté s'éteignit, comme une chandelle mouchée. Il se retrouva seul dans le noir, stupéfié, et passablement incrédule. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Un espoir hésitant se levait en lui, qu'il essayait de s'interdire.

Allons, autant voir tout de suite si cette sorcière avait dit vrai. Il s'arcbuta, et culbuta brusquement en arrière, les menottes ayant cédé avant même qu'il commence à employer sa force. Il sauta sur ses pieds, exultant, et s'étira en aspirant profondément. Quoi qu'il arrive, à présent, il ne serait plus mené au bourreau comme un chien muselé. Avant de mourir, il se battrait.

Ainsi, cette sorcière brune n'avait pas menti. Un service à rendre en échange de sa liberté. Quel service ? Et ce collier, qu'il ne pouvait retirer ?

Jax ne s'interrogea pas plus longtemps. Comme tous les Arten, il vivait dans l'heure présente. Pour le moment, sortir de là. On verrait la suite plus tard.

Il se dirigea à tâtons vers la porte, glissa ses doigts le long du chambranle, et tira d'une sèche secousse. Le battant s'ouvrit docilement. Ses yeux tentèrent vainement de percer les épaisses ténèbres. Il suivit longuement un mur, en s'y appuyant de la main, et découvrit des marches qu'il descendit avec prudence, tâtant leurs arêtes du pied, et se guidant de nouveau sur la muraille. L'escalier tournait et retournait, inlassablement. Il dépassa deux paliers, arriva sur un troisième, et longea un nouveau couloir, attiré par une vague lueur à son extrémité.

Il entra bientôt dans la salle de garde. Les hommes dormaient, en effet, d'un sommeil épais comme la mort. La chute de la Tour Ukken ne les aurait pas réveillés. Jax prit son temps pour choisir des bottes à peu près à sa pointure, et un ceinturon avec une épée. Il fouilla des poches, et récolta pour sa peine une poignée de piécettes. De quoi s'offrir un repas et un lit, en attendant mieux.

Les sentinelles de la porte dormaient elles aussi, près de leurs lances abandonnées.

Jax sortit dans la nuit tiède de Nizzar. Un fourmillement d'étoiles allumait le ciel, et la lune à son premier quartier brillait sur les toits. La rue était déserte, très paisible. Une forte odeur de jasmin venait d'un jardin voisin. Jax s'éloigna, sans aucune hâte. Il ne serait pas poursuivi.

Il s'arrêta après avoir tourné dans une ruelle, et s'assit sur une borne. Il mit deux doigts dans sa bouche, et siffla. Le son aigu s'étira longuement. Il attendit, un bon moment. De temps à autre, il répétait son appel.

Une petite ombre apparut à l'extrémité de la ruelle, lancée au galop. Elle termina sa course sur les genoux de Jax, et éclata en ronronnements frénétiques, se frottant contre le torse de l'homme, cardant et pétrissant ses cuisses.

Jax caressa la fourrure touffue, et pinça le chat rouge par la peau du cou.

— Où étais-tu, voyou ? À courir les chattes ?

— Mrr. Mawk. Maou, mouek.

Jax se leva, et s'éloigna à grands pas vers un but très urgent. Trouver si possible un quartier encore animé, et de quoi manger. Jirri suivait en trotinant.



Après des tours et des détours dans les ruelles embrouillées de Nizzar, Jax arriva au palais du roi Diornaz. De vastes murailles, et une profusion de dômes dorés scintillaient sous la lune. Il les contourna longuement, pour gagner la poterne sud, où veillaient des sentinelles en armes.

Il allait au rendez-vous fixé par la sorcière pour plusieurs raisons, dont la première était une dévorante curiosité. Pourquoi lavait-elle libéré ? Elle l'avait appelé homme d'Arten, mais comment pouvait-elle connaître son lieu de naissance ? Il venait d'arriver dans la ville de Nizzar, et si sa présence avait certes pu laisser des souvenirs dans la mémoire de certains habitants du Sud, il n'avait jamais mis les pieds au Casim auparavant. Quel service entendait-elle obtenir de lui ? S'il était assez disposé à payer une rançon pour sa vie, il n'en cotait pas le prix trop haut. Il existait un certain nombre de choses qu'il n'accepterait jamais de faire, quelles que puissent être les conséquences d'un refus. Tout homme est promis à la mort en naissant, et qu'elle vienne tôt au tard ne fait pas grande différence.

Le mystère le plus inquiétant était ce collier, rivé à son cou. Dans un miroir prêté par une fille d'auberge, Jax avait examiné l'étrange objet. Il semblait avoir été soudé, la tête sur la queue, et donnait une déplaisante impression de vie, en dépit de son immobilité figée dans le métal. Jax l'avait longuement tripoté, sans jamais découvrir le moyen de l'enlever. Il se proposait de le limer, mais attendrait pour le faire d'en avoir appris un peu plus long sur le sujet.

Sa deuxième importante raison de rendre visite à cette garce brune était ses poches désespérément vides. Les quelques piécettes prises aux soldats lui avaient payé un repas et une chambre, mais il ne lui en restait plus une seule. La belle dame logeait au palais, ce qui voulait dire richesse. Peut-être serait-elle d'humeur à offrir un peu d'or en échange du service demandé. Il avait pensé un moment ne pas aller au rendez-vous. Une fois limé, le collier pourrait être vendu. Il devenait urgent pour lui de quitter Nizzar, où il risquait fort d'être recherché. Mais, si depuis son départ d'Arten, il avait fait bien des entorses au rigide code de l'honneur en usage dans l'île, il lui en restait tout de même quelques traces. Sorcière ou pas, il avait une dette envers cette femme.

Jax s'arrêta devant les gardes qui pointaient déjà leurs lances, pour demander Janarella, et fut autorisé à entrer. Deux hommes l'encadrèrent, et le guidèrent au travers des vastes jardins. Ils suivirent une allée pavée, qui serpentait entre des buissons fleuris. La lune allumait le dallage de faibles miroitements.

Ses convoyeurs amenèrent Jax à une tourelle appuyée sur l'angle d'un mur, et le firent entrer dans une pièce déserte. Ils le quittèrent en lui disant d'attendre.

Jax examina son environnement. Des murs drapés de soieries, un plafond orné de fresques, un sol de mosaïque recouvert d'épais tapis, des meubles marquetés. Des lampes à huile se balançaient, pendues au bout de chaînettes d'argent. Il sourit avec satisfaction. En supposant riche cette sorcière brune, il ne s'était nullement trompé. Si Marrax le voulait, il renflouerait sa trésorerie.

Il s'assit sur un divan, et se cala sur les coussins. Découvrant à sa portée, posé sur une table basse, un plateau de nourriture tentante, il s'empara d'une volaille rôtie, et referma ses mâchoires sur la viande avec l'avidité d'un loup. Peu lui importait de savoir pour qui ce repas avait été préparé. La formaliste politesse en usage dans le Sud ne lui embarrassait pas l'âme. Il avait faim, il mangeait.

Il nettoya le plateau de son contenu, vida la cruche de vin, et soupira d'aise. La pièce était toujours aussi déserte qu'à son arrivée, et il s'en agaça. Est-ce que cette garce avait l'intention de le faire attendre toute la nuit ? Bof ! Après tout, quelle importance ? Il n'avait rien d'urgent à faire, pour le moment. Il pivota sur ses hanches, et s'allongea. Le divan était très confortable. Un coussin sous la tête, ses bottes sur un autre, il s'endormit très paisiblement.

Un faible mouvement fit onduler la tenture de soie d'un mur. Une main la repoussa, et Janarella apparut. Elle traversa la pièce sur ses pieds nus, sans faire plus de bruit qu'une ombre, pour s'arrêter devant le divan. Elle détailla longuement son visiteur endormi, une lueur de satisfaction dans le regard. Un homme jeune, de grande taille, et bâti en force. Les muscles gonflaient la peau de son torse et de ses bras nus, et se dessinaient en relief sous la culotte de cuir. Sa poitrine, luisant d'une fine pellicule de sueur, se soulevait et s'abaissait, au rythme d'une respiration calme.

Sous l'épaisse chevelure brune nouée au sommet du crâne par un lien de cuir, son visage présentait les traits typiques de la race d'Arten. Grandes pommettes, nez bref, et paupières remontant vers les tempes. Ces paupières se levèrent, et Janarella rencontra un regard vert alerte, nullement embrouillé de sommeil, et fort peu amène.

— Est-ce que tu pensais me surprendre ?

— Non. Je te regardais. Je crois que tu conviendras très bien pour la tâche que je vais te confier.

Jax fit basculer ses longues jambes, et s'assit.

— Quelle tâche ?

— Une tâche importante, Arten, et difficile, mais qui sera très bien payée.

— Comment sais-tu que je suis arten ?

— Tu portes ta race sur ton visage, mais ce n'est pas cela. Je te connais, Jax, je sais tout de toi. Je t'ai vu, dans mon miroir, et j'ai suivi les étapes importantes de ta vie jusqu'à ce jour.

Jax scrutait la sorcière, les yeux rétrécis. En dépit de sa beauté, du corps tentant bien peu dissimulé par la robe de soie blanche, du visage au beau modelé, il n'aimait pas cette femme. Jeune d'apparence, et très appétissante, mais les larges yeux noirs semblaient par moments recéler dans leur profondeur l'expérience d'un millier d'années.

— Explique-toi un peu, dit-il d'une voix sèche, je n'aime pas les mystères.

Sans répondre, Janarella traversa la pièce, ouvrit un coffre pour en tirer une cruche et deux coupes, et les rapporta pour les poser sur la table basse. Elle tira un siège, et s'assit en face de son visiteur.

— Partageons ce vin, dit-elle, et je vais tout te raconter.

Jax goûta le vin clair, curieusement frais, qui contenait du soleil dans sa saveur mordante.

— Je t'écoute.

— J'avais besoin d'un homme pour accomplir un dur travail. J'ai prié Sassaha, selon les rites, et c'est toi qui m'es apparu dans le miroir de vision. Je t'ai suivi dans les brumes du passé, et j'ai pensé que tu pourrais réussir. La conjonction est favorable. Toi, le collier, et le chat de Gormon.

— Jirri ? Qu'est-ce que Jirri vient faire là-dedans ?

— Le chat est important. Plus que tu pourrais croire. Que sais-tu des chats de Gormon ?

— Je connais Jirri. Aussi intelligent qu'un homme, et plus courageux que bien d'entre eux. Ce n'était qu'un chaton lorsque je l'ai arraché à un groupe d'enfants qui s'apprêtaient à le torturer. Et, depuis deux ans, nous courons l'aventure ensemble.

Jax sourit en revoyant la scène. Un petit paquet de poils roux, les pattes attachées, entouré de moutards malfaisants. Cette fourrure crachait, hérissée de fureur, et réussissait à mordre profondément le pouce d'un des jeunes tourmenteurs. Jax avait distribué une série de claques et de coups de pied aux fesses, et libéré le chaton. Jirri s'était apaisé de suite et, installé sur l'épaule de son sauveur, avait entonné un ronronnement de bonne humeur.

— Les chats de Gormon, dit Janarella, sont les descendants d'une très ancienne race, les chats sacrés de Path, qui étaient vénérés sous le règne d'Altis le Grand. À l'origine des temps, le dieu félin leur a accordé une longue vie, et l'intelligence. Ils pensent, non comme de simples animaux, mais avec le sens de la raison.

Jax connaissait cette légende, et il avait d'excellentes raisons pour la croire. Jirri lui donnait constamment des preuves d'une faculté de raisonnement bien peu en rapport avec le comportement normal d'un chat.

— De plus, continuait Janarella, Path est l'ennemi du Prince Démon Sabtris, c'est pourquoi le chat est important. À travers lui passera la lumière de Path, et s'il est avec toi, et que tu touches le collier qui canaliserà la force de Sassaha, les ombres du Royaume de Sabtris deviendront matière, et pourront être tuées.

— Et qu'aurais-je à faire avec les ombres de Sabtris ?

— Il se peut que tu en croises sur ton chemin.

Jax n'était guère enthousiaste. Combattre un ennemi de chair est une chose, mais un Prince Démon... Toutefois, sa propre mythologie, qui n'admettait qu'un dieu : Marrax, n'incluait aussi qu'un démon : Orren, et il avait tendance à penser que tous ces diables et déités du Sud n'étaient que superstitions. Il allongea un bras tanné de soleil pour saisir sa coupe, but, et dit :

— Explique-moi tout ça un peu plus clairement. Tu tournes autour du sujet, sans rien exprimer de concret. Viens-en donc à l'essentiel, une bonne fois. Que veux-tu exactement de moi ?

— Je veux que tu ailles me chercher un objet, et que tu me le rapportes.

— Quel objet ?

— Une flûte. Une flûte de verre bleu. Prends bien garde de ne pas la saisir à mains nues. Elle est si froide qu'elle te brûlerait autant qu'un charbon ardent. Laisse-la dans son écrin, et n'y touche pas. Prends bien garde aussi de ne pas essayer d'en jouer. Outre qu'elle te brûlerait les lèvres, tu pourrais faire surgir quelque chose que tu ne voudrais pas rencontrer. Moi seule connais les rites qui permettent d'utiliser la flûte sans risque.

— Mais que veux-tu en faire ?

— Ceci est mon affaire, et non la tienne. Contente-toi de me rapporter la flûte, et nous serons quittes.

Jax fut soudain traversé d'une idée qui lui causa un élancement de rage.

— Quittes de quoi ? demanda-t-il avec hargne. Tu dis que tu m'as vu dans ton damné miroir, et que tu m'as choisi pour cette tâche. N'aurais-tu pas manigancé un de tes sales tours de sorcière pour m'avoir à ta merci ?

Janarella souriait, une lueur d'ironie au fond des yeux. Elle jouait avec sa coupe, passant et repassant un doigt sur le bord. Elle la posa avec une certaine brusquerie.

— Pour une brute d'Arten, tu n'es pas sot. C'est moi, en effet, qui t'ai amené ici. J'ai envoyé un rêve au roi Soubarrod, où tu lui es apparu complotant contre sa vie. Contraint de fuir, tu ne pouvais que passer la frontière la plus proche, et arriver ensuite à Nizzar. Mais je ne suis pas responsable de ta querelle avec Adornen. Elle m'a bien ennuyée, et l'enchantement que j'ai dû réaliser pour te tirer de ta trappe m'a coûté de gros efforts. Sans moi, tu aurais terminé tes jours entre les mains du bourreau, et pas facilement. Ainsi, comme tu vois, tu me dois tout de même quelque chose.

Les yeux de Jax brûlaient de flammes vertes.

— Et sans toi, je serais encore à la cour du roi Soubarrod, aussi à l'aise qu'un ver dans un fruit juteux. Je n'ai pas du tout l'impression de te devoir tant que ça, sauf peut-être quelques bonnes claques, pour avoir joué avec moi sans me demander mon avis.

— Ose me toucher, et je te le ferai regretter !

Ce genre de défi ne pouvait qu'être relevé, et Jax attrapa la sorcière par les poignets. Les yeux sombres le regardèrent, sans aucune crainte. Elle murmura quelques mots qu'il ne put comprendre.

Instantanément, il eut entre les mains non de minces poignets de femme, mais les pattes d'un monstrueux scorpion dont la queue claquante s'agitait, dressant le croc à venin.

Il sauta en arrière avec un hoquet, mettant la main à son arme, mais il ne l'avait qu'à demi sortie de sa gaine quand le scorpion disparut, pour laisser la place à Janarella, qui souriait moqueusement.

Son expression railleuse exaspéra la rage de Jax, qui gronda :

— Catin d'enfer !

Le meurtre était dans ses yeux. Mais il réalisait très bien la futilité d'une seconde attaque, et il ne tenait pas à la faire sourire de nouveau. L'effort exercé sur lui-même pour dompter sa fureur fit saillir ses mâchoires, et ferma ses poings.

Janarella ne s'amusait plus. Durant un instant, en dépit des pouvoirs dont elle disposait, plus que suffisants pour mater cette brute, la sauvagerie exprimée par le visage en face du sien l'avait effrayée.

— Allons ! dit-elle d'une voix conciliante. Cessons de nous quereller et parlons plutôt de la récompense que je te donnerai si tu me ramènes la flûte de verre froid. Mille pièces d'or te seraient-elles de quelque utilité ?

Cette proposition apaisa la colère de Jax mieux que n'importe quels mots auraient pu le faire. Il était avant tout pratique, et sa bourse vide posait des problèmes. De plus, en toute justice, il avait commencé à tant s'ennuyer à la cour du roi qu'il n'y serait certainement pas resté bien longtemps encore. Un peu d'aventure pourrait ne pas être déplaisant.

— Tu ne pouvais pas dire ça plus tôt ? Où se trouve cette flûte ?

— Au pays du Kaitaizan, dans la Tour Indigo. Cette tour est située dans la Vallée de la Désespérance.

Jax siffla entre ses dents.

— Tu n'estimes pas ma peau bien chère, dit-il. Ce sera mille pièces d'or de plus.

Il avait entendu parler de cette vallée. Le Kaitaizan n'était déjà pas un pays de tout repos, et son souverain, Accart Soif de Sang, pas exactement quelqu'un à qui on aurait volontiers confié un petit enfant, mais il s'agissait là de dangers connus. Ceux de la Vallée étaient d'autre sorte. Elle portait ce nom parce que seul le désespoir pouvait pousser un être à franchir le cercle de montagnes qui la fermait, et ceux qui l'avaient tenté n'étaient jamais revenus pour s'en vanter. On la disait hantée de monstres et de démons.

Janarella réfléchissait.

— Cinq cents pièces, proposa-t-elle.

— Mille, dit Jax, fermement. Ou tu pourras aller chercher ta flûte toi-même.

— La peste sur toi ! Vous autres, brutes d'Arten, êtes pires qu'un usurier comonrol dès qu'il s'agit de marchander. Bien. Mille de plus, mais ne t'avise pas d'en réclamer encore quand je t'aurai averti d'un autre danger possible.

— Quel danger ?

— Eutaaten, un confrère en magie, est lui aussi sur la piste de cette flûte. Si j'ai abouti enfin à la localiser, il a pu y parvenir de son côté, ou surprendre mes plans. Je me suis efforcée de me protéger contre lui, mais nous sommes de

y parvenir de son côté, ou surprendre mes plans. Je me suis efforcé de me protéger comme lui, mais nous sommes de forces égales. Aussi, méfie-toi. Je veillerai à l'empêcher de te nuire, mais je sers Sassaha, le dieu Serpent, et lui le Prince démon. Il peut arriver que Sabtris soit plus puissant que le Serpent. Mais Path t'aidera. J'ai rivé le collier à ton cou pour que tu ne puisses le perdre, ou te le faire voler. Veille bien sur le chat. Avec eux, tu dois gagner. Rappelle-toi. Les ombres deviendront matière, et soumises comme elle à la mort.

— Sales querelles de sorciers, hein ? dit Jax avec un mauvais sourire. Tu avais bien raison de croire qu'il te faudrait ouvrir un peu plus grand ta bourse. Ce sera trois mille pièces en tout, ou tu te passeras de mes services.

Malgré la crainte diffuse que lui inspirait toute sorcellerie, Jax était assez tenté par l'aventure. Le goût du risque des Arten, celui qui les pousse à courir la mer pour la bataille et le butin, cherchant des côtes toujours plus lointaines à piller, faisait partie de son héritage, tout autant que ses yeux obliques. Avoir combattu les Démons manquait à son expérience. S'ils pouvaient être tués... Oui, l'affaire le séduisait. Et ensuite, de l'or à gaspiller à pleines mains, jusqu'à ce que, les poches vides, il recommence le cycle.

La nouvelle exigence de Jax avait arraché un cri d'agacement à la sorcière.

— Penses-tu que j'aie le Trésor royal à ma disposition ? Deux mille pièces, c'est déjà très bien payé. La soif d'or d'un Arten vaut celle de tous les marchands de Géha réunis !

— C'est ma peau que je vais jouer, pas la tienne. Tu me permettras de la coter à ma guise. Trois mille pièces !

Il était certain qu'elle céderait. Il pouvait sentir à quel point elle désirait cette flûte. Dans quelle intention ? Qu'est-ce qui pouvait valoir autant d'or ? Bah ! Après tout, ce n'était pas son affaire.

Elle céda, en effet, avec un soupir de dépit.

— Très bien. Trois mille pièces, mon loup d'Arten. Mais ne va pas t'imaginer que tu n'auras pas à les gagner !

Jax n'imaginait rien de tel. Il avait une idée fort précise d'un certain nombre de dangers à croiser sur sa route, sans compter les autres, encore inconnus.

— Nous sommes donc d'accord, dit Janarella. Je vais te montrer le Kaitaizan, la Vallée de la Désespérance, et la Tour Indigo. Attends un moment, je reviens.

Elle disparut derrière la tenture, qui, en s'écartant, révéla un mince passage dans la muraille. Elle fut bientôt de retour, ramenant un grand miroir d'argent poli, qu'elle posa sur les genoux de Jax.

C'était un miroir de forme ovale, cerné au bord par un serpent. Il devait être incroyablement ancien. Les écailles du reptile, abrasées par l'usage, étaient presque effacées. Il avait des yeux de pierre verte, luisant d'une trouble lueur qui les rendait désagréablement vivants. Jax l'avait cru d'argent, au premier regard, mais ce semblait être un métal inconnu. Sa grise lumière se mêlait de reflets cuivrés plus chauds.

Les bras nus de Janarella dessinaient de curieux mouvements ondulants. Elle récitait une incantation, d'une voix étrangement sifflante. Cela produisait un murmure chuinté, analogue à celui qu'aurait pu produire la langue d'un serpent doué de la parole. Jax n'en comprenait pas un mot, et n'était pas très à l'aise. Il trouvait plus que déplaisantes ces momeries maléfiques. La haine des sorciers implantée dans son âme d'Arten le poussait à interrompre la manigance, mais sa curiosité l'emportant, il se tut.

La conjuration s'acheva, et Janarella ordonna :

— Tiens le miroir. Place tes mains sur le serpent, et ne le lâche plus.

Quand il eut obéi, une agitation naquit dans la chatoyance d'argent et de cuivre. Des volutes rousses et grises se mêlèrent, s'enlacèrent, dansèrent, formant peu à peu un frénétique tourbillon. Ce mouvement giratoire aspira Jax, le suçà et le désincarna. Il flotta, sans poids, sans sensations, puis son esprit fut entraîné par une force irrésistible.

Il vola au-dessus d'un pays montagneux, de ses bois, de ses collines et de ses villes. Il le percevait dans sa totalité, non avec les yeux, mais comme une impression marquée dans son âme.

— Le Kaitaizan.

Le mot se grava, non-intonation entendue, mais sentiment perçu.

La force qui poussait son esprit l'amena au cœur du pays traversé. Il monta, passa au-dessus d'une barrière de pics dentelés, et découvrit un cirque enclos dans les montagnes.

— La Vallée de la Désespérance.

De nouveau, les mots s'imprimèrent.

Il descendit, passa sur une végétation luxuriante de jungle avec des villages de huttes logés dans des clairières, sur une ville enfermée dans de hautes murailles, et arriva sur des ruines éparses, mangées de lianes, étouffées de broussailles, et dominées par une tour de couleur bleue intense.

— La Tour Indigo.

La force le reprit, et l'entraîna dans un voyage de retour qui le fit repasser sur les régions traversées à une folle vitesse, comme une bulle de savon soufflée par la tempête.

Un tourbillon vertigineux le recracha et il retrouva son corps et les sensations de la vie. Le navs visité vivant

dans sa mémoire. Il le connaissait, dans sa totalité, et il sut que ce savoir demeurerait en lui jusqu'à la fin de sa vie.

Il était toujours assis sur le divan, ses deux mains serrées sur le miroir. L'argent cuivré luisait, reflétant une lampe à huile.

Janarella sourit.

— Eh bien, mon loup d'Arten ? L'expérience t'a plu ?

— C'était intéressant, admit Jax.

— Aimerais-tu en faire une autre ? Le miroir est activé, à présent, et il le restera encore un moment. Veux-tu voir ton passé ?

— Pourquoi pas l'avenir ?

La sorcière rit.

— Le miroir ne découvre pas le futur. L'avenir est mouvant, non fixé, fait d'une multitude de chemins possibles, et la décision d'en choisir un entre tous n'appartient qu'à toi seul. Non. Je ne peux pas te montrer ton avenir.

Ceci était en accord avec la philosophie personnelle de Jax. Marrax aide les hommes, parfois, mais les laisse libres de tracer eux-mêmes leur route. Le passé ? Il y songea un moment, revivant des expériences enfouies dans sa mémoire. La première femme possédée, le premier homme tué. La première bataille, peur et exaltation mêlées d'un garçon de seize ans, en cotte de mailles trop grande pour lui, qui taillait et hachait de l'épée pour défendre sa vie. Il revit sa mère, morte en couches alors qu'il n'était encore qu'un enfant, son père, le dur Chef de Clan, s'efforçant d'imposer sa loi à un caractère aussi rebelle que le sien. Il retrouva le jour de ses vingt ans, cinq années en arrière, et la violente querelle qui l'avait opposé, une fois de plus, à son géniteur. Altercation qui l'avait amené à comprendre qu'il lui faudrait quitter Arten, s'il ne voulait pas tuer son père ou être tué par lui. Le Clan de la Hache n'était pas assez large pour contenir deux hommes au tempérament aussi semblable.

Il était parti, et errait depuis, au hasard des routes. Le passé ? La mémoire des hommes est ainsi faite que les moments de peine y restent bien plus profondément gravés que les instants de joie. Que refléteraient les volutes d'argent cuivré ? Non. Il ne tenait pas à revoir son passé, et il le dit nettement, en posant le miroir sur le divan.

— Quelle sagesse ! dit Janarella. Inattendue chez une brute artien telle que toi. Oui, les souvenirs peuvent être doux-amers, mais je suis surprise que tu le saches déjà. Ton expérience est si courte.

— Pas tellement plus courte que la tienne, j'imagine.

— Qu'en sais-tu ?

Janarella souriait énigmatiquement. Dans les noires profondeurs des prunelles d'une jeune femme, transparut un instant une connaissance si ancienne que Jax frissonna. Qu'est-ce qui se cachait, sous ce corps désirable ?

Mais, déjà, les yeux sombres n'étaient plus que ceux d'une jolie fille, et Jax pouvait croire que son imagination lui jouait des tours.

— Revenons à la flûte, dit Janarella. Tu la trouveras dans son écrin, posée sur un autel qui se trouve au sommet de la Tour. Sois prudent. Il se peut qu'il y ait un gardien.

— Vraiment ! dit aigrement Jax. La liste des réjouissances est close, ou tu vas en trouver encore quelques autres à m'annoncer ?

— Non, non, c'est tout.

La sorcière avait parlé vivement, semblant craindre un nouveau marchandage.

— Encore heureux ! grogna Jax.

— Je vais t'avancer une centaine de pièces, ce qui devrait suffire largement à couvrir tes dépenses durant le voyage, et tu auras le reste quand tu me remettras la flûte.

— Oh mais non ! ma belle. Les frais de route sont à ta charge, pas à la mienne. Je veux ces trois mille pièces pleines et entières quand je te donnerai ta damnée flûte.

— La mort verte te pourrisse les tripes ! Tu m'as déjà bien suffisamment sucé le sang. Cent maintenant, et le reste à ton retour.

— Il n'y aura pas de retour, pour la bonne raison qu'il n'y aura pas de départ si tu ne finances pas mon voyage.

— Très bien, vautour ! Cent pièces pour la route.

Jax était fort satisfait. Il avait demandé plus par jeu, sans grand espoir de réussir.

Janarella le regardait, une expression mauvaise dans les yeux.

— Maintenant, écoute-moi bien, vampire artien. Nous avons passé un marché. Ne t'avise pas de vouloir le rompre ! Je vais te montrer ce qui t'arrivera si tu changes d'avis en cours de route.

Elle murmura quelques mots sifflants.

Autour du cou de Jax, le collier se resserra brutalement.

Il essaya de l'empoigner, mais il était déjà trop tard, et ses doigts ne purent passer sous le métal qui s'enfonçait

dans sa chair. Il suffoqua, le visage empourpré, sa bouche béante cherchant de l'air qui n'arrivait plus. Il voyait la sorcière dans une brume rouge, et il essaya d'aller vers elle, dans l'intention de la tuer. Elle disparut, pour réapparaître plus loin.

Il tenta de la rejoindre, malgré tout, mais les brumes écarlates qui noyaient sa cervelle rendaient ses pas incertains. Il vacilla, les yeux saillants, ses deux mains griffant inconsciemment son cou.

Aussi soudainement qu'elle était née, l'étreinte qui l'étranglait se relâcha. Il haleta, aspirant avidement. Ses jambes tremblaient.

— Voilà, dit la sorcière. Je te suivrai dans le miroir de vision, aussi prends garde de ne pas me tromper ! Et ne tente pas non plus de limer ce collier. Sassaha protégera son bien, et tu seras surpris du résultat. Mortellement surpris !

Jax frémissait toujours, mais de rage, à présent. Il n'appréciait pas la contrainte. Il regardait la femme, le corps souple sous la soie claire, le joli visage, et la masse des cheveux sombres. Il avança, sans aucune hâte, avec une sombre résolution.

Janarella recula vivement.

— Du calme ! Arten, du calme ! Je voulais seulement que tu me comprennes bien. Pense plutôt à la belle récompense que tu auras.

Jax s'arrêta, sa colère refluant lentement. Belle récompense, en effet. Trois mille pièces d'or ! Une rançon de roi. Quel désir passionné elle avait de cette flûte ! Que pouvait bien être cet objet ?

Jax, accoudé à la lisse de l'*Orphie*, regardait vers le large. Derrière lui, la côte du Casim s'éloignait, fondant peu à peu sa grisaille dans une ligne bleue. Le claquement des voiles, le grincement des espars, le balancement du bateau et le souffle salé du vent le rendaient heureux, d'un bonheur simple et primitif. Dans tout Arten existe un marin. Il rêvassait, sans pensées conscientes.

Jirri se promenait sur le pont, sautant de cordage en baril, renflant et allant à la découverte de son nouveau domaine, avec toute la curiosité d'un chat bien né.

Jax était éblouissant. Vêtu de neuf des pieds à la tête, botté et culotté de peau noire, ses larges épaules prises dans la soie d'une chemise blanche. La luisance de ses cheveux bruns disait qu'ils avaient été lavés depuis peu. L'épée accrochée à sa hanche était neuve aussi, en bel acier bleui façonné à Tulsor, pays réputé pour la bonne qualité de ses armes, et le poignard qui lui faisait pendant était de même provenance. Les pièces d'or destinées à ses frais de route se trouvaient dans une poche de son ceinturon.

Sur le pont, les marins s'affairaient ; le capitaine, un grand homme brun d'une cinquantaine d'années, donnait ses ordres d'une voix puissante et nette habituée au commandement.

L'*Orphie*, navire marchand de petit tonnage, ne transportait que rarement des passagers, et Jax avait payé assez cher son voyage. Mais c'était le premier bateau en partance pour la côte du Comonrol, et il avait préféré ne pas différer son départ. Il n'aimait guère attendre.

Jax s'ennuyait. Le voyage se poursuivait dans un immuable beau temps, et une monotonie bleue lassante.

Il avait prié Orosso, le capitaine, de le laisser participer aux manœuvres, et s'était heurté à un refus très poli, mais ferme. Pour tuer le temps, il s'occupait un peu à pêcher, laissant filer une ligne par-dessus le plat-bord. Mais prendre du poisson tout le jour devenait également monotone. Il ne savait que faire de lui-même, et espérait vivement la fin de la croisière.

Orosso se montrait civil, mais distant et fort peu enclin au bavardage. Il n'échangeait avec son passager que quelques mots occasionnels. Les marins le tenaient à l'écart, ne s'adressant à lui qu'avec une correction disciplinée. Ces manières cérémonieuses agaçaient Jax, qui regrettait l'atmosphère de camaraderie unissant les hommes d'un Clan sur un navire artien. Décidément, il ne s'habituerait jamais au formalisme des usages de ces régions du Sud.

Jax fut réveillé par une sensation de danger imprécise, et s'assit brusquement.

La lanterne pendue au plafond décrivit une courbe furieuse. La cabine bascula, et bascula encore. Les paquets de mer s'écrasant sur la coque se fracassèrent, mêlant leur bruit au rugissement d'un vent de démence. De l'eau sourdait sous la porte, inversant sa course sur le plancher à chaque balancement du navire.

Jirri se dressa sur la couchette, ses oreilles aplaties exprimant son inquiétude. Il miaula interrogativement.

— Une sale tempête, matou, et elle s'est bougrement renforcée. J'espère que le cher Orosso s'en tire.

Quelque temps plus tôt, le capitaine avait refusé, avec son habituelle politesse froide, l'aide que Jax lui proposait en cas d'urgence, et fermement invité son passager à regagner sa cabine. Jax était parti, exaspéré, grommelant des injures entre ses dents. *La peste sur ces hommes du Sud et leur esprit borné !*

La tempête avait explosé avec le soir. Sa violence surprit Jax, pourtant habitué aux colères marines. Difficile de croire que cette innocence bleue ait pu se transformer aussi vite en furie déchaînée.

Jax enfila ses bottes, et passa sur sa chemise une veste de cuir qu'il ferma de son ceinturon. La cabine dansait comme un marin saoul, lui faisant retrouver d'instinct le balancement des hanches qui doit accompagner les mouvements d'un bateau.

Il releva son col. La diffuse sensation de danger était toujours présente, et elle ne provenait pas uniquement de la fureur des éléments.

Jirri s'accrocha à sa manche, et exprima violemment :

— Mrrou !

— Tu veux sortir, mon vieux ? Il vaudrait mieux que tu restes là. Il ne doit pas faire bon, dehors, et tu n'aimes pas l'eau. Je vais seulement voir si tout va bien, et je reviens.

— Mrrou !

— Bon. D'accord.

Jax attrapa le chat par la peau du cou, et le fourra dans sa veste.

Il fut accueilli sur le pont par une gifle d'eau sauvage et un vent furieux, et les événements se précipitèrent.

Il eut à peine le temps de voir les marins se démener, le maître d'équipage à leur tête, Orosso accroché à la barre qui semblait tenter de dompter un cheval sauvage, la mer frénétique, et la ligne mortelle d'eau blanche et bouillonnante sur laquelle courait le navire. Il hurla, en même temps que tous les hommes à bord :

— Les brisants !

Orosso clama des ordres d'une voix démente en tournant la barre. Trop tard, beaucoup trop tard.

Une secousse ébranla Jax, le projetant de côté. Il se redressa pour recevoir un paquet de mer sur le dos, qui le suçait en se retirant. Il se raccrocha instinctivement à quelque chose, Jirri cria d'angoisse, puis tout devint furie, fracas, chocs terrifiants, maelström, tandis que la mer démantelait le navire.

Jax reprit conscience dans une brume grise, éprouvant une sensation de gêne voisine de la géhenne, sans comprendre où il se trouvait.

Il se découvrit flottant sur un morceau de coque, sur une mer à peu près calmée. Ses deux mains étaient si crochées dans le plat-bord et si insensibles qu'il ne put les desserrer.

Quelque chose lui gratta le menton, et la tête de Jirri apparut, surgissant du col de sa veste. Ses poils collés par l'eau lui donnaient une apparence de rat noyé, mais ses yeux luisaient d'une féroce lumière bleu saphir.

— Merle !

— Eh oui, matou, on l'a échappé belle ! J'avais remis mon âme dans les mains de Marrax. Je suis très surpris d'être toujours en vie.

Il tenta de nouveau de faire mouvoir ses doigts, et ne réussit à les décoller qu'après de pénibles efforts. Il frotta longuement ses mains insensibles l'une contre l'autre, et jura quand la vie y revint en élancements douloureux.

Jirri tentait de lécher le sel de ses poils, et crachait, secouant la tête avec colère. Jax se déshabilla pour étaler ses vêtements mouillés. Le morceau arraché au bateau formait un radeau courbe, qui flottait, balancé par les vagues. La brume grise se déchirait, s'ouvrant sur du bleu, et une lumière dorée la traversait. D'ici peu, il ferait beau. La tempête était retournée dans le nulle part d'où elle avait surgi.

Jax se demandait par quel miracle il avait survécu. La sorcière avait-elle pu le protéger, en cet instant de catastrophe ? Ou était-ce le bon vouloir de Marrax, qui fixe l'heure dernière des hommes à sa convenance ?

Le soleil commençait à briller, et Jax découvrait l'étendue bleue, encore un peu secouée de houle. Aussi loin que portât son regard, elle était vide, sans aucune trace du bateau disloqué. Pas un morceau d'espar, pas un fragment de coque. Sans doute lui et Jirri étaient-ils les seuls survivants. Jax s'étonnait qu'un aussi bon marin qu'Orosso ait pu perdre son navire sur les brisants. La tempête avait pu dérouter le voilier, certes, mais le capitaine, familier du trajet, devait connaître la possibilité de ce danger.

Quelles que soient les raisons de la catastrophe, le désastre n'en était pas moins complet. Jax se retrouvait seul avec Jirri, flottant sur un précaire radeau à la merci des éléments, sans une goutte d'eau potable ou une brique de nourriture, et fort loin d'une côte. Il grimaça. Il aurait peut-être mieux valu mourir noyé, au final.

Il tâta ses vêtements, qui commençaient à sécher. Une croûte de sel blanchissait ses bottes et son ceinturon. Il se leva, tira le couteau de sa gaine et entreprit de tailler, dans le bord déchiqueté du radeau, quelque chose qui pût, de près ou de loin, ressembler à une rame. Travail ardu, et qui dura longtemps.

Depuis des heures, il pagayait vers l'ouest. Le soleil au milieu de sa course était brasier ardent. Sa féroce morsure dévorait Jax, qui suait. Jirri dormait, étalé, les pattes détendues. Sa fourrure rouge s'était agglomérée en petites touffes poissées par le sel. La mer était paisible, à peine soulevée d'une lente ondulation.

Jax lécha ses lèvres desséchées. Pour le moment, la soif était encore une sensation qu'il pouvait mater aisément. Il lâcha sa pagaie pour se pencher sur l'eau et s'éclabousser abondamment. Il en projeta une gifle sur Jirri, qui s'éveilla en protestant. Jax savait que lui et le chat survivraient plus longtemps sans boire si leur corps était régulièrement mouillé.

Il reprit sa tâche. Il était assis, jambes croisées sur une partie étroite du radeau, et plongeait sa rame alternativement à droite et à gauche. Un mouvement régulier, devenu machinal, qui poussait le morceau de coque vers le couchant. Il n'avait aucun espoir d'atteindre la côte du Comonrol avant d'être tué par la soif, mais il ne convient pas qu'un homme reste passif en attendant son destin. Marrax aide ceux qui ont déjà commencé à s'aider



eux-mêmes.

N'importe quoi pouvait survenir. Une averse, ou un bateau. Jax comptait un peu sur cette dernière possibilité. La mer de Soubérat n'était pas vide. Un trafic important de navires marchands la sillonnait. Des pirates aussi, mais Jax ne tenait guère à rencontrer ceux-là. Ou ils passeraient sans s'arrêter, ou, s'ils l'estimaient marchandise monnayable, ils le recueilleraient pour le vendre au hall des Esclaves de Xoton.

Jirri tira Jax de ses pensées, en miaulant sur un ton d'avertissement. Le chat s'était dressé, et il regardait fixement vers la gauche.

Jax mit un moment à découvrir, au sud-ouest, une mince ligne noire tronquée sur l'horizon. Il rit.

— Tu as senti la terre avant que je la voie, hein, matou ?

— Maou, merk !

Jax, oubliant complètement ses paumes cuisantes, pagaya avec ardeur.

Peu à peu, la ligne noire se précisa, révélant des plages, des bois qui descendaient presque jusqu'à l'eau, et, sur la gauche, une muraille de hautes falaises. Autant que Jax pouvait voir, il s'agissait probablement d'une île. Peu importe. Avant tout, il convenait de trouver là-dedans de quoi étancher sa soif, et quelque chose à se mettre sous la dent. La suite pouvait attendre.

Il aborda sur du sable argenté, bordé par une forêt de pins. La récente tempête avait frangé la plage d'algues brunes. Il tira le radeau au sec, et pesta en enfilant ses bottes, devenues raides carcans incrustés de sel. Le ceinturon qu'il boucla à sa taille n'était pas plus souple. Il fit un ballot de ses vêtements, et le fourra sous son bras.

Jirri reniflait, le nez dressé.

— Trouve de l'eau, mon chat, je crève de soif.

Jirri fila sous les pins, et Jax le suivit.

Ils ne mirent pas très longtemps à découvrir le lit sableux d'un ruisseau presque asséché, mais où coulait encore une mince ligne de liquide. Jax but, se rinça le visage, et l'éclaboussa en regrettant de ne pas pouvoir se dessaler plus activement. Il avait l'impression d'être un jambon. Jirri pataugeait. Il tomba dans un creux, et y nagea quelques instants.

Il s'agissait là d'une de ces actions qui prouvait que le chat pensait. Jirri n'avait pas la moindre affection pour l'eau. Qu'il y entrât ainsi de son plein gré venait d'une décision raisonnée. De même, Jirri comprenait toujours exactement ce que disait Jax, et répondait en utilisant des séries d'intonations variées, parfaitement compréhensibles. Jax considérait le chat non comme un animal, mais comme un compagnon.

— Remontons ce ruisseau, Jirri, j'aimerais bien trouver un peu plus de liquide pour me tremper. De plus, s'il existe un village, nous aurons une chance de le découvrir par là. Ils sont toujours bâtis à proximité de l'eau.

Ils suivirent le faible courant.

Jax doutait que l'île fût habitée. Les hommes laissent des traces et il n'en découvrait aucune. De plus, l'abondance d'un gibier peu sauvage disait assez qu'il n'avait pas été chassé depuis longtemps. Jax se promit un rôti avant peu, ou de la viande crue s'il ne réussissait pas à faire du feu. Il avait grappillé quelques baies, et Jirri croqué deux ou trois sauterelles, mais ça ne faisait pas un repas bien consistant, ni pour l'un ni pour l'autre.

Le chat émit un petit grognement d'alerte, et Jax sentit, un peu après lui, une odeur de fumée.

Il avança avec prudence, pour déboucher dans une clairière. Le ruisseau s'y élargissait en cuvette, et un feu de branchages brûlait à proximité. Un homme était assis près du foyer. Il mangeait.

Jax s'approcha, et reconnut, avec une stupéfaction qui lui ouvrit la bouche, Orosso, le capitaine de l'*Orphie*.

Orosso était également très surpris.

— Ah ! Tu t'en es tiré, l'Arten. Moi aussi. Je suis parti avec un morceau de la proue, et Rassam a voulu que je reste dessus. Mais je ne peux pas le remercier. J'aurais préféré mourir. Avoir perdu mon bateau ! Qu'est-ce qui me reste, pour désirer vivre ? (Une amertume profonde lui tirait la bouche. Il continua :) Je ne comprends pas ce qui s'est passé. La tempête nous a déroutés, c'est vrai, mais je ne connaissais pas ces brisants en pleine mer, pas plus que cette île. Qu'est-ce que j'ai fait aux Dieux pour qu'ils me piègent ainsi ? Ah ! J'aurais dû partir avec mon bateau.

— Secoue-toi, dit sèchement Jax. Tu vis. Tu peux commander un autre bateau, quelque jour.

S'il pouvait admettre la peine de cet homme, il ne comprenait pas son désir de mort, et ses regrets stériles. À quoi bon regarder en arrière ? Nul ne peut défaire ce qui a été fait.

Orosso soupira.

— Une brute d'Arten ! Comment pourrais-tu comprendre ? Nous ne sommes pas comme vous, dans le Sud. Moi, je sais bien que j'ai rencontré mon destin. Je suis fini !

Il baissa la tête, regardant le feu sans le voir. Puis il parut se ressaisir, et, montrant les restes d'une volaille posés bien proprement sur un lit de feuilles, proposa :

— Veux-tu manger ?

Jax ne se fit pas prier deux fois. Il donna un morceau à Jirri, qui miaulait impérativement, et dévora.

Le repas terminé, il s'étira, et ramassant son ballot de vêtements, les rinça et les mit à sécher. Il retira ses bottes et son ceinturon, et les frotta un moment pour tenter de désincruster le sel qui les imprégnait.

Ensuite, il s'occupa de lui-même, dénouant ses cheveux, et s'immergeant au cœur de la cuvette. Il ressortit, statue de bronze ruisselante, fixa les mèches brunes qui tombaient dans ses yeux en passant le lien de cuir autour de son front, et s'installa au soleil.

Jirri avait disparu dans la forêt, occupé à ses propres affaires. Orosso, près du feu qui se mourait, semblait plongé dans de sombres pensées.

— Ainsi, demanda Jax, tu ne sais pas où nous sommes ?

— Non. Pas du tout.

— Cette île est probablement inhabitée, le gibier ne fuit pas.

— Elle l'est. Je suis monté sur un grand arbre. Je n'ai rien vu d'autre que de la végétation.

— Il faudra explorer, dit Jax. Pas absolument impossible que des huttes se cachent sous les arbres. Si nous ne trouvons rien, il faudra construire un radeau.

Jax se rhabilla, enfilant ses vêtements humides, ses bottes, et boucla son ceinturon. Il siffla Jirri, qui arriva en trottant.

— Viens, dit-il à Orosso. Allons visiter un peu.

Ils traversèrent l'île en largeur, pour aboutir sur de hautes falaises, qui plongeaient dans la mer. Les vagues se brisaient à leur base, en eau blanche mousseuse. Des oiseaux nichaient dans les trous de la roche.

— Elle est déserte, dit Jax, c'est de plus en plus probable. Bah ! Nous trouverons bien un moyen de partir d'ici. Nous sommes loin du Comonrol, à ton idée ?

— Trop loin pour qu'un radeau nous laisse beaucoup de chances de survivre.

— Tout à l'heure, tu disais regretter de ne pas être mort, et à présent, tu parles de nos chances de survie. Tu ne sais pas ce que tu veux. Moi, je le sais. Avec ou sans toi, je partirai. Viens, suivons la côte, et voyons si nous pouvons faire le tour de l'île avant le soir.

La construction du radeau avançait très lentement. Jax le voulait solide. Il n'entendait pas prendre la mer sur une minable construction qui craquerait au premier choc. Ne pas craindre la mort est une chose, mais la défier sans raison une imbécillité.

Orosso travaillait sans goût, mollement. Son indolence irritait Jax, qui, lui, abattait la besogne de deux hommes.

Un après-midi, ils partirent pour le centre de l'île, où Jax se rappelait avoir vu des palmes. Ils en auraient besoin pour improviser une voile.

En traversant une clairière, ils tombèrent sur une dalle de pierre, avec un lourd anneau de bronze en son centre. Rongée par le temps, elle était recouverte de sable sur une moitié, et Jax supposa qu'elle avait dû être remise au jour par l'orage de la veille.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Orosso.

— Marrax le sait. La cache d'un trésor ancien, peut-être. On regarde ?

Jax grattait déjà les bords de la dalle, les dégagant du sable en y passant la lame de son couteau. La découverte l'excitait. Orosso était moins enthousiaste.

— Il n'est pas toujours bon d'ouvrir une trappe fermée, dit-il. Qui sait ce qui peut en sortir ?

— Rien, dit Jax. Si ce trou n'est pas vide, ce qu'il contient est mort depuis longtemps. Trouve de quoi faire des torches, nous aurons besoin de lumière.

Orosso utilisa son allume-feu de silex et amadou pour embraser des branches de pin sèches. La résine crépita.

Jax se pencha sur la dalle. Il dut prendre l'anneau à deux mains et donner toute sa force pour la décoller, tant elle était lourde. Il la souleva, muscles noués, et la déposa sur le côté. L'ouverture révéla des marches d'escalier, qui s'enfonçaient dans le noir.

Jax s'y engagea le premier, tenant la torche à bout de bras pour éclairer le chemin. Orosso suivit, sans guère de plaisir. Ce trou dans la terre faisait lever en lui mille vieilles superstitions. Quels pieds retournés à la poussière depuis des siècles avaient ainsi usé ces marches en leur centre ? Il lui semblait que ses propres pas en réveillaient l'écho.

L'escalier débouchait dans une immense caverne, probablement naturelle, mais des mains humaines y avaient apporté des aménagements. Des coffres rongés, garnis de cuivre verdi, s'appuyaient aux murailles. Des torchères saillaient dans le roc.

Au centre de la caverne, un engin bizarre se dressait, taillé dans un métal sombre, inidentifiable. Une vis énorme, analogue à celle d'un pressoir, descendait du plafond, surmontant un tube un peu plus large. Une grande roue dentée mordant dans un plus petite semblait destinée à la faire mouvoir.

Jax détailla l'étrange assemblage, se demandant pourquoi il avait été conçu. La complexe machinerie dominait un autel, avec son dieu couché, qui gisait sur le dos, bras croisés, jambes jointes. Cette déité représentait un homme géant de noir métal. Son corps était admirable, en dépit de ses vastes proportions, mais la cruelle férocité qu'exprimait son visage le rendait effrayant.

De l'ensemble, dieu et machinerie, installés là pour servir à quelque rite oublié, se dégagait une impression d'horreur, et Jax crut sentir la mort souffler sur sa nuque.

Orosso s'exclama :

— Rassam ! Quel dieu ! Je n'en ai jamais vu d'aussi féroce ! Et cette machine ? À quoi servait-elle ?

— Aucune idée. Mais il y a bien longtemps que ce culte ne doit plus exister. Tout ceci paraît aussi ancien que le royaume d'Altis le Grand.

— Je n'aime pas cet endroit, dit Orosso. On dirait que la peur y est enclose depuis des siècles.

Jax ne voulait pas l'avouer, mais il partageait cette impression.

— Voyons ces coffres, dit-il.

Ils les visitèrent, pour les découvrir vides, sauf d'un amas de poussière. Bien longtemps auparavant, peut-être

avaient-ils contenu des vêtements de Grand Prêtre. Le dernier renfermait des coupes de marbre veiné, toutes marquées d'une représentation du féroce visage du dieu.

— Quelle sale gueule ! dit Jax. Celle d'un mangeur de chair humaine. Et qui devait la préférer crue et vive, en plus.

Orosso s'était éloigné de quelques pas. Il s'exclama :

— Rassam !

Jax s'approcha, pour découvrir, dans une niche de la muraille, un squelette allongé sur un banc de pierre. S'il avait possédé des vêtements au moment de sa mort, il n'en restait plus trace. Il gisait, son crâne ricanant regardant vers le haut, les bras croisés sur la poitrine, les jambes côte à côte, dans la même position que le dieu de métal. Les restes d'un homme de petite taille, avec une cage thoracique anormalement large, et un crâne trop volumineux. L'ivoire des os était bruni et craquelé.

— Il doit être là depuis un sacré bout de temps, dit Jax. Regarde comme ces os sont bruns. Il n'y a rien à prendre ici. Partons.

Le sentiment de malaise mêlé de crainte qui l'avait envahi se renforçait. Comme Orosso l'avait fait remarquer, l'essence même de la peur était enclose dans cette caverne.

Le capitaine se penchait sur le squelette.

— Mais si, dit-il, il y a tout de même quelque chose à prendre. Ceci tentera peut-être un amateur de vieilles choses, et je pourrai en tirer quelques pièces.

Il tendit la main pour saisir un large bracelet de métal noir ciselé, qui enserrait le poignet du squelette. Il la retira brusquement, avec un hoquet d'effroi, et la secoua. Une goutte de sang gicla, qui tomba sur le sternum du mort.

Orosso suçait son pouce. Il était blême.

— Quelque chose m'a piqué, je ne sais quoi, et j'ai eu l'impression que ces sales os bougeaient pour m'agripper. Partons d'ici, j'ai froid.

— Tu ne prends pas ce bracelet ? demanda Jax.

— Rassam non ! J'aurais bien trop peur qu'il vienne le reprendre dans mes rêves.

Jax regardait l'anneau noir, et ses ciselures élégantes. Un travail étrange, incroyablement ancien. Lui non plus n'avait pas envie de le prendre.

— Allons-nous-en, dit-il.

En traversant la caverne pour regagner l'escalier, Jax passa à côté de la curieuse machinerie. La vis et le tube luisaient, l'engin semblait prêt à se mettre en marche, et la lumière de la torche se refléta sur le sourire cruel de la statue. Les yeux larges ouverts étaient ceux d'un démon, se délectant à torturer un damné.

Jax frissonna, et remonta vers la lumière du soleil avec soulagement.

Durant la nuit, il fut assailli de cauchemars. Il se réveilla plusieurs fois, le cœur battant, avec dans l'esprit des impressions vagues et embrouillées, qui se rapportaient au dieu de métal noir, à la caverne, et à un squelette qui s'animait pour l'agripper de ses os froids. Mais, à chaque reprise de conscience, les rêves s'évanouissaient aussitôt de sa mémoire.

À un moment, il crut entendre, tout proche, un faible bruit cliquetant, et il s'assit, fouillant les ténèbres, les oreilles aux aguets. Mais il ne vit et n'entendit rien du tout.

La nuit était paisible, et les seuls sons audibles étaient des crissements d'insectes, souffle du vent dans les pins, et vagues s'écrasant sur la plage proche. Orosso dormait, respirant avec régularité. Les braises du feu éclairaient sa joue.

Jax se recoucha, mécontent de lui-même, et pestant contre son imagination.

Il se leva avec l'aube, bâilla, s'étira, et alla boire au ruisseau.

Jirri dormait, roulé en boule, près de son gibier de la nuit. Le chat passait le plus clair de son temps à traquer, et rapportait ses proies. Il prenait ainsi sa part du travail, laissant les deux hommes libres pour la construction du radeau.

Jax avait hâte de se remettre à la tâche, et il se pencha pour secouer Orosso par l'épaule. Il eut du mal à le réveiller. Le capitaine, replié sur lui-même, était enfoncé dans un sommeil proche de la torpeur.

Il s'assit enfin, avec des mouvements malaisés. En voyant son visage dans la claire lumière du matin, Jax retint un cri d'effroi. Orosso avait le regard vague, les yeux cernés de noir, le teint blême, et les joues terriblement creuses. Il tenta de se lever, et retomba, en marmonnant un juron.

Jax eut l'impression qu'Orosso avait maigri, fondu de moitié. Il ressemblait à un homme qui a été sucé par une fièvre maligne. Son buste flottait dans sa chemise, et ses poignets surgissaient comme des os secs de ses manches. Sa pomme d'Adam saillait sur son cou, et son nez dessinait un bec d'oiseau de proie. Qu'il ait ainsi perdu sa chair en une seule nuit était inconcevable.

— Tu es malade, dit Jax.

Et ce n'était pas une question.

— Je me sens mal, admit Orosso. Faible comme un nouveau-né, et j'ai le vertige. Je ne crois pas que je pourrai tenir sur mes jambes.

Jax revit brusquement le bracelet noir au poignet du squelette, et Orosso se plaignant d'avoir été piqué.

— Ton pouce ! Du poison ! Nous aurions dû y penser. Fais voir !

Orosso tendit la main, et Jax s'agenouilla pour examiner attentivement le doigt. La minuscule blessure s'était déjà refermée, ne laissant qu'un infime point noir, et la chair autour était parfaitement saine. La peau du capitaine n'était pas non plus anormalement chaude. Il ne souffrait d'aucune fièvre.

— Non, dit Jax, ce n'est pas ça. Cette piqûre n'est pas du tout envenimée... Qu'est-ce que tu ressens exactement ?

— Rien de bien précis. Je suis seulement fatigué, épuisé comme si j'avais passé des nuits à la barre sans dormir. Je n'ai plus du tout de force. Je ne comprends pas.

Jax ne pensait pas que l'indolent travail fourni par Orosso ait pu le crever à ce point. Mais l'homme paraissait bien malade, et il dit, avec une certaine gentillesse :

— Tu as trop travaillé. Repose-toi aujourd'hui, et nous verrons bien si tu te sens mieux. Ce n'est probablement rien, ça va passer.

Mais il n'en pensait pas un mot. Il ne comprenait pas ce qui arrivait au capitaine. Rien, absolument rien, ne pouvait expliquer cette terrifiante perte de poids. La caverne de la veille, et son atmosphère de peur stagnante, rôdait dans sa mémoire.

Jax travailla tout le jour en état de tension constante. Le moindre bruit derrière lui le faisait se retourner comme un fauve, la main sur son arme. Orosso mangea de bon appétit, et, dans l'après-midi, se sentit assez bien pour s'asseoir, adossé à un arbre, et tresser un moment des cordes d'herbes, tandis que Jax taillait des rondins à l'épée.

Au soir, il dévora de nouveau. Il semblait aller beaucoup mieux. Ses joues blêmes avaient repris couleur.

Avant la nuit, Jax entassa une haute pile de bois sec près du feu, et dit :

— Je ne sais pas d'où provient ce malaise que tu as eu, mais je ne suis pas tranquille. Nous allons veiller, à tour de rôle. Je te laisserai le plus long sommeil, puisque tu es crevé, mais...

Orosso l'interrompit :

— Je me sens bien mieux. Pas de raison pour que j'aie un tour de faveur. Tu travailles pour deux, et tu as besoin de dormir. Mais je te promets que dès que j'aurai repris des forces, je t'aiderai de mon mieux. Je veux quitter cette île. Le plus vite possible.

Il y avait une crainte dans sa voix que Jax partageait pleinement. Mais il ne mentionna pas sa propre inquiétude. Inutile d'effrayer Orosso plus qu'il l'était déjà. Le capitaine n'avait pas semblé s'apercevoir de sa perte de poids, et Jax s'était bien gardé de lui en parler.

Il prit la première veille, remettant régulièrement du bois dans le feu dès qu'il baissait. Jirri partit chasser.

La nuit était calme, tiède, avec une belle lune au ciel. Les insectes stridulaient. Jax se disait qu'ils se tairaient s'ils étaient dérangés, l'avertissant ainsi à l'avance de toute approche sournoise. Il pensa un moment à ce cliquetis, entendu la nuit précédente. Une goule était-elle venue sucer le sang du capitaine ? Le sang ? Peut-être, mais cela n'expliquait pas cet invraisemblable amaigrissement. Des idées déplaisantes tournaient dans sa tête, qu'il s'efforçait de refréner. Il scrutait l'ombre, au-delà du cercle qu'éclairait le feu. La lame nue de son épée, appuyée sur sa cuisse, reflétait les flammes. Que la goule vienne, ou autre chose. Il était prêt.

Mais sa veille se passa sans que rien n'arrive. Jax appela Orosso, qui prit la relève, son arme à portée de la main.

— Réveille-moi à l'aube, dit Jax. Il reste encore pas mal de travail, et plus tôt nous aurons filé de ce sale trou, mieux ça vaudra.

Il se coucha, et s'endormit instantanément. Le milieu de la nuit était dépassé d'une heure environ.

Jax ouvrit les yeux dans la lumière d'une matinée déjà bien avancée, et il pesta en se dressant sur un coude. Le soleil était levé depuis longtemps. Pourquoi diable Orosso ne l'avait-il pas réveillé comme convenu ? Qu'Orren emporte cet imbécile !

Jax s'assit, frottant ses yeux. Il sauta brusquement sur ses pieds, en poussant un cri d'horreur.

Pour oublier la consigne, le capitaine avait eu de très bonnes raisons.

Le feu était éteint, et le tas débranchés sèches prévues pour son entretien n'avait guère diminué. Orosso était assis près des cendres froides.

Des os blancs sortaient de ses vêtements, qui flottaient à la brise comme les loques d'un épouvantail.

Un squelette, poli, luisant, parfaitement nettoyé de toute chair. Les tibias étaient croisés, les clavicules un peu affaissées, les carpes et les phalanges reposaient sur les fémurs, et le crâne ivoirine s'inclinait sur le sternum. Il avait la position exacte d'un homme assoupi, et Jax comprit qu'il avait dû s'endormir sans le vouloir. Il se reprocha instantanément d'avoir laissé Orosso veiller. L'état de faiblesse du capitaine le disposait à se laisser gagner par le sommeil.

Mais qu'est-ce qui avait pu, au nom de Marras, sucer ainsi la chair des os ? Sans un bruit, sans que l'endormi se réveille, sans que Jax lui-même soit alerté ? Une sueur glacée coula dans son dos. Quelle abomination, surgie de la nuit ?

Jirri apparut, sortant des bois une volaille dans la gueule. Il lâcha son gibier, et cracha, l'échine hérissée.

— Oui. Une belle saloperie, matou. Je ne sais pas ce qui a fait ça, mais nous allons essayer de le découvrir. La sorcière a dit que les ombres deviendraient matière, hein ? Eh bien, nous allons chercher quelque chose à tuer ! Vois si tu peux trouver une trace.

Le chat renifla, le museau au sol, cherchant et fouillant. Il poussa un léger miaulement d'alerte, et fila sous les arbres.

Jax le suivit, l'épée à la main. Un brasier vert flambait dans ses prunelles.

Toute la matinée, l'homme et le chat suivirent la piste, qui sinuait dans la forêt. Jax était aussi tendu qu'un arc prêt à décocher sa flèche. Ses yeux fouillaient les broussailles, les ombres derrière les pins, et un bruit occasionnel resserrait sa main sur son arme.

Peu avant midi, la trace les amena à la clairière où se trouvait la dalle. Jax n'en fut pas surpris, pas plus qu'il ne s'étonna de trouver la trappe bien close, alors que ni lui ni Orosso n'avaient pris la peine de la refermer. Il en était persuadé, l'horreur, quelle qu'elle soit, venait de cette caverne.

Il décolla la dalle. Une fraîcheur de cave sourdait du trou. Jirri se pencha et grogna, les oreilles aplaties. Ses yeux bleu saphir luisaient, fouillant l'ombre. Jax la scrutait aussi.

— Oui, je sais, Jirri, c'est là-dedans. Nous allons y descendre, mais il me faut de la lumière.

La torche allumée, Jax s'engagea dans l'escalier, son arme pointée. Jirri le précédait de quelques marches. La caverne apparut, et Jax leva haut son brandon.

Autant qu'il pouvait en juger, la grotte paraissait vide. La lumière tirait des luisances de la machinerie et du noir gisant. Le féroce visage de la déité exprimait sa délectation monstrueuse. L'aura de peur qui émanait du lieu s'était accentuée.

Jax traversa la caverne à pas prudents, tous ses sens en alerte. Il se déplaçait avec une souplesse animale, sans faire plus de bruit que le chat, les yeux rétrécis et les narines dilatées. Sous le calme apparent de son corps, une sauvagerie primitive transparaissait, prête à exploser.

La piste suivie par Jirri s'arrêtait au pied de la muraille. Jax palpa longuement le roc, le tâta, le pressa, le sonda du pommeau de son épée, sans parvenir à trouver un mécanisme dissimulé qui lui eût ouvert un passage.

— C'est parti par là, hein, mon chat ?

— Maou.

Par acquit de conscience, bien qu'il fût à présent certain de ne rien trouver, Jax fouilla entièrement la caverne, éclairant de la torche ses moindres recoins. Il visita de nouveau les coffres, pour n'y retrouver que la même poussière, et les mêmes coupes de marbre.

Sa quête l'amena à la niche creusée dans la muraille, et il s'arrêta, tous les muscles tétanisés. Le banc de pierre était vide. Le squelette bruni par le temps avait disparu.

Une terreur dure à réprimer mordit féroce Jax. Ce cliquetis, dans la nuit ? Des os secs s'entrechoquant ? Un squelette vieux de plusieurs siècles pouvait-il s'animer ? Était-ce lui qui était venu sucer le capitaine ? Ou quelque goule cachée ici avait-elle emporté ces ossements pour un inconcevable usage ?

Jax frissonna. Il avait froid, soudain, jusqu'à l'intérieur de ses viscères. Il lui fallait le soleil, pour dissiper ce gel qui le glaçait.

Il remonta l'escalier, et la chaude clarté du jour lui apparut comme une bénédiction. Le bleu du ciel, le vert des arbres, les rais de lumière dorée, le souffle du vent dans les branches, les chants d'oiseaux et les crissements d'insectes, tout cela était symbole de vie triomphante.

Jax referma la dalle, et bien qu'il admît l'inutilité de la chose, il la bloqua avec un lourd morceau de rocher. Malheureusement, il existait probablement un passage secret dans cette grotte, qui débouchait peut-être dans quelque autre coin de l'île. De plus, il se pouvait que l'horreur fût immatérielle. En ce cas, qu'importaient les barrières ?

Il retourna vers la plage, en se hâtant. Quitter cette île maudite devenait d'une urgence absolue.

Jax travailla tout l'après-midi, sans relâche. D'ordinaire, il s'accordait quelques pauses, pour nager un moment et se délasser dans l'eau fraîche, mais il se refusa cette détente. Au soir, le radeau était terminé. Restait à fabriquer la voile.

Le jour baissait, et Jax prépara du bois pour un feu qui devrait durer toute la nuit. Il l'alluma sur la plage, un peu plus haut que la ligne de montée des eaux. Si quelque goule survenait, elle serait plus visible que sous les arbres. Il dit à Jirri :

— Tu ne vas pas chasser, cette nuit. Ce peut très bien se faire demain dans la journée. J'ai besoin que tu veilles pour moi.

Mais la nuit se passa sans que rien ne survienne, et Jax put dormir, encore que d'un sommeil léger, plus assoupissement que vrai repos, une part de sa conscience demeurant en alerte.

Il était au travail le lendemain dès qu'il fit assez clair pour qu'il pût voir ses doigts. Jirri s'en alla, dans la grisaille brumeuse de l'aube, pour traquer le prochain repas.

Jax entreprit d'entrelacer des palmes, afin d'obtenir une petite voile carrée.

Vers le milieu de la matinée, il réalisa qu'il lui en manquerait pour finir sa tâche, et décida que, tant qu'à s'interrompre, mieux valait le faire immédiatement.

Il se mit en route, et prit la direction du bosquet qui lui avait déjà fourni les précédentes.

Il en rapportait une charge quand résonna brusquement, assourdi par la distance, un hurlement prolongé, qui sortait à coup sûr d'une gorge humaine.

Jax lâcha son fardeau, en alerte, mettant par réflexe la main au pommeau de son arme. Les cris se répétaient, suraigus, vrillants, et, en dépit de leur éloignement, qui émoussait un peu la stridence des sons, ils exprimaient une terreur telle que Jax se mit à courir, poussé par une réaction purement instinctive.

Quelque part, un être au comble de la détresse, clamait une folle panique.

Jax fonçait, lancé comme un taureau qui charge. Ses longues jambes se pliaient et se détendaient, en larges foulées, et il sautait d'une détente les buissons qui barraient sa route. Tandis qu'il galopait ainsi, les cris cessèrent soudain, et il vit, en esprit, une lame s'enfonçant dans de la chair, ou des mains serrant un cou.

Il continua à courir, dans la direction d'où étaient venus les cris, et déboucha sur une clairière. Un petit couteau et un bouquet de plantes liés d'une attache de paille traînaient, abandonnés. Autour, la broussaille avait été piétinée et brisée, et un lambeau de tissu rouge était accroché à une branchette. La lame du couteau était tachée d'un peu de sang frais.

Il chercha d'autres traces, et découvrit bientôt une ligne de gouttes de sang. Elles ne provenaient pas d'une blessure profonde, mais plutôt d'une estafilade.

Jax suivit la piste infime, qui s'enfonçait sous les arbres. Bientôt, les taches s'espacèrent, se raréfièrent, et il dut les chercher avec beaucoup d'attention, ce qui ralentit considérablement son avance.

Lorsqu'elles disparurent tout à fait, il n'eut pas à s'interroger sur la piste évanouie. Il savait soudain, avec certitude, où elle devait mener. Le filet de sang avait cessé de couler à proximité de la caverne.

Jax trouva la dalle bien close, avec sa pierre posée dessus, mais ceci n'entama pas sa conviction. Jirri avait suivi une trace menant à la muraille. Sans aucun doute, un autre passage, bien dissimulé, existait dans la grotte.

Jax s'approcha et écouta. De la terre sourdaient un grincement continu et un vague murmure ouaté.

Il souleva la roche, puis la dalle, avec une lenteur prudente, en évitant tout bruit. Qu'est-ce qui se passait là-dedans ? Il se contractait, luttant contre une panique insidieuse. La chose qui avait sucé le capitaine était-elle de nouveau en action ?

La dalle se décollant du trou libéra un fort grincement mécanique, et une voix chantante de récitant qui psalmodiait des phrases que Jax ne comprit pas. Il se pencha, et aperçut une lumière lointaine. Quelqu'un, ou quelque chose, avait allumé dans cette cave une torche.

Il hésita... Devait-il descendre ? La goule à combattre était-elle matière ou démon ? Les ombres ont-elles besoin de clarté ? Jirri n'avait pas entendu les cris d'angoisse, sinon il serait venu au plus vite. Entendrait-il si Jax sifflait ? Pas sûr, mais la chose, elle, serait alertée.

Un tout petit bruit passa entre les intervalles de grincements et les stances du récitant, et Jax ne temporisa plus. Il s'engagea dans l'escalier, l'épée à la main, ses pieds se posant aussi légèrement que des pattes de félin sur les marches.

Ce qui avait emporté sa décision, c'était un grognement infime, une plainte de chaton nouveau-né que l'on étrangle. L'être qui, un moment plus tôt, hurlait sa terreur avait été amené dans la caverne, et sûrement pas de son plein gré.

La grotte était brillamment éclairée, une profusion de flambeaux garnissant les torchères. L'odeur âpre de la fumée baignait la salle. Les flammes dansaient, tirant des ombres mouvantes de la scène.

Jax s'était attendu à découvrir quelque spectacle horrifiant, mais la réalité avait été peinte par une imagination plus délirante que la sienne.

Près de la machinerie, un homme qu'il voyait de dos faisait tourner la grande roue dentée, qui se mouvait en grinçant fortement. Un homme de petite taille, aux jambes courtes, à la cage thoracique anormalement large, et au crâne trop volumineux. Il récitait une incantation psalmodiée, d'une voix dont les intonations rappelèrent quelque chose à Jax, sans qu'il pût comprendre exactement quoi. Il était revêtu d'une robe si mangée par le temps qu'il n'en restait que loques. Elle avait dû être richement ornementée, mais du travail ancien, rongé par l'âge, ne subsistait que quelques faibles traces vaguement luisantes.

Mue par l'engrenage, la vis géante descendait par à-coups du plafond, pour s'enfoncer peu à peu dans le tube. La déité noire couchée sur l'autel semblait attendre, la jubilation exsudant de son cruel visage.

Sur la vis, et tournant avec elle, un corps nu ligoté se tordait entre des cordes incrustées dans la chair. Un corps de femme, jeune, avec des seins menus aux pointes durcies par la peur, une taille étroite, et de longues jambes fines. Sa peau brune luisait de sueur, et sa tête s'agitait frénétiquement. Au-dessus du chiffon rouge qui fermait sa bouche, ses yeux fous basculaient vers le blanc dans un paroxysme de terreur. De petits grognements étranglés passaient sous le bâillon.

La bouche de métal avalait la vis, par saccades successives, et les pieds de la fille en étaient dangereusement proches. Avant peu, ce corps qui pivotait au rythme des grincements entrerait dans le tube, et serait broyé entre ses parois comme un fruit pressé.

Averti par quelque prescience, le récitant se retourna avec vivacité, lâchant la roue dentée, et saisissant une lourde épée noire posée près de lui. Il gronda de rage en découvrant l'homme aux yeux verts, qui, légèrement penché, arme tendue, était prêt à charger.

Durant le temps de deux battements de cœur, Jax resta immobile, gelé de crainte et de stupeur.

Orosso ! Orosso dans cette robe de grand prêtre mâchée par le temps. Orosso, qui tenait une large épée sombre à lame gravée, et qui portait le bracelet ciselé au poignet gauche. Orosso, et aussi quelqu'un d'autre. Les traits du capitaine étaient déformés, étirés par une ossature différente de la sienne. La peau collait à un visage carré aux arcades sourcilières saillantes, à un nez épaté, à une mâchoire prognathe, et à de vastes oreilles. Les yeux sombres que Jax avait connus calmes brûlaient à présent d'une férocité maléfique.

Il n'était pas difficile de comprendre que ce n'était pas réellement Orosso qui se tenait là, brandissant une lame noire venue des anciens âges. Pas Orosso, non, seulement sa chair volée par quelque inconcevable sortilège, et qui revêtait à présent les os brunis du squelette de la caverne.

Le prêtre-démon agita son arme, émit un grondement de menace et, en même temps, sa main gauche tâtonna pour retrouver la roue. Un petit couinement sourdit du bâillon de la fille, et Jax chargea.

Son arme rencontra l'épée noire. Il dégagea prestement sa lame, et tenta une feinte basse. De nouveau, l'attaque fut vivement parée. Cinq ou six passes rapides lui apprirent que l'adversaire possédait une science au moins égale à la sienne, et qu'il ne serait pas facile à vaincre. Toutefois, l'adversaire se défendait comme un homme, et non à l'aide



sieste, et qu'il ne serait pas lâche à vaincre. Toutefois, l'adversaire se défendait comme un homme, et non à l'aide d'enchantements, et la chair dérobée à Orosso était matière, donc vulnérable. Jax n'éprouvait, à présent, pas davantage de crainte qu'il en eût ressenti en face d'un ennemi normal. Il se battait, et rien de plus.

Il découvrit bientôt qu'il souffrait tout de même d'un handicap. Il ne pouvait employer sa force. Chaque fois que sa lame heurtait trop durement l'épée noire, elle s'ébréçait. Le sombre métal venu des temps anciens était considérablement plus résistant que l'acier de Tulsor. Jax craignait que son arme se brisât, et il l'utilisait avec une relative prudence, tâchant de se glisser sous la garde de l'adversaire, et évitant le plus possible les chocs violents.

Il réalisa aussi que le prêtre s'efforçait de l'atteindre de son bras gauche, pourtant désarmé. Les ciselures du bracelet passèrent deux fois au ras de sa peau, et il frémit en se rappelant le pouce blessé d'Orosso. Sans nul doute, un quelconque maléfice devait être attaché à cet anneau noir, et la piqûre avait probablement joué un rôle dans ce qui était arrivé au capitaine. Mieux valait prendre garde à éviter tout contact de ce côté-là également.

Jax dansait. Ses pieds se déplaçaient sans répit, à droite, à gauche, en avant, en arrière. Son corps souple suivait, en flexions et développements rapides, sans inutiles gesticulations. Son torse luisait, verni de sueur, et sa chevelure commençait à être mouillée. Une mèche brune, échappée au lien de cuir, flottait sur sa joue. Il n'avait pas encore été touché une seule fois.

L'acier bleu de Tulsor lançait des flèches de lumière, répondant au miroitement sombre du métal noir.

Le prêtre-démon avait des bras d'anthropoïde, et une allonge considérable. Il assenait des coups d'une terrifiante violence, contraignant son adversaire à l'esquive plus qu'à la parade. Sa robe loqueteuse s'effritait par plaques. Le côté de son poignet gauche était largement entaillé. Pour se débarrasser de la menace enclose dans les ciselures du bracelet, Jax avait tenté de trancher net ce poignet, et il y serait parvenu, tant il avait frappé dur, si sa lame n'avait pas rebondi sur l'os, en s'ébréçant comme si elle venait de heurter le métal noir lui-même. Le squelette bruni caché sous la chair d'Orosso possédait d'étranges propriétés.

La fille liée à la vis regardait, tout son être concentré dans ses yeux.

Jax n'avait plus de pensées très conscientes. Le sang sauvage d'Arten attisait en lui cette folie de meurtre qui s'empare d'un îlien au combat. Il tuerait, ou serait tué. Seule la mort l'arrêterait à présent, et même une blessure sérieuse ne ralentirait pas son action. Son visage était un masque de fureur. Il attaquait, astreignant l'ennemi à une constante défense, l'enfermant dans un cercle d'étincelant acier bleu.

Le prêtre commença à se fatiguer. Ses coups devinrent moins puissants, ses parades moins rapides. Sa respiration se fit haletante, et la féroce lumière de ses yeux se voila d'un peu de crainte. La chair volée à Orosso était celle d'un homme d'une bonne quarantaine d'années. Le corps de Jax n'en avait que vingt-cinq, et la rage qui l'emportait lui donnait un net avantage.

Il agressait sauvagement, des flammes vertes dans les prunelles, les lèvres retroussées dans une grimace d'exultation.

Le prêtre rompit, recula et recula encore. Peu à peu, il manœuvra pour se rapprocher de l'autel.

Il l'atteignit, et lançant derrière lui son bras gauche, il frotta son poignet entaillé sur le gisant de métal, en modulant une longue phrase chantée. Le geste lui fut fatal. Le temps d'un battement de cœur, son attention s'était un peu détournée du combat. La lame de Jax décrivit un foudroyant arc de cercle, et s'abattit à la volée sur le côté du cou trapu. Elle s'arrêta sur l'os, mais trancha la jugulaire.

La main du prêtre se desserra, lâchant l'arme noire qui heurta le sol avec un son clair. Il bascula à la renverse. Son dos heurta le dieu de métal, et sa tête resta prise entre les sombres mains croisées. Une fontaine de sang coulait, inondant la tête et le torse de la statue.

Jax haletait, soudainement submergé par une marée de lassitude. Durant un instant, il s'était presque attendu que le squelette maudit continue à animer la chair morte. Mais sans doute le maléfice était-il lié à certaines conditions, qui n'étaient pas pour le moment remplies. Le démon était mort, et le restait, Marrax soit loué !

Il essuya le sang de sa lame sur la robe du prêtre, et la remit dans sa gaine d'un geste machinal. Il frotta d'un revers de main la sueur qui coulait dans ses yeux.

Une série de menus grognements lui rappelèrent la fille, qu'il avait complètement oubliée, et il leva la tête vers elle. Le corps ligoté s'agitait un peu, sans angoisse à présent, et des yeux noirs brillants essayaient d'exprimer ce que la bouche scellée ne pouvait dire.

Jax avisa une série de barreaux accrochée au tube, qui formaient une manière d'escalier permettant d'accéder à la vis. Il sauta sur l'autel, et commença à se hisser.

Ce fut la folle terreur brusquement renaissante dans les yeux de la fille qui l'alerta, avant qu'il entende un son de clair métal, analogue à celui qu'aurait pu produire un battant frappant une cloche. Il se retourna, une main au pommeau de son épée, l'autre fermée sur le barreau qu'il étreignait.

La déité noire s'était assise. Le cruel regard allumé d'une joie féroce vivait et de lourdes nauphières battirent. La

bouche métallique s'ouvrit sur des dents taillées en pointe, et une langue épaisse et sombre lécha le sang qui plâtrait ses lèvres.

Une main géante prit appui sur le bord de l'autel, et les jambes se tendirent. La statue se levait. Ses gestes étaient lents, pesants et saccadés.

Il y avait quelque chose qui faisait basculer l'esprit vers la démence dans l'animation progressive de cette masse qui, un instant plus tôt, n'était que métal inerte.

Niant la terreur paralysante qui le gagnait, Jax sauta, retomba doucement, et frappa avec une sauvage violence la statue à la base du cou, avant qu'elle soit complètement dressée.

Il avait agi poussé par l'urgence, et donné toute sa force. Il ne se rappela la dureté du métal sombre qu'en découvrant dans sa main le tronçon de son arme. La lame s'était émiettée.

Le dieu noir était debout. Il dominait Jax de plus de la moitié du buste. Un sourire d'inhumaine férocité retroussait ses lèvres sur des dents triangulaires. Les jambes pesantes s'ébranlèrent, et de lourds bras se tendirent.

Jax s'échappa et s'abrita derrière le tube. Il lui restait son poignard, mais de quelle utilité lui serait-il ? Comment tuer du métal ? Il se rappela brusquement l'avertissement de Janarella. Jirri ! Jirri et le collier. Le serpent était à son cou, mais le chat se trouvait quelque part dans l'île, Marrax savait où.

Jax siffla, et siffla encore. Mais il craignait bien que le son, étouffé dans cette cave, ne porte guère loin.

Un jeu de mort s'engageait, analogue à celui qui fait tourner deux enfants autour d'un arbre, l'un cherchant à saisir, et l'autre à rester hors de portée. Jax s'efforçait de garder l'autel et le tube entre lui et le dieu noir. Il y réussissait bien, les mouvements lourds et lents de la statue lui donnant l'avantage. Pour le moment. Il était las du précédent combat, et ses muscles ne répondaient plus tout à fait aussi rapidement que d'habitude.

Il esquiva, courait, sautait de côté, se déplaçant sans cesse pour éviter les larges mains qui essayaient de l'agripper.

La déité modifia ses attaques. Elle ferma ses poings, et ses bras battirent l'air, cherchant à frapper le corps insaisissable qu'elle poursuivait.

Jax sentit deux fois le vent de ses marteaux furieux. Si l'une de ces lourdes masses le heurtait, ses os éclateraient en menus fragments sous le choc. Sa respiration trop rapide répondait à la résonance de gong produite par les pieds de métal. Chacun des pas pesants ébranlait le sol de la caverne.

La lueur dansante des torches tirait des reflets du corps suant de l'homme, et faisait miroiter la statue noire.

Par intervalles, Jax sifflait et sifflait, désespérément.

Une fois de plus, le poing monstrueux s'abattit. Une fois de plus, Jax esquiva. La massue métallique heurta le tube, dans un résonnement de cloche géante. La vibration secoua la fille ligotée, qui avait de nouveau des yeux de démence.

Jax eut l'impression que ce heurt avait imperceptiblement ralenti l'avance de la statue. Et le cube était intact, alors que l'autel, cogné un moment plus tôt de la même façon, s'était fracturé à un angle. Métal contre métal, l'un et l'autre également durs. Une idée lui vint, et il manœuvra pour se rapprocher de l'épée noire lâchée par le prêtre.

Il la ramassa vivement, évita la charge du dieu, et frappa sauvagement le poing qui descendait. La violence du choc lui engourdit le bras jusqu'à l'épaule, sans aucunement contenir l'agresseur monstrueux.

Au même instant, retentissait un sauvage cri de guerre. Une ombre rousse vola à travers la salle, atterrit sur la tête du dieu, et des pattes griffues crissèrent.

Bien avant que la lente main qui le cherchait ait pu le saisir, Jirri avait sauté hors de portée. Il miaula de nouveau, sur un ton de triomphe.

La statue s'était arrêtée. Là où le chat avait frappé, tout près des yeux, de légères striures altéraient l'unité du métal. Un liquide épais y perla, se gonflant lentement en gouttelettes pâteuses.

Jax, le cœur battant, se rendit compte que la prédiction de la sorcière se réalisait. Le corps métallique devenait matière.

Il agrippa le collier de la main gauche. La tête du serpent tressaillit, frappant sa paume. Une force puissante en naquit, qui remonta son bras en le faisant vibrer, et courut dans son corps comme une décharge de foudre.

Hurlant comme un damné, il chargea. La lame de l'épée noire entra dans la poitrine du dieu, et s'y enfonça jusqu'à la garde. Le corps géant se tordit, arrachant le pommeau de la main de Jax.

La déité fit un pas mou, tomba sur les genoux, et bascula lentement de côté. Deux ou trois convulsions la secouèrent, sa bouche béa, dégorgeant un liquide visqueux, et elle s'immobilisa. Définitivement.

Jax, qui respirait par saccades, les poumons brûlés, tâta la masse inerte du bout de sa botte. De la viande, à présent. Morte. Il posa son pied sur la vaste poitrine, et retira l'épée noire. La lame était engluée d'une humeur poisseuse, qui sourdait en épaisse coulée de la blessure.

Jax l'essuya machinalement, avant de l'accrocher à sa ceinture. Il s'assit sur l'autel. Il ne tenait plus sur ses jambes.

Jirri sauta près de lui.

— Mwaaou ! Merk ! Merk !

Jax gratta le crâne plat, et les yeux bleu saphir se fermèrent de plaisir.

— Matou, tu es le chat le plus formidable de tout Géha !

Jirri ronronnait avec vigueur.

De nouveau, de petits couinements rappelèrent à Jax la fille prisonnière. Il se leva avec lassitude. Il n'avait aucune envie de bouger.

Il escalada les barreaux, sans aucune hâte, et trancha les liens de son poignard. Les cordes avaient imprimé des meurtrissures sombres dans une peau brune au ton chaud. La fille frémissait convulsivement. Jax l'aïda à descendre.

Libérée de son bâillon, elle explosa dans un flot de phrases bousculées. Elle parlait, avec quelques variantes, la langue pratiquée dans tous les pays de l'Ouest, que Jax connaissait. Il comprit qu'elle remerciait et remerciait une déesse, promettant de lui faire au plus tôt des offrandes. Puis elle sourit largement à son sauveteur, et commença à lui rendre grâce d'une façon qu'il jugea tout à fait excessive, en l'appelant respectueusement Seigneur.

— Mon nom est Jax, dit-il. Je ne suis le Seigneur de personne. Et cesse de me remercier. Je me suis battu pour ma peau bien plus que pour la tienne. Dis-moi plutôt d'où tu sors. Je croyais cette île déserte.

La fille se lança dans un récit volubile. Elle s'agitait, secouait ses raides cheveux noirs, remuait les mains. Son histoire était confuse, racontée sans aucun ordre chronologique, et elle l'interrompait sans cesse pour poser elle-même des questions.

Jax, qui comprenait bien que cette agitation désordonnée n'était pas disposition naturelle mais résultat nerveux d'une épreuve de terreur trop grande, ne montra pas d'impatience. Il se contenta de la ramener au déroulement de son récit avec une ferme gentillesse. Il finit tout de même par en saisir l'essentiel.

La fille s'appelait Gersi. Elle habitait la plus grande d'un groupe d'îles distantes de cinq jours de bateau. La population, peu nombreuse, était composée de pêcheurs. Ses parents étaient morts, et elle vivait avec son frère. En vidant son filet, ce frère avait été piqué par la queue vénéneuse d'un poisson. À plus ou moins longue échéance, cette blessure était mortelle. Il existait toutefois une possibilité de guérison, si l'on soignait le malade avec l'herbe de vie. Mais cette plante était plus que rare, et Gersi, trop pauvre, ne pouvait espérer en acheter. Elle avait entendu dire qu'il s'en trouvait un peu sur l'île Maudite. N'ayant pas le choix, elle avait pris le bateau, et laissé son frère à la garde d'une vieille voisine.

Personne ne s'approchait jamais de cette île. Un tabou de terreur l'entourait, que nul n'aurait osé franchir. Une vieille légende parlait d'un dieu de sang et d'un grand prêtre magicien, qui avait marqué son domaine d'un enchantement. Morte de peur, Gersi avait abordé dans une crique, et, tremblant à chaque bruit, fouillé l'île pour trouver l'herbe précieuse.

Jax pensa qu'une telle action demandait un réel courage et il lui sourit avec approbation.

Gersi continua :

— J'en avais trouvé un gros bouquet, et j'étais si contente, tu ne peux pas savoir ! Et tout d'un coup, il m'empoigne ! Je ne l'avais même pas entendu. J'ai essayé de me défendre avec le couteau, mais il me l'a arraché, et je ne lui avais fait qu'une égratignure. Il a déchiré ma robe, pour m'attacher et me bâillonner. Il m'a emmenée sous la terre, et je me suis retrouvée ligotée sur cette vis. Et quand elle a commencé à descendre ! Je ne croyais pas qu'on puisse avoir aussi peur sans en mourir, mais je ne mourais pas, et je comprenais bien que j'allais être mâchée comme une grappe de raisin. Alors j'ai prié la déesse, prié et prié, et tu es venu. Et j'ai continué à prier, tout le temps, pour que tu ne sois pas tué. Mais tu l'as tué, lui, et je me croyais sauvée, et voilà cette statue qui s'anime ! Aosani a fait un miracle, en la rendant de chair, pour que tu puisses la tuer aussi. Qu'elle soit remerciée !

Jax ne jugea pas utile de lui expliquer qu'Aosani n'avait pas grand-chose à voir là-dedans. Qu'elle garde sa foi.

Les flammes des torches vacillaient, presque à la fin de leur combustion.

— Sortons d'ici, dit-il. Ces torches vont s'éteindre.

Ils remontèrent vers le jour, précédés par Jirri.

En traversant la clairière inondée du soleil, Gersi trébucha sur une racine, et Jax la rattrapa. Il n'avait eu d'autre intention que de l'empêcher de tomber, mais lorsque la chair nue toucha sa peau, son corps s'éveilla soudain, avec une intensité jamais ressentie.

Il la serra, aveugle et fou, cherchant sa bouche, brûlé par un désir si sauvage qu'il l'aurait conduit à la violer, si elle n'avait été consentante. Mais elle répondit avec une ardeur égale à la sienne, et ils roulèrent au sol, étroitement enlacés.

Ils venaient d'échapper à la mort, et, inconsciemment, éprouvaient l'un et l'autre, par réaction, le besoin absolu de marquer le triomphe de la vie sur le néant.

Jirri regardait les deux corps emmêlés, les mains de la fille tirant sur le ceinturon de l'homme, en gémissant d'impatience, et un sourire semblait retrousser sa moustache de chat. Il s'éloigna, et disparut sous les arbres. Il retournait à la chasse. Ces deux-là auraient faim d'ici peu.

## 6

De nouveau, Jax naviguait, seul maître à bord, cette fois.

Il barrait une barque de pêche ventrue et lourde, dont la voile de toile bise se gonflait au vent. Jirri était étalé, béat, un mince fil de bleu ardent passant entre ses paupières. Jax était nu, tanné de soleil du front aux orteils, des mèches décolorées éclaircissant sa chevelure brune.

Près de lui, appuyée contre son genou, se trouvait l'épée noire. Il l'avait gardée, et l'appréciait beaucoup. Son pommeau net, sans aucun ornement, s'adaptait bien à la paume, et la large lame sombre avait une grande puissance d'impact. Qu'il ne pût comprendre le sens des signes gravés sur elle lui importait peu. C'était une belle arme, lourde comme il les aimait, et de plus, le symbole de sa première victoire sur les démons. Il ne l'aurait pas échangée contre un monceau d'or.

Il avait quitté l'île du Dragon où résidait Gersi, après avoir acheté une barque solide, capable de l'amener jusqu'à la côte du Comonrol. Il ne tenait guère à moisir sur place, dans l'ennui et l'inaction, en attendant l'hypothétique relâche d'un navire de commerce.

Gersi avait un peu pleuré, au moment des adieux, et Jax, en l'embrassant avec une certaine tendresse, ne lui avait pas dit, comme tout homme l'aurait fait, qu'il reviendrait quelque jour. Il savait parfaitement qu'il ne la reverrait jamais. Mentir inutilement n'était pas dans son caractère. Il avait eu de l'affection pour elle, mais il commençait déjà à l'oublier.

Depuis son départ, il jouissait d'une période de beau temps, et le voyage était paisible. Jax ne s'en plaignait certes pas. La barque était solide et tenait bien la mer, mais naviguer seul n'est pas toujours simple, et il ne tenait guère à affronter une tempête.

Pour le moment, le ciel était bleu, le vent frais et vif, et le bateau avalait les vagues avec aisance. Jax, de bonne humeur, se mit à siffler un air gai. Jirri ouvrit un œil, et le referma paresseusement.

Jax regardait distraitement devant lui, sans trop penser. Il fut surpris d'un soudain bouillonnement de la mer, assez loin vers la gauche. L'agitation s'apaisa, puis renaquit. Quelque chose qu'il ne pouvait voir se trouvait là, et sans doute quelque chose de gros, à en juger par la quantité d'eau remuée.

La mer se creusa et s'enfla, et un sillage ondulant se dessina, frangé d'écume.

Jax dévia légèrement la barre, pour s'écarter de cette zone suspecte. Il était inquiet.

Jirri sauta sur ses pattes, les oreilles couchées, et émit un bref grognement d'alerte. Sa queue fouettait nerveusement.

— Oui, je sais, Jirri, et je n'aime pas ça plus que... Marrax !

Le bouillonnement s'était accentué, et dans un ruissellement d'eau écumeuse, projetant des gifles liquides qui s'écrasèrent avec fracas, une tête formidable jaillit soudain, haut dressée dans le ciel.

Une tête chevaline, hors de toute mesure, infléchie au bout d'un col arqué qui s'évasait en bréchet d'oiseau. Une tête crêtée, écailleuse, avec une longue gueule fine, des bajoues renflées, des yeux de reptile fendus verticalement, enfoncés dans de vastes orbites creuses. Une tête assez vaste pour engloutir un bœuf.

Deux cornes saillaient sur le front plat, et un large éperon surgissait du bréchet, entre des pattes atrophiées qui se terminaient par des mains à quatre doigts. Peu charnues, cornées, elles s'ouvraient et se fermaient, happant l'air dans une grotesque parodie de mouvement humain. Le corps énorme, visible jusqu'à l'éperon du bréchet, était revêtu d'une cuirasse d'épaisses écailles dorées, qui scintillaient dans le soleil.

Jax fixa la barre. Toute tentative de fuite était inutile. Il aurait voulu pouvoir carguer la voile, mais n'osait le faire. N'importe quel mouvement attirerait infailliblement l'animal. C'était déjà bien trop que la barque se déplaçât, poussée par le vent. Une absolue immobilité aurait laissé plus de chance. Pour le moment, le monstre ne semblait pas agressif. L'ennui était que la course du petit bateau l'intriguait, et il le suivait, sans se hâter, son bréchet saillant coupant l'eau comme une étrave. La tête aux naseaux écartés évoquait la figure de proue de quelque gigantesque galère de guerre.

Jax était toujours assis près de la barre, sa main sur le pommeau de l'épée noire. Il chuchota :

— S'il s'approche, Jirri, surtout ne lui saute pas à la tête comme tu en as l'habitude. Même si tu réussis à l'éborgner, ce qui est douteux, il détruira la barque, et nous serons morts. J'espère qu'il n'attaquera pas, mais, s'il s'y décide, laisse-moi agir. Il faut essayer de l'avoir du premier coup, si nous voulons garder une chance de survivre.

Le chat acquiesça d'un miaulement imperceptible.

Durant un temps interminable, le dragon suivit le bateau. Accélération soudain sa course, il dépassa la barque et sembla vouloir s'éloigner. Jax soupirait déjà de soulagement, mais le monstre fit volte-face, et revint en décrivant un large cercle, pour repartir vers le large. La houle produite par sa course secoua le petit bateau.

Il revint. La courbe qu'il décrivit cerna la barque d'un peu plus près. Il recommença, tournant et retournant. Chaque cercle le rapprochait davantage de la barque. Il jouait.

Jax s'était levé. Ses yeux rétrécis surveillaient la tête dorée, qui paraissait un peu plus grosse à chaque passage. Il serrait l'épée noire, à s'entrer le pommeau dans la paume.

Il y eut un léger heurt. Le dragon venait de toucher le bateau. Le beau col courbe dominait le plat-bord de toute sa hauteur. La tête infléchie, légèrement penchée sur le côté, semblait écouter. Un œil froid de reptile regardait Jax du fond de la caverne de l'orbite. Un œil gelé, inexpressif, sa couleur orangée luisant comme un morceau de verre.

Durant le temps d'une douzaine de battements de cœur, la tête monstrueuse resta immobile, puis le col se plia, et elle s'abaissa lentement. La gueule bâilla, révélant une langue bifide, un palais marbré de taches dorées, et de formidables crocs ivoirins.

Elle descendit, descendit, et descendit encore. Jax attendait, les dents serrées.

La langue bifide le frôla. La gueule béait largement, soufflant une haleine épaisse, à forte odeur musquée. Jax explosa. Ses muscles l'enlevèrent dans une détente sauvage, et l'épée noire plongea si profond dans l'œil reptilien que la lame resurgit au travers du crâne plat.

Une torsion du cou géant arracha l'arme de la plaie, et une fontaine de sang clair et fluide jaillit de la blessure. La gueule se ferma dans un claquement furieux. Un choc violent ébranla la coque en dessous de la ligne de flottaison, et une main à quatre doigts écrasa un morceau de plat-bord, l'émettant en brindilles.

Le corps écaillé entra en convulsions d'agonie. La barque dansait une gigue frénétique, comme un bouchon emporté par un tourbillon. Des cataractes d'eau bouillonnante s'abattirent avec fracas.

Jax reprit vivement la barre, pour dégager la barque et l'écarter.

Le dragon se tordait, projetant des geysers d'eau, creusant la mer de remous furieux. Il révélait un ventre renflé, et une longue queue qui fouettait les vagues, leur arrachant un jaillissement d'écume mousseuse.

La barque s'éloignait, retrouvant une zone plus calme. Le dragon ne frémissait plus que faiblement. Il flottait sur le dos, au centre d'une mare de sang qui se diluait dans le bleu marine. Une main se tendit, ouverte, happant l'air comme si elle tentait de s'accrocher au vide, puis elle se referma, ressemblant à une serre d'oiseau mort.

Jax vit glisser un aileron sombre, puis un autre.

— Les requins, dit-il. Ils vont être à la fête. Une telle masse de viande ! Jirri, je ne sais pas par quel miracle nous nous en sommes tirés. La vie est bien accrochée, dans une pareille brute. J'ai dû lui tailler la cervelle, mais j'étais persuadé qu'il nous aurait quand même avant de mourir. Je ne sais pas s'il faut remercier Marrax ou Janarella pour notre veine, ou (il tapota l'épée à son flanc) remercier ce bel acier noir d'être si solide. Il est entré dans son crâne comme dans du beurre. Je suis certain qu'il percerait une cotte de mailles. Je me demande de quoi il est fait, au juste. Je n'en ai jamais vu d'aussi dur. C'est certainement une arme très ancienne. Peut-être date-t-elle du temps d'Altis le Grand.

— Maou, acquiesça Jirri.

Jax réfléchissait, les sourcils froncés. Une flamme de colère alluma ses yeux, et il dit sombrement :

— Un qu'il ne faut guère remercier, à mon avis, c'est cet Eutaaten, le petit copain de Janarella. Une telle succession de malchance ne saurait être naturelle. Je suis persuadé qu'il nous a envoyé ce monstre par des manigances de sorcier.

Et sans doute est-il également responsable de la tempête, et du naufrage. Sans parler du mauvais sort qui nous a dirigés juste sur cette Ile Maudite. Celui-là, si je l'attrape, sorcier ou pas, il regrettera d'être né !

— Maou !

— Bon. Nous ne devons plus être très loin de la côte du Comonrol. Espérons que les ennuis sont terminés.

Mais, bien avant le soir, il découvrait une légère avarie dans la coque. Peu grave, heureusement, et il put la colmater à peu près. Sans doute un choc causé par le dragon avait-il ouvert cette mince voie d'eau.

Jax écopa, mais le pire était l'état de ses provisions de route. Les galettes de pain dur fondaient en bouillie pâteuse, et la viande sèche était sérieusement délavée. Il pourrait peut-être en sauver une partie en la remettant au soleil, mais plus probablement serait-il condamné avant peu à pêcher pour se nourrir. Deuxième problème, la fente, bien qu'aveuglée, laisserait quand même filtrer un peu d'eau, et le contraindrait à manier régulièrement l'écope.

En transportant un paquet de viande gluante qu'il comptait étaler à la proue, Jax jurait entre ses dents, très féroce.

Il était d'une humeur bien plus sauvage encore en débarquant enfin dans le port de Charmas.

La fin du voyage avait été particulièrement abominable. Il avait avalé tant de poisson qu'il se sentait pousser des arêtes à la place des os, et s'était échiné à vider de l'eau par-dessus bord. Il souhaitait vivement ne plus revoir un poisson de sa vie, et encore bien moins une écope.

En s'enfonçant dans les rues animées de la ville, Jax bornait ses ambitions à des actes très simples, tels que prendre un bain prolongé, porter des vêtements qui ne soient plus autant incrustés de sel, et dévorer un énorme repas de viande, accompagné d'une cruche de vin.

Jirri, perché sur son épaule, reniflait les odeurs inconnues du port. Odeur salée et humide de la marée, odeurs des entrepôts, épices, grains, relents vineux des tonneaux, odeur âpre du poisson fumé, puissants effluves de la halle aux pêcheurs.

Un vent vif et frais balayait les rues, poussant des rouleaux de nuages, et libérant de temps à autre un rai de soleil qui allumait brièvement les toits de tuiles multicolores.

Jax demanda son chemin à un vieil homme assis sous un porche, et, renseigné, put satisfaire ses deux premières envies. Il acheta le nécessaire avant de se rendre dans un établissement de bains.

Il en ressortit rasé de frais, les cheveux encore humides. Il portait une chemise de grosse toile grège, brodée de vert et de bleu. Sa coupe ample et ses manches larges étaient typiquement comonrolaises. Le pantalon de drap brun roux s'enfonçait dans des bottes de cuir brut. Un long gilet de mouton retourné complétait sa tenue. Les seules parties anciennes de son équipement étaient l'épée noire, et le poignard à sa hanche gauche.

Il commençait à se sentir d'humeur plus amène. Le soleil se couchait, dans une gloire d'écarlate, de rose et d'or, et le vent effiloçait les derniers lambeaux de nuages.

Aimanté par sa fringale, il suivit la piste d'une suave odeur de viande grillée, et entra peu après dans une rôtisserie.

La vaste salle était bondée. Des hommes attablés mangeaient, buvaient, jouaient aux dés ou lutinaient les filles. Un lustre en couronne garni d'énormes chandelles pendait du plafond, accroché par des chaînes de cuivre, et des bougies brûlaient sur chaque table. Au long des murs, des guirlandes d'ail, d'oignons et de piments secs voisinaient avec des bouquets de thym.

Jax jugea plus intéressante une desserte garnie de pâtés, de volailles et de cruches, et surtout l'âtre immense, où rôtissait du mouton embroché.

Bientôt, il dévorait, le nez dans une épaule fumante et croustillante, arrachant des bouchées énormes, un cercle

de graisse autour de la bouche. Il bairrait. Jirri, apitau sur la table, une patte sur son poceau, decnirait la viande avec le même manque de manières. En cet instant, l'homme et le chat se ressemblaient. Deux fauves se repaissant.

Jax acheva de sucer un os, essuya sa bouche d'un revers de main, et frotta ses doigts grasseyés sur ses cuisses. Il vida aux trois quarts la cruche de vin, et se renversa en arrière, inclinant le dossier de son siège avec un soupir de béate satisfaction.

Jirri lécha son museau, et passa une patte sur ses moustaches, avec une gravité digne. Son ventre s'était arrondi. Sa toilette terminée, il sauta à terre pour entreprendre une exploration détaillée des lieux.

Jax croquait distraitement quelques fruits. Jirri se promenait entre les tables, reniflant et inspectant tout.

Brusquement retentirent, mêlés, un cri de chat furieux et un juron de colère.

Un inconnu avait tenté de saisir Jirri par la peau du cou, et récolté pour sa peine un sauvage coup de griffe. Il secouait sa main labourée en hurlant des injures. Un pied botté partit, manqua le chat, et heurta durement la table.

L'inconnu, un grand homme barbu au visage couturé de vieux routier, se dressa, rugissant de fureur.

— Attends un peu que je t'attrape, vermène galeuse ! et tu vas voir !

— Qu'est-ce que tu veux faire à mon chat ? demanda Jax d'une voix dangereusement calme.

— Du pâté ! mugit l'homme, je vais en faire du pâté ! C'est à toi, cette charogne rouge ?

— À moi. Et tu ne peux pas y toucher sans que nous en parlions un peu.

Jax s'était levé. Face à l'ennemi gesticulant, il ne semblait pas en colère. Mais la violence prête à jaillir affleurait sous sa peau et dans ses yeux.

Le routier chargea, fonçant comme un taureau. Sa rage aveugle le desservit. Il manqua la cible, qui s'était effacée d'une souple torsion du buste, et reçut sur la bouche un poing qui le frappa avec l'impact d'un sac de plomb. Il s'effondra, crachant du sang et des dents brisées.

Ses amis arrivèrent à la rescousse, et ils étaient nombreux. À peu près toute la salle, apparemment.

Jax eut fort à faire. Jirri fonça dans la bagarre, en poussant un cri de guerre féroce. Il sautait sur les têtes, cherchant les yeux de ses griffes. Des tables s'écroulaient, des chaises volaient, des cruches explosaient, des femmes criaient. La voix glapissante de l'aubergiste pleurant sa vaisselle et son mobilier brisés dominait par instants le fracas.

Pour le moment, il ne s'agissait que d'une banale bataille d'auberge, et les armes demeuraient au fourreau.

Jax était assailli par plus d'ennemis qu'il en pouvait espérer vaincre, même avec l'aide de Jirri. Il creusait tout de même des brèches dans les rangs adverses, secouant ses agresseurs comme un sanglier rejette les chiens. Des corps voltigeaient, et des poings sonnaient lourdement sur la chair.

Il était le centre d'un grouillement confus. Repoussés, les hommes revenaient à l'attaque dès qu'ils avaient un peu repris leurs esprits. Jax admettait que, bientôt, il serait submergé, et très sérieusement démoli. Tirer son arme pour se défendre ne vaudrait pas mieux. Les autres étaient armés aussi, et ils se serviraient sans hésitation de leurs épées. S'il dégainait le premier, il finirait sans aucun doute percé comme une écumoire. Il connaissait ses possibilités, et ses limites.

Un homme qui entrait s'arrêta sous le porche, et observa la scène. Il hocha deux ou trois fois la tête avec approbation, en admirant la belle défense. Puis, s'avançant avec une calme détermination, il empoigna le combattant le plus proche par le col de sa chemise, et l'envoya cogner contre un mur.

Jax découvrit très vite qu'il avait un allié. Les rangs des agresseurs s'éclaircissaient comme par magie. Il vit, du coin de l'œil, un géant noir vêtu d'écarlate qui abattait, sans effort apparent, une rude besogne. Jax accepta l'aide inattendue comme elle venait, mais ne ralentit pas pour autant sa propre action. Il frappait dur, et avec précision. Jirri volait toujours sur les têtes, flamme rousse enragée qui mordait et lacérait de ses griffes.

Un résultat encourageant commençait à se faire sentir. Une bonne partie des assaillants gisait, dans des poses très abandonnées, et le reste semblait perdre beaucoup de son agressivité première.

Un cri retentit, venant de la porte :

— La patrouille !

Jax balaya l'homme qui lui faisait face, et fila vers l'arrière-salle. Il n'avait aucune envie de se retrouver piégé dans une geôle charmasaise. Très certainement, l'aubergiste avait dû courir à la garde.

Jax traversa en trombe les cuisines, bousculant les servantes effarées, expédia dans un chaudron de soupe un inconscient qui tentait de l'arrêter, et surgit dans une cour. Elle était fermée d'une haute muraille, apparemment peu aisée à escalader. Il cherchait une solution lorsqu'une voix basse et chaude proposa :

— Je vais te faire la courte échelle, et tu me tireras. Pressons ! La prison de Charmas est détestable.

Jax accepta l'offre sans tergiverser, et il avait déjà le pied entre deux mains sombres avant d'avoir reconnu son allié. Il agrippa le faîte du mur, se hissa, l'enfourcha, et se pencha pour tendre la main au géant noir.

Jirri prit son élan, ses griffes crissèrent sur la pierre, et il avait franchi la muraille et sauté dans le jardin voisin bien avant les deux hommes



rien avant les deux hommes.

Deux ou trois autres escalades amenèrent Jax et son partenaire dans une rue déserte.

— Je n'ai pas encore eu le temps de te remercier, dit Jax. Je te dois un service, ami, tu peux le réclamer à l'instant.

— Tu ne me dois rien du tout. Je me suis bien amusé, et ils étaient vraiment un peu trop nombreux pour que tu t'en tires seul, même avec l'aide de ce chat rouge qui se bat comme un lion.

— Je n'avais pas fini ma nuit, dit Jax. J'avais dans l'idée de me saouler un peu, avant de trouver une fille. Si le cœur t'en dit, je t'invite.

— Ma foi, je ne dis pas non. J'étais à peu près dans les mêmes dispositions.

Quelque temps plus tard, ils bavardaient assis de part et d'autre d'une table, dans une salle d'auberge. Ils échangeaient des confidences, en partageant un cruchon d'alcool.

L'homme s'appelait Casto. Un Noir typique de la côte d'Egridan, avec des traits aussi purs que ceux d'une statue, et des cheveux annelés. Suivant la coutume egridienne, il les portait tressés sur la nuque. Il était aussi grand que Jax, et peut-être même un peu plus. Leur carrure dégageait la même impression de force. S'ils avaient dû s'affronter, les spectateurs auraient été bien en peine de prendre des paris sur le vainqueur. Casto avait trois ans de plus que son voisin.

À l'âge de dix-huit ans, il avait été capturé par des trafiquants d'esclaves et vendu au hall de Xoton. Il s'était évadé quinze mois plus tard. Depuis, il errait, cherchant sa fortune au hasard des routes. Quelque jour, les poches pleines, il rentrerait chez lui, mais son existence présente le satisfaisait.

Jax bavarda abondamment aussi. Il parla d'Arten, et de sa vie nomade, mais ne mentionna pas Janarella ni l'objet de sa quête actuelle. Non qu'il se méfiât outre mesure, mais une récompense de trois mille pièces d'or pouvait tenter même un cœur honnête. Les hommes ne sont que des hommes, et rien de plus. Lorsque Casto admira le collier serpent, Jax dit en riant qu'il s'agissait là d'un présent de femme, et passa à un autre sujet.

Ils se quittèrent à l'aube, assez ivres l'un et l'autre, après avoir terminé la nuit dans un bordel. Ils se dirent adieu. Ils ne pensaient pas se revoir jamais. Géha est vaste, et les routes qui se sont croisées ne se recourent pas souvent.

Jax regardait, silhouettée sur l'horizon, la haute barrière de pics qui enfermait la Vallée de la Désespérance. Sa destination ultime, après un long et dur voyage. Il avait traversé le Comonrol, puis le Kaitaizan, et rencontré tout au long du chemin un maximum d'ennuis. Ennuis suscités, il en était persuadé, par ce maudit Eutaaten. Mais, en dépit des manigances du sorcier, il avait réussi à survivre, et s'était grandement rapproché de son but.

— Eh bien, ça y est, matou, dit-il. Nous voilà à peu près rendus. Maintenant, nous allons descendre par là, pour rejoindre cette bourgade dans ce creux. Il faut que j'achète un peu d'équipement. J'ai l'impression qu'escalader ces montagnes ne va pas être une partie de plaisir.

— Maou.

Il visita le bourg, y fit quelques achats, et repartit sans s'attarder.

Jax grimpa. Pour le moment, c'était encore facile, la pente était assez douce, mais des murailles en arêtes la dominaient de très haut.

Il avait laissé, le matin même, sa monture dans un hameau qui se nichait au pied de la montagne. Il pouvait encore voir ses toits, les filets de fumée montant des cheminées, et la petite silhouette d'un homme qui bêchait un champ. Il faisait frais, mais assez beau. Jax s'en félicitait. De la pluie, ou une chute de neige toujours possible sur ces hauteurs l'aurait obligé à patienter. Il espérait vivement que le temps aurait la bonté de rester stable jusqu'à ce qu'il arrive à destination.

Il s'était enquis, dans le hameau, des possibilités d'un chemin d'escalade plus aisé que les autres, et, après des protestations horrifiées et des tentatives de dissuasion, avait été conduit à un vieillard qui vivait sur la gloire d'avoir réussi, dans sa jeunesse, l'ascension de la Barrière. Mais si l'homme avait bien atteint le sommet, il s'était contenté de cet exploit, revenant par le même chemin sans essayer de visiter la Vallée.

Le vieux était tout disposé à raconter sa prouesse par le menu, mais Jax écourta fermement le récit, et réussit à se faire indiquer une faille en ligne zigzagante qui tranchait dans le roc, et était, paraît-il, la seule voie d'accès. Comme les autres villageois, l'ancêtre jappa d'horreur en apprenant que Jax ne comptait pas seulement arriver à la crête, mais bel et bien redescendre de l'autre côté.

— Es-tu las de la vie ? Ou fou ? Cette Vallée ne rend jamais les hommes quelle prend. Le frère aîné du père de ma mère y est descendu, et nul ne l'a jamais revu. Il perdait le sens à cause d'une fille qui n'avait pas voulu de lui. Ce devait être en...

Jax coupa court en remerciant, et prit congé.

À présent, il s'élevait, de plus en plus haut, en direction d'une roide muraille coupée par une mince faille en ligne brisée. Il portait sur le dos un ballot volumineux, qui contenait des vivres, une gourde d'eau, une longue corde terminée par un grappin, une veste, des bottes, et des moufles fourrées de loup. Le tout avait été roulé dans une couverture, et fixé par des sangles à ses épaules. Il était vêtu d'une chemise et d'un pantalon de peau souple, et l'épée noire pendait à sa hanche. Jirri sautait de roc en roc, avec aisance. Jax avançait d'un pas régulier, sans forcer l'allure. Il transpirait un peu.

Trois heures plus tard, il s'arrêtait au pied de la falaise, et inspectait l'amorce de la fente. Elle semblait vouloir offrir des prises, en effet, au moins pour un moment. Il déchargea son paquetage, et l'ouvrit pour en tirer la corde, enroulée et maintenue par une petite sangle. Il la passa à son cou, le grappin pendant sur son sternum. Il tira l'épée de sa gaine pour la mettre dans le ballot. Pour le moment, elle ne ferait que le gêner. Il ne pensait pas être attaqué sur ce roc où rien ne vivait, hormis les choucas. Il but une gorgée d'eau, et en offrit quelques gouttes à Jirri dans sa paume.

— Tu vas te percher sur ce paquet dès que je l'aurai remis sur mon dos. Tu as beau être bon grimpeur, ce truc-là, ce n'est pas un chemin pour toi.

Au troisième matin, peu après l'aube, Jax regardait, perché sur la crête, la descente qu'il allait entamer. Elle

paraissait promettre autant de difficultés, sinon plus, que la montée. Il soupira. Bien que reposé par une nuit de sommeil relativement confortable, puisqu'il avait pu trouver assez de place pour s'allonger, il gardait dans les muscles le souvenir de la torture endurée durant l'ascension. Cent fois, il s'était vu plongeant dans l'abîme, et finissant, après une longue chute, les os fracassés. Sa première nuit avait été supplicieuse. N'ayant pu trouver autre chose qu'une étroite plate-forme où s'installer, il l'avait passée assis sur son ballot, le dos au mur, avec Jirri perché sur ses genoux. Crispé, sommeillant plutôt que dormant, il avait eu, de plus, à supporter un froid à fendre les pierres.

La deuxième journée d'escalade s'était révélée pire que la première. Parvenu à une altitude où subsistait neige et glace, il avait dû, presque en permanence, dégager la roche au couteau pour y creuser des prises.

Jax soupira de nouveau, fouillant la muraille des yeux pour essayer de choisir le meilleur chemin. La Vallée de la Désespérance restait invisible, noyée dans un moutonnement de brouillard laiteux. Au-dessus de cette couche ouatée, le soleil allumait la neige qui poudrait les arêtes du roc.

Jax enfila les bras dans les sangles de son ballot. Le poids s'en était notablement allégé, puisqu'il portait à présent sur lui la majeure partie de son équipement. Il siffla Jirri, qui sauta sur le paquetage, et s'engagea dans la descente.

Au cours de la deuxième journée, froid et glace disparurent. Jax eut bientôt trop chaud, et il profita d'une pause pour se débarrasser des vêtements fourrés. La couche de brume sur la Vallée était plus ténue, et il pouvait découvrir, au travers de ses déchirures, des taches de végétation intensément verte. Il se demandait quelle bizarrerie climatique pouvait produire ici cette flore de jungle, alors que, de l'autre côté de la Barrière, poussaient des plantes typiquement montagnardes.

Il comprit plus tard les raisons de cette anomalie en voyant jaillir au-dessus de la masse de verdure un filet d'eau brillante, qui retombait, empanaché de vapeur. Ce jet roide dansa un moment, puis disparut. Un geyser, sans aucun doute. Des nappes d'eau chaude en sous-sol devaient probablement réchauffer toute la Vallée.

En fin d'après-midi, Jax était proche de son but. Pas assez quand même pour l'atteindre avant la nuit. Le jour allait durer encore un moment, et il aurait pu continuer à descendre, mais il était crevé au-delà du possible, et il chercha s'il existait, à proximité, un lieu propice au repos. Il ne découvrit nul rebord qui lui aurait permis de s'allonger, mais, vers la droite, une ouverture vaguement ronde dans la roche lui fit espérer une caverne. Assez large pour lui ? Peut-être, et peut-être pas. Mais une grotte ferait un abri très agréable, et cela valait la peine d'y aller voir. Il obliqua prudemment, prise après prise, en direction de la cavité.

En s'approchant, il vit luire dans le creux de brefs éclairs scintillants qui l'intriguèrent. Une poche de cristaux ?

Une nouvelle extension vers la droite lui permit d'agripper une main au bord de la faille, puis d'y placer son pied. Il s'étira, se propulsa d'une détente, et pénétra dans le trou.

Un étincellement de feu violet l'éblouit, et il cligna des yeux. Sa vision s'adaptant, il poussa un cri de surprise et d'admiration. Il venait d'entrer dans une gigantesque géode, entièrement tapissée d'améthystes. La grotte baignait dans une lumière mauve, et le soleil passant par l'ouverture arrachait un chatoiement purpurin aux arêtes de la pierre.

Jax regardait, fasciné, ce jeu de flammes violines qui sautaient de cristaux en cristaux, s'éteignant pour renaître, et renaître encore. Cette mouvance brillante s'intensifiait d'instant en instant, tourbillonnait, s'enroulait, entrant par ses yeux, envahissant son corps, créant une roue de fulgurant vertige, qui l'aspirait.

Il ne bougeait plus, et ne pensait plus, tout son être concentré dans ses prunelles, qui buvaient avidement le flamboiement pourpré.

Jirri, toujours juché sur le paquetage poussa un bref cri de terreur. Il jaillit dans un bond furieux, sortit de la grotte, et resta accroché en équilibre précaire au bord de la faille. Il détournait la tête, et ne regardait plus le brasier violet, si intense à présent qu'il masquait comme d'une brume le corps de l'homme, statufié dans la position exacte qu'il avait eue en entrant, une jambe tendue pour un pas amorcé, les bras rigides.

Jirri miaula, miaula et miaula encore, désespérément.

Les sons passèrent sur Jax sans le toucher. Sa cervelle était vide, gelée, sans aucune possibilité de raisonnement. La clarté purpurine existait seule, coulant par ses yeux, envahissant et pétrifiant chaque fibre de son être, et le possédant totalement. Il était le centre d'un déchaînement d'incandescence violette, et sa peau commençait à prendre un ton mauve. Ses ongles viraient à l'améthyste. Le vert de ses prunelles se troublait, pâlisait, se mélangeait de lilas. Des reflets de pourpre naissaient dans ses mèches brunes.

Jirri cessa de miauler. Il regarda un bref instant le corps indistinct noyé dans la fournaise violette, et, se ramassant, il ferma les yeux et sauta. Sa détente l'accrocha au dos de Jax, juste en dessous du paquetage. Il y planta ses griffes, laboura des pattes arrière, et enfonça ses dents aussi profond qu'il le put dans la chair.

La sensation parvint à Jax comme un faible chatouillement. Un embryon de pensée naquit dans sa raison. C'était

lointain, étouffé, un sentiment contus, une impression vague de gêne, qui le poussa à vouloir ébaucher un mouvement. Il ne le put. Sa main, qu'il avait tenté de déplacer, était devenue pierre, pesant comme une masse de plomb au bout d'un bras mort.

La gêne se précisait, s'accroissait, devenait douleur, faible d'abord, puis de plus en plus nette. Un élan aigu lui traversa le dos, se ficha comme une flèche vibrante au cœur de sa cervelle, et le réveilla.

Il commença à lutter, cherchant à déchirer cette gangue pétrifiante qui l'enserrait. Il se débattait inconsciemment, sans aucunement raisonner, simplement parce que résister faisait partie de sa nature profonde.

Les flammes violettes qui dansaient dans ses yeux l'écœuraient, et, au prix d'un effort considérable, il parvint à baisser les paupières.

Instantanément, une force irrésistible, implantée en lui, voulut le contraindre à les rouvrir. C'était quelque chose de monstrueusement étranger, un esprit immonde, vieux comme Géha, qui avait vécu bien avant l'homme, et vivrait longtemps après lui, et qui était rivé aux cristaux de la grotte depuis des siècles. Pendant que coulaient les années, que naissaient et mouraient les saisons, il avait attendu une proie et, l'ayant enfin trouvée, il s'apprêtait à se repaître, avec une infernale délectation. La sombre faim qui l'emplissait était si ignoble que Jax avait l'impression de se noyer dans de la fange.

L'ordre de lever les paupières le cingla, mordant au vif de sa cervelle. Il savait que cette force noire était entrée en lui par ses prunelles, en même temps que les flammes de lumière violette, mais qu'elle ne l'avait pas encore complètement vaincu. S'il ouvrait les yeux, il lui permettrait de le posséder entièrement, et elle se nourrirait de son essence vitale, en le pétrifiant peu à peu.

Il lutta, toute sa volonté concentrée dans ce seul but : garder les paupières closes. La douleur infligée par Jirri, toujours accroché à son dos, l'aidait. C'était une réalité matérielle aiguë, qui maintenait claire sa conscience. Il résistait, dans un combat immobile, son âme têtue d'Arten refusant de se rendre, repoussant la volonté étrangère qui tentait de s'imposer à la sienne.

L'esprit affamé rugissait de frustration, et il percevait cette rage comme une sensation directement implantée au vif de son être. Ses paupières frémissaient convulsivement. La force noire l'entraînait, le plongeait dans des abîmes de pestilence, des gouffres d'immondices. Elle était si puissante qu'il se sentait fêtu roulé par une tornade, mais elle ne gagnerait que s'il acceptait de lui obéir, et il résistait, mobilisant toute sa ténacité.

La sauvagerie innée, qui était l'essence même de sa nature, combattait sans relâche, opposant une barrière d'énergie à la volonté ennemie, et, en même temps, il cherchait à libérer son corps de l'emprise pétrifiante.

La marée noire qui le submergeait reflua imperceptiblement. Des rets collés à son esprit se desserraient. À peine, mais suffisamment pour qu'un soupçon de vie renaisse dans ses membres gelés. La teinte mauve de sa peau s'effaçait progressivement. Ses ongles s'éteignirent, et leur couleur améthyste vira vers le rose. Ses doigts bougèrent.

Lentement, au prix d'un effort tel qu'il aurait crié s'il l'avait pu, sa main monta, avec des saccades d'automate, vers son cou. Elle s'éleva, par petites secousses successives, chaque fois un peu plus haut.

Ses doigts atteignirent le collier, et l'étreignirent convulsivement. La tête du serpent frappa sa paume.

La foudre qui le parcourait balaya la force noire, l'arrachant et la refoulant. Il la sentit quitter son corps, entraînée par une puissance incommensurablement plus grande que la sienne, qui la rejeta dans le gouffre de chaos d'où elle avait surgi à l'origine des âges. Et il sut qu'elle était vaincue, à jamais.

La vie était en lui, et chaque sensation, sa respiration haletante, la sueur qui coulait sur son visage, le cœur qui martelait ses côtes, les griffes du chat enfoncées dans son dos, symbolisait la réalité matérielle.

Jirri se décrocha et sauta à terre. Une nausée tordit Jax, qui se plia et tomba à genoux. Des spasmes le secouèrent, mais il n'avait rien à vomir. Il saliva, et déglutit convulsivement.

Le jour baissait. Ses dernières clartés ne se reflétaient plus dans les cristaux. Leur lumière pourprée s'était éteinte. Ils étaient gris, ternes. Jax, en se relevant, les sentit s'écraser sous ses bottes en poussière cendreuse.

Il se déchargea de son paquetage, grimaça, et passa ses doigts dans son dos douloureux. Il les ramena pleins de sang. Jirri miaula sur un ton d'excuse.

— Oui, je sais, matou. Tu ne m'as pas arrangé, mais sans toi et tes griffes, j'aurais fait un joli bloc de pierre figé là jusqu'à la fin des temps. Aussi, je te dois un bougre de merci. Cette saloperie est partie, à présent, et elle ne risque pas de revenir. Nous allons rester là pour la nuit. Nous avons payé la place assez cher. Voyons un peu ce qui reste à se mettre sous la dent. J'ai une faim de loup.

Jirri miaula avec approbation.

Jax atteignit la Vallée le lendemain vers midi. Il avait laissé dans la caverne aux cristaux la couverture, les vêtements fourrés, et la corde au grappin. Il pensait les récupérer au retour.

Il portait de nouveau l'épée noire à son ceinturon, ainsi que la corde, vide à présent, mais qu'il espérait bien

Il portait de nouveau l'épée noire à son ceinturon, ainsi que la gourde, vide à présent, mais qu'il espérait bien pouvoir remplir. Il avait noué sa chemise à sa taille. Le soleil était brûlant, et la chaleur épaisse et poisseuse.

Jax avait l'impression de ne respirer qu'avec peine. De plus, il crevait de soif.

Il s'engagea dans un entrelacement touffu d'arbustes à feuilles lancéolées et de lianes fleuries. Des plantes charnues, gorgées de sève, dans lesquelles il dut bientôt tailler à l'épée pour s'ouvrir un chemin. Ses bottes s'enfonçaient dans un humus très gras, tapissé de mousse. Des oiseaux colorés, avec de longues queues, s'envolaient, en criillant aigre comme des geais. Jax vit filer un serpent en mosaïque noir et rouge, et il siffla Jirri. Le chat se percha docilement sur son épaule. Quelque temps plus tard, une sente s'ouvrit dans l'épaisseur de la brousse, et Jax fut heureux de la suivre. Il se demanda si elle avait été tracée par des animaux ou des êtres humains. Cette Vallée était-elle habitée ? La mousse et les herbes ne conservaient nulle trace qui l'aurait renseigné.

Il s'interrogeait aussi sur l'origine du danger qui avait donné à l'endroit sa sinistre réputation. De gros prédateurs hantaient certainement cette jungle, mais était-ce suffisant pour que des hommes arrivés jusqu'ici ne reviennent jamais ?

Peut-être, estima-t-il quelques pas plus loin, en découvrant, enroulé autour d'un tronc, le plus monstrueux ophidien jamais rencontré. Le corps écailleux, aussi épais qu'une cuisse d'homme, luisait, décoré de losanges verts et bleus sur fond jaune. Le passage de Jax, qui surveillait attentivement, l'épée prête, déplaça à peine la tête plate.

Jax se sentit quelque peu mal à l'aise, et il garda son arme en main. Ce genre de danger pouvait fondre sur vous du ciel, bien avant d'avoir été repéré. Les serpents ne provoquaient pas en lui de répulsion irraisonnée, mais il estimait à sa juste valeur leur potentiel de mort.

La sente s'élargissait, débouchant sur une clairière. Jax sourit en voyant le ruisseau qui la traversait. Peu large, mais creusé profond, il offrait une eau claire qui coulait sur un lit de sable et d'herbes. Jax s'agenouilla pour boire. Il fut surpris par la température du liquide, beaucoup trop élevée pour avoir été uniquement chauffée par le soleil. Le ruisseau devait naître, en amont, d'une source bouillante.

Jax but, emplît sa gourde et se déshabilla. Il avait envie d'un bain. Il s'allongea dans le creux du courant, se laissa submerger, resurgit en soufflant, et resta, mi-couché, mi-flottant, en appui sur les coudes. L'eau tiède caressait son corps, lavant et relavant la sueur et la crasse accumulée, et détendant ses muscles. L'eau aurait été trop chaude pour nager, mais elle convenait parfaitement au délassement.

Jax se sentait un creux assez net dans l'estomac. Depuis des jours, contraint de ménager ses vivres, il n'avait guère mangé à sa faim. Il aperçut, au bord de la clairière, un arbuste couvert de fruits jaunes analogues à des prunes. Un groupe de petits volatiles à longs becs les picoraient, plongeant dans la pulpe, et bataillant entre eux. Puisque ces fruits ne tuaient pas les oiseaux, il y avait toutes les chances pour que Jax pût les digérer sans problème. Il se leva, et s'approcha, dans l'intention de les examiner.

Il les atteignait presque lorsque le sol s'effondra sous ses pieds. Il tomba, entraînant avec lui le grillage de branchettes et de mousse qui avait recouvert le piège. Il atterrit au fond d'une fosse, et n'identifia pas tout de suite la masse poudreuse de feuilles sèches dans laquelle il piétinait. Un nuage de fine poussière rousse dansait, s'élevant vers sa tête, et il reconnut brusquement l'odeur suave, vanille, citron et miel, qui pénétrait ses narines. Il cria :

— N'approche pas. Jirri ! Des pétales de rêves !

Il fit un pas hésitant vers le bord de la fosse, mais déjà ses jambes mollissaient, ses yeux se fermaient, ses bras tendus retombaient. Sa dernière pensée consciente fut que la Vallée était bien, au final, habitée, et que des hommes avaient conçu ce piège. Il s'écroula à plat ventre dans l'épaisseur moelleuse des pétales secs, qui avaient une couleur brun-rose.

Jirri resta à distance prudente. Pour le moment, il ne pouvait rien faire. Il alla se tapir sous un buisson. Une branche recouvrait son crâne, et ses yeux, inquiets et attentifs, guettaient entre les feuilles.

Jax se réveilla très péniblement. Son esprit restait embrumé, et ses pensées peu cohérentes. Il avait chaud, se sentait mal à l'aise, et était secoué par quelque chose qui produisait un fort grincement.

Il referma les yeux, les rouvrit à cause d'un cahot plus violent, voulut frotter ses paupières, et découvrit que ses mains étaient jointes par des menottes. Il les regarda sans comprendre et tenta de s'asseoir. Ses chevilles étaient également piégées, et la chaîne qui les accouplait passait par un anneau fiché dans une planche. Jax se sentait complètement abruti.

Il fallut un moment pour que ses pensées se dégagent, et qu'il prenne pleine conscience de la situation. Les pétales de rêves ! Il avait dû dormir très longtemps, à cause de la grande quantité de poudre respirée. Une semaine au moins, et peut-être beaucoup plus. Quelqu'un avait dû prendre la peine de le nourrir durant son inconscience, mais il était surpris d'être vivant. À dose trop forte, les pétales de rêves tuent. Il supposait qu'on lui avait fait avaler un antidote. La racine de l'herbe aux lions combattait les effets somnifères des pétales.

Il regarda curieusement autour de lui. Il voyageait sur une charrette qui cahotait terriblement sur une route pavée. Elle était tirée par un animal un peu plus gros qu'un âne, qui avait une tête chevaline, une crinière hirsute, et une robe grise marquée de taches noires.

Un homme tenait les rênes. De petite taille, très maigre, il avait une peau cuivrée, et de raides cheveux noirs coupés carré à la hauteur des épaules. Il ne portait qu'un pagne aux hanches, et un couteau à large lame fixé à sa taille par une cordelette tressée.

Jax, lui, était nu, et il se demandait si ses vêtements, et surtout ses armes, se trouvaient quelque part par là. La charrette transportait plusieurs ballots, entassés derrière le conducteur.

La route serpentait dans la jungle. Ses dalles de pierre, cernées de mousse, paraissaient très anciennes et usées par le temps. Quelques-unes manquaient, ce qui provoquait de temps à autre des secousses particulièrement violentes.

Jax ne voyait pas Jirri, mais il ne s'en inquiéta pas. En ce moment, le chat devait suivre, en se dissimulant. Il se montrerait dès qu'il en verrait la possibilité.

Jax héla le conducteur. L'homme tourna vers lui un visage de loup maigre, au nez aigu. Une frange taillée aux sourcils cachait son front. Ses yeux sombres étaient inexpressifs. Il revint à la route, sans un mot.

— Eh bien, l'ami, tu n'es guère aimable. Tu pourrais au moins me dire qui tu es, et ce que je fais là, dans ta carriole, enchaîné comme un brigand de marque ?

L'homme pivota de nouveau. Il fit un geste vague vers ses oreilles.

— Pas comprend.

Il déformait la langue de l'Ouest au point de rendre ces deux mots presque inintelligibles. Il retourna à ses rênes. Même son dos maigre et nu semblait hostile.

Jax pesta. Un problème de langage s'ajoutant à ses ennuis était plus qu'il lui en fallait. Il n'insista pas, et regarda le paysage. La végétation passait par toutes les gammes du vert, et les lianes fleuries y mettaient des taches rouges et jaunes. Des oiseaux éclatants s'envolaient en protestant de leur vilaine voix aigre. Jax était surpris du petit nombre des insectes. Pas de mouches, pas de moustiques. Seules quelques bestioles du genre abeille, au corps rougeâtre, butinaient les fleurs. La chose était étrange, mais appréciable. Se faire sucer le sang n'aurait pas amélioré les conditions de voyage, déjà peu confortables.

L'homme arrêta sa charrette peu avant la nuit. Il libéra sa bête des brancards, et retira son mors pour qu'elle puisse brouter. Ensuite, il entreprit de couper des morceaux de liane, et les empila. Jax, qui se demandait ce qu'il voulait en faire, le crut fou quand il comprit qu'il préparait un feu. Jamais ces morceaux dégouttant de sève ne brûleraient. Mais ils s'enflammèrent très bien au contraire, leur suc épais ayant des propriétés combustibles.

L'homme mangea, assis près de son feu, et vint ensuite offrir à son prisonnier une mince tranche de viande

séchée et un gros fruit rouge, acide et juteux. Jax trouva le repas un peu plus que maigre.

L'homme se coucha, à côté des flammes, et s'endormit bientôt, comme en témoigna sa respiration régulière. Un gros paquet de lianes entassées près de lui attestait son intention de se réveiller fréquemment pour alimenter le feu.

Jax attendit que l'homme eût plongé dans un sommeil profond, avant d'essayer de se rapprocher des ballots.

S'il les visitait, peut-être trouverait-il de quoi se libérer. Il comptait surtout sur la clé de ses fers. L'homme ne la portait pas sur lui, et elle devait bien être quelque part. Mais Jax était retenu à l'arrière du chariot par la chaîne de ses pieds passée dans l'anneau, et les ballots se trouvaient à l'avant. Même en s'allongeant au maximum, il ne parvint pas à les toucher. Il lutta un grand moment, tirant sur ses muscles à la limite du possible, avant d'admettre sa défaite.

Il s'assit, très morose. Il ne savait où l'emmenait son convoyeur, mais les chaînes qui le piégeaient ne le rendaient guère optimiste.

Une ombre légère bondit sur la charrette, et vint se frotter à ses genoux. Des yeux bleus brillants accrochaient la lumière des flammes proches. Jax souriait en grattant le crâne plat du chat. Il se pencha pour chuchoter :

— Vois si tu peux rapprocher de moi un de ces paquets, Jirri.

Le chat rouge trotta jusqu'aux ballots, et, utilisant son corps comme un bélier, poussa vigoureusement. Le paquet frémit, et se déplaça en produisant un faible tintement. Le bruit avait été infime, mais le geôlier avait malheureusement le sommeil léger. Il s'éveilla, se leva, et vint examiner la charrette. Jirri avait déjà sauté hors de vue. L'homme inspecta, et, découvrant le ballot déplacé, il grommela :

— Toi, sage ! Si pas...

Le tranchant de sa main fit un geste éloquent sur son cou. Il entreprit de descendre à terre tous les paquets, et il les installa près du feu. Il se recoucha paisiblement. Un moment plus tard, il dormait de nouveau.

Jax soupira. La liberté ne serait pas pour cette nuit. Jirri, réapparu, levait vers lui un regard interrogateur.

— Ça ne fait rien, matou. Nous essaierons une autre fois. Nous trouverons bien une autre occasion.

Jax s'allongea, cherchant une position à peu près confortable, et s'endormit à son tour.

Jirri retourna dans la brousse. Il avait faim, et comptait bien sur une proie avant le lever du jour.

Le convoyeur de Jax fut debout à l'aube. Il déjeuna de quelques fruits et en donna deux à son prisonnier. Des fruits pas plus gros que des prunes, que Jax avala en exactement deux bouchées, crachant le noyau plat. Il maugréa. Son appétit était loin d'être satisfait.

L'homme attela sa bête, rechargea les paquets derrière son siège et s'assit, secouant les rênes. La charrette s'ébranla en grinçant furieusement. La route et la végétation étaient noyées de brume. Les dalles usées luisaient, mouillées, et des perles d'eau s'égouttaient des branches. Le vert sombre des feuilles lancéolées semblait fraîchement verni.

Peu à peu, le brouillard se dora, se déchira, et le soleil apparut. À mesure qu'il montait, dans un ciel intensément bleu, il mordait plus féroce. Jax cuisait, trempé de sueur. Il aurait donné cher pour de l'eau. Il en eut, un peu plus tard, quand le convoyeur arrêta sa charrette au bord d'un ruisseau qui longeait la route. Après s'être abreuvé, il offrit à son prisonnier un bol d'écorce ruisselant que Jax vida avec avidité. De nouveau, il trouva l'eau anormalement tiède.

Quelque temps plus tard, la brousse se fit moins dense, et la charrette passa près d'un village. Une quinzaine de huttes, disposées en cercle. Elles étaient rondes, avec une ouverture étroite et basse, et recouvertes d'un matelas de larges feuilles. Des enfants nus jouaient sur le sol de terre tassée, des femmes s'affairaient, cuisinant sur des braseros, des hommes assis à l'ombre des huttes sommeillaient. Des volailles picoraient, et de petits cochons noirs trottaient, fouillant du groin.

Le passage du chariot anima la population, qui s'approcha, regardant avec curiosité l'homme enchaîné. Le conducteur, qui avait ralenti sa bête, échangea avec les villageois des phrases volubiles, dont Jax ne comprit pas un mot.

À ses yeux, tous ces gens se ressemblaient. Mêmes corps maigres, même stature peu élevée, mêmes visages cuivrés sans âge. Hommes et femmes portaient d'identiques pagnes de toile bleue, et leurs cheveux présentaient une coupe semblable, avec la même frange sur le front. N'étaient leurs seins menus, il n'aurait pas distingué les femelles des mâles.

La charrette s'éloigna, et la population retourna à ses occupations. Une troupe d'enfants piaillant la suivit, criant et gesticulant. Une grêle de cailloux lancés roide plut sur Jax. Le conducteur en reçut également sur le dos, et il se retourna, hurlant sur un ton de menace.

Les enfants s'arrêtèrent, et retournèrent vers le village en courant. Jax pestait. Il frotta sa joue écorchée qui saignait. Il aurait volontiers fessé une demi-douzaine de ces moutards.

Vers le milieu de la matinée, la charrette sortit de la jungle, pour déboucher sur une plaine plantée d'une herbe en fines lanières argentées. Sur l'horizon se découpaient de très hautes murailles. Jax les avait déjà vues, et se les rappelait nettement. Durant le voyage d'esprit effectué par le truchement du miroir de Janarella, il avait survolé ces murs, et la ville qu'ils enfermaient. Il réalisa que les pétales de rêves l'avaient fait dormir beaucoup plus longtemps qu'il l'avait cru. Durant son sommeil, il s'était nettement rapproché de sa destination finale, la Tour Indigo. Somme toute, en dépit de sa situation de prisonnier, il avait plutôt de la chance. Son convoyeur l'avait amené presque au but. Quant à ses fers, il espérait bien s'en libérer à un moment quelconque, avec ou sans l'aide de Jirri.

La charrette progressait, et Jax s'étonna de voir la route toujours aussi déserte. Logiquement, si cette ville était habitée, des gens auraient dû y entrer, ou en sortir.

Peu à peu, les murailles se rapprochèrent. Elles étaient gigantesques, taillées dans une pierre gris-bleu, un peu érodée par le temps. Mais des mains humaines avaient dû les entretenir, car elles ne présentaient nulle trace d'éboulement. Jax vit des créneaux, et les petites silhouettes d'hommes parcourant le chemin de ronde. Le soleil allumait la pointe de leurs lances.

Le convoyeur arrêta sa charrette devant d'énormes portes de bronze sculpté. Il héla, dans ce charabia qui déformait la langue de l'Ouest en la rendant presque incompréhensible. Jax se réjouit de supposer que les habitants de la cité parlaient un langage intelligible pour lui. L'homme parla un moment. Jax comprit à peu près ses explications peu claires. Son village avait capturé un étranger, et il l'amenait, suivant les ordres qui avaient été donnés. Il insista longuement, parlant de la récompense qui devait lui être remise, selon les accords passés entre la ville et son peuple.

Quelque temps plus tard, les portes s'ouvraient, et la charrette entra. Juste avant que ses battants se referment, une flamme de fourrure rousse passa, et disparut dans les herbes. Jax sourit. Jirri suivait toujours.

La route pavée continuait, en direction de la cité, au travers de champs cultivés et de vergers. Des silhouettes rapetissées par la distance y travaillaient.

Les gardes de la porte ne ressemblaient pas aux habitants de la Vallée que Jax avait vus jusqu'alors. Ils étaient plus grands, de peau plus claire, et leur chevelure allait du brun au blond en passant par le roux. Ils étaient en armes, et portaient une courte culotte de cuir renforcée de plaques de cuivre. Leurs pieds étaient chaussés de sandales lacées sur les chevilles.

La charrette se remit en route, encadrée par des soldats, quatre de chaque côté. Elle avança, au pas lent de l'animal gris, traversant champs et vergers pour atteindre enfin les demeures.

Elle s'engagea dans une rue bordée de maisons de pierre gris-bleu, aux toits plats. La population était mêlée. Certains, de petite taille, à peau cuivrée, avaient la même morphologie que le convoyeur ; d'autres étaient comme les gardes plus grands et de teint clair. Hommes et femmes étaient vêtus d'une courte jupe de toile, et marchaient pieds nus ou chaussés de sandales. Certains circulaient dans des litières fermées de rideaux.

Jax avait un franc succès de curiosité, et de nombreuses phrases sonnaient sur son passage. Une partie lui demeura inintelligible, mais il en comprit quelques-unes exprimées dans la langue de l'Ouest. Apparemment, les habitants de la ville pratiquaient deux langages.

La charrette arriva sur une agglomération de bâtiments et de tours, close de murs. Jax supposa que ce devait être là le palais où logeait l'autorité suprême de la cité, et il se demanda à qui il allait avoir affaire.

Il y eut de nouvelles discussions identiques aux premières devant la porte, qui finit par s'ouvrir. Le petit homme brun entra seul, emportant avec lui un de ses ballots. Il resta très longtemps absent, revint sans son paquet, mais muni d'un petit sac de cuir qu'il serrait dévotement.

Jax fut libéré de l'anneau qui retenait la chaîne de ses chevilles, et poussé à terre. Quatre gardes l'encadrèrent, et l'emmenèrent.

Il se retrouva bientôt dans une geôle, une nouvelle attache fixant au sol la chaîne de ses pieds. La prison était étroite, et son plafond bas et voûté. Le jour entra par une meurtrière, mais il était si faible que Jax supposa qu'elle devait donner sur une fosse. Il fit quelques essais de traction sur ses chaînes, mais elles n'étaient pas davantage disposées à céder que celles qui l'avaient maintenu dans la Tour Ukken. Il se demanda si la sorcière pourrait, en dépit de la distance, rééditer sa performance. Somme toute, c'était elle qui désirait cette flûte, et pas lui. Mais il ne comptait guère sur son intervention. Le Casim était bigrement loin, et Janarella pouvait être occupée à autre chose qu'à surveiller sans cesse son miroir. De plus, il y avait cet Eutaaten, qui la combattait. À tort ou à raison, Jax attribuait à ce sorcier inconnu toute la malchance qui le poursuivait depuis le début du voyage. Celui-là, s'il trouvait jamais l'occasion de le coincer...

Jax crevait de faim, avait passablement soif, et s'ennuyait ferme. Le temps semblait avoir cessé de s'écouler. Pour le tuer plus facilement, il décida de dormir. Il n'avait vraiment rien de mieux à faire.

Il fut réveillé très peu de temps après par un ronron sonore et des pattes qui caressaient sa poitrine.



Il lui revint un peu de temps après par un homme sombre et des pautes qui caquetaient sa poitrine.

— Te voilà, matou ! Je ne sais pas comment tu t’y prends pour me retrouver toujours, mais je me demande ce que je ferais sans toi. Ecoute, Jirri, il faudrait que tu me trouves une lime, ou une tige de fer qui me permette de tripoter un peu ces serrures. Libre, je m’arrangerai bien pour sortir d’ici. Et tu sais, nous sommes tout près de cette tour où se trouve la flûte. C’est...

Un bruit de pas résonnait et la serrure grinça. Jirri prit son élan, escalada le mur en deux bonds, et disparut par la meurtrière. La porte s’ouvrit sur des gardes à mines rébarbatives.

Ils libérèrent Jax de l’anneau qui le fixait au sol, et l’emmenèrent. Il parcourut des dédales de couloirs au sol pavé de marbre rose. La chaîne de ses chevilles n’était pas assez large pour lui permettre autre chose que des enjambées très mesurées, et les gardes l’activaient de la pointe des lances, sans blesser trop profond, mais suffisamment pour le faire saigner.

Ce traitement mit Jax en rage. Il ralentit, au lieu de se hâter, et il commençait à envisager une attaque brusquée quand il fut poussé dans une vaste pièce, très richement ornementée. Le plafond était décoré de fresques, les murs tendus de soieries brodées, et des tapis s’amoncelaient sur le sol. Le mobilier de bois, bizarrement contourné et agrémenté de volutes, était d’un modèle jamais vu. Par les fenêtres ouvertes entrain un bruissement de fontaine. Elles étaient voilées de rideaux de gaze bleue, et le jour qui les traversait baignait la salle d’une clarté douce.

Une douzaine de personnes, identiquement armées et vêtues du même uniforme que les soldats, la brève culotte renforcée de cuivre, étaient debout, lances en main. Une garde, manifestement, mais qui, à la surprise de Jax, incluait autant de femmes que d’hommes, et comportait des représentants de pays très lointains. Il reconnut un natif de Calda, à la peau jaune, aux yeux bridés, et aux longues moustaches tressées ; un Augéran, typique des plaines du Nord, avec ses cheveux presque blancs et ses prunelles incolores ; et une Noire de la Côte d’Egridan, dont le beau visage sculpté lui rappela celui de Casto.

Tous, mâles et femelles, semblaient avoir été choisis pour leur perfection, et représentaient de remarquables spécimens d’humanité. La plus belle du groupe était une fille aux cheveux acajou, qui possédait des yeux extraordinaires, de la couleur exacte des violettes. En les regardant, Jax pouvait presque sentir le parfum doux et chaud qui s’exhale du cœur des pétales pourprés.

Mais, si la beauté semblait de règle dans cette garde, il n’en allait pas de même pour la femelle qui trônait au cœur de la pièce, vautreée plus qu’assise sur un siège garni de coussins. Jax avait rarement vu de femme plus hideuse, et pensait que son corps demi-nu aurait grandement gagné à être dissimulé par d’abondants vêtements. Ses seins mafflus croulaient sur un ventre gonflé, ses cuisses grasses s’écrasaient sur son siège, et ses mollets auraient fait honneur à un porc prêt pour la boucherie. Ses bras en jambons s’ornaient de multiples bracelets, ses mains courtaudes luisaient de bagues, et des colliers pendillaient sur les mamelons écroulés de sa poitrine. Une petite couronne ciselée cerclait son front. Elle avait un cou de taureau, et un visage de pleine lune, aux yeux saillants, à la bouche épaisse et luisante, et un menton triplé.

Des prunelles jaunes de grenouille détaillaient Jax des pieds à la tête, comme une marchandise dont elle aurait envisagé l’achat. Elle exprima une série de commentaires appréciateurs, en utilisant la langue de l’Ouest.

Sur l’instant, Jax fut plutôt satisfait de pouvoir la comprendre, mais il ne tarda pas à s’irriter fortement en l’écouter parler de lui comme d’un cheval dont elle aurait pesé les qualités. Et sa rage s’exaspéra en découvrant l’épée noire, son épée, pendue au large ceinturon qui sanglait cette taille informe.

La femme remarqua son regard fixé sur l’arme, et elle sourit. Ça ressemblait plus, pensa Jax, à une grimace horrifiante qu’à une expression aimable.

— Une belle arme, dit-elle. Le jorani qui me l’a apportée, en même temps que toi, a été récompensé. C’est ton épée ?

— C’était mon épée, dit Jax, aigrement, jusqu’à ce que tu la trouves à ton goût.

La femme rit.

— Il y a peu de chances qu’elle te revienne, en effet. Elle me plaît bien. J’ai un rat de bibliothèque, ici, très savant. Je la lui ai montrée. Il dit qu’elle date du temps d’Altis le Grand, et que le secret de fabrication de ce métal noir a été perdu. Sais-tu ce que signifient les caractères gravés sur sa lame ?

— Non.

— Je vais te l’apprendre. Ils disent : *Je reflète qui je sers*. Je suis sûre qu’elle me servira bien.

Elle rit de nouveau, d’un rire grondant qui semblait surgir d’une caverne. Ses yeux jaunes protubérants ne semblaient aucunement participer à la gaieté qui la secouait. Ses dents se chevauchaient vilainement. Elle reprit :

— Tu as un beau collier, aussi. Le jorani a dit qu’il était soudé, et qu’on ne pouvait te le retirer. Mais peut-être qu’il m’irait bien, et, pour l’avoir, il serait facile de te couper la tête, qu’en penses-tu ?

Les yeux de grenouille éniaient Jax ne broncha pas. Ses prunelles claires s’allumaient de flammes vertes. Il

Les yeux de grenouille s'ouvrirent, et le cracha pas. Ses prunelles claires s'animèrent de flammes vertes. Il haïssait cette femelle, et ne le cachait guère.

— Approche un peu ici, dit la femme, que je voie ce collier de plus près.

Ses cheveux noirs grasseyés tombaient en boucles poissées sur ses épaules charnues. Elle en tortillait distraitemment une mèche.

Jax fit quelques pas rétifs, poussé par des lances appuyées dans son dos.

— Eh bien ! Qu'attends-tu ? Agenouille-toi !

De sa vie, Jax ne s'était agenouillé devant personne. Il n'avait nulle intention de commencer à présent. Il resta debout, les flammes vertes de ses yeux prenant l'intensité d'un incendie.

Deux gardes l'empoignèrent, et pesèrent sur ses épaules. La rage qui le brûlait explosa. Il joignit ses mains enchaînées, qui jaillirent. Les fers entrèrent dans un ventre à droite, puis dans une pomme d'Adam à gauche. Les gardes s'effondrèrent, l'un cherchant désespérément à aspirer de l'air, l'autre replié sur lui-même, et hoquetant.

Hommes et femmes bondirent, la lance dressée. La grosse femelle les arrêta d'un geste rapide de la main. Elle souriait.

— Rebelle, hein ? Mais on peut t'assouplir, et t'apprendre des manières correctes. Une fois dressé, tu pourras sûrement faire une bonne recrue pour ma garde. Nous allons voir ça.

Prenant appui sur ses accoudoirs, elle se leva, et s'avança. Toute sa graisse frémissait au rythme de ses pas. Elle avait des jambes courtes, un peu torsées. Une jupe de cuir garnie de plaquettes d'or découvrait largement ses cuisses d'éléphant.

Elle posa ses mains sur les épaules de Jax, et, se hissant, l'embrassa sur la bouche. De grosses lèvres humides s'écrasèrent sur les siennes, et une langue épaisse chercha à forcer ses dents.

S'il avait réfléchi un instant, il aurait compris qu'il tenait là sa meilleure chance d'évasion, et rendu à cette femme son baiser, mais il réagit par pur instinct, sans aucunement raisonner. L'idée que cette maritorne pût lui imposer un geste d'amour, comme un marchand d'esclaves à la fille qu'il vient de choisir pour distraire sa nuit, l'horripila au sens propre du terme.

Il la repoussa d'une détente vigoureuse, et elle chut à la renverse, s'écrasant sur les fesses avec un bruit flasque. Jax fut à un doigt de périr sur place. Le cercle de lances qui s'abattait s'arrêta juste avant de frapper, sur un cri rugi par la grosse femelle.

Elle se relevait péniblement, aidée par ses gardes qui s'empressaient avec dévotion. Des douzaines de mains maintenaient Jax, l'immobilisant.

La virago tremblait de rage, toute sa chair agitée comme une frémissante gelée. Ses yeux paraissaient prêts à jaillir de leurs orbites. Elle glapit :

— Emmenez-le à la Tour Sèche ! Nous allons voir combien de temps il va garder cette belle insolence !

Durant ses vingt-cinq années d'existence, Jax avait eu souvent à souffrir de la soif, mais jamais le besoin de boire ne l'avait torturé comme à présent. Chacune des fibres de son corps réclamait avidement de l'eau, et il avait depuis longtemps fermé les yeux pour ne plus voir la vasque de clair liquide posée sur un piédestal, juste en face de lui. Ses lèvres parcheminées se fendillaient, et sa langue était un morceau de cuir sec, racorni et craquelé. Il ruisselait de sueur.

Il était enchaîné par les poignets et les chevilles à deux piliers de bronze, au centre d'une petite pièce circulaire entièrement tapissée de métal. De grosses chandelles fichées dans des torchères l'éclairaient. Il y régnait une chaleur brûlante de four.

Pour avoir vu, en traversant la cour où se trouvait la tourelle qui l'enfermait à présent, un tuyau cracher de l'eau bouillante dans une rigole, Jax supposait que la pièce devait être chauffée par une source thermique captée.

De connaître la cause de son supplice ne le rendait pas plus facile à endurer. Du sol, des murs, et même du plafond bas, sourdait une chaleur d'enfer. Il semblait à Jax que sa détention durait depuis des siècles, et il se demandait combien de temps il mettrait à mourir. Il suait sans cesse, perdant peu à peu les réserves d'eau de son corps. Sa tête était devenue trop pesante pour qu'il pût la maintenir droite.

Il n'espérait nul secours. La petite pièce était bien close, sans ouverture où Jirri aurait pu passer. Il gardait les yeux obstinément fermés. La vasque d'eau, en face de lui, toute proche et désespérément hors d'atteinte, le rendait fou.

Le temps s'écoulait, lentement en s'étirant sur des millénaires de soif.

Il releva la tête et ouvrit les yeux en entendant bâiller la porte de la pièce. La grosse femelle entra, accompagnée de trois de ses gardes. Jax reconnut les yeux de violette, le visage ciselé de l'Egridienne, et les longues moustaches de l'homme de Calda.

La maritorne se planta devant lui, pour l'observer avec attention. Il s'appliqua à soutenir le regard jaune qui le scrutait. Les doigts boudinés jouaient avec une coupe d'argent.

— Alors ? demanda-t-elle. Soif ?

Jax aurait voulu pouvoir cracher sur cette gueule de gargouille, mais il n'avait plus une goutte de salive. Insulter un ennemi qui vous tient à sa merci est puéril. Il se tut, mais ses yeux parlaient pour lui.

La femelle bouffie souriait, mi-amusée, mi-irritée. Elle se pencha pour remplir la coupe dans la vasque, et l'approcha du visage de son prisonnier. Près, mais pas tout à fait assez.

— Tu ne veux pas boire ?

Ne pas bouger, ne pas se tendre avidement vers cette eau coûta à Jax le plus grand effort de domination sur lui-même jamais exercé. La coupe se rapprocha, encore un peu. Il ferma les yeux malgré lui, et dut se contraindre durement pour les rouvrir. Il savait très bien qu'elle n'avait aucune intention de la lui donner. Pas avant, en tout cas, qu'il ait longuement supplié pour l'avoir, et ça, il ne le ferait pas.

La coupe s'éloigna, s'inclina lentement, et un filet d'eau coula vers le sol. Il cascada doucement, avec un petit bruit d'averse.

Jax était à demi dément. La haine qu'il ressentait envers cette femme le dévorait davantage que la soif. S'il survivait, il la tuerait. Ses yeux flambaient.

— Pas encore maté, hein ? Très bien, nous verrons demain.

La maritorne sortit, ses gardes derrière elle. La porte se referma, et des verrous claquèrent sèchement.

Jax se retrouva seul, et le désespoir passa sur lui comme une marée. Ou il céderait, supplierait et se traînerait aux pieds de cette femme, ou il mourrait ici. Avant de le libérer, elle exigerait des preuves d'abjecte soumission, ce qu'il ne pourrait jamais lui donner. Il n'avait plus le choix. Il regrettait, à présent, de n'avoir pas su feindre, au moment où

la comédie était encore possible. Sa résistance initiale l'avait enfermé dans une situation sans issue. Maintenant, elle ne le lâcherait que s'il rampait, et léchait ses orteils, et, s'il s'y pliait, il ne pourrait continuer à vivre avec lui-même. Accepter sa mort devenait une obligation, mais elle serait lente à venir, et très dure.

Le temps coulait. Jax plongeait dans de brèves périodes d'inconscience, et revenait à lui. Des flèches de douleur traversaient ses muscles étirés par les chaînes qui le reliaient aux piliers. L'univers entier était soif, et l'enfer d'Orren le cernait. Il mordait ses lèvres, et léchait le sang. La chaleur était une entité vivante, qui le dévorait peu à peu.

Du bruit à la porte le fit se redresser péniblement. Il essaya de rassembler des forces qu'il n'avait plus, pour un autre combat.

La fille rousse entra, et repoussa le battant. Elle était seule. Jax la voyait déformée, brouillée, comme un mirage dansant dans de la brume. Elle traversa la pièce, plongea une coupe dans la vasque, et s'approcha.

Jax ferma les yeux. Cette fois, il ne pouvait plus regarder l'eau venir vers lui, puis s'éloigner et se renverser. La volonté humaine a ses limites.

Mais le métal frais et mouillé toucha ses lèvres, et il but, avidement. Tout son être se concentra sur ce liquide qui détrempait sa gorge parcheminée, et assouplissait sa langue de cuir durci. La coupe fut vide bien avant que sa soif se soit apaisée, mais l'eau ingérée le ressuscitait.

La fille le regardait, ni amicale, ni apitoyée. Les yeux violets étaient froids. Elle avait un beau corps, aux seins haut placés sur un torse mince. Ses cheveux d'acajou, raides et lisses, se séparaient en rideaux nettement tranchés par la ligne carrée des épaules. Une frange épaisse cachait son front. De longues jambes bronzées surgissaient de la culotte de cuir. Sa peau était soyeuse, dorée par le soleil. Le ceinturon et les armes à sa taille paraissaient incongrus, par contraste avec tant de douce féminité.

Jax, en qui la vie renaissait, et qui trouvait la sensation délectable, cherchait dans les prunelles pourprées les raisons de son acte. Il ne les trouva pas et demanda :

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai besoin de toi.

— Besoin de moi ?

— Je te propose un marché. Ta liberté, en échange de ton aide.

— Il n'y a pas besoin de calculer beaucoup pour choisir entre vivre et mourir. Que veux-tu de moi ?

— Ton aide, je te l'ai dit. Il y a bien longtemps que je guettais une occasion. La reine Varta a tué ma sœur en la torturant mentalement et physiquement, jusqu'à ce qu'elle se suicide. J'avais juré de me venger, dès que je le pourrais. Cette nuit, je l'ai égorgée.

Jax savoura la nouvelle, et sourit. Ce n'était pas exactement une expression de gaieté. La rousse souriait aussi, très ironiquement.

— Je ne l'ai pas tuée pour te faire plaisir, figure-toi. Mais j'ai joué ma chance en comptant sur toi pour m'aider à sortir d'ici. Je t'ai bien observé, et tu m'es apparu de taille à affronter pas mal de choses. C'est la première fois, depuis la mort de ma sœur, que les joranis capturent un homme qui ne soit pas un chien couchant, tout juste bon à lécher le bas-ventre de cette grosse putain. J'ai ta parole que tu m'aideras à fuir ?

— Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ? demanda Jax, assez aigre. Sécher ici jusqu'à ce que la soif me tue ? Détache-moi.

— Je veux ta parole, dit la rousse, têtue.

— À quoi bon ? Qu'est-ce qui m'obligerait à la tenir, d'après toi ?

— Je sais que tu la tiendras.

— Oh, bon ! Je te la donne, si ça te fait tellement plaisir. Tu es contente ?

— Tu m'aideras à fuir, et tu m'emmèneras hors de la Vallée. Dis-le !

— Je t'aiderai à fuir et je t'emmènerai hors de la Vallée, mais pas avant d'avoir trouvé ce que je suis venu chercher ici.

— Ici ? Dans le palais ?

— Non. Quelque part dans les environs. Mais tu n'as pas à t'en inquiéter. Ça n'a rien à voir avec toi. Le marché tient. Je te ramènerai au Kaitaizan, saine et sauve, à moins que je meure en route.

— Oh mais non ! dit la rousse. Je ne veux pas traîner ici en attendant que tu sois prêt à partir. Je me moque bien de ce que tu es venu chercher. Tu m'emmènes hors de la Vallée. Tout de suite !

Jax sourit ironiquement.

— Tu m'as l'air d'oublier que tu as tué la reine. Tu me parais aussi coincée que je le suis en ce moment. Tu fais des histoires pour rien. Je t'ai dit que je t'emmènerai. Nous n'aurons pas à perdre beaucoup de temps, je te le promets. Détache-moi.

— Mais tu ne comprends pas ! Zergui, la fille de Varta, va lui succéder, et j'ai toujours pensé qu'elle pourrait être pire que sa mère. Les joranis sont très dévoués à la reine. Ils la tiennent pour une incarnation de la déesse Rauda. Nous aurons tout le pays à nos trousses !

— Et après ? dit calmement Jax. Qu'est-ce que le petit détour que j'aurai à faire y changera ? Nous n'en serons ni plus ni moins poursuivis. Tu perds inutilement du temps. Tu as joué ta chance sur moi, à ce que tu m'as dit, alors, décide-toi !

La fille hésita un instant, puis, fouillant une poche de son ceinturon, elle en tira une clé. Elle libéra les mains et les pieds de Jax.

Il s'étira, en grimaçant un peu, et se pencha sur la vasque pour boire, avant de s'éclabousser le visage et le torse.

— Bien, dit-il. À présent, connais-tu un moyen de sortir du palais ? À ce qu'il me semble, les murs ne sont guère hauts, et je n'ai pas vu de chemin de ronde. Est-il bien gardé ?

— Sortir du palais ne présenterait aucune difficulté. Le problème, c'est sortir de la ville. Là, les murs sont gardés, et bien ! Non. Il n'existe qu'une seule voie possible, mais je te préviens qu'elle n'est pas facile. Si elle l'était, il y a beau temps que je l'aurais prise, sans avoir besoin de t'attendre.

— Quelle voie ?

— C'est un souterrain, et il est vieux comme Géha. Il existait déjà quand le palais a été reconstruit. On dit qu'il date du temps d'Altis le Grand, quand la reine Agrédis régnait sur la Vallée. Il sort de la ville, pour déboucher dans la brousse. Seulement, il est gardé, je ne sais pas par quoi. La reine Agrédis était magicienne, et elle a mis un enchantement sur ce souterrain. Il y a bien cent ans que sa porte n'a plus été ouverte.

— Alors comment sais-tu où il va, et qu'il débouche hors de la ville ?

— Je ne le sais pas. Je l'espère. C'est la légende qui le dit. Mais il n'y a pas d'autre chemin.

— Belle certitude qu'une légende, grogna Jax. Enfin, on peut toujours essayer, si tu es sûre qu'il ne serait pas plus simple de tenter de franchir les murailles de la ville.

— Tu as bien dû les voir, en arrivant ici. Crois-tu pouvoir les passer ? Elles sont gardées de nuit comme de jour.

Jax revit les hautes murailles grises, et les petites silhouettes sur le chemin de ronde. Après tout, pourquoi ne pas essayer ce souterrain ? S'il n'avait pas été bouché par des éboulements, il devait bien mener quelque part, d'une façon ou d'une l'autre. Quant à un enchantement, ça pouvait être vrai, ou ne pas l'être, mais Jax, en la matière, avait un peu tendance à pécher par excès de confiance. Depuis le début du voyage, il avait vaincu quelques démons, et ne voyait pas de raison pour ne pas continuer à le faire. La sorcière l'avait bien protégé. Le collier, et... Jirri ! Où était Jirri ? Même pour sauver sa vie, Jax ne partirait pas sans le chat, mais, s'il sifflait pour l'appeler, il risquait fort d'alerter en même temps pas mal de gens, ce qui compliquerait bougrement les choses. Il demanda :

— Où en est la nuit ?

— Pas bien loin de l'aube. Il faut nous hâter, si nous voulons gagner le souterrain avant que le palais s'éveille.

— Il me faut une arme, dit Jax. Passe-moi ton épée, tu garderas le poignard.

— Pas la peine. J'ai prévu quelque chose pour toi. J'ai un paquet, avec l'indispensable. Il est dans la cour, sous un buisson.

— Bonne fille ! Tu n'aurais pas vu un chat rouge, quelque part ?

— Mais si, justement, j'en ai vu un filer dans la cour, quand je suis venue ici avec Varta. Mais qu'est-ce que tu veux faire d'un chat ?

— C'est le mien, dit Jax, et il faut que je le récupère, mais il y a une bonne chance pour qu'il soit tout près d'ici. Jirri sait se débrouiller. Partons, à présent.

En sortant dans la cour, Jax frissonna, tant le contraste était grand entre la chaleur de la pièce qu'il quittait et l'air de la nuit, pourtant tiède. Le ciel demeura sombre et étoilé, mais l'aube proche se devinait à un imperceptible éclaircissement vers l'est. Quelques timides pépiements sourdaient d'un arbre.

Soudain, quelque chose de léger sauta sur l'épaule de Jax, et des pattes froides le piétinèrent. Une tête fourrée se frotta contre sa joue. L'homme et le chat échangèrent de grandes démonstrations d'amitié.

La rousse, qui s'était éloignée, revint, ramenant un ballot noué aux quatre coins, plus quelque chose qui arracha à Jax un grognement de joie. Le large ceinturon de la reine, avec sa boucle d'or ciselé, son poignard, et l'épée, sa poignée nette, et sa sombre lame gravée. Jax saisit vivement la ceinture pour la passer à sa taille. Il la trouva trop grande pour lui, et perça un trou supplémentaire pour l'ardillon. Il avait perdu son propre ceinturon, et les pièces d'or qu'il contenait, mais il n'y songeait même pas. Par contre, il aurait beaucoup regretté l'épée noire. L'avoir retrouvée le comblait.

— Je pensais bien, dit la rousse, que tu serais content de la récupérer. Quand je l'ai quittée, Varta la putain n'en avait vraiment plus besoin. Je t'ai pris aussi des vêtements.

En enfilaient le bref morceau de cuir alourdi de cuivre, Jax pensait que le terme « vêtements » était bien nouveau

En emmanant le bœuf morceau de cuir autour de sa cuivre, Jax pensait que le terme « vêtements » était bien pompeux pour désigner cette malheureuse petite culotte. Il laça les sandales à ses chevilles, en regrettant fortement ses bottes.

La ligne blanche à l'est s'élargissait.

— Vite ! dit la rousse, il faut nous presser. Suis-moi, et ne fais pas de bruit.

Ils traversèrent la cour, Jirri trottant sur leurs talons, et entrèrent dans les bâtiments. Jax suivit la fille tout au long de couloirs dans lesquels il se serait certainement perdu sans son guide. Ils se ressemblaient tous. De grosses chandelles fichées dans les murs les éclairaient. Jax et la rousse passaient devant des portes closes, d'où sourdaient des ronflements occasionnels. Ils maintenaient leur épée d'une main, pour l'empêcher de cliqueter, et les semelles souples de leurs sandales se posaient sans plus de bruit que les pattes du chat.

Ils arrivèrent à un escalier, et la rousse s'arrêta.

— Il n'y aura plus de chandelles à partir d'ici, mais j'ai un flacon de lumière.

Dénouant son ballot, elle en tira quelque chose de si brillant que Jax cligna des yeux, ébloui. C'était un bocal de verre, bouché par une rondelle de liège et muni d'une poignée de cuir tressé. Il contenait un paquet aggloméré de champignons à pieds minces et à chapeaux coniques. Leur phosphorescence donnait une vive clarté, plus forte que celle d'une chandelle. Jax prit le bocal en mains pour examiner avec curiosité ces cryptogames luminescents. Il n'en avait jamais vu d'identiques. La rousse le lui enleva.

— Ce n'est pas le moment de traîner. Viens !

Elle s'engagea dans l'escalier, tenant le bocal à bras tendu pour éclairer devant elle. Les marches, étroites et hautes, tournaient et retournaient, s'enfonçant toujours plus profond, et Jax avait l'impression de descendre vers le noir royaume d'Orren.

L'escalier déboucha dans un couloir voûté, aux murailles rongées par le salpêtre. Un souffle froid et humide de caveau gela le dos nu de Jax, et une odeur croupie assaillit ses narines.

Le couloir se terminait sur une porte de bronze, qui se découpait dans le mur. Elle était fermée par une barre passée dans des encoches. Incroyablement ancienne, et paraissant bien, en effet ; avoir été conçue au temps d'Altis le Grand. Des signes archaïques s'inscrivaient dans le métal, qui rappelaient ceux gravés sur la lame de l'épée noire.

Jax eut le plus grand mal à dégager la barre de ses encoches. Elle était lourde, certes, mais surtout pratiquement soudée par l'âge. La porte aussi refusa de s'ouvrir, et il dut donner toute sa force, et suer pas mal, avant de réussir à la décoller de son chambranle. Elle finit par céder, avec de furieux grincements de protestation, révélant un souterrain assez large, avec une voûte basse, des murailles de pierre et un sol de terre.

L'odeur âcre de moisissure qui s'en dégagait était presque palpable.

Jirri entra le premier, la moustache en alerte. Jax suivit, pas tellement à l'aise. Une sensation imprécise mais très déplaisante s'insinuait en lui. La rousse s'arrêta un instant sur le seuil. Ses joues étaient un peu pâles, et ses prunelles violettes inquiètes. Ses longs cils sombres battirent, et elle avança avec décision.

Jax referma la porte, et découvrant une barre appuyée contre un mur, il la plaça dans ses encoches.

— Nous voilà à l'abri des poursuites pour le moment, dit-il. Ceux du palais ne forceront pas cette porte, je te le garantis. Je n'en ai jamais vu de plus solide.

— Ils n'entreraient pas même si tu l'avais laissée grande ouverte. Ils auraient bien trop peur. Il y a un maléfice sur ce souterrain, je te l'ai dit. Et maintenant, je suis sûre que c'est vrai. Je l'ai senti en passant la porte.

— J'ai senti quelque chose de déplaisant aussi, admit Jax, mais ne te casse donc pas la tête là-dessus. Inutile de faire une montagne avec ce qui n'est peut-être rien du tout. Nous prendrons les choses à mesure qu'elles viendront. Pour le moment, dis-moi plutôt si tu as de la nourriture dans ce paquet. J'ai un trou dans l'estomac à boucher d'un éléphant, et je ne sais même pas si je laisserais les os.

Une crampe tiraillante venait de lui rappeler une fringale assez sauvage. Depuis les deux prunes minables de la veille, il n'avait rien avalé.

La rousse posa son flacon lumineux, et dénoua le ballot.

— Il y a de la viande salée, du pain, et une gourde de vin. J'ai bien pensé que tu aurais faim.

Jax s'était assis. Il déchirait déjà un morceau de viande, et enfournait une bouchée de pain assez grosse pour l'étouffer. La bouche pleine, ce qui rendit sa phrase assez pâteuse, il demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Laren. Et toi ?

— Jax.

— Où es-tu né, Jax ? D'où viens-tu ? Qu'est-ce que c'est que cette chose que tu es venu chercher ici ? Et ce chat ?

Cela faisait beaucoup de questions à la fois. Jax, les jambes étendues, le dos appuyé à la muraille, mâchait et avalait havardant d'une voix un neu déformée par la mastication. Jirri mordillait un bout de viande sans beaucoup

d'appétit. Laren avait refusé de prendre sa part. Elle s'était assise, croisant ses longues jambes, adossée au mur d'en face, et elle parlait, elle aussi, avec animation.

Jax se disait qu'il n'avait jamais vu d'yeux plus beaux que les siens. Les paupières battaient, et la frange des cils sombres voilait par instants l'éclat violet des prunelles. Les cheveux d'acajou masquaient en partie des seins ronds et dorés. Jax, l'estomac calmé, sentait s'éveiller un autre appétit.

Il vida à moitié la gourde de vin, savourant sa chaleur poivrée, et se rapprocha de la fille. Sa main se referma dans l'épaisseur des cheveux roux. Il lui renversa la tête en arrière et se pencha. Les lèvres pleines vinrent à la rencontre des siennes.

Les bouches soudées se détachèrent, après une éternité. Jax n'était plus que chair, morsure brûlante au bas-ventre, sang cognant dans les artères, frénétique désir. Il s'allongea sur le corps tiède. Les plaques des culottes de cuir se heurtèrent, et elles étaient gêne et barrière pour l'un et l'autre. Leurs mains luttèrent pour l'abattre. Des ceinturons volèrent, rejetés, et claquèrent au sol. Des membres s'agitèrent, s'extrayant de la contrainte du vêtement, et deux corps nus s'adaptèrent, exactement prévus pour cette commune fusion.

La respiration haletante de l'homme se calmait. Les gémissements de la femme s'étaient tus. Les deux corps restaient collés.

Jax, le visage enfoui dans un cou tiède, avait ses lèvres sur une veine qui palpait encore. Il était sans pensées, tout entier détente et apaisement. Il n'avait plus la force de remuer. Au jeu d'amour, Laren était plus que douée, et elle avait tiré de lui toutes les résonances possibles.

Le cri d'alarme de Jirri le tira de cette vacuité béate. Le chat fixait la ligne d'ombre, au-delà de la flaque de lumière projetée par le bocal. Les oreilles aplaties, le cou et l'échine hérissés, la queue fouettant, il grondait.

Jax eut son arme en main sans avoir eu conscience de la chercher et de la prendre. Laren avait aussi tiré son épée. Debout, côte à côte, ils fouillaient la noirceur du souterrain. La rousse était blême, mais elle ne reculait pas.

Jax ne pensait pas à la porte dans son dos, qu'il aurait pu ouvrir et refermer sur ce qui venait. La notion de fuite ne faisait pas partie de ses premiers réflexes. Laren y pensait, mais elle savait aussi que rentrer à présent dans le palais signifiait une mort certaine. Le danger qui s'approchait pouvait être moins grand. Et la présence de l'homme, à ses côtés, la force de son corps, son dur visage résolu, ses yeux incisifs, étaient rassurante chaleur.

Ce fut d'abord l'odeur qui arriva. Une odeur épaisse, intolérable, de charogne au dernier stade de la décomposition. Il s'y mêlait un relent de moisissure, d'eau croupie marécageuse. Ce remugle était si puissant qu'il raclait leurs narines au passage. Puis il y eut le bruit. Un son chuintant, clapotant, un bruit de succion, un clappement de lessive mouillée, un bouillonnement de purée remuée dans un chaudron.

Le bruit se rapprocha, peu à peu, et, à mesure, l'odeur se faisait plus intense, suffocante, intenable. Une flaque grumeleuse, visqueuse, d'un jaune de soufre, apparut dans la lumière. Elle glissait sur le sol, en molles ondulations, ses caillots boursoufflés se gonflant et retombant, à la manière dont progresse une coulée de lave.

Jax fit un pas, et s'arrêta. Comment tuer cela, au nom de Marrax ? Où était la vie, là-dedans ? Partout ? Nulle part ?

Jirri fonça et lança un fulgurant coup de griffe dans la masse jaune. Il cria, et sauta en arrière, secouant sa patte.

Au même instant, un pseudopode jaillit, s'allongea, et encercla la cheville de Jax. Ça brûlait sa chair comme de l'acide, et le tirait, avec une force terrifiante. Il sabra, tranchant net le tentacule qui se décrocha, tomba à terre, s'y défit, se reforma en boule grumeleuse, et regagna en reptation la masse centrale.

Un nouveau pseudopode, soudainement né, cingla au ras du sol. Jax, prévenu, sauta hors de portée, et tira la fille en arrière.

— Ne t'approche pas ! Cette saloperie brûle comme l'enfer. Et je ne sais pas du tout comment la tuer. Il vaut mieux rentrer dans le palais.

— C'est impossible, à présent. Ils ont sûrement trouvé Varta. Ils doivent fouiller partout. Nous serons tués, ou pris, ce qui serait pire, avant d'avoir fait la moitié d'un couloir.

L'odeur atroce tourbillonnait, en remous pestilentiels. La masse jaune recommença à couler vers eux. Un autre tentacule fouetta, les forçant à reculer.

Jax ramassa vivement tout ce qui traînait, bocal de lumière, ballot, ceintures et culottes, et dit :

— Nous allons sauter par-dessus, et courir. C'est la seule solution. Je n'ai pas l'impression que ça avance bien vite. Mais prie tes Dieux pour qu'il y ait vraiment une sortie au bout. Vas-y, saute ! Prends de l'élan. Il faut que tu passes assez haut pour que ces sales tentacules ne puissent pas t'atteindre.

Jirri donna l'exemple, et franchit la flaque jaune d'un seul bond. Laren recula, courut, et s'envola. Un pseudopode cingla sous ses pieds, trop loin pour la toucher. Jax passa à son tour, d'une détente aisée.

Ils s'enfoncèrent dans le souterrain au pas de course. La puanteur s'éloigna, et le bruit clapotant. Jax ralentit.

— Inutile de nous essouffler. Ça ne va pas assez vite pour nous rattraper. Mais fasse Marrax que ce souterrain ne soit pas bouché par des éboulements, ou ne finisse pas en cul-de-sac.

Ils se rhabillèrent, bouclèrent leurs ceintures et suivirent le couloir, dans le même décor de murs gris crevassés. Le sol terreux était humide.

Soudainement, l'odeur de pestilence renaquit, avec le son de bouillonnement. Droit devant eux, cette fois. Ils s'arrêtèrent.

Une nouvelle flaque jaune apparaissait, gonflait ses grumeaux.

Jax se rendit tout de suite compte que celle-là serait impossible à sauter. Elle avait bien trois fois la taille de la première. De nouveau, il avait son arme à la main, et de nouveau, il hésita. Comment tuer ça ? Puis il vit clairement, image nette dans ses yeux, le Dieu de métal noir devenant matière. Il disposait d'un moyen pour vaincre les enchantements. Pourquoi ne pas l'essayer ?

Ses doigts se serrèrent sur la tête du serpent. La décharge passa, courant dans son corps, et lorsqu'elle atteignit ses prunelles, il sut. Au cœur de la masse de caillots jaunes, il y avait une tache un peu plus sombre, un noyau rond, gros comme un poing, qui formait l'essence de cette vie multiple, et en maintenait la cohésion.

Il avança, sans plus réfléchir, détenant l'absolue certitude que, s'il touchait ce noyau, il détruirait la chose tout entière. Deux pseudopodes s'allongèrent, et se refermèrent sur ses chevilles, dévorant sa chair. Il frappa. L'épée noire transperça le noyau rond, et s'enfonça dans la terre.

Les tentacules relâchèrent Jax. La flaque ne bouillonnait plus, et l'odeur de charogne décroissait. Les grumeaux se coagulèrent, se craquelèrent, se fendillèrent, comme si une intense chaleur exerçait sur eux une action desséchante. La masse jaune se fissurait, se crevassait, se disjoignait. Bientôt, il n'en resta plus qu'un amas de fragments cristallisés.

Jax y posa prudemment le bout de sa sandale, et tâta des orteils. L'acide mordant était parti, comme la puanteur. Il dit à la rousse :

— C'est inoffensif à présent. Viens. Tâchons de trouver la sortie. Et j'espère que nous n'en rencontrerons pas d'autres. Je l'ai eu, mais je ne tiens pas tellement à recommencer. J'ai les chevilles en feu.

— Mais comment as-tu pu le tuer ? On aurait dit que chaque morceau était vivant, et tu l'as détruit d'un seul coup. C'est incompréhensible !

— Une sorcière m'a donné un contre-charme pour vaincre les enchantements. Mais je te parlerai de ça une autre fois. Viens, je te dis. Il y a toujours l'autre, qui doit nous suivre. Ce n'est pas la peine de l'attendre.

Ils continuèrent. Le souterrain semblait n'avoir pas de fin. Deux fois, ils retrouvèrent l'abominable odeur, et deux fois des taches jaunes apparurent, mais elles étaient de petite taille, et ils les sautèrent.

— Ce sale trou en est plein, dit Jax. Ta reine Agra-je-ne-sais-quoi avait bien protégé son souterrain. Mais je voudrais bien trouver la sortie. Comme coin de promenade, ça ne me plaît pas.

— La Tour Sèche te plaisait davantage ?

— On ne peut pas dire. (Jax riait.) Seulement, j'ai la fâcheuse impression d'avoir quitté la poêle pour sauter dans le feu.

— Je t'avais dit que le chemin ne serait pas facile. Sinon, pourquoi t'aurais-je libéré ? Si je n'avais pas eu besoin de toi, tu aurais pu sécher dans la Tour jusqu'à ce que tu en crèves. Ça n'aurait pas gêné mon sommeil.

— Tendre cœur !

— Si tu supposes qu'on peut servir la reine Varta et garder un cœur tendre, tu es naïf, ce que je ne crois pas. Tu n'imagines pas ce que...

Jirri, qui trottait un peu en avant, venait de miauler, sur un ton qui annonçait quelque chose, mais rien d'alarmant. Le tunnel se divisait en deux voies identiques.

— Est-ce que tu sais quelle est la bonne ? demanda Jax. Droite, ou gauche ?

— Je n'en sais rien du tout.

— Alors nous allons laisser Jirri choisir. S'il y a encore une de ces pourritures jaunes quelque part, il le saura bien avant nous. Vas-y ! matou.

Jirri renifla la voie de gauche, le nez palpitant. Il grogna légèrement, et alla sentir celle de droite. Il miaula pour annoncer que ce chemin-là était libre.

Le passage était libre, en effet, et il le resta jusqu'à ce qu'il débouche sur une porte de bronze parfaitement semblable à la première. Jax dégagea la barre qui la fermait, et l'ouvrit, non sans peine.

Elle révéla une étonnante surface gris argent, lisse, et qui évoquait un miroir, mais sans rien refléter. Jax, intrigué, voulut toucher cette plaque brillante qui barrait la sortie. Sa main y entra tout entière, comme si ce mur poli, qui à



l'œil paraissait solide, n'était que de l'eau. Stupéfait, sans réfléchir, il fit un pas en avant. Jirri passa en même temps que lui, entre ses jambes.

Laren était restée en arrière, mais Jax portait le bocal de lumière, et, lorsqu'il disparut, avalé par cette plaque miroitante, la clarté partit avec lui. Instinctivement, affolée par ce noir subit, Laren avança, les mains tendues, et traversa à son tour la surface argentée.

Jax qui se retournait la vit surgir du néant. Il n'y avait rien derrière elle, ni mur, ni porte, ni bâtiment. Seulement l'étrange paysage qu'il venait de découvrir.

— Marrax ! Où est passé ce souterrain ?

Le rideau d'argent l'avait craché dans une clairière. Le ciel était bleu, le soleil brillait, mais c'étaient là les seules choses familières. Le reste du décor semblait né d'un rêve. La végétation touffue passait par toutes les gammes du rouge, allant du rose au purpurin, et Jax n'avait jamais rien vu qui ressemblât, de près ou de loin, aux arbres, buissons, herbes et feuilles qui poussaient ici.

Un animal passa en courant, et disparut dans les broussailles. Une bestiole à longue queue, avec un museau fin et des oreilles rondes. Écarlate, de la pointe des moustaches au bout des pattes.

Laren paraissait terrifiée. Elle frissonna.

— Rauda ! Le Jardin Rouge !

— Tu sais où nous sommes ? demanda Jax.

— J'ai peur de le savoir. Le Jardin Rouge ! Une légende en parle. La reine Agrédis était très cruelle. Elle a conçu ce jardin comme lieu de châtimeut. Elle y faisait jeter ceux qui lui avaient déplu. On dit que cet endroit ne fait pas partie de Géha. Elle l'a arraché à un autre monde, et fixé par ses enchantements. Mais c'est un lieu de terreur. Rauda nous prenne en pitié !

— Inutile de geindre, dit Jax. Rien ne sert de pleurer sur le lait renversé. Nous sommes ici, et puisque cette damnée porte s'est escamotée, nous ne pouvons pas revenir en arrière. Est-ce que ta légende parle d'une sortie possible ?

— Il faut trouver le Cœur Rouge, et l'arracher. Mais ce n'est qu'une phrase. J'ignore ce qu'est ce Cœur, où il est, et à quoi il peut bien ressembler.

— Eh bien, nous le chercherons !

Assis à l'ombre d'un arbre à feuilles pourprés, Jax tordait entre ses doigts les longs brins d'une herbe sèche et souple, les assemblant en cordelette. Il était en train de fabriquer, avec des moyens rudimentaires, un arc. Jirri dormait, étalé sur le flanc, dans une tache de soleil. Laren cueillait des baies, et les entassait dans un morceau d'écorce cramoisi.

Depuis deux jours, ils erraient dans un monde très étrange. Jusque-là, en dépit des craintes de la rousse, rien n'était advenu de fâcheux. Mais le matin même, ils avaient croisé le chemin d'un félin de grande taille, qui, bien que rayé de rouge sombre sur fond coquelicot, n'en paraissait pas moins bien pourvu en griffes et en dents. L'animal, sans doute repu, avait poursuivi sa route sans attaquer, mais Jax, qui avait pensé un moment devoir le combattre à l'épée, se préparait pour une éventuelle rencontre du même genre. Lorsqu'il aurait terminé l'arc, il adjoindrait un javelot ou deux à son arsenal. Il avait trouvé, au bord d'un ruisseau, de hautes plantes corail, analogues à des roseaux, assez résistantes pour servir ses desseins.

Ce Jardin Rouge, pensait Jax, s'était montré jusqu'à présent plutôt accueillant. Le climat était chaud, ce qui convenait à des gens peu vêtus et contraints de dormir en plein air. Il y avait du gibier et des fruits en abondance, parfaitement comestibles, et des ruisseaux dont l'eau faiblement teintée de rouge elle aussi était potable. Donc, pas de quoi se plaindre. Malgré tout, il aurait bien aimé trouver la sortie sans attendre. Se promener dans ce jardin cramoisi ne le rapprochait pas de son but, et de cette maudite flûte qu'il espérait quand même mettre un jour dans sa poche.

Laren s'approcha, sa cueillette terminée.

— Tu en veux ? Elles sont bonnes.

— Tout à l'heure, dit Jax, j'ai les mains occupées.

— Ouvre la bouche.

Les fruits plurent sur sa langue. Pas mauvais. Acidulés, un peu comme des groseilles, mais plus sucrés. Laren s'amusa un moment à le nourrir à la becquée, puis posa son panier d'écorce. Elle frota ses doigts tachés de rouge dans l'herbe.

— Comment allons-nous sortir d'ici, Jax ? Comment ?

Elle paraissait découragée, et, en dépit de la tranquillité du lieu, ses yeux de violette restaient inquiets.

— Que veux-tu que je te réponde ? Je ne le sais pas plus que toi. Il faut chercher.

— Chercher, dit-elle, amère. Chercher quoi ? Et où ?

— Ce Cœur, bien sûr. S'il existe, il est bien quelque part. Nous verrons.

— Et s'il n'existe pas ? Ou si nous ne pouvons pas le trouver ?

— Alors nous resterons ici jusqu'à ce que nous ayons les cheveux blancs, et des dents branlantes. À quoi ça t'avance de pleurnicher ? Et de quoi te plains-tu ? Les choses ne vont pas si mal, pour le moment. Si tu regrettes ta reine Varta, tu...

— Je ne regrette pas cette truie ! Rauda non ! Tu ne sais pas ce que c'était, de la servir, et de satisfaire son gros corps répugnant quand elle le désirait. Je n'ai jamais été si heureuse qu'en coupant son sale cou. Seulement, c'est ce jardin. Je sais que c'est un lieu de terreur. Je le sais !

Elle avait des yeux d'enfant effrayé. Jax lâcha sa cordelette, et la prit par les épaules.

— Allons, ma fille, du cran ! Nous nous en sortirons. Je t'ai promis de t'emmener hors de la Vallée, tu t'en souviens ?

— Si tu ne meurs pas.

— Pour le moment, je suis bien vivant.

Elle passa ses bras à son cou, et l'attira en se renversant.

— Alors prouve-le-moi.

Jax entreprit de le lui prouver. Très activement.

Le lendemain, en fin de matinée, ils firent halte dans une clairière, pour déjeuner d'un reste de gibier de la veille.

Jax portait à l'épaule un carquois d'écorce, contenant une poignée de roseaux épointés. L'arc, rudimentaire, mais qui tirait assez juste, reposait sur le sol, à côté d'un long javelot affilé. Laren en avait près d'elle un semblable.

Ils mangeaient, assis côte à côte, en bavardant. Jirri, qui déchirait un morceau de viande, dressa la tête, les oreilles aux aguets.

La brousse craqua, et un animal analogue à un daim traversa la clairière, en deux détentes de ses jambes fines. Deux autres le suivirent, puis un groupé de mulots pourprés, qui filèrent dans les herbes, puis un serpent, qui ondula en reptation rapide, puis un petit félin tacheté d'incarnat. Des oiseaux s'envolèrent, les ailes claquantes.

— Ils fuient quelque chose, dit Jax, les sourcils froncés. Nous ferions mieux de partir aussi.

Il ramassa l'arc et le javelot, et se leva. Jirri cracha, le poil hérissé. De l'est parvinrent un bruit cliquetant, craquant, crépitant et une odeur acide. Des animaux variés continuaient à traverser la clairière, en bonds désordonnés.

La crépitation s'accrut. Au loin, entre les arbres et les buissons, le sol commença à bouger. Une marée rouge avançait, coulant comme de l'eau. Un grouillement d'insectes, longs comme le pouce, aux pattes innombrables, et à la large tête plate. Ils rappelaient un peu de gros scolopendres.

Une pointe de cette armée passa sur un terrier, et une bestiole qui pensait y avoir trouvé refuge en jaillit, sautant haut dans l'air, et couinant frénétiquement. Elle retomba, et le fourmillement la recouvrit. Ses glapissements atteignirent le suraigu. Elle s'agita follement, recouverte d'un manteau d'insectes, puis s'immobilisa. Un instant plus tard, il n'en restait que des os blancs, qui pointaient hors de la coulée rouge.

Jax ne s'attarda pas à en voir davantage. Tirant Laren par le bras, il courut. Jirri l'avait devancé. Son corps roux bondissait par-dessus les buissons.

Ils couraient, les poumons brûlés, le cœur cognant. Laren avait le visage pourpre et la bouche béante. Tous deux ruisselaient de sueur. Seul Jirri continuait à galoper avec aisance. Avec eux, la faune de la brousse fuyait éperdument, prédateurs et proies confondus dans une même panique. Un félin rayé devança un cervidé. Il portait son petit dans sa gueule. La boule de poils se balançait, pattes pliées, au rythme de la course.

Laren ralentissait. Elle s'arrêta, courbée, une main au côté. Elle haletait. Elle lâcha le javelot, et le ballot qui contenait le bocal de lumière. Il y eut un tintement de verre brisé.

— Je ne peux plus, dit-elle. Je ne peux plus.

Jax la saisit par le poignet, et l'entraîna.

— Cours ! Ils ne sont pas loin. Nous n'avons guère gagné sur eux.

Quelques mètres plus loin, elle trébucha sur une racine, et tomba à genoux. Jax la releva d'une sèche détente, et, passant un bras autour de sa taille, continua sa course en la portant à moitié.

Hormis fuir, il ne voyait que faire, mais la fin lui paraissait très clairement. À un moment quelconque, lui et la fille, terrassés par l'épuisement, seraient contraints de s'arrêter, et le flot des insectes passerait sur eux, ne laissant que des squelettes bien nettoyés. Il avait pensé à incendier la brousse, mais le vent soufflant du mauvais côté, le remède s'avérerait probablement pire que le mal. Toutefois, il gardait ce projet en réserve, se proposant de l'employer en dernier recours.

Jax arrivait au bout de ses possibilités. Depuis longtemps, il supportait à peu près tout le poids de Laren, qui n'était plus qu'un mannequin dont les jambes se mouvaient inconsciemment. Trois fois, il avait dû s'arrêter pour reprendre haleine, et n'était reparti qu'en entendant le crépitement qui annonçait l'armée en marche. Il se demandait si le moment n'était pas venu d'allumer les broussailles. Il y avait de l'herbe sèche, et des buissons qui prendraient aisément. Il jura en sentant le souffle du vent dans son dos. Que choisir ? Les flammes, ou les mandibules des insectes ? Deux solutions aussi déplaisantes l'une que l'autre. Il maudissait Janarella, la grosse reine Varta, le piège aux pétales de rêves dans lequel il était tombé, et à peu près tout Géha en même temps.

Jirri, qui galopait en avant, s'arrêta et miaula.

Jax vit que les animaux qui fuyaient séparaient leur flot, coupé en deux parties, l'une glissant à droite, et l'autre à gauche. La brousse débouchait sur un ravin.

Une faille, trop large pour être sautée, trop raide pour être descendue. Tout au fond, très loin, coulait un torrent qui écumait sur les roches.

Jax fouillait des yeux le mur de roc, cherchant un chemin possible, et ne le trouvait pas. Jirri marchait de long en large sur le bord. Jax regardait le courant pressé. Lointain, rapide, et se cognant à des pointes de roches aiguës, mais c'était la seule voie d'évasion possible. Continuer à courir en longeant ce ravin ne ferait que retarder l'échéance.

Laren, à genoux, la tête penchée, appuyée sur ses mains, deux rideaux de cheveux trempés de sueur collant à ses

joues, regardait aussi. Jax la releva en la prenant sous les bras.

— Tu sais nager ?

— Oui.

— Plonger ?

— Non. Pas très bien.

— Alors tu vas sauter bien droite, les pieds en premier. Donne une détente en avant, pour ne pas tomber près du bord.

Jax se débarrassa du javelot et de l'arc, et retira de ses épaules le carquois. Il était vide de ses flèches, tombées les unes après les autres durant la course. Il utilisa un morceau de la corde d'herbes qui lui avait servi de baudrier pour fixer l'épée noire à sa cuisse. Il tendit à Laren l'autre tronçon, en disant :

— Fais-en autant, et vas-y !

La rousse attacha son arme, et regarda, les yeux élargis par l'angoisse, le torrent écumeux qui coulait, si loin au fond. Mais le crépitement des insectes se rapprochait, et elle sauta, avec un peu d'élan.

Jirri la suivit, réussissant un bel exemple de plongeon, deux pattes en avant et le corps oblique.

La marée rouge coulait vers Jax, et l'odeur acide emplissait ses narines. Il se plia, la tête entre ses bras rigides, et se laissa tomber, en détendant les jambes.

Son corps décrivit une courbe parfaite, et il entra dans l'eau comme une lame de couteau. Ses mains touchèrent le fond caillouteux. Il remonta d'une torsion, émergea, et replongea, le courant le roulant dans ses remous. L'eau le tirait, le secouait, le cognait. Il faisait surface le temps d'une brève aspiration, et était de nouveau submergé. Tant bien que mal, il s'efforçait de rester à distance des roches, pour éviter de s'y fracasser un membre.

Le courant décrivant une courbe le recracha dans une anfractuosité de la rive. Il prit pied en soufflant, secouant la tête pour chasser l'eau de ses yeux. Jirri était perché sur un rocher, le poil agglutiné, et l'air mécontent. Laren pataugeait, en se hissant.

— Eh bien, dit Jax gaiement, nous voilà tirés d'affaire. Je ne pense pas que ces sales bestioles nous poursuivront jusqu'ici.

— Je ne suis pas sûre d'être en un seul morceau. (Laren frottait une estafilade sur son mollet gauche, mais les yeux de violette riaient.) Comment allons-nous remonter ? demanda-t-elle.

Problème, en effet. Cette nouvelle muraille, en face de l'autre, d'où ils avaient plongé, était tout aussi roide, et le courant bien trop rapide pour être suivi à la nage. Restait la rive, presque inexistante.

— Nous allons suivre ce bord, dit Jax. Nous finirons bien par trouver un endroit où nous pourrions grimper.

Le chemin s'avéra malaisé. Ils escaladaient des rochers, et redescendaient pour plonger dans des trous d'eau profonds, d'où le courant s'efforçait de les arracher. Des cascades brutales s'abattaient, et refluaient, suçant leur corps. Jirri s'était prudemment perché sur l'épaule de Jax, mais, à l'occasion, il y enfonçait un peu trop vigoureusement ses griffes.

Jax ouvrait la marche. Il descendit dans un creux, fit deux enjambées, et jura. Quelque chose le mordait méchamment au-dessus du talon. Le réflexe qui lui fit secouer la jambe en détacha une bestiole, qui voltigea, et retomba dans l'eau. La limpidité du courant lui permit d'en découvrir d'autres, qui grouillaient sur le fond sableux. Des bêtes analogues à des écrevisses, quoiqu'un peu plus grandes. D'un joli rouge de crustacé cuit, mais malheureusement bien vivantes, et fort agressives. Durant qu'il regardait, une deuxième pince vigoureuse se ferma sur son cou-de-pied.

Jax pesta en fouillant de la pointe de son arme, et mit l'attaquant en fuite. Les bestioles s'égaillèrent, et se mussèrent dans des trous de rocher.

— Ces sales bêtes ne savent pas ce qui les attend, dit-il, vindicatif. Elles vont faire un dîner très convenable dès que nous aurons trouvé un coin pour remonter. Je crève de faim.

Laren fouilla la poche de son ceinturon, et en tira l'allume-feu.

— L'amadou est détrem pé, annonça-t-elle.

— Pas difficile à prévoir, dit Jax, mais il séchera, et, en attendant, il y a d'autres moyens pour obtenir des flammes.

Quelques heures plus tard, en effet, il surveillait, accroupi, une douzaine de pseudo-écrevisses enfilées sur une baguette, qui rôtissaient au-dessus des braises. Il avait allumé le feu en creusant un morceau de bois sec d'une branchette époincée. Méthode fastidieuse, et qui demandait de la concentration.

Laren récoltait des baies dans une large feuille pourpre veinée de rose. Tous deux étaient nus, et les culottes de cuir, accrochées à une branche avec les ceinturons, séchaient aux derniers rayons du soleil. Les plaquettes de cuivre, ternies, devenaient noirâtres. Jirri, allongé à proximité du foyer, ouvrait de temps à autre un œil paresseux, et reniflait

tenues, devenaient noires. Jiri, allongé à proximité du foyer, ouvrait de temps à autre un œil paresseux, et reniflait la suave odeur exhalée par les crustacés. En cuisant, les carapaces rouges viraient au brun foncé.

Jax retira la baguette de ses supports, la posa sur un lit de feuilles, et la remplaça par une autre. Il annonça :

— La première ration est prête.

Jirri se leva en s'étirant, et Laren vint s'asseoir. Ils mangèrent. Le repas terminé, les premières étoiles commençaient à s'allumer dans le ciel assombri. Jax bâilla.

— Presque le soir, dit-il. On va dormir là. Je suis pas mal crevé.

Durant la nuit, Jax rêva de Janarella. Elle portait sa longue robe de soie blanche, ses noirs cheveux couvrant ses épaules. Ses yeux sombres avaient une expression mécontente.

— Imbécile ! dit-elle. Je commence à croire que j'ai fait un mauvais choix en misant sur toi. Tu tombes obligamment dans toutes les trappes vers lesquelles te pousse Eutaaten, et lui aussi a envoyé un homme à la recherche de la flûte.

J'ai réussi à le retarder, et il est actuellement dans un trou dont j'espère bien qu'il ne sortira pas de sitôt, mais toi, brute Arten, te voilà coincé dans un piège où la mort te guette à chaque pas, et je ne peux rien faire pour t'aider. Même après toutes ces années, les enchantements de la reine Agrédis sont restés si puissants qu'il m'est impossible de les rompre. Tu dois trouver le Cœur Rouge toi-même. Mais hâte-toi. Les dangers du Jardin sont innombrables.

— Mais où est ce Cœur ? demanda Jax. Et à quoi ressemble-t-il ?

— Je ne peux pas te le dire. À travers les siècles, les sortilèges d'Agrédis scellent ma bouche. Voici la seule aide que je puisse t'apporter : marche vers l'est, et tu reconnaîtras le Cœur lorsque tu le verras.

Le rêve se défit, et Jax s'éveilla. La nuit était paisible. La lune presque ronde luisait au ciel. Il se leva pour remettre du bois dans le feu. Laren bougea dans son sommeil, grogna, et se retourna. Les flammes montantes éclairaient sa joue à demi recouverte d'une mèche acajou, et allongeaient l'ombre de ses cils sur sa pommette.

Jax se recoucha, la tête sur ses bras. Il ne doutait pas du bien-fondé de l'avertissement. La sorcière avait inspiré son rêve, il en était certain. Marcher vers l'est, et reconnaître le Cœur lorsqu'il le verrait. Bel et bon, tout ça, mais pas très clair. Bof ! La suite à demain. Il se rendormit.

Depuis deux jours, ils avançaient vers l'est, traversant la brousse immuablement rouge, carmin, rose ou pourpre. Le paysage variait si peu qu'ils auraient pu se croire prisonniers d'une errance circulaire, ce qui n'était pas le cas. Le soleil leur servait de repère, et Jax se félicitait du beau temps persistant. La chaleur était égale, assez douce, la nourriture ne manquait pas, ni les ruisseaux. Somme toute, ce Jardin Rouge se révélait plutôt paisible, ni plus ni moins dangereux que n'importe quelle brousse. Jax avait tendance à penser que Janarella, tout comme Laren, faisait des drames avec peu de chose, et exagérait tout bonnement de vieilles légendes sans signification.

Le lieu était étrange, certes, et la façon dont ils y étaient entrés aussi, mais rien, jusqu'à présent, ne justifiait une réputation de terreur attachée à l'endroit. La ruée des insectes, en dépit de leur aspect insolite, n'avait rien de particulièrement surnaturel, et faisait partie des risques inhérents à un séjour dans une jungle.

Si Jax restait plus ou moins sur ses gardes, il ne craignait qu'une possible attaque de prédateur.

Le soleil arrivait au tiers de sa course lorsqu'il eut à changer radicalement d'avis.

Ils débouchèrent, sortant des buissons, sur une clairière ronde, tapissée d'une mousse rouge orangé. Une foule d'ossements à demi enfouis, désagrégés et noircis par le temps, la parsemaient. Des ossements humains.

Laren avait crié de surprise, en écrasant, avant d'y prendre garde, sous sa sandale les restes rongés d'une cage thoracique. Jax avait le pied à côté d'un crâne dont les orbites regardaient vers le ciel. Jirri, qui les précédait, s'était arrêté, ses moustaches frôlant un tibia qui pointait.

Ils entendirent les voix murmurantes, souffle du vent plutôt qu'intonations réelles, avant de voir l'arbre, et sa floraison d'horreur.

Jax mit la main à son arme, raidi, des doigts de glace passant sur sa nuque. L'arbre se découpait sur le ciel, irréel, cauchemardesque, né d'un rêve de démence. Son tronc sans écorce avait un aspect caoutchouteux. D'un rouge de sang frais, il élevait des branches peu ramifiées. Elles se redressaient en courbes douces, et chaque extrémité portait, comme un fruit maléfique, une tête humaine, terriblement vivante.

Nul feuillage ne masquait ces visages, tous différents, hommes et femmes, vieillards et adolescents, tous animés. La courbure des branches écarlates bougeait comme un cou, agitant des chevelures blondes, brunes, rousses, blanches, grisonnantes. Les paupières battaient sur des yeux luisant d'excitation, et les lèvres chuchotaient, sur un ton d'invite et de joie maligne, sans qu'aucune parole soit réellement discernable. Cela produisait un marmottement sifflant, un susurrement obscène et abominable, et chacune de ces faces, de la jeune fille à la femme mûre, du garçon au vieillard, se confondait dans la même expression de joie immonde.

Jax était gelé, chaque fibre de son être révoltée, moins par la terreur que par l'aura d'ignominie qui se dégageait de ce monstrueux végétal. C'était un symbole de noirceur, d'innommable fétidité, et les voix chuchotantes l'appelaient, le conviant à une fête d'atrocité.

Il recula, tirant Laren par le poignet. La rousse avait les yeux fixes, et la bouche frémissante.

Jirri cria d'affolement. Quelque chose venait de surgir du sol, le saisissant par le milieu du corps. Quelque chose de luisant, de gras, d'un rose écoeurant, qui se tordait comme un ver, soulevant le chat et l'étreignant de plus en plus serré. Jirri se convulsait, essayant de mordre et de griffer, sans rien atteindre. De nouveau, il miaula d'angoisse.

Jax fonça, aveuglément. Sa lame trancha au ras de la mousse la lanière rose. Jirri retomba sur ses pattes, et, en deux sauts, fut perché sur un arbuste proche. Son poil et sa queue avaient doublé de volume. Il crachait.

Un tentacule vermiculaire jaillit hors du sol, siffla et s'enroula aux chevilles de Jax, le déséquilibrant. Il tomba à genoux, tailla la corde d'un revers, se releva, mais déjà une autre lanière le piégeait.

Laren, saisie aux cuisses, hurla.

Jax coupait, hachait, tranchait furieusement, se défaisant à mesure des rets qui le saisissaient, mais c'était comme de se battre contre une pieuvre qui aurait eu un millier de tentacules. La clairière grouillait de vers roses gluants, innombrables. Il en surgissait sans cesse de la mousse.

Chaque morceau tronçonné était aussitôt remplacé par un autre.

Laren, pareillement assaillie, sectionnait elle aussi.

Elle bataillait sans émettre un son, maniant son épée avec la dextérité que donne une longue pratique.

Jax remerciait Marrax qu'elle soit de taille à se défendre. Même en donnant son maximum, il avait assez à faire pour ne pas pouvoir lui venir en aide.

Il luttait féroce pour rester debout. Les tentacules, guidés par une intelligence certaine, cherchaient à le faire choir, et il comprenait bien que s'ils y parvenaient, les vers roses se fermeraient sur son cou, et sa tête ornerait bientôt les branches rouges.

Il devinait assez bien le processus maléfique. L'arbre tuait, digérait les sucs de ses proies pourrissantes, et reproduisait ensuite leur tête, comme un fruit d'abomination. Et il se demandait, avec une terreur nauséuse, si son âme resterait gluée pour l'éternité à ce piège végétal, en même temps que les traits de son visage. L'expression de lucidité mauvaise des yeux qui le guettaient le lui faisait craindre, et aussi le fait que Jirri, qui pensait comme un être humain, avait été attaqué, alors que l'arbre ne portait aucune tête animale.

Il trancha un ver qui enserrait sa cuisse, puis un second, qui se fermait sur son mollet. Plus il en coupait, plus il en naissait. Autour de lui et de Laren, la mousse déchiquetée laissait apparaître le terreau noirâtre, labouré par l'incessant jaillissement tentaculaire. Les tronçons des vers tailladés se tordaient en frénétiques convulsions.

Les voix chuchotantes chantaient une mélodie de triomphe.

Jirri, perché sur son arbuste, se trouvait à l'abri des lanières, qui n'étaient pas capables de s'élever très haut. Ses yeux bleus luisaient féroce, et il montrait les crocs. Il s'élança dans un bond formidable, et atterrit sur le tronc écarlate. Agrippé à mi-hauteur, hors de portée des tentacules qui s'efforçaient de l'atteindre, il mordit et laboura des pattes arrière.

Jax, qui vit passer le corps roux en pleine détente, se maudit pour sa stupidité. Jirri avait parfaitement raison. Il fallait attaquer au lieu de se défendre vainement, et le point vulnérable, de toute évidence, c'était l'arbre lui-même.

Il trancha deux lanières qui serraient ses chevilles, et fit un pas. Les vers roses semblant deviner son intention intensifièrent leur assaut.

Il hachait, tailladait, sectionnait. La lame noire frappait sans relâche, et, mètre par mètre, il avançait vers le centre de la clairière. Il ruisselait de sueur, haletait, et secouait une mèche qui balayait son front.

Laren comprit son dessein. Elle commença aussi à avancer vers l'arbre, pas à pas.

Jirri labourait toujours le tronc avec rage. Ses griffes avaient creusé des sillons, d'où coulait un liquide analogue à du sang, et qui en avait la couleur.

Les vers roses multipliaient leurs attaques. Les voix murmurantes devenaient plaintives, geignantes.

Jax fit un dernier pas pénible, et fut à bonne portée. Il coupa deux lanières qui enserraient ses jambes, et, relevant son arme, l'abattit à la volée. Elle entra dans le tronc écarlate comme dans de la chair, et, en s'arrachant, en fit jaillir un jet de liquide rouge clair. Les têtes émirent un long gémissement chuchoté.

Jirri avait failli être décroché par la violence du heurt. Il se retourna, et bondit de nouveau sur son arbuste. À présent qu'il avait montré la voie, cet humain gentil mais pas toujours malin travaillerait mieux que lui.

Jax était le centre d'un grouillement de tentacules qui s'acharnaient à le saisir. Trancher à mesure les vers qui l'enlaçaient lui demandait un incessant et épuisant effort, mais il réussit à prendre un instant pour frapper encore le tronc, juste dans la blessure ouverte. Toutes les bouches pleurèrent un long murmure sangloté.

Laren était arrivée près de l'arbre. Elle assena un coup d'épée dans le tronc rouge, ouvrant une deuxième entaille. Elle avait cogné durement, s'attendant à heurter une matière ligneuse, et fut surprise de l'aisance avec laquelle sa lame pénétra dans un tissu à consistance carnée.

Les têtes de l'arbre s'agitaient frénétiquement. Les yeux avaient une expression terrifiée, et les lèvres marmonnaient une lamentation chuintante, un bourdonnement suppliant et geignard, qui écœurait.

L'arbre saignait, des ruisseaux écarlates fluant de ses blessures. Entre deux défenses, lorsqu'ils en trouvaient la possibilité, Jax et Laren frappaient sauvagement le tronc cramoisi. L'attaque des vers roses faiblissait. Ils devenaient moins nombreux, moins puissants, et leur étreinte se faisait plus molle. L'homme et la femme, unissant leurs efforts, mordaient chaque fois plus profond dans les entailles. Le liquide rouge coulait comme un fleuve, et ils pataugeaient dans la terre détremnée, dangereusement glissante. Mais les tentacules se raréfiaient de plus en plus.

Les deux lames se rejoignirent au cœur du tronc rouge. L'arbre trembla. Les chuchotements pleurards moururent dans un long soupir murmurant. Le tronc s'inclina paresseusement, tandis que Jax et Laren s'écartaient. Il s'écrasa au sol avec un bruit flasque. Les têtes étalées, dans leur chevelure éparse, avaient les yeux vitreux, et leurs bouches ouvertes se figeaient dans une ultime grimace de terreur. Sur le sol labouré, d'où les vers roses ne surgissaient plus, les derniers tronçons coupés se tortillaient encore faiblement.

Jax plongeait sa lame enfoncée dans la terre. Le sang de l'arbre teignait son bras jusqu'au coude, et ses pieds jusqu'aux chevilles. Il sourit à Laren, qui passait une main lasse sur son front, y laissant une traînée rouge.

— Bonne fille ! Tu manies rudement bien l'épée, et j'ai été content de t'avoir avec moi. C'était un dur boulot.

— J'ai été contente de t'avoir avec moi aussi. Rauda ! Quelle abomination ! J'étais morte de peur.

— Si tu penses que je n'avais pas peur, tu te trompes lourdement. Mais nous avons tout de même gagné.

Jirri sauta de son arbuste, et approuva en miaulant. Laren fit deux pas. Elle chancelait un peu.

— Allons-nous-en d'ici, Jax. Même abattu, cet arbre me fait horreur. Ces têtes épouvantables ! Je pensais que la mienne allait les rejoindre, et j'en devenais folle ! Trouvons un endroit bien calme, avec de l'eau, je voudrais me laver. Regarde mon bras, on dirait du sang ! \*

Elle frémissait, et les longs cils battaient sur les prunelles violettes. Jax la prit par la taille, et l'entraîna.

Le soir venait, et le ciel empourpré semblait refléter la forêt rouge. Assis près d'un feu, Jax et Laren achevaient de dîner. Jax avait tué peu de temps auparavant un petit daim, en lançant son épée comme un javelot. Une partie de la bête écorchée pendait au bout d'une liane, accrochée à une branche. Le ruisseau proche bruissait sur son lit de sable rosé.

L'homme et la femme étaient nus, les cheveux humides et la peau fraîche, d'un bain récent. Jirri, repu, le ventre rond, sommeillait près des flammes. Jax acheva de ronger un os, le jeta dans les braises, et essuya ses doigts gras dans l'herbe. Laren s'étira, fermant les yeux.

— Nous allons trouver la sortie, Jax, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— J'ai peur. Je ne peux pas m'en empêcher. Si tu n'étais pas avec moi, je crois que je perdrais la raison. Quand j'ai décidé de tuer Varta et de te libérer, je pensais seulement avoir besoin de toi pour m'aider à fuir la Vallée, mais je n'imaginai pas ce Jardin. Depuis que nous y sommes entrés, je vis dans la crainte.

— Cesse de te tracasser. Je t'ai promis de te ramener au Kaitaizan, saine et sauve, non ? Alors ?

— Seulement si tu ne meurs pas !

— Je n'ai pas l'intention de mourir si je peux l'éviter.

Jax riait. Laren se rapprocha, pour se serrer contre lui. Elle poussa sa tête dans son cou, et ses dents mordillèrent la peau brune. Jax referma ses bras sur le torse mince. Ils basculèrent dans l'herbe, bouche à bouche.

Depuis le matin, ils suivaient un ruisseau qui coulait vers le levant. Jax n'était pas de très bonne humeur. La sorcière lui avait dit de se hâter, mais il ne voyait rien qui pût, de près ou de loin, ressembler à un cœur. Il commençait à craindre que son errance se poursuive jusqu'à ce qu'il meure de vieillesse, s'il n'était pas tué avant par le Jardin. Ces deux possibilités lui semblaient également déplaisantes.

Laren était, elle aussi, assez morose, et ne parlait pas volontiers. Ses prunelles de violette restaient inquiètes, en permanence. Jax était moins tendu, mais ses yeux bougeaient, surveillant toutes choses.

Il s'arrêta brusquement, en découvrant des traces imprimées dans le sable humide sur le bord du ruisseau. Des empreintes de pieds nus, à quatre orteils, mais si démesurées qu'elles semblaient irréelles. Dans le creux du talon, profondément moulé, le propre pied de Jax aurait tenu à l'aise.

— Rauda ! Qu'est-ce qui a laissé ça ?

Laren avait la voix aiguë. Elle mordilla inconsciemment sa lèvre.

— Quelque chose de très grand, et de plus ou moins humain, si j'en juge par ces empreintes. C'est un pied qui a laissé cette trace, même s'il n'a que quatre doigts, mais je n'aimerais pas rencontrer son possesseur. Filons d'ici, et en vitesse !

Mais il était trop tard pour fuir.

Jirri miaula un appel d'urgence, des branches craquèrent comme sous la charge d'un éléphant, le sol vibra, et, au-dessus des arbres, apparurent des épaules formidables.

Trois têtes énormes en surgissaient, sur des cous ramifiés.

La première était celle d'une femme, d'une si absolue beauté qu'elle aurait pu représenter un symbole de perfection. Son crâne admirable, de lisse ivoire rosé, était totalement chauve. Sur les lacs pourprés de ses yeux sans cornée ni pupille battaient de belles paupières dépourvues de cils. Son nez avait un dessin pur, et sa bouche incurvée des lignes exquises.

La deuxième, couleur de groseille, était celle d'un idiot dégénéré. Sous une broussaille de cheveux ponceau agglutinés, des yeux rouges saillants roulaient dans leurs orbites. Les lèvres lippues crachaient des bulles de salive.

La troisième tête n'était pas humaine. Une boule informe de chair incarnate, sans regard, sans appendice nasal, au crâne nu difforme. La bouche cornée était un bec de pieuvre.



au crâne du diable. La bouche comec était un bec de pieuvre.

Ecrasant comme fétus les arbustes sur son chemin, le monstre avançait.

Son torse fourré de poils écarlates était un muid, et ses jambes les piliers d'un temple. Un tablier de crins rouges couvrait son ventre et ses cuisses, dissimulant en partie des organes génitaux de proboscidiens. Ses bras d'anthropoïde se balançaient, et des griffes animales luisaient au bout des doigts.

Jax pensait qu'il n'y avait plus de possibilité de fuite. Une seule enjambée de cet ogre les rattraperait aisément. Mais il pourrait peut-être retarder la monstruosité assez longtemps pour que Laren, elle, ait une chance de survivre, et il cria :

— Cours ! Sauve-toi !

Il fit face, résolument. L'épée dans sa main ressemblait à un canif d'enfant, vis-à-vis du géant qu'il affrontait.

La tête d'idiot bredouilla, dégorgeant des fils de salive. Celle de la femme prononça quelques mots sur un ton de menace, dans une langue qu'il ne comprit pas. Les yeux emplis de pourpre jusqu'aux bords exprimaient une méchanceté cruelle. Le bec corné s'ouvrit, émettant un ululement prolongé.

Jax chargea. Assenant un coup de lame en biais, il entailla profondément la jambe énorme, et sauta en arrière. Sa retraite ne fut pas tout à fait assez rapide pour que la main qui balayait l'air comme pour chasser un moucheron ne l'atteigne pas. L'impact le projeta à plusieurs mètres.

Etourdi, les tempes sonnantes, vibrant du coup reçu et endolori sur la moitié du corps, il tenta de se relever. L'ogre arrivait sur lui.

Laren n'avait pas obéi à l'injonction de Jax. Il n'y avait en elle nulle lâcheté qui pût lui permettre d'accepter de fuir en le laissant combattre seul. Et elle craignait bien trop d'errer sans lui dans le Jardin. S'il devait mourir, elle préférerait être tuée aussi.

Pendant que Jax attaquait, elle avait décrit un demi-cercle dans les broussailles, et se trouvait à présent dans le dos du géant. Elle fonça. Son épée entama le mollet plus gros qu'une cuisse d'homme. Son coup asséné, elle se retourna et courut. Le monstre boitilla sur ses traces.

La bouche de l'idiot émettait des cris inarticulés, celle de la femme hurlait de rage, et le bec corné glapissait.

Jirri avait grimpé au sommet d'un arbre. Il s'envola, atterrit sur la tête de crétin, et l'éborgna avant de s'élancer dans un bond de retraite.

Jax s'était relevé, et récupérait son arme échappée de sa main. De nouveau, il chargea, dans une furieuse ruée. La lame noire trancha les tendons.

Le monstre s'écroula sur le ventre, d'un seul coup. Sa chute ébranla le sol. Les trois bouches hurlaient en même temps.

Jax sauta, d'une seule détente, sur le large dos, et, tenant son arme à deux mains, l'abattit avec un halètement d'effort. Elle trancha un cou épais jusqu'à la moitié, faisant jaillir une fontaine de sang qui le trempa.

La tête de femme, à demi détachée du tronc, gargouillait faiblement. Les cris des autres s'étaient tus. Le dos de l'ogre se convulsait. Jax trébucha, tomba sur un genou, se releva et frappa le second cou, puis le troisième, encore et encore. Il cognait furieusement comme un bûcheron taille dans un arbre.

Il ne s'arrêta que lorsque les trois têtes eurent roulé à distance du corps géant. Il respirait par saccades.

Il sauta à terre, essuya sa lame avant de la remettre dans sa gaine, et reçut dans ses bras Laren, qui tremblait de la tête aux talons.

— Jax !

— Pourquoi ne t'es-tu pas sauvée, comme je te l'avais dit ?

— Parce que si je l'avais fait, tu serais mort.

— Sans aucun doute. Et je te remercie, Laren. Je ne connais pas beaucoup d'hommes qui seraient restés, sans parler des femmes.

— Mais moi, j'en connais un sur qui on peut toujours compter, quoi qu'il arrive.

Ils s'embrassèrent, d'abord avec tendresse, puis plus profondément à mesure que le désir les mordait l'un et l'autre. Le sang dont l'homme était couvert teignait les seins de la femme, mais ça n'avait vraiment aucune importance.

Trois jours écoulés, quatre, ou davantage, depuis la rencontre avec l'ogre ? Jax et Laren ne mesuraient plus le temps. Ils marchaient vers l'est, lassés par cette errance qui semblait bien ne devoir jamais finir. Ils avaient traversé la veille une zone marécageuse, où la rousse se serait enlisée, sans la réaction rapide de son compagnon. Seul Jirri ne ressentait pas de découragement. À l'aise partout, il trottaït, les précédant ou les suivant, et ses yeux bleus examinaient toutes choses avec curiosité.

Ils s'arrêtèrent vers midi, pour faire du feu et déjeuner d'une bestiole au pelage carminé. Le gibier abondait, et était facile à tuer.

Jax, assis près des braises, surveillait le rôti, le retournant de temps à autre. Laren cueillait des fruits, à quelques mètres.

Une ombre passa sur Jax, en produisant un doux bruissement, et Jirri miaula sur un ton d'alarme. L'ombre se posa près de Laren, dans un battement d'immenses ailes de gaze rosée. Jax vit un corps recouvert de fines écailles de pourpre chatoyant, et une tête ronde aux larges yeux rouges cerclés d'or, dont la bouche était remplacée par une trompe enroulée sur elle-même. Cela ressemblait vaguement à une libellule caricaturant l'humanité. La chose n'avait qu'une jambe, courtaude, épaisse, terminée par une sorte de bourrelet en coussin plat, et deux bras ouverts en pinces à leur extrémité.

Ces bras se fermèrent sur la taille de Laren, qui cria. Les ailes de gaze ronflèrent.

Jax avait foncé, l'arme prête, mais il n'osait frapper de peur d'atteindre le corps de la fille, serré sur les écailles pourprées. Il sabra, cherchant à lacérer une aile, mais la chose s'était déjà élevée hors de portée.

Elle plana longuement, retomba, rebondit sur le coussin de son pied, et s'éleva de nouveau.

Laren, écrasée par une étreinte qui lui coupait le souffle, se débattait frénétiquement. Elle chercha à planter ses ongles dans les énormes yeux ronds. La trompe de la libellule se déroula, et sa pointe aiguë la piqua légèrement au cou.

Jax vit le corps aux seins dorés s'amollir, et pendre sous les ailes planantes. La chevelure d'acajou flottait au vent.

Jax courait, à demi fou de rage, Jirri galopant près de lui. La libellule s'élevait très haut, planait, retombait, s'élevait, planait, retombait. Chacun de ces vols l'éloignait davantage, et Jax comprenait bien que la poursuite était sans espoir. Même en donnant toute la rapidité dont il était capable, jamais il ne pourrait rejoindre ces ailes légères, qui le distançaient sans effort.

Il continua pourtant à courir, tant qu'il put voir un point de brillance glisser au-dessus des arbres, puis même cette trace lumineuse disparut, et il s'arrêta, appuyé à un tronc, cherchant son souffle. L'air qui entra dans ses poumons brûlait comme de l'acide.

Une colère féroce le dévorait, dirigée autant contre lui-même que contre la libellule. Il avait promis à Laren de la ramener saine et sauve, et elle venait d'être enlevée sous ses yeux, sans qu'il puisse rien faire. Il s'en voulait terriblement. La rousse était sans arme, immobilisée par quelque poison, et promise à Marrax savait quel destin, être mangée, ou servir de réceptacle à des œufs d'insectes. Peut-être même était-elle déjà morte, mais de cela, il n'était pas certain.

Jirri se frotta à sa jambe, en miaulant une interrogation.

— Nous allons retourner à cette clairière, Jirri, prendre son ceinturon. Si elle vit, elle aura encore besoin de son arme. Puis nous essaierons de suivre la trace, cette saleté est retombée régulièrement au sol, mais ça ne va pas être facile, elle planait sur de sacrées distances !

La quête fut malaisée, en effet. Sans Jirri, Jax n'aurait jamais pu retrouver la piste. Mais le chat fouillait inlassablement, et finissait toujours par découvrir l'endroit où le pied en coussin de la libellule avait touché la terre. Il

repartait, le nez au sol, pour une nouvelle recherche. Jax suivait.

Leur avance était lente, zigzagante. Jirri tournait et retournait, sa patience féline jamais lassée, et, peu à peu, au fil des heures, ils avançaient en direction du sud.

Le soir venu, ils ne s'arrêtèrent pas. La nuit sur le Jardin était assez claire. Jax avait une bonne vision nocturne, et celle du chat était parfaite. Ils continuèrent la chasse. La lune se leva. Jax niait sa lassitude. Il craignait trop, s'il relâchait sa quête, que la piste déjà malaisée à suivre se refroidisse et disparaisse définitivement. Il s'entêtait à croire Laren toujours en vie, sans doute parce que, en refusant d'admettre la possibilité de sa mort, il refoulait en même temps un vif sentiment de culpabilité. Il ne l'avait pas protégée comme il l'aurait dû.

Peu après l'aube, alors que les brumes de la nuit se dissipaient, Jax découvrit, se découpant sur l'horizon et s'élevant très haut au-dessus de la forêt, une série d'énormes bulles ovoïdes, accolées et entassées les unes sur les autres. La dernière, tout au sommet de l'étrange édifice, s'ouvrait sur le ciel. Ses bords dentelés et la distance lui donnaient une apparence d'œuf décapité. L'assemblage, d'une vive couleur orangée, reflétait le soleil levant.

De la bulle ouverte surgissaient des points brillants, qui glissaient dans une longue descente, pour disparaître sous les arbres.

Jax poussa un « Ah ! » de satisfaction. Pour en avoir vu une identique la veille, il reconnaissait ces petites taches mouvantes. Il arrivait enfin sur le repaire des libellules.

— Nous allons nous approcher un peu, Jirri, mais prudemment. Il faut essayer de voir sans être vus, et ces chacals volants m'ont l'air d'être bougrement nombreux.

— Maou.

Jax avança, se coulant comme une ombre d'arbre en arbre, et s'abritant derrière les troncs. Dans la trouée des branches, l'édifice rouge orange se précisa peu à peu. Se précisèrent aussi les corps aux écailles scintillantes, et les ailes de gaze qui planaient, larges ouvertes, avant de disparaître dans la brousse. Il en jaillissait sans cesse de l'œuf ouvert du sommet.

Jax s'arrêta brusquement, collé derrière un tronc. Une libellule venait d'atterrir à quelques mètres. Repliant ses ailes, qui lui firent une traîne somptueuse de voile rosé, elle sautilla sur son pied-coussin jusqu'à un arbuste couvert de gros fruits d'un rouge violacé. Déroulant sa trompe, elle la planta comme une lancette dans la pulpe couleur de raisin. Elle resta immobile, sa trompe se gonflant et se dégonflant au rythme de la suction. Les larges yeux cerclés d'or n'exprimaient absolument rien.

Jax se demandait s'il existait une intelligence quelconque dans cette tête couverte d'écailles, et penchait pour la négative. Ces yeux vagues et vides étaient ceux d'un insecte, et non d'un être pensant.

Tapi derrière son arbre, Jirri collé à sa cheville, Jax se gardait de remuer. Il ne savait pas s'il pourrait tuer cette libellule sans qu'elle émette un quelconque appel d'alarme. Même si ces bêtes obéissaient à des lois d'insectes, elles vivaient en communauté, ce qui pouvait parfaitement les faire réagir collectivement contre tout agresseur. Et il se rappelait trop bien Laren, immobilisée par une piqûre. S'il se faisait prendre à son tour, il ne lui serait plus d'aucune aide, et il voulait croire qu'elle avait encore besoin de lui.

La libellule ne se pressait guère. La pulpe du fruit ingérée, elle passa à un autre, et à un autre encore, ne laissant au bout des branches que des sacs de peau flétrie et ratatinée.

Jax, collé au tronc, ressentait des crampes d'impatience dans les muscles. Il dut attendre que la bête ait sucé presque tous les fruits de l'arbuste. Elle se décida enfin à déployer ses ailes, et à s'envoler.

Jax soupira de soulagement, et s'étira. Il chuchota :

— Nous ne pouvons rien faire pour le moment, Jirri, nous allons reculer. Il est impossible d'approcher de ce paquet d'œufs tant qu'elles traîneront autour. Mais elles ont probablement des habitudes diurnes. Attendons la nuit, et nous verrons.

Ils firent retraite, aussi prudemment qu'à l'aller. Jax commençait à ressentir un épuisement total. Il mangea quelques fruits, sans beaucoup calmer son estomac, qui réclamait une nourriture plus solide. Des ailes de gaze continuaient à survoler les arbres, descendant ou remontant vers l'œuf ouvert.

Jax bâilla, et chercha un arbre à sa convenance. Il sauta pour agripper une branche, et se hissa. Jirri le rejoignit à la fourche où il s'était installé. Jax se renversa, assis plus que couché, le dos contre l'écorce. Il déplaça le ceinturon de Laren, enfilé comme un baudrier à ses épaules, et qui le gênait, puis ferma les yeux. Quelques instants plus tard, il dormait. Jirri tourna sur lui-même, se roula en boule, et s'endormit aussi. L'épaisseur du feuillage pourpre les dissimulait parfaitement.

Jax rêva de nouveau de Janarella. La sorcière brune paraissait absolument furieuse.

— Chien d'Arten ! Qu'est-ce que tu fais là, au sud, alors que je t'ai dit d'aller à l'est, pour trouver le Cœur ?

— Tu sais très bien ce que je fais, puisque tu surveilles tout. Je cherche cette rousse, qui était avec moi.

— Laisse cette catin, maudite brute ! Elle ne fait que te retarder, et que t'importe son sort ? Elle est pratiquement déjà morte.

Jax apprécia le « pratiquement » à sa juste valeur. Ainsi, la rousse vivait encore, comme il l'avait espéré.

— Laisse cette pute à cheveux rouges, je te dis ! Tu ne vas pas me faire croire que tu as l'âme sentimentale ! Cette fille n'a aucune importance.

— Je lui ai promis de l'emmener au Kaitaizan, dit Jax, calmement, et elle comptait sur moi.

— Et moi ? Est-ce que je ne compte pas sur toi ? Tu t'es engagé à me rapporter cette flûte, est-ce que tu l'oublies ? Je pourrais t'en faire souvenir ! Rappelle-toi le serpent ! Si tu refuses d'obéir, je te garantis qu'il serrera ton cou !

— Eh bien, qu'il serre, dit Jax, nullement troublé. Et explique-moi un peu comment je ramènerai ta saleté de flûte si je meurs étranglé ?

— Le serpent ne te tuera pas, mais il serrera assez pour que tu sois contraint d'aller là où je veux que tu ailles !

— Vraiment ! Ecoute-moi bien, ma belle garce ! Je me suis engagé à ramener ta flûte, c'est vrai. Mais je ne suis pas pour autant devenu ton esclave. Serre mon cou tant que tu voudras. Seulement, je t'avertis que si tu le fais, je considérerai le marché comme définitivement rompu. Et ne t'imagines pas que tu pourras me faire changer d'avis, même en m'étranglant en permanence. Je ne cède pas très facilement, ce que tu dois bien savoir. En ce qui me concerne, ta flûte pourra rester dans la Tour Indigo jusqu'à la fin des temps. À moins que ton bon ami Eutaaten mette la main dessus, non ?

— Carne ! Charogne entêtée ! Que la pourriture te ronge !

— Essaie plutôt d'être pratique, ma jolie, et dis-moi où je pourrai trouver Laren, ce qui gagnera du temps.

— Tout au fond de cet assemblage d'œufs, bourrique ! Et je te souhaite bien du plaisir à essayer de la rejoindre. Tu auras l'occasion d'y rester cent fois. Tu n'as pas la moindre chance de la sauver. Mais crève donc avec elle, si tu y tiens tant ! Même si je le pouvais, je ne lèverais pas le petit doigt pour t'aider. Que Sabtris t'emporte !

Janarella fondit, se dissocia, et Jax se réveilla.

Il tâta le serpent enroulé à son cou. Le métal était frais sous ses doigts, et absolument immobile. Il sourit ironiquement. Janarella ne l'aiderait pas, affaire entendue, mais elle ne lui mettrait pas non plus de bâtons dans les roues. En colère, sans aucun doute, mais tout de même assez maligne pour ne pas aller contre ses propres intérêts. Elle n'avait plus le temps, à présent, avec Eutaaten sur la piste de la flûte, de trouver une autre poire pour la servir. Et Jax, bien que coincé dans le Jardin Rouge, se trouvait assez près du but pour qu'elle garde l'espoir de le voir réussir. Le serpent ne se mettrait pas à vivre pour l'étrangler comme il l'avait fait dans la tourelle. Jax en avait la certitude. Et Laren était toujours vivante. Promise à la mort, mais pas tout de suite, pas encore. Donc, il restait une possibilité de la sauver.

Jax se rendormit, très paisiblement.

Il rouvrit les yeux sur un ciel qui s'empourprait au couchant. Il resta un moment à l'observer. Les ailes de gaze ne le sillonnaient plus, et l'œuf ouvert au sommet de l'édifice rouge orange était déserté.

Jax s'étira, bâilla, et s'assit à cheval sur une branche.

— Allez, Jirri, en route. Rien ne bouge plus, là-bas. Ces insectes m'ont l'air de se coucher tôt. Avec un peu de chance, ils dormiront bien. J'ai rêvé de Janarella, et elle m'a dit que Laren était tout au fond de ce truc. Espérons que nous trouverons un moyen pour y entrer.

— Mrr. Maou.

L'homme et le chat descendirent de leur perchoir, et s'enfoncèrent dans la forêt.

En chemin, Jax mangea quelques fruits, pour calmer sa soif et tromper sa fringale. Jirri en fit autant, manifestement sans beaucoup de plaisir.

Lorsque le soir fut proche, Jax découvrit que l'entassement d'œufs s'allumait peu à peu, à mesure que le ciel s'assombrissait. La matière qui le composait brillait d'une curieuse phosphorescence, non étincellement, mais lueur sourde, qui semblait enclorre la lumière plutôt que la renvoyer. L'édifice luisait par lui-même, sans beaucoup éclairer alentour.

Jax fronça les sourcils. Il ne savait pas s'il fallait voir là une chance, ou un ennui. Cette luminosité pourrait l'aider à trouver plus aisément son chemin, mais pourrait aussi être fort gênante. Les insectes laissaient-ils ou non des sentinelles ? Dans l'affirmative, voir signifierait également être vu. Un problème de plus, mais inutile d'essayer de le résoudre à l'avance.

Il faisait nuit depuis un bon moment lorsque Jax arriva au but. Il fit les derniers mètres en rampant dans les

Il laissait nuit depuis un bon moment, Jax arriva au but. Il fit les derniers mètres en rampant dans les broussailles, très lentement. Précaution inutile, car, en s'approchant, il ne découvrit pas la moindre ouverture. Les bulles ovoïdes accolées montaient haut dans le ciel sombre, suivant une forme pyramidale, jusqu'à l'œuf du sommet. La matière qui les formait ressemblait à du verre, frais et glissant sous la main. Elle n'était pas lisse, mais composée d'une multitude d'alvéoles rappelant des rayons à miel, en beaucoup plus gros. La phosphorescence qui l'allumait donnait une lumière douce, et ne projetait aucun flamboiement.

Jax fit patiemment le tour de l'édifice, assez vaste pour enclore une bourgade, cherchant un chemin d'entrée, et ne le trouva pas. Manifestement, la seule ouverture de ce lieu était celle du sommet. Il soupira en examinant les œufs luisants. L'escalade était possible, les alvéoles offraient des prises, mais promettaient un dur travail. C'était bien plus haut que la tour fortifiée d'un palais royal. Il chuchota :

— Saute sur mon dos, Jirri. Le seul moyen d'entrer là-dedans, c'est de passer par le sommet. Je vais grimper.

Le chat perché sur son épaule, il commença à se hisser, une prise après l'autre. Comme il l'avait prévu, ce n'était guère facile. Au bout d'un peu de temps, il s'arrêta pour retirer ses sandales, et nouer les lanières à son cou. Les semelles de cuir dérapaient trop sur la matière glissante.

Il arriva près de la pointe du premier œuf, et l'abandonna pour passer sur un second. Il se demandait si tous les insectes dormaient. Sa silhouette noire sur l'édifice lumineux devait être clairement visible. Il n'avait pas trouvé de sentinelles à la base, mais il pouvait fort bien y en avoir en haut. Si quelque libellule guettait en ce moment de ce bord dentelé, il ne serait guère en bonne position pour combattre. Ces sales bestioles étaient armées, elles aussi, et d'une lancette qui produisait un poison paralysant. Il chassa résolument cette pensée de son esprit. Il ne pouvait rien faire d'autre que grimper, en espérant que les lieux n'étaient pas gardés, et voilà tout.

Mètre par mètre, il s'élevait, changeant d'œuf à mesure qu'il en atteignait la pointe. Il avait soif, et faim, et s'efforçait de l'oublier. Il s'arrêtait quelques instants, ses membres surmenés commençant à refuser de le servir, et repartait, obstinément.

Il arriva au dernier œuf à peu près épuisé, et se reposa un moment avant de terminer l'escalade. Nulle tête d'insecte n'apparaissait au bord dentelé de l'ouverture, mais cela, il le savait depuis longtemps. S'il y avait eu une sentinelle, il ne serait jamais arrivé jusque-là. Mais qu'en était-il de l'intérieur, et où trouver Laren ?

Il se remit en route, Jirri soufflant contre son cou. La fourrure du chat chauffait son épaule, et les griffes le piquaient par moments, mais ce poids léger était une présence amicale, celle d'un compagnon qui le suivrait toujours, où qu'il aille, même s'il décidait d'aller visiter Orren en son enfer.

Il atteignit le bord, et la phosphorescence lui montra un long et large puits. Dans ses parois alvéolées, s'ouvraient une quantité de trous ronds qui devaient être l'entrée de galeries. Autant qu'il pouvait en juger, elles étaient désertes.

Tout au fond, de petites silhouettes, nettement distinctes sur le matériau lumineux, s'agitaient, attachées à des poteaux par ce qu'il lui sembla être des fils d'argent. Des silhouettes animales variées, qui glapissaient, bramaient, feulaient, produisant un hourvari de sons, un peu amortis par la distance. L'une d'entre elles était humaine, et Jax reconnut, avec un vif soulagement, le corps doré et les cheveux roux de Laren. Bien vivante, et qui luttait, elle aussi, contre ses liens. À voir sa tête courbée, elle devait tenter de les déchirer de ses dents.

Jax entama la descente. C'était un peu moins dur que la montée, et demandait moins d'efforts. Il biaisa pour éviter le premier trou. Une longue galerie, vide heureusement, s'enfonçait tout droit. Il en sortait un souffle faible, pénétré d'une odeur acidulée.

Jax progressait, zigzaguant pour passer à l'écart des bouches de couloir. Il recommençait à transpirer, ce qui ne lui facilitait pas la tâche. Le matériau phosphorescent était terriblement glissant, et ses paumes et plantes de pieds humides y dérapaient parfois dangereusement.

Il avait fait environ la moitié du chemin lorsqu'il entendit, au-dessus de lui, un lourd battement mouillé. À l'ouverture du puits, une énorme masse effaçait les étoiles. Elle y flotta un instant, avant de piquer vers le sol.

Jax sentit le vent brassé par des ailes gigantesques. Des ailes somptueuses de papillon de nuit, d'un rouge noir, ocellées de rose et de bleu. Elles soutenaient un énorme corps fourré, dont l'extrémité inférieure s'amincissait en pointe. La tête ronde, les yeux cramoisis, et la trompe enroulée ressemblaient à ceux des libellules, en beaucoup plus gros. Quatre pattes articulées et velues surgissaient du thorax.

Le papillon géant se posa, et replia ses ailes, qui produisirent un doux bruit froissé. Closes, elles se présentaient à l'horizontale, et masquaient en partie le gros corps. Il avança, se déplaçant avec de curieux mouvements tressautants, pour s'arrêter devant un jeune daim qui bramait.

La trompe se déroula, siffla et se planta. L'animal frappé cessa instantanément de se débattre. La trompe se gonflait, et aspirait.

Jax prenait des risques considérables pour gagner de la vitesse. Il ne descendait plus, il dégringolait, d'un alvéole à l'autre et sans perdre le temps d'un détour pour éviter l'orifice des galeries.

Laren ne le voyait pas. Frénétiquement, elle tentait de déchirer avec ses dents la corde argentée qui la ligotait à un poteau de matériau phosphorescent. Elle jetait de brefs coups d'œil affolés à la trompe, qui s'enflait et se désenflait. Le daim sucé se ratatinait, devenait sac de peau flasque. Par quelque injection d'acide, la trompe semblait dissoudre jusqu'aux os de la proie.

Lorsqu'il ne resta plus de l'animal qu'un sac de peau vide, le papillon fit un petit saut de côté, pour se placer en face d'un félin rouge aux oreilles rondes. De nouveau, la trompe siffla, et se planta.

Laren sanglotait d'horreur. Elle occupait le troisième poteau, le plus proche à présent du monstre, et, dans quelques instants, son tour viendrait. Elle avait beau mordre désespérément la corde qui passait sur son épaule avant de s'enrouler jusqu'à ses chevilles, elle ne parvenait pas à l'entamer. Sa consistance élastique, caoutchouteuse, résistait à ses dents. En dépit de ses efforts, elle ne réussissait qu'à peine à l'écorcher. Ses gencives saignaient.

Le félin vidé devenait fourrure flasque. La trompe en sortit, sa lancette plâtrée de sang et d'humeurs. Le papillon sauta de côté.

Laren regarda droit dans les yeux rouges énormes, allumés d'un feu trouble. La trompe se levait, et elle hurla.

Jax n'était plus qu'à quelques mètres du sol, mais il jugea qu'il n'aurait pas le temps de l'atteindre. Il sauta, en même temps que Jirri s'envolait de son épaule. Son corps tendu décrivit un arc de cercle, se replia, et il atterrit, ramassé sur lui-même, sur le large dos velu.

L'impact de ses pieds déséquilibra le papillon. La trompe qui sifflait manqua la proie, et frappa dans le vide.

Jax avait rebondi, renvoyé par la masse élastique. Il se retourna en plein vol, et retomba à cheval sur le thorax bombé, juste à la naissance des ailes. Son premier coup d'épée trancha net la trompe qui se relevait. Jirri, agrippé à une voilure de velours ocellé, la lacérait de ses griffes. Laren avait les yeux exorbités, et ses lèvres, barbouillées d'une salive sanglante, balbutiaient des mots incohérents.

Jax chevauchait un démon furieux, qui bondissait, cabriolait, se tordait et claquait des ailes, le secouant comme un rat pris dans les mâchoires d'un dogue. Jirri fut projeté à distance par un battement de la voilure où il se cramponnait. Il atterrit sur ses pattes, et secoua la tête, étourdi.

Jax, cuisses, genoux et mollets fermés comme des tenailles, une main accrochée dans une touffe de poils rouge sombre, tenait bon. Le papillon tentait de s'envoler, et les ailes battantes l'enveloppaient, le teignant de poudre scintillante.

Il frappait de l'épée, furieusement, la lame noire s'abattant et se relevant sans répit. La tête ronde, détachée du thorax, roula au sol, et la trouble lumière des yeux rouges commença à s'éteindre. Le gros corps fourré continuait à s'agiter, et les ailes frémissaient spasmodiquement. Jax sauta à terre, en même temps que le papillon décapité se renversait. Les pattes velues gigotèrent un moment, avant de se replier.

Jax s'approcha de Laren, sans guère de hâte. Tous ses muscles protestaient méchamment. Il remit l'épée à son ceinturon, et tira le poignard, plus commode pour couper les liens. La corde argentée résistait au tranchant, et il dut entreprendre de la scier, peu à peu.

Les yeux de violette s'élargissaient de joie. Laren était sale, suante, les cheveux poissés, et la corde avait imprimé des marques rouges dans sa chair. Elle chuchota, d'une voix très enrouée :

— Tout le temps, j'ai su que tu viendrais. Tout le temps. Mais je pensais que tu arriverais trop tard.

Jax achevait de cisailer le lien d'argent. Il le déroula.

— Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire, petite. Il faut sortir d'ici avant que ces saletés s'éveillent, et je ne sais pas où en est la nuit.

Libérée, Laren s'accrocha à son cou, en le serrant convulsivement. Elle tremblait, et claquait des dents. Jax comprenait bien cette réaction nerveuse, et il la berça un moment, avec plus de tendresse qu'il voulait se l'avouer.

Laren se dégagea, et prit entre ses mains le visage qu'elle commençait à si bien connaître. Un beau visage de mâle, avec ses durs méplats et ses yeux d'eau verte encore éclaircis par le hâle et la double barre des cils bruns. Sa barbe avait poussé, et le poil dru piquait ses paumes. Elle se haussa, pour embrasser doucement les lèvres pleines.

— Merci, Jax, merci d'être ce que tu es.

Il la détacha de lui, sans brusquerie, mais fermement.

— Hâtons-nous, le temps presse. Il faut que nous soyons cachés dans la forêt avant l'aube, et nous n'aurons guère la possibilité de nous éloigner beaucoup. Ces pourritures volantes se lèvent tôt. Nous allons nous attacher avec cette corde.

— Ce n'est pas de la corde. C'est quelque chose qui sort d'une bosse qu'ils ont sur la poitrine, comme un fil d'araignée.

Jax assemblait trois morceaux du cordon brillant. Il en noua une extrémité à la taille de Laren, et l'autre à la sienne. Se rappelant le ceinturon toujours passé à ses épaules, il le décrocha et le tendit à la rousse.

— Mets-le. Nous aurons peut-être besoin de nos armes.

Il siffla Jirri, qui sauta lestement sur son dos. Laren caressa le crâne roux.

— C'est toi qui as suivi la piste, n'est-ce pas ? Merci, Jirri.

Le chat rouge, les yeux mi-clos, ronronnait en frottant sa tête contre les doigts de Laren.

— Vous aurez tout le temps de vous faire des amitiés plus tard, dit Jax. En route !

Ils arrivèrent au sommet épuisés l'un et l'autre, mais Laren, très affaiblie, ne tenait plus sur ses jambes. Durant la descente, Jax, soutenant la corde d'une main, la porta plus qu'aux trois quarts.

Lorsqu'ils atteignirent le sol, le ciel s'éclaircissait nettement à l'est. Jax coupa la corde qui les reliait, et, prenant Laren par la taille, l'entraîna au pas de course vers la forêt.

De nouveau, ils traversaient la brousse en direction de lest. L'édifice d'œufs et les libellules étaient loin, à cinq jours de marche de distance. Cinq journées paisibles, sans autre rencontre que celle du gibier. Le temps restait si sec que Jax se demandait d'où pouvait provenir l'eau des ruisseaux, qui ne baissait pas malgré l'absence de pluie. Très étonnant, mais ce n'était pas la seule chose surprenante dans le jardin, et celle-là, au moins, se révélait agréable.

Il pouvait être midi lorsqu'il s'arrêta brusquement, surpris par un éclair rouge entre les branches. Un examen attentif lui fit découvrir une masse écarlate, aux trois quarts dissimulée par le feuillage. Son sang courut plus vite, et il grimpa dans un arbre pour la voir mieux. Il cria :

— Le Cœur ! Le Cœur Rouge ! Laren ! Ça ne peut être que ça !

Laren, surexcitée, courut à l'arbre, et Jax se baissa pour lui prendre la main et la hisser près de lui. Ils regardèrent ensemble, épaule contre épaule.

Une construction de la taille d'une maison s'élevait à peu de distance. Un cœur, en effet, un cœur écarlate posé sur sa base, et dont la pointe montait vers le ciel. Il semblait sculpté plutôt que bâti, taillé dans une matière brillante qui évoquait du verre épais. Les rayons du soleil en tiraient des éblouissements cramoisis.

Jax dégringola de son perchoir, et reçut Laren dans ses bras. Ils s'embrassèrent, vibrants d'excitation, et coururent, main dans la main. Jirri bondit sur leurs traces, en miaulant d'allégresse.

La construction couleur de sang frais les dominait de très haut.

— Le Cœur Rouge ! dit Jax. Facile à reconnaître, en effet, mais si c'est cela que je dois arracher, je ne vois pas très bien comment m'y prendre. Ta légende ne dit rien de plus ?

— Non. Trouver le Cœur Rouge, et l'arracher. C'est tout ce que je sais.

— Faisons le tour, dit-il, pratique. Il y a peut-être une entrée, et quelque chose dedans.

L'autre face du Cœur leur apparut tout d'abord exactement semblable à la première, puis ils découvrirent que la fente qui le coupait était ouverte, laissant un étroit passage vers l'intérieur.

Jax y regarda, et ne vit rien. Le creux était trop sombre.

— Je vais entrer, dit-il. Reste dehors pour le moment. Je t'appellerai si tout va bien.

Il s'insinua entre les bords serrés, s'y râpa, et pénétra en forçant. Ses paupières battirent, tandis que ses yeux s'habituaient à la pénombre.

Quelque chose cliqueta près de son pied, et ses réflexes réagirent, le faisant sauter de côté, pas une seconde trop tôt. Le père de tous les scorpions, un monstre écarlate long comme l'avant-bras, attaquait.

L'insecte avait manqué son objectif, mais Jax, lui, ne le rata pas. Sa lame le trancha en deux. Un autre cliquetis, dans son dos, et il en tua un second, puis un troisième. Il cria :

— N'entre surtout pas. Ce trou est plein de bestioles rouges qui ressemblent à des scorpions, et je n'ai jamais rien vu de plus gros.

Ses yeux fouillaient les coins d'ombre.

Jirri s'insinua dans la fente. Ses prunelles bleues attentives, il renifla un moment, et fit avec prudence le tour de l'édifice. Son inspection terminée, il miaula pour signaler qu'il n'y avait plus ici d'insectes vivants.

Jax s'approcha du centre de la salle, où se dressait un très étrange arbuste, posé sur un piédestal. Sculpté dans une pierre rouge brasillante, il étendait des branches sans feuillage, garnies de petits cœurs fixés par leur pointe. Le tout, piédestal, arbuste et cœurs, semblait taillé dans un seul morceau.

Jax se demandait quelle étrange matière le composait. Il luisait autant qu'un joyau. Il se demandait aussi si c'était cela qu'il convenait d'arracher. Et de quelle façon ? Cette roche était-elle cassante ? Fragile ?

Il empoigna l'arbuste à sa base, fermement.

Avec un sec claquement, les branches se plièrent sur son torse, l'écrasant dans une étreinte impossible à rompre. Les cœurs s'ouvrirent en deux, et se refermèrent, entrant profondément dans sa chair. Cent petites bouches brûlantes



le mordaient, taraudant ses muscles, lui arrachant un râle de douleur.

Jirri cria d'alarme, et, se ruant sur l'arbuste, essaya de mordre et de griffer, sans aucun résultat.

Laren, qui attendait devant la fente, entendit l'appel angoissé de Jirri, et s'affola. Elle entra, et tira son épée. Jax se débattait vainement. Les branches l'écrasaient, lui coupant le souffle, et menaçaient de faire craquer ses côtes. Les petites bouches vrillaient toujours plus profond dans sa chair, lui infligeant une lancinante torture. Son bras droit était totalement immobilisé, pressé sur son flanc, sa main se fermant encore sur le tronc. Son bras gauche se pliait, coincé sur sa poitrine. Il tenta de le remonter.

Laren ne savait que faire. Elle ne pouvait frapper l'arbuste de l'épée sans atteindre Jax. Elle essaya de couper le tronc de son poignard, et ébrécha sérieusement sa lame.

Jax poussait sa main gauche vers son cou, centimètre par centimètre. Il grinçait des dents. Des veinules éclatées fibrillaient ses cornées, ses yeux s'exorbitaient, son visage se violaçait, et des veines se gonflaient à ses tempes. Les branches de l'arbuste le broyaient peu à peu.

Sa bouche s'ouvrit, cherchant de l'air qui n'arrivait plus.

Ses doigts tâtonnants frôlèrent le serpent, gagnèrent un millimètre, un autre, encore un. Les phalanges se plièrent péniblement sur la tête aux yeux d'émeraude.

La foudre qui le parcourait rendit pour un instant un peu de lucidité à Jax, qui était en train de s'évanouir. Sa main droite tira furieusement sur le tronc, en tordant.

Et Géha explosa.

Jax, Laren, Jirri furent saisis par une tempête de démence, emportés dans ses tourbillons de pourpre, brassés dans ses remous d'écarlate, aspirés par ses pulsations cramoisies. Ils perdirent conscience, tous les trois en même temps.

Laren s'éveilla. Elle sortait d'un rêve de feu et de sang qui lui laissait l'esprit englué. Sa tête était douloureuse, et elle y passa une main molle, rebroussant sa frange.

Sa première sensation consciente fut la soif, et un bruissement d'eau qui l'attisait. Elle rampa, sur les coudes et les genoux, jusqu'à la berge d'un ruisseau proche. Elle y trempa son visage, but longuement, replongea deux ou trois fois sa tête dans le courant, puis s'éclaboussa les seins. Elle revenait à une entière lucidité.

Le Jardin Rouge avait disparu. La brousse où elle se trouvait à présent avait une rassurante et normale couleur verte, et elle reconnut, avec une exclamation de joie, les arbres à feuilles lancéolées qui poussaient dans la Vallée.

Elle découvrit Jirri, à quelques mètres, couché sur le flanc, les pattes rigides, puis Jax, étendu sur le dos, ses doigts toujours pliés sur son collier, son autre main serrant un fragment brisé du tronc de l'arbuste rouge.

Elle courut à lui, et s'affola. Il était dans un sale état. Saignant d'une multitude de petites blessures, des marques pourpre noir striant son torse et ses bras. Ses yeux étaient fermés, son visage blême, et ses lèvres décolorées. Elle le toucha. Sa peau était froide, et humide de sueur.

Elle colla son oreille sur sa poitrine, et se rassura un peu en entendant battre le cœur, quoique trop lentement. Elle le prit sous les bras, et le traîna, mètre par mètre, jusqu'au bord du ruisseau.

Jirri s'agita. Il se dressa, et flageolant sur des pattes de chat ivre, alla tout droit plonger dans le courant.

Laren projetait des gifles d'eau sur la tête de Jax, et elle fit couler du creux de sa main un peu de liquide entre les lèvres exsangues. Les paupières battirent sur les prunelles vertes, qui étaient sans expression.

Jax desserra ses mains, se retourna sur le ventre, et rampa jusqu'au ruisseau où il but. Tirant sur ses avant-bras, il avança jusqu'au creux du courant, et laissa l'eau couler sur lui, le visage affleurant à peine.

Lorsqu'il en sortit, il tenait sur ses jambes, et ses yeux voyaient.

— Eh bien, dit-il gaiement, nous voilà enfin hors de ce Jardin, mais je serais bien incapable de dire comment ça s'est fait. Nous sommes revenus dans la Vallée, non ?

— Certainement.

— Très bien, mais où exactement dans la Vallée ? Il me faut cette Tour Indigo, à présent. Ensuite, nous partirons.

— Tu n'en as pas encore assez, Jax ? demanda ironiquement Laren. Tu as vu dans quel état tu es ?

Il sembla seulement s'apercevoir qu'il n'était pas, en effet, très frais. Il palpa ses côtes en grimaçant.

— Je ne suis pas en si mauvaise forme que ça. Je n'ai rien de cassé, du moins je ne crois pas. Le reste s'arrangera.

Il grimpa dans un arbre, sans beaucoup de souplesse, examina les environs, et vit, assez proche la ville enclose qu'il avait traversée enchaîné dans la carriole du jorani. Sur la gauche brillait le mince ruban de route pavée qui coupait la jungle. Un village de huttes la bordait.

Jax descendit.

— Filons d'ici, dit-il. Il y a un village tout près. Nous allons faire un détour, pour éviter la ville qui n'est pas bien loin. La Tour est derrière, au nord.

Laren soupira. Elle ne voyait pas la plus petite possibilité de faire changer d'avis cette tête de mule. Un scintillement attira l'attention de Jax, et il alla ramasser le morceau d'arbuste rouge qui brillait dans l'herbe au bord du ruisseau. Il l'examina un moment, pensif, faisant jouer sa chatoyance pourprée au soleil, puis le rangea dans la poche de son ceinturon. Ou il se trompait fort, ou il tenait là un joli fragment de rubis, qui remplirait à l'occasion ses poches vides. Appréciable, maintenant que les pièces d'or destinées à son voyage avaient disparu.

Ils se mirent en route, et s'enfoncèrent dans la jungle.

— Ouvre l'œil, Jirri, dit Jax. Il nous faut du gibier avant ce soir. Je suis à peu près mort de faim.

Impression que Laren et le chat partageaient pleinement.

Trois jours plus tard, ils faisaient halte avant la fin du jour pour mettre à cuire un animal qui ressemblait à un chevreau. Jax alluma le feu sous l'abri d'un arbre, afin que ses branches diffusent l'émission de fumée. Il prenait beaucoup de précautions pour éviter d'être surpris par les joranis.

Le repas terminé, il éteignit les braises en les recouvrant de terreau humide. Il s'allongea, la tête sur une racine, regardant paresseusement les premières étoiles briller dans le ciel assombri. Laren vint se coucher près de lui, et posa sa joue sur son épaule.

— Dire qu'il va encore falloir dormir dans un arbre, gémit-elle. C'est si inconfortable !

— Je ne connais pas d'autre moyen de ne pas être croqué tout cru en plein sommeil par une bestiole, à moins que tu préfères veiller une partie de la nuit, et moi l'autre, mais ce sera encore moins reposant que de dormir perché.

— On pourrait faire du feu, Jax, juste pour une fois. C'est désert, par ici.

— Pas de feu. Les flammes se voient de très loin, tu le sais aussi bien que moi. Tu veux retourner au palais ? La nouvelle reine sera sûrement ravie de te voir.

— Mais nous pouvons aussi être attaqués dans l'arbre par une bête de nuit, non ?

— Pas sans que je l'entende, et c'est tout ce qui compte. Dans un arbre, il faut grimper, ou sauter, et les branches gênent. Je m'éveillerai.

Laren passa un doigt paresseux le long du bras bronzé, et s'arrêta au creux du coude.

— Tu n'oublies jamais d'être prudent, Jax ?

— Rarement. Et c'est bien pour ça que je vis toujours.

Il se retourna sur le flanc, pencha la tête sur un sein rond, et en cerna la pointe de sa langue.

Laren referma ses mains sur les larges épaules, refréna l'envie d'y enfonce ses ongles en se rappelant qu'il était encore meurtri, puis l'oublia complètement. Mais lui ne semblait pas s'en soucier non plus.

Jax sauta de l'arbre où il avait grimpé pour un tour d'horizon, et annonça :

— On voit très bien les ruines. Nous y serons avant ce soir.

Jusqu'à ce jour, ils avaient poursuivi leur chemin sans être surpris par personne. À deux reprises, s'étant sans le vouloir un peu trop approchés d'un village, ils avaient failli croiser des joranis, mais Jirri ayant donné l'alarme à temps, ils avaient pu se cacher avant d'être vus.

Tout au long de la route, Jax, qui se méfiait terriblement des pièges à pétales de rêves, avait surveillé le terrain avec une constante attention. Pour un œil averti, ils étaient décelables.

Laren demanda :

— Mais qu'est-ce que c'est que cette flûte que tu veux prendre là-bas ?

— Je te l'ai déjà expliqué cent fois. Un truc que j'ai promis de ramener à une sorcière. Et n'y touche surtout pas ! C'est dangereux.

— Et tu appelles ça expliquer ! Tu ne m'as jamais dit un mot de plus que ce que tu viens de répéter. Avec ça, je suis bien renseignée !

— Je ne vois pas l'utilité d'en dire plus, c'est bien suffisant. Tu n'y touches pas, et voilà tout.

Laren bouda quelques instants, puis sourit de nouveau. Après tout, elle se moquait complètement de cet objet. L'important, c'était que, une fois qu'il l'aurait, il accepterait enfin de quitter la Vallée. Elle était lasse de marcher, lasse de dormir perchée comme un oiseau, lasse de ne manger que de la viande, et, par-dessus tout, lasse de craindre sans cesse. Elle voulait la sécurité.

Elle se demanda comment serait le Kaitaizan, si elle s'y plairait, et rêva à des choses agréables, telles qu'un bain chaud, des vêtements neufs, un bon repas arrosé de vin, et un lit moelleux pour dormir. Pour y faire l'amour aussi, peut-être. Elle regarda le dur profil de son compagnon. Les yeux verts surveillaient tout, sans relâche. Est-ce qu'il la quitterait ? Elle eut un pincement au cœur en imaginant ce que ce serait d'être seule, dans le lit confortable, et de s'éveiller sans trouver près du sien ce grand corps viril, et sa chaleur. Elle eut envie de lui demander ce qu'il pensait faire d'elle, mais se tut. C'était une question qu'elle ne poserait pas. Elle avait un peu peur d'entendre la réponse.

Ils arrivèrent aux ruines en fin d'après-midi. Les vieilles pierres rongées disparaissaient, enfouies dans la végétation. Des restes de sculptures demeuraient sur leurs faces, si érodées par le temps qu'il était impossible de retrouver ce qu'elles avaient représenté.

La Tour Indigo s'élançait vers le ciel. Un dôme rond la coiffait. Elle était intacte, lisse, composée d'un matériau opaque, inidentifiable, qui renvoyait la lumière. L'intensité de sa couleur bleue était blessante. C'était une curieuse construction, témoin d'un très lointain passé. Sa forme était bizarre, illogique, et son étrangeté ne venait pas seulement du fait que le temps l'avait épargnée, tout en détruisant les bâtiments voisins.

Jax s'approcha de l'entrée de la Tour, une ouverture sans porte. Un squelette était couché en travers du porche. Il regarda pensivement les os jaunis et la grimace du crâne. Il se rappelait l'avertissement de Janarella : « Méfie-toi. Il se peut qu'il y ait un gardien ». Le squelette était de petite taille, et Jax supposa qu'il s'agissait là d'un jorani. Mais tué par quoi ?

Laren posa la même question :

— Qu'est-ce qui l'a tué, Jax ?

— Comment veux-tu que je le sache ? La sorcière m'a dit que cette Tour était peut-être gardée. Aussi, tu vas m'attendre là, sans bouger, comme une bonne fille. Et quand je dis sans bouger, c'est sans bouger. N'entre pas là-dedans, même si tu entends des bruits qui ne te plaisent pas. Compris ?

— Oui.

Mais Laren faisait quelques réserves, qu'elle préférait ne pas exprimer. Si elle pensait qu'il avait besoin d'aide, elle entrerait, gardien ou pas.

Jax reprit :

— Jirri, tu viens avec moi. Si ce gardien est immatériel, il faut que tu sois là.

— Maou.

Jax tira son épée et fourgonna le long des montants de l'entrée, puis sur le sol, au-delà du porche. Il ne découvrit pas de piège. Il entra, et ressortit presque aussitôt.

— Noir comme dans un four, là-dedans. Il me faut une torche.

Il coupa un morceau d'une de ces lianes dont la sève avait des propriétés combustibles, l'embrasa, et entra de nouveau. Jirri fila derrière lui.

Laren entendit les pas décroître et resta seule devant le porche, tendue, guettant le moindre bruit.

Jax montait un escalier qui tournait et retournait. Il vérifiait chaque marche avant d'y poser le pied. La torche laissait des zones d'ombre, et il les fouillait, les yeux attentifs. Jirri suivait, collé à ses talons. Ses prunelles bleues surveillaient aussi.

En dépassant le quatrième tournant, Jax découvrit un second squelette, cassé sur les marches. Pourtant, rien ne se montrait, et il ne ressentait pas cette aura de terreur qui se dégage habituellement des lieux maudits. Mais quelque chose, dans cette Tour, tuait, indiscutablement. Un seul squelette aurait pu à la rigueur être le résultat d'une mort accidentelle, mais sûrement pas deux.

Laren, devant le porche, jouait machinalement avec le pommeau de son arme, tout son être concentré dans ses oreilles. En dehors des bruits habituels de la jungle, il n'y avait rien à entendre. Elle était considérablement plus inquiète, en ce moment, que Jax, qui poursuivait son ascension avec la même lenteur prudente, sans ressentir plus de crainte qu'il en eût éprouvé dans toute aventure comportant des risques.

Il déboucha sur un palier, et une nouvelle ouverture sans porte. Avant d'entrer, il vérifia tout de la pointe de son arme, très soigneusement.

Il pénétra dans une petite pièce circulaire, coiffée d'une voûte qui devait être l'envers du dôme de la Tour. Découvrant une torchère près de la porte, il y planta sa liane.

La pièce avait dû être, autrefois, revêtue de précieuses boiseries, mais il n'en demeurait que des pans éclatés, et une poudre fine accumulée au pied des murs. Des tapisseries mangées, rongées, pendaient encore çà et là, gardant d'infimes traces de broderies ternies dans leurs plis. Elles semblaient si desséchées que Jax pensa qu'elles tomberaient probablement en poussière s'il les touchait.

La voûte de matériau bleu était bizarrement creusée d'alvéoles, qui rappelèrent à Jax, en plus petit, ceux qui composaient l'édifice des libellules.

Un autel se dressait au centre de la salle, recouvert des restes d'un tapis à franges rongé. Un petit écrin bleu était posé dessus, et Jax grogna de satisfaction. La flûte à sa portée, enfin, et, jusqu'à présent, le gardien, si gardien il y avait, ne s'était pas montré.

Mais le piège pouvait se trouver dans l'autel. Jax réprima l'impulsion qui le poussait à saisir l'écrin de suite, et vérifia de nouveau tout de la pointe de sa lame. Toujours rien. Il se décida, se pencha, et referma sa main sur l'écrin.

Un bruit léger qui naissait dans la voûte lui fit renverser la tête, en même temps que Jirri miaulait un appel d'alarme. Le bruit s'accroissait, se faisait ronflement, musique stridente, et Jax vit les insectes surgir des alvéoles. D'un bleu étincelant, longs comme le pouce, leurs ailes vibraient, tandis qu'ils se préparaient à s'envoler.

Jax comprit instantanément, et réagit avec une extrême rapidité. Ses réflexes étaient en action en même temps qu'il trouvait la solution au problème posé. Non pas un gardien, mais cent, mille, tous porteurs d'aiguillon, et qui faisaient ronfler la voûte de leurs ailes.

En un saut. Jax était à la torchère, en trois autres, il enflammait les restes de tapisseries qui s'embrasèrent d'un seul coup. Puis il courut. Jirri le précédait déjà dans l'escalier.

seul coup. Puis il courut. Jirri le précédait déjà dans l'escalier.

Jax sautait les marches, par trois ou quatre à la fois. Un insecte le rattrapa, et une aiguille de fer rougi entra dans son cou. Une deuxième pénétra son dos, quelques instants plus tard, puis son épaule, puis son bras.

Il surgit du porche, jeta la torche derrière lui, et, saisissant Laren par le poignet, il l'entraîna.

— Cours !

Laren qui ne comprenait pas saisit bientôt les choses en entendant zonzonner à son oreille. Une aiguille brûlante s'enfonça dans sa joue.

Ils coururent, et s'en tirèrent à peu de frais. Jax avec une dizaine de piqûres, et Laren trois ou quatre. Seul Jirri n'avait pas été touché, mais il avait très largement devancé les autres dans la fuite.

— Une sacrée veine, dit Jax. Ces vieilles tapisseries sèches ont flambé comme de la paille. Le feu a dû se communiquer aux restes de boiseries, et les flammes et surtout la fumée ont paralysé les insectes. Si nous les avions eus tous sur le dos, nous serions morts, comme ces deux pauvres types. Jirri s'en serait tiré, peut-être, il peut courir très vite. Un gardien. Tu parles ! Mais j'ai cette damnée flûte.

Il ouvrit l'écrin, traversé par la crainte subite qu'elle ne soit pas dedans, mais elle s'y trouvait bien. Une toute petite flûte, moins grande que la main, percée de trous minuscules. D'un bleu acide, brillante comme un joyau, elle ressemblait à un jouet d'enfant princier. Il en montait un froid tel que Jax avait le visage et les doigts gelés.

Il referma le couvercle, qui s'emboîta avec un léger dé clic. À présent, l'écrin dans sa main était normalement tiède, et il ne comprenait pas par quel prodige le froid ne se communiquait pas au matériau qui enfermait cette flûte de gel. Enfin, appréciable, de toute façon. Transporter un objet glacé aurait posé quelques problèmes.

Il ouvrit la poche de son ceinturon. L'écrin y logeait juste, mais ne laissait plus de place pour le morceau de tronc rouge. Il le donna à Laren.

— Mets ça dans ta ceinture. Je crois bien qu'il s'agit d'une pierre précieuse. Nous verrons cela avec un orfèvre au Kaitaizan.

Laren rangea l'objet, après l'avoir fait jouer dans la lumière.

— Bon, dit-elle, tu as ta flûte. Qu'est-ce qu'on fait à présent ?

— Pour le moment, nous allons chercher un arbre commode pour dormir. Le soir sera bientôt là. Demain, nous prendrons la route vers le Kaitaizan.

Laren palpa sa joue, où s'enflait une vilaine bosse rouge, et se plaignit :

— C'est horriblement douloureux.

— Ça va passer, dit Jax, sans beaucoup de compassion.

Il était satisfait d'avoir la flûte, et quelques piqûres, pénibles, il voulait bien l'admettre, ne lui paraissaient pas très cher payé pour le résultat.

Mais, durant la nuit, il changea un peu d'avis. Lui et Laren furent passablement malades, brûlés par une forte fièvre. Leurs piqûres avaient beaucoup enflé, et le sang y battait en pulsations douloureuses.

Vers le matin, les choses s'arrangèrent, et ils ressentirent un mieux sensible. Ils s'offrirent tout de même une journée de repos, et restèrent à paiser sur le bord d'un ruisseau. Jirri, en pleine forme, se chargea de la chasse.

Ils approchaient de la Barrière quand Jax commença à être sérieusement préoccupé par le problème que posaient leurs vêtements. Ils vivaient demi-nus, ce qui convenait parfaitement au climat très chaud dans lequel ils évoluaient, mais il n'en serait pas de même au sommet des montagnes. S'y aventurer sans être convenablement protégé contre le froid reviendrait à courir vers une mort certaine. Jax pensait bien récupérer ses fourrures, laissées dans la grotte aux cristaux, mais cela ne suffirait pas pour deux.

Il décida de s'approcher d'un village, et d'y aller faire un tour de nuit, afin d'essayer de voler quelque chose qui pût servir à la confection de vêtements chauds. Il espérait vivement y réussir. S'il ne trouvait rien, il serait contraint de laisser Laren dans la Vallée, en attendant qu'il passe au Kaitaizan, et en revienne en rapportant le nécessaire. Solution qui lui déplaisait fortement. Outre qu'il lui faudrait effectuer deux fois une escalade pénible, Laren resterait seule pour affronter les dangers de la jungle, plus ceux qui pourraient résulter d'une éventuelle rencontre avec les joranis.

Jax partit au crépuscule. Durant la matinée, il avait repéré un village de huttes assez important pour offrir, peut-être, quelques possibilités. Il laissa Laren perchée dans un arbre, en compagnie de Jirri.

Il ne se pressait pas. Il avait une assez longue distance à couvrir, mais il ne tenait pas à atteindre le village trop tôt. Il convenait que les joranis aient eu le temps de s'endormir.

Il l'atteignit peu après le lever de la lune, et pesta parce qu'elle éclairait beaucoup trop bien. La lune n'est pas l'amie des voleurs. Les huttes étaient silencieuses, mais il attendit tout de même un bon moment avant de s'en approcher.

Le village était enclos d'une palissade, et Jax, en l'escaladant, se félicitait de ce que la Vallée fût un pays sans chiens. Des aboiements n'auraient pas arrangé ses affaires. Tout était calme, et, apparemment, tout dormait. Des ronflements sourdaient des huttes, des cochons grognaient dans un enclos, et un enfant pleurnicha dans son sommeil.

Jax, maudissant la clarté lunaire, rampa très lentement jusqu'à la première hutte, et s'insinua par l'ouverture basse. Lorsque ses yeux se furent adaptés à l'obscurité plus profonde qui y régnait, il ne trouva rien qui pût servir à ses projets. Un homme, une femme et un jeune garçon dormaient sur des couches d'herbe sèche, parfaitement nus, et la pièce ne contenait rien de plus intéressant que quelques cotonnades qui ne seraient d'aucune utilité. Jax sortit, toujours à plat ventre. Il ne faisait pas le moindre bruit.

Les quatre huttes suivantes ne lui offrirent rien de plus. Il commençait à craindre de devoir repartir bredouille, mais, en entrant dans la cinquième, il se sut dans les bonnes grâces de Marrax. Elle était vide d'occupants, et servait d'entrepôt. Entre des sacs de toile, des échafaudages de paniers et des cordes enroulées, il découvrit une pile de couvertures de laine légère, à tissage lâche, puis des tapis de feutre qui lui parurent tout à fait propices à la confection de bottes. Il en prit deux, plus un paquet de couvertures, et noua le tout en un ballot volumineux, mais peu pesant.

Il repartit vers la palissade, en lente reptation. Il l'avait presque atteinte lorsque des sons l'arrêtèrent. Des sons très étonnants. Une série d'imprécations proférée à mi-voix, dans un langage que Jax comprenait parfaitement. Celui en usage dans toutes les régions du Sud.

C'était si surprenant qu'il repartit en arrière, pour se rapprocher de la source de cette voix. Qui, au nom de Marrax, pouvait bien jurer dans la langue du Sud ici ? Jax savait qu'il prenait un risque inutile. Celui qui avait proféré ces malédictions, quel qu'il fût, était bien réveillé. Il balança un instant. Sans doute serait-il plus sage de partir, maintenant qu'il tenait ce qu'il était venu chercher. Sa curiosité l'emporta. De toute façon, il espérait bien voir sans être vu.

En contournant une hutte, il découvrit le possesseur de la voix maudissante, qui avait en effet de très bonnes raisons pour pester. Jax voyait le dos d'une silhouette étroitement ligotée à un pieu fiché en terre. Un homme, de trop grande taille pour être un jorani, et qui d'ailleurs portait chemise, culotte et bottes. Il se tortillait rageusement, essayant manifestement de desserrer ses liens. Un malchanceux, venu visiter la Vallée par défi ou curiosité, et qui s'était fait

prendre, tout comme Jax plus tôt. Cette similitude de situation inclina ce dernier à la générosité. Couper les cordes de ce prisonnier ne prendrait guère de temps. Ensuite, il pourrait aller se faire pendre où il lui plairait.

Jax rampa jusqu'au pieu, et toucha légèrement la jambe de l'homme en chuchotant :

— Pas de bruit ! Je vais te libérer.

Il trancha les liens de son poignard. L'homme, frottant ses membres engourdis, se retourna. Ses yeux s'agrandirent, et sa bouche béa de stupéfaction. Jax faisait exactement la même mimique. Puis il dit en riant :

— Je crois que nous voilà quittes, ami.

Casto riait aussi, ses paupières sombres plissées de plaisir.

— Au nom de Jekero ! Mais qu'est-ce que tu fais là, Arten ?

— Je peux te retourner la question. Mais viens, filons en vitesse. Nous aurons du temps pour parler.

Ils rampèrent jusqu'à la palissade, l'escaladèrent, et s'enfoncèrent dans la brousse. Jax expliqua qu'il était avec une fille, et ils se dirigèrent vers le lieu où il avait laissé Laren. En chemin, ils bavardèrent.

Casto dit qu'il était venu visiter la Vallée pour l'aventure, et par curiosité. Jax donna la même raison. Pour le moment, il ne voulait pas parler de la flûte. Il s'étonnait de la coïncidence qui, croisant leur route, les rejoignait une nouvelle fois, juste dans ce lieu perdu. Mais pour avoir couru le hasard durant des années, il avait appris à connaître ses caprices, et il ne s'interrogea pas plus longtemps.

Laren fut un peu plus que surprise de voir Jax revenir accompagné. Il y eut de nouveaux bavardages, qui durèrent une bonne partie de la nuit.

Le lendemain dans la matinée, alors qu'ils se baignaient tous trois dans un ruisseau, Casto annonça qu'il allait s'en aller. Il ne désirait pas retourner au Kaitaizan, mais bel et bien continuer à explorer la Vallée. Jax fut passablement abasourdi.

— Mais je t'ai raconté ce que j'y avais vu. Ce n'est guère passionnant.

— J'ai envie de voir moi-même.

— Tu fais à ta guise, bien sûr, mais si tu veux mon avis, les aventures possibles ne manquent pas, et il y en a de plus agréables.

— C'est celle-ci qui me tente.

— Comme tu veux, ami. Tu pars maintenant ?

— Dès que je serai sec.

Jax regrettait un peu cette décision. Il aurait apprécié d'avoir Casto avec lui pour l'escalade, dont il ne se rappelait que trop bien les difficultés. Laren était solide, et courageuse, mais elle était femme, et la nature imposait ses limites à sa résistance physique. Toutefois, il se tut, sans insister. Chacun est libre de ses actions.

Casto sortit du ruisseau, et s'assit sur la berge. Il coupa une graminée, et la mâchonna distraitement. Ses cheveux mouillés s'agglutinaient en petites bouclettes.

Jax, allongé sur le ventre dans le creux du courant, s'appuyait sur ses coudes. Laren assise à côté de lui jouait à le bombarder de menus cailloux. Il l'attrapa par le poignet, la fit choir, et lui plongea la tête sous l'eau. Ils se bagarrèrent gaiement.

Casto rêvassait. Il avisa le ceinturon de Jax, abandonné dans l'herbe, et le tira à lui. Il admira l'épée noire, et la prit en main. Quelle belle arme ! Lourde, avec des tranchants très affilés, et une poignée bien adaptée à la paume. Ancienne, assurément, on ne faisait plus d'aussi beau travail à présent, même à Tulsor. Il rêva un moment sur les signes gravés de la lame. Il aurait payé cher pour avoir une épée semblable. Jax avait de la chance.

Il posa l'arme près de lui, et examina le ceinturon. Beau travail aussi. Des éclats de pierres précieuses, finement incrustés, dessinaient des losanges sur sa surface. Il palpa le cuir souple, et fut surpris de sentir un objet sous ses doigts. Par curiosité, il plongea sa main dans la poche.

— Les tripes de Jekero !

Jax lâcha Laren qu'il tenait par les cheveux, et se retourna.

Casto avait ouvert l'écrin, et regardait fixement la flûte, une expression de colère sur le visage. Le froid lui gelait les doigts, et il referma sèchement le couvercle.

— La flûte ! La flûte de verre froid ! Et c'est toi qui l'as, bourrique d'Arten ! Bien sûr. J'aurais dû comprendre plus tôt, à te retrouver ainsi sur mon chemin.

Jax se découvrait peu surpris. Son inconscient avait dû travailler sur le problème, et lui en fournir la réponse, même si elle ne lui était pas apparue aussi clairement qu'à présent. Il dit, et il ne questionnait pas mais affirmait :

— Tu es l'envoyé de cet Eutaaten !

— Et toi celui de cette Janarella ! Qu'Ubar me dévore ! Toi ! Toi entre tous !

Jax sortait du ruisseau. Il dit d'une voix calme :

— Remets cette flûte où tu l'as prise, Casto.

L'Egridien serra son poing sur l'écrin. Ses yeux se rétrécissaient.

— Il me faut cette flûte ! Il me la faut ! J'ai assez sué pour arriver ici.

— J'ai dû suer un peu plus que toi, dit Jax doucement. Et c'est moi qui l'ai.

Casto se levait, sans hâte. Il répondit, avec la même douceur :

— Si tu peux la garder.

Les deux hommes s'observaient, encore calmes, mais les muscles tendus, l'éclat des prunelles, annonçaient l'explosion possible.

Laren eut peur. Elle savait de quoi Jax était capable, mais cet Egridien paraissait bien de taille à lui tenir tête. S'ils se battaient, qui gagnerait ? Elle réprima durement l'envie qu'elle avait de courir pour se mettre entre eux. Elle comprenait trop bien l'inutilité d'un tel geste. S'ils décidaient de s'affronter, rien ne les arrêterait.

Le choc qu'elle redoutait ne se produisait pas. Les deux hommes restaient face à face, à un mètre l'un de l'autre.

Jax n'avait pas très envie d'attaquer. Il n'était pas suffisamment en colère. Il avait de la sympathie pour Casto. Il ne prendrait aucun plaisir à le tuer. Pour réagir, il attendrait l'agression.

L'Egridien semblait, lui aussi, hésitant. La rage qui avait brûlé dans ses yeux sombres s'éteignait. Le poing fermé sur l'écrin bleu se desserra un peu.

— Je vais te proposer un marché, Jax. Tu as la flûte. Bon. Mais il faut la ramener au Casim. Nous pouvons le faire ensemble. Arrivés à Nizzar, nous nous battons pour savoir à qui elle reviendra. D'accord ?

Jax ne prit guère de temps pour réfléchir. La solution lui convenait parfaitement. Il fallait ramener la flûte, en effet, et l'aide de Casto serait très appréciable. De plus, cela repoussait l'échéance d'un combat qu'il ne désirait pas tellement entreprendre. D'ici le Casim, il pouvait se passer bien des choses. Et le sort déciderait peut-être à leur place de celui à qui reviendrait la flûte. Demain est un autre jour.

— D'accord.

Casto s'accroupit pour remettre l'écrin bleu dans la poche du ceinturon. Jax retourna dans l'eau. Laren soupira de soulagement. Jirri, qui, allongé sur une branche avait guetté durant toute la scène, referma les yeux. Lui aussi se sentait beaucoup plus à l'aise. Il aimait bien Casto, qui le traitait avec le respect dû à un être, et non avec la condescendance que l'on accorde à un chat.

Le bain terminé, Jax, Casto et Laren se mirent à la confection de vêtements et de bottes de feutre, en les assemblant avec des fibres de lianes sèches. C'était une tâche plutôt ennuyeuse, et lente. Jirri partit chasser, mais lui trouvait sa besogne plaisante.

Durant la nuit, Jax rêva encore de Janarella. Cette fois, les yeux noirs de la sorcière étaient enragés.

— Est-ce que tu es fou ? J'avais réussi à brouiller le miroir d'Eutaaten pour qu'il ne puisse plus guère t'y suivre, et c'est là un tour qui m'avait demandé des efforts que tu n'imagines pas. Il ne savait pas que tu avais la flûte. Il te croyait toujours coincé dans le Jardin Rouge. Mais je ne peux rien faire pour l'empêcher de surveiller son envoyé, et en le cherchant, il te retrouvera aussi ! Ce Noir est ton ennemi mortel. Tue-le ! Tout de suite ! Coupe-lui le cou pendant qu'il dort !

— Voilà que tu te mêles de nouveau de mes affaires, dit Jax, paisible, et je t'ai déjà expliqué qu'elles ne te regardaient pas tant que ça.

— Tue-le ! Ou c'est lui qui te tuera. Il en forme le projet, et il t'attaquera par surprise. Je le sais !

— Tu mens. Casto ne me poignardera pas dans le dos. Et c'est une chose que je ne ferai pas non plus. Aussi, laisse-moi en paix.

— Très bien, chacal ! Débrouille-toi entre ce Noir et Eutaaten. Mais s'ils te prennent la flûte et que tu survives, tu le regretteras ! Je m'occuperai de toi. Tout particulièrement. Tu mourras étranglé, et je te promets que tu auras tout le temps de bien l'apprécier !

— C'est ça ! Dorlote-toi avec cette idée si elle te console. En attendant, j'ai toujours la flûte, aussi, sors de mon sommeil, et retourne au démon qui t'attend.

Janarella, après un dernier regard meurtrier, s'effaça comme une flamme de chandelle s'éteint. Jax se réveilla. Il jeta un coup d'œil à la branche voisine, où Casto reposait, mi-assis, mi-couché, les yeux clos, et le visage détendu. Jax sourit, déplaça un peu la tête de Laren qui lui écrasait le bras, tortilla son dos où l'écorce de l'arbre s'imprimait, et se rendormit.

Au matin, alors qu'ils se mettaient en route vers la ligne de montagnes, Casto exprima, mi-figue, mi-raisin :

Mon sorcier, Eutaaten, il aimerait bien que je te tue. Sans attendre, et de préférence sans prendre de risques.



— MON SOUCIET, Eutaaten, il aimerait bien que je le tue. Sans attendre, et de préférence sans prendre de risques.

— Comme c'est curieux, dit Jax, innocent. Cette jolie garce brune que je sers éprouve exactement le même désir. Mais dans l'autre sens, bien sûr.

Ils se regardèrent, impassibles l'un et l'autre, puis leurs paupières se plissèrent imperceptiblement, leurs lèvres frémirent, et ils éclatèrent de rire ensemble.

Jax trouva que franchir la montagne, au retour, se révélait considérablement plus simple qu'à l'aller. Lui et Casto s'entraidaient ; Laren se débrouillait très bien, et sans se plaindre. Jax avait récupéré ses fourrures et sa corde dans la grotte aux cristaux, et Casto avait repris un ballot identique dissimulé dans une anfractuosité. Le plus dur fut le froid. Leurs corps habitués à la chaleur de la Vallée s'y réadaptaient difficilement.

Il pleuvait lorsqu'ils atteignirent le Kaitaizan. Les averses glacées les avaient passablement gênés durant la dernière partie de la descente.

Jax se fit prêter un peu d'or par Casto, qui, lui, avait conservé sa fortune dissimulée dans ses bottes, et alla récupérer son cheval. L'Egridien partit vers une autre maison, pour y reprendre sa propre monture.

Jax paya pour la garde de sa bête, et acheta des vêtements plus civilisés que ceux qu'il portait. Il prit pour Laren une tenue de jeune garçon. Il savait qu'elle refuserait de se séparer de son arme, et s'il était assez courant que des femmes voyagent en habits masculins, il l'était moins de voir une épée pendre sur une robe.

La paysanne qui le reçut poussa les hauts cris en le reconnaissant. Elle était disposée à l'interroger des heures durant sur la Vallée, mais Jax se borna à lui fournir des renseignements succincts. Il n'avait aucune envie d'entreprendre le récit détaillé de ses aventures. Son interlocutrice, lasse de lui arracher des monosyllabes ou des phrases ne comportant guère plus de trois ou quatre mots, se résigna en soupirant à rester sur sa curiosité.

Il retrouva Casto, puis Laren, qui attendait avec Jirri à quelque distance du hameau. Lui et la fille s'habillèrent à peu près convenablement. Ils partirent en direction de la ville la plus proche.

Jax et Casto passèrent les portes de la ville de Raden par un matin brumeux et froid. Les premières gouttes d'une pluie mêlée de neige fondue commençaient à tomber. Ils étaient vêtus de façon sensiblement identique, chemise, culotte et bottes de peau, plus une veste de loup sanglée par le ceinturon. Jax avait fait coudre l'écrin bleu dans l'ourlet de la sienne. L'épaisseur de la fourrure le cachait fort bien.

Il avait quitté Laren un moment plus tôt, la laissant installée dans une petite maison confortable, et munie d'assez d'argent pour être à l'aise durant pas mal de temps. Le morceau de tronc rouge s'était bien révélé être du rubis, au final, et si l'orfèvre à qui Jax l'avait proposé s'était étonné de sa forme bizarre, il n'avait pas très bien dissimulé sa convoitise. Ce manque de réserve lui avait valu de le payer très cher. Jax en avait profité pour résister fermement à toute tentative de marchandage. La majeure partie de la somme obtenue se trouvait à présent à la disposition de Laren, Jax n'ayant gardé pour lui que l'indispensable pour assurer son retour.

Il avait eu du mal à se séparer de la rousse. Non seulement parce quelle s'accrochait à son cou, mais parce que lui-même n'avait pas tellement envie de la quitter. Brusquement, sans pouvoir s'en expliquer la raison, il s'était surpris à lui dire qu'il reviendrait. Le pire était qu'il le pensait réellement, pour la première fois de sa vie. Il en était très étonné. Il ne comprenait pas du tout pourquoi cette fille pouvait avoir plus d'importance que d'autres, prises et laissées sur son chemin, mais le fait était là, et, s'il vivait, il reviendrait quelque jour, comme il l'avait promis.

Il aurait pu l'emmener avec lui, comme elle l'en priait, mais même si la séparation lui coûtait un peu, il tenait à partir seul. Durant les mois passés avec elle, il avait apprécié son courage, sa bonne humeur, et son ardeur à l'amour, mais à présent, il voulait ne plus avoir à dépendre que de lui-même. Il la laissait pourvue d'or, dans une ville paisible, gouvernée par un baron qui avait une réputation d'homme juste. Donc, elle ne risquait rien à y demeurer.

Jax laissait aller le cheval à sa guise, si visiblement plongé dans ses pensées que Casto demanda :

— Ça t'ennuie de la laisser ?

— Oui et non. Elle me manquera, c'est sûr, mais...

— Mais tu préfères ta liberté. Je ne te donne pas tort.

Jirri, roulé en boule entre les cuisses de Jax ouvrit un œil, et le referma. Les humains étaient bien difficiles à comprendre. Lui n'avait jamais de problèmes avec les chattes de rencontre. Il se prépara à dormir. La meilleure façon de tuer le temps lorsqu'il n'y a rien de plus intéressant à faire.

Jax et Casto prirent la direction des frontières du Pallian. Ils s'écartaient du chemin direct, allongeant ainsi leur voyage, mais il devenait indispensable de rejoindre une région plus chaude. Le froid régnant sur le Kaitaizan allait s'accroissant, la neige avait commencé à tomber, et, bientôt, elle bloquerait tous les chemins. Mieux valait donc faire un détour. De la côte du Pallian, ils pourraient également s'embarquer pour le Casim. La traversée serait plus longue, voilà tout. La route à faire aussi, mais plus aisée à suivre. De toute façon, rien ne pressait tellement.

Jax et Casto quittèrent le Kaitaizan et ses montagnes enneigées pour entrer au Pallian. Ils y pénétrèrent par une large vallée, et suivirent le fleuve qui coulait en son centre. Ils traversaient une zone de vergers dépouillée à présent de son feuillage, et les arbres nus se découpaient sur le ciel clair. Çà et là, des demeures, plus fermes que châteaux, dressaient leurs murs de pierre ocrée sous des toits de tuile d'un rouge éteint. Un vent vif assez frais secouait la crinière des chevaux. Sur les pentes plantées de vignes, des silhouettes humaines se courbaient vers le sol. Une ville s'étalait à l'horizon, coupée en deux par le fleuve.

— Tu ne peux pas savoir, dit Casto, à quel point je suis heureux de retrouver du soleil. Je déteste la neige.

— Je le sais on ne peut mieux. Tu n'as pas cessé de pester contre le froid durant tout le voyage.

— Je te propose, dit Casto, de faire un tour dans cette ville. Offrons-nous un jour ou deux de détente.

— Tout à fait d'accord, dit Jax, Marrax sait si je suis fatigué de cette vie de sauvage.

Ils entrèrent dans la cité vers le milieu du jour, y déjeunèrent, et passèrent l'après-midi à différentes occupations. Ils achetèrent des vêtements, avant d'entrer aux bains publics. Ils y mijotèrent dans de l'eau très chaude, se firent raser et couper les cheveux. Puis ils gagnèrent une auberge, y louèrent une chambre qu'ils partageraient, et confièrent leurs chevaux au garçon d'écurie avant de ressortir.

Ils étaient propres, et vêtus de neuf. De leur ancien équipement ne demeuraient que les armes et les vestes de loup, encore utiles en raison de la saison froide.

— Allons dîner, dit Casto, et nous trouver une paire de filles pour finir la soirée.

Ce programme convenait parfaitement à Jax. Il l'approuva.

Ils s'enfoncèrent dans des rues balayées par le vent. Le bruyant trafic de la journée se calmait, et les passants devenaient moins nombreux. La lune brillait sur les toits.

Jirri, qui reniflait, le nez fureteur, miaula pour annoncer qu'il partait à ses propres affaires. Jax sourit en le voyant filer dans une ruelle.

— Ce coquin rouge a senti une piste de chatte. Il va courir toute la nuit, et se bagarrer pour sa belle. Nous le retrouverons à l'auberge demain.

Musardant au hasard des rues, les deux hommes pénétrèrent dans un quartier plus animé, et, trouvant une taverne à leur convenance, y entrèrent.

Quelques instants plus tard, assis l'un en face de l'autre, ils commandaient leur repas. La chaleur de la pièce enfumée et bruyante les assaillait, et ils retirèrent leurs vestes, pour les poser sur un tabouret proche.

Ils mangèrent, arrosant le dîner d'un vin clair, très légèrement acide, et restèrent ensuite à bavarder, en se repassant une cruche d'alcool de fruit, doux et âpre à la fois.

La salle restait très animée, parcourue de clients, de servantes pressées transportant des plats, et de filles plus ou moins fraîches qui rôdaient autour des tables. L'aubergiste, rouge et suant, s'activait devant l'âtre. Un gamin faisait tourner la broche, sa main protégée d'un chiffon.

Deux bras se nouèrent au cou de Casto, et des seins ronds se pressèrent sur son dos.

— Tu m'offres à boire, beau mâle ?

L'Egridien pivota pour découvrir une petite blonde assez jolie, vêtue d'une blouse à lacet qui dégagait largement ses épaules, ses jambes nues sortant d'une jupe très ample, ajustée à la taille. Il sourit, en l'attirant sur ses genoux, et lui passa la cruche.

— Bois, ma belle.

La fille avala une bonne lampée, puis souffla, passant une langue pointue sur ses lèvres. Elle frotta sa joue contre celle de Casto, les yeux mi-clos.

Jax, assailli à son tour par-derrière, repoussa d'une sèche bourrade la jolie garce qui essayait de le tenter. Il s'intéressait à quelque chose d'autre, et de plus plaisant. Depuis le début du repas, il guettait la table d'à côté, et la

jeune femme qui y dînait en compagnie de deux hommes. Le trio portait des vêtements de bourgeois cossus.

Lorsque Jax avait, pour la première fois, détaillé sa voisine avec une admiration non déguisée, et assez insolente, celle-ci ne s'en était aucunement offusquée. Jax la trouvait franchement belle, et très à son goût. Elle portait une robe de soie bleue brodée de rouge sombre, décolletée jusqu'à la naissance des seins, qui cachait fort peu un corps appétissant. Ses longs cheveux noirs étaient retenus par un large bandeau d'or tressé. Des yeux gris très clairs, frangés de cils sombres, regardaient de temps à autre le voisin, et s'ils ne contenaient pas de franche promesse, ils ne refusaient pas non plus.

Jax s'interrogeait sur l'opportunité d'entamer une petite querelle pour se débarrasser des hommes qui accompagnaient la belle brune lorsqu'ils appelèrent l'aubergiste, et réglèrent leur repas.

La jeune femme sourit très franchement à son voisin, et lui demanda :

— Pourrais-tu me rendre un service ?

— Je suis tout à ta disposition. Que puis-je faire pour toi ?

— Mes amis doivent partir, et j'aurais voulu rester encore un moment. Gasten va chanter, et j'aimerais l'entendre. Mais, bien sûr, je ne peux rentrer seule. Pourrais-tu attendre avec moi, et me servir d'escorte ensuite ? À moins que ta soirée soit déjà prise ?

— Nullement, dit Jax. Je resterai volontiers, et je te raccompagnerai jusqu'à ta porte quand tu le désireras.

Les deux compagnons de la brune quittèrent la salle à pas pressés, sans un mot. Jax pensait, un peu intrigué, que leurs visages froids et leurs yeux durs ne cadraient pas très bien avec les vêtements de riches bourgeois qu'ils portaient.

Casto se levait, tenant la petite blonde par la taille.

— Je m'en vais, Jax. Rendez-vous à l'auberge. (Il se pencha pour attraper sa veste, et chuchota :) Tu as ferré un bien joli poisson, bougre de veinard ! Ce que c'est, quand même, que d'être beau garçon !

Jax répondit par une bourrade, et Casto s'en alla, sa veste accrochée à l'épaule. La petite blonde se serrait contre lui, accordant son pas au sien.

Jax déménagea pour s'installer près de sa voisine, et après s'être enquis de ses goûts, commanda une nouvelle cruche d'alcool. Ils bavardèrent en buvant, et firent connaissance.

La brune s'appelait Kala. Son père était mort, lui laissant des biens et un magasin d'orfèvrerie prospère, qu'elle faisait gérer par un mandataire. Elle vivait seule avec ses serviteurs dans une maison sise au bord du fleuve. Jax écoutait, plus ou moins distraitement, répondait brièvement aux questions sur lui-même, et se demandait s'il avait raison de croire qu'il se retrouverait dans le lit de cette brune avant la fin de la nuit. Elle avait une peau mate, soyeuse, qui exhalait un léger parfum de jasmin. Des bracelets tintaient à ses poignets à chaque geste. Une boule d'opale noire pendait à un fil d'or, juste entre ses seins. La flamme de la chandelle en tirait des chatoyances d'un bleu sombre.

Ils burent, grignotèrent des fruits secs, et écoutèrent le récital du chanteur, qui avait une belle voix chaude et s'accompagnait d'une guitare.

Kala, souriante et rêveuse, était toute à la musique. Jax prit son poignet, posa ses lèvres sur une paume tiède, et sa langue en fouilla le creux. La main ne se retira pas, et le bâillonna, serrée sur ses mâchoires. Il se dégagea, embrassa le poignet, et remonta lentement jusqu'au creux du coude. La brune s'appuyait à lui, les paupières baissées. Elles respiraient imperceptiblement plus vite. Jax la lâcha. Inutile de se hâter, bien au contraire. Il tenait à présent la réponse à la question qu'il s'était posée.

Gasten acheva une chanson à rythme rapide, salua la salle qui applaudissait frénétiquement, et sortit par une petite porte proche de l'âtre.

Jax but une gorgée d'alcool. Il n'était pas ivre, mais pas sobre non plus. La brune se leva, et jeta sur ses épaules une cape de velours bleu. Elle battit des cils, s'appuya à la table, et dit en riant :

— J'ai dû un peu trop boire, mes jambes ne sont guère solides. Veux-tu me ramener, à présent ?

Jax jeta quelques pièces sur la table, et se dressa. Il voulut reprendre sa veste, et hurla de rage. Elle n'était plus sur le tabouret où il l'avait laissée, et nulle part ailleurs. Il se maudit d'avoir oublié que le Pallian, plus que tout autre pays, était terre de voleurs.

— Qu'Orren m'arrache les tripes ! Quel imbécile je fais ! Et où la retrouver, à présent ?

Il était accablé tout autant que furieux. La flûte se trouvait toujours dans l'ourlet de cette veste.

— Tu as perdu quelque chose ? demanda Kala.

— Ma veste. Elle s'est envolée.

— Ça ne me paraît pas bien grave, dit Kala. Tu en achèteras une autre, voilà tout.

— Oui, dit Jax, distraitement.

Il entreprit de questionner ses voisins, puis l'aubergiste, puis les servantes. Personne n'avait absolument rien vu.

Jax serra les mâchoires, un petit muscle bougeant dans sa joue. C'était vraiment trop stupide. Qui trouverait la flûte dans cette veste ne saurait qu'en faire, et elle était perdue pour lui, qui en avait l'usage. Tout ce travail pour rien !

Il s'assit, machinalement, et assécha en trois lampées la cruche de son reste d'alcool.

Kala l'observait, ses yeux gris un peu rétrécis. Elle dit :

— Tu ne serais pas aussi ennuyé pour une simple veste. Il y avait quelque chose de précieux dedans.

— De précieux, non, dit Jax. D'important pour moi, c'est tout.

— De très important, à ce qu'il me semble. Viens, tu ne retrouveras pas ta veste ici. Nous allons parler un peu. Il n'est pas impossible que je puisse t'aider.

— M'aider ?

— Viens. Nous parlerons en route.

Ils sortirent de l'auberge, et s'engagèrent dans la rue. Kala prit son compagnon par le bras.

— Comment pourrais-tu m'aider ? insista Jax.

— Tous les voleurs de la ville appartiennent à une association. Le butin, d'où qu'il vienne, est regroupé avant d'être vendu, et l'argent obtenu est partagé suivant l'importance de chaque membre. Bien entendu, cette société a un chef. En passant par lui, tu pourras peut-être récupérer ton bien en échange d'un peu d'or, et c'est là que je peux t'être utile. Mon père avait des contacts chez les voleurs. Il lui arrivait de s'entremettre pour racheter des bijoux pris à ses clients. Ce genre de transaction est tout à fait courant, et elle satisfait généralement tout le monde. Le volé, qui trouve préférable de payer plutôt que de tout perdre, et le voleur qui retire davantage de l'affaire qu'il pourrait obtenir d'un receleur.

— Et tu as gardé les contacts de ton père ?

Jax entrevoyait une lueur d'espoir.

— Oui. Décris-moi l'objet que tu as perdu, et dis-moi quel prix tu en donnerais. Dès demain, je me renseignerai pour savoir si le marché peut se conclure.

Jax n'hésita pas. Il n'avait aucune confiance en cette fille, mais il n'avait pas non plus le choix.

— L'objet est une petite flûte, contenue dans un écrin bleu qui est cousu dans l'ourlet de ma veste. Cette flûte est sous un charme, mais je n'en sais pas plus. Je la rapportais pour rendre service à un ami, versé dans les arts magiques. Sauf pour mon ami, elle n'a aucune valeur, mais j'en donnerai tout de même cinq pièces d'or. Rétho serait déçu de ne pas l'avoir. Il compte sur moi.

Kala lui jeta un bref coup d'œil sous ses longs cils.

— Cinq pièces d'or. Ce n'est guère. Tu es sûr que cette flûte ne vaut pas davantage ? Ton ami en donnerait peut-être plus ?

— Non, dit Jax. Ce n'est pas quelque chose de si important, même pour lui.

Il n'aurait pas été de bonne politique d'offrir une trop grosse somme. Si les voleurs imaginaient que la flûte pouvait avoir de la valeur, il n'y aurait plus de bornes à leurs exigences. En traitant le marché dans des limites modestes, Jax avait une bonne chance de le voir se conclure. La veste ne valait pas cinq pièces d'or, et de très loin, et la flûte absolument rien pour qui ne savait pas s'en servir.

Jax regrettait fort, à présent, d'avoir montré plus tôt un trop vif déplaisir. S'il avait pu connaître les rapports de cette fille avec une association de brigands, il aurait tout à fait dissimulé sa rage et son désappointement. De quelle manière cette jolie garce était-elle liée à cette société ? Très peu, et par le biais des anciens contacts de son père, comme elle le prétendait, ou de beaucoup plus près ? Pas impossible qu'elle couchât avec un des voleurs. Jax se rappelait les yeux durs des deux hommes qui avaient été en sa compagnie au début de la soirée.

Kala le fit tourner dans une rue à droite, et demanda d'une voix douce :

— Si cette flûte est si peu importante, pourquoi l'avais-tu cousue dans ta veste, au lieu de la mettre dans ta poche ?

— Je viens de faire un voyage à cheval, en dormant la plupart du temps à la belle étoile. Un objet peut glisser, d'une poche. Dans l'ourlet de ma veste, je ne risquais pas de la perdre, voilà tout.

— Tu es sûr que tu ne sais pas à quoi sert cette flûte ?

— Tout à fait sûr.

Jax avait parlé avec un accent d'autant plus sincère qu'il disait vrai. Kala parut se satisfaire de la réponse. Elle s'appuyait au bras de l'homme, et sa hanche se frottait contre la sienne à chaque pas.

Ils tournèrent dans une autre rue, qui descendait vers la rivière. Jax eut l'impression d'entendre l'écho faible d'un pas derrière lui. Il se retourna brusquement, mais ne vit rien. La chaussée pavée brillait sous la lune.

Ils arrivèrent au porche d'une demeure élégante, dont le jardin bien entretenu se prolongeait jusqu'au fleuve. Kala tira une clé de sa poche, et proposa :

Entre un moment. Mes servantes sont couchées, mais il y a toujours un repas froid qui m'attend quand je

— Encore un moment. Mes servantes sont couchées, mais il y a toujours un repas froid qui m'attend quand je rentre tard. Si tu veux, nous souperons ensemble.

Jax n'avait pas la moindre intention de s'en aller, et il espérait bien une invitation semblable. Il suivit Kala dans le jardin, et entra après elle dans un vestibule très richement meublé. Le magasin d'orfèvrerie devait rapporter de bonnes rentes.

La brune l'emmena dans une petite pièce confortable, où brûlaient des chandelles. Des braises rougeoyaient dans l'âtre. Kala jeta sa cape sur un siège, et fit asseoir son hôte sur un divan. Elle se déchaussa, remit une bûche dans le foyer, et déplaça pour la rapprocher une table basse où attendaient un plateau bien garni et une cruche.

Elle s'assit, sa cuisse collée à celle de son invité, et versa du vin dans des coupes d'argent.

Jax trouvait la pièce agréable. Murs tendus de soieries, meubles admirablement polis qui reflétaient la lueur des chandelles. Une couche de tapis s'amoncelait sur le parquet.

Il but deux gorgées, et reposa sa coupe. La nourriture que son hôtesse lui proposait à présent ne le tentait absolument pas. Il avait faim de tout autre chose.

Il prit Kala par les épaules, referma ses doigts sur les bords de la robe, et tira fermement, dénudant de très beaux seins aux pointes brunes. Il enfouit son visage dans la vallée chaude qui s'offrait. Kala glissa une main dans son dos par le col de sa chemise, et des ongles aigus égratignèrent sa peau.

Jax rentra à l'auberge peu après l'aube. Casto dormait profondément, étalé sur le dos. Jirri, roulé en hoirie au pied du lit, ouvrit un œil et le referma sans avoir bougé.

Jax secoua Casto par l'épaule. L'Egridien battit des paupières, grogna, et se retourna pour se rendormir. Jax le secoua de nouveau, plus sèchement.

— Réveille-toi, foutue marmotte ! La flûte est partie. Quelqu'un m'a volé ma veste.

— Quoi ! Les tripes de Jekero !

Jirri avait les yeux ouverts, et les oreilles dressées. Casto s'était assis, très réveillé, ses yeux sombres s'emplantant de rage.

— Tu ne pouvais pas faire un peu attention à cette veste ? Triste andouille ! Cornard ! Bâtard borné ! Ta mère a couché avec un âne !

— Traite-moi de tous les noms que tu voudras, dit Jax, tu ne pourras pas me faire plus de reproches que je m'en fais. Mais tout n'est peut-être pas perdu, écoute !

Il raconta la proposition faite par Kala.

Casto se gratta le front, et passa une main dans sa tignasse emmêlée.

— Tu as confiance en cette fille ?

— Tu parles ! Mais on peut toujours voir.

— Hon, hon. Quand doit-elle te donner une réponse ?

— Aujourd'hui. Je dois passer chez elle en fin d'après-midi.

— Très bien, dit Casto. On attend. Et comme j'ai encore sommeil...

Il bâilla, se renversa, et ferma les yeux.

Jax arracha ses bottes, déboucla son ceinturon pour l'accrocher à la tête du lit, et se laissa choir sur le matelas. Il s'endormit à peine allongé.

Jirri passait et repassait une patte distraite sur son oreille. Il s'étira, se recoucha, et cala son menton sur le pied de Casto.

Lorsque les deux hommes se levèrent, l'après-midi était déjà bien avancé. Ils barbotèrent l'un après l'autre dans une cuvette, et s'habillèrent. Casto tressa ses cheveux, et Jax noua les siens comme d'habitude au sommet de sa tête. Ils sortirent, allèrent se faire raser, puis prirent un déjeuner tardif dans une rôtisserie.

Jirri dévora une énorme part de viande. Jax et Casto étaient moins affamés.

Jax essuya sa bouche d'un revers de main, avala quelques gorgées de vin, et se leva en disant :

— Bon. Je peux y aller, à présent. Rendez-vous ici, dans une heure environ.

Il traversa la salle à grands pas, et sortit.

— Espérons que tout va bien marcher, dit Casto à Jirri.

— Maou.

Jax secoua la cloche à la grille, et fut introduit dans la maison par une servante brune, assez pulpeuse, qui l'épiait sous ses cils. Il monta l'escalier derrière elle.

Kala l'attendait dans sa chambre, mi-assise mi-couchée sur un lit de bois sombre à colonnes torsadées. Elle portait une robe à larges manches, fendue jusqu'à la naissance des seins. La soie rose avivait sa peau mate et l'éclat de ses brunelles grises.

Elle accueillit Jax d'un sourire, sans se lever.

— Viens t'asseoir ici. J'ai des nouvelles pour toi. Le chef des voleurs accepte de te revendre cette flûte. Seulement, il en exige cinquante pièces d'or.

En s'asseyant au bord du lit, Jax protesta avec énergie :

— Cinquante pièces ! Tu plaisantes ! Cette flûte ne vaut pas ça, et de très loin !

— Je n'ai pas qualité pour marchander, dit Kala. Je ne suis qu'un intermédiaire. C'est cinquante pièces, pas une de moins, ou il la proposera à un sorcier qu'il connaît. À toi de voir ce que tu préfères.

Jax n'avait pas le choix. Un sorcier saurait peut-être que faire de la flûte, auquel cas les prix risqueraient fort de monter bien plus. Pour la forme, il continua un bon moment à s'indigner véhémentement, puis fit mine de se résigner à regret.

— Bon. Cinquante pièces. D'accord. Mais c'est bien pour ne pas décevoir Rétho. Je lui dois un service depuis longtemps. Comment va s'effectuer la transaction ?

— Je vais faire porter un message par ma servante, disant que tu acceptes de payer. Un homme viendra te chercher ici ce soir, avant minuit. Toi, tu devras apporter l'or, et être seul. L'homme t'amènera à l'endroit où la flûte te sera remise en échange des pièces. Je me porte garante que les clauses du marché seront bien respectées. Tu peux avoir confiance. Le chef des voleurs sait parfaitement qu'aucun orfèvre n'accepterait plus de traiter avec lui s'il ne tenait pas sa parole, et ce n'est pas la première fois que nous avons ensemble une affaire de ce genre. Si tu respectes bien toi-même le contrat, tu n'as rien à craindre.

Jax observait les yeux gris, clairs et innocents. Disait-elle vrai, ou mentait-elle ? Impossible à savoir. De toute façon, il ne pouvait que laisser aller les choses. Ça marcherait bien, ou mal. Il se demanda s'il ne devrait pas lui tordre un peu les poignets, histoire de voir si elle maintiendrait sa version. Mais si elle était sincère, il risquait de se l'aliéner et de ne plus rien en obtenir. Bah ! Le destin est aux mains de Marrax. Il attendrait.

Kala le surveillait aussi, et, durant un instant, elle s'était inquiétée de ce qu'elle croyait découvrir dans ces yeux verts un peu obliques, mais elle n'en montra rien. Elle lui noua les bras autour du cou, l'embrassa légèrement sur les lèvres, et chuchota :

— Reste avec moi. Nous dînerons ensemble, et tu attendras ton rendez-vous.

Jax détacha les bras serrés sur ses épaules.

— Impossible. Je n'ai pas d'or sur moi, et il faut que je me procure ces cinquante pièces. Je reviendrai.

— Viens tôt, alors, nous bavarderons un peu.

Les yeux gris promettaient tout autre chose qu'une conversation.

— Dès que je pourrai.

Jax retrouva Casto, qui jouait avec Jirri, son poing fermé faisant mine de frapper. Le chat ripostait par de fulgurants coups de patte, griffes rentrées.

Jax tira un tabouret, et s'assit. Casto demanda :

— Alors ?

— Alors ça y est. En principe, nous aurons la flûte ce soir. En échange de cinquante pièces d'or.

— Cinquante ! Fichtre ! Je ne suis plus tellement riche, et toi ?

— Je peux payer, mais il ne me restera plus grand-chose, et nous ne sommes pas encore au Casim. Aussi allons-nous essayer de récupérer la flûte sans donner une piécette. Ecoute bien. Je dois me rendre seul chez Kala, et y attendre un homme qui viendra me chercher avant minuit. Tu guetteras dans la rue, avec Jirri. Quand je sortirai, tu suivras. Arrivé au lieu où doit s'effectuer l'échange, tâche d'entrer en douce. S'il n'y a pas trop de monde par là, à deux, nous aurons peut-être notre mot à dire. À trois, même, Jirri sait se battre. Je n'ai pas le temps de me procurer des pièces fausses, sinon... Et c'est sûrement pour éviter une fraude de ce genre qu'ils ont fixé le rendez-vous dès ce soir.

L'Egridien souriait.

— Sans doute, mais nous allons quand même essayer de les décevoir. Aucune raison de payer pour ce qui nous appartient si on peut faire autrement. Compte sur moi.

— J'y compte.

Ils dînèrent sur place, légèrement, et en buvant peu, puis jouèrent un moment aux dés. Ils étaient en veine, l'un et l'autre, et les chances s'équilibraient.

Jax jeta un coup d'œil alentour, sortit discrètement cinquante pièces de son ceinturon, et les mit dans un mouchoir qu'il noua et fourra dans sa poche.

— Il va être temps que j'y aille, dit-il. Tu ne m'accompagnes pas. Tu suis avec Jirri. Il n'est pas impossible que

quelqu'un me surveille. Auquel cas, tu mets la patte dessus, et nous poserons quelques questions.

Jax sortit. Casto posa un peu de monnaie sur la table, et attendit un instant avant de le suivre.

La silhouette de Jax s'éloignait dans la rue. Casto le pista, gardant une bonne distance, et surveillant chaque coin d'ombre, mais ils arrivèrent à la rivière sans que l'Egridien ait repéré personne. Jax n'était pas filé.

Casto, embusqué à l'entrée d'une ruelle, le vit pénétrer dans la maison. Il s'assit, jambes croisées, dans l'ombre projetée par un mur. Il attendit. Jirri s'installa près de lui. Des yeux noirs et des yeux bleus guettaient, sans se lasser. L'homme et le chat étaient également patients.

Jax trouva Kala dans la même chambre que plus tôt. La fenêtre était close, les rideaux tirés, et le feu brûlait dans la cheminée. Kala était nue, l'opale noire chatoyant entre ses seins. La lumière des chandelles faisait luire sa peau mate, et allumait ses yeux clairs. Ses cheveux, retenus par un cercle d'argent, s'épalaient sur ses épaules en mèches de soie. *Vraiment belle*, pensait Jax, dont la faim s'éveillait.

Kala se plaignit :

— Tu arrives bien tard. Nous n'aurons guère de temps.

Puis elle sourit, en tendant les bras.

— Un peu de temps tout de même. Viens.

Jax retira ses bottes, déboucla son ceinturon, et se dévêtit.

Kala mit toute sa science à exacerber le désir de son partenaire, puis à le retenir longuement au bord du plaisir. Lorsque la jouissance s'abattit sur Jax, elle le foudroya.

Kala déplaça doucement son bras. Elle fouilla sous un coussin, et en sortit un petit panier plat recouvert d'un mouchoir, qu'elle retira. Elle jeta un coup d'œil à Jax. Il reposait, encore à demi allongé sur elle, la joue sur son épaule, et les yeux clos. Elle dégagea son bras droit, et, le tirant par les cheveux avec une douceur tendre, elle lui souleva légèrement la tête.

Jax ouvrait les yeux. Une poussée brutale sur sa nuque plongea son visage dans le panier, et l'enfonça dans une épaisseur moelleuse. L'odeur suave, vanille, citron et miel des pétales de rêves entra profondément dans ses narines.

Kala s'était couchée sur sa tête et ses épaules, le clouant de son poids. Il se débattit très faiblement, déjà sans force. La rage qui commençait à naître en lui mourut, l'odeur douce vidant sa cervelle, et il perdit conscience.

Lorsqu'il eut cessé de bouger, Kala retira le panier, ramassa soigneusement quelques pétales tombés, et déplaça le corps inerte pour broser le lit et secouer les coussins.

Ensuite elle vida les poches des vêtements de Jax, en tira le mouchoir, et l'ouvrit. Elle sourit avec satisfaction. Elle fouilla le ceinturon, y trouva quelques pièces supplémentaires et les ajouta aux autres.

Elle accrocha la ceinture au dossier d'une chaise, renoua le mouchoir, et alla le ranger dans un placard.

Elle en revint en tenant un petit flacon d'argent, et s'approcha de l'homme endormi. Elle lui pinça les narines, et quand sa bouche s'ouvrit, elle y vida une gorgée d'un liquide verdâtre.

Elle enfila sa robe de soie rose, alla à la porte, l'ouvrit et appela :

— Magrian !

L'un des hommes qui avaient été en sa compagnie dans l'auberge entra.

— Ça y est ? Il avait l'or ?

— Comme un bon petit garçon. Attache-le aux montants du lit, et solidement. Il y a une corde dans ce coffre rouge.

Magrian sortit la corde, la tronçonna, et fixa les poignets et les chevilles de Jax aux quatre colonnes torsadées.

Kala vint vérifier le travail, et demanda :

— Les compagnons sont à leur poste ?

— Oui.

— Parfait. Celui-ci en a pour une bonne heure avant que l'antidote fasse son effet. Allons dîner.

Ils sortirent de la pièce.

Jax rêvait, emporté dans des fantasmagories très colorées.

Casto mit longtemps avant de réaliser que Jax ne sortirait pas. Le milieu de la nuit était déjà bien dépassé, et personne ne s'était montré.

— Ils l'ont piégé, Jirri, chuchota-t-il. Il faut aller voir.

— Maou.

Casto s'approcha de la grille, inspecta le jardin, et escalada lestement les barreaux. Jirri se faufila sous le portail.

Casto fit le tour de la demeure. Toutes les portes étaient bouclées, les fenêtres closes, et les rideaux tirés. Devant



l'une des baies, il entendit un léger murmure de voix, mais, même en se hissant sur l'embrasure pour coller son oreille à un petit carreau serti de plomb, il ne put rien saisir.

Il sauta à terre, et recula pour regarder la maison dans son ensemble. Sur le toit, une tabatière bâillait, et une glycine au tronc noueux étalait ses branches sur un mur. Casto sourit. Si ce tronc épais acceptait de supporter son poids, il entrerait.

Il se suspendit à la glycine, et tira dessus. Le tronc semblait vouloir tenir. Il commença à grimper. Jirri attendit sagement au pied du mur.

Casto avait des problèmes. Le tronc s'amincissait, à présent, et il tremblait, en menaçant de s'arracher de la muraille. L'Egridien progressait avec une prudente lenteur. Sentant son support se décoller, il donna une dernière détente, et accrocha ses mains au bord de la gouttière. Celle-ci pliait, sans aucunement vouloir collaborer. Casto tira furieusement sur ses biceps, hissa son torse sur le toit, et fit basculer ses jambes.

Il resta un moment à respirer profondément, essuyant la sueur qui coulait dans ses yeux. Durant les derniers mètres de son ascension, il avait été persuadé de l'écrasement.

Jirri se décida à grimper à son tour. Lui n'eut aucune difficulté. Son corps roux ne pesait pas lourd, et ses griffes étaient d'appréciables alliées.

Casto ouvrit la tabatière. Il se suspendit par les mains, et se laissa tomber dans un grenier. Il cligna des yeux, essayant de percer les ténèbres qui y régnaient.

La tête de Jirri apparut au bord de l'ouverture, et il cracha instantanément un appel d'alerte. Bien trop tard. Une trique sonna sur le crâne de l'Egridien, l'assommant plus qu'aux trois quarts. Des mains le saisirent, tandis qu'il luttait contre un étourdissement vertigineux, ses bras furent tirés en arrière, et ses poignets ligotés dans son dos. Une chandelle s'alluma, quelqu'un arracha ses bottes, et une autre corde s'enroula à ses chevilles. Une bourrade le fit basculer, et une voix annonça :

— J'ai toujours dit que Kala était encore plus forte que son père. Tout s'est passé exactement comme elle l'avait prévu. Vardi, emmène-le dans la chambre de Magrian, et reste avec lui. Et ne l'abîme pas trop ! Kala ne veut pas qu'on y touche pour le moment. Les autres, vous pouvez aller manger un morceau aux cuisines. Vous y attendrez les ordres.

Casto, qui descendait l'escalier sur le dos, tiré par les pieds, heurtant chaque marche de la tête, se maudissait de n'avoir pas compris que cette tabatière avait aimablement été laissée ouverte à son intention.

Jirri sauta lestement dans le grenier, se coula par la porte entrebâillée, et épia sur le palier.

Jax sortit d'un rêve de fureur, de foudre, de bataille et de sang. Il avait soif, sa tête était brumeuse, et ses extrémités insensibles. Il essaya de remuer, et mit un moment à comprendre qu'il était attaché. Les flammes des chandelles dansaient, lui causant une sensation d'écoeurement. L'odeur, sucre et citron des pétales de rêves, restait dans ses narines.

Il jura. Cette maudite garce l'avait bien eu ! Quel besoin, aussi, de se laisser aller à lui faire l'amour, alors qu'il aurait dû rester sur ses gardes. Il payait sa sottise, et ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. D'abord se faire voler sa veste, et ensuite, ça ! Il savait, pourtant, qu'il ne pouvait pas se fier à cette fille. Tant pis pour lui. Les imbéciles ne survivent pas.

Il était seul dans la pièce. Le feu, dans la cheminée, n'était plus que braises. Il regarda son ceinturon, accroché au dossier d'une chaise. Il banda furieusement ses muscles, forçant sur ses liens. Sans autre résultat que de faire entrer les cordes dans sa chair, et de saigner. Il aurait vendu son bras pour un couteau à portée de ses doigts.

Qu'attendre, à présent ? Cette catin ne l'avait pas piégé ainsi seulement pour cinquante pièces d'or. Même si elle était très rapace, par rapport au luxe de la maison, la somme était de bien peu d'importance. Certains des tapis de cette pièce valaient bien plus que cela. Très certainement, elle avait un amant parmi les voleurs, et peut-être plus d'un. Et ce qu'ils voudraient, c'était le secret de la flûte.

Jax frissonna, mais pas de froid.

Ils poseraient leurs questions de manière très déplaisante.

Et que faisait Casto ? En ne voyant pas sortir Jax comme prévu, il avait bien dû imaginer quelque traîtrise, et certainement tenté de pénétrer dans la maison. Y était-il parvenu, et attendait-il en ce moment une occasion d'agir ? Ou s'était-il fait tuer ? Kala était assez maligne, hélas, pour avoir prévu que Jax pouvait s'être fait accompagner. Et Jirri ? Jax essayait de garder un peu d'espoir.

Jirri visitait la maison, se coulant comme une ombre. Il sentit l'odeur de Casto sous une porte, et celle de Jax sous une autre, mais elles étaient bien fermées. Il se tapit sous un buffet sur le palier, et attendit.

Jax attendait aussi, remuant des pensées peu gaies.

Casto était couché sur le tapis, dans une pièce tendue de soie verte. Son gardien, assis à une table, jouait avec des dés, les lançant et les relançant, inlassablement.

Pendant qu'on le ligotait, l'Egridien, bien que très étourdi, avait forcé sur ses poignets, en les écartant. À présent, la corde laissait un soupçon de jeu, et Casto travaillait, en tirant dessus, tout en s'efforçant de bouger le moins possible, ce qui n'était pas simple. Le sang battait en pulsations pénibles dans une bosse sur son crâne, et il essayait de l'ignorer.

Kala, dans une pièce du rez-de-chaussée, achevait de dîner en compagnie de Magrian, un homme brun, qui portait la moustache, et avait des yeux roux de cheval alezan. Kala pela une pomme, la coupa en quartiers, et la mangea sans se presser. Magrian cassait et croquait des amandes. Kala but un peu de vin, essuya ses doigts sur un linge, et dit :

— Notre bébé doit être réveillé, à présent. Allons bavarder avec lui.

Ils se levèrent, montèrent l'escalier, et entrèrent dans la chambre.

Jirri les vit passer, hésita à se faufiler entre leurs jambes, puis, jugeant qu'il serait infailliblement vu, renonça. Mieux valait attendre une meilleure occasion. Il resta sous son buffet, son museau affleurant à peine au bord du meuble.

Kala s'était accroupie devant la cheminée, pour tisonner les braises et y remettre du bois. Elle laissa le tisonnier dans les flammes qui repartaient, et s'approcha du lit.

Les yeux verts de son prisonnier brûlaient d'une colère si intense que leur expression la poussa à vérifier les liens. Ils tenaient très bien et elle sourit.

— Tu n'as vraiment pas de chance, mon pauvre Jax, d'être tombé justement sur moi, et tu as été bien maladroit en montrant si clairement ton déplaisir d'avoir perdu cette flûte. Ça m'a donné envie d'en apprendre un peu plus long. Jusque-là, je pensais seulement te prendre dans mon lit pour une nuit. J'aime bien choisir mes partenaires.

Jax se taisait. À quoi bon gaspiller des paroles ? La seule chose qu'il désirait, c'était mettre ses mains autour de ce joli cou, et serrer. Mais ça, il ne pouvait pas le faire.

Kala semblait s'amuser énormément.

— Tu te méfiais quand même un peu, n'est-ce pas, Jax ? Puisque tu n'es pas venu seul, comme je t'avais dit de le faire.

Elle scrutait attentivement son prisonnier, et fit une petite moue en ne lisant rien, sauf de la colère, sur ses traits.

Jax dissimulait bien son accablement, mais ne le ressentait pas moins. Elle avait eu Casto aussi, et il ne restait pas le plus petit espoir. Jirri ne pouvait pas s'arranger seul de plusieurs personnes, ni ouvrir les portes, et Casto, mort ou en vie, ne lui viendrait pas en aide. Il réalisa en même temps quelle amitié il avait eue pour l'Egridien, sans y avoir jamais réellement pensé jusqu'à cet instant. S'il s'était fait tuer...

Kala émit un petit rire ironique.

— Comme je te le disais, mon pauvre Jax, tu es vraiment très malchanceux. Il se trouve que mon père était le chef des voleurs de cette ville. À présent, c'est moi qui le remplace. Et à la satisfaction générale, je crois. N'est-ce pas, Magrian ?

— Certes, Kala, certes.

Jax douta qu'ils fussent amants, comme il l'avait cru. Leurs rapports ressemblaient plutôt à ceux existant entre un maître, et son serviteur favori. Cette fille, chef de bande ? Très possible, après tout. Les yeux gris qu'il avait connus innocents et tendres étaient à présent aussi froids que ceux d'un reptile.

— Allons, Jax, dit-elle avec douceur, montre-toi gentil garçon, et dis-moi à quoi sert, exactement, cette flûte.

— Je t'ai dit que je ne le savais pas.

— Vraiment ! Comme tu es déraisonnable ! Voilà que tu vas me contraindre à des choses désagréables. Seulement, je crains bien qu'elles te déplaisent encore plus qu'à moi.

— Je t'assure que je n'en sais rien. Mon ami m'a demandé de la lui rapporter, sans me donner plus d'explications.

— Si c'est vrai, c'est bien ennuyeux pour toi, parce qu'il va falloir que je vérifie.

Kala marcha jusqu'au placard, en tira une moufle de cuir matelassé, et l'enfila. Elle revint à la cheminée, prit le tisonnier, et s'approcha sans hâte du lit pour l'agiter près du visage de Jax. Le souffle ardent qui montait de l'extrémité rouge crispa ses paupières, et enfonça sa tête dans le matelas.

— Allons Jax, ne sois pas si têtue. Sinon je vais être obligée de te cuire les yeux. Je commencerai pas le gauche, je crois.

— Je ne sais pas ! Je te jure que je ne sais pas à quoi elle sert.

— Quel dommage ! Magrian ! Tiens-lui la tête

— Quel dommage ! Imaginais-tu que...

Deux mains serrèrent les joues de Jax, et des pouces s'enfoncèrent dans ses maxillaires. Elles le coinçaient dans un étau. Il se tordit vainement. Le tisonnier descendait, et son haleine brûlante dévora sa paupière gauche. Il cria :

— Non ! Arrête ! Je vais tout te dire. Arrête !

Jax paraissait totalement affolé, et la comédie n'était pas du tout difficile à jouer. Il suffisait de ne pas tenter de cacher sa très réelle terreur, et d'en exagérer les symptômes. Il n'avait aucune envie d'avoir l'œil cuit par un fer rougi. Sa paupière gauche restait douloureusement brûlante, et, de ce côté-là, il voyait tout dans une brume d'écarlate.

Kala remettait le tisonnier dans les flammes. Elle retira sa moufle.

— Très bien, Jax, je suis heureuse de te voir raisonnable. Je t'écoute.

Jirri était derrière la porte. Durant un moment, il avait pensé se ruer dessus, et éclater en miaulements de chat enragé, pour tenter de créer une diversion, mais il se rassurait. Jax rusait, donc, il n'y avait plus urgence. Pour un temps. Il retourna sous son buffet. De là, il entendait tout.

Casto tirait toujours sur ses liens, en dépit de ses poignets en sang. Les dés sonnaient sur la table.

Jax servit à Kala une histoire rapidement échafaudée.

— Voilà, dit-il, la flûte sert à découvrir les trésors cachés. Tu sais comme elle est froide, eh bien, si tu te promènes en en jouant, et que tu passes près d'un magot enterré, elle se réchauffe, et devient de plus en plus chaude à mesure que tu t'en rapproches.

— Mais comment en jouer ? Elle est si froide qu'elle gèlerait les doigts et la bouche.

— Il suffit de porter des gants, et d'entourer l'embouchure d'un chiffon.

Kala, les yeux rétrécis, observait attentivement son prisonnier.

— Tu es bien sûr de me dire la vérité ?

— C'est vrai. Je le jure !

Jax était très convaincant.

— Très bien. Mais si cette flûte se réchauffe en approchant d'un trésor, elle doit faire de même en présence de pièces d'or, non ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais essayé.

— Il ne peut pas en être autrement. Nous allons faire un essai. Et je te conseille vivement d'avoir dit vrai. Si tu m'as menti, tu auras un œil cuit avant que je te pose une autre question.

— J'ai dit la vérité. Marrax m'en soit témoin !

Jax espérait un peu plus qu'un répit. « Ne t'avise pas d'en jouer, tu pourrais faire surgir quelque chose que tu ne voudrais pas rencontrer. » Quelque chose qui, il l'escomptait bien, donnerait de la tablature à cette belle putain et à son complice. À lui aussi, peut-être, si solidement ligoté qu'il serait sans défense. Mais cela, c'était un risque à prendre. De toute façon, Kala le tuerait dès qu'elle aurait tiré de lui tout ce qu'elle désirait savoir. Et le tisonnier attendait toujours, plongé dans les flammes.

Kala tira de son placard des gants de cuir, un mouchoir de toile, le petit paquet de pièces, et l'écrin bleu. Elle posa le tout sur la table, et enfila ses gants.

Casto arrivait au bout de ses peines. Peu à peu, les liens s'étaient relâchés. Il tortilla sa main, et, très lentement, en s'arrachant la peau, la fit sortir des spires de la corde. Il jeta un coup d'œil à son gardien, toujours occupé avec ses dés, et qui, manifestement, essayait de perfectionner ses méthodes de tricherie. L'homme était trop loin pour que Casto puisse l'avoir par surprise. Et s'il lui laissait une seule possibilité de crier, les autres arriveraient au galop. Il fallait qu'il s'approche.

Casto commença à gémir, et à se convulser frénétiquement, les mains toujours dans son dos. Il se souleva sur la tête et les talons, le corps en arc rigide. Ses yeux roulaient dans leurs orbites, et de la bave coulait de ses lèvres. Il donnait exactement l'impression d'un homme saisi par une crise d'épilepsie.

Le gardien avait lâché ses dés. Il s'inquiétait. On lui avait donné l'ordre de conserver ce prisonnier en bon état, et voilà qu'il était pris d'un accès sûrement dangereux. Le corps arqué, il grinçait des dents, grognait, et ses yeux basculaient vers le blanc.

Le gardien se leva, s'approcha, et, s'accroupissant, pesa sur les épaules de l'homme convulsé pour l'allonger.

Deux mains jaillirent, et le saisirent par le cou. Elles crochèrent comme des tenailles, les pouces enfoncés sous les maxillaires. En même temps, Casto se retournait, et écrasait le gardien sous lui. L'homme se débattit. Il rua, cherchant à rejeter le poids qui le clouait. Il tenta d'atteindre son poignard, mais des coudes coinçaient ses biceps, et l'air lui manquait. Casto serrait, les muscles des bras saillants. Ses pouces broyaient des cartilages.

Les mouvements défensifs du gardien se faisaient mous et vagues. Ses yeux s'exorbitaient, et sa langue jaillit de sa bouche, gonflée de veines violettes. Casto continua à serrer jusqu'à ce qu'il soit bien sûr qu'il ne restait plus de vie sous ses doigts.

Il souriait, en relâchant sa prise. Il s'assit, tira le poignard de la gaine du mort et trancha les cordes de ses chevilles. Il frotta ses pieds engourdis.

Il se leva, s'étira, et alla prendre son ceinturon que le gardien avait jeté sur un divan. Il le boucla à sa taille, très satisfait. L'épée en main, il ouvrit prudemment la porte.

Kala avait entortillé le mouchoir autour de l'embouchure de la flûte. Elle l'approcha de ses lèvres, son doigt ganté bouchant l'un des petits trous, et elle souffla doucement. La flûte de verre bleu émit un faible son aigrelet. Elle continua à souffler, produisant une petite phrase musicale aiguë. Les notes tintèrent, évoquant un bruit de pendeloques cristallines entrechoquées.

Le froid mordait férocement les joues de Kala. Elle se penchait sur la table, dirigeant la flûte vers le mouchoir aux pièces d'or. Elle jeta à Jax un très mauvais regard. Le verre glacé ne se réchauffait pas du tout. Mais peut-être fallait-il jouer plus longtemps. Elle déplaça son doigt, et souffla quelques notes supplémentaires. Les tonalités acides traversèrent la pièce, clairement audibles en dépit de leur ténuité. La flûte restait gelée, et les prunelles grises de Kala s'emplissaient d'une rage meurtrière.

Jax était rigide, attendant il ne savait quoi, et commençant à croire qu'il n'advierait rien. Dans quelques instants, cette garce enragée reprendrait son tisonnier, et s'en servirait sans hésitation.

L'idée du fer rougi entrant dans ses yeux le révolta. Son corps se couvrit de sueur glacée, et ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque. Il tira sur ses liens, sans en avoir réellement conscience.

Kala souffla six ou sept notes de plus.

Magrian écoutait, la tête inclinée. À l'extrémité de la flûte, une bulle naquit.

Une bulle exquise, légère, moirée d'un bleu verdissant, qui tremblotait en se gonflant. Elle se détacha, flotta, et commença à se dilater. Elle eut la taille d'une pomme, puis d'un melon, puis d'une citrouille. Sa surface transparente, parcourue de reflets chatoyants, s'opacifiait légèrement. Derrière les fragiles parois, des volutes de vapeur d'aiguemarine s'enroulaient. La bulle s'enflait toujours.

Kala et Magrian, figés de stupéfaction, regardaient la bulle gonfler et gonfler encore, sans pouvoir en détacher les yeux. Jax se mordait la lèvre, le cœur battant. Kala tenait toujours la flûte, sa main pendant contre sa robe. Le froid qui lui rongea la cuisse la lui fit éloigner, dans un geste non raisonné.

La bulle éclata, avec un tintement clair, et des fragments analogues à du verre churent en pluie tintinnabulante. Les vapeurs bleu-vert, libérées, dansèrent, se mêlèrent, s'amalgamèrent, se solidifièrent, pour former une sorte d'étoile de mer géante, qui flottait. La lumière des chandelles fit étinceler six bras ondulants et les longs piquants qui les tapissaient. Toute la chose semblait être de verre bleu transparent, mais elle vivait. Ses mouvements ondoyants firent naître une tempête de froid terrifiant, qui balaya la pièce. Un vent de glace passa sur Kala, qui claqua des dents, sur Magrian, qui aurait voulu fuir, et n'osait, la chose flottant entre lui et la porte, sur le corps nu de Jax, qui en fut gelé jusqu'aux os, et qui cria :

— Marrax !

L'étoile se déplaça. Elle semblait propulsée dans l'air par ses ondulations reptiliennes. Elle flotta sur Kala, et s'abattit d'un coup, refermant ses bras sur la fille qui hurla, lâchant la flûte.

Magrian se ruait sur la porte. Il la reçut en plein visage, recula, étourdi, et plia les genoux, une lame d'épée venant de lui ouvrir la gorge.

Casto jura en découvrant l'étoile, fit un écart pour l'éviter, et courut à Jax. Il commença à trancher les liens, le plus rapidement possible.

Kala avait été soulevée de terre, et son corps disparaissait aux trois quarts dans les replis de l'étoile. Ses jambes pendaient, s'agitant avec frénésie. Elle glapissait sur un ton de démente, et l'intensité de ce ululement écorchait les nerfs de Jax et de Casto, les glaçant davantage que le froid mordant qui régnait dans la pièce.

Jax, libéré, s'assit. Ses mains et ses pieds étaient des morceaux de bois mort. Il les secoua, tant bien que mal.

— Attrape la flûte, Casto, vite. Je ne peux pas bouger. Les pièces aussi. Elles sont dans de mouchoir, là, sur la table.

L'Egridien ramassa la flûte en la prenant par son embouchure recouverte de toile, et la glissa dans son écrin. Il se hâtait. Il rafla le petit paquet de pièces, et le mit dans sa poche, avec l'écrin.

Du givre se formait dans la pièce, couvrant les murs et le tapis d'une dentelle scintillante.

Kala ne criait plus. Ses jambes pendantes remontaient, lentement aspirées.

Jirri miaula un appel d'alerte. Des pieds pressés résonnèrent dans l'escalier.

Jax s'était levé. Il fit quelques pas maladroits jusqu'à la chaise. Il tira l'épée noire du ceinturon, et s'efforça d'en coincer la poignée entre son pouce et ses doigts raides. Ce n'était pas une prise bien solide.

L'étoile ondulait. Les chevilles et les pieds de Kala, bleus et recouverts d'une mince couche de glace, disparaissaient petit à petit.

Des hommes se ruaient dans la pièce en jurant, l'épée brandie. Casto eut très facilement le premier, et Jirri s'occupa d'un second, qui hurla quand les griffes lui labourèrent les yeux. Jax s'arrangea d'un troisième, trop pétrifié par la vue de l'étoile pour réagir. Heureusement, car Jax n'était pas encore en état de tenir bien fermement son arme. La vie commençait à peine à renaître dans ses extrémités, en lancées douloureuses.

L'étoile se déplaça, en paresseuses ondulations. Elle tomba brusquement sur l'homme le plus proche, et l'enserra, refermant ses bras. Un long hurlement emplit la pièce, vrillant toutes les oreilles présentes.

Les ruffians abandonnèrent le combat. Criant, jurant, lâchant leurs armes, ils prirent la fuite, et luttèrent en se bousculant dans l'embrasure de la porte, chacun désireux de sortir le premier.

Casto fonça sur Jax, le saisit à bras-le-corps, et le jeta sur son épaule en disant :

— Ça ira plus vite comme ça.

Il passa la porte en trombe, et la claqua derrière lui. Jirri était déjà au bas de l'escalier. Casto dégringola les marches, et traversa en courant le jardin. La grille était grande ouverte, et des silhouettes très pressées disparaissaient au bout de la rue.

Casto galopait. Il tourna dans une ruelle, puis dans une autre, avant de ralentir. Jirri collait à sa cheville. Jax s'agita en jurant :

— La verge de Marrax ! Pose-moi ! Tu vas me trimbaler comme ça jusqu'où ? Je peux marcher.

Casto le fit basculer. Jax tenait sur ses pieds, en effet. Il était nu, l'épée noire en main. Casto, débotté, les poignets englués de sang caillé, sa chemise déchirée flottant au vent, rit.

— Si nous croisons une patrouille, nous sommes bons pour la geôle, et ils voudront savoir ce qui se passe. L'ennui, avec les gardes, c'est leur foutue curiosité.

— Nous nous cachons si nous entendons du bruit, dit Jax, insouciant. Ils s'annoncent toujours de très loin en faisant sonner leurs bottes. Raconte-moi plutôt comment tu es apparu comme un démon sortant d'une boîte à surprise, et juste au bon moment. La garce m'avait laissé entendre que tu t'étais fait pincer.

— Ils m'ont piégé, en effet, mais... \*

Casto commença à raconter.

Jax, Casto et Jirri entrèrent dans la ville de Nizzar peu avant la nuit.

Le reste du voyage s'était déroulé sans trop de problèmes. Ils avaient traversé le Pallian, embarqué à Rogi, et débarqué sur la côte du Casim. Ils se trouvaient à présent au but.

Jax et Casto laissaient aller au pas leurs bêtes fatiguées, et se taisaient. Ils étaient las, et chacun d'eux pensait à l'échéance proche. Casto ouvrit la bouche, la referma, et la rouvrit un moment plus tard.

— Il va falloir régler nos comptes, à présent, Jax.

— Demain. Je suis trop fourbu pour me battre ce soir. Buvons plutôt un ou deux verres ensemble. Ce sera la dernière fois. L'un de nous ne s'en tirera pas, tu le sais.

— Oui.

Jirri coucha les oreilles. Cet affrontement proche l'inquiétait fortement. Mais, si Jax le voulait ainsi, il regarderait, et n'interviendrait pas, quoi qu'il arrive. Seulement, cette histoire lui faisait peur, et il la comprenait très mal. Depuis qu'il n'était plus un chaton insouciant, Jirri trouvait obscurs les complexes mobiles qui dictaient les actions humaines.

Jax réfléchissait. Il avait envie de proposer à Casto le partage de la récompense. Quelle importance avait l'or ? Quinze cents pièces lui suffiraient largement. De toute façon, moitié ou tout, rien ne resterait bien longtemps dans sa poche. Il n'avait aucune envie de tuer l'Egridien. Il se tut, par amour-propre. Son offre pourrait être mal interprétée. Et, en aucun cas, il n'admettrait de laisser croire qu'il cherchait à éviter le combat par crainte. De plus, la flûte était à lui. Casto l'avait aidé plusieurs fois, mais c'était lui qui l'avait prise dans la Tour Indigo, et qui avait survécu pour avoir pensé à temps à enfumer les insectes. Si Casto le voulait, il pouvait faire lui-même une proposition conciliatrice. Qu'il parle le premier.

Casto remuait des pensées sensiblement analogues. Il reconnaissait que Jax avait un droit de plus que lui sur la flûte. Donc, s'il ne voulait pas passer pour lâche, il se devait d'attendre que Jax fasse une ouverture.

Les chevaux allaient à pas lents, la tête basse, et les deux cavaliers se taisaient.

Jax et Casto sortirent, aussi ivres l'un que l'autre, d'une taverne. Ils y avaient passé la nuit à boire outre mesure, refusant les propositions des filles qui les aguichaient.

Ils s'engagèrent dans la rue, chancelants, s'étayant l'un l'autre, et progressant tant bien que mal, regagnèrent l'auberge où ils avaient laissé leurs chevaux. Ils eurent quelque peine à en ouvrir la porte, et montèrent lentement, accrochés à la rampe, jusqu'à leur chambre.

Jax entra le premier, fit deux pas malaisés, et s'écroula sur son lit.

Casto referma la porte avec une lenteur concentrée et, s'asseyant sur son matelas, tenta de retirer ses bottes. L'effort était trop grand et il y renonça.

Jax dormait déjà, à plat ventre, la tête de côté, sa queue de cheveux bruns retombant sur sa joue.

Une idée vague naquit dans la cervelle brumeuse de Casto. Plus elle se précisait, plus il la trouvait géniale. Pourquoi ne pas prendre la flûte, la porter à Eutaaten, et revenir avec la récompense, qu'il partagerait. Jax se trouverait devant le fait accompli, et, s'il se fâchait un moment, il finirait sûrement par rire, et accepter. Ainsi, il n'y aurait pas de bataille, pas de tué, et pas non plus de proposition gênante à faire. Tout serait joué d'avance, et tout irait bien.

Si Casto n'avait pas été aussi abruti par l'alcool, il aurait vu les failles de son raisonnement, et très certainement n'aurait jamais entrepris l'action dans laquelle il se lança.

Il se leva, s'approcha du lit de Jax, et, se concentrant sur chaque geste avec une gravité d'ivrogne, il s'agenouilla et glissa sa main sous le revers de la botte. Ses doigts tâtonnants s'enfoncèrent dans une fente, et en tirèrent l'écrin bleu.

Il se releva avec prudence, marcha en vacillant jusqu'à la porte, et l'ouvrit. Il sortit.

Jax dormait très profondément, assommé par l'ivresse. Jirri n'était pas encore rentré.

Casto arriva à la maison d'Eutaaten. Il poussa la grille, entra dans le jardin, et s'arrêta. Sa promenade à travers les rues, dans l'air frais de l'aube, l'avait un peu dégrisé. Il sortit l'écrin bleu de sa poche, le regarda, et jura entre ses dents. Il réalisait brusquement la sottise qu'il venait de commettre, et ne comprenait plus du tout comment pareille idée d'imbécile avait bien pu germer dans sa tête. Il fallait retourner d'urgence à l'auberge, et remettre cette flûte à sa place en priant Jekero que Jax dorme toujours. Il voyait clairement quelle rage justifiée saisirait son compagnon s'il découvrait jamais le vol commis.

Il amorça un demi-tour.

Une main aux longs doigts secs jaillit, lui arrachant prestement l'écrin des doigts. Eutaaten venait de surgir de derrière un arbre.

Le sorcier était vêtu d'une robe noire, qui flottait sur son grand corps maigre. Son crâne rasé luisait, et ses yeux jaunes d'oiseau de nuit brillaient d'allégresse. L'écrin bleu avait disparu dans une large manche.

— Rends-le-moi, dit Casto. Je te le rapporterai plus tard, mais je ne peux pas te le donner maintenant. Il faut d'abord que je...

— Il faut d'abord que tu t'entendes avec cette brute d'Arten que tu as eu la bêtise de prendre en amitié. C'est tout à fait inutile. Tu partageras ta récompense avec lui si tu es assez sot pour ça, mais je garde la flûte.

Casto hésita. Il mourait d'envie de serrer ses mains autour de ce cou de poulet à pomme d'Adam proéminente, mais il avait eu l'occasion d'expérimenter les tours d'Eutaaten, et savait l'inutilité d'une telle agression.

— Viens donc, dit le sorcier, suave. Je t'attendais, et j'ai préparé les pièces dans une bourse. Entre, que je te la donne. Tu l'as bien gagnée, et je suis très content de toi.

Casto se résigna. Il rapporterait l'or, et s'excuserait, en expliquant à quel point l'alcool avait perturbé son bon sens. Et si Jax exigeait quand même le combat, ce qui était probable, il se battrait. Il ne pouvait plus rien faire d'autre.

Il suivit Eutaaten dans la maison.

Jax fut réveillé par une voix qui hurlait des injures.

— Chien stupide ! Brute ! Que la mort verte te ronge ! Debout ! chacal !

Une main le saisit aux cheveux, et lui secoua la tête avec une rage hargneuse. Jax grogna. Son crâne se morcelait, martelé de battements de douleur, et des éclairs blancs explosaient dans ses yeux. Sa langue collée à son palais était un épais morceau de cuir moisi.

Une cruche se vida en cascade sur sa tête, et il s'assit, frottant ses yeux. Jirri, aspergé par la même occasion, miaula une protestation aigre, et se secoua.

— Debout ! crétin ! Ou je casse ça sur ta tête d'idiot.

Janarella se tenait près du lit, une cruche en main. Elle flambait de fureur, et avait des yeux enragés. Elle brandit la cruche dans un geste menaçant.

— Du calme ! dit Jax. Et tu aurais mieux fait de me laisser boire avant de vider toute cette eau. Je crève de soif.

— Tant mieux ! Je ne sais pas ce qui me retient de serrer ce collier jusqu'à ce que tu en crèves, justement. Je t'avais prévenu, sinistre imbécile !

— Prévenu de quoi ? Qu'est-ce qui se passe, au nom de Marrax ? Et ne crie pas si fort, tu me casses la tête.

Les battements dans son crâne s'étaient un peu apaisés, mais chaque mouvement les faisait renaître, et les hurlements de la sorcière les ravivaient.

— Ce qui se passe ! dit aigrement Janarella. La flûte est chez Eutaaten, pauvre abruti ! Avec ton bon ami.

— Non, dit Jax.

Ça, il ne pouvait pas le croire. Casto n'aurait pas pris la flûte sans rien dire. C'était impossible.

— Mais regarde toi-même, imbécile ! Regarde !

Jax fouilla la fente au revers de sa botte, et retirant sa main vide, il la regarda sans la voir, troublé, hésitant.

— Non. Pas Casto. Il ne peut pas l'avoir prise. Je ne le crois pas.

— Vraiment ? Alors où est-il ? Et où est la flûte ? Je te dis qu'il l'a prise. Je l'ai vu dans mon miroir il n'y a pas une heure. Il l'a prise, pour la porter à Eutaaten.

Le visage de Jax s'était durci, et ses yeux s'allumaient de flammes vertes.

— Je le retrouverai. Et il me le paiera !

— Il va payer de toute façon. Eutaaten l'a piégé. Il le tuera peu à peu, en lui prenant son sang chaque jour. Eutaaten utilise le sang pour sa magie. Mais je me moque bien du sort de ce Noir. Ce que je veux, c'est la flûte, et tu vas aller la chercher, sinon tu mourras toi aussi, comme je te l'ai promis.

— Je vais y aller, dit Jax lentement, mais pas pour te faire plaisir, ni à cause de tes menaces. Pour moi-même.

— La maison d'Eutaaten est bâtie en longueur, sans étage. Dans le couloir, tu trouveras une porte d'argent. Elle s'ouvre sur une pièce elle aussi tapissée d'argent. Tu verras une tête de femme sur un mur. Il faut presser sur ses yeux, à gauche d'abord, à droite ensuite, puis pousser sur son nez en le remontant. N'oublie rien. Si tu te trompes, tu seras pris dans un piège. L'œil gauche, en face de toi, l'œil droit, et remonter le nez. Une cachette s'ouvrira. La flûte est dedans. Ramène-la, si tu tiens à la vie. Vas-y à la nuit. Eutaaten n'a pas de serviteurs, et il dort de bonne heure. Je prierai Sassaha pour qu'il rende son sommeil profond.

— J'irai, dit Jax, et je te ramènerai cette maudite flûte, mais après ça, j'espère bien ne plus jamais parler de toi.

— N'oublie pas d'emmener le chat avec toi, pour être aussi protégé par Path. Rapporte la flûte immédiatement. Je laisserai des ordres aux gardes de la poterne sud, pour qu'ils te laissent entrer. La maison d'Eutaaten est la première à droite en entrant dans la rue des Chèvres Noires, juste après le croisement avec la ruelle aux Oiseaux.

Janarella marcha jusqu'à la porte, sans ajouter un mot. Elle sortit et claqua brutalement le battant derrière elle. Le bruit se répercuta dans le crâne de Jax, qui prit à deux mains sa tête douloureuse.

Il essayait de réfléchir. La sorcière avait montré une grande assurance, paraissant tout à fait certaine de récupérer très bientôt la flûte, mais il doutait que les choses se révèlent aussi simples. Eutaaten devait être de taille à protéger son bien. Sinon, quel besoin d'envoyer quelqu'un chercher la flûte aussi loin ? Bien plus simple d'attendre tranquillement qu'Eutaaten la détienne, pour la lui voler ensuite. Et Janarella avait reconnu que ce sorcier l'égalait sur le plan de la magie. Donc, l'aventure serait un peu plus que risquée. Mais il ne pouvait pas rester sur cet échec, et de plus, il avait quelques mots à dire à Casto. Il irait.

— Viens, Jirri. Il faut faire un tour de reconnaissance, mais d'abord, je veux de l'eau, et beaucoup. J'ai une gueule de bois monstrueuse.

Quelques instants plus tard, Jax, nu dans la cour de l'auberge, tirait des seaux du puits pour les verser sur sa tête, et sans s'en lasser. Lorsqu'il s'arrêta enfin, il se sentait nettement mieux, et pouvait même envisager d'aller manger quelque chose sans que son estomac se rebelle à cette seule pensée.

Jax arriva au domicile d'Eutaaten un peu après minuit. Si le sorcier se couchait tôt, comme le disait Janarella, l'heure était bonne. Avec un peu de chance, il serait profondément plongé dans le sommeil.

Jax avait reconnu les lieux dans l'après-midi. La maison d'Eutaaten était longue, d'un seul tenant, bâtie de pierres beiges, taillées et ajustées avec soin. Les tuiles du toit, patinées, devenaient roses. C'était une demeure aux lignes nettes, assez ancienne, mais qui avait été très bien entretenue. Toutes ses fenêtres étaient garnies d'élégantes volutes de fer forgé, ce qui ennuyait Jax, qui aurait aimé pouvoir entrer par là. Il se méfiait des portes. Aussi évita-t-il la grille du jardin, pour escalader les barreaux. Jirri le suivit.

La maison était sombre et silencieuse. La nuit était fraîche, et le ciel couvert. En fin d'après-midi, il s'était noirci de nuages, lourds de promesses de pluie.

Jax traversa le jardin très prudemment. Fidèle à sa tactique, il négligea la porte principale et fit le tour du bâtiment. Il découvrit bientôt une entrée plus modeste de dimension, dont le battant s'ornait, à sa partie supérieure, de petits carreaux multicolores. Il avait prévu un crochet pour fouiller la serrure, mais, à sa surprise, elle n'était pas fermée à clé.

Au lieu de s'en réjouir, il s'inquiéta fortement. Une négligence de ce genre était totalement anormale. Supposant qu'un piège l'attendait par là, il n'essaya pas d'entrer, et continua à tourner autour de la maison.

Il fut bientôt de retour à la porte principale, sans avoir découvert d'autre passage. À tout hasard, il tripota la serrure. Elle n'était pas davantage bouclée que la première, ce qui le contraria un peu plus. Pas de serviteurs, pas de chiens, et des portes ouvertes. Le brave Eutaaten était bien confiant. Un peu trop.

Il fallait entrer, pourtant, et Jax se décida. Il poussa le battant, et se glissa à l'intérieur. Jirri passa entre ses jambes.

Jax repoussa la porte. Il faisait bien trop noir pour qu'il voie quoi que ce soit, et il tira un allume-feu de sa poche. L'amadou embrasé, son rougeoiement lui permit de reconnaître un vestibule, et l'amorce d'un couloir, avec des portes. Il lui sembla que l'une d'entre elles brillait faiblement, et il se dirigea par là.

Une bestiole noire de la taille d'une cerise sortit d'un trou dans le mur, et fila sur ses huit pattes. Ni Jax ni Jirri ne la remarquèrent.

La porte d'argent n'était pas plus fermée que les autres. Jax entra. Il était un peu plus que sur ses gardes. Eutaaten avait préparé quelque part un piège, il en avait l'absolue certitude, sinon il ne serait pas arrivé au but aussi aisément. Jirri qui partageait cette impression, dressait les oreilles, et reniflait.

Jax fit le tour d'une pièce assez vaste, sans fenêtres, entièrement revêtue d'argent. Les meubles, un fauteuil et une table encombrée de coupes et de flacons étaient aussi métalliques, de même que des étagères au mur. Elles étaient garnies de bocaux, de jattes, de bottes d'herbes séchées, de racines biscornues, et de champignons racornis. Bocaux et flacons contenaient des liquides de couleurs variées, et l'une des coupes sur la table était herbeuillée de sang coillé.





Ses vêtements le quittèrent, et ses bottes. L'épée noire tomba, parce qu'il n'avait plus de main pour la tenir. Ses bras s'amalgamèrent à son torse, ses jambes se rejoignirent, et s'agglomérèrent, ses pieds collèrent l'un à l'autre. Il s'allongea, et s'allongea.

Il ne ressentait nulle douleur, rien d'autre qu'un étrange vertige, qui se dissipa.

Jax ouvrit la gueule, et des gouttes de venin perlèrent à ses crochets.

Eutaaten, terrifié, voyait un monstrueux serpent à capuchon, épais comme un tronc d'arbre, qui le dominait de très haut. La peau écailleuse, vert et noir, était baignée d'une sécrétion fluide. Un mince fil d'or cerclait le cou ondulant.

L'ophidien se dressait sur sa queue, balançant sa tête plate. Ses yeux étaient deux morceaux de verre froid, et de la gueule béante dardait une langue bifide. Il siffla.

Invoquant Sabtris, Eutaaten tendit le bras. Un jet de feu enveloppa le serpent, qui ne fit aucune tentative d'esquive. En touchant le mucus qui suintait des écailles, les flammes grésillèrent.

L'ophidien géant paraissait n'avoir rien senti. Il se balança, et s'abattit. La tête plate frappa Eutaaten à la poitrine, lui brisant les côtes par sa force d'impact, et le projetant sur le mur. Bocaux et coupes churent bruyamment des étagères. Eutaaten glissa à terre, et resta assis, la bouche béante. Les flammes fusaient toujours de son corps.

Le serpent ondula. Sa gueule ouverte descendit, et se referma sur le cou de feu du sorcier. Les crochets à venin s'enfoncèrent dans la chair.

Eutaaten hurla. Les flammes qui jaillissaient de lui baissèrent, vacillèrent, et s'éteignirent. Il se convulsa brièvement, et mourut.

Le serpent desserra ses mâchoires, et se redressa. La tête triangulaire ne portait aucune trace de brûlure. Il se balança un instant, puis le corps vert et noir commença à se déformer.

Il se tassa, s'élargit, les écailles se brouillèrent, retournant à une chair bronzée. La tête se remodela, un visage humain en naquit, et une chevelure brune. Des cils poussèrent à des paupières, un nez se dessina, et une bouche. Des bras se décollèrent, et la queue se fendit en deux jambes.

Le vertige qui écœurait Jax disparut. Il se retrouvait lui-même, complètement nu, hormis le collier à son cou. Ses vêtements s'éparpillaient à terre, avec ses bottes, son ceinturon, l'épée noire, et jusqu'au lien de ses cheveux.

Jirri penchait la tête au bord de l'étagère, et Jax n'avait jamais vu au chat rouge une expression aussi apeurée.

— Une drôle d'aventure, matou, mais c'est bien moi, à présent. Tu peux descendre de ce perchoir.

— Mrr ! Merk ! Merk !

Jirri sauta, et alla renifler le cadavre d'Eutaaten. Le sorcier avait la tête renversée, et de gros trous noirs dans le cou. Ses yeux jaunes gardaient une expression de terreur.

Jax se rhabillait. Il tâta son épaule. Les cloques avaient disparu, et la chair était saine, sans inflammation. Pas plus étrange que le reste, somme toute, et appréciable. Il palpa l'écrin dans sa poche, avec satisfaction.

— On a tout de même gagné, mon chat. Pas trop tôt. Maintenant, nous allons porter cette flûte à sa destination finale, et en vitesse, avant qu'il advienne encore quelque chose. Ça suffit comme ça.

Jirri approuva vigoureusement.

Jax renoua ses cheveux, boucla sa ceinture, et remit l'épée dans sa gaine. Il prit la chandelle.

Il sortait de la maison quand il se rappela Casto. Il avait beau lui en vouloir terriblement, il ne pouvait pas le laisser emprisonné ici, pour y mourir de soif et de faim. Il revint sur ses pas.

Il visita plusieurs chambres vides, avant de penser à dire à Jirri :

— Trouve-moi Casto, matou, c'est lui que je cherche.

Jirri trotta dans le couloir, reniflant à toutes les portes. Il s'arrêta devant l'une d'elles, et miaula. Jax poussa le battant, et entra.

Casto ouvrit des yeux très embrumés. Ses paupières clignotèrent. Il était ligoté à un fauteuil scellé au mur. L'Egridien avait la peau grise, et les traits tirés. Ses bras étaient fixés aux accoudoirs, et ses jambes aux pieds du siège. Les cordes avaient été si serrées qu'elles entraient dans la chair, qui se gonflait en bourrelets. Deux larges coupures encroûtées de sang entaillaient son biceps gauche.

— Jax ! Que je suis content de te voir !

— Eh bien, pas moi ! dit Jax, durement. Et si tu n'étais pas Ficelé à ce fauteuil comme un rôti prêt pour la broche, je crois bien que je te tuerais.

Casto avait été prêt à s'excuser, et à expliquer l'histoire idiote du vol de la flûte, mais la phrase désagréable le fit changer d'avis. Il répondit avec une dureté égale à celle de Jax.

— Détache-moi, et nous verrons si tu es capable de me tuer ou pas.

— Tu n'es pas en état de te battre, dit Jax, méprisant, et je ne voudrais pas d'un travail trop facile. D'ailleurs, j'ai

autre chose à faire pour le moment. Nous nous retrouverons plus tard.

Il tira son poignard, coupa les liens du bras droit de Casto, puis il ficha la lame dans l'accoudoir, et s'en fut, sans un mot.

Jirri miaula tristement en regardant l'Egridien, et suivit Jax.

Casto était ulcéré. Jax l'abandonnait là, à la merci du sorcier, et sachant très bien qu'il ne pourrait pas se libérer avant d'être capable de bouger, ce qui prendrait du temps. Puis il réalisa qu'Eutaaten devait être mort, sinon Jax n'aurait eu aucune raison d'entrer ici pour couper sa corde et lui laisser un poignard.

Tout en essayant de remuer ses doigts morts, Casto se demandait comment, au nom de Jekero, cette bourrique d'Arten avait réussi à se débarrasser du sorcier. Une bonne histoire, sûrement, et qu'il écouterait avec grand plaisir.

Il jura. Il n'y aurait pas de récit. Les jours d'amitié étaient morts, et bien morts. Quand il reverrait Jax, il le tuerait.

Jax, accompagné par les gardes, arriva à la tourelle où logeait Janarella. La nuit était très avancée, mais la sorcière l'attendait. Elle était assise sur un divan placé dans l'angle d'un mur, et proche de la cheminée où le feu brûlait. Elle tendait ses jambes vers les flammes, leur présentant ses pieds nus.

Jax apprécia la température tiède de la pièce. Il pleuvait, à présent, et il était passablement trempé. Jirri aussi, qui trotta jusqu'à l'âtre, et s'installa tout près pour sécher sa fourrure.

Janarella avait les yeux brillants de convoitise. Elle demanda :

— Alors ? Tu l'as ?

— Je l'ai.

La sorcière se leva d'un bond, et tendit la main.

— Donne !

— Les pièces, dit Jax.

— Sur la console, là, dans cette bourse verte. Mais montre-moi la flûte avant d'aller la prendre.

Jax tira l'écrin de sa poche, et l'ouvrit.

Janarella regardait, les yeux extasiés.

— La flûte ! Enfin ! Enfin !

Elle sourit largement.

— Va chercher ta récompense, Jax, tu l'as bien gagnée. Toi aussi, chat rouge, viens là, j'ai un cadeau pour toi. Je veux que tout le monde soit content, ce soir.

Elle alla entrouvrir un petit placard encastré dans un mur, et répéta :

— Viens voir, chat.

Jirri s'approcha du placard, et, curieux, avança la tête dans l'entrebâillement. Janarella l'expédia à l'intérieur d'un coup de pied précis, et claqua la porte. Elle la ferma en poussant une targette. Jirri éclata en miaulements furieux, et ses griffes crissèrent sur le bois avec frénésie.

Jax tendait la main vers la bourse. Il se retourna, en colère, commençant :

— Qu'est-ce que...

Le collier se serra sur son cou avec une violence telle qu'il perdit conscience en quelques instants. L'écrin bleu tomba sur le tapis.

Lorsque Jax se ranima, l'air pénétrant de nouveau ses poumons, il était couché sur le dos, et Janarella déversait sur lui le contenu de la bourse. Nullement des pièces d'or, mais des fragments de matière jaunâtre, longs comme le pouce, et qui ressemblaient à des morceaux de nerfs de bœuf.

Jax brûlait d'une rage démente. Elle l'aida à se redresser sur les coudes.

Les bouts de nerfs jaunes se mirent à vivre. Ils s'allongèrent et s'allongèrent, en se tortillant comme des vers. En même temps, ils enfermaient Jax dans leurs replis, s'enroulant autour de lui, et l'enlaçant. Il se débattait vainement. Ses bras étaient pris dans les spires vivantes, et ils ne pouvaient tirer son arme. Il s'agenouilla, les muscles bandés. Les cordes animées ficelèrent ses jambes, le faisant retomber. Plus il luttait, plus les lanières se resserraient.

Jax cessa bientôt tout mouvement. Il était prisonnier d'un cocon de corde, comme un insecte ligoté par une araignée. L'épée noire, pressée contre son corps, entra dans sa cuisse. Il ne pouvait même plus remuer un doigt. Seule sa tête émergeait de la gaine jaunâtre.

Janarella le prit aux épaules, et le traîna jusqu'au divan. Elle y hissa son buste, peu à peu, puis, relevant ses jambes, le fit basculer dessus. Elle l'allongea, et glissa un coussin sous sa nuque.

Jax brûlait d'un désir de meurtre forcené. La garce ! La putain ! Comme elle l'avait bien eu, et sans aucune difficulté. Il aurait dû se méfier davantage, à l'heure du règlement. Le collier à son cou le rendait très vulnérable. Il avait cru quelle paierait, en raison de l'excellente comédie jouée au moment du marchandage. Quelle sottise de s'être

laissé duper par cette feinte. Et Jirri, bouclé dans le placard, et qui, comprenant l'inutilité de sa révolte, avait cessé de miauler et de griffer la porte.

Mais pourquoi avait-elle desserré le collier, pour le faire ligoter par ces morceaux de matière maléfique ? En bonne logique, il aurait dû déjà être mort. Il se retint de poser la question, mais Janarella la devina.

— Tu ne comprends pas pourquoi je ne t'ai pas tué, n'est-ce pas, mon loup d'Arten ? Mais je vais te le dire. Parce que j'ai encore besoin de toi. Enfin, pas exactement de toi. De ton corps seulement.

— De mon corps ?

— Oui. Je vais te le prendre. Je suis très vieille, Jax, vieille de plusieurs siècles. Et j'ai changé de corps chaque fois qu'il se fatiguait. Mais j'étais limitée. Le transfert était très difficile à réaliser, et j'étais obligée de chercher longtemps car il me fallait un corps qui ressemble aussi exactement que possible à celui que je voulais quitter, sinon je n'aurais pas pu réussir. Et ainsi, pendant toutes ces années, j'ai gardé presque la même apparence, et j'en suis très lasse. Mais à présent, j'ai la flûte. Tu n'imagines pas ce qu'elle représente, Jax, pas du tout. Trois mille pièces, ce n'était rien. J'aurais pu te donner mille fois ça, et plus encore, s'il m'avait plu de le faire. Avec la flûte, j'aurai de l'or à ma guise, et bien d'autres choses. Pour qui sait en jouer, c'est la puissance absolue. Je prendrai ton corps, et tu ne pourras rien faire pour t'y opposer. Comme ce sera agréable de découvrir les sensations d'un mâle. J'y ai pensé dès que je t'ai vu dans le miroir. Un changement complet. Et quand j'en serai lasse, je changerai, et changerai encore. Eutaaten n'en savait pas très long sur la flûte, et c'est heureux, car sinon il aurait pu se débarrasser de moi très facilement. Cet imbécile pensait avoir tout le temps de l'étudier. Je dois vraiment te remercier, Jax. Si je n'avais pas autant envie de ton corps, tu aurais eu ton or. Réellement, c'est dommage.

— Surtout pour moi, dit Jax, avec ironie.

Il cachait sa peur. Cette garce avait certainement le pouvoir de faire ce qu'elle voulait. Elle prendrait son corps, et où irait l'esprit ? Là où il doit se rendre après la mort, ou serait-il condamné à errer, désincarné pour l'éternité ? Cette deuxième possibilité le terrifiait. Mourir est le sort commun. Tôt ou tard, chacun franchit la porte, et rejoint Marrax, ou Orren. Mais que deviendrait la conscience, si le corps continuait à vivre ?

Janarella traversa la pièce, et ramassa l'écrin. Elle l'ouvrit et contempla la flûte, son visage exprimant un triomphe absolu. Le flamboiement de ses prunelles, le sourire qui retroussait ses lèvres glacèrent Jax un peu plus. Quel démon avait-il lâché sur Géha en ramenant cette flûte ?

La sorcière referma l'écrin, prit un chandelier et se dirigea vers le mur. Soulevant une tenture, elle découvrit un étroit passage. Elle se retourna pour dire :

— Tu vas m'attendre bien sagement, Jax, j'ai quelques préparatifs à faire. Je te signale qu'il est tout à fait inutile que tu roules à bas de ce divan pour mettre tes cordes dans le feu. Tu te brûleras pour rien. Cette matière n'est pas combustible. Je ne doute pas que tu sois déçu, mais il faut bien que je pense aux petits détails, n'est-ce pas ?

Elle disparut dans le passage, et la tenture retomba.

Jax jura entre ses dents. En la voyant se disposer à sortir de la pièce, il avait justement prévu d'agir comme elle venait de le deviner. L'espoir mourait, à peine né. Il soupira avec lassitude.

Jirri miaula dans le placard. Un petit appel bref, qui demandait :

— Que peut-on faire ?

— Rien Jirri, nous sommes coincés, et pour de bon. Je ne sais pas où vont les chats, après la mort. Peut-être qu'on se retrouvera quand même, quelque part.

— Maou.

Jax ferma les yeux. Il avait de la peine. Le chat rouge avait été un compagnon fidèle, toujours disponible, et il l'entraînait avec lui dans ce désastre final. Janarella tuerait le chat dès qu'elle s'en souviendrait. Puis il réalisa que ce seraient ses propres mains, très probablement, qui mettraient un terme à la vie de Jirri. Il frissonna.

Du passage dans le mur venaient des bruits légers, chocs d'objets, glouglous de liquides se déversant. La voix de Janarella résonna, récitant une incantation.

Jax attendait. Il désirait que cela finisse, vite. Il pria Marrax, plus intensément qu'il ne l'avait jamais fait de sa vie, de prendre son âme dans ses mains, et de la protéger d'une errance éternelle. Il ne demandait rien d'autre.

Lorsque Janarella ressortit du passage dans le mur, elle tenait la flûte dans ses doigts, sans en paraître aucunement gênée. Sans doute avait-elle, par quelque sortilège, annihilé le froid.

Elle s'approcha sans hâte du divan, se pencha sur Jax qui se tétanisait, et porta la flûte à ses lèvres. Elle souffla, déplaçant ses doigts. Une petite mélodie aigrelette déroula ses arabesques.

Quelque chose entra en Jax. Une force étrangère, terriblement puissante, analogue à celle qui l'avait assailli dans la caverne aux cristaux. Mais celle-là ne voulait pas manger. Elle repoussait l'esprit de Jax, le chassant de son

corps.

Il lutta. C'était intolérable, monstrueux au-delà de toute expression. Il se cramponnait à chacune des fibres de son être, résistant de toute sa volonté têtue.

La force poussait, envahissant tout, comme une irrésistible marée, et il lui semblait être écrasé sous une muraille. Des parties de lui-même lâchaient prise, inexorablement arrachées, et il sut qu'il perdrait ce combat, qu'il serait définitivement vaincu, très bientôt, et il ne pouvait pas l'admettre.

Les notes aigres de la flûte chantaient une musiquette aiguë et triomphante.

Jax voyait à peine Janarella, dans un brouillard déformant, mais il la sentait là, penchée sur lui, et la haine qui l'embrasa contint un instant la force qui refoulait son esprit.

Il prit appui sur son dos, se tordit, et lança furieusement ses jambes, frappant la sorcière sur le côté. Le mouvement le déséquilibra, et il dégringola du divan.

Janarella, projetée, heurta durement la cheminée, lâchant la flûte, qui tomba sur le tapis, rebondit, et plongea juste dans le foyer. Un instant, le verre bleu intact brilla au milieu des flammes, puis il éclata en menus fragments, avec un petit tintement clair.

Janarella cria, se convulsa, et s'écroula.

Les cordes qui enveloppaient Jax se défirent, rétrécirent, et redevinrent morceaux de nerfs jaunes. Le collier à son cou s'ouvrit, et glissa. La force qui assaillait son esprit avait disparu, à l'instant même où la flûte se taisait.

Il s'agenouilla, étourdi et nauséux.

Janarella était étendue, sa tête toute proche de l'âtre illuminée par les flammes. Elles se reflétaient dans ses yeux ouverts.

Jax se leva. Il chancelait un peu. Il avisa une cruche posée sur une table, et qui semblait contenir du vin. Il la saisit, et la reposa. Ne rien boire ici, surtout. Ce vin, si c'en était seulement, pouvait être drogué.

Jirri, dans son placard, miaula interrogativement. Jax le libéra.

— Nous sommes tirés d'affaire, matou. Cette garce est morte. Je l'ai cognée avec mes jambes, la flûte est tombée, et elle a sauté juste dans le feu. Les flammes l'ont cassée, et je pense que c'est ça qui a tué la catin. Elle devait être liée par sortilège à la flûte, et quand elle s'est brisée, elle en a subi le contrecoup. De toute façon, ça ou autre chose, nous pouvons remercier la chance. J'ai déjà été dans le pétrin, Jirri, mais jamais à ce point-là. Je peux te dire que j'ai eu bougrement chaud.

— Maou. Mwaak. Merk, merk.

— Maintenant, mon chat, cherchons s'il traîne par là un peu d'or, pour nous dédommager de nos peines, si possible.

Il commença à fouiller très soigneusement la pièce.

Jax sortit par la porte de la poterne sud, que les gardes lui ouvrirent sans discussion. L'aube blanchissait le ciel. Il bruina, et des volutes de brouillard noyaient maisons et jardins.

Jax suivit la rue, et tourna à droite pour regagner l'auberge. Il se sentait très las. Une silhouette se détacha d'un mur, et lui barra le chemin.

— Je t'attendais, Jax, dit Casto. Je suis prêt.

Il l'était, en effet. Campé au milieu de la rue, le corps en état de tension, les yeux attentifs, et la main sur le pommeau de son arme.

Jax s'analysait. La rage qu'il avait ressentie s'était émoussée. Il ne restait plus en lui assez de colère pour qu'il ait envie de tuer Casto. Il dit :

— Si tu tiens vraiment à ce qu'on s'entr'égorge, je suis à ta disposition. Mais je te préviens qu'on va se battre pour pas grand-chose.

— Comment pas grand-chose ? Et la récompense ?

— Quelle récompense ? Ma garce n'avait pas plus l'intention de tenir sa promesse que ton Eutaaten. Et elle ne paiera plus personne, à présent. Elle est morte.

— Pas de magot, dit pensivement Casto.

— Pas une piécette.

Ils se regardèrent un moment sans parler.

Casto frémit. Une gaieté naissante envahissait son visage noir, plissant ses paupières, et retroussant ses lèvres. Il explosa en éclats d'hilarité, et Jax lui fit écho. Ils se convulsèrent, pliés en deux, hoquetant entre les quintes, et pleurant de rire.

Jax, encore secoué, frottant ses yeux, dit :

— Il ne nous reste plus qu'à trouver une autre occasion de nous enrichir, mais, en attendant, j'ai toujours un petit quelque chose qui nous permet de prendre du bon temps

quelque chose qui nous permettra de prendre du bon temps.

Il tira de sa poche le collier serpent. Ce n'était plus qu'un bijou comme un autre, et qui avait une certaine valeur. N'importe quel orfèvre en donnerait un bon prix.

— J'ai un petit quelque chose aussi, dit Casto. Ça traînait dans une coupe, chez Eutaaten.

Il fit sauter dans sa paume un petit diamant, qui scintilla dans la lumière du matin.

Jax sourit, approbateur, bâilla largement, et dit :

— Je crève de sommeil. Allons dormir. La nuit a été longue.

Ils s'éloignèrent dans la rue, côte à côte. Jirri trottait sur leurs talons. La brume emperlait la chevelure des deux hommes, et posait des gouttelettes dans la fourrure du chat.

# LA PORTE DES SERPENTS



Le petit vieux bien propre m'a péché dans un bistrot, à l'heure du petit déjeuner.

J'étais à fond de cale, et pire que ça. Les poches aussi raclées qu'un Trésor royal après le passage des barbares. Je rentrais d'Afrique, où j'avais espéré fonder, en partant de quelques camions, un empire du transport. J'avais tiré ma peau de l'affaire, et mieux valait ne pas me plaindre. Les jeunes républiques africaines ne sont pas toujours si civilisées que ça.

Je suis entré dans le bistrot sur la pointe des pieds. J'espérais une corbeille de croissants à bonne portée de ma main baladeuse. Compte là-dessus, coco ! Le loufiat avait l'œil. Il m'a repéré vite fait, bien fait. À dire vrai, j'avais dormi dans un square, et mon allure générale ne faisait pas tellement bon chic bon genre.

J'allais filer vers des cieus plus propices quand le petit vieux m'a fait signe. Il déjeunait, bien calé à une table, et trempait dans un crème un morceau de baguette beurrée.

La vieille main tavelée m'a appelé en agitant un index impérativement courbé. Invitation cavalière, mais j'y ai répondu quand même. Mon estomac vide me tirait vers la belle assiette de pain beurré. Que me voulait cette chère vieille chose ?

Petit Vieux Bien Propre rayonnait positivement.

— Je voudrais vous parler. Accepteriez-vous de déjeuner avec moi ?

J'ai détaillé le bonhomme. Chauve, assez rondouillard, ficelé dans un complet coupé par un bon tailleur. Élégante cravate aux tons assourdis, chemise à poignets mousquetaires, boutons de manchettes émail et argent... Petit Vieux Bien Propre n'était pas dans la mouise. Mais je me méfie des bonnes fées. Pédéraste ? Tant pis pour lui. Je pouvais mettre pas mal de fierté dans ma poche – elle ne se mange pas –, mais je n'en étais quand même pas à vendre mes fesses pour un café-croissants. Mais ça, je ne le lui dirais qu'après...

J'ai tiré une chaise pour m'asseoir.

Petit Vieux m'a demandé mes préférences. J'ai opté pour un sandwich jambon beurre avec un grand crème. Autant faire un petit stock de calories. Petit Vieux faisait la mine d'un bon grand-père gâteau. J'ai rendu un sourire de petit-fils affectionné.

J'ai mangé, en me gardant bien d'interroger mon hôte sur ses intentions. Pas la peine de me faire virer avant d'avoir pu caler mes pauvres joues maigries. Pour le « non » bien ferme, il serait toujours temps.

Petit Vieux Bien Propre me regardait dévorer sans souffler mot. Les yeux bruns aux lourdes paupières étaient indéchiffrables. Quel âge ? Entre soixante et soixante-dix, mais bien conservé. Une bonne ossature lui épargnait une débâcle du visage, et son embonpoint le servait aussi. Peu de rides. Son reste de cheveux avait dû être brun avant de devenir plus sel que poivre. Joues bien rasées, légère odeur d'eau de Cologne. Pas du tout le vieux ranci. L'hypothèse pédérastie était très plausible. J'étais crado, barbu et hirsute, mais bien récuré, je pourrais faire une proie très consommable.

Je mâchais consciencieusement ma dernière bouchée de sandwich, et j'ai failli m'étrangler en entendant :

— Aimeriez-vous gagner cinquante mille francs ?

Pour répondre, j'ai pris mon temps. Et j'ai bu un peu de café pour faire descendre le morceau qui se coinçait dans mon gosier.

— S'il s'agit de tuer, je ne suis pas partant. Voler, on pourrait voir, à condition que je puisse estimer exactement les risques, et qu'il ne s'agisse pas de dépouiller la veuve ou l'orphelin. J'ai des principes.

J'avais rengainé ma première hypothèse. Pédéraste convaincu ou pas, nul ne lâcherait cinq briques anciennes façon pour une séance de baise. Les minets avides de s'exécuter pour une pincée ne manquent pas. Ni même ceux disposés à pratiquer gratis. De nos jours, cinquante mille francs, c'est loin de faire pactole, mais ça ne se trouve tout de même pas dans le caniveau. Donc, un os pointait quelque part. De quel genre ?

Petit Vieux Bien Propre a ri avec discrétion.

— Vos principes n'ont rien à craindre. J'en ai moi-même, qui sont sans doute plus rigides que les vôtres. Non. En échange de cette somme, je ne vous demanderai que d'être le sujet d'une expérience.

Holà ! Doucement les basses ! Une expérience ? Ça ne me disait rien de bon.

J'ai reluqué mon doux vieillard. Œil paisible, à vue de nez. Aucune lueur démentielle du genre *savant fou*, mais tout de même... J'avais tendance à me voir ligoté sur une table d'opération, pendant que le doux vieux, devenu ricanant Mister Hyde, danserait autour de moi en brandissant un scalpel.

Petit Vieux Bien Propre s'amusait en douce.

— Voyons ! Il n'y a absolument rien à craindre ! Je vous en donne ma parole. L'expérience a été tentée plusieurs fois sur des animaux. Avec un total succès.

— De quoi s'agit-il, exactement ? Soyez un peu plus précis.

— Il ne saurait en être question ! J'ai réalisé une invention en matière de... eh bien, disons de transport. Je compte évidemment en tirer des bénéfices. Vous comprendrez aisément que je ne peux pas être bavard...

— Autrement dit, il faut que j'achète chat en poche. Et si le chat se révèle être un tigre à dents de sabre ?

— À vous voir, je ne vous aurais pas imaginé pusillanime. Cinquante mille francs. En espèces. L'expérience prendra à peine quelques secondes.

— C'est bien ce qui me tracasse. Vous ne lâchez quand même pas ce joli pognon par philanthropie ?

— Mon jeune ami, il se trouve que je suis honnête. Mon invention est un succès. Je le sais. Lorsque j'en serai à vendre mon brevet, je deviendrai colossalement riche. Cinquante mille francs ne compteront plus guère. Vous pourrez du reste envisager une rémunération plus importante si vous acceptez de continuer avec moi par la suite. Pensez-y !

J'y pensais.

J'ai demandé :

— Ce serait pour quand ?

— Si vous êtes d'accord, je vous emmène immédiatement.

— Vous payez d'avance ?

Il a ri, en montrant de belles dents. Elles devaient beaucoup aux soins d'un dentiste onéreux.

— Je ne suis pas fou. Après l'expérience.

— Je ne suis pas fou non plus. Quelles sont mes garanties ?

Il a fait « tssit, tssit » entre ses dents, avec agacement.

— Une complication imprévue... Je n'avais pas pensé à une possible méfiance de votre part... Réfléchissez. Je vais vous emmener chez moi. Vous saurez où j'habite. Vous êtes jeune, très solide, l'avantage est de votre côté. Si je vous trompais, vous pourriez vous venger. Je suis terrifié par la violence, et je ne serais pas de taille à vous tenir tête. Vous serez payé, vous pouvez me croire.

— J'ai entendu parler d'objets appelés revolvers. Dans les rapports de force, ce sont d'excellents égalisateurs.

— Je ne sais même pas par quel bout fonctionnent ces déplaisants engins. Ce que je sais, par contre, c'est que de nos jours, la jeunesse n'est guère digne de confiance. Mais vous serez payé ! Je vous en donne ma parole !

À l'entendre, on aurait pu croire qu'il s'agissait de celle du chevalier Bayard. Il me donnait sa parole. Ça valait un chèque certifié sur la Banque de France. Bien gentil, mais moi, en une dizaine d'années d'aventures hasardeuses, j'ai quand même réussi à apprendre que les pires canailles ont toujours de bonnes bouilles du genre « Bon-Dieu-sans-confession ». Je n'avais pas la moindre envie de lui servir de cobaye, pour découvrir ensuite que son compte en banque était à découvert et ses biens hypothéqués.

On a discuté un bon bout de temps. Petit Vieux Bien Propre m'a montré ses papiers. Stéphane Lédenon, soixante-douze ans. Physicien retraité, logeant dans un petit bled proche de Fontainebleau. Il ma sorti ensuite un relevé bancaire faisant état d'un compte bien garni. Petit Vieux pourrait me payer sans en être réduit à ses dernières piécettes. Quant à en arriver au compromis, comme je le voulais, rien à faire. Les gros titres des canards avaient conditionné mon birbe. Sa parole valait de l'or, et la mienne pas un clou. Pas à sortir de là.

Je me suis décidé à lui accorder la confiance qu'il me refusait. Qu'est-ce que j'avais à perdre ? Et Petit Vieux ne se gourait pas. S'il oubliait de me payer, il y aurait du règlement de comptes. En attendant, la chère âme me proposait de m'héberger jusqu'au jour glorieux où il présenterait son invention aux officiels et à la presse. Je pouvais toujours voir venir. Il avait une telle foi en sa réussite que j'y croyais aussi. Je m'inquiétais du règlement, et pas du tout de l'expérience. Pas tellement malin, peut-être...

Stéphane Lédenon a réglé nos déjeuners. En épluchant bien la note, et en laissant un pourboire calculé au plus juste. Ce qui m'a plutôt rassuré. Ce sont les fastueux qui sont mauvais payeurs. Ou les culs-cousus-d'or. Pas les petits-bourgeois à la fortune modeste, mais solide, qui savent qu'*un sou plus un sou font deux sous*. Ceux-là paient. À

contrecœur, mais ils paient.

Petit Vieux possédait une belle Mercedes, peinture blanche et cuir noir. Pas récente, mais bichonnée.

Il s'est mis au volant. Une pitié ! Je l'aurais mieux vu sur une trottinette. Il serrait les fesses, terrorisé par la circulation, et roulait à deux à l'heure. Il maniait sa charrette comme une précieuse porcelaine, avec une trouille atroce de la casser. Bien sanglé dans sa foutue ceinture, comme de juste. « Moi, je suis un bon conducteur prudent. » Tu parles, Charles ! La ceinture, hélas, ça n'améliore pas les réflexes. Ni les capacités.

Là, il y avait encore eu une discussion. Petit Vieux aurait voulu que je boucle la mienne. Je l'avais envoyé se faire lanlaire. Jusqu'à preuve du contraire, je suis encore libre de choisir ma mort. Cou rompu plutôt que rôti ou étranglé. Il me semble tout de même que ça me regarde. Très directement. Quant aux amendes, bast ! Quand il n'y a pas des consignes de férocité, qui durent bien deux ou trois gros jours, les flics se foutent de ce truc-là nettement plus que de leur première contredanse. Donc, laissons glisser. Ça occupe des tas de gens dans des bureaux où il n'y a rien à foutre, et ça justifie leur existence, de concocter des masses de « défense de ceci », « défense de cela ». Manque de bol, quand on en arrive à trop d'interdictions, les gens ne font plus attention à aucune. Sauf les moutons-constipés, bien sûr.

Mon siège était très confortable. Ma nuit sous les buissons m'avait laissé un retard de sommeil. Je me suis calé, et je me suis endormi. Inutile d'admirer plus longtemps Petit Vieux dans son numéro de conducteur ultra-crispé. De toute façon, sur l'autoroute, ça ne s'arrangerait pas.

Je me suis réveillé dans un garage. Petit Vieux me secouait.

— Nous sommes arrivés, Jérôme.

Il m'appelait par mon prénom, mais quand j'avais essayé la réciproque, j'avais eu droit à une mine pincée. D'évidence, le cher homme comptait sur un « Monsieur » bien poli. Et merde ! Je n'entrais quand même pas dans la peau du domestique stylé.

Le garage s'ouvrait sur un vaste jardin fouillis comme je les aime. L'été pluvieux lui avait laissé tous ses verts. Ça sentait bon l'humus et la végétation mouillée. Quelques arbres fruitiers, des marronniers qui gonflaient leurs coques à pointes, et une profusion de rosiers. La pelouse débordante avait grand besoin d'être tondue. Un petit vent joueur bousculait quelques nuages dans le bleu doux du ciel d'Ile-de-France. Le soleil surgissant d'une trouée a doré les pierres d'une maison basse à allure de ferme restaurée.

Je suis entré dans la baraque derrière mon petit vieux.

Au bout d'un long couloir, une trottinante souris a surgi d'une pièce d'où s'échappaient de suaves odeurs culinaires. Âge canonique, jambes allumettes, bas de coton noir et tablier à fleurettes mauves. Dans un visage fripé, des yeux ronds de rongeur me passaient aux rayons X.

Je n'ai pas réussi l'examen. Mon aspect barbu-chevelu-crado déplaisait au plus haut point à la souris. Elle s'est écriée :

— Qu'est-ce que vous nous amenez là, monsieur Stéphane !

Ton de vieille servante qui règne depuis longtemps.

— *Monsieur Laffrey* va essayer mon appareil, Cécile.

Le *Monsieur* appuyé qui se voulait réprimande ne m'a pas rendu mes droits d'être humain. La souris m'avait promptement classé dans les voyous infréquentables, elle ne changerait pas d'avis de sitôt.

— Vraiment, monsieur Stéphane ! Vous ne croyez pas que...

Petit Vieux Bien Propre n'entendait pas se laisser tyranniser outre mesure. Il a coupé, très sec, en redressant son mètre soixante :

— Cela suffit, Cécile ! Préparez la chambre bleue. Monsieur Laffrey sera mon hôte pendant quelques semaines.

La souris, domptée, a filé dans le couloir.

Monsieur Stéphane faisait sa crise d'autorité. Le compte de la souris réglé, il s'est chargé du mien.

— Voulez-vous prendre un bain, Jérôme ? J'irai vous acheter des vêtements au village.

Il s'agissait beaucoup plus d'un ordre que d'une suggestion. Je n'ai pas protesté. En toute honnêteté, j'étais crasseux par la force des choses, pas par inclination. Je ne rechignerais pas à un bon savonnage.

J'ai mijoté un bon moment dans l'eau bien chaude, avant de m'étriller. Je me suis rasé et, pour parfaire la toilette, j'ai raccourci un chouïa mes mèches trop longues. La souris allait peut-être me trouver beau garçon ? Ouais...

Mon bienfaiteur m'a rapporté de quoi m'habiller proprement. Sous-vêtements, jean, tee-shirt, pull et baskets. Certainement ce qu'il avait déniché de meilleur marché dans le genre. Généreux, mais pas gaspilleur. Enfin, en attendant ma fortune...

Penser aux cinquante mille francs m'a rappelé l'expérience. J'ai demandé quand elle allait se présenter. J'avais ressenti comme un friselis d'inquiétude.

— Cet après-midi, Jérôme, si vous le voulez bien.

Je voulais, je voulais. Si Petit Vieux n'était pas pressé, moi non plus. Je n'étais pas craintif, mais pas tellement enthousiaste non plus. De quoi était-il question, au juste ? Petit Vieux avait parlé d'une « invention en matière de transport ». Devrais-je piloter un prototype ? Sûrement pas. Lédenon ne m'avait pas interrogé sur mes capacités de conducteur. Alors ?

Avant l'heure H, je comptais bien poser quelques questions, mais mieux valait attendre, pour le faire, un moment

*ad hoc.*

J'ai patienté jusqu'à la fin du déjeuner, après l'absorption d'une tarte aux prunes noyée de crème.

J'avais très bien mangé. La souris était une fameuse cuisinière. Elle avait assuré le service. « Monsieur Stéphane » était chouchouté, mais pas moi. Assiettes et couverts atterrissaient à ma place avec des « clang ! » méprisants. J'avais beau être propre et bien rasé, la souris ne désarmait pas. Et ne désarmerait jamais. Elle était du genre à se cramponner jusqu'à la mort à ses préjugés. Ce qui me laissait froid. L'important, c'était la perspective de trois repas par jour, et d'un toit, en attendant d'empocher ma prime de risque.

J'avais visité « la chambre bleue ». Bien confortable. Bleue, en effet, dans la décoration, et agréable. Je m'y plairais.

La souris a apporté un café odorant. J'ai attaqué en douceur :

— Monsieur Lédenon, ne pensez-vous pas que je pourrais tout de même demander quelques explications à propos de cette expérience ? Je ne crois pas être exigeant en réclamant une possibilité d'estimer les risques à courir ?

— Aucun risque, Jérôme. J'ai expérimenté sur des cobayes et des lapins. Ils ont été ensuite examinés par un laboratoire. Ils étaient tous en parfaite santé.

— Mais je serai le premier être humain à faire le test ?

— Oui, mais puisque tout s'est bien passé pour les cobayes, je suis fondé à croire qu'il en ira de même pour vous.

— Il y a quand même des différences entre un animal et un homme ?

Petit Vieux Bien Propre a froncé les sourcils. Je l'agaçais.

— Cinquante mille francs, Jérôme. Pourquoi supposez-vous que je vous les donnerai ?

— S'il s'agit du prix de ma vie, c'est nettement trop bon marché ! Elle vaut quand même plus cher, tout au moins à mes yeux.

Lédenon n'a pas été ébranlé. Il a bu posément une gorgée de café, et a reposé sa tasse dans la soucoupe.

— C'est à prendre ou à laisser, Jérôme ! Je n'ai pas l'intention de vous contraindre. Vous êtes libre de repartir immédiatement. Mais je vous répète que vous ne risquerez rien du tout. De plus, je doublerai la somme promise si vous acceptez de vous soumettre à plusieurs expériences après la première. Réfléchissez...

La voix des sirènes. Cent mille francs ! Ça devenait plus intéressant. Surtout pour un fauché.

Pas de quoi me payer un château, d'accord, mais de quoi voir venir un moment.

Je scrutais le vieux. À mon avis, il ne baratainait pas. Bast ! Qu'est-ce qui me prenait de tellement ergoter ? Au point où j'en étais, il ne me faudrait pas si longtemps avant d'acquérir une optique différente sur le prix possible de ma vie. Personne ne peut vivre sans manger...

— D'accord, papa ! Je marche !

Le « papa » n'a pas très bien passé. Lédenon a pincé la bouche, et m'a lancé un coup d'œil gelé. Mais il ne m'a pas rappelé aux bonnes règles de la politesse. Il faut faire avec ce qu'on a. Il était gourmé et farci d'idées reçues, mais pas idiot.

Je ne sais pas ce que j'avais attendu, mais certainement pas la réalité. Une manière de hangar aménagé. Placards métalliques au long des murs, table à dessin, bureau et fauteuil, bocal à crayons et pile bien rangée de papier vierge.

Au fond de la pièce, deux cabines vitrées, assez analogues à des cabines téléphoniques, se dressaient côte à côte.

Lédenon m'a prié de me déshabiller.

— Les animaux ne sont pas vêtus, Jérôme, je préfère ne pas modifier les conditions de l'expérience.

Je me suis exécuté docilement. J'avais oublié mes baskets, et Petit Vieux a pointé sur mes pieds un doigt impératif. J'ai réparé ma faute. Sous mes plantes, le sol carrelé était froid.

Lédenon m'a fait entrer dans une cabine. Il a refermé soigneusement la porte. Je me sentais un tantinet mal à l'aise.

À travers la porte vitrée, j'ai vu le vieux tripoter des boutons sur un appareil bizarroïde. Ma sensation de malaise s'accroissait. Petite crise de trac.

Une spirale noire m'a soudainement avalé. Je suis devenu aveugle, et sourd. Un tourbillon de sombre velours m'aspirait.

Ça n'a pas dû durer plus d'une ou deux secondes. Le tourbillon noir m'a recraché, j'ai retrouvé la vue et l'ouïe.

Petit Vieux Bien Propre ouvrait la porte de ma cabine, la mine extasiée. Il triomphait.

— J'ai réussi ! Mon Dieu ! J'ai réussi !

Réussi ? Réussi quoi ? Je n'avais pourtant pas l'impression qu'il se soit passé grand-chose. Tout juste une petite

crise de mal de mer, rien de plus. Mais Stéphane Lédenon avait peine à dominer sa surexcitation. Ses mains tremblaient.

J'avais posé mes vêtements sur le bureau. En allant les reprendre, j'ai brusquement réalisé.

J'avais pénétré dans la cabine de droite, et je sortais de celle de gauche !

— Bon Dieu ! Je suis passé d'une cabine à l'autre ! Bon Dieu de bon Dieu !

Petit Vieux Bien Propre s'épanouissait.

— Exact ! Transmission de la matière. J'ai vraiment réussi ! Est-ce que vous voyez toutes les implications, Jérôme ? Une cabine pour le départ, et l'autre à l'arrivée...

Eh bien ça ! Une « invention en matière de transport », hein ? Une vraie révolution, oui !

— Ça fonctionne aussi à distance ?

— Je le crois. Avec les cobayes, j'ai fait des tentatives d'un bout à l'autre du jardin. Tout a très bien marché. Je suis persuadé que le transfert sera possible sur n'importe quelle distance.

— Je vous tire mon chapeau, mon vieux ! Sincèrement. Votre bidule va révolutionner le monde, et je suis modeste. L'invention de la roue, c'était de la gnognote à côté.

J'exprimais vraiment le fond de ma pensée. Lédenon a ri, enivré.

— Ecoutez, Jérôme, je triplerai votre prime. Voulez-vous me promettre de ne pas quitter ma maison, et de ne communiquer avec personne jusqu'à ce que j'aie officiellement présenté mon transmetteur ?

Le birbe en était à un tel stade de bonheur qu'il oubliait les saines vertus de l'économie. Ma foi, je pouvais aussi bien lui promettre le silence pour l'heure. Après tout, j'avais bénéficié d'une belle chance, et il ne s'agissait pas seulement de la prime promise. Dès que l'invention serait connue, je pourrais me faire du beurre en racontant mes aventures dans un quelconque canard, et même pondre un bouquin sur le sujet. Je prévoyais un avenir plaisamment doré.

— Papa, ai-je dit, je ne vois pas d'inconvénient à rester bouclé dans ma chambre si tu le désires. Pour bavarder, j'attendrai que l'histoire soit tombée dans le domaine public. Ne te bile pas.

Tutoiement et papa ont été avalés sans problème. Le brave Stéphane planait sur un nuage rose, et son conditionnement de bourgeois gourmé s'en émoussait.

Le hangar était bourré d'officiels. Dignes savants très *membres de l'institut*. Attachés de l'un ou l'autre cabinet ministériel, plus journalistes toutes catégories. En prime, des poulets en civil chargés de veiller sur tout ce beau monde, et des techniciens qui s'affairaient sur micros et projecteurs.

Petit Vieux Bien Propre allait devenir très célèbre. Moi aussi.

Je me suis déshabillé sans me presser. J'étais très relax. Le transmetteur m'était devenu familier. Je l'avais essayé plusieurs fois, pour un résultat identique. J'entrais dans une cabine et je sortais de l'autre, frais et rose. Le tourbillon noir se manifestait à chaque expérience, mais je n'avais jamais ressenti le moindre malaise postérieur. J'étais en excellente santé. D'autant meilleure que j'avais été, durant plus d'un mois, remarquablement bien nourri.

Petit Vieux et moi étions devenus bons copains. Le birbe me chouchoutait, comme un vivant symbole de son triomphe. La souris, par contre, me battait toujours froid, mais je n'en avais rien à foutre. Lédenon m'avait payé une bonne part de ma prime, et mes gains se marquaient sur un compte bancaire tout neuf. J'étais tout frétilant.

Je suis entré dans la cabine, et j'ai été immortalisé par un orage de flashes. Je souriais aux anges.

Lédenon a tripoté ses boutons.

Spirale suçante, et noir tourbillon velouté.

Ce coup, il m'a semblé que le vertige durait plus longtemps. Une dizaine de secondes, peut-être. Je n'aurais pas pu en jurer. Il pouvait s'agir d'une illusion.

J'ai recouvré l'ouïe, mais pas la vue. J'écarquillais les yeux, mais j'aurais aussi bien pu me trouver dans le symbolique orifice du gentleman de couleur. Noir partout, qui me collait aux prunelles. J'ai tâté. La porte de la cabine a accepté de s'entrebâiller, mais rien de plus. Elle butait sur je ne savais quoi.

Il a fallu un moment pour que mes yeux s'adaptent, et que je puisse bénéficier d'un soupçon de clarté. Il semblait avoir sa source quelque part au-dessus de moi.

Et j'ai paniqué.

Je me trouvais bien dans une cabine, mais pas dans la bonne.

Quelque chose avait foiré, et j'avais abouti ailleurs qu'à l'endroit voulu...

Je n'y voyais pas extrêmement clair, mais assez quand même pour ne pouvoir m'illusionner. Le hangar de Stéphane Lédenon s'était escamoté.

Ma cabine était très poussiéreuse, son vitrage épais couleur d'améthyste, et ses montants me paraissaient faits d'un bronze verdi par l'âge. J'aspirais une odeur froide de terre et de moisissure. J'étais totalement ahuri. Et angoissé.

Tous les spectateurs avaient disparu. Ce tour de passe-passe ne me disait rien de bon. L'éclairage ultra-réduit ne me permettait pas de bien détailler mon environnement, mais le hangar de Lédenon n'était plus là.

Pas d'accueil enthousiaste, pas de flashes crépitants, pas de micros tendus pour transmettre mes impressions au monde admiratif...

Lédenon devait être anéanti, les officiels agacés de s'être dérangés pour un ratage, mais moi, je cultivais une belle trouille.

Je me retrouvais seul, et la cabine bizarroïde me semblait logée dans le sous-sol d'un bâtiment en ruine. Ce qui bloquait ma porte était une large coulée de pierres brisées et de terre.

J'ai poussé sur cette damnée porte, comme un enragé. Petit à petit, j'ai réussi à élargir l'entrebâillement. J'ai joué les limandes anémiques, et, en me râpant de partout, je suis arrivé à m'extirper de la cabine.

La clarté miteuse provenait d'un trou creusé par une grosse racine dans une voûte de pierres éclatées. J'ai reçu sur le crâne une douche de terre et de cailloux. Et j'ai eu des inquiétudes supplémentaires. Pour que tout le plafond s'écroule, il n'en faudrait pas beaucoup. En forçant la porte pour sortir, j'avais fâcheusement ébranlé le bastringue. Ça vibrait de partout.

J'ai escaladé en me grouillant un monticule de rocs et de terre, puis la cabine elle-même. Avec un saut, j'ai réussi

à accrocher la grosse racine, et je me suis hissé, sans bien savoir comment. Tout s'effondrait, dans un gigantesque fracas.

Je me suis démené comme un diable dans un bénitier. Je recevais sur le dos un déluge de rocs et de terre. Lapidation. Ça cognait très dur.

J'ai surgi dans la lumière.

Une branche basse m'a permis d'abandonner ma racine pour me hisser plus haut. Jusqu'à ce que l'arbre commence à s'incliner. J'ai lâché la branche en vitesse, pour plonger vers le salut. Juste à temps. L'arbre s'est effondré, entraînant une bonne portion du sol, juste sur le trou que je quittais.

Quelle qu'elle soit, ma curieuse cabine réceptrice était devenue inaccessible. Pour l'atteindre, il faudrait toute une entreprise de fouilles, et du matériel.

Mon plongeon m'avait projeté dans un buisson de houx. Au grand dam de ma pauvre chair meurtrie par la chute de pierres. Je saignais, et j'étais truffé d'égratignures et contusions. Je me suis redressé en grimaçant.

J'ai examiné le décor. Une puissante forêt, qui régnait en maîtresse. Je n'avais jamais vu de hêtres de cette taille. Des arbres de sûrement plus d'un siècle, qui ne toléraient pas les rejets dans leur ombre. Toutes proches, des ruines s'engloutissaient sous la terre et la végétation. Un pan de mur très érodé, une colonnade tronquée, enlacée par du lierre. Les jambes d'une très grande statue, verdies par la mousse. Une géante main ouverte, rongée par les lichens, reposait sur le dos, doigts écartés. Un peu d'eau stagnait dans le creux de la paume. Deux abeilles et un bourdon se disputaient le droit de boire.

Sur le pan de mur érodé, on devinait encore quelques sculptures, abrasées par le temps ; une tête de serpent humanisée me regardait. Des fourmis entraient et sortaient par les craquelures des yeux.

L'épaisse frondaison des hêtres découpait en fragments le ciel bleu tendre. Des rais de soleil glissaient au travers des branches. Deux mésanges pressées ont jailli vers le ciel. Un geai a cajolé, avant de s'envoler, ailes claquantes. Où que j'aie abouti, je n'avais pas changé de planète. Ni de saison. La fin de l'été roussissait les feuilles, et les premières mûres noircissaient sur un fouillis de ronces. Où étais-je fourré ? La forêt de Fontainebleau, peut-être ? Ses hêtraies sont belles. Tout de même. Je ne me souvenais pas d'y avoir vu des arbres atteignant cette taille...

À en juger par la longueur des ombres, l'après-midi avait bien avancé. Septembre, et les jours raccourcissaient. Mieux valait que je tente de rejoindre des lieux habités avant le soir. Je me voyais mal errant de nuit dans une forêt aussi dense. J'étais nu, et il ferait sûrement frais, sinon froid.

Allons ! Je n'avais pas tout raté. Pour les journalistes, mon récit vaudrait de l'or. Le bon Stéphane s'en tirerait aussi. J'étais bien vivant, et j'avais quand même été transféré ailleurs. Pas à l'endroit prévu, évidemment, et Petit Vieux aurait à revoir son invention avant de pouvoir la commercialiser, mais pas de pessimisme, tout s'arrangerait sans doute au mieux.

Passer à côté des jambes moussues de la statue brisée a fait retomber mon bel optimisme comme un soufflé raté. Où trouver, à proximité de Fontainebleau, des ruines analogues ? Des ruines ni répertoriées, ni récupérées pour un musée ? Par son harmonie, la statue brisée égalait les plus belles œuvres du passé. Bougrement étonnant qu'elle soit demeurée là, à se désagréger aux intempéries. Ça me tracassait...

En mes vingt-six ans d'existence, j'ai très souvent marché pieds nus. Une chance. Mes plantes endurcies me permettaient de progresser sans trop souffrir. Le tapis des feuilles mortes cachait pourtant des faines bien dures, et des cailloux perfides.

J'ai bousculé du gros orteil un bousier affairé, décapité une amanite citrine en dérangeant les limaces. Je marchais vers le couchant, en espérant trouver bientôt une route. Je ne comptais pas réussir à stopper une voiture. Ma nudité me vaudrait un coup d'œil affolé, suivi d'un grand coup d'accélérateur. Mais, comme le chante Brassens, *les routes vont vers des pays*. N'importe quel bled me conviendrait. J'aurais toutes les chances d'aboutir vite fait à la gendarmerie, et les pandores ont le cigare obtus, mais je finirais bien par obtenir d'un sbire en chef qu'il vérifie mes dires. En attendant, la race gendarme me garderait au chaud. Et me fournirait rapidos une pudique couverture pour camoufler mes offensantes génitoires.

J'ai bien dû faire quatre ou cinq kilomètres. Pas de route. Pas l'ombre d'une route. Même pas un sentier. Rien d'autre à voir que des arbres, des feuilles mortes, du lierre et des ronces. Je devenais extrêmement bilieux. La France n'est pas l'Amazonie. Ses forêts sont coupées de voies, et la présence des hommes se devine partout. Où pouvais-je bien être ? Pas dans les bois de Fontainebleau, en tout cas. Outre que les promeneurs y abondent, ils sont découpés par une infinité de routes. J'avais marché vers le couchant, sans dévier. Logiquement, j'aurais dû rencontrer depuis longtemps un ruban asphalté quelconque. Le soleil se couchait dans un embrasement de pourpre, et j'étais rongé par le tracassin. Durant toute ma promenade, je n'avais pas vu le moindre papier ni la moindre boîte de conserve rouillée. Malgré les clameurs des écologistes, le bon peuple n'en est pas encore à si bien respecter son environnement. Quelle



forêt de France pouvait être aussi totalement vierge ? Où se trouvait cette Sylve triomphante, qui évoquait les âges anciens ? Les âges d'avant l'Ere industrielle ? Où ?

Le petit vent frais du soir me rappelait que, compte tenu de ma nudité, une nuit à la belle étoile manquerait de charme. J'avais faim et soif, et je mouronnais.

Le crépuscule était là quand je suis tombé sur quelque chose qui s'apparentait à une sente. Le bout de chemin moussu serpentait entre les troncs. Les empreintes de sabots qui le marquaient m'ont réjoui le cœur. S'il y avait des chevaux, il y avait des hommes. Je n'étais plus perdu dans le désert. Une branche de clématite fraîchement brisée a fait grimper plus haut mes espérances.

J'ai suivi cette sente, en me hâtant. Pas la course, mais j'activais.

J'ai vu de loin le scintillement d'un ruisseau, et la croupe d'un cheval isabelle qui devait y boire. Une longue queue noire fouettait le poil luisant.

Un mouvement dans les branches d'un grand arbre qui surplombait la croupe beige m'a permis de repérer le félin tapi. Il redressait l'arrière-train. Un gros félin rouquin, à bajoues fourrées, et oreilles effilées. Il se préparait à bondir. Ses pattes arrière piétinaient, et sa courte queue était rigide.

J'ai réagi sans réfléchir, parce que j'aime bien les chevaux.

J'ai hurlé en plongeant pour ramasser une pierre, et je l'ai lancée sur le félin. Sans me demander ce qu'il faisait là, dans cette belle forêt aux essences pourtant *bien de chez nous*.

Ma pierre n'a pas dû lui faire grand mal, mais la flèche qui lui a traversé la gorge si. Il a chu de sa branche. Une deuxième flèche, puis une troisième, ont parachevé le travail. Les pattes griffues qui labouraient le sol se sont immobilisées. La croupe isabelle n'était plus visible.

La vague d'étonnement m'est venue à retardement. J'avais abouti Dieu savait où, mais sûrement pas en France. Ce prédateur rouge qui étalait son ventre marbré m'avait tout l'air de se classer lynx. Dans notre doux pays, l'espèce est éteinte. Et j'avais cru les lynx plutôt petits. Celui-là aurait pourtant fait la pige à une panthère. Sans parler des flèches. Les flèches empennées d'un Sioux sur le sentier de la guerre, pas celles d'un sportif du XX<sup>e</sup> siècle.

En matière d'étonnement, le meilleur était à venir. Quand je me suis approché pour identifier le tireur, j'ai reçu un sacré choc.

Parce que je découvrais, dans toute sa gloire, un magnifique centaure ! Tout à fait authentique !

Le torse humain qui surgissait de la croupe chevaline était lui aussi fourré d'un court pelage café au lait. Comme le visage. Un visage large, bien modelé, avec d'énormes yeux brun clair. La chevelure noire, plus crins que poils, se prolongeait sur l'épine dorsale.

Le torse velouté de poils ras dépassait les normes humaines. Je ne suis ni petit, ni malingre, mais l'homme-cheval aurait pu me casser en deux d'une seule main.

Il bandait un arc, et la flèche engagée pointait vers moi. Le baudrier du carquois traversait une poitrine toute en nœuds de muscles. Jésus-Marie-Joseph ! Où étais-je tombé ?

La flèche menaçait mes œuvres vives, et je me suis hâté de parler. Pour dire je ne sais quoi, du genre : « Tout doux, frangin ! Je ne suis pas dangereux ».

Le centaure a répondu. Belle basse, aussi sonore que mélodieuse. Manque de pot, on ne parlait pas la même langue. J'ai essayé mon anglais minable, à tout hasard. Pas ça non plus. Le centaure s'en tenait à son idiome rocailleux, que je ne pigeais pas du tout. De toute façon, vouloir parler anglais à un centaure, ça relevait de la plus haute fantaisie. Qu'est-ce qui aurait pu convenir ? Le grec ancien ? Le latin ? Quelle langue pratique un personnage mythologique ?

Sagement, mon centaure a opté pour le langage par signes. Il a montré le lynx, pointé un doigt sur ma poitrine, puis sur la sienne. En faisant des tas de sourires. J'ai cru comprendre qu'il me remerciait.

Ensuite, il a empoigné fermement mon bras, pour croiser son poignet sur le mien. Un geste symbolique, accompli avec gravité, mais je n'en devinais pas le sens.

J'ai souri aussi.

— OK, mon pote, on est copains. Pousse-toi un peu, tu veux ? Je voudrais boire.

J'ai tapoté sa croupe pour qu'il me laisse le passage. J'avais retenu de justesse une claque familière. Il pouvait avoir un caractère ombrageux, et mieux valait ne pas chercher la bagarre. Je n'aurais pas fait le poids.

Le ruisseau coulait sur un lit de graviers, entre deux haies de feuilles d'iris. J'ai bu dans mes mains. L'eau fraîche était extraordinairement pure.

Le centaure a pointé un doigt sur sa poitrine, en disant « Assmaâl Rôô », puis il a tendu son index vers moi, l'œil interrogateur.

— Jérôme.

— Jherr Hôh ?

— Jérôme.

— Jherr Hôh !

Oh bon, va pour Jherr Hôh. De toute façon, ma prononciation de son nom ne devait pas être fameuse non plus. Assmaâl Rôô, ce n'était pas exactement ça, mais je n'arrivais pas à produire mieux.

Le ciel s'assombrissait. Mon centaure m'a fait signe de le suivre, et je l'ai suivi. J'espérais un abri, et de quoi remplir mon ventre creux. En dépit de son aspect imposant, Assmaâl Rôô me semblait plutôt bon diable. J'avais peut-être eu de la veine en le découvrant juste au moment où un lynx allait bondir sur lui.

Tout de même. Je me sentais dans la peau d'Alice en plein Pays des Merveilles.

Est-ce que je rêvais ? Si oui, mon rêve était fortement ancré dans la réalité. Je sentais très bien mes écorchures et contusions. Où diantre cette satanée cabine m'avait-elle expédié ? Le décor était identique à celui de la bonne vieille Terre, mais un centaure tout à fait matériel trottait devant moi comme un gentil cheval. J'étais hypnotisé par ces pattes aux extrémités sombres, et par le balancement régulier de la somptueuse queue noire. Un centaure ! Un réel centaure, qui exhalait l'odeur saine d'un cheval bien soigné. Les sabots luisants écrasaient rythmiquement la mousse et les feuilles mortes. Pour ne pas rester à la traîne, j'allongeai le pas.

La marche, je commençais à en avoir ma claque. J'aurais volontiers demandé à l'homme-cheval de me prendre sur son dos. Je me suis abstenu. Assmaâl Rôô paraissait bon type, mais je ne le connaissais pas tellement. Et je n'étais pas téméraire au point de risquer de le mécontenter. Sa taille le rendait fort impressionnant. Je ne souhaitais pas le mettre de mauvaise humeur.

Le village des centaures se cachait derrière une haute palissade de pieux pointus. Les maisons, si maisons il y avait, s'apparentaient plutôt au genre écurie. Une pièce bâtie de rondins, et un toit de feuilles sèches. Sur le sol tapissé de branchages, les familles s'entassaient pour la nuit, pattes et sabots mêlés. De jour, tout le monde vivait dehors.

Il y avait des dames centaures, et des enfants centaures. J'avais mon petit succès. Les moutards s'agglutinaient pour me contempler, curieux comme des poulains. Les dames se passionnaient pour le bas de mon corps. Elles détaillaient mes attributs, fascinées et ricanantes. Evidemment. Là aussi, je ne faisais pas le poids. Ou plutôt la dimension. Un homme n'a pas la virilité d'un étalon. Mes pauvres petites génitoires déclenchaient l'hilarité des belles canassonnes. Eh oui. Je n'en faisais pas une jaunisse. J'aurais été médiocrement tenté. Je n'ai pas tant de goût pour les culs de juments.

À mon arrivée, la veille au soir, j'avais été plutôt bien reçu. Y compris par le chef du haras, un noble centaure alezan à crinière fauve. Mais, à mon avis, je devais ce bon accueil à l'insistance d'Assmaâl Rôô. Il y avait eu énormément de parloles, et des regards peu aimables. Assmaâl Rôô, en parlant avec le chef, avait fait le geste des poignets accolés, qui devait être un symbole. Il avait mis fin à ce qui me paraissait être, venant de l'alezan doré, de sérieuses objections.

J'avais été admis, au final, et j'avais dormi dans la demeure de mon nouveau copain. Un endroit comme un autre pour le roupillon, pas si inconfortable, et bien tiède, compte tenu des corps de chevaux. Ça sentait un peu l'écurie, mais pas le crottin. L'évacuation se faisait à l'extérieur, dans une fosse creusée à l'écart. Heureusement. Les centaures étaient carnivores. Ils vivaient du gibier, et non de la culture. Leurs excréments puaien.

Assmaâl Rôô était célibataire, mais il hébergeait une foule de parents âgés. Je ne m'y retrouvais pas. Qui était la mère ou la tante, le père ou l'oncle ? Mystère. Les familles centaures s'articulaient-elles de façon analogue aux nôtres, ou différemment ?

Grâce à la gentillesse de mes hôtes, j'avais déjà appris une quinzaine de mots. Je devais avoir un accent particulièrement atroce. Quand j'essayais un embryon de phrase, tout le monde se tordait.

Après le petit déjeuner, venaison fumée et tisane, les centaures mâles dans la force de l'âge étaient partis en groupe. À la chasse, à en juger par l'équipement.

Pas Assmaâl Rôô, qui paraissait s'ennuyer à attendre quelque chose. Avec force signes, il avait tenté de m'expliquer quoi. Je devais être bouché, je n'avais rien compris.

J'attendais aussi, sans autre distraction qu'observer la vie du village. Les poulains jouaient, les juments s'affairaient à des tâches ménagères, les vieux bavardaient en mâchant des trucs secs à allure de champignons racornis. Ils crachaient régulièrement de longs jets de salive brune. Centaures ou pas, leurs habitudes semblaient être celles d'un peuple primitif. La technique de mon monde perdu n'avait pas cours ici.

Une jeune dame centaure piétinait autour d'une marmite accrochée sur un petit feu. Sa croupe pommelée dansait. La crinière et la queue étaient couleur d'argent. Ses seins monumentaux, veloutés de gris doux, bougeaient au rythme de ses gestes. Les yeux énormes étaient bleus comme des gentianes. Agréable à regarder, la belle. En ce qui concernait les culs de juments, je revenais sur mes préventions. Mais la disproportion de taille m'interdisait de tenter ma chance. Beaucoup plus que le manque de vocabulaire. Faute de paroles, on peut toujours essayer le charme...

Je m'emmerdais. J'avais fait comprendre à Assmaâl Rôô que j'aurais préféré aller à la chasse plutôt que de rester assis, dos appuyé sur un mur de rondins. Pag question. Il avait très bien pigé que je m'enquiquinais, mais secoué négativement la tête. On restait là. À poireauter. Pourquoi ? C'est gênant, la barrière des langages. J'avais mille questions à poser. Pourquoi ci, et pourquoi ça ? Et où étais-je, pour commencer ? Dans quel foutu monde où vivaient des centaures ? Le transmetteur de Lédenon m'avait-il expédié dans le passé de la Terre ? Un passé inconnu, incroyablement lointain ? La science officielle le nie, mais d'autres civilisations que celles de l'homme ont pu le précéder. Les centaures sont des mythes, d'accord, mais tout mythe peut se baser sur un fond de réalité. J'aurais aimé

pouvoir examiner le ciel nocturne. Y verrais-je des étoiles familières ? Les millénaires modifient la position des constellations. Manque de bol, la nuit précédente avait été brumeuse. Rien à voir du tout.

Un poulain folâtre a interrompu mes cogitations. Il est arrivé sur moi au galop, et il a touché mon pied, mi-hardi, mi-apeuré.

Puis le petit cheval humain a volté pour rejoindre un groupe de moutards, dans un martèlement de sabots. La marmaille a ri aux éclats, et le héros s'est pavané.

Assmaâl Rôô les a engueulés très sec. J'ai agité une main tolérante. Inutile de se fâcher. Pour ce gosse, mes jambes humaines devaient être stupéfiantes. Mais il connaissait, quand même, l'existence des hommes, au moins par oui-dire. En pénétrant la veille dans le haras, j'avais déclenché un beau tumulte, mais pas la révolution qu'aurait provoquée l'apparition d'un monstre.

J'en revenais à mes points d'interrogation. S'il y avait ici des hommes, où étaient-ils ? Et quelle était leur forme de civilisation ?

Je devais faire une mine plutôt renfrognée. Assmaâl Rôô est allé parlementer avec un centaure chenu, et il est revenu pour m'offrir gentiment l'un de ces champignons racornis que dégustaient les vieux. Il m'a indiqué qu'il fallait mâcher, et cracher.

J'ai examiné le bidule. Un long pied mince, et un chapeau conique. Le tout tordu et recroquevillé. J'ai reniflé. Odeur de réglisse, plus léger relent de moisissure.

Ça ne m'enthousiasmait pas du tout. Assmaâl Rôô a repris le machin, en a cassé un bout, l'a fourré dans sa bouche, et a mastiqué avec une expression extasiée destinée à me convertir.

Oh bon, je pouvais toujours essayer. Si ça ne tuait pas les centaures, ça ne me tuerait pas non plus. J'avais partagé leur nourriture sans problème.

J'ai fourré le champignon dans mon bec, et j'ai mâchouillé prudemment. Goût de réglisse, en effet, mais dominé par une effroyable amertume. J'ai eu la bouche inondée d'un océan de salive. J'ai craché. J'aurais volontiers craché le tout. Comme chewing-gum, on faisait mieux. Mais Assmaâl Rôô paraissait si heureux de me voir mastiquer que j'ai continué pour lui faire plaisir. Fou, le nombre de trucs avec lesquels on s'enquiquine pour ne pas chagriner les copains.

Mes préventions s'atténaient. L'amertume avait disparu, et le goût devenait plus agréable. Mes cogitations fiévreuses se diluaient.

Au bout d'un moment, j'ai commencé à devenir béat. Je me sentais heureux, détendu, l'esprit emporté dans des rêveries très vagues. Le soleil dégagé des brumes du matin me chauffait gentiment le torse, et j'étais à l'aise dans ma peau.

J'ai réalisé à retardement que ce sacré champignon-chewing-gum possédait des vertus calmantes. J'étais euphorique. Jouis de l'heure présente, demain est un autre jour.

Les chasseurs sont rentrés avec une biche, un marcassin, et des bouquets de faisans. Les femmes-centaures se sont chargées de dépiauter, vider, plumer. Partage rigoureux du travail. Un chasseur tue, il ne s'abaisse pas à tripoter dans les entrailles. Les dames du MLF en auraient fait une maladie.

Midi approchait quand le chef alezan a passé la porte de l'enclos. Il était accompagné par une femme. Une femme avec deux jambes, et non quatre pattes. Une femme belle, mais plus très jeune, aussi nue qu'une déesse surgissant de la mer, avec un visage expressif, et un magnifique regard émeraude.

Une femme plus verte qu'une rainette. Verte comme l'herbe. Verte comme la feuille. Verte. L'effet calmant dispensé par le champignon ne s'exerçait plus. Je regardais la nana sans arriver à y croire. Une teinture ? J'en doutais. La peau était satinée. La chevelure que l'âge argentait aux tempes, vert sombre. Comme les cils et sourcils, comme le triangle des poils pubiens. Elle a levé un bras pour rejeter une mèche derrière son oreille, révélant une aisselle moussue de vert foncé.

Assmaâl Rôô s'est précipité pour saluer la dame, en s'inclinant bien bas. Tous les centaures présents, mâles, femelles et moutards, faisaient des courbettes.

Mais la beauté couleur de feuille était venue pour moi.

En deux temps trois mouvements, j'ai été entraîné par le chef alezan, et introduit dans ce qui devait être un lieu de culte. L'autel y était, en tout cas, avec la statue d'un Dieu Plante, assez humanoïde, mais fleuri et feuillu. Un grand lis surgissait de son front, des églantines coulaient de ses oreilles, des violettes poussaient entre ses lèvres, et des bouquets de feuilles jaillissaient de son corps. Son sexe était un arbre érigé. Ce Dieu Sylvain avait été taillé dans un marbre vert pâle, mais fleurs et feuilles étaient figurées par des gemmes de couleur.

Un dieu somptueusement beau, mais trop étrange pour ne pas m'inquiéter. J'ai détaillé la pierre d'autel. Pas de rigoles destinées à l'écoulement du sang. Toujours ça. Je ne me sentais pas tellement à l'aise. Quand la religion se

pointe, les ennuis commencent.

Assmaâl Rôô discutait avec le chef Alezan. Une discussion animée. Mon copain a refait le signe des poignets accolés, et Chef Alezan a admis je ne savais quoi, après intervention de la dame rainette.

Puis elle s'est approchée de moi, avec une coupe et un couteau.

J'ai dû bigrement me crispier. Assmaâl Rôô a posé sa grande main sur mon épaule. Un geste d'apaisement, qui disait « du calme, mon vieux, il n'y a rien à craindre ». J'avais confiance en lui, et j'ai laissé la nénette faire ce qu'elle voulait.

Peu de chose, au final. Elle m'a piqué le pouce pour faire couler quelques gouttes de sang dans la coupe. Avant d'y verser le contenu d'un joli flacon ouvragé. Elle a bu.

Attente, et parfait silence. J'avais participé à un rite, mais lequel ?

La beauté verte était agenouillée devant le Dieu Sylvain. J'étais debout derrière, entre Assmaâl Rôô et Chef Alezan. Pas une parole échangée, mais si je me taisais, c'était bien contraint et forcé. J'aurais volontiers jacassé comme un congrès de pies.

Ça a duré trop longtemps pour mon goût. Je n'aime pas tellement les cérémonies. Surtout quand j'ignore à quoi elles correspondent.

La bonne femme a quand même fini par se relever. Ses yeux étaient plutôt vitreux, et comme mon sang n'avait sûrement pas produit cet effet-là, je me demandais quelle drogue y avait été mêlée.

La dame s'est approchée de moi, elle a pris ma tête dans ses mains, et elle a appuyé son front contre le mien.

Les histoires de télépathie, je n'y ai jamais beaucoup cru, mais là, ça marchait. Ça marchait même très bien. Mais pas du tout comme le décrivent les auteurs de SF inspirés. Pas question de phrases moulées, aussi nettes que des paroles. La dame à peau verte ne me parlait pas, elle me communiquait des impressions et des images. C'était compréhensible quand même. À peu près.

J'ai senti la nuance interrogative, accompagnée des symboles *maison, village, lieu*. La dame voulait savoir d'où je sortais.

J'ai fait de mon mieux pour donner une réponse. Avec des images. Celle que j'ai projetée en dernier, Paris à six heures du soir, avec son embrouillamini de voitures et piétons, a fait sursauter la belle verte. J'ai senti un flot d'incrédulité, puis l'acceptation est venue, basée sur la certitude que les esprits ne peuvent mentir. Mais je l'étonnais, la charmante. Je l'étonnais bigrement. Sa stupéfaction se diffusait en puissantes vagues.

Elle a surmonté rapidement. Pas une écervelée, la minette. Vraiment pas. J'étais en contact avec un cerveau très bien organisé, capable d'analyse, lucide et réaliste.

Elle a demandé ensuite comment, puisque je venais d'un monde différent, j'avais abouti sur le sien. J'ai transmis d'autres images. La cabine de Lédenon, le hangar, Petit Vieux tripotant ses boutons, puis la cabine d'arrivée, verre améthyste et bronze verdi, les ruines, et ma sortie du trou.

Cette fois, elle n'a pas sursauté, elle a crié d'horreur. J'ai senti la vague d'épouvante et de répulsion dominée par le symbole du serpent, qui recouvrait tout. Et je me suis vu, une seconde avant que ses mains me lâchent et que son front ne se décolle du mien, exsangue, la gorge ouverte, en train de me dissoudre dans les flammes d'un brasier. J'étais le Mal incarné. À anéantir d'urgence.

Je ne suis pas bouché outre mesure. La minette parlait au chef Alezan, d'une voix précipitée. Je prévoyais parfaitement la cascade d'emmerdes. Et le terme proche de mes jours. Chef Alezan me regardait comme un scorpion surgi de dessous une pierre. À aplatis de suite, d'un bon coup de sabot. Assmaâl Rôô était moins sûr de mon ignominie. Un peu d'aversion, oui, mais elle était tempérée par de l'amitié. Il a essayé de prendre ma défense. Vraiment essayé. Il parlementait tant et plus.

Moi, j'ai essayé de filer en douce. Sur la pointe des pieds. Le coin devenait malsain. J'ai fait un petit pas vers la sortie, négligemment.

Râpé. Chef Alezan m'avait à l'œil. Il a tout bonnement fermé son poing, et l'a laissé retomber sur mon crâne.

J'ai refait surface dans une cage. Une cage de bois, entrelacée de branchages qui me cachaient le paysage. Mais je savais où j'étais, sans risque d'erreur. Par le parfum. On m'avait logé près des feuillées, angle nord de l'enclos. Ça chlinguait ferme. Les branches qui enlaçaient ma cage m'empêchaient de voir autant que d'être vu.

J'étais soigneusement ligoté, et, pire, une corde bien tendue rapprochait mes pieds de mon cou. Position de poulet troussé, atrocement inconfortable.

Comme n'importe quel prisonnier, j'ai tiré sur mes liens. Va te faire lanlaire. Ça tenait bigrement bon. Et mon crâne me lancinait. Chef Alezan avait le poing lourd. Un marteau n'aurait pas fait mieux.

La proximité du trou à crottes attirait des nuées de mouches. Les saletés m'en faisaient voir de dures. Je rêvais à de bonnes giclées d'insecticide. Écologie ou pas, ils ont du bon.

C'est facile de chanter le respect de la nature quand on loge dans un domaine bien propre, totalement dépourvu d'insectes emmerdeurs. Pour l'heure, mon optique tendait plutôt vers un anéantissement de la race mouche dans son ensemble. Ces bestioles, je m'en serais bien passé.

Ma journée a été longue. Fichtrement longue. Nul ne s'est soucié de m'abreuver ou de m'alimenter. De temps à autre, un centaure allait vider ses entrailles, et je profitais pleinement de tous les effluves.

Mais j'ai bientôt commencé à souffrir de telles crampes que j'ai oublié tout le reste, même les mouches. Pour pouvoir allonger mes membres, j'aurais donné un œil sans hésitation. Et je contenais, tant bien que mal, des envies de gueuler comme un âne rouge en rut. Question de dignité, mais aussi réalisme. Quelque chose me disait que des hurlements n'aboutiraient qu'à des emmerdes supplémentaires. Les primitifs ne sont pas tendres avec leurs ennemis, et, sans que je sache pourquoi, j'en étais devenu un.

En prime, j'étais bilieux. Ça finirait comment ? Par un couteau sur ma gorge ? Plus que probable. L'idée m'a révolté au début, puis, à mesure que mon supplice se faisait plus pénible, j'en suis venu à l'acceptation. N'importe quoi, pour mettre fin à cette lancinante souffrance qui déchirait mes muscles. N'importe quoi. Je me souvenais d'avoir lu que la torture enlève à la mort son aspect grimaçant, et la rend amicale. Bigrement vrai, et je faisais directement l'expérience de la théorie. Je souhaitais que viennent les exécuteurs.

J'ai essayé des exercices du genre maîtrise de l'esprit sur la chair. Fais une boule avec ta souffrance, et rejette-la hors de toi. Imagine un ballon qui l'enferme, crache-le, et oblige-le à flotter au-dessus de ta tête. Ouais. Ça avait le mérite de m'occuper, mais ça ne marchait pas très bien. Un quart de seconde de relâchement, et je ravalais mon ballon. La douleur se réinstallait, triomphante, plus féroce d'avoir été un instant écartée.

La nuit était venue, sans que j'aie conscience du crépuscule. J'étais sérieusement dans les vapes. Je plongeais, et j'émergeais dans des crises de torture suraiguë. Je geignais. C'était tout ce que j'avais encore la force de faire. Et je ne pensais plus. Même pas à la mort-délivrance. Je glissais dans l'inconscience avec une satisfaction animale, et j'en sortais pour retrouver ma géhenne. Je ne savais plus très bien par quoi elle était provoquée.

J'ai tout de même réalisé que quelqu'un ouvrait ma cage. Ce qui m'a jeté dans une révolte intérieure sauvage. J'avais cru pouvoir accepter aisément la mort, pour l'apaisement promis. Grossière erreur. L'instinct de conservation balayait tous les raisonnements. Je voulais vivre, obstinément, aveuglément, quitte à souffrir de chaque seconde. Vivre. Rien n'est plus enraciné que ce besoin-là.

Une grosse main m'a bâillonné. Sans brutalité, mais fermement. Une main veloutée de poils ras, désireuse de me faire taire, non de me blesser.

J'ai été extirpé de ma cage, et libéré de mes liens. Je n'y croyais pas. La nuit très noire ne m'a pas permis de vraiment reconnaître Assmaâl Rôô. Je l'ai plutôt deviné. Il m'a installé sur son dos. Heureusement. J'aurais été incapable de faire un pas. Je n'arrivais même pas à réellement déplier mes membres.

Nous avons quitté l'enclos, et Assmaâl Rôô a trotté dans les bois, très légèrement. Je n'étais pas bon cavalier. Le

moins qu'on puisse en dire. Je ballottais style *sac de cuillères*. N'importe quel maître de manège m'aurait copieusement injurié. Mais je m'éloignais bienheureusement du village des centaures, et la mort reculait. La douleur aussi, qui relâchait peu à peu mes muscles. *Ô Paradis ! J'aurais chanté.*

Assmaâl Rôô glissait entre les branches avec l'aisance d'un chef indien portant sa coiffure de guerre. Sans érafler une plume. La vie revenait dans mes mains, et je m'accrochais à ses épaules. Il sentait bon, mon ami l'homme-cheval. Je l'aimais.

Il a trotté longtemps à travers bois. La nuit sentait le champignon, l'humus et les feuilles mortes. Un rapace nocturne a ululé. D'aucuns prennent cela pour un mauvais présage, mais moi, j'y voyais un symbole de chance triomphante.

La promenade s'est achevée dans une clairière. Un petit feu de branches y brûlait.

Il y avait un animal assez cheval d'allure, attaché à un arbre. J'aurais pu le baptiser licorne s'il n'avait présenté des différences avec le modèle de la tapisserie. Mais, bien que courte, la corne spiralée y était. Juste entre les oreilles.

Et il y avait une fille verte. Beaucoup plus jeune que la première, et incroyablement ravissante. Je n'avais jamais rien vu de plus parfait que son corps nu, de plus exquis que son visage, de plus somptueux que sa chevelure vert sombre. Les mèches qui coulaient sur ses épaules voilaient à demi des seins admirables.

J'ai réagi très instinctivement à cette époustouflante beauté. Trop instinctivement, compte tenu de ma nudité. Ça se voyait beaucoup trop. Heureusement, le copain centaure m'a fait descendre de son dos, et la douleur réveillée dans mes jambes a radicalement coupé tous mes élans. Je ne suis pas maso.

Assmaâl Rôô a croisé son poignet sur celui de la beauté verte. Ils ont jaboté un moment.

La belle enfant m'a offert de l'eau et des fruits. J'ai bu et mangé, en regrettant que le repas ne soit pas plus consistant.

Ensuite, deuxième édition du rite. La jolie verte m'a tiré un peu de sang, et l'a bu mêlé à je ne sais quoi.

Elle a pris ma tête dans ses mains, et a appuyé son front sur le mien.

Manque de pot, ce coup, la communication était beaucoup moins bonne. À ce que j'ai compris, la fille n'avait qu'une partie du don, et elle s'en excusait. Mais images et impressions ne venaient que fragmentées et brouillées. J'ai quand même à peu près saisi le message.

*Fuir. Rejoindre un groupe d'humains loin à l'est. Me cacher.* L'impression « danger » qui accompagnait cette recommandation-là était très nette. D'autres signaux « danger », mais les images étaient si brouillées et indistinctes que je n'ai rien pigé.

J'ai mieux compris la notion d'amitié qu'elle me transmettait comme venant d'Assmaâl Rôô. Amitié, fraternité quasi gémellaire, symbolisée par les poignets accolés. Elle-même était liée au centaure de la même façon.

J'aurais voulu poser des tas de questions. Macache. Fille Verte réussissait à émettre partiellement, mais elle ne me recevait pas du tout.

Les dernières images qu'elle m'a transmises parlaient d'un abri pour le reste de la nuit : sa propre maison, et de mon départ, très tôt le lendemain matin.

Fille Verte a lâché ma tête et s'est reculée. Elle me souriait aimablement. Bien belle et bien gentille, la mignonne. Disposée à m'aider sans discussion, simplement parce qu'elle était l'amie d'Assmaâl Rôô. Risquait-elle des ennuis ? Sans doute non, mais le copain centaure me paraissait en bien plus mauvaise posture. Dès que ses frères découvriraient ma disparition, ils l'accuseraient évidemment du délit. Serait-il châtié ?

J'ai fait des signes. Doigt sur ma poitrine. Main galopeuse symbolisant la cavale. Index pointé sur le centaure, et geste de couteau passé sur une gorge.

Assmaâl Rôô a secoué négativement la tête. Puis croisant ses poignets l'un sur l'autre, il nous a désignés, lui et moi. Bon. Pigé. Notre fraternité lui fournirait une excuse pour m'avoir libéré. Mais sans doute devrait-il affronter une belle engueulade. Ou pire ?

Jolie Verte ne m'a pas rassuré. Elle a désigné Assmaâl Rôô, coupé une branchette, et fait mine de cingler. Merde, le copain allait se faire rosser !

Assmaâl Rôô avait l'air un brin enquiquiné. Manifestement, il aurait préféré que je n'apprenne pas ça. Puis il a haussé les épaules, avant de mimer, dents découvertes et mains en griffes, le lynx qui avait failli lui sauter dessus.

J'ai presque cru l'entendre dire : « Te bile pas pour si peu, mon pote, je te devais plus que ça. » Un type bien, mon ami centaure. Très bien.

Faute de pouvoir faire mieux, j'ai dit en français :

— Je te remercie, frère Assmaâl Rôô.

Il a répondu de sa belle basse mélodieuse, et j'aurais bien parié qu'il disait aussi merci.

Je l'avais sauvé, il me sauvait. Nous étions quittes.

Il a tendu sa large main, paume en dessus. J'ai tendu la mienne. Nos poignets se sont croisés. Un adieu.

Il a volté, et il est parti. Le feu n'éclairait pas très loin. Mon ami Assmaâl Rôô s'est fondu dans la nuit.

Fille Verte a regarni le feu d'un gros paquet de branches, et elle a pointé le doigt sur le petit cheval cornu. Je n'ai pas compris de suite ce quelle voulait m'expliquer. Que le feu protégerait l'animal des prédateurs. Pour que je pige, il a fallu qu'elle mime, comme le centaure plus tôt, les dents et les griffes d'un fauve. Sa grimace, qu'elle voulait très féroce, ne réussissait pas à l'enlaidir. Je n'avais jamais rien contemplé d'aussi charmant.

La maison de Fille Verte, à peine assez large pour contenir une personne, sans parler de deux, se creusait dans le tronc d'un arbre mort. La cavité était habillée d'un tressage de roseaux, et tapissée de fourrures.

Elle m'a fait signe de me coucher, avant de refermer une porte d'écorce. La clarté du feu a disparu.

Je m'étais docilement allongé. Un instant plus tard, un corps aux rondeurs affolantes se collait au mien.

J'avais eu l'intention d'être le parfait invité, qui n'oserait songer une seconde à frôler du doigt son hôtesse, mais là, c'était un peu trop me demander. Mon corps a réagi sans se soucier de mes bonnes résolutions. Si Fille Verte s'était débattue, j'aurais peut-être réussi à dominer mes mauvais instincts, mais elle a collaboré activement.

Et j'ai fait l'amour avec une délicieuse partenaire, aussi dépourvue de complexe qu'une chatte amoureuse, et plus experte qu'une beauté de harem.

J'ai bien regretté l'absence de lumière, mais les questions de langage ne me dérangent pas du tout. Sensations et gestes d'amour sont les mêmes partout.

Quand Lêl Ekirâ m'a tiré du sommeil : « Jherr Hôm ! Jherr Hôm ! », je n'avais guère eu le temps de dormir. La dernière chose dont j'avais envie, c'était bien me lever. D'autant moins que l'aube qui pénétrait par la porte ouverte était froide et brumeuse.

J'ai essayé de prendre Jolie Verte dans mes bras. Va te faire fiche ! L'heure n'était plus aux câlineries. Les fins sourcils s'étaient froncés, et les gestes m'invitant au départ se faisaient insistants.

J'ai quitté l'abri douillet pour la fraîcheur d'un matin très maussade. J'étais maussade aussi.

Ma beauté m'a quand même accordé le petit déjeuner. Tisane, et pommes cuites sous la cendre. Lêl Ekirâ m'a laissé le plus gros de la ration, mais j'aurais quand même volontiers mangé un peu plus. J'avais trouvé les repas plus consistants chez les centaures. Jolie Verte était-elle végétarienne ?

Le petit cheval cornu m'attendait, bien sage. Des rênes, mais ni selle, ni étriers. Il faudrait faire sans. Lêl Ekirâ m'a montré le sac fixé à la croupe de la bête. Il contenait des vivres. En prime, j'ai hérité d'une couverture de fourrure, d'une ceinture avec un beau couteau dans sa gaine, et d'un briquet. Système amadou et silex, pas le comble du modernisme, mais c'était suffisant pour allumer du feu. Indispensable, tout comme ce beau couteau à manche de corne.

Pour dire adieu à ma beauté, j'ai essayé de l'embrasser. Pas question. Elle ne semblait même pas comprendre ce que je voulais. Alors j'ai tenté de croiser mon poignet sur le sien. Pas question non plus. Il s'agissait d'un rite, pas d'une banale formule de politesse. Et j'étais trop romantique. Belle Verte et moi avons fait l'amour, mais nous n'en étions pas au cul et chemise. Pas le moins du monde. J'avais été utilisé comme instrument de plaisir commode, mais ça pouvait se jeter après usage. Elle en trouverait d'autres. Au temps pour moi !



J'avais baptisé Batou mon petit cheval, un peu mongol d'allure. Il portait fièrement le nom du petit-fils de Gengis Khân. Un vaillant compagnon. Endurant, nourri de peu, sachant se passer d'eau longtemps. Et il avait du caractère. Pour que nous arrivions à nous entendre, j'avais dû montrer le mien. Mais nous étions devenus bons copains. Je comptais sur lui pour trouver un ruisseau quand le besoin de boire devenait trop évident, et il comptait sur moi pour le protéger des prédateurs. Chaque soir, j'allumais un feu avant de penser à dormir. Quand les flammes baissaient faute de combustible, Batou me réveillait en hennissant.

Contre l'attaque éventuelle d'un lynx, mon couteau n'aurait guère servi, et je m'étais fabriqué un épieu durci au feu. Une belle lance de bois, à peu près droite, longue et pointue. J'avais tout du chevalier partant pour le tournoi. Sauf l'armure.

Mais je me faisais à ma nudité. Je me faisais à des tas de choses, y compris à m'alimenter de façon peu orthodoxe. Je mangeais tout et n'importe quoi, voire des lézards ou des serpents. Ce que je pouvais attraper. La forêt regorgeait de gibier, mais il n'était pas si facile à tuer. Tout ce que je réussissais à voir des daims, c'était une queue bondissante, qui se trouvait déjà à trois cents mètres. Même chose en ce qui concernait les lapins. Je regrettais sérieux de ne rien connaître à propos de collets.

Les jours fastes, je dînais d'un faisan. Ce sont des oiseaux stupides. Je suis adroit au lancer, et j'arrivais parfois à en étourdir un d'un bon jet de pierre. Je devenais chasseur dans l'âme, à l'affût de toutes les possibilités. C'est attendrissant, un faon, quand on a le ventre bien rempli. Dans le cas contraire, c'est essentiellement un beau morceau de viande. J'aurais bien voulu avoir la veine d'en rencontrer un. Les daims adultes me narguaient, et, à propos de sangliers, c'était moi qui cédaï respectueusement le passage. Grosse fringale ou pas, la dernière chose que j'aurais tentée, c'était de piquer à une laie un de ses marcassins. Je ne me voyais pas affrontant la charge avec mon épieu minable. Pas du tout.

J'étais déjà très loin du village des centaures. Avaient-ils cherché à me rattraper ? Je ne le croyais pas. Ils se fichaient sans doute de me savoir mort ou vif, du moment que je n'étais plus là pour les tracasser. Sinon, Assmaâl Rôô m'aurait fait filer plus vite.

Je n'avais pas rencontré d'autres centaures, mais je me méfiais de traces de sabots. Lorsque j'en voyais, je m'écartais au plus vite. Je me méfiais aussi des traces de pas. Les belles vertes avaient de jolis pieds humains. En fait, je me méfiais de tout, et même de ce groupe d'hommes annoncés par Lël Ekirâ. J'étais devenu très très prudent. Mon feu de nuit, pourtant indispensable, me tracassait. Les flammes se voient de loin...

Pour ne pas perdre l'habitude de parler, je tenais des discours à Batou, qui les écoutait placidement. Ce petit canasson gris-bleu était extrêmement malin. Il avait appris rapidement quelques mots de français, et il obéissait à des ordres verbaux. Sa teinte, un gris de fumée bleuie, était assez insolite. Sa corne plus encore. Une épaisse corne spiralée, couleur d'ardoise. Elle surgissait de la crinière, luisante et solide, et devait servir d'arme de défense. Lorsqu'il était effrayé, Batou baissait la tête, prêt pour la charge. Il adorait que je gratte la base de cette corne, et il réclamait la caresse en me poussant des naseaux.

Je ne faisais plus le compte des jours. La forêt devait être éternelle. Seules variaient les essences. J'avais quitté la hêtraie pour des chênes, aussi majestueux que les hêtres. Quelques bouleaux se faufilaient entre les géants. Leur écorce claire mettait des taches lumineuses. Des châtaigniers se groupaient en bouquets serrés. Les arbres se dépouillaient. Batou écrasait un crépitant tapis de feuilles mortes.

J'avais commencé à manger des châtaignes, en me félicitant de l'aubaine. Cuites sous la cendre, elles étaient délicieuses, et surtout nourrissantes. J'avalais aussi quantité de champignons, cuits ou crus. L'alimentation quotidienne était un gros souci.

J'avais parfois la chance de rencontrer un pommier sauvage, et je faisais des provisions de très petites pommes, crevassées et véreuses. Elles étaient peu sucrées, mais très parfumées. Je ramassais aussi des noisettes, mais rarement.

Les écureuils me faisaient concurrence, et ratissaient les noisetiers avant moi.

L'automne restait doux, ensoleillé, mais les nuits devenaient très froides. Le feu et ma couverture de fourrure arrangeaient les choses. Je survivais, dans un style homme des bois. On se fait à tout.

J'ai failli avoir des ennuis, un matin, en arrivant pile sur un village de chèvre-pieds. Mais oui. Un village de huttes basses, caché dans l'épaisseur des arbres. Il sentait nettement la charogne. J'aurais dû me méfier de l'odeur, mais j'avais cru à un cadavre d'animal pourrissant.

Une tripotée de pans barbus-chevelus à jambes de bouc a jailli des huttes en braillant. L'expression bestiale de leurs yeux ne m'a pas donné envie de faire leur connaissance.

J'ai fait volter Batou, et je l'ai lancé au galop. Ils m'ont coursé, ces foutus satyres, en glapissant comme des loups en folie. Coup de bol, ils couraient nettement moins vite que Batou, et ils n'avaient pas d'arcs. J'ai réussi à filer sans dommage.

Une fois en sûreté, j'ai commencé à me demander si j'allais rencontrer toute la sacrée Mythologie. Des centaures, des filles vertes que je pouvais sûrement baptiser dryades, un cheval cornu, apparenté de ce fait à une licorne, des satyres... Quoi, au prochain tour ?

Sans être très calé sur le sujet, je me souvenais tout de même d'une collection de monstres tout à fait infréquentables. Et si je tombais, au détour du bois, sur Méduse, sa chevelure d'ophidiens et son regard pétrifiant ? Ou sur un cyclope, ou sur... Merde ! Inutile de continuer à me faire peur.

Ça faisait quand même pas mal de coïncidences... Où avais-je abouti, grands saints du paradis ? Où ? Pas dans le passé, à mon avis. J'avais pu observer le ciel nocturne, et je l'avais trouvé parfaitement identique à celui que je connaissais. Tout m'avait semblé bien à sa place. Mais étais-je suffisamment calé en astronomie pour identifier de subtiles différences ?

Le temps s'était mis à la flotte. Vacherie ! Je ne suis pas spécialement frileux, mais se balader à poil sous les pluies d'automne, ça manque très nettement de charme. J'étais saucé, dégoulinant, et frigorifié. Ma couverture, mon refuge pour la nuit, était saucée aussi. Les poils avalaient l'eau mieux qu'une éponge. Pas de remède. J'avais tout essayé, pour la garder au sec. Rien à faire. Et question boustifaille, sans les châtaignes et les champignons, j'aurais vraiment crevé de faim. Par temps de pluie frisquet, les bestioles se mussent dans leur trou.

Et ne parlons pas du repos nocturne. Premier travail, dénicher un coin relativement abrité pour que je puisse faire du feu sans que les averses s'amuse à l'éteindre. Deuxième, trouver aussi du bois pas trop trempé. Dans un univers ultra-mouillé, ce n'était pas tellement facile.

Ensuite, j'avais le choix : ou roupiller à poil sur des feuilles mortes salement humides, ou essorer ma couverture pour m'envelopper dedans. Une couverture aussi gluante et froide qu'un suaire. J'avais l'impression que je périrais avant l'âge, tordu de rhumatismes, si je n'étais pas emporté plus tôt encore par une broncho-pneumonie.

J'avais une grosse envie de retrouver mes petits frères humains. Je n'ai pas de tendances spécialement grégaires, mais quelque chose me disait que l'hiver allait me faire crever. On ne peut pas vivre à poil dans la neige. Même les ours hibernent. J'avais besoin d'un abri.

Mon brave Batou avançait sans rechigner. Il était mouillé aussi, il passait comme moi ses nuits à la belle étoile, et il se nourrissait d'un peu d'herbe humide, raflée au hasard. Je lui promettais pour très bientôt la tiédeur d'une écurie confortable, et du foin à la tonne. Il ronflait amicalement, poussait ses naseaux dans mes côtes, et avait l'air de me croire sur parole. À sa place, j'aurais émis des hennissements sceptiques.

J'ai vu les premiers loups une semaine plus tard. Deux énormes loups gris fauve, sortis de leur tanière avant la nuit, poussés par la fringale. Un couple. Le mâle ne devait pas faire loin du mètre au garrot.

Batou les alléçait. Ils ont cherché un angle d'attaque. La femelle a esquissé un mouvement tournant.

Batou a henni, les oreilles plates, la corne pointée. Pour garder les deux loups dans son champ de vision, il a sagement reculé.

Je n'avais pas encore eu l'occasion d'essayer mon épieu, mais le moment était venu. Je l'ai lancé sur la femelle. Dans un couple de prédateurs, c'est toujours elle la plus dangereuse.

Je l'ai tout juste égratignée, la garce – même durcie au feu, la pointe de bois ne valait pas du métal –, mais elle a jugé plus sage de filer. Le mâle l'a suivie. Ils n'en étaient pas encore à la Grande Faim. Mais le temps viendrait vite où les loups décharnés se grouperaient en hordes... Je ne les mettrais pas en fuite avec un épieu de bois...

Des hommes, bon Dieu ! Des hommes ! Et rapidos !

Je suis sorti des bois par un beau matin clair. Et j'ai enfin trouvé des signes d'occupation humaine. Terres défrichées, prés tondus, labours... Je jubilais. Malgré un petit vent glacé, j'étais au chaud. Bien sec, enveloppé dans ma couverture, ses pans rabattus sur mes cuisses. Ce rectangle de fourrure avait pris un triste aspect. Les poils agglutinés et crasseux sentaient le cheval et la sueur. Mais il était sec, pour le moment, et il me tenait à l'abri du froid. Grande merveille !

Je n'avais pas bon aspect non plus. J'étais maigre, les côtes saillantes et le ventre creux, et j'arborais une barbe et une chevelure aussi envahissantes que graisseuses.

À quel mois en étais-je ? Pas bien loin de l'hiver, sûrement. Il faisait sacrément froid. Mais j'étais endurci, et, par temps sec, je supportais très bien. Même patauger pieds nus dans la couche de givre de l'aube ne me dérangeait pas. À dire vrai, j'avais sous les panards de belles semelles de corne. Aussi solides que du vieux cuir. Je ne risquais pas de m'écorcher sur les cailloux. Comme quoi, les habitudes du civilisé ne sont pas toutes indispensables. J'aurais pourtant rugi d'indignation, quelques mois plus tôt, si l'on m'avait prédit que je me promènerais à poil et pieds nus à la fin de l'automne. Sans parler de dépendre du hasard pour assurer ma nourriture...

Mais là, l'adaptation était moins bonne. La fringale, on ne s'y habitue pas. J'avais vraiment mangé de tout. Même des racines. Quand l'estomac est absolument vide, on n'est pas chatouilleux en ce qui concerne le remplissage...

J'ai observé les environs. Champs déserts, labours vides. Quelques corbeaux picoraient dans les sillons, en ignorant superbement le cadavre d'un frère qui pendait, accroché à un poteau par une lanière de cuir. Les cultivateurs du coin protégeaient leurs cultures comme n'importe quel paysan, mais les oiseaux savaient très bien qu'un cadavre n'est pas dérangeant. Les corbeaux sont astucieux. Ils repèrent un fusil immédiatement, et là, ils se débinent vite fait.

Je n'ai deviné le village que grâce à ses fumées. Il se cachait derrière un rideau d'ifs. Le vent éparpillait les panaches gris au-dessus de la pointe des arbres.

Eh bien, j'y étais. J'avais rejoint mes semblables. J'y allais franco ? Je serais reçu comment ? Dans n'importe quel village de la France du XX<sup>e</sup> siècle, où chaque maison abrite télé et machine à laver, on n'apprécie pas plus les étrangers qu'au Moyen Âge, et sans doute moins. Il n'est *pas-de-chez-nous*. Le péché capital. « Prenez vos fourches, les gars, et chassez cet intrus ! » Et de quel œil verraient-ils un mec à poil ? Les centaures et les dryades vivaient nus sans souci, mais les hommes ? Ils se fabriquent toujours des tapées d'interdits, histoire de se compliquer l'existence. Pour peu que règne dans le secteur un tabou anti-nudité... Peut-être vaudrait-il mieux que je fasse un pagne de ma couverture, pour au moins camoufler le plus offensant.

J'ai poussé Batou vers les ifs, avec l'espoir d'observer sans être vu.

Et j'ai commencé à entendre le chant. Un beau chant rythmé, à plusieurs voix. Sa solennité évoquait un hymne. Une cérémonie religieuse ? Possible. L'hypothèse collait avec les champs déserts. Les habitants du village étaient peut-être tous à la messe. Quel genre de messe ?

Je me suis planqué derrière les ifs, et j'ai reluqué. Petites maisons de pierres brutes, sous des toits pentus. Les tuiles brun-jaune étaient inégales de forme. Leur luisant évoquait la cire.

Le chant provenait d'une grande bâtisse, en partie camouflée par d'autres ifs. Elle se distinguait par une façade bariolée de couleurs vives. Au-dessus d'un porche aux grandes portes closes, se dressait une statue géante. Une statue emplumée, aux ailes d'or. Un Dieu-oiseau ? Ou un archange ? Qui sait ? Tout était possible, et même que je retrouve ici le christianisme.

Le village paraissait totalement vidé. Les chants se succédaient, avec de courtes pauses entre chaque mélodie. Les voix étaient belles, bien harmonisées. Pas de fausses notes. C'était assez plaisant à l'oreille.

J'ai décidé de patienter. Mieux valait attendre, à mon avis, la fin de la cérémonie pour me présenter. Personne n'apprécierait l'arrivée d'un étranger au beau milieu des rites d'un culte. Mais je pouvais toujours, en attendant, visiter

un peu le village. Et si j'y rencontrais quelqu'un, il s'agirait d'un agnostique, donc d'un être moins prisonnier des contraintes sociales. Je serais sans doute mieux accueilli. Je me méfie grandement des fidèles-moutons. Ils suivent les rites parce que c'est la mode. Les fois sincères sont rares.

L'entrée du village ne m'a pas plu. Pas du tout. Il y avait une potence, avec un gus pendu par les poignets. Un gus mal en point, meurtri et barbouillé de sang. Il avait dégusté une sacrée danse, le bonhomme !

Et merde ! Le coin ne me paraissait guère accueillant.

Le type était très brun, peau et poils, aussi chevelu-barbu que moi, et aussi jeune. Moins de trente ans, à mon idée. Son menton reposait sur sa poitrine, mais il a relevé la tête en m'entendant approcher.

Ses yeux m'ont fixé bien en face, sans aucune humilité. Des yeux cernés de noir, injectés, mais des yeux clairs de prédateur, qui ne demanderaient jamais merci. Il était nu, lui aussi. Mon accoutrement n'a pas paru le surprendre. Peut-être qu'il voyait chaque jour des types vêtus en tout et pour tout d'une couverture crasseuse.

Les chants s'échappaient toujours de la maison de Dieu. Longuette, la cérémonie. Bah ! ça m'arrangeait plutôt. Je n'étais pas très sûr d'avoir envie de rester là. Ce type pendu comme un jambon refroidissait mon envie de me mêler aux braves villageois. J'avais comme l'impression qu'on aurait du mal à s'entendre.

Le mec martyrisé me regardait fixement. Les yeux pâles restaient vissés dans les miens.

Et, brusquement, l'envie m'est venue de le libérer.

Il se classait peut-être dans les canailles abominables, mais j'ai peu de goût pour les vengeances à froid. Je ne les conçois qu'à la chaude, et individuelles. Si j'avais des griefs sérieux contre un bonhomme, je n'irais pas chercher l'Ordre et la Loi pour prendre mes crosses. Je me chargerais de lui régler moi-même son compte. Tout seul comme un grand. En plus, je suis toujours du côté du brimé. Le vrai réflexe incontrôlable. On ne se refait pas.

Ce type aux yeux de prédateur avait peut-être commis un atroce méfait, mais j'avais envie de l'aider quand même. Au reste, il pouvait aussi n'être coupable que d'une vétille. Aucune époque primitive ne pratique la compassion. Je n'avais qu'à feuilleter les pages de l'Histoire de mon propre monde.

Libérer le bonhomme. D'accord, mais comment ? Je n'étais pas Hercule pour briser ses chaînes. Je cherchais une solution quand j'ai vu briller, sur un montant de la potence, une clé pendue à un crochet. Voilà qui en disait long sur la mentalité des villageois. La clé était là, prête pour l'emploi, mais pas une âme ne songerait à délivrer le puni avant la fin de sa peine. Personne. Sinon, la clé aurait été bien planquée.

J'ai mis pied à terre.

Quand je suis passé devant le mec pour attraper cette sacrée clé, il m'a craché dessus. Avec précision. Je lui ai retourné une mandale, par pur réflexe de coléreux. Après, je m'en suis voulu. Ce bonhomme, on lui en avait fait baver pas mal, mais il n'était pas dompté. Et il me prenait pour un ennemi.

J'ai agité la clé pour tenter de lui faire comprendre que je lui voulais du bien. Je craignais, en venant trop près, de déguster une ruade. Les yeux féroces étaient incrédules.

Quand j'ai ouvert la première menotte, l'incrédulité s'est accentuée. Il ne comprenait pas. La stupéfaction élargissait le bleu glacier de ses prunelles. Il a frotté sur sa cuisse son poignet déchiré qui saignait.

Tout soudain, des hurlements ont éclaté quelque part dans le village. Pas besoin de traducteur. Ça braillait : « À la garde ! À la garde ! » ou je voulais bien qu'on me les coupe.

Yeux de Prédateur a dit quelques mots, sur un ton pressant. Pas besoin de traducteur non plus : « Grouille-toi, mon pote ! »

Le braillard s'égosillait. Un birbe, installé sous un porche dans un fauteuil de bois. Est-ce qu'il prenait le soleil ? Est-ce qu'on l'avait chargé de faire le guet ? Pas d'importance. Ce qui comptait, c'était de filer vivement.

Coup de bol, les chants. Dans l'édifice, ils devaient résonner assez fort pour couvrir les glapissements de la vieille rosse.

Une birbesse qui clopinait sur des béquilles est sortie d'une maison pour filer vers la chapelle. Plus grave, un moutard pieds nus, entortillé dans un châle, en a fait autant. Et celui-là ne clopinait pas, il cavalait. À toutes jambes.

J'ai sauté sur Batou, et pris Yeux de Prédateur en croupe. Malgré la double charge, mon vaillant petit canasson s'est lancé dans le grand galop. Il était temps. Le Temple dégorgeait un flot de fidèles furax, qui clamaient leur indignation.

On les avait au cul, les braillards. Une tripotée de mecs dans leurs habits du dimanche, blouses brodées et braies bien propres, qui montaient aussi de petits chevaux cornus. Mais ils n'étaient pas deux dessus, eux. Mon petit canasson donnait son maximum. Il avait du cœur au ventre. Je l'encourageais.

— Vas-y, Batou ! Du nerf ! Ils ne te valent pas !

Ce qui était vrai. Malgré le handicap du poids, Batou réussissait à tenir la distance. Une belle performance.

Un personnage plus élégamment vêtu que les autres galopait en tête des poursuivants. Il brandissait une grande épée, alors que sa troupe se contentait de gourdins et d'épieux. Une autorité quelconque, qui entraînait les autres à grands cris. Son cheval, une bête au poil crème rosé, était de bonne race. Presque aussi vaillant que Batou. Il aurait pu nous rattraper, je pense, mais son cavalier était gras. Ça compensait.

De plus, je soupçonnais le grand chef de ne pas être très courageux, et de retenir un peu sa monture, pour ne pas trop distancer les copains. Il voulait bien être le premier, mais pas avec trop d'avance. Sait-on jamais ? Un mauvais coup est si vite pris... Les dirigeants se ressemblent tous. Avides d'honneurs, mais pas disposés à payer de leur personne. Elle est bien trop précieuse.

Je poussais Batou vers les bois d'où j'étais sorti au matin. Ils seraient plus commodes pour semer les poursuivants. Les arbres limitent la visibilité. Je me sentais dans un western, avec de fâcheuses perspectives de lynchage si je me laissais rattraper. J'espérais que la troupe du shérif ne comportait pas d'Indien pisteur. En tout cas, il n'y avait ni balles, ni flèches. Toujours ça. Si Batou réussissait à tenir le coup, on s'en tirerait peut-être.

Yeux de Prédateur avait tenté de me parler plusieurs fois. Comme je n'y pigeais rien, je n'y faisais pas attention. Il s'énervait, et j'ai secoué la tête en répondant en français, pour qu'il saisisse qu'on ne parlait pas la même langue. Il s'est tu.

Question de semer les types dans les bois, on les a semés. Vite vite. Pour la bonne raison qu'ils n'y ont même pas pénétré. Batou était à peine entré sous le couvert que les poursuivants ont fait demi-tour. Invraisemblable ! J'ai regardé Yeux de Prédateur avec une mine interrogatrice. Il a mimé des frissons de peur en englobant les bois d'un geste de la main. Ils partaient par frousse ? Mais frousse de quoi ? Le shérif et ses hommes n'abandonnent tout de même pas la poursuite parce qu'ils craignent d'être attaqués par un puma ou des coyotes. Il y avait des lynx et des loups dans ces bois, d'accord, mais pas si dangereux que ça, puisque j'avais survécu à mon voyage. Alors ?

Pourtant, mon compagnon, que je ne tenais fichtre pas pour un froussard, était inquiet aussi. Que craignait-il ? Les centaures, les dryades ou les satyres ? Est-ce que j'avais eu une chance infernale en rencontrant Assmaâl Rôô juste au moment voulu pour lui venir en aide ? Possible, après tout. Entre des créatures différentes qui se partagent un même territoire, l'entente n'est pas obligatoirement bonne. Le racisme pouvait exister de part et d'autre...

Basta avec les suppositions ! J'avais des problèmes plus directs. Bien gentil de jouer les saint-bernard, mais maintenant, on était deux promis à une vie dans les bois, à poil, sans abri et sans nourriture. À moins que le copain ait une solution en vue ?

J'ai mimé la bouffe, le sommeil, et j'ai regardé interrogativement Yeux de Prédateur, en pointant le doigt sur lui et sur moi.

Il a désigné le nord, puis sa main a galopé dans le vide. Longtemps. Pigé. Le refuge possible était éloigné. Enfin, loin ou près, il n'y avait pas mieux à faire qu'y aller. La vie à la Robinson, j'en avais ma claque.

En passant un bras sous le mien pour tirer sur les rênes, Yeux de Prédateur a arrêté Batou. Il a mimé un être haletant et vacillant, et il a fait signe qu'il allait marcher.

Comme il me paraissait lui-même assez proche de l'épuisement, j'ai jugé plus juste de mettre pied à terre, en expliquant par gestes que je marcherais, moi.

On a gesticulé comme une paire de sémaphores. « Après vous, cher ami, je vous en prie. » « Je n'en ferai rien, après vous, mon cher. » Il a capitulé en rigolant. Le rire le transformait. Ses yeux sauvages devenaient ceux d'un petit enfant. Je ne le croyais plus coupable d'un affreux méfait. Ou alors, j'étais bien mauvais juge. Il a pointé un doigt sur sa poitrine.

— Augri.

Augri, sans accents circonflexes partout. Et quand j'ai dit « Jérôme », il a répété comme un natif de Paris. La langue qu'il pratiquait n'était pas celle des centaures. Moins rocailleux. Si on restait un bout de temps ensemble, j'aurais peut-être une chance de l'apprendre. Les communications par gestes, ça ne va pas loin. Un peu de vocabulaire, même minable, conviendrait mieux.

Augri s'est précipité sur le premier ruisseau rencontré. Pour boire. Il avait dû crever de soif. Puis il est entré dans l'eau et s'y est allongé. Sans grimaces. Un coriace, le nouveau copain. L'eau nettoyait peut-être ses multiples balafres, mais elle était plus froide que glace. Je ne m'y serais pas trempé pour un empire.

Quand il est ressorti, il était bleu, hérissé de chair de poule. Il s'est vaguement essuyé d'une poignée d'herbe, et il m'a fait signe de repartir, en me montrant Batou. À mon tour de monter. Nouvelles gesticulations, mais cette fois, il n'a pas cédé. Et emporté la partie en me faisant comprendre qu'il se réchaufferait mieux en marchant. Il a tordu ses cheveux mouillés, et les a secoués.

J'avais un peu honte de ma couverture. J'ai sorti mon couteau. Après tout, je pouvais la couper en deux. Et partager. Augri a protesté. Entêté comme une douzaine de mules. Il secouait la tête comme un magot chinois. « Non,

non ! » J'ai laissé tomber. Je n'avais pas une si féroce envie de devenir un saint Martin. Ni de me contenter d'un petit bout de fourrure tout juste bon à protéger mes épaules. Au diable la gentillesse !

En fin d'après-midi, on a croisé des ruines. Très semblables à celles où j'avais abouti en partant du hangar de Lédenon. La tête de serpent humanisée apparaissait partout.

Là, le copain et moi, on s'est fâchés.

Je m'étais arrêté. J'étais tout entier axé sur l'idée d'une cabine améthyste. J'aurais bien aimé en trouver une accessible. Et trouver, peut-être, comment rentrer chez moi... J'avais très envie de visiter les lieux.

Malheureusement, Augri grillait d'envie de filer au triple galop. Il le cachait, mais il avait peur. L'évidence même. Il m'a montré du doigt la tête de serpent et a paru surpris que je n'en éprouve pas un vif désir de fuite.

À mon avis, un tabou devait être lié aux ruines. Un tabou attaché au symbole du serpent, qui touchait à la fois les hommes et les êtres mythologiques. Augri ne le montrait pas trop, mais je le soupçonnais d'être aussi effrayé et dégoûté que la dryade.

Mais pour respecter un tabou, il faut avoir été conditionné dès l'enfance. Pas mon cas. Le symbole du serpent n'évoquait rien de plus pour moi que notre mère Eve. Une légende sans importance. Et s'il existait la moindre possibilité pour que je retrouve le chemin de mon monde perdu, je n'entendais pas la rater à cause des superstitions d'un primitif.

J'ai commencé à examiner les lieux, fouillant entre les pierres, le lierre et les ronces. Je cherchais un passage vers le sous-sol.

Je savais qu'Augri avait peur, mais je n'avais pas deviné à quel point.

Ça, je ne l'ai pigé que quand-il a sauté sur Batou, et l'a lancé au galop.

J'en suis resté tout bête. Eh bien ça ! Le salaud se tirait avec mon cheval, en me laissant me démerder tout seul. Je l'aurais tué ! Ça m'apprendrait à vouloir secourir les canailles. Qu'il crève, ce charognard ! J'aurais mieux fait de le laisser accroché à sa potence.

J'ai eu tout le temps de la chercher, cette foutue cabine. Sans rien trouver, bien entendu. Pas le moindre passage vers un quelconque sous-sol. S'il en existait seulement un. Je me suis écorché les mains, comme une bonne andouille, à remuer des pierres et des pierres. Sans le moindre profit.

Je me suis assis sur un éboulis. J'étais salement découragé. Que faire, à présent ? Il me restait ma couverture, mon couteau et mon briquet. Je n'avais plus mon épieu, fixé au flanc de Batou. Et je n'avais plus mon petit cheval gris-bleu. L'épieu, je m'en fichais comme de ma première cuite, mais Batou... Mon seul vrai copain dans un monde hostile... J'en aurais pleuré.

Et où aller ? En délivrant cette salope d'Augri, je m'étais coupé la possibilité de m'intégrer au groupe humain signalé par Lêl Ekirâ. D'autres villages existaient sans doute, mais pour en trouver un disposé à ne pas me lyncher, il me faudrait aller loin. Même dans un monde sans radio, les nouvelles voyagent...

J'ai mis fin à mes songeries moroses, en décidant de camper sur place pour l'immédiat. La suite à demain.

La déprime est revenue quand j'ai pensé au dîner. Rien à bouffer ce soir. Dans le sac attaché à la coupe de Batou, il y avait eu quelques pommes, et deux poignées de châtaignes. J'ai fait une nouvelle flambée de colère en pensant qu'Augri les mangerait. Je lui ai souhaité de s'étouffer avec.

C'est juste à ce moment qu'il est revenu, le bonhomme. Avec un lapin fraîchement tué. La pointe de mon épieu était tachée de sang. Plus adroit que moi, le sagouin. Je n'avais jamais été fichu de tuer une seule bestiole de cette façon-là.

Augri mettait pied à terre. Il a souri, et il m'a tendu le lapin. Une offrande propitiatoire. Le sourire s'excusait.

Ma rogne n'était pas éteinte, et j'ai failli lui sauter dessus quand même. Puis j'ai vu la peur au fond de ses yeux. Ce n'était pas moi qui l'effrayais, mais les ruines. Il avait fui, poussé par la crainte. Sans doute avait-il eu la tentation de me laisser choir. Mais il était revenu, vers un lieu qui l'inquiétait terriblement. Je l'avais calomnié. Ce n'était pas un salaud, au final.

Ma rogne s'éteignait. J'ai souri aussi. Et j'ai fait le signe du départ. Puisque le coin lui collait une telle frousse, autant aller dormir plus loin.

Il m'a restitué Batou, il m'a mis le lapin dans les mains, et il est resté immobile, nu et désarmé.

Je n'ai pas compris de suite qu'il s'attendait que je lui rende son tour de con. Et à ce que je le plante là, encore plus démuni que je l'avais été.

Je l'ai poussé, et j'ai dit gaiement :

— Allez, ducon ! On part.

Il a répondu par un bout de phrase à intonation de plaisanterie.

On s'est mis en route. L'étais heureux comme tout. D'avoir récupéré mon petit cheval, et de ne plus souffrir

On s'est mis en route. J'étais heureux comme tout. D'avoir récupéré mon petit cheval, et de ne plus souffrir d'une sacrée déception. Les salopards abondent, mais le gars que j'avais aidé n'en était pas un.

Un allié sacrément précieux, le frère Augri. Il savait tout faire. Dans le genre homme des bois, il en aurait remontré à Tarzan.

Il a piqué une lanière de cuir à ma ceinture tressée, et il a pris un lapin au collet dès la première nuit. Il m'a fait comprendre qu'il convenait d'interrompre un moment le voyage, le temps de nous équiper convenablement.

On s'est installés dans un endroit commode, au bord d'un ruisseau, et mon compagnon a monté rapidement une hutte de branches, avant de se lancer dans la chasse au lapin en gros. Les peaux se sont amassées. Elles ont été raclées, séchées, sommairement tannées avec de l'écorce de chêne.

Augri s'activait de l'aube au crépuscule. Je faisais de mon mieux pour donner un coup de main, mais je manquais fâcheusement de sens pratique. Augri se méfiait de ma maladresse. Il me confiait de petites tâches, comme surveiller les rôtis, récolter des champignons tardifs, ramasser du bois mort, ou assouplir les peaux en les foulant interminablement. Jérôme la squaw. Encore heureux qu'il ne m'ait pas demandé de les mâcher.

Il a fabriqué un épieu qui faisait paraître le mien ultra-minable, et commencé à produire un arc et des flèches. Tatillon, le frère. Il exigeait des branchettes impeccablement droites, parfaitement écorcées, époutées avec une minutie d'orfèvre. Il les durcissait au feu, et les empenait en pratiquant quantité de tests. Le travail n'avancait pas bien vite.

Au fil des heures, il m'enseignait sa langue, et je lui apprenais la mienne en retour. Ça n'allait pas bien vite non plus. J'avais quantité de questions à poser, et lui aussi, sans doute, mais nous n'en étions pas encore aux conversations.

Plusieurs fois, nous avons changé le campement de place. Je crois qu'Augri craignait que nous soyons repérés par des centaures, des dryades ou des chèvre-pieds. Ou par autre chose. Je n'avais sûrement pas tout vu.

On s'est mis en route vers le nord par un matin bigrement froid. Mais on était bien équipés. Je me trouvais mignard, dans le genre trappeur. Veste et pantalon fourrés, poils à l'intérieur, et des mocassins. Une lanière de peau empêchait mes cheveux de tomber dans mes yeux. Je n'avais pas la moindre envie de les couper, ils me tenaient chaud. Ma belle barbe blonde devenait patriarcale.

Augri était vêtu de façon identique, et il promenait un arc et un carquois.

J'étais rudement content d'avoir quelque chose sur le dos. Le temps s'était mis au gel. Augri n'avait pas prévu les gants, et je fourrais mes mains sous mes aisselles pour les réchauffer. L'une après l'autre, parce que je devais tenir l'épieu. Plus question de l'attacher, comme je l'avais fait précédemment, au flanc de Batou. Augri aurait braillé. Il me traitait comme un frangin un peu demeuré, et il gardait l'œil sur moi. Ce que j'entendais le plus souvent, c'était : « Faire gaffe, ducon ! » Je lui avais appris pas mal d'argot. Sans doute m'enseignait-il quelque chose d'analogue. À vue de nez, il n'avait sûrement pas fréquenté plus que moi les milieux académiques. *Kalso* et ducon, ça me paraissait avoir exactement le même sens.

On commençait à pouvoir échanger quelques idées. Avec autant de gestes que de paroles, mais on se comprenait à peu près.

J'avais reçu des explications. Pour le moment, nous nous trouvions dans une forêt appartenant aux *Exédiri*, autrement dit les êtres mythologiques. Certains bois étaient permis aux hommes, mais celui que nous traversions n'en faisait pas partie. La Sylve ne se mélangeait pas avec l'Humanité. Si on se faisait pincer dans le secteur, on aurait des ennuis. De gros ennuis.

J'avais pigé aussi qu'Augri était entré dans le village pour y rencontrer une femme. Tabou, les nénettes, dans la région. Augri s'était fait surprendre, et avait salement dégusté.

Je l'avais sauvé d'un « sort-pire-que-la-mort » en le libérant alors que le meilleur était encore à venir. On l'aurait châtré dans la journée. Après la messe, peut-être ? Rien de tel qu'un peu de bonne distraction au sortir des exercices spirituels.



Ce que je n'avais pas réussi à comprendre, par contre, c'était où on allait, et ce qu'Augri faisait ordinairement, quand il ne tentait pas de débaucher les pures jeunes filles. Mon vocabulaire était encore très réduit, et les gestes n'expliquent pas tout. Pour la même raison, je n'avais pas pu raconter ma propre histoire. Je m'étais contenté de dire – principalement avec les mains – que je venais de très très loin, et que j'avais eu des ennuis.

Augri avait pris ça très bien. Il m'avait déjà classé voyageur. En me voyant à poil sous une couverture, il avait supposé que j'avais été capturé par des brigands, et que j'avais ensuite réussi à fuir en m'emparant de Batou. À ce qu'il semblait, les routes n'étaient pas sûres du tout.

Les bois non plus, hélas. Augri surveillait très attentivement le terrain. Dès qu'il devinait quelque chose de suspect – et il repérait la moindre brindille brisée ou feuille morte retournée –, on se lançait dans un détour. Prudent, le copain, et vraiment fortiche. Le faisan tapi dans les fougères qu'il a tué d'une flèche, moi, je ne l'avais même pas vu. Somme toute, mon côté saint-bernard me servait. *Un bienfait n'est jamais perdu*. Tu parles, Charles ! Il y a un autre proverbe : *Trop bon, trop con*.

Le faisan, je me suis chargé de le vider-plumer et de le faire cuire, pendant qu'Augri bâtissait un abri pour la nuit. Autant servir à quelque chose. De toute façon, je ne faisais pas de complexes. M'occuper de la tambouille ne me gênait pas.

Durant la nuit, les loups ont attaqué. Six ou sept gros bestiaux, très désireux de manger Batou. Notre feu les gênait, mais ils se faisaient une raison.

J'en ai tué un avec l'épieu. Ou je progressais, ou Augri était vraiment meilleur fabricant que moi. Plutôt ça. Le temps que je m'occupe de mon loup, Augri en a expédié trois de ses flèches. Les survivants ont décampé. Il a fallu éloigner les cadavres de notre camp, de crainte qu'ils attirent d'autres prédateurs.

Nuit de gel, extraordinairement claire. Les étoiles et la lune avaient un éclat froid.

La pureté de la nuit m'a permis de repérer un point brillant très proche de la lune. Le satellite était satellisé. Inhabituel, mais je n'étais plus sur notre mère la Terre. Beaucoup d'analogies, mais aussi pas mal de différences. J'ai montré l'astéroïde à Augri. Il a répondu « Amarka », sans autre commentaire. Un nom propre ? Amarka. Pourquoi pas ?

Le lendemain, la température s'est radoucie. Rien à y gagner, il a commencé à neiger. Une neige molle et fondante, qui s'infiltrait partout.

Augri m'a immédiatement enseigné comment tenir au sec la couverture. En l'attachant, bien roulée, sous le ventre de Batou. Un petit même pas très dégourdi y aurait pensé. Mais pas moi. J'étais rouge de honte.

Bien désagréable, cette foutue neige. Elle me coiffait d'une couche collante. Qui fondait avec enthousiasme, pour couler en ruisseaux glacés dans mon cou. Sans parler des arbres, qui s'égouttaient à plaisir, ou nous lâchaient sur le crâne de gros paquets mous.

Augri avait pris son tour de marche. Il pataugeait dans une purée gluante. Mocassins ou pas, je doutais qu'il eût les pieds au sec. Il ne se plaignait pas, et quand je l'ai remplacé, je n'ai pas osé râler non plus. Mais je ne trouvais pas la promenade à mon goût. Vraiment pas. Moi, j'aurais volontiers interrompu le voyage, pour bâtir vite vite un gentil petit abri.

J'ai tenu longtemps par amour-propre, mais j'ai quand même dû demander grâce. Augri a haussé les épaules, mi-indulgent, mi-méprisant. OK, on s'arrêtait. Je devais avoir la mine pas fière. Il a rigolé.

— Toi ducon, non ?

Et voilà ! C'est comme ça, les copains. Ça se paie votre fiole dans la langue que vous prenez soin de leur apprendre.

La neige laissait place à la pluie, disparaissait, revenait, et fondait de nouveau. Temps d'hiver, relativement clément, mais bien désagréable.

Je l'ai quand même trouvé plus emmerdant quand la neige s'est installée à demeure. Durant une période, j'avais été assez bien nourri pour reprendre du poids, mais je recommençais à maigrir. Par temps de froidure, le gibier se fait rare. À croire que toute la nature hiberne. Les collets d'Augri ne rendaient plus guère.

Batou n'était pas à la noce non plus. Il se démerdait pour piétiner la couche de neige, et pour subsister d'un peu d'herbe gelée. Son poil gris-bleu avait épaissi. Il était tout velu.

Quand on a quitté les bois pour des terres défrichées, j'ai été ravi. Je me croyais au bout de mes peines. Ah bien ouiche ! On a évité soigneusement les villages, sauf éventuellement de nuit, pour chaparder un peu de bouffe. On avait encore pas mal de route à faire. Une route montante. On grimpait dans la montagne.

Je me suis drôlement serré la ceinture, sur ces mauvais chemins ondulants, à peine dignes du nom de pistes.

Augri se chargeait de piquer la nourriture, mais pas toujours avec succès.

Quatre œufs à croûter, c'était la fête ; une poule, le festin ; un jambon, le vrai balthazar. Batou avait maigri aussi. Quand j'ai demandé à Augri de rapporter un peu de foin pour lui, il m'a regardé avec des yeux ronds, mais il l'a fait quand même. Le canasson, il s'en tapait, mais il avait pris l'habitude de mon côté *kalso*. Il acceptait volontiers de me faire plaisir quand c'était possible. Batou a eu son gala de foin, et j'ai été aussi content que lui. Les cœurs tendres, c'est comme ça.

La ville se perchait au sommet d'un mont. Une ville fortifiée, enserrée dans ses remparts. Compte tenu de l'époque moyenâgeuse où j'avais abouti, elle devait être assez grande, mais comparée aux cités de mon XX<sup>e</sup> siècle, elle se classait plutôt bourgade.

On touchait enfin au but, et j'en étais ravi. J'ai mené une vie plutôt vagabonde, et j'ai pas mal bourlingué, mais en utilisant des moyens de transport rapides. Le système actuel me convenait moins bien. D'autant moins qu'on ne disposait que d'un seul canasson, à monter à tour de rôle. Et il fallait toujours, à un moment ou un autre, patauger dans la neige avec des tatanes rudimentaires. Augri n'avait sûrement pas autant d'affection que moi pour Batou, mais il le considérait d'un point de vue réaliste. C'était une monture, donc quelque chose de très utile. Pas question de le crever en montant à deux dessus.

Je l'aimais, moi, mon petit cheval, mais de temps en temps, je lui aurais volontiers collé la double charge. Surtout quand j'étais claqué, les pieds à peu près gelés. Pas question ! Sur le sujet, Augri était intraitable.

On montait vers la ville, peu à peu. Guère de voyageurs, sur le chemin. On a tout juste croisé un charroi de bois, puis, plus tard, deux bouseux qui allaient à leurs affaires, avec des sacs de fourrage sur les épaules.

Les portes monumentales béaient, et elles n'étaient pas gardées. Période de paix, sûrement, aucune attaque n'était à craindre. Mais, à mon idée, il devait y avoir des guetteurs dans ces deux tourelles qui flanquaient l'entrée.

J'ai regardé avec curiosité le décor de maisons basses, accolées les unes aux autres. Leurs toits pentus étaient ouatés de neige.

On a circulé dans des rues très étroites, au pavage disjoint. Augri tirait Batou par la bride, et je suivais. Peu de passants, en raison du froid vif, mais plus encore de l'heure, celle du déjeuner. Le ciel était couvert, mais même sans soleil, j'avais acquis un sens du temps qui ne devait rien aux montres.

Avant d'entrer dans la ville, Augri m'avait recommandé de la boucler, et de lui laisser le soin de répondre à d'éventuelles interpellations.

Un personnage enveloppé dans une somptueuse cape fourrée s'avançait. Il a fallu lui laisser respectueusement le passage. J'ai imité Augri, et je me suis aplati contre un mur, sans m'interroger sur le droit de ce gus à tenir toute la place. Il m'avait tout l'air de l'avoir de naissance. Ou du moins, d'en être persuadé. Pas le moment de jouer les contestataires. Quelque chose me disait que la justice du coin devait être expéditive, et les prisons dépourvues de téléviseurs.

On a laissé les beaux quartiers pour entrer dans un secteur pouilleux. Plus de pavage, et les ordures envahissaient tout. Les rues rétrécissaient encore. Batou passait, mais tout juste. Les habitants semblaient miteux. Vêtus de loques très crasseuses, les pieds entortillés de chiffons. Les rares promeneurs avaient tendance à s'éclipser à mesure que nous progressions, pour disparaître sous des porches noirs. Les rats qui rentrent dans leurs trous.

Les baraques se classaient mesures, plus ou moins croulantes. Les fenêtres étaient bouchées avec n'importe quoi, bouts de planches, couvertures déchiquetées, morceaux de cuir effrangés. Généralement, on avait laissé un trou pour le passage de la lumière. Il ne devait quand même pas faire trop clair à l'intérieur.

Malgré le froid, le quartier puait. En été, ça devait atteindre des sommets rares. Des chiens et des chats squelettiques se disputaient les ordures.

On a abouti devant une grande bâtisse, sise à proximité d'un petit torrent rageur. La maison était solide, et ses abords moins sales que précédemment. Les fenêtres avaient des vitres, découpées en petits carrés. Le verre était épais comme un cul de bouteille, et plein de bulles.

Une enseigne se balançait devant l'entrée, pendue à des chaînes rouillées. Elle représentait un lynx, barbouillé de bleu violent.

Augri connaissait les lieux. On a contourné la bâtisse pour entrer par l'écurie. Des canassons la remplissaient. Des canassons du genre Batou, de petite taille, et cornus. Je n'en avais jamais vu d'autres.

Un adolescent hirsute et abominablement crado a surgi d'un recoin. Ses pieds nus étaient couleur de purin. Ses habits aussi. Il exhalait un fort remugle de fumier.

Augri lui a parlé. Je n'ai pas tout compris, loin de là, mais, le cadre aidant, j'ai saisi qu'il était question de loger Batou quelque part, de le nourrir et de le panser. Avec soin.

J'ai gratté le crâne de mon petit cheval, en lui faisant remarquer que, à la longue, je finissais quand même par tenir mes promesses. En m'entendant parler une langue inconnue, le gamin a eu l'air surpris. Augri m'a entraîné en me tirant par le bras.

On est entrés dans une cuisine. Géante. Je n'en avais jamais vu d'aussi vaste. Des mecs et des nanas s'y affairaient. Il y avait de la bouffe partout. Crue, cuite, ou en cours de préparation.

Une grande femme vêtue de drap bleu se penchait sur les poulets qui rôtissaient dans unâtre gigantesque. Elle s'est redressée pour se retourner. Dès que je l'ai vue de face, sa parenté avec Augri est devenue évidente. Elle avait les mêmes yeux clairs et féroces que mon copain. Une cinquantaine d'années, peut-être. Large visage bien dessiné, épaisse chevelure noire à peine traversée de quelques fils blancs. Elle avait dû être superbe, et faisait encore son petit effet. Elle était imposante, mais pas bouffie. Sa grande taille lui permettait de bien supporter son embonpoint. Un sacré morceau de femme. La mère d'Augri ?

Elle avait poussé un cri de joie, et elle étreignait mon pote à pleins bras.

Les effusions terminées, Augri m'a présenté. Je n'ai pas compris toutes les phrases, et il m'a fallu un moment pour piger que la grande femme, qui s'appelait Jalina, était la sœur d'Augri et non sa mère.

En deux temps trois mouvements, elle nous a installés sur un coin de table, devant des assiettes débordantes d'un odorant ragoût. J'ai bouffé comme un lion. Un maximum de barbaque, les légumes n'abondaient pas, mais il y avait un pain extraordinaire. Un pain de couleur bise, à pâte épaisse, extrêmement savoureux. Les fabricants de baguettes mollasses pouvaient aller se rhabiller.

J'ai terminé sur des poires cuites au miel. J'avais bien arrosé le casse-graine, et j'étais euphorique.

En dégustant un alcool de fruit, j'ai bavardé avec Augri. Dans la limite de mes possibilités. Il m'a expliqué qu'on allait demeurer sur place jusqu'au printemps. On repartirait ensuite.

Repartir ? Pour où ? Ah mais non ! J'en avais ma claque, des voyages. On ne pouvait pas rester là jusqu'à ce que j'aie appris à peu près la langue, et trouvé un job quelconque ? Garçon d'écurie, au besoin, je m'y ferais.

Mais il était question de job, justement. Augri a fait des dessins sur la table, en trempant son doigt dans un condiment noir. Il ne se débrouillait pas mal, et c'était assez net. Deux types chargeant une charrette. La charrette sur une route, tirée par des chevaux. La charrette arrêtée sur une place de marché, et les deux silhouettes affairées à la vente. Il a désigné les deux types, et il a pointé son doigt sur lui et sur moi.

Pigé. Augri devait être commerçant ambulancier, et il me proposait de l'embauche. Parfait, mais le dessin suivant m'a nettement refroidi.

Les deux types défendaient la charrette contre une horde d'agresseurs.

Holà ! Holà ! Il me faisait bien de l'honneur, le frère Augri. Je sais me débrouiller à la châtaigne, et même avec un couteau, mais je me voyais mal employant une épée, ou tirant à l'arc.

J'ai dit :

— Je pas savoir me battre avec...

Faute de connaître le mot idoine, j'ai montré l'épée que brandissait l'un des assaillants.

— Apprendre, a répondu Augri, très placide.

J'étais plus sceptique que flatté. J'avais la nette impression qu'Augri aurait facilement trouvé quelqu'un de plus capable que moi pour l'aider. Il me faisait la charité, mon pote. Il n'était pas sot. Il devait se dire que ducon comme je l'étais, je ne dénicherai jamais un boulot. Alors, par amitié, lui s'encombrerait du *kalso*. Un ami vrai, mon frère Augri. Ils sont rares.

Je n'ai pas tenté de discuter. Trop compliqué avec le peu de mots dont je disposais. On reparlerait de ça quand j'aurais acquis un chouïa de vocabulaire. Puisque, de toute façon, on restait là jusqu'au printemps. La sœur d'Augri tenait une auberge, et elle avait l'air prospère. Je ne la mettrais pas sur la paille en me faisant nourrir pendant quelques mois.

Augri devait tenir la question pour réglée. Il a entrepris de m'expliquer que sa charrette, ses chevaux et son stock lui avaient été confisqués dans le village où il avait tenté de séduire une tendre vierge. Ou une fidèle épouse ? Je n'en savais rien, après tout.

Donc, il convenait de racheter le nécessaire. Sa sœur avancerait les fonds. Ma foi, les relations familiales étaient rudement bonnes ! Les sœurs disposées à banquer pour le petit frangin ne courent pas les rues. Il est vrai que sur la bonne vieille Terre, toute notion de famille a disparu, de même que toute générosité. Le fric est Dieu, et chacun veille

jalousement sur son os.

Après le repas, on s'est décrassés dans de grands cuveaux, on s'est taillé la barbe et les cheveux, et on s'est vêtus de propre. Augri m'a prêté des trucs à lui, qui me convenaient à peu près. On avait sensiblement la même taille.

Ensuite, on a fait un sieston. On avait hérité d'une chambre et d'un grand lit à partager. Matelas de laine plutôt duraille, draps d'épaisse toile, et couette. Augri m'a fait remarquer les draps, la mine fière. J'ai pigé qu'ils étaient rares, et destinés aux clients dorés sur tranche. Jalina les avait fait sortir spécialement pour nous. On nous dorlotait.

Le soir, on a mangé dans la grande salle de l'auberge, avec la clientèle. Une clientèle braillarde et mélangée. Vêtements râpés et luxueux se côtoyaient.

Murs de pierres grises, grossièrement équarries, poutres brunes au plafond, sol carrelé de grandes dalles noires et blanches. L'éclairage était assuré par une profusion de lampes à huile. Les tables massives, cirées et polies par un long usage, s'alignaient côte à côte, et se flanquaient de tabourets à trois pieds. Au-dessus d'une vaste cheminée, où ronflaient les flammes de l'enfer, une rangée de pichets en faïence colorée s'étalait. La desserte était garnie de coupes et d'aiguières en métal ouvragé.

J'ai encore dévoré comme Gargantua. Après le repas, on a siroté un alcool fruité au parfum de framboise, en écoutant un chanteur. Un mec jeune, maigriot et très blond. Pas beaucoup de coffre, mais une belle voix douce. Il s'accompagnait d'un machin à cordes du genre banjo. Je ne comprenais à peu près rien des paroles, mais la musique était agréable.

J'avais trop bouffé, et j'étais en train de me rondir. Je regardais évoluer la tapée de serveuses, toutes jeunes et jolies, qui circulaient entre les tables. De temps à autre, certaines s'éclipsaient par une petite porte, collées à des clients.

Un tantinet bordel sur les bords, l'auberge du *Lynx Bleu*. Ça ne me dérangeait pas, je ne suis pas moraliste. D'autant moins que je m'en suis tapé une, de ces ravissantes, sans avoir à raquer. Offert par la maison.

Augri a batifolé aussi. Avec une longue brune du genre liane. Ma nénette était blonde, petite et potelée, et avait de très beaux yeux noisette. *Le bon vin m'endort, l'amour me réveille.*

Je mangeais trop, je buvais trop, et je dormais trop. Résultat, je faisais du lard. À continuer comme ça, j'allais tourner cochon bien mûr avant longtemps. Le sport en chambre que je pratiquais assez souvent ne suffisait pas à me maintenir en forme. Augri s'absentait fréquemment – il remontait son fonds de commerce – et il ne m'emmenait pas avec lui. Comme il m'avait prié de ne pas courir la ville sans nourrice – toujours mon côté *kalso* –, je n'avais pas grand-chose à faire. Jalina était généreuse, elle m'avait accepté comme un autre jeune frère, mais elle ne tenait pas à m'avoir dans les jambes. Dans l'auberge, elle surveillait tout, et bossait plus que n'importe qui. À traîner dans ses jupes, je risquais la bordée d'injures, voire un trognon de chou balancé sur la tronche, ce qui m'était arrivé une fois. Elle n'avait pas autant de patience que son frère avec les ducons.

Augri s'était absenté deux jours. Il est revenu pour me tirer du lit à l'aube. Mes protestations faiblardes de type embrumé ne l'ont pas attendri. « Debout, là-d'dans ! »

En avalant un petit déjeuner arrosé de tisane – le café me manquait –, j'ai fait la connaissance d'un bonhomme sec comme un hareng saur, qui portait des bottes, un casque, et quelque chose d'analogue à une broigne. Il trimbalait aussi une superbe épée. À voir sa trogne balafrée, je l'ai classé routier sans hésitation. Un routier vieillissant, qui ne devait plus faire des étincelles.

Erreur. Il en faisait. Bien assez pour moi, en tout cas. Il s'agissait d'un instructeur, payé pour m'apprendre le maniement des armes.

Un dur à cuir, Hareng Saur. Il m'a fait perdre de la sueur. Au litre. Plus question d'engraisser. J'aurais pu dévorer un cochon à chaque repas sans prendre un gramme. L'entraînement débutait à l'aube, et se poursuivait jusqu'à midi. Ça se passait dans le jardin, par n'importe quel temps. Hareng Saur, Kakrud de son vrai nom, a interrompu à regret la séance une heure plus tôt le jour où il y a eu une tempête de neige. Et encore. Parce que la visibilité s'était réduite à un demi-mètre.

Un consciencieux, ce gus ; quand il en aurait fini avec moi, je serais sans doute capable de tenir tête aux pillards éventuels.

Augri était enchanté de mes progrès. Il me félicitait. Kakrud, lui, m'engueulait en permanence. Il avait un superbe répertoire d'injures.

Durant que j'essayais de placer des flèches dans la cible, ou que je soutenais ses assauts furieux, j'en ai appris toute une tapée. En retour, je l'injuriais en français. Échanges culturels. Il retenait aussi vite que moi. Routier peut-être, mais dégourdi. Pas du tout la brute sans cervelle.

Sacré Kakrud ! Un grand flandrin sans un atome de graisse, avec un nez aigu, et de petits yeux gris, plus durs que des silex. Quand il attaquait, il ne paraissait pas s'amuser. Vraiment pas. J'avais toujours l'impression que j'allais me faire rétamer dans la seconde, ce qui me poussait à la défense. Kakrud ne voulait jamais s'avouer satisfait, mais je le savais content de son élève quand les injures devenaient d'une férocité outrancière. Quand il était réellement furax, l'engueulade était glacée.

J'ai bientôt hérité d'un deuxième instructeur. Une petite chose taillée dans du vieux buis, chauve et presbyte, qui s'appelait Malémon, et était un puits de science. Il m'enseignait la langue pratiquée en Ustil, pays où je me trouvais présentement. Avec pas mal d'autres choses, généralement pour le plaisir. Il était beaucoup moins bien payé que Kakrud, mais si heureux d'avoir un élève avide d'apprendre qu'il prolongeait volontiers les heures d'enseignement, qui avaient lieu en fin d'après-midi.

D'ordinaire, il donnait des leçons à la progéniture de quelques riches commerçants. Je le soupçonnais de ne pas toujours croûter à sa faim, et je m'arrangeais pour faire servir un en-cas quand il était là. Il mangeait avec délicatesse, sans trop se faire prier.

Au début, il s'était contenté de m'enseigner à parler l'ustilien, mais quand j'avais signalé que je souhaitais aussi

apprendre à le lire et l'écrire, il avait déliré de joie.

L'alphabet me donnait du fil à retordre. Ça ressemblait, en plus complexe, à des signes sténographiques. J'ai presque regretté d'avoir voulu pousser si loin mon apprentissage, mais ça faisait tellement plaisir à mon prof que j'ai persisté.

Malémon apportait ses propres livres. Dans toute l'auberge, il n'y en avait pas un seul. Il ne devait guère y en avoir ailleurs non plus. Malémon traitait les siens avec un infini respect, et protégeait les reliures avec des housses de drap. Il ne s'agissait pas d'y toucher avec des doigts malpropres, et encore moins de les feuilleter en mangeant. Mais ils devaient être précieux, en effet. Il s'agissait de volumes manuscrits, aux feuillets épais et inégaux, soigneusement reliés. Pas encore de Gutenberg, dans le secteur. Ces bouquins représentaient une sacrée somme de travail.

Avec Malémon, j'ai fait de rapides progrès. Tout au moins dans la langue parlée. L'écrite était un peu différente, et l'alphabet me déroutait trop pour que j'avance très vite. Aucune importance. Dans le secteur, les lettrés n'abondaient pas. Augri lisait encore plus mal que moi, et écrivait d'une façon qui faisait grimacer de souffrance le pauvre Malémon. Encore Augri ne devait-il son peu de science qu'au fait qu'il était fils de commerçants. Dans cette profession, la coutume voulait que les enfants reçoivent un peu d'enseignement. Il faut pouvoir tenir les comptes, pas vrai ?

Dès que j'ai été capable d'aligner des phrases compréhensibles, j'ai interrogé Malémon à propos des ruines, et de la cabine améthyste. Il a poussé un hurlement horrifié :

— *G'édar ni Rédini !*

*G'édar*, je connaissais. La porte, ni plus ni moins. *Ni*, un article au pluriel, symbolisé par le *i*. *Rédini*, j'ignorais, sauf qu'il s'agissait aussi d'un pluriel.

Il m'a fallu un moment pour calmer le birbe, et obtenir qu'il m'explique le sens de ce mot. Un *Rédin* était un être maléfique, mi-homme, mi-serpent. Une monstruosité mauvaise, maudite. J'aurais pu traduire par démon. J'ai préféré serpent, sans bien savoir pourquoi. « La porte des serpents. » Eh bien, eh bien !

Il m'a paru plus sage de la boucler sur mon passage par cette porte-là. Inutile de me fourrer encore dans les ennuis. À ce qu'il semblait, ces *Rédini* n'avaient pas bonne presse.

Et les ruines, qu'est-ce que c'était ? Les restes d'une civilisation disparue. Celle de ces ignobles *Rédini*, qui avaient un temps régné sur le monde, et tourmenté les humains de toutes les façons. Tourmenté les pauvres *Exédiri* aussi.

— Après tout, même s'ils ne nous ressemblent pas, nous sommes tous fils de la Mère, n'est-ce pas ?

Un chouïa de racisme quand même, mais compensé par de la tolérance.

J'ai questionné à propos de cette « Mère », qui ne me disait rien du tout.

— Mais voyons ! La créatrice du monde, bien sûr !

Malémon était suffoqué. Emporté par son goût d'enseigner, il avait répondu à mes questions, mais il s'étonnait sérieusement. Comment pouvais-je ignorer ce que même un petit enfant savait ? Je m'en suis tiré par un mensonge. J'avais eu un accident, et tout oublié de mon passé. Je ne me rappelais même plus où j'étais né.

Mon bonhomme en vieux buis a très bien avalé. L'amnésie, il connaissait. Il avait lu quelque chose à ce propos dans un livre de médecine. À la suite d'un choc sur la tête, il pouvait arriver qu'un être oublie tout ce qu'il avait su. Avais-je reçu un choc sur la tête ? Et comment ! Un sacré choc, même ! En un sens, c'était vrai. Le sacré choc, je l'avais eu en me découvrant dans une autre cabine que celle où j'aurais dû être.

Vieux Buis était tout excité. Il voulait me présenter d'urgence à un médocastre de ses relations. OK, OK, mais on en reparlerait. Pour le moment, j'étais trop occupé. Pas le temps.

Malémon a pris une mine douloureuse. Il exérait Kakrud, et tout ce qui se rapportait aux arts guerriers. Doué comme je l'étais pour l'étude, jamais je n'aurais dû gaspiller des heures précieuses en jeux de brutes. Je me ravalais au rang de la bête ! Alors que j'avais un cerveau ! Impardonnable !

Ouais, ouais, c'est chouette le savoir, mais si j'en jugeais par l'apparence miteuse de Malémon, et celle, prospère, de Kakrud, j'aurais de meilleures chances de beurrer mes tartines en sachant utiliser une épée. Au reste, Augri n'avait nul besoin d'un digne savant pour l'accompagner. Je ferais mieux l'affaire en devenant soudard. La non-violence, c'est parfait en théorie, tant qu'on n'est pas confronté avec les canailles qui, elles, sont violentes sans le moindre complexe.

Impossible de philosopher avec une brute décidée à vous couper le cou. Tends l'autre joue, mon frère, et tu prendras une belle rossée. Rien n'excite plus le gros bras que de cogner sur quelqu'un qui ne se défend pas, ou qui n'est pas à même de se défendre. *La force prime le droit*. Triste, mais faut s'y faire.

Le pauvre Malémon a eu bientôt l'occasion de découvrir les défauts de sa philosophie.

Je l'attendais, dans le petit bureau que Jalina nous prêtait pour les heures de leçons. D'ordinaire, elle y faisait ses comptes, ou venait s'y reposer quelques instants quand elle était trop lasse. Elle dormait dix minutes, dans un fauteuil bien garni en coussins, et repartait à l'attaque, revigorée.

Pour une fois, Malémon, qui était toujours remarquablement exact, tardait à arriver. J'ai regardé par la fenêtre. Le jour baissait, et il devenait difficile de voir quelque chose à travers les petits carreaux de verre grossier.

Il m'a semblé que des types jouaient dans la rue. Jouaient ? À la façon des ours, alors, auxquels leurs vêtements de fourrure les apparentaient.

Six types grands et larges en encerclaient un septième tout menu, et se le renvoyaient de l'un à l'autre, comme un ballon. Ils tapaient sec, et quand la victime tombait, ils la redressaient à grands coups de pied.

Le ballon, c'était mon cher vieux prof.

Logiquement, j'aurais dû penser à l'arc ou à l'épée dont j'avais appris à me servir. Je les rangeais dans un placard proche de la porte du jardin. Pour prendre l'un ou l'autre, j'avais dix pas à faire. Mais les ducons sont ducons pour la vie. J'ai foncé vers la sortie comme une fusée qui prend le départ pour la lune. Mon Vieux Buis, j'y tenais. Six types pour bousculer cette vieille chose fragile, c'était un peu plus qu'abusif.

Les Affreux rugissaient de rire, en envoyant valdinguer le ballon. Leur tonitruante gaieté couvrait les supplications faiblardes de Malémon. Le vieux tournoyait, gémissait, et tendait devant lui des mains aux paumes écorchées. Il saignait de la bouche et de l'arcade sourcilière. Ses vêtements étaient plâtrés de boue et de neige.

J'avais à la ceinture le couteau que m'avait donné Lêl Ekirâ. Je ne l'ai pas sorti. Trop en rage pour y penser, le *kalso*. J'ai empoigné le premier salopard à ma portée. Il a valdingué comme un petit chat. Pour plonger tout droit dans le torrent proche.

Quand je me bagarre, je fais fissa. Le deuxième, je l'ai sonné d'une manchette sur la nuque. Son col de fourrure lui a sans doute évité d'avoir les vertèbres rompues. Le troisième a dégusté mon talon sous le menton.

Les autres ont eu le temps de réagir. Trois couteaux plus longs que le mien sont apparus magiquement. Presque de petites épées.

Je me suis rappelé que j'avais une lame, et je l'ai sortie aussi. Mais je commençais à avoir quelques inquiétudes quant à l'issue du combat.

Malémon était resté planté, juste entre moi et les adversaires, effaré et geignant.

J'ai gueulé : « Dégage ! » en employant l'argot d'Augri. Il a dansé d'un pied sur l'autre, complètement ahuri, et ne s'est décidé à filer qu'en voyant avancer une lame pointée. Il braillait. Son filet de voix aiguë réclamait de l'aide, pour l'amour de la Mère !

Les trois Pas Beaux connaissaient la musique. L'un a attaqué. Les deux autres ont essayé de passer dans mon dos. J'ai reculé, jusqu'à ce que mes arrières soient protégés par le mur de l'auberge. *Kalso* peut-être, mais quand même pas à ce point-là.

L'attaquant, un mastodonte blond aux yeux couleur d'huître, a feinté avant de tenter de m'ouvrir le ventre. J'ai esquivé. Je connais la musique aussi. Mais j'ai raté son torse, parce qu'il a fallu que je m'occupe d'urgence du gus qui arrivait sur ma gauche. Celui-là a pris ma botte dans les joyeuses, ce qui a nettement refroidi son ardeur.

Le type tombé dans le torrent en émergeait en aval, en s'accrochant à la berge escarpée. Il ne m'inquiétait pas du tout. S'il ne voulait pas geler vif, il aurait mieux à faire qu'à rappliquer pour aider ses potes.

Une attaque à droite, que j'ai contrée, mais Mastodonte en a profité pour entailler ma tunique. Avec un bout de viande par la même occasion. Je commençais à me sentir un peu trop en minorité.

« Taratatata ! » La cavalerie est arrivée. Guidée par Jalina, qui bandait un arc. La troupe, cinq ou six cuisiniers, brandissait des tranchets et des lardoires.

— Ça suffit ! Caltez !

— Te mêle pas de ça, Jalina !

Mastodonte avait la voix féroce. Son regard d'huître exprimait une sauvagerie brute.

Jalina lui a parlé le langage idoine. En expédiant une flèche qui lui a éraflé l'oreille. Il avait dû l'entendre siffler de très près.

Une deuxième flèche, au ras de l'autre esgourde, a emporté la partie. Mastodonte a jugé préférable de faire retraite. Ses potes ont ramassé les blessés, et ils l'ont suivi.

Mastodonte s'est retourné au bout de quelques pas pour hurler :

— On te retrouvera, Jalina ! Toi aussi, le blond !

Jalina m'a tiré par le bras.

— Viens que je regarde cette blessure. Tu es touché profond ?

— Juste une éraflure.



On est rentrés dans l'auberge, avec les hommes de troupe.

— Il faut boucler d'urgence, a dit Jalina. Toute la bande va rappliquer bientôt.

— Tu les connais ?

— Des chasseurs. Ils viennent ici en hiver pour les renards. Ils ont dû vendre leurs peaux en ville, et ils commencent la java. Dans ces cas-là, ils font du dégât partout où ils passent. Ils sont prodigues de leur fric, mais je ne tiens pas à les voir. Ils cassent tout, et ils tabassent les filles. Ladros, celui sur qui j'ai tiré, est leur chef. C'est le pire de la bande.

— Ils sont nombreux ?

— Une trentaine.

— Alors ils forceront l'entrée.

— Oh que non ! Mes portes sont solides, et mes volets aussi. On fera relâche ce soir, voilà tout. Demain, ils repartiront, ils ne restent jamais plus d'une nuit en ville.

Jalina a ordonné aux cuisiniers de commencer à verrouiller la maison. En menaçant de rosser tout le monde si le travail n'était pas parfaitement exécuté.

Puis elle s'est occupée de mon entaille. Pas si égratignure que ça, mais je jouais les durs. J'ai quand même fait une belle grimace quand elle a copieusement arrosé la plaie d'alcool. Jouissif !

Elle m'a pansé prestement, et elle s'est éclipsée pour surveiller en personne le bouclage de la forteresse.

Je suis allé fouiller dans le placard d'Augri, pour lui emprunter une tunique propre. Mon pote était absent pour quelques jours. Nous ne l'attendions pas avant le lendemain soir.

En remplaçant mon vêtement imprégné de sang par l'autre, je me suis brusquement rappelé Malémon. Où était passé mon Vieux Buis ? Rentré chez lui pour s'y terrer, blessé à cœur par la confrontation de la théorie et de la réalité ?

Pas du tout. Il m'attendait dans le bureau. Il s'était nettoyé, et avait lavé son visage. Il arborait un œil poché, une arcade sourcilière fendue et une bouche tuméfiée. Sa lèvre supérieure était déchirée.

Une bonne âme avait pensé à lui fournir son en-cas habituel. Il buvait du vin, à petites gorgées prudentes, mais le poulet était intact, tout comme le pain et le fromage.

— Tu ne manges pas, Malémon ?

— Je ne peux pas, j'ai trop mal aux dents.

Voix déformée, et paroles pâteuses. Je contenais une peu charitable envie de rire.

— Ça va s'arranger, mon vieux. D'ici deux jours, tu n'y penseras plus.

Je baratainai. Il faudrait plus de deux jours pour que ses contusions deviennent moins douloureuses.

Malémon s'est levé, péniblement. Il se tenait raide comme une planche. Il a redressé son corps fluet pour dire avec une grande dignité :

— Je te remercie de m'avoir secouru, Jérôme. Peu d'hommes l'auraient fait. La bande de Ladros terrorise toute la ville.

La vacherie, je n'ai pas pu la retenir :

— Tu ne crois pas que j'ai été trop violent ?

Je l'avais blessé, mon pauvre Vieux Buis. C'est dur, d'être confronté à la réalité. Il faisait une mine piteuse, et il tardait à répondre. Mais il était honnête.

— Eh bien... la violence est condamnable, évidemment... mais dans le cas précis... Il s'agissait de bêtes, indignes du nom d'êtres humains...

Je me demandais si, durant son martyre, Malémon avait tenté de sermonner les chasseurs. Je n'ai pas posé la question. Inutile de taper sur le clou. C'était bien assez douloureux comme ça.

Vieux Buis baissait la tête. Il a dit, au comble de la détresse :

— Ils ont jeté mes livres dans le torrent.

Il en souffrait horriblement. Beaucoup plus que de ses meurtrissures. Il a camouflé une larme. Je m'en voulais de n'avoir pas démolé toutes « les bêtes ».

— Je te procurerai d'autres livres, Malémon.

— Mais ils sont affreusement chers !

— Peu importe. Tu les auras. Je m'arrangerai avec Jalina.

Les yeux tristes de Vieux Buis se sont illuminés. Il me croyait sur parole, et bon Dieu ! même si Jalina me refusait un prêt, Vieux Buis aurait ses bouquins. Quitte à ce que je les vole. Je me sentais responsable. Sans les leçons à me donner, jamais Malémon ne serait venu traîner ses guêtres du côté du *Lynx Bleu*. Ses élèves habituels, rejetons de riches marchands, ne logeaient pas dans un quartier aussi dangereux. Les gosses le chahutaient sûrement, mais ils

ne le molestait pas.

Malémon a reniflé. Il a tiré un bout de linge effrangé de sa poche, et il s'est mouché longuement. Quantité de gens du cru se mouchaient sur leur manche, mais pas Malémon. Il était toujours très soigné, ce qui, dans un monde sans eau courante, représentait une performance. Il exhalait généralement une odeur de fleurs séchées, venu d'un pot-pourri de pétales qu'il portait au cou dans un petit sachet.

— Commençons la leçon, Jérôme. Tu ne pourras pas lire, mais je vais te dicter quelque chose de mémoire.

— Pas aujourd'hui, Malémon. On ne travaille pas.

— Alors je m'en vais ?

— Pas question ! Tout doit être bouclé, et je doute que Jalina accepte d'ouvrir une porte pour toi. De plus, le quartier va être très malsain. Tu partiras demain matin.

J'imaginai sans peine ce que « les bêtes » feraient de mon Vieux Buis si elles le croisaient en venant pour l'assaut.

— Mais je ne peux pas...

Malémon s'est interrompu, gêné, mais je devinais la suite de la phrase : « payer pour une chambre ici ».

— Tu prendras mon lit, Malémon. Moi, je ne me couche pas.

— Est-ce que la bande de Ladros va...

— Tenter de nous attaquer ? Sûrement. Mais ne te bile pas, ils ne sont pas encore entrés.

Vieux Buis était terrorisé. Pour lui changer les idées, je l'ai questionné sur la géographie de *Lada*, le monde où je me trouvais. Qu'est-ce qu'il y avait comme blancs sur la mappemonde. Terres inconnues par-ci, terres inconnues par-là. On était encore loin des photographies aériennes.

Ensuite, j'ai demandé de la panade pour le prof – ça, il a réussi à l'avalier –, et je l'ai expédié au lit.

Veillée d'armes. Toute la maisonnée se serrait autour de l'âtre, dans la grande salle. Les flammes léchaient les bûches en chuintant.

Les filles étaient mi-effrayées, mi-excitées. Les cuisiniers prenaient des mines avantageuses, du genre vaillants défenseurs. L'armement était prêt. Quelques arcs, dont le mien, mais surtout du matériel ménager. Couteaux à découper, tranchoirs, broches et lardoires. Dangereux quand même. Tout sert, en cas de nécessité.

Jalina avait installé des guetteurs près des issues, avec mission de signaler le moindre bruit suspect, mais elle tablait sur une attaque en force, très bruyante, à la porte principale.

Ladros ne se classait pas dans les petits malins, et il n'écoutait pas volontiers les conseils. Il irait au plus simple, sans penser à imaginer un plan compliqué.

J'ai quand même demandé à Jalina si elle ne craignait pas que les chasseurs tentent d'incendier notre refuge.

— Ils n'y parviendraient pas. La maison est en pierre, et j'ai fait revêtir de métal les portes et les volets, ainsi que le toit. On ne dirige pas une maison comme la mienne sans être prévoyant. Les bandes comme celle de Ladros ne sont pas rares. Une sale histoire peut toujours arriver.

— Je suis désolé de t'avoir attiré ces ennuis, Jalina. Mais je ne pouvais pas les laisser tourmenter Malémon...

— Il n'aurait plus manqué que ça ! J'ai été prévenue en retard, sinon je serais intervenue moi-même. Si je laissais brutaliser sans réagir un employé de ma maison, le *Lynx Bleu* pourrait changer de mains. Dans ce métier, il faut savoir se faire respecter !

À voir la férocité des yeux pâles de Jalina, n'importe qui lui aurait témoigné beaucoup de respect. Une coriace, Jalina, tout comme son frère.

À bien y réfléchir, ce n'était pas si surprenant, compte tenu des mœurs pratiquées en Ustil. Mais j'étais habitué à des commerçants gras et mous, qui achètent aux racketteurs le prix de leur tranquillité. Notre époque de pseudo civilisation a toujours ses pillards – l'être humain n'a pas progressé aussi vite que la technique –, mais le courage est devenu une denrée rare. Et d'aucuns voudraient ériger la lâcheté en vertu. Une belle foutaise ! La frousse est dictée par l'instinct de survie, mais la seule supériorité de l'homme sur la bête, c'est d'être capable de dominer sa peur.

L'heure H se faisait attendre. Ladros avait-il changé d'avis ? Possible, après tout. Les cuisiniers perdaient de leurs airs conquérants. Les filles s'endormaient sur les tables, la tête dans leurs bras. Le gamin de l'écurie ronflait, allongé devant l'âtre. La chaleur faisait sortir de ses vêtements imprégnés de purin une épaisse odeur âcre.

Jalina a poussé le garçon.

— Va dormir plus loin, Nilo, tu vas prendre feu.

Le gosse s'est déplacé en chancelant. Il ne s'était pas vraiment réveillé. Un enfant, treize ans au plus, bien jeune pour être déjà garçon d'écurie. J'ai demandé à Jalina qui il était.

— Un orphelin, qui couchait dans la rue. Je l'ai surpris en train de fouiller dans ma fosse à ordures. Je lui ai proposé du travail. Il aime les chevaux. Chez moi, il mange à sa faim, et il met ses gains de côté. Il aimerait devenir maquignon. Quand il sera assez grand pour se débrouiller seul, je l'aiderai à réaliser son désir. C'est un brave gosse, mais je n'arrive jamais à obtenir qu'il se lave. Il a horreur de l'eau.

Bonne Jalina, généreuse sous l'écorce dure. Tout le monde ne devait pas ramasser les chats perdus du genre Nilo. Pas d'orphelinat en Ustil, ni de protection de l'enfance. Aux chats perdus de se débrouiller pour survivre. Ou de crever.

Mais, somme toute, il existait aussi sur mon propre monde des tas de gosses mourant de faim... Et *Lada* avait des excuses que la Terre n'avait pas. Le Terrien est censé être civilisé. Ce n'est pas toujours évident. Le moins qu'on puisse en dire...

L'attaque ne s'est pas présentée comme nous l'attendions. Vers la mi-nuit, il y a bien eu des coups à la porte et

des clameurs, mais il ne s'agissait pas d'une tentative d'effraction.

Un homme criait d'une voix aigre :

— Jalina ! Jalina ! Ouvre, je suis seul ! Je viens parlementer. Je t'apporte un message de Ladros.

— Je n'ouvre pas ! Si tu as un message, crie-le !

— On tient ton petit frère. Ça ne t'intéresse pas ?

J'ai sursauté, et Jalina est devenue livide.

Elle a couru à la porte, mais quand elle a questionné, sa voix est restée calme.

— Augri ? Prouve-le !

— J'ai sa ceinture. Tu veux la voir ?

Jalina a tiré un verrou, pour ouvrir un petit judas.

— Donne !

La ceinture a changé de mains.

Aucun doute, hélas, c'était bien la ceinture d'Augri. À l'occasion d'une fête d'hiver, Jalina avait fait fabriquer spécialement, par un artisan renommé, cette boucle émaillée de rouge qui représentait deux aigles accolés. Il n'en existait certainement pas deux semblables.

Augri était rentré plus tôt que prévu. Ne connaissant rien des récents événements, il ne s'était pas méfié. Ladros l'avait sûrement capturé sans peine.

Les filles, réveillées, chuchotaient. Les cuisiniers avaient empoigné broches et tranchoirs. Nilo, la mine décidée, serrait un énorme couteau à découper.

Jalina s'est penchée sur le judas.

— Le message ?

Pour le délivrer, le salaud a pris tout son temps. Il traînait, délibérément, pour entretenir l'angoisse.

Je me suis approché pour voir sa bobine.

Et j'ai été bigrement surpris. Vraiment bizarre, ce gus, habillé de fourrures comme ses petits copains. Un *Exédir* ? Il semblait résulter des amours de sa putain de mère avec un cobra. En tout cas, sa peau était à écailles grisâtres. La torche qu'il tenait éclairait une face à peu près dépourvue de nez. Des yeux bleus, humains d'aspect, qui juraient avec le reste. La bouche aux lèvres minces était humaine aussi, mais pas les dents, révélées par un sourire de dérision. Des dents noires, triangulaires, très brillantes. Pas question de caries. L'émail avait naturellement une teinte d'ébène.

J'avais rarement vu une gueule aussi déplaisante que celle-là.

Il prenait plaisir à nous faire cuire sur son grill, l'Abominable, mais comme Jalina restait impassible, il s'est décidé à transmettre le message :

— Ton frère est enchaîné sur la grande meule du moulin de la Chaugre. Si, d'ici l'aube, toi et ce type blond qui a des yeux comme du sable n'êtes pas venus vous livrer, Ladros mettra la machinerie en route. N'oublie pas, Jalina. Avant l'aube !

Il a jeté sa torche, et disparu dans la nuit. Astucieuse, la vermine. Dommage. S'il avait gardé sa lumière, j'aurais tiré une flèche dans son dos sans remords.

Une voix horrifiée a piaillé :

— Mère ! Mère ! Protège Augri de tes ailes !

Réveillé par les appels du Cobra – ou peut-être n'avait-il pas pu dormir –, Malémon était venu nous rejoindre. Il a glapi :

— Il faut courir chez les Vigilants !

— C'est ça ! a dit Jalina, méprisante. Quand tout sera fini, ils me ramèneront ce qui restera de mon frère, raclé à la louche sur la meule ! Le chef Brukan se défile dès qu'il y a la moindre bagarre d'ivrognes. Tu crois que j'ai l'habitude d'aller pleurer chez les Vigilants quand j'ai des ennuis ? Je sauverai mon frère, tu peux me croire, ou je mourrai avant lui. Jérôme ? Tu marches avec moi ?

— Est-ce que tu essaierais de m'insulter ? Évidemment, que je marche avec toi. Qu'est-ce que c'est, ce moulin ?

— Il est situé en dehors de la ville, et abandonné depuis six ans. Après avoir tué sa famille et ses ouvriers dans une crise de démence, le meunier s'est pendu. Depuis, personne n'a voulu s'y installer. Le moulin passe pour être hanté.

— Si seulement c'était vrai ! Les fantômes auraient peut-être chassé les salopards. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Tu vois un moyen pour que je m'introduise en douce dans la place ?

— Pas pour le moment, mais on va tenter de bâtir un plan. Première chose, il faut aller chercher Kakrud. Il est très fort en stratégie. Ses conseils seront utiles.

— J’y vais.

— Pas toi, Jérôme. Tu ne connais pas assez bien la ville. Tu te perdras, et surtout, tu perdras du temps. Madrel va y aller.

— Mais...

Madrel, l’un des cuisiniers, semblait très réticent. À l’idée de sortir, il crevait de frousse.

— Je vais y aller, Jalina, a proposé Nilo, plein d’ardeur.

— Il faut que j’envoie un enfant à ta place, Madrel ? (La voix de Jalina exprimait une douceur vénéneuse.) Ou une de mes filles, peut-être ?

Le cuisinier, un brun aux joues pleines, a rougi. Il avait honte, mais la frousse dominait. Il a marmonné entre ses dents.

La belle liane brune qui couchait souvent avec Augri est intervenue :

— Je vaux bien ce couard, Jalina. J’y vais. Si les chasseurs guettent, je risquerai moins qu’un homme. Je sais comment les manier, ils ne me tueront pas.

— Bien, Astrine, vas-y. Promets à Kakrud une prime de cinq cents *biri*. Il y aura la même pour toi. Madrel, tu peux faire tes paquets ! Je n’ai pas besoin d’un froussard dans ma maison. Tu fileras d’ici dès que les rues seront assez sûres pour que tu n’aies pas la tremblote à l’idée de t’y risquer.

Madrel s’est rebiffé :

— Je ne resterais pas au *Lynx* même si tu doublais mes gages ! Sale garce ! Est-ce que tu t’imagines que...

J’ai fait taire le cuisinier d’une baffé.

— Sois poli, minable !

J’étais peut-être injuste avec ce type. Somme toute, il était payé pour surveiller les rôtis, pas pour risquer sa peau, mais je n’apprécie guère les trouillardards. La mort est au bout de la vie, n’importe comment, alors, à quoi bon vouloir s’y cramponner au prix de sa dignité ? *Chiens, voulez-vous vivre toujours ?*

En plus, j’étais salement sur les nerfs. S’il le fallait absolument, je prendrais peut-être la place d’Augri entre les meules, mais sûrement pas en chantant *Mourir pour toi*. Je pouvais accepter l’idée de la mort, mais pas celle de la souffrance. Mes tripes en faisaient des nœuds.

Astrine a filé par une petite porte proche de l’écurie. Promptement ouverte, promptement refermée. Je lui souhaitais bonne chance. Pour tout moyen de défense, elle n’emportait que le stylet quelle logeait contre la face interne de sa cuisse. Bien peu de chose pour affronter les méchants...

On a patienté. Atmosphère pesante. Vieux Buis n’était pas retourné au lit. Lui qui d’ordinaire regardait les filles avec une mine effarouchée voisinait avec Sédi, ma blonde potelée, et s’appuyait plus ou moins à son épaule.

Jalina a fait servir du vin, mais elle a à peine touché son gobelet, et je n’ai pas bu davantage. S’alourdir avant la bagarre, c’est vouloir se suicider. Je me demandais si je ferais honneur à Kakrud. J’allais passer directo de l’entraînement à la pratique. Ça donnerait quoi ? Enfin, on verrait...

La curieuse bobine du Cobra me revenait en mémoire. J’ai demandé à Jalina qu’est-ce que c’était que ce gus bizarre. J’avais servi à tout le monde la même histoire d’amnésie qu’à Malémon, et ma question n’a surpris personne.

— C’est un *Snaka*, Jérôme. Il n’y a pas de pires ordures. Mais je me demande bien ce que fait celui-là hors du *Snakel*.

— *Snakel* ?

Son goût d’enseigner a poussé Malémon à répondre avant Jalina.

— Un quartier réservé au *Snaki*, Jérôme. Il en existe un dans chaque ville. Ces bâtards de *Rédini* n’ont pas le droit d’en sortir sans avoir un sauf-conduit.

— Bâtards de *Rédini* ?

— Quand les *Rédini* régnaient sur *Lada*, ils ont pris des femmes pour compagnes, et des métis sont nés. Mais depuis que la race maudite a été chassée par la Mère, les hommes n’acceptent plus de fréquenter ces enfants de serpents. Ils les obligent à vivre à l’écart.

Je plaignais presque le Cobra. Je plaignais sa race, en tout cas. Les Juifs de *Lada*, méprisés ou haïs, et contraints de vivre dans un quartier réservé. Mais pas besoin de rouelle jaune. Leur aspect suffisait à les différencier...

Comme les hommes aiment à se partager entre « nous » et « eux ». « Nous » sommes âryens, « eux » sont juifs. « Nous » sommes blancs, « eux » sont noirs. « Nous » sommes catholiques, « eux » sont protestants. « Nous » sommes de Sapin-sur-Pré, « eux » sont d’Olivier-sur-vigne. « Nous »... « eux »... « nous »... « eux »... Depuis l’origine des temps, et jusqu’à la fin des temps. Il y avait du « nous-eux » entre les gars de Cro-Magnon et ceux de Neandertal et il y aura du « nous-eux » entre Solariens et Arcturiens. Indéracinable, ce truc.

Kakrud s'est présenté très vite. Il avait dû cavalier. Astrine aussi, qui haletait, le visage suant.

Kakrud a pris la direction des opérations.

— Je peux rassembler rapidement une bonne douzaine d'hommes capables, mais ils demanderont à être payés.

— Ne t'inquiète pas de ça, a dit Jalina. Je payerai.

— Bien. En premier lieu, il conviendra de bloquer la roue du moulin. Ensuite, nous forcerons l'entrée. C'est faisable, mais pas en un instant. Et si nous attaquons, Ladros égorgera ton frère. Il faudra prévoir une diversion.

— Je peux me livrer, ai-je dit, et voir que faire de l'intérieur.

— Tu ne pourras rien faire, a dit Kakrud. Ils t'attacheront avant que tu franchisses la porte.

— S'ils me laissent les jambes libres...

Kakrud a haussé les épaules.

— Un suicide, Jérôme. De plus, si tu te livres sans Jalina, ils se méfieront.

— Je me livrerai aussi si c'est utile, a dit Jalina d'une voix ferme.

Kakrud n'était pas d'accord. Il calculait, les sourcils froncés.

— Il faut trouver mieux.

— En vitesse, alors, a dit Jalina. Le jour se lève tard en hiver, mais nous n'avons quand même plus tellement de temps.

Elle le cachait, mais elle était rongée par l'angoisse.

J'étais salement bilieux aussi. Malheureusement, j'avais beau me torturer les méninges, je n'y faisais pas naître un plan valable. Tous ceux que j'échafaudais ne résistaient pas à l'examen.

Kakrud réfléchissait, très absorbé. Sédi lui a versé du vin, mais il a écarté le gobelet d'un geste brusque.

Malémon a toussoté.

— Je ne suis pas homme de guerre, n'est-ce pas... mais... j'aurais peut-être une idée...

J'ai cru que Kakrud allait le rembarrer. Il n'aimait pas davantage le « rongeur de papier » que Malémon ne l'aimait. Je me gourais. Kakrud a pivoté vivement.

— Oui ?

— Eh bien... (petite toux) je crois avoir compris qu'il faudrait pouvoir faire naître une diversion ? J'ai un ami qui fait beaucoup d'expériences en chimie. Il est très érudit. Plus que moi. Il a trouvé sur un très ancien parchemin la formule d'une poudre. Une poudre qui explose...

J'ai bien dû faire un bond sur mon siège.

— Une poudre qui explose ? Tu sais de quoi elle se compose ?

— Non. Mon ami dit que c'est trop dangereux pour être divulgué. Mais il m'a montré le résultat. Avec un peu de cette poudre, il a fait voler un rocher en éclats.

Bon Dieu de bois ! Pas pensable ! De la poudre à canon. Je n'arrivais pas à y croire.

J'ai demandé, surexcité :

— Il en a beaucoup ? Il nous en donnerait ?

— J'en ai vu un petit sac chez lui. Si je lui expliquais pourquoi nous en avons besoin, je pense qu'il nous en donnerait. C'est un homme qui croit en la justice.

— J'ai perdu la mémoire, ai-je dit, mais des fragments de souvenirs me reviennent parfois. Je crois que je connais cette poudre, et qu'elle était employée dans mon pays.

— Elle explose vraiment ? a demandé Kakrud.

— Oui, quand elle est mise en contact avec du feu.

Les petits yeux en silex de Kakrud ont étincelé. Il s'est levé si brusquement qu'il a renversé son siège.

— Vite ! le rong... Malémon. Je t'accompagne chez ton ami. Ensuite, je rassemblerai ma troupe. Je commence à entrevoir un plan.

Je pendais, tête d'un côté, pieds de l'autre, en travers du dos de Batou. Kakrud, chevauchant une autre monture, tirait la mienne par la bride.

J'étais ficelé. Tout au moins en apparence. Une bonne traction, et mes liens craqueraient gentiment. J'avais un couteau logé dans ma botte droite. Pas bien grand, mais on fait comme on peut. Je comptais davantage sur la part de poudre qui logeait dans un sachet pendu à mon cou. Je l'avais emprunté à Malémon, et vidé de ses pétales. L'usage de ces petits sacs odorants était assez courant en Ustil pour ne pas attirer l'attention.

Belle nuit de gelée, froide et claire, rendue plus lumineuse par une épaisse couche de neige.

Je souffrais d'une crise de trac. Notre plan pourrait foirer sur pas mal de points. Inutile d'y penser. Parti, mon kiki ! Ça marcherait, ou ne marcherait pas. À Dieu vat !

Kakrud a arrêté les chevaux à un tournant. Temps d'attente, puis un oiseau de nuit a ululé. À quatre reprises. Le commando des routiers devait être en bonne place, prêt à bloquer d'une poutre la roue du moulin. Je l'entendais claquer sur un rythme régulier, qui dominait celui de l'eau froissée.

Kakrud a remis les chevaux en route.

Je n'ai pas repéré grand-chose des lieux. Ma position tête en bas axait obligatoirement ma vision sur le sol. S'il existait des guetteurs quelque part, ils ne se sont pas montrés.

Kakrud a mis pied à terre. Il ne portait pas son habituel équipement guerrier, et était vêtu comme Monsieur-tout-le-monde. Il a attaché les chevaux à une barre de bois, avant de me faire dégringoler sans le moindre égard. La vache ! Il aurait pu y aller un peu plus doucement.

Une voix venant du ciel a crié :

— J'ai une flèche prête à partir ! Ne bouge plus ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Parler à Ladros. J'apporte un message de Jalina.

— C'est elle qui devait venir, avec le blond. Pas toi.

— Le blond est là. Va prévenir Ladros. C'est à lui que je veux parler.

— Attends. Et ne bouge pas !

On a attendu. Kakrud en a profité pour me signaler en murmurant que des guetteurs étaient postés à un œil-de-bœuf.

La grosse voix de basse que je connaissais a demandé :

— Qu'est-ce qu'elle veut, Jalina ? Où est-elle ?

— Quelque part. Elle m'envoie pour passer un marché.

— Quel marché ?

— Le blond ne voulait pas venir. Elle t'en fait cadeau. Et elle rachète la vie d'Augri. Cinq mille *biri*. Ça t'intéresse ?

— C'est louche ! Jalina n'est pas du genre à payer.

— Qu'est-ce qui est louche ? Je suis venu seul, sans armes. Le blond est ficelé, et il est dans les pommes. Tu le prends, et voilà tout. Si tu es d'accord pour rendre Augri contre cinq mille *biri*, tu le dis. Mais l'échange se fera ailleurs qu'ici.

J'avais l'impression d'entendre cliqueter les rouages dans le crâne épais de Ladros.

— Bon. Je prends le blond. Augri aura un sursis. Mais je veux dix mille *biri*, pas cinq mille. Sinon, je mettrai la machinerie en route ! Tout devra être réglé avant midi. Et dis à Jalina de venir elle-même me donner son accord ! Laisse le blond là, et fous le camp !

— Jalina n'acceptera pas de venir.

— Elle vient ! Et toute seule ! Je tiens le bon jeu. Si elle fait la mauvaise tête, Augri sera moulu !

— Bien. Je lui rapporterai tes paroles.

Kakrud a repris son cheval et le mien, et il a filé. Je me sentais tristement solitaire. On avait vaguement espéré que Ladros nous laisserait entrer tous les deux. J'allais devoir me démerder sans l'aide du routier.

Je poireautais, étalé sur la neige, sans remuer un cil. Je me les gelais drôlement.

Ça a duré, l'attente. Un sacré bout. Je n'étais pas heureux. D'abord, le froid me paralysait, et j'allais devoir me remuer à un moment quelconque, ensuite, quand il y a des emmerdes en vue, j'aime autant qu'elles se liquident vite fait.

Je ne sais quelle grande dame, pendant la Révolution – peut-être la du Barry – suppliait au moment du couper cabèche : « Encore un instant, monsieur le bourreau. » Je n'en ferais pas autant. Je préférerais passer dans les premiers. Activons, pressons. L'attente dans l'angoisse, je n'apprécie pas.

Un gus a fini par venir me chercher. Peu désireux de se fatiguer trop, il m'a tiré par les pieds. Je me cognais partout. Encore une chance que la neige ait un peu ouaté les aspérités.

J'ai grimpé quelques marches en me râpant les fesses. Ma tête a tapé sur chaque arête. « Clang ! clang ! clang ! » Mon crâne sonnait comme une cloche.

J'avais abouti dans un lieu agréablement tiède. Je gardais les yeux clos, en risquant à peine, de temps en temps, un petit coup d'œil entre mes cils.

Une vaste pièce assez sombre, mal éclairée par quelques torches, et chauffée par des braseros. Ma vision était plutôt limitée. Pas question de lever la tête, je ne voyais que des guibolles. Je n'ai repéré ni les meules, ni Augri. Est-ce qu'il vivait encore, mon pote ? Je faisais autant confiance à Ladros qu'à un serpent à sonnette.

Plutôt moins, même. Un serpent tue pour manger, ou pour se défendre. Il ne torture pas.

Des jambes bottées se sont approchées. J'ai reçu un superbe gnou dans les côtes. Mais ça, je l'avais parfaitement prévu, et je n'ai pas davantage bronché qu'un cadavre. J'ai dégusté ensuite deux baffes monumentales. Le cogneur chlinguait. Sueur, chien mouillé, plus un remugle acide très déplaisant.

— Il dort trop bien pour avoir seulement été assommé.

J'ai reconnu la voix aigre du Cobra.

La basse de Ladros a répondu :

— Jalina a dû lui refilet une dose de *prilo*. Laisse-le roupiller. On a le temps. Je veux qu'il soit bien réveillé quand je m'occuperai de lui.

L'équipe des Pas Beaux a jacassé. Thème : la méchanceté foncière de Jalina, qui refilet à l'occasion un truc du genre « Mickey Finn » aux ivrognes trop exubérants. Quelle noirceur d'âme !

Ils ne m'avaient pas fouillé, ces minus. Rien de rien. Je regrettais de n'avoir pas pris mieux que mon petit couteau minable. J'aurais pu dissimuler tout un arsenal dans mes vêtements. Je les avais crus plus malins. Mais, évidemment, dans leur optique, il était parfaitement normal qu'un type refuse de se livrer pour un copain, et plus normal encore que la sœur dudit s'arrange pour contraindre le récalcitrant. Bah ! Ils n'étaient pas pires que bien des hommes de mon XX<sup>e</sup> siècle « civilisé »...

Les chasseurs se détendaient. Ils étaient restés longtemps sous pression, à attendre une attaque. À présent, ils ne la craignaient plus. Ils ont commencé à biberonner. Forte odeur de vinasse. Quelques chasseurs se sont endormis, avec fond sonore de ronflements. Tout ça me faisait bien plaisir.

J'ai pu examiner discrètement les lieux.

Augri était bien là, enchaîné sur la meule un peu creusée du bas, celle qui reste immobile. La meule verticale, celle qui moud en se promenant, le menaçait de près. À estimer le poids de l'engin, j'en avais la chair de poule. Que l'affaire tourne mal, et j'aurais toutes les chances de fréquenter ce rouleau écraseur. Ça durerait longtemps ? L'idée du meulage me hérissait le poil.

Augri avait repéré mon faible mouvement. Ses yeux féroces s'éclairaient. Lui avait pigé dès le début. Il savait très bien que jamais sa sœur ne m'aurait livré ficelé à l'ennemi.

Temps de me mettre au boulot. Les commandos de routiers attendaient l'explosion pour bloquer la roue du moulin, et passer à l'attaque. Kakrud avait divisé son équipe en petits groupes. D'une façon ou de l'autre, ils entreraient. En faisant péter une porte si nécessaire. Kakrud avait de la poudre aussi, et je lui avais enseigné l'art de la manier. En théorie, évidemment, pas en pratique. J'espérais qu'il ne se ferait pas sauter avec la porte.

J'ai cherché un brasero bien placé. Il m'en fallait un éloigné d'Augri, pour qu'il n'ait pas à craindre les retombées.

Celui que j'ai choisi était bien situé. D'autant mieux que Ladros s'était endormi à proximité. Avec un peu de chance, ce chacal se trouverait aux premières loges. Moi aussi, peut-être, le bidule n'était pas loin de moi, mais j'espérais avoir le temps de me planquer.

J'ai gonflé mes muscles. Le numéro de l'hercule de foire. Mes liens ont craqué. Kakrud les avait soigneusement



entaillés près des nœuds. Les cordes ne tenaient plus que par quelques torons.

J'ai bondi pour m'abriter derrière la meule, en lançant au passage le sachet de poudre arraché de mon cou dans le brasero.

Les chasseurs ont commencé à brailler. Les endormis, dont Ladros, se sont redressés, les yeux clignotants.

Ça a pété !

« Vlaoum ! »

Averse de projectiles incandescents, et tempête de clameurs. Un fragment de métal ardent m'a rasé méchamment la joue.

Ça hurlait, un vrai concert d'enfer ! Il y avait des blessés, et sans doute des morts. Manque de pot, Ladros était bien vivant. Tout juste une épaule amochée, et une balafre sur le front. Il n'y a de veine que pour la canaille. Et il restait beaucoup de chasseurs valides.

J'ai sorti mon petit couteau. Pas l'idéal, mais faute de mieux... Je prévoyais de grosses emmerdes...

Ladros, ses yeux troubles exorbités de rage, a hurlé :

— Attrapez-moi ce type ! Vivant ! Chardi ! Mets la meule en route ! Jalina va me payer ça !

— La roue ne tourne plus, Ladros.

Chardi, le Cobra, avait une sacrée oreille ! Malgré le vacarme, il avait repéré l'absence du claquement régulier.

Ladros a rugi de déception. Et il a foncé vers Augri, en brandissant un couteau. Son épaule saignante n'avait pas l'air de le gêner tellement.

J'étais extrêmement occupé. À essayer de tenir les agresseurs à l'écart. Il en arrivait de partout. J'en ai poignardé un, et j'en ai éliminé deux autres de coups de talon bien placés. Je lançais mes jambes comme une girl dans le french cancan.

J'ai réussi à intercepter la charge de Ladros. Je l'ai piqué. Avec une épée, je l'embrochais. Il était assez dingue de rage pour oublier la prudence. Malheureusement, ma trop petite lame n'a pas fait plus que l'entailler.

Augri a hurlé :

— Derrière toi, Jérôme !

J'ai rué au hasard. Ma botte a cogné dans de la chair. J'ai vivement reculé, pour retrouver sur mes arrières la protection de la meule.

Je commençais à être débordé. Les assaillants se multipliaient. Ce qui me sauvait encore, c'était l'ordre de Ladros. Les chasseurs tentaient de me prendre vivant. S'ils avaient voulu me tuer, j'aurais été expédié depuis longtemps.

Une odeur insistante de fumée s'installait. Emmerdant, ça. L'explosion du brasero avait projeté des braises dans des recoins vicieux. Risque d'incendie à brève échéance.

Inceivable, ce Ladros ! Il revenait à la charge, avec son idée fixe : tuer Augri. Et cette fois, j'étais assailli par tant d'agresseurs que je ne voyais pas comment m'interposer.

« Viaoum ! »

Zorro arrivait !

Des routiers, qui avaient dû éliminer les guetteurs de l'œil-de-bœuf, ont dégringolé d'une trappe dans le plafond.

D'autres, Kakrud en tête, sont entrés par un trou ouvert dans le mur, enveloppés dans un nuage de poussière.

Le bel effet de surprise m'a permis d'arriver sur Ladros, et de lui enfoncer mon petit bout de lame entre deux côtes. Suffisant. Le mastodonte s'est désintéressé de toute l'histoire. Pour de bon.

Ça cliquetait et ferrailait dans tous les coins. Entêtés, les chasseurs. Ils ne renonçaient pas, et la défaite de leur chef les avait plus enragés que découragés. Des flèches sifflaient.

L'odeur de fumée s'intensifiait. Les premières flammes étaient nées.

La voix aigre du Cobra a glapi :

— Tuez Augri et le blond ! Tous dessus !

Une main alliée m'a passé une épée. Je n'ai pas reconnu Kakrud immédiatement. J'avais trop à faire.

Kakrud a hurlé :

— Ici ! Protégez Augri ! Deux hommes pour le détacher !

J'utilisais mon épée. Activement. Entre l'entraînement et un vrai combat, il y a de la distance, mais je ne pensais pas être trop indigne de mon maître d'armes. Il surveillait son élève, du reste. Kakrud restait à mes côtés.

L'incendie démarrait magnifiquement. Des flammes ronflaient partout. Ça chauffait bougrement. Il y a toujours un avantage à tirer d'un ennui. Certains chasseurs commençaient à trouver le secteur trop brûlant. Ils cherchaient le salut dans la fuite.

Les deux routiers qui tentaient de libérer Augri avaient des problèmes. La chaîne qui épinglait mon copain sur la

meule était fixée par un cadenas.

Pendant que Kakrud me couvrait, j'ai fouillé les poches de Ladros. Pas de clé, hélas.

— Forcez-moi ce cadenas ! a rugi Kakrud. En vitesse !

La vitesse s'imposait, en effet. On risquait l'asphyxie et la crémation pour bientôt. Et la baraque menaçait de crouler sur nos têtes. Des poutres de soutènement s'étaient enflammées.

Les chasseurs déclaraient forfait, et cherchaient à se débiter. Mais les routiers bloquaient la sortie. Ils abattaient tout ce qui se présentait.

La voix aigre du Cobra a résonné :

— Je propose un marché. Vous voulez la clé du cadenas. On vous la donne, à condition que vous nous laissiez partir.

Kakrud n'a pas hésité.

— D'accord. Sors cette clé, et vous pourrez filer.

— Tu nous donnes ta parole ?

— Oui.

Kakrud avait pris la meilleure décision. Il était vraiment temps d'évacuer. Pour tout le monde.

Ce salaud de Cobra avait gardé la clé bien au chaud dans sa poche. Il l'a sortie. Kakrud a libéré Augri, vite vite.

Le copain n'était pas très ferme sur ses jambes. On l'a entraîné vers le trou du mur, ses bras passés sur nos épaules. Ça urgeait. L'incendie progressait à toute allure.

Grande débandade générale. Chasseurs et routiers se débinaient, fraternellement mêlés, sur fond de quintes de toux.

Le trou franchi – il avait fallu bousculer des types enragés à passer les premiers –, j'ai aspiré l'air frais avec délice.

Kakrud toussait. Ça ne l'a pas empêché d'aboyer :

— Ce n'était pas fameux, Jérôme ! Logiquement, tu aurais dû être tué. À la prochaine séance d'entraînement, je te montrerai les fautes que tu as commises. Tu as encore beaucoup à apprendre !

Et voilà ! L'engueulade rituelle ! Essayez donc de vous surpasser. Moi, j'aurais plutôt cru mériter des compliments.

Augri rigolait. Il a dit en français :

— Toi toujours ducon, non ? Mais ducon brave ! Je dire merci à ducon. Je pas oublier.

Enfin quelqu'un qui reconnaissait mes mérites !

T raintrain habituel. Entraînement le matin, leçons l'après-midi. Jalina avait remplacé les livres de Malémon, sans vouloir entendre parler l'un remboursement de ma part. Vieux Buis frétillait.

Pour le langage parlé, je m'en tirais à merveille, mais je peinais encore sur la lecture et l'écriture. Je n'aurais pas passé le certif. Malémon ne gourmandait, la mine pincée.

Kakrud m'engueulait avec constance. À l'entendre, on ne tirerait jamais rien de bon de moi. Et si Augri comptait sur mon aide pour défendre ses marchandises des pillards, il courait au désastre. Kakrud comptait lui conseiller vivement d'engager quelqu'un de plus apte que moi. Je le laissais dire. Compte tenu de ma récente expérience dans la pratique, je ne me trouvais pas si mauvais que ça.

Depuis la java dingue qui avait suivi la libération d'Augri, mes deux profs s'entendaient nettement mieux. Kakrud n'appelait plus Malémon « rongeur de papier », et Malémon ne traitait plus Kakrud de « brute guerrière ». Lorsqu'ils se rencontraient, ils bavardaient, plutôt amicalement.

Pour tout dire, durant la folle nuit de beuverie passée au *Lynx Bleu*, Kakrud avait raconté à Malémon « la prise de Barga », et Malémon confié à Kakrud les détails de son essai sur « l'évolution du langage parlé en Ustil ». Tous les deux plus ronds que des billes, étayés épaule contre épaule, buvant fraternellement à la même cruche d'alcool. Ça valait le coup d'œil !

Augri avait achevé de réunir les marchandises qu'il comptait emmener au printemps. Il ne s'absentait plus, mais je n'avais pas davantage la possibilité de visiter la ville. Nous étions bouclés au *Lynx Bleu*. Jalina craignait que les chasseurs survivants tentent de se venger. Elle déplorait que Kakrud ait été contraint d'accepter leur reddition. Elle aurait préféré les savoir tous morts. Pour garder l'auberge, elle avait engagé Kakrud à plein-temps et il logeait sur place.

Pour la rassurer, Augri acceptait de se cloîtrer. Je me cloîtrais aussi. Jalina m'en aurait voulu de faire courir des risques – réels ou supposés – à son frère. Mais je jugeais cette claustration sans objet. Les chasseurs avaient sans doute oublié leur ressentiment. S'ils s'y cramponnaient, je ne voyais guère comment les empêcher de nous atteindre à un moment ou un autre. Il suffirait d'une flèche...

Je m'embêtais, et j'espérais le printemps.

J'avais la vie douce, au *Lynx Bleu*, mais ma nature apprécie le changement. J'avais envie de voir de plus vastes horizons que les murs de l'auberge.

Les ennuis ont démarré avec une livraison de vin. Au premier tonneau mis en service, Jalina, qui avait goûté le vin, plusieurs filles et plusieurs clients ont été horriblement malades. Deux des clients – qui souffraient sans doute de problèmes digestifs – ont passé l'arme à gauche.

La totalité du chargement de vin avait été empoisonnée.

L'un des deux décédés était une notabilité. On a eu les Vigilants sur le dos. Leur chef, l'illustre Brukan, s'est installé au *Lynx Bleu* sous prétexte d'enquête. Il la faisait dans les jupes des filles et les cruches d'alcool, ce muid à trogne enluminée. À voir son nez bourgeonnant, il devait glisser sur la pente de la cirrhose. À grande vitesse.

Les fidèles d'une auberge n'apprécient pas du tout d'y risquer l'empoisonnement. Les clients se sont raréfiés, surtout parmi la catégorie dorée sur tranche.

Jalina s'arrachait les cheveux. Impossible de rendre les coups. Les chasseurs rescapés avaient rejoint leur camp de la montagne. On ne savait à qui attribuer la vacherie sournoise. Le vendeur du vin, un honnête négociant, ne pouvait être tenu pour responsable. Brukan l'avait du reste innocenté. Alors ?

La deuxième saloperie m'a atteint directement. Malémon a été assassiné. Salement.

Envoyé aux nouvelles, Kakrud l'a trouvé mort, et il ne m'a pas épargné. Ce n'était pas son genre d'édulcorer les

faits. Il m'a servi une description très fidèle de ce qu'il avait vu. Un corps abominablement torturé et mutilé.

Cette fois, c'est moi qui me suis arraché les cheveux. Je crevais de rage. Sur qui cogner ? Sur des chasseurs, sans aucun doute, mais lesquels ? Et où se planquaient-ils ? Pas dans leur camp de la montagne, on les y trouverait trop aisément. Ceux qui avaient empoisonné le vin et torturé un vieil homme étaient des vicieux.

Terminée, la réclusion. J'allais sortir de mon trou, et mener mon enquête. Le chef Brukan pouvait continuer à trosser les filles, et à biberonner. Je me passerais de lui.

J'ai fait part à Augri de ma décision.

— J'en suis, Jérôme. On ne peut plus laisser aller. Il faut trouver les responsables, et les éliminer.

— Tu ne vois pas de qui il pourrait s'agir ?

— Non. Ladros est mort et, de toute façon, il n'aurait pas été assez subtil pour imaginer une vacherie comme celle du vin empoisonné.

Avertie de notre décision d'enquêter nous-mêmes, Jalina n'en pas été enchantée, mais elle l'a admise. Elle reconnaissait la nécessité d'agir. Mais elle a prié Kakrud de nous accompagner, en lui proposant une prime pour la tâche.

— Non, Jalina, pas cette fois. Je participerai à l'enquête, mais je n'accepterai pas un *biro* pour ça. Je n'aurais pas dû laisser filer les chasseurs.

Il avait la mine morose, et je suis intervenu :

— Il n'y avait pas d'autre solution, Kakrud. Il était impératif de libérer Augri avant que l'incendie progresse trop.

— Je n'aurais pas dû ! Je suis fautif.

Jalina a haussé les épaules.

— Je ne te tiens pas pour fautif, Kakrud, mais tu agiras à ta guise. Tout ce que je demande, c'est que tu accompagnes Augri et Jérôme. Mais si tu tiens à le faire gratis, je n'insisterai pas.

L'enquête a commencé par une visite au négociant en vins. Il nous a aimablement reçus. Ou plutôt, il a aimablement reçu Augri. Moi, il ne me voyait guère, et il ne voyait pas du tout Kakrud, classé dans une sous-catégorie indigne d'un salut.

Le bon marchand, un maigrichon au teint bilieux, ressemblait aussi peu que possible à un vendeur de pinard. Il a répondu aux questions d'Augri avec une politesse lassée. Mais, n'est-ce pas, il avait déjà raconté tout ça au chef Brukan, et plutôt deux fois qu'une.

En conclusion, rien de neuf. Maigrichon ne soupçonnait pas ses employés. Il ne pouvait s'expliquer ce mystère, et toute l'affaire l'ennuyait énormément. Il craignait de perdre sa clientèle. De plus, l'enquête menée par le chef Brukan désorganisait le travail.

Maigrichon était trop poli pour le dire, mais, à voir sa mine, il devait vouer le Muid à un sort infamant. Je ne lui donnais pas tort. À mon avis, le glorieux Chef Brukan n'aurait pas différencié son cul d'un tournesol. Alors, question de mener une enquête... Au reste, il devait manquer d'habitude. Ce n'était pas tellement en usage dans la région, les investigations policières. Sans le notable occis, personne ne se serait soucié de quelques décès par empoisonnement.

On a retraversé la ville, pour gagner le quartier où Malémon avait habité. Un quartier plutôt minable, occupé par de petits artisans. Ils ne devaient pas faire leur beurre tous les jours. Malgré le froid vif, ils bossaient en plein air, dans leur cour. Ils se groupaient par corporations, et je ne trouvais pas l'idée tellement fameuse. Quand vingt cordonniers logent dans le même secteur, la concurrence doit être dure. Pas sûr qu'ils trouvent vingt paires de tatanes à se partager.

J'ai laissé Augri mener l'enquête. Un enfant du pays, commerçant honorable, donc quelqu'un de plus acceptable que l'étranger que j'étais. Plus acceptable aussi que Kakrud, que son allure de routier classait dans les infréquentables.

Comme de juste, personne n'avait rien vu, rien entendu. Invariable commentaire : « Ce pauvre Malémon ! Un homme si doux ! Qui aurait pu lui vouloir du mal ? »

La proche voisine de Malémon, une aimable birbesse à chignon blanc, n'avait rien vu non plus. Quant à entendre... La chère âme était plus sourde qu'un chaudron. Les portugaises définitivement ensablées.

Augri a peiné pour se dépêtrer d'une conversation à base de quiproquos. *Tu vas à la pêche ? Non, je vais à la pêche.* Je n'étais guère gai, mais j'ai quand même ri sous cape. Chignon Blanc adorait bavarder, malgré son infirmité. Elle profitait de l'occasion. Au maximum. Qu'elle ne comprenne rien aux neuf dixièmes des phrases de son interlocuteur ne la dérangeait absolument pas. Le vrai moulin à blabla. À sens unique.

On allait filer quand une minette de quatorze-quinze ans est arrivée avec un panier de bouffe. La petite-fille de Chignon Blanc. Elle rendait à sa grand-mère quelques services. Une gamine maigriotte, dégourdie, au regard

fureteur. Elle nous a refilé le premier renseignement.

En venant un soir porter à mère-grand un pot de soupe, elle avait croisé un *Snaka*. Elle en avait été surprise. La nuit arrivait, l'homme aurait dû être rentré au *Snakel*. La minette voyait un suspect parfait dans cet homme-serpent.

Sans vouloir faire de racisme, moi aussi. Chardi devait être capable de beaucoup de choses, comme empoisonner du vin, ou torturer un vieillard.

J'ai demandé à Regard Fureteur si elle avait parlé de cette rencontre au Chef Brukan.

— Il ne m'a rien demandé. Quand il est venu questionner ma grand-mère, je n'étais pas là.

Coup d'œil en dessous, nettement aguicheur. Si ce n'était déjà fait, Regard Fureteur ne tarderait pas à découvrir les délices de l'amour. Je n'aurais pas dû la presser beaucoup. Mais je n'étais absolument pas tenté. Les fruits trop verts ne m'inspirent pas. En plus j'ai peu de goût pour les séances initiatrices.

On a abandonné grand-mère et petite-fille, et on est repartis pour le *Lynx Bleu*. On discutait. Chardi, ou pas Chardi ? Une coïncidence, peut-être. Le *Snaka* repéré par la minette pouvait être l'employé d'un artisan du quartier, et disposer d'une autorisation de circuler après le couvre-feu. Deuxième point, la mignonne avait pu mentir pour se donner de l'importance, ou déformer les faits par pur racisme. Avait-elle croisé le *Snaka* si tard, ou beaucoup plus tôt ?

J'étais seul à douter. Kakrud était persuadé de la culpabilité de Chardi, et Augri partageait son opinion. Seulement, où rattraper le *Snaka* ? S'il se planquait au *Snakel*, il serait intouchable. Les humains ne pouvaient pénétrer dans ce quartier réservé, qui était clos, et gardé aux portes. Seuls les Vigilants auraient pu y enquêter. Pas question, pourtant, d'aller pleurer dans le giron du Chef Brukan. Nos affaires ne regardaient que nous.

— Si je mets la main sur cet enfant de serpent, a grondé Kakrud, je le désosse !

Augri a ricané.

— Tu es bien trop bon. Moi, je l'écorche vif !

J'avais des intentions moins sauvages. Égorger proprement Chardi me suffirait. À condition qu'il soit coupable, évidemment. Augri et Kakrud sautaient trop vite aux conclusions. Dans la récente guerre, le *Snaka* n'avait joué qu'un rôle assez mineur, et la proposition raisonnable de mettre fin à la lutte venait de lui. Toutefois, j'aurais bien aimé rencontrer Chardi pour le questionner un peu.

— J'ai un ami, a dit Augri, qui a de bonnes relations avec le *Snakel*. Il est tanneur, et tous ses employés ou presque sont des *Snaki*. Il a même eu des ennuis avec la Corporation, qui lui reprochait de favoriser les *Snaki* au détriment des humains. Par lui, on pourrait avoir des renseignements, et savoir au moins si Chardi est au *Snakel* ou pas.

— Allons-y ! a dit Kakrud, très décidé.

Pas du tout le moment de parler du déjeuner, et de mon estomac vide. On m'aurait envoyé paître. Je l'ai bouclée, et j'ai suivi le mouvement.

L'envie de croûter m'a passé dès qu'on a approché de la tannerie. Ça puait à tuer raide un putois. *Snaki* partout, qui s'activaient. Certains remuaient des peaux dans des baquets. Il en montait des remous si denses que j'en chialais. Je ne pigeais pas pourquoi la Corporation avait rouspété. Pour faire ce boulot, mieux valait des types sans nez, et les *Snaki* n'en avaient pas.

Le copain d'Augri, un blond à mine placide, en possédait un, mais la peste ne paraissait pas le déranger plus que ses ouvriers. Il cassait une petite graine sur un coin de table, et tartinaient du pâté sur du pain.

Il a aimablement poussé sa terrine vers nous. Sans succès. Unanimité dans le « non, merci ».

Augri n'est pas entré dans les détails. Il a simplement dit qu'il cherchait un *Snaka* nommé Chardi, membre durant un temps d'une équipe de chasseurs. Était-il possible de retrouver la trace de ce Chardi, de préférence sans l'alerter ?

— D'accord, a dit Blond Placide, je verrai. Si j'obtiens des renseignements, je passerai au *Lynx Bleu*.

Il a changé de sujet, en questionnant Augri sur ses projets.

— Tu reprends la route bientôt ?

— Après la Fête du printemps.

Ils ont jacassé un moment sur le thème prix, clientèle, et difficultés du commerce. Puis Blond Placide a demandé :

— À propos, Augri, j'ai entendu dire que ta sœur avait eu des ennuis. Une livraison de vin empoisonné ?

— C'est exact.

— Tu ne chercherais pas le coupable, par hasard ? Ce Chardi ?

— C'est une possibilité.

Blond Placide n'était pas d'accord.

— Tu te trompes, Augri. Un *Snaka* ne commettrait pas une pareille saloperie. À ta place, je verrai plutôt du côté d'un employé congédié.

Je me suis brusquement souvenu de Madrel, cuisinier couard que Jalina avait foutu dehors. Pour le vin empoisonné, il faisait un aussi bon suspect que Chardi. Mais ça ne collait plus pour le meurtre de Malémon. Madrel n'aurait pas eu la moindre raison de torturer le vieillard. Les deux affaires étaient-elles distinctes ?

Augri essayait de persuader son pote de ce qu'il ne condamnerait pas Chardi sans preuves. Blond Placide n'avait pas l'air bien convaincu. Il promettait quand même de faire une enquête. Il la ferait sans doute, mais qu'il accepte de nous livrer Chardi était plus douteux. Blond Placide était très antiracisme, et il semblait croire que le reste du monde était nettement pro. Après tout, n'avait peut-être pas tout à fait tort.

On a laissé Blond Placide à son casse-graine. Il tartinaït activement.

À mesure qu'on s'éloignait de la tannerie, mes poumons se dilataient. Jusque-là, j'avais aspiré l'air corrosif à petites bouffées prudentes. Mes yeux ne larmoyaient plus, mais je n'avais pas encore retrouvé mon appétit.

Blond Placide nous a transmis quelques jours plus tard les résultats de son enquête. Pas grand-chose, en fait. Chardi avait été vu au *Snakel*, participant à une cérémonie religieuse, mais nul ne savait où il logeait au juste, ni même s'il s'était installé à demeure dans le quartier réservé. Les informateurs de Blond Placide garderaient l'œil et l'oreille ouverts, et préviendraient s'il se produisait du neuf.

Rien de mieux à faire qu'attendre. Pour tuer le temps, j'ai proposé à mes coéquipiers d'enquêter un peu du côté de Madrel. Le cuisinier valait bien une question ou deux.

On a retrouvé Madrel dans une auberge située près d'une cascade, qui devait surtout travailler durant la belle saison. L'humidité pulvérisée par la chute d'eau ajoutait au froid d'une journée drapée de brouillard. En été, il devait faire délicieusement frais sous ces arbres, mais en cette fin d'hiver le site était réfrigérant. Tables et bancs de bois attendaient, empilés sous un appentis, le retour du soleil.

Il n'a pas fallu plus d'une claque allongée par Kakrud pour que Madrel se transforme en loque suppliante. Entre deux lamentations, le cuisinier clamait son innocence. Je l'ai cru. Il ne pouvait être coupable. Même pour glisser du poison dans un tonneau, il aurait manqué de cran. Vérité évidente pour tous. La deuxième gifle de Kakrud a été donnée par acquit de conscience, sans conviction.

— Laissons-le à ses casseroles, a dit Augri. Il n'oserait même pas attraper un lapin par les oreilles. Il aurait peur de se faire mordre.

On a abandonné Madrel près de ses marmites. Il bouillonnait aussi. De sanglots.

Un pauvre type. J'avais presque honte d'avoir entraîné mes compagnons à la chasse d'une aussi pitoyable proie. Au final, mon enquête ne progressait pas plus que celle du Chef Brukan. Dans le genre Hercule Poirot, je n'étais pas doué. Il devait me manquer quelque chose. Pas la moustache, j'en avais une aussi belle que ma barbe. Peut-être l'accent belge ?

Pourtant, le meurtre de mon Vieux Buis ne passait pas. Je l'avais sur l'estomac, et il pesait très lourd. J'aurais beaucoup donné pour trouver l'assassin. Je ne pouvais penser à l'agonie de Malémon sans en avoir le ventre noué. De chagrin et de rage.

Quand le *Snaka* s'est présenté, je gardais le *Lynx Bleu*. Jalina et Augri s'étaient rendus dans une bourgade voisine, où se tenait un grand marché à la vaisselle. Kakrud les accompagnait, pour leur protection. Jalina voulait réassortir son stock, et Augri désirait acheter quelques belles pièces en vue de les revendre.

Le *Snaka* est arrivé en fin de matinée. Il apportait un message de Blond Placide : Chardi serait en ville aujourd'hui. Dans la soirée, on aurait des chances de le trouver au *Trancheur Borgne*, dans le quartier des abattoirs.

Une nouvelle excitante, mais elle venait à un mauvais moment. Jalina, Augri et Kakrud ne rentreraient que le lendemain. Pour attraper Chardi, en admettant qu'il soit possible de le faire, il faudrait que je me débrouille sans aide. Pour l'heure, mes équipiers habituels se baladaient parmi les écuelles et les cruches. Si je ne voulais pas laisser passer la chance de boxer le Cobra, pas d'autre solution que de me rendre seul au *Trancheur Borgne*. Chardi y serait peut-être dans la soirée. Rien ne disait qu'il y retournerait par la suite. Blond Placide avait obtenu un renseignement important. À moi d'en profiter, puisque j'étais seul à pouvoir le faire.

Les filles qui attendaient, dans la grande salle, l'heure du repas proche, avaient entendu le *Snaka* délivrer son message. Elles chuchotaient.

J'ai demandé où se trouvait le quartier des abattoirs. Les minettes ont explosé. Toutes sur le même thème. Voyons ! Je ne pouvais pas aller seul dans un quartier pareil ! C'était de la folie ! Un quartier farci de *Snaki*. Pour défendre un des leurs contre un humain, ils feraient bloc. Jamais je ne pourrais attraper Chardi !

Astrine et Sédi étaient les plus véhémentes. Ma petite blonde enfonçait ses doigts dans mon bras.

— Ne fais pas ça, Jérôme ! Le quartier des abattoirs n'est pas loin du *Snakel*. Des quantités de *Snaki* y travaillent. Ne va pas seul là-bas ! Attends qu'Augri et Kakrud soient revenus.

— Le couvre-feu obligera les *Snaki* à rentrer chez eux, non ?

— Non, Jérôme, a dit Astrine. Ne compte pas sur ça. Beaucoup de *Snaki* ne le respectent pas, et les Vigilants se gardent bien d'intervenir dans un quartier comme celui des abattoirs. Ils font semblant de ne rien savoir.

— Je peux toujours voir comment ça se présente.

Les minettes ont continué à discuter, mais je ne les écoutais plus. Ma décision était prise. J'irais faire un tour au *Trancheur Borgne* dans la soirée, et inch Allah ! Inutile d'ergoter, je n'avais pas le choix. Après tout, j'avais appris à me servir d'une épée. Je ne dis pas que je n'aurais pas préféré une mitraillette, mais il faut faire avec ce qu'on a.

J'ai déjeuné avec la clientèle, en surveillant le service. Jalina m'avait confié l'auberge, et je prenais ma tâche à cœur. Après le repas, j'ai fait un brin de sieste, une coutume régionale à laquelle je m'étais habitué.

Sédi est venue me réveiller. Nous nous sommes occupés agréablement. Une bonne partenaire, la petite blonde. Experte et ardente. Elle avait un petit faible pour ma pomme, et le prouvait volontiers. Joli corps à peau claire, et très beaux seins. Sa petite couche de graisse ne la rendait que plus moelleuse. Quand elle passait ses bras à mon cou, je ne me faisais pas prier.

Ça puait. Sang, fumier, effluves fades de chair, et relents de pourriture. Des quartiers de viande s'entassaient dans des chariots de bois. La tripaille engluait les rues, baignées de flaques d'eau sanglante.

Un fumet acide se mêlait aux remugles de l'abattoir.

L'odeur du serpent.

Farci de *Snaki*, en effet, le secteur. J'avais la fâcheuse impression d'être le seul humain à traîner ses guêtres par là. On me regardait nettement de travers. Pas aimables, les écailleux. Quand je demandais mon chemin, ma question restait une fois sur deux sans réponse.

Fin de journée, presque crépusculaire. La brume s'installait. Le temps s'était adouci, la neige fondait, mais les nuits restaient froides. Les plaques glaciales coulaient en ruisseaux aux heures tièdes, et regelait avec le soir. Des

nuits étaient noires. Les plaques glacées coulaient en ruisseaux aux heures noires, et regelait avec le sol. Des paillettes de gel commençaient à étoiler les flaques d'eau rougie.

Je me hâtai. J'avais perdu du temps à errer dans cette ville inconnue. Le plan que Sédi et Astrine avaient tracé pour moi manquait d'exactitude, et c'était pire depuis que j'étais entré dans le quartier des abattoirs. Abominable dédale de ruelles, et de passages analogues aux traboules lyonnaises. Je ne m'y retrouvais plus du tout.

Je circulais dans un royaume de mort, malodorant et ensanglanté. Les bêtes promises à la tuerie meuglaient, bêlaient, grognaient. Cours et entrepôts résonnaient du choc des merlins ou des tranchoirs. J'étais en train de me convertir au végétarisme.

J'ai tout de même fini par rencontrer un être humain. Un vieil ivrogne crasseux et bredouillant, qui s'est rué sur moi pour me taper. En lui proposant de quoi s'offrir une cruche de vin, je l'ai embauché pour me conduire au *Trancheur Borgne*.

Le bonhomme s'est acquitté de la tâche avec diligence. Il était encore plus pressé que moi. De refaire le plein d'alcool. Il avait la tremblote, et les yeux larmoyants.

Je l'ai suivi, en me demandant comment je pourrais m'y retrouver dans ce labyrinthe de venelles et de passages, pour repartir en sens inverse. Je comptais ramener Chardi au *Lynx Bleu* à la pointe de l'épée, ou assommé s'il se montrait trop récalcitrant. Encore faudrait-il que je sois capable de refaire la route. J'essayais de mémoriser le chemin.

Le *Trancheur Borgne* était bouge beaucoup plus qu'auberge. Un sombre lieu, crasseux, enfumé, puant la graisse brûlée et la vinasse. Sur les tables poisseuses, des *Snaki* bâfraient un ragoût brunâtre, à fort parfum d'épices. Dans la cheminée, des côtelettes jutaient sur un gril. Deux ou trois chandelles proches de leur Fin luttèrent sans succès contre une ombre épaisse.

Un cuisinier ventru surveillait une marmite, et une maritorne assurait le service. L'époux et l'épouse ? Ils paraissaient bien assortis. Aussi sales l'un que l'autre, et aussi gonflés de mauvaise graisse. Faces bouffies couleur de suif, et regards de rats.

Pour le moment, le Cobra n'était pas là. En m'installant seul pour l'attendre, j'attirerais trop l'attention. J'ai invité Vieil Ivrogne à bouffer en ma compagnie. Et à boire. Du coup, je suis devenu son seul ami dans un monde hostile. Il s'est rué sur le pinard, avant d'entamer un long monologue. Sur le thème des heureux temps jadis. À l'en croire, Vieil Ivrogne avait été un prospère commerçant, spolié par un associé véreux. Vrai ou faux, je m'en foutais plus que de ma première tétine. Et je n'écoutais guère le récit embrouillé. Aucune importance. Vieil Ivrogne aurait aussi bien raconté sa vie à une chaise.

L'alcool lui tenait lieu de nourriture, comme à tous les saoulauds. Il a liquidé une cruche de pinard en un temps record, sans presque toucher à son écuelle. Vu de près, son ragoût ne paraissait pas si tarte. Et les côtelettes grillées que j'avais commandées pour moi fondaient dans la bouche. Ma conversion au végétarisme n'avait pas duré. On ne pense plus aux abattoirs quand on déguste une bonne viande juteuse.

Vieil Ivrogne me roulait des yeux de chien tendre. J'ai commandé une nouvelle cruche de vin. En lui conseillant de la faire durer un peu plus. Je n'étais pas tellement riche. Avant de quitter le *Lynx*, j'avais pris un peu de fric dans la caisse, mais pas trop. Jalina m'encourageait à y puiser suivant mes besoins, mais je n'ai pas l'âme d'un parasite. Ça me gênait de me faire entretenir.

Les *Snaki* entraient, sortaient, bouffaient, buvaient, jouaient aux dés, et ne s'occupaient absolument pas de moi, mais je ne rencontrais que des regards hostiles. Toutefois, l'exécration ne se manifestait pas ouvertement. Je surveillais la porte, et les entrants *Snaki* de toutes sortes, plus ou moins humains, plus ou moins serpents, mais jamais de Chardi. Viendrait-il ?

Je dois être vraiment connard. Même quand Vieil Ivrogne, qui n'avait pourtant bu que modérément, compte tenu de ses capacités, s'est endormi le nez dans son écuelle, je ne me suis pas méfié. Il était du reste trop tard. En même temps que mon vin, j'avais avalé une bonne dose de somnifère.

L'idée du piège ne m'est venue qu'à retardement, en même temps que naissaient les premiers vertiges. J'ai essayé de me lever. Mes jambes étaient plus molles qu'une pâte à crêpe. Je vacillais.

Cuisinier Ventru m'a gentiment pris par le bras.

— Viens te reposer.

Un dernier geste très mou, vers la garde de mon épée. Et plongeon. Bonne nuit, Jérôme, fais un gros dodo !



Difficile réveil. J'étais cotonneux et abruti. Noir de poix, sans le plus infime soupçon de clarté. En écarquillant les mirettes, je n'y voyais pas mieux que paupières fermées.

Et j'étais épinglé, aussi nu qu'une anguille écorchée, sur un mur très rugueux. Des bracelets de métal piégeaient mes poignets et mes chevilles, en m'écartelant. Question confort, il y avait mieux.

Gros *kalso* de Jérôme ! Bien fait pour lui. Le record dans l'idiotie ! Pas une seconde, je n'avais pensé à la possibilité d'un piège. *Il y a peu de chances qu'on détrône le roi des cons*. Pas de doute, je portais la couronne.

Chardi avait appris que Blond Placide, un copain d'Augri, cherchait à retrouver sa trace. Et il s'était débrouillé pour m'amener tout droit dans ses filets. En faisant surveiller le *Lynx Bleu*, il avait pu savoir qu'Augri et Kakrud s'étaient absentes. Une combine bien montée. Mes deux équipiers auraient sûrement été plus méfiants que moi.

Je préférerais éviter de m'interroger sur mon futur. Je doutais fort d'en avoir encore un. Chardi ne s'était pas donné le mal de me piéger pour m'inviter à faire la fête. Mon avenir s'annonçait couleur d'ébène. Ou de sang.

J'ai ruminé pendant très longtemps des pensées extrêmement cafardeuses. Mon trou noir était froid. Je me congelais peu à peu, comme un mammoth surpris par l'ère glaciaire. Je respirais des relents moisis, assortis d'un fumet tenace de vieilles latrines. Où étais-je fourré ? Dans une geôle ? Les fers qui me maintenaient avaient été prévus pour immobiliser un prisonnier. Juste la bonne distance pour que j'y loge, bras et jambes ouverts. J'étais collé aux arêtes de la muraille, style saint André sur croix. Froid ou non, pas question de bouger d'un poil. Lente pétrification. Déjà, je ne sentais plus guère mes extrémités.

Quand la porte s'est ouverte sur de la lumière, j'en ai été plus heureux qu'angoissé. N'importe quoi serait préférable à ma solitude dans cette noirceur glacée.

J'ai clignoté. La faible lumière produite par une lampe à huile me paraissait éblouissante.

Une nénette est entrée. Avec une cruche dans une main, et sa lampe dans l'autre. Une nénette *Snaka*. Peau écailleuse gris pâle, regard plutôt humain, belles dents bien rangées, ni noires ni pointues. Et elle avait un nez. Assez bref, mais un nez tout de même. Sa maigreur était accentuée par une robe noire à capuchon.

— Bonjour, ma belle. J'espère que tu es bavarde. Je m'ennuie.

Elle a chuchoté, avec un coup d'œil inquiet vers la porte.

— Je ne dois pas te parler.

Elle semblait très apeurée, et j'ai baissé la voix :

— Je voudrais quand même bien savoir ce que je fais ici.

— Je ne sais pas. Je suis seulement chargée de te faire manger.

Elle m'a fait avaler, en effet, gorgée après gorgée, la soupe tiède contenue dans la cruche. Une soupe trop claire, à saveur rance, que j'ai quand même trouvée divine. Elle n'était pas bouillante, mais elle me réchauffait tout de même. Et, à en juger par ma fringale, j'avais dû passer beaucoup d'heures dans mon trou noir.

Bien une geôle, au final. Étroite, sans fenêtre. Plafond voûté, murs de pierre, et sol de terre battue. L'odeur de vieilles latrines provenait des déjections de mes prédécesseurs. Je ne tarderais sûrement pas à y ajouter les miennes. Je doutais que ma libération pour raisons hygiéniques ait été prévue.

J'ai encore essayé de faire parler la minette. Salive perdue. Elle était plus fermée qu'une palourde, et manifestement très effrayée. La cruche vidée, elle a filé sans perdre une seconde, et refermé le lourd battant de bois.

Ténèbres deuxième édition. Plus noires encore qu'à la première. Et le froid devenait franchement intolérable. Le tombeau avant l'heure.

La lumière est revenue peut-être trois heures plus tard. Ou quatre ? Mon sens du temps ne fonctionnait plus tellement bien.

Pas de soupe, cette fois, ni de minette. C'est Chardi qui est entré, avec une lampe à huile. Il l'a déposée par terre.

Puis il m'a contemplé. Il souriait. Toute l'affabilité du crotale bien né. Le cas de le dire.

— Alors, le blond ?

— Alors, serpent ?

« Piaf ! » J'ai pris une beigne de toute beauté. Faudra quand même que je me décide un jour à mettre en pratique le conseil de ma grand-mère : tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. D'accord, j'étais de très mauvais poil. Pas bien malin quand même d'asticoter l'ennemi quand on est épinglé au mur comme un insecte de collection.

Le Cobra me l'a bien fait comprendre. J'ai pris une belle raclée. Ponctuée d'injures.

— Espèce de *préguir* ! (Un ver à pattes particulièrement répugnant.) *Nadra* ! (Sorte de rat sans poils, aux dents venimeuses.) Tu vas me payer la mort de Ladros. Cher !

« Piaf ! Piaf ! Piaf ! »

Impossible d'éviter les coups. Et ça faisait mal. J'essayais de ne pas grogner trop bruyamment, et de penser à autre chose. En me demandant, par exemple, ce qui motivait la hargne du Cobra. Ladros aurait été son frère jumeau qu'il ne m'aurait pas haï davantage. Les yeux bleus, si peu à leur place dans son visage d'ophidien, flambaient d'exécration. Il me vomissait, l'homme-serpent. Il crevait d'envie de me découper en rondelles. Toutes petites. Mais il ne voulait pas me tuer. Pas encore. Il cognait judicieusement, pour meurtrir, sans causer trop de dégâts.

Mais je pouvais lui faire confiance. Le supplice final viendrait.

La réponse à la question que je me posais est venue. Ce Cobra ne frappait plus. La haine était toujours là, mais refroidie. Il a dit, d'une voix plate :

— Ladros était plus que mon frère. Le seul être humain qui n'ait jamais vu mes écailles. Pour lui, je n'étais pas un *Snaka*. J'ai juré de le venger. Je vous aurai tous ! Jalina, le chef des routiers, Augri. J'y mettrai le temps qu'il faudra.

Le Cobra a ri. Très doucement. Je n'avais jamais entendu un son plus sinistre. Je m'arrangeais pour ne pas le montrer, mais je souffrais d'une jolie crise de trouille.

— J'ai déjà eu le vieux gratteur de papier, et toi, je te tiens ! N'espère pas de secours. Tu es enfermé au *Snakel*. Aucun être humain ne pourrait t'y trouver. D'ici peu, tu feras ta sortie. Une belle sortie ! Tu rencontreras le Gardien du *Snakel*. Il sait s'occuper de nos ennemis !

Chardi a ramassé sa lampe, et il s'est éclipsé.

J'étais partagé entre ma peur et une haine sauvage. « Le vieux gratteur de papier. » Mon pauvre Malémon, torturé à mort... J'aurais sans doute un sort analogue, mais je serais parti content si j'avais pu emmener le Cobra avec moi.

Astucieuse vermine ! Comme il avait bien su dissimuler. Et composer avec l'ennemi pour garder la vie sauve. En nous donnant la clé pour libérer Augri, il avait choisi une solution d'attente. Par la ruse, il nous atteindrait tous. Ma naïveté m'avait rendu proie facile à prendre, mais il aurait les autres, je n'en doutais pas. Jalina, Augri et Kakrud seraient plus méfiants que moi, mais ils mésestimaient l'adversaire.

« Le Gardien du *Snakel* »... Qu'est-ce que c'était que ça ? Malémon était mort trop tôt. Je ne connaissais pas encore grand-chose du monde où j'étais venu vivre. Ou mourir ?

Ils sont venus me chercher deux jours plus tard. Enfin, je suppose qu'il s'agissait de deux jours. La petite *Snaka* m'avait alimenté deux fois. À en juger par ma fringale, je n'avais sûrement pas bénéficié de plus d'une soupe quotidienne.

J'avais bien prévu que le « Gardien », quel qu'il soit, ne viendrait pas à moi, et qu'il faudrait que Mahomet aille à la montagne. J'avais mijoté quelques plans d'attaque. Bernique ! Mes visiteurs faisaient plus de la demi-douzaine, en comptant Chardi.

Deux *Snaki* sont entrés dans ma geôle avec le Cobra, les autres ont attendu à la porte.

Pour me désépingler du mur, ils n'ont pas pris de risques. Ils ont d'abord libéré mes poignets, pour les coincer de nouveau avec des menottes. Dans mon dos. Chardi appuyait la pointe d'une lance sur mon ventre. Aurais-je choisi de me suicider si j'avais su ce qui m'attendait ? L'espoir est tenace...

Avant de libérer mes pieds, ils m'ont passé sur le front une manière de bandeau, qui émettait de la clarté.

Chardi a ricané :

— Ce serait dommage que tu ne puisses pas voir le Gardien.

En avant, marche ! J'avais une belle escorte d'honneur, très vigilante. J'étais le moyeu d'une roue de lances.

On s'est baladés dans des couloirs suintants, tachés de salpêtre. Tous ces passages avaient été taillés à même le roc.

Je n'avançais pas facilement. Jambes gourdes, et pieds à peu près insensibles. Je marchais comme un bébé à ses premiers pas. Mes escorteurs m'encourageaient gentiment. De la pointe des lances.

J'ai entendu le contestataire clamer de loin :

— Vous ne pouvez pas me traiter comme ça ! C'est indigne ! Je me plaindrai ! Le Chef Brukan organisera une expédition punitive ! J'y veillerai personnellement. J'ai des relations !

On a bientôt rencontré le braillard, à une intersection. Un bonhomme dodu, qui arborait un joli ventre de propriétaire. Nu comme la Vérité, et les mains dans le dos aussi. Les torches des escorteurs faisaient luire une peau blême et des replis gras. Poils blonds, crâne chauve, et grosse bouche molle. Les yeux clairs étaient aussi indignés qu'effrayés. Les pointes de lances avaient appuyé un peu fort. Ventre de Propriétaire saignait.

Il avait sur le front un bandeau semblable au mien. Je l'ai examiné. Un étui plat et courbe, taillé dans une matière transparente analogue à du mica. Il enfermait un paquet de minces champignons luminescents. La clarté émise était assez vive, mais elle ne devait pas se projeter bien loin.

La jonction opérée, on s'est remis en route. Ventre de Propriétaire clamait toujours son indignation. Il se plaindrait ! Et dès qu'il aurait mis ses relations en branle, le ciel entier croulerait sur le *Snakel* ! Pauvre type. Plutôt lent de la comprenette, questions relations, j'avais dans l'idée qu'il allait s'en faire une nouvelle d'ici peu. La même que moi. Et que l'entrevue risquait fort d'être définitive...

Je guettais. Avec constance. Il ne me faudrait pas plus d'une toute petite faille dans le système de surveillance pour filer dare-dare. Manque de bol, le cercle des escorteurs ne s'écartait pas de un millimètre. Et la lance de Chardi me piquait côté cœur. Moi aussi, je saignais.

Mille et un détours dans les boyaux souterrains nous ont menés à un abîme.

— Regarde ! a aboyé Chardi.

Les torches ont illuminé la faille, qui tranchait à même le roc. Le fond lointain se tapissait de hautes pointes de fer. Des squelettes y étaient embrochés. Les crânes portaient encore le bandeau de champignons lumineux.

Le spectacle a tiré un glapissement horrifié de Ventre de Propriétaire. Sa graisse blême frémissait. Il a gémi :

— Mère ! Protège-moi !

Il commençait à comprendre, et ses yeux incolores s'écarquillaient d'épouvante.

Les *Snaki* ont fait glisser une longue planche sur la faille, jusqu'à ce qu'elle atteigne l'autre bord. Un pont. Pas

bien large, et bigrement fragile, à vue de nez.

Mes escorteurs ont quand même insisté pour que je m'y engage. Avec des arguments irrésistibles : pointes de lances, et torches.

J'en ai eu vite marre d'être lardé et rôti. Quand faut y aller...

J'avais bien deviné. Le pont manquait de solidité. Et il branlait comme une dent déchaussée.

J'ai choisi de le traverser en vitesse, en regrettant amèrement de ne pouvoir étendre les bras comme un funambule. Et je n'ai regardé que la planche. Absolument rien d'autre.

Numéro réussi. Je suis arrivé sain et sauf de l'autre côté.

Le numéro de mon compagnon de misère a duré fichtrement plus longtemps. Avant qu'il se décide à entamer la traversée, ça a nettement senti le cochon grillé. Les *Snaki* lui ont flambé tout le système pileux. Il hurlait, le pauvre mec, il suppliait, il sanglotait. Inutile, de toute façon, et ça manquait vraiment de dignité. Les *Snaki* rigolaient de bon cœur. Qu'ils crèvent ! Je m'en serais voulu de leur offrir un si joli spectacle.

Fin finale, Ventre de Propriétaire est arrivé à bon port aussi. À ma grande surprise. Il avait traversé trop lentement, vacillant, geignant de terreur, s'arrêtant à chaque pas, aggravant ainsi les risques encourus. Je n'avais pas cru qu'il réussirait.

Le Cobra a crié :

— Salut, le blond ! Quand tu verras Ladros, dis-lui que je réglerai toutes ses dettes !

J'ai crié aussi. Pour expliquer à Chardi par qui ou par quoi il pouvait choisir de se faire enculer. Perte de salive, mais ça me soulageait un peu.

Les *Snaki* ont retiré la planche, et ils sont partis. Avant que leurs torches disparaissent à l'angle d'un couloir, j'ai entendu une phrase. Portée par quelque phénomène acoustique, elle m'est parvenue très clairement :

— Le blond a du ressort. Il essaiera de sauter. Mais pas le gros.

Sauter ? Ça n'allait pas la tête ! Un champion olympique n'aurait pas tenté cette performance-là ! Est-ce que les squelettes du fond de la faille appartenaient à des gens qui avaient tenté de la franchir d'un bond ? J'avais cru qu'il s'agissait des restes de malchanceux n'ayant pas réussi le passage sur la planche. Sauter ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui me pousserait à une tentative aussi désespérée ? Le Gardien ? Il devait avoir une bigrement sale gueule, le frère...

L'éclairage fourni par les champignons était restreint. J'y voyais à un petit mètre. Et encore, en me forçant.

Ventre de Propriétaire s'était écroulé comme une pâte à berlingots. Il couinait. Un chiot souffrant de coliques. Je l'ai poussé du pied, sans beaucoup de tendresse.

— Allez, bonhomme ! Un peu de cran ! Tu n'es pas encore mort, et moi non plus. Essayons de voir s'il n'y a pas moyen de sortir de ce piège à cons.

Ventre de Propriétaire a levé vers moi des yeux misérables, noyés de larmes.

— Ils ne peuvent pas me faire ça ! Ils ne peuvent pas ! Je suis connu. Encido le Relieur. On me recherchera, ils seront châtiés ! Ma tante a épousé le cousin de...

— Tu sais, mec, même si tu étais le propre frère du Roi, je ne crois pas que ça ferait une grande différence. Quant à te rechercher... Il n'y a pas beaucoup de signes distinctifs sur un squelette... Mieux vaudrait te remuer pour tâcher de garder ta viande sur tes os. C'est quoi, ce Gardien ?

— Je ne sais pas... je ne sais pas... J'ai entendu des rumeurs...

Encido chuchotait, le dos bossu, serrant dans ses bras son cher petit ventre.

— Quelles rumeurs ?

— On dit que sous le *Snakel* il y a un monstre... un horrible monstre... Et que...

— Et que quoi ? Accouche !

— Que ceux qui ont nui aux *Snaki* lui sont donnés en pâture... Il y a eu des disparitions...

— Qu'est-ce que tu leur as fait, aux *Snaki* ?

— Mais rien... rien du tout... C'était une coïncidence ! Je le maintiens ! Voyons ! Cette stupide gamine m'avait abîmé une peau de premier choix. Je l'ai un peu corrigée, n'est-ce pas, c'était mon droit. Un patron doit être ferme avec ses *Snaki* !

— Cette gamine ?

— Une petite *Snaka*. Une paresseuse ! Une maladroite ! Il fallait bien que je la dresse ! Je lui ai juste donné une ou deux taloches.

— Ne baratine pas, mon gros. Ce n'est pas pour deux taloches que tu as abouti ici. Sûrement pas.

— Eh bien... elle est morte le lendemain... Mais elle devait être malade ! Je ne l'ai pas battue si fort. Une coïncidence... Personne ne m'a blâmé... Et maintenant, ces sales *Snaki* osent prétendre que j'ai tué cette petite

Suiv...

À voir sa mine, le gros devait être coupable à cent pour cent. Une belle âme, Ventre de Propriétaire ! Il avait cogné sur une jeune *Snaka* jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je n'avais déjà guère de sympathie pour cette larve molle, mais il commençait à me débecter franchement.

Mon dégoût devait être visible. Ventre de Propriétaire s'est rebiffé :

— Et toi ? Qu'est-ce que tu leur as fait, aux *Snaki* ?

— Des tas de choses, mais je n'ai pas tapé sur une gosse jusqu'à ce qu'elle en crève... Allez ! debout, paquet de lard ! Moi, je vais explorer les environs. Si tu n'es pas d'accord, tu peux attendre là que le Gardien vienne te chercher. Je ne tiens pas tellement à ta compagnie.

Encido le Relieur s'est levé aussi vite que sa graisse et ses poignets enchaînés le lui permettaient. Il ne devait pas m'adorer, mais il aurait choisi de suivre le diable plutôt que rester seul. Il était aux trois quarts mort de frousse.

Pour dire vrai, moi aussi.

Un monstre... un horrible monstre... nourri des ennemis du *Snakel*... Bobards, ou réalité ? J'avais bien peur que la deuxième hypothèse soit la plus probable. Et, dans le fond, j'étais bien content moi aussi d'avoir la compagnie d'Encido. Un minable et un salopard, d'accord, mais c'était une présence.

L'exploration ne menait pas à grand-chose. On était paumés dans un labyrinthe de souterrains, identiquement creusés dans la roche. Et la lumière fournie par nos bandeaux, c'était très loin de la lampe torche. Des lampes crayons, tout au plus, qui ne dissipaient guère les ténèbres. Je me sentais très Thésée cherchant le Minotaure. Sans fil d'Ariane, hélas. Et sans armes...

Le Minotaure s'est annoncé par l'odeur. Une puanteur épaisse, gluante, que je n'identifiai pas.

On avait débouché à un carrefour de tunnels, et l'odeur lourde arrivait par une voie sur la droite.

Ventre de Propriétaire s'était figé. Il ne voulait plus faire un pas. Il grelottait. Rien à voir avec le froid. Il caillait de frousse.

Pour être honnête, je n'étais pas tellement plus flambard. S'il s'agissait là du parfum du Gardien, il devait ressembler à Frankenstein. En nettement plus tarte.

Encido a gémi :

— Mère toute-puissante ! Enveloppe-moi de tes ailes !

J'ai craché entre mes dents, à voix contenue :

— Boucle-la, andouille ! Tu veux attirer ici ce qui pue comme ça ?

Il faisait moins froid, dans ce labyrinthe, que dans ma geôle, mais pas chaud au point de me mettre à suer. Je transpirais pourtant.

Sûrement pas fréquentable, le Gardien, mais je suis curieux de nature. Un vilain défaut, la curiosité. Elle a tué le chat. La mienne me titillait. J'avais envie d'aller voir la bobine du Gardien de plus près.

De toute façon, j'étais dans son fief, et un abîme infranchissable me séparait du salut. Puisque j'étais destiné à le rencontrer, l'Affreux, pourquoi faire traîner les choses ? Un danger connu s'affronte plus aisément que celui qu'on ignore. Que je sache, au moins, à qui j'aurais affaire. Ou à quoi.

Encido s'était de nouveau répandu comme une flaque. Il fermait les yeux, en marmonnant des patenôtres. J'ai chuchoté :

— Je vais aller voir. Reste là.

Il n'a pas osé brailler, mais sa tête s'est agitée négativement. Avec frénésie. Lui préférerait ne pas savoir. De beaucoup.

Tant pis pour son opinion. Puisque j'allais me taper le boulot, c'était la mienne qui comptait.

Je me suis engagé dans le tunnel malodorant, sur la pointe des pieds. J'aurais vendu mon âme pour une bonne lumière. La mienne était par trop minable.

J'ai suivi le passage, doucement doucement. L'odeur atroce s'épaississait. Mon cœur battait la charge.

Et j'ai fini par trouver le Gardien, couché dans son antre, au cœur d'une vaste caverne. L'odeur abominable me suffoquait.

Il dormait, l'innommable, roulé comme un gentil chaton, sa queue qui s'effilait encerclant ses pattes monstrueuses. Ma petite lumière faisait luire des écailles couleur de vieil ivoire.

Une montagne de saurien albinos, cuirassé, crêté, avec une longue queue reptilienne, et des ailes vestigielles.

Un dragon. Je n'aurais pas été surpris s'il avait craché des flammes. Et je ne me sentais pas du tout saint Georges. Vraiment pas. Je n'aurais même pas osé l'affronter avec une mitrailleuse. Le blindage me paraissait assez solide pour que les balles y rebondissent comme des pois secs.

Pour espérer tuer ça il m'aurait fallu un bazooka. Ou la bombe atomique.

J'ai fait retraite. Un pas après l'autre, aussi doucement que possible. Qu'il dorme bien ! De préférence jusqu'à la fin des temps.

Oh, bon Dieu ! À un moment quelconque, il se réveillerait, ce dinosaure. Et je courrais follement, avec l'horreur sur mes talons. Et si je retrouvais l'abîme sur ma route, j'essaierais de sauter, désespérément, pour finir sur les pointes, et pas dans la gueule du monstre...

Encido était replié sur lui-même. Il a levé la tête. Ses yeux s'écarquillaient. Il était surpris de me revoir vivant.

Il a demandé, d'une voix à peine audible :

— Alors ?

— Alors ? Les nouvelles sont mauvaises, mon gros. Si on ne trouve pas en vitesse une porte de sortie, on finira dans l'estomac d'un lézard blanc aussi gros qu'une montagne. En ce moment, il fait la sieste.

Encido a proprement tourné de l'œil.

Je lui ai filé des coups de pied, au tas de lard. En cognant sans ménagement dans les zones sensibles. Pas du tout le moment de jouer les jeunes filles nerveuses.

Il a fini par ouvrir, après quelques geignements, des yeux égarés.

— Allez, bonhomme ! En route ! On continue l'exploration. Il nous *faut* une issue. En vitesse !

Encido s'est levé, docilement. Fuir la proximité du monstre lui convenait, mais l'issue, il n'y croyait absolument pas. Pour être honnête, je n'y croyais pas non plus. La seule voie d'accès à ces souterrains était sûrement la planche sur l'abîme, et elle avait été retirée...

Je ne me voyais pas beau. C'est emmerdant, la grosse frousse, ça paralyse l'activité du cerveau. Je n'imaginai pas l'ombre d'une solution. Enfin, bouger vaudrait mieux que rester planté là, à respirer l'odeur infecte, en attendant que l'innommable se réveille.

Il devait être adapté à sa vie dans le noir, ce dragon albinos. Ses yeux voyaient sûrement dans les ténèbres, et il avait probablement un odorat développé.

Il nous pisterait au fumet dès qu'il aurait la fringale. La peur, ça fait transpirer.

Encido ruisselait littéralement, et j'étais mouillé aussi.

On a recommencé à errer au hasard. Un cauchemar, ces tunnels tous identiques. On devait refaire souvent les mêmes. L'odeur abominable s'éloignait, puis réapparaissait. Quand elle se rapprochait trop, on repartait en sens inverse.

Ventre de Propriétaire ahanait comme un buffle épuisé. J'étais fatigué aussi, à force d'accumuler les kilomètres dans ce labyrinthe de roc. Il aurait fallu pouvoir marquer le chemin. Pas facile à faire, avec des mains coincées dans le dos, et rien du tout pour gratter la pierre.

J'ai essayé de l'entamer en frottant mes menottes dessus. Seul résultat, je me suis écorché les poignets. Ça a laissé quelques traces de sang. Pas grand-chose. Pour les repérer, il fallait avoir le nez dessus. En séchant, le sang se fondait dans les aspérités du roc. Je ne pouvais quand même pas me vider les veines pour laisser un chemin visible.

J'avais faim, soif, et j'atteignais au ras-le-bol. Encido se traînait. Il ne voulait pas me lâcher, j'étais devenu son ami le plus cher, mais il me suppliait d'arrêter tous les mètres.

Je lui ai accordé une pause. Ça changeait quoi, qu'on marche ou pas ?

Si j'avais retrouvé l'abîme, j'aurais étudié la possibilité du saut, mais je ne le retrouvais pas.

On s'est assis, côte à côte. Deux petits frères perdus dans le domaine de l'Ogre. Encido, j'en venais presque à l'aimer. Minable et salopard peut-être, mais c'était un compagnon de misère. Mieux que d'être seul.

Il se taisait, mais je l'ai entendu renifler. Il pleurait, en faisant le moins de bruit possible. Il devait traverser une crise de désespérance. J'en faisais bien une. J'avais envie de me replier en position fœtale, et de ne plus bouger. Jusqu'à la fin.

Je débordais de souvenirs doux-amers. L'éclat du soleil sur une plage, les seins des filles, ronds et bronzés, le rythme doux des vagues... Mon propre monde, si lointain, si inaccessible... Paris, sa beauté et sa laideur... J'en arrivais à regretter Beaubourg, avec son allure d'usine retournée, toutes entrailles dehors. C'est tout dire.

— Tu t'appelles comment ? a demandé Encido, timidement.

— Jérôme.

— Tu sais, Jérôme, je l'ai vraiment battue trop fort, la petite *Snaka*. C'était presque une enfant... Je n'aurais pas dû... La Mère me punit. Elle m'a livré au Serpent... J'ai peur, Jérôme, j'ai tellement peur...

— Si tu veux tout savoir, mon vieux, j'ai peur aussi.

— Oh non ! Pas toi ! Si tu n'étais pas avec moi, je perdrais la raison. Je suis un mauvais homme, qui a mérité son châtement. mais ne m'abandonne pas. ie t'en supplie...

Crise d'humilité, et remords. Sûrement sincères. L'empreinte religieuse était forte. Encido regrettait ses mauvaises actions.

Et moi ? Je n'avais pas toujours suivi la voie du bien non plus. Quels péchés avais-je commis pour mériter la fureur de Jéhovah, le Dieu de colère ?

Et merde ! C'était Chardi qui m'avait livré au Serpent. Pas une foutue déité imaginaire. Chardi ! Et après avoir exercé sa vengeance sur Malémon puis sur moi, il s'occuperait de Jalina, d'Augri et de Kakrud. Des amis chers. Je ne pouvais pas laisser ce charognard s'en tirer comme ça. Je *devais* sortir du piège !

— Allez, Encido ! On repart. Assez pleurniché sur nous-mêmes. Il doit exister un moyen de sortir d'ici. On le trouvera !

Un bruit d'eau attisant notre soif nous avait amenés à cette large caverne. Une cascade s'y déversait dans un bassin. Une ronde d'ophidiens humanisés courait autour de la margelle. Le temps les avait craquelés et abrasés.

L'eau dégringolait par un trou dans la voûte, en projetant des éclaboussures. Le bassin bouillonnait, mais ne débordait pas. Il devait exister un système d'évacuation.

Je me suis agenouillé, et courbé sur la margelle pour boire comme un chien lape. L'eau était plus tiède que la température de la caverne. Provenait-elle d'une source chaude ?

Je me relevais quand l'idée a explosé comme un flash. Cette eau ? Où partait-elle ? Est-ce que le système d'évacuation pourrait présenter une voie d'évasion ? Un peu plus que hasardeux, mais rien ne m'interdisait d'examiner les possibilités.

— Tu sais nager, Endico ?

— Oui, mais...

— Approche-toi, je voudrais regarder ton bandeau de près.

Pour une exploration, la lumière serait indispensable, mais je ne voulais pas la risquer dans l'eau sans savoir si elle pourrait le supporter.

J'ai collé mon nez sur le bandeau de mon compagnon. Le morceau de pseudo-mica semblait taillé d'un seul tenant. L'eau n'y pénétrerait peut-être pas...

— Qu'est-ce que tu penses faire, Jérôme ?

— Voir comment s'évacue cette eau. Si le passage est assez large, on pourra peut-être s'enfuir par là.

— Tu es fou ! Tu ne penses pas que...

— C'est toi qui ne penses pas. Encido. Tu oublies le joli lézard. Il trotte peut-être déjà sur nos traces, avec une grosse fringale. Tu tiens tant que ça à l'attendre ?

— Ô Mère ! Mère ! Pardonne mes fautes !

— C'est ça, mon gros, prie ! Sait-on jamais ? Ça peut toujours servir. Mais moi, je vais voir par où s'en va cette eau.

Les bons principes de ma grand-mère. *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

J'ai plongé dans le bassin. Bigrement profond, et les remous me bouscullaient. En plus, ce n'est pas tellement facile de nager avec des mains menottées dans le dos. Mes bras me manquaient.

Un courant m'a aspiré, et plaqué contre une grille, au flanc du bassin. L'eau s'enfuyait par là, dans un sombre boyau. Mes braves champignons éclairaient toujours vaillamment. J'ai inspecté la grille. Rouillée à mort. Quelques points d'ancrage s'étaient déjà rompus. Possible d'arracher cette grille ? Possible de suivre le boyau sans périr faute d'air ? Le conduit était assez large pour que j'y entre, et Encido, même avec son gros ventre, y entrerait aussi, mais le problème de la respiration demeurerait. Je me serais souhaité nettement plus amphibie.

L'oxygène commençait justement à me faire défaut. J'ai rué pour remonter à la surface. Dès que j'ai sorti la tête de l'eau, le fracas de la cascade a empli mes oreilles.

Pas assez pour que le beuglement effroyable n'y explose pas. Une quintessence de son, que le labyrinthe a renvoyée en échos. Un cri venu du fond des âges, inscrit en symbole d'épouvante dans mon héritage génétique au temps où les premiers petits mammifères tremblants rongeaient des œufs de dinosaures. Les tyrannosaures devaient mugir comme ça. Le cri abominable m'a liquéfié les os.

— Encido ! Saute dans le bassin ! Vite ! Il arrive !

Il arrivait en effet, le grand saurien blanc. Précédé par son odeur qui l'annonçait comme les parfums devaient annoncer la venue du roi Salomon.

— Encido !

Mais Encido ne m'entendait pas. J'avais lu, deux ou trois fois, des histoires de types « paralysés par la terreur ».



Exagération de romancier, avais-je pensé. Une phrase pour faire bien. Erreur. L'épouvante immobilisait bel et bien le Relieur. Il était statufié, face au tunnel d'où provenait l'odeur.

— Encido ! Le bassin ! Il existe un passage ! Grouille !

Je hurlais à saigner des cordes vocales. Peine perdue. Encido devait avoir des conduits auditifs aussi pétrifiés que son corps.

Je pédalais comme un furieux pour rester à la surface. La cascade me martelait le crâne.

Je l'ai injurié, le bonhomme, en revenant sans m'en rendre compte à ma langue maternelle.

— Sale con ! Lavette ! Châtré ! Foireux ! Essaie au moins de sauver ta peau. Saute dans ce bassin ! Nom de Dieu ! Saute !

Qu'il ne comprenne pas mes paroles ne faisait aucune différence. De toute façon, il n'entendait rien. Pas plus sa propre langue que la mienne.

J'ai essayé d'aller le chercher, le pauvre couillon. Mais sans l'aide de mes mains, je n'ai pas pu franchir la margelle du bassin assez vite.

Sa Majesté le Saurien Albinos est entré. Majestueusement, dressant sa tête épouvantable, se dandinant sur ses pattes torses. Ses yeux d'or rouge étaient phosphorescents. Il a ouvert la gueule, révélant ses dents formidables. En comparaison, les mâchoires d'un cachalot auraient semblé dérisoires.

La chute d'eau sur ma tête brouillait ma vision. L'horreur en prenait un aspect fantomatique. Je devais faire un cauchemar.

J'ai rugi :

— Encido !

L'horrible beuglement m'a répondu. De quoi me rendre sourd à vie.

Encido est tombé à genoux, la tête dans ses mains.

L'horreur a avancé vers lui.

Je n'ai pas attendu la suite. Trop tard pour Encido, et peut-être trop tard pour moi. Est-ce que l'innommable me sentirait dans l'eau ?

J'ai plongé, et suivi les remous qui m'aspiraient. Ils m'ont plaqué sur la grille. Je me suis tourné pour l'avoir dans mon dos, et l'agripper à deux mains.

J'ai tiré. Furieusement. Je m'aidais de mes pieds appuyés au flanc du bassin.

La grille branlait, mais elle tenait encore. Peut-être trop. Avec des mains libres, j'aurais pu l'avoir sans trop de peine, mais ma position n'était pas bonne. Je ne pouvais exercer la totalité de mes forces. Et l'eau qui s'engouffrait dans le conduit jouait contre moi.

Je me suis bagarré aussi longtemps que j'ai pu, et j'ai dû remonter pour respirer.

Le saurien avalait.

Un long bout de boyau pendait hors de sa gueule. Il ne restait d'Encido que la moitié inférieure. Proprement coupé par le milieu du corps, le pauvre mec. Il avait payé pour la petite *Snaka*. Un peu cher quand même. S'il méritait vraiment la mort, elle aurait pu être plus facile.

J'ai replongé.

Je tirais sur la grille, avec frénésie. Elle cédait, mais lentement, une attache après l'autre. Les secondes me semblaient s'étirer sur des heures.

Quand je suis remonté une deuxième fois, il ne restait rien d'Encido. Une énorme langue marbrée de noir léchait une flaque de sang.

La terreur paralyse peut-être, mais ça doit dépendre des gens. Moi, elle me décuplait les forces.

Cette fois, j'ai eu la grille à la première traction.

Je suis remonté pour faire une dernière provision d'oxygène. Autant mettre toutes les chances de mon côté. Mais si le conduit se révélait trop long...

J'ai sorti la tête avec une grande prudence, dans les remous de la cascade. Bonne précaution. La gueule abominable surplombait l'eau. Le saurien d'ivoire appuyait son bréchet renflé sur la margelle.

Soif, peut-être ? Ou bien me devinait-il dans l'eau ?

J'ai plongé, j'ai suivi le courant, et j'ai été aspiré dans le conduit, la tête la première.

Sale voyage ! J'avais tout d'un bouchon filant dans une canalisation. Je me cognais partout, et je souffrais d'une frousse grandiose. Frousse d'être assommé, coincé dans un passage rétréci, noyé. Je ne finirais pas dans l'estomac du saurien, mais je n'aurais pas parié un centime sur mes chances de survie. J'aime l'aventure, affaire entendue, mais en ce moment, je rêvais à mes pantoufles. Un gentil jardin pour y planter du persil, un chat ronronnant, et un confortable fauteuil. J'aurais signé de suite un bail pour finir mes jours en bon pépère, dans un pavillon de banlieue.

Mes champignons lumineux éclairaient, mon bandeau résistait aux chocs, mais je ne voyais quand même pas grand-chose. Rien du tout, à vrai dire. Je filais trop vite, dans un conduit trop resserré.

L'envie de respirer devenait monstrueuse. Un besoin absolu, gigantesque. L'univers entier se résumait à une bouffée d'air. J'avais beau savoir qu'aspirer me condamnerait, je ne pourrais plus résister bien longtemps. La volonté a ses limites. Très bientôt, les réflexes instinctifs domineraient ma raison.

Je ne sais à quel moment je l'ai prise, cette grande aspiration dans l'eau, sans même sentir la douleur que j'appréhendais. Ni à quel moment j'ai perdu conscience. Une légende veut qu'on retrace sa vie en se noyant. Baratin. Je n'ai rien revu du tout. Je commençais à faire ma sortie, et je m'en foutais pas mal.

J'ai ressuscité. Je suis entré dans une vie toute neuve, en toussant, crachant, vomissant.

Je n'ai pas compris de suite que j'étais échoué, le torse sur un affleurement rocheux. Au beau milieu d'une rivière souterraine, plus noire que le Styx.

Un miraculé, le Jérôme ! J'ignorais totalement comment j'étais passé de mon boyau à cette rivière, et comment l'affleurement rocheux m'avait accueilli juste à temps pour me sauver. Une dose de veine incroyable ! Baisé, le charognard de Cobra ! Celui-là, quand je mettrais la patte dessus...

Bel optimisme, mais sûrement prématuré. J'étais enchaîné, paumé au cœur d'une rivière souterraine allant Dieu savait où, et j'avais une fringale à boucher d'une baleine. Malheureusement, la nourriture ne poussait pas sur mon bout de roc, et si des poissons aveugles prospéraient dans cette eau, je me voyais mal en train de les attraper avec mes dents.

Mes vaillants champignons avaient résisté au bain prolongé. Ils se reflétaient dans l'eau noire. Peu de lumière, bien sûr, mais elle dissipait quand même les ténèbres.

La rivière coulait dans un tunnel lissé, qu'elle emplissait à demi. Je n'avais guère envie de me remettre à l'eau, mais je ne voyais rien de mieux à faire que suivre ce courant, en espérant qu'il me mènerait à des rives accueillantes. Hors du *Snakel*, de préférence. Je ne souhaitais pas retrouver le Gardien. Je ne l'avais que trop vu, ce sale dragon. Il reviendrait sûrement hanter mes cauchemars, avec un bout de boyau pendant hors de sa gueule.

Je suis parti à la nage. Sur le dos, en me propulsant des gambettes. Pas tellement simple. Le poids de mes menottes m'enfonçait, j'avais plus souvent le nez dans l'eau que dehors. En plus, si, au début de mon voyage, le liquide avait été tiède, il ne l'était plus depuis longtemps. La rivière me réfrigérait. Je pourrais tenir jusqu'à quand, immergé dans l'eau glacée ? Dans un article parlant de naufragés, j'avais lu quelque chose à propos de la déperdition de chaleur. Elle réduisait sensiblement les capacités de résistance...

Coule, émerge, aspire. Coule, émerge, aspire. Je battais des pieds comme une bonne petite mécanique. Le mouvement avait le mérite de m'éviter l'engourdissement total. Mais je me fatiguais. Les murailles lissées défilaient, interminablement.

J'ai failli dépasser l'échelle sans l'avoir. Mais mes braves champignons ont fait briller le métal des barreaux. Merveilleux cryptogames. Je me suis promis de me mettre à l'étude attentive de la mycologie dès que j'aurais le temps.

L'échelle, je me suis rué dessus, la tête la première. Littéralement. J'ai cogné mon crâne sur les barreaux avant de réussir à m'agripper côté envers.

Louanges à Allah ! Elle montait vers une trappe, cette bienheureuse échelle. Je suis arrivé à une dalle de pierre ronde, étroitement ajustée à son alvéole. Possibilité de l'ouvrir ? J'allais essayer, en tout cas. La natation dans l'eau glacée, ça suffisait. Il était temps que je m'arrête. Temps que je me réchauffe, temps que je mange, temps que je me repose, temps pour des tas de choses vitales...

J'étais trop crevé pour réfléchir, sinon j'aurais pensé à la prudence. Mais j'ai poussé des épaules dans cette dalle, avec tout ce qui me restait de vigueur.

Et c'est comme ça que j'ai jailli, comme un diable sautant de sa boîte, dans un temple.

Au beau milieu d'une cérémonie religieuse !

Il y avait l'autel, juste en face de moi, dominé par la grande statue noire d'un dieu ophidien humanisé. L'absence de lèvres et de nez n'enlaidissait pas le beau visage à écailles. Il y avait de hauts piliers sculptés, une voûte plaquée d'émaux, des sièges en dentelle de pierre. Une profusion de lampes à huile faisaient étinceler les ors et les gemmes.

Il y avait les fidèles, tous aussi *Snaki* que possible ! L'Officiant et ses acolytes, vêtus de robes noires à capuchon.

Et, parmi les acolytes, ses yeux humains rendus vitreux par la stupeur, il y avait Chardi.

Si je ne l'avais pas vu, ce charognard, j'aurais sûrement replongé dans la rivière. D'autant plus vite que les fidèles, un instant paralysés par la surprise, s'agitaient dangereusement.

Mais, emporté par l'intensité d'une haine qui m'ôtait toute raison, j'ai foncé sur la proie. J'étais possédé par le désir de tuer.

J'ai atteint Chardi avant qu'il revienne vraiment de sa stupéfaction.

Je n'avais que mes pieds, mais je m'en suis bien servi.

J'ai culbuté le Cobra d'un coup de talon côté cœur. Et j'ai cogné deux fois dans sa tempe, aussi dur que j'en étais capable.

Impossible de faire mieux. Est-ce que je l'avais eu ? Je l'espérais. S'il vivait encore, il devait avoir un crâne en béton.

Les acolytes fonçaient. Les fidèles aussi. Seul l'Officiant ne venait pas à la rescousse. Son visage de serpent avait une expression mi-dégoûtée, mi-effrayée.

Des mains m'ont saisi par-derrière. J'ai rué. Résultat satisfaisant : cri et chute.

J'ai cogné de la tête dans les dents d'un acolyte trop proche. Un bon coup de boule, qui l'a envoyé valdinguer sur le cul. Coup de talon à droite, coup de genou à gauche, et j'ai filé dans la seule direction possible. Derrière l'autel et la statue.

Pour trouver une issue, tout juste dissimulée par une rutilante tenture.

J'ai couru, tout au long d'un étroit couloir. J'espérais qu'il ne finirait pas en cul-de-sac. Les poursuivants étaient très proches, et ils hurlaient. Enragés, les *Snaki*.

Faut jamais espérer, les Dieux de la Chance sont contrariaints. Le cul-de-sac, j'ai débouché tout droit dedans.

J'ai écarté la nouvelle tenture qui me barrait le passage pour découvrir une pièce sans issue. J'étais cuit. Aux petits oignons.

Je cherchais une voie d'évasion dans les murs, c'est pourquoi je n'ai vu qu'ensuite la cabine améthyste qui trônait au milieu de la pièce.

Une cabine toute propre, sans l'ombre d'un grain de poussière, sûrement très vieille, mais entretenue avec amour. Le verre violet clair étincelait, et les montants de bronze luisaient mieux que de l'or.

À l'intérieur, j'ai repéré un levier ouvragé qui partait du sol.

Un acolyte en avance sur le peloton des justiciers arrivait, plein d'ardeur. Tant pis pour lui. Je l'ai éliminé d'un bon coup de talon. Quand on sait s'en servir, les pieds cognent aussi bien que les mains. Dieu merci !

Je ne crois pas avoir beaucoup réfléchi avant de me ruer sur cette cabine. Je cherchais une issue, n'importe laquelle. Peut-être y en avait-il une là.

J'ai peiné pour ouvrir la porte, et plus encore pour la refermer, en tâtonnant sans voir, de mes mains enchaînées dans mon dos.

Les poursuivants sont entrés en se bousculant. Ils ont encerclé la cabine, mais personne n'a touché à la porte. Une haie de *Snaki*, plus horrifiés que furieux. Ils faisaient la mine de chrétiens regardant profaner des hosties. Je devais être en train de commettre un abominable sacrilège. Leurs bouches ouvertes s'agitaient, mais le verre améthyste ne laissait pas passer les sons.

L'Officiant est arrivé. Sur sa face de serpent, la fureur sacrée remplaçait le dégoût. Celui-là s'est précipité sur la porte, et je n'ai pas attendu de savoir si, contrairement aux autres, lui oserait l'ouvrir.

J'ai pivoté pour empoigner le levier. Il remuait un peu, et j'ai tiré vigoureusement dessus. Le mécanisme manquait de souplesse. J'ai forcé, en donnant toutes mes possibilités. Le levier s'est déplacé lentement.

Spirale suçante, et tourbillon de noir velours. Surdité et aveuglement. Pendant une vingtaine de secondes, peut-être.

J'étais parti avec mon bandeau lumineux et mes menottes, sans me rappeler que Lédenon insistait toujours pour que je retire, avant l'expérience de transfert, tout ce que je portais sur moi. Il avait parlé d'une histoire d'atomes, qui risquaient de se mélanger fâcheusement.

Pas du tout. J'avais toujours mon bandeau sur le front, et les mains menottées dans le dos. Tel j'étais parti, tel j'arrivais.

Ailleurs.

La cabine était identique à la précédente, mais presque opacifiée par la poussière.

Le cercle des *Snaki* avait disparu.

Ça recommençait, la plaisanterie. J'étais de nouveau paumé dans la nature. Avec un handicap supplémentaire, cette fois : des mains enchaînées dans le dos.

Décor banal, sans un brin d'exotisme. Une région de montagne au printemps. Sapins, allumés de bourgeons vert tendre ; chênes ; herbe neuve qui poussait dans le feutrage de l'ancienne ; taches blanches et odorantes de narcisses. Sur l'horizon, une chaîne de pics découpait ses dentelures coiffées de neige. Ciel bleu doux, soleil tiède. Des abeilles matinales commençaient à butiner.

Ça aurait pu être la Terre. Ou *Lada*. Ni l'une ni l'autre, j'en avais la certitude, sans savoir sur quoi je basais cette conviction. Un autre monde, analogue aux précédents, et subtilement différent.

J'y avais débarqué de nuit, une nuit glacée et brumeuse, que je ne m'étais pas soucié d'explorer. J'avais dormi.

J'étais parti en promenade dès mon réveil. Durant le repos, ma fringale n'avait fait que croître et embellir. Mon estomac devait commencer à se digérer lui-même.

J'avais émergé d'une construction de métal, très curieuse sur le plan de l'architecture. Un cube aux lignes anarchiques, orné de clochetons, qui s'enfouissait peu à peu dans le sol et s'habillait de plaques herbeuses.

Tout ce que j'ai trouvé à croûter, en une matinée d'errance, c'est quelques pissenlits nouveau-nés. Je les ai broutés comme une vache, le nez dans l'herbe, en avalant la terre et les insectes avec. Pas tellement consistant quand même, le repas.

Plus tard, en buvant dans un ruisseau, j'ai repéré des écrevisses. Je les aurais aussi bien bouffées telles quelles, carapaces et tout. À condition de pouvoir les attraper. J'ai essayé. En m'agenouillant dans l'eau, en me penchant en arrière, et en me tordant le cou pour essayer d'y voir.

Je les faisais rigoler, les bestioles. Elles se moquaient bien de mes maladresses. Chaque fois que je réussissais à approcher un petit peu mes doigts, elles se mussaient dans des trous, avec une promptitude magique.

Ces mains coincées côté pile me rendaient enragé. J'ai tout tenté, pour essayer de briser la courte chaîne qui unissait les menottes. Jusqu'à me pendre à une branche, bras remontés dans le dos, ce qui n'était pas une partie de plaisir.

La branche a cédé, mais pas la chaîne. Tout ce que j'en ai eu, c'est des épaules quasi déboîtées, et des poignets en sang.

Je baladais ma grosse fringale, et une humeur atroce. Dans un désert de nature ultra-vierge, sans trace d'humains, ou même d'*Exédir*. Le désir de pantoufles devenait gigantesque. Ouais ! Où les trouver ? Je me voyais bien mal parti. Avec mes mains prisonnières, je ne survivrais pas sans aide.

J'ai changé de direction, pour retourner vers la bizarre construction que j'avais laissée à l'est. Je pensais essayer de nouveau la cabine améthyste. Qui sait ? À force de manœuvrer le levier, je finirais peut-être par rentrer chez moi.

Je n'étais plus très loin de la construction métallique quand la soucoupe a surgi du néant. Elle m'a quasiment rasé le crâne. J'ai plongé, instinctivement. Quand on fait ça sans les mains pour amortir, on se rabote méchamment le nez.

La soucoupe a décrit un demi-cercle. Elle revenait. Une authentique soucoupe volante, conforme aux descriptions. Un disque blanc, plat dessous, renflé dessus, avec des bords amincis. Il manœuvrait avec une légèreté de feuille voltigeante. Mode de propulsion indécélable. Pas de tuyères crachant des flammes. Antigraité, comme dans les romans de SF ? Manquait plus que ça, dans cette histoire tordue ! Des extraterrestres ! Ou des extra-je ne sais quoi...

La soucoupe est repassée au-dessus de ma tête. Je n'ai rien senti. Mais j'ai perdu conscience, instantanément.

Quand je me suis réveillé, un étranger, assis en face de moi, me regardait. Enfin, pas si étranger que ça. J'avais déjà vu sa réplique. Dans le Temple des *Snaki*, par exemple. Un Dieu-Serpent noir, magnifique. Les *Snaki* lui

ressemblaient. Un tout petit peu. Lui n'avait rien d'humain, sauf une vague analogie dans la forme. Corps, tête et membres grainés de fines écailles noires, luisantes comme du jais.

Il devait mesurer presque deux mètres, en comptant le sommet d'un crâne sans ombre de cheveux. Les yeux couleur de cuivre avaient la forme d'un losange, sans paupières visibles, et sans cornée ou pupilles. De fines lignes rayonnantes y dessinaient une étoile à partir du centre. Pas de nez. Tout juste une mince fente peu apparente. Pas de lèvres non plus, mais la bouche existait. Une bouche à bords cornés, largement fendue, mais pas disgracieuse.

Mains et pieds ressemblaient à des pattes de lézard, minces et griffues. Les jambes étaient très hautes, le buste court. Un long cou élégant érigeait la tête fine. Si l'Etranger possédait un sexe, je ne le voyais pas à l'endroit habituel.

La bouche cornée s'est ouverte sur une langue bifide, et des dents noires et pointues.

Une voix musicale s'est exprimée en bon français, sans le moindre accent.

— Je suis sexuée. J'appartiens au genre que tu nommes féminin.

— Tu... vous êtes télépathe ?

— Non. Mais je sais comment fonctionnent les esprits humains. Tu peux me tutoyer. Je n'y vois pas d'inconvénient.

Jusque-là, j'avais été trop occupé à détailler le beau serpent noir pour me soucier du décor. J'ai regardé. Je me trouvais dans une pièce sans ouverture, blanc, rouge et or. Les couleurs n'étaient pas fixes. Elles bougeaient, se mêlaient, se fondaient et se réajustaient en motifs différents. Effet de kaléidoscope. Mon siège, qui ne ressemblait à rien de connu, était extrêmement confortable.

J'étais toujours nu, mais je n'avais plus ni bandeau, ni menottes.

Le décor mouvant m'éceurait un peu. J'ai fermé les yeux un instant. Quand je les ai rouverts, la pièce s'était fixée sur une teinte d'azur uni, très relaxante. Mon siège et celui du beau serpent noir avaient pris un ton de bleu plus soutenu.

— J'oublie toujours que votre vision diffère un peu de la nôtre. Tu préfères cela ?

— Je préférerais surtout savoir...

— Je sais que tu débordes de questions. Laisse-moi te donner les réponses à ma façon, sinon nous nous embrouillerons. Pour commencer, je te dirai que je sais tout de toi, et que je connais tes aventures. Durant ta période d'inconscience, je t'ai sondé, et j'ai tout appris de ce qui te concerne.

— Mais pourquoi ?

— La curiosité est un défaut – ou une qualité – que ma race possède aussi. De plus, je te cherchais.

— Moi ?

— Nous avons appris par hasard qu'un être était passé par de très vieux transmetteurs hors service. Nous voulions savoir comment, et pourquoi.

Les humains ont l'habitude, lorsqu'ils conversent, de suivre les jeux de physionomie de leurs interlocuteurs. Serpent Noir faussait tout. Impossible de lire quoi que ce soit dans ce regard de cuivre, ou sur cette bouche cornée. La voix harmonieuse ne me fournissait pas davantage d'indications. J'étais dérouté.

— Imagines-tu qui je peux être ? a demandé Serpent Noir.

— Je peux imaginer énormément de choses. Y compris que tu appartiennes à cette ancienne race, que Malémon appelait maudite. Les constructeurs de la porte.

— *G'édar ni Rédini*. Exact. Pour Augri ou Assmaâl Rôô, je serais une *Rédin*. Pour les Terriens, c'est plus complexe. Avec le temps, ils ont symbolisé notre race en un unique exemplaire : Satan, celui qui a tenté votre mère Eve.

— Il y a toujours un fond de vérité derrière une légende.

— Oh ! Celle-là a totalement déformé les faits. À l'origine, il n'y a guère eu qu'une très banale histoire de coucherie. C'est le cocu, Adam, qui a monté tout un conte.

— Amusante anecdote, mais je ne suis pas sûr que tu me dises toute la vérité. Le symbole du serpent est universellement haï sur la Terre, et les Ladiens l'abominent plus encore.

— Pour une autre raison. Honnêtement, nous avons un petit peu joué avec les humains, il y a bien longtemps de ça. C'est de là qu'est né ce symbole du serpent haïssable.

— Joué ?

— Quelques expériences, rien de plus. Blâmables, évidemment, mais ma race était déjà très évoluée quand la tienne grimpaït encore aux arbres. Vous expérimentez bien sur vos animaux, n'est-ce pas ?

— Mais il s'agit d'animaux, justement !

— À l'époque, Jérôme, un rat vous aurait aisément battus dans des tests d'intelligence...

Bien sûr. La bonne vieille tendance qui veut que le brillant se sente très supérieur au peu doué. Nous ne

demandons pas aux rats ou aux cobayes s'ils apprécient de se faire inoculer nos maladies...

— Nous étions jeunes et enthousiastes, a dit Serpent Noir. La recherche nous passionnait. En expérimentant un transmetteur de matière, nous venions de découvrir les mondes parallèles.

— La cabine de Lédenon !

— Oui. C'est le premier pas. Lédenon aurait pu trouver le passage entre les mondes. Mais c'est uniquement le hasard qui t'a fait franchir l'une de nos anciennes portes... Et ce petit homme n'inventera plus rien. J'ai fait une enquête. Il est mort d'une crise cardiaque en réalisant que tu avais disparu d'une cabine sans réapparaître dans l'autre.

Pauvre Lédenon. Tué par l'intensité de sa déception... À moins que...

— Non, Jérôme, cet homme est vraiment mort accidentellement. Nous ne sommes pas intervenus dans son destin. Mais j'avoue que nous l'aurions peut-être fait. Il est préférable que les mondes parallèles restent hors de votre portée. Nous vous avons laissé la Terre, nous avons aussi abandonné *Lada*, mais la plupart de ces mondes nous appartiennent.

— Ces mondes ?

— Il en existe une infinité. Tous plus ou moins semblables. Ma race est originaire, eh bien, disons du monde 1. La tienne du monde 2. C'est là que nous avons découvert les premiers simiens, et accéléré l'évolution d'une branche prometteuse. *Lada* est le monde 3. Nous y avons transféré des humains, et les produits de nos expériences génétiques. Hommes-animaux, hommes-plantes...

— Les *Exédiri* ?

— Exactement. Mais tu ne les as pas tous rencontrés. Il en existe beaucoup d'autres. Nous avons aussi implanté sur le monde 3 des hybrides nés de votre race et de la nôtre.

— Je commence à comprendre pourquoi personne n'aime les serpents !

Un drôle de petit bruit a résonné. Une sorte de gazouillis. Dans les yeux de cuivre, les étoiles fonçaient.

— C'est ma façon de rire, a expliqué Serpent Noir. Ma race possède aussi le sens de l'humour. En fait, nous sommes plus proches qu'on pourrait le croire à première vue.

Assez proches, en effet, puisque les croisements étaient possibles. Pauvres *Snaki*, rejetés par les deux races, comme tous les métis. Les uns les avaient relégués sur un autre monde, les autres les parquaient dans des enclos... Et ils vouaient un culte à leur serpent de père ! Ou de mère ? Comment s'effectuait cette hybridation ?

Dans les losanges de cuivre, les étoiles fonçaient de nouveau. Serpent Noir s'amusait. De moi ?

Pas télépathe peut-être, mais elle devinait mes pensées, la beauté à écailles, comme un adulte pourrait deviner celles d'un enfant.

Elle a répondu à la question que je n'avais pas posée.

— Humains et *Rédini* font leurs enfants de la même façon. Il y a eu des naissances d'hybrides chez les deux races. Tu veux que je t'enseigne la pratique ?

Je n'ai pas tellement bien réprimé mon sursaut. Est-ce que j'aurais envie de faire l'amour à ce serpent féminin ? Son étrangeté m'attirait et me rebutait à la fois.

Petit gazouillis. Tout à fait le pépiement d'un oiseau.

— Ça te plaira, Jérôme.

Oh, bon Dieu ! Oui, ça m'a plu. Un peu trop.

Une expérience extraordinaire dans le domaine du sexe. Le contact des écailles était soyeux, glissant et frais. Les longs doigts griffus ont fait chanter mes nerfs comme des cordes de violon. Et la fente *ad hoc* existait, cachée sous un repli de peau.

Elle m'a affolé, la belle dame serpent, elle m'a réduit en esclavage. J'aurais léché ses pieds de lézard. Et elle m'a amené à un tel paroxysme de jouissance que, avec un cœur faible, je n'aurais sûrement pas résisté.

Par son incroyable virtuosité, elle aurait pu enchaîner à ses fines chevilles écailleuses n'importe quel mâle normalement constitué. Moi compris.

— Alors, Jérôme ? Tu as aimé ?

Les étoiles orangées riaient.

Les sièges, qui avaient été transformés en lit par je ne sais quel tour de passe-passe, étaient revenus à leur forme première. Les murs en volutes écarlates viraient au gris perle.

J'ai demandé :

— Comment t'appelles-tu ?

Gazouillis avant la réponse.

— Serpent Noir, si j'ai bien compris ce que tu disais tout à l'heure ? (Elle se payait ma fiole, la beauté.) Je

m'appelle Rr'jhill.

A peu près imprononçable pour moi, ce nom. Comment faisait-elle pour parler français sans accent ?

— As-tu faim, Jérôme ? Je t'ai alimenté par piqûres, tu étais épuisé, mais peut-être aimerais-tu manger quelque chose de solide ?

J'ai réalisé que, depuis mon réveil, je n'avais plus pensé à ma géante fringale. Mais mes exercices amoureux me donnaient envie de refaire le plein. J'ai mangé, en bavardant avec Serpent Noir, des nourritures fort étranges.

Rr'jhill m'a appris que je me trouvais dans la soucoupe. Il ne s'agissait pas, comme je l'avais cru, d'un véhicule spatial – bien qu'elle puisse servir de machine volante aussi – mais d'un moyen de transport permettant d'accéder aux mondes parallèles. La soucoupe remplaçait les cabines améthyste, points de passage fixes, abandonnés depuis longtemps.

Rr'jhill a gazouillé.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi, à présent ? Tu ne crois pas que je devrais te tuer, pour éviter que tu bavardes trop ?

Je ne pense pas avoir eu vraiment peur. Difficile de craindre une femme – même serpent – avec laquelle on vient de faire l'amour.

— Je ne t'effraie pas ? (Gazouillis.) Tu as bien raison. Aucune raison de te tuer. Ce que tu pourras raconter sera sans importance. Personne ne te croira. Je pense que je vais te ramener, plutôt, mais où veux-tu aller ? Sur Terre, ou sur *Lada* ?

— Sur Terre, bien sûr !

— En es-tu certain ? Réfléchis bien. Nous pensons que ton monde d'origine est condamné. Vous avez trop vite progressé en technique, et trop lentement en sagesse... Vous vous suiciderez bientôt. De plus, après ton séjour sur *Lada*, je suis persuadée que tu te sentiras à l'étroit sur la Terre.

J'ai failli exploser de rage. *Lada* ! Eh bien ça ! Qu'est-ce que j'avais connu de si formidable sur *Lada* ? Un monde où j'aurais pu crever vingt fois ! Est-ce que je devais lâcher la civilisation pour le Moyen Âge ? À l'étroit sur la Terre ? Vraiment ! Je l'avais pourtant toujours trouvée assez vaste pour moi. Et, ces derniers temps, j'avais rêvé d'une existence pantouflarde comme du paradis. La Terre était mon monde. Moche peut-être, mais j'y avais mes racines.

Soudainement, le doute s'est insinué dans mes réflexions. L'existence pantouflarde, je la vomirais en une semaine. Depuis l'adolescence, j'avais toujours cherché plus loin l'herbe plus verte. Et c'était vrai que ma planète avait rétréci. Le même béton et les mêmes mégapoles se retrouvaient partout. Le même rouleau compresseur, aussi. Quelle que soit l'idéologie qui le meut, en dessous, les êtres saignent rouge. Quant au suicide collectif prophétisé par Rr'jhill, il était probable, en effet. Un jour ou l'autre, la guerre géante qui menaçait si longtemps éclaterait, et adieu Berthe ! En avant marche pour l'Apocalypse !

Les hommes n'étaient certes pas meilleurs sur *Lada*, mais pour s'entre-tuer, ils disposaient de moins de moyens. Pour saloper leur monde aussi. *Lada* était encore toute neuve, et la Terre déjà bien vieille...

Où trouverais-je, sur mon monde d'origine, l'amitié solide d'Augri ? La générosité de Jalina ? La tendresse sans complications de Sédi ? La loyauté de Kakrud ? Sur la parole de ces amis-là, j'aurais parié ma vie sans une hésitation. La parierais-je sans réticences sur celle d'un Terrien ?

Égoïsme, mensonge, lâcheté, indifférence sont les nouvelles vertus. Je ne les ai jamais appréciées. Dans le fond, ce qui me perdra, c'est que j'ai le goût du panache. Il y a bien longtemps que la Terre ne garnit plus son chapeau de plumes, et qu'elle a le geste étriqué au lieu de l'avoir large. *Lada* n'avait pas encore bureaucratisé les saloperies humaines. Tout y était encore possible, et même d'y vivre heureux. Ou d'y mettre des enfants au monde en sachant qu'ils hériteraient de mieux qu'un avenir en cul-de-sac...

— Prends ton temps pour faire ton choix, Jérôme, rien ne presse. Tu peux rester avec moi quelques jours. Je m'offrirai de petites vacances. Mon enquête n'est pas urgente.

— Enquête ? Tu ne serais pas poulet, quand même ?

— J'ai bien peur que si. Quelque chose d'assez analogue, en tout cas. Ça va mettre fin à nos bonnes relations ? Quel dommage ! Moi qui espérais t'enseigner encore une chose ou deux sur les rapports sexuels entre une *Rédin* et un humain. Tu n'es plus tenté ?

Sacré bon Dieu ! Si, je l'étais. Assez pour en baver d'avance, à dire vrai. Et sur les sensations que peut faire naître une langue bifide, je pourrais écrire un roman érotique impérissable...

Je montais vers la ville, en marchant d'un bon pas.

Serpent Noir m'avait déposé à proximité de la porte. Pas d'adieux prolongés, ni même d'embrassades. Prise de congé ultra-rapide. Je doutais de jamais revoir le beau serpent femelle. Mais je regretterais certainement Rr'jhill. Son souvenir ne s'effacerait pas de sitôt. L'expérience sexuelle que j'avais vécue était trop intense pour que je l'oublie aisément. Et je craignais de trouver très fades mes futures partenaires d'amour...

La ville n'avait pas changé. Elle m'attendait, cerclée par ses remparts. Un beau soleil printanier faisait briller ses toits vernissés.

Rr'jhill m'avait fourni des vêtements. Culotte et tunique de drap, bottes, plus une belle épée à garde ouvragée. Je représentais le parfait Ustilien en promenade.

Eh oui. J'avais opté pour *Lada*, et pas pour la Terre. En me jurant de ne plus penser à ce choix. Les regrets du genre : « j'aurais dû » sont stériles. J'espérais qu'Augri serait toujours d'accord pour m'emmener avec lui dans ses tournées. Je pensais que ce boulot me conviendrait très bien.

J'ai retrouvé le *Lynx Bleu* sans trop de peine, en demandant mon chemin à des passants. Le beau temps les avait rendus d'humeur amène. Le bruit du torrent m'a semblé familier et amical.

Je suis entré par l'écurie. Sans rencontrer Nilo, qui devait être occupé ailleurs. Mon petit cheval gris-bleu ne m'avait pas oublié. Il a henni pour m'accueillir, et a ronflé de joie pendant que je grattais, selon les rites, la base de sa corne.

La première personne qui m'a repéré quand j'ai franchi la porte de la cuisine, c'est Jalina. Elle a hoqueté de surprise, en lâchant un poêlon qui s'est fracassé au sol. Des éclats de faïence et des projections de sauce brune ont giclé partout.

— Jérôme !

L'instant d'après, j'étais serré sur une poitrine rebondie, et Jalina reniflait en m'embrassant.

— Puissante Mère ! Jérôme ! Nous t'avons cru mort ! Merci, Mère protectrice, merci !

Les cuisiniers me regardaient, la mine effarée, comme s'ils voyaient un revenant.

Jalina s'essuyait les yeux, et appelait son frère à pleins poumons :

— Augri ! Augri ! Viens vite !

Alerté par les cris et croyant à une menace, Kakrud est arrivé en courant, la main sur la garde de son épée. Juste sur ses talons, Astrine, Sédi, et un paquet de filles se sont bousculées pour franchir la porte.

Ma petite blonde sanglotait dans mon cou, Kakrud me bourrait de coups de poing, et les filles se disputaient pour m'embrasser.

Augri est entré.

— Qu'est-ce qui se passe ?

En voyant les yeux pâles s'allumer de joie, j'ai su que mon copain avait autant d'amitié pour moi que j'en avais pour lui.

Il a souri en m'étreignant.

— Quoi connerie ducon faire, ce fois ?

— Asseyons-nous, tu veux ? Si je dois tout te raconter, j'en ai pour un moment. Et je boirais bien un peu de vin.

Toute la maisonnée s'est serrée autour de la grande table. Les cuisiniers oublièrent leurs marmites, et personne ne pensait à nettoyer les débris du poêlon et les éclaboussures de sauce.

Je me sentais béat. J'avais retrouvé ma famille, et, manifestement, on allait tuer le veau gras.

Jalina remplissait prestement les gobelets. J'ai goûté le vin clair. Aussi gai qu'un rosé de Provence, mais moins trafiqué.

— Raconte ! a dit Augri, impatient.



J'ai entamé mon récit.

# LES CAGES DE BELTEM

LIVRE PREMIER

ACHERRA

L'homme qui traversait le champ de bataille, dans la lumière dorée du couchant, s'était battu dans le camp d'Acherra.

Celui des vaincus.

Gellert Galt avançait, à lents pas d'homme fatigué, enjambant les morts avec indifférence, et ne les voyant même plus, dispersant au passage des nuées de charros qui s'envolaient en criillant. Des petits charognards, pas plus grands que la main, et qui feraient un utile travail. Ces morts-là n'auraient pas le temps de sentir mauvais.

Les charros agglutinés luisaient contre le bleu assombri du ciel en taches de suie. Avant deux jours, il n'y aurait plus ici que des os à sécher au soleil.

Gellert marchait.

Il était grand, avec de larges épaules et des hanches étroites. La cagoule de sa cotte de mailles, rejetée en arrière, dégagait sa tête aux mèches couleur de bronze. Il portait la tenue noire des hommes du Dep Laccan, les deux cercles rouges enlacés d'Acherra ornant sa chasuble de cuir, et semblait revenir d'un travail de boucherie, tant il était éclaboussé de sang. Du sang sur la chasuble et la cotte, du sang sur les gants de métal, du sang sur les bottes cuissardes. La hache de guerre passée dans sa ceinture en était si encroûtée qu'on n'en voyait plus le tranchant. Il en portait des mouchetures jusque sur le visage, qui était beau, avec de hautes pommettes saillantes, un nez et une bouche bien dessinés, et des yeux gris bridés.

Quelle journée ! Tant se battre, et Acherra n'en était pas moins tombée. Il n'en éprouvait même plus de rancœur, la lassitude emportait tout. La guerre enfin terminée, et la terre prise, et bien prise. Les Proviens ne lâcheraient plus ce qu'ils avaient mordu. Laccan Acherra tué au combat. Un homme ayant servi cinq ans, et servi avec plaisir. Brave, aimable, et si généreux qu'il aurait donné sa chemise. À présent sa tête devait pendre à la selle d'Eller Prove. On la mettrait sur une lance pour la présenter aux portes de la ville. Madame Urrique serait bien forcée de les ouvrir, malgré sa haine. Il ne devait pas lui rester assez d'hommes valides pour garnir le plus petit morceau de rempart. À ces derniers combats avaient pris part des vieux bien en âge d'attendre dans leurs fauteuils que l'on vienne leur faire récit de la bataille, et des adolescents qui n'avaient même pas eu le temps d'apprendre à se battre. Une pitié ! Les Proviens avaient taillé là-dedans à plaisir.

Gellert eut un sourire sans joie qui lui retroussa les lèvres sur les dents comme un animal qui va mordre. Tout de même, on leur avait donné du travail ! Il y avait bien autant de tenues bleues de Prove que de noires d'Acherra dans cette plaine des morts. Et sa peau tirée entière de ce guépier ! Un vrai prodige. Vers la fin, alors que les Acherriens se battaient à un contre dix et plus, lui-même frappant de la hache à s'en démancher le bras tel un bûcheron fou, il avait eu le crâne effleuré d'une masse d'armes. Il s'était réveillé le combat bien fini, pour voir les Proviens regroupés prendre le chemin d'Acherra-la-ville en chantant victoire. Il ne lui en restait qu'une vive douleur lorsqu'il bougeait la tête, et un peu de sang dans les cheveux. Autant dire moins que rien.

Malgré le soir qui venait, il faisait toujours aussi baud. Les charros criaient plus fort, sur un ton aigre qui vrillait les oreilles. Il y avait des traînées pourpres et écarlates dans le bleu sombre du ciel, et le soleil arrivait sur l'horizon.

Gellert arracha ses gants, et essuya d'un revers de main la sueur sur son front. Penser à la soif ne ferait pas surgir de l'eau de cette plaine de terre rouge et craquelée, plantée de maigres buissons épineux. Il passa une langue sèche sur ses lèvres parcheminées.

Il se sentait vide, ne sachant que faire de lui-même. Retourner au Domaine Acherra ? Urrique ne serait que trop heureuse de voir revenir un des membres du Conseil de son mari. Mais il faudrait vivre avec les Proviens, ruser, sourire en recevant leurs ordres. Gellert s'y voyait bien mal. Il les haïssait trop.

Sans parler de cette question de religion !

Galt était né dans l'île de Colde, et les Coldiens n'ont pas de dieux, ils ne vénèrent que la Vie. Ils croient que l'essence vivante d'un mort passe aussitôt dans un enfant nouveau-né, ainsi et ainsi, comme les anneaux glissants

a une chaîne qui serait sans fin.

La déesse Alémi qui régnait sur Acherra était douce et bien peu gênante. Le Dep Laccan s'était-il jamais soucié de savoir qui priait ou ne priait pas parmi ses Suivants ? Il n'en serait pas de même avec Eller Prove. Il amenait dans ses bagages les Scienceux de l'Archèque et leur dieu Beltem. Un dieu cruel, jaloux et avide. Quant aux Scienceux... Qui ne suivrait pas les Cérémonies aurait à s'en repentir amèrement. L'idée de se plier à ces sottises levait le cœur de Gellert.

Cinq ans passés en Acherra, et dont il ne restait plus rien. La vie y avait pourtant été plaisante. Quelques escarmouches, la chasse, les Jeux, des sourires de femme. Il avait trente ans, à ce jour, et sa jeunesse allait commencer à s'éloigner de lui.

Passerait-il la mer pour aller servir en terre d'Offren ? Le Suellan d'Offren avait la réputation de bien payer ses Suivants. De facilement leur couper la tête aussi, à l'occasion. Bah ! Il aurait le temps de songer à cela demain. Le plus urgent, trouver de l'eau et un abri pour la nuit. Tous ces morts attireraient bientôt de gros charognards, puissamment armés en griffes et en dents.

Il buta contre une pierre et jura. Ses pieds enflaient dans ses bottes à tel point qu'il doutait de jamais pouvoir les retirer sans tailler dedans. Il n'avait pas trop l'habitude de la marche. Sa jument Magrile ! Robe vert doré, crinière d'or verdissant, et sa petite corne spiralée luisante comme un joyau. Belle comme une femme, et pleine de malice. Quel Provien la monterait, à présent ? Que la pourriture le prenne !

Il approchait de la frange des combats, et les morts devenaient moins nombreux. Les charros tournoyaient dans le ciel en nuées épaisses. Si petits, tout en ailes et en becs. D'où étaient-ils venus, innombrables comme des grains de sable sur une grève ? On pouvait rester sans en voir un seul durant des jours.

Gellert sursauta. Une voix faible appelait :

— Frère ! Frère !

Un jeune homme blond portant la chasuble noire aux cercles rouges d'Acherra gisait, la tête appuyée sur un quartier de roc. Pas plus de vingt ans, et le ventre ouvert d'un coup de glaive. La terre, sous lui, était détrempeée de son sang.

Une bien mauvaise blessure.

Gellert s'approcha.

La mort avait déjà posé sa main sur le visage du garçon, tendant la peau sur les pommettes, creusant les yeux, pinçant les narines.

— Frère, as-tu de l'eau ? J'ai si soif !

— Et où aurais-je de l'eau ? dit Gellert, doucement.

— Ah ! Je crois que je vendrais ma mère pour boire. J'ai fait le mort, lorsque ceux de Prove sont passés pour finir les blessés. Ce n'était pas une bonne idée. J'ai eu bien le temps de la regretter ensuite.

Son visage se tordit de douleur, et il serra les mâchoires sur un gémissement. Il tenta de redresser la tête.

— La bataille ? Avons-nous perdu ?

— Perdu et bien perdu, dit Gellert, et messier Laccan tué.

— Alémi protège Acherra ! Ces pourris de Prove !

— Qu'ils crèvent, acquiesça Galt, avec conviction.

Les deux hommes se turent un moment.

Gellert s'était agenouillé auprès du blessé. Celui-ci tendit la main, et le tira faiblement par la manche.

— Frère, rends-moi service, achève-moi.

— Allons, dit Gellert, en souriant, tu peux guérir, et tu auras une belle cicatrice à montrer pour prouver que tu t'es bien battu. J'ai vu de pires blessures dont on réchappe.

Tout en parlant, il tirait son poignard. Il en passa brusquement le fil sous le menton du blessé. La tête se renversa en arrière, tandis qu'un flot de sang jaillissait. Gellert essuya la lame, et la remit au fourreau. Il se releva en soupirant. Triste besogne.

— Que ta prochaine vie te soit douce, frère, dit-il.

Il faisait nuit noire lorsque Galt atteignit un groupe de maisons basses à petites fenêtres, bâties de roches brutes jointoyées de mortier, et aplaties sous leurs toits de tuiles disparates. Trois ou quatre masures serrées autour d'un puits, et qui semblaient désertées. Pas un bruit, pas de fumée aux cheminées.

Gellert se pencha sur la margelle moussue et fit remonter le seau. La pleine lune reflétait sa face ronde dans l'eau noire. La chaîne rouillée grinçait. Il but à longs traits, et versa le reste de l'eau sur sa tête. Il poussa du pied une porte fortement entaillée et qui battait sur sa clenche.

La pièce était étroite, faiblement éclairée d'une petite lumière et les murs enfumés. Une table grossièrement

La pièce était noire, faiblement éclairée d'une petite lanterne et les murs étaient d'un blanc grossièrement équare, des bancs de bois usés, un coffre aux ferrures luisantes dans un coin, un lit, et l'âtre, avec sa marmite noire sur un trépied. Personne ici. Gellert soupira. Il aurait donné beaucoup pour un morceau de pain.

Les Proviens avaient dû passer par là avant lui.

Il y eut un bruit faible, et un corps surgit soudain en rampant de dessous le lit, puis se redressa. Une jeune Paisanne, brune, avec un large et plaisant visage et de vifs yeux noirs. Gellert lui sourit, et elle plongea dans une révérence polie.

— Pardonne-moi, messier, je m'étais cachée en t'entendant. Il vaut mieux savoir qui entre chez vous, en ces jours. Mais tu es le très bienvenu, et ma maison est la tienne.

— Peux-tu me trouver quelque chose à manger ? demanda Gellert...

— Ils ne nous ont laissé que les yeux pour pleurer, et, le plus souvent, même pas cela, mais attends...

Elle ouvrit une cache habilement dissimulée sous une pierre de la muraille et en tira une demi-tourte et un reste de pâté qu'elle posa sur la table.

Galt s'assit sur le banc et allongea ses jambes avec un soupir d'aise. Il tailla le pâté et le pain, et dévora.

La fille brune le regardait sous ses cils baissés.

— Ils sont passés par chez nous ce matin à l'aube. Ils ont tué tout ce qui bougeait et emporté tout ce qu'ils pouvaient prendre. Mon père m'avait cachée dans le foin, si bien enfouie que je n'entendais rien. Je l'ai retrouvé égorgé, le nez coupé, et la bouche agrandie d'une oreille à l'autre. Des morts, partout, et jusqu'au petit Péri, un enfant de six ans, enfourché comme une botte de foin ! J'ai traîné tout le jour des cadavres aux carrières, de crainte des fièvres. Plaisant travail, pour une fille ! Quand je pense à mon père... Même pas enterré ! Les charros lui suceront les os ! Et quel mal leur avons-nous fait, messier, à ces pourris ?

— Nous leur ferons payer les intérêts, quelque jour, ne t'inquiète pas.

Gellert disait cela pour la reconforter, mais il n'y croyait pas lui-même.

Une fille jeune, et la guerre était passée sur elle pour la première fois. Ce n'est jamais une expérience agréable. N'empêche que la revanche n'était pas pour demain.

Il se leva, et détacha de son cou une chaînette d'or à maillons plats. Il la posa sur la table.

La fille secoua la tête, dans un mouvement farouche qui fit voler ses cheveux.

— Non, messier ! Reprends cela ! Tu t'es battu avec notre Dep.

— Laccan Acherra est mort, dit Gellert, durement. Garde cette chaîne.

— Messier Laccan... Mort ! Un Dep si juste, qui ne faisait jamais tort à personne. Alémi l'accueille dans la Joie !

— Tu ferais bien d'oublier ce nom, et d'apprendre celui de Beltem. C'est ce qu'il faudra dire, à présent, dans tes prières.

Il ne lui voulait que du bien, et avait parlé en toute sincérité. Il fut surpris de la voir reculer en portant ses mains jointes à son front.

— Alémi te pardonne. Tu parles bien mal, messier.

Gellert la prit par les épaules.

— Voyons, ne fais pas la sottise. Il faut bien comprendre que...

Mais, en regardant les longs cils brillants, les joues rondes, et la bouche renflée, il oublia ce qu'il voulait lui dire. Il l'attira contre lui et se pencha.

Les lèvres s'ouvrirent, douces et consentantes, et deux bras se nouèrent à son cou.

C'était comme l'eau fraîche du puits, comme le pain sur la table. Une nourriture pour le corps, et tellement nécessaire.

Il ne pensait plus.

Il souleva la fille brune, et la porta sur le lit.

\* \* \*

Depuis deux jours, Urraque Acherra se tenait si raide qu'elle semblait porter sa tête sur un cou de bois. Elle parlait sec à ses proches, et fort peu. Elle savait que, si elle cessait un instant de maintenir en esprit cette barre de fer rigide qui lui gardait l'échine droite, elle s'effondrerait et se mettrait à hurler en battant les murs.

Ces Proviens dans sa demeure, et à sa table !

La bile lui remontait dans la gorge. Elle en avait des envies de cracher.

La tête de Laccan au bout d'une lance !

Son époux depuis plus de vingt ans, tendrement aimé, et qui ne l'avait jamais délaissée pour en courir de plus

jeunes. Malgré toutes ces années de vie commune, leurs nuits restaient aussi ardentes qu'au premier jour. La douleur lui mordait le ventre comme si elle avait bu de l'acide.

Depuis le début de cette guerre, elle avait vieilli, elle qui était demeurée si belle, en dépit de ses quarante ans, et que les hommes regardaient toujours avec plaisir.

Son fils aîné, Blanquart, tombé dans les premiers combats !

En mille ans de vie, elle ne pourrait pardonner. La haine l'étouffait. Elle n'avait jamais aimé la chasse, à cause de l'angoisse des animaux traqués, et elle sentait qu'elle laverait ses mains dans le sang d'Eller Prove avec délice. Elle durcissait d'instant en instant, comme une poterie mise à cuire au four.

On frappa à la porte, et Mate apparut, portant un bol qui fumait, son gros visage tout renfrogné.

— Madame Urraque, tu ne manges rien aux repas, je l'ai bien vu. Prends au moins ce bouillon.

— Je n'ai pas faim, Mate.

— Prends-le, je te dis. Qui défendra Acherra, si tu tombes malade ?

Mate lui mit de force le bol dans les mains. Urraque but un peu, sans plaisir. Elle n'avait jamais su résister à cette Œuvrière qui la servait depuis l'enfance.

— Ces Proviens, dit Mate, aigrement. Cela grouille aux cuisines comme autant de cafards ! On ne peut se pencher sur une marmite sans qu'ils vous soufflent dans le cou. Bien sûr, ils crèvent de peur à l'idée qu'on pourrait mettre du poison dans la soupe de Prove. Et, Alémi me pardonne, je le ferais bien volontiers. Qui nous délivrera de cette engeance ?

— Je ne sais, dit Urraque, avec lassitude. Tous nos Valets morts, ou peu s'en faut. Qui combattrait ? Les Œuvriers ou les Paisans ?

— Ils y viendront peut-être, ma dame. Que nous ayons seulement quelqu'un à suivre ! Blanquart... Et Augier qui n'a que dix ans... Quelle pitié !

— Ne me parle pas de mes fils, dit Urraque, sèchement. (Puis elle ajouta, d'un ton plus doux :) Augier est si pénible, ces jours-ci. Il bout de rage, et ne sait pas dissimuler ses sentiments. J'ai peur pour lui.

— Ils n'oseraient...

— Ce qu'ils oseraient ou n'oseraient pas, tu ne le sais, et moi non plus. Ils sont les maîtres, à présent. Laisse-moi, maintenant, va.

Mate sortit, emportant le bol.

Urraque fit quelques pas au hasard dans la pièce, et s'assit à sa coiffeuse. Le miroir rond la regardait. Un bel ouvrage du syndat des Verriers, orné de guirlandes de feuilles. Elle avait eu plaisir à s'y mirer, autrefois.

Ce visage !

Étroitement enserré dans le voile noir des veuves. Le teint gris, les joues creuses, les lèvres décolorées, et ces yeux brun-roux, marqués de cernes sombres. Un regard de bête piégée. Elle aurait voulu pouvoir pleurer, mais les larmes ne venaient pas.

Hittise, aussi, gardait les yeux secs. Urraque n'osait plus la regarder, tant elle ressemblait à Laccan. Les boucles noires, les yeux bleus, et jusqu'au dessin de la bouche. Le double d'une tête d'homme sur ce tendre visage de jeune fille.

Et Aimegarde... Son promis, Egelan Ferne, avait été tué à la bataille, et elle se désolait sans rien dire. Une fille si douce, si gaie. Maintenant, elle avait toujours la bouche pincée.

Comment rendre à ces Proviens tant de bienfaits ? La haine n'est pas bonne, elle vous cuit sur un feu lent, mais qui peut l'éviter ?

Elle se leva pour venir s'accouder à la fenêtre.

La chaleur ne faiblissait pas. Les arbres du jardin enclos, immobiles, grésillaient d'insectes. Un oiseau passa, tournant, puis remonta d'un coup d'ailes dans le bleu où il se perdit. Bientôt le soir, et il faudrait présider le repas, Eller Prove assis en face d'elle, à la place de Laccan. Elle aurait voulu être cet oiseau, et disparaître à jamais dans l'azur du ciel. Un bruit venant du couloir la tira de sa songerie morose.

Un pas inégal de boiteux, annonçant la venue de Samber Haumerune, le Stuteur d'Augier.

Urraque se redressa. Aucune visite n'aurait pu lui faire plus plaisir. Samber était un homme de grande sagesse. Laccan avait apprécié ses conseils. Toujours plongé dans ses livres, écrivant lui-même, il avait enseigné tous les enfants Acherra, et ses élèves l'aimaient.

Samber entra, tirant sa jambe raide.

Un bel homme, en dépit de ses cinquante ans. Les épaules larges et le ventre toujours plat, des cheveux noirs à peine touchés de blanc, un grand front, et des yeux sombres au regard calme.

— Madame, dit-il, je ne voudrais pas ajouter à tes soucis, tu en as déjà bien assez, mais il faut que je te parle

d'Augier.

Urrique lui désigna un fauteuil et s'assit elle-même en face de lui.

— Que se passe-t-il, Samber ? Je sais bien qu'Augier devient difficile...

— Plus que difficile, madame. Il vient d'attaquer un Provien dans la cour, sous le prétexte d'avoir été bousculé, et il a tenté de le percer de son poignard. Le Provien n'était pas mauvais homme, il s'est contenté de l'envoyer cogner contre le mur, et l'a, bien sûr, désarmé sans peine. Mais Eller Prove, averti de l'incident, m'a fait renvoyer l'enfant entre deux gardes, en me faisant dire, je cite : « d'avoir à tenir ce chiot enragé en laisse ». Madame, je suis inquiet pour Augier.

Urrique, le cœur serré, garda un moment le silence. Cette crainte ne rejoignait que trop bien la sienne. Augier était bien le fils de Laccan. Ce caractère entier, sauvage autant que généreux. Comment lui faire comprendre qu'il était maintenant nécessaire de composer avec l'ennemi ?

— Ne peux-tu le raisonner, Samber ?

— Sur ce sujet, il refuse de m'écouter, et je ne suis peut-être pas tellement convaincant. Je n'ai guère de sympathie pour ceux de Prove.

— J'irai lui parler, dit Urrique en soupirant. Où est-il ?

— J'ai dû l'enfermer dans sa chambre. Il se mordait les poings de rage, en jurant qu'il tuerait Eller.

— Je voudrais bien le tuer moi-même, dit Urrique, sombrement. Samber, que va-t-il advenir de nous ? Je suis si lasse. Je n'arrive même plus à penser.

— Il faut attendre, madame, attendre et prendre notre mal en patience. D'une façon ou d'une autre, le temps arrange tout. J'ai au moins appris cela. En se révoltant contre l'inévitable, on ne blesse que soi-même. Mais je reconnais qu'ils ne nous feront pas la vie douce.

— Tu as vécu en terre provienne, autrefois, Samber ?

— Cinq ans, et deux ans au temple, parmi les Scienceux, pour accroître mes connaissances.

— Comment sont-ils, chez eux, et dans la paix ?

— Des gens comme tous les autres, madame, parfois bons et parfois mauvais. Plus rigides, plus conformistes, moins insoucians et moins portés à la gaieté que les Acherriens. Ils ont le goût de l'ordre et de la force et laissent les Scienceux diriger leurs vies. Ceux-là sont sans tendresse.

— Vont-ils nous imposer leur foi, Samber ?

— Je le crains. À dire vrai, il ne leur sera pas possible de faire autrement. Ils n'ont jamais appris à être tolérants.

— Alémi protège Acherra !

Bien qu'il ne fût pas croyant, Samber répondit doucement :

— Alémi nous protège.

\* \* \*

Gellert passa les portes d'Acherra-la-ville au matin, parmi un flot de Paisans se rendant au Marché.

Après réflexion, il avait décidé de rejoindre le Domaine.

Il ne serait pas décent d'abandonner la veuve du Dep en ces jours de misère. Durant un temps, il tâcherait de supporter ces Proviens. Mais il devait bien admettre que cela lui serait difficile. Toutes ces tenues bleues marquées du Serpent dans les rues ! On ne risquait pas d'oublier qu'ils étaient vainqueurs. Arrogants, insolents, bousculant les Paisans à plaisir, jurant Beltem et Prove pour une charrette en travers du chemin. On ne voyait, on n'entendait qu'eux.

Si Galt s'était laissé aller à la colère, il se serait bien battu dix fois avant d'atteindre le Domaine Acherra.

Il passa le portail, après avoir dû décliner son identité et eut le plaisir d'entendre l'un des gardes dire à un camarade :

— Il en reste encore, de ces Suivants du Dep ? Je croyais que nous les avions tous tués.

Gellert faillit revenir sur ses pas pour botter les fesses de l'insolent, puis, haussant les épaules, il poursuivit son chemin. Il y aurait sans doute bien d'autres couleuvres à avaler.

Galt passa un grand moment aux bains, et, décrassé, rasé, vêtu de frais, monta vers les appartements d'Urrique.

Il portait une chemise écarlate sous la chasuble noire, une culotte noire collante, et des bottes courtes, si bien cirées qu'on aurait pu les prendre pour miroir. Ses cheveux couleur de bronze, lavés et taillés sous les oreilles, luisaient et se retroussaient un peu aux extrémités.

Il avait fallu répondre à des exclamations joyeuses, des bourrades amicales, des questions.

— Gellert ! Tu t'en es tiré !



— Fils de garce ! J'ai toujours dit que tu étais marié avec la chance.

— Galt, le Dep ?

— Gellert, cette bataille ?

Mais il ne restait là que des hommes déjà d'âge.

Partis, tous les bons camarades. Parti, Etiambre, le compagnon des beuveries. Parti, Sauban, qui savait toujours faire tomber les dés sur la bonne face. Parti, Jaumerais, qui avait une si belle voix et ne refusait jamais de chanter. Le pire de tout, c'était bien les Salles Basses, où traînaient encore les ombres des amis tués, pleines à déborder de Proviens.

*Décidément*, songeait Gellert, *je ne m'y ferai pas*.

En traversant les couloirs, il rencontra une fille blonde en longue robe verte qui poussa un cri de joie :

— Gellert ! Tu es vivant !

Elle courut à lui et lui posa un baiser léger sur les lèvres. Galt sourit et la retint par les épaules.

Une des Suivantes d'Urraque, Rosalde Ferne.

Il l'avait eue bien des fois dans son lit. Une bonne compagne de plaisir, ardente, aimant les hommes et ne s'en cachant pas. Elle passait de bras en bras, au gré de sa fantaisie, jamais attachée, mais jamais collante. Gellert l'aimait bien.

— Qui te comble, à présent, petite gueuse ? demanda-t-il. Un Provien ?

— Ils ont de beaux hommes, admit-elle, mais je n'en voudrais pas.

Elle glissa sa main dans l'échancrure de la chemise de Galt, et fit courir ses doigts sur la peau.

— Toi, peut-être, si tu n'as pas oublié le chemin de ma chambre.

— Je n'ai pas oublié, dit Gellert.

Il l'attira contre lui, mais elle se dégagea prestement.

— Ce soir, mon frère, dit-elle.

Elle s'enfuyait, légère, sa longue robe balayant les dalles.

Gellert secoua la tête en riant. Cette petite garce de Rosalde ! Aguicheuse, sachant se faire désirer. Il n'oublierait pas le rendez-vous.

Mate fit entrer Gellert dans la chambre d'Urraque, et il resta saisi en voyant la veuve du Dep, Comme elle avait vieilli, en si peu de jours ! Son voile noir lui rapetissait le visage.

Il plia le genou, mais elle courut à lui pour le relever et l'embrasser avec affection.

— Gellert ! Je ne pensais pas te revoir. C'est une grande joie.

— Je ne pensais pas te revoir non plus, ma dame, sinon dans ma prochaine vie.

— Resteras-tu en Acherra ? Nous aurions grand besoin de toi.

— Je resterai, ma dame.

— Je t'en remercie.

Suivant la coutume, la mort du Dep libérait ses Suivants. Les paroles échangées engageaient Galt pour un nouveau contrat.

Il y eut un silence, et Gellert détourna son regard des yeux roux angoissés qui lui faisaient face.

Une question flottait entre eux, informulée. Urraque avait toujours été directe. Elle la posa brusquement :

— Laccan ? Raconte !

Galt dut s'exécuter, bien à contrecœur. Il avait redouté cette entrevue. Comment fait-on à une veuve le récit de la mort de son mari ?

Les Proviens voulaient Laccan Acherra vivant.

Ils avaient tenté de le prendre, et perdu tant d'hommes dans l'affaire qu'ils en avaient bientôt trouvé le prix trop élevé.

Eller Prove avait fait appeler les Archers.

Gellert, qui, à ce moment-là, défendait sa vie à la hache, entendait les traits siffler à ses oreilles, et ne pensait pas s'en tirer.

Le Dep Laccan avait fini plus hérissé de flèches qu'une pelote l'est d'épingles.

Urraque avait écouté sans mot dire, tordant entre ses doigts les franges de sa ceinture. Des larmes apparurent dans ses yeux, débordèrent, puis elle se mit à sangloter, la tête dans ses mains, avec une violence qui la secouait tout entière.

Gellert était à la torture, ne sachant que faire ni que dire.

Mate s'approcha et lui mit la main sur le bras.

— Il vaut mieux partir, messier Galt. Et ne te fais pas de reproches. Madame Urraque avait grand besoin de

pieurer. Elle sera mieux ensuite.

Gellert se leva avec soulagement.

Il quitta la chambre, qui retentissait de cris inarticulés, comme on prend la fuite.

Le repas du soir réunissait Proviens et Acherriens. Comme membre du Conseil du Dep, Gellert avait sa place à la table de dame Urrique.

Il fut surpris en revoyant la salle. On avait remplacé les cercles rouges d'Acherra ornant le mur du fond par le Serpent doré de Prove. Travail fait à la hâte, et par un artiste peu doué. Le Serpent avait un air minable et difforme qui fit sourire Galt.

Et qui, par la Vie, avait ainsi bizarrement agencé cette table ? Les Proviens à un bout, massés autour d'Eller, Urrique, ses filles et ses Suivantes à l'autre, et les Acherriens mâles au milieu, comme un mur de séparation.

Gellert s'assit sur le banc de bois, à côté de Samber Haumerune.

Les lumières incrustées au plafond éclairaient brillamment la vaste pièce. La longue table de bois sombre luisait doucement.

— Bel ordonnancement des convives, souffla Gellert à son voisin. Qui en a décidé ainsi ? Prove ?

— Coutumes différentes, répondit Samber. Ils ne se mélangent pas avec leurs femmes. Si nous étions en terre provienne, madame Urrique et ses Suivantes dîneraient dans une pièce séparée.

— Plaisante mode ! Mais ils doivent bien quand même se mélanger de temps à autre, sinon la race s'en éteindrait. Quelle chance pour nous !

Samber étouffa un rire.

— Ils tiennent la femme pour créature inférieure. Il ne faut pas oublier que Beltem est un dieu mâle.

— Oui bien, dit Gellert.

Il regardait Eller Prove, trônant dans le fauteuil du Dep Laccan.

Un gros homme roux. Bajoues et panse débordante. Il portait la barbe, ce qui n'était pas habituel, et les cheveux jusqu'aux épaules. Tout ce poil rouge lui donnait un air sauvage. Ses yeux verts, mauvais, ressemblaient à ceux d'un grand chat des bois. Par instants, les éclats de sa voix tonitruante couvraient le bruit des conversations entrecroisées. Bouffi, mais du muscle tout de même.

*Sûrement pas facile à abattre*, songea Gellert.

On débarrassa les bols, qui avaient contenu une soupe froide, pour servir les rôtis et des ragoûts épicés fumants. Un gigantesque plat de riz safrané accompagnait le sanglier, présenté entier et mariné au vin.

Eller Prove bâfrait, empoignant la viande à deux mains, des éclaboussures de graisse dans la barbe, et sa chasuble bleue déjà constellée de taches. Il vida d'un trait sa coupe, et la fit remplir. Il avait le visage cramoisi et dégoulinant de sueur.

Il s'essuya le front d'un revers de manche, et sa grosse voix couvrit toutes les autres pour s'adresser à Urrique :

— Ah, madame, quelle chaleur en ta terre ! On y cuit comme un poulet à la broche.

— Que n'es-tu demeuré à Prove, messier Eller, au frais !

Il y eut des sourires parmi les Acherriens, et Rosalde Ferne étouffa un fou rire sous sa main. Ses yeux verts luisaient de gaieté. Elle battit des cils à l'intention de Gellert.

Le repas s'achevait. On avait apporté les desserts et les fruits, et les célèbres pêches d'Acherra répandaient une odeur suave.

Un Provien à grand nez parlait à son voisin de la dernière bataille. Dans un silence, un fragment de phrase résonna subitement :

— ... des jeunots. J'en ai taillé un en pièces qui tenait son armé comme un manche de balai.

Les yeux gris de Gellert noircirent de rage. Des enfants de moins de seize ans avaient pris part à ce dernier combat. Et bien sûr qu'ils ne savaient pas se battre.

Le Provien continuait, serrant sa bouche mince avec dédain.

— Et je ne les crois pas très courageux. Nous n'avons guère eu de peine à les battre.

La colère accumulée par Galt au cours de la journée se cristallisa. Il se leva, et dit d'un ton qu'une rage froide rendait glacé :

— Avec la permission de madame Urrique, je te prouverais bien le contraire, Provien !

Le dernier mot avait claqué comme une injure.

Les conversations s'étaient tuées. Toute la table regardait Gellert et son antagoniste qui s'était levé à son tour. Urrique commença :

— Je...

Eller lui coupa grossièrement la parole :

— *Je décide seul ici de qui se battra ou ne se battra pas, mais je serais assez disposé à permettre que messier*

— Je décide seul ici de qui se battra ou ne se battra pas, mais je serais assez disposé à permettre que messier Aubelat te donne une leçon, Acherrien.

— Je suis coldien, dit Galt. Je sers en Acherra par libre choix et non par naissance, et je ne prends mes ordres que de madame Urraque. (Et il répéta :) Avec ta permission, ma dame ?

Sous l'affront, le rouge était monté au visage d'Urraque. Elle répondit avec beaucoup de conviction :

— Je te la donne, Gellert.

Le regard vert de Prove, rétréci, les observait avec une attention mauvaise. Gellert venait de se faire un ennemi sérieux. Le gros dit :

— Vous vous battrez demain, à quare de l'après-mi-jour. Quelles armes ? Galt se tourna vers son adversaire :

— À ton gré, messier, puisque tu as mis notre courage en doute, mais combat à mort.

Aubelat aurait dû lui renvoyer poliment la balle et proposer à son tour le choix à l'offensé, mais il répondit vivement :

— À la hache, et à pied.

À la rapidité mise dans cette réponse, au sourire satisfait d'Eller, Gellert comprit fort bien qu'Aubelat devait être bon à cette forme de combat. Il s'amusait. Lui-même aurait choisi cette arme avant toute autre.

Samber Haumerune fut réveillé peu avant l'aube par une douleur lancinante dans sa mauvaise jambe. Une bien vieille blessure, datant de sa jeunesse, et qui pourtant le tourmentait encore.

Il se leva pour s'approcher de la fenêtre.

En raison de sa tâche, il n'habitait pas les Salles Basses, et avait sa chambre près de celle de son élève, dans les appartements d'Urraque.

Un souffle d'air plus frais passait sur le jardin. Du ciel encore sombre naissait une promesse de clarté, et des pépiements d'oiseaux annonçaient les cris éclatants qui salueraient le matin.

Samber revint en boitillant vers sa table, et désentortilla l'épais chiffon noir qui masquait sa lumène.

Une chose si familière, et pourtant, quelle merveille !

Un bloc doré, si brillant qu'on s'y blessait les yeux. Cette luminescence s'éteindrait avec le jour pour renaître dans l'ombre.

On ne les trouvait qu'en terre d'Offren, et le Suellan en faisait commerce.

Malgré leur prix élevé, elles avaient peu à peu remplacé partout les chandelles. Autant dire que le Suellan ne souffrait pas de pauvreté !

Samber passa sa paume sur la pierre soigneusement polie. Il aurait tout donné pour percer son mystère. D'où venait cette clarté, emprisonnée dans la roche translucide ? On disait que les Scienceux étudiaient cela. Des hommes de grand savoir, il fallait bien le reconnaître. Mais leur horizon à jamais borné par Beltem. Dommage.

Samber s'habilla en grimaçant. Son genou refusait de plier, et irradiait d'une douleur aiguë à chaque mouvement un peu brusque. Il aurait bien parié qu'un orage s'abattrait sur la ville avant la fin du jour.

Un autre mystère.

Comment le corps savait-il ce que l'esprit ne pouvait nullement prévoir ? Tant de choses inexplicables ! Etudes ou recherches n'apportaient que bien peu de connaissances.

Samber attirait à lui un gros livre relié de cuir lorsque deux petits coups résonnèrent à la porte. La tête d'Augier passa par l'entrebâillement.

— Je peux entrer, messier Samber ? Je t'ai entendu te lever.

— Tu ne dormais donc pas, Augier ? Il est encore bien tôt. Mate ne sera pas contente si elle ne te trouve pas dans ton lit.

L'enfant se faufila dans la pièce. Encore en chemise, pieds nus sur les dalles, et ses boucles brunes emmêlées et ébouriffées. Mais les yeux roux, si semblables à ceux d'Urraque, étaient vifs et bien réveillés.

— Je ne pouvais pas dormir, et il y avait un loubre dans ma chambre.

Un loubre ! Oui bien ! Un animal mythique, que les Œuvriers révéraient. On disait les maisons fréquentées par un loubre marquées du signe de la chance. Mate avait dû raconter des histoires au garçon.

— Tu sais bien que les loubres n'existent pas, Augier.

— Ils existent ! Et il y en a un qui vient dans ma chambre. Je l'ai vu !

Augier parlait avec une conviction absolue. Samber haussa les épaules. Après tout, pourquoi réprimer l'imagination d'un enfant ? Il entra dans le jeu et demanda gentiment :

— À quoi ressemble-t-il ?

— Comme un chat, mais plus petit. Ses oreilles sont rondes, et sa fourrure bleue avec des traits noirs. Une fourrure si douce ! Comme de la soie. Et il y a des petites tiges minces qui sortent de ses oreilles, avec de drôles de coupelles au bout. Toutes bleues, on dirait des fleurs, et des fois, elles bougent, comme ça.

L'enfant parlait avec ardeur, et dessinait l'animal avec les mains. Il fit onduler ses doigts pour imiter le balancement d'un végétal sur sa tige.

Comme Augier avait bien raconté cela ! Il voyait certainement l'animal, du moins en esprit, sinon avec les yeux.

Samber soupira. L'enfance ! Cet âge de la loi absolue. Et comme disparaît vite cette fraîcheur innocente. C'est si court, une vie d'homme. Allons ! Cette peste de jambe le rendait morose. Il revint à son élève.

— Tu le vois souvent, Augier ?

— Pas très. Il reste longtemps sans venir, et des fois, il est là deux ou trois jours de suite. Ce matin, il m'a parlé.

— Parlé ?

— Oui. Il m'a dit : « Il ne faut pas pleurer, tout ira bien. » Tu crois que c'est vrai Samber ?

— Tu pleurais, Augier ?

Samber, distrait, n'avait retenu que ces mots de la phrase de son élève.

— Je ne pleurais pas, dit l'enfant, avec violence. (Puis il baissa la tête et ajouta :) Enfin, si, un petit peu. Je pensais à mon père, et puis, ces Proviens... Tu comprends, c'est comme quand j'ai failli mourir sous le sable, dans la carrière. Une chose si lourde qui vous écrase, on ne peut même plus respirer. On se débat, on voudrait bien sortir, mais il n'y a rien à faire.

Samber sursauta.

*L'expérience du désespoir, chez un garçon de dix ans ! Inimaginable !*

Et comment le protéger ? La guerre... Cette déraison. Acherra avait été une terre paisible. La pourriture sur Prove !

Samber se croyait parvenu à l'âge où l'on ne sait plus haïr, et il aurait effacé les Proviens d'un geste de la main s'il l'avait pu. Un enfant doit vivre dans la joie.

Il vint à son élève, et le prit par les épaules. Il fit l'un des rares mensonges de sa vie :

— Tout va s'arranger, Augier, je te le promets. Tu verras, tout va s'arranger.

Mais il avait honte de lui-même.

L'enfant le regardait, les yeux brillants, un sourire aux lèvres, toute confiance. Et que faire d'autre que lui rendre l'espoir, même si l'on savait que rien ne s'arrangerait, bien au contraire !

— Va t'habiller, Augier, puis nous irons déjeuner. Il va être temps.

Le garçon fila vers la porte, mais, avant de sortir, il se retourna :

— C'est vrai que messier Galt se bat aujourd'hui avec un Provien ?

— Oui, c'est vrai.

— J'espère qu'il le tuera, dit sauvagement l'enfant, avant de refermer le battant.

« J'espère qu'il le tuera. » Samber devait entendre ce souhait répété bien des fois. Dit par Hittise, avec violence, ses yeux bleus étincelants. Dit par la douce Aimegarde, dont la bouche se pinçait. Dit par Urraque, sur un ton de prière.

Et bien d'autres...

Ce jour-là, Galt porterait les espoirs d'Acherra. Samber comptait bien lui-même voir le Provien abattu.

\* \* \*

Haumerune descendait vers la ville basse. Il se sentait d'humeur gaie, et sifflotait un petit air sur trois notes.

Partie, la douleur dans son genou.

Il avançait de son pas inégal, se frayant un passage au milieu de la foule.

Comme toujours, le quartier commerçant était très encombré. Les longues robes des femmes et les chemises des hommes dessinaient des taches colorées, plaisantes au regard. Du vert, du rouge, du violet. Et, çà et là, le bleu éclatant des chasubles proviennes.

Passants, chevaux, charrettes, emplissaient la rue pourtant large, où se côtoyaient Œuvriers et Vales, Marchands et Paisans.

Une joyeuse bousculade, des cris, des exclamations.

Devant les boutiques, des tables et tréteaux offraient un étalage varié de marchandises, et les chalands s'y pressaient. Ici des lumènes, là des bijoux, plus loin des livres. Des statuetstes en bois précieux venues de la terre ivalienne voisinaient avec les lourdes soies tissées à Chauron. Tout cela était présenté avec art, et disposé de façon à susciter la convoitise.

Samber se laissa tenter par l'étal d'un orfèvre, et acheta un collier après un âpre marchandage. Beau bijou, finement travaillé, chaque maille emprisonnant une perle. Il l'avait payé plus cher qu'il aurait dû se le permettre, mais il le fermerait lui-même sur le cou rond d'Aura.

Il quitta le territoire des Marchands pour entrer dans le quartier Ralode, et commença à rencontrer des Marqués.

*Curieuse chose, songeait Samber. Ils sont parfaitement libres d'aller où bon leur semble, et pourtant, ils ne*

*quittent que rarement l'enceinte et s'entretiennent à y habiter.*

Il y avait seulement cent ans, Ralode était fermé par de lourdes portes gardées, et nul Marqué n'avait jamais le droit d'en sortir.

On leur avait rendu la liberté, mais ils semblaient peu désireux d'en profiter. Ils vivaient entre eux, se mariaient entre eux, et se reproduisaient rarement.

Semblables à l'homme, et dissemblables, cependant. D'où venaient-ils ? Encore un mystère qui agaçait l'esprit curieux d'Haumerune. La légende les disait nés du Jour des Flammes. La légende, oui bien ! Samber en avait lu peut-être trente versions, et toutes différentes. Où était la vérité ?

Il croisa une Fleurie et un Fourré qui marchaient, enlacés.

La fille portait le voile des jeunes épousées, et avait l'air radieux. Son visage et ses bras bourgeoñaient d'excroissances violacées.

L'homme ne portait pas de vêtements, et n'en avait du reste nul besoin. Il était si bien revêtu de poils rudes, longs et frisés, qu'on aurait pu le croire conçu dans une peau de chèvre. On distinguait à peine son sexe, enfoui dans l'exubérance de cette pilosité.

Haumerune approchait de la demeure d'Aura lorsqu'il heurta un Serpentaire planté au milieu de la rue, et qui, nez en l'air, observait une fenêtre avec un air d'attente.

Samber s'excusa poliment et échangea trois mots avec l'homme, qui était fort laid. Sa peau jaune et écailleuse pendait en épais replis. Les yeux trop longs débordaient sur les tempes, la bouche était sans lèvres, et les oreilles effilées. Il avait de plus de vilaines jambes torsées. Un homme bien disgracié !

Pourtant une jeune Fleurie apparut à la fenêtre, souriante, et cria gaiement :

— Je descends, Elèse.

Haumerune s'amusait de cette idée que les Marqués devaient avoir un sens de la beauté fort différent de l'habituel.

Il trouva Aura assise dans la cour intérieure, auprès d'un bassin où nageaient des poissons. Elle dit doucement :

— Samber ?

Haumerune la contemplait avec ravissement. Existait-il plus belle femme ?

Une Fleurie, mais les marques, sur elle, étaient un ornement de plus. Des manières de feuilles de lierre, pas plus grandes que l'ongle du pouce, rouge sombre et rose vineux, dessinées en relief sur la chair et qui montaient en guirlandes à l'assaut des bras et des jambes.

Aura portait une robe écarlate, tendue par les seins ronds et nouée à la taille, et sa chevelure noire, mêlée de mèches d'or, flottait sur ses épaules. Ses yeux magnifiques, d'un violet pourpré, regardaient dans le vide.

Aura était aveugle.

Aveugle, et cependant, elle voyait.

Avec ses doigts, avec la paume de ses mains.

Non pas à la manière d'un privé de vue dont se développe le sens du toucher, mais d'une façon si parfaite qu'elle pouvait décrire très minutieusement un objet, et en percevoir jusqu'à la couleur.

Elle passa ses paumes sur le visage de Samber et dit :

— Tu as l'air fatigué.

Il la serra contre lui, avec une tendresse si profonde quelle le laissait presque sans désir. Aura. Sa joie !

Il l'aimait. Passion d'homme vieillissant pour une fille ayant la moitié de son âge, et si belle qu'elle devait hanter bien des rêves. Il s'émerveillait de sa chance.

Ils s'assirent auprès du bassin. L'eau était claire, traversée de soleil, et les poissons dorés y dansaient.

Samber tira le collier de sa poche, et le posa au creux de la robe d'Aura, entre ses cuisses. Elle fit courir les mailles entre ses doigts, posa contre sa joue les perles froides et dit :

— C'est bien trop beau, Samber, tu as dû te ruiner !

Mais ses lèvres riaient.

— Je ferais bien plus que me ruiner pour toi, mon petit cœur.

Il la regardait.

Le corps souple, dessiné par la robe ajustée, les pieds nus, étroits et cambrés, la douce courbe de la joue, et ces yeux violets, bordés de cils sombres. Le soleil y allumait des reflets pourprés.

Infirme tout de même, malgré le don de vue de ses doigts.

Car peut-on toucher ce qui bouge ?

Pouvait-elle toucher les poissons, là, éclairs d'or dans l'eau lumineuse ? Peut-on toucher l'oiseau dans le ciel, la cime des arbres secoués par le vent ? Peut-on toucher la lune, ou les étoiles d'une nuit d'été ? Peut-on toucher le torrent qui jaillit, se tord, se brise et s'énamille en brume irisée ?

Il avait le cœur serré de pitié. Il aurait voulu lui donner tout cela. Aide-t-on jamais ceux qu'on aime ? Les doigts d'Aura glissèrent sur ses yeux.

— Tu es triste, Samber ?

Il se secoua.

— Non, mon cœur, non, je ne suis pas triste. Sauf peut-être de devoir te quitter bientôt, mais je reviendrai ce soir.

— Tu vas voir le combat ?

— Les nouvelles vont vite, dit Samber. Comment sais-tu cela ?

— Délise est revenue du Marché tout excitée. On en parlait partout, ce matin.

— Veux-tu m'accompagner, mon petit cœur ? Je te décrirai tout, point par point.

Mais il savait déjà qu'elle refuserait.

— Tu sais bien que je n'aime pas la foule, Samber. Tu me raconteras.

— Tu ne sors jamais de l'Enceinte, vous ne sortez jamais de l'Enceinte, vous tous. Pourquoi, Aura ?

— Je ne sais. (Elle rêva un moment, puis dit :) Nous avons peur, je pense. Nous avons été haïs et persécutés pendant si longtemps.

— Mais c'est vieux, tout cela, cria Samber.

— Crois-tu que les choses s'effacent si vite ? Cet héritage de douleurs, il coule dans nos veines. Comment l'oublier ? Et certains d'entre vous ne nous aiment pas.

— Plus maintenant, dit Samber.

— Si, maintenant, tu le sais bien. Nous sommes étranges, nous ne pensons pas tout à fait de la même façon que vous, et c'est cela qui nous sépare, bien plus qu'une différence physique.

Samber savait qu'elle raisonnait juste. La haine est une ronce tenace, qu'on l'arrache ici, un rejet va repousser là ; et le souvenir des persécutions peut demeurer bien après que ceux qui les ont subies eurent disparu.

Aura continua :

— De plus, à présent, il y a les Proviens. Ceux-là font plus que nous haïr, ils nous méprisent, ils pensent que nous sommes à peine plus que des animaux. Et les Enceintes sont toujours closes, en terre provienne.

Samber frissonna. Il portait cette crainte au fond du cœur depuis des jours sans vouloir se l'avouer. Eller Prove ferait-il fermer le quartier Ralode ? L'idée qu'on pût le séparer d'Aura le tuait. Une main de fer se ferma sur son ventre et le tordit.

\* \* \*

La grande cour d'entrée où devait avoir lieu le combat était si pleine qu'un spectateur de plus n'y aurait pas tenu. Ne restait libre que l'arène, délimitée par des cordes.

Il y avait des Œuvriers au faite des murailles et jusque dans les arbres. Plus une place sur les grandes volées de marches. Deux escaliers, et qui séparaient bien les partis. Proviens d'un côté, Acherriens de l'autre.

Galt et Aubelat se tenaient face à face, la tête de la hache à terre, et une main sur le manche de métal. Ils étaient tous deux sans cotte de mailles et sans gants, en chemise et culotte suivant la coutume pour un combat à mort.

Galt rouge et noir, Aubelat bleu et or.

Samber observait le Provien. Un long nez, une bouche aux lèvres minces, le front qui se dégarnissait. De belles épaules, presque aussi larges que celles de Galt. Les muscles du bras posé sur la hache se gonflaient sous la manche. Un bon combattant, sûrement. Gellert aurait du travail. Et il ferait bien de se méfier. Aubelat avait un regard faux.

Eller Prove qui se carrait sur une marche, genoux remontés, sa grosse panse étalée sur ses cuisses, leva un bras et donna le signal :

— Allez !

La première attaque faillit prendre Gellert par surprise.

La hache, tenue à bout de bras, siffla au-dessus du sol et il dut sauter pour éviter d'avoir les jambes brisées.

Il frappa à son tour, et sa lame rasa le crâne du Provien qui avait vivement baissé la tête.

Un saut en arrière, un bond en avant, un recul du corps pour éviter le tranchant effilé. La sueur qui commence à couler sur le visage et trempe la chemise. On ne réfléchit plus. L'instinct prend la relève, et les réflexes jouent. Attaques, feintes, esquives, parades. On se bat contre la mort elle-même.

Le fer brillant passe au ras du visage. Pas encore pour cette fois ! Le bras se fatigue, l'arme devient lourde, et l'on secoue la tête pour chasser la sueur qui coule dans les yeux.

Les haches tourbillonnaient, accrochant la lumière.

La foule hurlait. Des cris, des jurons, des exclamations.

— Provien pourri !

— Tue-le, Galt !

— Il est à toi, Aubelat !

Galt et Aubelat sont seuls. Ils n'entendent ni les encouragements, ni les injures, enfermés l'un et l'autre dans ce jeu complexe de mort. Ils avancent, reculent, s'accrochent, se dégagent et frappent, accouplés par la chaîne très courte du combat, dessinant les pas compliqués d'une danse meurtrière.

Les haches se heurtent.

Il faut s'en couvrir comme d'un bouclier. Prévoir que le fer va s'abattre ici, et non là. Les plus petits mouvements de l'adversaire prennent une énorme importance. La première erreur se paiera d'une vie.

Samber se surprit, hurlant à pleine gorge.

Urrique avait serré ses mains sur ses genoux, si fort que ses doigts blanchissaient aux jointures.

Hittise se mordait la lèvre.

Le combat durait.

Deux hommes de force égale, et bien entraînés. La foule luttait avec eux. Les cris changèrent.

— Acherra !

— Prove !

— Acherra !

La hache de Galt vient de passer à un demi-pouce d'Aubelat.

— Prove !

Le tranchant a frôlé Gellert au-dessus de la taille. Sa chemise fendue découvre une balafre sanglante.

Qu'il se fasse tuer, et Acherra perd une nouvelle fois la guerre. Qu'il gagne, la revanche est prise. Les Proviens y mettent moins de passion. Victoire ou défaite ne leur tient pas autant à cœur.

Les haches s'entrechoquaient.

Acherra manque un battement de cœur.

En reculant, Galt a posé le pied sur une pierre. Il perd l'équilibre, vacille. Il va tomber... Non ! Il s'est redressé, pare de justesse l'attaque sauvage d'Aubelat, et les fers résonnent.

Acherra reprend souffle et clame.

Aubelat vient d'être marqué à son tour d'une balafre, au ras du cou. Le col déchiré de sa chemise bleue pend.

Ce combat semblait durer l'éternité. Le temps se figeait, cessait de s'écouler. La tension mordait à vif dans les ventres.

Samber serrait les poings, et Urrique priait à voix haute, sans même s'en rendre compte.

— Alémi, aide-le... Alémi, par pitié...

Rosalde avait le visage blanc et les prunelles dilatées. Elle tordait son collier, qui cassa. Des pierres cascadèrent sur les marches sans que nul n'y prît garde.

Une attaque, un recul, les armes se sont heurtées. Le Provien feint de viser au cou, et frappe au ventre.

Galt pare.

Le choc a été violent. Il se répercute en ondes douloureuses jusqu'à l'épaule de Gellert qui recule. Une nouvelle attaque lui rase le torse.

— Acherra !

Le rugissement déchire le ciel.

On a dû l'entendre à l'autre bout de la ville.

Gellert vient de faire sauter sa hache d'une main dans l'autre, et le Provien, surpris par l'angle inattendu de l'attaque ne s'est pas couvert à temps.

Il gît, le fer enfoncé jusqu'au manche dans la poitrine.

— Acherra ! Acherra ! Acherra !

On s'embrassait, on riait, on pleurait.

Samber se retrouvait serrant Mate sur son cœur. Un délire !

Les Œuvriers hurlaient à s'en arracher la gorge. Gellert posa le pied sur le vaincu et retira son arme d'un coup sec.

Les Proviens avaient la mine sombre, et le visage furieux d'Eller faisait plaisir à voir. Renfrogné, déçu. Il se leva en disant :

— Imbécile d'Aubelat ! Je le croyais plus fort.

Ce fut là tout l'éloge funèbre de son Suivant.



Le vent pliait la cime des arbres. Il soufflait par saccades brusques et hurlantes, arrachant des poignées de feuilles, les jetant au ciel, et les éparpillant sur le jardin. Des nuages lourds, en rouleaux épais, à ventre livide ou noirâtre, filaient, emportés avec hargne. Les feuilles aiguës et étroites de l'eucalyptus bleu s'argentaient dans la mort, et le vent les emportait en poignées bruissantes. Elles heurtaient les carreaux à petits bruits légers et secs. On en retrouvait partout dans le Domaine, et elles s'écrasaient sous le pied en fragments poudreux.

Assise dans la salle du Conseil, Urraque regardait le jardin en songeant :

*Bientôt l'automne. Les vendanges vont commencer, mais nous ne boirons pas ce vin-là cet hiver. Il partira pour Prove, comme tout le reste. Trois mois qu'ils nous dévorent, comme autant de charros. Alémi, délivre-nous !*

Mais la Déesse semblait devenue sourde. On jetait bas ses statues dans les temples pour les remplacer par celles de Beltem.

La foi en Acherra était douce, et non pas violente et enracinée comme à Prove, mais tout de même ! Il y avait eu des heurts, des échauffourées. Les soldats d'Eller avaient été lapidés par la foule. Résultat : deux Proviens morts, et six Acherriens, dont deux femmes, jetés au cachot.

Urraque avait passé la matinée à recevoir les représentants des syndicats et s'était sentie comme écrasée peu à peu sous des pierres.

Une pierre, une autre pierre, encore une autre. Des plaintes, des jérémiades, des éclats de colère. Le délégué du syndat des Marchands :

— Madame, ils prennent tout sans payer !

Le délégué des Œuvriers :

— Madame, ils violent nos filles et nous obligent à travailler gratis.

Le représentant des Paisans :

— Madame, ils traversent nos récoltes avec leurs chevaux !

« Ils », « ils », « ils ». Urraque ne pouvait plus entendre ce mot.

Le pire avait été les familles des emprisonnés.

— Madame, par pitié, fais quelque chose, ils vont nous le tuer pour se venger !

— Madame, mon fils !

— Madame, ma femme, une si bonne femme, elle n'a rien pu faire de mal !

Comment leur faire comprendre qu'Urraque ne gouvernait qu'en titre, et qu'Eller Prove commandait à sa guise ? Ils avaient toujours eu l'habitude de venir se plaindre au Domaine quand quelque chose n'allait pas à leur gré.

Seul le représentant du syndat des Marqués, un vieux Serpenteire, avait paru saisir la détresse d'Urraque. Il avait commencé :

— Madame, nous ne pouvons payer des impôts aussi lourds... (Et s'était arrêté brusquement.) Tu n'as que trop d'ennuis, madame. Il ne serait pas juste que j'insiste. Je comprends bien que tu ne peux rien.

Elle l'avait remercié, émue par sa gentillesse compréhensive.

Ses ennuis, partout, toujours.

Suivants proviens et acherriens s'accrochaient pour un oui ou un non.

Galt s'était battu trois fois. Eller semblait l'avoir pris en détestation, et lui envoyait ses champions l'un après l'autre.

Bien qu'elle n'eût nulle envie de le voir partir, Urraque lui avait conseillé de quitter Acherra. Gellert s'était récrié avec violence :

— Ce chien pourri ne me fera pas fuir ! Il peut bien me trouver un adversaire par jour !

Vantardise d'homme courageux. N'empêche qu'il finirait bien par se faire tuer.

Autre problème avec Hittise, que Prove poursuivait de ses attentions. Hittise avait quinze ans, l'âge où l'on

espère un amoureux paré de toutes les grâces et de toutes les vertus. Autant dire qu'elle regardait le gros comme un crapaud baveux. Elle ne perdait pas une occasion de le larder de propos ironiques et mordants. Le caractère de Prove ne s'en améliorait pas. Il faisait ses yeux mauvais, et se vengeait ailleurs.

Urraque ne tenait nullement à ce que sa fille couche avec Eller. Elle l'aurait aussi bien vue accouplée à un porc, mais si Hittise avait su mettre un peu d'adresse et de sourires dans ses refus, les choses auraient pu mieux aller.

D'ailleurs, la jeune fille risquait fort de se faire violer un jour ou l'autre.

Urraque soupira.

— On continue à vivre, et on voudrait être cent fois morte, enfin au repos sous la terre. À quoi bon tant lutter, puisqu'il faudra bien finir là, au bout du compte.

Elle regardait le jardin, fouetté par une averse.

— Déjà l'automne, bientôt l'hiver, et où allons-nous ?

Elle ne voyait plus autour d'elle que des visages sombres. Mate, autrefois si gaie, qui grognait maintenant sans cesse. Samber, les traits tirés, de nouvelles rides autour des yeux. Il craignait pour cette fille Fleurie du quartier Ralode.

*Fermera-t-on les portes ? Je dirai à Samber de l'amener ici, nous la cacherons. Et les autres ? C'est trop injuste !*

Les pensées tournaient en rond dans sa tête, comme des charros sur un cadavre.

Elle avait pu écarter de son esprit jusqu'alors la nouvelle apprise ce matin, mais, maintenant, elle revenait avec force.

L'Archèque arrivait !

— On avait bien besoin de celui-là ! Comme si Prove ne suffisait pas à nous accabler.

Il venait en Acherra pour inaugurer solennellement le culte de Beltem, en célébrant la Fête Serpente d'automne. Toute la ville serait tenue d'y assister.

Encore des ennuis en perspective.

Urraque voyait déjà les hordes de Scienceux suivant les talons de l'Archèque.

*Ils nous enfonceront Beltem dans la gorge comme une lame de glaive.*

La déesse Alémi n'avait jamais eu de Suivants. Et ses fêtes étaient simples prétextes à réjouissances. Il serait dur de s'habituer à un dieu qui exigeait tant de ses fidèles.

On disait l'Archèque sans plus de pitié qu'une pierre, et rongé d'une flamme intérieure. Urraque tremblait à l'idée de le recevoir.

*Quel malheur nous amène-t-il encore ?*

Mate surgit brusquement dans la pièce, haletante, le visage empourpré, des mèches de cheveux échappées de son chignon pendant dans son cou.

— Madame Urraque ! Je t'ai cherchée partout. Ils disent aux cuisines que...

Urraque cria :

— Tais-toi ! Si j'entends encore une fois « ils », je crois que je...

Mais Mate l'interrompit brutalement. Elle parlait vite, les mots se bousculant :

— Mais il faut bien que tu saches. Ils disent que les prisonniers seront offerts à Beltem, pour la Fête Serpente. Ils vont les mettre dans une cage de fer, et allumer un feu dessous !

Urraque, qui s'était levée, retomba dans son siège, les jambes molles. Elle avait déjà entendu parler de ces cages. D'y penser faisait vaciller l'esprit.

— Non ! Non ! Ils ne feront pas ça chez moi. Pas en Acherra ! De telles horreurs... Je ne le permettrai pas.

Elle hurlait. Ses mains se portèrent à sa gorge d'un mouvement convulsif.

Mate avait les épaules tassées comme par un fardeau écrasant. Elle dit :

— Ils le feront, madame. Comment pourrions-nous les en empêcher ?

\* \* \*

Comme toujours, une foule de clients assiégeait la demeure de Bort le Voyant, dans le quartier Ralode.

Certains s'étaient assis à même les marches, d'autres, debout et agglomérés, bavardaient par groupes. Tous attendaient patiemment.

Samber fit le tour de la maison, et entra par la petite porte du jardin. Il traversa la végétation touffue qui croissait à sa guise, contourna le puits rond et entra dans la demeure par le vestibule arrière.

Lusan, un Fourré aux poils gris, surgit brusquement d'une pièce, mais son visage menaçant s'éclaira d'un sourire

en voyant Haumerune.

— Ah, c'est toi, Samber ? Je croyais qu'un de ces enragés avait réussi à trouver le chemin du jardin. Bort n'en a plus pour longtemps. Il se sent fatigué et m'a dit de renvoyer ceux qui restent. Tu n'auras pas beaucoup à attendre. Entre, je vais le prévenir de ton arrivée.

Samber pénétra dans une salle aux sièges nombreux, et s'installa dans un fauteuil rembourré de coussins.

Une belle pièce, aux murs ornés de fresques colorées et au sol dallé de marbre d'Exe rose et noir.

Bort était riche. On venait le consulter de fort loin et les clients se montraient généreux.

Son don de voyance était très réel, mais ne fonctionnait pas toujours à la demande, si bien qu'il en était parfois réduit à ne donner que des conseils. Comme il connaissait bien le cœur des hommes, il s'en tirait à merveille, et ses clients chantaient ses louanges.

Samber et lui étaient amis de longue date. Ils avaient tous deux le même esprit curieux, avide de nouvelles connaissances, et pouvaient discuter des heures un sujet difficile.

C'était chez Bort que Samber avait rencontré Aura.

De penser à celle-ci ramena Haumerune à son inquiétude. Fermerait-on ou non le quartier Ralode ?

Samber n'augurait rien de bon de la visite de l'Archêque.

Urrique venait de lui proposer de cacher Aura parmi ses Suivantes. Avec une robe à manches longues, un voile sur sa chevelure noir et or et des bas, elle pourrait parfaitement passer pour Vale. La couleur de ses yeux était rare, mais pouvait quand même paraître naturelle. Accepterait-elle ? Samber comptait sur Bort pour l'aider à la convaincre.

De plus, il y avait cette histoire de cages...

Que de pareilles choses puissent exister ! D'y penser seulement rendait malade. Samber avait assisté une fois à cela, en terre provienne. Rien ne le contraindrait jamais à revoir pareil spectacle.

Il était jeune, alors. Il avait fermé les yeux de toutes ses forces, malheureusement, il ne pouvait fermer aussi aisément ses oreilles. Ces cris... Ils vous arrachaient le ventre, vous mettaient la cervelle à vif. Il aurait voulu s'enfuir à toutes jambes, et devait demeurer, coincé dans la foule qui semblait trouver la chose toute naturelle.

Il en avait été torturé de cauchemars pendant bien des nuits.

Et maintenant les cages arrivaient en Acherra pour être accrochées à des potences devant le nouveau temple de Beltem, et pendre par leurs chaînes au-dessus des bûchers. Cette monstruosité ! Devrait-on aussi supporter cela ? La folie humaine... Haine et torture...

Il fut tiré de ses pensées par Bort qui l'appelait :

— Samber ! Je suis bien content de te voir.

Haumerune le suivit dans la petite pièce où Bort recevait ses clients. Une longue table de bois noir supportait quelques beaux objets, les murs étaient tendus de soies brodées de Chauron, et le sol pavé de dalles vert-noir. La pièce donnait une impression de confort et de calme. Le vert léger des murs et les broderies aux teintes douces reflétées par le poli des dalles sombres.

Bort avait du goût, et assez d'argent pour le satisfaire.

Un Marqué, mais qu'on ne pouvait classer dans aucune catégorie. Sa peau était luisante, soyeuse, bleutée, et tachetée de dessins noirs en forme de feuilles de trèfles. Il avait des yeux d'un noir minéral, très étroits et très longs, sans cils ni sourcils. Son crâne nu, lisse et élégant, luisait faiblement.

Samber le savait dépourvu de toute pilosité.

Bort ne portait qu'un pagne de tissu vert, noué à la taille et tombant à mi-cuisses. Son torse était très bien dessiné, et les muscles longs jouaient sous la peau bleue aux marques noires.

Il se pencha pour tirer une cruche et des coupes d'un coffre, et ses griffes courbes tintèrent sur le couvercle qu'il refermait.

— Buvons, Samber, à des jours meilleurs.

Haumerune soupira et vida sa coupe. Les jours meilleurs viendraient-ils jamais ? Il dit :

— Je voudrais que tu m'aides à persuader Aura. Madame Urrique propose de la prendre parmi ses Suivantes, et je crains qu'elle refuse.

— Elle refusera sûrement, mais il faut quelle y aille. Samber, les portes du quartier Ralode seront fermées. Je l'ai vu. Et les persécutions vont recommencer.

— Viens aussi, alors. Nous trouverons comment te cacher.

Bort secoua la tête.

— Non. Je sais qu'il faut que je reste, et les miens auront besoin de moi. (Samber se taisait, sourcils froncés. Bort ajouta :) J'ai vu des choses bien étranges. Certaines nettes et claires, d'autres brouillées et incompréhensibles. J'ai vu les portes de Ralode closes, et gardées par des Proviens en armes. Mais, ce que je vais te dire maintenant, je ne le comprends pas moi-même. Samber, nous serons couvés par Beltem !

comprenez pas moi-même. Samber, nous serons sauvés par Beltem !

— Beltem ! Impossible !

— Ça paraît impossible, et pourtant, c'est !

Samber plissa les paupières. Il ne voulait pas peiner Bort, mais comment croire une pareille chose ? Beltem ! Oui bien. Aussi probable qu'une averse à rebours, la pluie jaillissant du sol pour se perdre dans les nuages.

Bort, qui sentait son incrédulité, changea de sujet. Il prit en main un flacon d'argent posé sur la table et demanda :

— Veux-tu goûter à ceci ? Une nouvelle production des Scienceux. Je l'ai fait venir de Prove. Il paraît qu'elle évite les effets de l'ivresse, mais je ne l'ai pas encore essayée.

Les Scienceux, ces maîtres des drogues ! Ils semblaient en inventer de nouvelles chaque jour, parfois très utiles, parfois moins, et les vendaient bon prix. Ils avaient produit la rauque, qui rendait les femmes stériles à volonté, la misa, qui guérissait les fièvres, l'autie, qui amenait le sommeil, et bien d'autres. On disait qu'ils en gardaient de très secrètes et très étranges pour leur usage personnel.

Bort reprit :

— Je crois que le moment est bon pour voir si elle est efficace. Samber, j'aimerais boire à en rouler sous la table. J'ai comme un goût âcre sur la langue. Saoulons-nous, frère, et soyons gais. J'enverrai Lusan chercher Aura, et nous dînerons ensemble.

Samber lui sourit, et dit :

— D'accord, ami. Nous boirons, nous rirons, nous chanterons, et nous tiendrons les soucis à l'écart.

Mais passait entre eux ce qu'ils ne disaient pas. Les craintes d'Haumerune, et, pour Bort, le fardeau d'un don devenu trop lourd.

\* \* \*

— Éveille-toi, dit une voix insistante. Éveille-toi. (Gellert dormait, nu, étalé sur le dos, dans la cellule qu'il occupait aux Salles Basses.) Éveille-toi !

Gellert ouvrit les yeux, et fut averti instantanément du danger par une âcre odeur de sueur toute proche.

Il roula sur lui-même et se jeta à terre.

La lame qui s'abattait sur son ventre ne troua que la paille du lit.

Un bruit de pas précipité se fit entendre. Gellert s'était déjà relevé. Il arracha brusquement le linge qui couvrait sa lumène, saisit au vol son couteau sur la table, et jaillit dans le couloir.

Trop tard, celui-ci était vide, et toutes portes closes. Allez savoir dans quel trou s'était mussé l'assassin ?

Encore un coup de Prove, bien sûr ! Lassé de voir ses hommes expédiés les uns après les autres, et décidé à employer des moyens plus subtils.

*Combien de temps avant qu'il me fasse saisir et tuer au grand jour ? Il me verrait sans doute très volontiers dans la cage de Beltem.*

On avait parlé de ces cages toute la soirée entre Acherriens. Gellert ne l'aurait pas reconnu volontiers, mais il devait bien s'avouer que cette mort lui faisait peur. Quel courage tiendrait contre une pareille souffrance ? Mourir n'est rien, mais être réduit à l'état d'animal glapissant...

Il rentra dans la chambre, et sursauta.

Un loubre se tenait à la tête du lit.

Gellert ne les croyait pas réels, mais celui-ci collait parfaitement aux descriptions. La fourrure bleue striée de noir, les larges oreilles rondes, et un bref museau de chat.

Tandis que Galt le regardait fixement, le loubre disparut aussi soudainement que s'il s'était dissous dans l'air. Gellert se frotta les yeux. Des hallucinations, à présent ? Puis il se souvint de la voix qui l'avait tiré du sommeil. Chuchotante, pressante, et bien réelle. Les loubres parlaient-ils ?

Curieuse histoire, et qu'il n'oserait guère raconter, de crainte de passer pour un menteur.

Il s'assit sur son lit, et ramassa le couteau qui était demeuré fiché dans la paille. Belle lame, et qui avait bien failli trouver un fourreau dans son ventre. Réel ou pas, ce loubre méritait des remerciements.

Gellert se recoucha, la tête sur ses bras repliés, et ferma les yeux, mais le sommeil ne venait plus.

Trop de pensées, et guère plaisantes.

*Ce gros porc veut ma peau, et il a la haine tenace. Il ne me lâchera pas avant d'avoir obtenu satisfaction. Somme toute, il n'aurait guère qu'un ordre à donner. Pour le moment, il n'ose... Faire saisir un Suivant du Dep sans de bonnes et valables raisons risquerait encore de causer des troubles, mais les Scienceux arrivent. Quand ils*

*seront bien installés, oubliant les effets d'Eller; et enerrant toute la terre acherrienne dans leurs griffes de fer... Ils envisagent bien de faire publiquement supplicier les prisonniers, ce qui pourrait pourtant soulever une émeute. Ils vont nous serrer le cou de si belle façon que nous n'oserons plus respirer sans leur ordre. Ma peau ne vaudra guère cher, et je ne parierais pas dessus. Ils me mettront dans la cage, et me feront cuire. Mais, fuir... à cause de ce chien galeux... Je le tuerai avant !*

Gellert se leva, et vint pousser le battant de la fenêtre.

Pas encore l'aube. Il avait plu et une odeur de végétation mouillée montait du jardin. Les nuits étaient déjà plus fraîches. L'haleine humide des arbres et le parfum amer des feuilles mortes en décomposition disaient la fin de l'été.

Gellert se décida brusquement.

Enfilant une chemise qui traînait sur une chaise, il sortit dans le couloir et prit l'escalier.

Il monta vers les chambres des Suivantes d'Urrique.

Faire l'amour à Rosalde chasserait ses idées noires.

\* \* \*

Urrique recevait l'Archêque dans la Salle Haute.

On avait recouvert les dalles blanches d'une profusion de tapis aux vives couleurs, garni les murs de branchages verts et bleus, et tapissé de mousse les hauts piliers qui soutenaient le plafond. Des guirlandes de passeroles tendues d'un mur à l'autre offraient une profusion de fleurs violettes à cœur jaune ardent.

*Bien des honneurs*, songeait Urrique, *pour cet hôte dont je préférerais voir les talons.*

Il avançait vers elle à pas lents, dans la longue robe bleue marquée du Serpent doré, accompagné d'une douzaine de Scienceux habillés à l'identique.

Eller et ses Suivants se massaient derrière eux, près de la porte.

Urrique siégeait dans le fauteuil de Laccan, entourée des membres de son Conseil.

Elle portait une robe noire dont les manches descendaient en pointe sur ses mains, ornée sur la poitrine des deux cercles rouges enlacés.

Son voile lui amenuisait le visage, et avivait le roux de ses yeux.

Elle se leva pour accueillir le visiteur, et ils s'étreignirent brièvement avec la même politesse froide.

Un instant, le Serpent de Prove frôla les cercles acherriens, et les lèvres d'Urrique touchèrent la bouche serrée de l'Archêque.

— C'est un grand plaisir pour moi de te recevoir, messier Saulmon Burra, dit aimablement Urrique.

Elle mentait sans vergogne.

Cet homme l'avait glacée au premier contact.

Ce grand corps décharné, ces mains osseuses, et ce visage aux joues creuses, au nez saillant, les yeux noirs brûlant comme des braises au fond des orbites. Il avait le crâne rasé, ce qui accentuait sa ressemblance avec un rapace. On le sentait sucé de l'intérieur par quelque chose qui le dévorait sans répit. Elle sentait son odeur, celle d'un cadavre embaumé depuis trop longtemps. Faiblement balsamique, mais avec un relent de moisissure.

Elle l'aurait haï d'instinct, même s'il n'avait pas été son ennemi.

— C'est une grande joie de te rendre visite, madame, et de t'apporter le soutien de Beltem, dit l'Archêque, un demi-sourire sur ses lèvres sèches.

*Le soutien de Beltem, oui bien*, pensait Urrique. *Je m'en passerais volontiers.*

Mais elle remercia poliment.

Ils échangeaient des formules creuses, courtoises, qui ne voulaient rien dire, et ils le savaient l'un et l'autre. Les fers se croiseraient plus tard.

Elle le fit asseoir, et lui présenta ses Suivants tour à tour.

Elle avait tenu ses filles et son fils à l'écart de l'entrevue. Hittise et Augier étaient bien trop violents, et leur jeunesse aurait pu les pousser à des actes irréfléchis. Aimegarde était plus raisonnable, mais sa rancœur la consumait.

Les chasubles acherriennes défilaient devant Saulmon, qui les accueillait d'un mot sec.

Son regard s'attarda sur Galt, qui pliait le genou avec une très évidente mauvaise grâce. Les yeux gris du Suivant ne se baissaient pas. Urrique frissonna en voyant la bouche de l'Archêquese pincer. Ce fou de Gellert ! N'aurait-il pu feindre un peu mieux la soumission ?

Les présentations terminées, et après un échange de nouvelles phrases polies sans signification, on entra dans le vif du sujet.

— Madame, dit Saulmon, mes Scienceux vont prendre possession des temples, et la Fête Serpente d'automne

sera célébrée très solennellement cette année. Les gens n'en ont pas l'habitude, ce sera pour eux une agréable expérience, et je tiens beaucoup à ce que tous y assistent.

Urrique se raidit. La lutte commençait. Elle se força à parler d'une voix calme.

— Nous avons notre foi, messier.

Saulmon balaya l'objection d'un geste de la main.

— Balivernes et superstitions ! Beltem est le seul Dieu. Nous avons déjà commencé à abattre ces statues ridicules, et nous continuerons.

« *Balivernes et superstitions ! Statues ridicules !* » Notre douce Alémi. Ne nous aideras-tu pas ? Vois, on te jette à bas de tes socles, on t'expulse de ta demeure...

L'Archêque continuait :

— À ce propos, tes gens se sont permis de tuer deux soldats qui ne faisaient que leur devoir. Nous ne pouvons tolérer cela. Il faut qu'ils apprennent à se soumettre. Les coupables seront punis, et ils célébreront la gloire de Beltem.

Urrique enfonça ses ongles dans ses paumes. Ainsi, c'était vrai !

*Alémi, chasse de moi la peur et la colère. Il faut que je sois adroite...*

— Es-tu sûr, messier, que ces pauvres gens soient vraiment coupables ? Dans une telle bousculade...

— Coupables ou non, qu'importe ? Ils serviront d'exemple. D'ailleurs, leur chance est grande. Ceux qui souffrent pour Beltem vont tout droit au Séjour Heureux.

Urrique se retenait de hurler.

Elle sentait derrière elle la tension de ses Suivants et leur rage, qui, heureusement, ne s'extériorisait pas.

Elle-même se tenait dans une dure discipline. Ce monstre... Croyait-il vraiment ce qu'il disait ?

— Les Acherriens n'ont pas coutume de telles choses, dit-elle. Ne crains-tu pas de les pousser à la révolte ?

— L'habitude leur viendra. Quant à se révolter... Penses-tu qu'ils y parviennent ? J'en doute fort.

La voix était pleine d'ironie. Cet homme jouissait de son pouvoir. On ne lui arracherait nulle concession. Il prenait tant plaisir à écraser.

— Je ne peux te donner mon accord pour cette chose, messier, ni l'approuver publiquement. En ma conscience, je ne le peux !

— Nous nous en passerons. Mais songe bien que tu n'es pas à l'abri de la cage, non, même pas toi, ni tes enfants. Beltem prend ce qu'il veut, et qui il veut.

Le sourire de Saulmon était si cruel qu'Urrique faillit s'évanouir. La sueur perla à son front.

Il y eut un grondement parmi les Acherriens, qui portèrent la main à leurs armes. Scienceux et Proviens se raidirent comme des chiens à l'arrêt. Un instant, la salle parut prête à jaillir dans un déchaînement de violence. Puis Urrique retint les siens d'un geste, et Saulmon fit de même.

Urrique se leva.

— Tu dois être bien las, après un tel voyage, messier, et j'aimerais moi-même me reposer. Séparons-nous, si tu le permets.

Elle tourna les talons et s'en fut, sans attendre la réponse. Ses Suivants lui emboîtèrent le pas.

C'était une fuite sans dignité, mais Urrique n'aurait pu demeurer un instant de plus en face de cet homme sans vomir.

Saulmon restait maître du terrain, assis dans son fauteuil, la commissure des lèvres légèrement relevée.

Il s'amusait beaucoup.

Urraque allait et venait à grands pas dans sa chambre. Elle pressait ses mains l'une contre l'autre, les tordait et les détordait.

Dans moins d'une quinzaine, cette Fête Serpente qu'elle redoutait tant.

Elle refuserait d'y assister ! Ils l'y traîneraient par les cheveux, s'ils le voulaient.

Et l'on venait de fermer ce matin le quartier Ralode.

La nourriture des Marqués, livrée de l'extérieur et apportée chaque jour, allait être réduite. De plus, hommes, femmes et enfants devraient fournir en échange de ces aliments rationnés une certaine somme de travail, fixée très arbitrairement.

Pourquoi ? Pourquoi ?

N'avaient-ils pas un ventre comme tous les autres ?

L'Archêque les appelait « les bouches inutiles » ! Urraque ne pensait pas que la haine qu'elle portait à Prove pût être dépassée, et pourtant, elle l'était maintenant largement par celle qu'elle vouait à Saulmon.

Un monstre... Un fou... sans une parcelle d'humanité.

Il pouvait bien traiter les Marqués d'animaux !

L'amie d'Haumerune se trouvait à présent parmi les Suivantes. Celle-là au moins serait sauvée. Une si belle jeune femme ! Urraque comprenait l'amour que lui portait Samber.

Mais il aurait fallu les sauver tous.

Que faire ? Que faire ?

Mate qui la regardait avec pitié dit :

— Madame, ne te ronge pas ainsi. Alémi nous aidera. Quelque chose va arriver.

— Je ne le crois pas ! Alémi n'a pas de violence. C'est folie d'avoir une foi si douce. Regarde les Proviens, tout leur réussit.

— Le mal ne gagne pas chaque fois, dit Mate.

— Oh si ! Si ! Tu te trompes, Mate. Il triomphe. Il triomphe toujours. La douceur ne vaut rien, elle est faiblesse. Seul le mal est puissant.

— Les Œuvriers et les Paisans grondent, madame. Ils sont prêts à la révolte.

— Avec quelles armes, dit amèrement Urraque. Les Proviens ont fait fermer les armureries. Ils les gardent, et bien ! Le syndat m'a fait envoyer un délégué, l'autre semaine. Cet homme écumait. Les Armuriers n'ont plus le droit de vendre. Et de quoi vivront-ils ? De l'air du temps ?

Elle marchait, voltait, les joues rouges et les yeux brillants.

Mate craignait pour sa santé.

— Madame Urraque, dit-elle, appelle messier Galt et messier Haumerune. Ils sont de bon conseil.

— À quoi bon ? Que peuvent-ils me dire que je ne sache déjà ?

— Madame, parler dénoue quelquefois l'écheveau. (Mate ne savait que faire pour tirer Urraque de cette agitation fébrile. Elle insista :) Messier Galt et messier Haumerune...

Urraque lui coupa impatiemment la parole :

— Eh bien, va les chercher, si tu y tiens tant. Au moins, je verrai des têtes agréables à regarder. C'est toujours ça. Celles d'Eller et de Saulmon me mettent le cœur au bord des lèvres.

Mate sortit, puis revint accompagnée des deux Suivants.

Samber avait le regard las, et deux plis fortement marqués aux coins des lèvres.

Gellert faisait la mine d'un homme qui devine un danger très proche. Les yeux froids, la mâchoire durcie, et une sorte de tension menaçante habitant le corps.

Urraque ne les avait fait venir que pour complaire à Mate, mais elle se sentit un peu réconfortée par leur

présence.

Des amis sûrs, et qui ne lui feraient jamais défaut. Ils faisaient tous deux un effort pour sourire, et chasser l'expression sombre de leurs traits.

— Que pourrions-nous faire ? demanda Urraque. Reste-t-il une chose à laquelle nous n'ayons pas songé ?

— Pour le quartier Ralode, dit Samber, j'ai une idée. Des demeures le bordent. De leurs toits, on pourrait jeter des ballots de vivres par-dessus le mur de l'Enceinte.

— Un bien grand risque pour ceux qui accepteront qu'on utilise ainsi leurs maisons. Les Acherriens n'ont pas le cœur mauvais, mais...

— Madame, certains seront terrifiés par les cages, c'est sûr, mais d'autres réagiront. On doit pouvoir y arriver. Je verrai cela.

— Bien, dit Urraque. Maintenant, les prisonniers...

— Cette prison n'est pas tellement bien gardée, intervint Gellert. Si j'avais seulement une vingtaine d'hommes...

— Les Suivants, dit Urraque avec espoir. Les soldats ?

Galt secoua la tête.

— Il ne reste pas dix Suivants, tu le sais bien, et tous de grand âge. Je ne mets pas leur courage en doute, mais ils ne serviront de rien dans une affaire un peu chaude. Les soldats ne sont guère plus nombreux, mais le pire est qu'ils ont la cervelle tourneboulée par la peur que leur inspire Beltem. Ils n'accepteront jamais, même pour un monceau d'or.

— Des Œuvriers ou des Paisans, dit Samber, on pourrait en trouver.

— Pas d'armes, dit Gellert. Si nous réussissions à leur en fournir, ce qui n'est pas sûr, il reste bien trop peu de temps pour espérer les entraîner. Ils se feront tuer pour rien.

Ils se regardaient tous trois. Comment sortir de cette impasse ?

Urraque se leva, reprise d'une impatience nerveuse. Elle fit quelques pas au hasard, puis poussa un petit cri de surprise.

Une boule de poils bleus venait d'apparaître sur la coiffeuse, et se reflétait dans le miroir rond. Un loubre !

Augier en parlait tout le temps, mais elle n'y avait guère prêté attention. L'imagination d'un enfant travaille si aisément.

Samber regardait le rêve matérialisé de son élève avec grand intérêt. Bien réel, vraiment, et bien ressemblant.

Un corps bleu un peu rond, un trait noir le traversant sur toute la longueur du dos. Deux autres stries sur les flancs. Une tête de chat aux yeux jaunes, fendus verticalement, et de vastes oreilles d'où jaillissaient des tiges d'inégales longueurs. Ces tiges bougeaient doucement, balançant les coupelles de leurs extrémités.

Le loubre s'était tassé sur ses hanches, et Samber vit que ses pattes de devant se terminaient par des sortes de petites mains à quatre doigts.

Gellert et Mate étaient les moins surpris.

Gellert avait déjà vu le loubre, il l'acceptait maintenant avec simplicité, et Mate avait toujours fermement cru à leur existence.

L'animal parla :

— Vous trouverez les hommes dont vous avez besoin dans la forêt Mauraze. Ils campent dans les ruines du Domaine Estéhaulan.

Samber était dévoré de curiosité. Il demanda :

— Qui es-tu ?

Gellert interrogea :

— Quels hommes ?

Et Urraque, un peu inquiète :

— Que nous veux-tu ?

Le loubre semblait rire de tout son museau de chat.

— Ne questionnez pas tous à la fois ! Ce que je suis importe peu pour le moment. Ce que je veux non plus. Les hommes sont ceux de Mauran Querre.

— Le Rançonneur ! s'exclama Gellert.

— Oui. Il n'aime guère les Proviens, qui le gênent beaucoup et ruinent son profitable petit commerce. Lui et ses hommes n'ont pas vu un Marchand à tondre depuis des mois. Moyennant une bourse bien garnie, ils feront ce que vous voudrez.

Gellert trouvait l'idée excellente.

Des ruffians, mais courageux et bien entraînés. Ils ne se battraient certes pas pour l'amour d'Acherra, mais si on leur proposait une bonne somme... Urraque voyait déjà les prisonniers libérés au nez et à la barbe de Prove. Elle



leur proposait une bonne somme... Chaque voyant déjà les prisonniers hâlés au nez et à la gorge de Prove. Elle oubliait le loubre, et l'étrangeté de son apparition. Elle s'adressa à Gellert :

— Pourrais-tu les contacter ?

Samber regardait le miroir de la coiffeuse, qui ne reflétait plus que le lit tendu de soie rouge à broderies blanches. Le loubre s'était évanoui dans l'air.

Haumerune demeurait avec une foule de questions dansant dans sa tête.

Il se secoua et retourna à Gellert et Urrique qui, pratiques, discutaient déjà les modalités d'un plan d'action.

\* \* \*

Galt chevauchait depuis l'aube. Son corps suivait les mouvements de la bête avec l'aisance que donne une longue habitude.

Il se sentait bien, détendu pour la première fois depuis des jours.

*Ce regard de l'Archêque ! Une araignée guettant la mouche aventurée sur sa toile. Un vrai soulagement de ne plus le sentir me peser sur le dos. Il est cent fois pire que Prove... J'avais bien besoin de lui pour ajouter à mon bonheur.*

Gellert poussa sa bête dans un temps de galop.

Un bon cheval, produit des écuries de Ferne, mais qui ne valait pas Magrile. Gellert regrettait toujours sa jument.

Celui-ci était un hongre à robe violacée, avec une courte et épaisse corne améthyste, vaillant, répondant bien à la pression des genoux ; il s'appelait Mûreau, sans doute par allusion à sa couleur.

Gellert le remit au pas. Inutile de le fatiguer. La forêt Mauraze serait bientôt en vue.

Après avoir traversé des vignobles où les Paisans s'affairaient aux vendanges, Galt arrivait sur un bourg d'une vingtaine d'habitations.

Le chemin se rétrécissait pour passer entre des maisons basses aux portes closes. Des passores grimpaient aux murs rocaillieux, les éclaboussant d'un déchaînement de violet et d'or, et enroulaient leurs vrilles autour des fenêtres.

Le village était désert, vidé de ses habitants par la saison des vendanges. Trois chiens couchés dans la poussière se levèrent brusquement et aboyèrent avec fureur. Mûreau bougea nerveusement les dreilles, et dansa un peu. Gellert lui flatta l'encolure pour l'apaiser.

Une vieille surgit de l'ombre d'un porche et fit taire les chiens. Courbée, appuyée sur un bâton, un maigre chignon gris noué sur sa tête de pomme ridée. Gellert la salua poliment, et elle répondit :

— Belle journée à toi, messier.

Un sourire découvrait sa mâchoire édentée où ne demeuraient que deux chicots noircis.

Galt demanda où il pourrait trouver de l'eau, et elle lui indiqua une source à la sortie du village. Il la découvrit bientôt, au milieu d'un groupe de rochers. Elle bouillonnait dans un creux de pierre polie par son eau, et se perdait de nouveau sous la roche un peu plus loin. Il but avec plaisir, s'aspergea le visage, et fit boire Mûreau.

Le chemin serpentait au travers d'une lande broussailleuse, piquée de quelques chenels à grosse écorce. Il faisait beau et chaud, et les insectes grésillaient. Une sorte de musique âpre et grinçante, qui accompagnait les pas du cheval. Gellert voyait, sur l'horizon, la masse sombre de la forêt Mauraze.

Une odeur puissante de végétation chauffée montait de la brousse épineuse. Les feuilles à pointes des chenels commençaient à roussir. Gellert se laissait bercer sur sa selle, l'esprit vague. Le chemin n'était plus qu'une étroite sente poudreuse, des gérandes en petites étoiles blanches y poussaient par touffes, et Mûreau les écrasait sous ses sabots. Leur parfum doux et sucré emplissait les narines de Gellert, et lui ôtait toute pensée.

Il se trouva dans Mauraze sans y avoir pris garde, et des rameaux feuillus lui giflèrent le visage.

La sente continuait entre les arbres. Des eucalles, leur bleu virant à l'argent, des chenels devenant peu à peu de cuivre, et des pins demeurés verts, mais qui tapissaient le sol de leurs aiguilles roussies.

Un geai s'envola en criant dans un froissement de branches bousculées.

Gellert connaissait bien cette forêt. Il y avait chassé tant de fois en compagnie du Dep et des Suivants. La retrouver lui mit un peu de mélancolie au cœur. Ces temps-là étaient bien passés. D'y rêver ne les ramènerait pas. Pour l'instant, il avait un autre chat des bois à débusquer : Mauran Querre. Si ce qu'on disait de lui était justifié, il ne se montrerait certes pas d'abord plus facile qu'un aupard.

Galt mit pied à terre en atteignant les ruines.

Du Domaine Estéhaulan ne demeuraient que quelques pans de murs, encore découpés de fenêtres ogivales qui s'ébréchaient. Les pierres éboulées formaient des monticules dévorés par les ronces et envahis d'herbes folles. Sur un fragment de mosaïque aux couleurs délavées, un petit lézard mordoré se chauffait au soleil, la gueule entrebâillée, le nez palpitant. Soudainement, il bougea et disparut entre deux cailloux.

grosier paupier. Soudainement, il bougea et disparut en un deux camoux.

Mûreau hennissait de terreur, se cabrait, voltait pour s'enfuir au galop.

Alors Gellert vit l'arbre mort, fendu par le milieu, et qui dégorgeait un nuage sombre d'insectes bourdonnant de fureur.

*Des fronges !*

Galt s'immobilisa, appliqué à ne plus bouger un cil, à respirer avec une prudente lenteur. Il écarquillait les yeux pour empêcher ses paupières de battre.

*Ne pas bouger... Ne pas bouger... Ils sentent l'odeur de la peur, elle les énerve. Si j'ai peur, ils me piqueront.*

Gellert se demandait s'il transpirait.

Une seule piqûre pouvait tuer un homme en un instant, et il y en avait bien deux ou trois centaines à tourner autour de lui, zonzonnant avec rage. Ils se posaient, se promenaient dans ses cheveux, sur son visage. Il en sentait un glisser dans le col de sa chemise.

*Ne pas bouger... Ils ne me feront rien si je ne bouge pas.*

Gellert était enveloppé d'écharpes d'insectes bleu-noir, aux ailes étincelantes, et grands à peu près comme le pouce.

Une silhouette apparut au détour d'un pan de muraille, et les insectes refluent.

L'homme approchait, nullement incommodé par les fronges qui s'enroulaient à présent autour de lui. Un Scarabe, le plus rare des Marqués.

Il dit :

— Tiens, tiens ! Un Suivant du Dep. Et que fais-tu sur notre territoire, mon frère ? (Gellert n'osait remuer les lèvres. Deux fronges restaient collés à son cou.)

Tu peux parler, dit le Scarabe, d'une voix amusée. Ils ne te feront rien sans mon ordre. De bons gardiens, tu vois. J'ai passé un accord avec eux. Ils comprennent tout, et je crois bien qu'ils lisent dans mes pensées. Alors que viens-tu faire ici ?

— J'ai un message pour Mauran Querre.

— Quel message ?

— Mauran t'en fera part, s'il le désire, mais c'est lui que je veux voir.

— Tu le verras certainement, mais peut-être n'en retireras-tu pas tellement de plaisir. Mauran n'est pas de bonne humeur, ces temps-ci. Quelle idée, mon frère, de venir ici démonté, sans cotte de mailles et sans armes, à part ce méchant petit couteau dont je vais te débarrasser.

Il tira le poignard de sa gaine.

— Mon cheval s'est enfui en voyant tes amis, dit Gellert, et je viens ici en messager, non en ennemi.

— Nous enverrons quelqu'un pour chercher ce cheval. Il peut toujours servir même si tu ne dois plus le monter.

Maintenant, mets tes mains dans ton dos.

Galt obéit docilement, et une corde serrée sans douceur immobilisa ses poignets.

L'alliance avec les fronges semblait fonctionner à merveille, car les deux insectes posés sur son cou s'envolèrent aussitôt.

Gellert examinait le Scarabe. Il n'en avait vu que rarement, tant ils étaient peu nombreux. Un corps poli, d'un brun rougeâtre et une tête sans nez, sans lèvres, sans cheveux, aux yeux énormes et bombés. Des yeux opaques, battus par instants de fines paupières plissées, et qui n'exprimaient rien.

À part sa ceinture et ses armes, l'homme ne portait qu'un pagne de chiffon rouge.

— Viens maintenant, dit le Scarabe. Allons voir Mauran.

Gellert le suivit.

L'homme bavardait en marchant, et Galt regardait bouger cette bouche fendue jusqu'aux oreilles, et dont les bords coupants semblaient capables de trancher des os.

— Tu vois comme ces fronges sont utiles, disait le Scarabe. Tu n'aurais pas pu aller plus avant sans te faire tuer. Ils veillent pour nous, et nous leur donnons de la viande en échange. Ils l'aiment un peu pourrie. Ce sont des charognards, tu sais.

Il semblait sociable, amical, mais Gellert savait bien qu'il ne fallait pas s'y fier.

Une odeur de fumée et de viande rôtie le fit saliver.

Ils arrivaient dans une clairière qui avait dû être autrefois le jardin du Domaine Estéhaulan. Des fragments de dalles brisées recouvraient encore le sol, et le puits, en son centre, avait une margelle ornée de mosaïque aux teintes douces et passées.

Il pouvait y avoir là vingt-cinq hommes, éparpillés en petits groupes. La plupart étaient torsés et pieds nus.

Un sanglier enfilé sur un épieu rôtit sur un feu de braises

Un sanglier cime sur un épieu roussait sur un feu de braise.

L'aupard couché près du foyer se leva.

Galt n'en avait jamais vu de plus grand. Son poil rouge brillait. Il bâilla, découvrant des crocs luisants, puis se ramassa et souffla de fureur. Ses yeux verts étincelaient.

Une main le saisit par la peau du cou.

— Couché, Rouge !

L'homme qui retenait l'aupard avait un corps bien bâti aux épaules larges, des cheveux noirs et des yeux bleus très froids. Son visage, plutôt beau, barré d'une cicatrice courant de la tempe à la mâchoire, présentait dans la forme une certaine analogie avec celui de Gellert. Pommettes saillantes, et yeux étirés. Il portait un large collier d'or au cou, et une profusion de poils noirs jaillissait de sa chemise ouverte.

— Que nous amènes-tu là, Rauri ? demanda-t-il d'une voix nonchalante.

— Un Suivant du Dep, et porteur d'un message, à ce qu'il paraît.

— Un message ? Qu'avons-nous à faire d'un message d'Acherra ? Urraque paiera-t-elle pour ta rançon ? Cela vaudrait mieux. Mes hommes s'ennuient. Ils aimeraient bien jouer avec toi.

En regardant les trognes des Rançonneurs et les yeux de loup de son vis-à-vis, Gellert se faisait une idée assez juste du jeu proposé. Il répondit calmement :

— Madame Urraque ne donnera pas un ferra de ma peau, mais elle en offrirait bien cinq cents pour autre chose.

Mauran se mit à rire.

— Cinq cents ferras... Comme tu y vas, mon frère ! Et que faut-il faire pour cela ? Tuer Eller Prove ? Je le ferais aussi bien gratis si je le pouvais. Il me gêne. Plus un Marchand sur les routes, et des patrouilles proviennes dans tous les coins. Nous en sommes réduits à vivre de la chasse.

Il désignait de la main le sanglier qui achevait de rôtir.

Gellert dit :

— Cinq cents ferras pour libérer les prisonniers promis à Beltem.

— Oui bien ! Crois-tu que nous ayons envie d'entrer dans la cage à leur place ? Du temps du Dep, on ne risquait guère que la prison. La corde au pire. La somme avant le travail ?

— Après, dit Gellert.

— Sûrement pas, mon frère, dit Mauran. On n'emporte pas les ferras dans la mort. Ils ne me serviraient de rien dans ma prochaine vie.

— Es-tu coldien ? demanda Gellert, surpris.

— Très coldien. Né à Jaumon.

— Et moi à Raube, dit Gellert.

Mauran se renversa pour rire à l'aise, découvrant des dents très blanches.

— Nous sommes bien loin de notre terre, ami.

Il se trouvait que Galt et Querre étaient nés dans des villes voisines. Ils échangèrent des souvenirs. Deux cadets de famille Vale, qui avaient quitté l'île pour courir l'aventure. Mauran avait quelques années de plus que Gellert. Un même passé les réunissait.

Deux hommes s'affairaient à décrocher le sanglier de l'épieu. Ils le posèrent sur un lit de branches d'eucalyptus qui répandirent un brûlant parfum aromatique. Le Scarabe commença à tailler la viande fumante et les Rançonneurs se rapprochèrent.

Mauran passa derrière son prisonnier et trancha la corde qui lui maintenait les bras.

Gellert frotta ses poignets engourdis. L'affaire tournait mieux qu'il avait osé l'espérer. Merci à la chance.

— Mangeons, dit Mauran, puis nous parlerons un peu de ces cinq cents ferras.

\* \* \*

Samber se faisait du souci pour Aura. Il voyait bien qu'elle n'était pas heureuse, même si elle ne se plaignait pas.

Les appartements d'Urraque étaient trop vastes, elle n'y était pas habituée, et devait apprendre les couloirs en promenant ses paumes sur les murs. Elle s'y perdait, parfois, et Rosalde ou une autre Suivante la ramenait gentiment à sa chambre.

Le voile qu'elle portait pour cacher sa chevelure la gênait. Cent fois par jour, elle y glissait les doigts pour le desserrer un peu.

Sa beauté attirait bien trop les regards. Samber vivait dans la crainte de la voir découverte. Pour éviter les Proviens, elle ne descendait jamais aux Salles Basses, et passait le plus clair de son temps dans le jardin privé d'Urraque.

Haumerune l'y trouva, appuyée contre un tronc d'eucalyptus, la joue sur l'écorce aromatique. En entendant les pas, elle se redressa et sourit. Ses traits étaient tirés, et des cernes noirs marquaient ses yeux violets.

— Mon petit cœur, dit-il, tu t'ennuies ? Tu as l'air bien triste.

— Je pensais à Bort, et aux autres. Ils me manquent, et je suis si inquiète pour eux.

— Nous avons pu leur faire jeter des vivres, tu le sais. J'ai trouvé un Marchand qui a accepté que l'on passe par son grenier. Un bien brave homme. Il avait déjà envoyé du pain et des poissons secs par-dessus le mur de sa propre initiative.

— Crois-tu que le pain suffise à tout, Samber ? Tu nous reprochais de ne pas profiter de notre liberté, mais elle existait, et nous le savions. Maintenant les portes se sont refermées...

— Cela finira bien un jour, dit sombrement Samber, d'une façon ou de l'autre. (Il lui prit les poignets et l'attira à lui.) Mon petit cœur, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Nous allons nous marier.

— Tu n'y penses pas !

— J'y pense, au contraire, et très sérieusement. S'ils doivent te découvrir, tu seras ma femme, ils n'oseront pas te toucher.

— Ils me toucheront très bien, et le pire est qu'ils te toucheront toi aussi. Nous finirons tous les deux dans la cage !

— Je ne veux pas t'entendre parler de cela. Je t'épouse, de gré ou de force. Veux-tu que je t'attache ?

Il riait. Aura posa sa joue contre la sienne.

— Samber, je ne veux pas que tu prennes un aussi grand risque !

— Quel risque ? Viens maintenant, il faut te faire belle, madame Urraque a tout préparé. (Et il ajouta :) Le risque est pour toi, mon cœur. Tu épouses un vieux bonhomme boiteux qui a le double de ton âge.

Samber et Aura furent unis dans la pièce des appartements d'Urraque servant aux réceptions privées.

Une pièce moyenne, garnie de tentures, de tapis, de banquettes le long des murs et d'une profusion de coussins aux vives couleurs. Mate l'avait décorée de fleurs et de branchages.

Les cinq témoins requis étaient présents.

Urraque, dans sa robe noire à cercles rouges, Rosalde en somptueuse soie grise brodée de vert, et trois Suivants en tenues acherriennes.

Samber regrettait l'absence de Gellert, pas encore revenu de la forêt Mauraze.

Un vieil Archiviste d'Acherra attendait près de son registre, le couvant du regard comme s'il craignait qu'on le lui volât.

Aura portait une robe blanche brodée de grandes fleurs violettes, et Samber du noir et du rouge. Sa chasuble de cuir luisait de neuf.

Ils mangèrent du pain saupoudré de sel, burent dans la même coupe, et se passèrent l'un à l'autre au poignet le bracelet d'or maillé qui symbolisait les chaînes du mariage.

L'Archiviste grattait son registre d'une plume grinçante, et les témoins signèrent à tour de rôle.

Urraque embrassa les mariés et leur souhaita une vie de bonheur. Souhait rituel, qu'elle formulait du fond du cœur, mais auquel elle ne croyait guère.

Ces Proviens gâchaient tout.

Chaque fois qu'elle y pensait, elle en avait comme une rage de dents dans la mâchoire. Il aurait dû y avoir des fêtes pour ce mariage, des réjouissances et de la gaieté. Bien obligé, pourtant, de le célébrer en secret. Toutefois, il serait valable, dûment inscrit dans les archives d'Acherra, qui en témoigneraient au besoin.

Elle offrit à Aura un collier d'améthystes et à Samber une bague ornée d'un rubis.

Les participants s'approchèrent avec leurs propres présents.

Samber se sentait soulagé, et Aura inquiète, tous deux pour les mêmes raisons.

Elle pensait que ce mariage pouvait attirer le malheur sur la tête de son nouvel époux, et lui songeait que, à présent, ils ne risquaient plus d'être séparés dans la mort si les choses tournaient mal, et c'était tout ce qui comptait.

\* \* \*

Gellert revint au Domaine d'excellente humeur.

Il montait Mûreau, récupéré dans la forêt par un des Rançonneurs. Il mit pied à terre pour le conduire par la bride aux écuries. Un jeune garçon accourut, et promit de s'occuper du cheval et de le bouchonner avec soin. Galt lui glissa une pièce dans la main.

En traversant la grande cour d'entrée, il croisa Prove qui sortait, accompagné de ses Suivants. Gellert le salua

avec une politesse distante et ironique qui fit briller de rage les yeux verts du gros.

*Attends un peu, pourri ! Si les choses vont bien, nous te jouerons un tour dont tu te souviendras sans plaisir.*

L'accord avec Mauran Querre était conclu. Deux cents ferras avant l'affaire, le reste après. Ils demeureraient en contact, par l'intermédiaire des écuries de Ferne, et Mauran n'entrerait en ville avec ses hommes que pour l'attaque. Y demeurer longtemps eût été trop risqué pour eux. Gellert pensait la déclencher quatre ou cinq jours avant la Fête Serpente. Il restait encore bien des choses à mettre au point d'ici là.

Cette prison était mal gardée, c'était un fait.

Pas plus d'une trentaine de soldats, dont l'allure débraillée en disait long sur le relâchement de la discipline. Leur Officer semblait aimer le vin, et boire plus que de raison.

Pour avoir guetté assez longtemps leurs allées et venues, Gellert avait son idée sur la manière d'investir cette prison. Restait à apprendre ce qui se passait à l'intérieur, et, pour cela, il lui faudrait de l'aide.

Il monta aux appartements d'Urraque pour faire son rapport, et fut introduit par Mate.

À l'idée de voir les prisonniers arrachés aux griffes proviennes, les yeux d'Urraque brillaient de joie. Toutefois, une crainte lui demeurait.

— Ne risquent-ils pas de se venger cruellement, si nous leur enlevons ainsi leurs proies ?

— Il serait bon d'envoyer des émissaires chauffer un peu les Œuvriers et les Paisans. Si des bruits de soulèvement courent, Prove et l'Archèque en seront un peu bridés.

— J'ai des amis qui feront cela bien volontiers, intervint Mate. Et les Acherriens bouillonnent d'une telle rage qu'il ne sera pas trop difficile de les pousser dans cette direction.

— Bien, dit Urraque. As-tu prévu ton plan, Gellert ?

— Pas encore tout à fait, madame, mais ne t'inquiète pas, tout sera au point d'ici peu.

Ils parlèrent un moment.

Gellert apprit le mariage d'Aura et de Samber, et fut un peu surpris.

— Est-ce une bonne idée, madame ? Aura n'en sera pas sauvée, et Samber y perdra probablement la vie s'ils découvrent jamais qu'elle est fleurie.

— Je crois bien, dit Urraque, que c'est justement ce que Samber désire.

— Possible, dit Gellert. Il l'aime... Bah !

Il pensait bien n'être jamais pris à ce piège. L'amour... Oui bien ! Existait-il autre chose entre deux êtres que le désir à satisfaire ?

Il n'en quitta pas moins Urraque pour aller féliciter les nouveaux mariés. Les amis ne se jugent pas, ils agissent à leur guise.

Gellert embrassa Samber, puis posa brièvement ses lèvres sur la bouche d'Aura.

Quelle belle femme ! Les larges prunelles éclairaient tout le visage de leur lumière violette. En regardant ces yeux, on oubliait toujours qu'elle ne voyait pas, tant ils étaient beaux. Somme toute, Haumerune avait de la chance.

Gellert longea le couloir pour parvenir à la chambre de Rosalde.

Il heurta à la porte, et entra sans attendre.

Elle brodait, assise près de la fenêtre, une tache de soleil sur les cheveux. Sa beauté n'avait pas la pureté de celle d'Aura, mais elle était peut-être plus séduisante, de quelque façon. Un visage mobile, expressif, au petit nez court, aux lèvres pleines. Des yeux verts moqueurs de chatte, bordés de cils épais, et un flot de cheveux blonds mousseux, retenus sur le front par un cercle d'argent. Sa robe vert mousse moulait un corps appétissant, aux seins haut placés, à la taille mince et aux cuisses longues.

Elle se leva en souriant.

— Eh bien, Gellert, ton voyage s'est bien passé ? Tu as obtenu ce que tu voulais ? Je vois que Mauran Querre ne t'a pas tué. J'en suis bien contente.

Elle lui glissa les bras autour du cou, colla son corps contre le sien, et lui mordit légèrement la lèvre inférieure. Gellert se dégagea en la repoussant par les épaules.

— Je ne viens pas faire l'amour, petite gueuse. Je dois te parler de choses importantes.

— Bien, messier, bien. Quand tu viendras faire l'amour, tu me le feras savoir.

Elle parlait d'une voix traînante, une expression de moquerie insolente dans le regard. Gellert la secoua.

— Rosalde ! Ecoute ! Il s'agit des prisonniers. J'ai besoin que tu entres dans cette geôle, et que tu me dises ce qui se passe à l'intérieur.

— Vraiment ? Et comment m'y prendrai-je ? Dois-je me déguiser en rat ou en araignée ?

Gellert sourit.

— Un bien joli rat ! Mais il existe un plus simple moyen. Le lourdaud qui dirige cette prison te tombera dans les

bras comme un fruit mûr si tu t'arranges pour le rencontrer. Pousse-le à te recevoir dans la prison, et tout sera dit.

— Pour qui les corvées ? Quelle tête a cet homme ?

— Pas très jolie, pas répugnante non plus.

— Bien, dit Rosalde. Je vais donc sacrifier ma vertu pour Acherra.

Elle avait pris un air de dignité prude qui fit rire Gellert. Il glissa une main dans les cheveux blonds et lui renversa la tête en arrière.

— Pas un peu pour moi ?

— Sûrement pas !

Les lèvres et la langue de Gellert se promenaient sur le cou de Rosalde.

— Je croyais que tu n'étais pas venu faire l'amour, dit-elle, le souffle court.

— Tu vois bien que si.

Et il commença à la dépouiller de sa robe.

\* \* \*

Gellert se rendit plusieurs fois aux écuries de Ferne, pour faire passer à Mauran des messages, puis l'argent promis.

Mûreau commençait à bien connaître le chemin.

Le Domaine Ferne se trouvait à mi-chemin entre Acherra et Mauraze. C'était un lieu de rencontre commode. Jallot Ferne était le propre père de Rosalde. Gellert s'amusait de lui voir des yeux si pareils à ceux de sa fille. Jallot prêtait bien volontiers sa demeure. Ses deux fils étaient morts à la guerre. L'aîné, Egelan, avait été le promis d'Aimegarde, c'est dire si les deux maisons étaient liées. Il y avait d'ailleurs un cousinage entre Ferne et Acherra.

Les écuries étaient célèbres. Jallot vendait ses bêtes partout, et jusqu'en terre d'Offren, pourtant réputée pour la beauté de ses chevaux. Malgré cela, Ferne n'était pas riche. L'argent gagné repartait aussitôt. Jallot était capable de payer une fortune un étalon qui lui plaisait, et de donner pour rien l'une ou l'autre bête à un acheteur qu'il trouvait sympathique. Sa femme, Ailande, tentait de mettre de l'ordre à cela sans trop y parvenir. Gellert riait sous cape de leurs disputes.

Il lui arrivait d'attendre une demi-journée le messenger de Mauran, Rauri le Scarabe. Querre ne se présentait pas lui-même. Sa confiance n'allait pas jusque-là. Il avait bien fallu, pourtant, lui accorder cette confiance qu'il refusait, et remettre à Rauri les deux cents ferras qui constituaient la première partie du marché. Si maintenant Mauran se mettait en tête de les garder sans rien donner en échange, on ne pourrait pas grand-chose contre lui.

Mais Gellert ne pensait pas le voir agir ainsi. Mauran avait juré sur la Vie, et les Coldiens ne prennent pas ce serment à la légère. Querre était une canaille, sans aucun doute, mais qui devait garder une manière de sens de l'honneur suivant son propre code.

Rauri arrivait, enveloppé dans une cape de Paisan, le capuchon rabattu sur le visage.

Même ainsi, il prenait un bien grand risque. S'il croisait jamais une patrouille provienne... Les Marqués n'avaient aucun droit de sortir de l'Enceinte. Avant la fermeture des portes, tous ceux qui n'habitaient pas le quartier Ralode avaient été contraints d'y retourner.

Sur le sujet, Rauri riait, disant qu'il passait à l'écart de la route, et se cachait dès qu'il voyait l'ombre d'une tenue bleue.

Gellert supposait que le Scarabe devait être le seul en qui Mauran eût une absolue confiance.

Il en était venu à apprécier Rauri. Ils bavardèrent deux ou trois fois assez longuement.

On ne voyait guère l'Archêque, qui demeurait tapi dans les appartements de Laccan comme une araignée dans sa toile. Il sortait peu, et se montrait rarement aux repas du soir.

Gellert ne le regrettait pas, et Urraque encore moins.

La Fête Serpente approchait, et tout reposait maintenant sur Rosalde. Elle et Gellert s'étaient rendus trois soirs de suite en pure perte à l'auberge de *Y Oiseau rouge*. L'Officer qu'ils voulaient piéger y prenait habituellement ses repas. Ils avaient entendu les soldats dire que le lourdaud souffrait d'une indigestion. Il ne restait plus qu'à espérer qu'il se remettrait bientôt.

Gellert et Rosalde passèrent sous l'enseigne représentant un oiseau écarlate et griffu, et entrèrent dans l'auberge.

Ils poussèrent tous deux un soupir de soulagement en voyant l'Officer assis seul dans un coin.

La grande salle était assez plaisante, relativement bien éclairée, et déjà à demi pleine de clients, principalement des soldats proviens, qui occupaient les tables de bois bien cirées et luisantes.

Deux Œuvrières s'affairaient au service, et l'Aubergiste, ficelé dans un tablier de toile bise, son bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils, allait et venait devant l'âtre gigantesque, dans une vapeur de rôtis, de soupes et de ragoûts.

Il n'était pas coutume de voir une jeune et jolie femme venir seule à l'auberge. Gellert était bien forcé d'accompagner Rosalde, mais ils avaient prévu un remède à cet inconvénient.

Ils s'assirent à une table voisine de celle de l'Officer, et commandèrent leur repas.

Rosalde examinait sa proie. Un gros homme, dont le nez rouge disait assez le goût pour la boisson. Solide tout de même, des cheveux noirs abondants et frisés, un peu striés de gris, et d'assez beaux yeux noirs.

Allons, l'affaire ne serait pas trop déplaisante.

Comme l'homme avait les yeux fixés sur elle, elle lui coula un regard sous ses cils. Il s'agissait d'appâter. Elle s'était assise de manière à lui faire face, et Gellert, à côté d'elle, arborait une mine renfrognée. Un deuxième regard, rapide et pas trop insistant, et l'homme redressa les épaules d'un air conquérant.

Rosalde et Gellert terminèrent leur potage, puis commencèrent à se disputer à mi-voix. Bientôt, le ton monta. Galt cria :

— Crois-tu que je vais passer la soirée ici pour que tu aguiches ce lourdaud ?

— Je n'aguiche personne, espèce de pourri !

Ils échangèrent quelques injures. Toute la salle les regardait. Gellert hurla :

— Garce !

Il se leva en renversant sa chaise, gifla Rosalde à la volée, et partit à grandes enjambées rageuses vers la porte. Il la fit claquer derrière lui.

La gifle n'avait pas été donnée de main morte. La joue de Rosalde rougissait. Elle poussa un petit cri, mit la tête dans ses mains, et secoua les épaules comme si elle sanglotait tout bas.

L'Officer s'était dressé. Il s'approcha et dit :

— Madame, ne pleure pas. Cette brute a eu raison de partir si vite, je l'aurais tué. Frappe-t-on ainsi une femme ?

Rosalde leva des yeux humides et rougis. Elle les avait frottés de ses doigts enduits de salive.

— Il disait que je te regardais, messier. Si je t'ai regardé, c'est bien sans intention, comme n'importe qui ferait en voyant un bel homme.

Dès cela, les choses allèrent au mieux.

Rosalde et l'Officer achevèrent de dîner ensemble. Elle apprit le nom de sa victime, Romon Surmeille, donna le sien, faux, Aylante Dauriage, et accepta de boire un peu de vin liquoreux pour se remettre de ses émotions.

Surmeille était si incroyablement naïf qu'elle en avait presque pitié. Les Archerriennes étaient pourtant réputées farouches à l'égard des Proviens, mais il ne s'étonnait nullement d'en voir une lui faire des yeux très doux. Il était aussi peu fait que possible pour être geôlier. Sans méfiance, et de caractère plutôt aimable.

Bien avant la fin du repas, il avait volé trois baisers à Rosalde qui se défendait mollement, et il était tout émoustillé.

Elle n'eut pas de peine à lui faire admettre qu'elle ne pouvait, décemment, partager une chambre avec lui à l'auberge. Sa réputation serait perdue, si jamais on la surprenait. Elle avait un père très féroce, il la tuerait sûrement. Surmeille proposa de lui-même son appartement de la prison, et Rosalde trouva l'idée excellente. Son père ne pourrait jamais y entrer, n'est-ce pas ? Elle s'y sentirait tellement en sûreté.

Rosalde vit tout de suite que Geleit avait eu raison. Cette prison était bien mal gardée.

L'unique soldat qui se trouvait de garde derrière la lourde porte lorsque Surmeille frappa au judas ne portait même pas sa cotte de mailles. Il dut appeler des camarades pour faire basculer les barres de fer.

L'entrée donnait sur la salle des gardes, peuplée d'hommes débraillés, buvant, jouant aux dés, certains ronflant dans la paille. Ils se permirent quelques exclamations en voyant Rosalde, sans que Surmeille fit autre chose que hausser les épaules avec indulgence. Il n'avait manifestement aucune autorité sur ses hommes. Prove avait bien mal choisi son geôlier. C'était presque trop beau pour être vrai. Toutefois, il n'était pas question d'entrer par cette porte, impossible à forcer sans mettre en émoi tout le quartier, et réveiller la garnison. La discipline avait beau être relâchée, les soldats ne se laisseraient tout de même pas abattre sans défense.

Surmeille tenait Rosalde par la taille, et la poussait dans un escalier aux marches très hautes. Il avait bu beaucoup, et vacillait légèrement.

Au premier palier, ils entrèrent dans l'appartement, composé de deux petites pièces en enfilade, sommairement meublées. Une table, un fauteuil, deux coffres, et, dans celle du fond, un lit bas tendu de grosse toile vers lequel Surmeille entraîna Rosalde en lui murmurant des mots tendres.

Elle se laissa docilement déshabiller. Après tout, elle était venue pour cela.

L'expérience ne fut pas désagréable, l'homme était vigoureux ; pas très agréable non plus, car il se montra trop pressé. Il s'endormit d'un coup, terrassé par le vin.

Rosalde attendit patiemment la mi-nuit.

Elle se pinçait par moments pour demeurer éveillée, ou fixait la lumière dont la lueur lui brûlait les yeux.

Elle avait vu en bas tout ce qu'il y avait à voir, y compris, au fond de la salle des gardes, le couloir menant aux geôles à barreaux où se trouvaient les prisonniers.

Ce qu'il fallait examiner, à présent, c'était le haut.

Elle se dégagea doucement du bras qui pesait sur elle. Surmeille ronflait en soufflant un relent de vinasse. Elle se leva, enfila sa robe et entreprit d'ouvrir la porte avec précaution. Celle-ci grinçait, et Rosalde mit un grand moment pour l'entrebâiller à petites secousses prudentes. Elle jeta un regard à Surmeille, qui ronflait toujours, et sortit dans l'escalier. Il n'était que faiblement éclairé par quelques rares lumières fixées au plafond. Rosalde monta, ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur les marches. Elle rasait la muraille afin de demeurer dans la pénombre.

Elle se rejeta vivement en arrière en voyant le soldat assis sur le palier, sa lance à portée de la main. La porte menant au chemin de ronde était fermée par une barre de fer, et l'homme s'appuyait contre elle.

Ainsi, il y avait tout de même un garde. Il faudrait s'en occuper le moment venu.

Rosalde examinait la barre de fermeture qui luisait faiblement. Aurait-elle assez de force pour la dégager de ses encoches ?

Elle y arriverait, d'une façon ou de l'autre. Nécessité fait loi.

Le soldat bougea et fit cliqueter sa lance. Rosalde redescendit à petits pas prudents et rentra dans l'appartement. Elle referma la porte avec lenteur, enleva sa robe, et se glissa vivement dans le lit où Surmeille ronflait toujours, la bouche entrouverte. Sa chaleur fit plaisir à Rosalde qui s'était gelé les pieds sur les marches froides. Elle se rapprocha de l'homme, s'étira, bâilla et s'endormit paisiblement.

Rosalde avait si bien fait la conquête de Surmeille qu'elle se promenait à sa guise dans la prison.

Les soldats avaient reçu des ordres à son sujet, et ne s'étonnaient plus de cette présence devenue familière. Elle allait et venait à son gré, croisant les gardes qui lui lançaient volontiers des plaisanteries fort salées, et répondait d'un mot ou d'un sourire. Elle avait dû repousser quelques assauts galants assez rudes, mais comme elle le faisait en riant, ses victimes ne lui en tenaient nulle rigueur. Les soldats la regardaient passer. Quelle jolie fille ! Ce pourri d'Officer avait bien de la chance.

Surmeille était fou de Rosalde. Il la comblait de cadeaux, parlait de l'épouser, et la pressait de parler à son père. Rosalde disait « oui, oui » et atermoyait. Son père était si sauvage ! Il n'aimait guère les Proviens, il faudrait du temps pour l'habituer à cette idée. Elle avait déjà bien du mal à sortir la nuit, et devait s'entendre avec des amies qu'elle était censée visiter, et qui lui fournissaient un alibi.

Lorsque Surmeille lui dit un soir qu'il songeait à demander l'accord d'Eller Prove pour ce mariage, Rosalde fut épouvantée. Il n'aurait plus manqué que cela ! Eller n'avait pas la naïveté de Romon. Il ne lui faudrait pas longtemps pour flairer quelque chose.

Elle supplia Surmeille de ne pas agir ainsi. Son père avait des amis au Domaine Acherra, s'il apprenait la chose par personne interposée, il serait fou de rage. Non, non. Il fallait attendre. Elle comptait le préparer tout doucement. Que Romon soit patient. Il ne voulait sûrement pas lui causer de tels ennuis ! Elle pleura un peu sur son épaule, et il promit tout. Il lui aurait aussi bien promis la lune, si elle l'avait demandée.



promit tout. Il lui aurait aussi promis la lune, si elle l'avait demandé.

Gellert reçut de Rosalde un rapport détaillé sur la disposition intérieure de la prison. Il étudia un grand moment le plan qu'elle avait dessiné avec soin, en réfléchissant, sourcils froncés, puis il partit une fois de plus pour le Domaine Ferne, afin de contacter Mauran. \*

On était à six jours de la Fête Serpente.

Rosalde poussa la porte de l'auberge de l'*Oiseau rouge*, et sourit à Romon qui se levait pour venir à sa rencontre.

La salle était comme de coutume bruyante et enfumée. Ils dînèrent en bavardant. Romon embrassait Rosalde dans le cou, et ses joues s'empourpraient.

L'Aubergiste s'empressait autour d'eux. Provien ou non, ce gros Offcer était bon client. Il fallait bien vivre. Mais cette Acherrienne qui pactisait ainsi avec l'ennemi ! Même les Œuvrières refusaient de se laisser toucher par les soldats. Celle-ci était Vale, pourtant, et jolie fille. Une honte ! Il lui jetait au passage des coups d'œil réprobateurs.

Rosalde poussa Romon à boire abondamment, ce qui n'était guère difficile. Elle affichait le calme, la bonne humeur, mais ne pouvait empêcher ses mains de trembler imperceptiblement.

Maintenant, il s'agissait que tout marchât à souhait, sinon...

Romon toqua au judas, celui-ci s'entrouvrit, puis les barres de fer glissèrent bruyamment derrière la porte.

Rosalde entra, serrée contre Surmeille.

Dans la salle des gardes, une partie des soldats dormaient déjà, enfouis jusqu'au nez dans la paille. Les nuits commençaient à être fraîches, et la prison était humide. Un feu brûlait dans la cheminée, jetant des ombres au plafond.

Ils montèrent, enlacés, à la chambre.

Rosalde accepta volontiers de faire l'amour. La jouissance détendit un moment ses nerfs trop crispés.

Elle n'eut guère de peine à attendre sans s'endormir, mais le temps semblait s'étirer à l'infini. Son cœur battait, ses oreilles étaient pleines d'un grondement, et elle ne savait plus si ce bruit venait d'elle-même ou d'ailleurs.

Lorsque Surmeille commença à ronfler, ce petit raclement rauque l'exaspéra.

Elle se tenait raide, les yeux grands ouverts, avec l'impression que la nuit ne s'écoulait plus.

Lorsque enfin elle se leva, l'action lui rendit son calme.

Elle passa sa robe, tira de sa gaine le poignard au tranchant effilé de Surmeille. Ce quelle devait faire, à présent, lui déplaisait fort.

Romon dormait, à plat dos, la tête un peu renversée vers l'arrière.

Rosalde était prise de pitié. Ce n'était pas un mauvais homme. En parlant avec lui, elle avait pu comprendre, à des réticences, qu'il n'approuvait pas totalement le sort réservé à ses prisonniers. Il les traitait d'ailleurs sans méchanceté, et les nourrissait bien. Il n'était pas question, pourtant, de le laisser en vie.

Elle balançait, hésitante, puis se décida brusquement et l'égorgea d'un seul coup sec.

Elle se consolait en pensant qu'il n'avait jamais dû comprendre ce qui lui arrivait.

Elle monta lentement l'escalier, en dissimulant le couteau dans les plis de sa robe. Le garde devant la porte parut un peu surpris en la voyant, et il demanda :

— Que fais-tu là, madame ?

— Je me sens mal, dit Rosalde. J'aurais voulu prendre un peu d'air sur le chemin de ronde.

Elle était si blême que le garde la crut sans peine. Il répondit néanmoins :

— Ce n'est pas possible, madame. Je n'ai aucun droit d'ouvrir cette porte sans ordre.

Rosalde chancela, gémit, parut sur le point de tomber.

Sans réfléchir, le soldat avança pour la retenir à pleins bras.

Le couteau glissa entre ses côtes, et toucha le cœur.

Rosalde dégagea sa lame d'une torsion du poignet. Elle dut le traîner par son col pour atteindre plus aisément la porte. On entendait distinctement les pas de la sentinelle qui se promenait sur le chemin de ronde. Lorsque ces pas s'assourdirent en s'éloignant, Rosalde s'attaqua à la barre de fer.

C'était si lourd ! Elle poussait, tirait, s'écorchant les mains aux arêtes du métal.

Elle réussit enfin à la sortir de ses encoches, mais faillit tomber tant le poids à soutenir était grand. Elle s'appuya de tout le corps sur la barre, la coinçant contre la porte, et réussit à la faire glisser peu à peu à terre sans faire trop de bruit. La sentinelle revenait, ses bottes sonnait sur les dalles.

Il n'était pas question de sortir. La discipline avait beau être relâchée, le soldat hurlerait certainement en voyant s'ouvrir une porte devant absolument demeurer close jusqu'à la relève.

À Gellert de s'occuper de celui-là

Elle avait fait sa part du travail.  
Elle s'assit sur les marches pour attendre.

\* \* \*

Galt avait choisi d'attaquer à terge d'après la mi-nuit.

Lui et les Rançonneurs, disséminés en petits groupes sous les arbres, attendaient dans le jardin d'un Domaine touchant le mur de la prison.

Gellert et Mauran parlaient à voix basse.

— Tu es sûr de Rauri ?

— Tu ne l'as pas vu tirer, moi si. Il toucherait une mouche en plein vol.

Il s'agissait de se débarrasser du garde qui marchait sur le chemin de ronde.

L'homme était en partie protégé par le rempart.

On ne voyait guère que sa tête, apparaissant par instants dans la découpe des créneaux.

Une bien petite cible, et qu'il fallait atteindre à coup sûr.

Heureusement, la lune éclairait bien. Un avantage certain, dans le cas précis, mais des inconvénients d'un autre côté. Rien n'est jamais parfait.

— Je crois qu'il va être temps, dit Gellert à Mauran.

Ils s'approchèrent de Rauri qui patientait, assis contre le tronc d'un énorme eucalyptus, son arc et son carquois près de lui.

— On y va, dit Mauran. À toi de jouer.

Rauri se leva, ôta la cape qui l'enveloppait, et passa l'arc et le carquois au travers de ses épaules. Il empoigna une branche pour se hisser. Du sommet de l'arbre, l'angle de tir serait meilleur. Gellert le retint un instant.

— Ne le rate pas ! S'il crie...

Il pensait à Rosalde, coincée dans la prison, et qui finirait dans la cage si elle était prise.

Rauri rit tout bas.

— Dix ferras qu'il ne criera pas !

— Pari tenu, dit Gellert.

Il aurait donné bien plus que cela pour en être sûr.

Rauri disparut dans les branches, dans un léger froissement de feuilles. Il atteignit une fourche commode, et s'installa. Comme tous les Scarabes, il y voyait fort bien de nuit. Il tira une flèche, dégagea son arc et le banda, puis attendit.

Sur le chemin de ronde, le soldat marchait à pas lents, s'arrêtait, repartait, sa tête apparaissant et disparaissant derrière les créneaux.

Rauri guettait.

Un instant, le garde stoppa, la tache claire de son visage tournée vers le jardin, et Rauri lâcha sa flèche.

Elle fila en sifflant, et la tête de l'homme s'effaça.

Gellert se mordillait la lèvre. Il s'attendait presque aux hurlements, mais rien ne vint et son souffle se relâcha.

Les jambes de Rauri apparurent au travers des feuilles, puis il sauta à terre.

— Tu me dois dix ferras, Galt.

— Tu les as bien gagnés. Allons-y maintenant.

Mauran imita le cri de la chouette pour rassembler des hommes au pied de la muraille.

Un Rançonneur se détacha du groupe, déroulant une longue et épaisse corde terminée par un grappin entortillé de chiffons. Il prit du recul, la fit tourner, et la lança. Il y eut un choc sourd, et la corde retomba. Un deuxième essai, un troisième, puis le grappin mordit dans la pierre. L'homme tirait sur la corde à grandes secousses pour l'éprouver. Le grappin semblait tenir bon.

Souber s'avança. Un petit homme maigre et nerveux, à la tignasse blonde si embroussaillée qu'elle n'avait certainement pas dû connaître un peigne depuis sa naissance. Il empoigna la corde à deux mains, et grimpa, les pieds appuyés contre le mur. Il portait sur le dos une échelle de corde roulée en ballot épais.

Il montait vite, avec une aisance remarquable, hissant son corps une traction après l'autre. Durant un temps de sa vie, Souber avait fait partie d'un syndat d'Amuseurs. Il atteignit le sommet, l'enjamba, et disparut dans le chemin de ronde. Un instant après, l'échelle, accrochée aux créneaux, tombait dans le vide.

Gellert empoigna un barreau, et monta. Mauran demeurait au pied de l'échelle, la maintenant à deux mains pour l'empêcher de flotter. Il ne passerait qu'après tous les hommes.

Gellert bascula par-dessus le rempart et se redressa sur le chemin de ronde.

Le garde gisait, la flèche plantée en pleine gorge.

Galt avança jusqu'à l'épaisse porte, et cogna légèrement du poing contre le vantail qui s'ouvrit aussitôt, tiré par Rosalde.

— Tout va bien ?

— Oui.

Gellert lui caressa brièvement la joue.

— Bonne fille ! Maintenant, tu te tiens à l'écart jusqu'à ce que tout soit fini.

Les Rançonneurs arrivaient les uns après les autres, puis Mauran parut, le dernier. Il sourit à Rosalde et la détailla effrontément des pieds à la tête. Elle n'avait pas pour habitude de s'effaroucher d'un regard d'homme et trouvait celui-là plutôt plaisant. Elle lui rendit son sourire.

Le groupe s'engagea dans l'escalier.

Gellert se disait qu'aucun de ces hommes n'entraît pour la première fois dans une maison endormie. Ils faisaient si peu de bruit malgré leur nombre que cela tenait du prodige.

Avant les dernières marches, Rauri abattit d'une flèche la sentinelle qui veillait devant la porte d'entrée.

Ils tombèrent dans la salle des gardes avec une violence d'orage.

En un instant, la pièce fut pleine de cris, de jurons, de fracas de métal heurté.

Une bagarre plutôt facile, contre des hommes à demi réveillés, et dont beaucoup tâtonnaient encore à la recherche de leurs armes. Une quinzaine se fit tuer au premier choc, et sans guère se défendre.

Ensuite, le combat s'engagea, mais les gardes se trouvaient déjà en état d'infériorité, et les Rançonneurs nettement plus nombreux.

Mauran luttait contre un gros Provien chauve, et y prenait un visible plaisir. Il se débarrassa de l'homme qui s'essoufflait en lui ouvrant le ventre. Gellert s'était trouvé un adversaire plutôt coriace, et s'employait à fond. Rauri, demeuré près de la porte, tirait l'une après l'autre ses flèches dans la mêlée, avec une précision effarante si l'on tenait compte de la bousculade.

Mauran cria :

— Derrière toi, Galt !

Gellert se déplaça de côté juste à temps pour éviter d'être embroché. La lance, destinée à son dos et lancée avec force, traversa de part en part son précédent adversaire. Galt expédia le nouveau d'un coup de pointe au travers de la gorge.

Les uns après les autres, les gardes tombaient. Il n'en resta bientôt plus qu'une poignée, qui jetèrent leurs armes en criant grâce. Ils se firent égorger comme à la boucherie.

Deux Rançonneurs étaient morts, et trois ou quatre blessés, mais légèrement.

Gellert et Mauran vérifièrent soigneusement les corps des Proviens. Aucun ne devait demeurer en vie pour parler. Dans les cas douteux, ils tranchaient les cols.

Rauri avait décroché le trousseau d'énormes clés pendu à un clou, et s'engageait dans le couloir menant aux cellules. Il ouvrit les grilles.

Les prisonniers sortaient, effarés, les yeux clignotants, n'osant encore croire à leur chance, et regardant avec inquiétude les figures sauvages qui les entouraient.

Ils ne semblaient pas avoir trop souffert de leur détention, du moins physiquement, mais leurs traits demeuraient creusés d'angoisse. Ils comprirent enfin qu'ils étaient libres, et en furent comme assommés de joie.

Rosalde s'empressa auprès des deux femmes qui paraissaient prêtes à tomber en faiblesse. Elle dénicha une cruche de vin, et leur en fit boire.

Gellert s'approcha.

— Vous ne devez en aucun cas retourner chez vous. Vos familles sont déjà parties pour la terre ivalienne, où vous irez les rejoindre au plus tôt.

Il coupa court à un flot de questions, et continua :

— Rendez-vous à la place Fontane, chez le Grainetier Mauquin, qui vous attend. Il vous fera partir pour Ivalie avec un chargement de blé. Tout a été prévu, aussi ne vous faites pas de soucis.

Les quatre hommes et les deux femmes se confondaient en remerciements.

Gellert agita impatiemment la main et les entraîna vers la porte. Rauri l'avait entrebâillée, et il guettait.

— La rue est vide. C'est le moment !

— Marchez calmement, dit Gellert. Ne vous affolez pas si vous croisez des Proviens. Ils ne peuvent pas deviner qui vous êtes. Allez tout de suite à la place Fontane. Tout ira bien.

— Messier, dit l'un des hommes, comment jamais te rendre ce que tu as fait pour nous ? Alémi te garde.

Gellert les poussa par la porte, et la referma. Tout devait demeurer d'apparence normale le plus longtemps possible. Lui et les Rançonneurs repartiraient par le chemin qu'ils avaient pris pour venir.

Gellert et Rosalde prirent congé de Querre et de ses hommes dans la ruelle à l'arrière du jardin. Mauran et les siens regagneraient immédiatement Mauraze. Traîner en ville n'aurait rien valu pour eux.

— Garde le contact avec Ferne, dit Gellert à Querre. Tes trois cents ferras t'y attendent déjà. Envoie un messenger de temps en temps, nous aurons peut-être besoin de toi une autre fois.

— L'or est toujours bon à prendre, dit Mauran. Surtout pour une besogne aussi facile que celle d'aujourd'hui. À te revoir, frère de Colde. (Il souriait. Il ajouta :) Tu te bats bien, ami. Si tu veux un jour t'embaucher chez moi...

— On ne sait jamais, dit Gellert.

— Cette jolie fille aussi sera la bienvenue, dit Mauran.

Il se pencha pour chuchoter quelque chose à l'oreille de Rosalde qui se mit à rire.

Gellert parlait à Rauri. Il revint prendre Rosalde par la taille, et l'entraîna.

Mauran et ses hommes partirent de l'autre côté. L'aube venait.

Urraque se promenait dans le jardin, emmitouflée dans une cape de drap rouge fourrée d'aupard.

Il avait gelé dans la nuit, et l'herbe et les arbres brillaient d'une dentelle de givre que le soleil commençait à mordre. Des gouttes rondes perlaient aux branches nues de l'eucalyptus.

Un surmulot glissa sur le tronc comme un trait d'argent, et s'immobilisa en poussant de petits couinements. Urraque tira une noisette de sa poche, et la lança à l'animal qui l'attrapa au vol, fit craquer la coquille sous ses dents, la cracha, et dégusta le fruit. Son museau gris aigu frémissait de plaisir. La noisette avalée, il en réclama d'autres en couinant impérativement, et Urraque joua un moment avec lui, jetant des fruits qu'il attrapait invariablement avec adresse.

Elle avait toujours nourri les surmulots en hiver. Le jardin en était plein. Des boules de poils gris argent, à peine plus grosses qu'un poing, avec un museau pointu et une longue queue soyeuse. Mate disait qu'ils étaient voleurs et s'en plaignait, mais Urraque les aimait beaucoup. Ils étaient familiers, gentils ; s'ils chapardaient un peu, cela n'avait pas grande importance. Ce n'était pas elle qui laisserait jamais poser des pièges.

Elle avançait. Le soleil lui chauffait la joue. Elle ne portait plus son voile de veuve, et des mèches noires s'échappaient de son capuchon. Elle avait l'air plus jeune, avec un regard plus reposé.

L'Archêque venait de repartir pour Prove, et elle se sentait comme libérée d'une chape de plomb. Eller demeurait, mais, à côté de l'autre, il paraissait presque anodin.

La Fête Serpente s'était déroulée dans le calme, et les cages de Beltem étaient demeurées vides.

À l'annonce de l'évasion des prisonniers, Saulmon avait eu un regard d'une telle méchanceté qu'Urraque avait senti se geler son sang.

Durant trois jours, les Proviens avaient fouillé la ville en tous sens pour retrouver leurs proies, puis s'étaient résignés.

Les Acherriens les regardaient s'agiter avec une goguenardise insolente qui agaçait les nerfs du moindre soldat.

L'Archêque s'était enfermé toute une matinée avec Eller pour conférer. Finalement, ils n'avaient pas osé faire remplacer les victimes prévues par d'autres, prises au hasard.

Des bruits de soulèvement couraient, qui avaient dû les inciter à la prudence.

Les Scienceux n'étaient pas encore installés partout dans le pays. Seule Acherra-la-ville avait été jugée assez bien prise en mains pour permettre une Fête Serpente avec des sacrifices, si bien que personne n'avait célébré la gloire de Beltem, selon la formule de l'Archêque. Merci à la chance. Merci aussi à Gellert et Mauran Querre.

La prochaine Fête n'aurait lieu qu'au printemps. D'ici là, il pouvait se passer bien des choses. Le temps gagné est toujours bon à prendre.

Urraque avait assisté à la cérémonie dans le temple, et l'avait trouvée d'un ennui mortel.

Cela durait des années, les Scienceux, Saulmon en tête, psalmodiaient devant la statue de Beltem, s'agenouillant, se relevant. Ils balançaient leurs larges manches comme des ailes de chauve-souris.

Urraque avait dû faire taire Augier et Hittise, pris d'un fou rire nerveux. Le gros Prove avait fulminé à voix haute.

Vers le milieu de la cérémonie, les Scienceux avaient fait circuler des coupes de vin où chacun devait boire.

Avertis la veille par Samber, Urraque et les siens s'étaient bien gardés d'y toucher, faisant simplement mine d'y tremper les lèvres. Elle avait remarqué qu'Eller ne buvait pas.

Après cela, les assistants s'étaient comportés de bien étrange façon ! Certains rient ou pleurant, d'autres figés, le regard vide, d'autres encore se roulant sur les dalles. Des femmes avaient été prises de violentes convulsions.

Une drogue puissante avait sans aucun doute été mêlée au vin.

L'Archêque appelait cela le contact avec Beltem. Oui bien ! N'empêche que lui n'avait pas bu non plus.

De voir Urraque et les siens demeurer lucides ne lui avait pas fait le visage plus aimable.

Enfin, ce pourri venait de tourner les talons. Quel soulagement !

Le gros Eller, lui, s'incrustait. Il était Dep de la terre provienne, pourtant. N'avait-il rien à y faire ? L'Archevêque devait mener les affaires à sa place, et rondement ! Pauvres Proviens. On en venait presque à les plaindre.

Urraque se retourna pour voir Augier arriver en courant. Il la heurta et l'entoura de ses bras.

— Mère, tu as donné à manger aux surrels sans moi ! Je t'ai vue par la fenêtre. Ce n'est pas bien.

La voix de l'enfant était pleine de reproche.

— La belle affaire, dit Urraque, en riant. Tu en trouveras d'autres à nourrir à l'instant. Ils ont toujours faim. Viens te promener un peu, il me semble que je ne te vois plus. Que fais-tu tout le jour ?

— J'étudie avec messier Haumerune, dit Augier d'un ton compassé.

— Oui bien ! Pas à chaque instant, je te connais. Allons, que fais-tu ?

Augier baissa la tête, coula à sa mère un regard sous ses cils, puis, la voyant sourire, il avoua :

— Messier Galt m'apprend à me servir des armes.

— Gellert ? C'est bien gentil à lui, il faudra que je l'en remercie. Tu ne l'ennuies pas ?

— Oh non ! Il dit que j'apprends bien, et que je serai aussi bon que mon père plus tard.

Urraque eut le cœur serré en l'entendant évoquer Laccan. Le garçon lui ressemblait. Et ce même caractère, violent mais généreux. Elle serra son fils dans une brusque étreinte, et l'embrassa.

Augier demanda :

— On dit que c'est messier Galt qui a délivré les prisonniers. Est-ce vrai, mère ?

Urraque sursauta.

— Qui dit cela ?

— On le dit.

Il ne voulait pas répondre. Cette bavarde de Mate, sans aucun doute. Si jamais ces bruits se répandaient... Ne pouvait-elle tenir sa langue, pour une fois ! Il faudrait lui parler sans attendre.

Urraque prit Augier par les épaules, et s'agenouilla pour être à sa hauteur.

— Augier, si tu répètes jamais cela, messier Galt sera pris et tué. Tu ne le voudrais pas, sûrement. Il ne faut en parler à personne, entends-tu ? Même pas à moi ou à tes sœurs. On pourrait nous écouter sans que nous le sachions.

— Je ne dirai rien, mère, je te le jure. Je ne dirai rien.

— C'est bien. J'ai confiance en toi. Maintenant, va chercher Mate, et dis-lui que je l'attends ici tout de suite.

Urraque secoua Mate d'importance.

— Ne pouvais-tu te taire ?

— Madame, je n'en ai parlé qu'aux enfants. Seulement aux enfants. Je ne pensais pas que nous avions des secrets pour eux.

— Il s'agit de secrets, en effet, et les enfants, justement, sont des enfants. Passe encore pour Aimegarde, mais Augier et Hittise ! Vois-tu bien ce qui arrivera s'ils bavardent inconsidérément ? Gellert pourra te remercier !

Mate se mit à pleurer.

— Madame, je ne pensais pas mal faire.

— Tu ne penses jamais. C'est bien ce que je te reproche. Allons, essuie tes yeux. Il ne sert à rien de pleurer, maintenant que le mal est fait.

\* \* \*

Gellert aussi se sentait soulagé depuis le départ de l'Archêve. Jamais un regard d'homme ne lui avait causé un tel malaise. Il avait eu envie de le tuer cent fois pour s'en débarrasser. S'il avait pu les tenir, lui ou Prove, dans quelque coin désert... Mais ils se faisaient bien garder. Eller avait toujours des Suivants autour de lui, et Saulmon ne se déplaçait pas sans une meute de Scienceux pendue à ses jupes.

On leur avait tout de même joué un joli tour !

Un vrai plaisir, pour une fois, de voir leurs têtes. Furieuses, désappointées. Deux chiens à qui l'on vient de retirer un os !

On menait une vie presque normale, depuis quelque temps.

Prove n'avait pas renouvelé ses tentatives d'assassinat, si bien qu'il arrivait à Gellert d'oublier ce qui le menaçait.

Il s'amusait à entraîner Augier aux armes. Un gentil gamin, adroit, sans peur. Il ferait un bon combattant, plus tard. Un bon Dep aussi, le moment venu.

Trois ou quatre fois, Gellert s'était rendu à Ferne. Il emmenait Rosalde, parfois Haumerune et Aura. Par beau temps, c'était une promenade agréable.

Mauran Querre avait fait savoir qu'il quittait les ruines Estéhaulan pour prendre ses quartiers d'hiver aux cavernes Revelle. Il ne devait plus faire bon coucher à la belle étoile. Il pleuvait beaucoup, en Acherra, durant la

caresses revenue. Il ne devait plus faire bon coucher à la bene close. Il pleuvait beaucoup, en Acheneta, durant la saison froide.

Samber avait eu des nouvelles de son ami du quartier Ralode par une lettre jetée, alourdie d'une pierre, pardessus le mur d'enceinte. Ce Bort remerciait au nom de tous pour la nourriture et disait que les Marqués n'étaient pas trop malheureux, mais s'usaient les doigts à coudre des chasubles proviennes. Il plaisantait gaiement là-dessus. Ce devait être un homme bien. Un homme bien, aussi, ce marchand qui prêtait sa maison pour le passage des vivres et servait de courrier. Allons, il y avait encore de braves gens. Des femmes de cœur, aussi. Rosalde avait montré plus que du courage, dans cette affaire de la prison. Elle risquait la cage, et le savait fort bien. Beaucoup d'hommes n'auraient pas joué aussi cher.

Gellert rêvassait, assis dans sa chambre aux Salles Basses.

Quel temps dehors ! Du vent, une pluie rageuse qui fouettait les carreaux. Il faisait froid et humide.

Gellert s'approcha du brasero pour s'y chauffer les doigts. Il s'ennuyait. Il songea à monter voir si Samber était libre pour une partie de dés. Haumerune avait une cheminée dans sa chambre, et Gellert pensait avec plaisir à un bon feu craquant. Ces braseros ne donnaient guère de chaleur. Même pas de quoi sécher les murs qui suintaient.

Il se décida et sortit.

En arrivant près des appartements d'Urraque, Gellert vit deux silhouettes enlacées qui luttait dans le couloir.

Hittise, qu'un des Suivants d'Eller maintenait à pleins bras. L'homme la bâillonnait d'une main, et tâchait de l'entraîner vers la porte de la lingerie.

Hittise se défendait courageusement, griffant, donnant des coups de pied, mais il était visible qu'elle n'était pas de force.

Gellert courut, arracha l'homme par son col, et lui écrasa la bouche d'un coup de poing qui l'envoya dinguer contre le mur.

Le Provien demeura un instant à cracher du sang et des fragments d'os, puis il bondit, l'arme au poing.

Gellert écarta aisément l'attaque maladroite, et tira aussi son couteau.

— Je te tuerai, rugit le Provien.

Gellert l'observait. Un violent, qui se laissait emporter par la rage. On pouvait mettre cela à profit. Il demanda avec une ironique sollicitude :

— Tu as la voix bien sifflante, frère, aurais-tu des ennuis de bouche ?

Comme il l'avait prévu, l'homme fonça aveuglément, et Gellert l'embrocha sans peine.

Le Provien s'effondra, plié sur sa blessure, et ne bougea plus.

L'imbécile ! Se laisser aller à la colère quand on se bat ! La dernière chose à faire. Eh bien, il avait payé cette erreur de sa vie.

Hittise regardait Gellert avec des yeux extasiés. Elle n'aurait pas montré plus de déférence éblouie à Alémi descendue de son piédestal.

— Comment te remercier, messier Galt ?

— En ne soufflant mot à personne de ceci, mademoiselle Hittise.

Il tira le corps dans la lingerie, le poussa dans un placard, et revint avec un linge essuyer les traces de sang.

— Il s'agit de faire disparaître cette charogne sans que rien transpire. Je m'en occuperai. Toi, pas un mot à quiconque. Prove ne serait que trop heureux de me coincer.

Gellert enterra le cadavre dans le jardin d'Urraque à la nuit close, avec l'aide d'Haumerune.

Les deux hommes creusèrent une fosse en se relayant, tassèrent la terre humide sur le corps avec patience, avant de la recouvrir de feuilles mortes. Ils étaient trempés jusqu'aux os par la violence des averses. Le vent hurlait, secouant les arbres avec fureur, couvrant tous les autres bruits.

— Au moins, dit Samber, ce temps nous aide, mais je ne suis plus d'âge à ces plaisanteries.

Sa jambe le mordait d'une douleur méchante à chaque pas.

Eller fit tout un drame de la disparition de son Suivant.

Par chance, l'homme s'était rendu en ville le matin même, et les gardes ne se souvenaient pas de l'avoir vu rentrer. Les recherches s'orientèrent vers l'extérieur. Les patrouilles bourdonnèrent en tous sens, questionnant, fouillant, quêtant, mais sans le moindre résultat.

Prove tempêta, hurla, menaça de prendre des otages, puis finit par renoncer.

Le Provien nourrissait les racines d'un eucale.

\* \* \*

Hittise était à l'âge où l'on change d'amour chaque quinzaine. et sans se soucier de savoir si la passion est

partagée.

Durant un temps, elle avait pensé être éprise de Samber, rougissant, pâissant, se fabriquant des mondes de rêveries pour un regard ou un sourire, puis, refroidie par la venue d'Aura, était passée à un Œuvrier de son âge qui travaillait aux écuries.

Il y avait eu quelques échanges de baisers maladroits, de serments, et elle s'était crue très perverse pour avoir fait pleurer le garçon.

Depuis que Gellert avait tué ce Provien, elle flambait de passion.

Elle l'accablait de sourires, de petits gestes frôleurs, et avait le cœur qui battait à chaque rencontre. Elle ne respirait plus que pour ces yeux gris bridés et ce visage aux pommettes saillantes.

Elle se fabriquant des histoires, s'inventait de passionnantes aventures, et ne rêvait pas au-delà d'un baiser, dont la seule pensée lui faisait les jambes molles.

Gellert voyait bien ces petits manèges, mais ne s'y intéressait guère. Il ne l'aurait pas touchée du bout du doigt. Il n'était pas tenté par cette fille neuve. Ces démonstrations d'affection l'agaçaient un peu. Il fronçait les sourcils, comme un homme importuné par un chiot exubérant.

Urrique comprenait fort bien ce qui se passait. Elle avait eu son temps de jeunesse, elle aussi. Elle n'avait nulle intention de parler de cela à sa fille, sachant bien qu'Hittise se rebellerait au premier mot. L'adolescence a le cœur farouche, et ne saurait tolérer que l'on se mêle de ses amours, même et surtout si elles ne sont qu'imaginaires. Au reste, ces fantaisies ne passent que trop vite.

Urrique était assise dans sa chambre auprès du feu. Le bois craquait et grésillait.

Elle fixait le dessin mouvant des flammes et y voyait surgir des images fugitives.

Elle sursauta en entendant claquer la porte. Hittise venait justement d'entrer, les cheveux emmêlés, les yeux brillants de rage.

— Mère, ce gros cochon de Prove rôdé dans les couloirs ! Il m'a encore arrêtée pour me dire des fadaïses, et il a osé poser sa sale patte sur mon cou !

— Ne t'énerve pas ainsi, mon petit chat, ça n'en vaut pas la peine.

Mais Hittise continuait sur sa lancée :

— Je le dirai à messier Galt. Il le tuera !

— Ma chérie, dit Urrique, agacée, je voudrais bien que tu laisses Gellert en paix.

— En paix ?

Hittise était suffoquée.

— Oui, dit Urrique, je crois que tu l'ennuies un petit peu, par moments.

— Je l'ennuie ?

Urrique regrettait déjà d'avoir abordé le sujet. Elle tenta de détourner la conversation, mais Hittise ne se laissait pas distraire. Elle flambait.

— Comment pourrais-je l'ennuyer ! Je ne lui voue que de la reconnaissance, pour tout ce qu'il a fait pour nous !

— Oui, ma chérie, mais...

Hittise coupa la parole à sa mère, et se lança dans un flot de paroles emportées. Elle criait.

Urrique faisait « chut, chut », sans parvenir à endiguer ce débordement verbal.

La jeune fille en était à vanter les mérites de Gellert : « un homme qui... un homme que... »

— Et pense que messier Galt a libéré les prisonniers, ajouta-t-elle.

Urrique jeta un coup d'œil inquiet vers la porte, et poussa un cri d'effroi.

Eller Prove se tenait dans l'encadrement, qu'il bouchait de toute sa masse, un mauvais sourire aux lèvres.

Urrique était blême, et Hittise affolée.

Comment avaient-elles pu ne pas entendre les pas du gros et de ses Suivants ? Prove n'avait guère l'habitude de frapper aux portes, on ne le savait que trop, et entraînait partout comme chez lui.

— Je venais te voir pour affaires, madame, dit-il, mais elles pourront attendre. Ceci est plus intéressant. Que disais-tu, petite ?

— Rien, dit Hittise, qui tremblait, rien.

— Oui bien, dit Eller. (Il se retourna vers le couloir, et appela :) Sellot ! Juremon ! Vous gardez cette porte. Personne n'entre ou ne sort sans mon ordre !

— Messier..., tenta Urrique.

Mais il ne l'écoutait plus et sortait. Il s'arrêta un moment dans le couloir.

— Galt, dit-il pensivement, les yeux rétrécis. Galt...



Gellert jouait aux dés avec un vieux Suivant aux Salles Basses lorsqu'il vit entrer la troupe des gardes proviens. Il comprit tout de suite que sa chance venait de tourner et se leva brusquement.

L'issue vers la porte était bouchée, les fenêtres à petits carreaux closes, il n'aurait pas le temps de les ouvrir. Il tira son couteau.

— Prove le veut vivant, dit une voix, ne l'oubliez pas !

Gellert tua son premier adversaire, blessa le second, se débarrassa d'un troisième en ruant, reçut un coup sur le poignet qui lui arracha son arme de la main, puis se défendit un moment à poings nus avant de succomber sous le nombre.

Il se retrouva les poignets ligotés dans le dos, une pointe de lance appuyée contre la colonne vertébrale, et fut poussé dans le couloir, puis vers l'escalier des caves.

Six gardes l'entouraient, les armes tenues sans négligence, et il pensait qu'on lui faisait bien des honneurs.

Ils dépassèrent les caves, s'arrêtèrent pour permettre à un soldat d'allumer une lanterne, et continuèrent à descendre. Les anciens cachots du Domaine s'étendaient là-dessous. Ils ne servaient plus depuis si longtemps que nul n'avait songé à y installer des lumènes. La lanterne balancée jetait des ombres sur les murailles épaisses, tout en arêtes de roc mal équarri, et tachées de salpêtre.

Les gardes s'arrêtèrent, ouvrirent une porte bardée de fer rouillée qui protesta en grinçant furieusement, et Gellert, poussé d'une violente bourrade dans le dos, tomba sur les genoux.

La porte se referma, éteignant la lumière, et les verrous cognés avec vigueur s'enclenchèrent sèchement.

Gellert se redressa.

Le noir était si absolu qu'il avait l'impression d'être aveugle.

Il fit trois pas hésitants, buta contre une arête, se retourna, et, tâtonnant avec ses mains liées, découvrit un bat-flanc de pierre où s'asseoir.

Il régnait là-dedans une odeur très acre de moisissure. Le sol était boueux, et la pierre ruisselante d'eau. Il faisait glacial, et Galt n'avait sur le dos que sa chemise. Il ne tarda pas à frissonner.

Rien d'autre à faire que remuer des pensées peu gaies. Prove avait-il découvert quelque chose, ou décidé brusquement de passer à l'attaque ? Les deux cas se valaient.

*Ma peau n'est plus à mettre en loterie. Il me fera torturer de toute façon, il me hait. Un mauvais moment à passer, mais qui passera. La prochaine vie sera peut-être meilleure...*

Gellert passa toute la matinée dans son cul-de-basse-fosse.

Pour tuer le temps, il explora sa prison à petits pas précautionneux, tâtant la muraille des épaules. Pas bien grande, on en avait vite fait le tour. Il bougea pour combattre le froid. Ses mains liées s'engourdisaient.

Il revint s'asseoir.

Il s'interdisait de penser à Prove et aux ennuis à venir. Il recréa l'île de Colde, morceau par morceau, et la passa en revue. Il refit des parties de chasse avec Laccan. Il tenta de se rappeler tous les visages des hommes de Mauran, ce qui était difficile, et l'occupa un grand moment.

Il fut tiré de sa geôle après la mi-jour.

Des bruits de bottes résonnèrent, les verrous s'ouvrirent en rechignant, et Gellert clignota des yeux, ébloui par la lanterne.

Avant de l'emmener, les gardes lui entravèrent les pieds d'une corde qui l'obligeait à marcher à petits pas.

Il voyait bien les raisons de ce luxe de précautions. Il avait songé lui-même à tenter de se faire embrocher par une lance. Mais Eller le voulait en vie, et devait avoir donné à ce sujet des ordres stricts. Amère ou non, il faudrait avaler la drogue.

Gellert suivit un long passage voûté, et fut poussé dans une pièce où rougeoyait un brasero. On avait allumé des torches résineuses qui flambaient en fumant dans les torchères.

Prove attendait, assis dans un fauteuil apporté pour la circonstance où s'étalait sa vaste masse.

Gellert regardait autour de lui, et se raidit involontairement.

L'ancienne chambre de torture du Domaine, avec des chaînes et des menottes rouillées pendues au mur.

Pas d'instruments de supplice. On les avait détruits depuis bien longtemps en Acherra. Le gros devait être déçu. Oui bien ! On pouvait lui faire confiance pour trouver autre chose.

L'Exécuteur attendait dans un coin. Un torse comme un muid, des bras énormes, et la tête directement enfoncée dans les épaules.

Deux gardes poussèrent Gellert devant Prove, et demeurèrent dans son dos, en le maintenant par les bras.

*Pensent-ils que je vais l'égorger avec les dents ?*

Eller épiait, avec l'expression satisfaite du chat qui vient de poser la patte sur sa proie.

— On dit que c'est toi qui as fait évader les prisonniers ?

Gellert se demandait qui avait pu vendre la mèche. Et que savait le gros, exactement ?

Il dit :

— Quelle est cette histoire ?

— Une histoire que je crois vraie. J'aimerais en apprendre un peu plus long là-dessus.

— Que veux-tu que je t'apprenne ? Je ne sais rien.

— Je pense bien que si, dit Eller. De plus, tu n'as pas agi seul dans cette affaire. Qui était avec toi ?

Allons, le gros ne paraissait pas trop renseigné. Gellert était bien décidé à se taire. Il ne donnerait ni Mauran, ni ses hommes, et encore bien moins Rosalde. Il n'en serait pas sauvé pour autant. Il répondit :

— Personne, je n'y étais pas.

— C'est ce que nous allons voir.

Le gros s'était levé, et parlait à son prisonnier en lui soufflant dans la figure.

— Recule-toi, dit Gellert, ton haleine pue !

Prove sursauta comme s'il avait été mordu. Sa voix se fit venimeuse :

— Quand j'en aurai fini avec toi, tu trouveras que je sens la rose, et tu le diras. Tu me diras aussi tout ce que je veux savoir.

— Crève !

Gellert fut dépouillé de sa chemise, et enchaîné face à la muraille par les poignets et les chevilles, le corps étiré et les bras ouverts.

L'Exécuteur ramassa un fouet à épaisse lanière tressée, et s'approcha.

Prove s'était rassis, et se carrait dans son fauteuil. Il fit un geste de la main.

Le premier coup mordit Gellert comme un acide.

Il serra les mâchoires. Il ne donnerait certainement pas à Prove le plaisir de l'entendre crier, dût-il se couper la langue entre ses dents.

Un coup, un autre coup, un autre encore. Et la douleur, brûlante, lancinante, qui monte par vagues successives et irradie jusqu'à l'extrémité des ongles.

La mèche cingle, et les muscles se contractent jusqu'à une rigidité minérale. La lanière broie, déchire, laboure, arrache, et le corps révolté se tord et se convulse dans l'attente du coup suivant. Le cerveau martelé se morcelle en fragments de souffrance.

Tout est rouge, tout est flammes, tout est brasier.

Gellert s'accrochait à sa haine. Une haine sauvage, démente, qui s'enfla, grandit, devint vaste comme l'immensité du ciel, puis se ramassa, se durcit et se concentra en un noyau dense.

Il ne céderait pas. Jamais.

Le fouet claquait.

L'Exécuteur frappait méthodiquement, à droite, puis à gauche, traversant en oblique toute la longueur du dos, où se multipliaient des stries sanglantes. Chaque coup, tombant sur des blessures fraîches, devenait plus dur à supporter que le précédent.

Eller arrêta son bourreau.

Le gros remuait dans son fauteuil, enfonçait les mains dans ses manches fourrées. Il fit approcher le brasero en se plaignant du froid, puis demanda :

— Eh bien, as-tu quelque chose à me dire ?

Gellert haletait, la bouche salée de sang, le cœur fou.

— Je ne sais rien.

Le premier coup après cette pause lui arracha un râlement.

La douleur l'enveloppa de nouveau dans un réseau de flammes.

L'Exécuteur cinglait avec régularité, mais, comme son bras se fatiguait, il s'arrêtait maintenant de temps à autre pour se reposer un moment. La reprise après ces répit était terrifiante. Eller s'énervait.

Il regrettait d'avoir décidé d'interroger cette charogne dans un trou aussi glacial. L'endroit lui avait paru commode, à l'écart de tout, et facile à garder.

Il ne tenait pas à ce que tout Acherra se mêlât de cette affaire. Il imaginait déjà les glapissements d'horreur des Suivants lorsqu'ils apprendraient de quelle façon on traitait un des leurs.

Il avait craint de mettre tout le Domaine en émoi à cause des cris.

Oui bien !

Pour ce que ce chien entêté criait, il aurait aussi bien pu le faire questionner dans sa chambre. Le gros houspilla son bourreau :

— Est-ce que tu ne sais plus ton métier ? Nous n'allons pas y passer la journée !

La mère cinglait. Son claquement mat et monotone résonnait sous la voûte.

Un répit.

Une reprise.

Un répit.

Une reprise.

Tout le dos de Gellert devenait plaie. Les stries entrecroisées se mêlaient, se rejoignaient, se touchaient, et la douleur accumulée le rendait fou.

Prove s'exaspérait. Il harcelait l'Exécuteur, et posait ses questions d'une voix de plus en plus irritée.

— Vas-tu te décider à dire ce que tu sais, pourriture !

Et Gellert ne savait plus ce qui l'obligeait à répondre avec une obstination de brute :

— Je ne sais rien.

Un nouveau choc lui hachait le dos de part en part, et il souhaitait la mort.

Il était prisonnier d'une gangue d'étincelante souffrance, et se débattait vainement. Il tirait sur ses chaînes, s'y tailladant les poignets. Les secousses successives l'incrustaient dans les arêtes de la muraille, et ses dents mordaient la pierre.

La douleur puisait, se tordait et se distordait en tourbillons écarlates. Des cascades de torture croulaient, des vagues de géhenne s'abattaient.

Gellert ne voyait ni n'entendait plus, toutes pensées cohérentes anéanties.

Des meules de moulin le broyaient.

Il était dévoré par les charros.

Une fournaise rugissait sous la cage, et le fer rougi le tuait.

Il s'éloignait de son corps.

Il flottait.

Il dérivait.

Quelque part, un homme qu'il ne connaissait pas geignait.

Puis tout bascula dans du noir traversé de fleuves incandescents. L'Exécuteur recula en laissant retomber sa lanterne, et se retourna vers Prove.

— Il s'est évanoui, messier.

— Réveille-le !

Hittise et sa mère avaient passé toute la journée dans la chambre, aussi angoissées l'une que l'autre.

Hittise pleurait, et Urraque tentait de la réconforter.

— Ce n'est pas ta faute, ma chérie, c'est juste une terrible malchance.

Mais la jeune fille ne voulait rien entendre, et se désespérait.

— Mais tu m'avais dit, mère, de ne jamais en souffler mot, tu me l'avais dit !

Urraque n'osait parler de sa propre angoisse. Gellert se tairait certainement, mais Prove pouvait décider d'interroger Hittise.

Urraque en avait la bouche séchée de terreur. Elle finit par prendre la jeune fille dans ses bras pour lui chuchoter à l'oreille :

— Que sais-tu exactement de cette histoire ?

— Rien, mère. Mate a seulement dit un jour que messier Galt avait sauvé les prisonniers.

Elles parlaient toutes deux par murmures. On entendait par moments les gardes remuer derrière la porte.

— Si Eller t'interroge, fais l'idiote. Tu as juste entendu une vague phrase aux Salles Basses, et quand il demandera qui parlait de cela, donne-lui le signalement de ce Provien que Gellert a tué.

Par chance, Hittise n'avait pas mentionné le meurtre de cet homme. Le gros ne pouvait rien savoir là-dessus. Urraque supposait que l'explication paraîtrait plausible. Un homme assassiné parce qu'il en savait trop et bavardait. Eller en penserait ce qu'il voudrait. La situation de Gellert ne pouvait plus être empirée.

Mate apporta le repas de sa maîtresse. Les gardes lui refusèrent l'entrée et elle partit en pestant.

Les uns après les autres, Augier, Samber et Aura, Aimegarde, Rosalde puis plusieurs Suivants essayèrent à leur tour de voir Urraque, sans y parvenir.

Tout le Domaine avait dû apprendre l'arrestation de Galt.

Prove revint avant le soir, et ouvrit la porte à la volée.

Il ne semblait guère de bonne humeur.

— Ce chien ne veut rien dire ! À toi, petite, que sais-tu ?

Hittise s'en tira fort bien. Elle fit l'enfant effarouchée, raconta sa petite histoire avec talent, et le gros parut la croire. Merci à la chance qu'il eût un faible pour elle.

— Alors, dit-il pensivement, cette charogne m'aurait aussi tué un Suivant ? Oh, mais il parlera !

Urraque en eut le cœur serré. Elle savait bien que le gros n'aurait de toute façon pas lâché sa proie, mais tout de même...

*Alémi, aide Gellert !*

On ne pouvait guère que prier pour lui.

Prove s'en allait. Il dit :

— Vous pouvez sortir, à présent. Je tirerai tout cela au clair !

Il partit, emmenant les gardes.

Il n'était pas dans l'escalier que Mate entra précipitamment.

— Ah, madame, quel malheur !

— Va me chercher Samber, dit Urraque. Il faut que nous parlions.

Haumerune entra, accompagné de Rosalde et d'Aura.

— Madame, que s'est-il donc passé ?

Il fallut raconter la faute commise par Hittise, et la jeune fille se remit à pleurer à gros sanglots.

Rosalde la regardait avec haine. Cette petite dinde ! Elle l'aurait bien tuée. Ce que Gellert devait supporter, à présent, à cause de la langue bavarde de cette sottie !

Hittise surprit ce regard méchant, et pleura plus fort.

Rosalde n'en était que plus exaspérée. *Tu peux bien sangloter, idiot ! Ils tueront Gellert à cause de toi, et il n'aura pas une mort facile.* Elle-même ne songeait pas à ce qu'elle risquait...

— Il faudrait tirer Galt de là, dit Samber, mais comment faire ? Et nous ne savons même pas où ils l'ont mis.

Une voix résonna :

— Il est dans l'ancienne chambre de torture, sous les caves. Et il faut le tirer de là, en effet, il nous gêne.

Le loubre s'était matérialisé sur le lit.

Tous le regardaient avec incrédulité.

Aura s'approcha en tendant la main pour le toucher, et la bête se laissa palper.

— Il vous gêne ? fit Samber stupéfait.

— Les explications prennent trop de temps, dit le loubre. En ce moment même, un Provien attend aux cuisines que l'on remplisse de soupe sa marmite. Il va la porter aux gardes des cachots. Après la deuxième volée de marches, il y a un renforcement où te dissimuler. Si cette fille blonde qui est là détourne l'attention du soldat, tu pourras mettre dans la soupe une drogue à endormir. Dépêchez-vous !

Il avait déjà disparu.

— Pourquoi nous aide-t-il ainsi ? dit Urraque. Et que veut-il ?

En quoi Gellert le gênait-il ?

— Madame, ne cherchons pas à comprendre. S'il a raison, nous devons faire vite ! As-tu de l'autie ?

Mate fouillait déjà un coffret, et en tirait un flacon plat.

— Allons-y, dit Samber à Rosalde.

— Attends ! J'aurai besoin d'une cruche remplie, ainsi le garde pensera que je reviens de tirer du vin, et ne s'étonnera pas.

Une bonne fille, songeait Samber, et qui pensait vite.

Ils descendirent, marchant rapidement, passèrent devant les Salles Basses et parvinrent aux caves. L'escalier continuait, noir, vers les cachots. On entendait faiblement les voix des gardes qui bavardaient.

Samber trouva un renforcement assez sombre où se dissimuler, et Rosalde attendit.

*Alémi, faites que ce Provien ne soit pas encore passé.* Elle frissonnait dans sa robe mince. *Quel froid ! Gellert...*

*Que lui ont-ils fait ? Si nous pouvions l'en tirer...*

Un bruit de pas résonna, et le garde apparut, l'anse de la marmite dans une main, une lanterne dans l'autre.

Rosalde s'avança à sa rencontre.

À quelque distance de lui, elle perdit l'équilibre et s'effondra. La cruche vola en éclats, arrosant de vin sa robe et le sol.

Rosalde gémissait en se frottant la cheville.

— Mon pied ! Oh, j'ai mal !

Le garde posa sa marmite et sa lanterne, et s'approcha pour la relever. Rosalde s'accrochait à lui, se plaignait à voix très haute, et semblait avoir beaucoup de difficulté à se remettre debout.

Samber surgit de son encoignure, vida le flacon dans la soupe, et regagna sa cachette.

Rosalde s'était redressée.

— Grand merci, messier. Cela va mieux.

Elle s'éloignait en boitillant.

Le garde récupéra marmite et lanterne, et prit l'escalier menant aux geôles.

Dès qu'il eut disparu, Samber suivit Rosalde. Ils remontèrent jusqu'aux appartements d'Urraque.

— C'est fait, dit Samber. Il ne reste plus qu'à espérer qu'ils dormiront bien !

Haumerune et Rosalde attendirent la mi-nuit en compagnie d'Urraque et de Mate.

Ils ne parlaient guère, chacun plongé dans ses pensées.

Il y avait tellement de « si » encore en suspens.

Samber proposa une partie de dés, qui fut bientôt abandonnée, aucun des participants n'ayant le cœur au jeu.

Rosalde broda un moment, se piqua trois fois, et jeta rageusement son ouvrage dans un coin.

Mate s'en fut à plusieurs reprises rôder dans les couloirs. Elle revint enfin, disant que tout semblait dormir.

Eller avait regagné les appartements de Laccan dès après le dîner. Chance merci, il n'avait pas eu envie de retourner voir son prisonnier le soir même.

Samber l'avait vu avec satisfaction, pendant le repas, bâfrer, vider coupe sur coupe, puis bâiller bruyamment en plissant les yeux.

Haumerune et Rosalde se levèrent, et Mate, qui devait faire le guet, les suivit.

Urraque demeura seule, n'osant rien souhaiter. Elle porta ses mains jointes à son front pour saluer Alémi.

Ils arrivèrent tous trois à l'escalier des caves sans avoir rencontré personne dans les couloirs déserts. Mate demeura sur les premières marches, tandis qu'Haumerune et Rosalde continuaient leur chemin.

Les gardes dormaient, et dormaient bien. L'autie provoquait un sommeil très profond, dont rien ne les tirerait avant le matin.

Il fallut retrouver le soldat qui avait transporté la marmite, et Samber l'égorgea sans plaisir. Il avait peu de goût pour ces choses, mais l'homme pouvait fort bien se souvenir de Rosalde lorsque l'on commencerait à poser des questions.

Samber ramassa une lanterne, et Rosalde décrocha le trousseau de clés pendu à un clou.

Ils enfilèrent un étroit boyau noir.

Les murailles resserrées donnaient une sensation d'étouffement. La lanterne éclairait par à-coups des arêtes de pierres grossièrement taillées. Une odeur moisie, épaisse, semblait traîner là depuis l'aube des âges, et le froid humide gelait.

La mauvaise jambe d'Haumerune se vengeait, en élancements cruels.

Dans la salle de géhenne, des torches achevaient de se consumer, et Gellert était toujours accroché à la muraille.

Samber retint un cri en le voyant, et Rosalde se mordit inconsciemment la lèvre.

On l'avait torturé jusqu'à l'épuisement total, et il pendait sans forces entre ses chaînes, une joue sur la pierre, et le menton reposant au creux de l'épaule.

Il ne devait plus avoir un pouce de chair intacte sur le dos. Un magma de viande rouge, hachée au tranchoir.

Du sang séché raidissait sa culotte, maculait ses bottes, et s'étalait à terre en taches piétinées.

Lorsque Samber toucha ses poignets pour les dégager des menottes, Gellert se raidit, tenta de redresser la tête, et ouvrit des yeux vitreux qui ne voyaient pas.

— Je ne sais rien, dit-il d'une voix lasse.

— Gellert, c'est moi, Samber !

Les yeux injectés de sang s'éclaircirent un peu.

— Samber ? Tire-moi de là si tu peux. Je ne sais pas si je tiendrai une deuxième fois.

Samber libérait les poignets, fortement entaillés et saignants, puis les chevilles.

Délivré de ses chaînes, Gellert chancela, tenta de s'accrocher au mur, et plia les genoux. Samber le retint, et chargea le corps inerte sur ses épaules.

— Veux-tu que je t'aide ? demanda Rosalde, inquiète.

— Eh, je ne suis pas boiteux du dos. Je le porterai bien. Prends la lanterne.

Ils remontèrent jusqu'aux caves, et trouvèrent Mate qui attendait. Elle faillit hurler en voyant Galt, puis se reprit.

— Personne, dit-elle.

La traversée du couloir, devant les Salles Basses, représentait la partie dangereuse du trajet.

Il y avait toujours des allées et venues, même de nuit. Qu'un Provien rentrât se coucher, après avoir passé la soirée en ville... Qu'un autre sortît pour satisfaire un besoin naturel...

Des hommes ronflaient derrière les portes des Salles Communes, et des bruits de conversation et le choc des dés sur une table s'échappaient d'une cellule.

Ils se hâtèrent.

Haumerune forçait sa jambe raide, courbé sous le poids qu'il portait, et soufflait fort. Rosalde passait sa langue sur ses lèvres sèches, et Mate priait.

Ils atteignirent enfin la porte des jardins, et la tension se relâcha.

On pouvait maintenant regagner les appartements d'Urraque par l'escalier privé donnant sur son jardin.

Samber déchargea son fardeau sur le lit.

— Alémi ! Dans quel état...

— Madame, il ne sera pas sur pied avant longtemps. Et où le cacher ? Prove fera tout fouiller, et sans doute jusqu'à ta chambre.

— J'y ai pensé, dit Urraque, et j'ai un moyen.

Elle poussa sur une grappe de raisin ornant le mur près de la cheminée, et un pan de muraille pivota.

— Laccan et moi étions seuls à connaître ceci. Je ne crois pas que Prove trouvera Gellert ici.

Samber s'approcha pour examiner l'étroite pièce sans fenêtre qui s'enfonçait derrière la cheminée. Les cachettes de ce genre n'étaient pas rares, dans les Domaines. Prove pourrait y penser.

Il repoussa le mur, passa ses doigts sur les interstices des pierres et frappa du poing à différents endroits.

Du travail bien fait. Même en son, on ne distinguait rien.

Du travail bien fait, même au soir, on ne distinguait rien.

Gellert remua un peu.

— Soif, dit-il.

Rosalde s'agenouilla pour le faire boire. Il avait les lèvres déchirées, et des marques noires sous les yeux, si sombres qu'elles paraissaient dessinées à la suie.

Mate s'était approchée avec un pot de pommade cicatrisante, et ne savait par quel bout prendre ce dos labouré.

Urrique lui enleva le pot des mains.

— Va plutôt chercher une paille et des draps, il faut le cacher dans cette pièce avant le matin. Trouve aussi de la soupe et du vin. Il a perdu bien trop de sang.

Gellert ne semblait pas conscient de l'agitation autour de lui.

\* \* \*

Urrique fit partir Augier et Hittise dès l'aube, en compagnie de Samber et d'Aura.

Ils passèrent les portes sans bagages, comme s'ils allaient faire une simple promenade à cheval. Ils devaient se rendre à Ferne, et y demeurer pour un temps.

Urrique ne tenait pas à ce qu'Eller interrogeât les enfants, et Aura aussi était en danger. Elle imaginait très bien la rage de Prove lorsqu'il découvrirait que son prisonnier s'était envolé. Elle préférait savoir à l'abri les victimes possibles. Elle-même se sentait de taille à tenir tête au gros. Au reste, il n'oserait pas la toucher. Elle remplaçait le Dep en Acherra jusqu'à ce que son fils soit en âge de prendre sa place. Porter la main sur elle amènerait pis que des troubles.

Il y eut des échos de la fureur de Prove dans tout le Domaine.

Il fit punir les gardes qui avaient dormi, fouiller jusqu'au moindre recoin, et interroger et malmener les Suivants.

Il était évident que Galt n'avait pu s'en tirer sans aide.

Finalement, il se présenta lui-même pour visiter la chambre d'Urrique.

Elle brodait, assise près de la cheminée, avec l'air d'une femme qui n'a pas un souci au monde, tandis que le gros regardait sous le lit, secouait les tentures, frappait du poing contre la muraille, et ouvrait des coffres qui n'auraient jamais pu contenir un corps d'homme.

Eller la vit sourire, et ses yeux verts flambèrent de rage. Il avait le visage cramoisi.

*S'il pouvait mourir d'un coup de sang*, se disait Urrique. *Quel débarras !*

— Madame, dit le gros, je veux voir la petite Hittise. Où est-elle ?

— J'ai envoyé les enfants à la campagne, en compagnie de leur Stuteur et d'une de mes Suivantes. Ils avaient l'air fatigués, et j'aimerais qu'ils se reposent.

— Où cela ?

Urrique piquait posément son aiguille.

— Je ne crois pas que cela te regarde, messier.

— Tout me regarde, ici, rugit Prove. Et je veux interroger Hittise. Je l'ai peut-être crue trop vite, l'autre jour !

— Hittise n'en sait pas plus quelle t'a dit. Et tu ne la verras pas de mon fait. Tes colères l'effraient.

Le gros la regardait, les yeux plissés.

— Peut-être est-ce toi qui sais quelque chose. Et si je te faisais questionner ?

— Fais-le si tu l'oses, messier. Tu n'apprendras rien que tu ne saches déjà.

Elle passait son aiguille dans le tissu. Ses mains ne tremblaient pas. Elle était seule à entendre son cœur battre trop vite.

Eller l'observait avec attention.

— Tout le monde me ment, dit-il d'une voix lente. Tout le monde me promène d'une histoire à une autre, et qui n'est jamais la bonne. Ce chien n'a pas pu se détacher tout seul, et il ne serait pas allé loin dans l'état où je l'ai laissé.

Il sortit sans prendre congé et en faisant claquer la porte.

Les recherches durèrent cinq jours, mettant le Domaine sens dessus dessous. Les Suivantes hurlaient en voyant les Proviens mettre leurs chambres à sac, et les Suivants se plaignaient hautement d'être bousculés.

Eller tempêtait.

Il revint trois fois chez Urrique, criant, menaçant. Elle se défendait calmement, sans laisser voir ses craintes. Tout de même, il valait mieux que l'Archêque fût parti. Celui-là aurait sûrement osé ce qu'Eller n'osait pas !

Pendant ce temps, Gellert délirait dans la chambre secrète.

Il avait été pris d'une mauvaise fièvre et se débattait, luttait en dévidant des phrases incohérentes. On lui avait

Il avait eu plus d'une mauvaise nuit, et se débattait, tantôt en devenant des phrases incohérentes. On lui avait entortillé le buste de bandelettes, mais son dos ne guérissait pas et suppurait.

Il devenait rigide comme une barre de fer lorsqu'on touchait ses plaies.

Aimegarde et Rosalde se relayaient à son chevet. Ce n'était pas un malade facile. Il repoussait les bouillons qu'on voulait lui faire boire, et mordait les mains qui tentaient de le bâillonner lorsqu'il divaguait trop haut. Heureusement, les murs étaient assez épais pour étouffer les bruits.

Rosalde passait un linge humide sur le visage amaigri, trempé de sueur et envahi d'une barbe drue qui piquait la main. Elle pensait qu'il allait mourir, et s'étonnait d'en éprouver tant de chagrin. Après tout, il y avait bien d'autres hommes, mais celui-là lui manquerait.

Aimegarde était toute patience et douceur. Rien ne la rebutait. Elle remplissait le bol que Gellert venait de rejeter pour la troisième fois, y mêlait la misa qui guérissait les fièvres et réussissait à le faire boire. C'était une fille châtaine, ni laide ni jolie, avec des yeux gris-bleu et un regard calme. Pour décoller les pansements qui adhéraient aux chairs à vif, elle s'y prenait mieux que Rosalde qui s'énervait et arrachait sèchement.

Gellert crispait ses poings sur les draps, mais ne se plaignait pas.

Rosalde vint un matin prendre la relève, et salua Urraque qui déjeunait, encore en robe de nuit.

Mate verrouilla soigneusement la porte. Il s'agissait de ne plus se laisser prendre par surprise.

Rosalde fit pivoter la muraille, et Aimegarde sortit en souriant.

— Il dort encore. Je lui ai fait boire de l'autie, et il a passé une nuit calme. Je crois bien qu'il va mieux.

Rosalde entra, et le mur se referma derrière elle.

Que cette pièce était petite ! À peine la place de circuler autour de la paillasse. Un siège garni de coussins, et, dans un coin, un coffre à dessus plat encombré de pots, de flacons et de cruches. Une lumène accrochée au mur dans une ancienne torchère. La cheminée proche chauffait la pièce, et un trou noir au plafond laissait passer l'air. Il devait déboucher dans le toit, quelque part à l'extérieur.

Gellert reposait sur le ventre, enroulé dans un drap.

Rosalde s'agenouilla pour lui toucher la joue. Fraîche, et il n'y avait plus cette mauvaise rougeur aux pommettes. Elle fit glisser le drap sur le torse entortillé de linge, et posa sa main sur la peau nue au creux des reins. Pas de sueur, et une chaleur normale.

C'était vrai qu'il semblait aller mieux.

Gellert se retourna sur le flanc, et ouvrit les yeux. Son regard était clair et il souriait.

— Rosalde ! Il m'avait bien semblé te voir, avec Samber, mais je pensais avoir rêvé.

— Tu n'as pas rêvé. Nous t'avons enlevé à Eller, et sans trop de peine.

Gellert s'assit en grimaçant un peu, les genoux remontés.

— Ainsi, Prove ne m'a pas eu. Eh bien, moi, je l'aurai !

— Pense à autre chose pour le moment. Il est bien gardé, et de plus, il a fait mettre ta tête à prix. Deux cents ferras, et trois cents si on te ramène en vie.

— Jolie somme pour une seule peau, dit Gellert, ironique. Cet homme m'aime. Il faut dire que je le lui rends bien, et plus encore qu'autrefois.

Ses yeux noircissaient, et un muscle bougea près de sa mâchoire.

— Comment te sens-tu ? demanda Rosalde.

— Assez bien, mais aussi solide qu'un chaton nouveau-né. Je ne partirai pas en guerre aujourd'hui.

— Ton dos ?

— Ça va.

Il examinait la pièce étroite. Rosalde s'était assise près de lui, jambes croisées. Il sentait son parfum, léger, un peu acide.

— Quel est ce trou ? demanda-t-il.

— Une cache, et derrière la propre chambre de madame Urraque, s'il te plaît. Tu vois si on te soigne !

— Je ne me souviens pas de grand-chose. Comment m'avez-vous tiré des pattes d'Eller ?

Rosalde raconta l'intervention du loubre, et la ruse employée.

— Décidément, ce loubre me veut du bien. Drôle de bête, et curieuse affaire, c'est à n'y rien comprendre.

Il réfléchissait, et regardait sans le voir le profil de Rosalde.

— Tout de même, je voudrais bien savoir comment le gros a reniflé ma trace. Le sais-tu ?

— Une histoire idiote, et la malchance. Hittise parlait de toi à ma dame, et elle criait trop haut des choses qu'il aurait mieux valu taire. Eller est arrivé là-dessus, et a tout entendu.

Gellert soupira.

— J'avais trop tiré sur la chance. Elle devait bien me lâcher. Je ne peux même pas en vouloir à cette gourde.



Quinze ans, et elle se croyait amoureuse de moi. Bah ! De toute façon, Eller m'aurait posé la patte dessus un jour ou l'autre. Il ne voulait qu'un prétexte.

— As-tu dénié la petite ? demanda Rosalde, curieuse.

— Tu plaisantes ! Je ne suis pas encore à l'âge où l'on a besoin de fillettes pour se chauffer le sang. Une fille neuve, oui bien ! Des cris, des drames, des pleurnicheries, et de l'amour à vous engluer. Tu n'y penses pas !

Rosalde le regardait, un peu rêveuse. Elle fit glisser un doigt le long de la joue barbue, puis sur le cou, et appuya au creux de l'épaule.

— Tu n'aimes pas qu'on te gêne, n'est-ce pas, Gellert ?

— Non, ma chatte jolie. Et pour l'amour, il faudra attendre un peu. Je ne suis pas en état.

Il y avait un brin d'ironie dans son regard gris. Il se rallongea sur le flanc, et ferma les yeux.

\* \* \*

Gellert se remit rapidement, mais, lorsqu'il fut assez bien pour tenir debout, l'inaction forcée ne tarda pas à lui porter sur les nerfs.

Il lisait, bavardait avec Samber venu lui apporter des livres, et se laissait docilement soigner. Son dos sécha peu à peu en croûtes rugueuses et épaisses qui le tiraillaient et le démangeaient par moments.

Il descendit deux ou trois fois de nuit dans le jardin d'Urraque pour prendre l'air, et remonta dans la cache avec bien peu de plaisir.

Il s'ennuyait, allait et venait dans sa prison comme un aopard encagé, et se montrait facilement irritable. Finalement, il décida de ne pas demeurer un instant de plus dans ce trou.

Il discuta un peu de la situation avec Urraque.

— Comment sortir d'ici, madame ? Je m'arrangerais des murailles du Domaine, mais les remparts posent un autre problème.

Eller faisait garder les portes de la ville, et sérieusement. Nul ne sortait sans montrer patte blanche, et les charrettes étaient fouillées à fond, et leurs chargements lardés de coups de lance. De plus, non seulement les gardes respectaient strictement les consignes, mais ils en rajoutaient plutôt. Ils avaient tous très envie de gagner la somme promise pour la capture de Galt.

Urraque souriait.

— Tu sortiras quand tu voudras, et facilement. Un souterrain de fuite part des caves pour aboutir hors de la ville, assez loin dans la campagne. Seule la famille en connaît l'existence. Mais où comptes-tu aller ? Veux-tu rejoindre Colde ?

— Non, madame, j'ai un compte à régler avec Prove, et je ne quitterai pas Acherra en laissant traîner cette dette. Le gros est hors de ma portée pour le moment, mais les choses peuvent changer.

Les yeux gris de Gellert étaient devenus aussi durs et froids que deux silex.

Urraque comprenait très bien. Ce goût de la vengeance, elle l'avait elle-même dans la bouche. Elle ne pouvait regarder Eller sans voir flotter près de lui la tête coupée de Laccan.

— Tu peux aller à Ferne, dit-elle, mais tu n'y seras pas complètement à l'abri. Des Proviens y passent parfois pour acheter des chevaux, et Eller a fait clamer ton signalement dans toute son armée.

— J'ai une meilleure idée, madame. Je vais rejoindre Mauran Querre.

Urraque se mit à rire doucement.

— Je te vois bien mal en Rançonneur, Gellert !

— Pourquoi pas, madame ? Je m'en arrangerai, et d'ailleurs, je doute que Mauran rançonne beaucoup ces temps-ci. Je pense qu'on pourrait facilement, faute de Marchands, le pousser à attaquer ces caravanes qui emportent nos biens en terre provienne.

— Elles sont bien mieux gardées que celles des Marchands. Le risque sera grand. Accepteront-ils ?

— Je ne crois pas que le risque retienne jamais Mauran. Ses hommes suivront, et moi, j'ai très envie de me battre.

En parlant, Gellert avait fermé inconsciemment les poings.

*Il sent encore les coups de fouet sur son dos, se dit Urraque. Cette séance lui a laissé autant de traces dans l'esprit que de cicatrices sur les épaules. Les Proviens qui l'auront en face pourront s'en repentir.*

Elle le devinait enragé de haine.

Gellert descendit au jardin bien après la mi-nuit.

Il était vêtu d'une culotte de peau, de courtes bottes, et d'une veste de cuir fourrée de loubel noir, sanglée d'un ceinturon à boucle ornementée. Il taquinait de la main la poignée de son couteau de chasse, bien décidé à ne pas se laisser reprendre en vie.

Le jardin était froid et humide, balayé de rafales de vent qui secouaient les branches nues, et la nuit très sombre. Quelques gouttes de pluie lui cinglèrent le visage tandis qu'il traversait pour atteindre la porte. Il aspira avidement l'air glacial qui sentait les feuilles mortes et le terreau. Il n'aurait pu demeurer un jour de plus dans cette cache.

Mate l'attendait, avec un chariot couvert de paquets de linge, où il s'allongea. Elle le recouvrit d'un drap, arrangea adroitement les ballots, puis poussa le chariot le long du couloir des Salles Basses.

Précaution nécessaire, car ils croisèrent un Suivant provien qui rentrait, assez aviné, et ne jeta en passant qu'un coup d'œil distrait à cette Œuvrière qui transportait un chargement de linge. Le Provien eut un hoquet, puis poussa en chancelant la porte d'une cellule et y disparut.

Mate atteignait l'escalier des caves. Gellert sortit. Ils s'embrassèrent brièvement.

— À te revoir, Mate.

— Alémi te garde, messier Galt.

Gellert descendit, et trouva Urraque assise sur les dernières marches.

Ils suivirent un couloir qui sentait âprement le vin, et Urraque ouvrit à l'aide d'une grosse clé la porte d'un cellier obscur où dormaient quelques tonneaux.

Gellert tira de sa poche une lumène taillée, et Urraque fit surgir un passage de la muraille du fond en tournant un morceau de roc saillant.

Le souterrain béait, soufflant une haleine froide et âcre.

— J'espère qu'il est encore en bon état, dit Urraque. Il peut y avoir des éboulements, fais attention.

— Je m'en tirerai, madame.

Urraque l'embrassa avec affection.

— Alémi te garde, Gellert. Fais donner de tes nouvelles par Ferne.

— À te revoir, madame.

Il s'engagea dans le boyau, et la lumière qui l'accompagnait disparut avec lui derrière un coude du chemin.

Urraque referma le mur avec un soupir.

Il lui restait si peu d'amis. Encore un qui partait. Enfin, celui-là, au moins, demeurait en vie.

Gellert avançait à grands pas.

Au début, le souterrain fut facile à suivre. Il serpentait à travers le roc brut, étroit, resserré. La lumène arrachait des scintillements aux aspérités de la pierre. Le sol était relativement sec. Des pans de murs tourmentés, hérissés d'arêtes et de saillies, naissaient de l'ombre pour s'y dissoudre de nouveau. De menus crissements de griffes annonçaient la fuite précipitée de bestioles furtives. Des grappes d'insectes noirs, accrochés aux anfractuosités de la muraille, s'éparpillaient brusquement.

Gellert avait marché un grand moment lorsqu'il tomba sur un rêle tapi au milieu du chemin.

Une vilaine bête, longue à peu près comme l'avant-bras, le poil jaunâtre, la queue et le crâne chauves, et les oreilles pointues.

L'animal se dressa, sifflant de rage, découvrant les longues canines courbes, et déployant des ailes membraneuses. Ses petits yeux rouges brillaient méchamment. Il attaqua avec un sifflement suraigu.

Gellert le balaya d'un violent revers de bras, et l'acheva à terre de deux coups de talon.

Il reprit sa route, en se demandant s'il y en avait d'autres. Les rèles vivaient en groupe, généralement. Etre attaqué par une troupe volante et bien endentée manquerait de charme.

Le tunnel traversait maintenant une zone sableuse, étayée de poutres et de madriers. Les pas de Galt déclenchaient de petites avalanches de gravier et de poussière. Il avança avec plus de prudence, s'appliquant à poser les pieds doucement pour ne rien ébranler. Il dut dégager deux fois des éboulements qui lui barraient le chemin, et ramper par-dessus, ce qui lui prit du temps, car il devait se mouvoir avec une sage lenteur. Les poutres soutenant le plafond grinçaient et craquaient, et de petites pierres lui frappaient la nuque.

Le chemin descendait, et devenait très mouillé. Les bottes de Gellert s'arrachaient de la boue avec des bruits de succion, et plongeaient de temps à autre dans des flaques assez profondes.

Il supposa qu'il devait passer à présent sous la rivière.

Des gouttes glacées pleuvaient du plafond. La muraille ruisselait de nappes fluides et brillantes.

Le tunnel remonta, et redevint à peu près sec, traversant un nouveau passage rocheux.

Ce souterrain semblait interminable, et Gellert pensait ne jamais en voir la fin lorsqu'il arriva sur un cul-de-sac.

Il découvrit aisément une poignée de fer rouillé, et la tira. Elle résistait, et il dut s'y reprendre à deux fois, et employer toute sa force.

La roche s'ouvrit sur un jour blême. L'aube se levait. Une rafale de vent mouillé gifla Gellert au visage, et il sortit en rampant dans un bosquet de pins.

Il repoussa le roc d'un élan des épaules. Il s'encastrait parfaitement dans un groupe de grosses pierres grises polies et moussues.

Il écarta les ronces griffues qui s'accrochaient à ses vêtements, et vit Rosalde qui attendait sous un arbre en compagnie de deux chevaux. Elle retenait les pans d'une cape fourrée que le vent gonflait. Des rafales courtes pliaient la cime des pins, et des nuages au ventre lourd de pluie défilaient au ciel.

— J'ai pris la plus belle bête de mon père pour toi, dit Rosalde. Fais-toi tuer si tu veux, mais pas cette jument ! Jallot y tient comme à la prune de ses yeux. J'ai promis que tu la rendrais un jour ou l'autre. Elle s'appelle Océane.

Gellert pensait qu'il était voué à perdre ses chevaux. Après son arrestation, un Suivant provien avait trouvé Mûreau à son goût, et se l'était adjugé.

Il flatta habilement les doux naseaux. Une bête magnifique, très bien proportionnée, d'un bleu verdissant de profondeurs marines, la crinière comme de l'écume, et une corne spiralée bleu acide. Son nom lui allait bien.

— Si tu as besoin de quelque chose, dit Rosalde, fais-le savoir à Jallot.

Elle lui noua les bras autour du cou pour l'embrasser, et, comme leurs lèvres se touchaient, le désir les prit brusquement, les laissant sans autres pensées que cette faim exigeante à satisfaire.

Ils firent l'amour debout et vêtus, avec une violence sauvage qui les accouplait comme pour un combat.

Gellert avait traîné Rosalde contre un pin, et il la mordait, la clouait au tronc à grandes saccades brutales.

Elle gémissait, répondait de tout le corps, et étouffait ses plaintes en lui enfonçant cruellement les dents dans le cou.

Les rafales du vent rythmaient leur jeu.

Le plaisir les emporta sur des crêtes très aiguës et très hautes.

Ils se séparèrent, un peu étonnés l'un et l'autre.

Rosalde la bouche tuméfiée, les yeux brillants, des fragments d'écorce dans les cheveux, et Gellert le visage verni de sueur, des traces de morsures saignantes sur le cou.

Elle laissa retomber ses jupes troussées, et il se rajusta, renouant les lacets sur son ventre.

Elle le regardait sans rien dire.

Dans l'espoir de modifier un peu son signalement, il avait gardé une barbe taillée court, et une moustache qui tombait de chaque côté de la bouche. Elle le trouvait changé, plus dur, mais toujours aussi beau, la canaille. Le poil blond foncé lui creusait les joues, et éclaircissait ses yeux gris.

Quelles femelles irait-il satisfaire, à présent ?

Elle ressentait un petit pincement de regret. Il faisait bien l'amour, et il ne restait plus tellement d'hommes acceptables au Domaine Acherra, hormis les Proviens dont elle ne voulait pas.

— Garde-toi bien, Gellert.

— À te revoir, petite gueuse.

Il lui sourit, sauta en selle et lança la jument au galop à travers champs. Rosalde enfourcha à son tour sa bête, les jupons remontés sur ses bottes, et prit la direction des remparts qui se dessinaient sur l'horizon.

Gellert trouva Mauran aux cavernes Revelle, dans la région des étangs. La sentinelle l'avait laissé passer avec un sourire qui essayait d'être aimable, et sans exiger qu'il remît son arme.

Plus de fronges, les insectes hibernaient.

Querre lui fit bon accueil, et Rauri le bourra amicalement de coups de poing.

— Je m'attendais à te revoir, dit Mauran. J'ai des oreilles qui traînent en ville, et on y parle beaucoup de toi en ce moment. Deux cents ferras pour ta tête, et trois cents si elle tient encore à tes épaules. Qu'as-tu fait à Eller pour qu'il te veuille autant de bien ?

— Une vieille haine entre nous, dit Gellert.

— Oui bien ! Les gardes proviens bavardent, à l'occasion, dans les tavernes. On y apprend pas mal de choses. À propos, je pense que je te dois un merci.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas nous avoir vendus.

Gellert haussa les épaules.

— Et qu'y aurais-je gagné ?

— Peut-être un répit, dit pensivement Mauran. Vient un moment où cela compte.

Il semblait absorbé dans des souvenirs déplaisants.

Gellert avait deux ou trois questions sur le bout de la langue, mais il ne les posa pas.

— Parlons d'autre chose, frère, dit Mauran. Tu arrives toujours pour les repas. Viens manger.

Les Rançonneurs étaient installés dans trois cavernes assez vastes à sol sablonneux, et réunies entre elles par d'étroits passages. Dans la troisième, un lit de braises rougeoyait au-dessous d'une cavité qui évacuait la fumée vers l'extérieur. Des levels y rôtissaient, enfilés en série sur une broche.

Souber, sa tignasse blonde toujours aussi emmêlée, les faisait tourner de temps à autre, la main enveloppée d'un chiffon. Il salua Gellert d'un ton jovial :

— Te voilà revenu parmi nous, le Suivant ?

L'aupard était couché, la tête sur les pattes, humant l'odeur de la viande grillée. Il se dressa, le garrot hérissé, et Mauran l'appela :

— Viens ici, Rouge, du calme ! C'est un ami. Ami, tu comprends ? (Puis, à Gellert :) Il faut qu'il te connaisse. Donne-lui ta main à sentir.

Gellert offrit sa paume au museau froid qui reniflait, puis gratta le crâne plat entre les oreilles. L'aupard se mit à ronronner bruyamment en fermant à demi les yeux.

— Ça ira, dit Mauran. Donne-lui à manger deux ou trois fois, et tout sera dit.

Le repas réunit le groupe des Rançonneurs.

Souber taillait la viande, et distribuait les parts. Des cruches de vin circulaient, passant de mains en mains.

Gellert se rendit compte que les hommes de Mauran l'acceptaient comme un des leurs, et étaient même amicaux, dans la mesure où ils pouvaient l'être.

— Maigre chère aujourd'hui, dit Mauran. La chasse n'a rien donné ce matin, et nous avons dû nous rabattre sur les pièges.

En fait, les parts étaient plutôt petites. Gellert offrit les os qu'il venait de ronger à Rouge, qui rôdait, avalant tout ce qu'il pouvait trouver, et qui les croqua en deux coups de mâchoire. Les hommes bavardaient, échangeaient des plaisanteries, et s'esclaffaient bruyamment. Des torches coincées dans les anfractuosités de la muraille enfumaient le plafond.

Le repas fini, les Rançonneurs s'égaillèrent.

Mauran montra à Gellert une faille noire près du foyer, juste assez grande pour livrer passage à un corps.

— La porte de sortie, dit-il. Je ne m'installe jamais dans un trou sans prévoir une issue. Les cavernes continuent là-derrrière, et elles vont loin. Il y en a d'énormes, et même un ruisseau souterrain. On s'y perdrait facilement. Il faudra que je te montre ça un de ces jours. Il y a aussi deux ou trois passages vers l'extérieur, et c'est l'important.

Il se leva et s'étira.

— Viens maintenant, allons chasser. Je n'ai pas du tout l'impression d'avoir le ventre rempli. Il nous faut de la viande pour ce soir.

\* \* \*

Gellert s'installa, assez à l'aise, dans une vie somme toute pas déplaisante, et principalement consacrée à la chasse. Il fallait manger, et la viande constituait le principal des repas.

Parfois, Mauran échangeait une pièce de gibier contre un panier de légumes, du vin ou des fruits d'hiver dans une ferme où il avait des accointances.

Certains jours, la table était bien garnie, d'autres fois, non.

Raubal, un gros homme roux à carrure de taureau et qui ressemblait un peu, pense en moins, à Eller Prove, ramassait des champignons et les faisait cuire. Il s'y connaissait, et n'empoisonnait jamais personne.

Il y avait des crustacés, dans le ruisseau des cavernes, que l'on appâtait à l'aide d'une tête d'animal pourrissante. Des bêtes assez étranges, blanches et dépourvues d'yeux, agitant d'énormes pinces. Elles cuisaient sur la braise en répandant une odeur sucrée. Bonnes à manger, mais Gellert trouvait le résultat bien maigre pour tant de travail de décorticage. La carapace enlevée, ne restait qu'une bouchée de chair douce et parfumée.

La forêt était nue et froide. Les eucalyptus et les chenils griffaient le ciel gris de branches aiguës. Les pins, d'un vert assombri, se balançaient au vent sur une musique grinçante. Il pleuvait souvent, une pluie serrée qui tombait en rideaux épais. Les chasseurs revenaient trempés jusqu'aux os, tordaient leurs vêtements, puis venaient se sécher près du feu. Le roc gris de la caverne s'embaumait.

On demeurait tout le jour à boire, à jouer aux dés, à fumer des tiges de clémentes.

Souber jouait du guétel, et Raubal, qui avait une belle voix basse et chaude, chantait.

Gellert sortait, un sac de grain sur la tête en guise de capuchon, pour aller voir Océane, attachée avec les autres chevaux sous un bosquet de pins qui leur procurait un abri relatif. Les bêtes baissaient la tête, le poil collé.

Il flattait la jument, qui frottait ses naseaux contre lui et hennissait de joie. Pourtant habituée au luxe des écuries de Ferne, elle ne semblait pas trop mal supporter ce traitement indigne de sa beauté.

Les étangs débordaient d'une eau plate, semée de plaques d'écume, et envahie d'un foisonnement d'herbes qui donnaient, par places, l'illusion d'une surface solide.

Il ne faisait pas bon s'y promener sans connaître les passages. Il y avait là des bourbiers à engloutir un cheval et son cavalier sans qu'il en restât trace.

On dormait sur des lits de fougère sèche, qui emplissait la bouche et les narines d'une poussière rousse ; elle s'infiltrait dans les vêtements, et collait à la peau.

Gellert se trempait sans plaisir dans l'eau glacée du ruisseau des cavernes, se frottait de sable, et regrettait les bains confortables du Domaine Acherra.

Certaines nuits, ses rêves étaient hantés d'un long sanglot gémissant et lugubre.

Les premiers temps, il fut réveillé plusieurs fois par cette plainte morne qui s'étirait sur une gamme ascendante et descendante. Elle semblait monter du fond de la terre, et traduisait une si grande douleur qu'elle paraissait pleurer toute la misère du monde. Mauran lui dit que les Paisans connaissaient depuis toujours cette lamentation sinistre, l'appelaient « le cri de la bête chagrin », et y voyaient un très mauvais présage. À cause de cela, ils évitaient les cavernes Revelle et leur voisinage, et les Rançonneurs s'en trouvaient fort bien.

Les jours secs, Gellert parcourait Mauraze à cheval, traquant le dale bleu ou le sanglier. La forêt était giboyeuse, fourmillant de levels à longues oreilles, de blares gris au poil hirsute, de coqs bérants au plumage azuré et de faisans traînant orgueilleusement leurs longues queues mordorées.

Il valait mieux ne pas tomber sur un aopard chassant en compagnie de sa femelle ; ils attaquaient immédiatement.

Des hérels à longues pattes et ailes écarlates hantaient les étangs. Leur chair était coriace et un peu âcre.

Gellert se remit à l'arc, pratiqué autrefois dans les forêts de Colde, et parvint en peu de temps à rendre Rauri jaloux en tirant presque aussi bien que lui. Il abattit au vol un grand agel vert et brun, et les Rançonneurs se partagèrent les plumes couleur d'or du cou, qui étaient censées apporter la fortune à leurs possesseurs.

Le temps s'adoucissait peu à peu, et des bourgeons se gonflaient aux pointes des branches nues.

Mauran trouva très à son goût l'idée d'attaquer les caravanes proviennes

Mauran trouva les a son goût et avec à attaquer les caravanes proviennes.

Il y avait déjà pensé lui-même, mais ne pouvait agir faute de précisions, malgré un service de renseignements fonctionnant à merveille.

Urrique fit parvenir par Ferne des détails glanés au Domaine Acherra sur les itinéraires et les jours de départ.

Querre tendit deux fois avec succès des embuscades minutieusement préparées, et sur terrain propice. Les Proviens, assaillis et percés de flèches, puis agressés à la hache et au glaive par une troupe hurlante et enragée, n'offrirent que peu de résistance.

Gellert prit un vif plaisir à ces combats.

Les deux chargements, l'un de blé et l'autre de vin, furent revendus en ville par Mauran qui avait des contacts partout. Les Rançonneurs gardèrent pour eux un tonneau, et ne dessaoulèrent pas de trois jours.

Gellert eut la surprise de se voir remettre sa part de l'argent gagné, partagé entre tous avec une équité remarquable.

Mauran ne s'octroyait pas un cétel de plus que les autres.

En fait, il régnait dans son équipe une camaraderie assez analogue à celle partagée par les Suivants sous l'autorité de Laccan, et, tout comme le Dep, il se faisait obéir facilement.

Gellert se pliait sans peine à cette discipline, il avait l'habitude de servir. Au reste, Mauran acceptait volontiers les suggestions, les étudiait, et ne les rejetait jamais sans raison valable.

Gellert, qui avait fait partie du Conseil de Laccan, ne se sentait nullement dépaysé. Il eut tout d'abord de l'estime pour Querre, puis de l'amitié. Un homme courageux, sur qui on pouvait compter en toute occasion. Intelligent, de plus. Il avait mené une vie mouvementée, et racontait de temps à autre ses aventures avec un sens de l'image et de la couleur et un vif humour qui rendaient le récit passionnant.

Gellert l'écoutait volontiers, et il se livra lui-même davantage qu'il avait coutume de le faire.

Les deux hommes en vinrent à bien se connaître, et à s'apprécier mutuellement.

La troisième embuscade tourna mal.

Après un début d'attaque prometteur, une troupe de soldats surgie de l'arrière-garde fit changer la fortune de camp. Mauran eut cinq hommes tués, et deux blessés graves qu'il fallut charger au vol sur les chevaux avant de fuir. La poursuite dura longtemps, et les Rançonneurs ne se débarrassèrent des Proviens qu'en les égarant dans les marais.

Mauran s'en montra ennuyé. Il n'appréciait guère d'avoir dû amener la meute si près de son repaire. Il fit doubler les sentinelles, et demeura sur ses gardes durant bien des jours.

Il ne fut plus question, par la suite, d'attaquer les caravanes.

Elles étaient à présent si bien protégées que, même en triplant leurs effectifs, les Rançonneurs n'en seraient pas venus à bout.

Gellert devint d'humeur morose.

Il chassa l'aupard seul, armé d'un épieu, risqua sa vie et celle d'Océane dans les marais par pur désœuvrement, puis se battit un soir à mains nues contre Raubal sous un prétexte très futile.

Un combat plutôt sauvage, où tous les coups étaient permis, qui dura longtemps et se termina sans vainqueur, les deux hommes aussi épuisés l'un que l'autre et couverts de meurtrissures, devenus incapables de remuer.

Raubal avait deux dents en moins, la bouche démesurément enflée, une arcade sourcilière fendue, et Gellert une joue entaillée et les yeux si bien fermés qu'il n'y voyait plus.

— Je ne sais pas ce que tu cherches, frère, lui dit Mauran. Je ne commettrais certes pas la folie de me battre contre Raubal, et je jouerais tout de suite du couteau s'il voulait m'attaquer, ce qu'il ne fera pas. Il a la force de deux hommes, et je suis très surpris qu'il ne t'ait pas tué. Si tu tiens tant que cela à jouer ta vie aux dés, va donc faire un tour dans les cavernes avec Rauri, qui les connaît un peu puisqu'il voit dans le noir. Tu y trouveras assez d'occasions de passer dans une autre existence pour te satisfaire un moment.

En fait, Mauran exagérait. Les cavernes ne présentaient pas tant de dangers, hormis le risque de s'y perdre, ou de se faire surprendre par la montée des eaux dans un goulet étroit.

Gellert et Rauri les explorèrent assez profondément.

Elles s'enfonçaient sous la terre en une succession de salles plus ou moins vastes, reliées entre elles par des passages généralement difficiles.

La lumière de Gellert faisait naître un monde fragmentaire et très étrange. Piliers, colonnes, stalactites et découpures tourmentées de roche.

Ils rampaient dans des boyaux fermés sur un silence de tombe, descendaient à l'aide de cordes dans des crevasses déchiquetées, et marquaient soigneusement leur chemin.

Les salles se suivaient, s'enchevêtraient, toutes semblables et toutes différentes, taillées dans un roc gris-bleu traversé par places de naillettes scintillantes. La pierre iaillissait en cascades. en arêtes aiguës. en dentelle aiourée. et

se tordait en des convulsions fantastiques.

Ils y errèrent quatre jours, remontèrent fourbus, leurs vivres épuisés, puis décidèrent de repartir en suivant le ruisseau.

Cette deuxième expédition fut plus pénible que la première.

L'eau était très froide, et ils s'y trouvaient la plupart du temps immergés. Gellert devenait bleu, et la peau brun-rouge de Rauri virait à l'olive mûre. Ils étaient tous deux nus, et portaient, attaché aux épaules, un ballot de vivres roulé dans une couverture. Ils gardaient à la taille un ceinturon avec un couteau de chasse dans sa gaine.

Parfois, le ruisseau s'enfonçait dans un tunnel resserré, et Gellert, qui était bon nageur, explorait le passage, la lumène liée au front. Il surgissait, ruisselant, pour dire que le chemin s'avérait praticable et battait des bras pour se réchauffer.

Ils continuaient.

Finalement, ils parvinrent à un cul-de-sac.

L'eau s'engouffrait dans un boyau poli, sans laisser place à un pouce d'air respirable.

— Le bout de la route, frère, dit Rauri.

— Pas sûr. Si le passage n'est pas trop long, nous pourrions continuer. J'ai bien envie d'aller voir.

— Je ne nage pas très bien, dit Rauri, méfiant.

— Eh, quel besoin auras-tu de nager ? Cela peut déboucher assez vite sur une autre caverne.

— Je n'ai pas de raisons de me suicider, frère. Enfin, si tu y tiens...

Gellert y tenait. Il noua la lumène à son front, attacha à sa taille une corde, en donna le bout à Rauri et dit :

— Si je ne reviens pas d'ici peu, tire !

Il prit une profonde inspiration et plongea.

L'eau glacée l'enserra dans une étreinte dure, et le poussa dans le boyau. Le courant le secouait, et le heurtait méchamment aux parois. Le passage était plus long qu'il l'avait supposé. Bientôt, l'air lui manqua.

Respirer devenait d'une absolue nécessité, et des éblouissements écarlates lui emplissaient les yeux.

Il n'était plus temps de retourner. Il continua, sans bien savoir ce qui le poussait, appliqué à contenir cette dévorante envie d'aspirer, pensant vaguement que Rauri le tirerait s'il perdait conscience, et aussi que la corde pourrait facilement se coincer, puis jaillit à l'air libre.

Le tunnel débouchait au creux d'une caverne géante, éclairée par un déferlement de cristaux luminescents, et qui enfermait en son centre un lac assez vaste et presque tiède.

Galt était à peine rassasié de remplir ses poumons lorsque la corde se tendit, lui mordant brutalement la taille. Il replongea. Le courant luttait contre lui, mais Rauri tirait vigoureusement.

— On peut passer, dit Gellert qui émergeait, haletant. Ce qui nous attend de l'autre côté est assez curieux, et vaut la peine d'être vu.

Rauri n'était pas très enthousiaste, mais se laissa tout de même convaincre.

Les deux hommes s'assirent pour manger un peu de viande sèche et quelques noix, puis se reposèrent un moment.

Galt se leva et s'étira.

— Allons-y maintenant !

Ils décidèrent de laisser sur place les couvertures et les vivres, et Gellert noua la corde à un pilier solide.

— Nous en aurons besoin pour le retour, dit-il, le courant est assez fort. Passe le premier. Je serai derrière toi si quelque chose ne va pas. Tu verras, ce n'est pas tellement long. Laisse-toi porter par l'eau, et n'aspire surtout pas, même si tu en as très envie.

Rauri disparut dans le boyau, et Galt le suivit, la corde entre les dents.

Ils émergèrent.

Rauri regagna la rive d'une nage prudente, et Gellert enroula l'extrémité de la corde à un piton avant de le rejoindre.

La caverne était immense ; les cristaux lumineux en dessinaient les contours, et se reflétaient dans l'eau noire du lac. Un ruissellement de flammes froides coulait sur les parois. Des taches bleues, des traînées vertes, des flaques violettes, fondues et emmêlées, qui bougeaient, dansaient, chatoyaient, éclairant la salle d'une luminosité diffuse.

— Des cristaux clares, dit Rauri, le souffle coupé. Il y a là une fortune à rendre jaloux le Suellan d'Offren. Nous sommes riches, mon frère !

— Riches aussi de travail, si nous voulons les remonter au grand jour, dit Gellert en riant. Vois-tu bien les difficultés ?

— Certes, mais, à plusieurs, on peut y arriver. Il faudra en parler à Mauran.

L'idée de cette richesse ne tracassait pas Galt outre mesure. Il entra dans l'eau, traversa le lac sur toute sa largeur à vifs battements de pieds, revint, et se retourna pour flotter paresseusement sur le dos.

Il se sentait parfaitement bien.

À naître dans une île, on apprend à nager en même temps qu'à marcher. Colde ne lui manquait jamais, mais la mer si.

L'eau verte, transparente et lumineuse, qui battait ses rives en flots d'écume blanche.

Il avait son goût de sel âpre sur les lèvres, et toute la clarté étincelante d'un ciel d'été dans les yeux.

Il fut tiré de ses rêves par la voix pressante de Rauri.

— Gellert ! Reviens ! Danger !

Il fendit l'eau à toute allure, tirant derrière lui un sillage, et reprit pied sur la rive.

— Il y a quelque chose dans ce lac, dit Rauri. Quelque chose de gros qui fait des remous. Tu n'as rien vu ?

— Non.

Ils scrutaient tous les deux la surface plate, allumée de reflets bleus et verts, et qui semblait paisible, puis un mouvement déchira le miroitement des cristaux.

L'eau se creusa, bouillonna, s'apaisa pour se creuser de nouveau un peu plus loin.

Lentement, une tête aussi grosse qu'une citrouille creva la surface. Une tête plate, d'un blanc d'os, pourvue d'un œil pourpre protégé d'une saillie cartilagineuse, et d'un terrifiant bec corné d'oiseau de proie.

Un nouveau remous, et un tentacule jaillit, terminé d'un crochet écarlate, puis un deuxième. Ils ondulaient mollement, et les crochets semblaient palper l'air. On distinguait mal un vaste corps blanchâtre immergé, et d'autres tentacules bouclant sur l'eau noire. L'œil pourpre luisait.

D'un même mouvement instinctif, Rauri et Gellert avaient saisi leurs couteaux par la pointe.

— Non, dit Rauri, à voix basse. Pas tous les deux, nous resterions désarmés. Je vais lancer. Je peux atteindre l'œil facilement.

— Bien. Dès que tu l'auras eu, file vers le tunnel aussi vite que tu peux. Je te suivrai. S'il faut se battre dans l'eau, j'y suis plus à l'aise que toi. C'est bien trop gros pour passer dans le boyau. Nous avons notre chance.

Galt évaluait la distance qui les séparait du tunnel. La bête serait aveugle. Si Rauri ne traînait pas trop... Rester sur la rive n'aurait rien valu. Elle était trop étroite, les tentacules pouvaient les atteindre n'importe où.

Rauri renvoya le bras en arrière, la pointe du couteau dans trois doigts, puis quelque chose arrêta son mouvement.

Une pensée informe, très étrangère, et cependant distincte, qui s'introduisait avec force dans la tête des deux hommes.

— *Pas tuer... Pas tue... Je... Pas tuer...*

Une offre de paix. Ce n'étaient ni des mots, ni même une idée claire, et, cependant, il était impossible de ne pas comprendre.

— Alémi, dit Rauri, qu'est-ce que cela ?

Le bec corné s'ouvrit, émettant un long sanglot triste.

*La bête chagrin, pensa Gellert. C'est elle qui pleure ainsi la nuit, et le son est amplifié et relayé par les cavernes. Une bête qui pense...*

— *Pleurer... Pleurer... Vieille... Seule... Amis morts...*

La solitude, la tristesse, un âge remontant à des centaines d'années et la disparition d'êtres semblables à elle.

Gellert et Rauri étaient écrasés sous une peine trop lourde.

— *Partir... Hommes pas bons... Partir...*

On les refusait. Le contact n'était pas souhaité, et on leur reprochait quelque chose de très ancien.

Il y eut un violent remous, la tête plate sombra, un crochet écarlate s'attarda un instant à la surface, puis disparut.

— Le gardien du trésor, dit Gellert. Je me demande ce qu'elle ferait si nous venions nombreux pour les clares. Elle ne nous aime pas.

— Ces pensées, dans ma tête, dit Rauri. J'étais vieux comme le père Temps, et malheureux à attendrir les pierres. As-tu senti cela, frère ?

— Oui. Et si nous devons la tuer, il faudrait sentir aussi toute l'angoisse de cette mort. Je ne le ferais pas volontiers, et d'autres non plus. Je crois bien que tes clares sont perdus, Rauri.

— Je n'ai pas pu lancer ce couteau... Je n'ai pas pu.

Ils restèrent un moment plongés dans leurs pensées.

Tuerait-on jamais, s'il fallait passer par toutes les affres de l'agonie de la victime ?



Le lac avait repris sa surface calme, et les cristaux scintillaient.

— Rentrons, Gellert, dit Rauri. Je suis las de jouer les poissons, et il me semble ne pas avoir eu la peau sèche depuis des mois. Viens, retournons au soleil.

Samber se coucha, l'esprit et le corps las, avec dans la bouche un goût âcre, mais il ne parvint pas à trouver le sommeil.

Cette fois, ils l'avaient fait !

Cinq Marqués avaient été sacrifiés ce jour, pour la Fête Serpente de Printemps. Deux femmes et trois hommes, pris au hasard dans le quartier Ralode juste la veille de la Cérémonie.

Ils avaient brûlé dans les cages, et Samber n'y pouvait penser sans écœurement.

Urraque avait refusé d'assister à la Fête, et, comme Prove hurlait, elle avait dit :

« Tu peux m'y traîner si tu le désires, messier, mais pieds et poings liés, et bâillonnée, afin que je ne puisse crier mon indignation. »

Eller avait fini par se résigner devant cette volonté inébranlable, mais exigé qu'elle fût représentée par deux Suivants, et l'on avait tiré au sort ceux qui auraient à la remplacer.

Une bien pénible séance.

Les hommes ne plongeaient que bien à contrecœur leur main dans un vase où l'on avait mis deux haricots rouges parmi des blancs. Samber avait retenu son souffle avant de voir dans sa paume un petit rognon crème. Les deux Suivants désignés par le sort étaient devenus blêmes.

Qui aurait eu envie d'aller se réjouir à un pareil spectacle ?

La journée avait été houleuse.

Acherra était en colère, et bouillonnait. Au moment où l'on hissait les cages au-dessus des bûchers, la foule avait chargé les gardes. Ceux-ci s'étaient dégagés à la lance, et il y avait eu une dizaine de morts et de nombreux blessés. De plus, Eller avait fait arrêter des otages après l'échauffourée.

*Ils avaient bien prévu leur coup, songeait Samber. Nous n'avons rien su avant les derniers jours. Si nous avions eu un peu plus de temps, nous aurions peut-être pu organiser quelque chose de plus efficace que cette flambée de rage spontanée.*

*Pas sûr tout de même. Ils nous tiennent bien, à présent.*

Samber se retourna, et tenta de nouveau de s'endormir, mais un brasier flambait derrière ses paupières.

Aura... Était-elle vraiment à l'abri ? Malgré le retour au Domaine Acherra d'Augier et d'Hittise, elle demeurait à Ferne, mais les Scienceux se répandaient partout.

Ils avaient pris l'habitude d'entrer à l'improviste dans les demeures, pour vérifier si une statue de Beltem y avait bien été installée.

Gellert était toujours avec les Rançonneurs. Un petit homme à tête de filasse passait de temps à autre aux écuries pour donner des nouvelles.

Bort se plaignait dans ses lettres, sans trop insister. La nourriture des Marqués était de plus en plus réduite, et enfants et vieillards mouraient de privations et d'excès de travail.

Il devenait très difficile de leur faire passer des vivres. Les Proviens patrouillaient continuellement autour de l'Enceinte.

Samber dévoila sa lumène, et se leva.

*Allons, je ne dormirai pas sans autie, autant en prendre tout de suite.*

Il ressentait un tel dégoût et une telle lassitude qu'il aurait voulu ne plus avoir à s'éveiller.

Il versait la drogue dans une coupe lorsque le loubre apparut sur la table.

— Ça ne peut plus durer, dit l'animal. Un de nos jeunes est mort, malgré nos précautions.

— Mort ? demanda Samber, mais pourquoi ? De quoi parles-tu ?

Le loubre ignora la question. Il était assis sur son arrière-train, et ses moustaches de chat frémissaient. Il continua :

— Écoute, je crois qu'il y a une solution. L'un de nous a vu quelque chose de très intéressant dans la communauté des Rêveurs de Vallière. Tu dois y aller, et demander Hiléro. Quand tu l'auras vu, je pense que l'idée qui nous est venue te viendra. N'oublie pas. Vallière. Hiléro. C'est très important !

— Mais, dit Samber, que...

Il parlait à la table vide.

Quelle histoire, encore ? Mais les conseils du loubre valaient d'être suivis. Il serait bon de se rendre au plus tôt à Vallière, afin d'apprendre de quoi il retournait.

Une solution... Quelle solution ?

Samber avait pensé rendre visite à Aura le lendemain. Elle devait pleurer la mort de ses frères, et avoir besoin de consolation. Malheureusement, la route de Vallière ne passait pas par Ferne.

Enfin, il valait mieux partir pour la montagne dès le matin, et demander à Rosalde d'aller voir Aura. Les deux femmes s'aimaient bien.

Il faudrait aussi parler à Urraque.

Samber quitta le Domaine assez tôt dans la matinée. Il partait pour un voyage de deux jours, qui l'emmènerait dans une région montagneuse, et fort déserte.

Passé les remparts, le printemps éclatait.

De l'herbe neuve, dans les champs, des bouquets bleus aux branches d'eucalies, et une éclosion jaune tendre et duveteuse sur les chenels. Il flottait dans l'air comme une poussière d'or miellé. Le temps était doux, et quelques nuages brillants et gonflés dérivait dans le bleu du ciel.

Une bouffée d'air tiède enveloppa Samber qui se laissait rêveusement bercer par le pas de son cheval.

Dans les prés, les premiers tèles épanouissaient leurs corolles écarlates veinées de blanc, et des pointes vertes aiguës jaillissaient des labours.

Samber traversa les vergers.

Les cerisiers pleuraient en grappes blanches, et les pêchers se dessinaient sur le ciel en taches roses intenses. Il y avait des Paisans au travail dans les allées, occupés au sarclage. Leurs voix sonnaient, hautes et claires dans l'air calme, et Samber les salua gaiement.

Il avait toujours aimé le printemps plus que toute autre saison. Cette victoire de vie jaillissant avec une profusion désordonnée. Il lui semblait sentir son propre corps renaître, et oubliait le poids de l'âge.

Il suivit sa route toute la matinée, passa par des villages nombreux, et entra dans la forêt Rabellot.

Des bourgeons vert tendre illuminaient les branches des pins, et les tiges ligneuses des clémentes se couvraient d'étoiles argentées qui attiraient les papillons et les abeilles. La forêt bourdonnait d'insectes, résonnait de mille chants d'oiseaux fous, et fourmillait de vie cachée. Un tapis de jaunes couleur d'or naissait des feuilles mortes.

Samber chevaucha tout le jour, puis demanda au soir l'hospitalité dans une ferme.

Il partagea le repas des Paisans, composé de fromage blanc assaisonné d'herbes, de pommes de terre bouillies, et d'une épaisse tranche de jambon cru.

Il passa une nuit très tranquille dans le grenier à foin, et repartit à l'aube, d'excellente humeur.

Le temps se maintenait au beau.

Il abordait maintenant la montagne, et le chemin grimpait en serpentant à travers une rocaille rouge sombre. Les chenels devenaient plus rares et plus petits. Les eucalies avaient disparu, remplacés par des pins en groupes. Des buissons épineux tiraient leur vie du sol maigre, fleuris de rose.

Le cheval ralentissait l'allure, et Samber côtoyait des abîmes de plus en plus profonds. Il croisa un torrent qui descendait vers la vallée dans un jaillissement de cascades fracassantes.

Enfin il vit, dessiné sur le ciel, le Domaine de Vallière qui abritait les Rêveurs.

Un vaste nid d'aigle, perché au sommet du roc, et fortifié. Sans doute l'ancienne demeure d'un Vale un peu pillard.

Haumerune mit pied à terre devant l'épaisse porte bardée de fer et tira la corde d'une cloche qui égrena ses notes tintantes et claires. L'air avait une extraordinaire pureté.

Samber dominait toute la vallée verdoyante, avec, en son creux, le fil brillant du torrent comme un Serpent d'eau.

Le lourd battant pivota, tiré par un Rêveur en robe safranée, ses cheveux noirs noués en chignon sur la nuque.

— Que désires-tu, mon frère ?

— Je dois voir Hiléro.

— Que lui veux-tu ?

— Je ne le sais pas moi-même. Et si je te dis qu'un loubre m'a envoyé vers lui, me croiras-tu ?

— Nous connaissons les loubres, dit l'homme. Nul mal n'est jamais venu d'eux. Permetts-tu que je lise en toi ?

— Je n'ai rien à cacher.

— Alors, regarde mes yeux.

Samber plongea dans des prunelles jaune doré, qui s'agrandirent progressivement jusqu'à envahir le ciel.

Quelque chose le suçait, lui vidait la tête de toute pensée. Une force bien trop grande pour qu'on pût espérer lui résister, et qui lui donnait la sensation de quitter son corps pour laisser la place à un autre.

Durant un instant, il flotta, devenu sans poids et sans consistance, puis il retrouva son intégrité avec soulagement.

Les prunelles dorées n'étaient plus que des yeux d'homme, au regard amical.

— Pardonne-moi, frère, nous sommes obligés d'être prudents. Entre, notre maison est la tienne. Je vais te conduire à Hiléro.

Ils laissèrent le cheval aux écuries, puis Samber traversa un vaste jardin intérieur où trois hommes et deux femmes agenouillés repiquaient des salades.

Il songeait qu'une telle vie ne devait pas être déplaisante.

Une existence de paix, consacrée à des tâches paysannes, et à la recherche d'une spiritualité absolue. Les Rêveurs vivaient retranchés du monde, derrière leurs hautes murailles. Un jardin, quelques chèvres, des poules. Ils se contentaient de peu, en quête d'une vérité éblouissante.

On les disait dotés d'étranges pouvoirs, et Samber venait d'en faire l'expérience.

Il suivit son guide le long d'un couloir dallé et entra dans une pièce garnie de quelques sièges de bois. Deux tapis à tissage lâche ornaient le sol de porime noir pailleté d'or.

— Veux-tu attendre ici un instant, frère ? Je vais chercher Hiléro.

Samber s'assit et patienta.

Le vide bleu du ciel entrait par les hautes fenêtres grandes ouvertes. Pas un son, un calme absolu qui prédisposait au sommeil. Sans le vouloir, Haumerune, qui était las de deux jours de cheval, sombra dans l'engourdissement.

Un bruit de pas légers le ranima peu après. Celui qui passa la porte le fit bondir sur ses pieds, et hoqueter de surprise.

Beltem !

Le Dieu Beltem dans toute sa gloire se tenait devant lui, statue descendue de son socle, et animée.

Tout y était. La peau d'or brillant, le corps nu parfait, l'absence de toute pilosité, les yeux immenses, d'un orange flamboyant, et la bouche qui s'incurvait aux extrémités. Même les oreilles, au dessin pur, et imperceptiblement pointues, étaient celles du Dieu !

Comme Samber, stupéfait, ne pouvait en détacher son regard, Beltem déploya ses larges ailes nervurées qui claquèrent, emplissant la salle de leur battement doré.

Il était d'une beauté totalement surhumaine.

— Non, dit l'apparition, je ne suis pas Beltem, mais Hiléro.

Les ailes s'étaient repliées.

Samber demeurait suffoqué. Une telle ressemblance !

Il essayait d'analyser.

L'homme devait avoir du sang de Marqué dans les veines, probablement de Serpentaire. On en rencontrait parfois qui possédaient des vestiges d'ailes atrophiées. Mais les Serpentaïres étaient laids. Difficile d'en imaginer un d'une si incroyable perfection ! Haumerune se rendait compte pour la première fois que le Dieu Beltem pouvait, somme toute, figurer assez bien un Marqué transcendant. C'était plein d'ironie, si l'on se rappelait à quel point les Proviens les méprisaient.

— Je t'attendais, dit Hiléro. Une voix a parlé dans mes rêves, et je sais que je dois te suivre, pour le bien.

Samber réalisait toutes les possibilités offertes. Les Proviens qui verraient Hiléro tomberaient immédiatement à genoux.

*Supposons que nous parvenions à l'introduire dans le temple. Les Scienceux écouteront ses paroles comme celles mêmes de leur Dieu. Une apparition à Prove, pour écarter toute idée de supercherie. Se débarrasser de Saulmon, celui-là risque d'être trop difficile à convaincre. Pas absolument irréalisable. Nul ne devra voir Hiléro avant, grosse difficulté. Un chariot bâché ?*

Tout un plan s'agençait dans la tête de Samber, qui triait des idées, les acceptait, les rejetait.

*Il faudra prévenir Gellert, nous ne serons pas trop de deux. Ce voyage sera risqué.*

Mais une chance s'offrait tout de même, bien que faible.

— Ne pense pas tant, frère, dit Hiléro. Parfois, les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Nous ne sommes pas

maîtres du destin, il nous guide où il veut.

Avant la défaite d'Acherra, Haumerune aurait trouvé cette philosophie parfaitement valable. À présent, il ne pensait plus de même.

Qui refuse de lutter n'a pas à se plaindre de son sort.

\* \* \*

Galt attendait Haumerune à Ferne.

Ils devaient se rendre d'abord à Vallière, pour prendre Hiléro, puis partir en direction de Prove. Un long voyage, qui durerait bien un mois, dans un chariot bâché traîné par deux chevaux. Hiléro serait dissimulé sous des pansements, sous le prétexte d'une fièvre à pustules, et se rendrait soi-disant au temple pour demander sa guérison. Gellert et Samber l'accompagneraient en qualité de parents, vêtus en Marchands.

Galt ne pensait pas risquer grand-chose. Si son signalement avait été diffusé en Acherra, il ne l'était sûrement pas en terre provienne, et de plus, le temps avait dû refroidir l'ardeur de la chasse. Les hommes de grande taille aux yeux clairs et aux pommettes saillantes ne manquaient pas. N'importe quel Coldien en donnait une parfaite image, sans parler des autres.

*Après tout, songeait Gellert, Eller n'a pas fait faire mon portrait par son peintre.*

Si personne ne démaillottait Hiléro, tout irait bien.

Galt n'était pas mécontent de retrouver de l'action. Le dernier mois chez les Rançonneurs avait été d'un ennui mortel.

Il était assis sur un billot, dans la cour de Ferne, et tendait l'oreille aux bruits de la route. L'aube avait blanchi le ciel, puis le soleil dissipé toutes les brumes de la nuit. La matinée avançait. Un grincement de roues le jeta sur ses pieds, et il alla entrebâiller la porte.

Le chariot arrivait, et Rosalde tenait les guides.

— Un ennui, dit-elle en sautant à terre. Samber a eu un accident hier. Son cheval est tombé sur lui, en écrasant sa mauvaise jambe. Il ne pourra se tenir debout avant bien des jours.

L'ennui était de taille !

Il convenait de partir au plus tôt. Il y aurait bien des dispositions à prendre sur place, et ils avaient pensé faire apparaître Hiléro dans le temple avant la Fête Serpente d'été.

Le temps perdu ne se rattraperait pas.

— Il faut que tu trouves quelqu'un d'autre pour t'accompagner, dit Rosalde.

Gellert réfléchissait.

Samber lui manquerait beaucoup. Sa connaissance de la terre provienne aurait été bien utile. Un Rançonneur ? Souber, peut-être. Malgré sa petite taille, c'était un bon compagnon, et vaillant. Pour avoir fait partie d'une troupe d'Amuseurs itinérants, il connaissait assez bien Prove. Restait à le convaincre d'accepter une aventure des plus risquées.

— Urraque promet une très belle prime à qui voudra te suivre, dit Rosalde, cela peut aider.

— Je vais retourner chez Mauran, et voir ce qu'on peut faire.

— Le chariot t'attendra, et moi aussi. Je reste quelques jours chez Jallot. Comment va Aura ? Samber se fait du souci pour elle. Il craint qu'elle veuille retourner au Domaine en apprenant son accident. Il m'a chargée de la convaincre de ne pas le faire.

Jallot arrivait, avec Ailande, puis Aura parut. Il y eut des embrassades et des exclamations. Gellert était allé seller Océane. Il l'enfourcha et prit la direction de Mauraze.

Les fronges le laissèrent passer. Océane dansa avec inquiétude, en couchant les oreilles. Un nouveau nid, qui occupait toujours le tronc fendu. Rauri avait présenté Gellert aux insectes.

Galt trouva les Rançonneurs près du puits, occupés à tirer à l'arc sur de très petites cibles. Rouge se frotta contre ses jambes en ronronnant.

Mauran était à demi allongé, adossé à un tronc, les yeux mi-clos et tirant sur une tige de clémente. Son collier d'or lui serrait le cou, et brillait au soleil.

Gellert expliqua l'accident survenu, parla de la prime offerte par Urraque, et dit qu'il pensait demander à Souber de l'accompagner.

— Un bon camarade, dit Mauran, mais j'ai une meilleure idée. Ami, que penserais-tu de moi ?

— Toi !

— Doutes-tu de mes capacités, dit Mauran en riant. Je vais t'en demander raison.

— Frère, je n'avais pas songé un instant à toi, mais...

— Je m'ennuie comme un rat mort, dit Mauran. Plus de caravanes, plus de Marchands. Penses-tu que je raterais une telle occasion de m'amuser ? Je regrettais de t'avoir laissé partir sans t'en parler. Rauri peut parfaitement prendre ma place, mes hommes ne s'en porteront pas plus mal. De plus, je connais Prove, pour y avoir vécu quelques années. C'est dit, je viens !

— Je n'en espérais pas tant, dit Gellert, avec un sourire épanoui.

\* \* \*

Gellert et Mauran quittèrent Vallière à l'aube.

La descente du chemin rocailleux et étroit présenta quelques difficultés. Les chevaux renâclaient, déportés vers le vide, et Galt les guida par le mors. Mauran tenait les rênes, une clémente aux lèvres.

Ils étaient tous deux vêtus du drap brun des Marchands, sur une chemise rigide au col passé à l'amidon de riz.

Leurs yeux de loup démentaient un « peu l'aspect bonasse du costume.

Hiléro, noyé dans les draps jusqu'au nez, roulé dans un linge épais qui dissimulait ses ailes et le visage emmaillotté de bandelettes, reposait sur une paillasse à l'arrière du chariot.

La fièvre pustulaire se transmettait facilement et effrayait.

Gellert et Mauran comptaient bien sur cela pour tenir les curieux à l'écart.

Ils firent un assez long détour pour éviter Acherra-la-ville, où Galt risquait trop d'être reconnu, puis s'engagèrent dans la vallée de la Salande pour suivre la rivière durant quelques jours. Ils s'arrêtaient pour le repos nocturne dans des endroits déserts, péchaient ou chassaient leur nourriture.

Hiléro, forcé de se dissimuler, enroulé dans ses bandes comme un nourrisson, avait la plus mauvaise part, mais ne se plaignait jamais.

La plupart du temps, il rêvait, son esprit s'échappant de son corps pour errer, sa chair devenue aussi dure et froide que celle d'un mort. Il mangeait à peine, et ne parlait pour ainsi dire pas.

Gellert et Mauran ressentaient en sa présence, malgré sa constante gentillesse, un vague malaise dont ils auraient été bien en peine de définir la raison.

La rivière coulait à travers une région de vignobles, et miroitait au soleil. Des saules pleuraient sur l'eau, leurs branches abandonnées revêtues de feuillage neuf, plus jaune que vert. Des frâles s'allumaient, leurs feuilles écarlates et lancéolées délicatement veinées de rose.

Mauran pécha un énorme brouge d'or vert, et faillit se faire trancher les doigts en voulant retirer son hameçon. La gueule garnie de dents cruelles claquait. Gellert le fit cuire sur des braises, et ils se gavèrent de la chair moelleuse à léger parfum anisé. Même Hiléro mangea ce soir-là de meilleur appétit que de coutume.

Les jours de pluie, Galt et Guerre se relayaient aux guides, enveloppés d'un long manteau de cuir. L'intérieur du chariot était assez confortable, la bâche de grosse toile bise tendue sur des arceaux demeurant étanche, à condition de ne pas être touchée, fût-ce du doigt.

Ils évitaient le plus possible la traversée des villes importantes, se contentant de chemins campagnards, qui, s'ils allongeaient la route, la rendaient aussi plus sûre. Ils furent tout de même contrôlés deux fois par des patrouilles proviennes. Mauran, l'air compassé, parla de son pauvre frère Herlan, atteint d'une méchante fièvre à pustules, et les soldats s'égaillèrent sans plus insister. Gellert regardait le sol d'un air chagrin, aux aguets sous ses paupières baissées.

Ils quittèrent la vallée pour aborder une région montagneuse. Les chevaux ralentissaient l'allure, et se reposaient plus fréquemment. Des sapins, du roc gris, et de gras pâturages où broutaient des troupeaux de voures, leurs cornes orgueilleuses menaçant le ciel. Le printemps était ici moins avancé, et les nuits très froides. Un peu de neige en gros flocons vite fondus tomba comme ils passaient le col Forémon. Il y avait çà et là des groupes de fermes basses, tapies sous leurs toits en pente. Ils croisaient des troupeaux retournant aux étables, des bûcherons transportant des charrois de bois, et quelques Paisans d'un naturel plutôt sauvage.

Ils descendirent l'autre versant qui tombait à pic vers la Vallée de la Serpente. Le fleuve marquait la frontière acherrienne. Les roues ferrées arrachaient des étincelles aux silex, et le chariot côtoyait des vides vertigineux.

Ils passèrent le pont enjambant la Serpente peu avant la nuit.

Il tombait une bruine légère, et la plupart des soldats étaient à l'abri dans les deux tours qui flanquaient la rivière de chaque côté. Une herse de fer fermait le pont.

Un Offcer sortit au bruit du chariot, en compagnie de deux gardes et d'un Scienceux en robe bleue.

— Où allez-vous ?

Mauran débita leurs identités, puis l'histoire de son frère malade et le but supposé de leur voyage. L'Offcer ne jeta qu'un coup d'œil dans le chariot. Gellert s'affairait auprès d'Hiléro, tournant le dos à l'ouverture de la bâche, et il

jeu qu'un coup de son dans le chariot. Genet s'avança auprès d'Inero, tournant le dos à l'ouverture de la sacie, et il s'arrangea pour ne présenter que son profil. Le jour mourant n'éclairait que bien peu.

Le Scienceux était fort intéressé. De nouveaux convertis croyant assez en Beltem pour lui demander secours ! La chose était plutôt à encourager.

— Le temple de Prove est réputé pour ses guérisons miraculeuses, dit-il à Mauran. Tu as eu là une bonne pensée. Je prierai pour ton frère.

Mauran se confondit en remerciements. L'Officer fit lever la herse qui monta en grinçant, et ils passèrent.

Ils étaient entrés en terre provienne.

Gellert, Mauran et Hiléro passèrent la nuit dans un bosquet de rumeaux, le chariot dissimulé sous les branches basses.

Ils évitèrent d'allumer du feu, afin de ne pas attirer l'attention d'une patrouille, et se contentèrent pour souper d'une poignée de graines de camone. La coque épaisse, adroitement fendue au couteau, laissait échapper une chair sucrée et farineuse.

Ils repartirent dès l'aube.

La route serpentait à travers des labours piquetés de quelques pommiers. Le printemps était plus tardif qu'en Acherra, et les céréales pointaient à peine hors de terre. Une sombre forêt se dessinait sur l'horizon. Il faisait un vent assez vif et frais, et le ciel gris contenait une promesse de pluie.

Mauran tenait les guides, son éternelle clémente figée à la commissure des lèvres. La plupart du temps, elle s'éteignait, et Querre omettait de la rallumer, mâchonnant distraitement la tige creuse.

Gellert était assis près de lui.

Il ramassa vivement son arc et prit une flèche en voyant filer entre les pointes vertes des champs une compagnie de burrets. Les oiseaux gras trottaient, battant l'air de leurs ailes trop courtes, picorant le sol brun.

Mauran retint Gellert par le bras, en lui montrant deux Paisannes qui approchaient sur le chemin, se partageant l'anse d'un panier ventru.

— Plus de chasse, frère. Elle est réservée à peu près partout, en terre provienne. Ces deux femmes nous dénonceraient à la première patrouille, et nous serions poursuivis.

— Réservee, dit Gellert, et à qui, par la Vie !

— Les Paisans ne cultivent pas leurs terres. Elles appartiennent à de puissants Vales, ou à de riches Scienceux. Je te jure bien que ceux-là tiennent à leur gibier comme à la prune de leurs yeux, et ne souffrent pas d'en perdre une seule pièce. On risque la prison à braconner, et bien pire. J'aime autant te dire que leurs geôles sont exécrables ! Et ils ont gardé la déplaisante habitude d'utiliser la torture pour délier les langues récalcitrantes. De toute façon, pour nous, ce serait le bout de la route.

Gellert sentait son échine se raidir. Il se promettait bien de se faire tuer avant de repasser par une semblable expérience.

— Que mangerons-nous, alors ? demanda-t-il.

— Nous avons un joli petit sac de deulers, obligeamment fourni par Urraque. Il sera simple d'en distraire quelques pièces pour acheter des vivres dans l'une ou l'autre auberge. Nous y aurons moins grand risque qu'à chasser.

Dans le premier bourg assez important qu'ils traversèrent, Mauran descendit pour entrer dans une auberge, tandis que Gellert montait la garde près du chariot. Une Œuvrière curieuse vint tourner autour de lui, posant quelques questions, mais elle disparut très vite après avoir entendu parler de fièvre pustulaire.

Querre acheta un jambon cru, deux poulets, une énorme tourte de pain, qui, enveloppée d'un linge, se conserverait assez longtemps, une botte d'oignons, un boisseau de pommes ridées, et un petit tonnelet de vin. Il transporta lui-même le tout jusqu'au chariot.

L'histoire de la fièvre à pustules avait dû se répandre, les Œuvrières demeuraient invisibles. Il avait à peine tourné les talons que l'Hôtesse jeta les pièces qu'il venait de lui donner dans un pot de vinaigre aromatique.

Gellert et Mauran prirent plaisir à boire à même la bonde du tonnelet, mais Hiléro refusa de toucher une goutte de vin.

Ses faux pansements se tachaient de sueur, mais il continuait à accepter son sort avec une patience exemplaire.

Gellert pensait qu'à sa place il serait devenu enragé. Il se demandait ce qui pouvait pousser Hiléro à risquer ainsi sa vie, et à admettre sans aucune plainte une situation des plus inconfortables. À peine avait-il le droit de se dégourdir



les jambes de nuit, dans certains lieux déserts, et encore pas longtemps. Galt ne le comprenait pas du tout. A cause de cela peut-être, il éprouvait envers lui un léger sentiment de gêne. Hiléro ne se livrait jamais.

Ils poursuivaient leur chemin à travers des villages, des bourgs serrés autour de leurs temples. Les maisons étaient plus hautes, bâties de pierre sombre, leurs toits accusant une pente plus accentuée qu'en Acherra. Les Domaines étaient presque tous fortifiés, si bien clos qu'on doutait de jamais les voir s'ouvrir. Les fenêtres se fermaient de lourds volets de bois cloutés de fer.

Les forêts étaient sombres et épaisses, la végétation grasse, nourrie d'humidité, et les tonalités bleues avaient disparu pour laisser place à des rouges et des orangés mêlés au vert. Au bord des chemins poussaient les grands lis matales couleur de flamme et tigrés de noir. Les frâles et les omels étaient ligotés de lianes de camone, qui commençaient à entrouvrir leurs gros boutons jaunes.

Il pleuvait souvent, une pluie serrée et froide qui tombait tout le jour avec obstination, puis rebondissait une partie de la nuit sur la bâche du chariot. Les arbres s'égouttaient ensuite à petits bruits. Au matin, le soleil revenu faisait fumer les bois, et allumait d'or les écharpes de brume. Les roues du chariot s'enfonçaient dans des ornières de glaise. Deux ou trois fois, Galt et Querre durent le désembourber à grand-peine.

Ils achetaient de temps à autre des vivres, dormaient au plus désert des bois, à proximité d'un point d'eau.

À l'aube, Mauran surgissait ruisselant d'un ru dont l'eau froide coupait le souffle, dansait sur place pour se réchauffer, et disait à Gellert qui y entra à son tour sans enthousiasme :

— Si j'ai des douleurs dans les os sur mes vieux jours, je saurai à qui m'en prendre !

— Eh, répondait Gellert, qu'as-tu à parler de vieux jours ? Si tu veux mon avis, nous n'irons jamais jusque-là !

Ils s'approchaient du feu, déjeunaient de bon appétit, puis se rhabillaient, encore humides, et repartaient.

Les Paisans étaient déjà au travail dans les champs, le plus souvent sous la surveillance de gardes ou de Scienceux armés. Ils regardaient passer les étrangers, la mine renfrognée, et sans saluer comme il était de coutume en Acherra.

Ils entrèrent dans leur onzième ou douzième forêt.

Le sentier, tapissé de mousse, courait entre les troncs énormes qui jouaient dans la lumière. Des rais de soleil passaient en fils ardents au travers des branches. Les chevaux déchirèrent une large toile emperlée de rosée qui barrait le chemin, et l'araignée, un monstre noir et vert, courut sur le timon, ses mandibules claquant de fureur, avant de se laisser choir à terre.

Mauran tenait les guides, sa chemise à col raide ouverte sur son cou. Il ne portait plus le collier d'or, qui n'aurait pas convenu à un digne marchand, et sifflotait un air entraînant. Gellert venait de rentrer sous la bâche, pour vérifier l'état de leurs provisions, et Hiléro, immobile sur sa paillasse, semblait dormir.

Le chariot arrivait sur une clairière, quand Mauran se plia brusquement en deux en grognant de douleur, une flèche encore vibrante enfoncée dans l'épaule.

Six hommes surgissaient des bois, dépenaillés, la mine peu avenante.

L'archer, une brute chauve qui avait un lobe d'oreille vilainement tailladé, de petits yeux ronds sous des sourcils broussailleux et des dents noires, engageait une nouvelle flèche à son arc tendu.

— Descends de là, Marchand ! Voyons un peu ce que tu transportes dans ce joli chariot.

Querre descendit avec lenteur, une main à l'épaule, puis plongea brusquement sous les roues.

L'archer chauve chancelait, une flèche dans la gorge.

Gellert, surgi à l'arrière du chariot, abattit un deuxième homme avant que les autres, revenus de leur surprise et affolés par cette résistance inattendue, prennent la fuite.

Mauran avait rampé hors de son abri. Il lança son couteau dans le dos du troisième, et Galt en tua encore deux. Seul le dernier réussit à se perdre dans les bois. On entendit un moment des craquements précipités de branche, puis le silence retomba et les oiseaux reprirent leurs chants.

Mauran s'était assis, adossé à la roue. Du sang tachait sa chemise, autour de la tige empennée.

— Quelle pitié ! Se faire larder par de la concurrence. Et minable, en plus !

— Fais voir un peu ça, dit Gellert.

Il s'agenouilla, fendit la chemise, puis empoigna fermement la hampe. Une secousse brutale, deux, mais la flèche résistait, solidement accrochée.

— C'est ma chair que tu tripotes, rugit Mauran, les narines pincées. Pas de la viande morte !

Galt examinait la blessure.

— Il faut tailler un peu, dit-il, pratique. Elle ne sortira pas sans.

— Hé, taille ! Qu'attends-tu ? On pourrait croire que tu prends plaisir à lanterner.

Gellert ne se formalisait nullement de cette hargne. Il entailla rapidement la chair, et sortit la flèche qui glissa aisément avec un flot de sang. Mauran grognait, le visage crispé.

aisement avec un flot de sang. Mauraan grognait, le visage crispé.

Galt grimpa dans le chariot, et revint avec un cruchon d'alcool de prunelle assez âpre. Il en inonda généreusement la plaie. Querre se recroquevilla, les dents à nu. Il attendit d'avoir repris souffle pour dire :

— Tu as raté ta voie, mon frère. Tu aurais fait un excellent Exécuteur.

Gellert bourrait la blessure d'un linge, et nouait par-dessus un morceau de la chemise déchirée. Il aida Mauraan qui avait les jambes flageolantes à remonter dans le chariot.

À la halte du soir, Querre refusa de manger, mais vida d'un trait une cruche d'eau. Gellert lui trouvait les yeux trop brillants, et les mains brûlantes.

Hiléro se glissa hors des draps, et désemmaillota son visage. Ses larges yeux orange apparurent, puis le modelé parfait du visage, ciselures des narines, courbures des joues, lèvres incurvées. Il luisait comme une statue d'or, et ses ailes libérées s'entrouvraient.

Il s'approcha de Mauraan, et posa sa main sur la blessure.

— Regarde-moi, frère, dit-il.

Un flamboiement orangé emplit les prunelles de Querre. La couleur chaude envahissait tout, l'entraînait au cœur d'une roue de flammes vertigineuse. Peu à peu, en naissait une brume sombre et soyeuse, très apaisante, qui chassait la douleur. Mauraan ferma les paupières et s'endormit.

Hiléro resta près de lui, sa main aux ongles dorés posée sur le pansement.

Bien plus tard, il demanda à Galt de l'aider à refaire son masque de bandelettes, et se dissimula de nouveau sous ses draps.

— Il ira bien, dit-il, le mal est parti.

De fait, dès le lendemain, Mauraan paraissait se porter au mieux, et la plaie se cicatrisa en un temps remarquablement court.

À partir de cela, Querre et Galt regardèrent leur compagnon avec un respect nouveau, et beaucoup plus de sympathie. De quelque façon, il venait de s'intégrer au groupe. Il pouvait être utile en cas de danger, à sa manière, et c'était l'important.

Quelques jours plus tard, Gellert conduisait sous une pluie battante, assez morose, des ruisselets d'eau froide lui coulant dans le cou.

Mauraan tenait compagnie à Hiléro, sous la bâche qui retentissait d'un martèlement rageur.

Le Rêveur bougea sous ses draps, et se redressa sur un coude. Un peu d'orange passait par la fente mince qui coupait ses pansements à hauteur des yeux.

— Qu'est-ce qui te pousse à nous suivre, Hiléro ? lui demanda Mauraan. Tu risques la cage, si la supercherie est jamais découverte. Tu vivais en paix et à l'abri, à Vallière.

— Qu'est-ce qui te pousse, toi, Mauraan ? Qu'est-ce qui pousse Gellert ?

Hiléro parlait d'une voix basse et sans inflexions. Il fallait un effort d'attention pour suivre ses paroles. Querre réfléchit un moment avant de répondre :

— J'aime jouer, je pense, et Gellert aussi. De plus, il hait les Proviens.

— La haine, dit lentement Hiléro, le goût du jeu. Oui... Mais moi, je dois suivre ma voie, qui est celle du bien, et du bien sortira de tout ceci, si nous réussissons. Crois-tu que ma vie compte tellement ? Tu prends plaisir à risquer la tienne pour lui donner plus de saveur, mais certains d'entre nous rêvent parfois si profondément qu'ils ne peuvent plus s'éveiller. Tu vois que nous jouons, nous aussi, à notre manière. L'existence n'est jamais si précieuse, Mauraan. Nul homme ne devrait être capable de tout accepter afin de la sauver.

Querre l'écoutait, surpris. Il ne s'était guère attendu à une telle réponse. Il se sentait plus proche d'Hiléro qu'il l'avait jamais été.

Ils poursuivaient leur route, à travers plaines et collines.

Ils s'arrêtaient au soir, pour repartir à l'aube. Les chevaux avaient droit à des haltes, durant lesquelles, dételés, ils brouaient avidement l'herbe grasse. Puis les bêtes repartaient, mâchonnant une bave verte.

Les bourgades traversées avaient des temples très richement ornements. En voyant les statues d'or de Beltem, Mauraan et Gellert ne pouvaient s'empêcher de penser à Hiléro. La ressemblance était hallucinante.

Chaque bourg un peu important était clos d'une enceinte, et gardé aux portes. Il fallait répondre à un flot de questions : « Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? Pourquoi ? » Gellert ou Mauraan racontait très poliment leur histoire de frère malade. La fièvre pustulaire tenait très bien les plus curieux à l'écart. À peine si, de temps à autre, un Officer venait jeter un coup d'œil rapide par la fente de la bâche.

Fidèles à leur tactique, ils évitaient soigneusement les villes, s'obligeant à des détours parfois assez longs.

Le temps s'était mis au beau. et Galt et Querre. torse nu. prenaient les rênes à tour de rôle. Le soleil les avait très

fortement hâlés.

Gellert renfilait sa chemise avant d'aborder un village. Les cicatrices en bourrelets blanchâtres sur son dos auraient pu amener les habitants à se poser des questions dangereuses. Les honnêtes Marchands n'ont pas coutume d'arborer de telles marques sur les épaules.

Peu après avoir quitté Acherra, il avait rasé sa barbe qu'il trouvait gênante. Ses joues avaient pris la teinte du cuivre, et ses cheveux se décoloraient par mèches.

Mauran avait la peau aussi brune qu'une écorce de marron. Il tirait sur sa tige de clémentine, fermant à demi un œil pour éviter la fumée âcre. Il en gardait toute une provision à l'arrière du chariot, et la renouvelait de temps à autre en achetant des vivres.

Hiléro souffrait, sans se plaindre, de la chaleur. Il transpirait beaucoup et vidait des cruches d'eau l'une après l'autre. Il se baignait parfois de nuit dans un creux de ruisseau, et demeurait très longtemps immergé, les ailes ouvertes dans le courant.

Gellert le vit surgir un soir dans le clair de lune, sa peau dorée scintillante de gouttelettes, agitant lentement ses ailes étincelantes.

Sa beauté semblait si parfaite quelle donnait un sentiment d'illusion.

— Peux-tu voler ? lui demanda Galt.

Sans doute parce que ces ailes demeuraient toujours cachées, il ne s'était jamais posé la question. Hiléro secoua la tête.

— Non, mais je peux me soutenir un moment en l'air.

Il s'éleva, ailes déployées, plana, la lumière lunaire l'auréolant de gloire, puis retomba avec légèreté.

Gellert demeurait songeur, le regard perdu. Hiléro regagna le chariot, et y disparut.

Pour éviter la ville de Digane, qui s'étalait sur les rives du Malde, ils firent un large détour par les monts Oubélot.

Le chariot grimpait une pente très raide, taillée dans le roc, et Mauran encourageait les chevaux de la voix et du bout de son fouet. Gellert, assis près de lui, se laissait aller aux secousses du chemin. Le soleil chauffait fort, et un nuage de mouches tourbillonnait autour des bêtes qui agitaient leur crinière.

— Il y avait un vieux pont au sommet, dit Mauran. J'espère qu'il est toujours praticable.

Ils atteignirent le plat, et laissèrent les chevaux souffler un moment. Deux robustes hongres d'un gris d'ardoise à corne noire, qui secouaient la tête en mâchant leurs mors.

Galt se gifla pour chasser une mouche exaspérante qui s'obstinait à se poser sur son oreille. Son zonzonnement vibra insolemment. Querre alluma une nouvelle clémentine à l'extrémité de la première, et secoua les guides.

Ils traversèrent un carrefour assez vaste de chemins pierreux, continuèrent tout droit, et atteignirent le pont qui enjambait un à-pic vertigineux. Le Malde bouillonnait au fond, taillant au vif de la pierre.

Mauran arrêta les chevaux et descendit. Gellert sauta de l'autre côté.

Le pont tombait en ruine. Un certain nombre de traverses manquaient, et les poutres rongées protestèrent en grinçant furieusement lorsque Querre les tâta du pied. Il fit quelques pas prudents sur le tablier, tandis que Galt essayait un petit saut auquel répondit un bruit de craquement de très mauvais augure.

— Nous ne pouvons passer, dit Mauran, le poids du chariot emporterait tout. Nous irions nourrir les poissons. C'est Digane ou rien. Il n'y a pas d'autre pont.

Ils se regardaient, ennuyés. La traversée de la ville pouvait poser des problèmes.

— Tant pis, dit Gellert, passons par Digane, et espérons que la chance nous suivra.

Ils remontèrent s'asseoir sur le banc de bois, et Mauran fit tourner les chevaux.

Mais la chance les avait quittés, car, en arrivant sur le carrefour, ils tombèrent sur une troupe d'une vingtaine de Scienceux, armés et chevauchant, leurs longues robes bleues retroussées sur leurs bottes.

Le Prêtaï cria « Halte ! » et des arcs se tendirent, flèches engagées.

Mauran tira sur les rênes, et Gellert sauta lestement du marchepied. Il débita d'un ton humble et pour la centième fois son histoire de frère si malade et de visite au temple pour demander sa guérison.

Le Prêtaï le regardait, l'œil soupçonneux. Il rejeta en arrière son capuchon, et son crâne rasé brilla au soleil.

— Pourquoi n'êtes-vous pas passés par Digane ?

Gellert prit un air de vertu offensée.

— Notre frère Herlan peut transmettre son mal. Irions-nous porter la contagion à toute une ville ? Nous pensions trouver le vieux pont praticable.

— Eh bien, il ne l'est plus. Je veux voir ce malade.

Il mit pied à terre, et se dirigea vers le chariot.

— Notre frère Herlan est bien souffrant, tenta Galt, ses pustules crèvent depuis hier et...

Mais le Scienceux ne l'écoutait plus. Il escaladait l'arrière du chariot, et passait sous la bâche. Gellert le suivit lestement.

Hiléro, enfoui jusqu'au crâne, commença à geindre lamentablement.

Le Prêtai, plissant les yeux pour s'accoutumer à la pénombre, avança jusqu'à la paille, et tira vigoureusement sur un coin du drap. Il découvrit un morceau de peau dorée, et alarmé, commença :

— Qu'est-ce...

Galt lui coinça le cou de son bras replié, et enfonça son couteau dans le dos qui s'arquait. Il fit tourner la lame, et accompagna le corps devenu mou dans sa chute en le retenant par sa robe. Il traversa vivement jusqu'à l'avant du chariot. Le dos de Mauran, rigide, s'appuyait sur la traverse qui servait de dossier. Gellert le toucha légèrement du doigt par la fente de la bâche, et souffla :

— J'ai été forcé de le tuer. Lance les chevaux sur le pont, Mauran. C'est notre seule chance.

— D'accord, dit Querre, sans remuer les lèvres.

Il secoua brusquement les guides, fit décrire aux chevaux un demi-cercle court sur le carrefour, et le chariot suivit, en s'inclinant dangereusement.

Querre lança les bêtes au galop.

Les Scienceux s'agitaient, hurlaient, et des flèches sifflèrent. Trois ou quatre crevèrent la bâche.

— Prie la chance, Hiléro, dit Gellert. Nous allons jouer aux dés avec la mort.

Il passa sous la bâche pour rejoindre Mauran, qui, courbé, fouettait les chevaux à tour de bras.

Les deux bêtes galopaient furieusement. Le chariot dansait, cognait, rebondissait, dans un grand fracas de roues surmenées. Galt enjamba le dossier, et faillit être jeté à terre par un choc violent.

Les Scienceux, revenus de leur surprise, se lançaient à leur poursuite.

Hiléro, secoué et heurté de toute part, s'assit pour s'accrocher d'une main à un arceau. Le Prêtai tressautait, et semblait vouloir renaître à la vie.

Le chariot arriva en trombe sur le pont, et les chevaux, affolés, s'engagèrent à toute allure sur le tablier verroulu.

Gellert et Mauran hurlèrent d'une même voix, un cri de chasse coldien :

— *Hiii Ya !*

Un instant, Galt vit l'abîme entre les lattes disjointes, et le fleuve qui bouillonnait sur les rochers. Il n'était plus temps de penser. Il eut l'œil attiré par la tache écarlate d'un buisson fleuri qui poussait dans un creux de la roche. Le pont gémissait, craquait, tremblait. Une traverse s'envola et tomba dans le vide.

Dans un gigantesque craquement, le pont commença à s'arracher de ses assises.

Les chevaux fous de terreur redoublèrent leur allure.

Le pont vibrait, pliait, se tordait en grinçant furieusement. Les traverses se creusaient, et le chariot pencha.

Mais les deux bêtes prenaient pied sur le sol ferme, et deux roues mordirent la terre.

Un fragment d'instant, le chariot oscilla, l'arrière dans le vide, puis la vitesse acquise le propulsa du bon côté.

Le pont s'effondrait, dans un terrifiant fracas de bois rompu. Poutres et traverses cascadèrent jusqu'à la rivière, en rebondissant violemment.

Querre arrêta à grand-peine les chevaux qui tremblaient, écumants.

Sur l'autre rive, les Scienceux se démenaient, lâchant au hasard des flèches qui retombaient avant d'atteindre leur but. Leurs silhouettes à larges manches s'agitaient vainement, comme pour une danse très ridicule.

Ils couraient en tous sens, se penchaient sur le vide, et hurlaient des imprécations.

Gellert et Mauran éclatèrent de rire, rugissant, se pliant, les yeux mouillés.

— Je pensais... Je pensais..., dit Gellert qui hoquetait, que si nous passions, ils n'oseraient peut-être pas nous suivre. Mais ceci est mieux !

Mauran se frottait les yeux de ses poings.

— Bien mieux, frère. À moins que Beltem leur prête ses ailes !

Ils repartirent à rire à grands éclats.

Hiléro passa sa tête emmaillottée par la fente de la bâche.

— Qu'est-ce qui est si drôle ?

— Les Scienceux, dit Gellert, encore secoué de rire. Nous sommes saufs, Hiléro.

— Saufs pour un temps, dit Mauran, qui reprenait son sérieux. L'histoire de la fièvre pustulaire n'est plus à resservir. Ils vont tambouriner cela partout. Il faudra trouver autre chose.

Il secoua les guides pour faire repartir les chevaux. La vieille route descendait à travers le roc, son tracé à peine distinct.

— Tourne vers la droite au prochain carrefour, dit Galt. Nous irons à Prove en passant par l'est. Il se peut bien qu'ils nous guettent sur la route directe.

— Si nous allons à l'est, dit Querre, nous passerons par Roumevan. C'est une ville qui pue. Elle fait commerce des peaux de lucères. Il n'y a rien qui sente aussi mauvais. Supposons que j'y achète un chargement de peaux fraîches. Une puanteur à tuer un bouc ! Personne n'irait y fouiller de gaieté de cœur.

— À l'air libre, dit Galt, nous survivrons, mais Hiléro devra se cacher dessous. Pourras-tu tenir, frère ?

— Je peux fuir mon corps, dit le Rêveur. Ne t'inquiète pas de moi, ami.

Ils se débarrassèrent du mort dans un bosquet au bord du chemin.

Ils voyagèrent, roulant de nuit, dissimulant le chariot dans la journée sous des arbres, et dormant à tour de rôle. Ils souhaitaient une pluie violente, qui aurait tenu les Paisans à l'abri de leurs maisons, mais le temps s'obstinait à rester au beau.

La troisième nuit, pourtant, le ciel se couvrit si bien que les chevaux perdirent la route, et s'égarèrent dans un marais. Le chariot manqua de s'y embourber définitivement.

Galt et Querre peinèrent longuement, creusant sous les roues pour y enfoncer des branches hâtivement taillées. Ils réussirent enfin à arracher le chariot au borbier, et continuèrent.

À l'aube, Mauran arrêta les chevaux à l'abri d'un groupe d'ormels, au cœur d'une épaisse forêt.

— Nous sommes proches de Roumevan, dit-il. Je continue à pied. Je reviendrai avec un nouveau chariot, et un chargement de lucères. Ne bougez pas d'ici.

Il bourra ses poches de deux poignées de deulers, et s'éloigna.

Un jour gris se levait. Peu après son départ, une pluie serrée commença à tomber.

Gellert et Hiléro écoutaient les gouttes qui frappaient sur la bâche. Ils bavardèrent assez longuement.

Depuis quelque temps, le Rêveur semblait devenir plus sociable, et s'évadait moins souvent. Galt découvrait un homme somme toute semblable aux autres, malgré ses bizarreries, et dont les idées rejoignaient à l'occasion les siennes sur certains points. Il commençait à le prendre en amitié.

Le lendemain matin, le soleil revenu faisait monter une buée du sol gras, et Gellert se rongait les poings d'inquiétude et d'inaction.

— Il faut que j'y aille, dit-il à Hiléro. Mauran aurait dû revenir depuis longtemps.

Il puisa à son tour dans le sac de deulers, et enfila sa veste brune de Marchand.

— Reste là, frère, et ne crains rien, je reviendrai.

— Que la chance t'accompagne, Gellert.

Lorsqu'il fut parti, Hiléro s'allongea en soupirant. Reléguant son inquiétude dans un lieu où elle ne pouvait plus l'atteindre, il respira très lentement, détendant ses membres, puis son corps, suivant une discipline familière.

Il s'échappa, oubliant tout.

Gellert suivit le chemin qui menait à Roumevan, en marchant d'un bon pas. Il croisa des Paisans qui se rendaient aux champs, une bêche sur l'épaule, et qui le regardèrent passer sans un mot, et d'un air peu amène. Galt affecta de ne pas les voir, et avança, roide et le menton haut, avec toute la dignité d'un Marchand prospère, qui, bien que temporairement à pied, n'en domine pas moins le commun des mortels.

La ville se silhouettait sur le ciel.

Mauran avait parfaitement raison, elle puait ! On la sentait à grande distance. Un ruisseau fétide baignait le pied de ses remparts. Il s'étalait, jaune, parsemé de bulles qui crevaient en petits claquements. Il s'en dégagait une puanteur terrifiante qui fit larmoyer les yeux de Gellert.

Les soldats qui gardaient les portes ne semblaient nullement incommodés.

*On doit s'habituer*, se disait Galt, qui avait quelque peine à respirer. Il déclina sa fausse identité, dit qu'il se rendait à Roumevan pour affaire, et qu'un ami l'avait déposé à proximité de la ville. Il passa sans aucune difficulté.

Il n'eut guère de peine à découvrir Mauran.

Celui-ci pendait, accroché par les poignets à une potence dressée sur une estrade devant le temple, sur la place principale de la ville.

En vie, mais plutôt mal en point.

Ses pieds touchaient à peine le sol. Vêtements en pièces, visage tuméfié, de larges meurtrissures noires sur le torse, apparaissant à travers les déchirures de sa chemise et l'un de ses yeux clos par une enflure violacée. L'autre prunelle, toujours bleue, se posa sur Galt qui passait très affairé, en ne jetant qu'un regard distrait. La paupière intacte se ferma, et l'ombre d'un sourire passa brièvement sur les lèvres fendues.

Gellert s'éloigna à grandes enjambées.

Il avait parfaitement enregistré les détails importants. Les poignets liés par des cordes aux anneaux. Pas de garde. La place serait sans doute déserte à la nuit.

Galt se doutait bien que Mauran n'avait pu mener à bien sa transaction. Il passa une partie du jour à négocier un lot de peaux fraîches, acheta une charrette bâchée et deux chevaux, la fit charger et conduisit le tout dans une écurie de louage.

Il annonça qu'il reprendrait la route bien avant l'aube, glissa une pièce à un Œuvrier qui promit de lui ouvrir la porte à la demande, puis se promena un peu dans la ville. Il la trouva absolument sans intérêt et déplaisante, et l'odeur du quartier des tanneries le fit fuir.

Il termina sa journée en dînant de bon appétit dans une auberge. Il demeura à boire jusqu'à ce que l'Hôte, plissant les yeux et bâillant, entreprît de clore son établissement.

Gellert sortit. La nuit semblait calme, et tout paraissait dormir. Il n'en attendit pas moins un grand moment, assis dans l'encoignure d'une porte.

Il se leva, et se dirigea vers la place du temple. Tout reposait derrière des volets clos. La pleine lune éclairait les rues très grossièrement pavées, et les pierres bleutées luisaient faiblement.

La silhouette noire de Mauran se dessinait sous la potence, au centre de la place.

— Comment t'es-tu fourré dans ce nid de fronges ? demanda Gellert en coupant les liens.

— Une histoire idiote ! J'ai été assez sot pour m'adresser au plus riche Marchand de la ville, et le propre Mare de ce trou pourri, un dindon bouffi de graisse et de vanité. Il a tenté de me voler, et je me suis un peu mis en colère, ce qui manquait de sagesse. Il a lâché sur moi tous ses Œuvriers. Une bien belle bagarre, frère !

Son œil intact brillait à ce souvenir. Il faisait bouger ses bras en grimaçant.

— Ça ne me dit pas ce que tu faisais là, pendu comme un jambon mis à fumer.

— Oh, en tant que Mare, il m'a condamné à trois jours d'exposition, pour outrages à son égard. Je l'avais traité de quelques noms peu aimables.

— Exposition ?

— Une habitude qu'ils ont, dans le coin. Ils t'accrochent à une potence comme celle-ci, et ils te laissent sécher sans manger ni boire le temps qu'il leur plaît. De temps à autre, un passant bien intentionné vient se distraire à tes dépens. C'est très gai !

— On s'occupe un peu de ce Mare ? demanda Gellert. Ça ne doit pas être bien difficile, et ça ne prendra pas tellement de temps.

Un rictus fit briller les dents de Mauran.

— La dette est payée, frère. Ce dindon est venu me rendre visite, à l'après-mi-jour, espérant que je commençais à trouver le temps long, et à regretter mes injures. J'ai pris l'air à moitié mort et cet imbécile heureux est monté sur l'estrade pour me regarder sous le nez ! J'ai rué dans ses génitoires d'une façon qui lui ôtera le goût de l'amour pour longtemps. La prochaine fois, ils penseront à immobiliser aussi les pieds.

Gellert riait sans bruit. Mauran reprit :

— Ils ne m'auraient certainement pas décroché avant que ma viande ait quitté mes os, mais je pensais bien que tu viendrais. J'ai une soif à vider un tonneau !

— Oui bien. Tu attendras encore un peu. Cache-toi par là, je reviens avec le chariot.

Galt réveilla l'Œuvrier, qui lui ouvrit la porte. Il retourna vers la place. La charrette grinçait sur les pavés, et puait comme mille charognes. Querre y sauta lestement.

— À toi l'honneur d'étreindre la cachette, lui dit Gellert. Il faut passer les portes.

— Grand merci, frère, dit Mauran en se bouchant les narines. Si j'en crève, à te revoir dans une prochaine vie.

Il disparut sous la bâche.

Les soldats soulevèrent la herse sans faire d'histoires. Un soupçon de clarté blanchissait le ciel. Dès que le chariot se fut un peu éloigné, Mauran surgit, suffoquant, les yeux pleins de larmes, et le visage cramoisi.

— Par la Vie ! C'est à n'y pas tenir ! Pauvre Hiléro !

En Acherra, les choses n'allaient guère.

Les Scienceux déployaient un zèle inlassable pour l'amour de Beltem. Ils fouinaient partout, grands poseurs de questions, sondant les intentions les plus cachées.

Des hommes et des femmes étaient fouettés dans le temple, pour n'avoir pas installé dans leurs demeures les statues prescrites, ou omis d'assister aux cérémonies.

Les Acherriens se vengeaient à leur manière. Gare au Scienceux ou au soldat qui se faisait surprendre dans un lieu isolé. On retrouvait de temps à autre des cadavres mutilés.

La répression était féroce. Les prisons débordaient, et Eller faisait larder de flèches des otages pris au hasard. Il récompensait les délateurs de fort belles primes.

De petits groupes de fuyards se cachaient dans les bois, plus sauvages que des loups, et n'ayant plus rien à perdre. Ils attaquaient à l'occasion une patrouille, et torturaient volontiers leurs prisonniers.

Eller lançait édit sur édit, restreignant de plus en plus toute liberté. Urrique se disputait avec lui vingt fois la semaine. Elle commençait à trembler en entendant son pas résonner dans le couloir, puis redressait la tête, raidie, et entamait une lutte serrée qui la laissait épuisée.

Le gros était rarement de bonne humeur. Rien n'allait à son gré.

Rien n'allait non plus au gré d'Urrique, qui, coincée en tampon entre Acherra et Prove, était bien forcée de demeurer relativement aimable. Parfois, à force de patience, elle lui arrachait une concession minime.

Elle avait envoyé Haumerune à Ferne, pour un temps de convalescence. Sa mauvaise jambe guérissait mal, et il se rongea d'être séparé d'Aura. Urrique avait dû fortement insister pour qu'il acceptât de quitter le Domaine, mais elle devait bien s'avouer qu'elle le regrettait. Un peu de sympathie aurait été bien nécessaire en ces temps difficiles.

Ses vieux Suivants ne lui étaient d'aucune utilité. Ils ne faisaient que gémir et parler du passé. Elle ne pouvait les supporter près d'elle. Augier et Hittise n'étaient que des enfants, et Mate une tête sans cervelle dont il fallait encore écouter les jérémiades.

Elle s'appuyait sur Aimegarde, toujours silencieuse, mais qui trouvait des paroles de réconfort, et sur Rosalde, qui, combative, ne se laissait jamais abattre, et était de bon conseil.

Haumerune, lui, se faisait du souci à Ferne.

Du souci pour Aura, pour Bort et ses amis du quartier Ralode, et pour Gellert, Mauran et Hiléro. Ceux-là avaient-ils une chance de réussir ? Si cela se trouvait, ils étaient déjà morts tous trois, et la nouvelle de l'arrestation d'un faux Beltem ne filtrerait que plus tard.

Son genou, écrasé sous le poids du cheval, gardait une plaie suppurante, qui refusait de se refermer. Il se déplaçait à grand-peine, appuyé sur une canne, et souffrait beaucoup.

Aura le soignait, refaisait le pansement avec des doigts légers, et récompensait le patient d'un baiser. Elle ne se plaignait pas, mais devait pleurer en cachette, car elle avait souvent les yeux rougis. Samber savait qu'elle s'inquiétait pour les Marqués. Il devenait presque impossible, à présent, de leur faire parvenir des vivres, et les nouvelles de Bort avaient cessé d'arriver.

Samber était couché dans le jardin, à l'ombre d'un eucalyptus, la tête appuyée sur une racine, et regardant le ciel au travers des branches.

La chaleur avait commencé à s'installer sur Acherra, mais, en ce moment de la matinée, il faisait encore bon. Un vent faible bruissait dans les longues feuilles étroites. Deux mésales folles tombèrent de l'arbre en piaillant, se picorant rageusement du bec, se séparèrent au sol, et s'envolèrent. Samber suivit leur course ascendante dans le bleu lumineux du ciel. L'eucalyptus répandait une forte odeur aromatique. Pour l'instant, sa jambe le laissait en paix. Depuis deux jours, elle ne suppurait plus, et une croûte commençait à recouvrir la plaie. Il n'osait pas trop espérer la guérison.

Sur un chardon sec, tout près de son-bras, une mante bleue s'agrippait, ses pattes hérissées repliées, sa tête

triangulaire pivotant. Les énormes yeux bombes semblaient regarder Samber. L'insecte bougea imperceptiblement, luisant comme un joyau poli, et Haumerune l'agaça d'une brindille. La mante remua ses pattes à crochets, les ouvrant et les refermant, puis, lassée, déploya des ailes de gaze bleu tendre, et s'envola.

Au pied du chardon, le loubre se matérialisa. Sa fourrure striée luisait, la pupille de ses yeux jaunes était réduite à une mince fente, et les coupelles de ses oreilles bougeaient un peu, comme agitées par la brise.

— Je pense souvent à toi, dit Samber, et je t'appelle loubre, parce que je ne sais même pas si tu as un nom.

— J'ai un nom. Sil-Leyo. Et « Sil » veut dire que j'ai passé ma quatre centième année.

— Quatre cents ans... Mais de toi, plus rien ne m'étonne. Mourez-vous, parfois ?

— Certes, mais pas pour les mêmes raisons que toi.

— Je voudrais te poser tant de questions, dit Samber, mais tu disparais toujours avant que je puisse ouvrir la bouche.

Sil-Leyo ferma paresseusement les paupières, puis les rouvrit.

— Je peux voir ces questions danser dans ta tête comme les phalènes sur la rivière un soir d'été. J'y répondrai peut-être un jour, mais est-il utile que tu saches tout ?

— Utile ? Qu'est-ce qui est utile ? Je suis dévoré de curiosité. Je crois que j'en sécherai si tu ne m'expliques rien.

Le museau court semblait rire. Sil-Leyo bâilla, découvrant une langue rose de chat. Ses moustaches frémissaient.

— Pas aujourd'hui, Samber. Il y a plus important. Je suis venu t'annoncer de bonnes nouvelles. Les trois voyageurs sont presque arrivés à Prove.

— Comment sais-tu cela ?

— Oh ! nous surveillons un peu les choses. La réussite de ce plan compte beaucoup. Nous avons gardé un œil sur tes amis, dans la mesure du possible. Ils s'en tirent bien.

— Pourquoi nous aidez-vous ?

— Nous ne vous aidons pas, dit Sil-Leyo, nous nous aidons nous-mêmes.

Samber formulait un autre pourquoi, mais le chardon se balançait, solitaire, dans la brise, et des brins d'herbe courbés se redressaient à son pied.

\* \* \*

Gellert, Mauran et Hiléro arrivaient sur Prove-la-ville.

La suite du voyage s'était déroulée sans histoires. Le chargement de peaux malodorantes avait fort bien joué son rôle, et tenu les plus curieux à l'écart. Les Offcers rencontrés ne souhaitaient qu'une chose : que s'éloignât au plus tôt cette cargaison puante. Ils se bouchaient le nez, et agitaient impatiemment la main. Aucun n'avait jamais tenté de s'approcher.

Gellert et Mauran s'étaient relativement habitués à cette odeur infecte qui collait à leur peau, leurs cheveux, et s'attachaient à leurs vêtements. Ils fumaient tous deux énormément, la tige de clémente coupée court juste sous les narines.

Hiléro passa pratiquement le reste du voyage en état de transe.

À la halte du soir, Gellert et Mauran le retrouvaient rigide, la peau aussi froide que celle d'un poisson, et insensible à tout. Il s'éveillait un moment, mangeait très peu, buvait, puis replongeait dans son état de mort apparente.

Le chariot avançait vers les remparts, parmi un flot de charrettes transportant des fagots de bois, des légumes, des fruits, des tonneaux, des volailles, des porcelets, et bien d'autres choses.

Un marché important devait se tenir quelque part dans la cité.

Prove bouchait l'horizon, enroulée dans ses épaisses murailles, traversée par le cours de la Saugre. Très vaste, elle aurait bien contenu deux fois Acherra-la-ville.

Un Paisan à cheval dépassa le chariot. Il portait un sac noué d'une corde en travers des épaules, et se retourna pour dévisager insolemment Mauran qui tenait les rênes.

— Ho, Marchand, dit-il, tu ne dois plus avoir de nez pour supporter une puanteur pareille !

— Mon nez va bien, merci, dit Mauran, suave. Surveille plutôt le tien qui me paraît prêt à tomber dans ta bouche.

L'homme avait un appendice volumineux et courbe, qui rejoignait presque ses lèvres.

— Tu devrais nous remercier, ajouta Gellert, aimable. Si l'odeur est forte, elle n'en masquera que mieux celle du fumier qui monte de tes habits.

Le Paisan portait en effet des vêtements plus que douteux. Il jura entre ses dents, puis donna du talon dans les flancs du cheval, et s'éloigna au trot.

Le chariot approchait de l'entrée de la ville, assez large pour livrer passage à une armée. On devait probablement



Le chariot approchait de l'enceinte de la ville, assez large pour livrer passage à une année. On devait probablement user de toute une machinerie compliquée pour ouvrir ou clore ces portes énormes, qu'une douzaine d'hommes n'aurait pas suffi à ébranler.

Les gardes, très nombreux, n'effectuaient qu'un contrôle de routine rapide, et le chargement de peaux ne fut pas arrêté plus d'un instant.

Ils s'engagèrent dans une voie pavée, creusée de chaque côté de caniveaux qui évacuaient les eaux usées et les ordures. Les demeures, serrées les unes contre les autres, s'ouvraient sur la rue. Les fenêtres étaient petites, enfoncées dans l'épaisseur des murs, très rarement vitrées mais toujours garnies de lourds volets de bois cloutés. Certaines maisons avaient leurs façades agrémentées de sculptures. On pouvait voir à peu près partout l'effigie de Beltem.

Les rues étaient très animées. Tout un va-et-vient de passants, de charrettes, de chevaux, mais on voyait bien peu de femmes, et toujours accompagnées. Elles portaient des vêtements épais, ne laissant aucun petit morceau de peau à l'air libre, et cachaient leurs cheveux sous des voiles.

Galt regrettait les robes légères des Acherriennes, et leurs corps souples bougeant librement sous le tissu mince.

Toutes ces femmes semblaient figées, baissant les paupières, et regardant la pointe de leurs souliers. Leurs lèvres étaient sans sourire.

Ils traversèrent une place très vaste, où se tenait le marché.

Les chevaux avançaient à grand-peine, s'immobilisant parfois un bon moment, tant l'encombrement était grand. Ici aussi, il y avait peu de femmes, et presque pas de Paisannes derrière les tréteaux débordants de denrées.

— Que font-ils de leurs femmes ? demanda Gellert à Mauran, ils les cachent ?

— Ils les encagent, oui ! Beltem n'encourage pas la fornication, surtout hors mariage. Si tu comptais sur une jolie Proviennne pour satisfaire tes appétits, tu ferais mieux de renoncer tout de suite. Les filles ici sont plus farouches que des cavales sauvages, et aussi faciles à attraper. De plus, elles sont mieux gardées que le trésor du Suellan. À peine si tu peux espérer tomber sur une veuve qui acceptera en tremblant un rendez-vous furtif, mais ce n'est pas à conseiller. Elles ne sont généralement plus très fraîches. Bien sûr, il y a les putains. Parfois belles, mais alors chères.

— Charmant pays, dit Gellert.

— Oh ! On peut s'arranger. J'avais une amie, dans le temps. Je me demande si je pourrais remettre la main dessus. Un peu pute sur les bords, mais bonne fille.

Le chariot sortait enfin du marché, et s'engageait dans une voie menant à la rivière.

Il y avait là un quartier où l'on pouvait louer une maison, seule solution possible pour cacher Hiléro. Encore se poserait le problème du service. Il n'était guère pensable que de respectables Marchands n'engageassent pas une Œuvrière, mais pas pensable non plus d'accepter à demeure une fille qui fourrerait son nez partout.

Querre arrêta le chariot devant une porte très ornée, qui portait une enseigne de Loueur.

— Attends-moi, dit-il, je vais voir ce qu'on peut faire.

Il alla tirer la cloche de l'entrée, puis disparut dans la maison.

Gellert glissa sur le banc pour prendre sa place.

Mauran revint très vite, en compagnie d'un petit homme à la mine compassée, confortablement vêtu, quoique sans ostentation, qui brandissait une clé.

Le Loueur reçut en pleines narines une grosse bouffée de l'odeur des lucères, et de l'indignation apparut dans ses yeux.

— Messier ! Ceci ne va plus ! Vous ne comptez pas, je pense, faire entrer ce chargement malodorant dans la maison que je m'appête à vous louer. Que dirait le voisinage ? Ma réputation...

Querre lui coupa la parole. \*

— À peine pour un moment, messier. Les peaux sont déjà revendues, et je les livre avant ce soir.

Le Loueur se rasséra un peu.

— Bien. En ce cas, je vais vous guider.

Mais il refusa de s'asseoir sur le banc, et précéda le chariot, tenant un mouchoir sous son nez. Ils parvinrent assez rapidement à une petite maison qui donnait sur la Saugre. Le Loueur ouvrit les deux battants de la porte, et le chariot entra dans une cour entourée des communs.

Ils visitèrent de haut en bas la demeure, qui comportait deux étages, écoutèrent placidement le petit homme en vanter les avantages et leur faire remarquer le bon état du mobilier, ce qui n'était pas tout à fait exact.

Mauran discuta longuement le prix demandé, en honnête Marchand soucieux de sa bourse, puis parvint à un accord. Il compta une à une les pièces dans la main tendue. Le Loueur s'en alla, après d'ultimes recommandations.

Galt et Querre poussèrent un soupir de soulagement.

— Il voulait absolument que j'engage une de ses Œuvrières, dit Mauran. Je m'en suis débarrassé en disant que nous avions déjà retenu quelqu'un.

— Il en faudrait une sourde, muette et aveugle, dit Gellert. Et ça paraîtrait encore bien plus bizarre que de n'en pas avoir du tout.

Ils sortirent dans la cour, et tirèrent du chariot Hiléro, aussi rigide que de la pierre.

— Si quelqu'un le voit, dit Mauran, il pensera que nous installons une statue de Beltem.

Mais il avait soigneusement vérifié qu'aucune fenêtre, dans les demeures voisines, ne donnait sur la cour.

Ils rentrèrent Hiléro dans la maison.

— Je file, dit Mauran. Je vais revendre ces charognes de peaux à perte, pour m'en débarrasser au plus vite. Je reviendrai avec des vêtements neufs, il faudra brûler les nôtres, l'odeur ne partira jamais. Vois si tu peux faire chauffer de l'eau. Je crois que je pourrais me laver pendant huit jours !

Durant son absence, Galt trouva du bois dans une resserre, et alluma du feu sous les vastes cuves de la pièce des bains. Il tira force seaux d'eau au puits pour les remplir, puis, lorsqu'elle devint agréablement tiède, en transvasa une partie dans un grand cuveau.

Il se déshabilla, tassa ses vêtements dans le foyer, et s'installa dans l'eau avec un soupir d'aise.

Il avait déniché quelque part un pot de savon mou, sans doute oublié par un précédent locataire, et était très occupé à faire naître une montagne de mousse lorsque le Rêveur entra.

— Ah, dit Hiléro, un bain ! J'en rêve depuis des semaines. Chaque fois que je m'éveille, j'ai l'impression d'avoir été moi-même cousu dans une peau de lucère tant je pue.

— Ne me parle plus de lucère ! Je ne veux plus entendre ce mot de ma vie. Il y a un autre cuveau dans ce coin, et l'eau doit commencer à être bien chaude. Remets-en pour Mauran. Le puits est dans la cuisine, à deux pièces à droite de là. Il y a une trappe avec un gros anneau.

Il continuait à se frotter activement.

Mauran revint à la nuit.

Gellert avait clos soigneusement les volets avant d'allumer les chandelles. Les lumènes ne semblaient pas être très répandues à Prove.

Lui et Hiléro, tous deux nus, jouaient aux dés dans une petite pièce assez confortable, meublée d'une table fatiguée, de quelques chaises, et d'un lit bas garni de coussins.

Le Rêveur semblait faire retomber parfaitement à sa guise les cubes d'os aux chiffres sculptés. Il gagnait sans arrêt.

Querre poussa la porte.

— J'ai vendu ces ordures bien plus cher que j'espérais. J'ai échangé le chariot contre une charrette légère, et acheté des vivres et des vêtements. Tout est rentré, et les chevaux sont à l'écurie.

Il se frotta le front, et passa ses doigts dans ses cheveux.

— Vous ne puez plus, vous deux, mais moi si. Je vais me laver. Et si quelqu'un parle encore de lucère, je le tue !

\* \* \*

Gellert passa une partie de la journée du lendemain à explorer un peu le temple.

On ne pouvait rien imaginer de plus monumental, ni de plus ornementé. Pas un pouce de la façade qui ne fût minutieusement sculpté, des statues d'or aux yeux de pierres précieuses un peu partout, et de gigantesques portes revêtues d'un placage d'or martelé.

Galt passa sous la voûte, et entra dans la salle énorme. Des bancs de bois polis par l'usage, et une profusion de tapis sur les dalles bleues pailletées. Des guirlandes de fleurs et de fruits taillées dans le marbre s'enroulaient autour des piliers de soutien. Une abondance de lumènes, encastrées dans le plafond peint et logées dans les alvéoles des murs, éclairaient les moindres recoins de la salle.

Au-dessus de l'autel, une statue de Beltem démesurée, ailes ouvertes et paumes tendues. Les larges yeux orange semblaient flamboyer.

Un certain nombre de fidèles, agenouillés sous le Serpent doré de Prove qui tordait ses anneaux au plafond, priaient.

Gellert repéra une porte derrière l'autel, vaste table de marbre noir luisante, qu'il aurait bien aimé examiner de plus près, mais les Scienceux grouillaient comme autant de mouches sur une charogne. La porte devait donner sur les dépendances du temple ; des robes bleues y entraient et en sortaient constamment.

Galt se creusait la cervelle. Comment, par la Vie, faire entrer Hiléro dans cette salle au moment voulu, et sans que nul ne puisse l'apercevoir avant ? À moins d'une complicité parmi les Scienceux, il n'y avait aucune chance.

Il fit un salut déférent en passant devant la statue de Beltem, et s'agenouilla dévotement sur le bas-côté. Il semblait prier avec une grande ferveur, mais ses yeux ne quittaient pas la porte. Elle s'ouvrit sur un Prêtaï qui entrait, et il aperçut un morceau de couloir assez sombre. Le seul passage possible, à coup sûr, mais comment y arriver ? Pouvait-on espérer acheter un Scienceux ? Douteux, et fort risqué.

Il abandonna momentanément le problème, et sortit pour rejoindre la demeure de l'Archèque, très proche du temple.

Il passa en promeneur qui musarde devant la maison de pierres ivaliennes rosées. Les blocs bruts accrochaient un peu de soleil dans leurs arêtes. On les avait jointoyées d'un mortier teinté de rouge sombre, et l'ensemble donnait une impression harmonieuse sous un toit de tuiles plates.

La maison se dressait au centre d'un vaste jardin, cachée derrière de très hautes murailles hérissées de pointes aiguës à leur sommet. Devant les grilles de l'entrée, une demi-douzaine de Scienceux armés montaient la garde avec vigilance. Gellert aperçut à travers les barreaux deux molosses couchés au soleil dans une allée, près d'un telpier d'Offren. L'arbre offrait sur ses branches nues une profusion de larges coupes orange.

Avoir réussi à le faire pousser et fleurir dans le froid climat provien représentait une manière de tour de force.

Tuer L'Archèque allait sans doute en représenter un autre. Il ne serait certainement pas facile à atteindre.

En faisant le tour des murailles, Galt découvrit sur l'arrière une petite porte, mais, là aussi, trois Scienceux armés veillaient.

Messier Saulmon Burra se faisait bien garder.

Gellert retourna vers la rivière comme le ciel se couvrait peu à peu et noircissait. Une bise glacée se leva, et des gouttes épaisses étoilèrent les pavés. Il hâta le pas, mais n'en arriva pas moins trempé à la maison au bord de la Saugre.

Il trouva Mauran et Hiléro bavardant, assis de part et d'autre de la cheminée où brûlait un feu crépitant.

— Quel climat pourri, dit-il en retirant sa veste imbibée d'eau. Presque la fin du printemps, et toujours du froid et de la pluie.

— Oh, dit Querre, le beau temps s'installera d'ici une ou deux semaines. Leurs étés sont assez chauds.

Galt fit le récit de ses explorations, et du décevant résultat.

— Aucune chance pour le moment, conclut-il. Il faudrait acheter des complicités chez les Scienceux. Mauran, crois-tu que cela soit possible ?

Querre réfléchissait, en tiraillant le lobe de son oreille gauche.

— J'avais des amis, dans cette ville, autrefois. En particulier cette fille dont je te parlais l'autre jour. Elle tenait une manière d'auberge. Du genre où l'on trouve des femmes accueillantes pour un moment. Des Scienceux y venaient à l'occasion, même sans l'approbation de Beltem. Pour être Scienceux, ils n'en sont pas moins hommes. Il faudrait voir. Est-ce que cette auberge existe toujours ? Il y a bien six ou sept ans de cela. Nous pourrions y aller faire un tour ce soir.

— Pourquoi pas tout de suite ? demanda Gellert, qui n'appréciait guère l'attente.

— Pour la bonne raison qu'elle n'ouvrait qu'à la nuit. Et tu feras bien de ne pas oublier ton couteau. Elle se trouve dans le quartier Jamèse, plus bas sur la rivière, et j'aime autant te dire tout de suite qu'il n'a pas bonne réputation. Rendez-vous de putains, de joueurs, de mendiants, et de coupeurs de bourse ou de gorge.

— Ça ne m'étonne pas. On peut compter sur toi pour connaître les bons endroits.

Gellert et Mauran quittèrent la maison peu après la tombée du jour. Ils suivirent le cours de la Saugre vers l'aval.

Peu à peu, les rues se rétrécirent, perdirent leur pavage, et s'encombrèrent d'ordures. Des chats et des chiens faméliques fouillaient les détritiques et prenaient la fuite en entendant les bruits de pas.

Ils passaient entre des masures en ruine, leurs trous et fentes bouchés par des planches, hantées par une humanité en loques crasseuses qui les agrippait de temps à autre en geignant, et dont ils se débarrassaient d'une bourrade.

Des vieilles aux membres tordus, aux mèches rares et grisseuses et aux yeux chassieux, des ivrognes à l'haleine empestée, et des hommes arborant toutes les formes de mutilations possibles et imaginables ; unijambistes, manchots, culs-de-jatte, borgnes, aveugles vrais ou supposés. Doigts, langues ou mains coupés, plaies répugnantes, ulcères, tout cela étalé avec ostentation.

Des filles jeunes et moins jeunes offraient une chair plus ou moins fraîche à travers les trous de leurs robes loqueteuses.

Des enfants couraient çà et là, avec des yeux de chats affamés.

Gellert donna une pièce à une fillette assez jolie sous sa crasse, et le regretta, car il faillit être submergé sous une vague hurlante et déchaînée.

— Quartier des mendiants, dit Mauran, qui se tordait de rire. Première règle : ne jamais rien donner quand tu y passes !

Ils quittèrent les ruelles malpropres et malodorantes pour des voies plus vastes et mieux tenues, qui retrouvaient leur pavage.

De chaque côté s'ouvrait tout un monde d'auberges et de tavernes plus ou moins prospères, accolées les unes aux autres, arborant des enseignes colorées pendues au bout de chaînes, bougeant avec le vent :

*L'Oiseau blanc, le Trou de l'aupard, la Belle Hôtesse, Au bon feu, et bien d'autres.*

Les rues étaient on ne peut plus animées. Tout un manège de Marchands en goguette, de jeunes Vales arrogants et déchaînés, d'Œuvriers venus boire ou jouer leur paie, de soldats plus ou moins avinés. Des Paisans, la main serrée sur la poche qui contenait leur bourse, et quelques robes bleues de Scienceux, mais assez rares. Des ivrognes qu'il fallait enjamber cuvaient leur vin à même les pavés. Ceux-là s'éveilleraient dépouillés jusqu'à la dernière piécette, et même, à l'occasion, de leurs vêtements.

Beaucoup de filles, parfois très jolies, les cheveux libres et vêtues de manière plus dégagée qu'il était coutume à Prove. Elles dévisageaient insolemment les hommes, un monde de promesses dans le sourire.

Une brune aux gros seins marchandait avec un Scienceux qui la tenait par le bras. L'affaire ne se fit pas, car l'homme s'éloigna à grandes enjambées rageuses, tandis que la femme éclatait en imprécations. Son vocabulaire était riche, et sa voix un peu rauque portait bien. Les passants riaient. Le Scienceux fila plus vite, le dos un peu courbé.

Une patrouille passa, le bruit de ses bottes ouvrant un passage dans la cohue. L'Officer relevait le menton avec morgue. Les filles disparurent comme par miracle, pour réapparaître dès qu'ils se furent éloignés.

Un brouhaha de voix, de cris, de rires et de notes de guétel s'échappait des portes et fenêtres grandes ouvertes, avec un flot de lumière. Il régnait une odeur composite de vin, d'alcool, de viande rôtie, d'épices, mêlée au parfum lourd et sucré des filles.

Mauran poussa Gellert sous une enseigne représentant un renard du plus bel écarlate.

— *Le Renard rouge.* Nous y voilà !

Ils entrèrent dans la vaste salle encombrée. Il ne restait guère de places libres.

Une foule d'hommes jouaient aux dés, buvaient, taillaient des pâtés, vidaient des écuelles de viande salée.

Un garçon maigre au nez en lame de couteau grattait les cordes d'un guétel, assis jambes croisées sur une estrade.

Quelques lumènes encastrées au plafond, et des chandelles sur toutes les tables.

Une sarabande de renards rouges peints sur les murs commettait toutes les friponneries imaginables. Sur deux côtés de la pièce, courait une galerie de bois ouvragée, donnant sur des alcôves fermées de rideaux rouges. On y accédait par un escalier à rampe sculptée.

Une dizaine de jeunes et jolies filles assuraient le service, ou s'occupaient des esseulés, peu effarouchées lorsque des mains s'attardaient sur leurs fesses ou leurs seins.

Au fond de la salle, derrière une longue table abondamment garnie de cruches, une très belle femme aux cheveux rouge ardent et aux yeux noirs puisait à la louche dans un saladier de vin chaud pour remplir des coupes.

Elle pouvait avoir une trentaine d'années, peut-être un peu plus. Assez grande, les seins ronds tendant le corsage de sa robe écarlate, la taille fine. Sa bouche était un soupçon trop épaisse, mais, de quelque façon, cela ne faisait qu'ajouter du charme à son visage.

Ses yeux longs, bordés d'épais cils noirs, s'attardèrent, un peu étonnés, sur Mauran, puis s'éclairèrent.

— Mauran ! Je ne croyais pas te revoir, mais j'ai bien souvent pensé à toi. Qu'es-tu devenu toutes ces années, canaille ?

— Rien de bien spécial. J'ai survécu, comme tu vois.

La rousse fit le tour de la table pour venir poser ses lèvres sur celles de Querre. Le baiser dura assez longtemps, puis ils s'écartèrent l'un de l'autre.

— Celui-ci, c'est Gellert. Un ami. Gellert, cette rouquine s'appelle Marjale, tu peux lui faire confiance en toute occasion.

Une fille blonde potelée au nez taché de son s'approcha avec un plateau.

— Six coupes de vin chaud, Marjale, et trois cruches d'amère.

— Allez vous asseoir, vous deux, dit la rousse qui s'affairait. Pour le moment, je suis très occupée, mais plus tard, ce sera plus calme, et je viendrai bavarder. Buvez et mangez ce que vous voulez. C'est au compte de la maison.

— Fais-tu toujours aussi bien le virf chaud ? demanda Querre.

— Aux écorces d'alge, comme tu l'aimes. Leïse vous en portera une cruche.

Ils s'installèrent à une table que libéraient trois soldats. La blonde potelée apporta une cruche fumante, des

coupes, et un plateau de bois chargé de viandes salées et fumées.

À leur droite, trois Œuvriers jouaient aux dés, à grand renfort de cris et de jurons. À leur gauche, un Marchand cossu pelotait une grande brune assise sur ses genoux. Il se leva au bout d'un moment, et l'entraîna vers l'escalier. Ils disparurent dans une alcôve, et le Marchand ferma les rideaux d'un coup sec.

Le vin était à la fois doux et âpre, fortement épicé. Il embaumait. Gellert et Mauran en vidèrent plusieurs cruches, en grignotant les minces tranches de viande très poivrées qui donnaient soif.

Peu à peu, comme la nuit avançait, la salle cessa de se remplir, puis commença à se vider, mais très lentement.

Les filles eurent le temps de souffler, et Marjale vint s'asseoir près de Querre. Le gratteur de guétel posa son instrument, et vida avidement un pot de bière mousseuse.

Marjale et Mauran échangeaient des souvenirs, parlaient d'amis disparus, très absorbés l'un et l'autre.

Gellert arrêta la blonde Leïse qui apportait une nouvelle cruche, et lui parla à mi-voix.

— Rien pour toi, Marchand, puisque tu es un ami de la patronne. Et ta belle gueule me changera des sales têtes habituelles.

Galt entraîna la blonde par la main vers les alcôves.

— Ton ami a tapé dans l'œil de Leïse, dit Marjale. Il fait une bonne affaire. Elle n'est pas si généreuse, d'habitude.

— J'aimerais bien faire une bonne affaire, moi aussi, dit Mauran en la saisissant par la taille.

Il lui posait une chaîne de petits baisers brefs dans le cou.

— Pas maintenant, Mauran. Plus tard, après la fermeture, et pas ici. Je ne suis plus sur le marché.

— Bien, ma belle. Comme tu voudras.

Ils recommencèrent à parler du passé.

Le joueur de guétel vint s'asseoir à leur table. Il raconta une série de petites anecdotes fort drôles dont l'Archêque faisait les frais en vidant force pots de bière, puis il joua et chanta pour le plaisir.

Une mélodie très compliquée naissait de ses doigts, accompagnant des chansons mélancoliques et douces :

*Le vent d'hiver pleure à ma porte,*

*Les jours anciens se sont enfuis.*

*Mon cœur est lourd de feuilles mortes*

*Et de rires évanouis.*

*Il n'y a plus que des joies mortes,*

*Souvenirs et rêves envolés,*

*Et le vent pleure devant ma porte,*

*Les rires de mes étés passés.*

Il avait une voix un peu rauque, plaisante, et énormément de talent.

Trois ou quatre filles somnolaient sur les tables, la tête dans leurs bras, et il ne restait guère qu'une poignée de clients dans la salle. Mauran tenait Marjale par les épaules, et tirait une mèche de cheveux rouges.

— Je vais fermer, dit-elle. Il est encore un peu tôt, mais ça ira pour ce soir.

La porte battit brutalement.

Une troupe d'une douzaine d'hommes assez éméchés entra bruyamment. Ils entouraient un grand gaillard d'une quarantaine d'années, totalement chauve, une barbe noire en collier suivant la ligne de sa mâchoire. Il portait un anneau d'or à l'oreille droite, et avait des yeux jaunes, petits et très mauvais.

Les quelques derniers clients se levèrent vivement, avec un ensemble parfait, jetèrent de la monnaie sur les tables, et prirent la porte en se bousculant.

Le groupe s'installa sur trois ou quatre tables, et l'homme aux yeux jaunes frappa dans ses mains :

— À boire, Marjale ! Du vin chaud et quelques pâtés pour commencer.

— J'allais fermer, Juler, il est tard.

— Tard ! Tu appelles cela tard ! La nuit est encore jeune, et nous avons soif. Apporte à boire, je te dis !

La rousse haussa les épaules, et fit signe aux filles de servir.

Trois emplirent de vin une marmite pendue à une crémaillère dans l'âtre, et firent repartir le feu. Deux autres apportèrent des pâtés au groupe.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Mauran à mi-voix.

— Juler. Il rançonne les mendiants, et se croit le maître du quartier. Je ne l'aime guère. Généralement, il fait fuir la clientèle.

Les filles apportaient du vin chaud dans des cruches, et posaient des coupes sur les tables.

Juler tendit le bras, et pinça cruellement la croupe de la grande brune. Elle glapit de surprise, et lâcha sa cruche. Le vin bouillant se vida sur ses jambes, et elle hurla.

Juler s'esclaffait. Il brailla :

— Marjale ! Tes filles ne sont bonnes à rien. Laisse un peu ce Marchand pouilleux que tu pelotes, et viens servir !

— Tu as quelque chose contre les Marchands ? demanda Mauran d'un ton gelé.

Il avait bu juste assez pour ne pas se sentir d'humeur conciliante.

— Des minables, dit Juler. Gonflés de deulers et d'importance. Mais toi, mon joli, tu vas nous payer à boire, et tout de suite. Fais voir un peu ta bourse !

Mauran se leva, les yeux rétrécis, un sourire déplaisant lui retroussant les lèvres. Il avait l'air aussi peu Marchand que possible, et très dangereux.

— Viens la prendre, dit-il avec douceur.

Marjale tenta de le retenir par la manche.

— Ils sont trop nombreux, Mauran. Tu vas te faire tuer !

Mais Querre se dégageait sèchement, et avançait vers le chauve qui venait à sa rencontre.

Les deux hommes s'observèrent, puis Mauran passa à l'attaque avec une extrême rapidité. Il frappa Juler trois fois, au menton, au ventre, et du tranchant de la main sur la nuque quand l'homme se plia.

Tout le groupe lui tomba dessus d'un seul coup.

— Ne le tuez pas, hurla Juler qui se relevait. Je le veux vivant !

La mêlée ravagea la salle, renversant les meubles. Les filles plongèrent à l'abri des tables en piaillant.

Le joueur de guétel emporta très calmement son instrument à la cuisine, puis revint armé d'un énorme pilon de bois. Le balançant à la volée, il l'abattit sur les nuques qui passaient à sa portée.

Un homme catapulté plongea dans l'âtre, et se redressa d'un bond en glapissant, les vêtements en flammes.

Un autre vint s'affaler près de la grande brune, qui s'abritait derrière une table renversée. Elle ramassa un pot d'étain, et le lui assena sur la tête avec beaucoup de vigueur. Elle souriait d'un air très satisfait. Mauran se défendait très bien, mais, assailli comme un dale par une meute, il encaissait aussi énormément de coups. Il devenait évident que le rapport des forces ne jouait pas en sa faveur.

Marjale ramassa un tisonnier, et commença à le faire sonner sur des crânes.

Dans l'alcôve, la blonde passait ses doigts sur les cicatrices du dos de Gellert.

— Où as-tu attrapé cela, Marchand ?

Galt ne répondit pas. Il tendait l'oreille, alerté par les bruits, et passa sa tête par la fente des rideaux. Il bondit brusquement, enfila culotte et bottes, et boucla son ceinturon.

— Laisse, dit la blonde, en s'accrochant à ses épaules. Juste une bagarre d'ivrognes, ce n'est ni la première, ni la dernière.

Gellert la rejeta sèchement sur le lit, et sortit sur la galerie.

Il enjamba la balustrade, et se laissa tomber à pieds joints juste sur le dos de Juler. Celui-ci se désintéressa de la suite des événements.

Galt entra dans la bagarre avec une grande efficacité.

Il débarrassa Mauran de trois adversaires particulièrement coriaces, puis ils se battirent dos à dos, suivant une technique parfaitement au point.

Gellert brisa le poignet d'un homme qui tirait son couteau, fracassa une mâchoire, écrasa une pomme d'Adam, enfonça sa botte dans un ventre.

Mauran frappait avec ardeur. Il remonta sèchement son genou dans l'entrejambe d'un adversaire qui l'avait saisi à la gorge, enfonça ses pouces dans les yeux d'un autre qui tentait de lui arracher une oreille, puis brisa un nez trop proche.

Marjale et le musicien les aidaient très activement.

En assez peu de temps, ils restèrent maîtres du terrain.

Les trois ou quatre derniers combattants prirent la fuite sans demander leur reste.

Galt et Querre souriaient, d'excellente humeur, bien que passablement marqués, le second bien plus que le premier.

Marjale lâcha son tisonnier.

— Tu n'as pas changé, Mauran ! Avec toi, on peut toujours compter sur une salle démolie, et de la casse en veux-tu en voilà.

— Oh, dit Mauran, je n'ai pas cru comprendre que ça te déplaisait tellement. Tu travaillais très bien, avec ce tisonnier !

Il éclata de rire, et la rousse, malgré elle, se mit à rire aussi.

— Bon, dit-elle, ce n'est pas tout. Il faut sortir tout cela, et fermer en vitesse, avant qu'une patrouille vienne fourrer son nez dans nos affaires.

Les filles redressèrent les tables, ramassèrent les débris de poterie, et épongèrent les flaques. Marjale boucla les portes et enclencha les verrous. Gellert, Mauran et le musicien tiraient à l'extérieur les corps des assommés, dans une ruelle à l'arrière des cuisines.

En sortant Juler, ils s'aperçurent que le chauve était mort, la nuque brisée.

— Je ne crois pas qu'on le pleurera beaucoup, dit Marjale. En fait, les mendiants fêteront très certainement l'événement. Ce pourri leur prenait la moitié de leurs gains.

— Ses hommes risquent-ils de te faire des histoires, quand ils s'éveilleront ? demanda Mauran.

— Certainement pas. La bande ne tenait que par l'autorité de Juler. Ils vont se disperser. Aucun n'a assez d'envergure pour prendre sa place. Ne le laissez pas devant ma porte. Jetez-le à la rivière. On le retrouvera aux grilles, et c'est très bien ainsi.

Galt et le musicien emportèrent le mort par les bras et les jambes.

Les filles sortaient par petits groupes, bâillant, les cheveux emmêlés, et s'enfonçaient dans la ruelle.

— Je te ramène, dit Mauran à Marjale. J'ai quelque chose à te demander, mais je ne pouvais pas t'en parler en public.

— Quelle chose, canaille ?

Les doigts de la rousse glissaient doucement sur une pommette enflée.

Mauran l'attira contre lui, et se mit à l'embrasser voracement, avec tout l'appétit d'un homme qui jeûne depuis pas mal de temps.

Gellert et le musicien qui revenaient les trouvèrent enlacés.

— Je rentre, Mauran, dit Galt qui comprenait les choses.

— Retourne par la berge. Ne passe pas par le quartier des mendiants. Seul et si tard, tu te ferais tuer.

— Où êtes-vous logés ? demanda la rousse.

— Dans une maison du quartier Verde.

— Cijean n'habite pas loin. Il montrera le chemin à ton ami.

Galt et le joueur de guétel s'éloignèrent dans la ruelle, et Querre partit avec la rousse, un bras passé autour des épaules rondes.

\* \* \*

Hiléro dormait lorsqu'il fut réveillé par un craquement assez fort. Il s'assit sur son lit en rejetant les draps.

Gellert et Mauran qui rentraient ? \*

Non, la maison était redevenue silencieuse. Il se demandait ce qui avait bien pu le tirer ainsi du sommeil. Il se rallongea, mais resta malgré lui aux aguets, l'oreille tendue.

Un tintement très léger, un grincement furtif, deux ou trois autres bruits faibles, mais cependant distincts, le persuadèrent rapidement que quelqu'un était entré dans la maison. Quelqu'un qui ne tenait manifestement pas à être entendu, et s'efforçait d'être aussi silencieux que possible.

Hiléro alluma la chandelle, et se leva. Il sortit dans le couloir sur ses pieds nus, en poussant la porte avec beaucoup de douceur.

De menus chocs étouffés provenaient de la chambre de Mauran.

Le Rêveur avança de quelques pas, et poussa le battant.

Un petit homme maigre, qui masquait dans sa main une lumène, fouillait dans un coffre. Les volets ouverts avaient été forcés. La clarté de la chandelle le fit se retourner brusquement.

Hiléro vit un visage aux joues creuses, des yeux noirs en grains de raisin que la terreur exorbitait, un nez osseux et assez long. Une mèche de cheveux sombre glissait sur le front, et l'homme la rejeta en arrière d'un mouvement de cheval qui encense.

— Beltem, dit-il, dans un souffle.

Il tomba sur les genoux. Ses lèvres minces frémissaient.

Le Rêveur ne savait que faire. Il était bien incapable de tuer.

La terreur paralysait le petit homme au point qu'il ne songeait même pas à s'enfuir, mais la situation ne pouvait s'éterniser. Comment obliger ce minable voleur à se tirer sans lui prendre la vie ? Manifestement, il se croyait en face

s'écrouler. Comment oser ce minable voleur a se taire sans lui prendre la vie ! Manifestement, il se croyait en face du Dieu. Si jamais il bavardait... Et il bavarderait sans aucun doute. Bien trop !

Hiléro pensa à endormir le petit voleur, afin de gagner du temps.

— Regarde-moi, dit-il. (Mais l'homme baissait la tête, et se tassait sur lui-même.) Regarde-moi !

L'ordre claqua impérativement. La tête baissée se redressa, et les yeux en grains de raisin se levèrent, emplis de crainte.

Le flamboiement orangé les envahit.

Hiléro pénétra lentement dans un esprit très étrange.

Pour être entré dans les yeux de Mauran, le Rêveur pensait avoir appris ce que pouvaient être le goût du meurtre et de la violence, et une sauvagerie innée. Mais Querre possédait également une certaine sorte de droiture inflexible. Il ne suivait que ses propres lois, mais n'y faillirait jamais.

L'esprit qu'Hiléro visitait maintenant était bien différent.

Tout y était gauchi, tordu, faussé. Haine, crainte, cruauté, petitesse, envie rongeante, méchanceté mesquine, torrent déferlant de terreur.

Hiléro nageait dans une eau fangeuse, qui menaçait de l'engloutir.

Il se débattit, lutta, à demi submergé, enlacé de rets gluants qui le ligotaient. Il s'enfonçait dans un lac de pestilence.

Tout devenait d'un noir absolu.

Pour se dégager, le Rêveur envoya un éclair de feu orange au cœur de cette obscurité.

Le noir reflua.

Le petit voleur s'affaissait, la bouche tordue et bavante, les yeux saillants.

Hiléro suffoquait.

De sa vie, il n'avait connu une telle expérience. Il venait d'être contraint de tuer pour se libérer, et en souffrait terriblement.

Il s'appliqua à respirer très lentement et très profondément pour reprendre son calme.

Gellert qui rentrait le trouva couché sur le lit de Mauran, la poitrine se gonflant et se creusant sur un rythme très lent.

Le petit voleur gisait sur les dalles, et Galt le poussa du pied.

— Qu'est-ce que c'est que cette charogne ?

— Un voleur. Il était entré chez Mauran. Je l'ai tué. Je ne le voulais pas, mais j'y ai été contraint.

— C'est ça qui te chagrine, frère ? Il n'y a pas de quoi. C'est une bien petite perte. Je vais le jeter à la rivière. Ça ne fera jamais que le deuxième cette nuit.

Il chargea le corps sur ses épaules, et sortit.

En descendant l'escalier, il pensait que, décidément, cela devenait une habitude.

À cause de l'aspect du cadavre, il croyait qu'Hiléro avait étranglé le voleur, et cela le surprenait, de la part de ce Rêveur parfaitement non violent.

\* \* \*

Mauran revint le lendemain, à la mi-jour.

— Les choses s'arrangent, dit-il. Marjale connaît un Scienceux qui pourrait faire notre affaire. Il vient assez souvent au *Renard rouge*, pour Leïse. Un jeune gars, qui n'avait pas la vocation, et que son père a contraint pour qu'il entre au temple. Il a été fouetté deux ou trois fois parce qu'il s'habituaient mal à la discipline, et il voudrait s'enfuir. Marjale arrangera une rencontre, et demandera à Leïse de le chauffer un peu. Je ne lui en ai pas raconté plus qu'il fallait. Moins elle en saura sur nos projets, mieux cela vaudra. Elle ne nous trahira pas volontairement, mais...

Querre rencontra le Scienceux dans la cuisine du *Renard rouge*, à l'abri des oreilles indiscrettes.

Un garçon maigre et long, qui ne devait guère avoir plus de vingt ans, avec des cheveux couleur de paille, et des yeux bleus délavés. Ses dents de lapin soulevaient sa lèvre supérieure. Il bougeait sans arrêt ses mains aux doigts osseux, les pressant, les nouant et les dénouant, et dérobaient son regard sous des paupières aux cils incolores.

*Un nerveux, pensait Mauran, et un inquiet. Si on l'interroge, il craquera au premier choc. Je n'utiliserais certes pas un outil aussi médiocre si j'avais le choix, mais je ne l'ai pas. Tâchons tout de même d'en tirer parti.*

Le Scienceux était tiraillé entre ses craintes, et un violent désir de fuir la terre provienne.

Après bien des atermoiements et des discussions, il accepta de fournir des robes de Scienceux, et d'introduire trois personnes dans le temple. Cela ne présentait pas de trop grandes difficultés. Il suffisait de bien connaître les



trois personnes dans le temple. Cela ne présentait pas de trop grandes difficultés. Il suffisait de bien connaître les règlements en vigueur.

Querre s'engageait à lui verser cinq cents deulers.

L'action fut fixée au jour de la Fête Avenante, qui commémorait une apparition de Beltem et aurait lieu dans un mois environ.

Le Scienceux était fort curieux des mobiles qui poussaient Mauran.

— Mais pourquoi veux-tu accéder à l'autel au beau milieu d'une cérémonie ?

— Disons qu'il s'agit de faire une farce, et, pour ton propre bien, je ne t'en dirai pas plus.

Les cils incolores papillotaient.

Ils discutèrent un grand moment les modalités du paiement. Le Scienceux aurait voulu toucher de suite une partie de la somme. Mauran s'y refusait.

— Tu auras les deulers lorsque nous serons à pied d'œuvre, un point c'est tout. Fais tes préparatifs de fuite, si tu veux. Tu pourras filer tout de suite après. Si les choses tournent mal, tu seras à l'abri.

En fait, Querre se demandait s'il ne serait pas plus sage de faire une économie en coupant le cou de cet imbécile lorsqu'il aurait rempli son rôle. Cela éviterait des bavardages inconsidérés.

L'apparition d'Hiléro-Beltem devait rester indiscutable, pour être efficace.

La discussion close, Mauran aborda très prudemment la question de l'Archêque. Aux premiers mots, le Scienceux se récria. C'était impossible, tout à fait impossible ! Les gardes de Saulmon étaient très soigneusement choisis. Lui-même n'en avait jamais fait partie, et n'en ferait jamais partie.

Les doigts de l'homme se crispaient, et de la terreur pure affolait ses prunelles délavées.

— Pour cinq mille deulers, je ne pourrais te faire entrer chez messier Burra. Personne ne pourrait t'y faire entrer. Cela ne se peut !

Querre abandonna immédiatement le sujet, et changea la conversation en revenant sur des points de détail du plan précédent.

Le Scienceux se rasséra. L'idée des cinq cents deulers faisait briller ses yeux pâles, et découvrait ses dents de rongeur dans un sourire extasié. Il jacassait, disant qu'il ne pouvait plus supporter cette vie, qu'il n'avait jamais voulu entrer au temple, et qu'il pensait désertier pour se réfugier en terre ivalienne.

Mauran l'aurait souhaité plus renfermé et moins sujet aux confidences.

*S'il va à présent raconter sa vie à un camarade, nous serons frais !*

Il insista à plusieurs reprises sur la nécessité du secret. Malgré tout, il ne se sentait guère tranquille. Enfin, peut-être que tout se passerait bien.

Restait le problème de l'Archêque.

Pas facile à résoudre, celui-là.

Gellert et Mauran se frayèrent un passage à travers la foule, et remontaient vers la place du temple. Ils avaient l'intention de jeter ensemble un nouveau coup d'œil au Domaine de Saulmon.

C'était le jour de la Fête Foline, et toute la ville semblait avoir envahi les rues.

Une fête très animée, qui provoquait un léger relâchement dans l'habituelle rigidité des mœurs proviennes.

On voyait bien davantage de femmes dehors, plus riantes et moins réservées que de coutume. Passants et passantes badaudaient, masqués. Masques de cuir sombre, masques d'argent ciselé, masques de drap écarlate, masques de plumes, se croisaient et se côtoyaient.

Le vin et la bière coulaient à flots. Un peu partout, au long des rues, des revendeurs vantaient leurs marchandises, à grand renfort de couplets débités sur un ton chantant.

Les tonneaux se vidaient, les viandes rôtaient en plein air, et les beignets frémissaient dans l'huile bouillante.

Sur les places, les Amuseurs présentaient leurs spectacles sur des estrades improvisées, après avoir quêté parmi l'assistance.

Il y avait de la musique, des cris, des rires, et une atmosphère de bousculade bon enfant.

Des mendiants loqueteux s'acagnardaient, réclamant l'aumône sur un mode geignard. De temps à autre, quelques piécettes pleuvaient dans leurs sébiles.

D'habiles voleurs rôdaient, à l'affût d'une bonne occasion. Mauran vit une main légère se glisser dans la poche d'un Vale richement vêtu, et ressortir en agrippant une bourse à cordon assez rondelette. Il poussa Gellert du coude en riant. Le fripon se perdait déjà dans la foule.

— Pas maladroit, le gaillard !

— Tu sais faire cela ? demanda Gellert, amusé.

— Très bien, tu veux que j'essaie ?

— Par la Vie, non ! Nous avons déjà bien assez d'occasions de nous faire pincer comme cela.

— Tu doutes de mes capacités, frère. Je ne me ferais pas pincer.

Gellert haussa les épaules.

— Probablement que non, mais laisse. Occupons-nous plutôt de Saulmon.

Mais en arrivant devant la demeure de l'Archêque, ils purent constater que, malgré la Fête, la garde ne s'était nullement relâchée.

Toujours des Scienceux en armes, l'air fort peu amène, et, derrière les grilles, les deux chiens dressaient les oreilles et grognaient un peu, à cause de l'afflux des passants.

Gellert et Mauran s'éloignèrent, et firent le tour des murailles. À la petite porte, la garde avait été doublée.

— Et la nuit ? demanda Querre.

— La nuit, ils sont plus nombreux, et ils tournent sans cesse autour de l'enceinte. J'ai bien failli me faire prendre la dernière fois.

— Bien ennuyeux ! Si nous ne le tuons pas, il peut faire tout rater.

— Peut-être quand il sort, une flèche, ou un couteau à lancer ?

— J'ai entendu dire qu'il portait une cotte de mailles sous sa robe.

— Bien son genre, dit Gellert en soupirant. Comment en venir à bout ?

— Je ne sais. Une bonne idée nous viendra peut-être. Après tout, nous avons encore presque un mois devant nous. Viens, allons nous amuser un peu, et boire, je crève de soif.

Le temps s'était mis au beau, et le soleil chauffait.

Ils retournèrent jusqu'à la place du temple, et s'arrêtèrent à un étal pour acheter deux pots de bière mousseuse et amère. Pour la garder fraîche, le revendeur avait mis son tonneau à l'ombre, enveloppé de toile à sac qu'il humidifiait régulièrement.

Ils musarderent au hasard des rues.

Ils portaient tous deux leurs costumes bruns de Marchands, la veste accrochée à l'épaule, et des masques de cuir noir.

Mauran mit une pièce dans la sébile d'un homme qui faisait faire des tours à un aupard dressé, puis ils assistèrent sur une place à une saynète bouffonne qui déclenchait des tempêtes de rires. Gellert était serré contre sa voisine, une fille à la jolie silhouette. Des yeux clairs brillaient de gaieté dans un masque en petites plumes bleues de geai.

Ils repartirent au hasard.

Attirés par une odeur de grillade qui faisait saliver, ils dévorèrent une large portion de cochon de lait rôti à la peau croustillante et dorée, puis burent de nouveau la bière légère et âpre.

La mi-jour approchait, et le soleil chauffait plus fort.

À un carrefour, un lutteur debout sur une estrade, tout en muscles bosselant sa peau huilée, défiait les passants. Il ne trouvait guère d'amateurs. Gellert et Mauran, qui digéraient, se sentaient bien trop lourds pour tenter l'aventure.

Ils s'éloignèrent, et enfilèrent une rue assez étroite et très encombrée, qui donnait un peu d'ombre.

Mauran retira son masque, et essuya la sueur qui lui trempait le visage.

— Chaud, là-dessous !

Une fille heurta Gellert avec un petit cri de surprise, et resta un instant contre lui avant de s'échapper pour se perdre dans la cohue, en égrenant un rire perlé. Gellert la regarda partir avec regret. Il avait encore son parfum doux dans les narines.

Brusquement, la foule reflua en criant, se tassant, piétinant.

Une bousculade insensée qui pressait les corps les uns contre les autres et les amalgamait.

Galt et Querre, écrasés contre leurs voisins, se hissèrent sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus les têtes.

L'extrémité proche de la ruelle était bouchée par des Scienceux dont les armes étincelaient au soleil.

La pression s'accroissait, et des femmes hurlèrent sur un mode suraigu.

D'un même mouvement, Gellert et Mauran se retournèrent, et entreprirent de fendre la foule dans l'autre direction, à grands coups de coude et d'épaule. Progresser d'un pouce représentait d'énormes efforts, où tout le corps jouait, s'insinuant, repoussant, forçant. La foule affolée bouillonnait comme une pâte qui lève.

L'autre bout de la rue était lui aussi bloqué par des robes bleues et un mur de lances pointées.

Gellert essaya la porte d'une demeure, puis une autre. Bien fermées, et renforcées de fer qui les rendaient impossibles à enfoncer.

— Les fenêtres, dit Mauran.

Il tendait les mains pour se hisser lorsque des Scienceux apparurent au bord des toits, le nez et la bouche masqués d'un linge dégouttant d'un liquide poisseux.

Ils puisaient dans des sacs, et répandaient sur la rue des poignées d'une poudre grise qui tombait en volutes tourbillonnantes. Elle neigeait sur les têtes, s'épandait en écharpes flottantes, et s'insinuait partout.

Querre commençait à opérer un rétablissement. Un petit nuage flottant et grisâtre lui enveloppa la tête, et il lâcha prise et retomba.

Un peu partout, les gens s'affalaient les uns sur les autres, en des poses très abandonnées.

Les cris cessaient.

Galt avait fermé d'une paume son nez et sa bouche, mais la poudre passa sous ses doigts.

Une odeur très suave de jasmin exacerbée pénétra ses narines, provoquant un vertige tournoyant, et faisant danser devant ses yeux des taches colorées. Il avait l'impression que ses os se liquéfiaient, se fondaient dans sa chair. Une nausée lui tordit l'estomac, il plia lentement les genoux et tomba à plat ventre, en travers de Mauran qui gisait sur le dos.

Querre s'éveilla dans une manière de cave voûtée, faiblement éclairée de quelques lumènes, et fermée par une grille à barreaux épais. Il avait perdu sa veste et son masque, et la gaine à sa ceinture était vide. Ses deux mains étaient jointes par des menottes retenues par une courte chaîne.

Son crâne cognait douloureusement, et il avait une soif intense. Il passait par toutes les affres d'un homme qui a bu outre mesure, et souffre d'une très violente gueule de bois. Sa langue semblait avoir été transformée en un épais tapis de poils âcres, et il ressentait des douleurs au fond des globes oculaires. La lumière, pourtant très faible lui blessait les yeux.

Il aurait vendu sa main droite pour une cruche d'eau fraîche.

Une nausée le plia en deux, mais il ne cracha qu'un flot de bile aigre.

Il examina un peu ce qui l'entourait. La pièce était vaste, avec des murs de pierre jaunâtre brute, un plafond haut et voûté, et d'épais piliers de soutien.

et voué, et d'épais piliers de soutien.

Une vingtaine d'hommes menottés gisaient à même le sol de terre humide. Les barreaux de la grille luisaient faiblement. Tout était silencieux, à part un bruit de respiration pénible qui montait des prisonniers.

Mauran repéra Gellert, étalé à l'angle d'un mur, et se leva pour s'approcher de lui. Sa tête douloureuse se vengea par un élan brutal.

Galt avait le visage blême et suant, et il s'agitait faiblement. Mauran le secoua vainement à plusieurs reprises, puis Gellert ouvrit des yeux fibrillés de sang, et se redressa sur un coude. Ses chaînes cliquetèrent. Il referma les paupières en gémissant.

— Oh, ma tête ! Quelqu'un joue du marteau dessus.

Ses yeux se rouvrirent, et il regarda curieusement autour de lui, notant les grilles, les corps étendus, les poignets menottés.

— Dans quel piège sommes-nous tombés, frère ?

— Je viens de m'éveiller. Je n'en sais pas plus long que toi. Mais je n'irais pas jusqu'à te dire que j'ai très bon espoir. Si tu veux mon avis, Gellert, nous sommes cuits.

— Hiléro ne s'en tirera pas non plus. Il ne peut pas se montrer. Quel gâchis !

Quelques hommes commençaient à remuer. On entendit deux ou trois gémissements.

Galt bougea les bras, et sa chaîne se tendit. Querre la regarda, subitement alerté, puis se pencha pour l'étudier de près.

— Ta chaîne a un maillon usé. Avec un point d'appui, tu pourrais peut-être la faire craquer. C'est bien peu de chose, mais ça pourrait servir.

Un homme tout proche d'eux, vêtu en Œuvrier, s'assit en geignant, et porta les mains à sa tête. Il avait une épaisse moustache brune, des cheveux abondants et frisés, et des oreilles légèrement décollées. Ses yeux marron clignotaient avec une expression d'animal affolé.

— Ah, dit-il, les Scienceux...

— Peux-tu nous dire ce qui se passe, frère ? demanda Mauran. Nous sommes des Marchands étrangers à la ville, et nous n'y comprenons goutte.

— Ce qui se passe, dit l'homme, amer. Nous payons la rançon de la Fête.

— La rançon ? J'ai habité Prove, il y a six ou sept ans, et je n'ai jamais entendu parler de cela.

— Eh bien, tu avais de la chance, Marchand. Ceci ne date que de cinq ans. L'Archêque voulait faire supprimer les Fêtes, il n'aime pas la gaieté. Mais nous avons pas mal crié, et il a trouvé autre chose. Nous devons payer, pour nos distractions. Ils nous piègent au hasard... Mais, bien sûr, on pense toujours que cela va tomber sur quelqu'un d'autre.

— Que vont-ils faire de nous ?

— Dans le meilleur des cas, nous passerons au Sondage. Ils nous feront boire une drogue qui nous contraindra à répondre à toutes leurs questions. Si nous n'avons vraiment rien à nous reprocher, il se peut que nous soyons relâchés. Dans le pire... On dit qu'une bête monstrueuse, le Serpent, habite sous le temple. Et il faut la nourrir. C'est cela, la rançon.

— Quelle bête ? demanda Gellert.

— Ceux qui l'ont vue ne sont pas revenus pour en parler.

L'Œuvrier tordait amèrement la bouche. Ses yeux marron étaient pleins d'une terreur qu'il s'efforçait de cacher.

Mauran se pencha pour chuchoter à l'oreille de Gellert.

— Autrement dit, nous avons le choix entre la poêle et le feu. Tu parles d'une bonne affaire !

Galt regardait pensivement sa chaîne. Un maillon faible. Oui bien ! Il n'espérait pas grand-chose là-dessus.

Les hommes s'éveillaient et s'agitaient.

Un jeune garçon courut jusqu'à la grille, et l'agrippa, sanglotant et hurlant. Trois Scienceux arrivèrent, et le frappèrent à travers les barreaux du manche de leurs lances. Il s'effondra, la tête en sang.

Les prisonniers se groupaient, parlaient. Certains se terraient dans un coin, les genoux remontés, la bouche frémissante, les yeux emplis d'une épouvante démesurée.

L'Œuvrier, Clemel, s'accrochait à Gellert et Mauran, et discourait sans arrêt. Tous deux comprenaient très bien que l'homme luttait ainsi contre son effroi, et même faisait preuve de courage, mais ils auraient bien voulu s'isoler un moment pour conférer en paix.

Ils surent que le soir était venu lorsque les Scienceux firent passer à travers les grilles deux cruches d'eau et quelques morceaux d'un pain quasi pétrifié.

Les hommes faillirent se battre pour boire. Il y en avait à peine deux gorgées pour chacun.

Galt et Querre se forcèrent à mâcher lentement le pain dur.

Clemel rongea tristement son quignon. Il avait de mauvaises dents tachées de noir.

La nuit endormit les prisonniers.

Ils ronflaient, remuaient en geignant dans leurs rêves, et leurs chaînes cliquetaient par à-coups.

Clemel, allongé près d'un pilier, dormait profondément en émettant un petit bruit sifflant.

Gellert et Mauran s'étaient adossés à la muraille. Ils parlaient en chuchotant.

— À ton avis, que pourrions-nous faire ? demanda Gellert.

— Je ne sais. Je crois que nous sommes coincés, et bien ! Si tu as un moment de tranquillité, essaie de faire sauter ta chaîne, mais pas ici. L'un de ces abrutis te dénoncerait aussitôt, dans l'espoir de sauver sa peau. La drogue... Ils sont forts là-dessus. Nous allons raconter notre vie en détail. On peut tenir à la torture, mais cela... L'histoire d'Hiléro-Beltem découverte, nous aurons les honneurs de la cage pour la Fête Serpente d'Été.

— Et dans l'autre cas, la bête... Mauran, je nous vois mal partis !

— Dormons, frère. Nous verrons bien de quoi demain sera fait. Il ne sert de rien de nous casser la tête.

Ils s'allongèrent, et dormirent paisiblement toute la nuit.

Le matin ramena un peu d'eau et du pain, toujours en quantité nettement insuffisante.

Certains prisonniers tentaient de s'approprier plus que leur part.

Mauran se fâcha, et frappa de ses menottes un Vale qui conservait pas mal d'arrogance, puis il procéda à un partage équitable.

Vers le milieu de la matinée, une dizaine de Scienceux firent jouer les grilles, et emmenèrent quatre hommes choisis au hasard, parmi lesquels Clemel qui se raidissait, la moustache frémissante.

La journée s'écoula lentement.

Gellert et Mauran bavardaient à mi-voix. On leur donna de nouveau un peu de nourriture et d'eau dans la soirée. Les deux hommes souffraient surtout de la soif. Le peu de liquide partagé parvenait à peine à humecter leurs bouches sèches.

— À croire, dit Querre, que l'eau est aussi rare ici qu'en terre d'Offren !

Ils dormirent mal, rêvant sans cesse d'eau murmurante, de fontaines, de rivières bondissantes et de lacs. Ils se réveillaient en sursaut, le cœur battant, la bouche amère.

— J'ai l'impression d'avoir été nourri toute ma vie de poisson salé, dit Galt.

Il passait sa langue sur ses lèvres sèches. Mauran souriait ironiquement.

— Avec eux, c'est tout l'un ou tout l'autre. Ils m'ont fait boire, une fois. Avec un entonnoir, et bien plus qu'à ma soif, j'aime autant te le dire. Quelle sale engeance que ces Proviens !

Attendre la gorgée d'eau du matin devenait un supplice. Un supplice aussi d'arracher la cruche de ses lèvres pour la tendre à un autre. Les prisonniers surveillaient les buveurs avec des yeux sauvages. La cruche tenue un peu trop longtemps donnait lieu à des querelles interminables. Les maigres morceaux de pain provoquaient aussi pas mal de discussions.

Vers le milieu de la matinée, de nouveau, les Scienceux ouvrirent les grilles, et prirent quatre hommes.

Cette fois, Mauran faisait partie du lot.

Il se retourna, agitant ses mains jointes au-dessus de sa tête.

— À te revoir, Gellert.

Un Scienceux le poussa de sa lance.

— Que ta prochaine vie te soit douce, frère.

Gellert ne conservait que bien peu d'espoir.

Au fil des jours, une profonde camaraderie l'avait lié à Mauran.

Il s'assit, et mâcha quelque chose de très amer.

Les quatre prisonniers furent poussés vivement au long d'un interminable couloir sombre, puis, à un carrefour, les Scienceux se séparèrent en deux groupes.

Deux hommes furent entraînés plus bas dans les sous-sols, et Mauran et son compagnon remontèrent un escalier à hautes marches.

*La drogue pour moi, se dit Querre, et pas la bête. Ai-je une chance de résister ?*

Il n'y croyait guère.

Ils passèrent une petite porte, et sortirent dans une cour. Le soleil blessa les yeux de Mauran.

Ils croisèrent une fontaine qui jaillissait dans une vasque, et le bruit de l'eau murmurante exaspéra sa soif. Il dut ralentir, malgré lui, car la pointe d'une lance lui piqua le dos.

Un soleil éblouissant se réverbérait sur les dalles blanches. Un buisson de clémentes escaladait la muraille, et une brusque envie d'aspirer de la fumée le tenailla. Des hirondelles traversaient le ciel d'un vol rapide.

Ils enfilèrent un nouveau couloir, plus large, aux murs peints. Une effigie de Beltem ramena la pensée de Mauran sur Hiléro. Le Rêveur y laisserait sa vie, lui aussi, à cause d'une sottise malchance.

Querre fut poussé dans une petite pièce aux murs tendus de soie bleue, et son compagnon entraîné plus loin ; un homme assez gras, qui protestait de sa bonne foi et claquait des dents.

Deux Scienceux attendaient, assis dans des fauteuils de bois, leurs capuchons rejetés en arrière.

Mauran fut étroitement ligoté sur une chaise très inconfortable.

Le plus grand des Scienceux, un Prêtaï au crâne rasé, au large visage, et aux yeux noirs pénétrants, se leva pour prendre une coupe sur une étagère, et la porter aux lèvres du prisonnier.

— Bois !

Il n'aurait servi de rien de tenter de refuser.

Querre ne voulait pas se voir infliger l'indignité d'être contraint d'avalier, le nez pincé. Sur le moment, il ne songea qu'au plaisir d'humidifier sa bouche desséchée d'un liquide somme toute plutôt agréable, à saveur sucrée, et qui sentait vaguement le champignon.

Les Scienceux attendaient, l'observant avec attention.

Mauran se tendait comme un arc, toute sa volonté axée sur un refus total.

Un peu de temps passa.

Des couleurs commencèrent à naître dans les prunelles de Querre.

Un lac pourpre s'étala, grandit, vira au jaune intense, se tacha de flaques violettes.

Les pensées de Mauran se brouillaient.

Son corps s'étirait, se dissociait. Sa tête enfla démesurément, et devint très légère. Elle s'emplissait de bulles qui se gonflaient, éclataient, libérant un déferlement d'intense luminosité, et créant une sensation de bonheur pur et absolu.

La voix qui s'éleva lui parut être celle d'un ami très cher, et une grande envie de lui faire plaisir l'envahit.

— Qui es-tu ? (Une étincelle de conscience, demeurée à l'arrière-plan luttait contre un océan de félicité.) Qui es-tu ?

— Mau... Mauran... Que...

— Qui es-tu ?

La voix paraissait lointaine, assourdie, et très douce.

Les couleurs dansaient follement, se mêlaient, se fondaient. Du vert bavait sur le lac violet, s'étalait en ramifications, se tordait en nœuds mouvants.

Bleu, tout devenait bleu.

Il y avait quelque chose de menaçant dans ce bleu profond qui combattait la sensation d'euphorie. Bleu...

Danger ! Danger !

— Qui es-tu ?

— Marchand...

Des phrases se formaient, se bousculaient. Les retenir pour ne laisser échapper qu'un mot représentait un gigantesque effort.

— Quel Marchand ? Que vends-tu ?

Des écharpes rouges et mouvantes passaient sur le bleu, viraient à l'orangé, se punctuaient d'or liquide. Or, Hiléro... Danger !

— Hil... Lucère... Lucère...

— Tu vends des peaux de lucères, Mauran ? Qu'est-ce que « il » ?

De nouveau cette voix soyeuse, aimable, qui incitait aux confidences.

Les couleurs tourbillonnaient, se pénétraient. Un océan vert se gonfla, se traversa de traînées blanches lumineuses.

Un flot de paroles montaient aux lèvres de Mauran.

Un éblouissement de bleu passa sur le vert. Bleu... Danger !

— Acherra...

— Es-tu acherrien, Marchand ? Que fais-tu à Prove ?

La voix ronronnait, berçait.

Des nuages blancs et gonflés se tachaient d'écarlate, se fondaient dans de l'or flamboyant. Un orage éclata, et des flammes orangées fendirent les nuages.

Orange... Danger !

— Orange... Des yeux orange...

— Qui a des yeux orange, Mauran ?

Des cascades de bleu profond s'écroulaient, veinées de vert. Une brume d'or s'étala, voilant le bleu.

— Beltem... Beltem...

— Que penses-tu de Beltem ?

La voix glissait comme une coulée de miel doré. Une montagne jaune s'enfla, éclata en ruissellements écarlates, se tordit en rubans orangés.

— Beltem... Des ailes dorées...

— Il ne livre rien, dit une voix très sombre.

— Cela arrive, parfois, tu le sais bien. Mais ses réponses sont relativement claires. Je ne crois pas qu'il cache quelque chose.

Une avalanche bleue croula, se violaça, se tacha de pourpre.

— La torture ? demanda la voix sombre.

— Inutile, s'il résiste à la drogue, il ne cédera pas à la souffrance.

Une tornade noire s'enroula, veinée de gris. Un ruban rouge naissait, enlaçait le pilier sombre, le pénétrait, et tournait à l'orangé.

Orange... Danger !

— Beltem, dit Mauran. Beltem...

— Tu entends, dit la voix de miel. Il me paraît honnête. Je crois qu'on peut le relâcher.

— Je ne suis pas de ton avis, dit la voix sombre. Je pense que cette résistance anormale dissimule quelque chose.

Moi, je le ferais torturer, mais c'est toi qui décides !

Les mots tombaient comme de petits cailloux dans une mare. Querre les percevait de très loin, et n'en pénétrait pas totalement le sens.

Des cercles concentriques verts dansaient sur une eau écarlate.

Une rivière pourpre coula, traversée de veinures d'un bleu profond. Un Serpent d'or en jaillit, la tête dressée, dardant sa langue bifide.

— Prove, hurla Mauran. Prove ! Prove !

— Tu vois, dit la voix de miel. Il n'a rien à se reprocher.

Des draperies écarlates éclaboussées de vert s'enroulaient autour de Querre, le ligotant de plus en plus étroitement. Il suffoquait. Un voile noir flotta, s'appliqua sur sa bouche, pénétra ses narines.

L'air lui manqua, et il glissa dans l'inconscience.

Mauran ouvrit les yeux peu après la mi-nuit, dans une ruelle déserte à l'arrière du temple.

Il tenta de se redresser, et une douleur d'une violence fulgurante le rejeta sur les pavés. Très précautionneusement, et après beaucoup d'efforts, il parvint à s'asseoir.

Il n'avait jamais été aussi malade de sa vie.

Les malaises éprouvés après avoir respiré la poudre grise n'étaient que bien peu de chose en comparaison de ceux qu'il ressentait à présent. On lui avait retiré les os, pour les remplacer par un squelette de fer rougi.

Toute sa chair brûlait.

Des lances de flammes lui perçaient les paupières. Des nausées convulsives le secouèrent. Il se retournait comme un gant, les entrailles tordues de spasmes, et hoquetait sans fin.

Il se recoucha sur les pavés, les oreilles sifflantes. Il bavait.

Il n'arrivait pas à penser clairement. Des couleurs tourbillonnaient toujours derrière ses paupières. Pourtant, une impression vague le poussait à fuir ce lieu au plus vite.

Il parvint à se mettre à quatre pattes, et paya cette réussite de douleurs insensées.

Il rampa.

Il geignait d'impuissance.

Quelque part, des chiens aboyèrent. Les jappements se répercutèrent en ondes de souffrance. Il se traînait lentement, sur les mains et les genoux. Des nausées le tordaient de nouveau. Il s'arrêtait, puis repartait. Il traversa la place du temple sans bien savoir où il allait. Un bruit de pas le poussa à chercher refuge dans un coin sombre. Il se reposa un moment. Ses pensées s'éclaircissaient un peu. Une soif dévorante le brûlait. Avec la maladresse d'un enfant qui apprend à marcher, il parvint à se mettre debout, et rit de cette victoire. Il progressa, s'accrochant aux murailles, durant une éternité.

Il tombait, se relevait, tombait encore et se remettait debout.

Il atteignit les bords de la Saugre, et son bruit mouillé l'affola.

Il vacilla sur la berge et plongea à plat ventre dans l'eau peu profonde. Le courant frais l'enveloppa.

Il but à longs traits, sans pouvoir s'arrêter, puis son estomac se rebella, et il rejeta le liquide absorbé. Il but de nouveau, plus calmement.

L'eau froide délavait les dernières traînées de couleur, et éteignait les flammes rongeantes. Il demeura très longtemps immergé, plongeant de temps à autre la tête sous l'eau. Ses idées se clarifiaient. La fraîcheur glissante l'insensibilisa peu à peu, et il commença à claquer des dents.

Il remonta sur la berge, et s'assit pour vider ses bottes.

Il se sentit assez bien pour repartir sans avoir besoin d'un point d'appui.

Hiléro avait passé trois jours dans l'angoisse.

Les deux dernières journées, il jeûna, ses vivres épuisés. Toutefois, la faim l'inquiétait beaucoup moins que le sort de ses deux compagnons. Il se rongea, et ne parvenait plus à se détendre suffisamment pour rêver.

En entendant s'ouvrir la porte de la cour, il risqua un coup d'œil prudent par la fenêtre, puis courut vers l'escalier.

— Mauran ! J'étais si inquiet !

— À bonne raison. Les choses ont mal tourné.

Querre se débarrassait de ses vêtements trempés qui jutaient, puis se frottait à s'arracher la peau d'une toile rugueuse.

Il raconta en peu de mots ses aventures.

— Cette drogue ! Quelque chose d'irrésistible me poussait à jacasser comme une pie. Les couleurs m'aidaient, en un sens. Chaque fois que je voyais du bleu ou de l'orange, je pensais « danger ». Mais retenir les mots me coûtait une peine infinie. À choisir entre les deux, j'aurais été plus sûr de moi à la torture. Je ne sais pas du tout comment j'ai fait pour me taire ! (Il enfilait des vêtements secs.) Il faut quitter cette maison, Hiléro, et au plus vite. Gellert est toujours coincé là-bas. S'il passe par la même expérience et bavarde, je ne pourrai certes pas lui en vouloir. Nous allons être forcés de demander l'hospitalité à Marjale. Cela ne me plaît guère, mais, entre deux maux, il faut choisir le moindre.

Hiléro dit pensivement :

— J'ai de la peine pour Gellert.

Le visage de Mauran se ferma.

— Gellert doit courir sa chance, nous ne pouvons rien pour lui.

Mais il mâchait lui aussi une boule très amère. Les prunelles orange d'Hiléro regardaient dans le vide.

Querre fouilla un coffre, et en tira une arme qu'il passa à sa ceinture.

— Enveloppe-toi d'un drap, Hiléro. Nous allons passer par la berge, et si nous croisons un curieux, ce sera tant pis pour lui.

\* \* \*

Gellert fut pris dans le groupe du quatrième jour.

Il suivit les longs couloirs, puis fut poussé vers le bas, en compagnie du Vale que Mauran avait dû mettre à la raison.

En voyant qu'on les emmenait dans les sous-sols, l'homme s'effondra.

Il commença à hurler pitié, puis sanglota. Les Scienceux le piquèrent de leurs lances, sans succès, et durent le traîner dans les escaliers. Il se débattait en criant. Un homme assez solide, malgré un début d'empâtement. Ses cheveux se dégarnissaient, lui agrandissant le front. Il avait un nez aigu, et des yeux clairs sous des sourcils droits.

Gellert le regardait avec mépris. Il aurait payé cher pour avoir un compagnon capable de surmonter sa terreur. Deux valent mieux qu'un, et l'on peut toujours se battre, tant que la mort ne vous a pas saisi à la gorge.

Il pensa à Mauran. Il regrettait aussi Clemel. Le petit Œuvrier aurait bien mieux valu que cette chiffé molle qui pleurnichait. Quelle pitié de voir un homme craquer ainsi ! Bien des femmes eussent mieux tenu, sans parler de Rosalde. Il revit la blonde, ses cheveux mousseux sur les épaules, et un brusque désir lui mordit le bas-ventre.

Ils descendaient des marches interminables. Galt avait l'impression de s'enfoncer dans le cœur du monde.

Ils arrivèrent sur une porte étroite, entièrement de fer, et très épaisse. L'un des Scienceux tira de sa poche un flacon ciselé. Ils durent se mettre à quatre pour immobiliser le Vale, et le contraindre à boire en lui pinçant les narines.

Gellert avala docilement cinq ou six gorgées d'un liquide poisseux très aromatique, et, comme Mauran, il ne pensa qu'au plaisir de mouiller sa bouche desséchée, mais, la porte à peine claquée dans son dos, il mit ses doigts dans sa gorge, et vomit ce qu'il venait d'absorber.

Le Vale dodelinait de la tête en geignant.

Galt examinait les lieux, un peu étourdi tout de même. Une partie de ce qu'il avait bu était passée dans son sang.



et des vertiges euphoriques le berçaient. Il lutta contre une envie de se détendre totalement et de se laisser envahir par une gaieté débordante.

Assis à même les dalles, le Vale gloussait, des bulles de salive crevant aux coins de ses lèvres.

Gellert se trouvait dans une salle très vaste, au plafond voûté, soutenue d'épais piliers sculptés, et éclairée de lumènes. Dans le mur du fond, un tunnel s'ouvrait, très large et très sombre.

Gellert s'en approcha prudemment. Une odeur musquée et écœurante en sourdait, et des traces de pattes griffues aussi larges qu'une écuelle se dessinaient sur la terre poudreuse et sèche.

Il revint sur les dalles, et, découvrant au mur une ancienne torchère, y accrocha sa chaîne.

Il tira, sans autre résultat que de faire saigner ses poignets.

Il raccourcit la chaîne d'une torsion, puis se rejeta en arrière avec violence. À la quatrième reprise, le maillon usé céda, et Gellert reprit de justesse son équilibre. Le sang coulait à flots sur ses mains, mais la chaîne rompue pendait en deux morceaux.

Le Vale jappait de rire, les dents découvertes.

En se hissant sur les sculptures, Gellert escalada un pilier. Au niveau du plafond, une série de rayons formait une niche. Il s'installa et défit sa ceinture. Il travailla un grand moment, en s'aidant de la boucle et de l'ardillon, à desceller une lumène. S'il devait jamais explorer le tunnel où gîtait la bête, autant valait y voir clair.

Entre ses rayons de pierre, la niche formait un refuge commode, mais Galt ne se faisait guère d'illusions. À voir la trace de ses pattes, la bête devait être assez grande pour toucher le plafond. Toutefois, il n'avait nulle intention de se rendre sans combat. À défaut d'arme, la boucle du ceinturon, très épaisse et en angles aigus, pourrait servir.

Le Vale éclaboussait la voûte des éclats de rire d'un homme chatouillé à mort.

Gellert avait le cœur serré en pensant à Mauran. Un compagnon sur qui compter comme sur soi-même. Il aurait donné beaucoup pour l'avoir avec lui. Il se sentait très seul, et l'attente lui usait les nerfs. La joie euphorique l'avait quitté, et une soif dévorante le suppliciait.

Le temps coulait.

Le Vale rampait sur les dalles. Il pleurnichait, puis riait, par à-coups. Il chantonna, dévida des phrases sans suite, puis s'immobilisa. Il sembla s'endormir profondément. Il respirait très fort, et ronflait par moments.

Le bruit de son souffle rauque fut troublé par un son chuintant en provenance du tunnel.

Gellert assura sa prise sur le ceinturon.

Une tête plate de lézard, cornue et démesurée, surgissait hors du passage. Ses écailles épaisses, d'un vert mordoré, luisaient. Galt vit un museau énorme, aux naseaux écartés, des yeux d'or reptiliens, puis un gigantesque corps de Serpent aux pattes torses. Des bosses triangulaires crêtaient l'échine squameuse, et deux vestiges d'ailes atrophiées surgissaient du dos. Une puanteur très sucrée et très âcre envahit la salle.

Le monstre s'insinua en se dandinant.

Sa queue, aussi large qu'un tronc à la base et s'effilant en mèche de fouet, balayait les dalles.

Galt regardait onduler ce cauchemar matérialisé. Même avec une arme solide, c'eût été folie qu'espérer le vaincre. La bête emplissait la salle de sa masse.

Elle rampa jusqu'au Vale. Ses mâchoires hallucinantes béèrent, retroussant les babines plates sur de terrifiants crocs jaunes.

L'homme se réveilla, et ouvrit des yeux embrumés.

Il hurla. Une clameur démente, d'horreur absolue, qui déchirait les nerfs et vrillait les oreilles. Il tendait les mains devant lui, dans un geste de défense dérisoire.

Le cri strident s'interrompit net. L'homme venait d'être coupé en deux d'un seul coup de mâchoires, dans un craquement d'os broyés.

Le cou goitreux déglutissait, et Gellert détourna son regard du répugnant repas. La bête léchait les dernières traces de sang sur les dalles d'une langue effilée et cramoisie.

Elle fureta, ses naseaux aspirant avec bruit.

*Elle a l'habitude d'en trouver deux,* se dit Gellert. *Elle me cherche, et me délogera facilement de ce perchoir.*

Son cœur lui martelait les côtes.

Le monstre parvint jusqu'au pilier, aspirant et soufflant, puis se hissa, levant sa tête plate aux écailles en relief.

Galt sauta, et se reçut, genoux pliés, de l'autre côté du montant de pierre. Le corps squameux ondula pour le suivre, et la gueule hideuse apparut, les crocs découverts.

Gellert fut enveloppé d'une puanteur chaude et visqueuse.

De toutes ses forces, il cingla les yeux reptiliens, et la boucle du ceinturon mordit dans une prunelle d'or.

La bête éclata en rugissements démentiels. Elle se tordit. la queue fouettante. découvrant un ventre blanchâtre.

Ses crocs claquaient furieusement.

Une griffe frôla Gellert, lui déchirant le bras de l'épaule au coude. Il échappa de justesse à un revers de queue, courut, et fonça dans le tunnel sombre. La lueur de la lumène dansait sur les parois taillées à même le roc.

Derrière lui, les rugissements s'amplifièrent. La bête entraîna à sa suite dans le passage.

Il courait, le souffle puant du monstre sur les talons. La bête semblait bien plus agile qu'il l'avait pensé, et gagnait du terrain. Galt voyait à peine défilier les murailles. La lumène tressautait, éclairant par à-coups des fragments de sol terreux marqué de traces griffues.

Il traversa sans ralentir une caverne immense, passa à côté d'une vasque ronde dont l'eau plate affleurait comme une inaccessible tentation, et bifurqua vers la droite dans un nouveau couloir.

Des beuglements furieux résonnaient derrière lui.

Son bras blessé s'engourdisait. Il se demanda brièvement si la bête avait du poison dans ses griffes, vit devant lui une faille énorme qui coupait le tunnel, pensa : *C'est bien trop large, je ne passerai jamais*, et accéléra sa course.

Il s'envola au-dessus de l'abîme.

Il se reçut en porte à faux, lança lumène et ceinture devant lui d'un geste instinctif, glissa et se rattrapa des deux mains sur le bord. Son corps balançait dans le vide, puis ses pieds trouvèrent un point d'appui, et il opéra un rétablissement pénible. Son bras entaillé commençait à lui refuser tout service.

Il demeura étendu sur le sol terreux, haletant. Le fond de la faille était hérissé de gigantesques pieux de fer. Sur l'autre bord, le monstre s'agitait en mugissant, fouettant le tunnel de sa queue, et arrachant des fragments de roc à la muraille. Il se dressait sur ses pattes de derrière, battant l'air de ses courts moignons griffus, une moitié du corps se balançant au-dessus du vide. L'un des yeux dorés était clos, mais l'autre luisait d'une rage terrifiante. Il rugissait furieusement.

Gellert avait à peine la force de bouger. Son bras blessé puisait, et sa tête se noyait de vertiges. Il pensa vaguement que cette faille, conçue justement pour empêcher le monstre de passer, le sauvait, puis réalisa que le coup de griffe qui lui avait ouvert le bras l'empoisonnait.

Il rampa jusqu'à la lumène, et examina la blessure.

Pas très profonde, mais d'un vilain aspect, rouge et très enflée. Il pouvait à peine remuer les doigts de sa main gauche.

Il se traîna pour récupérer sa ceinture, et, serrant les dents, enfonça l'ardillon dans la coupure, et la suivit en creusant jusqu'au coude. Un peu de sang coula, et il pressa la chair pour le faire jaillir plus fort.

Pas encore assez profond. L'ardillon ne valait pas un couteau, et ne coupait pas suffisamment.

Il recommença, les mâchoires crispées. La douleur lui jetait des étoiles dans les yeux. Cette fois, le sang coula en nappe fluide. Il pressa, suçait la plaie, cracha et réitéra la même opération à plusieurs reprises. Il ne s'arrêta que lorsque ses doigts lui obéirent presque normalement.

Il déchira une manche de sa chemise pour faire un pansement improvisé, ramassa lumène et ceinture, et s'enfonça dans le tunnel.

De l'autre côté de la faille, la bête dansait au bord du vide, sa tête démesurée touchant le plafond. Ses glapissements s'atténuèrent peu à peu.

Gellert erra dans un fantastique labyrinthe de tunnels entrecroisés.

Tout le sous-sol semblait creusé d'un enchevêtrement de voies qui se coupaient aux carrefours. Valait-il mieux passer par ici, ou par là ? Il décida une fois pour toutes de prendre les embranchements partant vers la droite.

Il se demandait s'il ne tournait pas en rond. Il fit quelques marques dans la pierre avec l'ardillon, mais ne les retrouva jamais.

Cinq ou six fois, il rencontra des échelles de fer menant à des dalles dans le plafond. Elles devaient être solidement assujetties de l'extérieur, car il ne parvint pas à les faire bouger d'un pouce.

La soif le rongait. Son bras s'élançait cruellement, et saignait. Il se traînait, les jambes molles. Il trouva sur le roc des traces d'humidité, et les lécha avidement.

Il s'affaiblissait, et devait forcer ses jambes à bouger l'une après l'autre. Il ne mesurait plus le temps écoulé. La soif le rendait à demi fou. Il déchirait des mirages de fontaines, de cascades, de lacs.

Les couloirs se ressemblaient tous, désespérément secs et vides. Pas la moindre trace de vie, pas de petits animaux, pas d'insectes. Il avait envie de s'écrouler sur place, et ne savait pas très bien ce qui le poussait à continuer.

Il entendit pour la millième fois un bruit d'eau courante, secoua la tête, agacé, et arriva sur une faille un peu moins large que la première.

Un courant noir glissait sur le fond, pressé, léchant la muraille à petits clapotements.

Gellert haleta, la bouche ouverte.

Les bords abrupts ne permettaient pas la descente, et, s'il sautait, il ne pourrait jamais remonter. Toutefois, tout s'abolissait devant un besoin absolu de boire. Il lança un caillou dans l'eau moirée. Assez profond peut-être pour ne pas s'y briser les os. Il boucla le ceinturon autour de sa taille, attacha la lumène à son front d'un morceau de chemise, retira ses bottes, et plongea.

Il but.

Il se gonflait d'eau comme une éponge. Le courant froid le ressuscitait, lavait sa blessure, et en chassait la douleur.

Il ne lui restait plus d'autre choix que de suivre le sens du courant en espérant qu'il aboutirait quelque part. La petite rivière était plus profonde qu'il l'avait cru. Il ne touchait pas le fond.

Il nagea. Les menottes alourdissaient ses poignets, et le gênaient beaucoup.

Il s'enfonça sous une voûte très basse, qui lui laissait à peine la place de respirer. Il se retourna sur le dos, et se laissa porter. La lumène éclairait un plafond tout en arêtes de roc noir.

Il flotta longtemps, puis arriva sur une grille qui barrait le passage.

De l'autre côté, il vit le ciel noir, ruisselant d'étoiles, et un croissant de lune scintillant. Le tunnel débouchait sur la Saugre.

Gellert inspecta la grille, la secoua. Elle tenait bon, fermement plantée. Il plongea pour examiner le bas. Les barreaux s'enfonçaient dans le sol ; toutefois, il découvrit que l'une des tiges de fer, rongée de rouille, s'était rompue à la base. Il l'empoigna à deux mains, et tira violemment. Elle branlait.

Il remonta à la surface pour respirer, puis s'enfonça de nouveau. Il coinça ses pieds dans la grille, et, arc-bouté, exerça une traction sauvage. Le barreau pliait.

Il dut s'y reprendre à trois fois pour dégager un étroit passage au niveau du sol, et s'insinua de biais dans la fente. Il tira, poussa, lutta un moment, coincé entre deux barres qui le râpaient, puis se dégagea.

Il grimpa sur la berge, le souffle court. Son bras malmené se vengeait en pulsations méchantes. Il se reposa un peu. Il n'était pas question de regagner la maison louée. Mauran pouvait très bien avoir été contraint à tout dire. Gellert avait besoin d'aide. Il devait se débarrasser au plus tôt des chaînes brisées qui le feraient immédiatement arrêter s'il croisait la moindre patrouille, sans parler de ses vêtements déchirés et de ses pieds nus.

Il pensa au *Renard rouge*. Marjale ne refuserait certainement pas son assistance, et il ne lui restait guère d'autre recours.

Il suivit la rivière, en direction du quartier des tavernes.

Gellert atteignit l'auberge sans encombre. Il était assez tard, et il ne rencontra personne sur la berge déserte, excepté un chat qui chassait et qui prit la fuite en crachant de rage.

Il attendit pour traverser la rue que s'éteignissent les cris d'une troupe de fêtards attardés, puis contourna la taverne pour atteindre la ruelle et frapper à la porte de la cuisine.

Leïse rangeait des cruches sur une étagère. Les heurts contre le battant l'étonnèrent. Elle entrebâilla très prudemment le vantail, et sa bouche s'arrondit sur un cri de surprise. Gellert posa vivement un doigt sur ses lèvres.

— Que t'est-il arrivé, Marchand ?

— Va me chercher Marjale, et doucement. Inutile d'alerter toute la maison.

— Ton ami est là, je l'appelle aussi ?

— Quel ami ?

— Ce Marchand qui était avec toi l'autre jour. Un brun qui a des yeux comme de l'eau froide, et une cicatrice sur la joue.

— Mauran, souffla Gellert, incrédule. Appelle-le, et vite !

La blonde sortit, tirant la porte sur elle, et Galt se laissa choir sur un tabouret. Il avisa des tranches de pâté dans une écuelle, et en dévora deux coup sur coup en quelques bouchées. Il tendait la main pour en prendre une troisième quand la porte se rouvrit sur Mauran.

— Gellert ! Ils ne t'ont pas eu !

— Ils ne t'ont pas eu non plus, à ce que je vois. Mais si tu veux mon avis, évitons les Fêtes à l'avenir. Elles coûtent un peu trop cher pour mon goût dans la région.

\* \* \*

Marjale avait hébergé Mauran, et caché Hiléro dans son grenier, sans l'avoir aperçu autrement que sous la forme d'une silhouette vague, enveloppée d'un drap épais.

Tous ces mystères l'agaçaient, et l'inquiétaient bien davantage que si elle avait été mise au courant des faits, mais

Mauran refusait de la renseigner.

Elle avait été tentée de se glisser sans bruit jusqu'au grenier, afin d'essayer de surprendre ce qui se dissimulait sous ce drap, mais y renonça finalement.

Elle savait trop bien à quel point Mauran deviendrait désagréable, si les choses n'allaient pas à son gré. Il n'avait jamais eu le caractère facile. Il était parfaitement capable de la battre jusqu'à la laisser couverte de bleus, et endolorie pour bien des jours. Somme toute, le jeu n'en valait pas la chandelle. Qu'il garde son secret.

Elle ne fut pas fâchée de voir repartir ses visiteurs, qui regagnèrent la maison louée.

Elle reprendrait avec soulagement la routine de l'auberge. Remplir des coupes et des cruches, surveiller les filles, et soigner la clientèle.

Tout de même, elle se demandait ce que Mauran pouvait bien trafiquer, et ce qui se cachait sous ce drap bosselé aux épaules. Elle ne doutait pas de risquer gros en se mêlant de tout cela, et s'en voulait de sa complaisance.

Ce Mauran ! Brutal, sans tendresse, prompt à la colère. Il attirait les ennuis comme le miel attire les mouches, et elle avait toujours eu plus qu'un faible pour lui. Allez y comprendre quelque chose !

Enfin, il était reparti, avec ce fantôme entortillé, et cet ami blond qui lui ressemblait. Une belle paire, ces deux-là ! À la première difficulté elle les verrait revenir, sûrs que toute aide leur était normalement due.

Quelle plaie que ces hommes qui ont le goût du risque dans le sang !

Ils jouent leurs vies sans sourciller, mais ne sourcillent pas davantage en jouant celles des autres, et on peut toujours compter sur eux pour traîner le danger à leurs trousses.

Leïse, l'idiote, regardait le blond avec des yeux plus que doux. Grand bien lui fasse !

Elle-même aurait bien voulu voir Mauran définitivement sorti de sa vie. Avec les années, l'envie lui venait parfois d'une existence plus paisible. Mais était-ce tout à fait vrai ? Si elle l'avait voulu, elle aurait parfaitement pu devenir l'épouse respectée d'un riche Marchand. Pourquoi, en ce cas, s'obstiner à tenir auberge ?

Elle devait bien s'avouer que quelque chose, au fond d'elle-même, ricanait à l'idée de cette vie rangée qu'elle prétendait désirer.

Des journées toutes semblables, et bien ordonnées. Un époux qui rentre et dont il faut écouter les interminables histoires, tandis qu'il croise les mains sur son ventre rebondi. Et des enfants, sans doute, accrochés à vos jupes. Bah !

Les Mauran valent peut-être mieux, au final. Ils viennent, et repartent. Tant qu'ils sont là, la vie prend des couleurs plus chaudes, et quand ils vous font l'amour, on est certes forcé de penser à autre chose qu'au menu du lendemain.

\* \* \*

Hiléro était très heureux d'avoir retrouvé sains et saufs ses deux compagnons. Ses prunelles orange brillaient de joie. Gellert et Mauran étaient tout aussi contents que lui, mais le montraient moins. La longue route jusqu'à Prove et les dangers partagés les avaient tous trois assez profondément unis.

Le Rêveur soigna le bras de Galt, qui devait se cicatriser très rapidement, puis Querre passa un grand moment à fourrager dans la serrure des menottes avec une mince tige de fer qu'il tordait sous des angles variés.

De temps à autre, il jurait d'impatience.

Gellert jurait autant que lui. Sans parler de son bras, ses poignets étaient on ne peut plus douloureux.

— Je te croyais meilleur voleur, frère, dit-il, en souriant de biais.

Mauran haussa les épaules.

— Ces serrures ont été conçues, justement, pour ne pas être forcées, et à ne pas pratiquer, on se rouille. Ne bouge pas ainsi ! Je n'y arriverai jamais.

Il tordit une nouvelle fois l'extrémité de la tige, et tâtonna doucement. Le pêne céda avec un déclic. Il fit aisément jouer le deuxième.

Hiléro revenait avec une jatte d'eau et des linges. Il nettoya patiemment les poignets déchirés. Ses doigts dorés avaient un pouvoir extraordinairement apaisant.

Les trois hommes demeurèrent à parler jusque bien après le matin.

Trois jours passèrent.

Gellert dormait la plupart du temps. Mauran se rendit deux fois au *Renard rouge* et ramena des provisions. Hiléro rêvait.

Les robes de Scienceux avaient été livrées comme convenu, et un rendez-vous pris pour le jour de la Fête Avenante.

Malheureusement, le problème de l'Archeque n'était toujours pas réglé, et le temps s'écoulait.

Ils en parlèrent un soir tous trois, Gellert et Mauran se repassant une cruche de vin.

— Quelle plaie, ce Saulmon, dit Querre. Il faut pourtant bien s'en débarrasser d'une façon ou d'une autre !

— Oui bien, dit Gellert. Et de quelle façon, s'il te plaît ? Il craint tant pour sa précieuse peau qu'il est aussi peu facile à attraper que l'était le gros en Acherra, et même un peu moins.

Un loubre se matérialisa sur la table.

Mauran fut si surpris qu'il tira son couteau par pur réflexe. Hiléro lui retint le bras. Gellert regardait la bête bleue avec étonnement, mais aussi avec plaisir. Il commençait à avoir l'habitude d'en recevoir de l'aide. Il se demandait s'il s'agissait du même loubre que celui d'Acherra.

La bête semblait avoir lu dans ses pensées. Elle balançait un peu les tiges fleuries de ses oreilles.

— Non, je ne suis pas Sil-Leyo, celui que tu as vu au Domaine. Je suis Lil-Hebra. Nous sommes assez nombreux, tu sais, et cette histoire est importante pour nous. Je pense que nous avons une solution en ce qui concerne l'Archeque.

Querre était avant tout pratique. Il se moquait bien de savoir ce qu'était ou n'était pas le loubre. Comme toute personne ayant vécu en Acherra, il en avait déjà entendu parler. Si cette bête étrange apportait une idée valable, elle était la bienvenue. Il demanda :

— Quelle solution ?

Et Galt posa la même question presque en même temps.

Hiléro demeurait curieux. Ses prunelles orange se posèrent sur les yeux dorés de félin, mais il se heurta à une barrière opaque et infranchissable. Il savait que certains Rêveurs avaient eu des rapports avec les loubres, mais il n'était pas du nombre. Il aurait bien voulu en apprendre plus long.

— Non, Hiléro, dit doucement la bête, pas maintenant. Une autre fois, peut-être.

— Quelle solution ? répéta Mauran.

— Saulmon a une femme dans sa vie, une très jolie fille, qui a été contrainte, et qui a de bonnes raisons de le haïr. Celle-là pourrait peut-être vous faire entrer chez Burra. Elle se rend plusieurs fois par mois chez sa mère, qui est très âgée et impotente, et, à chaque visite, elle reste très longtemps à rêver dans le jardin. Sa maison est la cinquième à droite en entrant dans le quartier Loumeyan. Il y a un auxème fleuri dans ce jardin, et c'est le seul qui existe par là. La fille y sera dans deux jours exactement. Débrouillez-vous !

Il disparut.

Mauran acheva de vider la cruche en trois gorgées. Il s'étira.

— Eh bien, les choses s'arrangent, on dirait. Une jolie fille, un jardin. Ça me paraît fait pour toi, Gellert. Tu es bien plus beau garçon que moi.

Il se leva.

— Je vais faire un tour chez Marjale. Tu viens, frère ?

Gellert se leva aussi.

— Si je dois utiliser mon charme, autant vaut l'essayer sur Leïse, histoire voir s'il fonctionne toujours.

Gellert s'introduisit dans le jardin peu avant l'aube. Il avait reconnu les lieux la veille. Une glycine très ancienne enlaçait la muraille de ses branches ligneuses, et il l'escalada aisément. Les grappes mauves et odorantes lui caressèrent le visage.

Il traversa un espace envahi d'herbes folles qui lui montaient jusqu'aux genoux, atteignit l'auxème qui ployait ses branches sur une vasque de pierre où pleurait une fontaine, et s'allongea pour attendre sur un tapis de mousse épaisse.

La nuit était tiède, le ciel pâlisait à peine, encore fourmillant d'étoiles. L'auxème était dans toute la gloire d'une floraison crémeuse, au parfum de citron vert. Ses branches flexibles retombaient jusqu'au sol, enfermant Galt dans une cage de fragrance citronnée. Il cala sa tête sur une racine. Le ciel s'éclaircissait imperceptiblement à l'est. Les arbres commençaient à bruire d'oiseaux qui s'agitaient et essayaient leurs premiers chants, et la fontaine chuchotait. Les bruits paisibles le berçaient, et il s'endormit.

Il rêva d'une femme imprécise, dont la silhouette légère apparaissait et disparaissait, et qui le fuyait. Il la poursuivait avec acharnement, mais, chaque fois qu'il allait la saisir, elle devenait immatérielle, et s'évanouissait.

Durant son sommeil, le soleil se leva, perçant d'or les branches de l'auxème.

Un contact de doigts frais sur son cou l'éveilla, et il ouvrit les yeux sur le plus ravissant visage jamais contemplé.

Une fille était agenouillée sur la mousse à côté de lui. Ses cheveux d'un blond cuivré glissaient sur ses joues en nappes fluides et brillantes. Des yeux de miel pailleté s'ouvraient tout grands, étonnés, sous de longs cils sombres. Un semis de taches de rousseur posait un loup doré sur son nez et ses pommettes, accentuant l'éclat d'une peau crémeuse. Sa bouche avait le dessin pur de celle d'Hiléro. Les lèvres renflées s'écartèrent :

— Je ne savais pas si tu étais mort ou en vie, alors je t'ai touché. Que fais-tu dans mon jardin, Marchand ?

Gellert se redressa sur un coude. Il ne pouvait détacher ses yeux de l'apparition. Il n'était pas très sûr de ne pas continuer son rêve. Une robe raide à col montant à la mode provienne ne parvenait pas à masquer la jeunesse éclatante du corps.

Il tendit les doigts pour toucher une mèche en fils de soie lumineux.

— On m'avait dit que tu étais jolie, mais c'est bien en deçà de la vérité.

Une ombre passa dans les yeux de miel.

— Que fais-tu dans mon jardin ? Sais-tu qui est mon maître, et ce que tu risques ici ?

— Je crois que oui, dit Gellert.

Il s'assit d'une détente. Il touchait presque la fille blonde. Elle se recula imperceptiblement, et de la peur monta dans ses prunelles dorées. Sa peau avait la texture exacte des fleurs de l'auxème. Elle chuchota :

— Oh non, non, tu ne le sais pas, sinon tu fuirais. Personne ne connaît vraiment l'Archèque, sauf moi.

La terreur envahissait complètement ses yeux. Ses lèvres frémissaient.

Gellert fut pris de pitié.

— Il ne faut pas avoir peur ainsi, dit-il doucement. Ce n'est qu'un homme, on peut le tuer.

La fille trembla comme un arbre secoué par le vent. Elle lui posa vivement ses doigts sur les lèvres.

— Tais-toi, tais-toi. Tu ne sais pas ce que tu dis. Ce n'est pas un homme, c'est un monstre, et il est fou, complètement fou. S'il te prend... Tu souhaiteras la mort mille fois, et elle ne viendra pas. Il aime la souffrance, tu comprends, il s'en repaît, il la boit, il la mâche.

Les mots s'échappaient de ses lèvres, précipités. Gellert n'avait jamais vu un être en proie à une telle terreur. Il aurait fait n'importe quoi pour la rassurer. Il prit dans sa main les doigts tremblants, et les serra un peu. Il répéta :

— Il ne faut plus avoir peur. Je le tuerai, je te le promets.

La fille secoua la tête, et ses cheveux cuivrés volèrent.

— Tu ne comprends pas... Tu ne sais pas... Il a fait installer une salle de torture près de sa chambre, et il y fait

supplicier à mort ceux qui lui ont déplié. Les murs sont très épais, mais parfois, la nuit, j'entends les cris... Je ne peux plus trouver le sommeil. Il m'a tout montré, et il m'a expliqué longtemps ce qu'il me ferait si je n'étais pas obéissante. Alors j'écoute ces plaintes... Souvent, ce sont des femmes, et je sais qu'un jour, moi aussi, j'entrerai dans cette salle pour n'en plus sortir. Et j'ai si peur... Je voudrais être morte. J'ai essayé de me tuer, un jour, mais je n'ai pas réussi. Alors il m'a punie... Je n'ose plus...

Gellert passa un bras autour des épaules tremblantes. Il ne pensait plus au plan. Personne ne pouvait vivre dans une telle terreur. Il ne voulait rien d'autre que l'en délivrer.

— Mais écoute, tu es libre ici, tu peux fuir. Je t'aiderai.

— Non. Non. Je ne peux pas. Il fera torturer ma mère si je ne reviens pas, il me l'a dit. Je suis si lasse, Marchand. (Elle ferma les yeux.) C'est bon, de pouvoir parler. Je ne parle jamais à personne. On me surveille toujours. Je ne trouve un peu de paix qu'ici, dans mon jardin. Les Scienceux n'entrent pas, ils attendent à la porte. Je viens à l'aube, pour l'avoir un moment à moi, bien tranquille. C'est tout ce qui me reste. Ma mère ne sait pas. Je lui fais croire que je suis heureuse. Elle est bien vieille, et sa tête se perd. Elle ne se souvient plus de rien.

Gellert la tenait très serrée. Elle s'apaisait, et parlait plus calmement, la tête appuyée sur l'épaule revêtue de drap brun.

— J'avais seize ans, lorsqu'il m'a prise. Mon frère avait la foi, et il est entré au temple. L'Archèque m'a vue, à la cérémonie de la Robe. Il m'a voulue, et m'a fait enlever. Mon père a été tué, et je n'ai jamais revu mon frère. Je ne sais même pas s'il est mort ou vivant. J'étais une enfant innocente et heureuse. Il y a bien longtemps de cela.

— Quel âge as-tu, à présent ?

— Dix-huit ans. Deux ans seulement, c'est vrai... Mais il pourrait aussi bien y avoir des siècles... J'ai tant appris. Il s'acharne sur moi... Il... non, je ne peux pas te le dire. Je le hais, oh, comme je le hais. Je pense parfois à le tuer, quand il dort. Je le regarde, et je n'ose pas. Je suis lâche, je suppose. Il me fait tellement peur. Il me bat souvent, tu sais. Vois !

Elle remonta ses jupes sur des cuisses laiteuses, profondément striées de marques violacées. Les yeux de Gellert noircirent.

— Je l'aurais tué pour cela, même si je n'avais pas d'autres raisons.

— Tu ne peux pas le tuer !

— Je le peux parfaitement. Écoute, il faudra que tu m'aides, seulement un peu, et tu seras libérée.

— Je ne sais plus... Je suis bien, contre toi. Je pensais craindre tous les hommes, mais je suis bien.

Les cils sombres s'abaissèrent sur les prunelles de miel. Gellert embrassa l'une après l'autre les paupières ombrées.

— Réchauffe-moi, Marchand. J'ai si froid !

Il glissa ses doigts dans les cheveux cuivrés, et posa sa bouche sur les lèvres douces. Elles étaient fraîches et fondantes, et s'entrouvrirent. Il défit les lacets qui fermaient la robe à col montant, et dégagea des seins ronds aux pointes roses.

La fille respirait plus vite. Elle chuchota :

— Ne me fais pas de mal, je t'en prie, ne me fais pas de mal.

Gellert fut plus doux avec elle et montra plus de patience qu'avec aucune femme en sa vie.

Ils reposaient, enlacés, le soleil jouant sur leurs corps nus au travers des branches de l'auxème.

— Je ne savais pas que ça pouvait être ainsi, dit-elle doucement. Je ne savais pas... Il me fait toujours mal, et il est si laid !

— Ne pense plus à lui, dit Galt, rageusement. Je t'ai dit que je t'en débarrasserai. Et définitivement ! Il faut seulement que tu m'aides à entrer.

— Comment pourrais-je t'aider ? C'est impossible ! Il y a des gardes partout. Tu te feras prendre... Il nous tuera tous les deux, et nous mettrons très longtemps à mourir !

La terreur envahissait de nouveau les yeux dorés. Gellert l'embrassa à petits coups.

— Laisse cela ! Je trouverai un autre moyen. Tu ne dois plus avoir peur. (Puis il dit :) Je ne sais même pas ton nom.

— Leysanne. Et toi ?

— Gellert.

Lil-Hebra apparut au pied de l'auxème, entre deux racines bosselées.

Leysanne poussa un petit cri de surprise.

— Qu'est-ce que cela ?

Galt ne répondit pas. Il regardait la boule de noix bleus avec exaspération. Est-ce que ce loup a les yeux éniés ?

Galt ne répondit pas. Il regardait la bouche de puis vieux avec exaspération. Est-ce que ce loubre les avait épies ? — Je ne m'intéresse pas du tout à vos amours, mais au plan, que tu sembles oublier !

Lil-Hebra parlait très sèchement.

— Tu ne peux pas l'obliger à affronter la torture, dit Galt avec colère. Nos histoires ne la regardent pas ! Que ne t'occupes-tu de l'Archêque toi-même ? Les murailles ne te gêneront pas, ni les gardes. Et je vois là des doigts qui pourraient très bien tenir un couteau.

— Je suis absolument incapable de tuer, Gellert. Je ne le pourrais pas, même pour sauver ma propre vie. Nous avons besoin d'elle !

Leysanne s'accrochait au bras de Galt. Elle avait de nouveau l'air affolé.

— Qu'est-ce que c'est que cette bête qui parle ? Quel plan ? Je ne comprends pas.

— C'est un loubre, dit Gellert. Nous devons tuer l'Archêque pour des raisons qui seraient bien trop longues à expliquer maintenant. Cette bête nous aide, je ne sais pas moi-même pourquoi. Et c'est vrai que nous avons besoin de toi. Mais personne ne te forcera si tu ne veux pas.

Il lança un mauvais coup d'œil à Lil-Hebra qui se tassait sur ses hanches.

Le loubre s'insinua dans l'esprit de Leysanne, et souffla sur ses pensées. Elle n'avait nulle conscience de cette intrusion étrangère, mais sa terreur se calmait, et elle acceptait l'idée de coopérer.

— Mais je veux bien t'aider, Gellert, si je le peux.

— Voilà une bonne fille, dit Lil-Hebra. Tu n'auras à faire que des choses qui ne présenteront guère de difficultés. Ouvrir la fenêtre de la chambre de Saulmon quand il dormira, enfermer les chiens, et déverrouiller la dalle dans le jardin.

— Cette dalle qui est cachée sous les buissons de seringa ?

— Oui. Pourras-tu ouvrir ces verrous ? Ils ont l'air très durs.

— Je l'ai fait, une fois. Je voulais savoir où elle menait, mais je n'ai pas pu la soulever.

— Elle conduit dans des souterrains que Gellert connaît, et lui la soulèvera très bien.

— Est-ce que tu as su tout le temps où j'étais ? demanda Galt, de nouveau irrité.

— À peu près.

— Alors, tu aurais pu m'aider à trouver la sortie ?

— Oui, et je l'aurais fait si cela avait été nécessaire, mais tu te débrouillais très bien. Il n'est pas dans nos habitudes d'intervenir plus qu'il faut.

— Oui bien, dit aigrement Gellert. Je me débrouillais de mon mieux, et ce n'était pas autrement agréable ! J'aimerais t'arracher un peu tes petits secrets.

— Ne nous disputons pas, dit le loubre, d'un ton conciliant. Parlons plutôt de nos affaires. La chambre de Saulmon est au premier. Tu pourras grimper par la muraille jusqu'à la fenêtre. C'est la troisième à droite. (Gellert revit les pierres roses, tout en aspérités. Difficile, mais faisable. Lil-Hebra continuait :) Ne fais surtout pas de bruit. Il y a en permanence deux gardes devant sa porte, dans le couloir. Méfie-toi d'une cordelière qui pend à la tête de son lit. Ne le laisse surtout pas y toucher. Cela cache un piège, je ne sais pas lequel. Toi et Mauran passerez par les souterrains. Je vous ferai un plan. Il vaudrait peut-être mieux endormir les chiens. Même enfermés, ils peuvent toujours aboyer.

— J'ai de l'autie, dit Leysanne, et les chiens m'aiment bien. J'en mettrai sur de la viande.

— Ne le leur donne qu'à la nuit, pour qu'on ne s'étonne pas de ne pas les voir.

— Pourras-tu tout faire sans risque, Leysanne ? demanda Gellert.

— On me laisse aller et venir dans la maison, et sortir dans le jardin. Je le ferai !

Elle relevait le menton avec un air têtu. Galt l'embrassa brièvement sur les lèvres.

— Quand comptez-vous agir ? demanda Lil-Hebra.

— À Leysanne de décider.

— Cette nuit, dit-elle. Si j'attends, j'aurai bien trop peur. Saulmon me fera venir dans sa chambre, ce soir. Il le fait lorsque je reviens de chez ma mère. Il veut toujours tout savoir. Après la mi-nuit, il dormira jusqu'à l'aube. J'ouvrirai la fenêtre.

— Bien, dit Lil-Hebra. Gellert, je te verrai plus tard, pour le plan du souterrain.

Il disparut très soudainement.

— Quelle curieuse bête, dit Leysanne : Il parle et raisonne comme un être humain, c'est si étrange, et cette manière d'apparaître et de disparaître...

— C'est un loubre. Je n'en sais pas beaucoup plus sur eux que toi.

— On m'en a parlé, lorsque j'étais petite fille. On dit qu'ils vivent en Acherra. Viens-tu d'Acherra, Gellert ?

Il ne répondit pas, et lui ferma la bouche d'un baiser. Il ne pouvait rien lui dire, les risques étaient déjà bien assez grands comme cela. Il se faisait énormément de souci pour elle. Il ne comprenait pas très bien ce qui lui arrivait. Il



avait eu bien des filles aussi belles, mais celle-là s'était mise tout soudain à compter beaucoup. Il aurait bien voulu la laisser en dehors de cette histoire, et l'emmener tout de suite avec lui. Ce Saulmon pourri...

Il promena sa bouche sur les seins ronds. Leurs pointes durcissaient entre ses lèvres, et il commença à tout oublier.

Quelque part dans la maison, un volet claqua, et Leysanne s'arracha de ses bras. Elle reprenait son expression inquiète.

— Il faut que tu partes, Gellert. La maison s'éveille. La Soignante qui s'occupe de ma mère est vendue à Saulmon. Si jamais elle te voit...

Elle enfilait vivement sa robe. Galt regardait disparaître avec regret le joli corps blanc. Il se rhabilla. Leysanne s'accrocha à son cou.

— Tu viendras ?

— Je viendrai.

C'était une promesse absolue, et cela se sentait. Elle lui sourit, et la terreur s'effaça de ses yeux de miel.

— Alors je n'aurai plus peur.

\* \* \*

Galt et Querre s'enfilèrent l'un après l'autre par le trou de la grille, sur la Saugre. Le barreau demeurait tordu, tel qu'il avait été laissé. Ils remontèrent la petite rivière à la nage, ce qui dura assez longtemps. Le courant n'était pas très fort, mais la voûte basse les gênait. Elle laissait bien peu de place pour respirer.

Ils surgirent enfin dans un espace plus vaste, et s'accrochèrent à la muraille.

— Nous y voilà, je pense, dit Gellert. J'ai dû plonger à peu près ici.

Mauran désenroula une corde munie d'un grappin qu'il portait autour de la taille.

— Allons-y, dit-il.

Galt se laissa couler, et Querre monta à cheval sur ses épaules. Il lança le grappin, et s'y reprit à trois fois avant de l'accrocher assez solidement. Il libéra Gellert, qui surgit, suffoquant.

— C'est gentil de te rappeler que je ne suis pas un poisson !

— Ce truc ne voulait pas mordre.

Ils se hissèrent l'un après l'autre sur le bord. Ils étaient tous deux torse et pieds nus, ne portant qu'une culotte de toile mince, et, à la taille, un ceinturon avec deux couteaux. Des armes de chasse au manche lourd, qui tenaient bien en main, et étaient faciles à lancer. Galt tira de sa poche le plan, qui avait été patiemment découpé dans un morceau d'étoffe.

— Bon, dit-il. À gauche, puis encore à gauche. Ensuite, on verra.

Ils avaient tous deux une lumène nouée sur le front. Ils s'enfoncèrent dans le labyrinthe complexe des tunnels. Ils bavardaient à mi-voix, et s'arrêtaient de temps à autre pour consulter le plan.

— Tout de même, dit Mauran, j'aurais bien voulu voir cette bête sous le temple.

— En cherchant bien, dit Gellert, sarcastique, on pourrait sans doute retrouver l'endroit où elle gîte, mais tu iras sans moi. J'ai bien assez regardé cette bestiole quand je pensais finir dans son estomac. Sans compter que je serais totalement incapable de refaire le saut que j'ai fait par-dessus cette faille. Si j'avais pu réfléchir un instant, je n'aurais jamais sauté.

— On fait pas mal de choses, dit Mauran qui riait, quand la nécessité vous pousse.

Ils enfilèrent des couloirs interminables, tournant ici ou là.

— Ce n'est pas possible, dit Querre. Cela s'étend sous toute la ville !

— Pour le temps que j'ai passé là-dedans à errer en crevant de soif, je pourrais aussi bien te dire que oui. Je tordrais volontiers le cou de ce loubre !

— Qui monte chez Saulmon, Gellert, toi ou moi ? Inutile d'y aller à deux. On le joue ?

— Non. C'est moi qui y vais.

— À cause de la fille ?

— À cause de la fille.

Mauran le regarda avec curiosité, mais il ne dit rien.

Ils arrivaient enfin sur l'échelle de fer. Galt se demandait si Leysanne avait pu dégager les verrous. La trappe close serait bien mauvais signe. Il s'inquiétait.

— À partir de maintenant, dit Mauran à voix basse, nous allons jouer très cher, et nous ne pourrons guère parler.

Est-ce que tout est bien au point, à ton avis ?

— Je pense que oui.

— Alors, on y va.

Gellert escalada le premier les barreaux de fer. Il appuya ses épaules sur la dalle, et la sentit bouger. Elle se décollait, et une fente s'ouvrit. Il y passa la main, et, très lentement, à petites secousses prudentes, il la poussa de côté. Elle était très lourde, il devait s'aider de son dos. Il travaillait très précautionneusement, pour éviter les bruits le plus possible.

Il engagea son torse dans le passage, puis mit un genou sur le rebord. Il se redressait, quand il fut alerté par un cliquetis infime, mais bien trop tard. Il reçut un coup violent sur la tête, et perdit conscience. Des mains le tirèrent sans bruit.

Mauran, qui surgissait à son tour, fut assommé de la même façon.

Galt se réveilla dans un cachot très étroit.

Il était enchaîné dos à la muraille, bras et jambes écartelés, et le cou pris dans un collier de fer si serré qu'il pouvait à peine déplacer la tête. Le sang battait douloureusement dans son crâne, et une énorme lumène au plafond l'éblouissait. Elle faisait saillir en relief les pierres bosselées des murs, et se reflétait dans les ferrures de la porte.

Mauran était enchaîné à côté de lui, dans la même inconfortable position. Il avait les yeux clos, et une coulure de sang sec maculait son front.

Gellert l'appela deux ou trois fois, sans résultat. Il tenta de remuer un peu pour soulager la tension de ses muscles, mais ne put y parvenir. Le collier de fer l'étranglait légèrement.

Leysanne ! La peur lui mordit brutalement le ventre. Il ne pensait pas un instant qu'elle ait pu le trahir volontairement. L'idée de ce que Saulmon avait dû lui faire le fit grincer des dents. Il aurait accepté plus facilement son propre sort s'il avait pu la savoir à l'abri. Mais elle ne l'était pas !

Mauran ouvrit les yeux, apprécia la situation et souffla :

— Vie !

— La chance nous avait trop servis, dit Gellert. Elle ne pouvait pas nous suivre cent fois.

— Oui bien ! J'aurais préféré qu'elle nous desserve à un autre moment. Il y a des morts plus faciles que celle qui nous attend ! Ta fille nous a trahis.

— Non. On l'a contrainte. Cela, je le sais, mais j'ai très peur pour elle.

Querre ne répondit rien. Il ne pouvait pas dire ce qu'il pensait. Gellert ne l'aurait pas bien pris, et ils avaient déjà bien assez d'ennuis comme cela sans y ajouter une dispute. Il tenta de remuer un peu, et jura entre ses dents.

— Je ne sais pas comment tu te sens, mon frère, mais je ne suis pas autrement à l'aise !

— Si ça peut te remonter le moral, j'ai l'impression que je vais me partager en quatre morceaux d'un instant à l'autre. Et même en cinq, probablement, parce que j'ai aussi le cou coupé.

— Charogne de Saulmon !

Comme en réponse à cette invocation, un bruit de clés se fit entendre dans la serrure, et l'Archèque passa la porte. Il la repoussa derrière lui, sur des robes bleues qui s'entassaient dans le couloir.

Un sourire ironique plissait ses lèvres sèches, et une joie méchante faisait luire la braise de ses yeux au fond des orbites. Galt retrouva l'impression de malaise qu'il avait toujours ressentie en face de cet homme.

Ses yeux gris défièrent.

— Mais je te connais, toi, dit Saulmon. Tu es Suivant en Acherra. J'ai une très bonne mémoire des visages. Tu ne sais toujours pas baisser les yeux, mais je t'apprendrai. Urraque serait-elle mêlée à tout ceci ?

Gellert ne répondit pas.

Mauran découvrait la tête de rapace au nez saillant, et la méchanceté malsaine du regard noir. Il l'affronta.

— Tu ne sais pas baisser les yeux, toi non plus ? Oh, mais je vais prendre beaucoup de plaisir, avec vous deux ! (Il revint à Galt.) C'est toi qui as osé toucher Leysanne ? Elle t'a très bien décrit, et m'a tout raconté sans rien omettre.

— Je ne l'ai pas touchée, dit Gellert. Je lui ai fait l'amour, et ça lui a plu.

À une ombre qui passait sur les yeux noirs, il sut qu'il avait atteint l'adversaire.

— Elle doit être morte, à présent, ou en train de mourir, dit la voix aigre.

Gellert savait cela depuis l'instant où il s'était réveillé enchaîné, mais les mots faisaient tout de même mal.

Saulmon l'observait avec attention, et un sourire effrayant glissa sur ses lèvres.

— Quel dommage d'avoir été forcé de la tuer ! J'aurais pu me distraire énormément, mais j'étais pressé. Il n'en sera pas de même pour toi. Tu regretteras de l'avoir prise.

— Je ne crois pas qu'il soit en ton pouvoir d'effacer ce qui a été fait. Et je lui ai donné ce que tu ne lui donnais

pas, charogne !

Galt l'avait touché de nouveau.

Le regard noir se détourna pour passer sur Querre. Celui-ci n'aimait pas du tout la sensation déplaisante que lui causait l'Archèque. Il réagit par de la colère. Il l'injuria, mettant en cause sa naissance, et la façon dont il avait été conçu, employant les mots les plus orduriers d'un vocabulaire directement issu du quartier des mendiants.

Saulmon l'écoutait en souriant, nullement troublé.

— Je suis vraiment très très content, dit-il. C'est bien plus agréable, de briser ceux qui ont de l'orgueil. (Ses mains sèches se levèrent, surgies hors de ses larges manches comme des serres, et se refermèrent brusquement.) Je vous ferai craquer comme deux noix !

Il sortit, rabattant la porte avec violence. Les serrures cliquetèrent.

— Il est tout de même en colère, dit Gellert. Pourquoi ne nous a-t-il pas emmenés tout de suite ?

— Parce qu'il sait très bien que l'attente use les nerfs. Il nous laissera certainement mijoter un peu.

Galt bougea un peu la tête. Le collier lui sciait le cou.

— Je m'étais bien promis de me faire tuer avant d'être repris au même piège. Et voilà...

— Je suis passé par la chambre de torture, à Prove, autrefois, dit Mauran. Une histoire de vol chez un Orfèvre qui avait mal tourné à cause d'un bavard. Ils n'ont rien pu prouver, et je m'en suis sorti, mais je peux te dire qu'ils sont très bien outillés, et que leurs Exécuteurs sont très habiles. Gellert sourit ironiquement.

— Moi qui comptais sur toi pour des paroles de réconfort.

— Quel réconfort, dit Querre avec colère. J'y suis passé, je te dis. Je sais ce que c'est aussi bien que toi ! On en garde le souvenir dans ses os. Ils nous feront gueuler !

— La vérité, dit Galt de la même voix moqueuse, c'est que nous avons peur.

Querre resta un moment silencieux avant de répondre :

— Je crois que je t'aurais frappé, si j'avais eu l'usage de mes mains, parce que je n'aime pas l'entendre dire, mais c'est vrai. J'ai peur.

— Eh bien, moi aussi. Mais je ne pense pas que cela te console.

\* \* \*

Lil-Hebra se matérialisa dans un coin sombre de la salle des gardes, à proximité des cachots.

Il était seul à Prove pour surveiller le déroulement des opérations. Encore avait-il été choisi parce qu'une déficience de ses sens rendait la chose possible. Cela présentait dans le cas précis un avantage, mais amenait par ailleurs des inconvénients. Il ne pouvait recharger son énergie aussi aisément que les autres loubres, et était obligé de prendre de longs temps de repos.

Il venait précisément de s'éveiller d'une de ces périodes vides, et une brève inspection lui avait montré que les choses tournaient très mal.

Deux des instruments employés venaient d'être rendus inutilisables, ce qui rendait impossible la réalisation du plan. Il devenait donc indispensable de leur rendre leur mobilité avant qu'ils fussent mis définitivement hors d'usage.

Il allait donc être contraint d'intervenir directement, et c'était si contraire à toute l'éthique de sa race que son poil se hérissait d'exaspération.

Quelque chose dans la maison le rendait physiquement malade, et le poussait à fuir au plus vite, et, de plus, il lui faudrait user une quantité considérable d'énergie. S'il ne pouvait la remplacer au plus vite, il mourrait, mais il n'avait pas le choix.

Huit Scienceux occupaient la salle, et un Prêtai au crâne rasé se tenait près de la porte.

Lil-Hebra fit un très petit saut, et se matérialisa au milieu de la pièce. Il poussa un miaulement aigre. Tous les regards se portèrent vers lui, et un homme tendit la main vers sa lance.

Le loubre s'éleva dans l'air, puis se transforma en une boule tourbillonnante d'un bleu intense.

Elle tournait très vite, parcourue de lignes noires qui dansaient, se mêlaient, se fondaient dans un incessant mouvement giratoire. Les gardes, fascinés, ne pouvaient en détacher les yeux. Le mouvement tournant s'accéléra, et, peu à peu, les muscles des hommes se relâchèrent. Leurs paupières se fermaient, et ils s'affalèrent les uns après les autres. Le dernier à tomber fut le Prêtai, qui s'écroula en travers de la porte.

La boule bleue disparut, et Lil-Hebra réapparut à côté du Prêtai. Il détacha de la ceinture un gros trousseau de clés, et les traîna le long du couloir. Les clés étaient très lourdes, et il avançait fort péniblement.

Il parvint enfin à la porte du cachot, et grimpa laborieusement jusqu'à la serrure.

En entendant un bruit de clés, Gellert et Mauran étaient devenus rigides.

La porte s'entr'ouvrait très lentement. Lil-Hebra la passa, traînant toujours son trousseau.

La porte s'enleva d'un coup de main. Lil-Hebra la passa, tenant toujours son trousseau.

— C'est toi, dit Gellert. Tu passes par les portes, à présent ?

— Je ne peux pas faire de tours avec ceci, dit le loubre en montrant les clés.

Ses moustaches frémissaient, et les tiges de ses oreilles se repliaient vers le bas. Il libéra les chevilles de Gellert, puis grimpa le long de son corps pour atteindre le cou, puis les poignets.

Galt assouplissait ses muscles crispés. Il prit le trousseau et libéra Mauran.

Lil-Hebra avait sauté à terre.

— J'ai endormi les gardes au bout du couloir. Dans la salle, vous trouverez des armes. Attendez-moi là-bas. Je dois m'occuper de ceux qui sont sur le palier.

Il disparut.

Dans la salle des gardes, les hommes dormaient très profondément. Galt et Querre retrouvèrent leurs ceintures, pendues à des crochets.

— Je me sens mieux, dit Mauran.

Il faisait jouer les couteaux dans leurs gaines. Gellert bouclait le ceinturon sur ses hanches.

— Moi aussi. Ces loubres sont décidément bien utiles. Mais je donnerais beaucoup pour savoir quel est leur jeu.

— Un jeu qui va dans ton sens, dit Lil-Hebra réapparu. Contente-toi de cela !

— Leysanne ? demanda Galt, sais-tu...

— Tu la trouveras dans la troisième pièce après la chambre de Saulmon.

Gellert ferma un instant les paupières. Malgré tout, il ne pouvait s'empêcher de conserver un très petit espoir. L'Archèque pouvait avoir menti. Une autre question lui brûlait les lèvres. Pour prier la chance, il ne la posa pas.

Lil-Hebra avait le poil terne, et les yeux légèrement vitreux. Ses tiges se repliaient de plus en plus.

— Écoute bien, à présent. Il faut que je m'en aille. Je ne peux plus tenir. Les gardes dorment sur le palier. Il en reste deux devant la chambre de Saulmon, il faudra vous en occuper vous-mêmes. Il m'est impossible d'y aller. Tuez l'Archèque, et repartez par où vous êtes venus. La dalle est à droite, au fond du jardin. Faites tout de même très attention. Il reste des Scienceux dehors, et il peut y avoir du va-et-vient.

Il n'était plus là.

Gellert et Mauran suivirent les couloirs jusqu'au palier où dormaient quatre gardes. Ils montèrent très prudemment l'escalier aux larges marches. Querre passa avec précaution sa tête à l'angle du mur. Il revint chuchoter à l'oreille de Gellert :

— On va en attirer un ici, puis on prendra sa robe pour s'occuper de l'autre.

Il se tapit dans l'angle du mur, et frappa la pierre du manche de son couteau. Les trois petits coups légers et secs résonnèrent. Il attendit un peu, puis recommença. Les Scienceux s'agitèrent, et parlèrent très bas entre eux. Mauran frappa un nouveau petit coup sec. L'un des deux hommes se mit en branle, étreignant sa lance, et s'avança.

Querre l'attrapa par le cou comme il passait l'angle du couloir, et l'étrangla. Il le coinçait contre le mur pour l'empêcher de se débattre. Galt rattrapa au vol la lance qui tombait.

— Laisse-moi l'autre, chuchota-t-il. Et je veux Saulmon !

Mauran acquiesça de la tête.

Gellert dépouilla le cadavre de sa robe bleue, et l'enfila. Il passa aussi les sandales à lanières de cuir. Il tira le capuchon aussi loin qu'il le put sur son visage, et prit la lance en main.

Le Scienceux qui gardait la porte ne fut pas alerté tout de suite. Il ouvrait la bouche pour une question lorsque la lance l'embrocha. Son arme tomba, et Galt la saisit vivement. Il abandonna la sienne où elle était, et ouvrit la porte.

Tout cela avait fait relativement peu de bruit, mais l'Archèque avait le sommeil léger. Il s'était assis dans son lit, une expression inquiète sur le visage. Il vit entrer une robe bleue, et de la colère remplaça l'inquiétude dans son regard.

— Comment oses-tu entrer ici sans frapper ! Que se passe...

Gellert venait de rejeter le capuchon bleu en arrière. Il souriait.

Saulmon voyait sa mort dans les yeux gris en face des siens.

Galt observa avec beaucoup de plaisir la montée d'une terreur qui tordait la bouche étroite, et affolait les prunelles noires.

Une main griffue se tendit vers la cordelière qui pendait, et Gellert lança son arme comme on lance un épieu à la chasse. La lance cloua Saulmon sur le lit. Il se convulsa un instant, puis retomba.

— Morte, la bête ? demanda Mauran qui entra.

— Très morte ! Il a tenté de me jouer un dernier tour, mais je regrette d'avoir dû le tuer si vite.

Querre regardait le visage tordu par une ultime grimace de terreur.

— Il a eu neur de toute façon avant de mourir. Cela se voit

— Pas assez !

Gellert retirait la robe. Il pensait que Leysanne pourrait être affolée par ce bleu.

Elle vivait encore, mais il était facile de voir quelle n'en avait plus pour longtemps.

Elle gisait sur une table de pierre, et avait eu le corps écrasé entre deux meules hérissées de pointes. Elle était en sang du col jusqu'aux genoux, et respirait avec beaucoup de peine. Son souffle rauque s'arrêtait, repartait.

Le ravissant visage était devenu très laid. La peau grise, les lèvres enflées et craquelées, les cheveux noircis de sueur. Ses taches de rousseur ressortaient terriblement. Ses narines se pinçaient, et elle avait les yeux clos.

Gellert se retenait de crier. Il regrettait profondément la mort de l'Archêque. Il aurait beaucoup donné pour lui faire essayer ses propres instruments. Il n'osait pas la toucher, de crainte de la faire souffrir, et prit doucement une petite main légère et intacte dans ses doigts.

Leysanne ouvrit des yeux sanglants de veinules éclatées. Elle essaya de sourire.

— Gellert... Tu es là... C'est bien... (Sa voix était à peine perceptible. Puis la terreur lui tordit les traits.) Sauve-toi... Vite... Il sait tout...

— Il est mort, dit Gellert.

— Mort ?... Tu es sûr...

— Je l'ai tué. Il ne te touchera plus jamais.

Une joie hésitante montait dans les yeux rougis, puis quelque chose les assombrit de nouveau.

— Je lui ai tout dit... Tout... Tu me pardonnes ?... Je ne voulais pas... Mais... Ça faisait si mal...

— Ne parle pas, mon petit cœur. Je n'ai rien à te pardonner. Tu aurais dû tout dire avant qu'il te blesse ainsi.

— Je ne voulais... pas... te trahir... (Les phrases se hachaient sur ses lèvres, entrecoupées d'aspirations pénibles. Elle dit :) Il m'a fait... appeler... à mon retour... Il a deviné... Quelque chose... Il se méfiait... toujours de tout... Il n'a rien dit... mais m'a fait... surveiller... Quelqu'un... m'a vue... donner la viande... aux chiens... et ouvrir... la dalle...

— Ne parle pas. Tout cela n'a pas d'importance. Mais tu aurais dû tout dire avant qu'il te touche.

Leysanne remua faiblement la tête.

— Il... m'aurait tuée... quand même... Et je ne voulais... pas... qu'il te prenne... Mais... je n'ai pas pu... J'ai honte...

Gellert avait envie de hurler comme un chien à la lune. Il passa ses doigts sur la joue creusée.

— Mon petit cœur ! Tais-toi. Personne n'aurait pu supporter cela. Personne.

Elle dit :

— Prends-moi... contre toi... (Et, comme il hésitait :) Si... Prends-moi...

Il s'assit sur le bord de la table, et la souleva le plus doucement possible.

Elle gémit un peu. Elle reposait en travers de son torse, le teignant de sang, la tête appuyée au creux de son épaule.

— Je suis... bien... J'aurais voulu... vivre... (Puis elle dit très distinctement :) Réchauffe-moi, Marchand. J'ai si froid !

Un flot de sang jaillit de son nez et de sa bouche, et ses yeux s'ouvrirent tout grands. Sa tête glissa.

Gellert la tenait très serrée. Il ne pouvait plus lui faire mal. Il fermait les yeux sur une peine intolérable.

Mauran était resté discrètement à l'écart. Il avait examiné curieusement l'extraordinaire salle où il se trouvait. Luxueuse, tout en marbre ivalien bleu pailleté, avec dans un coin, un lit bas tendu de somptueuse soie de Chauron, et recouvert de coussins brodés.

Mais on voyait des chaînes partout, et une série d'instruments complexes, tous conçus pour infliger un maximum de douleur. Certains étaient si étranges qu'on n'en pouvait à première vue deviner l'usage.

L'œuvre d'un fou, qui dégageait une impression terrifiante, née du contraste entre une idée de confort et de faste, et la barbarie des monstrueux engins.

Gellert reposait doucement le corps inerte sur la table, et lui fermait les yeux.

Mauran s'approcha.

— Je suis désolé, frère. Tu tenais à cette fille ?

— Je ne veux pas parler de ça maintenant.

— Viens, il faut partir, à présent.

Galt se pencha pour embrasser les lèvres froides.

— Que ta prochaine vie te soit douce, mon petit cœur.

Il suivit Mauran sans se retourner.

\* \* \*

Durant une dizaine de jours, Gellert fut absolument invivable.

Il injuriait Mauran ou Hiléro, et explosait de rage pour les raisons les plus insignifiantes.

Il se battit au *Renard rouge*, et tua à moitié un homme qu'il accusait de l'avoir regardé de travers, ce qui était parfaitement faux. Il gifla Leïse, qui s'accrochait à son cou, et insulta Marjale. Deux ou trois fois, il s'enivra si bien que Mauran dut le ramener au logis sur son dos.

En fait, il avait en permanence devant les yeux un visage de fleur aux prunelles de miel et, superposé, le même visage, enlaidi par excès de souffrance, et il en devenait à demi fou.

Querre venait de le ramener une nouvelle fois, et de le coucher. Il en parla avec Hiléro.

— J'ai tenté de l'aider, dit le Rêveur. J'aurais pu entrer en lui, et apaiser un peu sa peine, mais il m'a envoyé promener de façon très désagréable.

— Il est odieux, dit Mauran qui soupirait. Je me serais battu vingt fois avec lui si je n'essayais pas de comprendre, mais je t'avoue qu'il me vient des envies de le réduire en purée !

— Il faut être patient, dit Hiléro. Ce n'est pas sa faute. Il se défend comme il peut contre quelque chose qui lui fait très mal.

— Je sais. Il est devenu amoureux de cette fille au premier regard, et pour la première fois de sa vie, je pense. Evidemment, la perdre ainsi... Elle devait être très jolie, avant de passer par les pattes de Saulmon.

— Le temps arrangera les choses, mais Gellert irait mieux s'il voulait accepter son chagrin au lieu de lutter contre lui.

— Il est forcé de lutter, Hiléro, et cela, je le comprends très bien.

— Je n'en doute pas. Vous vous ressemblez beaucoup, tous les deux.

— Je ne sais pas si je dois le prendre comme un compliment, dit Mauran en souriant. Surtout en ce moment !

— En quelque sorte, si, c'est un compliment.

\* \* \*

Lil-Hebra n'avait pas la vie facile.

La surveillance constante des événements l'épuisait, et, de plus, malgré la déficience de ses sens, trop de choses, à Prove, le rendaient malade. De savoir qu'en Acherra ses congénères n'étaient plus, à présent, mieux lotis que lui ne l'aidait pas.

Il sortait, fatigué au-delà du possible, de la Séance Glécale où les Cerdiaux venaient d'élire un nouvel Archêque, et les choses n'avaient pas du tout tourné comme il l'espérait. Les loubres escomptaient que le plus ancien en grade, Dénan Aumigel, remplacerait Saulmon. Un homme d'une soixantaine d'années, relativement honnête, croyant, et sans réelle méchanceté. Malheureusement, et au mépris de toute coutume, les Cerdiaux venaient de nommer à leur tête Fercis Soule. Celui-là était rongé d'ambition, et avait réussi à se faire élire à force d'intrigues. Aussi peu croyant que Saulmon, il n'accepterait pas davantage que lui les ordres de Beltem sans les passer au crible. De plus, tout comme le précédent Archêque, il était volontiers cruel. Autant dire que l'un valait l'autre et que personne ne gagnerait au change.

Tant de travail, et pour rien ! On ne pouvait plus guère compter sur les instruments utilisés jusqu'alors. Galt et Querre avaient bien servi, mais il était impossible d'espérer assassiner deux fois l'Archêque, et la Fête Avenante aurait lieu dans trois jours.

Lil-Hebra remua ses moustaches.

Il aurait bien voulu pouvoir conférer avec les siens. Acherra était loin. Tout à fait impossible de s'y rendre d'un seul saut, et non plus de percevoir les pensées à une telle distance. Un conseil était prévu pour le lendemain, mais, dans l'immédiat, il ne pouvait compter que sur lui-même.

La solitude lui pesait. Ses yeux jaunes clignèrent, et il replia fortement les coupelles de ses oreilles.

Tant de pensées, qui s'étaient entrecroisées dans sa tête. Il ne désirait plus que le repos. Il avait tenté d'influencer un peu les Cerdiaux. À plusieurs, on aurait pu y parvenir, mais il était seul. Il n'avait réussi qu'à dépenser en pure perte son énergie.

Il n'arrivait plus à penser avec la froide logique de sa race. Voyons, comment remédier à ce nouvel inconvénient ? Il pesa, calcula, puis parvint à une solution possible.

Le troisième instrument, Hiléro, devrait être contraint à quelque chose qui lui déplairait profondément.

Le loubre fit un saut, et se matérialisa dans la chambre d'Hiléro.

Celui-ci rêvait. Inutile d'essayer de le ramener. Lil-Hebra ne possédait plus assez d'énergie pour cela. Mieux valait profiter du répit pour prendre un peu de repos.

Il s'installa commodément au pied du lit, se roula en boule, et replia complètement les tiges fleuries de ses oreilles. Ses yeux jaunes se fermèrent.

Hiléro s'éveilla d'un rêve très étrange.

Il avait erré dans une ville démesurée, tout en cubes de pierres lisses, sans un arbre ou un brin d'herbe, et si peuplée qu'il en gardait une impression de vertige.

Ses habitants portaient des vêtements très brillants, d'une seule pièce, et si ajustés qu'ils semblaient avoir été peints à même leur peau.

Il avait encore dans les yeux ces rues gigantesques, fourmillantes, sans pavés, et si polies qu'elles évoquaient une surface gelée. Des ponts enchevêtrés joignaient les cubes, sautant sur le vide, et de très étranges engins sillonnaient le ciel, se posant ou s'envolant des toits plats.

Hiléro s'étira. La ville géante s'effaçait lentement. Elle se retirait comme une marée qui reflue, et les rues grises se déchiraient en écharpes de brume. Il vit au pied du lit la boule bleue que formait le loubre. Lil-Hebra était roulé sur lui-même, la tête sous une patte, et la queue lui cerclant le corps. Il évoquait parfaitement un chat endormi.

Le Rêveur sourit. Il tendit sa main aux ongles d'or pour toucher les poils soyeux. Un picotement léger passa dans ses doigts. Instantanément, Lil-Hebra se déroula, et les coupelles de ses oreilles se dressèrent.

— Ton rêve était-il agréable, Hiléro ?

Il savait parfaitement que certains Rêveurs plongeaient parfois dans des cauchemars démentiels.

— Pas déplaisant, mais très étrange.

La ville flotta dans les prunelles d'Hiléro. Lil-Hebra la voyait parfaitement.

— Pas si étrange que tu crois. Elle existait sans doute, autrefois.

— Ce n'est pas possible ! C'était si grand, il y avait tant de monde, pas un arbre, et ces choses, qui passaient dans le ciel.

— Cela existait. Avant le Jour des Flammes.

— Le Jour des Flammes ? Certains d'entre nous l'ont vu, dans leurs rêves. Sais-tu la vérité, Lil-Hebra ?

— Je pense que oui, mais je ne suis pas venu te parler de cela.

Le Rêveur tenta encore une fois de pénétrer dans les yeux jaunes. La barrière était lisse, sombre, et tout à fait impénétrable. Les babines de félin semblaient se retrousser sur un sourire moqueur.

— Tu ne peux pas, Hiléro. Je suis plus fort que toi à ce jeu, mais je répondrai à tes questions, si tu fais ce que je vais te demander.

Hiléro était légèrement agacé. Il aspira profondément, pour calmer une exaspération naissante.

— Que me veux-tu ?

— Il faut que tu tues le nouvel Archèque, Hiléro.

— Non !

— Il le faut. Un autre a été nommé à la place de celui que nous espérions. Il ressemble exactement à Saulmon, si bien que tout est comme si nous n'avions rien fait. Gellert et Mauran ont eu plus que leur part du travail, et nous n'avons plus de temps. Il ne reste que toi.

— Je ne peux pas tuer.

— Les loubres connaissent très bien les Rêveurs. Je sais que tu le peux, Hiléro, et sans aucune arme. Tu le tueras dans le temple, au moment de la cérémonie. Cela n'en aura que plus d'impact.

— Je ne peux pas tuer ! Je ne peux pas ! Ce petit voleur, c'était un accident, et j'en ai été malade pendant des jours. Tu ne sais pas ce que tu me demandes !

— Si, je sais. Hiléro, si je pouvais le tuer moi-même, je le ferais, mais cela m'est bien plus impossible qu'à toi. Le plan doit réussir, et tu l'as accepté. Il faut continuer.

— Je ne pourrai pas !

— Hiléro, des gens souffrent, partout, à cause du culte de Beltem. Pour la Fête Serpente d'Été, des malheureux mourront par centaines, brûlés à petit feu dans les cages, et il ne s'agit que d'un effort à faire sur toi-même !

Le Rêveur ferma ses yeux orange. Sa belle bouche avait une expression amère.

— J'essaierai.

Vint le jour de la Fête Avenante.

Peu après l'aube, dans la maison du bord de la Saugre, les trois compagnons s'habillaient.

Gellert et Mauran faisaient des Scienceux acceptables, mais il n'en allait pas de même pour Hiléro.

— Ça n'ira jamais, dit Galt. Tes ailes font une bosse très étrange, et on voit beaucoup trop de peau malgré le capuchon.

— Pour la bosse, dit Querre, ça pourrait s'arranger, il suffirait de la rembourrer de chiffons pour donner l'apparence d'une simple difformité, mais cette peau dorée... Même en tirant le capuchon sur ton nez, on en voit encore bien trop, sans parler de tes pieds nus dans les sandales qui vont passer sous la robe à chaque pas. Gellert a raison. Ça ne va pas !

— Je ne peux pourtant pas me teindre, dit Hiléro.

— Non. Nous allons te fourrer dans quelque chose, et nous te porterons.

— Supposons que nous allions livrer un tapis au temple, dit Gellert.

— Bonne idée ! Voyons si nous pouvons dénicher quelque chose qui convienne.

Ils visitèrent la maison, et trouvèrent au rez-de-chaussée un tapis assez raide, de mauvaise qualité, et d'une taille suffisante.

— Nous prendrons la charrette, dit Mauran, et nous la laisserons près du temple. Inutile de traverser toute la ville en portant ce paquet. Gellert, vois si tu peux cacher Hiléro là-dedans de façon commode. Je vais atteler les chevaux.

Il sortit, et Galt et le Rêveur firent quelques essais.

Lil-Hebra se matérialisa entre eux.

Gellert le regarda avec des yeux très durs.

— Tu as bien fait de ne pas te montrer plus tôt. Il y a seulement quelques jours, je crois que je t'aurais tué, et même à présent, je ne t'aime guère !

Le loubre percevait très bien cette colère qui couvait encore comme une braise mal éteinte. Il n'avait nulle intention d'avouer son influence directe sur l'esprit de la fille. La collaboration demeurerait nécessaire. Il biaisa :

— Tu raisonnes mal, Gellert. Je ne suis pas responsable de la mort de Leysanne. Elle a été condamnée à l'instant même où Saulmon l'a vue pour la première fois. Son supplice n'a été avancé que de peu. Encore a-t-elle souffert moins longtemps qu'elle aurait pu.

— Oui bien ! Elle n'aurait pas souffert du tout si j'avais tué l'Archèque sans son aide, et puisque tu pouvais endormir les gardes, nous n'avions pas besoin d'elle.

— Ce que j'ai fait m'a coûté plus que tu crois. Leysanne était indispensable, et c'est par malchance que les choses ont mal tourné.

— La malchance a bon dos, dit Gellert, amer.

En fait, il se croyait seul responsable. Il pensait que Leysanne n'avait accepté d'apporter son aide que pour lui, ce qui motivait la rage démente qui l'avait secoué. À présent, cette tempête s'éloignait.

— Tu n'es pas responsable non plus, Gellert, dit le loubre avec une certaine gentillesse.

— Parlons d'autre chose ! Que nous veux-tu encore ?

— Les derniers détails. Dans le couloir qui mène à l'autel, vous trouverez une petite pièce où sont entreposés des objets et des ornements. Vous pourrez vous y cacher sans trop de risques. Personne, je pense, ne s'y rendra durant la cérémonie. Hiléro, je t'avertirai quand le moment sera venu d'entrer. Dès que tu auras fini de parler, tu verras une boule bleue apparaître au-dessus de ta tête. Ne la regarde surtout pas, et va-t'en au plus vite. J'ai l'intention de faire quelques petits tours pour vous aider. Pour le moment, tout va bien. Allien, le Scienceux, est prêt à tenir ses engagements. Il est prêt aussi à prendre la fuite. Gellert, dis à Mauran de le payer comme convenu, et de ne pas le tuer. Un cadavre traînant dans les couloirs du temple après l'apparition de Beltem ferait mauvais effet. Dans la mesure



du possible, il vaudrait mieux ne pas jouer du couteau. Hiléro, n'oublie pas que tu dois t'occuper de l'exercis.

Le Rêveur agita ses ailes avec agacement.

— Je ne le sais que trop ! Et ça continue à ne pas me plaire.

— Nécessité fait loi, dit le loubre avant de disparaître.

Ils quittèrent la maison avec la charrette, Gellert et Mauran sur la banquette de bois, et Hiléro à l'arrière, roulé dans le tapis. Sa position n'était pas des plus confortables.

La journée promettait d'être belle. Les dernières traînées de brume se dissipaient sur du bleu éclatant, et le soleil chauffait. Les rues étaient animées, les fidèles commençant à se rendre au temple. La Cérémonie durerait longtemps, et débiterait tôt.

Gellert tenait les guides. Mauran, assis près de lui, s'étira. Ses épaules tendaient la toile bleue de la robe. Le capuchon lui dissimulait le visage.

Les chevaux avançaient avec peine dans le flot des charrettes et des passants. Œuvriers, Vales et Marchands portaient des tenues neuves, encore raides d'apprêt. Les femmes avaient orné leurs voiles de couronnes de fleurs.

— Quelle plaie que ce capuchon ! dit Querre à mi-voix. Je transpire là-dessous, et en plus, je crève d'envie de fumer.

— Eh bien, tu t'en passeras ! Les Scienceux ne fument pas, du moins pas en public, et si tu as chaud, pense à Hiléro qui est certainement moins à l'aise que toi.

Le Rêveur, ficelé, était en eau et respirait avec peine, une âcre odeur de poussière vieillie dans les narines. Deux planches de bois, étroites et longues, destinées à maintenir le tapis rigide, lui entraient dans les côtes. Il ralentit le rythme de son souffle, et se décontracta, mais sans chercher à perdre réellement conscience. Ce n'était pas le moment de rêver.

Ils arrivèrent au temple, et le contournèrent pour gagner les dépendances. Gellert arrêta les chevaux sur une petite place calme, et noua les guides. La muraille noire du Domaine de Beltem escaladait le ciel.

Ils attendirent.

Ils n'entreraient qu'après le début de la cérémonie, pour limiter les risques. Quelque temps plus tard, le son d'un gong martelé leur parvint, assourdi par la distance.

Galt et Querre sautèrent à bas de la charrette, et prirent le tapis chacun par un bout. Il était plutôt lourd, mais il convenait tout de même de donner une impression d'aisance. Cela présentait quelques difficultés.

Ils traversèrent la place pour frapper à une porte basse. Elle s'ouvrit.

Ils entrèrent dans un jardin très ordonné, aux allées pavées de rondelles de bois sombre, entre lesquelles poussait une herbe drue.

— Pourquoi ce tapis ? demanda Allien, qui les attendait. Et je croyais que vous deviez être trois.

— Eh bien, nous ne sommes que deux, dit Mauran sèchement, et ne t'inquiète pas du tapis. Il doit servir pour la farce.

Les cils pâles d'Allien papillotaient.

— Bon. Je vais vous conduire. Si nous croisons un Prêtai, baissez la tête, et saluez ainsi. (Il esquissa une manière de petite révérence déférente, et reprit :) Vous ne devez pas parler haut, ni faire de grandes enjambées. Marchez à petits pas, et sans vous hâter. Si quelqu'un nous questionne, je répondrai. Il y a peu de chance que nous rencontrions un Cerdiau, mais, si cela arrivait, mettez un genou à terre, courbez la tête, et attendez pour vous relever qu'il ait disparu.

Ils traversèrent le jardin.

Gellert et Mauran avaient quelque peine à contraindre leurs longues jambes à des pas très mesurés. Ils réglèrent leur allure sur celle d'Allien. Les lèvres du Scienceux frémisèrent sur ses dents de lapin.

*Autant vaut espérer, se dit Mauran, que personne ne nous demandera rien. Cet idiot s'affolerait.*

Gellert pensait exactement la même chose.

Ils passèrent une entrée voûtée, et prirent un couloir dallé de noir aux murailles de pierre blanche, puis en suivirent un second.

Ils commencèrent à croiser des robes bleues. Un Prêtai les fit plonger dans la petite révérence exigée. Querre s'amusait, et, quand il fut passé, ses lèvres se retroussèrent aux coins. Il vit les dents de Galt briller dans une grimace de rire.

Encore des couloirs.

Ils passèrent devant des cuisines très vastes, d'où montaient des odeurs appétissantes. Toute une troupe de Scienceux s'y affairait, ficelés dans de grands tabliers.

Ils suivaient Allien. Le tapis leur tirait les muscles. Hiléro était extrêmement mal à l'aise. On commençait à

ils suivirent Allien. Le tapis leur traia les muscles. Hiléro était extrêmement mal à l'aise. On commençait à entendre des voix qui psalmodiaient.

Un nouveau couloir, toujours dallé de noir, mais aux murs décorés de fresques. Il était pour l'instant complètement désert. Allien s'arrêta.

— Voilà, dit-il à voix basse. La porte qui mène à l'autel est au bout. À présent, moi, je m'en vais. Donne-moi les deulers. J'ai fait ce qui était convenu.

Quelque part, une voix sombre, très sonore, récitait des invocations.

Mauran fouilla sa robe, et en tira une bourse assez lourde. Allien compta rapidement les pièces. Ses prunelles pâles brillaient. Il empocha la bourse, et s'en fut sans même saluer. Ses pas étaient bien loin de l'allure modérée qu'il avait préconisée. Sa robe bleue volait.

— Une belle frousse, dit Querre. Enfin, il nous a bien servis.

Ils trouvèrent rapidement la pièce annoncée par Lil-Hebra. Les tables et les étagères étaient encombrées de coupes, de cruches, de linges brodés et de chandelles. À cheval sur des barres de bois, des robes bleues d'étoffe somptueuse pendaient. Ils déroulèrent le tapis.

— Pas fâché de le poser, dit Galt. J'ai les bras sciés.

Le Rêveur déployait ses ailes, et les agitait.

— Cachons-nous derrière cette table basse, là au fond, dit Querre. Avec toutes ces robes, on ne nous verra pas.

Ils s'installèrent tous trois, serrés les uns contre les autres, assis et adossés au mur. Les robes bleues de Mauran et Gellert couvraient en partie Hiléro.

Des voix chantantes psalmodiaient sur un ton monotone qui berçait un peu.

Querre s'appuyait contre la muraille, les genoux remontés. Il bougea légèrement. La gaine de son couteau, cachée sous la robe, lui entra dans la hanche. Galt tirait les lanières de ses sandales qui lui mordaient les pieds. Le Rêveur respirait très lentement. Il s'interdisait toute pensée, et vidait son esprit.

Le temps passa.

Des sandales claquèrent dans le couloir, et la porte s'ouvrit. Les trois compagnons se tendirent. Une robe bleue entra. Les objets remués tintèrent sur une étagère. Le Scienceux emporta les chandeliers d'argent ciselé, et referma la porte derrière lui. Gellert, Mauran et Hiléro reprirent leur souffle.

Les chants montaient, répondant à une voix sombre et éclatante.

Lil-Hebra apparut sur la table qui les surplombait.

— C'est le moment, Hiléro. Compte quarante battements de cœur, et entre dans le temple.

Il disparut.

Fercis Soule menait pour la première fois une cérémonie en tant qu'Archèque.

Y parvenir lui avait coûté beaucoup d'efforts, et il savourait pleinement son triomphe. Des années de louvoisements, d'intrigues, d'alliances nouées et dénouées, et des deulers versés à pleines mains. Il s'était juré d'obtenir un jour la place de Saulmon Burra, mais n'avait jamais espéré y parvenir si tôt. En quelque sorte, il devait bien des remerciements à celui qui avait cloué Saulmon sur son lit d'une lance. Il était fort intrigué par ce qui avait pu se passer. Burra n'était pas homme à négliger les précautions. Comment, par Beltem, avait-on pu réussir à l'assassiner ? Il lui faudrait veiller très sérieusement à sa propre protection. Devenir Archèque ne présentait pas absolument que des avantages. Les ennemis allaient surgir, et par centaines.

Il leva les bras, et psalmodia une question. Les fidèles répondirent.

Il était grand, pouvait avoir une quarantaine d'années, et l'âge commençait à l'empâter sérieusement. Son crâne rasé luisait. Il avait des yeux gris aux paupières tombantes. Ses prunelles se mouchetaient de vert et de brun.

Il tendit les bras, et commença l'invocation à Beltem.

— Maître, voici que tes enfants t'appellent. Ils aspirent à ta présence, car ils sont seuls et abandonnés.

— Maître, nous t'appelons, chantèrent les fidèles.

— Maître, apparais, et que ta puissance nous courbe.

Une boule d'un bleu étincelant se matérialisa sur l'autel. Elle tournoyait follement, dans un crépitement d'étincelles. Les lignes noires tourbillonnaient.

Les assistants hoquetèrent de surprise. Nul n'en pouvait détacher son regard. Fercis Soule demeurait bras levés, envahi de vertiges.

La boule bleue disparut.

Beltem était là, les ailes largement ouvertes, dans toute la gloire de sa surhumaine beauté.

Il se tenait juste sous sa statue, nu, les bras ouverts, sa peau dorée reflétant la lumière des chandelles.

Ses yeux orange flamboyaient et ses lèvres incurvées avaient une expression sévère.

La foule hurla. Fidèles et Scienceux s'effondraient à genoux. Seul Fercis demeurait debout, les yeux écarquillés, la bouche béante.

— Serviteurs infidèles, tonna Hiléro. Je viens à vous, qui m'avez appelé, non dans la joie, mais dans la colère, car vous déformez mes paroles et mes lois !

L'acoustique du temple était excellente. La voix roulait sous les voûtes, et sonnait jusqu'aux lointaines portes.

L'assistance gémit de terreur. Les Cerdiaux proches de l'autel se recroquevillèrent, le dos courbé.

Fercis ne pouvait croire ce qu'il voyait. Toute sa raison luttait contre cette apparition insensée, et, malgré lui, une peur ancestrale le faisait trembler. Il bégaya :

— Maître...

— Mauvais Suivant, tonitrua Hiléro. Tu guides les miens sur de faux chemins. Regarde-moi !

Les paupières demeuraient baissées sur les yeux mouchetés.

— Regarde-moi, répéta Hiléro, d'une voix tonnante.

C'était un ordre irrésistible. Fercis plongea dans le flamboiement orangé.

Le Rêveur entra dans des yeux piquetés de taches vertes et brunes.

L'expérience faite avec le petit voleur ne l'avait nullement préparé à ce qu'il rencontra. Le mal à l'état pur, dévorant et exultant. Un maelström de terrifiante noirceur engloutissait Hiléro. Il lutta. Le noir l'aspirait, le vidait. Il sentait son être se dissoudre.

Il ne savait pas que les fidèles, affolés, voyaient ses ailes s'étendre, et battre avec fureur.

Il frappa. Une lance orange perça le noir, et le força à reculer. Il frappa de nouveau. Les éclairs flamboyants se succédaient, attaquant le cœur du tourbillon sombre.

On aurait bien étonné le Rêveur en lui disant que, d'une certaine façon, il livrait un combat aussi dur que tous ceux qu'avaient pu soutenir Gellert ou Mauran. Il luttait pour sa vie.

Le noir tourbillonnait, s'enflait, se rétractait, s'allongeait en tentacules putrides. Hiléro le trouait de flèches ardentes. L'orange atteignait l'obscurité, y ouvrant des déchirures, et elle régressait.

Un dernier coup, d'une fulgurante violence.

La noirceur disparut.

Fercis pliait les genoux, les yeux exorbités, la bouche grimaçante. Une langue épaisse et bavante surgissait de ses lèvres.

Hiléro repliait un peu ses ailes trop déployées. Il aspira lentement trois fois. Il frémissait imperceptiblement.

Les fidèles ne voyaient que la splendeur d'une beauté surnaturelle, et ils geignaient de terreur. Durant la lutte, qu'ils avaient prise pour une manifestation de fureur divine, certains s'étaient évanouis.

Le Rêveur clama :

— Ainsi pèsera ma colère sur ceux qui me servent mal. Et j'ai guidé la main qui a frappé Saulmon Burra, car je ne suis pas tel que l'on m'a décrit. (Les Cerdiaux tremblaient, repliés sur eux-mêmes, le dos bossu.) Écoutez ma voix, car je ne parlerai pas deux fois, et vous sentirez le poids de mon déplaisir... Je n'aime pas la souffrance, elle m'offense gravement. Les cages devront être détruites, et la torture supprimée... Le Serpent du temple ne sera plus nourri de chair humaine... Les Marqués sont aussi mes enfants, et vous n'avez pas, à mes yeux, plus d'importance qu'ils en ont. Les Enceintes seront ouvertes... (Entre chaque ordre, Hiléro marquait une pause. Sa voix musicale et sonore emplissait le temple.) Je n'aime pas les conquêtes. Ceux qui m'aiment doivent venir à moi librement. Acherra sera libérée, et les troupes rentreront à Prove... Toute foi est permise, car il y a plus de dieux que vous pouvez croire, et je n'en suis pas jaloux... Vous me servirez dans la douceur. Je goûte la joie de mes enfants, et non leur peine. (Il appela :) Denan Aumigel ! (Un gros homme tassé sur lui-même releva une tête effarée, aux bajoues tremblotantes. Ses yeux s'écarquillaient d'effolement.) Tu seras le nouvel Archèque ! Guide les miens sur le chemin de mon choix.

Le Cerdiau ne parvint pas à murmurer distinctement « Oui, Maître », tant ses dents claquaient.

Sur la tête d'Hiléro, la boule bleue se matérialisa. Elle dansa follement, puis disparut.

Beltem n'était plus là.

\* \* \*

Gellert, Mauran et Hiléro attendirent un bon mois avant de reprendre la route d'Acherra. Prove-la-ville bouillonnait.

Les gens se groupaient dans la rue pour parler. Marchés, boutiques, tavernes retentissaient du nom de Beltem. On ne parlait que de l'apparition. Ceux qui y avaient assisté étaient assiégés par des questionneurs. Ils oubliaient la terreur ressentie pour prendre des poses avantageuses, se rengorgeaient, et discouraient avec beaucoup plus de

mouvements de bras que les Proviens avaient coutume d'en faire.

Dans l'ensemble, la nouvelle était fort bien accueillie. L'idée d'un dieu moins féroce plaisait bien. Car qui peut être sûr de ne jamais se retrouver dans la cage ?

Galt et Querre s'amusaient. Ils passaient une bonne part de leur temps au *Renard rouge*, se promenaient en ville pour écouter les conversations ou franchissaient les Portes pour aller galoper tout le jour. À l'occasion, ils braconnaient.

Hiléro rêvait. Son esprit, blessé durant le combat, se remettait difficilement. Mais, curieusement, il n'éprouvait nul remords du meurtre de Fercis. Des consciences d'une telle noirceur devaient être détruites, si l'on voulait un jour voir régner le bien.

Un soir, au *Renard rouge*, Marjale demanda à Mauran :

— Toi qui ne crois pas aux dieux, que penses-tu de cette histoire de Beltem ?

— Oh, mais j'y crois, dit Querre d'un ton convaincu. Les Coldiens n'ont pas de dieux, mais ils peuvent parfaitement exister pour d'autres.

Une imperceptible trace de gaieté étirait un peu plus ses yeux bridés, et remontait les coins de sa bouche. Marjale le connaissait assez pour la déceler. Elle rejeta ses cheveux en arrière avec humeur.

— Tu te moques de moi ! Je voudrais bien savoir ce que tu caches, Mauran.

— Je ne cache rien, mon cœur. Tu nourris d'injustes soupçons à mon égard.

Mais ses yeux riaient toujours.

Ils quittèrent Prove-la-ville au début d'août.

Un orage menaçant rugissait dans un ciel de plomb déchiré d'éclairs.

Les chevaux couchaient les oreilles, énervés, et Mauran les retenait à pleins bras. Gellert fumait une clémentine, la tête appuyée sur la bâche. Le tonnerre roulait en échos prolongés. Un craquement fendit le ciel sur des entrailles éblouissantes. Des taches sombres larges comme un deuler apparurent sur la route poussiéreuse. La pluie arrivait.

— Ça va pisser comme d'une fontaine, dit Mauran. Passe-moi le manteau, et rentre sous la bâche. Inutile que nous soyons deux à nous faire tremper.

Gellert se mit à l'abri. Comme à l'aller, Hiléro était de nouveau dissimulé sous un drap, et entortillé de bandelettes. Il ne convenait pas que Beltem apparût de nouveau, voyageant dans des conditions bien peu divines.

— Les courriers auront eu le temps de claironner la nouvelle dans les coins les plus reculés, à présent, lui dit Galt.

— Oui. Et le règne de Beltem le doux va s'installer partout, du moins je l'espère. Je pense que nous aurons la paix.

Ils l'eurent, et le voyage de retour fut sans histoires.

Assise devant son miroir, Urraque se coiffait.

Elle fredonnait en fixant ses nattes en couronne à l'aide d'épingles d'os. Ses cheveux fraîchement lavés s'échappaient en petits frisons. Elle avait l'air rajeunie, les yeux brillants, et la bouche remontée par un demi-sourire.

Eller Prove quitterait Acherra dans trois jours.

Manifestement, ce qui se passait ne plaisait pas au gros. Il ne devait pas croire beaucoup en Beltem. Il avait lutté pied à pied, refusant d'obéir aux ordres du nouvel Archêque, et en discutant chaque point. Des lettres s'échangeaient. Jamais tant de courriers n'avaient fait la navette entre Acherra et Prove. Le gros était d'une humeur d'aupard. Il rugissait, et faisait punir les soldats pour des vétilles. Urraque l'évitait autant que possible. Finalement, Eller avait dû s'incliner. Denan Aumigel avait plus de puissance que lui. L'une après l'autre, les troupes avaient quitté Acherra et regagné Prove. Le gros avait tenu bon jusqu'au dernier instant. Il repartait enfin, avec l'arrière-garde, une centaine d'hommes demeurés au Domaine.

Urraque avait déjà fait préparer les édits qui annulaient tous les ordres de Prove, et ouvraient les prisons et le quartier Ralode. Elle les ferait placarder dans la matinée.

Elle se sentait légère comme une femme libérée d'une montagne qui l'écrasait. Elle puisa dans un petit pot, et passa un doigt enduit de pommade rouge sur ses lèvres et ses pommettes. Combien de temps qu'elle n'avait plus pensé à son visage ? Des yeux brun-roux, vifs et gais comme ceux d'une jeune fille la regardaient dans la glace.

Elle se leva pour aller jusqu'à la fenêtre ouverte. Des traînées grises commençaient à voiler le bleu éclatant du ciel, et un peu de vent agitait l'eucale. Un gris assourdi teignait peu à peu ses feuilles étroites. Bientôt l'automne, et peut-être de la pluie avant le soir. Pour le moment, la chaleur montait de la végétation recuite, et les insectes stridulaient avec rage. Les buissons de colhinte fleurissaient d'un orange exacerbé. Leur parfum poivré et chaud éteignait jusqu'à la fragrance de l'eucale, et envahissait tout.

Urraque souriait rêveusement. Tout allait bien au Domaine. Les enfants... Augier avait de nouveau l'insouciance et la gaieté qui conviennent à un garçon de son âge. Il grandissait de jour en jour. Les méchants plis qui pinçaient les lèvres d'Aimegarde disparaissaient ; elle réapprenait à sourire. Hittise avait perdu son air buté. Elle échapperait au gros ; au final, il n'avait jamais osé la prendre de force, et il partait. La jeune fille riait tout le jour. Elle semblait à présent amoureuse d'un jeune Ambassadeur ivalien venu en Acherra pour des contrats à passer. Un beau garçon, du reste. Heureuse jeunesse... Comme cela passe trop vite !

Un petit coup à la porte, et Mate entra en coup de vent, son gros visage réjoui tout agité, des mèches de cheveux s'échappant comme d'habitude de son chignon.

— Madame Urraque ! Augier danse dans sa chambre. Il dit qu'il a mis de côté un panier de tomates pourries pour les lancer sur Eller quand il passera les portes ! Et messier Haumerune n'essaie nullement de le calmer. Il ne fait que rire, en disant qu'il a lui aussi très envie d'envoyer des tomates sur le gros !

Urraque riait.

— Calme-toi, Mate. Je parlerai à Augier. Mais je ne peux guère lui en vouloir parce que c'est une envie que je partage.

— Madame, je disais pour dire, et parce que cela ne se peut, mais moi aussi je jetterais volontiers des choses pourries sur le gros !

Mate relevait son large menton avec une expression vindicative.

— Il s'en va, cria Urraque, Mate, il s'en va, ils s'en vont tous ! Je ne peux pas le croire. Je pourrais m'envoler. Comment Gellert a-t-il réussi cela ? Je n'osais plus espérer. Je lui donnerai ce qu'il voudra de mes biens, quand il rentrera, et je couvrirai Mauran Querre d'or, et j'amnistierai tous les Rançonneurs, et ils auront aussi une bourse bien garnie, ils l'ont bien méritée, et ce Rêveur pourra puiser dans mes coffres, ou je doterai la communauté de Vallière, s'il préfère cela.

Urrique parlait avec une exaltation de joie, transportée, rayonnante. Le large visage de Mate s'épanouissait d'aise.

— Ah, madame ! Ne plus les avoir sur le dos ! C'est un tel soulagement !

— J'espère bien, dit Urrique avec ferveur, ne plus revoir ces chasubles bleues de ma vie. Dès qu'Alémi aura regagné son temple, je ferai faire une cérémonie de remerciements.

Elle joignit les mains pour les porter à son front, et Mate fit de même.

\* \* \*

Samber passa les portes du Domaine Acherra. Les gardes au Serpent doré tenaient toujours l'entrée, mais plus pour bien longtemps. Sachant cela, Haumerune pouvait supporter de les voir sans être étouffé par la haine. Malgré tout, lorsqu'il les croisa, quelque chose de très sauvage lui serra le gosier. Il les aurait aussi bien tués tous, lui qui se croyait parvenu à la sagesse.

Il revenait du quartier Ralode.

Il s'y était rendu dès l'ouverture des portes, soucieux de ses amis. Heureusement, il n'avait pas permis à Aura de l'accompagner. Elle était aveugle, mais ses doigts voyaient, et son premier geste aurait été de toucher les siens.

Il faudrait la préparer doucement à ce que lui-même venait de rencontrer. Des êtres humains réduits à une totale misère physique et morale.

Il revoyait Bort. Des os trouant un sac de peau d'un bleu pâli. Les marques noires en forme de feuilles de trèfle semblaient elles-mêmes devenues grises. Et ce visage ! Une tête de mort dont seuls les yeux sombres vivaient encore.

Bort avait gardé son sens de l'humour et son courage, et il refusait de s'étendre sur ses malheurs, mais sa faiblesse absolue en disait plus long que des paroles. Il pouvait à peine se déplacer.

Lusan était mort durant l'hiver, d'un refroidissement, et faute de remèdes, Prove refusant toutes drogues soignantes à l'Enceinte. Délise, l'amie d'Aura, avait à présent l'aspect d'une vieille aux dents branlantes. Et toujours cette terrifiante maigreur. La chair avait fondu, et les articulations saillaient. Et ce regard, atone, éteint.

Bort avait gardé de la vie dans ses yeux, mais pas Délise.

Les Marqués demeuraient bien peu nombreux. Samber savait qu'Aura pleurerait pendant des jours. Et comment la consoler ? Il lui venait des envies de saigner Eller comme un porc. Chance merci, Saulmon Burra avait payé ! La justice existait peut-être tout de même.

Dans le couloir des appartements d'Urrique, il croisa Rosalde, ses cheveux blonds moussant sur ses épaules.

— Tu as l'air bien sombre, Samber !

Il raconta ce qui motivait sa tristesse. Les yeux verts flambèrent d'indignation.

— Quelle pitié ! Il faudrait jeter aux chiens tous ces Proviens ! Je tâcherai de consoler Aura.

— Je t'en remercie.

Il savait qu'Aura aimait bien la blonde. Lui-même l'appréciait. Une amie sûre, sur qui on pouvait s'appuyer.

— Tout de même, dit-elle, ils s'en vont ! Gellert a réussi un joli tour. J'ai hâte qu'il revienne. Je grille de curiosité.

Mais il y avait un peu plus que de la curiosité dans les prunelles vertes. Une expression d'attente, pas très définissable. Samber se demandait si Rosalde connaissait ses propres sentiments.

Ils se quittèrent.

Samber reculait le moment d'aller voir Aura. Il entra dans sa chambre, et vit Sil-Leyo qui l'attendait, roulé sur le lit. Le loubre lui avait rendu visite assez souvent, et l'avait relativement tenu au courant du déroulement des opérations.

De temps à autre, ils parlaient.

Haumerune avait vite réalisé qu'il rencontrait une intelligence mille fois plus aiguisée que la sienne, ce qui lui causait une certaine gêne. Il avait eu plusieurs fois l'impression d'être un enfant balbutiant en face d'un adulte formé, et il en résultait une sensation très déplaisante d'infériorité.

Sil-Leyo ouvrait ses yeux jaunes.

— Mais non, Samber, tu n'es pas stupide. Je suis seulement bien plus âgé que toi, et ne te désole pas, les Marqués iront bien, à présent.

— Certes, dit Samber, mais Eller va s'en retourner, bouffi de graisse et de santé, en laissant derrière lui tout le mal qu'il a fait. C'est injuste !

— Oh, Gellert va s'en occuper, je pense. Nous avons tout prévu, y compris le fait qu'Eller pourrait devenir gênant à force d'incrédulité. Son fils aîné Bernant est un timoré, qui n'a pas, et de loin, l'envergure de son père. Cela arrive souvent, tu sais, aux enfants de parents trop dominateurs. Bernant est falot, influencable. Nous le dirigerons à

arrive souvent, tu sais, aux enfants de parents trop dominateurs. Demain est laid, influençable. Nous le dirigions à notre guise.

— Il y a longtemps que je sais que tu lis dans les pensées, mais peux-tu aussi les influencer à ton gré ?

— Cela dépend. Chez certains êtres, très bien. Avec d'autres, c'est plus difficile, voire impossible.

— Ainsi, dit Samber, vous avez joué avec nous comme il vous plaisait. Ce n'est pas une idée très agréable.

— Très peu, Samber, vraiment très peu, et seulement pour des choses que vous étiez déjà prêts à accepter. Nous n'aurions jamais pu forcer Gellert ou Mauran à agir contre leur gré, ni même Hiléro.

— Pour Hiléro, dit ironiquement Samber, je ne sais, mais je vois d'ici comment Galt ou Querre réagirait en apprenant que vous les avez manipulés.

— Ils ne l'ont pas été, ou à peine une fois ou deux. Ce n'était pas nécessaire, ils s'arrangeaient très bien sans nous.

— Je n'en doute pas. L'île de Colde fait du courage une vertu essentielle, et de bien se battre une nécessité. Ses enfants sont solides, et ne savent pas renoncer, sinon ils ne seraient pas coldiens. Vous ne pouviez pas mieux tomber.

— Oh, nous avons sélectionné Gellert depuis le début, et lorsque tu as eu ton accident, nous avons tout de suite pensé à Mauran. J'ai un peu soufflé sur ses pensées pour lui suggérer que le voyage à Prove pourrait être amusant. Ça n'a pas été bien difficile, il y était tout prêt.

— Tout de même, si vous disposiez d'une telle puissance, qu'aviez-vous besoin de nous faire agir à votre place ? Tu sembles oublier que c'est moi qui devais accompagner Galt à Prove, et non Mauran. Je n'ai pas grande joie à penser que je n'avais pas pris cette décision moi-même.

— Je ne t'ai poussé en rien, Samber. Tu n'es pas non plus influençable. Je t'ai seulement aidé à trier tes idées, lorsque tu as vu Hiléro.

— Mais pourquoi, à la fin, pourquoi ?

— Allons, je crois que je te dois quelques explications. Nous avons violé tant de règles depuis le début de cette affaire qu'en transgresser une de plus ne sera pas un bien grand mal. Mais je te demande ta parole de tout garder pour toi, et de ne jamais faire part à quiconque de ce que je vais t'apprendre, même pas à Aura.

— Est-ce un si grand secret ? Mais je te la donne. Je sécherai de dépit si tu ne me renseignes pas. C'est dit. Je n'en parlerai à personne. Jamais.

— Eh bien, voilà...

\* \* \*

Gellert, Mauran et Rauri étaient adossés à la margelle usée du puits des ruines Estéhaulan. Ils parlaient avec passion, et leurs éclats de voix résonnaient dans l'air calme. Une douzaine de Rançonneurs étaient éparpillés dans la clairière. Un dale rôtiissait sur des braises, et Souber tournait la broche. Il penchait sur la viande odorante sa tête couronnée d'un nid de cheveux blonds feutrés. L'aupard sommeillait, la tête sur ses pattes, mais, de temps à autre, une fente verte s'ouvrait entre ses paupières.

Il y avait eu des cris, des exclamations joyeuses, des bourrades pour les retrouvailles. Rauri avait chassé d'un coup de poing très amical tout l'air des poumons de Gellert, et coupé le souffle de Mauran de la même façon. Ses yeux opaques, ordinairement indéchiffrables, réussissaient à exprimer de la joie. Rouge avait frotté son museau sur les jambes de Galt, et presque renversé Querre par de grandes démonstrations d'affection.

— Je t'aiderais si je le pouvais, Gellert, dit pour la dixième fois Mauran. J'ai eu les renseignements, et je sais exactement quel jour et à quel endroit ils passeront. Mais ils seront plus de cent, et nous ne sommes même pas vingt. C'est impossible !

Et, pour la dixième fois, Galt répéta de la même voix sombre et entêtée :

— Je veux Eller !

— Je te comprends très bien, Gellert. J'ai tué pour des dettes bien moindres que la tienne, mais il faut te résigner. À quoi bon jouer pour perdre à coup sûr ? Les chances sont trop inégales. Nous ne pouvons pas les vaincre.

— Mauran, j'ai encore le dos qui me brûle. Si je le laisse en vie, ça ne s'éteindra jamais.

Querre réalisait très bien la force de cette haine qui poussait Gellert. Il capitula.

— Bon. Nous le ferons à deux. On peut peut-être l'avoir d'une flèche et d'assez loin, mais c'est miser bien cher, et je ne demanderai pas à mes hommes de nous suivre. Leurs raisons ne sont pas les tiennes.

— Quant à cela, mes raisons ne sont pas les tiennes non plus. Je le ferai seul.

Mauran regardait les yeux gris qui noircissaient. Il réprima une bonne dose d'exaspération et demanda :

— Je suppose que tu me laisserais tomber si le problème était inverse ?

— Est-ce que tu essaies de m'insulter ?

— J'essaie seulement de faire comprendre à ta tête de bourrique pourquoi je vais t'accompagner.

Depuis un moment, Rauri ne les écoutait plus. Il réfléchissait, et ses paupières plissées battaient ses yeux bombés.

— Je crois que j'ai une idée, dit-il.

— Quelle idée ? demanda Mauran.

— Les fronges.

— Les fronges ?

— Oui. Tu sais qu'ils me comprennent. Je crois qu'ils lisent mes pensées. C'est comme ça que j'ai commencé, avec eux. Quelqu'un m'avait dit qu'on pouvait faire alliance, alors j'ai mis de la viande, d'abord très loin, puis de plus en plus près. Je pensais « Ami, ami ». Ils ne m'ont jamais piqué, puis j'ai demandé des choses plus compliquées, et ils l'ont toujours fait, exactement comme je le voulais. Ils aiment beaucoup le miel, ils pillent les ruches, parfois. Si je leur en offre une bonne quantité...

— Tu crois que c'est possible ? demanda Galt.

— Il peut toujours essayer, dit Querre. Avec les fronges, nous pourrions venir à bout d'une armée bien plus importante que celle qui accompagnera Eller. Ils sont bien deux ou trois cents, dans le nid. Et c'est vrai qu'ils font toujours ce que veut Rauri.

— Est-ce qu'ils te répondent ? demanda Gellert au Scarabe.

— Je pense que oui, mais c'est moi qui ne comprends pas. Tu te souviens de la bête chagrin ? Cette pensée informe, et si bizarre, eh bien, c'est comme cela avec les fronges, mais bien plus étrange. Je ne peux rien saisir. Mais l'accord fonctionne, non ?

— On verra bien, dit Mauran. Et si ça marche, le gros est à toi, Gellert.

Les Rançonneurs attendaient sur les hauteurs du défilé de Gautre. Un nuage d'insectes noirs flottait autour d'eux. Les fronges se posaient, s'envolaient, leurs ailes étincelantes brassant furieusement l'air. Rauri en était si couvert qu'on ne voyait plus sa peau brun-rouge. Tous les hommes avaient des insectes dans les cheveux ou sur le corps, et réprimaient l'impulsion qui les poussait à se débarrasser d'une claque du grouillement des minces pattes griffues. Mauran secoua la tête pour chasser un fronge qui s'installait sur son nez, et Gellert fit de même pour déloger celui qui s'obstinait à s'introduire dans son oreille. Des alliés encombrants, mais, chance merci, le temps était beau à souhait, et ils étaient là. S'il avait plu, les fronges seraient demeurés au nid. Il n'avait pas été possible de prendre les chevaux. Le seul bruit des ailes vibrantes les rendait fous de terreur.

Les hommes attendaient depuis de la matinée. Normalement, Eller et sa troupe s'engageraient dans le défilé à la mi-jour, ou à peu près.

Le lieu était bien choisi. Attaqués par les insectes, les Proviens seraient coincés sans possibilité de fuite par les hautes murailles escarpées du défilé. Des buissons épineux s'accrochaient dans les anfractuosités de la roche rouge sombre. Gellert voyait au-dessous de lui une touffe de sagelle d'un bleu éclatant qui lui rappelait les tenues proviennes. Il demanda à Rauri :

— Tu es sûr qu'ils ne piqueront pas Eller ? Je le veux vivant !

— Cesse de te tracasser. Tu le leur as bien montré, non ? Ils n'y toucheront pas.

Galt revit la séance où il avait pensé sans cesse au gros, redessinant son image, cheveux roux, bajoues, yeux verts, et panse rebondie, comme s'il tentait de peindre de mémoire un portrait très fidèle. Les fronges l'enveloppaient, dansant et tourbillonnant, tandis qu'il recréait Eller point par point dans les moindres détails.

Cela avait duré assez longtemps.

Restait à espérer que le dessin mental se traduirait pour les fronges suivant leur propre mode d'expression, sans doute peu semblable à celui des hommes.

Mauran guettait un eucale dont le très haut bouquet de branches terminales se dressait au-dessus de la forêt proche. Une tache écarlate qui s'agitait apparut dans le bleu grisé des feuilles.

— Les voilà, dit-il, Souber nous fait signe.

Les hommes engagèrent des flèches à leurs arcs, mais c'était presque inutile. Les insectes feraient tout le travail.

Gellert contenait difficilement son impatience. Il surveillait la route poussiéreuse, à la sortie de la forêt.

Vint le bruit des sabots d'une troupe nombreuse, et les premiers soldats s'engagèrent dans le défilé. Ils chevauchaient en bon ordre, par rangs de cinq, la lance au poing, et les Offciers séparaient les groupes. Le soleil brillait sur les chasubles bleues, faisait luire le Serpent doré, et allumait les armes et les cottes de mailles de reflets étincelants. Eller parut, au centre, entouré de ses Suivants.

Les yeux de Gellert se rétrécirent, et devinrent noirs. Quelque chose bougea un peu dans sa joue. Lorsque tous



les Proviens se furent engagés dans la passe, Rauri pensa fortement « *Attaque, Attaque* » et Mauran leva le bras. Des flèches sifflèrent.

Les insectes s'envolèrent d'un seul bloc, puis s'étalèrent en nuage étiré.

Les chevaux des soldats bleus devinrent fous. Ils hennirent furieusement, se cabrèrent, battant l'air de leurs sabots, désarçonnant leurs cavaliers qui s'écroulaient avec fracas. En un instant, la confusion fut à son comble. Les hommes piqués se convulsaient brièvement, et mouraient. Les Proviens hurlaient de terreur, et les chevaux répondaient en une cascade de hennissements aigres. Les flèches des Rançonneurs ne servaient pas à grand-chose ; elles ne perçaient que des hommes déjà virtuellement morts.

Galt ne quittait pas le gros des yeux.

Prove avait failli être désarçonné, puis il avait mis pied à terre. À présent, il ne bougeait plus, mais demeurait debout, au milieu de ses Suivants agonisants. Il avait lâché la bride de sa bête, qui menaçait de lui briser le crâne en frappant de ses antérieurs. Gellert pouvait voir le bouillonnement des fronges autour des cheveux roux.

Peu à peu, les chevaux s'enfuyaient dans une galopade effrénée. Les fronges dansaient toujours, mais il ne restait rien de vivant, hormis le gros, qui ne remuait pas plus qu'une souche.

Un sourire découvrit les dents de Gellert. Mauran, qui le regardait, pensa qu'Eller aurait peu de sujets de joie dans le futur.

Les premiers charros apparurent, tournoyant dans le ciel limpide.

Ils ramenèrent Prove, dépouillé de ses armes et de sa cote de mailles, et les mains liées dans le dos, aux ruines Estéhaulan.

Le gros tâchait de faire bonne contenance, mais il ne semblait guère apprécier la marche à pied. Souber s'amusa à le faire courir, en le lardant de la pointe de son couteau. Eller l'injuria avec beaucoup de vigueur. Manifestement, le gros n'était pas lâche. Il tenait assez bien le coup.

Il s'affala contre la margelle du puits, haletant, le visage cramoisi et en sueur. Ses yeux verts étincelaient de rage. Rouge grognait, et Mauran le calma. Il s'amusait de voir le regard d'Eller et celui de l'aupard si semblables.

Gellert contemplait l'ennemi pris au piège.

Il le tenait à sa merci, et le traiterait à sa guise. Il pouvait l'égorger sans plus attendre, ou le donner aux Rançonneurs qui le tortureraient longtemps. Il avait cru le désirer, et pensait le faire fouetter à mort, mais ce n'était plus ce qu'il voulait. En regardant ces yeux verts pleins de rage, et ces bajoues empourprées, il ne ressentait plus qu'un intense besoin de le tuer lui-même, de ses mains nues, et il n'aurait de paix avant d'avoir satisfait cette envie féroce.

Il dit d'une voix lente :

— Je vais t'offrir un choix que tu ne m'as pas laissé. Tu peux te battre contre moi, sans armes, ou mourir d'une mort très lente et très pénible.

Eller se releva. Il regardait Galt, les yeux plissés, et demanda :

— Et si je te tue ?

— Ils te tueront, mais sans souffrance.

Le gros observait pensivement les Rançonneurs.

— Quelle garantie ai-je ?

Gellert sourit brièvement.

— Aucune. À moins que Mauran veuille te donner sa parole.

— Je pense que tu es fou, Gellert, dit Querre, mais si c'est vraiment ce que tu veux, je la donnerai.

Eller évalua les yeux gelés de Mauran, puis il revint au regard gris de Galt. Perdu pour perdu, autant valait tuer ce chien d'abord. Il dit :

— Que le grand à la cicatrice donne sa parole, et je me battraï.

— Bien que je ne le fasse pas avec plaisir, dit Mauran d'un ton peu amène, je te la donne. Et je ne te conseille pas d'en douter. Mais mes hommes m'en voudront. Ils espéraient bien jouer avec toi.

Gellert déboucla sa ceinture, et la donna à Rauri, puis il retira sa chemise. Il dit à Mauran :

— Détache-le.

Querre passa derrière Prove pour trancher les liens.

Le gros frictionnait ses poignets engourdis. Il se déshabilla. Il avait un torse massif, taché de son, tout en bourrelets, et marqué d'une croix de poils roux.

Malgré sa graisse, Eller était rapide.

Il attaqua très soudainement. Gellert esquiva de justesse un coup à assommer un bœuf, et riposta. Il comprit très vite que le gros ne serait pas facile à abattre. Il y avait du muscle sous cet amas de chair, et Prove se défendait bien.

Ils échangèrent des coups très violents, puis roulèrent à terre, enlacés. Ils se battaient avec la rage de deux fauves qui se disputent la suprématie. Chaque coup visait à tuer. Mais Gellert prenait plaisir à la résistance de l'adversaire, alors que Prove s'en irritait.

Ils parcoururent la clairière en tous sens, frappant, encaissant, tombant et se relevant, le visage saignant et les poings écorchés. Ils s'étreignaient, se dégageaient.

Les Rançonneurs encourageaient Galt, et couvraient Prove d'injures variées, mais les deux combattants ne s'en souciaient nullement. Ils luttèrent en silence, emportés par la même haine farouche, et un désir de meurtre qui leur faisait oublier tout le reste, et les rendait insensibles aux coups reçus.

Mauran s'inquiétait.

Il n'était plus tellement sûr de la victoire de Galt, qui venait de se libérer à grand-peine d'une étreinte qui lui écrasait les côtes en enfonçant ses pouces dans les yeux de l'adversaire. Le gros n'avait que trop de ressources. Ce fou de Gellert ! Qu'avait-il besoin de laisser sa chance à cette charogne ?

Mauran n'aimait pas Eller. Il l'aimerait considérablement moins si les choses tournaient mal. Il regrettait la parole donnée, et se demandait si ce serait y manquer gravement que d'ouvrir le ventre du gros pour qu'il n'ait tout de même pas une mort trop aisée. Galt avait dit « sans souffrance ». Oui bien... Il ne ferait pas torturer Prove, mais il envisageait sans trop de déplaisir ce qu'il considérait comme une menue tricherie.

Rauri lui empoigna le bras. Le Scarabe hurla une injure, et sa bouche sans lèvres claqua de rage.

Gellert venait de se faire acculer sur la margelle du puits, et le gros le renversait en arrière, tentant de lui briser les reins. Galt se dégagea d'un coup de genou, et le frappa à la volée sur la tempe. Eller décrocha, étourdi.

Gellert prit l'avantage.

Sa graisse jouait tout de même un tour à Prove, il s'essouffait. Il reculait, reculait encore. Galt le poursuivit tout autour de la clairière, lui martelant le visage jusqu'à le transformer en pulpe sanglante. Le gros tombait, et Gellert le relevait en l'empoignant par les cheveux pour frapper encore. Les coups de Prove devenaient sans force, et n'atteignaient plus leur but.

Galt le coinça contre un tronc de pin, et noua ses deux mains autour du cou massif.

Il l'étrangla en prenant tout son temps.

Cinq ou six fois, il relâcha un peu l'étreinte de ses doigts pour laisser passer l'air. Le gros bâillait comme un poisson tiré de l'eau. Il se débattait faiblement, avec de petits mouvements mous.

Gellert lui enfonçait son genou dans le ventre, et serrait, les doigts incrustés dans la chair grasse. Il n'avait jamais pris autant de plaisir à tuer.

Il le lâcha, et recula d'un pas. Eller s'affalait, les yeux exorbités, une langue épaisse et violacée jaillit hors de la bouche. Gellert souriait. Il se sentait extraordinairement soulagé.

\* \* \*

Les Rançonneurs regagnaient Acherra-la-ville. Mauran venait de décider de dissoudre la bande. Urraque avait fait d'eux tous des hommes riches, et le rançonnement ne l'amusa plus tellement. Il appréciait la variété dans l'action. Il pensait se ranger pour un temps, et voir venir.

Rauri boudait un peu, serrant sa bouche sans lèvres. Il n'était pas autrement content. La vie libre dans les bois lui avait plu. Il avait toujours eu les villes en horreur. Il se voyait bien mal installé dans une maison, et vivant de ses rentes. Querre lui avait proposé de reprendre la bande à son compte, mais il avait refusé. Les derniers mois lui avaient permis de constater qu'il aimait peu commander, et préférait suivre. Sans Mauran, l'aventure serait moins drôle, et, de plus, la plupart des Rançonneurs ne songeaient pour le moment qu'à profiter de la vie en dépensant au plus vite leur nouvelle fortune. Rauri se demandait ce qu'il allait faire de son existence, et ne savait trop que désirer.

Gellert se posait la même question. Reprendrait-il son service chez Urraque ? Il craignait de le trouver à présent fort monotone. Il balançait, hésitant, sans voir de solution immédiate.

Il rêvassait, bercé par le pas de son cheval. Il avait plu durant la nuit, et la forêt était emperlée d'eau. Les eucalies grisonnaient, les pins luisaient, vert sombre, et les chenels s'éclaboussaient de roux. Leur chaude couleur lui rappela un joli visage au teint crémeux, aux yeux de miel, et dont la chevelure cuivrée avait cette teinte exacte d'or roussi. De toute sa vie, il n'oublierait Leysanne, mais ce souvenir était à présent sans poison. Il pouvait y songer, avec une douceur teintée d'amertume, et le chasser à sa guise.

Il effaça les longs yeux miellés, pour les remplacer par le regard vert de Rosalde. Il reverrait la blonde avec beaucoup de plaisir. Il l'avait toujours bien aimée. Et quelle bonne partenaire pour l'amour.

\* \* \*

Hiléro avait repris sa vie paisible à Vallière.

Il s'occupait à l'occasion du jardin, communiquait avec ses camarades, leurs esprits exactement accordés, et rêvait. Il pensait assez souvent à Gellert et Mauran. Ils avaient promis de lui rendre visite quelquefois, et il se réjouissait à l'idée de les revoir de temps à autre. Il n'aurait jamais cru pouvoir éprouver une telle amitié pour des hommes ne faisant pas partie de la communauté. L'aventure l'avait marqué plus qu'il le pensait, et, certains jours, il s'étonnait de regretter un peu cette époque mouvementée.

Il s'éveilla d'un rêve extraordinaire.

Il avait survolé un cataclysme gigantesque. Le monde craquait de toutes parts comme un fruit trop mûr. Des jaillissements de rocs embrasés montaient jusqu'au ciel, la lave brûlante s'étalait en grumeaux bouillonnants ; des continents s'engloutissaient, d'autres naissaient, des océans se déversaient en rugissant dans des abîmes de flammes, et des archipels de feu surgissaient de l'eau écumante.

Des villes immenses, analogues à celle visitée dans un précédent rêve, s'anéantissaient en cascades de pierres fragmentées, et des êtres fous d'horreur couraient en tous sens, secoués comme de dérisoires fourmis par la botte d'un géant. Tout s'embrasait, s'écroulait, éclatait, dans un fracas démentiel.

Hiléro avait encore cette fureur rugissante dans les oreilles, et de l'écarlate au fond des yeux. Une tache bleue passa sur ce rouge flamboyant, et il découvrit Lil-Hebra au pied du lit.

— Tu viens de voir le Jour des Flammes, Hiléro.

— Je le supposais, mais qu'était-ce, exactement ?

— Une catastrophe géologique. Je veux dire, à l'échelle de ton monde. Ta terre s'est craquelée comme une écorce qui éclate sous la pression intérieure, et tous les volcans se sont réveillés à la fois. Votre civilisation a disparu, et ce qui subsistait en partie, vous-mêmes, votre faune et votre flore, avez beaucoup changé, suivant les archives que nous avons pu retrouver de votre passé. Je ne pourrais pas t'en expliquer les raisons, parce que beaucoup de concepts n'existent pas dans ta langue, ni même dans ton esprit, et tu ne me comprendrais pas. Mais je peux te dire : vous avez régressé, les survivants ont dû repartir à zéro. Votre monde était autrefois bien différent, et beaucoup plus évolué.

L'idée de cette évolution n'atteignait pas réellement Hiléro, et Lil-Hebra fit défiler des images très incroyables. Un monde surpeuplé au-delà du possible, des villes, des villes et encore des villes, s'entremêlant et se rejoignant. Peu de végétation, confinée dans quelques réserves, peuplées d'une faune raréfiée. Les arbres ou les animaux, rien ne correspondait réellement au connu.

Le Rêveur vit des machines énigmatiques et démesurées qui accomplissaient des travaux dont il ne pouvait pénétrer le sens. Il s'envola dans le ciel, à bord d'un engin luisant comme de l'argent. La paisible lune ronde s'enfla pour devenir une surface plate. Il prit pied sur un sol gris et chaotique. Une très étonnante armure gonflée l'enserrait, et il était devenu trop léger pour contrôler ses mouvements. Dans un ciel de soie noire brillait une autre sphère, tachée d'ocre, de bleu-vert et de blanc.

Il cria. Tout le dépassait, l'affolait.

Il revint dans sa chambre. Ses ailes frémissaient spasmodiquement.

Les yeux jaunes de Lil-Hebra clignaient. Hiléro dit :

— Ça ne pouvait pas être ainsi ! C'est fou !

— C'était ainsi, Hiléro. Et j'ai promis de répondre à tes questions. Pose-les !

Le Rêveur respirait lentement. Ses ailes dorées s'immobilisèrent.

— Que sont les loubres, Lil-Hebra ?

— Une autre race. Tu as vu que la lune est un monde, elle aussi. Les mondes sont innombrables dans l'immensité du ciel, et beaucoup sont habités. Le mien est très très lointain, tu ne pourrais jamais évaluer correctement cette distance.

Hiléro appréhendait bien difficilement cette idée d'autres mondes, mais il avait vu la lune perdre sa rotondité pour devenir plane.

— Que faites-vous, alors, chez nous ?

— Imagine des marins, qui sillonnent les mers pour découvrir des îles nouvelles. Qu'un accident irréparable survienne à leur vaisseau, et ils seront contraints d'aborder l'une de ces îles, et d'y demeurer. Nous avons été ces marins, parcourant le ciel et non l'eau, et un accident sans remède nous a forcés à chercher refuge sur ton monde, sans pouvoir repartir.

Le Rêveur se passionnait pour ces révélations. D'autres mondes, une autre race. Une idée si nouvelle et si étonnante était bien difficile à accepter totalement. Il demanda :

— Mais ne pouvez-vous espérer du secours de ceux qui sont demeurés chez vous ?

mais ne pouvez-vous espérer du secours de ceux qui sont demeurés chez vous ?

— L'appareil qui nous permettait de communiquer était lui aussi irrémédiablement détruit. Nous avons envoyé l'équivalent d'une bouteille à la mer. Il se peut qu'elle atteigne un jour un monde habité, et où la science sera suffisante pour que le message soit déchiffré. Il se peut aussi que la bouteille danse éternellement dans les vagues du ciel, ou s'échoue sur un rivage désert. Alors nous serons naufragés pour toujours.

Hiléro pouvait presque toucher la tristesse de Lil-Hebra. Et, comme toujours lorsqu'il sentait le chagrin chez un être, il eut envie de le consoler.

— Tu ne peux pas m'aider, Hiléro, bien que j'apprécie ta bonne intention. Les Rêveurs ne sont pas mauvais, aux yeux mentaux, mais vous en êtes encore aux balbutiements de l'enfance, alors que notre race a atteint le stade de la communication absolue. Je te laisserai entrer dans mon esprit, à présent, si tu le désires, mais je te préviens que tu risques de trouver l'expérience désagréable.

Le Rêveur se souvenait de la barrière, dans les yeux jaunes, et un sentiment très déplaisant d'infériorité s'emparait de lui. Il préféra refuser. Il redoutait ce qu'il pourrait découvrir.

— Je ne le désire pas. Parle-moi plutôt de ton monde.

Lil-Hebra fit flotter une sphère azurée dans un ciel de suie. La sphère grandit, se tacha de violet et de blanc bleuté. Elle grandit et grandit encore, puis devient un rivage de sable rose ombré de bleu. Les vagues écumantes étaient pourprées, et le ciel lilas. Un grand soleil blanc chauffait.

Puis Hiléro vit une forêt aux tonalités indigo et prune, à la végétation luxuriante et désordonnée. Des lianes fleuries de bleu-vert escaladaient des troncs violacés.

Il vit une nuit de soie noire, des étoiles aux configurations inconnues, et trois petites lunes multicolores.

Il vit des déserts de sable rosé, des prairies bleues, des animaux incroyables. Une manière d'araignée géante et écarlate mâchait paisiblement l'herbe juteuse.

Il vit un grand carnivore à l'allure souple d'aupard, au pelage couleur de mûre semé de macules rouge clair. Dès tiges à coupelles jaillissaient de ses oreilles arrondies.

Il vit une ville, tout en bulles de verre irisé, piquetée de parcs et de jardins bleus. Il vit des loubres, puis des êtres assez semblables aux hommes.

Deux bras, deux jambes, une manière de nez aplati, une bouche ressemblant un peu à celle des Scarabes, trois yeux verticaux sans pupilles violets, et une aigrette d'antennes plumeuses sur le front. Leur peau était d'un bleu de ciel pâissant.

— Ceux-là partagent notre monde, dit Lil-Hebra. Certains d'entre eux nous accompagnaient dans notre voyage, mais, parce qu'ils vous ressemblent, ils étaient vulnérables à vos maladies. À cause de la destruction de certains appareils essentiels dans le vaisseau, nous n'avons pas pu les protéger comme il aurait fallu, et une épidémie les a tous tués. Pour nous, ce fut une catastrophe bien plus grande que la perte du navire.

— Pourquoi ?

— Parce que nous dépendions totalement de ces êtres qui s'appellent les L'Vall pour survivre, et que leur disparition nous condamnait. Vois-tu, notre nourriture n'est pas la même que la vôtre. Nous subsistons grâce aux émotions de cette autre race. Leur joie nous remplit de force, mais leur peine nous est un poison, c'est pourquoi nous veillons au bonheur des L'Vall, et tout le monde s'en trouve bien. Eux morts, nous devons mourir aussi, faute de pouvoir recharger notre énergie, exactement comme tu mourrais si tu étais privé de toute alimentation.

Le Rêveur ouvrait tout grands ses yeux orange.

— Mais, dit-il, vous n'êtes pas morts.

— Non, mais nous avons dû transgresser une règle essentielle. Nos lois nous interdisent absolument de nous faire connaître des habitants d'un autre monde, surtout s'ils n'ont pas atteint un degré de sagesse et de science suffisant.

— Veux-tu dire que c'est nous qui avons remplacé ces L'Vall ? Que vous vous nourrissez de nous, à présent ?

— N'en sois pas si horrifié, Hiléro. Nous ne vous prenons rien. Tu vois cela comme si nous étions des mangeurs de chair humaine, et tu te trompes. Ce qui nous alimente ne vous prive nullement, et je t'ai dit que nous veillons à maintenir heureuse la race avec laquelle nous vivons. L'accord est bénéfique pour tous.

— Je crois que je comprends, à présent, pourquoi vous nous avez aidés.

— Lorsque nous avons débarqué, nous avons choisi un lieu très désert, pour respecter la loi. Après l'accident, notre vaisseau pouvait encore effectuer un très petit voyage, comme une charrette à la roue brisée roule encore un instant sur la vitesse acquise avant de s'effondrer dans le fossé. Nous savions pour l'avoir visité que ton monde pourrait nous convenir. Mais les L'Vall disparus, un autre problème se posait, outre celui de la loi. Nous pouvions vivre de vos émotions comme de celles des L'Vall, mais ton monde est encore très primitif, Hiléro, et très sauvage. Je t'ai dit que la peine nous empoisonnait. Nous pouvons fermer notre esprit aux petites douleurs, mais une très grande

souffrance, morale et surtout physique, parce que alors des ondes émises sont si intenses qu'elles nous frappent comme autant de couteaux, peut nous tuer. La plupart des terres habitées par les hommes ne nous auraient pas permis de survivre. Nous avons choisi Acherra parce que la vie y était plus douce, et plus civilisée. Durant un temps, les choses ont marché assez bien, puis il y a eu cette guerre, et la venue des Proviens a tout remis en question.

— Les cages, dit le Rêveur. Elles pouvaient vous tuer.

— Elles ont effectivement tué un de nos jeunes, malgré nos précautions. Ils sont bien plus vulnérables que les adultes. Alors nous avons dû transgresser une autre loi impérative : ne jamais intervenir dans les affaires des habitants d'un monde. Nous y étions absolument contraints, mais même ainsi, cela nous sera reproché si nous devons un jour être secourus. Nous passerons en jugement, et d'aucuns diront que nous aurions dû choisir la mort, et non la survie à ce prix. Mais cette décision a été mûrement pesée et réfléchie, et prise d'un accord commun.

— C'est pourquoi, dit Hiléro, vous borniez vos interventions au strict minimum. Vous auriez pu nous fournir des armes très puissantes, je pense.

Les moustaches du loubre remuèrent. Il sembla rire.

— Tu es loin d'être sot, Hiléro, et je le savais déjà. En effet, nous ne sommes intervenus que lorsque ça devenait absolument nécessaire, et le moins possible.

Heureusement, je n'ai eu à agir directement qu'une fois, pour libérer Gellert et Mauran. J'avais été choisi pour vous accompagner à Prove, parce que je suis en quelque sorte un infirme. Mes sens sont bien moins aiguisés que ceux des loubres en général. Je supporte mieux les ondes douleur, mais j'ai aussi plus de mal à m'alimenter. Toutefois, j'étais seul à pouvoir résister en terre provienne. Il est vrai qu'en Acherra, les miens n'étaient guère plus en meilleure posture. Ils devaient se déplacer sans cesse, et ne pouvaient plus s'alimenter que partiellement. Cela posait beaucoup de problèmes, surtout pour nos jeunes. Heureusement, ils sont peu nombreux, nous nous reproduisons rarement.

— Tu as libéré Gellert et Mauran des mains de l'Archèque, mais tu n'as rien fait la première fois, lorsqu'ils ont été pris lors de la Fête Foline. N'as-tu pas pensé que tout était perdu aussi, à ce moment-là ?

— Je surveillais les choses de très près. Tes deux compagnons ne pouvaient pas sortir sans aide du piège tendu par Saulmon, alors que la prison du temple laissait une ou deux possibilités. Je me suis borné à aider Mauran lorsqu'il a bu la drogue en lui envoyant des images « danger » associées aux couleurs. Il s'en est très bien tiré. Il a une grande force de résistance. J'ai aussi un peu suggestionné le moins rigide des deux Prêtais qui l'interrogeaient pour le pousser à le relâcher. Un des deux hommes sauf, l'autre pouvait au besoin être sacrifié sans trop compromettre la réalisation du plan, mais j'ai tout de même aidé Gellert en lui suggérant que le souterrain où gîtait la bête lui permettrait de s'évader.

Les ailes du Rêveur s'entrouvrirent, et ses yeux orange s'emplirent de réprobation.

— Tu l'aurais laissé mourir ! Tu pouvais tuer le Serpent, ou l'endormir comme tu l'as fait pour les gardes.

— Tu avais pourtant compris, Hiléro, que je ne devais pas intervenir, sauf pour l'indispensable, et tu es blessé parce qu'il s'agit de ton ami. Gellert et Mauran servaient pour le plan, ainsi que toi-même, et rien de plus.

L'intelligence d'Hiléro pouvait admettre cette explication, mais pas ses sentiments.

— Allons, calme-toi, dit le loubre. Je vais tout de même me justifier, et seulement pour ton apaisement. Je ne pouvais pas endormir le Serpent, parce qu'il faut un minimum d'intelligence pour que l'emprise hypnotique puisse agir. Les animaux n'y sont pas sensibles. Et je t'ai déjà dit que je ne pouvais absolument pas tuer. Nous n'avons jamais eu à développer cette réaction de violence qui vous vient si naturellement, à vous les hommes, et aussi aux L'Vall. Devant le danger, nous disparaissions, et rien n'est assez rapide pour nous atteindre. Le meurtre ne fait pas partie de notre conditionnement. De plus, nous ressentirions si fort l'agonie de la victime qu'il est plus que probable que cette expérience nous tuerait.

Hiléro comprenait assez bien. Parce qu'il pouvait lui-même entrer dans les esprits, le meurtre lui faisait horreur. L'angoisse de toute mort a une telle puissance...

— C'est bien cela, Hiléro, mais tu es tout de même capable de tuer, malgré ta répugnance, parce que la violence fait partie de ton héritage, alors qu'elle nous est totalement étrangère. Notre seule réaction de défense est la fuite.

— Justement, explique-moi un peu comment tu disparaissais ainsi.

— Je ne peux pas le faire en détail, tu ne me suivrais pas. Disons que je sépare les infiniment petits qui composent mon corps, et que je les réunis ensuite. Je peux faire ainsi un saut, et me déplacer instantanément, mais pas très loin en une seule fois. Je pourrais couvrir au maximum la moitié de la distance qui nous sépare d'Acherra-la-ville, par exemple. Si je désire aller plus loin, je dois recommencer, encore et encore.

— Mais ne pourrais-tu faire ainsi ces sauts successifs dans le ciel, et regagner ton monde ?

Lil-Hebra riait de tout son museau bref de félin.

— Rien ne peut exister dans le ciel, Hiléro. À partir d'une certaine hauteur, il n'y a plus d'air, et j'ai besoin d'air pour vivre, tout comme toi. Et je t'ai parlé d'un monde très lointain, mais tu ne réalises absolument pas. Imagine qu'un homme marche toute sa vie, d'Acherra à Prove, et de Prove en Acherra, sans prendre un instant de repos. À la fin de son existence, il n'aurait couvert que l'équivalent d'une très infime partie de la route qui mène à ma terre. Un peu comme s'il s'était contenté de faire une courte promenade dans son jardin.

— Je ne peux pas imaginer cela, dit le Rêveur. C'est délirant ! Ta vie est-elle si longue que tu puisses toi-même parcourir cette route, même dans un vaisseau rapide ?

— Nos vies sont très longues, mais celles des L'Vall ne dépassent pas tellement la tienne, bien qu'ils puissent durer le temps de quatre ou cinq de tes générations. Non, Hiléro, nous voyageons très très vite, mais je ne peux rien t'expliquer, tu comprendrais encore bien moins.

— La tête me tourne, il faudrait que je réfléchisse à tout cela calmement.

— Plus d'autres questions, Hiléro ?

— Oh si, mais pas maintenant. Ne pourrais-tu revenir une autre fois ? Je ne peux pas assimiler toutes ces choses d'un seul coup.

— J'ai promis de répondre à tes questions, et nous tenons toujours nos promesses. Je reviendrai si tu le désires, mais je dois te demander de ne parler de ceci à quiconque, et je veux ta parole. Parce que j'ai aussi violé la loi en te renseignant.

Les yeux orange du Rêveur s'inquiétèrent.

— Je ne pourrai rien cacher à ceux de la communauté.

— Je le sais, et certains Rêveurs connaissent déjà cette histoire. Cela ne compte pas, ils sont assez sages pour tout garder pour eux. Mais tu ne dois pas en parler à ceux qui ne savent pas lire dans les esprits. Même pas à Gellert ou Mauran.

— Pourquoi en parlerais-je ? Personne ne me croirait.

\* \* \*

Gellert et Mauran passèrent les portes d'Acherra-la-ville à l'aube pour aller chasser dans la forêt Mauraze. Les deux hommes se voyaient très souvent. Querre avait acheté une demeure proche de l'Enceinte Ralode. De temps à autre, Rauri venait s'y installer pour un séjour plus ou moins long, mais il était présentement absent.

L'aupard les accompagnait, les précédant ou les suivant d'un trot souple, les muscles jouant sous sa peau rougeâtre. Le cheval de Galt n'appréciait pas trop ce voisinage, et il couchait les oreilles et dansait un peu de nervosité.

— Mauran, dit Gellert, je crois que je vais quitter Acherra. Je n'ai plus guère de goût à être Suivant, et le service me pèse. Je m'ennuie à hurler au Conseil, et il me vient des envies de tailler dans ces défilés d'abrutis qui viennent se plaindre pour des vétilles.

— Et où iras-tu ?

— Je ne sais pas encore. J'y pense.

Querre souriait de biais.

— Pour tout te dire, frère, je m'ennuie aussi comme un rat mort. J'ai même songé à reprendre le rançonnage.

— Tu ferais bien de la peine à Urrique, dit Gellert en riant. Elle n'oserait jamais te faire jeter en prison, et encore bien moins te pendre. Tu la mettrais en grand ennui !

— À dire vrai, le rançonnage ne me tente plus tellement. Je préférerais quelque chose de neuf. Cherchons un peu, frère, que pourrions-nous faire de divertissant ?

# LIVRE SECOND

## OFFREN

Gellert Galt et Mauran Querre suivaient, enchaînés, la longue route qui va du port de Leyl à Zeyla-Raub, la capitale de la terre d'Offren.

Pour l'instant, ils n'étaient pas au mieux de leur forme.

Suants, barbus, assoiffés et crasseux, brûlés de soleil et infestés de poux. Il y avait longtemps qu'ils ne portaient plus qu'une culotte empoissée de sueur et passablement déguenillée. La chaîne à larges mailles leur cerclait la taille, rejoignait les poignets en une courbe lâche qui laissait un peu d'aisance, et descendait jusqu'aux chevilles, quelle accouplait.

Elle était plutôt lourde à porter.

Ils étaient tous deux de grande taille, et dépassaient d'une tête la file des esclaves, composée principalement de Merkits. Pour être nés dans l'île de Colde, ils présentaient dans la forme du visage une analogie raciale : pommettes saillantes, et paupières bridées.

Gellert avait trente et un ans, des cheveux blond foncé à peine cuivré, et des yeux gris ; Mauran trois ans de plus, des prunelles bleues froides et pâles et des cheveux noirs. Une cicatrice mince lui coupait la joue de la tempe à la mâchoire.

En quinze jours de voyage, ils avaient accumulé contre Abiro, le Marchand merkit qui menait la caravane, une rancune tenace qui leur faisait des yeux très sauvages lorsqu'il passait.

La première journée, leurs pieds nus avaient laissé du sang sur toutes les pierres du chemin.

Le deuxième jour, au matin, Abiro houspilla Gellert qui avançait avec bien peu d'enthousiasme. Il se fit copieusement insulter et priva le captif d'eau pour la journée. À la halte de la mi-jour, Mauran partagea sa ration avec son camarade.

Ce genre d'entraide étant strictement interdit, il reçut pour cela vingt coups de calde à la halte du soir, ce qui n'était une partie de plaisir ni pendant la séance, ni après.

La baguette noire, coupée à un buisson sur le bord du chemin et écorcée, exsudait un suc extrêmement corrosif.

La nuit venue, Mauran était bien incapable de s'endormir. Son dos cuisait comme s'il avait été couché sur des braises. Gellert bavarda avec lui presque jusqu'au matin.

Deux jours plus tard, Querre décrivit à Abiro ce qu'il pensait lui faire subir s'il en avait l'occasion, dans un langage très imagé, et fut privé d'eau à son tour.

Les captifs accrochaient à leur chaîne un gobelet d'écorce de luégua que les gardes emplissaient d'eau aux haltes.

À la mi-jour, Gellert offrit à son compagnon la moitié exacte de ce gobelet, et goûta le soir aux joies de la baguette de calde.

Mauran veilla avec lui une grande partie de la nuit. L'histoire se renouvela trois fois, puis Gellert reçut les coups sur la plante des pieds.

Au matin, il titubait sur la piste, et Mauran lui prit un bras pour le passer sur ses épaules. Galt protesta :

— Laisse, j'y arriverai bien. Tu vas encore te faire punir, et nous n'en sortirons jamais.

— Oui bien ! Ce Marchand pourri ne va pas se servir de nous comme d'un tapis où essuyer ses pieds. Je ferai ce qui me plaît, même si je dois en crever !

— Si je peux un jour poser la main dessus, dit Gellert d'un ton de rage froide, je lui donnerai quelques occasions de grandes joies !

Mauran avait les yeux réduits à deux fentes glacées.

— Tu n'es pas, et de loin, assez naturellement cruel. Je te jure qu'il éprouvera des joies bien plus grandes si c'est dans mes pattes qu'il tombe !

Ils avançaient sur la route de sable.



Pour avoir vécu en Acherra, ils pensaient connaître la chaleur, mais ce soleil-la dépassait les bornes du possible. Il dévorait. Tout était fournaise, sable jaune, cailloux, buissons de caldes. De temps à autre, ils croisaient un telpier aux branches noires, sans feuilles, offrant des fleurs en coupe, charnues et orangées. Peu de vie animale. À l'occasion, une guélase traversait la route en bonds désordonnés. Longues pattes, longues oreilles, fourrure beige et nez frémissant. Mais les charros suivaient la file des esclaves, comme s'ils sentaient leur épuisement et la possibilité d'une mort prochaine.

Ils avaient pour cela de très bonnes raisons. La piste se jalonnait de squelettes blanchis.

Abiro remonta la caravane, monté sur une très belle jument noire à corne et crinière grises.

Pour un Merkit, il était plutôt grand. La peau très brune, les yeux noirs, des cheveux sombres en anneaux bouclés et un nez fin mais un peu courbe. Il portait une robe de laine blanche flottante, et semblait ne jamais transpirer.

Il croisa les deux compagnons, Gellert appuyé sur Mauran, et rencontra des yeux gris et des yeux bleus gelés qui lui promettaient mille supplices.

Il soupira. Ces deux cahels entêtés ne seraient pas dressés avant d'être morts, et il ne tenait pas à les tuer. Il pensait pouvoir en tirer un bon prix en les vendant comme Lutteurs au Distral du Suellan. Il les avait du reste achetés assez cher à un Ecumeur, dans cette intention.

À quoi bon les faire battre une nouvelle fois ? Ce châtiment restait valable pour l'exemple, mais, pour l'exemple, autant aurait valu fouetter un tronc d'arbre. Ni l'un ni l'autre ne faisait entendre fût-ce un soupir, et, lorsqu'on les détachait, l'éclat sauvage de leurs yeux disait assez qu'ils étaient loin d'être matés.

Il décida de les mettre à demi-ration d'eau pour le reste du voyage. Ils étaient assez solides pour le supporter, et la soif les calmerait peut-être un peu.

Des Coldiens. Il en avait eu deux ou trois fois dans sa caravane, et il se demandait s'il continuerait à en prendre, malgré le profit. Une race indomptable. L'Écumeur qui avait pris ces deux-là en mer sur un navire marchand disait qu'ils se battaient comme des Dirzz, et c'était plus que probablement vrai.

Abiro pressa sa jument des genoux pour la mettre au trot.

La longue file des esclaves serpentait, encadrée par les gardes chevauchant, lances aux poings. Les hommes étaient demi-nus, suants, écorchés, et leurs chaînes tintaient.

Abiro regardait ses compatriotes avec presque de l'affection. De bons Merkits, dociles, faciles à mener, et qu'il n'était pour ainsi dire pas nécessaire de punir. Il n'en leva pas moins son nerf de bœuf pour frapper un vieux qui traînait.

L'homme tomba sur les genoux avec un cri rauque, et reprit la route en se hâtant.

Gellert posa son pied déchiré sur un caillou coupant, et jura. Il pesa plus fort sur les épaules de son compagnon. Pour lui changer les idées, Mauran interrogea :

— Je me demande ce que devient Rauri ?

Gellert rit un peu.

— J'imagine que les petits moutards de ce gros Marchand doivent avoir bien des distractions !

Le Scarabe les avait accompagnés lors de leur voyage. Tous trois s'ennuyaient en Acherra, et avaient eu envie de visiter la terre d'Offren.

Alors qu'ils arrivaient en vue des côtes, deux voiliers agiles et souples comme des loups avaient attaqué la lourde barge marchande qui les transportait.

Gellert, Mauran et Rauri s'étaient si bien battus que le chef des Écumeurs avait fini par les faire piéger dans un filet.

Ils furent vendus à Abiro et prirent la route de Zeyla-Raub, mais, le premier jour du voyage, alors qu'ils avaient à peine passé les remparts du port de Leyl, la caravane croisa la litière d'un très riche et gras Marchand.

Les Scarabes étaient les plus rares des Marqués, et l'homme n'en avait jamais vu jusqu'alors. Il entama immédiatement avec Abiro un âpre marchandage.

Il voulait Rauri, pour, disait-il, distraire ses enfants.

Cette perspective fit virer la peau brun-rouge du Scarabe à l'olive mûre. Ses énormes yeux bombés, ordinairement indéchiffrables, réussirent à exprimer un maximum d'indignation, et sa bouche sans lèvres claqua de fureur.

Malgré la tristesse de la séparation, Galt et Querre n'avaient pu s'empêcher de rire. L'idée de voir Rauri transformé en nourrice était des plus plaisantes.

Ils échangèrent quelques « la chance t'accompagne » et le Scarabe s'en retourna vers Leyl, derrière la litière du Marchand

Abiro avait pensé vendre le Marqué au Distral en même temps que les deux autres, mais il venait d'en obtenir un prix tout à fait intéressant, et se trouvait fort satisfait de la transaction.

À la halte de la mi-jour, Gellert et Mauran ne reçurent qu'une demi-ration d'eau, de même qu'à la halte du soir.

— Cette charogne d'Abiro a décidé de nous avoir par la soif, dit Querre.

Galt reposait avec délice ses pieds saignants.

— À tout prendre, je crois que j'aime encore mieux ça que la baguette de calde.

Mauran pesa la chose et dit qu'en effet c'était peut-être préférable, mais ils changèrent d'avis avant deux jours.

La privation d'eau les rendait à demi fous.

Ils firent le reste du voyage dans un délire de soif, de chaleur, tombant et se relevant, poudrés de sable de la tête aux pieds, les épaules écorchées par le nerf de bœuf des gardes qui s'abattait à chaque instant, et si enragés de haine qu'Abiro regardait malgré lui ailleurs en rencontrant leurs yeux.

La route s'allongeait entre les dunes sableuses, interminable, et le soleil brûlait dans un ciel d'un bleu intense.

Les charros suivaient la caravane en petits groupes piaillants. Ils étaient noirs, brillants, menus, et armés d'un bec démesuré.

Les outres de peau, arrimées sur le dos des cahels, qui contenaient la réserve d'eau, se vidaient, puis se remplissaient aux puits. Les bêtes beiges à longues pattes grêles avançaient placidement, en mâchonnant rêveusement leurs mors. Les larges sabots plats laissaient des traces rondes dans le sable. Ils avaient des têtes à naseaux très courts, tronqués, et de longues oreilles retombantes, fendues en deux, qui flottaient comme des rubans.

Trois jours avant d'atteindre Zeyla-Raub, Abiro remit les Coldiens à une ration d'eau normale, et même un peu plus abondante que de coutume. Il convenait qu'ils fussent en bonne forme pour la vente. Il espérait bien tirer quatre cents léires de chacun d'eux. Le Distral était toujours à l'affût d'hommes solides, capables de distraire le Suellan qui aimait les combats de Lutteurs. Abiro pensait bien que ces deux-là feraient l'affaire.

Gellert et Mauran avaient repris toute leur agressivité.

En arrivant sur les remparts qui se découpaient sur le ciel, ils virent qu'ils s'ornaient d'une série de pieux de fer abondamment garnis de têtes coupées.

Sur une plate-forme ronde, trois hommes cloués par les paumes à des croix de bois séchaient au soleil. Deux semblaient morts, à demi rongés par les charros qui les enveloppaient d'un nuage flottant. Le troisième bougeait encore faiblement. Les becs aigus lui avaient déjà sucé les yeux.

— Tu voulais des aventures, mon frère, dit Gellert, mi-figue mi-raisin, j'espère que te voilà servi !

Mauran haussa les épaules.

— Tu en voulais autant que moi. Messier s'ennuyait du Conseil d'Acherra, si je me souviens bien. Et chance et malchance finissent toujours par s'équilibrer à peu près. Tu verras que nous nous en sortirons très bien.

— Oui bien ! Entre nous, mon frère, le coin n'a pas l'air des plus accueillants.

— Cesse de râler, tu verras bien de quoi demain sera fait.

Les esclaves passaient les portes de Zeyla-Raub, ce qui prit assez longtemps, car les gardes comptèrent soigneusement les hommes enchaînés, puis emmenèrent Abiro pour faire contrôler et signer ses listes.

Il s'agissait là d'Offriens, plus grands, la peau moins sombre et plus cuivrée, et le nez plus droit que les Merkits. Ils portaient la tenue des hommes du Suellan, une robe flottante vert sombre marquée sur la poitrine d'un griffel écarlate aux ailes étendues. La plupart avaient des cheveux châtain clair et des yeux roux, mais on voyait aussi des prunelles pâles et des chevelures blondes.

Offriens et Merkits se partageaient la terre d'Offren. Les seconds légèrement méprisés par les premiers, qui tenaient en main les postes de commande. Le Suellan était offrien.

Abiro revint, accompagné d'un Kéman. Les deux hommes échangèrent quelques phrases, puis le Marchand remonta en selle.

La caravane s'ébranla, et entra dans la ville.

Des rues étroites, souvent couvertes d'une galerie de pierre ajourée. Des maisons en cubes, d'un blanc éblouissant qui renvoyait le soleil, à petites fenêtres grillagées. Leurs toits plats s'étaient en terrasse. Çà et là, des stores de toile dont les vives couleurs se délavaient à la lumière. Des bourges escaladaient les murailles, tordant leurs branches ligneuses. Ils s'épanouissaient en grappes de fleurs écarlates ou pourpréses et répandaient un puissant parfum de miel.

La caravane se frayait un passage à travers une foule nombreuse, bruyante et agitée.

Robes blanches des Marchands, robes vertes des hommes du Suellan, draperies bleues retenues aux épaules par des agrafes d'argent des Méchas. draperies noires des Bergers. courtes tuniques grises des Esclaves.

Les femmes portaient des soies glissantes ou des cotonnades très colorées, bordées de galons brodés. Elles jacassaient avec des voix aiguës, suivies à l'occasion d'esclaves chargés de paniers de paille tressée.

Beaucoup de mendiants, accompagnés d'enfants geignards, et qui réclamaient l'aumône pour l'amour d'Ayel, le Dieu sombre d'Offren.

Galt et Querre examinaient tout avec un maximum de curiosité.

Ils traversèrent le quartier des Orfèvres, où des hommes travaillaient en plein air à ciseler des plateaux d'argent, d'or ou de cuivre, à tailler et polir des pierres précieuses à l'aide d'une petite meule qu'ils actionnaient du pied. Quartier des Potiers : des mains rapides pétrissant et modelant l'argile. Quartier des Tailleurs : des doigts actifs assemblant robes et riches tissus de soie, brodant, cousant des galons ornementés.

Ils entrèrent dans le quartier des Rôtisseurs, et salivèrent, car Abiro économisait volontiers sur la nourriture.

Hommes et femmes mangeaient debout, leurs écuelles posées sur des banquettes de pierre scellées aux murs, à bonne hauteur. Ragoûts épicés odorants, riz fumant et safrané, graines de gil éclatées au feu, légumes frits, et viandes grillées sur la braise.

Mauran tendit des doigts adroits et chipa deux côtelettes qui jutaient sur un gril. Ils dévorèrent la viande parfumée en se brûlant les mains et la bouche, puis payèrent cela de cinq ou six coups de nerf de bœuf chacun, un garde merkit trop proche s'étant tout de même aperçu du larcin. Ils ne trouvèrent pas la viande trop chère. Ils n'avaient rien avalé d'aussi plaisant depuis bien longtemps.

Ils suivirent les rues plus larges d'un quartier résidentiel bordées de cauldias. Comme en Acherra, les belles demeures s'ouvraient sur des cours ou jardins intérieurs.

Ils passèrent devant le temple d'Ayel, une merveille de mosaïques étincelantes, de grilles en dentelles d'or, et de marbre porime.

Au centre de la place, deux hommes écartelés, liés à des pieux fichés en terre, agonisaient en geignant, le cou pris dans un lacet de cuir qui avait été mouillé, et rétrécissait en séchant.

Les passants les croisaient avec indifférence, sans même les regarder.

— Crois-tu toujours, demanda ironiquement Galt, que nous nous en sortirons très bien ?

— Et pourquoi pas ? Mais il vaudrait mieux éviter d'encourir la rancune du Suellan. J'ai comme l'impression qu'il doit avoir la dent dure !

Le soir tomba avec une soudaineté brutale. Le ciel de soie sombre s'alluma d'étoiles fourmillantes.

Abiro fit entrer sa troupe dans un carvan dont il loua entièrement l'une des vastes salles. Les esclaves purent s'allonger sur les dalles usées et eurent droit à un gobelet d'eau, des bribes de poissons secs pétrifiés de sel, et une galette de gil.

— Ça ne vaut pas la viande de tantôt, dit Gellert. Il mâchait péniblement la galette plus dure que brique.

Mauran suçà quelques brins de poissons en bloc de sel coagulé, en envoya le reste à l'autre bout de la pièce d'un geste rageur.

— Trop salé pour moi. Mais si je pince cet Abiro, il regrettera d'être né !

La fatigue les endormit très profondément, en dépit des puces qui pullulaient dans les fentes des dalles.

Elles y vivaient du reste en fort bonne intelligence avec d'innombrables punaises. Les deux engeances s'entendaient pour piquer dur.

À l'aube, ils étaient réveillés par le nerf de bœuf des gardes.

Le vaste marché aux esclaves qui se tenait ce jour sur la place Seyram n'était pas à bien grande distance du carvan, et ils y arrivèrent très tôt.

Toute la matinée, Abiro vendit ses Merkits, luttant âprement pour chaque leïre. Les acheteurs marchandait durant des éternités.

Un groupe choisi parmi les plus résistants fut vendu à un Maître de mines, et partit pour les carrières de porime en rechignant et geignant de terreur.

Gellert et Mauran restaient à l'écart de l'estrade de vente.

Abiro avait bien l'intention d'attendre le passage du Distral pour les lui proposer. Personne ne lui en donnerait aussi cher. Il refusa l'offre d'un Boiseur qui les voulait pour l'écorçage et l'abattage des luéguas.

Les uns après les autres, ou parfois groupés, les esclaves défilaient sur les estrades de bois. Les Marchands vantaient leurs captifs à grands cris, et les chalands en discutaient interminablement le prix. Ils palpaient, tâtaient, ouvraient des bouches pour en examiner les dents, et trouvaient le sujet invariablement trop vieux ou trop jeune. Trop faible, il ne travaillerait pas assez ; trop fort, il mangerait trop. Les Marchands piaillaient d'indignation. Le plus surprenant était que les affaires finissaient tout de même par se conclure.

Galt et Querre virent vendre sur une estrade toute proche un groupe de femmes, dont une fille d'à peine quinze

ans, ravissante et effarouchée.

Le gras Suivant qui l'acheta l'avait tripotée longuement, défaisant le voile de coton qui la couvrait, pinçant les seins orgueilleux de jeunesse, tâtant le ventre souple, et enfonçant ses doigts entre les longues jambes brunes pour vérifier l'état de sa virginité. L'enfant ouvrait des yeux fascinés d'oiseau piégé par un serpent.

Elle suivit le gros tas qui l'emmenait avec docilité.

— Quelle pitié, dit Gellert. Une chair aussi fraîche pour une pareille charogne !

— Oui bien ! J'y aurais goûté de bon gré, je commence à avoir assez faim !

Peu avant la mi-jour, Mamor le Distral arriva, entouré d'une garde d'Offriens armés. Abiro se précipita à sa rencontre. Il se jeta à terre dans un salut obséquieux, à genoux, le dos rond et le nez dans la poussière, puis se releva, un sourire épanoui sur les lèvres.

Mamor pouvait avoir une quarantaine d'années, peut-être un peu plus. Un Offrien de grande taille, sans un pouce de graisse, et très musclé. Cheveux châtain cuivré, yeux verts mouchetés de brun très enfoncés dans les orbites, et nez droit assez long. Il portait la robe verte des hommes du Suellan, mais d'une somptueuse soie de Chauron, et le griffel écarlate s'entrelaçait de fils d'or. Une ceinture en peau de trigone aux menues écailles pourprées cerclait sa taille, et le glaive court qui y pendait avait une poignée d'or ouvragée ornée d'un énorme joyau.

— Ser Mamor, dit Abiro, en s'inclinant avec déférence, j'ai gardé pour toi deux Coldiens. Je pense que tu seras intéressé.

Les gardes faisaient monter Galt et Querre sur l'estrade, et Mamor s'approcha. Il observa longuement les deux hommes, évalua un regard gris et un regard bleu qui le défiaient avec un maximum d'insolence, et grimpa lestement sur l'estrade pour les examiner de plus près.

Il palpa des muscles durs, voulut ouvrir la bouche du brun pour voir sa mâchoire et faillit se faire trancher les doigts.

— Est-ce que je suis un cheval ? Si tu veux voir mes dents, regarde-les !

Mauran retroussa les lèvres en une grimace assez effrayante, qui découvrit des dents éclatantes dans son visage bronzé.

Mamor ne semblait pas autrement troublé. Il dit à Abiro :

— Tu ne les as pas brisés. Très bien. Je n'aurais que faire de chiffes molles. Combien en veux-tu ?

Un marchandage fort âpre s'engagea, qui traîna en longueur. Finalement, le Distral acheta les deux hommes pour une somme de neuf cents léires, ce qui représentait plus qu'Abiro avait espéré. Le Marchand merkit se félicitait de sa perspicacité.

Gellert et Mauran suivirent Mamor et son escorte.

Ils traversèrent la ville jusqu'aux portes Sud pour atteindre le palais du Suellan. Un incroyable édifice de dômes en mosaïque de terrasses, cours, jardins, gigantesque et si chargé d'or qu'il aurait permis de payer la rançon de tout un pays.

Ils franchirent des portes monumentales, gardées activement. Manifestement, le Distral avait de l'influence, et était considéré. Sur son passage, les gardes plongeaient vivement dans un salut très déférent, agenouillés et le dos bossu.

Ils suivirent des couloirs dallés interminables, chaque pouce de la muraille orné de fresques colorées. Ils traversèrent des cours pavées de marbre ivalien rose ou bleu pailleté. Des fontaines y jaillissaient, coulant dans des vasques où jouaient des poissons aux nageoires d'or en forme d'ailes.

Une vaste volière bruissait d'oiseaux éclatants.

Ils entrèrent dans un très étonnant jardin tout en plantes rares. Des esclaves s'y affairaient avec diligence.

Ils croisèrent des cages qui contenaient les animaux les plus variés et les plus curieux.

Une dagonne d'Amra allait et venait derrière ses barreaux.

Mauran, qui avait un faible pour les fauves et s'entendait bien avec eux, l'examina avec attention. La bête avait la taille et l'allure souple d'un aupard, mais sa peau écailleuse vert doré se maculait de taches rondes rouge clair. La longue queue fouettait. La dagonne bâilla, et découvrit des crocs impressionnants rose corail. Mauran claqua de la langue en émettant un petit bruit d'appel. Le fauve dressa ses oreilles aiguës, et rauqua.

Un garde poussa Querre de sa lance.

Ils atteignirent la forge, et y furent libérés de leurs chaînes. Ils en gardaient la marque aux poignets, aux chevilles et à la taille.

Gellert soupira d'aise, et les lèvres de Mauran se retroussèrent sur un sourire très soulagé.

Ils repartirent, pour entrer bientôt dans une vaste salle blanche, fendue d'étroites fenêtres, au très haut plafond et au dallage brun. Elle était abondamment garnie d'instruments destinés à l'entraînement du corps.

Quatre hommes traînaient par là, sans beaucoup s'activer. Ils saluèrent le Distral à la mode offrienne. Trois Merkits à la peau brune huilée, tout en muscles saillants, et un Meskal d'Amra, géant de cuivre rouge au nez épaté, aux étroits yeux noirs, et aux cheveux raides et lisses d'un roux ardent.

Les gardes poussèrent Galt et Querre en face de Mamor qui s'était assis sur un tabouret rond.

— Cet imbécile d'Abiro vous a mis en colère. Je vous donnerai l'occasion d'apaiser cette rage. Je ne vous conseille pas d'essayer de fuir. Vous serez mis en croix pour sécher au soleil si vous êtes repris, et vous serez repris. Par contre, si vous vous battez assez bien pour plaire à Ser Kalar, votre fortune est faite. Ici, vous serez bien traités. Je veille au confort de mes Lutteurs. Maintenant, vous allez affronter à mains nues les hommes qui sont ici, afin que je puisse commencer à vous essayer.

— Est-ce que l'on peut tuer ? demanda Gellert.

Mamor sursauta.

— Sûrement pas ! Vous pourrez tuer dans le Cercle à votre guise. En attendant, je paie vos peaux bien assez cher pour ne pas avoir envie de les perdre dans un simple combat d'entraînement. Pourquoi demandes-tu cela ?

Et Mauran répondit à la place de son camarade :

— Parce que c'est bien plus facile si l'on ne doit pas faire attention.

Le Distral rassembla ses Lutteurs.

— Démolissez-moi ces deux-là ! Il y a une prime de dix leïres pour le travail bien fait.

Gellert et Mauran n'attendirent pas l'attaque. Ils explosèrent.

En les supposant en colère, Mamor était bien en dessous de la vérité. Les quatre Lutteurs payèrent pour un mois de marche sous le soleil brûlant, pour la soif et la faim, la fatigue, les coups de calde, et surtout pour Abiro.

Le combat fut des plus brefs.

L'adversaire le plus coriace était le Meskal, mais Gellert en vint à bout en le frappant au ventre, puis en lui assenant ses deux poings accolés sur la nuque.

La lutte terminée, les deux Coldiens n'étaient qu'à peine essoufflés.

Mamor les contemplait, ses yeux mouchetés luisant de satisfaction.

Il était très content de son acquisition.

\* \* \*

Lisa Leyra venait d'avoir seize ans.

C'était une fille des montagnes, à la peau couleur de miel, au caractère sauvage et ardent. De sa mère, une très belle Fleurie, elle tenait sa chevelure vert sombre, de la teinte exacte des feuilles de lierre, et ses prunelles pourprées, mais pas une marque ne déparait son joli corps souple. Elle portait une soie de Chauron rouge clair, garnie de galons émeraude, roulée autour des seins et tombant jusqu'à ses pieds nus, mais dégageant les épaules et les bras.

Elle était à demi couchée dans sa litière, et une longue jambe dorée passait entre deux pans de tissu.

Pour l'instant, sa jolie bouche rouge arborait une expression boudeuse, et ses yeux brillaient de colère sous une frange lisse coupée au ras des sourcils.

Avant la mi-jour, elle entrerait dans le palais du Suellan, et bien contre son gré.

La litière cahotait aux pas lents des chevaux, ses rideaux de toile soigneusement fermés, entourée par les gardes du père de Lisa Leyra, Rezzori, Chân de Zagoura.

Durant dix ans, Rezzori avait combattu l'influence du Suellan, et lutté pour garder le contrôle de sa terre. Il venait d'être amené à composition, et contraint de signer un traité qui ferait de Kalar le maître incontesté de Zagoura, lui-même ne conservant que son titre et l'apparence du pouvoir. Il envoyait la plus jolie de ses filles au vainqueur en gage de soumission.

Lisa Leyra avait eu son enfance bercée par des contes qui dépeignaient Kalar comme un mangeur de chair humaine. Inutile de dire quelle n'avait pas bondi de joie à l'idée d'aller partager sa couche. Il y avait eu des cris de rage, des pleurs, des tempêtes. Mais si Lisa Leyra avait du caractère, Rezzori en avait bien deux fois autant. C'est pourquoi, en ce jour, la litière approchait des portes de Zeyla-Raub.

Lisa Leyra reposait sur un léger matelas de plumes tendu de soie jaune, et s'appuyait sur une montagne de coussins. Ses cheveux verts, raides et brillants, coulaient sur ses épaules nues.

À ses pieds, Riara, la nourrice, se tassait sur elle-même, les bras autour des genoux, et faisait une mine aussi sombre que celle de sa jeune maîtresse.

C'était une grande Merkit des montagnes, d'une quarantaine d'années, à peau très brune, à chair dure. Ses cheveux noirs nattés s'enroulaient en coquilles sur ses oreilles. Elle avait des yeux ronds de chouette, et un nez fortement busqué. Des plus que Lisa Leyra, elle n'appréhendait l'idée d'aller finir ses jours dans le palais de Kalar. La

ionement brusque. Pas plus que Lisa Leyra, elle n'approuvait l'idée d'aller vivre ses jours dans le palais de Kalar. La chaleur étouffante la faisait transpirer abondamment, et elle regrettait déjà l'air frais de ses montagnes.

Pour avoir perdu un enfant en bas âge, elle avait allaité Lisa Leyra et lui vouait une tendresse de louve. Elle fit un effort pour sourire.

— Ne sois pas si sombre, mon agneau. Après tout, Kalar est bel homme.

— Il est gras comme un porc !

Affirmation qui était à la fois exacte : le Suellan était bien en chair, et inexacte : il n'avait pas autant de graisse qu'un porc.

— Tu es si jolie, ma petite lumière. En peu de jours, tu l'enrouleras autour de ton doigt comme une mèche de cheveux, et tu seras aussi maîtresse du palais, sinon plus, que la Sia.

— Je me moque d'être maîtresse à Zeyla-Raub. Je veux Zagoura !

Les yeux pourpres étincelaient de fureur.

Riara soupira. Elle ne savait plus comment consoler l'enfant. Toute une vie enfermée derrière les murailles du palais, elle qui aimait tant la liberté ! Les filles des montagnes n'appréciaient guère la contrainte, et vivaient du reste bien plus libres que les Offriennes. Riara craignait de voir sa jeune maîtresse dépérir comme un agel en cage.

La litière passa les portes du domaine de Kalar.

Un Kéman vint contrôler les passagers, glissant sa tête entre les rideaux. Il sourit, charmé, en découvrant le ravissant visage de Lisa Leyra, mais elle ne lui rendit pas son sourire et plissa dédaigneusement son petit nez bronzé.

Elle eut à peine le temps de prendre congé du Kéman de son père, un homme qui l'avait vue naître, et quelle aimait beaucoup. Les gardes zagouriens partirent, et furent remplacés par des Offriens.

Une sombre tristesse ferma le visage de Lisa Leyra. La litière repartit, roula un grand moment, puis s'arrêta.

Une grande femme aux cheveux roux ouvrit les rideaux. Entre trente et quarante ans, un nez impérieux, des yeux noirs magnifiques, et un corps qui commençait à s'empâter. Elle portait une tunique bleue retenue aux épaules par des agrafes ornées de bijoux, et ceinturée d'or filigrané.

Elle dévisagea longuement Lisa Leyra, ignora complètement Riara, et dit d'une voix aux accents cuivrés :

— Je suis Emira, la Sia. Sois docile, petite, et nous nous entendrons bien. Maintenant, suis-moi, et celle-là peut nous suivre aussi.

Lisa Leyra l'avait trouvée antipathique au premier regard.

Elle se leva tout de même, et descendit lestement de la litière. Elle se trouvait à l'entrée d'une cour dallée close de hauts murs. Des poissons d'or crachaient de l'eau dans une vasque d'argent martelé. Au pied des murailles, des cirgens s'épanouissaient, leurs fleurs d'un bleu de ciel printanier ouvertes en coupes ciselées. Il y avait même quatre cirgens roses, d'une très évidente rareté.

Lisa Leyra suivit la Sia dans un couloir, tourna à droite, et entra derrière elle dans une pièce dont les fenêtres de pierre ajourée donnaient sur la cour. Des murs peints, des dalles bleues, et des coussins multicolores brodés à même le sol. Une profusion de lumènes s'encastraient dans le plafond. Pour l'instant d'un jaune translucide, elles s'allumeraient à la nuit pour répandre une très brillante clarté.

Riara, habituée à l'absence de faste des montagnards, ouvrait tout grands ses yeux d'oiseau de nuit devant tant de luxe.

— Maintenant, déshabille-toi, petite !

Lisa Leyra n'appréciait pas du tout le ton de commandement de cette voix. Mais de la beauté de son corps, elle était sûre, et la Sia était déjà une vieille femme. Elle défit l'agrafe qui maintenait sa tunique rouge sous un bras, et la soie glissa sur un corps de miel aux seins en poires, à la taille mince, aux jambes longues. Un triangle de poils verts marquait le bas-ventre, et les cheveux brillants glissaient en flot de soie sur les épaules.

Emira l'examina longtemps, la fit pivoter pour évaluer le dos droit et les fesses pommées, puis dit :

— Tu es belle. Kalar sera content. Mais nous allons épiler tous ces poils superflus. À présent, dis-moi, es-tu neuve ?

Lisa Leyra serra ses lèvres rouges. Ses yeux pourprés flambaient de colère.

— Dis-moi la vérité ! Je peux te faire examiner par une Soignante.

À quatorze ans, Lisa Leyra avait appris l'amour avec un jeune montagnard beau garçon, et n'avait pas négligé les hommes depuis. Que cette Sia aille aux Dirzz ! Elle n'avait nulle raison de mentir. Si Kalar ne voulait que des filles neuves, eh bien, tant mieux !

— Je connais l'amour.

— Parfait. Nous veillerons à accroître tes connaissances. Je pense que Kalar sera satisfait.

Possible, mais Lisa Leyra se demandait si, elle, serait satisfaite de Kalar. Elle en doutait.

Galt et Querre se battirent trois fois dans le Cercle, en présence de Kalar. Le Cercle était une ronde enceinte de pierres blanches, que l'on saupoudrait de sciure pour les combats, entourée d'une série de gradins où prenaient place les spectateurs, gardes du palais, Suivants et femmes du Suellan, ou visiteurs étrangers.

Kalar trônait à la place d'honneur, sous un dais de soie verte garni de bouquets de plumes écarlates. Un Offrien aux cheveux châtain clair, assez beau de visage. Nez droit, yeux bleu foncé sous des sourcils épilés en ligne fuyante vers les tempes. La graisse commençait à calfeutrer son corps bien bâti aux épaules larges.

La plupart du temps, il portait une robe de soie brodée fendue assez bas sur la poitrine, et des bottes de peau souple. Jamais d'arme. La garde dévouée qui l'entourait en permanence suffisait amplement à assurer sa défense ; et elle avait coutume d'enduire de venin de scauria les pointes de ses lances.

En l'honneur des Ambassadeurs étrangers importants, Kalar coiffait une tiare d'or si surchargée de pierres précieuses qu'elle aurait suffi à assurer la rançon d'une ville.

Le Suellan était habile, volontiers cruel, mais capable de mettre de côté sa rancune si les circonstances l'exigeaient. Il est vrai qu'il pouvait aussi garder cette rancune au chaud durant des années en attendant une meilleure occasion. Il se faisait craindre et obéir avec promptitude.

Gellert et Mauran vinrent à bout de leurs adversaires assez aisément pour plaire à Kalar, et se virent octroyer chaque fois une récompense de trente leïres. Ils s'enrichissaient à vue d'œil.

La condition de Lutteurs n'était pas déplaisante.

Ils mangeaient plus qu'à leur faim, buvaient plus qu'à leur soif, et se voyaient à l'occasion offrir des femmes, encore qu'assez rarement, pour ne pas perdre la forme. En tant que nouveaux venus, ils n'avaient nul droit de sortir du palais, mais cela viendrait. Mamor accordait de temps à autre des permissions de détente à ses Lutteurs.

Le Distral n'était pas mauvais cheval. Il soignait bien ses hommes, n'exigeant l'impossible que pour les combats, et veillait à leur bien-être.

Gellert et Mauran suivaient aisément l'entraînement, dont ils n'avaient du reste ni l'un ni l'autre besoin.

Ils se baignaient dans les merveilles de bains du palais. Vasques d'eau brûlante, d'eau fraîche, et piscine d'eau tiède et parfumée de fleurs. Ils dévoraient des repas abondants de mets pimentés, se laissaient masser et enduire d'huile, et trouvaient la vie à leur gré.

La baguette de calde et la soif n'étaient plus que mauvais souvenir.

À l'occasion, ils songeaient à Abiro, les yeux rétrécis. Celui-là ne perdrait rien pour avoir attendu si leurs routes se croisaient de nouveau.

Ils discutèrent un soir de la situation.

— Nous pourrions fuir, dit Gellert sans grande conviction.

— À quoi bon ? La place n'est pas mauvaise, pour le moment. Quand nous commencerons à en être las, il sera toujours temps.

Philosophie parfaitement valable, à laquelle Galt se rangea. L'existence était plaisante. Juste assez de luttes mortelles pour ne pas la rendre ennuyeuse.

Gellert déplorait seulement que Mamor, jugeant les femmes dangereuses pour la bonne forme, ne les accordât que rarement. Il était bien assez beau garçon pour trouver son bonheur tout seul, même sans l'approbation du Distral, malheureusement, Méchanes et esclaves du palais avaient ordre formel de se tenir à l'écart des Lutteurs, et elles respectaient très scrupuleusement la consigne. Elles n'avaient nulle envie de goûter à la baguette de calde, et les amants possibles ne leur manquaient pas.

Lisa Leyra passait elle aussi par l'entraînement. Deux Merkits assez âgés lui enseignaient la science d'amour.

Elle apprenait les zones sensibles du corps de l'homme sur des mannequins de bois ; elle apprenait comment répondre à une étreinte et satisfaire son partenaire, et, tout comme pour Gellert et Mauran, c'était un entraînement parfaitement inutile. Elle savait tout cela d'instinct.

Des esclaves l'épilaient au sucre chaud, baignaient de citron sa chevelure, massaient en enduisant d'huile parfumée son corps de miel.

Mais Lisa Leyra étouffait dans la chaleur pesante de Zeyla-Raub, et rêvait d'une course à cheval dans la terre brune piquée de buissons d'augimes et de luéguas aux feuilles acérées. Elle s'ennuyait.

Elle n'appréciait toujours pas davantage la Sia, qui lui rendait visite de temps à autre pour s'enquérir de ses progrès. La nuit, elle pleurait un peu, le visage enfoui dans le cou de Riara qui tentait de la consoler.

— Mon petit cœur de miel, tout ira bien, tu verras.

Riara caressait les longs cheveux verts, et baissait la tête. Elle regrettait amèrement ses montagnes, et pensait ne pouvoir jamais s'habituer au palais du Suellan. Quinze jours après son arrivée, Lisa Leyra fut lissée, massée, parfumée et revêtue de voiles de soie vert tendre en couches nombreuses. Un collier de pierres rouges descendait jusqu'à son pubis, et des bracelets encerclaient ses poignets et ses chevilles. Un diadème d'or en feuilles de lierre parsemé de bijoux assagissait sa chevelure domptée, aussi lisse et brillante qu'une javelle de soie, et, au soir, elle fut présentée à Kalar.

Elle rencontra le Suellan dans une salle pavée de dalles dorées entrelacées de baguettes noires étroites. Les murs mosaïqués luisaient, et une profusion de lumènes serties au plafond éclairait brillamment la pièce.

Kalar était assis sur un lit bas tendu d'écarlate. Il portait une robe de soie claire, fendue sur son torse, et des bottes de peau aussi blanche qu'un amas de neige. Un collier d'émeraudes, large et court, se fermait sur son cou, et des bagues luisaient à ses doigts.

Tel quel, et malgré un début d'empatement, il n'était pas déplaisant.

Lisa Leyra était éblouissante.

Kalar regardait, un peu étonné, le ravissant visage, le nez bref, aux narines mobiles, les lèvres rouges et les yeux pourprés aux cils sombres qui s'abaissaient. Les épaules nues, couleur de miel chaud, surgissaient des soies vertes. On avait fardé les joues rondes, et ombré les paupières de lirol noir.

— Que tu es belle !

Il arracha impatiemment les soies fuyantes pour dénuder les seins, et enfouit son visage dans leur vallée chaude.

Lisa Leyra n'avait pas connu d'homme depuis son départ de Zagoura. Elle accueillit celui-là sans trop de déplaisir.

Par pure perversité, elle fit un peu étalage de sa science, mais elle-même ne tira pas grande satisfaction de cette étreinte. Kalar ne cherchait que son propre plaisir, et se souciait fort peu de sa partenaire. Lui, par contre, fut très satisfait.

Il la garda près de lui toute la nuit.

\* \* \*

Gellert et Mauran se retrouvaient dans le Cercle pour la cinquième ou sixième fois.

L'ennui était que, pour la première fois, ils s'y trouvaient ensemble.

Il s'agissait d'un combat de groupe, où six hommes s'affronteraient pour ne laisser qu'un seul vainqueur.

Il y avait là deux Merkits bronzés, le géant d'Amra de cuivre rouge, et un Fourré aux poils beiges tachés de blanc à la carrure de taureau.

Galt et Querre avaient choisi un glaive court. Par goût personnel, ils auraient préféré la hache, arme par excellence des luttes coldiennes, mais elle était peu usitée en terre d'Offren. Le Meskal avait un fouet de combat, chaînes de fer terminées de boules hérissées de pointes, et le Fourré une lance. Les deux Merkits usaient également du glaive.

Kalar trônait sous son dais de soie, en compagnie d'un Ambassadeur de Joulon qu'il convenait d'honorer. Pour l'occasion, il portait sa tiare.

La Sia Emira, son épouse en titre, était assise à ses côtés et Lisa Leyra, très en faveur pour le moment, touchait l'Ambassadeur, un homme déjà âgé, maigre et chauve, qui ne détachait qu'avec peine ses regards de sa ravissante voisine. Cet homme paisible n'appréciait pas outre mesure les combats sanglants. Le joli visage proche l'intéressait bien davantage.

Sur les gradins avaient pris place un certain nombre de Suivants offriens, et des femmes du palais. Robes vertes et soies colorées se mêlaient. Les femmes se protégeaient du soleil ardent à l'aide d'ombrelles de soie, ridicules et



et sous colorées se moiaient. Les femmes se protégeaient du soleil ardent à l'aide d'ombrières de soie, délicates et charmantes. Elles en faisaient tourner distraitemment entre leurs doigts les manches de bois précieux.

Lisa Leyra et la Sia échangeaient des coups d'œil peu amènes. Emira n'avait jamais supposé que cette montagnarde mal dégrossie prendrait un tel empire sur Kalar. Elle ne tenait nullement à perdre sa suprématie, et espérait que son époux se laisserait vite de la petite rosse. Lisa Leyra s'amusait de voir la rage s'inscrire sur le visage qui s'empâtait, et dans les yeux noirs brûlants qui commençaient à se griffer de rides. Elle pensait : *Tu es vieille, cahelle, et je suis jeune*, avec toute l'insolente rigueur de son âge.

Nuit après nuit, elle enchaînait le Suellan.

Lisa Leyra regardait les Lutteurs. Elle souhaitait la victoire du blond. Elle avait rarement vu plus beau garçon. Tout de suite après venait ce brun aux yeux pâles. Moins beau, sans doute, mais très séduisant, en dépit, ou peut-être à cause de cette cicatrice qui lui barrait le visage.

Gellert et Mauran ne se souciaient guère du Suellan ou de son entourage. Ils étaient fort ennuyés. Selon toute probabilité, ils se retrouveraient face à face à la fin du combat. Ils se demandaient comment sortir d'une situation aussi idiote. N'en déplaise à Kalar, ils n'avaient nulle intention de s'entr'égorger.

Le combat s'engagea.

Les deux Merkits luttaient l'un contre l'autre. Gellert avait hérité du Meskal, qui gardait une dent contre lui depuis l'engagement du premier jour, et Mauran du Fourré.

Querre avait la plus mauvaise part. Non seulement le Fourré se battait fort bien, mais la longueur de son arme interdisait toute attaque rapprochée. Mauran rusa, feinta, et réussit à toucher l'homme deux fois en se glissant sous la lance. Il se trouva un instant en très mauvaise posture, et Gellert qui passait à proximité, très affairé à éviter les boules de fer, enfonça comme distraitemment son arme dans un flanc poilu, entre deux esquives.

Il paya cet instant de distraction d'un coup sur l'épaule qui lui paralysa à peu près le bras droit, et changea son glaive de main. Il se battait fort bien des deux.

L'un des Merkits en avait fini avec son compatriote. Il ne perdit pas de temps et se prépara à attaquer Galt dans le dos.

Mauran oublia un instant son Fourré pour expédier au passage, d'un coup de pointe dans la gorge, le Merkit qui ne songeait pas à se méfier. Lui aussi paya la distraction. La lance le manqua de peu et lui entailla le torse.

Les Lutteurs ne portaient qu'une culotte de cuir courte, à taille basse, renforcée de plaques métalliques articulées.

Kalar prenait grand plaisir au combat. Il se souvenait fort bien de ces deux Coldiens qu'il avait plusieurs fois récompensés. De bons combattants. Il espérait les voir lutter l'un contre l'autre.

Lisa Leyra souhaitait qu'ils demeurent en vie. Tous deux lui plaisaient bien.

Emira ne regardait que le visage de cette fille quelle commençait à haïr. Méchinon, l'Ambassadeur, la couvait des yeux. Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous, à la trouver si séduisante ? Une fille jeune, d'accord, et pas mal faite, mais des cheveux et des yeux d'une couleur impossible, et la peau jaunâtre. Emira était très fière de sa chair blanche et de ses cheveux roux.

Mauran expédia le Fourré en lui ouvrant la poitrine, et, presque au même moment, Gellert décapita à moitié le Meskal.

Ils se retournèrent l'un vers l'autre.

— Et à présent, frère, chuchota Gellert avec ironie, on s'entre-tue joyusement ?

Un très bref sourire fit briller les dents de Mauran. Il parla sans presque remuer les lèvres.

— On va leur offrir la parodie d'un très beau combat, qui va durer longtemps, et qui plaira tellement à Kalar qu'il nous fera grâce à tous les deux.

— Bien. Mais si nous donnons dans le théâtre, autant faire les choses en grand. Même si ce n'est pas dans tes habitudes, fais-moi un beau salut de Suivant coldien, que je te rendrai. Ça fait toujours beaucoup d'effet.

Mauran salua gravement, en contenant une envie de rire. Arme tendue, arme ramenée à l'épaule, arme pointée à terre.

Gellert lui rendit le salut avec beaucoup d'élégance. Ils engagèrent les fers.

Ils avaient tous deux assez d'habileté pour donner l'illusion d'une lutte acharnée et mortelle. Mamor aurait pu s'apercevoir de quelque chose, mais il était absent pour une semaine. D'ailleurs, s'il avait été au palais, il n'aurait jamais engagé les deux Coldiens dans le même combat. Il les appréciait l'un et l'autre. L'ordre avait été donné par son remplaçant, Sibeze, et Sibeze n'avait pas, et de loin, l'œil perçant de Mamor et sa science.

Les deux combattants s'accrochèrent.

— Pique-moi un peu, dit Mauran, puis je te raterai en t'égratignant. Ça fera plus vrai, et Kalar aime bien le sang. Ils se dégagèrent. Gellert se fendit, et ouvrit une entaille très superficielle à l'épaule gauche de son camarade.

Quelques passes plus tard Mauran fouettait de sa lame le ventre de Galt, y dessinant une longue balafre.

« Quelques passes plus tard, m'entraînant toujours le ventre de Galt, j'observai une longue silhouette Spectaculaire, mais juste un peu de peau fendue.

La lutte feinte les éloignait et les rapprochait. Les fers sonnaient.

— Vas-y plus doucement mon frère, dit Gellert, un peu aigre. Ça fait deux fois que tu manques de peu de m'embrocher.

— Oui bien ! Tu as failli me couper le cou il n'y a pas un instant.

Ils échangèrent un petit sourire d'excuse. Par moments, les réflexes acquis jouaient trop bien. Ils décrochèrent, puis réengagèrent les fers.

— Ce Kalar est inlassable. Il n'en a pas encore assez ?

— Il en aura assez quand l'un de nous deux sera raide mort. Mauran, je ne sais pas comment nous allons en sortir.

— Fais-moi saigner encore un peu, puis je donnerai des signes évidents de fatigue. On verra bien.

Gellert effleura le torse de Mauran qui recula sur des jambes chancelantes, et vacilla.

Lisa Leyra poussa un petit grognement de compassion. Elle supplia :

— Ser Kalar, ne veux-tu pas arrêter le combat ? Cet homme a bien mérité sa vie.

Méchinon en avait plus qu'assez depuis bien longtemps.

— Ser Kalar, cette charmante enfant a raison. Puis-je joindre ma prière à la sienne ?

Emira aurait été de l'avis contraire, quoi qu'ait pu proposer la Zagourienne. Elle protesta véhémentement.

Bien qu'il fût plutôt d'accord avec elle, Kalar lui jeta un coup d'œil froid qui arrêta net la diatribe. Depuis quelque temps, Emira le fatiguait. Elle n'avait toujours eu que trop tendance aux criaileries, et il était nécessaire de la tenir en main. Il souhaitait voir le combat mené jusqu'à sa conclusion, désireux de savoir lequel des deux l'emporterait, mais ceci pouvait être repris n'importe quand. Pour l'instant, il avait de bonnes raisons de faire plaisir à Méchinon, avec qui il espérait bien signer un profitable traité, et rien à refuser à Lisa Leyra. Il leva le bras et cria :

— Arrêtez !

Galt et Querre ne se le firent pas répéter deux fois. Ils n'attendaient que cela.

Kalar les fit approcher pour leur dire sa satisfaction et leur promettre une récompense. Ils remercièrent avec déférence, mais ils n'écoutaient pas outre mesure le Suellan.

Tous deux découvraient Lisa Leyra.

Le ravissant visage souriant, la frange verte et lisse au-dessus des yeux pourpres. Des bras ronds ornés d'une profusion de bracelets surgissaient de la tunique de soie rose, retenue aux épaules par de petites chaînes de perles et d'argent filigrané, et les seins pointaient sous le tissu mince. Un mollet et un genou dorés passaient entre les pans. Les ongles des petits pieds cambrés avaient été teints de rouge sombre, ainsi que ceux des mains gracieuses.

Elle détacha de son cou un long collier d'argent ciselé entrelacé de petites perles, et le lança. Ses lèvres rouges découvraient des dents éclatantes.

Gellert attrapa le présent au vol, et s'inclina très bas.

— Grand merci, Sia.

Emira frémit de rage. La seule Sia ici, c'était elle. Ses yeux noirs flamboyèrent.

En retournant au quartier des Lutteurs, Gellert et Mauran étaient tous deux rêveurs.

— Vie ! La jolie fille ! J'en ferais bien mon ordinaire.

— Oui bien ! Moi aussi.

\* \* \*

Lisa Leyra s'ennuyait.

Elle trouvait morne et étouffante cette vie parmi des femmes qui ne semblaient pas avoir d'autres désirs que de grignoter des friandises à longueur de jour, houspiller les esclaves, se farder, se parer et caqueter comme des poules dans un poulailler. Elle les méprisait profondément.

La Sia continuait à lui battre froid, et lui jetait au passage des coups d'œil mauvais. Lisa Leyra se demandait si elle devait craindre pour sa vie. Elle croyait cette femme parfaitement capable de l'empoisonner.

En fait, Emira y avait songé une fois ou deux, mais elle n'osait. Elle serait certainement la première soupçonnée, et Kalar la ferait supplicier à mort sans l'ombre d'une hésitation au moindre doute. Il était fou de cette fille.

Le Suellan comblait Lisa Leyra de cadeaux, bijoux, tissus somptueux, objets de prix. Il lui fit envoyer une cage d'or ciselé, pleine de souimas chanteurs.

Lisa Leyra joua un moment avec les oiseaux éclatants, celui-ci vert cuivré, celui-là bleu, l'autre violet. Leurs petits becs pointus avaient la couleur d'une groseille mûre. Puis elle emmena la cage dans le jardin, et ouvrit les

portes. Après quelque temps d'hésitation incrédule, les oiseaux s'envolèrent vers la liberté. Lisa Leyra souriait rêveusement.

Sa chambre personnelle était tout entière de mosaïque en gamme de bleus assourdis. Le sol de porime noir luisant se parsemait de menus triangles bleu vif. Un lit posé à même le sol, des coussins, des coffres de bois sculptés ornés d'or, une petite table de marqueterie, une coiffeuse, en bois odorant d'eucalyptus, venue d'au-delà de la mer, meublaient la pièce. Celle-ci s'ouvrait sur une cour privée aux murailles tapissées de lianes de jourbas, semées de fleurs en grappes bleues.

Lisa Leyra coiffait ses doigts des petits calices en forme de cloches, jouait avec les poissons aux nageoires flottantes d'une vasque de pierre translucide, et regardait le bleu du ciel traversé du vol rapide des hirondelles avec envie.

Elle demanda et obtint du Suellan l'autorisation d'aller galoper dans les dunes hors de Zeyla-Raub. Faveur extrêmement inhabituelle, mais dont elle ne tira pas autant de plaisir qu'elle l'espérait. Les gardes offriens l'entouraient comme d'une muraille, et elle rentra au palais bien plus tôt que prévu.

Kalar la faisait appeler presque chaque nuit, mais, là non plus, elle ne trouvait guère de satisfaction. Elle devenait grognon, tyrannisait Riara qui acceptait docilement ses caprices.

Katar lui offrit un Sirit.

Un petit être humanoïde, pas plus grand qu'un bébé, la peau rouge rose soyeuse, et des yeux en minces fentes écarlates. Une membrane parcheminée attachait ses bras à son torse, et lui permettait de planer. Il était mince, les os fragiles, à peine revêtu de chair.

Il en naissait parfois, en terre d'Offren, mais ils étaient des plus rares, et se reproduisaient très peu. On ne pouvait les dire humains. Ils ne parlaient pas et ne semblaient pas avoir plus d'intelligence qu'un animal.

Lisa Leyra s'attacha à Variz. Le Sirit la suivait partout, trotinant sur des pieds minuscules aux ongles griffus d'un rouge intense. Il arrachait des fleurs, et les lui apportait triomphalement en cadeau. Ses cris évoquaient un tintement de cloches ou des notes de musique. Il avait de petites oreilles très effilées, des dents pointues, et, sur le sommet du crâne, une touffe de cheveux rouge ardent.

Il mangeait avec elle, et dormait au pied de son lit.

Riara ne l'aimait pas tellement, et le bousculait volontiers en l'absence de sa maîtresse. Il la mordit si fort qu'elle garda la trace des dents aiguës sur sa main, et elle lui montra plus de respect.

Les femmes du palais se plaignaient de ce qu'il chapardait des friandises, et parfois un bijou ou un bout d'étoffe. Lisa Leyra ne faisait que rire de leurs jérémiades, et encourageait Variz. Elle savait parfaitement qu'il dissimulait ses larcins dans la cour, sous une pierre descellée du mur.

Le Sirit tenta de manger l'un des poissons de la vasque, en trouva le goût si horrible qu'il le recracha instantanément, et n'y toucha plus jamais, mais il attrapait volontiers des insectes pour les croquer avec délice.

Lisa Leyra le vit rentrer un soir avec un énorme scauria noir, qui se tordait de rage en agitant ses pinces. Il était bien aussi long que l'avant-bras du Sirit, et l'aiguillon mortel de la queue entraînait et sortait de la poche à venin.

Lisa Leyra poussa un cri d'effroi. Elle voyait déjà Variz piqué à mort, mais il brisa très adroitement le bout de la queue, jeta la dangereuse extrémité dans le petit vase où Riara mettait les cheveux retirés du peigne, et dévora sa proie avec un air de parfaite satisfaction.

Lisa Leyra, écœurée, le chassa avec colère.

Elle se baignait dans la vaste piscine du quartier des femmes, et nageait sans grand plaisir, car elle trouvait l'eau trop tiède. Les torrents de ses montagnes l'avaient habituée à un contact bien plus frais.

Riara la massait, l'habillait de soies légères, et lissait sans fin la longue chevelure verte.

Lisa Leyra passait des éternités à choisir une parure. Elle passait un collier à son cou, l'enlevait pour en prendre un autre, et hésitait entre dix bracelets et vingt bagues.

Elle se promenait dans les jardins, saccageait les fleurs rares pour en orner sa chambre, puis s'exaspérait de leur parfum et disait à Riara de les enlever.

Elle puisait distraitement dans une coupe d'amandes au caramel, suçait machinalement les fruits au sucre apportés en présent par Méchinon, puis projetait le tout loin d'elle avec une exclamation de rage :

— Je vais engraisser comme une truie !

Kalar partit pour Joulon, en compagnie de Méchinon. Il devait y signer les ultimes pièces du traité. Il resterait absent environ deux mois. Il appréciait assez les voyages en pays étranger. Il pensa un instant emmener Lisa Leyra avec lui comme elle l'en priait, puis décida de n'en rien faire. Cette fille le liait de plus en plus, et bien trop. Une

séparation ne serait pas mauvaise.

En son absence, le Marsa d'Offren gouvernerait.

Lisa Leyra eut une crise de rage en apprenant qu'elle devait demeurer au palais, et elle brisa quantité de vases et de coupes précieux. Elle n'aimait pas Kalar, et n'en tirait pas de bien grandes joies, mais c'était tout de même un homme. Elle avait toujours préféré leur compagnie à celle des femmes. Avec lui, elle pouvait tout de même parler un peu. Kalar était loin d'être sot.

Elle s'ennuya au point de sangloter durant la nuit.

Variz lui tirait les cheveux, en poussant de petits glossements de compassion. Riara se réveillait en sursaut, prenait sa jeune maîtresse dans ses bras pour tenter de la consoler, et finalement pleurait elle aussi.

Toutes deux regrettaient terriblement Zagoura.

\* \* \*

Gellert et Mauran commençaient également à s'ennuyer un peu.

Plus de combats depuis le départ du Suellan. Mamor soumettait ses Lutteurs à un entraînement intensif afin de les occuper, mais Galt et Querre trouvaient la chose plutôt exaspérante. Ils se demandaient si le moment n'était pas venu d'envisager la fuite.

Mamor, qui ne pouvait ignorer leur évidente mauvaise humeur, leur offrit une permission de détente. Il leur procura des chevaux, et ils allèrent chasser le diala dans les dunes sableuses, un gigantesque fauve beige, à crinière et dents noires. Deux canines sombres jaillissaient de sa gueule et son interminable queue était hérissée de crochets venimeux. Ses larges pattes rondes, à griffes rétractiles, étaient parfaitement adaptées au sable.

Le soleil avait complètement tanné les deux hommes. Gellert était de bronze cuivré, et ses cheveux viraient au blanc à force de décoloration. Dans son visage hâlé, ses yeux gris semblaient une eau coulant sur des cailloux. Mauran était brun-noir, sa chevelure roussissait, et ses prunelles bleues, ordinairement pâles, devenaient totalement incolores.

Ils s'étaient à peu près adaptés à la chaleur, et le soleil ne leur semblait plus aussi brûlant.

Ils traquèrent le fauve, l'abattirent, rentrèrent au palais et repartirent pour explorer un peu la ville.

Ils visitèrent le temple. Même le palais du Suellan ne débordait pas d'autant d'or et de pierres précieuses, et les lumènes flamboyaient, aveuglantes. Ayel en porime noir posait ses mains griffues sur la rotondité de son ventre, et faisait une grimace de grenouille. Il croisait ses jambes grasses, et ses yeux de rubis s'exorbitaient. Il était laid à effaroucher.

— Quel dieu ! s'exclama Mauran. En voilà une idée de le choisir aussi hideux !

— Laisse Ayel. Il n'a pas bonne réputation, et son culte n'est pas des plus tendres.

— Comme les hommes peuvent prendre plaisir à s'encombrer de dieux gênants ! Chance merci, nous n'avons pas ce problème. Les Coldiens ne vénèrent que la Vie, et ne s'embarrassent de nul dieu.

Un Mezziar qui passait, entortillé de draperies rouges, une seule mèche tressée demeurant au sommet de son crâne rasé, leur jeta un très mauvais regard. Ils le lui rendirent avec usure, et le Suivant d'Ayel s'éloigna en marmonnant.

Ils se rendirent au quartier des Rôtisseurs, dévorèrent force abats de mouton grillés sur la braise, avec un plat de graines de gil fumant arrosé de sauce épicée. Ils vidèrent deux cruches du vin clair de Zagoura, et goûtèrent l'alcool âpre qui incendiait des fruits du fégaira.

Mauran, fumeur enragé, regrettait férocelement les tiges de clémente, introuvables en terre d'Offren. Il acheta un lot de brûles, feuilles noires séchées et roulées du siecca. Il en offrit une à Gellert, et en mit une autre entre ses dents. Ils les allumèrent à la braise d'un gril.

Galt tira une bouffée profonde, fut pris d'une violente quinte de toux, jeta la brûle loin de lui avec horreur et s'écria :

— Vie ! Il y a des gens qui fument cela ?

Apparemment oui, car Mauran tirait avec une évidente satisfaction sur son brûlot, qui se consumait en laissant échapper un nuage de particules charbonneuses flottantes. La fumée, âcre à asphyxier, lui dévorait les poumons.

— Ne laisse surtout pas Mamor te voir avec ce tison entre les dents, il en ferait une maladie. À ton prochain combat, tu souffleras comme un vieillard !

Perspective qui semblait laisser Mauran parfaitement froid. Il aspirait avidement, et rejetait par les narines un flot de fumée insensément noire. Gellert agita la main pour dissiper ce nuage acerbé, ce qui fit ricaner son compagnon.

— Petite nature !

— On verra ça dans le Cercle !

La nuit tomba avec son habituelle soudaineté brutale. Le ciel flambait d'étoiles. Ils entraient peu après dans le quartier des femmes.

Elles offraient leurs chairs nues derrière des rideaux de perles de bois, et le tarif s'affichait à l'entrée sous la forme d'un tableau agrémenté de peintures suggestives cerclant les chiffres peints en gros caractères.

Gellert choisit une fille des collines de Zerga, au corps de bronze doré, aux cheveux roux tressés en une série de petites nattes frétilantes, et qui ne portait qu'une profusion de colliers et bracelets d'argent ornés de minuscules clochettes. Elle était fort experte, et il paya volontiers le tarif assez élevé.

Mauran s'offrit une Fleurie à la chevelure rouge traversée de mèches claires, et dont le corps épanoui se marquait de taches pourprées. Lui non plus ne regretta pas le prix demandé.

Ils terminèrent la soirée dans le quartier dit de la Joie.

Tavernes, et petits théâtres où se produisaient des joueurs de griz, des chanteurs qui modulaient des sons sur une musique lancinante, des danseuses tourbillonnantes, des charmeurs de scaurias et de serpents, des cracheurs de flammes, des contorsionnistes tordant leur corps en de fantastiques convulsions.

Leur statut de Lutteurs du Suellan leur valait la considération déférente des Merkits, et une certaine dose de politesse admirative de la part des Offriens.

Ils burent bien plus que de raison l'alcool de féguira, rentrèrent à l'aube au palais, et se firent copieusement invectiver par Mamor au matin.

Tous deux souffraient d'une violente gueule de bois.

Le Distral tempêta :

— Est-ce que je vous soigne si bien pour que vous alliez passer la nuit à boire comme des cahels assoiffés ? Sans parler de vous gaspiller chez les femelles. Vous serez tués dans le Cercle, et vous ne l'aurez pas volé ! Je veux vous voir à l'entraînement tout le jour, et vous ne sortirez pas de sitôt du palais ! Je devrais vous faire fouetter !

Galt et Querre prenaient l'algarade avec philosophie. Ils auraient seulement souhaité que Mamor ne braillât pas aussi fort. Leurs têtes sonnaient comme des cloches.

Gellert s'éveilla d'un cauchemar. Le Suellan furieux l'avait condamné à cuire à l'étouffée dans une marmite géante, et il suffoquait.

Le keyin rugissait sur le palais. Avec la nuit, il hurlait bien plus fort. Tout le jour, le vent des déserts du sud avait soufflé sur Zeyla-Raub. Le ciel plombé semblait s'abaisser jusqu'au sol, et, sous ce couvercle, la chaleur s'exaspérait. Le keyin exhalait une haleine de four. Séchée instantanément, la peau transpirait sans fin. Les Zeyliens haletaient péniblement, vidant cruche sur cruche d'eau sans apaiser leur soif.

Gellert avait les nerfs à fleur de peau. Il aurait aussi bien tué les Lutteurs, qui respiraient trop fort à son gré, et même Mauran qui ronflait légèrement près de lui.

Il se leva, enfila une robe de cotonnade à tissage lâche en se demandant pourquoi il prenait la peine de s'habiller, et quitta le dortoir.

Il erra au hasard dans les jardins. La nuit était d'un noir absolu, et il tâtonnait prudemment. Le vent l'enveloppait de son étreinte brûlante, et une envie de mordre lui agaçait les mâchoires.

Il heurta la cage d'un fauve. La dagonne rugissait rageusement. Elle frappa les barreaux de sa masse lorsqu'il passa. Des bêtes encagées montait une odeur terriblement âcre.

Il traversa le jardin des plantes rares, et arracha la fleur trop odorante d'un seyel dont le parfum poisseux et chaud l'insupportait. Il trempa ses mains dans une vasque et s'éclaboussa le visage, mais l'eau était presque brûlante, et elle s'évapora aussitôt.

Il avait envie de tuer.

Il avança au hasard dans une allée, s'enfonça sous les branches retombantes d'un leyouri, et se cogna contre un corps qui demeura un instant proche de lui avant de s'échapper.

La lueur d'une lumène l'éblouit.

— Ah, dit une voix musicale et chaude, tu es ce Luteur de l'autre jour, Gellert. J'ai demandé à Riara de s'enquérir de toi.

La lumène faisait sortir de l'ombre un profil aux courbes douces, une épaule dorée, et le glissement d'une mèche de cheveux vert sombre.

— Et toi, tu t'appelles Lisa Leyra. Tu vois, je sais aussi ton nom.

— Écoute le keyin, comme il crie ! Il fait si chaud, ce soir. Tu ne pouvais pas dormir, toi non plus ?

— Non.

— Fait-il aussi chaud, dans ton pays ?

— Dans l'île où je suis né, non. Mais en Acherra, où j'ai vécu ces dernières années, il fait chaud. Pas autant qu'ici, tout de même.

— Est-ce que tu as peur, dans le Cercle, quand tu penses que tu vas mourir ?

Gellert fut un peu agacé. Bien une question de femelle ! Il n'en réfléchit pas moins honnêtement avant de répondre :

— Je crois que je suis bien trop occupé pour prendre le temps d'avoir peur.

— Est-ce que tu as peur de Kalar ? Il te fera torturer s'il apprend que tu m'as parlé.

Gellert rit tout bas.

— Je pense que je vais être bien trop occupé pour me demander si j'ai peur.

Il enfonça ses doigts dans des épaules rondes et douces, et attira la fille à lui d'une secousse brutale. Il lui mordit la bouche et déchira les soies qui l'enveloppaient.

Ils firent l'amour avec une rage exacerbée par le keyin.

Pour la première fois depuis de longs mois, Lisa Leyra fut pleinement satisfaite.

ils se contraignaient sous les branches du leyouri presque toutes les nuits.

Lisa Leyra avait le visage épanoui d'une femme comblée, et sa beauté en devenait plus éclatante. Elle cachait sous des fards épais les marques d'amour sur son corps. Ses prunelles pourprées luisaient, et la Sia avait l'œil très soupçonneux en la regardant. Riara lui prêchait la prudence, et tremblait. Variz s'accrochait aux jambes de sa maîtresse en gloussant. Par moments, son petit visage prenait une expression inquiète, comme s'il sentait quelque danger.

Gellert avait le regard vague, et des cernes noirs sous les yeux. Mamor se demandait ce qui épuisait ainsi son Lutteur, qui ne fatiguait guère ses adversaires à l'exercice. Il le houspillait fréquemment.

— On dirait que tu as été sucé par un sligar ! Tu te feras tuer au premier engagement sérieux.

Mais Galt ne s'en souciait nullement. Il se confia un peu à son camarade, et rencontra un visage subitement fermé et des yeux hostiles.

Ensuite, Mauran sembla pris d'une incompréhensible mauvaise humeur. Il se battait à l'entraînement avec une rage qui le rendait fort dangereux, et il estropia un nouveau venu. Mamor hurla. Gellert ne tirait pas deux mots par jour de son ami, qui s'ingéniait à le fuir. Il le prit à part et l'empoigna par les épaules.

— Mais qu'est-ce que tu as, à la fin ?

— Rien !

— Bien sûr que si. Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Mais rien, je te dis. Laisse-moi en paix !

Gellert commençait à tirer des conclusions.

— Est-ce que c'est à cause de cette fille ? Tu la voulais ?

— J'en ai envie, c'est vrai, mais tu as la priorité.

— Oui bien ! Je n'y tiens pas à ce point. Vas-y à ma place, ce soir, et tente ta chance. Tu diras que je suis malade, ou quelque chose comme ça.

— Tu es fou !

— Vas-y, je te dis. Tu verras bien. Je serais bien surpris qu'elle te repousse. Moi ou un autre...

Mauran était tenté.

— Tu es sûr que tu ne m'en voudras pas ?

— Tu m'en veux bien, toi, bourrique ! Et pour quelque chose dont je ne suis pas responsable. Vas-y ! Elle attend sous le leyouri, après la mi-nuit, juste à côté des cages aux fauves.

Lisa Leyra patientait sous les branches retombantes. Elle s'était parfumée, et ses cheveux longuement lissés luisaient comme des feuilles de lierre. Elle vit approcher une silhouette d'homme aux larges épaules, et courut à sa rencontre. Elle lui noua ses bras autour du cou et offrit ses lèvres, puis se rejeta en arrière avec un petit cri de surprise.

— Qui es-tu ?

— Mauran. Un ami de Gellert. Il n'a pas pu venir, et m'a envoyé pour te prévenir.

Lisa Leyra tira une lumène de sa tunique, et éclaira une joue bronzée barrée d'une longue cicatrice, et des yeux bridés presque incolores.

Elle savait reconnaître le désir dans les yeux d'un homme lorsqu'elle le rencontrait. Celui-là ne lui déplaisait pas du tout. Elle le tira par le bras.

— Viens t'asseoir un moment. Parlons un peu. De toute façon, je ne pourrai jamais dormir, à présent. Pourquoi Gellert n'a-t-il pas pu venir ?

— Mamor l'a retenu.

— Pour un entraînement de nuit, je suppose, dit Lisa Leyra, ironique.

— Mamor trouve qu'il se fatigue trop.

Cette dernière affirmation était parfaitement exacte. Lisa Leyra s'étira. Un bras doré passa sous le nez de Mauran et une bouffée de parfum doux et chaud lui entra dans les narines. Ils étaient assis l'un près de l'autre, et le joli corps souple était très proche.

— Tant pis pour lui, dit Lisa Leyra d'une voix moqueuse. Est-ce que tu as envie de m'embrasser ?

— Et si j'en avais envie ?

— Alors tu pourrais peut-être essayer.

Il la renversa brutalement, et se coucha sur elle.

\* \* \*

Lisa Leyra ne s'étonnait pas de se partager entre deux hommes, ce qui la surprenait, par contre, c'était de les

Lisa Leyra ne s'ennuyait pas de se partager entre deux hommes, ce qui la surprenait, par contre, c'était de les aimer tous les deux à la fois, et autant l'un que l'autre. Elle les rencontrait sous les branches du leyouri, et ne savait jamais à l'avance lequel des deux se trouverait au rendez-vous. Elle ne les mettait pas en balance, et était tout aussi heureuse dans les bras du brun que dans ceux du blond. Ils avaient la même fougue, et assez de science et de contrôle sur eux-mêmes pour satisfaire pleinement leur partenaire. Elle aurait été bien en peine de choisir.

Elle ne s'ennuyait plus du tout.

Le danger éventuel rendait les rencontres plus excitantes. Elle s'amusait des yeux méfiants de la Sia, et prenait tout de même beaucoup de précautions. Mais Riarra était des plus pessimistes et prévoyait mille ennuis. Lisa Leyra riait, et refusait de l'écouter.

Elle avait complètement oublié l'existence de Kalar.

Il rentra.

Il avait pensé chasser cette fille de ses pensées durant son absence, et, bien au contraire, la séparation n'avait fait qu'exacerber le goût qu'il avait pour elle.

Il lui rapporta des peaux de srag à utiliser en tapis, merveilles de douceur duveteuse grises, ornées de taches violacées, des coffrets de nacre, une série de peignes en écaille bleue, et des mouches de lumière à poser dans sa chevelure. Mais Lisa Leyra lui faisait grise mine, et rechignait à l'amour. Elle semblait toujours atteinte de malaises, et de petits maux incompréhensibles. Elle avait chaud, elle avait froid, souffrait d'une migraine ou d'une fièvre, et boudait.

Kalar n'avait pas encore de soupçons, mais la Sia en avait pour lui.

La haine d'Emira prenait des proportions effrayantes. Kalar lui avait rapporté quelques présents, bien moins beaux que ceux de cette Dirzza, mais, depuis son retour, il ne l'avait pas fait demander une seule petite fois. Emira en était prise de crises d'étouffement. Elle lui avait pourtant donné des fils, alors que ce poison de Zagourienne ne paraissait même pas capable d'enfanter. Elle s'examinait soigneusement dans son miroir. Des rides nouvelles, là, aux coins des yeux, la peau moins tendue, moins lisse, plus terne. Une couche de graisse qui commençait à estomper les contours du corps, et un affaissement léger des larges seins blancs. Indiscutable, cette garce à peau jaune avait pour elle l'éclat de sa jeunesse, et Kalar n'y était que trop sensible. Mais Emira pensait bien avoir trouvé un remède. Elle avait de bons yeux. Elle avait parfaitement repéré les marques d'amour, encore qu'adroitement camouflées, et ce durant l'absence de Kalar ! La petite cahelle avait du reste un regard qui ne trompait pas. Emira aurait parié sa vie sur le fait que cette petite punaise s'était trouvé un amant. Si elle parvenait à les faire pincer... Le Suellan n'était certes pas homme à pardonner.

Jusqu'alors, malgré une surveillance active, Emira n'avait pas encore pu découvrir le lieu du rendez-vous, mais elle venait d'apprendre d'une esclave habile que Lisa Leyra visitait les jardins de nuit, et disparaissait du côté des cages aux fauves. Emira était pleine d'espoir.

Lisa Leyra ne pouvait plus venir aussi souvent sous les branches du leyouri. Gellert ou Mauran l'y attendait parfois en vain jusqu'à l'aube, et finissait généralement par s'endormir au pied de l'arbre.

Ce soir-là, Kalar recevait un Souverain en visite, et deux Ambassadeurs. Il y aurait de très nombreux services, des danseuses, des chanteurs, et la soirée se prolongerait très probablement presque jusqu'à l'aube.

Lisa Leyra pensait bien pouvoir disposer à sa guise de la nuit. Les femmes du Suellan ne participaient pas à ces réceptions.

Riarra peignait et lissait interminablement la chevelure vert sombre.

— Mon petit agneau, tu es si imprudente ! À quoi bon prendre tant de risques pour des jeux d'amour ? Est-ce qu'un homme n'en vaut pas un autre ?

Lisa Leyra baissa ses paupières fardées de lirol noir, et ses longs cils posèrent une ombre sur sa joue.

— Tu dois bien savoir que non, Riarra.

La Merkit soupira.

— Kalar te tuera, ma petite lumière, et j'en mourrai !

— Kalar ne voit que par mes yeux.

— La Sia ne voit pas par tes yeux, elle, et elle est loin d'être stupide.

Lisa Leyra haussa les épaules avec insouciance.

— Je me moque bien d'Emira. Cette vieille carne livide comme du fromage mou !

Elle se leva, et arrangea les pans d'une tunique de somptueuse soie verte brodée de menues perles.

Depuis un moment, le Sirit planait à travers la pièce avec agitation. Les membranes ailées s'étendaient, transparentes, et la lumière les traversait. Il poussait de petits cris aigus.

Lorsque Lisa Leyra voulut passer la porte, il sauta sur elle et s'accrocha de tous ses ongles. Il niaillait. Elle tenta



de le détacher d'elle, mais les griffes acérées s'enfonçaient dans sa chair, et elle cria en l'empoignant par sa touffe de cheveux rouges. Riara accourut à la rescousse, balayant le Sirit d'un revers de bras, et sans douceur.

Variz enlaça les chevilles de sa maîtresse. Ses petits bras minces avaient une force extraordinaire, et il flûtait des cascades de notes tintantes.

— Mais qu'est-ce qui te prend, à la fin ? Cette bête devient folle !

Brusquement, une image naquit dans les yeux des deux femmes.

Un couple enlacé, sous les branches de leyouri, épinglé dans la lumière de nombreuses lumènes, et Emira, un sourire de triomphe méchant aux lèvres, entourée de gardes offriens.

La vision s'attarda un instant, parfaitement claire, puis s'effaça.

Lisa Leyra demeurait stupéfaite, et Riara écarquillait ses yeux de chouette.

— Ayel ! Qu'est-ce que c'était, Riara ?

Une nouvelle image se forma : Kalar, le visage tordu par une rage terrifiante.

C'était si net que Lisa Leyra poussa un cri de terreur. Riara claquait des dents, et le Sirit pinçait les jambes de sa maîtresse en émettant des sons flûtés.

— C'est toi qui fais cela, Variz ?

Il sembla acquiescer en quatre notes tintantes, puis Lisa Leyra vit Mauran, enchaîné dans la chambre de torture du palais, vit un double d'elle-même accroché à la muraille, et les Exécuteurs qui s'approchaient.

Elle hurla.

Les yeux de chouette de Riara montraient le blanc.

— Mon agneau ! C'est Variz ! Il essaie de te dire quelque chose, comme s'il voyait l'avenir. Je t'en supplie, n'y va pas !

Lisa Leyra n'avait plus du tout envie d'amour. Elle était gelée de terreur. Elle s'assit sur son lit, entourant ses genoux de ses bras, le dos courbé. Ses lèvres frémissaient. Variz se pelotonna contre elle en gloussant.

— J'ai froid, Riara, apporte-moi un châle. Je ne sortirai pas ce soir.

Emira et les gardes offriens ne trouvèrent que Mauran qui dormait paisiblement sous les branches du leyouri, parfaitement seul.

La Sia était terriblement déçue. Elle observait l'homme. S'agissait-il de celui-là ? Elle n'avait aucune preuve. Ses yeux noirs brillaient de colère.

— Que fais-tu ici, Lutteur ? Pourquoi n'es-tu pas dans ton quartier ?

Mauran avait mis poliment un genou à terre. Lui et Galt usaient de cette forme de salut courtoise, se refusant à la posture aplatie qui était de mode en Offren. Il se releva.

— J'avais trop chaud pour dormir, Sia, je suis sorti dans les jardins pour respirer, et le sommeil m'a pris sous cet arbre.

L'explication était parfaitement plausible. Mamor n'enfermait pas ses hommes. Ils allaient et venaient assez à leur guise. Emira ne savait trop que croire. Est-ce que la cahelle jaune était ailleurs, en ce moment ? Il fallait bien le supposer, mais tout ceci avait fait trop de bruit, on ne pourrait plus la surprendre ce soir. Le désappointement mettait de l'acide dans les entrailles de la Sia. Elle dit avec colère :

— Rentre dans ton quartier ! Tu n'as rien à faire ici. Je dirai à Mamor de te punir. Je ne veux pas vous voir traîner dans les jardins !

— Bien, Sia.

Mauran salua, et s'enfonça dans l'ombre. Il souriait, amusé. Il avait parfaitement perçu la colère de cette femme, et sa déception. Tout de même, il l'avait échappé belle ! Il faudrait faire un peu plus attention à l'avenir, et prévenir Gellert et Lisa Leyra.

Emira s'interrogeait. Ce Lutteur était-il l'amant en question ? Elle restait parfaitement persuadée que Lisa Leyra profiterait des obligations de Kalar pour occuper sa soirée. Bien impensable que la jeune rousse eût laissé l'homme attendre sans le rejoindre. Toutefois, en raison de l'incertitude, elle décida de ne pas se plaindre à Mamor. Il convenait que les Lutteurs puissent continuer à se déplacer à leur gré. Si ce brun aux yeux pâles était coupable, elle le pincerait une autre fois. Elle ne désarmait pas. Mais les choses ne tournèrent pas comme elle l'espérait.

Le lendemain, Kalar assistait à un combat.

Gellert affronta dans le Cercle un Fleuri armé d'un épieu, et il le tua après une lutte assez longue, et un peu pénible. Mamor avait raison, il n'était plus au mieux de sa forme.

En le voyant, Kalar se souvint de la lutte interrompue. Il désirait toujours savoir lequel des deux Coldiens l'emporterait sur l'autre.

Quelque temps après la mi-nuit, le Suellan s'éveilla, souffrant légèrement de l'estomac, et ne put se rendormir. Il s'ennuya, fit appeler le Distral, et lui dit de convoquer immédiatement les deux hommes dans sa propre salle d'armes.

Avec beaucoup de circonlocutions, Mamor tenta de le faire changer d'idée. Il aimait assez ses Coldiens, et savait parfaitement qu'il ne retrouverait pas de sitôt des Lutteurs de cette classe. Il savait aussi que tous deux étaient aussi unis que les doigts d'une main.

Les yeux bleu sombre du Suellan flambèrent dangereusement.

— Amène-les ! Est-ce que tu discutes mes ordres ?

Mamor n'était pas assez fou pour les discuter. Il courut.

Il s'attendait à des protestations, mais pas à un refus aussi catégorique que celui qui lui fut opposé.

Gellert et Mauran comprenaient bien que, cette fois, une lutte simulée ne suffirait plus. Ils étaient amis. Aussi frères qu'on peut l'être par naissance, et même un peu plus. Dix Suellans n'auraient pas suffi à rompre cette camaraderie.

— Vous mourrez d'une façon bien plus déplaisante, imbéciles, et tous les deux au lieu d'un seul !

C'était toujours non.

— Venez le lui dire vous-mêmes alors, cria Mamor à bout d'arguments. Je ne veux pas être seul à supporter le poids de sa colère.

Ceci était juste. Le Distral n'était pas mauvais cheval. Ils n'avaient pas de raison de lui en vouloir. Ils le suivirent.

Au premier refus, Kalar explosa, et les gardes se précipitèrent, la lance pointée.

— Envoie ces chiens aux mines de lumènes, Mamor ! S'ils ne veulent pas se battre, ils travailleront. Je suis très mécontent de toi ! Si je n'avais pas quelques raisons de t'épargner, je t'y enverrais avec eux.

Mamor courbait la tête. Gellert et Mauran se demandaient ce que pouvaient être les mines de lumènes.

Ils eurent l'occasion de l'apprendre.

Rauri avait passé une quinzaine de jours chez le gros Marchand. L'homme s'appelait Kirriz. Il possédait une propriété au bord de la mer, et y résidait durant l'été avec sa famille : quatre femmes échelonnées en âge, six enfants, également d'âges variés. Une foule d'esclaves diligents s'occupaient du service.

La propriété était assez vaste, et elle longeait le rivage. La mer léchait le sable à petits bruits.

Rauri était scarabe. En Offren, la condition des Marqués était assez analogue à celle qui existait en Acherra. On les acceptait mais, à l'occasion, avec une bonne dose de condescendance. De toute sa vie, Rauri n'avait connu que bien peu d'hommes pour l'admettre comme un égal et sans l'ombre d'une réticence. Gellert Galt et Mauran Querre étaient du nombre, et, pour cela, il les aimait. Il s'interrogeait souvent sur le sort de ses deux amis.

Il n'appréciait pas outre mesure son existence actuelle d'esclave. Les Scarabes étant plutôt rares, on les regardait Volontiers comme des bêtes curieuses. Rauri s'était toujours rebiffé en rencontrant de l'ostracisme. Il était Marqué, un point c'est tout, et se refusait à admettre le moindre sentiment d'infériorité. Ceux qui trouvaient bizarres sa bouche sans lèvres et ses yeux d'insecte pouvaient aller se faire pendre !

Kirriz, le gros Marchand, n'était pas mauvais chien, et traitait bien ses esclaves. Mais ses jeunes gosses devenaient facilement assez exaspérants. Deux fils, et quatre filles piaillantes. Rauri était censé les distraire. Oui bien !

Les femmes de Kirriz donnaient l'impression d'avoir vu arriver chez elles un Dirzz étendant ses ailes écarlates, et retroussant les lèvres sur ses crocs courbes. Elles avaient tendance à hurler en serrant leurs plus jeunes enfants sur leur sein. Parfois, Rauri s'en amusait, mais, le plus souvent, il en était fortement irrité. Enfin, il s'était ennuyé en Acherra, refusant une vie paisible. Il ne pouvait guère se plaindre, et ne devrait s'en prendre qu'à lui-même.

L'après-mi-jour, le Scarabe emmenait les enfants du Marchand à la plage. Il ne nageait pas des mieux, mais il put parfaire ses connaissances. L'eau tiède et très salée portait bien.

Les enfants s'habituèrent à sa présence. Les filles, surtout, s'accrochaient de plus en plus à lui, et Rauri n'arrivait plus à les détester. Il commençait même à les prendre en affection. Il s'allongeait sur le sable, et les regardait jouer, assez distrait, et en rêvassant.

L'une des femmes de Kirriz lui coula des regards pleins de promesses, tout à la fois apeurée et très attirée. Son gros mari ne lui offrait pas tellement de distractions. Elle était jeune, très brune, coiffée de cheveux frisés épandus sur les épaules, et s'ennuyait.

Rauri lui donna volontiers quelques occasions de s'occuper. Il passa sur elle une rage assez sauvage, Mauria en fut très satisfaite ; elle n'avait jamais eu un amant aussi excitant.

Kirriz eut quelques soupçons, encore que très vagues. Il tenait beaucoup à la plus jeune de ses femmes, d'acquisition récente. Cette Mauria devenait rechigneuse. Son épouse en titre, Marouani, glissa des paroles empoisonnées dans son oreille. Il vendit le Scarabe à un ami de passage, et en tira un fort bon prix.

Rauri visita la ville sainte de Girléram, bien plus loin dans le sud.

Dômes en mosaïque, or et pierres précieuses, statues démesurées d'Ayel, et la grotte des Apparitions : vaste, noire, encombrée de fidèles aplatis, le nez à terre, qui gémissaient et sanglotaient. Des Mezziars en draperies rouges passaient, abattant sauvagement un nerf de bœuf sur le dos des croyants qui ne se courbaient que plus bas, pleins de reconnaissance. Rauri trouva la chose parfaitement inconséquente et ridicule.

Son nouveau maître, Malirog, habitait Girléram. Ce Marchand merkit vendait des poteries, et de petites effigies d'Ayel aux yeux flamboyants.

Celui-là voulait distraire ses femmes. Il n'y réussit que trop bien.

En dépit de son étrangeté, bouche sans lèvres largement fendue, narines cornées, et yeux d'insecte, le visage de Rauri n'était nullement déplaisant, et il avait un beau corps d'homme, muscles longs, larges épaules, hanches minces. Les femmes de Malirog accueillirent la nouveauté sans se faire prier, et le Scarabe s'occupa activement des deux plus

Jones.

Le Marchand conçut des soupçons. Il regardait son esclave Marqué avec une expression des plus menaçantes.

Rauri décida qu'il était temps de songer à la fuite.

Tout esclave évadé risquait la mise en croix au soleil, une mort fort désagréable. Toutefois, s'il se découvrait réellement cocu, Malirog s'en montrerait sans doute si mécontent que autant valait aller voir ailleurs, et compter sur la chance pour ne pas être repris. Mais, dans le cas de Rauri, l'aventure serait tout de même vraiment risquée. Les Scarabes n'abondaient nulle part en Offren, et le premier passant venu se demanderait ce que cet homme à la peau brun-rouge faisait par là.

Rauri partit à la nuit.

Hérisag, la plus jolie des épouses de Malirog, lui fournit un sac de vivres, une outre d'eau, et même une poignée de leïres patiemment volés jour après jour.

— Va avec Ayel, Rauri, et qu'il te guide par la main.

Le Scarabe la serra à l'étouffer. À l'encontre des non-Marqués, il n'embrassait jamais. Sa bouche ne convenait pas pour ça. Mais, avant de partir, il lui fit l'amour de telle façon qu'elle le regretta très longtemps.

Rauri tenta de retourner vers le port de Leyl.

Ses yeux d'insecte y voyant bien de nuit, il voyagea en grande partie durant l'obscurité, dormant aux moments les plus chauds du jour.

Les leïres d'Hérisag permettraient sans doute de payer le passage sur un navire. Le Scarabe se voyait assez bien de retour en Acherra. Il en avait plus qu'assez d'Offren ! Quel pays de la soif ! L'outre de peau se vidait, malgré un rationnement sévère. Les puits et leurs villages, cernés de cauldias, étaient plus que rares. Rauri risqua sa vie cinq ou six fois pour de l'eau. Il n'avait pas le choix.

La sixième fois, il faillit se faire prendre par une troupe de gardes offriens qui s'interrogeaient sur sa présence. Rauri s'en tira parce que la nuit tombait, en fuyant dans les dunes. Les gardes ne mirent pas trop d'enthousiasme à la poursuite. Il y avait bien trop de risques de s'égarer en quittant la piste.

Rauri s'égara effectivement, et il n'avait pas pu renouveler sa provision d'eau.

Le lendemain, après la mi-jour, il titubait, à demi mort de soif. Le soleil le rôtissait comme un brasier ardent, et il aurait échangé sa liberté sur-le-champ contre quelques gouttes d'eau.

Il eut la chance de croiser une aréma de Térags.

Ces nomades des sables se promenaient à dos de cahels, du sud au nord et du nord au sud, de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est, en une éternelle errance. Ils connaissaient les plus infimes points d'eau, et étaient capables de les retrouver avec une infailibilité miraculeuse.

Ils évitaient les villes, pillaient les villages, et ne s'encombraient ni de femmes ni d'enfants. Ils volaient leur nourriture, ou la chassaient, et accroissaient à l'occasion leur nombre en acceptant parmi eux les candidats ayant réussi à passer les épreuves d'initiation.

Ils firent boire le Scarabe, non par bonté, mais parce qu'ils espéraient bien tirer de lui quelques distractions, et qu'un homme rongé de soif ne résisterait pas assez longtemps pour leur procurer beaucoup de plaisir.

Rauri, ressuscité de s'être abreuvé, devint exactement assez insolent pour plaire au chef des Térags, un Merkit d'une cinquantaine d'années, sec comme une branche morte. Ce Lezzim portait une barbe noire nattée, une longue chevelure grasseuse sans un fil blanc et était possesseur d'yeux un peu plus sauvages que ceux d'un aupard, hormis qu'ils étaient noirs et non pas verts. Il offrit au Scarabe le choix entre une mort très pénible, ou entrer dans l'aréma en passant les épreuves. Rauri était très suffisamment réaliste pour ne pas hésiter un instant.

Il dut d'abord se battre à mains nues contre un homme armé d'un poignard, et pas choisi parmi les plus malingres ou les plus maladroits.

En Acherra, Rauri avait fait partie de la troupe de Rançonneurs dirigée par Mauran. Il ne manquait aucunement de ressources. Il désarma l'adversaire sans beaucoup de peine. Ce résultat suffisait amplement pour qu'il fût déclaré vainqueur, mais Rauri n'était pas d'assez bonne humeur pour avoir envie de s'arrêter en si bon chemin. Il entreprit de démolir systématiquement l'ennemi, et les Térags jugèrent plus prudent de le lui arracher des mains.

Le lendemain, à l'aube, deux hommes l'attachaient par les poignets à la selle de Lezzim, au bout d'une longue corde. Le chef des Térags le mit en garde assez ironiquement :

— Si tu te plains, ou si tu réclames de l'eau, tu auras perdu !

Rauri courut toute la matinée derrière la bête au trot.

Vers la mi-jour, il tombait si souvent que la cahelle le traînait la plupart du temps dans le sable, et il avait accumulé une telle dose de rage que ses yeux d'insecte inexpressifs flambaient.

Il dut boire à la halte, quelque temps plus tard. Il n'aurait jamais cru que l'eau nût devenir aussi précieuse

Il put boire à la hâte, quelque temps plus tard. Il n'aurait jamais cru que l'eau put devenir aussi précieuse.

Lezzim lui sourit presque amicalement, et l'autorisa à passer la dernière épreuve. Rauri commençait à se demander s'il en sortirait vivant.

Il la passa le troisième jour, et fit connaissance avec la baguette de calde.

Il s'agissait de suivre sans dévier un passage étroit, tracé de deux lignes dans le sable, et assez long. Les Térags le bordaient de chaque côté, armés de caldes écorcées. Eux chercheraient à le pousser hors du passage. Que l'un de ses pieds dépassât les lignes, et le jeu se terminerait en même temps que sa vie.

Rauri suivit le passage resserré, sa bouche sans lèvres fermée comme une trappe, et, dès les premiers coups, il se demanda amèrement ce qui était pire, la soif ou les caldes.

Il avança, luttant pour garder ses pieds entre les deux lignes, protégeant d'une main ses yeux vulnérables. Les Térags luttèrent eux aussi, dans un but parfaitement contraire, et y mettaient vraiment beaucoup d'ardeur.

Le Scarabe parvint sans avoir dévié au bout du chemin, mais il le paya terriblement cher, et, la chose terminée, il ne portait guère les Térags dans son cœur.

Ils étaient pourtant à présent tout à fait amicaux, et Lezzim lui dit :

— Tu partageras notre eau, et nous partagerons la tienne.

Rauri faisait partie de l'aréma.

Les nomades se dirigeaient vers le nord. Ceci faisait parfaitement l'affaire du Scarabe, qui n'avait pas perdu tout espoir de rejoindre Leyl. Lezzim l'avait dépouillé de ses leïres, mais être sans argent ne représenterait pas un obstacle insurmontable. Au besoin, il pourrait toujours se faire engager comme marin sur un navire marchand, et désertier dès qu'il atteindrait un port acherrien.

Le vêtement de Rauri, une vieille robe de son ancien maître, n'était plus que lambeaux. Lezzim lui offrit une robe de laine bourrue à capuchon, et le Scarabe découvrit avec étonnement qu'elle protégeait bien mieux de la chaleur qu'un tissu plus léger.

Il apprenait énormément de choses.

Il apprit à se passer d'eau plus longtemps qu'il aurait cru la chose possible, et à satisfaire sa soif de quelques gorgées. Il apprit à tromper cette soif en suçant le noyau amer et râpeux des fruits du cauldia. Il apprit à se nourrir deux jours d'une maigre galette de gil durcie et desséchée, et à se gorger jusqu'à l'écoeurement de viande après une chasse fructueuse. Il apprit à accompagner du corps le balancement d'un cahel, à garer ses genoux du museau tronqué garni de longues dents plates et jaunes, à forcer la bête à se coucher en tirant sur les oreilles en rubans, et à dormir dans sa chaleur. Les nuits étaient glacées.

Il apprit qu'on pouvait parfaitement vivre sans se laver. Il apprit à faire toutes choses avec nonchalance : se hâter faisait transpirer, faute impardonnable. Il apprit à sucer quelques fragments de sel brut, et à oublier que sa soif s'en exaspérait. Le sel retenait l'eau dans le corps.

Il apprit que le soleil tuait en moins de deux jours, que l'aiguillon venimeux du scauria parvenait au même résultat en un instant.

Il chassa le diala. Le fauve des sables possédait sous le cou une poche goitreuse contenant une réserve d'eau, amère, puante, mais de l'eau tout de même, et sa chair, bien que coriace et peu plaisante, se mangeait.

Il se fit très sottement égratigner par la longue queue fouettante. Un crochet venimeux fendit sa robe, et lui entailla légèrement la cuisse au-dessus du genou. Lezzim ouvrit plus largement la petite blessure, la fit saigner, posa dessus un emplâtre d'herbes malodorant, et augura :

— Tu n'oublieras plus de faire attention à cette queue !

Prédiction parfaitement exacte : deux jours et deux nuits Rauri endura une torture constante, et il se garda par la suite des crochets avec un soin jaloux.

Il participa aux pillages, luttes assez sauvages, les villageois assaillis se défendant généralement très bien. Ils avaient de très bonnes raisons pour cela. Vainqueurs, les Térags ne laissaient rien de vivant, hormis les femmes, qui payaient cette mansuétude en se faisant copieusement violer. Les nomades emplissaient leurs outres au puits, fouillaient activement les petites huttes rondes coiffées de branches de cauldias, abattaient tout le bétail, et le mettaient à cuire sur de gigantesques feux de braises.

Toute la nuit, les hommes se gorgeaient de viande, faisaient l'amour à leurs captives, et se saoulaient activement à l'alcool de féguira.

Au matin, ils repartaient, n'emportant avec eux que de l'eau, quelques maigres richesses, et des galettes de gil à cause de leurs possibilités de longue conservation.

Au premier combat. Rauri prouva surabondamment qu'il n'était pas manchot. et fit un pas en direction du poste

de second de Lezzim qu'il occuperait avant longtemps.

Il en fit un autre quelques jours plus tard, lors d'un concours de tir à l'arc. Rauri n'avait jamais raté une cible. Il fit une éblouissante démonstration de ses talents, et s'attira, de la part des Térags, une admiration légèrement envieuse.

L'aréma tomba un matin sur un riche Marchand merkit qui voyageait en litière, accompagné de ses deux femmes. La douzaine de gardes qui les entouraient se firent tous tuer au combat, mais le Marchand n'avait pas assez de courage pour cela, et fut pris bien vivant.

Les Térags torturèrent l'homme très longtemps, avec un raffinement dans les détails qui écœura Rauri, pourtant de nature fort peu sensible. Le Merkit hurlait interminablement, à s'en arracher la gorge.

Les deux femmes, jeunes et jolies, passèrent de mains en mains. Elles aussi hurlaient, mais, après quelque temps, leurs cris devinrent sans force. Lorsqu'elles ne furent plus d'aucun service, Lezzim les égorgea.

Les Térags reprirent leur route, emmenant les chevaux qu'ils comptaient revendre dans un quelconque village. Ils abandonnèrent l'homme aux trois quarts mort, qui ne geignait plus que très faiblement. Avant la nuit, le soleil l'achèverait.

Cinq jours plus tard, Rauri faisait connaissance avec sa première tempête de sable.

Le vent se leva avec le soir. Un souffle d'abord léger, qui arrachait aux dunes des volutes, et les projetait en gifles piquantes. Le sable crissait sous les dents, entraînait dans les narines, s'infiltrait dans les replis de la peau et poudrait les vêtements.

Il dansait en rideaux, en écharpes, en voiles flottantes et criblait les joues de Rauri d'un millier de petites morsures. Le vent l'enveloppait d'une haleine râpeuse, et s'accélérait.

Au premier rugissement, les cahels s'arrêtèrent d'eux-mêmes et se couchèrent, dos au vent, fermant leurs naseaux mobiles, et enfouissant la tête dans leurs pattes. Les hommes se tapirent près de leurs montures.

Sur les conseils de Lezzim, Rauri enveloppa étroitement son visage dans une écharpe de laine, l'enroulant plusieurs fois, puis il s'abrita contre sa cahelle. La clameur démente du vent lui vrillait les oreilles. En quelques instants, tout ne fut plus que sable, et bruit. Il semblait ne plus y avoir un pouce d'air à respirer. Rauri suffoquait, du sable plein la bouche.

Il savait qu'il ne devait pas arracher l'écharpe sous peine de mort, et tout en lui l'y poussait. Ses poumons torturés cherchaient de l'air, et n'en trouvaient pas. Il respirait à petits halètements brefs. La laine de l'écharpe fermait les fentes cornées de ses narines, et son odeur âcre et sûre les envahissait complètement. Le bruit devenait une chose solide, palpable, et Rauri avait la sensation d'avoir été enfermé dans une cloche géante dont le battant lui martelait la tête. Du sable se glissait sous ses paupières, lui mordant les yeux, et il larmoyait.

Il pensait ne pas pouvoir tenir un instant de plus.

Il dut tenir toute la nuit. Vers la fin, ses oreilles sonnaient, vibrantes, et ses yeux étaient pleins d'éblouissements cramois. Deux ou trois fois, il sombra dans une brève période d'inconscience.

Peu après l'aube, le vent tomba.

Les cahels se relevèrent, secouant le sable qui les recouvrait presque complètement, et Rauri se mit debout sur des jambes flageolantes. Il arracha l'écharpe.

— Remets-la, lui cria vivement Lezzim. Il y aura du sable dans l'air durant longtemps.

En fait, le soleil ne perçait pas, et le ciel bas était sulfureux.

— Est-ce toujours aussi violent ? demanda le Scarabe.

Lezzim rit.

— Tu n'as rien vu, Rauri, ce n'était qu'une bien petite tempête. Elles durent parfois trois jours, et soufflent bien plus fort, et les hommes meurent. Il y avait de l'air, cette nuit, parfois, il n'y en a plus du tout. Les cahels s'en tirent. Ils peuvent fermer complètement leurs narines, et vivre un temps sur une réserve d'air qu'ils gardent dans les poumons. Ayel a fait les bêtes plus résistantes que les hommes.

Rauri frissonna. Pourriture d'Offren ! Il embrasserait la terre acherrienne en la retrouvant.

Une semaine plus tard, l'aréma découvrait un entonnoir, et des cris d'excitation coururent le long de la caravane. Les hommes souriaient, et une expression épanouie s'étalait sur le visage ordinairement renfrogné de Lezzim.

— Viens voir, Rauri !

L'entonnoir s'étalait, creusant le sable, et ses bords parfaitement lissés plongeaient en se rétrécissant vers un fond plat. À l'ouverture, il était assez large pour engloutir un cahel. Les Térags avaient mis pied à terre, et l'entouraient en jacassant, armés d'épieux de chasse.

Jalir, un Merkit qui avait la particularité de posséder un œil marron et l'autre vert, arriva avec deux cordes épaisses et longues, terminées d'un fort croc de fer. Il en donna une à Lezzim, et entortilla au crochet de la sienne une peau de guélase qui puait assez fort.

Il fit descendre ce crochet en douceur dans l'entonnoir et du sable croula en petites avalanches. Lentement, le fond plat se soulevait. Une tête ronde de fourmi monstrueuse se hissait, jaune de miel, surgie d'un rêve dément et hors de toute mesure. Des yeux globuleux attachés à de courtes tiges se balançaient, jaillissant de cavités protégées par des plaques mobiles. Deux pinces fantastiques s'élevèrent et claquèrent bruyamment. La tête jaune se fendit verticalement sur un vaste gouffre noir, et se referma sur l'appât.

Les Térags hurlèrent de triomphe.

Une moitié environ de l'aréma avait saisi la corde, et tirait vigoureusement. La bête résistait. Elle fit entendre un bruit vibrant de plaques métalliques entrechoquées.

— Une kérule, dit Lezzim à Rauri. Si nous réussissons à la sortir de son trou, tu participeras à quelque chose qui te plaira.

La lutte était acharnée. Tantôt les hommes étaient entraînés vers l'entonnoir, tantôt ils parvenaient à faire surgir une partie du corps cuirassé.

— Mais, dit Rauri, ce serait plus simple si nous tirions tous.

— Sûrement pas ! Tout à l'heure, il faudra l'immobiliser par la queue, et se donner bien du mal pour la tuer. Tu feras bien de nous aider un peu, mais, pour Ayel, ne touche pas à la tête ! Il ne faut frapper que le corps. Ne l'oublie surtout pas.

Le monstre cliquetait furieusement. Les hommes tiraient. Peu à peu, un gros corps jaune en plaques imbriquées remontait du trou. Les pinces claquaient, battant l'air, et des pattes articulées et poilues s'agitaient avec frénésie. L'entonnoir croulait en avalanches de sable. Une queue courte, étalée en éventail, apparut.

Lezzim fit tourner son crochet, et le lança. Le fer se planta dans une articulation, juste à la naissance de la queue, et les Térags se précipitèrent. Une partie de l'aréma continua à tirer sur la corde qui tenait la tête, une autre partie s'accrocha du côté de la queue. Les deux groupes cherchaient à immobiliser l'énorme corps cuirassé qui se tordait avec fureur. Un certain nombre d'hommes commencèrent à frapper de l'épieu.

Rauri prit part à la lutte.

Il s'agissait d'être leste, pour éviter les pattes terminées de barbelures et les pinces claquantes. Un homme eut la jambe à demi sectionnée ; il devait mourir avant le soir, malgré une tentative de cautérisation.

La vie était plus difficile à atteindre dans ce corps d'insecte géant. La kérule fut littéralement hachée de coups et déchiquetée avant de consentir à s'immobiliser à peu près. Jalir coupa la tête monstrueuse avec précaution. Les pattes s'agitaient encore spasmodiquement, et les yeux globuleux entraient et sortaient de leurs alvéoles.

Lezzim fendit adroitement le sommet du crâne, et retira d'une cavité la valeur d'une cruche de liquide jaune huileux, à l'aide d'une louche de bois à long manche. Il racla et récupéra très soigneusement les dernières gouttes du liquide.

— Le lait de la kérule. Tu y goûteras ce soir, Rauri, et je pense que tu t'en souviendras longtemps. Malheureusement, elles deviennent rares, on les a trop chassées. Il y a bien deux ans que nous avons rencontré la dernière. Nous pourrions en tirer une fortune en le vendant, mais tu comprendras vite pourquoi nous préférons le garder pour nous.

À la halte du soir, les hommes burent, mais ne mangèrent rien.

— Ça fait plus d'effet sur un ventre vide, dit Lezzim à Rauri.

Les Térags firent circuler la cruche de mains en mains. Elle passa dans celles du Scarabe.

— Pas plus d'une petite gorgée, Rauri, en boire davantage te tuerait. Ce n'est pas le but recherché.

Le Scarabe avala quelques gouttes du liquide huileux au parfum poivré et âcre. Le goût en était si sauvagement amer qu'il eut l'impression d'avoir la langue brûlée.

Les hommes se couchèrent dans le sable.

Rauri grandit.

Il s'étira interminablement. Sa tête toucha le ciel, ses pieds s'enfoncèrent dans le sol, le percèrent, et prirent assise sur le cœur du monde. Le temps cessa d'exister, et l'instant présent s'allongea sur des milliers d'années. Les étoiles dansèrent et tournoyèrent autour de son corps, le frôlant, et chaque fois qu'elles l'effleuraient, la brève caresse faisait naître des extases de délices.

Il rapetissa, se réduisit à un noyau compact, et s'enfonça dans le sol, éternellement. Il glissa dans un lac de matières ignées. Des vagues flamboyantes le roulaient, le plongeant dans un océan de félicité. Le temps s'étirait à l'infini, et le bercement ardent le noyait de plaisir.

Il retrouva son corps, et rencontra une femme, silhouette imprécise qu'il n'aurait jamais pu décrire, et cependant perfection de l'absolu.

Elle le toucha, et il cria. Chacun de ses nerfs vibrait, affolé. Des mains parcoururent sa peau, éveillant des sensations inouïes. Il lui fit l'amour durant des siècles, et la jouissance s'allongea sur des millénaires. Au point ultime, Rauri perdit conscience.

Il s'éveilla au matin, complètement vidé. Ses jambes ne le portaient plus. Il vacillait. Les Térags se levaient, le regard vague, chancelants.

— Alors ? demanda Lezzim.

— Je ne sais pas quoi te dire. Je pense que si je recommençais la même expérience ce soir, je n'y survivrais pas.

— Ça te tuerait certainement, comme ça te tuerait d'en boire trop. Est-ce que tu as eu une femme ?

— Oui.

— Alors tu sais. Il en reste pour une autre fois, mais il faudra attendre un bon moment avant de recommencer.

— Une autre fois, dit rêveusement Rauri.

Il regardait dans le vide, le corps parcouru d'un souvenir de vibrations.

— Oui, mais les kérules sont rares. Au temps où elles étaient encore nombreuses, bien des hommes sont morts d'avoir abusé de leur lait. Si tu recommences trop souvent, ça te vide, et tu t'endors à jamais.

— Une bien belle mort, dit le Scarabe.

Ses yeux d'insecte semblaient pleins de rêves impossibles.

La deuxième expérience fut un peu plus extraordinaire que la première, et bien plus longue.

En s'éveillant, Rauri pensait que la rareté des kérules avait son avantage. Il ne serait devenu que trop volontiers leur esclave total et consentant.

Peu avant l'automne, les Térags arrivaient à proximité de Zeyla-Raub, et décidaient de repartir vers l'ouest.

Rauri s'était parfaitement adapté à son existence. Il aimait le sable, il aimait le ciel bleu sombre et les nuits glacées fourmillantes d'étoiles. Il avait toujours eu du goût pour la vie libre en plein air.

Son corps brun-rouge avait séché, débarrassé de toute graisse superflue, tout en muscles durs. Il était capable de se passer d'eau aussi longtemps que Lezzim lui-même. Il décelait à l'avance les tempêtes de sable, et le soleil était un allié. Il ne sentait plus la chaleur et ne se rappelait plus une époque où l'eau était abondante. En quelques instants, il mettait à la raison le plus rétif des cahels. Il dormait en selle si nécessaire, et s'éveillait suffisamment reposé.

S'il avait décidé de rejoindre le port de Leyl, Lezzim lui aurait volontiers laissé une monture, et probablement fourni quelques leïres. Il n'en avait plus envie. Acherra s'éloignait.

Il suivit l'aréma vers l'ouest.



Gellert et Mauran retrouvèrent la piste de sable, la chaîne, la soif et la baguette de calde.

Avec, tout de même, une légère différence.

Agélérit, l'Offrien qui menait la caravane, était environ dix fois plus cruel qu'Abiro, et n'avait pas la plus petite raison de ménager ses captifs. Abiro payait ses esclaves, alors qu'Agélérit ne convoyait que des condamnés dont la vie ne pesait pas le moindre liram.

Galt et Querre réalisèrent très vite que s'ils voulaient survivre, fût-ce pour un temps bref, il convenait de composer un peu avec l'ennemi. D'ailleurs, à la première tentative d'entraide, Agélérit les sépara, en plaçant un en tête de caravane, et l'autre en queue. Il leur promit un châtiment exemplaire s'ils tentaient de se rejoindre, et donna ordre aux gardes de les surveiller.

La caravane se dirigeait vers le sud, et l'été éclatait dans toute sa gloire. Le soleil devenait quelque chose de féroce et inhumain.

Lorsqu'il se jugeait un peu trop mécontent du comportement de l'un de ses prisonniers, Agélérit le faisait enterrer jusqu'au cou dans le sable, et l'abandonnait là, la bouche ouverte sur une clameur d'angoisse. La piste était jonchée de ces crânes posés à même les dunes, dont les dents ricanait.

Malgré quelques efforts d'accommodation, Gellert et Mauran se faisaient battre ou priver d'eau très fréquemment. S'ils avaient pensé exéquer Abiro, ils découvrirent rapidement que la haine vouée à Agélérit laissait loin derrière elle toute détestation imaginable.

Lorsqu'il ne pouvait pas trouver le sommeil après une séance de calde, Mauran rêvait longuement aux supplices interminables qu'il infligerait à Agélérit si la possibilité s'en présentait. Abiro n'était plus qu'une silhouette falote, qu'il tuerait volontiers à l'occasion, mais il n'éprouvait même plus l'envie de le faire souffrir.

Gellert fut privé d'eau pour la cinquième ou sixième fois. À la halte de la mi-jour, son voisin posa discrètement dans le sable un gobelet qui contenait encore du liquide, en attirant son attention d'un geste furtif. Galt le vida prestement, et sans se faire prier. Il remercia à voix basse.

— À charge de revanche, dit l'homme.

Le voisin était un grand Offrien à peau claire, ancien Suivant du Suellan, à qui il avait eu le malheur de déplaire. Il pouvait avoir environ trente-cinq ans. Sous le soleil, sa peau virait à l'écarlate. Il avait des yeux gris verdâtre, un nez court, et des cheveux blond paille. Il ne manquait pas de courage. Lui aussi était battu ou privé d'eau très souvent. Il s'appelait Kérim.

Les deux hommes échangèrent quelques confidences. Kérim avait vécu au palais de Zeyla-Raub. Il se rappelait fort bien Galt et Querre pour les avoir vus lutter dans le Cercle plusieurs fois. Il n'avait pas approuvé les décisions de Kalar lors d'un partage de terres entre orphelins, et avait eu le tort de le dire un peu trop haut.

Il payait cette franchise en suivant la route qui conduisait aux mines de lumènes.

Gellert s'ennuyait d'un compagnon à qui parler un peu. Il se lia volontiers avec cet Offrien au caractère gai, qui s'efforçait de plaisanter et de rire de leurs misères.

Mauran devenait sombre.

Lui n'avait pas trouvé de nouveau camarade. Il était entouré de ce qu'il considérait comme des chiffes molles, et gelait leurs timides essais de conversation de son regard glacé. La solitude lui pesait et il passait par une période de noir découragement. Ce genre de faiblesse ne lui étant pas habituel, il ne la ressentait que plus durement.

Il rampa une nuit jusqu'à Gellert, au risque de se faire enterrer dans le sable s'il était pris.

— Il faut filer, d'une manière ou de l'autre, sinon je vais devenir enragé.

— Où veux-tu filer ? Dans le désert, enchaînés, et sans eau ? Il ne nous faudra pas deux jours pour être nettoyés.

patienter un peu, nous verrons bien une fois arrivés à ces tameuses mines.

Ils chuchotaient, leurs deux têtes rapprochées.

— Oui bien ! Tu crois que ça sera plus facile ? J'en doute. Je pense que je vais finir par sauter sur Agélérit pour essayer de l'étrangler avec ma chaîne. J'en ai plus qu'assez !

Gellert fut très effrayé par la conviction amère de cette voix.

— Mauran ! Je ne te reconnais plus. Tu ne vas pas les laisser t'avoir ainsi, pas toi !

— C'était plus facile, quand nous étions ensemble.

Aveu que la torture n'aurait certes pas tiré de Mauran en temps ordinaire, et qui en disait long sur le degré de découragement qu'il avait atteint.

— Frère, si tu es vraiment décidé, je ne te laisserai pas te suicider seul. Tentons la chance, partons.

Mauran n'avait besoin que d'un peu d'amitié, et il venait d'en obtenir une preuve très évidente. Ses dents brillèrent dans l'ombre.

— Oh ! J'attendrai encore un peu. Je n'ai pas besoin de ta vie. Si j'avais voulu, j'aurais pu la prendre pour plaire à Kalar, en m'épargnant tous ces ennuis.

Sa voix avait repris un ton d'ironie légère, plus conforme à sa personnalité.

Gellert sourit aussi.

— Et qui te dit, s'il te plaît, que ce n'est pas moi qui aurais pris la tienne ?

Ils parlèrent presque jusqu'à l'aube, puis Mauran regagna sa place en queue de caravane.

\* \* \*

À Zeyla-Raub, Lisa Leyra pleurait.

En apprenant le départ des Coldiens pour les mines, elle sanglota au point d'en avoir les yeux réduits à deux fentes dans son visage bouffi. Riara ne savait comment la consoler, et Variz tirait ses cheveux en gloussant.

La Sia qui rôdait entendit le bruit des sanglots, et entra, fouineuse.

— Mais que se passe-t-il, petite ? demanda-t-elle d'un ton de feinte compassion.

Lisa Leyra ne répondit pas.

— Ma maîtresse a une rage de dents, dit Riara.

— Une rage de dents ? Oh, quel ennui ! Mais je vais te faire envoyer une Soignante tout de suite.

Lisa Leyra se redressa sur un coude. Ses narines se pinçaient de colère, et ses larmes séchaient.

— Garde ta Soignante, cahelle, et sors de chez moi ! Sors de chez moi tout de suite, et n'y reviens plus jamais. Tu m'entends !

— Petite Dirzza ! Tu te repentiras de m'avoir parlé sur ce ton ! Crois-tu que je ne comprends pas ton manège ? Ainsi, c'était vrai, ce Lutteur brun était bien ton amant !

— Je n'ai pas d'autre amant que Kalar, mais c'est tout de même un de plus que tu en as toi-même, fromage de karb !

— Scauria jaune !

Les deux femmes faillirent se prendre aux cheveux. Riara se mit entre elles, et la Sia s'en fut, ses pieds nus claquant sur les dalles avec rage.

Sa colère passée, Emira s'en voulut de cet accès de fureur intempestif, qui l'avait amenée à découvrir son jeu. Cette garce jaune se méfierait, à présent. Quelle malchance ! Justement cet homme, condamné aux mines ! Il aurait été tellement agréable de prendre la carne sur le fait.

Au soir, Kalar fit demander Lisa Leyra, et Riara passa un grand moment à baigner le visage boursoufflé de sa maîtresse, avec l'eau fraîche d'un vase à évaporation rapide. Elle ne put qu'atténuer partiellement les dégâts.

Le Suellan s'étonna de ces joues bouffies et de ces paupières enflées.

— J'ai eu une rage de dents, Ser.

Les yeux bleus de Kalar foncèrent d'un ton, et se firent fort peu aimables.

— Tu as toujours quelque chose, Lisa Leyra, et tu es toujours mal disposée. Prends garde, je pourrais me fâcher ! Continue comme cela, et tu goûteras à la baguette de calde. Je ne veux plus te voir avec un visage renfrogné, ou je t'en ferai repentir !

Le ton était gelant.

La Zagourienne n'était pas assez stupide pour ne pas comprendre où se trouvait son intérêt. Elle fit de gros efforts pour plaire, et Kalar redevint satisfait.

\* \* \*

La caravane approchait des collines de Zerga, et des mines de lumènes.

Le sable se parsemait de roches feuilletées et coupantes, qui tranchaient jusqu'à l'os si l'on n'y prenait garde. Les pieds des captifs saignaient. On retrouvait de la végétation. Toujours les éternels buissons de calde, les rejets vigoureux et souples jaillissant en tiges noires d'un tronc court, torturé et ligneux, à demi enfoui.

Mauran, qui les regardait haineusement, se disait que ces saloperies auraient parfaitement pu servir d'emblème à la terre d'Offren. Hargneuses comme elle, et urticantes ! Le pays en était couvert. Même en plein désert, on finissait toujours par en rencontrer.

Mais on commençait aussi à voir quelques rerkals, étirant vers le ciel leurs cierges orgueilleux. Leurs grosses tiges marron étaient cassantes, pleines de suc, et, comme septembre débutait, elles s'épanouissaient. Une énorme fleur en voiles roses et mauves ouvrait son cœur taché de violet au sommet de la tige, et son parfum doux, imperceptiblement poivré, se sentait de loin. Fleurs éphémères, qui naissaient à l'aube et se desséchaient avant la nuit. Les Zergiens les récoltaient pour les faire macérer, et en tiraient une boisson odorante qui enivrait rapidement.

La caravane traversait des villages, huttes de boue jaune, avec une ouverture circulaire au sommet, recouvertes de branches entrelacées. Les habitants se précipitaient pour voir passer les prisonniers. Les femmes se poussaient du coude en gloussant, et détaillaient les mâles demi-nus. Jeunes, les Zergiennes étaient fort jolies. Corps souples bronzés, larges prunelles sombres, et cheveux châains ou roux en petites nattes.

Gellert, qui demeurait beau garçon en dépit de la crasse et d'une barbe broussailleuse, héritait parfois d'un fruit lancé avec des éclats de rire aigus.

Les enfants couraient aux troussees de la caravane et jetaient des pierres, en choisissant pour cibles les plus vieux ou les plus faibles.

Mauran s'était remis de son accès de dépression. Il pensait bien survivre, et tuer un jour Agélérit.

L'Offrien remontait à cheval la caravane, surveillant, et notant les plus petits manquements à la discipline. Le châtiment s'abattait le soir même sur le coupable. Agélérit avait la peau de cuivre, des yeux jaunes féroces, des cheveux roux et un grand nez impérieux.

Mauran se promettait d'enfiler un anneau dans ce nez, pour tirer l'homme au bout d'une chaîne, comme un fauve captif.

Les conditions de voyage ne s'amélioraient pas.

Depuis le début de septembre, la chaleur était devenue plus pénible à supporter. Humide, collante, elle anéantissait bien davantage les prisonniers que le soleil du désert. De plus, les mouches kerras avaient fait leur apparition. Elles dansaient en nuages flottants sur la caravane. De petites choses jaunes d'or, tout en ailes vibrantes, et qui mordaient très féroceement. Leurs corps durs résistaient parfaitement aux claques les plus vigoureuses. Les hommes, criblés de piqûres, se grattaient avec rage.

La nuit, il y avait les sligars.

Au premier soir de leur arrivée dans les collines, dix hommes moururent, vidés de leur sang. Les sligars volaient sans bruit, enfonçaient leurs langues suceuses parfaitement indolores dans une veine, et prenaient leur repas. Des sacs de cuir plissés, gros comme le poing, aux ailes membraneuses ; repus, ils triplaient de volume.

La deuxième nuit, six autres prisonniers furent sucés à mort, puis les hommes devinrent suffisamment sensibilisés pour s'éveiller au plus léger attouchement.

La caravane essuya quelques orages assez fantastiques. Cinq hommes, emportés par un cours d'eau subitement gonflé, se noyèrent, empêtrés dans leurs chaînes.

Le ciel devenait noir, au point d'amener la nuit en plein jour, puis se fendait sur des éblouissements ininterrompus. Le tonnerre assourdissait de roulements constants. La pluie contraignait la caravane à l'arrêt. Une cataracte croulante, qui donnait une impression de noyade. Il n'y avait plus d'air à respirer, et les captifs suffoquaient, les narines pleines d'eau. Toutefois, ils ne s'en plaignaient guère, et profitaient de l'occasion pour boire enfin à leur soif. Agélérit, lui, en profitait pour supprimer tranquillement la ration de liquide du jour.

Durant l'un de ces orages, Gellert reçut sur les épaules une averse de petites grenouilles qui s'enfuirent en sautillant, et s'en amusa beaucoup. Les bestioles étaient ravissantes, à peine plus grandes que l'ongle du pouce, rouges, roses, jaunes ou pourpres, avec des yeux saillants cramoisis.

La caravane traversa Marchia, ville zergienne typique, avec ses demeures blanches parfaitement rondes, groupées par cinq ou six autour d'une cour commune. Les groupes les plus riches se serraient sur un puits. Un puits également, sur la place du temple, et des femmes en tunique de cotonnade y faisaient la queue avec leurs jarres. Dos droits. courbure gracieuse du bras qui portait la jarre. bracelets et colliers ornés de clochettes tintinnabulantes.

En les regardant, Gellert et Mauran réalisaient qu'ils n'étaient pas encore tout à fait morts, malgré la fatigue.

En passant devant la prison de la ville, les condamnés s'accrurent d'une douzaine de membres. Agélerit les inspecta brièvement, avant de les placer en queue de caravane. Mauran eut comme nouveau voisin un jeune garçon merkit de moins de vingt ans. De petite taille, mais solide, les cheveux très sombres s'éparpillant en petites frisures, la peau brune, le nez à peine busqué, et des yeux noirs luisants de colère.

Avant le soir, le jeune homme avait insulté un garde, et, à la halte, il découvrait la baguette de calde. Il se déchiqueta les lèvres à force de les mordre, mais ne fit pas entendre une plainte.

Mauran, qui savait on ne peut mieux le prix des coups de calde, apprécia la chose en connaisseur. Lorsque les captifs se furent endormis, il s'approcha du garçon pour parler un peu. Il n'ignorait nullement que le nouveau venu ne trouverait pas le sommeil, et il écouta les confidences.

Le Merkit avait dix-sept ans, s'appelait Jamoril, et était natif de Marchia. Son père avait eu le grand tort de refuser de vendre son cheval préféré au Souriam qui gouvernait la ville. En voyant entrer les gardes offriens venus pour l'arrêter, le vieil homme se laissa tomber sur son poignard. Giroz, le Souriam, fort déçu de voir échapper sa victime, donna l'ordre d'emprisonner à sa place son fils aîné.

Jamoril vouait ce Giroz aux Dirzz, et se promettait bien de le découper en très petits morceaux, s'il en avait un jour la possibilité. Le garçon était ardent, sauvage, et très courageux. Il plut bien à Mauran, qui le prit en amitié. Ils se rendirent mutuellement les services qui faisaient le prix d'une camaraderie. Ils y mettaient toutefois un maximum de discrétion. La surveillance était constante, et les moins intéressants des prisonniers n'avaient que trop tendance à la dénonciation.

Durant ce temps, Gellert échangeait les mêmes services discrets avec Kérim l'Offrien.

La caravane traversa une forêt de luéguas, des arbres à troncs noirs, à branches courtes et étalées. Ils se garnissaient de menues feuilles gris rosé, très piquantes. Leur bois était aussi dur que du fer, et leur écorce souple aussi résistante que du métal. On la façonnait assez aisément, et elle servait à de très nombreux usages.

Galt et Querre virent pour la première fois des nids de kémiros. Édifices d'un jaune de cire, qui s'étaient en arêtes luisantes, creusés de galeries innombrables. Les insectes grouillaient, blanc jaunâtre. Ils avaient de grosses têtes plates armées de mandibules extrêmement coupantes, des corps oblongs à taille étranglée, et de hautes pattes grêles. Ils étaient carnivores, et une foule d'ossements parfaitement nettoyés s'entassaient au pied des nids.

La piste serpentait au travers des collines, et le roc remplaçait le sable. Toujours de la chaleur collante, toujours des mouches kerras, et, la nuit, les sligars.

Mauran, en s'éveillant opportunément après avoir été frôlé d'une aile sombre, sauva la vie de Jamoril qui ne s'était pas aperçu qu'une langue effilée pénétrait dans son cou. Querre écrasa de sa chaîne l'odieux sac de peau qui s'emplissait de sang. La dépouille flasque n'avait pas de tête. Les yeux ronds et une ouverture cornée se trouvaient à l'extrémité supérieure du sac. Les ailes nervurées ballottaient, et la langue mince pendait, se terminant en lancette aiguë.

Les condamnés atteignirent Mélaja-Keyr, et leur ultime destination : les mines de lumènes.

Ils découvrirent une ville de baraquements, de dortoirs en plein air, vaguement recouverts de claies usées, et les puits. Une double enceinte de troncs de luéguas fermait le camp, piquée de plates-formes de surveillance. Des monceaux de lumènes brutes s'entassaient partout.

Dans la bousculade de l'arrivée, Gellert et Mauran, qui avaient guetté l'instant, réussirent à se rejoindre. Les gardes hurlaient et s'agitaient, frappant les captifs pour les ranger en files. Ils les comptèrent très soigneusement, en pointant des listes, et les divisèrent par groupes.

Galt, Querre, Kérim et Jamoril furent affectés à la même équipe.

S'ils avaient pensé avoir connu le pire sur la piste, ils se trompaient, et de beaucoup.

Ici aussi, la baguette de calde et la privation d'eau étaient à l'honneur, ainsi que l'exposition au soleil, le corps écartelé sur une roue de bois. Elle durait la journée, et les plus affaiblis n'y résistaient pas toujours.

Les évadés repris étaient offerts vivants aux kémiros, de même que ceux qui avaient frappé un garde. Lorsque le vent soufflait de l'ouest, les prisonniers avaient parfois l'occasion d'entendre l'écho, un peu affaibli par la distance, de clameurs hallucinantes, et il leur semblait impossible que des cris d'une telle démence pussent sortir d'une gorge humaine.

La nourriture était presque inexistante, galettes de gil et poissons salés, et l'eau sévèrement rationnée. Le labeur, par contre, était constant. Les gardes usaient très libéralement du nerf de bœuf. Les malades ne recevaient plus aucune nourriture, ce qui éliminait totalement les tricheurs. Les autres ne survivaient généralement pas longtemps. Les galeries de mine représentaient une géhenne parfaitement conditionnée. Elles épuisaient le plus solide des hommes en quelques mois. On y accédait à l'aide de plates-formes actionnées par des treuils. Elles s'enfonçaient sous la terre, et il y régnait une chaleur atteignant les limites de la résistance humaine.

Les lumènes flamboyaient, et les hommes travaillaient les yeux recouverts d'un chiffon percé d'un petit trou pour éviter l'éblouissement. Malgré cela, beaucoup devenaient aveugles. Ils passaient alors dans le baraquement des malades, pour y mourir de faim. À l'occasion, une galerie mal étayée s'écroulait sur les mineurs. Ceux qui étaient broyés sous les rocs d'un seul coup n'avaient pas la plus mauvaise part.

Dix jours après leur arrivée, Mauran disait à Gellert :

— Frère, je ne gaspille plus ma haine. Celui que je tuerai, si je m'en sors, c'est Kalar !

Les yeux gris de Galt étaient devenus noirs.

— La même idée m'est venue hier.

Le soleil et la piste les avaient passablement séchés, mais ils perdaient toute chair, et leurs os commençaient à saillir sous la peau.

Travail, chaleur, faim, soif. Les lumènes sont d'étincelants brasiers, et les yeux larmoient malgré la protection du chiffon. Les galeries sont basses, étroites, sans air. Les hommes transpirent, halètent, suffoquent, et leurs mains saignent.

À la plus légère défaillance, au moindre ralentissement, le nerf de bœuf s'abat. Qui oublie un instant la totale soumission due aux gardes le regrette. Le châtement est prompt et pénible.

Détacher les blocs, les convoier jusqu'aux puits dans des brouettes, creuser et étayer les nouvelles galeries. La chaîne gêne les mouvements, et pèse.

On descend dans la mine à l'aube, on remonte bien après la nuit. Un bref temps de repos, et le réveil. À la mi-jour, quelques bribes de nourriture, et un peu d'eau. Une ration identique le soir. La fatigue est une compagne constante.

Les journées sont brûlantes, et les nuits glacées. Les hommes dorment en plein air, et se serrent les uns contre les autres pour conserver un peu de chaleur. Peu à peu, l'épuisement les vide de toutes pensées. Le corps se plie au

labour de brute, et les réactions deviennent purement animales. Ils ont oublié le passé, et savent bien qu'il n'existe pas d'avenir. La mort penchée sur leurs épaules perd son caractère effrayant pour paraître de plus en plus désirable. Beaucoup renoncèrent soudain. Ils se laisseront tomber à terre, repliés sur eux-mêmes, insensibles aux coups, et iront finir leurs jours dans le baraquement des malades. Un homme totalement épuisé ne met pas longtemps à mourir de faim.

Gellert, Mauran, Jamoril et Kérim s'accrochaient. Ils tentaient de plaisanter de temps à autre, s'entraidaient, et parlaient un moment le soir, avant de sombrer dans un sommeil de brutes.

Jamoril mourut, écrasé par la chute d'un bloc de lumène.

Mauran s'était pris d'amitié pour le jeune Merkit. Il regretta le garçon, et devint sombre. La vieille rage qui l'habitait, et qu'il avait réussi tant bien que mal à mettre en sommeil pour un temps, se réveilla.

Il injuria un garde, se fit à demi tuer de coups, et passa une journée sur la roue.

À la nuit, il fut ramené au dortoir, porté par les gardes. Ses jambes ne le soutenaient plus. Gellert et Kérim avaient gardé pour lui la moitié de leur ration d'eau. Mauran la but sans même remercier. Il n'en était plus là.

— Frère, cette fois, si nous n'en sortons pas très vite, je vais tuer un garde, ou quelque chose comme ça, et je te jure bien qu'il ne s'agit plus d'une crise de cafard passager !

Les Coldiens pensent que la vie est une longue chaîne qui va de réincarnation en réincarnation, éternellement. Leur philosophie considère donc le suicide comme parfaitement envisageable, mais, d'un autre côté, renoncer constitue une faiblesse.

Toutefois, Gellert ne se sentait plus en état de prêcher le courage. Il arrivait lui aussi au bout de ses ressources.

— Nous allons tenter de fuir. Au moins, nous aurons fait un dernier essai.

Kérim était d'accord pour les suivre, mais, avant que les détails d'un plan pussent être mis au point, l'Offrien fut emmené par les gardes de façon très soudaine.

Il possédait des parents influents qui avaient réussi à obtenir de Kalar sa libération. Il n'eut même pas le temps de prendre congé de ses camarades, et disparut. Galt et Querre qui ignoraient totalement les raisons de cette disparition se firent du souci pour lui.

En fait, Kérim, qui, nourri et abreuvé, renaissait à la vie, pensait bien demander à son maître, s'il parvenait à rentrer en grâce, la libération de ses deux compagnons. Mais il savait qu'ils avaient l'intention de fuir, et il craignait fort qu'ils se fissent tuer avant de pouvoir intervenir.

Gellert et Mauran tentèrent l'aventure de nuit.

Aventure parfaitement désespérée, et que ni l'un ni l'autre ne comptaient réellement réussir. Ils parvinrent à franchir la palissade, mais furent repris à quelques pas de l'enceinte. La garde de nuit se faisait assister de chiens kimènes, sorte de loups nocturnes sans poils, aux yeux pourpres, extrêmement bien dressés. Les deux hommes tentèrent vainement de se faire tuer. Gellert réussit à assommer un garde de sa chaîne. Pour cela, il devrait payer un peu plus que Mauran.

Ils furent amenés peu avant l'aube, délivrés de leurs chaînes, mais étroitement ligotés, jusqu'aux nids de kémiros, en bordure d'une forêt proche de la mine. Une série de pieux de luégua attendait les condamnés.

Il y avait là six nids accolés les uns aux autres, fantastique enchevêtrement d'étages et d'arêtes, percés de trous ronds, et, près d'un arbre, une montagne d'ossements humains que le temps avait agglomérés.

Les gardes attachèrent Mauran au pieu le plus proche des nids, et ils lui entaillèrent légèrement les chevilles. Gellert hérita d'un pieu plus lointain, et on ne le fit pas saigner. Attirés par le sang, les insectes s'occuperaient d'abord de la première proie, et négligeraient relativement l'autre durant un temps. Le supplice de Galt en serait un peu retardé.

Les gardes s'en furent, et les premiers rayons du soleil percèrent les branches. Les insectes s'éveillaient, et commençaient à sortir en grappes des galeries.

Les deux hommes se taisaient. Il n'y avait vraiment plus rien à dire.

Gellert regardait un poteau proche du sien, où pendait encore un squelette. Le crâne ricanant se courbait, affaissé. Galt avait eu peur, plus tôt dans la nuit, lorsqu'il avait dû accepter réellement la mort qui serait la sienne au matin, et il avait lutté contre lui-même, très durement. À présent, cette terreur s'était éloignée.

Il ne pensait plus. Ses yeux s'attachaient à de menus détails : le bois noir des pieux, les arêtes jaunes des nids, la manière dont les os, les cages thoraciques et les crânes s'imbriquaient étroitement pour former une masse compacte. Il essayait de ne pas voir Mauran. Il voulait croire que la mort ne serait pas trop lente à venir, et savait le contraire.

Un peu plus tard, Querre parla, et sa voix se déformait, entrecoupée de halètements brefs :

— Je ne sais pas si j'en ai pour très longtemps avant de commencer à hurler comme un chien à la lune. Je voudrais que tu ne me regardes pas, et que tu essaies de ne pas m'entendre. Tu auras la plus mauvaise part, parce que

voudrais que tu ne me regardes pas, et que tu essaies de ne pas m'entendre. Tu auras la plus mauvaise part, parce que tu devras attendre. Nous avons fait pas mal de chemin ensemble, et je regrette que ça se termine là.

— Mauran, je... (Gellert s'interrompit, et reprit :) À quoi bon. Ça ne serait jamais que des mots. Je ne te regarderai pas, et si tu cries, ça n'aura vraiment aucune importance. Je gueulerai au moins deux fois autant lorsque ce sera mon tour. Que ta prochaine vie te soit douce, frère.

— Que ta prochaine vie te soit douce, Gellert.

Mauran commençait à se tordre dans ses liens, et Galt détourna la tête. Il se fit mordre une quinzaine de fois par des insectes égarés, et apprécia pleinement ce que devait endurer son ami en ce moment. Les petites mandibules coupantes étaient pleines d'acide. Une rage subite le secoua, et il s'arc-bouta contre le poteau qui le retenait. Le pieu vibra. Il appuya plus fort. Le poteau remuait faiblement. Il cria avec triomphe :

— Tiens le coup encore un peu, Mauran ! Je crois que nous allons en sortir tout de même !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Cette pourriture de pieu est branlante comme une dent malade. Je pense que je pourrai l'avoir.

Durant un instant, Mauran ne sentit plus les morsures. Un espoir fou l'envahissait, et il essayait de se l'interdire. La chance est une garce qu'il faut se garder de supplier.

Gellert entamait une lutte sauvage.

Le pieu de luégua avait été profondément planté en terre, mais des centaines de condamnés endurant un hallucinant supplice l'avaient ébranlé au fil des années, et, la veille, un orage avait raviné le sol une fois de plus. En temps ordinaire, Galt en serait venu assez aisément à bout, mais les mines avaient pris pas mal de ses forces. Il donnait ses dernières ressources. Le pieu oscillait.

Mauran avait le corps couvert d'un grouillement d'insectes. Ils recouvraient ses jambes d'un foisonnement jaune mouvant. Ils étaient moins nombreux sur son bassin et son torse, mais un ruisseau d'ambre ininterrompu coulait des nids vers ses pieds. La douleur lui posait un masque grimaçant sur le visage, et le trempait de sueur. De temps à autre, il râlait un peu entre ses dents serrées.

Les oscillations du poteau s'amplifiaient.

Gellert dégringola brusquement, le pieu arraché lui écrasant le dos. Il était toujours immobilisé par les mains, les pieds et la taille, mais il pouvait ramper.

— Tu peux tenir, Mauran ?

— Je tiendrai si tu te dépêches. J'aimerais bien m'en tirer tant qu'il me reste encore un peu de chair sur les os.

La voix était toujours haletante, mais elle semblait avoir repris des forces.

Gellert se dépêchait. Il rampa en traînant le pieu jusqu'à un morceau de roc en arêtes, et commença à user ses liens en frottant. L'opération fut tout de même assez longue. Le pieu n'aidait pas les choses.

Il libéra ses mains, et trouva un caillou très tranchant pour couper la corde qui s'enroulait autour de sa taille, et immobilisait ses pieds. Puis il courut jusqu'à Mauran, et balaya le grouillement des insectes. Lui-même se faisait mordre assez féroce, mais Querre avait le corps criblé de petits trous parfaitement circulaires qui saignaient peu, l'acide des Kémiros ayant un pouvoir coagulant, et les pieds et les mollets presque complètement à vif.

Gellert s'affaira sur les liens, et en vint assez rapidement à bout. Mauran tenta de faire un pas, et vacilla.

— Tu ne vas pas marcher sur ces pieds-là, imbécile ! Je te porterai. Nous allons commencer par nous éloigner de ces saloperies de nids, et trouver un coin où nous cacher. Ensuite, nous tirerons nos plans.

Galt chargea son camarade à cheval sur son dos, et s'éloigna rapidement.

La forêt était vaste, assez claire, tapissée de feuilles sèches et totalement déserte pour le moment. Le soleil perçait les branches étalées, et l'air froid de la nuit se réchauffait progressivement.

Gellert trouva une caverne dans un groupe rocheux. L'entrée en était très étroite, mais elle s'élargissait à l'intérieur. Les lumènes affleuraient sur ses parois, en taches lumineuses. Les deux hommes s'installèrent.

— Le gros problème, dit Mauran, ça va être l'eau.

— L'eau, les vêtements, la nourriture, et aussi le transport, parce que tu n'es pas près de pouvoir marcher.

Ils étaient tous deux nus, les gardes les ayant dépouillés, avant de les abandonner aux insectes, des derniers lambeaux de la culotte courte de Lutteurs qu'ils portaient depuis le début du voyage.

— Autre problème, ajouta Gellert, c'est qu'ils risquent de s'étonner de ne pas nous entendre gueuler, et de venir aux nouvelles.

Mauran secoua la tête.

— Non, le vent n'est pas à l'ouest. Pas de risques de ce côté-là, mais je reconnais que nous ne sommes pas dans la meilleure des situations, et que nous aurons du mal à en sortir.

— Pour le moment, nous avons de l'ombre, et nous tiendrons très bien jusqu'au soir sans eau. À la nuit, nous partirons pour rejoindre cette petite ville que nous avons traversée avant d'arriver aux mines. Elle n'est ni fermée ni

gardée, ça ne posera pas trop de problèmes. Nous avons besoin d'une outre, de vivres, de vêtements, et d'un cheval ou d'un cahel. Il va falloir voler tout cela. L'ennui, c'est que tu ne peux pas marcher, et que j'y suis beaucoup moins habile que toi.

— Hé, puisque tu me portes, c'est comme si je marchais, et si je dois tenir debout un moment pour forcer une serrure, j'y arriverai bien, ne t'en fais pas.

Ils attendirent.

Vers le milieu de la matinée, un groupe de bûcherons passa, et des voix résonnèrent un moment. La chaleur montait peu à peu. Gellert dort assez longtemps, mais Mauran était bien loin du sommeil. Il cuisait comme s'il avait été plongé dans les flammes, et n'arrivait pas à trouver une position qui n'aggravât pas le supplice. Il bougeait fréquemment, les dents jointes.

Gellert s'éveilla, découvrit le visage crispé de Mauran qui tentait de se retourner sur le flanc, et soupira. Il s'en voulait un peu de l'avoir laissé veiller seul.

— Ça va, frère ?

— Je survis.

Le reste de la journée s'étira lentement.

La nuit tombée, Galt prit son compagnon sur son dos, et s'enfonça dans la forêt. La pleine lune éclairait bien, mais elle ne perçait pas beaucoup sous les branches, et, de temps à autre, il se heurtait à des buissons ou des baliveaux. Mauran ne put retenir un râle lorsque son pied effleura un bouquet de feuilles épineuses.

— Pardonne-moi, frère, il faudrait les yeux de Rauri.

Ils sortirent de la forêt.

À droite, la palissade du camp se silhouettait sur l'horizon. À gauche, dans un creux, la ville avec ses dômes blancs. Ils descendirent vers elle. Gellert soufflait assez fort. Mauran pesait son poids, et lui-même n'était plus en excellente forme physique. Tous deux commençaient à avoir très soif.

Ils arrivèrent à proximité des maisons, et attendirent patiemment l'après-mi-nuit dans un bosquet.

La ville étalait ses toits ronds sous la lune, les demeures circulaires disposées comme les perles d'un collier autour de leurs cours communes. Tout dormait paisiblement.

— Il nous en faut un groupe sans chiens, dit Gellert, et assez riche pour posséder un puits.

Ils le trouvèrent presque à l'entrée, mais l'épaisse porte qui fermait la cour était assujettie de l'intérieur. Gellert avait posé Mauran, qui s'était assis, adossé au vantail.

— Je vais l'escalader, et voir un peu à l'intérieur. Imite le cri de la chouette si quelque chose ne va pas. Je reviendrai tout de suite.

La porte s'ornait de clous et de bandes de cuivre. Gellert s'en aida pour se hisser. Il bascula par-dessus le sommet, s'accrocha des deux mains, et retomba sans bruit de l'autre côté. Le puits l'attira irrésistiblement. Il fit remonter le seau sur son treuil, qui heureusement ne grinçait pas trop, et but. Il ne se rappelait plus depuis quand il n'avait pu satisfaire ainsi sa soif. À défaut d'autre chose, ils auraient toujours de l'eau. Il en porterait à Mauran dans un moment.

Il se retourna, alerté par un bruissement, découvrit une silhouette sombre, et fit un bond instinctif. Il referma ses bras sur un corps et mit sa paume sur une bouche. Il tenait une femme. Il ne distinguait pas très nettement ses traits, mais des yeux brillants le regardaient, sans l'ombre d'une crainte. Il relâcha la pression de sa main sur la bouche pour la prendre par le cou.

— Si tu cries, je t'étrangle !

— Je ne crierai pas. Tu t'es évadé de Mélaja-Keyr ? (La femme regardait le poignet de Gellert, et la trace très évidente malgré la pénombre laissée par la chaîne. Elle chuchota :) Tu n'as rien à craindre de moi. Je t'aiderai. Mon mari y est mort. Viens, entre dans ma maison, il ne faudrait pas que quelqu'un te voie.

Galt ne savait pas trop s'il devait la croire. La nuit ne permettait pas de scruter attentivement son visage, et la voix chuchotante n'exprimait pas grand-chose. Il décida de tenter la chance et de lui faire confiance. Un peu d'aide ne serait pas de trop.

— J'ai un ami, dehors. Il ne peut pas marcher, et il m'attend.

— Eh bien, ouvre la porte, et amène-le, mais ne fais pas de bruit. Si les voisins nous surprennent, ils nous dénonceront.

Une barre de fer fixait les battants. Gellert la fit glisser hors de ses encoches, et il entrebâilla prudemment le vantail pour se glisser à l'extérieur. Querre n'en était pas encore à s'inquiéter, et attendait paisiblement. Galt le souleva.

— Bonne nouvelle, Mauran. Nous avons une alliée.



Ils suivirent la femme dans sa maison.

La pièce où ils entrèrent était petite, blanche, et ses fenêtres ovales donnaient sur la cour. Peu de meubles. Un coffre clouté de cuivre, une table basse massive, polie par l'usage, des coussins colorés. Dans un angle, un matelas posé à même le sol, recouvert d'un tissu à rayures brunes et blanches.

La femme s'empressa tout de suite auprès de Mauran, avec des exclamations de pitié et des questions. Il réclamait de l'eau, et elle apporta vivement une cruche, ressortit, revint avec des galettes de gil et un gigot froid à peine entamé. Elle repartit, pour réapparaître avec un flacon de jus de sorbia, une cuvette et des linges.

Elle nettoya très doucement les pieds et les jambes rongés avant de les envelopper de bandelettes. Malgré la légèreté des petites mains potelées, Mauran ne prit pas grand plaisir à l'opération.

— Je vais te faire de la tisane de ciro, ça t'aidera à dormir.

C'était une femme d'une quarantaine d'années, assez grande pour une Merkit, ni laide ni belle, aux cheveux noirs frisés un peu traversés de blanc, aux yeux sombres en forme de pruneaux. Son nez était fortement busqué. Elle avait un corps assez plaisant, rondet, et une peau brune soyeuse. Elle s'appelait Méchira.

Il y avait bien longtemps que Gellert et Mauran n'avaient plus fait un repas aussi somptueux. Leurs estomacs resserrés entamaient une digestion très laborieuse, et ils se sentaient aussi pesants que des bœufs de labour.

Méchira jacassait.

Elle avait été l'épouse d'un riche Marchand de Kagroua.

— Guéram, un bel homme brun, qui portait la barbe, avec des yeux noirs perçants. Vous ne l'avez pas connu ?

Galt et Querre secouèrent négativement la tête. Si la malheureuse s'imaginait qu'ils avaient pu connaître tous les hommes du camp ! Quant à croire qu'une barbe pouvait demeurer signe distinctif après quelque temps de détention... Oui bien !

Méchira continuait.

Elle avait été heureuse, avec Guéram, un bon mari, elle l'aimait. Elle n'avait mis au monde que des enfants morts-nés, et il ne l'avait jamais renvoyée pour cela. Il avait eu le malheur de déplaire au Souriam de sa ville, pour une histoire idiote de lainage vendu, qui était, paraît-il, de mauvaise qualité. Après son arrestation, ses femmes étaient retournées dans leurs familles, mais pas elle. Le Souriam avait confisqué les biens de Guéram, mais elle avait pu s'arranger pour cacher de l'argent. Elle était venue à Mélaja-Keyr pour être près de lui, mais on ne lui avait jamais permis de le revoir, et pourtant, elle avait dépensé une grande partie de ses leïres pour essayer d'y parvenir. Et, il y avait cinq jours, on lui avait annoncé sa mort. Elle n'avait jamais pu apprendre les raisons de ce décès. Guéram n'était pas vieux, même pas cinquante ans. Elle ne comprenait pas.

Les larmes avaient commencé à couler sur ses joues, en filets d'eau brillante, et elle les essuyait d'un revers de main.

Galt et Querre la regardaient avec pitié. Et voyaient parfaitement les innombrables raisons qui avaient pu amener ce Guéram à passer dans une autre vie, mais à quoi bon le dire à cette malheureuse ?

Mauran était installé sur le matelas. Il avait bu docilement la tisane préparée par Méchira, plus pour lui faire plaisir qu'autre chose, mais il commençait à se sentir un peu mieux. La douleur rongearde s'apaisait. Elle était toujours présente, à l'arrière-plan, mais comme étouffée dans de la bourre de coton ; il pouvait l'oublier. Ses yeux se fermèrent sans qu'il l'ait voulu, et il s'endormit.

— Je vais vous installer au grenier, dit Méchira. Les voisines entrent et sortent à leur guise, et il ne faudrait pas qu'elles vous voient. Je n'ai pas d'esclave, heureusement, mais j'ai une Méchane qui vient tous les matins pour le service. Je lui paierai ses gages dès demain, en prétextant mon départ proche. Elle ne sera pas surprise, elle sait que j'ai l'intention de retourner dans ma famille. Il faut que tu montes ton ami, et aussi ce matelas, il sera mieux dessus. Pour toi, je te donnerai des couvertures.

Gellert hissa Mauran par un escalier étroit à marches très hautes. Il souleva la trappe, et entra dans un vaste grenier encombré de légumes, de fruits, de tresses d'oignons et de jarres de gil. La voûte ronde de la maison s'étalait en coquille, assez basse sur un plancher de bois de luéqua. Il redescendit pour prendre le matelas et une brassée de couvertures.

Il dut déplacer quelques jarres pour installer Mauran, et se fit pour lui un nid confortable.

Mauran, qui s'était réveillé pendant le transport, s'enfonça voluptueusement, et tira la couverture sur son nez.

— Frère, ce matelas et cette couverture me paraissent d'un luxe inimaginable.

— Moi, c'est d'avoir de la viande dans l'estomac qui me paraît le comble du bonheur, encore qu'elle ait quelque peine à descendre. On dirait que la chance revient.

— Ne le crie pas trop haut. La pute s'effarouche vite !

Ils s'endormirent.

Dès le matin, Méchira s'affaira autour d'eux.

Elle montait et descendait cent fois les escaliers, apportant de la nourriture, des fruits, une cruche de vin, des tisanes pour Mauran, des vêtements neufs.

Elle les nettoya tous deux de la crasse à gratter au couteau qu'ils avaient accumulée, demanda s'ils avaient des poux – ils en avaient –, et les lotionna activement d'un liquide à odeur forte. Dans le cas de Mauran, dégrassage et lotion posèrent quelques problèmes, qu'elle parvint à résoudre très habilement. Elle lava et tailla leurs chevelures et leurs barbes, et soigna Mauran avec beaucoup de douceur. Elle était très maternelle et tendre. Elle posait aussi énormément de questions.

Galt et Querre édulcorèrent les conditions de vie dans la mine, mais Méchira n'était pas sotte. Elle comprenait fort bien. Ils étaient tous deux en très mauvais état, maigres à faire peur, couverts de plaies et d'ecchymoses, et les jambes rongées de Mauran parlaient d'elles-mêmes. Passé un certain stade de réponses évasives, elle ne demanda plus rien, et disparut un grand moment. Lorsqu'elle revint, elle avait les yeux rouges et enflés.

Ils devaient demeurer près de deux mois dans le grenier de Méchira.

Elle les gavait à longueur de jour, et ils engraisèrent rapidement. Les plaies de Mauran se cicatrisèrent peu à peu.

Ils bavardaient interminablement, jouaient aux dés à figurines en usage en Offren, et dévoraient.

Méchira venait souvent leur tenir compagnie. Lorsqu'elle ne songeait pas à son mari, c'était une femme gaie et enjouée, et très bavarde, mais ses jacasseries étaient plutôt distrayantes. Elle était aussi fort curieuse.

Elle voulut tout savoir de la vie de ses pensionnaires, réclama des détails abondants sur l'île de Colde et Acherra, poussant des cris de surprise à l'énoncé de telle ou telle coutume.

À l'occasion, Galt et Querre la trouvaient un peu exaspérante, mais, la plupart du temps, ils l'aimaient bien.

Elle fut très étonnée d'apprendre qu'ils avaient été Lutteurs à Zeyla-Raub, et devint fort admirative. Il fallut lui décrire le palais en détail, et parler longuement de Kalar et de la Sia. Elle semblait considérer le Suellan avec l'adoration craintive réservée à un dieu.

Sur le sujet, Gellert et Mauran n'étaient pas du tout de son avis.

Au moindre bruit dans la maison, elle redescendait vivement les escaliers. On entendait des voix aiguës de femmes, et l'odeur forte du thé de féroja montait peu après.

Dès la troisième nuit passée dans la maison de la veuve, Gellert sortit à la mi-nuit, et descendit l'escalier. Il trouva assez rapidement la chambre de Méchira, et entra dans son lit.

Ils furent très satisfaits l'un de l'autre.

Méchira parce qu'elle n'avait plus connu d'homme depuis l'arrestation de son mari, et Galt parce qu'il trouva le corps moelleux aussi accueillant qu'un bain chaud, et aussi reposant.

Lorsqu'il commença à aller beaucoup mieux, Mauran devint légèrement irritable.

Un soir où Méchira s'attardait à bavarder, Gellert disparut sous un très vague prétexte. Il visita un peu la maison, qui comportait cinq pièces en enfilade, disposées en demi-cercle, et une cuisine. Dans une banquette de pierre, des récipients de fer s'encastraient, emplis de charbon de bois, et recouverts de grils. Des écuelles, des jarres, un four destiné à la cuisson des galettes de gil. On y disposait des braises, les cercles de pâte étaient collés sur les parois et l'ouverture fermée d'une plaque. Elles cuisaient lentement, se dorèrent jusqu'à devenir d'un brun de caramel, mais ne gonflaient qu'à peine et restaient plates. Fraîches, elles étaient délicieuses.

Gellert avala distraitemment un morceau de gâteau poisseux qui traînait dans une écuelle, se lécha les doigts, et sortit dans la cour après avoir vérifié qu'elle était déserte.

La nuit était très froide, et le ciel d'une pureté scintillante.

Mauran fit l'amour à la veuve, et en tira lui aussi beaucoup de satisfaction.

Méchira aimait bien le blond, mais, depuis quelque temps, elle commençait à s'interroger sur les réactions du brun.

Elle les apprît, et s'en trouva fort contente.

Ils se la partagèrent très équitablement durant le reste de leur séjour.

\* \* \*

Gellert et Mauran quittèrent Mélaja-Keyr avec Méchira, dans une litière à rideaux tirée par deux cahels.

La veuve rentra à Kagroua.

Galt et Querre avaient l'intention de retourner à Zeyla-Raub, pour voir s'il existait une possibilité d'obtenir de Kalar le règlement de quelques dettes orientées. Ils se confièrent sur leur projet à Méchira, et lui dirent qu'ils

Natali le reglement de quelques deues etantes. Ils ne commentent pas leur projet a mechimra, et lui dirent qu ils comptaient regagner Leyl, et s'embarquer pour Acherra.

La litière traversa les collines de Zerga, balancée au pas paresseux des cahels.

Avant deux jours, Gellert et Mauran, qui se remplaçaient aux guides, avaient pris les bêtes en profonde détestation. Des animaux incroyablement rétifs, qui ne songeaient qu'à mordre de leurs longues dents jaunes, et s'arrêtaient à tout bout de champ et sans aucune raison au milieu de la piste. Pour les faire repartir, il fallait dépenser des trésors d'énergie.

Galt et Querre pestaient et juraient d'abondance.

Méchira riait, et disait qu'ils ne savaient pas s'y prendre, ce qui était parfaitement exact. Elle venait à bout des cahels bien plus aisément qu'eux.

Le chemin était considérablement plus facile qu'à l'aller. Ils mangeaient et buvaient à peu près normalement, la réserve d'eau étant renouvelée à chaque puits.

Tous deux portaient des robes confortables, de laine légère et douce, et des bottes de peau souple. Ils avaient de nouveau des armes à la ceinture, et Mauran était parfaitement remis de son contact involontaire avec les kémiros.

Ils se sentaient en très bonne forme.

Les journées restaient chaudes, mais les nuits étaient glacées. Ils dormaient dans la litière, roulés dans des couvertures, parfaitement confortables. De temps à autre, encore que rarement, une averse tombait, mais la brève saison des pluies allait se terminer. Après l'orage, des fleurs apparaissaient, couvrant le sol d'un tapis odorant et multicolore. Elles s'épanouissaient à l'aube, et se fanaient bien avant le soir.

Peu après la ville de Guériour, Méchira les quitta. Elle bifurquait vers l'ouest, pour rejoindre Kagroura ; eux continuaient vers le nord.

Méchira gardait la litière. Elle leur avait acheté des chevaux, des vivres, des outres pour l'eau, et donné une assez jolie poignée de léires. Elle sanglota en les embrassant.

— Allez avec Ayel, et qu'il vous guide par la main.

Elle fit très longtemps des signaux, tout en se tamponnant les yeux de son écharpe.

Galt et Querre trouvèrent très inconfortable de chevaucher en robe, et râlerent un jour ou deux avant de s'habituer. Ils abordaient avec beaucoup de prudence la traversée des villes ou des villages. L'un et l'autre auraient pu, à la rigueur, passer pour Offriens mais leur accent, ou plutôt une absence d'accent, les trahissait.

Avant de quitter Acherra, ils s'étaient un peu familiarisés, de même que Rauri, avec le dialecte pratiqué en Offren, avec l'aide d'un Merkit exilé. La langue acherrienne et l'offrienne ne présentaient du reste pas de grande différence, le vocabulaire ne variant que peu. Mais les tonalités rauques de la deuxième déformaient passablement les mots, et Gellert et Mauran n'avaient pas encore totalement maîtrisé ces sonorités rocailleuses.

De plus, la marque de la chaîne demeurait à leurs poignets, bien peu dissimulée par les larges manches de la robe. Il convenait donc d'éviter au maximum tout contact avec une patrouille. Comme dans tous les pays du monde, les Kémans se montraient volontiers soupçonneux.

Ils ne s'approchaient des puits qu'à la nuit, choisissaient la plus sombre des boutiques pour y renouveler leurs vivres, et parlaient le moins possible. Ils achetaient des galettes de gil, à l'occasion des fruits, et, bien que sans plaisir, du poisson salé. Ils avaient appris l'utilité du sel dans ce pays trop chaud.

Gellert s'était procuré un arc, et, les jours de chance, il abattait une guélase, et la faisait cuire sur des branches de calde.

— Pour une fois que cette charognerie sert à autre chose qu'à me mordre le dos, disait Mauran.

Galt souriait sans répondre.

Ils abordèrent le désert traversé à l'aller, et commencèrent à rationner l'eau sévèrement. Les puits allaient devenir d'une excessive rareté. Les journées étaient intensément brûlantes, mais la nuit, il gelait.

Cinq jours plus tard, ils avaient leur premier ennui.

Le cheval de Mauran, mordu par une vergua des sables, mourut en quelques instants. Les charros apparurent. D'où venaient-ils ? Les deux hommes n'en avaient pas vu un seul depuis le début du voyage. Gellert chargea outres et vivres sur sa bête. Les sacs de peau emplis d'eau au départ devenaient flasques, et clapotaient.

— Il va falloir rationner l'eau un peu plus, Mauran. Avec un seul cheval, nous irons moins vite, et le prochain puits est encore loin.

— Rationnons.

Ils poursuivirent leur route, marchant à tour de rôle. Le cheval avait besoin d'eau, lui aussi, et il en consommait bien plus que les deux hommes.

— Méchira avait raison dit Gellert. Nous aurions dû prendre des cahels. Ils se passent bien mieux d'eau

La veuve le leur avait, en effet, vivement conseillé, mais encore sous l'impression d'un premier contact désagréable, ils avaient refusé avec obstination.

— Ce qui est fait est fait. S'il le faut, nous tuerons ce cheval.

Mais ils n'eurent pas à le faire.

Avec la nuit, le vent de sable se leva.

Ils survécurent, parce que Kérim avait parlé à Gellert de ces tempêtes, et indiqué les précautions à prendre, mais au matin, lorsque le vent tomba, le cheval était mort, les naseaux pleins de sable.

Et il y avait pire. Le tracé de la piste avait complètement disparu.

Ils continuèrent, tâchant de se guider à peu près au soleil et aux étoiles, et ne s'égarèrent qu'à peine.

En cinq jours, malgré un rationnement féroce, les outres qu'ils portaient se vidèrent.

Gellert suça les dernières gouttes de liquide, et dit :

— Eh bien voilà ! Si nous ne trouvons pas le puits avant deux jours, nous crèverons.

— Ce sera peut-être moins désagréable qu'avec les kémiros.

— Sans doute.

Au soir, ils n'en étaient plus aussi sûrs, et les charros les suivaient.

La tombée de la nuit fut un énorme soulagement, puis le froid arriva. Ils tentèrent de se reposer un moment, et grelottèrent, rongés de soif, légèrement délirants. Ils repartirent sous les étoiles.

Lorsque le soleil embrasa le ciel noir, ils titubaient, et tombaient à chaque instant. Au milieu de la matinée, ils rampaient, et les charros se posaient de plus en plus souvent sur eux.

Ils avancèrent encore presque jusqu'à la mi-jour, avant de s'immobiliser pour de bon. Gellert avait fait au moins trois longueurs de plus que Mauran.

Une main glissa un fragment de sel entre ses lèvres, et lui permit de boire une infime gorgée d'eau. Il avala sans en avoir conscience, mais quand la gourde s'éloigna, il gémit en essayant de la rattraper.

— Pas trop à la fois, dit une voix amicale, tu en auras encore dans un moment.

Il replongea dans l'inconscience.

Mais la main ramenait de l'eau à ses lèvres, à intervalles réguliers, et il finit par ouvrir des yeux très brumeux. Il découvrit un visage brun-rouge, et des yeux d'insecte, et dit :

— Rauri ! (Puis il demanda, inquiet :) Mauran ?

— Mauran va aussi bien que toi. Quelle idée avez-vous, frères, de vous fourrer dans des pièges dont vous ne pouvez plus sortir tout seuls ?

Mais Gellert n'écoutait plus.

L'aréma, remontant vers le sud, les avait trouvés dans le sable, et Rauri avait été on ne peut plus surpris en reconnaissant ses deux amis.

Galt et Querre n'étaient plus qu'à une demi-journée de marche du puits et du village. Les Térags venaient du reste de le piller.

Au soir, les deux hommes avaient repris assez de force pour raconter leurs aventures, et écouter celles de Rauri.

Plus tard, le Scarabe demanda :

— Qu'est-ce que vous allez faire, à présent ? Vous aurez bien du mal à vous en tirer seuls dans ce pays, et j'en sais quelque chose. Pour le moment, nous allons au sud, mais nous n'avons jamais de but très fixé, et nous repartirons sans doute bientôt pour une autre direction. Pourquoi ne pas rester avec nous ? Je pourrais demander à Lezzim de retourner vers le nord, et nous vous amènerions assez près de Zeyla-Raub.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Qu'en penses-tu, Mauran ?

— L'idée est bonne, mais Rauri m'étonne un peu. Frère, tu parles de cette aréma comme s'il s'agissait de ta famille. Est-ce que tu as l'intention de rester toujours avec eux ?

Les yeux opaques du Scarabe étaient indéchiffrables, et il se tut un moment avant de répondre :

— C'est une question que je ne me suis pas encore posée. Dormez maintenant, vous avez besoin de repos, et moi, je dois parler à Lezzim.

Rauri s'éloigna pour rejoindre le chef des Térags.

Lezzim écouta le Scarabe sans mot dire. Une expression très embarrassée apparaissait sur son visage, ce qui lui était bien peu habituel.

— Que l'aréma aille au nord ou au sud importe peu... Écoute, Rauri, je comprends bien qu'il s'agit de tes amis, mais ils devront passer les épreuves. C'est une loi, chez nous. Tu sais bien que nous ne pouvons pas partager notre eau avec n'importe qui. Mes hommes se révolteraient, s'il en était autrement, et ils auraient raison. Je ne pourrai même pas les laisser repartir, ils ont bu à nos outres. Mais, s'ils refusent, je les tuerai sans souffrance, et s'ils

acceptent, je leur laisserai quelques jours pour se remettre en forme.

Ce qui était plus que généreux.

Rauri n'y avait pas songé jusqu'alors, mais il admettait parfaitement le point de vue de Lezzim. L'eau ne se gaspille pas pour n'importe qui. C'était une vérité d'évidence. Lui connaissait Gellert et Mauran, mais l'aréma ne les connaissait pas. Il n'y avait rien d'autre à faire.

Il attendit trois jours pour annoncer la chose à ses deux camarades avec ménagement, mais dès les premiers mots Mauran explosa :

— Ça commence à bien faire, avec ces caldes ! C'est tout juste s'il me reste un petit peu de peau intacte par-ci par-là, et tu veux que je recommence !

Gellert réalisait assez bien la position du Scarabe.

— Ce n'est pas la faute de Rauri, Mauran. Chaque pays a ses coutumes, et ces Térags nous ont tout de même sauvé la vie.

— Pour essayer de la reprendre tout de suite après. Oui bien ! Et j'aime de moins en moins les coutumes de cette saloperie d'Offren.

Gellert haussa les épaules.

— Ça ne fera jamais qu'une fois de plus. Nous survivrons. Ne me fais pas croire que tu as peur !

Les yeux de Mauran s'allumèrent de rage, puis s'éteignirent.

— J'ai bien failli te frapper, constata-t-il. Ne répète pas ça, Gellert, ou je serai forcé de m'occuper de toi.

— Pense plutôt à t'occuper de celui que tu devras désarmer.

Mauran ricana.

— Celui-là, il n'aura pas grandes occasions de rire. Il va payer pour le reste, et je ne suis pas autrement de bonne humeur !

Le Térage paya, en effet, assez cher. Il se fit briser un poignet, quelques côtes, et une bonne partie de ses dents. Dès les premiers instants, Mauran avait fait voler le couteau dans le sable. Il entreprenait d'achever l'adversaire à coups de talon, lorsque les spectateurs arrêtaient le combat.

Gellert avait beau avoir montré une attitude conciliante, lui non plus n'était pas de bonne humeur. Un autre Térage eut d'évidentes raisons de se plaindre.

Le lendemain, ils couraient derrière les cahels, mais la piste et la mine les avaient très suffisamment endurcis à la soif, et ils terminèrent l'épreuve bien plus frais que Rauri l'avait été avant eux.

Le passage entre les lignes fut nettement plus dur. Les Térags s'activaient beaucoup, et certains tenaient à venger les amis démolis.

Un peu plus tard, Mauran disait :

— Vie ! Quand je pense que c'est moi qui ai suggéré de visiter la terre d'Offren ! Si j'ai la chance de quitter un jour ce pays pourri, je n'y remettrai pas les pieds de sitôt !

— C'est toi qui as eu cette idée brillante, en effet, dit Gellert. Et je suis heureux d'apprendre que tu t'en souviens. Si je rentre en Acherra, je me marie, et je cultive les tomates de mon jardin jusqu'à ma mort.

Rauri riait.

— Bah ! Vous n'y connaissez rien. Offren n'est pas si mal. Il suffit de savoir l'appriivoiser. Vous apprendrez.

Mais ils n'avaient plus tellement à apprendre. Ils se plurent assez dans l'aréma.

Le Chân Rezzori regrettait amèrement d'avoir signé un traité avec le Suellan. Kalar étranglait Zagoura.

Les montagnards étaient fiers, jaloux de leurs prérogatives, et plus encore de leur liberté. Rezzori voyait venir le moment où il serait contraint de diriger la révolte. Il avait cru bien faire en voulant épargner la guerre à son peuple, contre ses propres goûts, mais il réalisait qu'il avait eu grand tort. La guerre aurait lieu tout de même, inévitablement.

Kalar ne comprenait pas les montagnards, et ne se souciait du reste nullement de les comprendre. Il restreignait leurs droits ancestraux, modifiait des coutumes qui, pour n'en être pas écrites, avaient tout de même force de loi, et les écrasait d'impôts. Dans toutes les villes, les Souriams remplaçaient les anciens gouvernants, et s'inquiétaient fort peu du juste ou de l'injuste. Ceux qui protestaient trop haut partaient pour les mines de lumènes, or les montagnards protestaient énormément.

Durant dix ans, Rezzori avait lutté contre Kalar dans un combat sans armes, fait d'intrigues de palais, d'alliances et de louvoiements. Le Chân appréciait fort peu ce genre de bataille sournoise, mais s'y employait tout de même. Il y était du reste assez habile. Puis Kalar, lassé des atteroiements, avait envoyé un ultimatum : la guerre, ou la soumission. Rezzori aurait choisi le combat d'emblée, mais il avait la charge d'un peuple, et s'était décidé pour la deuxième solution.

Le Chân se trouvait dans son bureau, et étudiait un monceau de lettres. Plaintes, plaintes et encore plaintes. Le plus humble Mécha courait chez le Scriva le plus proche dès qu'il estimait avoir été lésé. Et en ce moment, tout le monde s'estimait lésé. Rezzori soupira.

Le Chân avait quarante-cinq ans. De son père, un Merkit, il tenait un corps trapu, sans un pouce de graisse, et une peau sombre. De sa mère, une Offrienne, il avait des yeux bleu-vert, au regard incisif sous des sourcils touffus, un nez droit, assez fort, et des cheveux roux foncé.

Il repoussa les papiers avec un peu d'agacement, et se leva pour sortir à grands pas sur la terrasse qui dominait toute la vallée. Les hauts sommets coiffés de blanc se silhouettaient sur l'horizon. La roche brun et jaune descendait en escarpements jusqu'au Grebryo, et le torrent sautait dans son lit avec des bonds de poisson. Il arrivait de la montagne en une suite de cascades fracassantes, qui s'éparpillaient en ruissellement d'argent. Le bruit de l'eau froissée apaisa Rezzori comme une chose familière.

Une source captée bouillonnait dans un bassin de pierre au centre de la terrasse, et le Chân y plongea ses mains en coupe pour boire. L'eau était absolument glacée. Lisa Leyra aimait tellement cette vasque. Enfant, elle y jouait des jours entiers. Rezzori se faisait du souci pour sa fille. Si la guerre éclatait, elle le paierait très probablement de sa vie. Dans la meilleure des hypothèses, Kalar la ferait décapiter dans la cour des Exécutions du palais. Rezzori en ressentait beaucoup de chagrin. Lisa Leyra avait toujours été sa préférée. Il n'avait jamais pu avoir de fils, mais, pour le caractère, la petite valait bien un garçon. Et il avait beaucoup aimé sa mère, morte en couches. L'enfant lui ressemblait trait pour trait.

Quelle stupidité de l'avoir donnée à Kalar ! Il avait espéré que sa beauté séduirait le Suellan, et qu'elle parviendrait peut-être à le disposer favorablement à l'égard de Zagoura. Mauvais calcul, sans doute. Contrairement aux montagnards, les Offriens ne prenaient guère l'avis de leurs femmes. Et si l'enfant devait être tuée... Mais même ceci ne le retiendrait pas si la lutte devenait indispensable.

Il décida d'envoyer immédiatement à sa fille un message, pour lui conseiller à mots couverts de fuir, si elle le pouvait, et rentra dans son bureau pour le rédiger sur-le-champ.

Lisa Leyra ne reçut jamais cette lettre. Le messenger se fit tuer sur la route, bien avant d'avoir quitté les montagnes, par des Rezzis qui pensaient trouver de l'or dans son bagage.

La Sia planait sur un nuage dore. L'instant de son triomphe approchait.

Kalar était très mécontent. Il venait d'apprendre par des espions qu'une révolte couvait dans les montagnes zagouriennes. Emira s'était toujours arrangée pour savoir tout ce qui se passait au palais. Elle aussi avait ses espions. Si la guerre éclatait vraiment, Kalar ferait immédiatement décapiter la petite cahelle. Moins plaisant évidemment que si elle avait été mise à la torture, mais satisfaisant tout de même. D'ailleurs, cette garce jaune avait presque cessé de plaire. Kalar y tenait beaucoup moins, c'était visible. Les cadeaux se raréfiaient, et il la faisait demander bien moins souvent. Il venait de s'enticher d'une esclave de quatorze ans, envoyée en présent par Méchinon. Une petite chose blonde, jolie mais idiote, et qui se laissait guider en tout par Emira. Tout allait donc au mieux.

La Sia appela une esclave, et se fit apporter un sorbet au miel. En hiver, on ramenait des montagnes d'énormes blocs de glace qui, conservés au plus profond des caves, permettaient de goûter à des choses agréablement fraîches durant les chaleurs. Emira continuait à engraisser passablement, mais ne s'en souciait pas trop.

Lisa Leyra, elle, se faisait beaucoup de souci, mais pour d'autres raisons. Les bruits sur cette éventuelle révolte zagourienne avaient un peu filtré, et Riara avait de bonnes oreilles.

— Mon agneau, si c'est vrai, il te fera tuer !

Lisa Leyra n'en doutait pas. Elle savait bien, elle aussi, que sa faveur déclinait. Elle s'en était inquiétée, mais, n'y pouvant pas grand-chose, avait été contrainte à la résignation.

Elle jouait avec Variz, bavardait avec Riara, rendait visite aux fauves encagés, et tentait d'appivoiser la dagonne.

Durant une quinzaine, elle avait eu un amant parmi les gardes offriens, mais l'homme avait bien trop peur pour que la chose fût durable.

Elle regrettait toujours Gellert et Mauran, et ne les avait pas oubliés.

Depuis le soir du rendez-vous manqué, Lisa Leyra n'avait plus reçu de Variz le moindre message, si bien qu'il lui arrivait de croire qu'elle s'était laissé aller à des imaginations. Le Sirit était un animal joueur, souvent exaspérant, et rien de plus.

Pourtant, elle avait vu les images nettes, et Riara aussi bien quelle. Lisa Leyra ne savait trop que croire.

Au soir, Kalar la fit appeler. Riara para sa maîtresse durant très longtemps.

— Ma lumière, tâche de lui plaire, je t'en prie !

Lisa Leyra pensait bien essayer de plaire. Elle voyait parfaitement sa vie sur le plateau d'une balance, et la faveur de Kalar sur l'autre.

Le Suellan la regarda avec des yeux peu tendres, et questionna sèchement :

— Est-ce que ton père serait assez fou pour me défier ?

Lisa Leyra savait bien que oui. Elle ne s'en récria pas moins avec indignation :

— Ser ! Il n'oserait !

— Je n'en suis pas si sûr.

Les paupières se plissaient sur les yeux bleu sombre.

Lisa Leyra portait une tunique vert pâle brodée de rose, et sa beauté éclatait. Le Suellan l'examinait avec insistance, puis son expression changea.

— Je suis bien fou de demander l'avis d'une femelle. Viens ici. Nous avons autre chose à faire.

Mais Lisa Leyra eut beau déployer tous ses talents, il ne la fit pas appeler les soirs suivants.

Durant une semaine, Riara fréquenta assidûment les esclaves et les Méchanes du palais. Elle les poussait à bavarder, et écoutait très attentivement, mais elle n'apprit rien de plus.

Lisa Leyra croisa deux ou trois fois la Sia, et lui rendit avec insolence ses regards méchants, mais l'air triomphant d'Emira lui faisait couler un filet d'eau froide dans le dos.

Une semaine plus tard, peu après la mi-jour, Variz fut pris d'agitation, et fit résonner une cascade de notes tintantes.

Lisa Leyra et Riara virent apparaître une image.

La cour des Exécutions, pleine de monde. Kalar trônant, Emira près de lui, une joie cruelle allumant ses yeux noirs. Lisa Leyra vit son double, agenouillé devant le billot, mains liées dans le dos, la tête courbée, les cheveux verts coupés court sur le cou nu. L'Exécuteur leva son glaive à large lame, qui étincela au soleil.

L'image se brouilla et s'évanouit. Variz flûtait. Lisa Leyra frémissait de la tête aux pieds, et Riara commença à pleurer.

— Ce n'est pas le moment de pleurer, idiote ! Il faut tenter de fuir, et vite !

— Mon agneau, mais où veux-tu fuir, et comment ?

— Je ne sais pas encore, nous allons essayer de rejoindre Zagoura. Pour l'instant, nous allons nous cacher quelque part. Kalar peut donner l'ordre de m'arrêter d'un instant à l'autre.

quelque part. Kalar peut donner l'ordre de m'arrêter à un instant à l'autre.

Lisa Leyra s'emparait d'une poignée de bijoux, et les nouait dans une écharpe.

Les deux femmes sortirent vivement, Variz trotinant sur leurs talons. Elles s'enfoncèrent dans les jardins. Elles trouvèrent refuge au cœur d'un épais buisson de karomas. Depuis le printemps, il ouvrait une profusion de feuilles lancéolées géantes. Comme par miracle, Variz, cramponné à la tunique de Lisa Leyra, ne criait plus du tout, et se tenait étrangement tranquille.

— À la nuit, dit Lisa Leyra, tu iras voler des vêtements dans le quartier des Méchanes, et une écharpe pour cacher mes cheveux. Du licol, aussi, pour foncer mes cils et mes sourcils. Tâche de trouver un peu de nourriture, et une outre pour l'eau. Tu risques bien moins que moi, Kalar n'a pas de raisons de te tuer. Prends aussi un panier assez grand pour cacher Variz. Je l'emmène.

— Lisa Leyra ! Il nous fera prendre tout de suite. Il crie, et il ne sait pas rester tranquille. Tu crois que nous n'aurons pas assez de risques comme ça ? Kalar te fera rechercher partout.

— Est-ce qu'il crie, en ce moment ? Est-ce qu'il n'est pas tranquille ? Il m'a sauvé la vie deux fois. Je l'emmène !

Le ton était définitif, et Riara connaissait assez sa maîtresse pour ne plus discuter. Les deux femmes se turent.

Lisa Leyra bâtissait des plans, les éliminait. Comment, pour Ayel, sortir du palais ? Un chemin de ronde suivait le sommet des murailles, sans cesse parcouru de gardes, et les portes étaient elles aussi gardées.

Riara y pensait aussi.

— Mon agneau, j'ai une idée. Cachons-nous cette nuit dans la charrette des ordures. Un Mécha l'emmène à l'aube, pour aller les brûler. En chemin, nous nous glisserons dehors.

Lisa Leyra pesait la chose. Kalar avait-il ou non déjà donné l'ordre de l'arrêter ? Si oui, cela ne marcherait pas. Tout ce qui sortait du palais serait fouillé. Sinon, il y avait une bonne chance. Elle décida de s'y fier.

— C'est une bonne idée. Nous ferons ainsi.

L'après-mi-jour s'écoula lentement. Tout était si paisible que Lisa Leyra se rassura. Pas d'ordre d'arrestation pour le moment, sans aucun doute. Des recherches auraient amené une grande agitation.

Le soir tomba. Vers la mi-nuit, Riara partit, et Lisa Leyra resta seule avec Variz. Le Sirit n'avait plus fait entendre un son depuis la transmission des images. Lisa Leyra l'embrassa sur son toupet de cheveux rouges.

— Tu es un bon garçon, Variz. Tu verras, Zagoura te plaira.

Le Sirit gloussa imperceptiblement.

Riara resta longtemps absente, puis revint avec tout ce qui avait été demandé, plus une lumène.

Lisa Leyra enleva sa tunique de soie, et accrocha à ses épaules par des agrafes d'argent la toile bleue des Méchanes. Riara, qui portait le vêtement gris rayé des montagnardes, en fit autant. Elle dissimula ensuite les cheveux de sa maîtresse sous une écharpe roulée en turban, et farda de lirol les cils et les sourcils vert sombre.

— Mais tes yeux, ma lumière ?

— Je les garderai baissés, voilà tout.

Riara restait très inquiète, et Lisa Leyra dit impatientement ;

— Il faudra compter avec la chance, Riara, mais je ne vais pas rester ici pour me faire trancher le cou comme un poulet sans rien tenter !

Elle tassa un linge dans le panier, y installa Variz, et y fourra le paquet des bijoux avant de rabattre un pan de tissu sur lui.

— Tu ne vas pas bouger, Variz, et être bien sage, sinon, ils me prendront.

En temps ordinaire, le Sirit n'aurait pas supporté un instant pareil traitement, mais il resta très docilement blotti.

— Tu vois, Riara, il comprend.

Riara en était considérablement moins sûre. Elle se promettait bien de tordre ce petit cou rose au moindre danger. Elle préférait, et de beaucoup, voir Lisa Leyra en rage plutôt que morte.

Les deux femmes traversèrent les jardins pour gagner les cuisines. Le palais dormait. Lisa Leyra portait le panier, et Riara une outre et un sac de vivres. Elles trouvèrent facilement la charrette. Elle puait. Lisa Leyra fronça son petit nez.

— Ça ne va pas être une partie de plaisir, de se cacher là-dessous ! Enfin, nous n'avons pas le choix.

Peu avant l'aube, elles se glissèrent toutes deux dans le monceau malodorant des ordures, et s'en recouvrirent.

Le ciel blanchissait à peine lorsque des Méchas arrivèrent, en discutant bruyamment. Ils attelèrent deux cahels à la charrette, puis elle s'ébranla.

Le conducteur chantait une chanson qui parlait d'amours malheureuses et de trahison.

Lisa Leyra se pinçait les narines. Une pointe de poterie cassée très aiguë lui entrait dans les côtes. Elle serrait le panier. Le Sirit ne remuait pas, et ne faisait pas entendre un son.



Riara s'inquiétait. Elle conservait l'outre et les vivres, mais elle aurait bien préféré avoir le panier à portée de la main. Si ce Dirzz d'animal se mettait à glousser...

La charrette cahotait.

Un peu plus tard, il y eut des bruits de voix. Les gardes plaisantèrent en riant avec le conducteur, puis les voix s'éteignirent, et l'homme reprit sa chanson.

Lisa Leyra et Riara attendirent un moment avant de remuer avec prudence, et de jeter un coup d'œil sur les environs. La charrette était sortie du palais, et s'engageait dans une rue encore déserte.

Elles surgirent des ordures, et Riara sauta à terre. Lisa Leyra lui passa vivement les provisions et le panier, et sauta à son tour. Les bruits grinçants de la charrette couvraient tout, et le conducteur ne se retourna pas.

Les deux femmes étaient fort sales. Elles balayèrent les épiluchures collées à leurs tuniques, et Riara nettoya le turban de sa maîtresse, qui s'agrémentait d'une constellation de graines de melon.

Il leur restait toute la ville à traverser, et elles se mirent en route.

Peu à peu, Zeyla-Raub s'éveillait.

En entrant dans le quartier des Orfèvres, elles virent qu'un Marchand ouvrait sa boutique, tirant péniblement les lourdes portes avec l'aide d'un esclave. Lisa Leyra fouilla dans le panier, et en sortit une bague ornée d'une très belle pierre de liro. Le soleil levant fit étinceler la gemme bleu-vert, qui avait la particularité de devenir violette dans l'ombre.

— Va lui vendre ceci, dit-elle à Riara. Je t'attendrai dehors, il vaut mieux qu'il ne me voie pas de trop près. Dis-lui que ta maîtresse t'a chargée de négocier le bijou, et essaie d'en obtenir cinq cents leïres. Elle vaut bien plus, mais, s'il flairé une bonne affaire, il ne posera pas de questions. Il pensera que tu l'as volée, mais peu importe. Nous aurons besoin d'argent.

Riara entra dans la boutique derrière le Marchand.

Elle resta absente assez longtemps. Lisa Leyra entendait le bourdonnement des voix, mais sans saisir autre chose que quelques mots au hasard. Lorsqu'elle ressortit, Riara n'avait pas la mine triomphante.

— Ce scauria ne m'en a donné que trois cent cinquante. J'ai dû finir par céder, il menaçait de crier à la garde.

— Tant pis, et partons vite. Ça suffira pour le moment. S'il le faut, nous pourrions toujours en vendre un autre.

Deux rues plus loin, elles s'arrêtaient pour partager la somme en deux parties. Lisa Leyra mit les pièces dans son turban, et Riara noua les siennes dans un pan de sa tunique.

À une petite échoppe, elles achetèrent des beignets de gil tirés grésillants d'une bassine de friture qui bouillonnait, les mangèrent en se brûlant les doigts, et burent un peu plus loin un bol de thé de féroja sans sucre.

Méchas et Méchanes faisaient la queue devant ces petites boutiques, et elles durent chaque fois attendre leur tour. Lisa Leyra baissait la tête, demeurant un peu à l'écart, et Riara s'occupait de la transaction. Toutefois, les hommes semblaient fort intéressés par cette Méchane beaucoup trop jolie, et la détaillaient avec attention.

Elles passèrent les portes de la ville en se mêlant à un important groupe de femmes qui se rendait aux plantations de gil.

Au même moment, Kalar, qui venait de s'éveiller, prenait connaissance d'un message en provenance de Zagoura.

La plupart des garnisons implantées dans les montagnes avaient été attaquées, et soldats et Kémans massacrés. En froissant le message d'une main que la rage faisait trembler, Kalar donna l'ordre d'arrêter Lisa Leyra.

Vers le milieu de la matinée, lorsqu'il devint évident que la fouille minutieuse du palais ne donnait aucun résultat, la colère du Suellan fit trembler les gardes. Il frappa le Kéman venu l'avertir, l'envoyant rouler sur les dalles, et s'acharna sur lui à coups de botte. Les soldats de service aux portes du palais furent condamnés au lacet de cuir. Ensuite, Kalar fit partir des messagers dans toutes les directions. Ordre était donné de rechercher activement une Fleurie de seize ans, très jolie, aux cheveux verts et aux yeux pourpres, probablement accompagnée d'une Merkit de quarante ans, et d'un Sirit.

Kalar promettait une récompense de mille leïres pour la capture de cette fille.

Cette fois, Lisa Leyra risquait bien pire que d'avoir simplement le cou tranché.

À peu près à l'instant où Kalar signait ses ordres d'une plume qui écorchait le papier, Lisa Leyra et Riara attendaient dans un carvan le départ d'une caravane qui aurait lieu à la mi-jour.

La caravane devait gagner la ville de Zioura-Maulia, aux frontières de Zagoura. En Offren, les voyageurs trop impécunieux pour s'offrir une garde personnelle se groupaient pour se déplacer en commun sous la protection d'hommes armés. Les Carvanis organisaient ces circuits, et chaque participant réglait sa part.

La caravane s'ébranla peu après la mi-jour.

Elle se composait de Méchas, de Marchands modestes avec leurs familles, de bergers rejoignant un lieu de travail, de danseurs ambulants, de colporteurs avec leurs ballots, de Soignants itinérants. Une garde armée l'encerclait.

Certains voyageurs disposaient d'une litière, les autres marchaient. Lisa Leyra et Riara faisaient partie de ces derniers. Les Méchanes n'ayant nulle coutume de se déplacer autrement, il n'avait pu être question d'envisager l'achat d'une litière. Les deux femmes cheminaient en tête de caravane, derrière un groupe d'adorateurs de Krisma, ne parlant à personne et demeurant entre eux. Ce voisinage faisait parfaitement l'affaire des fugitives, qui ne tenaient nullement à échanger des confidences.

Les Krismiens portaient la tenue de leur secte, une tunique courte bleu pâle, ornée sur la poitrine d'une flamme orangée. Leur foi niait Ayel, et adorait un dieu non matériel symbolisé par un brasier. Ils n'étaient guère populaires, et fort peu aimés, mais ne semblaient nullement s'en soucier.

Leur groupe comportait cinq personnes, deux hommes et trois femmes. Ils marchaient à tour de rôle. Leur litière, des plus délabrées, était tirée par deux cahels ayant depuis fort longtemps dépassé l'âge de la retraite, et qui semblaient sur le point de s'effondrer d'un instant à l'autre. Le guide des Krismiens, un homme qui pouvait avoir entre trente et quarante ans, sans que l'on pût préciser davantage son âge, s'occupait des bêtes, les encourageant à mi-voix, et en tirait merveille.

Il était grand et maigre, d'un roux ardent. Il portait la barbe, et avait des yeux d'un bleu étrange, très intense. Lisa Leyra avait déjà croisé deux fois son regard, et en avait ressenti une sensation de gêne. Ces yeux en amande, très enfoncés dans les orbites, semblaient voir à travers elle.

La caravane traversait les champs de gil, et les Méchanes repiquaient la jeune tige cassante et pointue d'un geste précis. Sur le bord du chemin poudreux, quelques telpiers commençaient à ouvrir largement leurs coupes orange, et les abeilles y dansaient. Un papillon passa, ses ailes plus bleues que le ciel ponctuées d'ocelles dorés.

Lisa Leyra n'avait guère l'habitude de la marche. Elle portait toujours le panier contenant Variz, et il devenait assez lourd à la longue. Vers le milieu de l'après-mi-jour, elle commença à se mordre les lèvres, et à boitiller. Riara la soutint en lui prenant le bras, et voulut la débarrasser du panier, mais Lisa Leyra s'y cramponna.

— Monte donc dans la litière, dit une voix aux intonations prenantes, Marsa descendra un moment.

Marsa sauta lestement à terre ; une très jeune Merkit, petite et un peu ronde, avec une masse de cheveux noirs crépelée et de beaux yeux sombres.

— Allons, monte, répéta le guide des Krismiens, à moins que tu aies peur d'être contaminée par nous !

La voix était moqueuse, et Lisa Leyra releva le menton. Elle grimpa dans la litière, et une Fleurie l'aida à se hisser. La femme était assez âgée, criblée de marques violettes en forme de pois, et avait des cheveux d'un blanc brillant.

— Je m'appelle Dorga, dit-elle, et celle-ci, c'est Lélima. (Elle désignait une Fourrée aux poils bruns, qui souriait amicalement. Elle continua :) Celui qui t'a dit de monter, c'est notre guide, Zérag, et celui qui marche à côté de Marsa, c'est Abdan.

Abdan était un jeune Offrien blond aux yeux roux. Lisa Leyra se taisait, et Lélima dit doucement :

— Tu n'as pas besoin de donner ton vrai nom. Ici, personne ne te posera de questions. Nous vivons libres, et laissons les autres vivre libres. Débarrasse-toi de ce panier, et viens t'asseoir.

Ses yeux marron cernés de poils bruns étaient doux et limpides.

Lisa Leyra s'assit au bord du matelas, et posa le panier contre ses pieds, Variz ne faisait pas le moindre bruit.

— Je m'appelle Lisana, dit-elle.

Son prénom réel était typiquement zagourien, et porté par les filles de Chân de génération en génération.

La litière se balançait doucement, et grinçait. Riara la suivait, et Zérag s'approcha d'elle.

— Mets ce sac et cette outre dans la litière, tu n'as pas besoin de les porter, et, si tu es lasse, je demanderai à Lélima de descendre, et tu prendras sa place.

— Je peux marcher, je ne suis pas fatiguée.

Mais Riara se débarrassa avec plaisir de ses fardeaux. Elle trouvait cet homme roux bien gentil, mais le regard bleu perçant l'inquiétait un peu, et elle se demandait s'il était très sage de laisser ces gens regarder Lisa Leyra d'aussi près. Enfin, l'enfant n'aurait jamais pu marcher jusqu'au soir. Cette litière était tout de même la bienvenue.

Lisa Leyra commençait à bavarder avec Dorga et Lélima. Les deux femmes essayaient gentiment de la mettre à l'aise, mais ni l'une ni l'autre ne lui posaient, en effet, la moindre question. Elles parlaient de petits riens sans importance, et Lisa Leyra se détendait peu à peu.

La caravane avait laissé loin derrière elle les champs de gil, et la piste poussiéreuse traversait des terres desséchées et caillouteuses, parsemées de buissons de calde. De temps à autre, un cauldia étendait ses branches plumeuses, où

s'épanouissaient des grappes de fleurs d'un rose intense. Les longues feuilles en rubans souples étaient pourpres. Elles bruissaient et dansaient au moindre souffle d'air.

Un moment plus tard, Zérag écarta les rideaux et monta dans la litière.

— Les soldats d'Offren seront sur nous dans un instant, dit-il. Ils arrivent au grand galop.

Lisa Leyra cacha ses mains frémissantes dans les pans de sa tunique, mais elle ne put s'empêcher de blêmir. Zérag l'observait avec attention. Elle baissait les paupières, mais sentait sur elle le poids d'un regard bleu inquisiteur.

— Est-ce qu'ils te recherchent ?

Comme dans un rêve, et sans l'avoir aucunement voulu, Lisa Leyra s'entendit répondre :

— Oui.

— Recherchent-ils aussi la femme qui t'accompagne ?

— C'est possible.

Zérag se pencha hors de la litière, et appela :

— Abdan, Marsa, venez ! (Puis, à Riara, qui tremblait depuis qu'elle avait vu le nuage de poussière soulevé par les chevaux :) Monte !

Riara grimpa, et Abdan et Marsa la suivirent.

— Faites la chaîne de communication, dit Zérag. J'aurai besoin de votre aide.

Les Krismiens se groupèrent, et se prirent par les mains. Lisa Leyra et Riara se serraient l'une contre l'autre.

— Vous n'avez pas besoin d'avoir peur, dit Zérag, ils ne vous verront pas.

— Mais, dit Lisa Leyra, ils vont regarder dans la litière, et mes yeux...

— Ils ne te verront pas, je te dis. Reste tranquille, et tais-toi. Il faut que j'entre dans la chaîne.

Il alla prendre la main d'Abdan.

Quelques instants plus tard, la caravane s'arrêta, et les cahels stoppèrent docilement d'eux-mêmes. Les soldats remontèrent, visitant chaque litière, et examinant très attentivement les femmes.

Lisa Leyra fermait les yeux, et Riara, serrée contre elle, lui enfonçait ses ongles dans le bras.

Un Kéman écarta les rideaux, et monta.

— Combien êtes-vous, ici ?

Il rencontra les yeux en amande de Zérag, et passa la main sur son front. Un instant, il parut égaré.

Il sembla se reprendre, examina les Krismiens qui se tenaient toujours par les mains, puis Lisa Leyra qui baissait les yeux, puis Riara. Il ordonna à tout le monde de se lever, bouscula et déplaça le matelas, fouilla un gros sac, éparpillant les vêtements qu'il contenait.

— Ça va, dit-il.

Il fit demi-tour, et sauta de la litière.

Peu après, la caravane repartait, et on entendit le martèlement des sabots qui s'éloignaient.

— Mais, dit Lisa Leyra, je ne comprends pas...

— Il ne t'a pas vue. À ta place, il y avait une vieille Merkit édentée, et, à la place de ton amie, une Fourrée aux poils blonds. Vois-tu, nous ne sommes pas très populaires, et, comme nous n'usons jamais de violence, il nous a fallu développer quelques moyens de défense pacifique. C'est en accord avec notre foi. Tu es en parfaite sécurité parmi nous. Veux-tu me dire qui tu es ?

— Lisa Leyra, la fille du Chân, et voici Riara, ma nourrice.

— Ah, dit Zérag. La guerre dans les montagnes... Essaies-tu de rejoindre ton père ?

— Oui. Kalar voulait me faire couper la tête, et Variz m'a sauvée en m'avertissant.

Le panier s'agita, et une tête au toupet rouge apparut. Lélima poussa un cri de ravissement.

— Oh ! Un Sirit !

Elle tendit la main pour le toucher, et Variz gloussa. Il se débattit un moment, entortillé dans le linge, puis le rejeta et sortit.

Zérag modula une série de notes de musique tintantes, et Variz répondit, longuement.

— Mais, s'exclama Lisa Leyra, vous parlez !

— Bien sûr, dit Zérag.

— Ce n'est pas possible !

— C'est très possible ! As-tu cru qu'il s'agissait d'un animal ? C'est un être, et il pense. Son intelligence n'est pas la même que la nôtre, c'est tout. Mais il t'aime bien. Il dit aussi que tu es en grand danger. Les Sirits peuvent voir l'avenir, tu sais, dans une certaine mesure. Il pense que tes chances sont bien plus grandes, à présent, parce que tu nous as rencontrés, et c'est vrai. Nous t'aiderons. Notre foi nous fait obligation de secourir ceux qui en ont besoin, et tu as vu que nous avons quelques possibilités de défense. Nous tâcherons de t'amener saine et sauve jusqu'à Zérag.

Zagoura.

Lisa Leyra hésitait entre un immense soulagement et une bonne dose d'incrédulité. Riara n'acceptait pas un mot de ces balivernes, mais, pour l'instant, l'enfant était sauvée. Ces Krismiens avaient du bon. Variz passait de bras en bras, se laissait embrasser par tous, et gloussait. De temps à autre, il échangeait des notes cristallines avec Zérag.

— À présent, dit le guide des Krismiens, il faut que certains d'entre nous descendent. Nous fatiguons trop les cahels. Lisa Leyra, Riara et Variz doivent rester dans la litière, et ne pas se montrer. Les soldats ont probablement donné au Carvani le signalement de ceux qu'ils recherchaient. Tu pourras respirer à la nuit, petite, et ton amie aussi. Pour le moment, restez cachées. Dorga, Lélima, Abdan, descendez. Et s'il y a un autre contrôle, réunissez-vous tout de suite pour faire la chaîne.

Il sauta à terre et retourna près des cahels. Marsa vint s'asseoir à côté de Lisa Leyra.

— Comme tu es jolie, dit-elle. Je peux voir tes cheveux ?

Lisa Leyra retira son turban, et un flot vert glissa sur ses épaules.

— Oh, dit Marsa. Mais ta frange est toute rebroussée. Attends, je vais te coiffer.

Avant le soir, elles étaient très amies, et échangeaient des confidences chuchotées en pouffant. Elles avaient exactement le même âge.

La caravane s'arrêta comme la nuit tombait.

Le charbon de bois s'alluma dans les braseros, et l'odeur du thé de féroja envahit tout. Les voyageurs burent et mangèrent, puis se couchèrent. Le printemps ramenait les nuits tièdes, et les étoiles scintillaient.

Lisa Leyra partagea le repas des Krismiens, et offrit ses provisions. Le groupe goûta avec respect aux premiers fruits de bramos, volés aux cuisines par Riara. Des manières de cerises juteuses, à chair bleu-noir, qui venaient de Joulon.

Les femmes se couchèrent sur le matelas, serrées les unes contre les autres, et Zérag et Abdan emportèrent des couvertures pour aller dormir à l'extérieur. La litière devenait trop petite pour tous.

Lisa Leyra se réveilla peu après la mi-nuit. Elle n'avait pas l'habitude de dormir dans si peu d'espace, le coude de Marsa lui perçait l'estomac, et le toupet de Variz lui chatouillait le nez. Elle s'agita. Elle avait trop chaud, et ces corps tassés contre le sien la gênaient. Elle se dégagea doucement, et sortit.

La nuit était douce, les cergues stridulaient, et une bouffée du parfum chaud des fleurs de cauldia l'assaillit. Elle s'étira, tendit les bras, et aspira profondément. Elle s'éloigna de quelques pas. Les voyageurs dormaient, et les braseros rougeoyaient encore faiblement.

Une silhouette sombre avançait à sa rencontre, et elle recula, inquiète.

— Tu ne dors pas, Lisa Leyra ?

Elle reconnut la voix aux intonations chaudes de Zérag.

— J'avais trop chaud.

— Ce n'est guère prudent, de te promener seule.

— Accompagne-moi, alors, j'ai besoin de respirer.

Ils marchèrent un moment, à pas paisibles. Lisa Leyra se taisait. Elle ne pouvait distinguer le visage de son compagnon, et pourtant, elle sentait sur elle le regard de ces yeux en amande trop bleus. Elle ne sut jamais ce qui l'avait poussée à dire :

— Embrasse-moi.

Comme au moment de l'arrivée des soldats offriens, elle parlait en rêve.

Des doigts se serrèrent sur ses épaules, et une bouche chaude se posa sur la sienne. Un baiser lent, très profond. Lisa Leyra s'accrochait au cou de son partenaire. Il s'agenouilla en l'entraînant et la coucha à terre. Des mains habiles et très patientes défirent les draperies bleues, et la caressèrent. Interminablement.

Lisa Leyra devint braises, flammes et feu, et elle supplia :

— Viens.

— Ne sois pas si pressée, dit la voix chaude, un peu moqueuse, nous avons toute la nuit.

Elle le dépouilla de la tunique courte, et essaya sur lui quelques-uns de ses talents, sans obtenir ce quelle voulait. Des mains et des lèvres tièdes parcouraient son corps, entretenant un brasier flamboyant.

Lorsqu'il la pénétra enfin, elle cria, et il la bâillonna de sa bouche.

Peu avant l'aube, Lisa Leyra remonta dans la litière. Elle avait les jambes molles, et chancelait.

\* \* \*

Vers le début de mai, la caravane atteignait la ville de Zioura-Maulia. Une ville du nord. Ses demeures se recouvraient de toits à tuiles rondes vert-de-gris faiblement inclinés

S'il faisait toujours très chaud dans la journée, les nuits devenaient beaucoup moins étouffantes.

Lisa Leyra, Riara et Variz accompagnaient toujours les Krismiens, et leur devaient leur salut. Tout au long de la route, les contrôles s'étaient multipliés, mais nul Kéman ne vit jamais leurs vrais visages.

Lisa Leyra se demandait si elle ne commençait pas à s'attacher à Zérag, tout en le comprenant fort peu. Cet homme secret ne livrait rien de lui-même, et l'étonnait très souvent. Les Krismiens étaient tous extrêmement gentils, et cependant elle sentait fort bien qu'elle demeurait à l'écart et ne s'intégrait pas réellement parmi eux. Certains soirs, ils se réunissaient pour se tenir par les mains, et devenaient parfaitement insensibles au reste du monde.

Elle demanda à participer à l'une de ces séances, mais Zérag lui répondit doucement :

— Ce n'est pas possible, Lisa Leyra. Il faudrait d'abord que tu embrasses notre foi, et que tu fasses un très long apprentissage. Je peux te dire tout de suite que cela ne te conviendrait pas. Tu es beaucoup trop matérielle.

Elle bouda un peu. En règle générale, elle avait l'habitude de voir les hommes se plier à ses désirs, mais celui-là lui échappait totalement.

Elle avait toujours su, au temps des rencontres sous le leyouri, que ni Mauran ni Gellert ne lui appartenaient réellement, mais elle avait eu pouvoir sur leurs corps. Elle n'en avait aucun sur Zérag. Il lui faisait l'amour, encore qu'assez rarement, mais uniquement lorsque lui-même le désirait, et ces étreintes, qui éveillaient en elle des sensations très intenses, la liaient bien davantage que lui. Elle s'en irritait souvent.

Zioura-Maulia était le point ultime du voyage, et, au carvan, Lisa Leyra apprit que nul départ n'était prévu pour Zagoura-la-ville. La guerre régnait, et les routes étaient interdites. Elle apprit aussi que les Offriens occupaient le palais du Chân. Rezzori avait disparu avec sa famille.

— Il est dans la montagne, dit Lisa Leyra à Zérag, et je pense savoir à peu près où, mais comment puis-je le rejoindre ? Les soldats d'Offren tiennent le pays. Je ne pourrai jamais passer.

— Nous t'y amènerons. Il faudra aller à pied, en évitant les routes. Connais-tu bien la région ?

— J'en connais presque tous les sentiers.

— Alors tu nous guideras. Nous t'accompagnerons.

— Mais pourquoi, Zérag ? Tu te soucies très peu de moi, je le sais bien.

— Nous devons notre aide à ceux qui en ont besoin, je te l'ai déjà dit. Tu rejoindras ton père. Ensuite, nous repartirons.

Ils quittèrent Zioura-Maulia deux jours plus tard. Zérag avait laissé la litière et les cahels au carvan. Le groupe marchait, encombré de ballots. Ils s'enfoncèrent à travers des plantations de rigars. Les arbres fleuris de blanc exhalèrent un parfum chaud, et étaient envahis d'abeilles zonzonnantes.

Ils dormaient sous les arbres, mangeaient des galettes de gil durcies, et marchaient tout le jour.

Peu à peu, le paysage changeait. Roches, luéguas, et buissons d'augimes. On commençait à rencontrer des ruisseaux, le plus souvent à sec, mais, parfois, une flaque claire demeurait dans un creux profond. Les ibraz dansaient sur l'eau, leurs ailes de gaze dorée vibrant, et les guélasses y venaient boire, sautillant sur leurs longues pattes. Les sentiers montaient, et l'on voyait, par places, des touffes d'herbe dont les longues tiges bleues se balançaient à la brise.

Le gibier devenait abondant, mais Zérag se refusait à la chasse, et Lisa Leyra, lassée des éternelles galettes, avait des envies féroces de viande juteuse. Riara pestait en voyant s'envoler les compagnies de gras tiourigs aux plumes mordorées.

En avançant plus avant dans le pays, il devint évident que la guerre ravageait Zagoura. Les voyageurs croisèrent des fermes incendiées, des plantations détruites, et des cadavres recouverts d'un grouillement de charros. Des squelettes gisaient, encore revêtus des lambeaux de la robe rayée des montagnards ou de la tenue verte des Offriens.

Le groupe passait très à l'écart des routes, et, cependant, le bruit des sabots d'une troupe leur parvenait parfois de loin. Zérag conférait souvent avec Variz, et ils échangeaient des notes de musique aiguës. Le Sirit pouvait généralement prévoir avec assez d'exactitude les dangers proches.

Lisa Leyra n'osait plus jouer familièrement avec lui, et pourtant, le comportement de Variz restait le même. Il trotta sur ses talons, s'accrochait à sa tunique en gloussant, et attrapait des insectes pour les dévorer.

Certains jours, Zérag s'absentait durant une partie de la journée. Il tentait de s'approcher d'une ferme pour renouveler les provisions. Il se faisait mal recevoir à peu près partout. Les Zagouriens, méfiants, se terraient, et refusaient le plus souvent d'ouvrir leurs portes. Cependant, lorsqu'il parvenait à établir le contact, Zérag obtenait généralement ce qu'il désirait, et même un peu plus. Il revenait avec des galettes de gil, des fruits, du fromage de karb, parfois même un quartier de mouton.

Ils passèrent très à l'est de Zagoura-la-ville, et Lisa Leyra eut les larmes aux yeux de voir dans le lointain les

dômes vert-de-gris du palais de son enfance. Elle supposait que son père devait se trouver quelque part dans les monts Belkas, dans l'un ou l'autre des refuges de chasse où il se rendait parfois durant l'été.

À cinq ou six reprises, les voyageurs tombèrent nez à nez avec une patrouille offrienne, mais, chaque fois, les Krismiens se prirent par les mains, et les soldats passèrent, proches à les toucher, sans même s'arrêter un instant.

Sur les bords du Grebryo, une troupe de Rezzis pillards les prit par surprise, mais la chaîne se forma très vite, et, alors que les petits chevaux arrivaient sur eux au grand galop, les hommes hurlèrent soudain de terreur, et firent voler leurs bêtes pour s'enfuir à toute allure.

Zérag dit en riant à Lisa Leyra :

— Ils ont vu des Dirzz. Ils n'y reviendront pas de sitôt.

En arrivant au pied des monts Belkas, le groupe rencontra une troupe de montagnards conduits par Aki, l'un des Kémans du Chân. Il poussa des cris de joie en reconnaissant la fille de son maître.

— Ser Rezzori sera si heureux ! Il se faisait tant de souci pour toi, Sia Lisa Leyra.

Il ne disait pas que le Chân croyait sa fille morte, et la pleurait.

Lisa Leyra embrassa les Krismiens. Elle insista pour faire accepter aux femmes les bijoux qu'elle avait emportés. Elle avait envie de pleurer, sans bien comprendre pourquoi. Elle savait quelle ne les reverrait jamais, et savait aussi qu'elle regretterait Zérag, mais ceci ne suffisait pas à expliquer la profonde tristesse ressentie. Riara était également assez sombre. Variz échangea beaucoup de notes flûtées avec Zérag.

Lisa Leyra demeura longtemps à regarder les silhouettes devenir de plus en plus petites, puis elle se mit en selle derrière Aki, et les montagnards prirent le sentier montant.

Gellert et Mauran quittèrent l'aréma à proximité de la ville de Goura. Ils n'étaient plus qu'à un mois de route de Zeyla-Raub.

Lezzim leur avait laissé deux cahels, et restitué dix leïres sur la somme empochée à leur arrivée. Générosité proprement incroyable, et qui disait assez en quelle estime il les tenait.

Rauri demeura avec les Térags. Lui n'avait pas de vengeance à exercer contre Kalar, et la vie dans le désert lui convenait. Toutefois, ils s'entendirent tous trois pour laisser des messages dans un carvan de Goura. Gellert et Mauran y passeraient à l'occasion, de même que Rauri.

Les deux Coldiens étaient si tannés de soleil qu'ils faisaient des Offriens très acceptables, et les sonorités rauques de la langue du pays leur venaient tout naturellement aux lèvres. Ils portaient la robe de laine à capuchon des Térags, fort crasseuse, et des bottes de peau éraillées. Les cahels leur obéissaient au doigt et à l'œil. Ils étaient secs, tout en muscles, et en savaient aussi long que Rauri sur le désert.

En quittant Goura, ils croisèrent une patrouille qui ne daigna même pas leur jeter un regard. Ils se fondaient parfaitement dans le paysage.

À la fin août, ils arrivaient à Zeyla-Raub, et apprenaient avec déplaisir que la proie qu'ils comptaient traquer dirigeait présentement les forces de répression dans les montagnes. À la table commune d'un carvan, ils glanèrent quelques renseignements sur l'historique de la révolte zagourienne, en faisant parler leurs voisins.

La guerre durait depuis le printemps. Guerre d'usure faite d'escarmouches, d'embuscades et d'attentats. Les troupes offriennes tenaient la majeure partie du pays, et le Suellan lui-même occupait le palais du Chân. Mais Rezzori et sa famille avaient disparu sans laisser de traces, et les combattants zagouriens se retranchaient aux sommets de leurs monts. Ils en surgissaient de temps à autre pour infliger de lourdes pertes à l'armée de Kalar, et s'escamotaient. Ils avaient la complicité de la population tout entière, et des refuges inexpugnables. Les Offriens ne s'engageaient pas volontiers dans ces sentiers bordés de précipices, tout juste bons pour des chèvres de montagne, et, très vite, la mort tombait du ciel en avalanches de rocs. Certains passages étaient piégés, et le sol croulait sous les pas des soldats.

Kalar ne décolérait pas. Il avait pensé mettre Zagoura à la raison en un mois, et la guerre durait. Il faisait torturer à mort les otages par dizaines au moindre prétexte, et poussait ainsi davantage d'hommes à rejoindre les révoltés.

Le Chân Rezzori dirigeait l'insurrection.

En sortant du carvan, Gellert demanda :

— Depuis combien de temps n'as-tu pas fait la guerre, Mauran ?

— Pas depuis que j'ai quitté l'île.

— J'ai des souvenirs plus récents que les tiens, puisque je me suis battu avec Acherra contre Prove, mais, si tu veux mon avis, ça fait trop longtemps tout de même. Nous allons nous y remettre !

— Et nous engager dans le camp de Zagoura. J'ai eu cette idée.

— J'ai toujours pensé que Kalar serait un peu trop gros à avaler si nous n'étions que deux, mais nous aurons des alliés dans l'affaire. Ça peut devenir intéressant !

— Les Zagouriens serviront nos desseins, et nous servirons les leurs. Tout le monde y trouvera son compte. C'est loin, Zagoura ?

— Je n'en sais rien. Nous allons nous renseigner. À propos, je me demande ce qu'est devenue cette petite garce de Lisa Leyra. Si je me souviens bien, elle était la fille du Chân, non ?

— Oui, et il y a toutes les chances pour que Kalar l'ait découpée en très petits morceaux.

— Dommage ! Un si joli corps ! Et doué pour l'amour, en plus.

— Très dommage, dit Mauran. Et, sur le sujet, je commence à être quelque peu affamé. Nous irons faire un tour au quartier des femmes.

— Avec quel argent ?

Question très pertinente. Durant le voyage, les leïres donnés par Lezzim avaient fondu. Il fallait manger, et les régions traversées étaient loin d'être assez giboyeuses pour permettre une chasse quotidienne. Les deux hommes venaient de dépenser à peu près le reste de leur fortune au carvan.

Mauran ricana.

— Il est grand temps pour toi, mon frère, de commencer ton apprentissage de voleur. J'espère que tu seras doué, parce qu'il est possible que j'aie tout de même besoin de ton aide. Nous allons tout bonnement débarrasser un Marchand bien gras d'un peu de son superflu. Nous verrons ça cette nuit. Pour le moment, nous allons faire une tournée de reconnaissance dans un riche quartier. Avant de partir en guerre, j'ai envie de faire des tas de choses agréables, comme de prendre un bain prolongé, de dévorer des montagnes de viande, de boire et de faire l'amour. Pour tout cela, il faut de l'argent. Nous allons nous en procurer.

— Et si je ne suis pas doué ? demanda Gellert.

— Tu ferais mieux de l'être. Je me suis laissé dire que dans la région, on fait bouillir la main droite des voleurs. Je sais bien que tu te bats aussi de la gauche, mais ça serait tout de même gênant, sans compter que l'opération doit être plutôt désagréable.

Ils avaient laissé les cahels au carvan, et se promenaient à pied. La mi-jour arrivait, et il faisait très chaud. Des brumes grises, au ciel, promettaient peut-être un orage prochain. Ils passèrent devant l'étal d'un Marchand de lumènes, et Mauran arrêta Gellert un peu plus loin.

— Voilà l'occasion de faire un très petit essai. Nous aurons besoin de lumière, ce soir. Retourne chez ce vendeur, et amuse-le en marchandant interminablement. Choisis un morceau de belle taille, mais pas trop gros, parce que tu n'as pas l'air assez prospère. Braille et discute. Je m'occuperai du reste.

Gellert revint sur ses pas, en flâneur, et s'arrêta devant l'étal. Il soupesa quelques blocs, tandis que le marchand s'empressait, puis fixa son choix sur un quartier de roc de taille moyenne, et en demanda le prix. Il poussa un cri d'horreur à l'énoncé, reposa le morceau sur la table, et fit mine de partir. Le vendeur le rattrapa par la manche. Galt proposa le quart de la somme demandée. Le Marchand glapit d'indignation. Ils entamèrent une discussion enflammée. Gellert montait son prix d'un ou deux lirams, et le vendeur baissait le sien d'autant. Il en appelait à la mémoire de sa défunte mère, et Galt jurait sur la tête de ses fils. Ils étaient tous deux extrêmement occupés.

Mauran s'était approché, et palpait quelques très petites pierres. Le Marchand ne jeta qu'un coup d'œil très distrait à ce nouveau client, et continua son âpre discussion. Gellert batailla encore un moment, puis arrêta son offre à une somme nettement trop faible, et le vendeur refusa de descendre plus bas. Ils se séparèrent.

Galt rejoignit son camarade qui l'attendait à l'angle de la rue.

— Parfait ! À défaut d'autre chose, tu es au moins doué pour le marchandage. J'ai deux lumènes très convenables au fond de ma poche, et j'espère que tu t'en tireras aussi bien ce soir. Je tâcherai de me débrouiller seul, dans la mesure du possible, mais tu devras au moins faire le guet.

Ils s'enfoncèrent dans les ruelles, traversèrent la ville pour atteindre un quartier calme, aux larges rues bordées de cauldias.

Mauran examinait soigneusement les demeures élégantes aux fenêtres ajourées. Des portes béaient sur leurs cours pavées, décorées de plantes en pots, souvent agrémentées de vasques.

Ils errèrent assez longuement. Querre repassait deux ou trois fois devant la même maison, puis décidait qu'elle ne convenait pas, sans que Galt pût le moins du monde comprendre pourquoi.

Mauran finit par jeter son dévolu sur l'une de ces demeures. Gellert ne voyait pas la plus petite différence entre celle-là et les autres, et il demanda des explications.

— Enfant au maillot, dit Mauran. Les fenêtres sont grillagées, mais je pourrai grimper sur la terrasse en escaladant ce bourge qui me paraît assez solide pour ne pas se rompre. J'ai vu dans la cour une femme jeune et jolie, très luxueusement habillée, et couverte de colliers et de bracelets. Les maris ont une fâcheuse tendance à enfermer leurs leïres dans des coffres massifs, tout en métal et fort compliqués à forcer, mais les femmes laissent toujours traîner leurs bijoux n'importe où. Les esclaves sont tous dans la force de l'âge, donc pas d'ennuis avec des vieux au sommeil trop léger. De plus, il ne semble pas y avoir de chien, mais, comme ce n'est pas une certitude absolue, nous allons nous en assurer.

Il fit quelques pas, et ramassa un matou noir et blanc qui dormait au soleil. Il lui gratta le crâne, et le chat ronronna, fermant les yeux. Querre l'amena à la porte, le posa, puis lui claqua l'arrière-train. Le chat s'enfuit dans la cour en miaulant une aigre protestation.

— S'il y a un chien dans la maison, nous n'allons pas tarder à le savoir.

Apparemment, il n'y en avait pas.

— Installons-nous sous ce cauldia, dit Mauran, comme des gens paisibles qui ont l'intention de faire un brin de



— Installez-vous sous ce caudia, dit Mauran, comme des gens paisibles qui ont l'intention de faire un bon de sieste à l'ombre. En ce qui te concerne, tu peux du reste parfaitement t'endormir, et si tu ronfles un peu, ça n'en fera que plus réaliste. Moi je vais observer les allées et venues. On ne prend jamais trop de précautions, et je n'aimerais pas du tout avoir la main droite cuite.

Ils s'assirent, adossés au tronc. Gellert ferma les yeux. Il faisait de plus en plus chaud, et le ciel s'assombrissait. Galt ne tarda pas à s'endormir. Des odeurs de cuisine appétissantes provenaient de la maison, et Mauran, aux aguets sous ses paupières baissées, salivait.

Il observa très longtemps le va-et-vient dans la cour, et vit rentrer un Marchand prospère accueilli avec déférence par ses femmes et ses esclaves. Décidément, la maison lui plaisait de plus en plus. Elle conviendrait probablement très bien.

Il guettait patiemment, puis la sieste ferma les portes de la cour. Les murs qui la cernaient se hérissaient de pointes aiguës. Il faudrait y penser. Il réveilla Gellert.

— Viens. J'en sais assez. Nous reviendrons cette nuit.

Ils retournèrent vers des quartiers plus populeux. Pour le moment, la sieste vidait les rues, et fermait les boutiques. Ils s'installèrent pour dormir, afin de tuer le temps, dans un jardin proche du temple. Il faisait de plus en plus chaud, et le ciel noircissait.

— J'espère, dit Mauran, que cet orage aura la bonté d'éclater avant la nuit. Le tonnerre réveille très souvent les dormeurs. Ça pourrait me gêner.

L'orage éclata obligeamment au milieu de l'après-midi et les réveilla. Ils se réfugièrent dans le temple, en compagnie d'une foule de personnes à qui était venue la même idée. La demeure du Dieu noir rutilait d'or et de lumènes, et la sombre table d'autel se creusait de rigoles. Ayel appréciait les sacrifices humains.

La pluie, extrêmement violente, ne tomba que durant un bref laps de temps, et le soleil brilla bientôt sur les flaques.

— Qu'est-ce que tu as en poche ? demanda Mauran. Je crève de faim.

Gellert fit apparaître un leïre.

— Le reste de notre fortune.

— Bien assez pour manger. Allons dans le quartier des Rôtisseurs.

Mais ils durent attendre presque le soir pour voir s'allumer les braises sous les grils.

Ils dévorèrent des côtelettes, et un plat de cargues frites. Les légumes coupés en tranches rondes avaient une chair moelleuse et très parfumée. Ils arrosèrent le repas d'une cruche de vin de Joulon lourd et noir.

— Retournons au carvan, dit Mauran. Il me faut une de ces selles très épaisses qu'utilisent les Méchas.

Comme il l'avait espéré, il rencontra dans les environs un cahel attaché à un arbre. Très souvent, les Méchas désargentés, trouvant l'écurie trop chère pour leurs bourses, laissent leurs bêtes à proximité.

Il attendit un moment de calme pour débarrasser prestement l'animal de sa selle. Elle était énorme, agrémentée de paniers, et fort encombrante. Mauran la porta un moment, puis la repassa à Gellert. Celui-ci la lui rendit un peu plus tard. Ils la promenèrent toute la soirée, en râlant de temps à autre.

Les habitants de Zeyla-Raub se couchaient fort tard, et la vie nocturne était des plus animées. À l'après-midi, les rues commencèrent à se vider, mais ils attendirent encore très longtemps avant de retourner jusqu'à la demeure du Marchand.

Tout dormait, et les portes étaient closes.

Mauran grimpa sur les épaules de Galt, enfonça la selle sur les pointes du mur, et s'y installa. Il tendit la main à son compagnon et l'aida à se hisser. Tous deux sautèrent dans la cour. L'eau bruissait doucement dans la vasque. En dépit d'un ruissellement d'étoiles et d'un croissant de lune, la nuit était passablement sombre.

Querre coupa la poche intérieure de sa robe, perça d'un petit trou le sac qu'elle formait, et y introduisit une lumène. Il chuchota :

— Je n'aurai pas besoin de toi. Reste là. Si quelque chose ne va pas, siffle très fort entre tes doigts. De mon côté, je sifflerai aussi si ça tourne au vinaigre. Ne reste pas à traîner en ce cas. Inutile que nous soyons pris à deux. File, et ne fais pas l'idiot !

Gellert acquiesça docilement, mais il avait bien l'intention de faire l'idiot si nécessaire.

Mauran se débarrassa de ses bottes, escalada le bourge avec aisance, et prit pied sur la terrasse. La trappe qui permettait d'accéder à la demeure était close. Il l'étudia avec le faible pinceau de lumière que donnait la lumène masquée, et trouva l'endroit où était fixé le verrou. Il creusa patiemment et sans bruit le bois épais, jusqu'au moment où il parvint à y glisser la lame de son couteau. Il dut tâtonner un moment avant de réussir à pousser le loquet hors de ses encoches. Il ouvrit la trappe avec prudence.

Un escalier à larges marches. puis un couloir niqué de portes closes. Pour avoir repéré un ioli visage à une

fenêtre, Mauran pensait savoir où se trouvait la chambre de l'une des femmes. Ses pieds nus ne faisaient aucun bruit sur les dalles, et il masquait de ses doigts le mince fil de lumière. Il compta quatre portes, et tourna avec une extrême lenteur une poignée de cuivre ouvragé. Il mit un temps infini à entrebâiller le vantail, et se glissa à l'intérieur.

Un bruit de respiration calme montait du lit. Le pinceau de lumière passa brièvement sur un matelas, un corps enroulé dans un drap, et une chevelure brune épandue. Le corps remua, et Mauran s'immobilisa, masquant complètement la lumière.

Le bruit rythmé du souffle de la dormeuse reprit, lent et calme, et il laissa filtrer un peu de clarté. Il repéra un collier et deux bagues sur la tablette d'une coiffeuse, les ramassa, et les enferma dans une écharpe qui traînait sur un coussin. Il fouilla deux coffres, qui ne contenaient que des vêtements, et visita les tiroirs de la coiffeuse. Chaque fois que la respiration de la femme endormie changeait de rythme, il cessait de bouger et cachait la lumière en refermant sa main. Si elle s'éveillait, il la tuerait, et il n'y tenait pas outre mesure. Il n'avait rien contre elle.

Les tiroirs lui livrèrent une autre poignée de bijoux, qu'il fourra dans l'écharpe. La dormeuse toussa, remua, et il se tapit, accroupi au pied du lit. Il attendit la reprise du souffle régulier pour retourner à la porte. Il la tira très lentement sur lui.

Il remonta l'escalier, passa la trappe, la referma et redescendit la muraille en s'accrochant au bourge.

Gellert attendait au pied du tronc, et trouvait le temps long.

Mauran récupéra ses bottes, et ils repassèrent le mur de la cour de la même façon qu'à l'aller.

Querre décrocha la selle du mur pour la jeter sous un buisson. La grande règle d'un travail bien fait est de ne pas laisser de traces qui puissent donner l'alarme trop vite.

— Beaucoup trop facile, dit-il. Il y a une fortune à faire dans la région. Ils ne sont guère méfiants. Cette histoire de main bouillie doit décourager les vocations.

Ils examinèrent le butin un peu plus loin. Quatre colliers, six bagues, deux ceintures, des agrafes, et trois cercles de chevelure. Or, argent, et gemmes relativement modestes, mais de très belle qualité.

— Nous revendrons cela demain à un Orfèvre, dit Mauran, et je te laisserai effectuer la transaction. C'est une branche où tu te débrouilles très bien. Nous devrions en tirer au moins cinq cents leïres. De quoi voir venir pour un temps. Maintenant, s'il nous reste un ou deux lirams, mieux vaut aller dormir au carvan. Suppose que nous nous fassions voler !

Ils passèrent le reste de la nuit dans la paille d'une salle commune.

Le lendemain dans la matinée, Gellert visita trois Orfèvres avant de se déclarer satisfait. Il tira exactement six cent cinquante leïres du butin, après une lutte extrêmement acharnée, et, en sortant, il avouait à son camarade :

— Les Lutteurs, dans le Cercle, n'étaient pas, et de loin, aussi durs à vaincre que ces Marchands. Le dernier m'a vidé !

— Mon frère, tu serais estimé comme revendeur dans n'importe quelle bande. Je n'espérais pas plus de quatre cents leïres, et je n'ai parlé de cinq cents que pour te pousser à te surpasser. Commençons par acheter des vêtements, veux-tu, puis nous irons aux bains. Je n'ai jamais pu m'habituer aussi bien que Rauri à ne pas me laver. J'ai des mois de crasse à nettoyer. De plus, si tu veux mon avis, il ne doit plus rester une seule puce dans la paille de ce carvan. Je les ai toutes sur moi !

Ils achetèrent des robes de laine moelleuse, et Mauran se montra extrêmement tatillon quant à la qualité. Ils mirent un temps infini à choisir des bottes souples, des ceintures, et des armes. Gellert occupa un grand moment la salle d'armes, tirant à l'arc, et Mauran essaya des couteaux à lancer qu'il trouvait invariablement mal équilibrés.

Leurs achats fourrés dans un panier de paille tressée, ils se rendirent aux bains publics. Ils se savonnèrent activement, plongés dans des cuves de cuivre. Un esclave empressé rajoutait de l'eau chaude à la demande. Ils se firent raser et tailler les cheveux, demeurèrent jusqu'à la suffocation dans le bain de vapeur, passèrent sur la table de massage, puis allèrent nager dans la piscine.

En sortant, ils se sentaient tous deux en pleine forme.

— On mange, dit Mauran, puis on va faire l'amour, et ce soir, on se saoule.

Programme qui fut suivi point par point.

Quatre jours plus tard, ayant épuisé les plaisirs de la ville, Galt et Querre prenaient la route de Zioura-Maulia.

Ils avaient revendu leurs cahels, et acheté à la place deux petits chevaux de montagne, nerveux, le sabot sûr, d'un bleu si sombre qu'ils semblaient noirs, avec une corne spiralée et une crinière plus claires.

Malgré les protestations de Gellert, Mauran s'était offert un lot de brûles, et il tirait activement sur les feuilles roulées, en soufflant des bouffées intensément âpres et malodorantes. Galt éloigna son cheval en pestant.

— Passe encore que tu t'asphyxies, mais, au moins, garde cette fumée pourrie pour toi !

Mauran souriait, la tête ceinte d'une auréole de particules charbonneuses, nullement contrit.

Ils portaient tous deux des robes d'un beige chaud, et des bottes courtes de même couleur. Vivres, outres et couvertures fixés à l'arrière de la selle reposaient sur la croupe des bêtes.

Ils suivirent un mois le chemin poudreux qui montait insensiblement vers Zioura-Maulia. Ils chassaient, mangeaient, dormaient à l'abri d'un cauldia, et repartaient à l'aube. Ils remplissaient les outres aux puits des villages, achetaient à l'occasion quelques vivres dans des boutiques minables. Ils s'étaient faits au thé de féroja, et en préparaient chaque matin un pot sur un feu de braises. Le thé était âpre, noir, et avait des propriétés stimulantes.

Ils commençaient à redevenir passablement crasseux et barbus.

Au début d'octobre, ils étaient à Zioura-Maulia. Les nuits se faisaient sensiblement plus fraîches. Ils s'offrirent quelques jours de détente dans la ville, assez importante pour présenter quelques possibilités de distraction, puis décidèrent de se remettre en route.

La partie pénible du voyage allait débiter.

Il s'agissait de ne pas se faire coincer par les soldats d'Offren, et d'essayer de retrouver les troupes zagouriennes, quelque part dans la montagne, sans bien savoir où. Programme assez difficile à réaliser.

Ils se procurèrent à grand-peine une méchante carte de Zagoura, peinte sur parchemin, très ornementée, et plus que probablement assez fausse. Toutefois, c'était mieux que rien.

Ils quittèrent Zioura-Maulia dans l'aube fraîche d'un jour d'automne, et prirent par le travers des champs, afin d'éviter les probables contrôles sur la route.

Le problème de l'eau ne se posait plus. Il pleuvait assez souvent, des averses courtes mais extrêmement rageuses, qui les trempaient jusqu'aux os. Les ruisseaux débordaient d'une eau claire coulant sur un lit de cailloux.

Galt et Querre s'élevaient de plus en plus haut, au travers des forêts de luéguas, et des pentes rocheuses piquées d'herbes bleues et de buissons épineux. Les petits chevaux râblés trouvaient leur chemin avec sûreté, côtoyant sans inquiétude des à-pics vertigineux.

Très souvent, les deux hommes durent se dissimuler pour éviter les patrouilles offriennes. Ils se nourrissaient du produit de leur chasse, passant à l'écart des villes ou villages, et empruntant les plus mauvais sentiers de la montagne.

L'eau étant abondante, ils recommencèrent à se laver et se raser régulièrement, et leurs mentons foncèrent pour prendre la même teinte que le reste du visage.

À l'occasion, ils croisaient un berger avec ses moutons et son chien, mais les naturels, méfiants au possible, se fermaient à la première question. À aucun moment, ils ne rencontrèrent de troupes zagouriennes. La guerre était parfaitement terminée dans cette partie de la région, et il faudrait grimper beaucoup plus haut pour retrouver la zone des combats.

Les nuits devenaient plus que froides, et ils s'enroulaient étroitement dans les couvertures pour dormir près des chevaux. Ils n'allumaient du feu que durant la journée, et sous l'abri des arbres, afin de n'être pas trahis par la lueur des flammes ou la fumée. Les soldats offriens sillonnaient la région, et il y avait d'assez nombreuses patrouilles de nuit. Jusqu'alors, ils avaient très bien réussi à passer entre les mailles du filet. À l'usage, la carte s'était révélée assez correcte.

Au début de novembre, ils se trouvaient à proximité de Zagoura-la-ville, et campaient sur les bords du Grebryo,

a l'abri d'un bosquet de iueguas. Le soir tombait, et Gellert éteignit les dernières braises du foyer en les arrosant.

Les petits chevaux broutaient l'herbe flottante aux longs brins bleus.

— Amon avis, dit Mauran, si nous voulons glaner quelques renseignements, il faudrait entrer dans la ville. Les citadins sont généralement plus facilement bavards que les campagnards, et en fréquentant l'une ou l'autre taverne, nous pourrions sans doute apprendre où se trouve la zone des combats.

— Pas sûr, et risqué. Kalar occupe le palais du Chân. La ville doit grouiller d'Offriens, tous salement soupçonneux.

— Bah ! En prenant quelques précautions... Ce n'est pas écrit sur notre front que nous voulons la peau de Kalar.

Mauran rêva un instant. Ses yeux rapetissaient, et un sourire très déplaisant joua sur ses lèvres.

— Entre nous, frère, dit-il, ça me fait très chaud au ventre, de le savoir si près.

— Hors de portée. Ne l'approche pas qui veut.

— Je sais. Mais c'est bien dommage... Dormons, c'est ce que nous avons de mieux à faire. Demain, nous irons visiter un peu Zagoura. Trouve une bonne histoire à raconter pour franchir les portes, j'en chercherai une aussi, et nous choisirons la meilleure.

— Je doute qu'une bonne histoire suffise. À mon avis, il faut un laissez-passer.

— Très possible, mais nous n'allons pas nous lancer sans observer un peu les choses. Nous verrons.

Mauran se roula dans sa couverture, et trouva une position confortable. Il s'endormit. Gellert respirait déjà avec régularité. Ils étaient tous deux assez fatigués. Un grand ribour aux ailes sombres les survola sans bruit, puis s'éloigna, ses yeux pourprés guettant une plus petite proie.

Peu avant l'aube, Mauran s'éveillait brusquement, alerté par un bruit. Il tenta de s'asseoir, et la pointe d'un glaive lui piqua le cou. Il faisait encore bien trop sombre pour distinguer autre chose qu'une silhouette noire en face de lui.

Gellert s'éveillait aussi, une lame contre la gorge. Mauran avait eu un geste instinctif vers son arme, et la pointe s'enfonça un peu plus.

— Reste tranquille ! Croise tes mains sur ta tête. Et toi aussi. Leyro, débarrasse-les de leurs armes, et attache-les.

Le jour levé, Galt et Querre se retrouvèrent prisonniers d'une bande de Rezzis. Une quinzaine d'hommes, vêtus de tuniques noires crasseuses et déguenillées, la tête coiffée d'un carré d'étoffe noué sur la nuque. Leur chef était un grand Fleuri, sans doute croisé de Serpentaire, car il avait une peau écaillée verdâtre, et des yeux trop longs jaune d'or. Ses marques étaient noires, vaguement en forme de croissants. Il portait un long collier d'or, avec une pierre de liro en pendentif, et avait un regard aussi aimable que celui d'une vergua des sables. Il s'appelait Joriam. Sa troupe se composait de Merkits, barbes et chevelures frisées, et de deux Fourrés.

Joriam fouilla activement le bagage de ses prisonniers, et leurs poches. Ils perdirent dans l'aventure leurs bottes, leurs ceintures, leurs leïres, et tout le reste. Si le Rezzi leur laissa leurs robes, ce fut uniquement parce qu'elles n'étaient plus vraiment de la première fraîcheur.

— Voyons un peu, maintenant, dit Joriam. Quelqu'un pourrait payer rançon pour vous ?

— Tu as déjà la rançon en main, répondit Mauran. Nous n'avons rien d'autre à t'offrir que ce que tu viens de prendre.

— Dommage ! Tu risques fort de le regretter.

— Va te faire aimer par un cahel, ordure ! dit Gellert.

Joriam souriait, et ses yeux d'or étincelaient méchamment.

— Ne sois pas insolent, tu le regretteras aussi !

Un Fourré aux poils noirs tachés de rougeâtre intervint :

— Attends, Joriam ! Demande-leur un peu ce qu'ils font par là. Ce ne sont pas des Merkits, et même pas des Offriens, à mon avis. J'ai déjà vu des têtes ayant cette forme-là. Je pense que ce sont des Coldiens.

— Mais c'est vrai ça, Leyro, tu as parfaitement raison. Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

— Si on te le demande, dit Mauran, tu pourras toujours répondre que tu ne le sais pas.

— Moi, dit le Fourré, je pense qu'il s'agit d'espions de Rezzori. Il a toujours eu la manie de s'entourer d'étrangers. Si j'ai raison, nous pourrions les vendre à Kautaril, et lui les revendra aux Offriens. On n'en tirera pas une fortune, mais ça sera toujours mieux que rien.

— Possible, dit Joriam, ce n'est pas une mauvaise idée. Alors, êtes-vous des espions du Chân ?

— Tu nous fatigues, dit Gellert avec douceur. Si tu n'aimes pas les cahels, essaie donc un scauria.

Cette fois, le poing du Rezzi le jeta à terre, et une botte rageuse s'enfonça dans ses côtes à plusieurs reprises.

Mauran cria :

— Ta mère a écarté les jambes pour accueillir un sligar, charogne !

Joriam se retourna vers lui avec la vivacité d'un serpent. Leyro le retint par le bras

Joriam se retourna vers lui avec la vivacité d'un serpent. L'Égypte le tenuit par le bras.

— Laisse-les, Joriam, si tu les tues, nous n'en tirerons pas un liram.

— Très juste. Et de toute façon, les Offriens s'occuperont d'eux aussi bien que moi.

Les Rezzis s'égaillaient au bord du torrent. Ils firent boire leurs chevaux, et s'abreuverent eux-mêmes.

Gellert et Mauran passèrent la journée en leur compagnie. Les Rezzis se promenèrent un peu dans la montagne, et ils suivirent, attachés par les poignets aux selles du chef et de son second. Personne ne se soucia de leur offrir une goutte d'eau ou une bribe de nourriture.

Joriam avait envoyé un messenger à Zagoura, et fixé un lieu de rendez-vous près du torrent.

L'homme revint dans l'après-midi, en compagnie d'un Marchand merkit. Yeux enfouis dans ses bajoues, ventre débordant sur sa selle, ce Marchand écrasait le petit cheval de sa masse.

Joriam commença immédiatement à discuter avec lui.

— Des espions du Chân, à mon avis, Kautaril. Tu pourras les revendre aux Offriens.

— Tu crois ça ! Les affaires deviennent dures, et les espions ne manquent pas. Bauzit ne m'en donnera probablement rien.

Kautaril commerçait activement avec les Offriens, leur vendant des renseignements, et, à l'occasion, des montagnards révoltés que les Rezzis attrapaient pour lui. Il faisait affaire avec un Kéman dénommé Bauzit, aussi combinard que lui-même. Bauzit revendait vivres et chevaux de l'armée, et restait en faveur auprès de ses supérieurs en leur livrant les hommes achetés à Kautaril. Il prétendait du reste s'être donné beaucoup de mal pour les attraper.

Joriam et Kautaril discutaient ardemment, et Gellert appréciait la qualité du marchandage dont il faisait les frais. Finalement, le Marchand acheta les deux hommes pour quatre-vingts leïres. Il comptait bien en tirer le double de Bauzit.

Joriam lui prêta deux Rezzis pour emmener les prisonniers.

Galt et Querre suivirent leur nouveau maître jusqu'à une route rocailleuse, où attendaient une litière à rideaux, et deux esclaves. Avant d'être enfourrés dans la litière, ils eurent les pieds attachés, et la bouche bourrée d'un chiffon crasseux. L'un des esclaves vint s'asseoir à côté d'eux, et il jouissait manifestement de la confiance de son maître, car il portait un glaive à la ceinture.

Les deux Coldiens n'avaient pas pu échanger un mot depuis le matin. Ils se voyaient bien mal partis, et ne débordaient guère d'optimisme.

La litière cahota interminablement. Ses roues grinçaient, et les secousses du chemin agitaient Galt et Querre de soubresauts. Ni l'un ni l'autre ne sentaient plus leurs mains, insensibilisées par la corde trop serrée, et ils commençaient aussi à avoir les pieds paralysés. Le chiffon puant les étouffait, et semblait s'enfoncer jusque dans leurs estomacs.

Ils passèrent les portes de Zagoura-la-ville en fin d'après-midi. Manifestement, Kautaril était fort connu. Il bavarda et plaisanta gaiement avec les gardes, et personne n'écarta les rideaux pour jeter le moindre coup d'œil dans la litière.

Elle roula de nouveau, assez longtemps, puis s'immobilisa, et Gellert et Mauran en furent tirés. Ils avaient tous deux le visage cramoisi et les yeux saillants, et le Marchand, qui les observait, donna l'ordre de retirer les bâillons. Ils déglutirent très péniblement durant un moment.

Ils furent portés par des esclaves à l'intérieur de la maison, et descendus dans une cave. Ils escomptaient un peu de solitude, mais durent s'en passer. Un Merkit demeura en leur compagnie. L'homme n'était pas mauvais. Il partagea avec eux son propre repas, et les fit boire, puis manger en leur fourrant des fragments de galette et de viande dans la bouche. Ils parlèrent un moment avec lui. Le Merkit détestait son maître, mais en avait bien trop peur pour faire autre chose que respecter scrupuleusement les consignes, et il ne s'endormit pas un seul instant. Galt et Querre demeurèrent très longtemps à le guetter sous leurs paupières baissées en feignant le sommeil, mais ils ne le prirent pas en faute une seule fois.

Toutefois, ils parlèrent à leur guise, et convinrent à mots chuchotés d'une histoire à raconter lorsqu'ils seraient interrogés. Ils dormirent un moment.

Au matin, leur garde les quitta, remplacé par un autre, beaucoup moins aimable, et Mauran se fit frapper pour avoir tenté de lui poser une question.

Au milieu de la matinée, leur prison s'ouvrit. Un esclave libéra leurs pieds pour leur permettre de marcher, ce qui ne fut pas au début des plus aisés, puis les choses s'arrangèrent, à mesure que le sang se remettait à circuler.

Kautaril les remit à un groupe de gardes offriens.

Ils traversèrent une partie de la ville. La journée était fraîche, et le ciel nuageux. Montagnards en vêtements fréquemment rayés, et montagnardes en tunique de laine côtoyaient d'innombrables soldats offriens. Les robes vertes au griffel écarlate dominaient nettement. Les demeures étaient tranquilles, couvertes de tuiles vert-de-gris.

Gellert et Mauran purent se rendre compte que les forces d'occupation n'avaient pas l'approbation de la population. Zagouriens et Zagouriennes les regardaient avec pitié, leur souriaient d'un air attristé, et une jeune Merkit aux tresses roulées sur les oreilles leur cria « courage ! » avant de s'enfuir en courant. Les Méchas s'arrêtaient pour laisser passer les prisonniers et leurs gardes, mais la révolte couvait dans leurs yeux sombres.

Ils pénétrèrent dans le palais du Chân, ville de dômes vert-de-gris, ceinte d'épaisses murailles. Un chemin de ronde suivait leur sommet. Une vaste terrasse s'étalait au plus haut, dominant la vallée, accrochée dans le ciel.

Ils traversèrent une série de cours et de jardins paisibles, et suivirent des couloirs. Le décor était considérablement plus austère que celui du palais de Kalar. Murs de pierres brutes jaunes, et dalles blanches usées.

Bauzit prit livraison de ses prisonniers.

Il tenta de les interroger un peu, et se heurta à un silence méprisant. C'était un Offrien de plutôt petite taille, assez maigre, aux yeux de fouine. Ses cheveux châains descendaient en pointe sur son front. Il n'insista pas outre mesure.

— Vous raconterez votre histoire à Lémirag, et si vous ne voulez pas la lui raconter, les Exécuteurs vous l'arracheront.

Galt et Querre pensaient bien, en effet, raconter une histoire, mais ne s'illusionnaient pas trop là-dessus. Bien peu de chances pour qu'on acceptât de les croire sur parole, et ils prévoyaient fort bien la suite des événements.

Les gardes les entraînaient, et Bauzit les accompagna.

Encore des cours, plantées de luéguas. Les bourges tapissaient les murailles. Leurs feuilles pourpres traversées de veinures violettes jonchaient les dalles, et les troncs ligneux se tordaient, dénudés.

Des couloirs enchevêtrés, des jardins bien entretenus, dépouillés par l'approche de l'hiver, puis une porte, ornée de cuivre martelé.

Bauzit frappa, et disparut à l'intérieur. Durant un temps, un bourdonnement de voix résonna. Le Kéman rouvrit la porte et fit pousser les captifs dans la pièce. Les fenêtres donnaient sur la vallée, et le fil scintillant du Grebryo.

Un Offrien roux aux yeux cuivrés était assis derrière une table de sombre luégua polie par l'usage, et encombrée de paperasses. Cinquante ans, peut-être, le regard las, des rides d'amertume aux coins des lèvres, et des fils blancs dans la chevelure.

Lémirag était chargé des prisonniers depuis le début de la guerre, et s'en fatiguait. Il n'aimait pas Kalar, il n'aimait pas la tâche qui lui était confiée, et se heurtait sans cesse à des hommes farouches qu'il fallait faire passer par la torture pour en tirer un mot. Il n'approuvait pas absolument son maître dans toutes ses actions. C'était un homme sans cruauté, et fort capable de se mettre à la place des autres. Les Zagouriens ne lui semblaient pas réellement en tort, mais il se jugeait contraint par son devoir, et l'accomplissait sans défaillance.

Seulement, depuis quelque temps, il se refusait à assister aux interrogatoires, et déléguait quelqu'un à sa place. Il ne pouvait plus supporter l'atmosphère de la chambre de torture.

Il aurait beaucoup donné pour quitter Zagoura, et rentrer chez lui. Ses femmes et ses enfants lui manquaient, et son travail lui pesait de plus en plus.

En rencontrant les regards bleus et gris, il évalua tout de suite que ces deux-là, pas plus que les autres, n'accepteraient de céder, et soupira. Il posa les questions rituelles avec lassitude.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous à Zagoura ?

Mauran débita des identités supposées qui les donnaient pour frères, et expliqua :

— Nous sommes coldiens. Notre sœur Alisande a épousé un Marchand merkit de Régmar. Nous avons reçu un message nous apprenant quelle et son mari avaient été tués par les Rezzis. Nos neveux et nos nièces n'ont plus que nous, et nous sommes venus les chercher pour les ramener dans l'île.

— Ne savez-vous pas qu'il est formellement interdit de circuler dans la région ?

— Bien sûr que si, dit Gellert, mais nous n'avions pas le choix. Les enfants de notre sœur ont besoin de protection.

L'histoire était parfaitement valable, et Lémirag n'aurait pas demandé mieux que de la croire, mais cela ne se pouvait.

*Ayel me vienne en aide, songea-t-il. Où est le juste et l'injuste ? Les lois de Kalar, mon Ser par droit de naissance, ou cette loi dans mon cœur qui me dit que j'agis mal ?*

Il demanda :

— Êtes-vous prêts à soutenir cette même réponse dans la chambre de torture ?

— Que pourrions-nous dire d'autre ? C'est la vérité !

Peut-être, et peut-être pas. Il fallait s'en assurer. Lémirag avait parfaitement testé ses prisonniers. Il n'en avait que trop l'habitude. Il dit à Bauzit :

— Emmène-les. Dis aux Exécuteurs d'en travailler un tout de suite au fer rouge. De petits tourments de longue

haleine ne suffiraient pas. Qu'il parle ou se taise, ils prendront l'autre ensuite. J'enverrai quelqu'un pour les entendre.

Galt et Querre échangèrent un bref coup d'œil. Ils avaient tous deux l'échine très raide. Il ne restait rien d'autre à faire que de tenir, et, s'ils ne variaient pas dans leur histoire, ils s'en tireraient peut-être. Eux aussi avaient assez bien évalué leur interlocuteur. L'homme agissait manifestement contre son gré, et était déchiré de doutes.

Les gardes les entraînent. Des couloirs, encore des couloirs, puis la descente des escaliers. Comme dans tous les palais du monde, la chambre de géhenne gîtait au plus profond de la terre.

Des murs épais, un plafond bas voûté, des piliers, des chaînes, des instruments variés. Trois Exécuteurs en tablier de cuir. Torses massifs, et bras aux muscles saillants. Têtes de brutes aux fronts bas.

Mauran, qui était passé par le même genre de salle en terre provienne, pensait que les choses ne variaient guère. Il pensait aussi qu'il avait peur, mais il ne l'aurait pas avoué davantage qu'il avouerait son mensonge plus tard.

Gellert avait connu une expérience analogue, et il se pétrifiait. Lui aussi luttait contre la peur.

Ils furent dénudés, et enchaînés à deux piliers. Les bourreaux allumèrent des braises dans une auge en arrosant le charbon de bois d'huile de pétra. Ils y plongèrent deux ou trois fers.

L'attente, une bonne partie du supplice.

Les braises tardaient à rougir, et le temps s'étirait. Les deux hommes ne savaient plus s'il fallait demander que cela commençât tout de suite, ou profiter longuement du répit. Les yeux bleus et les yeux gris s'encourageaient mutuellement.

De temps à autre, l'Exécuteur retirait son fer pour en évaluer la chaleur. Un fer plat, terminé d'une extrémité ronde un peu plus large qu'une pièce d'un leïre.

Bauzit essayait de calculer lequel des deux hommes céderait le plus facilement, et, ne parvenant pas à se décider, en désigna un au hasard.

— Le blond d'abord, dit-il.

Gellert eut le dos inondé d'eau froide, et, malgré lui, il frémit imperceptiblement.

Mauran ne pouvait s'empêcher de ressentir un sentiment de délivrance, tout en reconnaissant la stupidité de cette réaction. Demeurer spectateur en attendant son tour ne rendrait pas les choses plus aisées, bien au contraire.

L'Exécuteur examina encore deux ou trois fois ses fers, puis les jugea à point. Il s'approcha sans hâte de son patient, posa l'extrémité ardente sur le ventre qui se creusait, juste au-dessous du nombril, et appuya. La chair grésilla et fuma.

Galt s'arqua, et un grondement rauque passa entre ses dents soudées.

Mauran regardait, et n'y prenait vraiment pas le moindre plaisir. Il avait bien assez d'imagination pour sentir la morsure lancinante dans sa propre chair. Mais détourner la tête aurait été avouer sa peur, et il ne pouvait pas se le permettre. Il se demandait s'il réussirait à ne faire qu'aussi peu de bruit. Il avait parfois pensé que son compagnon pouvait être juste un petit peu plus dur que lui-même.

L'Exécuteur remettait son fer dans les braises, et en choisissait un autre.

La porte s'ouvrit, et un Offrien entra. Un homme aux yeux gris-vert, très blond, et dont la peau claire avait pris au soleil une tonalité rouge. Mauran retint un cri de surprise.

Kérim, le compagnon des mines de lumènes.

Gellert ne voyait rien, enfermé dans une douleur sauvage qui refusait de s'éteindre, et tout son être se révoltait à l'idée de la seconde brûlure. Il ramassait sa volonté pour résister.

Kérim fut bien plus surpris que Mauran en reconnaissant ses deux amis. Il les croyait morts depuis longtemps.

Rentré en grâce, et tout en ne portant pas Kalar dans son cœur, il avait repris son service avec le fatalisme de ceux de sa race. Il choisit un jour où le Suellan était d'excellente humeur pour obtenir de lui la signature de deux ordres d'élargissement. Kalar avait complètement oublié les Lutteurs envoyés aux mines, et il signa distraitement, sans s'enquérir de la personnalité de ceux que son Suivant voulait faire libérer. La chose était du reste fort courante. Un homme revenu des mines avait toujours l'un ou l'autre ami dont il demandait la grâce.

Un messenger partit pour Mélaja-Keyr, avec ordre de se hâter, puis revint, et Kérim apprit que Galt et Querre avaient été offerts aux kémiros pour tentative d'évasion.

Les retrouver bien en vie, encore qu'en fort mauvaise posture, lui écarquilla les yeux.

L'Exécuteur tirait des braises un autre fer, l'examinait, et retournait vers son patient. Gellert ne regardait rien d'autre que cette extrémité d'un rouge ardent qui allait de nouveau s'enfoncer dans sa chair, et il se tendait, tous muscles raidis.

— Attends un moment, dit Kérim au bourreau.

Le son de cette voix familière tira Galt de sa transe. Il vit l'Offrien, et un tel soulagement l'envahit qu'il ferma un instant les yeux sur un vertige.

L'Exécuteur remettait docilement le fer dans les braises.

— Tu peux partir, Bauzit. Emmène les gardes et retourne à ton service. Je n'ai pas besoin de toi.

Kérim connaissait le Kéman de réputation. Il ne tenait pas à ce que ce scauria fût au courant de trop de choses. Bauzit salua et sortit, les gardes sur ses talons.

— Gellert et Mauran, dit Kérim qui souriait. Toujours dans les ennuis à ce que je vois. Vous n'apprendrez donc jamais à être sages ?

— Tu ne peux pas imaginer, dit Gellert, à quel point je suis content de te revoir.

— J'imagine très bien, au contraire.

— Ça me fait grand plaisir aussi, dit Mauran, et pour quantité de raisons. Je vieillissais à vue d'œil en attendant mon tour.

— Détachez-les, dit Kérim aux Exécuteurs.

Galt et Querre retrouvèrent leur liberté, et renfilèrent leurs robes, qui avaient été jetées dans un coin. Lorsque le tissu léger s'appliqua sur son ventre, Gellert eut de la peine à retenir un gémissement. La brûlure irradiait de son venin dans tout son corps.

Kérim les emmena dans ses appartements. En temps que Suivant, il occupait trois pièces confortables donnant sur une petite cour privée. Il fit apporter du vin, des galettes et des fruits, et les petites saucisses sèches incendiées de Zagoura.

Ils burent et mangèrent, en parlant longuement.

— Vous êtes vraiment les enfants de la chance, dit rêveusement Kérim. Échapper aux kémiros !

— Tu n'as pas à te plaindre non plus, dit Gellert. Mais, Kérim, comment peux-tu encore servir Kalar ?

L'Offrien haussa les épaules.

— Que faire d'autre ? Il est mon Ser.

— Le tuer, peut-être, dit doucement Mauran.

Kérim parut surpris, et effarouché.

— De quoi parles-tu ? Il est mon Ser ! (En disant cela, il expliquait tout, mais les deux Coldiens continuaient à ne pas comprendre. Kérim demanda :) Mais que faites-vous ici, vous deux ? Pourquoi n'êtes-vous pas retournés chez vous ?

Mauran dit avec douceur :

— Je crains bien, Kérim, que nous nous trouvions bientôt dans des camps opposés. Nous étions en train d'essayer de rejoindre les troupes zagouriennes.

— Vous voulez vous venger de Kalar...

Il y avait bien des choses dans les yeux gris-vert de l'Offrien. Un peu d'admiration, de la crainte, et une réprobation légère.

— Je ne veux rien d'autre, dit Gellert, les prunelles noircies. Et je commence à lui devoir tant de choses que je ne sais vraiment pas comment je pourrai les lui rendre toutes !

La brûlure lui mordait toujours cruellement le ventre.

— Ne comptez pas sur moi, dit Kérim d'un ton définitif.

Mauran avait pourtant compté un peu sur lui. Ils se trouvaient dans le palais, Kalar aussi, et, avec un peu d'aide, il y aurait peut-être eu une possibilité de l'atteindre, encore que faible. Il n'en répondit pas moins, et il le pensait réellement :

— Nous ne te demanderons rien, frère, tu es libre de suivre la voie qui te convient.

— Je ferai un rapport à Lémirag, disant que je vous connais, et que votre histoire est exacte. Vous serez relâchés. Et si vous voulez vraiment rejoindre le Chân, il est quelque part dans les monts Belkas. Je vous fournirai ce qui vous manque.

— Je serais vraiment désolé, Kérim, si nous devions nous retrouver face à face dans le même combat, dit Gellert.

— Tout est dans la main d'Ayel. Il nous mènera à sa guise.

\* \* \*

Deux jours plus tard, Galt et Querre quittaient le palais du Chân. L'Offrien les accompagna pour leur faire franchir les portes de la ville. Malgré le soleil, un vent vif rendait la journée fraîche.

— La Vie te ménage, Kérim !

— Allez avec Ayel, et qu'il vous guide par la main.

Ils s'éloignèrent, assez attristés. Kérim leur avait fourni argent, vêtements, bottes, armes et vivres, ainsi que deux



petits chevaux cuivres, a criniere et corne blondes. L'approche de l'hiver recouvrait les betes d'une robe laineuse.

— Je ne peux pas comprendre Kérim, dit Gellert.

— Moi non plus, mais il doit agir suivant sa loi. Nous n'avons aucun droit de juger.

— Je ne juge pas, j'ai seulement peur de le retrouver dans une bataille. Je ne pourrais jamais le tuer !

Mauran soupira, et changea de sujet.

— À présent, il va falloir prendre garde non seulement aux patrouilles offriennes, mais aussi à ces Rezzis. Nous n'aurons pas toujours autant de chance.

— Nous dormirons à tour de rôle, la nuit. Inutile de se faire pincer une autre fois.

Le vent soufflait, éparpillant les feuilles mortes.

La montagne.

Roches jaunes, terre brune, arêtes de pierre et abîmes. Des sentiers étroits, à peine tracés dans le roc, et des à-pics. Quelques luéguas, très disséminés, leur bois noir tordu de convulsions. Du vent glacé et, la nuit, les premières gelées qui décoraient de givre scintillant les touffes d'herbes sèches. Au matin, le soleil fondait cette dentelle en ruisselets brillants. Décembre arrivait.

Ils montaient, de plus en plus haut.

Les journées nuageuses, les robes de laine n'étaient plus, et de loin, assez chaudes. Ils chevauchaient, la couverture pliée en pointe sur les épaules. Les petits chevaux grimpaient, choisissant leur chemin avec certitude.

Ils essayèrent leur première tempête de neige.

Des flocons gras et mouillés, poussés par un vent violent, et qui bouchaient toute visibilité. Ils cherchèrent refuge dans une grotte, et les chevaux se cabrèrent en hennissant. Ils étaient tombés sur la demeure d'un trig. La bête qui dormait se déroula et se leva. Un peu plus large qu'un bœuf, des pattes courtes griffues, un corps recouvert de piquants cuivrés, et un long museau aux dents crochetées. Elle grondait.

Galt et Querre avaient été contraints de mettre pied à terre. Les chevaux, dangereusement proches du vide, piétinaient et dansaient. Le trig attaqua, et ils entamèrent la lutte. Ses piquants le protégeaient, mais le ventre roux clair était vulnérable, et il le découvrait de temps à autre. Les chevaux prirent la fuite au galop, en redescendant le sentier. Gellert et Mauran ne s'en plaignirent pas. Les sabots battant l'air étaient tout aussi dangereux que les griffes courbes. Les flocons lourds masquaient en partie la bête rugissante. Dès le début de la lutte, la couverture glissa de leurs épaules, et partit au vent.

Mauran toucha deux fois le ventre mou, mais pas assez profondément, et des ongles aussi tranchants qu'une lame aiguisée lui lacérèrent le torse. Galt plongea, et poussa son glaive jusqu'à la poignée dans un cou épais taché de blanc. Le trig ouvrit sa gueule sur un glapissement d'agonie, et bascula dans le vide. Mauran faillit être balayé par la masse qui se renversait, et Gellert le retint de justesse par un bras.

— Rentre dans cette caverne, dit-il, nous l'avons bien gagnée. Je vais rattraper les chevaux.

La robe déchirée de Mauran flottait au vent, découvrant quatre entailles qui saignaient abondamment. La neige le recouvrait d'un manteau mouillé et fondant. Il entra dans la grotte. Le sol sec s'encombra de déjections agglomérées, durcies par le temps. Il s'assit pour examiner un peu les blessures. Profondes, et passablement douloureuses. Il les nettoya de quelques poignées de neige. Gellert tardait à revenir. Le rideau blanc à l'entrée de la caverne s'épaississait, et le vent chassait les flocons dansants.

Galt passa le seuil alors que Mauran commençait à s'inquiéter sérieusement.

— Nous voilà frais ! Je n'ai jamais pu les rattraper. La Vie sait où ils sont. Ça devient épais, là-dehors, au point que j'ai cru ne pas retrouver cette grotte. Je n'y voyais pas au-delà de mon nez. Plus de vivres, plus de couvertures, et quelque chose me dit qu'il va faire salement froid cette nuit ! Fais voir un peu ces blessures. Pas de poison ?

— Je ne pense pas.

— Tant mieux, mais ça saigne beaucoup, il faudrait l'arrêter. Je vais te faire un pansement.

Galt trancha au couteau le bas de sa robe, le découpa en lanières, et le serra autour du torse de son compagnon.

— Pas formidable, dit-il, mais c'est mieux que rien pour le moment. Il faut attendre que cette neige cesse de tomber. Au moins, nous avons un abri. J'espère que cette bestiole n'avait pas une femelle qui va venir aux nouvelles. Lorsqu'il ne neigera plus, je pourrai essayer de récupérer les chevaux.

La nuit fut pénible. Froide, et très humide. Ils dormirent serrés l'un contre l'autre. Mauran geignait dans son sommeil, et Gellert s'éveillait sans cesse, pieds et mains engourdis de froid.

Au matin, la neige tombait toujours, mais il ne s'agissait plus de flocons mouillés. De petits grains secs, en poussière flottante, qui s'accrochaient partout. À l'extérieur, tout était blanc, et le vent hurlait. Mauran était fiévreux,

et se plaignait de la soif. Il suçait quelques poignées de neige.

La deuxième nuit fut plus pénible que la première. Le froid s'intensifiait, et les deux hommes avaient très faim. Mauran était toujours fiévreux.

À l'aube, la neige avait cessé de tomber, et le soleil se leva sur un éblouissement de blanc, qui noyait les arêtes de la roche.

— Il faut que je retrouve ces chevaux, dit Gellert. Reste là, je reviens.

Il s'enfonça dans la blancheur qui masquait les contours du sentier. Froid vif, et ciel étincelant. Gellert en avait les yeux blessés. Il chercha très longtemps, mais ne put jamais retrouver les bêtes.

Mauran attendait à l'entrée de la grotte. Il suçait sans cesse des poignées de neige. Le soleil brillant ne donnait aucune chaleur.

Galt revint à la mi-jour.

— Impossible de les retrouver. Nous avons le choix. Nous restons là en espérant que quelqu'un va passer, ou nous partons, si tu penses que tu pourras marcher. Ces Zagouriens doivent bien être quelque part.

— Nous partons, dit Mauran.

Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais été pour la passivité.

Ils grimpèrent. Leurs bottes creusaient des trous dans la neige. Lamas blanc augmentait les difficultés du chemin, en en dissimulant parfaitement les imperfections. Ils avancèrent jusqu'au soir, sans rencontrer quiconque. Des koudas noirs planaient sur le vide, étendant leurs ailes sans plumes. Leurs cris aigres déchiraient le silence.

Gellert commençait à avoir dans l'estomac un trou à boucher d'un bœuf, ou d'un peu plus.

— Quel pays, dit-il. Quand ce n'est pas la soif, c'est la faim, et quand ce n'est pas la chaleur, c'est le froid. Mais quelle idée avons-nous eue, peux-tu me dire, de venir nous y promener ?

Mauran entra dans une phase dépressive. Il avait été contraint, un peu plus tôt, de s'accrocher aux épaules de son compagnon pour continuer à avancer. Il avait perdu énormément de sang, sa robe en était empoissée jusqu'à l'ourlet, et il s'épuisait.

— C'est ma faute, dit-il d'une voix noire.

— Je plaisantais, idiot ! Nous allons nous en tirer, tu verras.

Mauran n'en était pas du tout sûr.

La troisième nuit, ils trouvèrent un abri dans une faille sous un surplomb de roc, et dormirent étroitement imbriqués, chacun cherchant la chaleur de l'autre. Il gelait dur.

À l'aube, Mauran ne tenait plus guère sur ses jambes, et Galt le portait plus qu'aux trois quarts. Ils marchèrent.

Le soleil entamait la couche neigeuse, et leurs bottes s'enfonçaient dans une masse molle et mouillée. Ils n'avançaient pas très vite.

À la mi-jour, ils atteignaient une passe, et rencontraient les Zagouriens qui la gardaient. Robes rayées fourrées de guélase, écharpes grises roulées sur les oreilles, petits chevaux laineux.

— Que faites-vous là ? Qui êtes-vous ?

— Nous voulons voir le Chân, dit Gellert.

— Que lui veux-tu ?

— Ça me regarde, et ça regarde Rezzori, mais pas toi.

Mauran s'accrochait toujours aux épaules de son compagnon. Sans cet appui, il serait tombé, et il n'avait plus les idées extrêmement claires.

L'interlocuteur de Galt, un Merkit aux yeux sombres et peu aimables, dit :

— Nous vous amènerons au Chân, mais si votre histoire n'est pas bonne, vous ne repartirez pas !

— Nous ne pouvons même pas y aller si tu ne nous donnes pas quelque chose à manger, nous n'avons rien dans le ventre depuis trois jours.

Deux galettes de gil apparurent, qui furent dévorées avec précipitation. Les montagnards regardaient. Ils firent surgir deux autres galettes, que Galt et Querre mâchèrent un peu plus calmement.

Mauran avait des yeux plus nets. Un Merkit lui passa une gourde de vin.

Un peu plus tard, les hommes du Chân leur liaient les poignets dans le dos. Trois Merkits quittèrent le groupe pour les emmener, Mauran eut le droit de monter en croupe, mais Gellert suivit à pied. Toutefois, il se sentait nettement mieux.

Ils voyagèrent quatre jours en compagnie des Zagouriens, mais ils étaient nourris, et dormaient au chaud dans des cavernes, auprès d'un feu. L'un des montagnards nettoya les blessures de Mauran, et posa dessus un emplâtre herbeux avant de le panser.

trouces avant de le passer.

Les deux Coldiens avaient eu de la chance. À partir de la passe, tous les sentiers étaient piégés, et adroitement.

Ils arrivèrent au refuge du Chân en fin de journée. Une vaste cabane, bâtie de troncs de luéguas accolés et encastrés. Elle s'adossait à la roche, percée de fenêtres aux lourds volets, et d'une porte massive. Le toit s'inclinait, sous une épaisse couche de neige.

Leurs gardiens les poussèrent dans la maison, et allèrent frapper à une porte.

Ils entrèrent dans une pièce confortable. Ses murs de rondins noirs luisaient. Le soir tombait, et les lumènes encastrées étincelaient, jaunes et brillantes. Un brasero rougeoyait près d'une table. Un homme à peau brune y était assis, lisant, et il releva une tête rousse, au regard bleu-vert, aux sourcils touffus.

— Ser Rezzori, nous les avons trouvés dans la montagne. Ils disent qu'ils veulent te voir.

— Eh bien, vous me voyez ! Que me voulez-vous ?

Gellert répondit :

— Nous sommes venus nous engager chez toi. Nous avons un compte à régler avec Kalar.

— Et qu'est-ce qui me le prouve, s'il te plaît ?

— Rien, évidemment, mais tu peux toujours nous prendre à l'essai.

— Et risquer la vie de mes hommes si vous êtes des espions, ce qui est fort possible.

— Ne nous insulte pas, veux-tu, dit Mauran. Kalar nous a fait quelques petites misères, nous essayons seulement de lui payer nos dettes.

Le Chân évaluait les yeux bleus et les yeux gris. Ces hommes lui plaisaient, et il aurait bien parié sur leur honneur, mais une extrême prudence demeurait nécessaire.

Un coup retentit à la porte, et, sur la réponse de Rezzori, un homme entra, les bottes couvertes de neige. Il s'agissait d'Aki, le Kéman que Lisa Leyra avait rencontré au pied des monts Belkas. C'était un Joulien d'une trentaine d'années, aux cheveux blancs brillants, aux larges yeux violacés, légèrement à fleur de tête. Il avait un nez rond, un peu trop court, des joues creuses, et un grand corps maigre.

— Ser Rezzori, commença-t-il, je... (Il s'interrompit brusquement, et scruta attentivement les deux Coldiens. Ses paupières se plissaient.) Mais je connais ces hommes ! Ils étaient Lutteurs de Kalar. Je les ai vus se battre dans le Cercle, quand tu m'as envoyé au palais pour porter un message. Que font-ils ici ?

— Ils disent qu'ils veulent s'engager.

— À nous espionner, oui ! C'est un piège monté par Kalar !

— Nous avons été Lutteurs au palais, dit Gellert, c'est exact, mais Kalar nous a expédiés aux mines de lumènes. Penses-tu que nous ayons des raisons de l'aimer ?

— Les mines de lumènes, s'exclama Aki, méprisant, et comment en seriez-vous sortis ? Ce sont des espions, Ser Rezzori, il faut les tuer !

— Tu commences à m'agacer sérieusement, dit Gellert, d'un ton peu amène. Si je n'avais pas les mains dans le dos, je t'expliquerais une chose ou deux en détail !

— Laisse-en un peu pour moi, Gellert, dit Mauran. Je lui fournirais bien aussi quelques explications.

Rezzori ne savait trop que penser. Il continuait à se fier à son intuition, mais, d'un autre côté, Aki pouvait avoir raison, et il hésitait.

Une autre porte s'ouvrit, au fond de la pièce, et Lisa Leyra entra. Ses cheveux verts s'épalaient sur une tunique de laine rouge. Les yeux pourprés s'agrandirent d'étonnement.

— Gellert ! Mauran ! Mais que faites-vous là ?

Elle courut leur jeter les bras autour du cou, et les embrassa l'un après l'autre.

— Mais ils sont attachés ! Et Mauran est blessé ! Aki, coupe ces liens tout de suite !

— Tu connais ces hommes, demanda Rezzori ?

— Très bien, ils étaient Lutteurs au palais.

Aki triompha :

— Tu vois bien que j'avais raison, Ser Rezzori. Ce sont des espions.

— Qu'est-ce que tu racontes, Aki ? Quels espions ?

— Des espions de Kalar.

— Tu veux rire ! Kalar les a condamnés aux mines de lumènes.

— En as-tu la preuve ? Qui s'est jamais échappé des mines ?

Aki ne désarmait pas.

Lisa Leyra rejeta ses cheveux en arrière avec colère.

— Gellert et Mauran ne sont pas des espions ! Ça, j'en suis sûre !

Galt intervint pour raconter comment ils avaient pu échapper aux kémiros.

— Si c'est vrai, dit Aki, ton camarade doit en porter les marques.

Mauran avait les yeux rétrécis de colère. Il agrippa sa robe de ses mains liées, et la remonta. La partie la plus abîmée de ses jambes était dissimulée par les bottes, mais il restait bien assez de petites cicatrices en creux imprimées dans sa chair pour justifier ses dires.

— Ça te suffit ? demanda-t-il rageusement. Si tu veux voir aussi mes pieds, il faudra que tu prennes la peine de me débotter toi-même !

— Je porte encore la marque de la chaîne, dit Gellert. Elle s'est un peu effacée, mais on la voit ! Regarde, si ça t'amuse. Seulement, je te préviens que tu me le paieras dès que j'aurai les mains libres !

— Je ne veux pas de batailles parmi mes hommes, dit sèchement Rezzori. Gardez votre ardeur pour les Offriens ! Si vous voulez rester, vous ne toucherez pas à Aki, et Aki ne vous touchera pas. C'est bien compris ?

Galt hésita un instant, puis acquiesça.

— Entendu.

— Toi aussi, le brun, dit Rezzori.

Mauran n'avait pas des yeux plus aimables, mais il admit :

— C'est d'accord.

— Aki ?

— Tu commandes, Ser Rezzori.

— Bien. Détache-les.

Aki trancha les liens.

— Viens, Mauran, dit Lisa Leyra, je vais refaire ce pansement, il est très sale. Qui t'a blessé ?

— Une bestiole. Rousse, et tout en piquants.

— Un trig ! Tu as de la chance d'être encore en vie ! (Elle l'entraînait vers la porte, en le tirant par le bras. Avant de sortir, elle se retourna.) J'étais venue te dire, père, que le repas sera prêt dans quelques instants.

— Bien. Venez, allons manger.

Rezzori sortit, suivi de ses hommes. Galt leur emboîta le pas.

Lisa Leyra emmena Mauran jusqu'à sa chambre. La pièce était petite, meublée d'un lit recouvert de fourrures, et de deux coffres. Des lumènes maintenues par des griffes de cuivre l'éclairaient. Les fenêtres étaient closes. Riara y était assise sur un coussin de cuir, et Variz dormait sur le lit, une membrane rouge-rose couvrant sa tête.

— Va me chercher de l'eau, Riara, avec des linges, et un flacon de jus de sorbia.

La Merkit sortit. Elle avait parfaitement reconnu ce Lutteur, qui avait failli causer tant d'ennuis à sa maîtresse. Elle se demandait ce que cet homme faisait par là. Est-ce que l'autre, le blond, traînait aussi dans les parages ? Elle revint rapidement, très curieuse, mais Lisa Leyra la mit à la porte, en lui disant d'emmener Variz.

Mauran, qui voyait un Sirit pour la première fois, avait examiné la bête avec attention. Quel étrange animal !

— Enlève cette robe, Mauran, et assieds-toi sur le lit.

Lisa Leyra déroula le pansement crasseux. Les blessures noirâtres commençaient à se refermer, mais se cernaient encore d'un bourgeonnement rouge. Elle les lava, puis les frotta avec le jus noir et poisseux des baies du sorbia.

Elle travaillait sans aucune douceur, avec une bonne dose de cruauté consciente, et ses prunelles pourprées luisantes guettaient le visage de Mauran.

— Ça fait mal ?

— Assez.

Mauran souriait ironiquement. Le côté garce de Lisa Leyra ne lui avait jamais échappé, mais elle lui paierait cela dans pas longtemps.

Elle enroulait des bandes autour du torse.

— Tu es couvert de cicatrices, Mauran. Où as-tu été traîner ?

— Aux mines de lumènes, et tu le sais très bien.

Il l'attrapa par les cheveux, et la fit basculer sur le lit.

Avant de la prendre, il lui fit très mal, et elle cria plusieurs fois. Lui aussi pouvait être cruel, à l'occasion, et en tirer du plaisir.

Gellert avait suivi le Chân jusqu'à une grande pièce plaisante. Murs et planchers de luégua, tapis colorés, fourrures, coussins de cuir. Un feu clair flambait dans une large cheminée, et les flammes dansaient, courant sur les bûches.

Le repas attendait, posé à même le tapis, dans des jattes de cuivre. Gibier découpé en menus morceaux, agrémenté d'oignons et d'épices, gil et boulettes agglomérées, et galettes. Des sauces urticantes, dans des bols de bois, du vin dans des cruches pansues. La chère n'était pas extrêmement abondante. Il y avait beau temps que le

Chân et les siens étaient contraints au rationnement.

Les participants s'asseyaient autour du tapis, jambes croisées. La pièce était pleine. Il y avait là les Kémans de Rezzori, une quinzaine d'hommes. Des Zagouriens, dont deux Fleuris, Aki, le Joulien, et un natif de la lointaine Chauron, à la peau jaune doré, aux yeux tirés vers le bas, étroits et noirs. Il avait une chevelure couleur de jaune d'œuf, lissée, et nouée en chignon sur la nuque.

Les femmes du Chân prenaient également part au repas, ainsi que ses filles. Rezzori n'ayant jamais tenu à encombrer sa vie de trop de femelles, il n'avait que deux épouses : une très belle Fleurie d'une quarantaine d'années, marquée de signes bleus, avec une chevelure d'un noir absolu traversée de mèches blanches et qui s'appelait Jaléna ; l'autre femme, Rezia, était bien de dix ans plus jeune. Une Offrienne blonde, très gracieuse, aux yeux bleus limpides.

En dehors de Lisa Leyra, née d'une mère morte en couches, le Chân avait deux autres filles : Maurijara, qui avait une vingtaine d'années, et la chevelure noir et blanc de sa mère mais les yeux bleu-vert du Chân, et Hessia, une fillette de huit ans, aussi blonde, longue et gracieuse que Rezia.

Rezzori présenta Galt aux Kémans et à sa famille. Tout le monde puisait à sa guise dans les plats. Les conversations se mêlaient.

Le Chân posa à Gellert une foule de questions sur les mines de lumènes, et son visage se rembrunit au fur et à mesure des réponses. Beaucoup de Zagouriens y avaient été envoyés.

— Chien de Kalar, dit-il, pensif. Je dois te dire, Gellert, que tu t'engages dans une guerre qui est peut-être bien sans espoir. Je ne sais pas si nous pourrons jamais les vaincre. Ils tiennent les vallées, nous tenons les sommets, et ça s'arrête là. Mes hommes sont disséminés dans une foule de refuges analogues à celui-ci, et je coiffe tout. De temps à autre, nous infligeons une défaite aux troupes d'Offren, mais ça ne va jamais bien loin. Ils sont beaucoup plus nombreux que nous, et nos conditions de vie sont précaires. Ça va du reste devenir bien plus dur avec l'hiver. Difficultés de ravitaillement et autres. Est-ce que tu es sûr de vouloir rester ? Cette guerre n'est pas la tienne. Tu es coldien, je pense, de même que ton ami. Je ne vous en voudrai nullement si vous décidez de repartir. Il ne serait pas juste que je te trace un tableau faux de la situation. Il n'est pas impossible que nous soyons d'ores et déjà perdus.

— Je suis coldien, en effet, et c'est bien pourquoi je n'aime pas renoncer. Je veux Kalar, et Mauran le veut autant que moi. Nous restons.

— À ta guise. Je ne suis certes pas assez riche en hommes pour refuser, mais si tu te fais prendre en vie, tu le regretteras. Kalar n'est pas tendre avec nous !

— Je n'en doute pas. On verra bien.

Mauran et Lisa Leyra arrivèrent presque à la fin du repas. Rezzori connaissait sa fille. Il voyait parfaitement les raisons de ce retard. Il vit aussi le coup d'œil que Lisa Leyra et Gellert échangèrent. Allons, deux amants de plus, et il y en avait déjà quelques-uns parmi les Kémans. Rezzori soupira. Il espérait que tout cela ne tournerait pas en bagarre. Au reste, il ne l'admettrait pas !

Riara apporta des jattes de cuivre pleines d'eau tiède pour le rinçage des doigts, puis desservit. Elle revint plus tard avec une cruche fumante, et l'odeur puissante du thé de féroja envahit la pièce.

Les bavardages durèrent assez avant dans la soirée.

Lam-Méro, le Chaurien, guida Galt et Querre jusqu'au grenier qui servait de dortoir aux Kémans. Riara avait rajouté deux paillasses et ils s'installèrent l'un près de l'autre dans l'angle bas formé par le toit en pente. Avant que l'habitude vienne, ils devaient bien souvent se cogner le crâne sur les rondins.

Ils passèrent par un nouvel apprentissage. Marcher sur la neige avec des raquettes rondes faites de boyaux séchés, glisser sur des lattes à bouts courbés en s'aidant de bâtons pointus. Au début, ils tombèrent sans cesse, et se moquèrent l'un de l'autre, puis l'aisance vint. Avec l'avance de l'hiver, la couche neigeuse s'épaississait, et les petits chevaux n'étaient plus d'aucune utilité.

Ils chassaient le trig pour sa viande grasse – la neige et le gel rendant difficile le ravitaillement –, portaient les messages de Rezzori, et se partageaient toujours Lisa Leyra. Ils la partageaient également avec d'autres, et s'en moquaient éperdument.

Ils s'entendaient bien avec les Kémans, et devinrent amis de Lam-Méro, un homme aussi froid et gelé que l'hiver zagourien, mais qui cachait une âme ardente sous sa carapace protectrice. Vis-à-vis d'Aki, ils observaient une manière de paix armée. Politesse distante de part et d'autre.

Ils portaient la tenue des montagnards, robes et bottes fourrées, et écharpes roulées sur les oreilles, et commençaient à très bien se débrouiller sur les lattes de bois. Ils gardaient les passes, visitaient les zones piégées pour

en vérifier l'état, et apprenaient la montagne sentier par sentier. Ils s'habituèrent à la blancheur étincelante, au ciel pur, et au froid mordant.

Ils participèrent à quelques attaques, encore que fort rares. L'hiver maintenait la guerre dans une phase stagnante. Les soldats d'Offren n'avaient pas l'habitude du froid, et se terraient.

Dans le palais de Zagoura, Kalar se plaignait de geler, réclamait toujours davantage de feux, et se montrait d'humeur plus que morose. Il décida finalement de regagner Zeyla-Raub, en laissant au Marsa Réziam le soin de diriger les opérations. Il reviendrait au printemps, et lancerait une grande offensive. Rezzori lui paierait très cher cette résistance opiniâtre. Dès le dégel, il enverrait toutes ses troupes à l'assaut des monts Belkas.

\* \* \*

Mauran n'avait jamais eu le moindre brin de patience. Il s'irritait déjà passablement du côté lassant de cette guerre larvée. Il y avait bien trop peu de luttés à son gré. Il voyait sa proie toujours hors de portée, et avait l'impression, d'ailleurs exacte, de n'avoir pas fait un pas dans sa direction.

Il apprit le départ du Suellan, et entra en rage. Il se disputa un soir avec Gellert dans le dortoir des Kémans.

— Nous aurions dû essayer de l'avoir quand nous étions à Zagoura. C'est stupide d'avoir laissé passer cette occasion.

— Tu sais aussi bien que moi que nous n'aurions même pas pu l'approcher.

Mais Mauran s'entêtait.

— Nous aurions dû essayer ! En continuant comme ça, nous ne l'aurons jamais. Ce n'est même pas une guerre. Les Offriens sont en bas, nous en haut, et ça peut aussi bien durer jusqu'à la fin des temps. Partons, Gellert, et retournons à Zeyla-Raub. Nous tenterons notre chance seuls.

Galt commençait aussi à s'énerver.

— Tu raisones comme un enfant, Mauran ! Tu ne peux pas avoir un peu de patience, pour la Vie ! La guerre reprendra au dégel, et Kalar reviendra. Nous n'avons pas la plus petite chance de l'atteindre à Zeyla-Raub. As-tu oublié que sa garde enduit de venin la pointe de ses lances ? Tu veux mourir comme ça, idiotement, et pour rien ?

Les yeux de Mauran devenaient fentes luisantes. Il dit d'une voix mauvaise :

— Et toi, tu as peur de mourir ! Je n'aurais jamais cru que tu deviendrais lâche !

La réaction de Galt fut purement instinctive. Il frappa Mauran sur la bouche, et l'envoya rouler à terre. L'instant d'après, ils étaient tous deux debout, face à face, et les armes à la main.

Ils flambaient d'une telle rage que pas un des hommes présents n'osa intervenir. Lam-Méro fit un pas hésitant, ouvrit la bouche, et la referma. Aki souriait, ses yeux violacés brillants de plaisir.

Les deux Coldiens s'observaient, un peu courbés. La large lame des couteaux de chasse scintillait, tranchant vers le haut. Un filet de sang coulait au coin des lèvres de Mauran.

Puis Gellert vit réellement qui il avait en face de lui, et sa colère tomba d'un coup. Il frémit un peu, et remit le couteau dans sa gaine.

Mauran avait toujours les yeux allumés de rage, et les narines dilatées.

— Reprends cette arme !

— Je ne me défendrai pas, Mauran.

Les paupières de Mauran battirent deux ou trois fois. Il aspira profondément, essuya le sang sur sa bouche du dos de sa main, et remit l'arme au fourreau.

— Je n'aurais pas dû t'insulter, je regrette.

— Je n'aurais pas dû te frapper, je regrette aussi.

De part et d'autre les excuses avaient passablement coûté, mais elles étaient sincères. Ils se sourirent. C'était fini. Aki était très déçu. Voir ces deux-là s'entre-tuer lui aurait bien plu.

Il continuait à ne pas les aimer.

Gellert et Variz entretenaient d'excellentes relations.

Lorsqu'il avait vu le Sirit pour la première fois, Galt l'avait pris pour un animal, et ne l'avait regardé que dans la mesure où son étrangeté attirait l'attention. Puis Lisa Leyra lui avait raconté ses aventures, et il s'y était davantage intéressé.

Un être pensant ! Bien difficile à croire, et pourtant...

Durant son voyage en compagnie des Krismiens, Lisa Leyra avait tenté d'apprendre quelques-unes des notes qui constituaient le mode d'expression du Sirit, mais sans jamais y parvenir. Elle n'avait absolument pas d'oreille.

Gellert, lui, en avait une excellente. Il s'essaya à moduler les sons flûtés. Variz répondit avec empressement. Galt montrait des objets, mimait des gestes. Le Sirit chantait quelques notes tintantes, et Gellert les répétait de son mieux. Peu à peu, ils parvinrent à se comprendre, encore que relativement. Le vocabulaire de Galt restait limité, et, par ailleurs, l'intelligence de Variz fonctionnait apparemment de façon bien différente de la sienne. À l'occasion, la conversation débouchait sur une impasse.

Gellert frappa à la porte de la chambre de Lisa Leyra, et entra sans attendre. Il cherchait Riara depuis un moment, sans la trouver. Il voulait la prier de recoudre son ceinturon, quelques points ayant lâché près de la boucle.

Lisa Leyra et Riara étaient absentes, mais le Sirit dormait sur le lit. Il se redressa, étirant ses bras, et ses membranes rouge-rose se déployèrent. Les fentes cramoisies de ses yeux luisaient, et il découvrit ses dents pointues pour flûter quelques sons.

Ils parlèrent un moment.

— La guerre va reprendre, dit en substance Variz, très bientôt. Et les choses iront mal, mais je ne peux pas voir très nettement, les images sont brouillées. (Le Sirit distinguait parfois clairement l'avenir très proche, mais beaucoup moins bien le futur lointain. Tant qu'un choix reste possible entre une route à droite et une route à gauche, rien n'est réellement fixé.) Dis à ton ami de prendre garde, je vois des ennuis pour lui.

— Quel ami ?

Variz modula deux notes aiguës qui voulaient dire « Mauran ».

Galt essaya d'obtenir quelques précisions sur ces ennuis éventuels, mais le Sirit ne voyait rien de précis. Malgré tout, il préviendrait son camarade, en lui conseillant d'être sur ses gardes. Les avertissements de Variz n'étaient pas à dédaigner.

Peu après, Lisa Leyra entra, Riara sur ses talons. Gellert expliqua ce qu'il désirait.

— Va lui recoudre cette ceinture, Riara, et rapporte-la quand tu auras terminé.

La Merkit sortit, emportant le ceinturon. Variz passa la porte derrière elle en trotinant, et il modula trois ou quatre sons tintants. Gellert rit. La plaisanterie était assez lourde.

— Viens t'asseoir un moment, dit Lisa Leyra, je ne te vois plus jamais. Tu es toujours à courir les chemins.

— Bien obligé.

Un feu crépitait dans la cheminée. Lisa Leyra y remit du bois, et tisonna les braises. Galt s'était assis sur le bord du matelas. Il se renversa, et s'allongea sur la couverture de laine bise.

Lisa Leyra vint s'asseoir près de lui.

— Comment trouves-tu Zagoura ?

— Froid.

— Tu trouvais Zeyla-Raub trop chaud, tu n'es jamais content.

— Mais si, à l'occasion.

Lisa Leyra regardait le visage cuivré. Vraiment beau, le cahel ! Courbure des pommettes saillantes, nez droit et net, bouche un peu dure aux lèvres pleines, et ces yeux gris, légèrement étirés, qui paraissaient plus clairs à cause du hâle. Elle se pencha pour lui mordiller le cou, et il renversa obligeamment la tête en arrière.



Lisa Leyra retira sa tunique, puis depouilla Gellert de son vêtement et de ses bottes. Il l'aida à peine, ne remuant que juste assez pour permettre le déshabillage.

Lisa Leyra fit courir sa langue sur le torse marqué d'un léger duvet de poils blonds. Il avait un des plus beaux corps d'homme qu'elle ait jamais connus. Perfection de statue, mais massacrée de cicatrices. Balafres dues aux combats, stries rugueuses sur les épaules, souvenir d'une séance de fouet prolongée, sillons laissés par la chaîne, et cette marque en creux sur le ventre. Mais cela avait aussi son côté excitant. Elle lécha à petits coups la trace de brûlure.

Il restait immobile, sans la toucher, attentif aux sensations. Les prunelles grises s'assombrissaient.

Bien plus patient que Mauran. Aussi brutal que lui, parfois, moins volontiers cruel. En un sens, il avait presque autant de maîtrise sur lui-même que Zérag.

Elle dut déployer pas mal de talent avant qu'il voulût consentir à la saisir par les hanches pour la pénétrer.

Lisa Leyra oublia les comparaisons.

\* \* \*

Le dégel.

La montagne coule, fond. Des ruisseaux murmurants dévalent le creux des sentiers. La neige s'amalgame, s'agglomère, devient pâteuse. Les raquettes ou les lattes de bois la creusent de stries et de creux qui s'emplissent d'eau claire. Au bord du toit du refuge, des stalactites s'égouttent à petits bruits. Les journées deviennent chaudes, mais, la nuit, le gel mord de nouveau, et, au matin, tout est de verre filé excessivement glissant.

Gellert porta un message du Chân.

Il partit à l'aube, commença à transpirer abondamment avant la mi-jour, et enleva sa robe fourrée pour la nouer autour de sa taille.

Le froid revint, mais il glissa encore longtemps sur la neige molle que ses lattes creusaient avant de penser à remettre son vêtement.

Il était de retour au refuge le lendemain après la mi-jour. Il commençait à brûler de fièvre, et des quintes de toux le déchiraient. Il dut se coucher avant le soir.

Maurijara vint le soigner, et elle le gronda pour son imprudence. C'était une fille charmante, douce et tendre. Deux ou trois fois, Gellert avait eu envie de lui faire l'amour. Elle avait une beauté pure et parfaite qui lui rappelait celle d'Aura, la femme d'un ami acherrien. Mais de même qu'Aura appartenait totalement à Samber, Maurijara était profondément éprise de Lam-Méro, et le Chaurien y tenait avec une passion absolue, qui transparaissait parfois sous la carapace gelée. À cause de cela, Gellert n'aurait pas touché la Fleurie du bout du doigt, quand elle eût été la dernière femme sur terre. Il ne lui manifestait que de l'amitié.

Maurijara monta et descendit les escaliers, lui fit avaler force tisanes amères et le frictionna activement de liquides urticants. Gellert toussait, et transpirait sous les couvertures que la Fleurie remontait jusqu'à son nez.

Hessia vint lui rendre visite plusieurs fois. Elle bavardait comme une pie, lui donnait des nouvelles de toute la maisonnée, et le taquinait. C'était une enfant joyeuse, ardente et passionnée. Elle adorait Gellert, et celui-ci le lui rendait bien. Hessia avait un petit visage mobile, qui promettait une beauté éblouissante. Elle riait sans cesse, moqueuse. Elle pressait Galt de lui raconter des aventures, voulait tout savoir de sa vie, et questionnait sans répit. Gellert se pliait à ses caprices, et répondait aux questions, dans la mesure du possible. Ils jouèrent aux dés, bavardèrent, et rirent aux éclats.

Lisa Leyra venait à l'occasion, mais ne restait jamais bien longtemps.

Variz escalada péniblement les marches bien trop hautes pour lui, et vint échanger avec Gellert des séries de notes tintinnabulantes. Il répéta que Mauran était en danger, sans pouvoir préciser davantage.

Galt s'inquiéta. En compagnie de Lam-Méro et d'une douzaine d'hommes, Querre était parti depuis plusieurs jours, pour patrouiller aux environs des passes.

Gellert toussait encore passablement, mais se sentait bien mieux. Il se leva, et voulut rejoindre Mauran pour l'avertir de ce danger imprécis. Rezzori s'opposa formellement à ce projet, et lui ordonna de retourner se coucher jusqu'à complète guérison.

— On meurt parfois d'un refroidissement, même lorsqu'on dispose d'une santé aussi solide que la tienne. Tu sais bien que Variz n'a pas toujours raison. Si ce danger devait se préciser, je rappellerais Mauran. Pour le moment, couche-toi et soigne-toi. Tu n'es pas en état de courir la montagne.

Galt balançait un moment. Il était tenté de passer outre à ces ordres. Il l'aurait fait sans hésiter si les prévisions de Variz avaient été plus nettes. Mais ces prédictions, en effet, ne se rapportaient pour le moment à rien de très précis. Les choses pouvaient sans doute attendre un peu. Il retourna au dortoir, et recommença à avaler docilement les tisanes

Les choses pouvaient sans doute attendre un peu. Il retourna au dortoir, et recommença à avoir docilement les usages de Maurijara.

Il devait le regretter très amèrement.

Cinq jours plus tard, Lam-Méro rentrait, accompagné de quatre montagnards. Il apportait des mauvaises nouvelles. Il fit son rapport à Rezzori.

Le groupe avait rencontré à l'improviste une troupe offrienne importante. Les Zagouriens s'étaient battus sauvagement, mais les soldats verts l'emportaient en nombre, et beaucoup d'hommes avaient péri. Bientôt, il n'avait plus été question de défense, mais de fuite.

Les montagnards lancèrent leurs petits chevaux à l'assaut des pentes, mais les Offriens restaient sur leurs talons.

Mauran eut son cheval tué sous lui. Lam-Méro proposa de le prendre en croupe, et se heurta à un refus.

— Nous y resterions tous les deux. File, et ne t'inquiète pas, je m'en sortirai. Je vais les retenir un moment.

Les petits chevaux, encore que résistants, n'avaient pas, en effet, assez de force pour porter deux hommes. Lam-Méro hésitait.

— Je reste avec toi.

— File, je te dis ! Laisse-moi seulement des flèches. Je peux les empêcher de passer assez longtemps. À la nuit, je m'en tirerai. Ils ne m'auront pas. Va-t'en !

S'il n'avait pas eu Maurijara plantée dans son cœur comme un fer ardent, Lam-Méro serait resté, mais une femme vous enlève facilement une partie de votre courage. Il ne voulait pas mourir. Il partit.

Mauran demeura, réfugié derrière un pan de roc. Il tirait avec précision sur les Offriens, et les contraignit à s'abriter.

Rezzori avait écouté en silence. Son visage s'assombrissait. Par contre, Aki, qui se trouvait dans la pièce à l'arrivé du Chaurien, souriait un peu. Il n'était pas absolument mécontent. Toujours un de ces Coldiens en moins, et l'autre serait passablement touché par la nouvelle.

L'autre passait la porte.

Gellert était à peu près remis, et se promenait de nouveau dans la maison. Il vit Lam-Méro et les hommes qui l'accompagnaient, et un pressentiment l'envahit.

Il demanda :

— Mauran ?

Rezzori et le Chaurien ne savaient comment lui annoncer la chose. Ils se taisaient. Aki parla à leur place.

— Mauran est mort, ou prisonnier.

Gellert devint gris sous son hâle. Il fallut lui raconter toute l'histoire. Rezzori termina en disant :

— Je suis désolé, Gellert.

Et Lam-Méro dit doucement :

— C'était un homme !

— Ne parle pas de lui comme s'il était déjà mort, dit Galt avec rage, il ne l'est peut-être pas encore.

— S'il n'est pas mort, dit Aki, il entre en ce moment dans la chambre de torture de Zagoura, ou il y entrera très bientôt. Il ne reste plus qu'à espérer qu'il ne bavardera pas trop.

Le coup d'œil que Gellert lui lança en aurait gelé de plus braves.

Rezzori dit sèchement :

— Ça suffit, Aki !

Galt partait vers la porte.

— Où vas-tu ?

— Le chercher.

— Gellert, sois raisonnable !

— Qu'est-ce que tu appelles raisonnable ? Je retrouverai Mauran.

Le Chân parla avec beaucoup de douceur.

— S'il est mort, il n'a plus besoin de ton aide, et s'il ne l'est pas...

— S'il est mort, je dirai la prière de Vie avant de l'enterrer, et s'il ne l'est pas, j'irai à Zagoura.

Aki dit moqueusement :

— Si tu parviens à entrer dans la ville, ce qui n'est pas sûr, tu pourras le voir mourir sur la place des Exécutions, et tu l'entendras hurler interminablement. J'espère que tu y prendras du plaisir.

— Aki, je pense que je vais te tuer, et à ça, au moins, je prendrai plaisir !

— Te t'ai déjà dit de te taire. Aki, je ne le répéterai pas encore une fois ! (Le Chân parlait avec colère. Il renrit un

ton plus doux pour dire :) Je comprends bien ta peine, Gellert, mais, dans un sens, Aki n'a pas tout à fait tort. Si Mauran est prisonnier, il aura une mort très dure, et tu ne l'aideras aucunement en allant y assister. Tu ne peux espérer le libérer, tu dois bien le savoir.

— Il y a au moins une chose que je peux faire pour lui, et je le ferai !

— Quoi ?

— Lui procurer une mort facile. Ils le sortiront du palais, pour l'amener à cette place. J'y serai, avec un couteau à lancer. Je te jure bien que je ne raterai pas la cible.

— Ils te prendront.

— Pas vivant.

Cette fois, Galt passa la porte, et Rezzori ne tenta plus de l'arrêter. Il soupira.

— Je devrais le faire enfermer, pour son propre bien, mais...

— Tu ne le retiendrais pas, Ser Rezzori, dit Lam-Méro, à moins de l'enchaîner, et encore... Ils sont très unis. Je ne l'ai jamais si bien compris que le soir où ils ont failli se battre. Ils étaient tous deux dans une telle rage que je n'osais même pas tenter d'intervenir, tant ça me paraissait inutile, mais ils ont remis les armes aux fourreaux. Je n'en croyais pas mes yeux.

— Sale histoire, dit Rezzori. Je regretterais bien de les perdre tous les deux.

Gellert monta chez Lisa Leyra pour questionner Variz.

— Est-ce que tu le vois ?

Mais les visions du Sirit ne venaient pas à la demande.

— Non. Ça peut vouloir dire qu'il ne court pas de danger immédiat, mais ça peut vouloir dire aussi...

— Qu'il est mort, je le sais parfaitement.

Lisa Leyra se mordillait les lèvres. Lorsque les notes flûtées cessèrent, elle questionna :

— Il t'a dit quelque chose ?

— Non. Il ne voit rien.

Des larmes apparurent dans les prunelles pourprées.

— Retrouve-le, Gellert, je t'en prie.

— C'est bien mon intention.

Il sortit à grands pas, et la porte battit dans son dos. Les larmes inondèrent les joues de Lisa Leyra, et Riara s'empressa pour la consoler.

— Tu ne comprends pas, Rîara, c'est comme s'ils étaient déjà morts tous les deux. J'ai beaucoup de chagrin.

Variz flûta trois notes mélancoliques. Lui aussi avait de la peine. Il se souciait fort peu de Mauran, mais Galt était le seul homme à bien vouloir le considérer autrement que comme un animal.

Lam-Méro avait honte de lui-même. Il n'aurait jamais dû abandonner Mauran, et il se reprochait amèrement sa faiblesse. Il chercha Galt et le trouva aux écuries, en train de seller un cheval.

— Je viens avec toi.

Gellert avait les yeux durs.

— Non !

— Il faut que j'y aille !

— Je te croyais notre ami, Lam-Méro. En ce moment, je ne t'aime pas beaucoup. Je n'ai pas besoin de toi.

Le Chaurien baissa la tête.

— Je n'aurais pas dû le laisser, je le sais bien.

Les yeux noirs abaissés dans les coins étaient pleins d'angoisse, et c'était si inhabituel, de la part de cet homme qui ne livrait jamais ses sentiments, que Gellert comprit. Il fit un effort sur lui-même pour dire, encore que sèchement :

— Viens si tu veux.

Le Chaurien sella une bête, et ils descendirent ensemble le sentier.

Gellert et Lam-Méro retrouvèrent les cadavres des Offriens et des montagnards, déjà presque complètement dépouillés par les charros. Quatre jours s'étaient écoulés depuis l'attaque.

Le soleil chauffait, et fondait activement les dernières plaques de neige. Ils fouillèrent la montagne, pouce par pouce, dans toutes les directions, croisant et recroisant. À l'endroit où Querre s'était abrité derrière le roc pour stopper l'avance des soldats, ils découvrirent un grand nombre de morts rongés en robe verte, mais nulle trace de Mauran.

Lam-Méro tomba sur les charbons noircis d'un feu qui avait été allumé au pied d'une falaise, et il explora longuement les environs, mais sans résultat.

Il faisait une de ces journées molles et tièdes qui incitent bien peu à bouger, mais Galt et le Chaurien avaient de

bonnes raisons pour s'activer tout de même. Ils explorèrent, d'abord à cheval, puis à pied, jusqu'au soir. Ils s'étaient séparés, et se rejoignirent peu avant la nuit. Ils échangèrent des signes négatifs.

— Ils l'ont pris, dit Gellert.

Sa voix était basse, sans inflexions, et il regardait dans le vide.

Lam-Méro dit :

— Je...

Puis se tut.

— Va-t'en, Lam-Méro, laisse-moi seul. Si tu restes là, je crois que je vais te tuer, et ce ne serait pas tout à fait juste.

Le Chaurien hésita un instant, puis il monta en selle, et s'éloigna.

Gellert s'était assis sur un quartier de roc. Il fermait ses poings, inconsciemment. Un cercle de fer lui serrait les côtes. Restait-il un espoir ? Kérim ? L'Offrien assistait-il toujours Lémirag ? Pas sûr. Il pouvait avoir été affecté à n'importe quelle autre tâche. Peut-être était-il présentement en train de guerroyer dans les montagnes. D'ailleurs, Mauran, pris les armes à la main, ne pourrait aucunement tenter de mentir. Même Kérim ne parviendrait pas à le sauver.

Gellert sentit de nouveau la morsure sauvage du fer rouge sur son ventre. Il ne pourrait pas épargner à Mauran la torture. Seulement lui éviter de la subir deux fois, sans plus.

Le soleil s'enfonçait entre deux pics, dans une explosion de lumière rouge, mais Gellert ne voyait pas le ciel. Lam-Méro avait bien fait de partir. Le Chaurien n'était pas vraiment responsable, en toute honnêteté, mais il l'aurait tué pour le simple plaisir de soulager la tension qui le dévorait.

*Mauran, mon frère... De qui est-ce la faute ? La mienne, la tienne, celle de Kalar, ou celle du destin ? Nous nous reverrons peut-être dans une prochaine vie. J'aurais bien voulu te promettre d'avoir Kalar pour toi, mais ils prendront ma peau quand j'aurai eu la tienne, c'est l'évidence même.*

La nuit était tombée lorsque Galt se remit en selle. Il retournait au refuge. Il y avait quelques dispositions à prendre avant de partir pour Zagoura. Il faudrait de l'argent, un déguisement quelconque, et aussi un couteau à lancer parfaitement équilibré.

Il retrouva Lam-Méro qui attendait sur le sentier, et ils chevauchèrent ensemble, sans échanger une parole. Ils dormirent un moment sur le bord du chemin, et repartirent avant l'aube. Galt n'était toujours pas davantage bavard.

Ils rentrèrent au refuge le lendemain, en fin d'après-midi.

Gellert croisa Aki, et le Joulien ouvrit la bouche pour une plaisanterie méchante. Il rencontra un regard si effrayant qu'il la referma sans avoir parlé. Il s'était vu parfaitement mort dans les prunelles noircies.

Galt parla un moment avec Rezzori.

— Je vais te fournir des vêtements. Tu peux te donner pour Marchand. Tu devras corrompre un Kéman à l'entrée pour passer. Ce n'est pas absolument impossible, mais tu risqueras très gros. Je préférerais que tu ne tentes pas cette aventure. (Il se tut un instant avant d'ajouter avec précaution :) Mauran n'ira peut-être jamais jusqu'à la place des Exécutions. Il est possible que... Enfin, je veux dire...

— Qu'il peut mourir pendant l'interrogatoire. Je sais. Mais il faut que j'en sois sûr.

Et c'était parfaitement définitif.

Gellert reprit :

— Ces deux hommes... Le Marchand qui nous avait achetés aux Rezzis, et ce Bauzit, ils sont à vendre. Je pourrai peut-être en obtenir des renseignements. Peux-tu me donner de l'argent ?

— Je te donnerai tout ce qu'il te faut. Ne t'inquiète pas de cela.

Galt pensait bien aussi essayer de contacter Kérim. Il ne renoncerait pas avant d'avoir fait l'impossible, et même un peu plus.

Il remercia Rezzori, le quitta et monta voir Variz.

— Tu ne l'as pas trouvé ? demanda Lisa Leyra.

— Non.

— Ils l'ont pris, et ils...

— Tais-toi un peu, tu veux, il faut que je parle à Variz.

Des notes tintantes s'échangèrent.

Le Sirit ne voyait absolument rien.

Gellert frappa rageusement du poing sur le mur, et Lisa Leyra demanda :

— Toujours rien ?

— Rien.

— Ce n'est pas mauvais signe. Tu l'aurais trouvé, s'il était mort, et s'il y avait un danger très grave, Variz le verrait. Il a peut-être pu fuir, et il reviendra.

— Ne dis pas de sottises ! Il serait revenu depuis longtemps. Il ne court peut-être pas de danger immédiat, mais ça viendra !

— Tu vas vraiment aller à Zagoura, Gellert ?

— Je partirai demain à l'aube.

— Tu ne pourras pas le sauver, et ils te tueront toi aussi.

— Sans doute. Et puis après ? Je n'abandonnerai pas Mauran.

Il s'était assis sur le lit. Il avait l'air fatigué, et, en même temps, aussi tendu qu'un arc.

— Est-ce que tu as mangé, au moins ?

— Je n'y ai pas pensé. Je n'ai pas faim.

— Riara va aller te chercher quelque chose à la cuisine. Il faut que tu manges un peu.

La Merkit sortit, et revint un peu plus tard avec de la viande froide, des galettes et du vin.

Les premières bouchées avalées, Gellert reconnut qu'il avait faim tout de même. Il nettoya le plateau de son contenu. Il vida la cruche, se leva, et partit vers la porte.

Lisa Leyra le retint en s'accrochant à ses épaules.

— Reste un moment avec moi, Gellert. J'ai tant de chagrin.

— Tu crois que je n'en ai pas ? Je pense que je vais me saouler, ce soir.

Riara et Variz sortirent sans bruit. Lisa Leyra serrait Gellert avec force.

— Reste avec moi, je t'en prie, reste !

Il faillit la frapper, puis l'empoigna avec rage.

Il épuisa sur elle une bonne partie de la tension qui l'habitait.

Ils se retrouvèrent, enlacés, en sueur. Lisa Leyra enfouit son visage dans le cou de son compagnon, et elle pleura. Gellert caressait distraitemment les cheveux verts, en pensant à autre chose.

Il ne quitta pas la chambre.

Lisa Leyra alla elle-même chercher une cruche d'alcool de féguira. Ils firent l'amour, burent, reprirent leur jeu, burent encore et recommencèrent. Ils s'endormirent très tard, serrés l'un contre l'autre.

Avant l'aube, Gellert s'éveilla, et se dégagea du bras de Lisa Leyra qui l'enlaçait. Elle dormait profondément. Il remonta la couverture sur elle avant de s'en aller.

Hessia se réveillait toujours au petit jour.

Elle était parfaitement au courant de tous les événements, et avait cherché Gellert la veille à peu près partout. Toutefois, elle n'osa pas aller frapper chez Lisa Leyra, retenue par quelque chose qu'elle ne comprenait pas très bien. Elle avait vu des animaux s'accoupler, et était assez avertie pour une fillette de son âge, mais le mystère demeurait tout de même un peu effrayant.

Elle se leva, et descendit doucement, pieds nus et en chemise, jusqu'à la cuisine. Elle grignota un morceau de galette un peu dure. La maisonnée dormait encore paisiblement. Hessia avait très envie d'un bol de thé, et elle alluma le feu dans l'âtre très adroitement. Elle eut quelque peine à remplir d'eau la lourde marmite, et à la poser sur son trépied. Elle attendait, surveillant le liquide qui ne se décidait pas à bouillir, lorsqu'elle entendit du bruit à l'extérieur. Elle sortit.

Gellert finissait de seller son cheval. Il avait revêtu la robe blanche fournie par Rezzori. Le ciel s'éclaircissait un peu.

— Tu t'en vas, Gellert ? Pour chercher ton ami ?

— Oui, mon petit chat.

Hessia cria :

— Ils vont te tuer ! Ils vont te tuer ! Je ne veux pas !

Elle s'accrochait à ses jambes.

Gellert s'agenouilla pour la prendre par les épaules. Les yeux bleus étaient pleins de larmes, et le petit menton tremblait. Une fillette, visage expressif, et cheveux blonds ébouriffés.

— Il ne faut pas pleurer, petit cœur, je reviendrai.

Hessia frappa du pied.

— Tu ne reviendras pas, je le sais bien. Je ne veux pas que tu partes.

— Tu m'aimes un petit peu, Hessia ?

— Oh oui, beaucoup !

— Tu ne me laisserais pas dans l'ennui sans rien faire, n'est-ce pas ?

— Oh non !

— Alors tu dois comprendre. Mauran est mon ami. Je dois l'aider. C'est cela, l'amitié.

Hessia reniflait.

— Tu aimes Mauran autant que moi ?

Gellert rit.

— Un petit peu moins. Mais je l'aime beaucoup.

— Alors tu dois y aller, bien sûr. Mais ne les laisse pas te prendre, je t'en prie, ne les laisse pas te prendre.

— Ils ne me prendront pas. Ne t'en fais pas.

Il embrassa la fillette. Elle fut la seule à le voir partir.

Gellert descendit vers Zagoura-la-ville.

La neige disparaissait totalement, et l'herbe bleue couvrait les pentes. Les troupeaux de moutons paissaient, sous la garde de leurs bergers, silhouettes immobiles en draperies noires, découpées sur le ciel. Les buissons d'augimes se couvraient de coupelles rose-jaune très odorantes.

Galt pressait son cheval, et le fatiguait un peu trop.

Bientôt le voyage devint très difficile. Soldats d'Offren, soldats d'Offren, et encore soldats d'Offren. La montagne grouillait de robes vertes au griffel écarlate. Deux ou trois fois, Gellert se trouva en très mauvaise posture. La troisième, il ne dut son salut qu'à un saut formidable qui enleva le petit cheval au-dessus d'un abîme. La patrouille n'osa pas le suivre.

Ensuite, il devint plus prudent. Il voyagea en grande partie de nuit, se dissimulant pour dormir un peu durant la journée. Encore son sommeil n'était-il pas des plus paisibles, et il s'éveillait au moindre bruit. Il ne pouvait être question d'allumer du feu, et il se nourrissait exclusivement de galettes.

À proximité de Zagoura-la-ville, la concentration des troupes devint telle qu'il pensa ne jamais réussir à passer.

Il dépensa des trésors d'ingéniosité pour arriver presque jusqu'aux portes, et attendit trois jours caché dans un bosquet le passage d'une caravane de Marchands dûment munis de laissez-passer.

Il se mêla adroitement au défilé des litières et des chevaux et les accompagna.

Il faisait une journée grise et pluvieuse, et les sommets étaient encapuchonnés de brumes grises. La caravane arriva sur les portes de Zagoura, et les Marchands présentèrent au contrôle le papier qui les autorisait à voyager. Cinq ou six Kémans opéraient les vérifications, dans une atmosphère un peu bousculée.

Gellert choisit un homme au regard faux, et présenta en guise de laissez-passer une bourse ouverte et bien remplie. Le Kéman n'hésita qu'un instant, en lançant derrière lui un coup d'œil furtif, puis il empocha l'offrande, et s'écarta.

Galt passa. Durant un bon moment, il avait eu le dos aussi raide qu'une planche, mais il se détendait en s'enfonçant dans les rues.

Les robes vertes grouillaient, et les Zagouriens avaient la mine sombre. Gellert se rendit dans un carvan, et y loua une chambre. La journée se terminait, et le ciel devenait noir. La première chose à faire était d'essayer de contacter Kérim. Pour cela, il faudrait trouver un Kéman ayant ses entrées au palais, et qui accepterait, moyennant finance, de remettre un message à l'Offrien.

Gellert descendit aux salles communes, réclama papier, plume et encre, et rédigea le message, où il priait Kérim de bien vouloir le rejoindre au carvan du Dagon. Il agita le papier pour le sécher, le plia, et le fourra dans sa poche.

Il remonta jusqu'à sa chambre, en boucla soigneusement la porte, et sortit de deux poches dissimulées à l'intérieur de sa robe une paire de couteaux aux manches lourds. Il les soupesa pensivement.

*Un pour Mauran, un pour moi.*

Il ne pouvait les garder sur lui pour le moment. Le moindre contrôle de routine suffirait à le faire arrêter. Les Zagouriens n'avaient nul droit d'être armés, et, de temps à autre, des patrouilles déshabillaient les passants en pleine rue. Il débarrassa le matelas de sa couverture, défit légèrement une couture dans un angle, et enfonça les armes dans la paille agglomérée. Il referma l'ouverture étroite et remit la couverture. Il tâta. On ne sentait rien. Il s'allongea et dormit un moment.

La nuit venue, il se rendit à proximité du palais, et trouva une taverne fréquentée par de nombreuses robes vertes. La salle était sombre, encombrée, et la viande grésillait sur les braises. Gellert y dîna, côtelettes et gil éclaté. Il vida une cruche de vin, et en commanda une autre. Il surveillait ses voisins. Il n'eut guère de peine à lier connaissance avec un Offrien très roux. Ils bavardèrent un moment, burent, et jouèrent aux dés. Gellert s'arrangea pour perdre, et l'Offrien devint de plus en plus cordial. Galt demanda distraitemment s'il ne serait pas possible de faire parvenir un message à un de ses amis, Suivant du Suellan. L'homme accepta très volontiers, et refusa d'un air indigné les leïres

que Gellert lui proposait pour sa peine. Entre amis, n'est-ce pas, on se rend service.

Gellert le quitta après la mi-nuit, et rentra se coucher. Kérim était-il au palais ?

Il y était, et Galt le vit arriver le lendemain, assez tôt dans la matinée.

— Gellert ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Tu es fou !

— Il s'agit de Mauran, Kérim, ils l'ont pris.

Le visage de l'Offrien devint sombre.

— Tu en es sûr ?

Gellert expliqua ce qui était arrivé, parla de ses recherches, et termina en disant :

— Je ne l'ai retrouvé nulle part. Il doit être au palais.

— Je ne m'occupe plus des interrogatoires. Je ne suis au courant de rien, mais je peux m'informer.

— Fais-le, s'il te plaît.

— Je vais le faire, mais Gellert, si Mauran est prisonnier, je ne pourrai pas grand-chose pour lui, et en tout cas pas le libérer. Tu n'imagines pas à quel point Kalar est enragé. Tout au plus pourrai-je tenter de lui faire passer du poison.

— Je ne te demanderai pas autre chose, je pensais le tuer moi-même, si on l'amenait à la place des Exécutions.

— Je ne peux pas te dire à quel point je suis désolé. Je risquerais ma vie, et bien volontiers, si je pensais pouvoir tenter quelque chose, mais c'est inutile. Il faudrait un ordre de Kalar lui-même pour le sortir de là.

— Je sais, Kérim. Je ne doute pas de toi. Ce n'est la faute de personne mais, Vie, j'ai du mal à m'y faire. Il a déjà dû passer par la torture.

— Sans doute, mais ils le remettront en état pour la place des Exécutions. Kalar tient beaucoup aux exemples. Je pourrai au moins lui épargner cela.

— C'est déjà beaucoup.

— Je vais retourner tout de suite au palais, et me renseigner. Ne bouge pas d'ici, je reviendrai dès que possible. Il vaudrait mieux, du reste, que tu ne te promènes pas en ville. Tu risques gros, et si tu te fais prendre, je ne pourrai pas davantage te sauver que Mauran.

Gellert attendit dans la chambre. Il ne descendit pas pour le repas, et se fit seulement apporter du vin. Il s'était allongé sur le lit, les bras derrière la tête, et il regardait le plafond en y voyant des images très peu plaisantes.

*Si Kérim peut te procurer une mort aisée sans que j'aie à intervenir, j'aurai Kalar pour toi, Mauran, ça, je te le jure.*

L'Offrien revint à l'après-mi-jour.

— Mauran n'est pas au palais, Gellert.

— Mais...

— Il n'y est pas ! J'ai contrôlé toutes les listes, et je me suis même arrangé pour visiter les geôles. Il n'y est pas. C'est une certitude absolue.

— Ce n'est pas possible ! Où est-il, alors ?

— Il doit être mort. Il a pu tomber dans une crevasse en tentant de fuir, et tu ne l'as pas vu.

La chose était probable. Les os de Mauran blanchiraient dans quelque trou des monts Belkas.

*Au moins, frère, tu es mort sans souffrance, mais c'est dur tout de même. Tu vois, j'avais beau savoir qu'il ne restait plus aucune chance, je ne pouvais pas m'empêcher d'espérer, tant que je te croyais encore en vie. Un espoir imbécile, je le sais bien, parce qu'il aurait fallu un miracle, mais... À présent, c'est fini.*

Gellert dit à voix haute :

— Que ta prochaine vie te soit douce, Mauran.

Kérim l'Offrien, qui croyait fermement en la toute-puissance du Dieu noir Ayel, répéta la prière coldienne.

Après un temps de silence, Kérim demanda :

— Que vas-tu faire, à présent, Gellert ?

— Retourner près du Chân.

— Rentre chez toi, je t'en prie, rentre chez toi. Kalar veut mettre fin à la révolte, et il est bien décidé. Il rappelle toutes les troupes, et il va lancer une grande offensive d'ici peu.

— Raison de plus pour que j'avertisse Rezzori. C'est un homme bien.

— Gellert ! Ce n'est pas ta guerre !

— Si. J'ai promis à Mauran d'avoir Kalar, et je l'aurai !

— Tu n'y parviendras pas, c'est impossible.

— Je te jure bien que si, d'une façon ou d'une autre.

— Je ferai peut-être partie des troupes d'assaut.

— J'espère que nous ne nous croiserons pas, Kérim.

— Je l'espère aussi.

— Bah ! Oublions tout cela. Buvons, frère. Nous tâcherons d'avoir le vin, et nous remplirons une coupe pour Mauran.

Ils burent, mais ils n'eurent guère le vin gai.

Le lendemain, au matin, l'Offrien faisait franchir les portes à Gellert. Galt remonta vers les monts Belkas.



Mauran avait espéré tenir les soldats à l'écart jusqu'à la nuit. Il surplombait le sentier, bien abrité derrière un pan de roc, et chaque fois que les hommes tentaient de monter, il les abattait avec précision.

Mais les Offriens avaient des ordres stricts. Depuis le printemps, Kalar avait regagné Zagoura. Et son intention ferme était de mettre fin une fois pour toutes à la révolte. Il voulait aussi capturer le Chân. Il avait donc envoyé des troupes dans les monts Belkas, avec ordre de ramener des prisonniers à interroger.

Les soldats craignaient bien davantage le Suellan que les flèches. Au moins, celles-ci tuaient sans douleur. Ils essayaient sans cesse de prendre Mauran à revers. Ils firent tant de tentatives désespérées qu'il se trouva à court de munitions avant le soir.

Il tira posément ses dernières flèches, et entreprit de se replier. Il ne pouvait être question de suivre le sentier. Il était à pied, et les soldats montés l'auraient rejoint en quelques instants. Il se lança à l'assaut des pentes escarpées.

Les Offriens mirent pied à terre, et le suivirent. Ils auraient pu l'abattre cent fois, mais ils s'en gardèrent bien. La proie était proche, et pourrait être forcée bientôt.

Mauran grimpa. Ce n'était pas exactement facile, mais il avait fait ses premières armes encore enfant dans les falaises de l'île de Colde, et il s'en tirait bien. Les soldats y mettaient moins d'aisance, mais tout autant d'acharnement, et il ne parvenait pas à les distancer.

Le soir arrivait, et le soleil écarlate descendait, entouré de draperies flottantes roses.

Mauran montait. Dans les creux de la roche, des amas de neige collante demeuraient, et il les contournait. Il s'aidait du terrain, usant de ses mains autant que de ses pieds, et les Offriens se hissaient derrière lui avec obstination.

Il arriva sur un cul-de-sac, face à une muraille roide qui s'étalait largement. Il jeta un coup d'œil en arrière. Les poursuivants étaient bien trop proches pour qu'il pût prendre le temps de contourner cette large masse rocheuse. Il n'avait pas le choix. Il se hissa.

Une prise, une autre prise. Un point d'appui infime ici, le suivant là. La façade offre des aspérités. Les doigts s'accrochent, la pointe des bottes s'incrute. Mauran épousait la muraille, pouce par pouce, l'étreignant bien plus étroitement qu'une femme désirée. Il montait. Les soldats ne l'avaient pas suivi, et regardaient la silhouette accrochée qui rampait sur le mur.

Mauran atteignit une plate-forme étroite, et se reposa un moment. Les traînées écarlates bavaient sur le ciel, et se ramifiaient. Un soldat engagea une flèche à son arc. Il était bon tireur et il dit :

— Je peux le blesser, et nous l'aurons.

Le Kéman l'arrêta.

— Je t'ai déjà dit non ! Si tu le blesses, il tombera, et se brisera les os ou se tuera. Il nous le faut en vie, et en bon état. Il est coincé. Où peut-il aller, dans le ciel ? La nuit arrive, et il va sûrement tenter de profiter de l'obscurité pour redescendre. Nous allons le piéger.

Voyant qu'on ne le suivait pas, Mauran s'était assis sur son rebord, dos à la falaise, et jambes dans le vide.

Les soldats s'installèrent, et allumèrent un feu. Ils se firent du thé, et mangèrent.

Ils se moquèrent un moment de Mauran, lui demandant s'il avait faim, et l'invitant à venir partager leur repas. Ils criaient sur un ton d'ironie. Querre les envoya aux Dirzz avec un maximum d'insolence. Il avait la langue passablement aiguisée, et il les fit hurler de rage et se répandre en menaces.

La nuit tomba. Mauran demeurait sur son refuge. Il restait bien assez de neige dans les anfractuosités de la roche pour satisfaire sa soif, mais il aurait, en effet, volontiers dévoré quelque chose. Il comptait bien sur la nuit pour essayer de s'en sortir. Il attendit.

Le froid devenait vif, et il s'engourdissait. Il n'avait guère la possibilité de remuer. Ciel pur, brillant d'étoiles, et mince croissant la lune. Les soldats s'étaient couchés, ne laissant qu'une sentinelle. Les dernières braises du feu s'éteignirent, et Mauran ne vit plus rien.

Les Oïriens se déplacèrent sans bruit. Selon les ordres du Kéman, ils s'égaillèrent, et s'étalèrent le long de la falaise.

Où que Mauran tentât de descendre, il serait attendu.

Il patienta très longtemps. Il n'était pas assez idiot pour ne pas se méfier. Il dormit un peu, mais se réveillait sans cesse, rappelé par une sensation de chute. Il devinait bien que cette unique sentinelle dissimulait un piège, mais les hommes ne sont que des hommes, et la vigilance pourrait se relâcher.

En cela, il se trompait. Ni le Kéman ni les soldats n'entendaient retourner bredouilles au palais. Ils craignaient bien trop les suites d'un échec.

Mauran se remit en route bien après la mi-nuit. Il pensait prendre la falaise de biais, pour aboutir assez loin de son point de départ.

Cette fois, ce ne fut guère une partie de plaisir. Il n'y voyait rien, et devait compter uniquement sur ses mains et ses pieds pour trouver les prises. Il partit vers la droite. Il collait au roc de tout son corps, tâtonnait, et peinait pour gagner un pouce de chemin. Il transpirait, et ne sentait absolument plus le froid. Deux fois, il glissa, et se rattrapa par miracle, le cœur battant. Il palpait longuement pour trouver une nouvelle prise, et lâchait la précédente. Ses mains caressaient la pierre, amoureusement.

Il accrocha son pied, et un fragment de roc se détacha. Il glissa. Ses doigts saignèrent sur le rocher, cherchant désespérément un point d'appui.

Sa main droite trouva une arête, et l'un de ses pieds se coinça dans une fente. Il s'immobilisa, le cœur dans la gorge, trempé de sueur. Il se cramponnait à l'entrée d'une faille qui coupait la muraille. Dans l'espoir de pouvoir se reposer un peu, il y insinua son corps, et sentit la fente s'élargir en caverne. La découverte était intéressante. Très. D'en bas, cette mince faille ne devait même pas se voir. Avec un peu de chance, il pourrait rester caché là jusqu'au départ des soldats. Ils quitteraient sans aucun doute les lieux au matin, une fois persuadés que leur proie s'était échappée. Mauran se voyait très bien attendant tranquillement le jour, et le retrait de ses poursuivants. Il sourit.

Il avança de quelques pas dans le noir, hésitant, les mains tendues. Le sol s'ouvrit sous ses pieds, et il plongea.

Il dévala une pente lisse comme un miroir, sans pouvoir freiner sa chute. Il glissait, les pieds en avant, interminablement. Il atterrit très rudement, et la secousse ébranla sa colonne vertébrale. Il resta un moment sans bouger, secoué, étourdi, respirant fort. Tout était d'un noir absolu, puis la lumière explosa.

Mauran cligna des yeux, ébloui.

Il se trouvait dans une petite pièce carrée, aux murs et au plafond de métal étincelant, parfaitement polis. En se retournant, il découvrit derrière lui une manière de glissière, qu'il venait de dévaler. Luisante, légèrement creusée. Ses bords remontaient. Mauran y passa la main. C'était froid, plus brillant que de l'argent, et lissé à un point inimaginable. Il n'avait jamais vu de métal semblable. Il essaya de l'entamer de la pointe de son couteau, et ne parvint même pas à l'égratigner. Les murs de la pièce étaient de même matière. Un long tube accroché au plafond donnait une lumière blanche éblouissante. Pas une lumène, à coup sûr. Il n'en existait pas de cette couleur, ni qui ressemblait à un boyau enfermant la clarté. Sur l'un des murs, des petites bulles de verre saillaient. Il en frappa une du manche de son arme, sans parvenir à la briser, bien qu'il cognât de plus en plus fort.

Tout était si étrange qu'il commençait à être plus qu'inquiet. Dans quel nouveau piège était-il tombé, pour la Vie !

Et, brusquement, une voix aux intonations sèches s'éleva :

— Nombre ? Nombre ? Neme ? Guiviournembre ! Guiviourneme !

Mauran recula, serrant le manche de son arme.

— Je ne comprends pas !

— Nombre ? Nombre ?

Mauran se tendait. La voix était on ne peut plus sèche et désagréable. Elle sourdait des murs, et venait de nulle part et de partout à la fois.

Encore trois ou quatre phrases, plus longues, aux intonations interrogatives, mais totalement incompréhensibles.

— Je ne te comprends pas, je te dis ! Et d'abord, où es-tu ? Montre-toi !

Comme toujours, en face de la peur, Mauran réagissait par de la colère.

Un bruit dans son dos le fit se retourner avec vivacité.

La muraille béait sur une cavité rectangulaire et noire. Deux choses en sortaient lentement, et se déployaient. Des bras d'insecte, métalliques et articulés, terminés de pinces qui tâtonnaient. Pour la première fois peut-être depuis qu'il avait quitté l'enfance, Mauran cria de terreur.

Il fit face, et attaqua. La lame du couteau frappa violemment la pince métallique, sans aucunement l'ébranler. Les bras s'allongeaient, sans fin, et Mauran recula jusqu'à avoir le dos au mur. Les pinces le frôlèrent. Il se tordit, sauta, et traversa la pièce jusqu'à l'autre mur. Les bras le suivirent inexorablement. Il frappa, esquiva, et fonça sur la glissière. Il

traversa la pièce jusqu'à l'autre mur. Les dias le suivirent, Molorabios, le Happa, Esquiva, et Ionça sur la gissière. Il l'empoigna à deux mains par ses rebords, et se hissa.

Un sifflement intense résonna dans la pièce, faisant naître un nuage de vapeurs blanches et âcres. Mauran haleta, cherchant de l'air. Ses doigts se desserrèrent, relâchant leur prise, et deux pinces dures le saisirent par la taille, s'incrétant dans sa chair.

Il tenta encore de se dégager au couteau, maladroitement. Ses mouvements devenaient mous. Il perdit conscience, en même temps qu'une pointe fine s'enfonçait dans son dos.

\* \* \*

Printemps dans les monts Belkas.

Les nuits restent froides, mais les journées sont tièdes et douces. Le soleil chauffe sans mordre. Les pentes sont bleues d'herbes en longues touffes qui se balancent au vent. La neige a disparu, mais elle coiffe encore les hauts sommets de calottes blanches. Les koudas rament dans le ciel, glissent sur leurs ailes de cuir sombre, et crient aigrement. Les luéguas se sont habillés de feuilles nouvelles, plus roses que grises. Leurs troncs noirs luisent, satinés. Les buissons d'augimes ont perdu leurs corolles, mais se sont couverts d'un manteau d'un brun cuivré. Chaque jour, il fait un peu plus chaud.

Les montagnards ont rangé robes et bottes fourrées, de même que lattes de bois et raquettes, mais ils fourbissent leurs armes.

On se bat.

Attaques, retraites. Les pierres pleuvent, les sentiers s'écroulent, et, sans cesse, les soldats verts escaladent les pentes raides. Les flèches sifflent, et les armes se heurtent. Les montagnards fondent sur les troupes, les déciment, et se replient. Ils connaissent leur montagne, sente par sente, et les Offriens ne la connaissent pas.

De part et d'autre, on ne fait pas de quartier. Les blessés intransportables sont achevés, le fil d'une lame leur tranche la gorge. Qui est pris vivant le regrette. Kalar veut des renseignements, et Rezzori aussi.

L'étau se resserre un peu plus chaque jour. Sans répit, les troupes vertes montent à l'assaut des sommets. On tue cinquante hommes, et il en vient cent. Mais les montagnards abattus sont bien rarement remplacés.

Rezzori n'a plus le temps de sourire, plus le temps de parler à ses femmes, plus le temps de jouer avec Hessia. Il caresse la joue de la fillette, et la renvoie. Il étudie, calcule, dresse ses plans, envoie des messages et en reçoit. Il dort à peine, mange sans appétit, et oublie de faire l'amour. Combien de temps, encore ?

Deux mois ? Quatre ? Pas beaucoup plus. Il regarde ses femmes et ses filles avec une expression bien sombre. Le moment venu, il les tuera, avant de se faire tuer lui-même. Kalar ne prendra aucun des siens. Jamais !

Variz a des visions de mort, et il les transmet, mais Rezzori n'a pas besoin de Sirit pour savoir que la révolte est perdue. Pas assez d'hommes, pas assez d'armes, trop peu de renseignements. Les soldats verts capturés ne savent généralement rien. Les montagnards n'ont plus que leur courage, mais ça ne suffit pas toujours.

Gellert se bat avec rage. Lui non plus n'a plus de temps pour le repos. Plus le temps de se laver, ou de se raser, plus le temps de dormir, ou à peine. Il mange en selle, quand il le peut. Il se bat, il décroche et se replie. Il se bat, il recule. Il s'efforce, dans la mesure du possible, de demeurer en vie. Lorsque tout se terminera vraiment, il tentera de fuir. Pour tenir sa promesse, et rien de plus. Kalar doit payer !

Lisa Leyra n'a plus d'amants. Les Kémans luttent dans la montagne, Mauran est mort, et Gellert n'est jamais là. Lorsqu'il rentre, en de rares occasions, il dévore et s'écroule, épuisé. Avant l'aube, il est reparti. Lisa Leyra s'est vue parfaitement morte, le cou tranché, dans l'une des visions du Sirit, mais, comme ces images sont encore brouillées, elle s'est vue aussi sur la place des Exécutions, et elle préfère de beaucoup la première solution.

Lam-Méro se bat avec tout autant de fureur que Galt. Il n'espère rien d'autre que de pouvoir revenir une dernière fois au refuge, pour tuer lui-même Maurijara avant de mourir.

Aki a oublié qu'il n'aime pas Gellert. Il n'y a plus de temps non plus pour de petites querelles stupides. Et Galt ne voit même pas Aki, sauf comme un compagnon de lutte, à l'occasion.

Hessia a peur. Elle comprend bien trop de choses. Parfois, elle pleure un peu, toute seule, mais lorsque quelqu'un peut la voir, elle garde les yeux secs.

Jaléna et Rezia attendent la mort avec fatalisme, en priant Ayel. Maurijara l'attend aussi. Elle craint pour le Chaurien, et lorsque les hommes rentrent au refuge, elle tremble jusqu'à ce qu'elle puisse voir une chevelure jaune nouée en chignon.

Le printemps s'écoule, bientôt l'été sera là. Une dizaine de fois, Mauran s'éveilla.

Tout était vague. brouillé. Les choses dansaient devant ses yeux. se dédoublaient. se fondaient. Parfois. il avait

vaguement conscience d'être attaché sur un lit étroit, parfois, des mains de fer le manipulaient. On le transportait, on le couchait sur une table luisante, et d'énormes lumières l'éblouissaient. Des pinces de métal passaient et repassaient. Chaque fois, il se débattait, et chaque fois, une pointe fine s'enfonçait dans sa chair. Il replongeait dans l'inconscience.

Il ouvrit les yeux dans le noir, s'agita, et la lumière naquit, tremblotante, dans un tube, puis se stabilisa.

De nouveau, tout semblait flou. Un plafond métallique s'enflait et se désenflait, creusé de vagues. Mauran se sentait éccœuré, comme s'il avait été bercé par une houle très lente. Il referma les paupières. Peu à peu, le balancement cessait.

Il rouvrit les yeux. Plafond étincelant, tube enfermant la lumière. Il tenta de se redresser, et se découvrit ligoté de bandes à texture épaisse. Il était couché sur un lit étroit, accolé à la muraille brillante. Il était nu, les bras allongés le long du corps, et des bandes de tissu doux et souple l'immobilisaient. Ceinture autour de la taille, ceintures maintenant les biceps et les poignets, ceintures bloquant les cuisses et les chevilles.

Il redressa un peu la tête, vit ses jambes, et cria d'affolement.

Les cicatrices laissées par les kémiros avaient complètement disparu.

Il se tordit pour regarder son torse. Plus une balafre, et plus un poil. La peau était lisse, un peu plus pâle que de coutume, mais pas plus anormalement décolorée qu'une peau dont le bronzage a disparu. Il se laissa aller en arrière en gémissant.

*De pareilles choses ne peuvent pas arriver. Est-ce que je suis mort, et dans une autre vie ? Mais je n'aurais pas gardé mes souvenirs. Ce corps, c'est bien le mien, mais aussi net qu'au temps de mon enfance. Je deviens fou !*

Mauran aurait donné son bras droit pour voir son visage dans un miroir. Il n'en avait pas à portée. La pièce était petite, toute de métal argenté, sans porte ni fenêtre.

Il commença à se débattre sauvagement, luttant contre ses liens. Ils suivaient ses mouvements, sans lui permettre de se faire mal, et le maintenaient très efficacement. Il voyait luire leurs fermetures, sans pouvoir les atteindre, et il jura avec vigueur.

Il vit s'ouvrir une fente mince dans la muraille à sa droite. Elle s'élargit sans bruit, et une femme entra. Derrière elle, le mur se referma, silencieusement.

Mauran regardait la femme avec incrédulité. Il en avait rarement vu de plus belle. Jeune, pas plus de vingt ans. Une Marquée, sans doute, mais inclassable. Elle avait une peau brune à tonalité chaude, plus foncée et moins rouge que celle de Rauri. Des yeux larges aux prunelles d'or moucheté, des cheveux noirs lissés, noués en chignon sur la nuque. Visage ciselé, lèvres douces et pleines, nez droit aux narines un peu larges. Elle portait le plus étrange vêtement imaginable, blanc, très brillant, moulant le corps du cou au pubis, mais laissant libres les jambes et les bras. Ses pieds étaient nus.

Elle sourit, découvrant des dents parfaites, et dit :

— Ne t'énerve pas ainsi, Mauran, tu n'es pas en danger.

— Qui es-tu ? Comment me connais-tu ?

— Tu peux m'appeler Andra, s'il te faut un nom.

— Je me moque bien de ton nom ! Qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fou ?

— Ne t'énerve pas. Tout va bien. Tu n'as pas besoin d'avoir peur. (Les yeux de Mauran s'allumèrent de rage, et la femme sourit.) Allons bon ! Voilà que j'avais totalement oublié tout ce code. C'est un mot qu'il ne faut pas prononcer, bien sûr. Mais c'est stupide, tu sais, parce que la peur, ça existe tout de même.

— Détache-moi, et je te montrerai si j'ai peur ou non !

— Ne t'énerve pas. Je m'excuse. Je ne voulais pas t'insulter. Tiens, fume un moment, ça te calmera.

Elle tira d'une poche carrée sur sa poitrine un petit tube blanc, et le secoua vivement deux fois. L'extrémité s'embrasa, et un mince filet de fumée s'en éleva. Elle glissa le tube entre les lèvres de Mauran.

— C'est juste comme une tige de clémentine, dit-elle, essaie !

Mauran aspira prudemment. Cette chose qui s'était allumée toute seule lui inspirait la plus grande méfiance. L'analogie avec une tige de clémentine était des plus lointaines. Plus doux, plus parfumé, mais ça se fumait tout de même, et il emplît ses poumons.

— Maintenant, dit Andra, si tu me promets d'être bien sage, ou plutôt si tu me donnes ta parole d'être sage, je vais te détacher.

— Qu'est-ce que tu appelles être sage ?

— Ne pas te mettre en rage, comme tu as l'habitude de le faire pour un oui ou un non. Je te jure qu'il n'y a aucune raison.

— Je ne vais pas te tuer, si c'est ce que tu crains.

Andra rit.

— Tu ne pourrais pas, Mauran. Non, je te demande seulement d'être calme. Je t'expliquerai tout.

— Je peux te donner ma parole de ne pas me battre, mais seulement tant qu'il n'y aura pas de danger.

— Il n'y en aura pas.

Elle défit la fermeture des bandes, et Mauran s'assit.

— Comment te sens-tu ?

— Bien.

— Pas fatigué ?

— Non.

— As-tu faim ?

— Je mangerais bien quelque chose.

Andra prononça à voix haute quelques phrases parfaitement incompréhensibles. Elle vint s'asseoir au pied du lit, et croisa ses longues jambes brunes.

— Il faut attendre un peu. Le repas sera bientôt là.

Mauran passa distraitement sa main sur sa joue, et reçut un nouveau choc. La mince ligne si familière qui descendait de sa tempe à sa mâchoire avait disparu elle aussi.

— Un miroir, dit-il, je veux un miroir.

— Mais pour quoi faire ?

— Voir ma tête, dit Mauran avec rage. J'ai l'impression de ne plus être dans ma peau !

— Voilà que tu t'énerves de nouveau, et tu m'as promis d'être calme.

— Je n'ai rien promis d'autre que de ne pas me battre, et encore, avec restriction. Quant à m'énerver, on le serait à moins !

— Qu'est-ce qui t'inquiète ?

— Mes cicatrices, elles ont disparu. Je n'en ai plus une seule.

— Naturellement, nous te les avons enlevées.

— Mais ce n'est pas possible ! Ça ne peut pas exister ! C'est de la magie !

— Une très ancienne magie, Mauran, qui avait nom science autrefois, avant ce que tu appelles le Jour des Flammes.

Une cavité sombre s'ouvrit dans la muraille, à la tête du lit, et une odeur de viande chaude en sortit.

— Prends le plateau, Mauran, dit Andra. Et mange tranquillement. Nous parlerons après.

Il tira à lui un plateau de métal poli, divisé en compartiments, et garni d'aliments, d'un pot, d'un verre excessivement fin qui semblait avoir été soufflé dans une bulle de savon. Il n'en était plus à s'inquiéter de l'aspect des choses. Il découvrit également une cuiller, un couteau, et un petit instrument à pointes qu'il négligea.

Il mangea la viande avec ses doigts, nettoya avec la cuiller un creux plein de ce qui se révéla être de la purée de pommes de terre, et goûta une sorte de confiture crémeuse un peu bizarre, mais mangeable. Par contre, il eut une surprise quand il voulut boire. Le pot contenait du lait.

— Est-ce que tu me prends pour un nourrisson ?

— Bois ton lait, ça te fera du bien, et tu n'en mourras pas, pour une fois. Nous te trouverons autre chose ensuite.

Il but parce qu'il avait soif, mais s'arrêta après quelques gorgées.

Andra prononça de nouveau une phrase à voix haute, et, un instant plus tard, un verre large et trapu se matérialisait dans la cavité, accompagné d'un autre pot. Un liquide brun dansait dans le verre, et un morceau de glace y flottait.

— Si tu as encore soif, dit Andra, il vaut mieux y mettre de l'eau. Il y en a dans ce pot.

Mauran allongea le liquide brun, y trempa ses lèvres, trouva la chose assez plaisante, encore que fade, et vida le verre.

— Est-ce que tu as encore envie de quelque chose ? demanda Andra.

— Oui.

— Quoi ?

— Te faire l'amour.

Andra rit. Elle avait un rire chaud et profond, et sa gaieté était sans trace de moquerie.

— Cela peut s'arranger, mais tu n'es pas curieux de savoir d'abord ce qui t'est arrivé ?

— Après, dit Mauran.

Il s'allongea sur le lit d'une détente pour saisir Andra par la taille, et la faire basculer. Il voulut défaire le vêtement blanc, mais ne put y parvenir.

Andra riait.

— Je suis bien défendue, tu vois, mais je vais l'enlever.

Elle tira sur l'encolure, ouvrant le vêtement et dégagea ses bras et ses jambes. Elle avait un corps très beau, plein, de larges seins à pointes brunes, et le pubis épilé. Mauran l'attira avec impatience.

Là aussi, il eut une surprise. Il avait rencontré bon nombre de femmes très expertes, mais cette Andra les battait toutes. Elle le rendit à demi fou, simplement en le caressant. Ses paumes chaudes, ses lèvres et sa langue avaient un pouvoir extraordinaire. Lorsqu'il entra en elle, il découvrit beaucoup plus de choses qu'il l'aurait cru possible. Au dernier stade, il explosa en particules embrasées.

Le jeu fini, il n'avait plus la force de bouger un doigt.

Rauri aurait pu lui parler d'une expérience analogue, encore que bien plus longue et beaucoup plus intense.

Andra souriait énigmatiquement. Elle lui caressa la joue.

— Tu as eu de la chance, vois-tu, tu es tombé juste sur le repos du guerrier.

Mauran ne comprenait pas.

— C'était un lieu de repos, ici, il y a bien longtemps. Un endroit pour soigner et remettre en état les soldats. Lorsqu'il n'y a personne, nous dormons, mais s'il vient quelqu'un, toute l'installation se remet en marche. Elle s'est remise en route parce que tu es arrivé, mais, cette fois, nous avons vraiment dormi très très longtemps. Nous avons un peu exploré tes souvenirs, pour comprendre ce qui se passait. C'était très étrange. Nous nous étions endormis dans un monde, et voilà qu'il avait changé, complètement. Je te connais, Mauran, je sais tout de toi, depuis tes premiers souvenirs conscients jusqu'à ce jour. J'ai appris ta langue, pour pouvoir te parler.

— Mais, qu'est-ce que c'était, le Jour des Flammes ?

— Nous n'en savons pas plus que toi là-dessus. Il n'y a rien dans ta mémoire, sauf des légendes, qui n'ont guère de valeur. Nous ne pouvons que supposer. Je pense qu'il y a eu une gigantesque catastrophe. Notre installation est si profondément enfouie en terre quelle a sans doute été protégée, et il est fort possible que cette région où nous sommes ait été peu touchée.

— Qu'est-ce qu'il y avait, avant ?

— Un autre monde, je te l'ai dit. Un monde que tu ne comprendrais pas, et que je mettrais des années à t'expliquer. Un monde où les choses que tu appelles magie et que j'appelle science étaient fort courantes, ce qui nous a permis de faire disparaître tes cicatrices. Nous t'avons aussi un peu soigné. Tu resteras jeune plus longtemps que tes contemporains, et tu vivras plus vieux.

— Bien difficile à avaler, tout ça... Mais tu dis toujours « nous », qu'est-ce que c'est, « nous » ? Où sont les autres ?

— Tu ne verras jamais que moi, Mauran. Les autres, ce sont des machines, et, bien sûr, la Mémoire, qui dirige tout, mais elle aussi est une machine, et elle ne te parlera que par ma bouche.

— Je ne comprends pas la moitié de ce que tu me racontes. Une mémoire qui est une machine ! C'est insensé !

— Pour nous aussi, ton monde est insensé, Mauran.

— As-tu encore de ces tubes à fumer ? Et je prendrais bien encore un peu de cette boisson marron, mais sans eau.

Andra récupéra son vêtement pour lui donner un tube blanc. Mauran le secoua sèchement deux fois, et aspira.

— Tu apprends vite, dit-elle. (Elle prononça une autre de ses phrases énigmatiques à l'intention des murs, puis dit :) Dès demain, tu pourras demander ce que tu veux toi-même, dans ta propre langue. La Mémoire arrange cela. Il suffit de prononcer la phrase à voix haute, comme je le fais.

Le casier livrait un verre à demi plein, où dansaient deux morceaux de glace parfaitement réguliers.

Mauran pécha l'un de ces morceaux, et le fit tourner curieusement entre ses doigts.

— Comment, pour la Vie, a-t-on pu couper cela de cette façon ? Et c'est aussi transparent que de l'eau claire.

— Un autre de nos tours de magie. Nous les fabriquons.

Il haussa les épaules. Il avait décidé de ne plus s'étonner de rien. Toute l'histoire était parfaitement invraisemblable. Autant valait l'accepter sans se casser la tête. Il avait échappé aux Soldats d'Offren, c'était bien suffisant. Pour le reste...

Il but quelques gorgées. Plus plaisant que la première fois. Moins fade. Un alcool. Bien moins raide que le fégaira. Plus moelleux, aussi, mais moins parfumé. Ces bouts de glace rendaient la chose agréablement fraîche. Le verre s'embuait. Cet ancien monde et sa magie dite science devaient avoir leur charme. Le mot « science » évoquant pour lui les Scienceux, Suivants du Dieu Beltem de Prove, il demanda si cette science était aussi une religion.

— Non, dit Andra, qui souriait. Ce n'était pas une religion, du moins pas au sens où tu l'entends, mais certains lui rendaient un culte tout de même.

Encore des explications impossibles ! Il termina le verre. Cela chauffait très agréablement. Il tendit les mains pour prendre Andra par les épaules, mais elle se recula.

— Ça suffit pour aujourd'hui, Mauran. Tu es encore convalescent. Il te faut du repos.

Il se moquait bien du repos. Il la voulait, et il l'empoigna brutalement. Ils luttèrent un instant, puis les doigts bruns et chauds lui firent quelque chose, et il ne s'agissait plus du tout d'une caresse. Mauran aspira de l'air entre ses dents. Il avait les bras complètement paralysés, et incroyablement douloureux.

— N'insiste pas !

C'était horriblement humiliant d'être vaincu par une femme. Il n'avait plus du tout envie de lui faire l'amour, il ne voulait que lui rendre la monnaie de sa pièce, mais ses bras ne lui obéissaient plus. Les yeux pâles flambèrent de rage.

— Tu as promis de ne pas te battre, sauf en cas de danger. Est-ce que tu estimes que tu es en danger ?

Mauran avait envie de la tuer. La vie revenait dans ses doigts et la douleur se calmait. Toutefois, cette garce avait parfaitement raison. Il avait donné sa parole. Il eut beaucoup de mal à se maîtriser.

Andra remettait son vêtement. Elle dit avec gentillesse :

— Il ne faut pas être blessé, Mauran, ce n'est pas moi qui t'ai vaincu, c'est seulement un autre tour de magie. Tu vas dormir sagement. Je reviendrai demain. Avale ceci.

Elle lui tendait une manière de pois blanc. Il hésita un instant, puis avala. Andra ouvrit le mur, et sortit. La muraille se referma et la lumière s'éteignit. Mauran pensait ne jamais trouver le sommeil, il était encore habité d'une bonne dose de colère, mais il s'endormit très soudainement.

Gellert se fit blesser à l'épaule droite, et il demeura quelque temps au refuge.

Maurijara le soigna, Hessia vint bavarder avec lui, de même que Variz. Galt ne tenait pas à voir par l'intermédiaire du Sirit des visions d'avenir. Il savait parfaitement ce qui l'attendait, au bout du compte. D'ici quelque temps, la guerre se terminerait pour de bon. En bonne justice, il aurait peut-être dû tenter de fuir dès à présent. Il avait une promesse à tenir. Mais abandonner les autres... Il était tiraillé entre deux directions contraires.

La blessure commença à se refermer, et il ne tint plus en place. Il voulut repartir de suite. Il ne pouvait pas encore utiliser son bras droit, mais il avait l'habitude de se battre aussi du gauche, et pensait que cette entaille se cicatriserait aussi bien sur les chemins qu'ailleurs.

Rezzori parla très sec, et lui ordonna de demeurer sur place.

— J'ai grand besoin de tous mes hommes, Galt. Tu ne m'aideras aucunement en allant te faire tuer stupidement. Reste ici !

Gellert s'inclina, mais l'inaction faisait plus que lui peser, il enrageait.

Lisa Leyra l'aida à calmer un peu cette fureur.

\* \* \*

Mauran s'exaspérait.

Dès le lendemain de son réveil, il avait commencé à réclamer la sortie avec insistance, mais Andra répondait « non ». Elle était douce, charmante, accédait à toutes ses demandes, et demeurait inflexible sur ce point. Il partirait lorsqu'elle le jugerait totalement remis, et pas avant. Mauran, qui se sentait en forme absolue, hurlait de rage.

— Tu ne comprends pas, Mauran, nous avons beaucoup travaillé sur toi, et tu as encore besoin de soins. Patiente un petit peu.

Elle le bourrait de pois multicolores, le lardait d'aiguilles, et l'emmenait en présence de machines invraisemblables pour ce qu'elle appelait « des examens ».

Il voyageait dans des chariots roulants, apprenait à se laver dans une pièce qui crachait de l'eau par les murs et le plafond, descendait dans des cages qui lui vidaient l'estomac, et montait des escaliers qui avançaient seuls.

Il se découvrit dans un miroir, et eut quelque peine à se reconnaître. Visage rajeuni, crâne nu, cicatrices évanouies, et système pileux disparu. Andra, questionnée, dit que cela repousserait normalement. Malgré tout, il avait du mal à admettre pour sien ce nouveau corps.

Il se baigna dans une piscine bien plus incroyable que celle du Suellan, bronza dans un endroit qui donnait l'illusion du plein air, mangea d'étranges nourritures, et but des boissons surprenantes.

Il avait décidé une fois pour toutes de ne plus s'étonner de rien, et se demandait tout de même parfois s'il ne rêvait pas, ou n'était pas passé dans une autre vie des plus bizarres.

Mais par-dessus tout, il voulait s'en aller.

Au lendemain de sa reprise de conscience, à l'aube, alors qu'il se retournait dans le noir en regrettant les lumènes, puis découvrait que cette Dirzza de lumière s'allumait seule quand on avait bougé suffisamment, il avait commencé à s'inquiéter.

Gellert, le croyant mort, et cherchant son cadavre, avait dû se fabriquer des mondes d'idées en ne le trouvant pas. Mauran le voyait parfaitement se rendant à Zagoura et se fourrant dans les ennuis, pour la très bonne raison qu'il aurait fait exactement la même chose à sa place.

Indiscutable. Gellert avait dû faire l'idiot. Jusqu'à quel point ?

Mauran ne voyait pas Andra sans commencer à argumenter. Mais la fille brune louvoyait, souriait, l'incitait à



faire l'amour, ou lui offrait une nouvelle distraction.

Mauran faisait l'amour, regardait des images aberrantes défiler sur un mur, et ne changeait pas d'idée.

Il tenta de s'enfuir. Il maîtrisait à peu près le système qui ouvrait les murs. Il se perdit dans les couloirs interminables, puis Andra arriva.

Mauran refusa tout nouvel atterroissement.

— J'ai promis de ne pas me battre tant qu'il n'y aurait pas de danger. À présent, il y en a. Je m'estime dégagé.

— Mais tu n'es pas en danger, Mauran, voyons !

— Pas moi, mais... Je dois sortir, et tu vas me montrer la sortie, ou je te tuerai.

Il empoigna Andra par le cou.

Il eut les bras paralysés, attendit que ses doigts consentent à lui obéir, et repartit à l'attaque. Une fois, deux fois, trois fois, dix fois...

Il tentait d'immobiliser les minces poignets bruns, mais elle se dégageait avec aisance, et c'était elle qui le contraignait à l'inaction. Il réalisait qu'elle était plus forte que lui, qu'il ne parviendrait pas à la vaincre, et c'était proprement intolérable. Il ne pouvait pas renoncer. Il recommençait.

Des pinces sortirent de la muraille, et le saisirent. Une aiguille le piqua. Il s'endormit.

Il s'éveilla, ligoté par les bandes, et recommença immédiatement à se débattre. Il luttait, cherchant à desserrer les liens, se tordant, s'arquant, et jurant entre ses dents. Il avait un vocabulaire de jurons impressionnant, et il les utilisa à peu près tous. Il se reposait un moment, épuisé, en sueur, et se remettait à tirer sur les bandes.

Andra entra. Elle le regardait avec un étonnement vaguement admiratif.

— C'est vraiment un autre monde ! Un tel entêtement, c'est inimaginable. Tu vas continuer à lutter jusqu'à ce que tu aies obtenu satisfaction, n'est-ce pas, Mauran ?

Il ne répondit même pas. C'était tellement évident. Que pouvait-il faire d'autre ?

Andra l'observait.

— Tu as gagné. Je vais te laisser partir. Mais je voudrais que tu me promettes de revenir, d'ici quelque temps, pour que nous puissions contrôler si tout va bien. Et tu devras absolument te ménager. Sinon, tu auras des ennuis, et graves.

— Je veux bien te le promettre. Si je peux, je reviendrai.

— J'ai ta parole ?

— Oui.

— Tu as contraint la Mémoire à modifier son programme. Cela ne s'est jamais vu ! Elle pense qu'il sera moins dangereux de te permettre de partir que de te garder contre ton gré. Tu te fais beaucoup de mal, à te débattre comme ça, même si tu ne le sais pas. Nous pourrions te maintenir dans l'inconscience, mais ce ne serait pas bon non plus. (Andra ouvrait les attaches métalliques. Elle dit, un peu rêveuse :) Tu sais, Mauran, j'ai dû bien souvent calmer des soldats de mauvaise humeur. On arrive toujours à détourner leurs pensées sur autre chose, et, au pis, une ou deux prises les amènent à composition, mais tu es reparti dix fois à l'attaque. C'est invraisemblable ! Tu savais que tu ne pouvais pas gagner, non ?

— Il fallait bien que j'essaie.

— Evidemment, dit Andra, évidemment. Il fallait que tu essaies.

\* \* \*

Gellert s'éveilla à l'aube. La maison dormait encore.

Il descendit à la cuisine, mangea un bout de galette avec un reste de viande, et se fit un pot de thé noir.

Il bâilla, s'étira et sortit.

Le jour s'était levé, mais il éclairait bien peu. Tout était brumes, vapeurs, écharpes grises. Galt ne distinguait rien du paysage. En quelques instants, le brouillard emperla ses cheveux. Il collait à la peau, gluant et froid.

*Ce bras est guéri, ou à peu près. Que faire, à présent ? Partir ? Rester ? Je n'arrive pas à me décider. Je suis comme un cheval affamé et assoiffé placé entre du foin et de l'eau. Cette guerre est perdue, je le sais. Mais si je m'en vais tout de suite, Rezzori aura de bonnes raisons pour me traiter de lâche. Kalar ? Est-ce que je pourrai l'avoir à moi tout seul ? Douteux. Mais j'ai promis, il faut que j'essaie. Vie ! Les choses deviennent trop compliquées. Je ne m'en sors pas.*

Gellert réfléchissait, très absorbé. Il s'était assis sur un billot. Ses cheveux se trempaient, et sa robe accrochait des gouttelettes brillantes, mais il ne sentait pas le froid humide. Le brouillard tamisait le jour, et s'étirait, flottant en voiles diffus.

Un bruit de pas tira Galt de sa songerie. Une silhouette naissait de la brume.

Il vit d'abord un vêtement invraisemblable, d'un blanc très brillant, et taillé d'une seule pièce. Les manches s'arrêtaient aux coudes, et les jambes s'enfonçaient dans de courtes bottes. Seuls le ceinturon et les armes avaient un aspect familier. Puis il vit le visage, et il dit d'une voix faible :

— Mauran.

C'était lui, et ce n'était pas lui. Mauran plus jeune, sans cheveux, et sans la cicatrice qui lui barrait la joue.

Gellert était totalement incapable de remuer un doigt. Il comprenait très bien. Mauran n'avait pu passer dans sa vie suivante, et il revenait le hanter. Galt sentait tout le poids de sa culpabilité. Il avait dit la prière de Vie, mais il n'avait pas réussi à le retrouver, et Mauran lui en voulait.

Il gémit :

— J'ai fait ce que j'ai pu, frère, je te jure que j'ai fait ce que j'ai pu.

Le fantôme souriait, très amusé.

— Je ne suis pas mort, imbécile ! (Galt demeurait totalement incrédule.) Mais touche-moi, si tu ne me crois pas ! (Une main hésitante se tendit, se referma sur un poignet bien matériel, et tâta timidement, puis les doigts serrèrent.) Ne me casse pas le bras, tu veux !

— Ce n'est pas possible... Ce n'est pas toi... Ta cicatrice...

— C'est parfaitement moi, et je t'expliquerai tout.

Gellert revenait un peu de sa surprise, et il hésitait entre une joie naissante et de la colère. Il cria rageusement :

— Mais où étais-tu, tout ce temps, où étais-tu ? Tu n'as pas pensé que je pouvais peut-être m'inquiéter un peu, non ?

— Et pourquoi te serais-tu inquiété de moi ?

— En effet, pourquoi, je me le demande, dit Gellert, très amer.

Mauran réalisait que, pour le moment, un ton de plaisanterie n'était pas de mise. Gellert semblait être devenu totalement imperméable à l'humour.

— Voyons, idiot ! Tu dois bien penser que si je ne suis pas revenu plus tôt, c'est que je ne le pouvais pas. J'ai eu un choc, en voyant la montagne. Je ne savais pas que j'étais resté si longtemps là-bas.

— Là-bas ?

— Un drôle d'endroit. Tu auras du mal à me croire.

Gellert commençait à accepter un peu l'idée de cette résurrection, et la colère dominait.

— Ne me fais plus des peurs comme ça, Mauran ! Ne me fais plus des peurs comme ça, ou je...

— Ou tu me tues, compléta Mauran. Ce serait vraiment une bonne idée, tu ne crois pas ? Calme-toi un peu, et je vais te raconter une histoire absolument invraisemblable, mais il faudra bien que tu l'acceptes, parce que je n'en ai pas d'autre, et qu'elle est vraie.

— Je ne suis pas encore sûr que c'est vraiment toi. Cette cicatrice, qui n'est plus sur ta joue... Mauran, où nous sommes-nous rencontrés, la première fois ?

— Aux ruines Estéhaulan. Tu étais venu me proposer un marché de cinq cents ferras.

— Et comment s'appelait la fille du *Renard rouget*.

— Marjale.

— Bon, je t'écoute.

Mauran parla très longtemps, et Gellert posa énormément de questions.

— Je suis bien forcé de te croire, mais...

— Je sais, c'est tout à fait insensé, mais, sur la Vie, Gellert, c'est la vérité !

— Oh, tu n'as pas besoin de jurer, je te crois. Cet endroit, on pourrait y envoyer les blessés, non ?

— Andra ne veut pas. Elle dit que son monde et le nôtre sont incompatibles, et que tout doit rester secret. Ils vont fermer le passage dans cette falaise.

— Mais tu as promis d'y retourner...

— Il y a une autre entrée, et je la connais. Mais j'ai donné ma parole de ne la montrer à personne.

Le brouillard se dorait, et une luminosité blonde allumait les vapeurs blanches. Des bruits vinrent de la maison.

— Viens, Mauran, rentrons. Je suis curieux de voir la tête que Rezzori va faire.

— Pas plus stupéfaite que la tienne, je suppose.

— J'aurais bien voulu te voir à ma place !

— Oh, j'aurais commencé par avoir les jambes molles, exactement comme toi, puis je t'aurais frappé, pour t'apprendre à me coller des frousses pareilles !

— J'en ai eu très envie, sale bourrique !

Rezzori m'en enret une tete tres stuperaite. Le reste de la maisonnee aussi.

Lisa Leyra hurla, puis pleura un peu dans le cou de Mauran. Riara laissa choir la cruche qu'elle portait, et s'enfuit en courant. Lam-Méro fit des signes conjurateurs, avant d'admettre la réalité. Toute la matinée, le refuge bourdonna de paroles. Une courte fourrure noire recouvrait le crâne de Mauran.

Andra lui avait donné toute une série de pois à avaler régulièrement. Il le fit pendant deux jours, et oublia ensuite. Elle lui avait également dit de ménager ses forces, et d'éviter la fatigue, mais il était bien question de cela.

Il se battait dans la montagne, et durement.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour réaliser à quel stade en arrivait cette guerre. Il en parla à Gellert.

— C'est à peu près fini, non ?

— Deux mois, peut-être quatre, avec de la chance.

— Bon, de ce côté-là, c'est cuit. Il faudra trouver autre chose pour avoir Kalar.

— Ça m'ennuierait de laisser tomber Rezzori.

— Eh bien, mais nous n'allons pas le laisser tomber. Nous filerons au dernier stade, c'est tout.

— Si nous pouvons. Je ne suis pas aussi optimiste que toi là-dessus.

— Évidemment, il s'agit de ne pas se laisser coincer dans un piège trop bien fermé. Bah ! Nous verrons bien. Attendons l'été.

Batailles, luttes, agressions, replis. Encore, encore, et encore. Les soldats d'Offren naissent des pierres, de l'herbe bleue, des luéguas, des buissons d'augimes. Plus on en tue, plus il en vient. On mange en selle, on dort en selle, et les mains sont devenues calleuses à force de serrer la poignée des armes, ou de tendre les arcs. Les charros sont à la fête. Ils engraisser.

Les Kémans étaient fatigués, les hommes étaient fatigués, Gellert était fatigué, mais Mauran se sentait absolument épuisé, et de plus en plus. Au soir d'une journée particulièrement dure, il s'évanouit, et vida les étrières.

C'était si totalement invraisemblable que Gellert n'en crut pas ses yeux. Il resta un instant bouche bée avant de ramasser son camarade. Mauran avait le visage aussi blême que si on l'avait vidé de son sang, et il demeura très longtemps inconscient.

Il traita la chose avec négligence, et répondit à Gellert qui s'inquiétait :

— Je suis un peu crevé, rien de plus.

— Oui bien ! Tu ne t'es jamais évanoui sur la piste, ni à la mine, et j'imagine que tu devais être pas mal crevé aussi. Mauran, il y a quelque chose qui ne va pas !

— Ça passera.

Deux jours plus tard, il s'évanouissait de nouveau, et en pleine bataille.

Gellert dut se donner énormément de mal pour le récupérer, le remettre en selle, et l'y attacher avant d'entraîner le cheval pour fuir. Il y parvint, avec l'aide de Lam-Méro, mais il récolta deux très belles entailles. Une à l'épaule, qui rouvrit presque exactement la précédente blessure, et une au mamelon gauche.

Il ramena Mauran toujours inconscient au refuge. Maurijara pansa les entailles, et, dans la soirée, Querre rouvrit les yeux. Gellert attendait ce réveil de pied ferme.

— À nous deux, maintenant ! Pourquoi cette Andra ne voulait-elle pas te laisser partir ?

— Je ne sais pas.

— Ne me raconte pas d'histoires, s'il te plaît ! Tu le sais très bien. Pourquoi ?

— Oh, bon ! Elle a dit que je risquais des ennuis.

— Eh bien, les ennuis sont là. Tu vas y retourner, et tout de suite !

— Tu crois vraiment que c'est le moment de laisser choir Rezzori ?

— Rezzori comprendra, il n'est pas idiot.

— Ça peut attendre encore un peu, j'irai plus tard.

— Mauran, je suis fatigué de dire pour toi la prière de Vie. La prochaine fois, en ce qui me concerne, tu pourras errer sans fin entre tes deux existences !

— Je reviendrai te hanter.

— Dirzz de bourrique ! Mauran, je t'en prie, sois raisonnable, pour une fois dans ta vie.

— Tu es vraiment tendre et attentionné comme une mère poule, Gellert.

Les lèvres de Mauran frémissaient de gaieté contenue.

— J'ai vraiment du mal à m'empêcher de te frapper, oui ! Mais ça suffit. Tu iras, de gré ou de force.

— Tu ne sais pas où est l'entrée. Tu n'as pas envie de me torturer un peu pour que je te le dise ?

Les mains de Galt tremblaient d'exaspération

LES MAINS DE GALT DEMORLAIENT A EXASPERATION.

— J'ai envie de te tuer, oui, de te réduire en bouillie, de te...

Il ferma les poings et les yeux.

— Oh, ça va, ne t'énerve pas comme ça ! Tu es plus chatouilleux qu'une fille neuve qui a peur de l'amour. J'irai.

Mauran se refusait à l'avouer, mais il était lui aussi passablement inquiet. Il n'avait pas l'habitude de perdre conscience sans une bonne raison. Il se sentait diminué, et n'appréciait guère cette impression.

— Je t'accompagnerai, dit Gellert. Si tu t'amuses à tourner de l'œil dans la montagne... Les Offriens s'y promènent beaucoup, en ce moment.

Ils quittèrent le refuge le lendemain, tôt dans la matinée. Mauran avait découvert que Gellert n'était guère en bonne forme, lui non plus, et il regrettait un peu ses plaisanteries. Il imaginait très bien comment son compagnon avait récolté ses blessures.

Galt avait les traits tirés, et une tendance à grimacer de temps à autre.

— Tu serais mieux dans ton lit, Gellert, dit Mauran. Enfin, ils te soigneront là-bas, je suppose, et mieux que Maurijara n'aurait pu le faire.

— Je ne vais pas si mal que ça.

— Oui bien ! Mais, écoute, je serai forcé de te bander les yeux pour entrer. J'ai donné ma parole.

— Si tu veux. Ça n'a guère d'importance.

Ils descendaient un escalier qui se mouvait seul, et s'enfonçait dans les entrailles de la terre lorsque Mauran s'évanouit pour la troisième fois. Gellert, qui venait à l'instant de retirer le bandeau de ses yeux, le rattrapa au vol.

Les marches avançaient en ronflant un peu, et de petites lumières scintillaient le long de la rampe.

Galt n'aimait pas cet escalier magique. Bien que prévenu, il n'avait pas tellement confiance. Il aurait préféré être ailleurs, et son cœur battait un tout petit peu trop rapidement. Le poids de Mauran tirait méchamment sur ses blessures.

Mauran se réveilla dans une pièce absolument identique à celle de son premier séjour, et, de nouveau, il était solidement attaché sur le lit, ce qui l'exaspéra.

*Vie ! Ils craignent que je tombe de ce lit, ma parole ! C'est agaçant au possible, de se retrouver à tous les coups emmaillotté comme un nourrisson.*

Mais il avait appris les habitudes de l'endroit, et savait parfaitement que quelque chose, derrière les murs, écoutait en permanence, encore que ce fût totalement incompréhensible. Il appela :

— Andra ! Andra ! (Il n'eut guère longtemps à attendre. Le mur coulissa pour laisser entrer la fille brune, et se referma.) Enlève-moi ces trucs, tu veux ?

— Je ne sais pas si je dois le faire. Tu es si peu raisonnable, Mauran ! Je suis sûre que tu n'as pas pris les remèdes que je t'avais donnés, et que tu n'as pas non plus évité de te fatiguer. Tu es arrivé ici en très mauvais état.

— J'ai oublié ces pois, en effet. Et quant à ne pas me fatiguer ! On se bat dans la montagne, en ce moment, figure-toi. Si tu crois qu'on peut éviter la fatigue en travaillant pour sauver sa peau !

Mauran riait. L'idée était des plus plaisantes. Ne pas se fatiguer ! Oui bien !

— En tout cas, tu pourras toujours piquer des crises de rage, tu ne sortiras pas d'ici de sitôt. La Mémoire reconnaît qu'elle a fait une erreur, et elle n'aime pas ça. Mais ça ne se reproduira plus, même si tu dois dormir en permanence !

— Oh, ça va ! Pour le moment, je suis disposé à rester un peu. Détache-moi. (Andra défit les liens, et Mauran s'assit et s'étira.) Gellert est reparti ?

— Ton ami dort, et il en a encore pour longtemps avant de s'éveiller. Nous avons travaillé sur lui durant des jours. Il avait des blessures assez mauvaises qu'il a fallu soigner en urgence, et, quant aux cicatrices, je crois bien qu'il en avait encore plus que toi, ce qui n'est pas peu dire. Son dos ! Quelque chose d'inimaginable ! Nous avons dû refaire toute la peau. Quel monde que le tien ! La manière dont vous négligez vos corps est proprement incroyable.

— Qu'est-ce que tu appelles négliger ? Gellert n'avait pas choisi de se faire écorcher au fouet, de même que je n'avais pas choisi de servir de repas aux kémiros.

— Bien sûr que si, en un sens, vous jouez avec vos vies pour le plaisir.

Cela débouchait sur une incompréhension totale de part et d'autre, et Mauran haussa les épaules. Il changea de sujet.

— Je mangerais bien un morceau, et j'ai envie d'aller me baigner.

Il dévora un repas copieux avec appétit, puis ils sortirent ensemble. Ils descendirent longtemps dans une de ces cages qui donnaient à Mauran l'impression que son estomac tendait à sortir de son corps, suivirent un long couloir de métal étincelant, et entrèrent dans une très vaste pièce carrelée.

La piscine était immense. Un long bassin rempli d'une eau verte et fraîche qui offrait l'illusion de l'eau de mer.

Mauran joua avec le plongeur. C'était très plaisant. Il avait appris à plonger, comme tous les gamins coldiens, des falaises de l'île, mais ceci avait son charme. La planche souple renvoyait le corps, et permettait pas mal de fantaisies.

Il nagea, puis Andra dit que ça suffisait, et ils passèrent un mur pour entrer dans cet endroit que Mauran trouvait le plus incroyable de tous. Une plage, sable blanc, soleil, goût de sel, et ressac sonore. Mauran savait que cet océan bleu-vert n'existait pas, on ne pouvait pas l'approcher, mais l'illusion était totale. Les vagues léchaient le sable, bordées d'écume.

Il s'allongea, ferma les yeux, et grogna de satisfaction. Brûlure du soleil, caresse du vent léger. Il pouvait se croire revenu dans l'île, et il en profita. Il s'engourdit un moment, sans vraiment dormir, se retourna sur le ventre, joua avec le sable en le faisant couler entre ses doigts, puis attira Andra à lui.

Ils firent l'amour, paresseusement, sans hâte excessive.

Apaisé, Mauran restait songeur. Cette fille... Qu'est-ce qu'elle avait dans le corps et dans les doigts ? Il découvrait chaque fois des sensations nouvelles, et n'arrivait pas à y croire.

\* \* \*

La guerre continue, dans les monts Belkas, chaque jour plus dure, plus acharnée, plus cruelle.

Aki le Joulien s'est fait prendre, et c'est lui qui entre dans la chambre de torture à Zagoura. Les Exécuteurs s'acharnent sur lui durant trois jours, avec des intervalles de répit destinés à lui permettre de récupérer, puis il commence à s'évanouir si souvent qu'il ne reste vraiment plus assez de temps pour les questions entre deux périodes d'inconscience.

L'interrogatoire a amené Aki aux portes de la mort. Un deuxième l'achèverait rapidement, c'est pourquoi il est classé comme irréductible, et on le soigne, consciencieusement, pour le remettre sur pied.

Le Joulien connaît une parodie de justice, et s'entend condamner à la place des Exécutions. Il passera par des tourments variés, suivant une progression lente destinée à le maintenir en vie le plus longtemps possible.

En écoutant la sentence, Aki a gardé le dos droit, et n'a pas frémi, mais lorsqu'il se retrouve seul dans sa geôle, allongé sur un bat-flanc de pierre, ses forces le quittent, peut-être parce qu'il n'en a plus besoin. La sueur gicle de toute la surface de sa peau, et il commence à trembler irrésistiblement. Il grelotte. Il a beau tenter de joindre ses mâchoires, elles continuent à s'entrechoquer, et il a honte de cette débâcle qu'il ne parvient pas à maîtriser.

Aki est arrivé au bout de son courage. Il ne peut plus. Il a supporté une dose de souffrance telle qu'il ne croyait pas lui-même la chose possible, mais il ne pourra pas recommencer une autre fois. Il a terriblement peur de craquer en public, avant la douleur.

Il est attaché à la muraille, mais la chaîne est assez longue, et elle lui permet de se déplacer. Il cherche, il fouille désespérément.

Il trouve dans la porte un clou qui semble remuer faiblement, et il dépense des trésors de patience pour arriver à le faire sortir. Il gratte d'abord, très longuement, en s'aidant d'un fragment de pierre, pour dégager la tête ronde, puis il travaille avec un maillon de sa chaîne. Lorsqu'il le tient enfin entre ses doigts, il rit.

Aki attend la nuit pour se déchiqueter les poignets.

Au jour, les gardes le trouveront mort, vidé de son sang, avec sur le visage une expression paisible.

\* \* \*

Gellert s'éveillait, se rendormait. Dans un brouillard déformant il devinait des pinces, des surfaces métalliques, des lumières éblouissantes. Des pointes fines le perçaient, et il replongeait dans le sommeil.

Il se ranima dans le noir, mais, lorsqu'il commença à s'agiter, la lumière brilla. Par les descriptions de Mauran, il connaissait cette pièce. Lui aussi trouva agaçant d'être attaché, et lui aussi appela Andra.

Mais celle qui passa le mur n'était pas brune. Une blonde cuivrée ravissante, à la peau crémeuse, aux yeux bleu sombre, avec un semis de taches de rousseur sur son petit nez.

— Je m'appelle Drana.

— Mais combien êtes-vous, là-dedans ? Je croyais qu'il n'y avait qu'Andra.

— Oh, il y en a pour tous les goûts, et nous savons que tes goûts diffèrent de ceux de Mauran, tout au moins en ce qui concerne les femmes.

La blonde souriait gentiment.

— Mais où sont les autres ?

— Elles dorment. Je me suis réveillée pour toi. Tu te sens bien ?

— Très bien, et j'ai faim. Je voudrais bien aussi pouvoir bouger.

Drana déboucla les attaches.

Gellert découvrit le plateau, et ne se fit pas prier pour le nettoyer. Il fuma ensuite un tube blanc, et en trouva le parfum doux assez plaisant. Il goûta la boisson brune et fraîche, puis attrapa la blonde par les cheveux. Elle riait.

— Deux hommes, et des réactions parfaitement identiques. Êtes-vous tous comme cela ?

Mais Gellert n'en était plus à répondre aux questions. Il n'écoutait même pas.

Lui aussi fut passablement surpris.

Un peu plus tard, Drana remettait son vêtement, et disait :

— À présent, il faut dormir.

— Mauran est toujours là ? Je voudrais le voir.

Tu le verras demain. Demain.

Mauran se promenait à sa guise, et un peu partout.

Il avait appris à poser sa paume sur un cercle pour ouvrir les murs, et son pouce sur un rond plus petit pour éteindre les lumières. Il usait des cages, des escaliers mouvants, d'une manière de petit chariot à deux places qui se guidait à l'aide d'un levier. Il commandait lui-même son repas.

L'endroit lui plaisait beaucoup. Il y avait toujours de nouvelles découvertes à faire. De temps à autre, il se rappelait Rezzori, et ressentait un léger sentiment de culpabilité, mais il s'en arrangeait, et n'y pensait pas très souvent.

Il se promenait, allant à l'aventure. Il avait découvert un lieu où il pouvait écouter des musiques très variées. Certaines lui plurent, d'autres lui déplurent franchement. Il trouva aussi un endroit débordant de livres, mais n'en put pas saisir un mot. Une petite pièce délivrait à la demande des images sur le mur.

Il s'amusait. Andra accourait au moindre appel, et disparaissait s'il ne tenait pas à la voir. L'édifice était plus que gigantesque, et s'enfonçait jusqu'au cœur de la terre. Mauran explorait au hasard. Mais, parfois, les cercles refusaient d'ouvrir le mur. Il n'insistait pas, et passait ailleurs.

Il s'habitua mal à ne pouvoir diviser normalement les journées et les nuits, faute de soleil, d'étoiles ou de lune. Andra lui avait indiqué un objet barré d'aiguilles, qui découpait le temps en tranches très régulières. Il y en avait un peu partout, encastrés dans les murs. Mauran était devenu capable de s'y repérer à peu près, mais ne s'y faisait guère. Comment, pour la Vie, distinguer la mi-jour de la mi-nuit sans voir le ciel ?

Andra lui annonça le soir que Gellert, étant relativement remis, il pourrait lui rendre visite au matin. Mauran y courut dès son réveil.

— Vie ! Tu t'es vu dans un miroir, Gellert ?

— Je n'en ai pas besoin pour regarder devant moi. Ça fait un drôle d'effet, mais j'étais prévenu.

— Tourne-toi, que je voie ton dos.

Galt pivota obligeamment.

— Ça va te faire un effet encore plus drôle. C'est incroyable ! Attends, il y a un miroir, dans cette pièce où on se lave.

Mauran ouvrit le mur, et Gellert s'examina sur toutes les coutures.

— Tu as raison, j'ai du mal à y croire. Mais ce qui me surprend le plus, c'est la disparition de cette marque cisailée sur ma cuisse. C'était la plus ancienne. J'avais treize ans, quand je l'ai récoltée, en tombant dans les falaises. J'étais ouvert jusqu'à l'os. Si tu ne m'avais pas prévenu, je me serais affolé. Quel effet ça t'a fait, à toi ?

— Je vais te faire une confidence que je ne ferais certes pas à d'autres, j'ai piaillé de frousse.

— Oui bien, je n'en suis pas surpris.

— Eh bien, dit gaiement Mauran, nous voilà tout neufs pour en récolter de nouvelles.

Gellert rit. Mauran demanda :

— Tu as faim ?

— Encore assez.

— Il faut demander. Je vais le faire.

Gellert découvrit une boisson noire fumante, dédaigna le lait, et engloutit une pile de cercles pâteux, somme toute fort analogues à des crêpes, encore que plus gonflés. Il y avait aussi un morceau de viande, qui ressemblait à du jambon, mais haché et aggloméré. Le goût en paraissait un peu fade. Mangeable tout de même. Galt termina le pot de boisson. C'était noir, plus sombre et moins âpre que le thé de féroja, mais pas désagréable. Il bâilla, et s'étira.

— Ça se passe comment, ici, pour la toilette ?

— Je vais te montrer.

Gellert s'amusa beaucoup. Les jets jaillissaient de partout, leur intensité était réglable, et l'eau pouvait être bouillante ou glacée. Il se sécha dans quelque chose de très moelleux.

— Pas mal du tout, ces tours magiques. Ça commence à me plaire. Tu me montres un peu le reste ?

Ils sortirent. Mauran indiqua une série de signes différemment coloriés, et expliqua comment ils permettaient de repérer le chemin. Gellert n'aima pas du tout la cage qui donnait à son estomac une manière de vie autonome, mais la piscine le ravit.

Ils plongèrent, nagèrent. Ils y mettaient autant d'aisance l'un que l'autre. Ceux qui naissent sur le rivage d'une île apprennent l'eau en même temps que la terre ferme. Ils firent la course, s'éclaboussèrent, puis entreprirent de se noyer mutuellement avec beaucoup d'ardeur.

Mauran s'accrochait des deux mains à la barre d'une échelle. Il maintenait Galt sous l'eau en le serrant dans l'étau de ses jambes. Pour se dégager, la victime essayait d'arracher quelques orteils à son bourreau. Le tourmenteur était persuadé que ces orteils n'allaient pas tarder à se séparer de ses pieds, mais il n'en maintenait pas moins très fermement sa prise. Il avait été contraint, un moment plus tôt, de retenir très longtemps sa respiration.

Mauran hoqueta, et relâcha un peu, malgré lui, l'étreinte de ses muscles. Gellert émergea, suffoqué, et s'agrippa au rebord pour reprendre haleine. Mauran se prépara à une nouvelle attaque.

Le visage d'Andra apparut au-dessus de lui, penché sur le bassin.

— Ça suffit, vous deux ! Mauran, Gellert n'est pas encore tout à fait guéri.

Galt n'apprécia pas du tout cette intervention.

— Je n'ai pas besoin d'une nourrice ! Je suis assez grand pour me défendre seul.

Il avait eu l'intention de parler très sèchement ; malheureusement, ses paroles n'eurent pas tout l'impact voulu. Il haletait encore passablement.

— Vous avez tous les deux besoins d'une nourrice. Vous n'avez pas douze ans d'âge mental. Allez vous sécher !

Gellert poussa un cri de plaisir en découvrant le sable et le soleil. Ils s'allongèrent. Andra était repartie.

— Tu sais, dit Galt, il n'y a pas seulement quelque chose qui écoute dans les murs, il y a aussi quelque chose qui voit. Comment savait-elle ce que nous étions en train de faire ?

— Il y a longtemps que j'ai découvert ça. Mais la chose ne voit pas partout. Elle voit là où il y a de petits ronds de verre pas plus grands que l'ongle du petit doigt. J'ai fait quelques essais, pour passer le temps. Il y en a dans toutes les pièces, mais beaucoup moins dans les couloirs.

— Il y en a, ici ?

— Je suppose que oui. Il y a des murs, même si on ne les voit pas, et ces ronds sont dans les murs. C'est juste une pièce, ici, avec un décor. Tout est illusion.

— Approche-toi un peu, je voudrais te parler doucement. Ce bruit de vagues va très bien couvrir nos voix si nous chuchotons. Écoute, la fille t'a dit que c'était ici un endroit pour soigner les soldats, non ?

— Oui.

— Soldats, ça veut dire guerre, et ça me plairait de connaître leurs armes. Pense un peu aux tours magiques. Tu vois ce que ça peut donner dans le genre ?

— J'y ai pensé. J'en ai parlé à Andra, comme ça, sans insister. Elle prétend qu'il n'y a pas d'armes.

— Oui bien ! Les soldats, ça porte des armes à la ceinture. Ils ne venaient pas ici tout nus. Elle t'a dit aussi que leur monde et le nôtre n'allaient pas ensemble. Elle ne nous donnera rien de son plein gré, mais on peut toujours chercher. Est-ce que tu as visité toute la maison ?

— Tu plaisantes ! C'est géant. Il faudrait des années, et, de toute façon, il y a des endroits où l'on ne peut pas entrer.

— C'est justement ceux-là qui doivent être intéressants, à mon avis. Mais cette histoire d'œil dans les murs va être gênante.

Mauran réfléchissait.

— Je crois que j'ai une idée.

— Quelle idée ?

— Tu verras. Dans pas longtemps, cette Drana va venir s'occuper de toi. Remèdes, piqûres, et examens. À l'après-mi-jour, nous serons libres, je suppose. Nous irons faire un tour.

Ils se rôtirent un temps dans le sable, puis, en effet, Drana vint chercher Gellert.

Il avala des pois, se fit larder la fesse, et expérimenta ensuite quelque chose qui s'apparentait fâcheusement, quant à l'aspect, à un engin de torture. Il était assis dans un fauteuil rigide, et des bracelets de métal lui enlaçaient les poignets, les chevilles, les cuisses et les biceps, de même que la taille. Un casque lui coiffait le crâne. En face de lui, un monstre de métal étincelant, qui le stimulait de petits chocs variés, non douloureux, mais fort déplaisants. Des aiguilles le piquaient un peu partout, et le monstre clignotait et bourdonnait.

Drana le libéra, et dit que tout allait bien.

Il retrouva Mauran pour le repas, et ils mangèrent ensemble.

Ils appréciaient tous deux l'alcool brun agrémenté de glace, mais ce qui, dans la muraille, accédait à leurs désirs ne répondait pas à ce genre de demande plus de deux fois.

— Pas de danger de se saouler, dit Mauran.

— Je ne sais pas comment tu prends ça, mais moi, j'ai l'impression de retrouver la tutelle de ma mère. C'était une femme de caractère. Je l'aimais bien, mais je n'apprécie pas autrement d'être ramené à l'enfance.



— Tu n’as pas connu la mienne ! Elle aurait fait reculer une armée. Je n’apprécie pas plus que toi. Viens, allons nous promener un peu, veux-tu ?

Ils suivirent les couloirs, et descendirent dans une cage. Ils portaient la même tenue, faite d’une seule pièce, blanche et brillante, et étaient pieds nus.

Ils s’installèrent dans un petit chariot. Gellert s’amusa beaucoup à en apprendre le fonctionnement. Il ralentit, accéléra, vira à droite ou à gauche, et trouva la chose plus qu’à son goût.

Mauran lui demanda de stopper.

— Pas d’œil ici, dit-il à voix basse, mais parlons doucement et ne faisons pas de bruit, il peut y avoir une oreille. Tu vois ce truc, au plafond ? (Il désignait une grille carrée.) J’y ai jeté un coup d’œil, un jour, par curiosité. Je crois qu’il s’agit d’un conduit qui amène de l’air. Si on essayait un peu de s’y balader ? Il y a par là un certain nombre de murs qui refusent de s’ouvrir.

— Et s’il y a un œil dedans ?

— Pourquoi veux-tu qu’ils en aient mis là ? Ce n’est pas censé servir de lieu de promenade. Au pis, Andra et Drana viendront. À propos, as-tu essayé de te bagarrer avec cette blonde ?

— Pour quoi faire ?

— Tu aurais eu une drôle de surprise. Tu t’es déjà fait battre par une femme ?

— Vie ! Non !

— Moi si. Par Andra. Elle te fait un drôle de truc, et tu ne peux plus bouger les bras. En plus, ça fait un mal de chien. Il y a exactement de quoi crever de rage, mais tu ne peux rien faire du tout. C’est humiliant au possible.

— J’imagine. Encore un tour magique, je suppose. Mauran, leurs armes doivent être vraiment très intéressantes.

— Oui, mais t’es-tu demandé à quoi elles ressemblent ? Comment saurons-nous que ce sont des armes ?

— Bonne question, mais on verra bien.

— Pousse ce chariot, je vais grimper dessus, et voir si je peux ouvrir. J’ai chipé un couteau.

La grille s’ouvrit très facilement. Elle était fixée par de longs clous, bizarrement contournés.

Mauran se hissa, et tendit la main à Gellert qui le suivit.

Le tube de métal semblait se rétrécir vers le lointain. Ils rampèrent. Un courant d’air vif soufflait. Les embranchements étaient nombreux. De temps à autre, une grille permettait de découvrir une pièce, généralement emplie de machines aberrantes. Ils traversèrent une zone absolument gelée, puis une autre, chaude et moite. Des végétaux gris-bleu, ressemblant à des algues, bougeaient doucement, plantés dans des récipients carrés.

— On dirait que c’est vivant.

— Ça remue, en tout cas.

Ils suivaient le conduit, se traînant sur les mains et les genoux, et transpiraient malgré le courant d’air. Il y avait un faible bruit ronflant.

Des animaux. Figés, pris dans l’immobilité de la mort, et cependant capables de s’éveiller d’un instant à l’autre. Ils étaient morts, et ils vivaient. Gellert et Mauran en ressentaient profondément l’impression, sans pouvoir l’expliquer. Des bêtes à peu près familières, malgré leurs différences, d’autres jamais vues. Des fauves, des herbivores, des oiseaux, des reptiles géants. Un monstre, au dos crêté, aux écailles cuirassées, à la gueule démesurée béant sur ses crocs.

— Tu te souviens, dit Gellert, tu aurais voulu voir le serpent du temple de Prove ? Eh bien, regarde-le. Il ressemblait pas mal à ça, mais plus bas sur pattes.

— Vie ! Et tu t’es battu contre ça ? Ça gèle les os.

— Je ne me suis pas battu. J’ai essayé de l’aveugler, et j’ai couru. J’aime autant te dire que je courais vite !

— Ça, je m’en doute.

Ils chuchotaient, leurs deux têtes penchées sur la grille.

— Mais regarde ce truc ! Qu’est-ce que c’est ?

Un poulpe ? Un aupard ? Un mélange des deux ? Corps de fauve rayé, bleu sombre sur bleu clair. Pattes griffues, crocs découverts, mais des tentacules surgissaient en bouquet des épaules. C’était mort, figé, et cela vivait. D’un instant à l’autre, les tentacules se mettaient à danser. Ils étaient recouverts de fourrure, et des ventouses en garnissaient la face interne.

Un ver rose, annelé. Mais est-ce qu’un ver peut atteindre la taille d’un cheval ? Et avoir une crinière pourpre en piquants rigides ? Et une gueule en suçoir rond ?

— Viens, continuons, dit Gellert. Il y avait des saloperies comme ça, dans leur monde ?

— Je suppose. Je ne crois pas que ça vienne du nôtre.

— Les tours de magie sont bien, mais ça, j’aime moins.

— Justement. Il fallait des armes, pour venir à bout de tels monstres et puissantes.

Ils rampaient. Le conduit s'allongeait, sans fin, et le vent soufflait. À chaque grille, ils regardaient.

Une nouvelle salle. Immense, interminable.

Des femmes, couchées et endormies, côte à côte. Innombrables, toutes jolies, toutes très jeunes, toutes différentes. Blondes, brunes, rousses, petites, grandes, minces, potelées. Les yeux clos, et rigides. Des femmes à peau sombre, à peau claire, à peau cuivrée.

— Mais regarde ! Celle-là est bleue, et sur sa tête, ce sont des plumes !

— Et celle-là ! C'est une plante, mais le visage est féminin.

— Elles dorment ?

— Je ne sais pas. On dirait qu'elles sont mortes, et en même temps, elles n'ont pas l'air mortes, c'est insensé.

— Drana m'a dit que les autres dormaient. Je suppose que ce sont les autres.

Mauran serra le bras de Gellert.

— Une Fourrée, mais une Fourrée croisée avec un chat. Rayée, avec des moustaches ! Gellert, j'ai l'impression de rêver.

Ils s'attardèrent un moment. Mauran se demandait s'il aurait envie de faire l'amour avec cette femme-chat, et Gellert se posait la même question à propos de la femme-fleur.

— Il ne faut pas perdre trop de temps. Ils peuvent se demander où nous sommes passés. N'oublie pas « les yeux ». Continuons.

Ils repartirent. Le vent soufflait plus fort, et le ronflement s'accroissait.

Une autre pièce, de taille plus raisonnable. Un mur portant des casiers, un mur vide, et deux ornés de cercles concentriques.

— Regarde un peu ça, Mauran, ces cercles, ça ne te dit rien ?

— Ça ressemble à des cibles.

— Tout juste. Il faut aller voir ça de plus près. À mon avis, c'est le bon coin.

— Attends ! Il y a un œil, dans ce mur nu.

— Tu crois qu'ils surveillent tout à la fois ? Ils ne peuvent pas savoir que nous sommes ici.

— Je suis méfiant quand même. Cette Mémoire, j'ai l'impression qu'elle voit tout, et qu'elle sait tout.

— Bon. Cet œil n'est pas placé trop haut. Je pourrai très bien le boucher avec mon dos. Je descends seul, et je m'appuie dessus. Tu viens après. Tu cherches. Si tu trouves quelque chose, tu files. Je reste, et j'attends gentiment qu'on vienne me chercher. Nous nous sommes séparés parce que tu voulais retourner dans cette pièce ensoleillée, et que j'ai préféré continuer à jouer avec ce chariot. Tu me laisseras ce couteau. C'est moi qui l'ai volé.

— D'accord. On y va.

— Tu vas pouvoir ouvrir cette grille ? Les clous sont de l'autre côté.

— Un jeu d'enfant.

Mauran engagea la lame au bord de la grille, et travailla un moment, avec douceur, en forçant à petits coups. La fente agrandie, il y passa le manche et le fit jouer encore un peu. Bientôt, il put engager sa main, et arracher la grille sans trop d'efforts.

Gellert se suspendit par les mains, et sauta. Il se promena dans la pièce, semblant examiner les lieux, puis il s'adossa au mur.

Mauran atterrit en souplesse. Il visita immédiatement les casiers. Des choses incompréhensibles, certaines volumineuses, d'autres moins. Des armes, ça ? Bien improbable. Et il n'était pas question de faire des essais. Il choisit au hasard deux tubes coudés pas trop encombrants, les fourra vivement dans sa poche, et retourna vers le trou.

Il sauta, accrocha ses mains au rebord. Une traction, un rétablissement, et il disparut dans le conduit. Sa visite avait à peine duré un instant.

Gellert se décolla de la muraille. Il se promena un moment, puis examina les casiers. Il palpait et retournait les objets, en prenant tout son temps. Le mur s'ouvrit sur Drana, qui semblait furieuse.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je regarde.

— Peux-tu me dire pourquoi tu es allé te promener dans les gaines d'aération ?

— Ces grilles m'ont intrigué. Je suis curieux.

— Et c'est justement cette pièce-ci que tu as eu envie de visiter ! Il y en avait de plus intéressantes, non ?

— Trop... étranges.

Gellert s'efforçait de donner l'impression que ce qu'il voulait dire, en réalité, c'était « effrayantes ».

— Nous savions que tu étais curieux, en effet, nous aurions dû nous méfier davantage. La Mémoire n'arrête pas

de faire des erreurs avec vous deux, et elle n'aime pas ça ! Vous êtes exasperants ! Tu ne dois pas aller là où les murs ne s'ouvrent pas !

— Comment aurais-je pu le savoir ?

— Eh bien, tu le sauras, à présent, et je vais faire en sorte que tu t'en souviennes !

— Qu'est-ce que c'est, ces bêtes étranges ? Elles existaient, dans ton monde ?

— Certaines, oui, d'autres, non.

— Et ces femmes ?

— Mes sœurs. Tu as vraiment tout regardé !

— Mais certaines sont tellement bizarres... Cette femme-fleur ?

— Assez de questions ! Dis-moi plutôt pourquoi, exactement, tu as eu envie de visiter cette pièce ?

— À cause de ces cercles sur le mur. Ils ressemblent un peu à des cibles, ça m'a surpris. J'ai voulu voir ce qu'il y avait dans ces casiers.

— Déshabille-toi !

— Mais pourquoi ?

— Déshabille-toi tout de suite !

— Certainement pas ! Pour quelle raison ?

Drana bondit, et Gellert eut non seulement les bras paralysés, mais aussi les jambes. Mauran avait grandement raison. C'était horriblement humiliant.

Drana le dépouilla comme on écorche du gibier, palpa le vêtement, puis le laissa retomber.

Gellert retrouvait lentement sa liberté de mouvement. Il se rhabilla, sans mot dire, puis, brusquement, il colla à Drana une gifle formidable qui l'envoya à terre.

La fille blonde se relevait, un peu étonnée.

— Quel monde ! Absolument impossible ! Mais tu seras puni, Gellert. Tu vas passer quelques jours attaché. Tu apprendras à ne plus être trop curieux. Viens ! Et n'essaie plus de me frapper. C'est inutile.

Mauran rampait dans le conduit, et se hâtait. Il regagna son point de départ, sauta dans le couloir, et repartit à pied, laissant le chariot là où il était.

À proximité de la cage, dans un endroit dépourvu d'œil, il découvrit un étroit placard à porte coulissante, et l'ouvrit. Un fouillis de fils multicolores l'encombrait, et il y dissimula les deux tubes coudés. Il referma la porte soigneusement.

Il utilisa la cage pour monter, et gagner la pièce ensoleillée. Il se déshabilla, s'allongea sur le sable, et ferma les yeux.

Andra apparut quelques instants plus tard.

— Où étais-tu, Mauran ?

— Je me suis promené dans les couloirs.

Andra l'observait, dubitative. Elle retira son étrange tunique blanche, et se coucha près de lui. Elle l'embrassa, et ses doigts bruns lui parcoururent le corps.

Mauran s'amusait. En dépit des sensations agréables, il n'ignorait pas que, tandis qu'une main le caressait, l'autre palpa le vêtement qu'il avait abandonné sur le sable. Des doigts chauds glissaient sur son ventre.

— Sais-tu où est Gellert ?

— Je l'ai quitté il y a pas mal de temps. Il s'amusait avec ce chariot. Mais tais-toi, tu parles trop.

Il la pénétra, et commença à bouger.

Gellert passa trois jours attaché sur son lit, et prit son mal en patience. Il s'inquiétait surtout de savoir si ce que Mauran avait pris était en sûreté. Drana le libérait trois fois par jour, pour la toilette, les repas, et l'utilisation des tinettes, et le rattachait ensuite. Elle le quittait, et il restait seul dans le noir, la lumière refusant de s'allumer comme de coutume.

La plupart du temps, il dormait. Il avait une très bonne capacité de sommeil. Éveillé, il rêvait, les yeux clos. Il ne s'ennuyait pas outre mesure, et ne cherchait pas à se débattre. Mauran aurait souffert davantage que lui de cette immobilité forcée. Il extrapolait volontiers sur ces armes éventuelles. Si elles étaient valables, il ne les aurait vraiment pas payées cher.

Le quatrième jour, au matin, Drana le libéra définitivement. Il lui fit l'amour tout de suite, en cherchant à être brutal, mais, s'il y arrivait très bien, il n'avait pas autant de cruauté naturelle que Mauran.

Ils se retrouvèrent dans la pièce ensoleillée, et ils parlèrent à voix basse, en jouant avec le sable.

ils se retrouvaient dans la pièce ensorcelée, et ils parlaient à voix basse, en jouant avec le sabre.

— C'est en sûreté, dit Mauran, du moins, je l'espère. Et j'espère aussi que nous avons visé juste. Andra n'a pas voulu me dire pourquoi je ne pouvais pas te voir. Elle a vaguement parlé de fatigue. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Gellert rit doucement.

— Ils appellent cela punition. Au lit, trois jours, et attaché. Entre nous, frère, ils doivent manquer d'imagination. Abiro aurait pu leur en apprendre pas mal, sans parler d'Agélérit. Ils nous prennent vraiment pour des enfants.

Mauran frémissait de rire.

— Au lit et attaché, oui bien ! Ma mère aurait trouvé mieux. Je ne sais pas ce qu'était leur monde, mais il ne devait pas être bien méchant !

Le rire explosa, et ils se tordirent. Ils se calmaient un peu, se regardaient, et éclataient de nouveau. Ils en furent secoués durant un bon moment.

Trois jours plus tard, Andra disait à Mauran qu'il était libre de partir.

— Et Gellert ?

— Gellert doit rester encore un peu.

— Longtemps ?

— Pas très. Nous avons tenu compte, cette fois, du fait que vous n'êtes guère patients, et nous avons un peu accéléré les choses.

— Oui, mais combien de temps, exactement ?

— Disons une vingtaine de jours.

Mauran pesa la chose. La guerre ne serait pas perdue ou gagnée en vingt jours. Rezzori s'était passé d'eux jusqu'à présent. Il pourrait patienter encore un peu.

— Je peux attendre Gellert ?

— Si tu veux, mais, la dernière fois, tu étais si pressé de partir...

— J'avais mes raisons.

— Tu te plais, ici ?

— Encore assez.

— Enfin une réaction logique ! C'est nouveau. Parce que j'aime autant te dire que, d'ordinaire, les soldats n'étaient pas si désireux de s'en aller. En fait, ils cherchaient plutôt à retarder leur départ au maximum.

— Pourquoi ?

— Parce que l'endroit est agréable, et qu'une existence de soldat n'est pas toujours aussi plaisante, même en temps de paix.

Ce « même en temps de paix » interloquait Mauran. Lui pensait qu'être soldat sans guerre, ce devait être d'un ennui mortel.

L'été s'approche de Zagoura. Il fait plus chaud, les nuits sont moins fraîches.

Dans les appartements du Chân, Kalar vient de s'éveiller. Il sort sur la terrasse. Le fil du torrent serpente au fond de la vallée. Il s'est amenuisé, et découvre les cailloux ronds de son lit. Les cascades sont plus éparpillées, moins bruissantes.

Le Suellan est rarement de bonne humeur. Malgré l'assaut des troupes, la guerre dure toujours. Bien que les victoires se multiplient, des poches de résistance demeurent, dont on ne viendra sans doute pas à bout avant l'automne, et le Chân Rezzori est toujours caché quelque part dans ses monts inaccessibles. Mais on le prendra, un jour ou l'autre, ce n'est plus qu'une question de temps. Au besoin, Kalar rappellera les dernières réserves de troupes, et dégarnira ses frontières. Pour le moment, il est en paix avec ses voisins. C'est donc une chose faisable, si nécessaire.

Il regarde les hauts sommets coiffés de calottes blanches. Le soleil les fait étinceler, et des ombres bleues les moirent. C'est beau. L'air a une extraordinaire pureté. Kalar trempe ses doigts dans l'eau glacée de la vasque.

Il gardera ce palais, définitivement, comme résidence d'été. C'est bien plus agréable que Zeyla-Raub, en cette saison. Mais il faudra prévoir quelques aménagements. Le décor est beaucoup trop austère. Une esclave apparaît, salue et dit :

— Ton déjeuner, Ser Kalar.

— Sers-le ici.

La fille, une brune merkit au nez busqué, s'incline et sort. Elle revient, courbée par le poids d'un gigantesque plateau de cuivre débordant de nourriture.

Kalar sourit et s'installe. Il aime manger.

\* \* \*

Rezzori déjeune, lui aussi. Il se satisfera d'une galette et d'un bol de thé noir. Les vivres se font rares.

Le Chân, lui, pense que les choses n'iront même pas jusqu'à l'automne. Ses troupes ont fondu.

Il se demande s'il ne devrait pas, au mépris de toute coutume, aller se battre avec les siens. Mais il y a tant à faire, sans cesse, tant de décisions à prendre, de rapports à étudier, de plans à dresser. Il ne peut pas se partager en deux.

Il s'interroge, à l'occasion, sur le sort des deux Coldiens. Il pensait voir revenir Gellert, mais il n'est pas rentré. Il suppose qu'on l'a retenu dans cet endroit bizarre en même temps que Mauran. Il les regrette. Deux hommes de plus, et qui se battent bien, ce n'est pas à dédaigner. D'un autre côté, ils sont coldiens, et non zagouriens. S'ils ne reviennent pas, Rezzori ne pourra pas leur en vouloir. Pourquoi continueraient-ils à combattre dans une guerre qui n'est pas la leur, et qu'ils doivent bien savoir perdue ? Malgré tout, Rezzori pense qu'il les reverra. Ni l'un ni l'autre ne sont du genre à abandonner.

Hessia entre, ses cheveux blonds fraîchement peignés, et les yeux vifs et clairs.

— Père, allons-nous chasser, aujourd'hui ?

Rezzori distrait volontiers une partie de son temps, lorsqu'il le peut, pour la chasse. La viande est plus que nécessaire, et les Kémans ont autre chose à faire qu'à traquer les animaux. Leur gibier est plus dur à abattre. Hessia est un bon compagnon. Elle a le coup d'œil juste, et sait suivre les menues traces avec précision.

— Je ne sais pas encore, Hessia. Nous verrons à l'après-mi-jour, si j'ai le temps.

— Bien, père.

Hessia s'en va. Elle n'insiste jamais. Elle sait bien que son père est trop occupé.

Rezzori soupire. La plus jeune de ses filles...

*Ayel me vienne en aide, le moment venu. Comment trancher ce petit cou mince ?*

Gellert passa un dernier examen en face du monstre de métal, et fut autorisé à partir. En revenant, il annonça la chose à Mauran, et dit :

— Viens, frère, on va utiliser une dernière fois cette piscine. La Vie sait quand nous pourrons nous baigner de nouveau.

Ils jouèrent dans l'eau, puis se séchèrent au soleil.

Quelques jours après la visite de la salle aux cercles, Mauran avait déménagé les tubes coudés, pour les installer dans un placard identique au premier, mais proche de la piscine.

En sortant, ils les récupérèrent, et en attachèrent chacun un à la face interne de la cuisse avant de se rhabiller. Les jambes un peu flottantes du vêtement les dissimulaient parfaitement.

Ils retournèrent aux chambres.

Andra et Drana arrivèrent rapidement. Elles apportaient ceinturons et armes, et ils les bouclèrent à leur taille.

Gellert embrassa légèrement la blonde sur les lèvres.

— À te revoir, Drana.

— Non, Gellert, nous ne voulons pas que vous reveniez. Jamais ! Nous allons fermer tous les passages.

— Mais pourquoi ?

— Votre monde et le nôtre doivent rester séparés. Le hasard vous a amenés, et nous vous avons accueillis, mais c'est fini. Tu ne comprends pas à quel point ça pourrait être dangereux. Uniquement pour vous d'ailleurs. Ton monde est bien trop primitif pour digérer notre magie. Vous ne devez pas revenir. Oubliez-nous.

— Qu'allez-vous faire à présent ? demanda Mauran.

— Dormir.

— Mais ça n'a pas de sens, dit Gellert. Vous pourriez sortir, et vivre au grand air, au lieu de rester enterrées ici.

— Ce n'est pas possible.

— C'est très possible. Venez avec nous. Vous ne pouvez pas préférer cette existence de taupe. Jusqu'à quand allez-vous dormir ?

— Jusqu'à ce que ton monde ait suffisamment évolué pour que nous redevenions utiles.

— C'est aberrant, dit Mauran. Laissez dormir ces Dirzz de machines, mais vous, vous êtes de chair et de sang. On peut s'habituer à une vie sans toute cette magie, et ça vaut sûrement mieux que de dormir !

Andra souriait ironiquement.

— Non, Mauran, justement, nous ne sommes pas de chair et de sang.

— Mais...

— Il n'y a que des machines, ici. Pas un être humain, pas un seul.

Gellert prit dans ses doigts la main de Drana.

— Tu plaisantes ! C'est une main de femme, ça. Douce, tiède, avec de la peau, et du sang dessous.

— Non. C'est un autre tour de magie, et rien de plus. Nous sommes une partie de la Mémoire, c'est tout. Nous ne pourrions pas quitter ce lieu sans... eh bien, sans mourir, tout simplement. D'ailleurs, même ainsi... Nos réserves s'épuisent, quand nous sommes réveillées, et nous ne pourrions pas les renouveler. Tu vois bien qu'il faut que nous dormions. Un jour, la magie reviendra dans ton monde, comme une chose courante, et nous nous éveillerons de nouveau.

— Tu veux dire que tu es aussi une machine, dit Mauran suffoqué, de même qu'Andra ?

— Une machine très perfectionnée, mais rien d'autre.

Ni Galt ni Querre ne pouvaient accepter cette explication. Ils demeurèrent totalement incrédules.

— Donne-moi ton couteau, dit Andra.

Mauran le lui tendit, interloqué. Elle ouvrit son vêtement, et se frappa violemment juste sous le sein gauche. Mais la lame refusa de s'enfoncer. Elle frappa une nouvelle fois, et la pointe cassa net.

— Tu veux essayer toi-même ?

Mauran regardait cette peau brune, douce, soyeuse, même pas égratignée.

— Non ! Vie, non ! Je ne veux que m'en aller, et vite.

— Et toi, Gellert ?

— Non !

— Je vais vous amener à la sortie.

La cage, interminablement, puis un escalier mouvant, puis le jour, la montagne, et le soleil brûlant.

— Je ne veux même pas en parler, dit Gellert. J'en ai la chair de poule. J'ai fait l'amour avec cette blonde je ne sais combien de fois.

— Oui bien ! J'ai fait de même avec la brune. Ce couteau qui s'est cassé... Des machines ! J'en suis malade ! Je commence à comprendre pourquoi elle me battait à tous les coups.

— Des machines bien savantes, dit rêveusement Gellert. Cette Drana... Enfin, tu dois savoir ça aussi bien que moi.

— Oui, mais je ne voudrais plus y toucher avec des pincettes. Ça me hérissé le poil rien que d'y penser !

— Parlons d'autre chose, tu veux. Regarde un peu, nous avons dû rester là-dedans pas mal de temps. C'est l'été, à présent.

— Éloignons-nous. Il y a peut-être aussi des yeux, dans ce secteur, ou des oreilles.

Ils marchèrent un moment.

Mauran pinça entre deux doigts le tissu de sa manche, et dit :

— Pas mal, ce truc. C'est frais quand il fait chaud, et chaud quand il fait froid.

— Oui, cette magie n'était pas mal, du moins, en partie. Je me demande si ce que nous avons pris sera de quelque utilité. Mais j'ai tendance à croire que ce sont bien des armes, au final, sinon Drana n'aurait pas été aussi furieuse.

— C'étaient des cibles, sur ce mur, ça, ça n'a pas tellement changé, et des cibles, c'est pour s'entraîner, non ?

— Sans doute, mais encore faudra-t-il que nous arrivions à nous en servir. Le moins qu'on puisse en dire, c'est que ça ne ressemble guère à ce que nous utilisons d'habitude.

— On verra ça dans un moment, dès que nous nous serons suffisamment éloignés.

— J'espère que cette Mémoire ne saura jamais rien. J'ai dans l'idée qu'elle n'aimerait pas ça du tout.

— Si elle avait dû s'en apercevoir, ce serait déjà fait, je pense. Nous l'avons roulée.

— Drana n'arrêtait pas de dire que cette Mémoire ne comprenait rien à notre comportement.

— Andra disait la même chose. J'ai l'impression que, pour eux, primitif, ça veut dire idiot, de quelque façon.

Ils rirent.

Ils marchaient d'un bon pas. Le soleil chauffait. Les touffes d'herbes bleues fondaient en séchant, et bruissaient dans la brise. Les luéguas, feuillus de gris rose, découpaient leurs troncs noirs sur le ciel. Un koudia passa, planant sur ses ailes étendues, et son gros bec sombre s'ouvrit sur un cri aigre.

Gellert passa ses doigts sur son crâne nu. Bizarre de ne plus trouver de cheveux à cet endroit. Enfin, ça repousserait. Mauran, qui n'avait plus été épilé depuis vingt jours, commençait à se hérissier de piquants noirs.

— Bientôt la mi-jour, dit Gellert. On marche encore un moment, puis on essaie ces trucs. Nous sommes assez loin, je pense.

Ils s'arrêtèrent au bord d'un ruisseau sec, qui gardait quelques flaques d'eau claire dans des creux. Ils burent, et s'éclaboussèrent le visage. Le tissu brillant du vêtement qu'ils portaient refusait de s'imprégner, et l'eau y coulait en gouttelettes.

Ils se déshabillèrent pour récupérer les tubes.

Métal étincelant, coudé à angle droit. Une manière de poignée qui s'encastrait dans la paume, exactement adaptée. Un trou à une extrémité. À gauche, une mince ligne écarlate. À droite, une excroissance légèrement creusée à la surface semblait prévue pour glisser dans une rainure sombre.

— À mon idée, dit Gellert, cette bosse est faite pour y coller le pouce. Regarde comme ça va bien.

— Ce petit trou, dit Mauran, pensif. Je me demande... Il en sort peut-être quelque chose. Mets-le en ligne, et essaie, mais vas-y doucement.

— En ligne ? Tu veux dire comme si je visais avec une flèche ?

— Quelque chose comme ça. Vas-y, essaie !

Gellert tendit le bras, visa vaguement un gros buisson, et appuya sur la bosse. Rien ne se passa. Mauran examinait toujours son propre tube.

— Attends ! Ce n'est pas ça. Tu vois, cette rainure fait un angle, ici. Je pense qu'il faut pousser ce bouton pour l'amener en face de la ligne qui monte. Laisse-moi essayer.

Il visa à son tour. Le bouton renâclait à sortir de l'encoche, puis il se dégagait avec un faible déclic. Mauran le poussa très prudemment vers le haut.

Pas un bruit, mais, brusquement, le buisson s'enflamma.

De surprise, Mauran faillit lâcher le tube. Sa main fit un crochet, et deux ou trois touffes d'herbe prirent feu à leur tour. Il ramena vivement le bouton à sa position initiale.

Gellert niérait l'herbe enflammée. Le buisson flamboyait avec rage, et il n'était guère possible de songer à

Genet picnait l'herbe emmanchée. Le buisson nambait avec rage, et il n'était guère possible de songer à l'éteindre. Heureusement, il poussait dans une fente de roc, et ne risquait pas de communiquer plus loin l'incendie.

— Nous avons raison. Ce sont bien des armes. Mais je me demande ce que ça donne quand on monte plus haut dans cette rainure, je l'ai à peine engagé dedans.

— Vie ! Si on continue, on va brûler la montagne. C'est sec, en ce moment. Mais j'aimerais bien savoir, moi aussi.

— Le lit du ruisseau. Ça ne risquera rien, je pense. Essaie, toi, mais vas-y doucement quand même. Vise par terre.

Gellert dégagea le bouton de son encoche, et le poussa dans la rainure montante.

Une flaque d'eau s'évapora en vapeur sifflante, et un ravin creusa les pierres.

— Tu parles d'un truc ! Tu as poussé beaucoup ?

— Pas au tiers, et de loin ! Je n'ose même pas continuer. Mauran, Kalar va avoir une drôle de surprise !

— Si on va jusqu'en haut, qu'est-ce que ça donne, d'après toi ?

— Sais pas. J'ai un peu la frousse. On essaie ?

— Vas-y ! Toujours dans le ruisseau.

Gellert poussa le bouton jusqu'au bout de sa course, et la montagne croula. Il eut tout de même la présence d'esprit de le ramener vivement vers le bas avant de perdre l'équilibre.

Tout s'effondrait, dans un bruit de roches bousculées. La terre vibrait, dansait, se creusait, ondulait. Le roc dégringolait en cascades de pierres mouvantes, dans un fracas démentiel, faisant naître un rideau de poussière.

Galt et Querre, à plat ventre et les bras sur la tête, sentaient le sol se dérober sous eux. Une pluie de fragments tombait, et des quartiers de roches rebondissaient en tous sens.

Peu à peu, le grondement s'apaisa, et le sol reprit sa stabilité.

Le lit du ruisseau avait disparu. À sa place, un nouveau précipice tranchait la montagne.

Gellert avait beaucoup de mal à réprimer un frémissement nerveux, et Mauran dut contraindre sa voix pour lui garder toute sa fermeté habituelle.

— Joli tremblement de terre. C'est une coïncidence, ou c'est ce truc qui a fait ça ?

Gellert avait ramassé le tube, qui lui avait échappé des doigts, et il le retournait prudemment, avec beaucoup de respect.

— Tu parles d'une coïncidence ! On voulait des armes, eh bien, on en a ! Mais je comprends pourquoi Andra disait que notre monde et le sien ne sont pas compatibles. Tu imagines une armée avec ça dans les mains ?

Mauran ricana.

— Je pense que les troupes d'Offren ne vont pas peser lourd ! Rezzori a gagné sa guerre, même s'il ne le sait pas encore. On va bien s'amuser !

— Ça me fait un peu peur, tout de même. C'est dément !

— N'y pense pas ! Nous n'aurons pas besoin de l'utiliser tout le temps à fond. Nous irons prudemment.

Gellert examinait la mince ligne rouge.

— Ça vaudra mieux. Regarde cette ligne, elle a un peu baissé. Elle allait jusqu'en haut, avant que je m'en serve. Je me demande...

— Fais voir.

Mauran compara le tube au sien. Effectivement, la ligne rouge descendait, encore que fort peu.

— Tu penses que ça pourrait être une indication de... je ne sais pas moi, comme si on retirait des flèches d'un carquois ? Lorsque cette ligne rouge aura disparu, le truc ne marchera plus ?

— Quelque chose comme ça. Cette ligne n'avait pas bougé, avant que je pousse le bouton à fond.

— Eh bien, nous serons économes, voilà tout. On n'en aura pas besoin tout le temps. Du reste, si tu veux mon avis, c'est un peu trop facile. Quelles chances laisses-tu à l'adversaire, avec ça ?

— Aucune. Leurs guerres devaient être moches, Mauran.

— Très moches. Je n'aurais pas aimé. Plus question de défendre ta peau. Tu meurs ou tu t'en tires sans savoir pourquoi. Aucun sens.

— Bon, on range ça, et on retourne au refuge. J'ai dans l'idée que Rezzori va être très content, et Kalar très ennuyé, exactement pour les mêmes raisons.

Mauran fourrait le tube dans sa poche.

— J'aimerais bien voir ce que ça donne à faible puissance dans la chair vivante. Si je vois du gibier, j'essaie.

— Pense à toujours remettre ce bouton dans l'encoche de côté. Suppose que ça parte tout seul !

— Oh, j'y penserai ! Je peux parfaitement imaginer à quoi je ressemblerai si je tombe avec ce truc enclenché sur moi



— Mais qu'est-ce qui a fait s'écrouler la montagne, à ton avis ? Qu'est-ce qu'il y a, dedans ?

— De la magie, et voilà tout. En ce qui me concerne, il peut aussi bien y avoir des Dirzz à l'intérieur. Ça marche, c'est tout ce qui compte.

— Va pour les Dirzz. Partons.

Ils se remirent en route, suivant le sentier escarpé. Le soleil mordait.

Un moment plus tard, Mauran découvrait les oreilles d'une guélase dépassant d'une touffe d'herbe. La bête ne bougeait pas, se croyant invisible, et Mauran tira le tube. Il poussa imperceptiblement le bouton. L'herbe flamba. Les oreilles avaient disparu. Il crut avoir raté la cible, mais, derrière la touffe embrasée, un cadavre beige gisait, percé de deux petits trous à bords charbonneux.

— Efficace, hein ? Mais je croyais que ça allait flamber, comme l'herbe.

Gellert retournait le corps flasque. Il ramassa une brindille, et l'enfila dans la blessure. Elle ressortit de l'autre côté.

— Eh bien, dans la viande, ça fait un trou, mais d'un côté à l'autre, et ces bords sont cuits.

— Finissons de la cuire, alors. J'ai faim, et nous ne serons même pas au refuge ce soir. Mon ventre a pris l'habitude de se remplir très régulièrement.

— Tu ferais aussi bien de la perdre. Les repas n'arriveront plus par le mur. Mais j'ai faim aussi. Descendons jusqu'au creux, là-bas. Nous trouverons du bois flotté dans le ruisseau.

Ils installèrent le foyer entre deux pierres. Mauran dépouilla et vida la guélase, et alla se rincer les mains dans une flaque. Gellert enfila la bête sur une baguette de luégua, et la disposa à bonne distance du feu.

Ils attendirent. Bientôt, la chair commença à dorer, en répandant une odeur très appétissante. De temps à autre, Galt la retournait.

La guélase cuite, ils la dévorèrent en se brûlant passablement, faute de patience.

— Maigre repas, dit Mauran. Je ne suis pas rempli, et de loin.

— Messier a pris des habitudes fâcheuses. En continuant à manger comme tu mangeais là-bas, tu aurais tourné au cochon à point avant longtemps. Je te vois d'ici, gras et poussif, même plus capable de soulever ton arme.

— Tu veux que je te montre de quoi je suis capable ?

— Si tu peux !

Mauran plongea, et culbuta Gellert dans l'herbe. Ils entamèrent une bagarre pleine d'entrain.

Le jeu consistait à approcher la tête de l'adversaire des braises, en le sommant de se rendre. Ils eurent tous deux très chaud au visage à plusieurs reprises, suivant les fluctuations de la fortune.

Gellert coinça Mauran en lui remontant les bras retournés dans le dos. Le vaincu se débattait avec énergie, mais les secousses menaçaient de lui déboîter les épaules.

Galt le poussa vers le foyer.

— Tu te rends ?

— Va aux Dirzz !

Gellert le rapprocha un peu plus du feu.

— Tu te rends ?

— Crève !

Mauran avait le nez dangereusement proche des braises, et il grogna d'inquiétude. Galt le lâcha en jurant.

— Cahel !

Le cahel en question se tordait de rire.

— J'ai braillé exprès. Je savais que tu me lâcherais, cœur tendre !

Gellert lui lança un regard noir, hésita à attaquer de nouveau, puis haussa les épaules.

— Assez fait les idiots, ou on arrivera au refuge pour l'hiver. Viens, on s'en va.

Ils marchèrent jusqu'à la nuit, et se couchèrent au pied d'un luégua pour dormir. L'un et l'autre se retournaient sans cesse.

— Je vais te faire une autre confidence, dit Mauran. J'ai aussi perdu l'habitude de dormir sur des cailloux.

Et Gellert répondit d'un ton vertueux :

— Tu vois ! Toute cette magie ne te valait rien. Moi, je suis très bien.

Un quartier de roc pointu lui martyrisait le dos, et il se déplaça.

— Oui bien, dit Mauran sarcastique, alors tu veux me dire pourquoi tu n'arrêtes pas de gigoter ?

— Parce que j'ai attrapé des puces. Tais-toi, et dors !

Ils finirent tout de même par s'endormir, et dormirent très bien.

Avant l'aube, ils repartaient. Ils arrivèrent au refuge très affamés.

Rezzori fut ravi de les revoir. Il ne s'étonnait pas de leur aspect, rajeunis, l'air en pleine forme. Mauran avait eu cette même allure lors de son premier retour. Mais il hoqueta de surprise en voyant le tube brillant.

— Et tu dis que c'est une arme ?

— Pour croire, il faut voir. Sors un moment, je vais te montrer.

Gellert volatilisait un quartier de roche, expliqua qu'il n'avait employé qu'une faible partie de la force possible, et Rezzori s'assit sur un billot, les jambes un peu molles.

— Est-ce que vous voulez tous les deux rester, et attaquer les troupes d'Offren avec ça ?

— Bien sûr. Nous ne les avons pas volées pour autre chose.

— Alors j'ai gagné cette guerre ! Je l'ai gagnée ! Kalar ne pourra pas résister, ni personne. Il y avait d'autres choses comme ça, dans cet endroit ?

— Pas mal, dit Mauran, des choses plus grosses, aussi.

Rezzori restait pensif.

— Ces femmes... Elles ont raison, machines ou pas. Si quelqu'un s'en emparait... On pourrait conquérir Offren, puis les terres voisines, puis le reste du monde. Il vaut mieux que ça reste là-bas. Jusqu'à la fin des temps. C'est une magie bien trop grande, et si je n'étais pas dans une situation aussi désespérée, je crois que je refuserais de m'en servir. C'est la force d'Ayel, pas celle des hommes. Ça me fait peur.

— Oh, dit Gellert, on s'habitue.

— Justement, dit Rezzori. Mais tu penses que ça se vide quand on s'en sert ?

— Oui.

— Tant mieux. J'espère seulement que ça durera jusqu'à ce que nous ayons détruit Kalar.

— Moi aussi, dit Gellert.

— Moi aussi, dit Mauran.

**K**alar reçut les premiers rapports, et refusa de les croire.

Les unes après les autres, ses troupes disparaissaient dans les monts Belkas.

Le Suellan savait bien que Rezzori arrivait au bout de ses ressources. Il ne pouvait en aucun cas vaincre de cette façon sans avoir reçu des renforts très importants, et d'où seraient-ils venus ? Du ciel ? Ces nouvelles étaient impossibles !

Il condamna aux mines deux de ses Suivants, et fit étrangler au lacet une demi-douzaine de Kémans. Il rugissait de colère. Pourtant des messages identiques continuaient à arriver, et ceux qui les portaient n'approchaient plus Kalar qu'en tremblant. À bonne raison, car ils le payaient généralement de leur vie.

Puis un mourant fut ramené de la montagne sur un brancard fait d'une couverture et de deux lances. L'homme avait été écrasé sous une pluie de rocs, et tous ses os semblaient brisés. Il crachait du sang. Il eut l'honneur insigne d'être amené en présence du Suellan, qui tenait à entendre lui-même l'in vraisemblable histoire.

Le blessé tenta de saluer, mais put à peine bouger la main. Kalar se moquait bien des saluts. Le soldat fit son récit d'une voix très faible.

— Des magiciens, Ser Kalar, des magiciens qui se battent avec les troupes du Chân. Ils sont deux. Ils ont l'apparence d'hommes, mais ce pourrait aussi bien être des Dirzz en peau humaine. Ils portent des vêtements tels qu'on ne peut les concevoir, et ils ont la foudre dans les doigts. Je les ai vus. Nous étions plus de cinquante, mais ils ont tendu le bras, et hommes et chevaux ont été balayés par une tornade. Certains se sont volatilisés, il n'en restait pas trace, et d'autres ont été si brûlés qu'ils semblaient devenus charbon. La montagne s'est écroulée sur ceux qui vivaient encore.

— Tu mens, dit Kalar avec rage. Tu mens !

— Ser Kalar, je suis aux portes du Séjour d'Ayel. Qu'il m'envoie aux Cavernes Noires si j'ai menti. C'est la vérité ! Je l'ai vu !

Une mousse sanglante apparaissait aux lèvres du blessé. Il était bien près de la mort, en effet. Quelles raisons aurait-il eues de mentir ? Malgré tout, s'il l'avait pu, Kalar l'aurait fait torturer pour vérifier ses dires. Il ne pouvait pas accepter cette vérité-là. Des Dirzz dans une peau humaine, capables d'anéantir une troupe en tendant la main. Ça ressemblait trop à des contes pour enfants. Il dit aux gardes d'emmener le soldat, en recommandant qu'on le soignât au mieux, mais le blessé mourut avant le soir.

Kalar demeura fort sombre tout le jour, et ceux qui le servaient eurent plusieurs fois à essuyer sa colère.

Quelque chose se passait dans les monts Belkas, mais quoi ?

Il envoya d'autres troupes à l'assaut, et elles ne revinrent pas. Par contre, des rapports analogues à celui fait par le mourant se multiplièrent. Les soldats murmuraient, et rechignaient à obéir aux ordres. Kalar devenait d'humeur si enragée que plus personne n'osait l'approcher de bon cœur, et même pas sa propre garde, pourtant dévouée jusqu'au fanatisme. Il envoya des ordres aux frontières pour rappeler des renforts, mais il faudrait du temps avant qu'ils pussent seulement se mettre en route, et, à Zagoura, les choses allaient très mal. L'armée du Suellan fondait comme neige au soleil, et les Kémans devaient menacer leurs hommes des pires sévices pour les contraindre à avancer. Kalar en perdait l'appétit.

\* \* \*

Selon la prédiction de Mauran, lui et Gellert s'amusaient beaucoup.

Avoir entre les mains la puissance d'un dieu, cela a un côté exaltant dont ils profitaient au maximum. Les troupes d'Offren n'avaient même pas la possibilité de résister. Elles étaient anéanties avant d'avoir pu tirer trois flèches. De plus en plus souvent, les soldats verts tentaient de fuir en désordre, sans beaucoup de chances d'y parvenir.

Ils portaient toujours la tenue brillante de leur retour, qui trappait facilement l'imagination de l'ennemi. Au reste, ils les trouvaient très confortables. Le tissu blanc luisant ne se salissait pas, protégeait de la pluie, et s'adaptait aux variations climatiques. Ils traquaient les Offriens, et nettoyaient les monts Belkas. Malgré tout, de temps à autre, ils regrettaient les combats. C'était vraiment trop facile.

Lam-Méro et les Kémans supplièrent qu'on voulût bien leur prêter le jouet. Galt et Querre y consentirent, mais en donnant des conseils de prudence. Ils n'avaient jamais plus utilisé les armes à pleine puissance. Pousser le bouton à mi-course suffisait pour causer de terrifiants ravages.

Tout le monde convint que si c'était assez excitant, sur le moment, cela laissait ensuite un léger sentiment d'insatisfaction. Comment goûter pleinement la victoire si l'on n'a pas eu à lutter pour vaincre ?

Rezzori pesait, calculait, dressait ses plans, et pensait bientôt regagner son palais de Zagoura. Il reçut du Suellan des offres de paix, encore qu'assorties de quelques restrictions. Elles le firent rire. Il connaissait assez Kalar pour savoir qu'aucune paix ne serait durable de son vivant. Le Chân était bien décidé à ne plus signer de traité, si avantageux fût-il. Il avait la victoire à portée de sa main.

Les troupes de la montagne descendirent sur Zagoura-la-ville et Kalar s'enfuit. L'armée d'Offren se replia derrière lui.

Rezzori et ses hommes rentrèrent dans la ville en triomphateurs. Zagoura hurla à s'en arracher la gorge. Tout le jour, elle bouillonna, chanta, dansa, cria. Chacun essayait de toucher les hommes qui chevauchaient en bon ordre pour regagner le palais.

Gellert et Mauran eurent droit à presque autant d'acclamations que Rezzori lui-même, mais nul ne tenta de les approcher. Une aura de terreur respectueuse les enveloppait. On ne les croyait pas réellement humains.

Le vin coulait à flots, ainsi que le féguira. Au soir, Zagoura était aphone, et à peu près ivre morte, mais la fête ne s'en prolongea pas moins toute la nuit.

Un grand dîner réunit au palais les notables de la ville, les Kémans, et les amis personnels du Chân. Assez de nourriture pour étouffer une armée, et plus de boisson qu'il n'en fallait pour la noyer. Assez de bruit, aussi, pour l'assourdir définitivement.

Hessia s'endormit sur la table, et sa mère l'emporta pour la coucher.

Maurijara n'aimait pas tellement l'alcool, mais elle but certes bien plus que de raison. Elle appuyait sa tête sur l'épaule de Lam-Méro, et le regardait sans pouvoir en rassasier ses yeux. Elle n'avait plus à craindre pour sa vie, c'était un tel soulagement. Elle pensait l'épouser bientôt. Rezzori avait donné son accord. Lam-Méro avait un bras passé autour de la taille de son amie, et il ne voyait qu'elle. Il l'entraîna bien avant la fin du repas.

Quelque jour, leur fils aîné deviendrait Chân de Zagoura.

Lisa Leyra buvait, riait, regardait les hommes, et ses yeux pourprés promettaient bien au-delà de ses possibilités. Sur un signe de Rezzori, Riara l'emmena pour la coucher, alors qu'elle manifestait l'intention de danser nue. Les hôtes mâles en eurent bien du regret.

Variz se promenait autour de la table en gloussant. Il goûta tout ce qui lui plaisait, échangea avec Gellert des notes flûtées, et tenta de boire du féguira, mais le recracha avec horreur. Il finit par quitter la salle, qui devenait trop bruyante pour ses oreilles sensibles.

Rezzori réclama le silence, et proposa de boire à la mémoire d'Aki. On supposait le Joulien mort des suites de l'interrogatoire. Gellert et Mauran ne se firent pas prier pour vider leur coupe. Aki n'était plus qu'un camarade malchanceux.

Les Zagouriens crièrent :

— Ayel t'ouvre les portes de son Séjour, Aki.

Et Galt et Querre, qui croyaient que les hommes renaissent éternellement, répétèrent le salut offrien.

Le refuge du Chân était resté inviolé, ce qui prouvait surabondamment qu'Aki n'avait pas trahi, et son courage méritait le respect.

À l'aube, Rezzori leva la séance. Il chancelait un peu, et ses yeux bleu-vert n'avaient plus leur netteté coutumière.

Gellert et Mauran s'étayèrent l'un l'autre pour regagner la chambre qui leur avait été assignée. Ils ne marchaient pas trop droit, et avaient tendance à rugir de rire pour des raisons fort insignifiantes. Ils s'écroulèrent sur les lits sans même se débotter.

Une quinzaine plus tard, Rezzori recevait de Kalar de nouvelles offres de paix, cette fois sans nulles restrictions. Le Chân redeviendrait seul maître de sa terre, et la dirigerait à son gré. En lisant le message, Rezzori souriait. Pour l'acheminer aussi rapidement, les courriers qui s'étaient relayés sur la route avaient dû crever leurs chevaux. Mais

l'acheminer aussi rapidement, les courriers qui s'étaient relayés sur la route avaient dû lever leurs chevaux. Mais, d'ores et déjà, il ne restait plus un seul soldat vert sur le territoire de Zagoura. Les Souriams et les garnisons implantés dans toutes les villes du pays s'étaient repliés en même temps que Kalar. Une bonne partie avait du reste été massacrée sur le chemin du retour par la population enragée.

Rezzori fit appeler les deux Coldiens.

— Qu'avez-vous l'intention de faire, à présent ? La guerre est finie.

— Pas pour nous, dit Mauran. Il reste toujours Kalar.

— J'espérais bien que vous n'auriez pas changé d'idée. Il m'envoie des offres de paix très acceptables, mais je n'ai aucune confiance en lui. Toutefois, il me faut votre accord pour poursuivre. Ces armes sont à vous.

— Pas plus à nous qu'à personne, dit Gellert en riant. Nous les avons volées. Mais j'ai bien l'intention d'aller saluer Kalar à Zeyla-Raub.

— Moi aussi, dit Mauran, souriant de la bouche et non des yeux.

— En ce cas, dit Rezzori, nous partirons tous pour Zeyla-Raub. Je veux la paix pour moi, pour mes enfants, et pour les enfants de mes enfants. Si nous frappons assez dur, je l'aurai.

— Avec ou sans toi, dit Mauran, nous y allons. Si nous sommes nombreux, ce sera plus drôle. Veux-tu la place de Kalar, Rezzori ? Tu peux prendre Offren, si tu le désires.

— J'ai été tenté, je l'avoue, mais non. Zagoura me suffit. Offren reviendra au fils de Kalar, comme il se doit. Mais je veux qu'ils craignent, à jamais, d'attaquer ma terre.

— Ne t'inquiète pas de ça, dit Gellert. Quand nous en aurons fini avec eux, ils désireront la paix pour un millier d'années et plus !

\* \* \*

À Zeyla-Raub, Kalar s'inquiétait. Il n'avait reçu nulle réponse du Chân, ce qui lui semblait de fort mauvais augure. Il fit masser ce qu'il lui restait de troupes aux limites de la terre zagourienne, tout en sachant parfaitement qu'il ne pourrait en aucun cas stopper l'avance de Rezzori si celui-ci décidait de marcher sur Zeyla-Raub.

À la longue, Kalar avait bien dû finir par admettre l'histoire des Dirzz en peau humaine qui possédaient la foudre, et il craignait beaucoup d'être un jour contraint de les voir de ses propres yeux. Les renforts rappelés des frontières s'étaient mis en route, mais ils ne seraient pas sur place avant longtemps. Au reste, à quoi bon ? Comment vaincre ceux qui ne sont pas des hommes ?

Le Suellan consulta les Mezziars, mais il se heurta à des réticences, et rencontra bien peu d'encouragements. À ce qu'il semblait, les Suivants du Dieu noir n'étaient pas du tout sûrs que ceux qui combattaient avec les Zagouriens fussent réellement des Dirzz, et non les envoyés d'Ayel lui-même. Au reste, s'il s'agissait de Dirzz, le Dieu ne saurait le tolérer, et montrerait sa puissance en les écrasant.

Tout cela n'aidait guère Kalar, qui commençait à regretter amèrement de n'avoir pas laissé Zagoura prospérer en paix. Pour accentuer sa mauvaise humeur, la chaleur de l'été rendait son palais intenable quand on le comparait à celui du Chân.

Emira, la Sia, s'inquiétait également beaucoup. Elle n'avait pas oublié Lisa Leyra. La garce jaune avait réussi à fuir. Il fallait bien croire qu'elle se trouvait maintenant auprès de son père. Si Rezzori, comme il était fort possible, s'emparait de Zeyla-Raub, Emira ne se faisait guère d'illusions sur ce que serait son sort. Elle houspilla Kalar, et le regretta. Elle reçut une sévère correction, qui lui fit cracher deux dents et la couvrit de bleus. Elle garda le lit durant trois jours, et n'osa plus ouvrir la bouche en présence de son Ser. Emira maigrissait un peu.

\* \* \*

Rezzori se mit en route avec son armée. Cette fois, il était indispensable qu'il accompagnât ses hommes. Il y aurait une foule de problèmes à régler à Zeyla-Raub.

Lisa Leyra, Riara, Variz et Maurijara faisaient partie de la troupe. Lisa Leyra parce qu'elle espérait bien s'occuper à l'occasion de la Sia, Riara parce qu'elle aurait suivi sa maîtresse même s'il lui avait plu de se rendre aux Cavernes Noires, Variz parce qu'il aimait bien Lisa Leyra, et Maurijara parce quelle ne voulait plus quitter le Chaurien, fût-ce un instant.

Gellert et Mauran chevauchaient avec Rezzori.

Il semblait que ce fût là un voyage de triomphe, plutôt qu'une expédition guerrière. Les villes traversées acclamaient le Chân, le priaient de s'arrêter un moment, et le moindre combattant se voyait offrir plus de vin qu'il en pouvait boire. plus de nourriture qu'il en pouvait consommer. et le meilleur lit de la maison. avec la fille de son choix

dedans. Rezzori tâchait de presser un peu les choses, de crainte de n'atteindre Zeyla-Raub que l'année suivante.

Depuis la démonstration faite par Gellert, le Chân n'avait jamais eu l'occasion de voir les armes réellement en action. Cette occasion se présenta en arrivant sur Zioura-Maulia, où les montagnards rencontrèrent un mur de soldats verts leur barrant le chemin.

Rezzori en essaya une lui-même, et resta suffoqué du résultat. Bien qu'averti, il n'en pouvait croire ses yeux. Il la rendit à Gellert.

— Garde-la. Je ne veux plus m'en servir. Je ne sais pas comment te dire... Je crois que j'ai un peu honte de moi.

— Je sais, dit Galt. C'est bien trop facile, et on ne leur laisse pas la moindre chance. Moi aussi, j'ai honte, parfois.

Les Zagouriens ne rencontrèrent que bien peu de résistance sur la route de Zeyla-Raub. Les troupes offriennes étaient anéanties au premier choc, ou s'enfuyaient sans attendre.

Ils trouvèrent par contre les portes de la ville closes, et les remparts garnis de défenseurs qui tirèrent immédiatement une pluie de flèches. Mauran fit voler ces portes en menus éclats et ouvrit dans les énormes murailles une brèche suffisante pour laisser entrer dix armées de front.

Ils traversèrent une ville totalement déserte. L'exode des habitants avait commencé une dizaine de jours plus tôt. Tous ceux qui pouvaient fuir avaient fui, et le reste se terrait au plus profond des demeures, toutes portes bouclées.

Le palais du Suellan était lui aussi défendu, et bien. Par des hommes parfaitement disposés à mourir plutôt que de reculer. La garde de Kalar, et ses Suivants.

Mauran ouvrit les portes, et Gellert balaya le sommet des remparts. Lorsque tout ne fut plus que ruines, morts et mourants, ils purent entrer.

Kalar ne les avait pas attendus.

Lorsqu'on vint l'avertir de ce que les Zagouriens franchissaient l'enceinte du palais, il prit l'arme de l'un de Ses gardes, et s'entailla le bras au creux du coude. Il ne tenait pas à tomber vivant entre les mains de Rezzori.

Le venin de scauria fit très rapidement son effet ; il mit à peine quelques instants à mourir.

Les Zagouriens ne firent guère qu'une trentaine de prisonniers. Encore s'agissait-il, dans la plupart des cas, d'hommes plus ou moins grièvement blessés.

Galt et Querre avaient dû nettoyer les couloirs un par un pour parvenir jusqu'aux appartements de Kalar.

Eux et le Chân furent très déçus en ne retrouvant que son cadavre.

Gellert retourna du pied le corps qui gisait sur le ventre. Le visage de Kalar, noir, et tordu par les convulsions de l'agonie, était à peine reconnaissable.

— La charogne nous a eus, Mauran !

— Il fallait s'y attendre, il n'était pas idiot !

— J'espère quand même, dit Rezzori, que j'aurai quelques prisonniers de marque à ramener à Zagoura. La place des Exécutions attend, et les miens ont soif de vengeance.

Lisa Leyra fut également très déçue. Elle aussi ne retrouva que le cadavre de la Sia. Quelques instants plus tôt, Emira avait bu du poison. Lisa Leyra hurla de rage. Variz gloussait. Il avait vu tout cela deux jours auparavant, mais n'avait pas transmis ses visions.

Rezzori s'installa au palais avec les siens pour quelque temps. Il restait à prendre de nombreuses dispositions. Osem, le fils aîné de Kalar, n'avait que seize ans, et ne serait pas apte à gouverner avant sa vingtième année, suivant la coutume. Il convenait de trouver un régent capable d'assurer l'intérim du pouvoir, et un homme valable. Réziam, le Marsa, s'était lui aussi suicidé, de crainte de trop de comptes à rendre. Tout régler au mieux des intérêts de Zagoura ne serait pas exactement aisé.

Les femmes du Suellan ne le pleurèrent pas outre mesure. Beaucoup avaient eu des raisons de se plaindre de lui. Passée la terreur des premiers instants, lorsqu'il devint évident qu'elles n'avaient nullement à craindre pour leur vie, elles sourirent aux vainqueurs, battant des cils, et semblèrent plutôt heureuses de l'occasion qui leur était donnée de changer enfin de partenaire.

Rezzori trouva très à son goût la blonde esclave joulienne envoyée en présent par Méchinon. La fille était stupide, très reposante, et ne cherchait qu'à plaire. Le Chân, qui n'avait guère de temps pour les bavardages, la trouvait pleinement satisfaisante.

Lisa Leyra eut quelques raisons d'être jalouse. Gellert, Mauran et les Kémans devenaient si occupés qu'ils ne la regardaient même plus. Elle réussit tout de même à entraîner Galt sous les branches du leyouri, et ils y firent l'amour

en se croyant revenus dans le passé.

Mauran disparut durant quelques jours, sous le vague prétexte de visiter la ville. Il la visitait, en effet, en s'en tenant aux demeures désertées. Le départ précipité de leurs occupants y avait laissé nombre de choses intéressantes, et un certain nombre d'orfèvres demeurés tout de même en ville rouvraient leurs boutiques. Querre regrettait seulement que Gellert n'ait pas été disposé à venir jouer avec lui. Il était bien moins doué que son camarade pour le marchandage, sa patience n'allant généralement jamais assez loin.

Malgré tout, il prenait du bon temps. En ce moment, Zeyla-Raub représentait assez bien un paradis pour voleur. Il n'était du reste pas le seul à avoir eu cette idée. Il dut tuer deux concurrents peu enclins au partage.

\* \* \*

Gellert sortit, plus qu'abruti, d'un repas assez long qui s'était prolongé fort avant dans l'après-mi-jour. Trop de nourriture, trop de boissons, et bien trop de paroles. Il commençait à se lasser. La guerre était terminée, bien terminée, et il devenait temps de penser à autre chose.

Il chercha Mauran, sans grand espoir de le trouver. On le voyait à peine au palais, ces jours-ci. L'idiot était revenu à l'un de ces anciens métiers, et jouait à piller la ville. Gellert voyait très mal le plaisir qu'il pouvait en tirer. Lui ne gardait pas de sa première expérience de voleur des réminiscences de joies bien extraordinaires. Enfin, si cela amusait Mauran...

Il remonta les couloirs en direction de sa chambre. En entrant dans la pièce, il vit Variz, qui planait d'un mur à l'autre. Ils échangèrent des notes flûtées.

— Un de tes amis va avoir des ennuis, Gellert.

— Quel ami ?

Le Sirit fit naître une image.

Kérim, sur la place des Exécutions de Zagoura. L'Offrien était cloué par les paumes à une traverse, par les pieds aux lattes de l'estrade. Deux Exécuteurs s'activaient sur lui.

Le visage de Kérim n'était pas beau à voir. Son corps non plus.

Gellert sursauta.

— Où est-il ?

— En prison pour le moment, je pense, c'est très évident. Ce que je t'ai montré, c'est son avenir.

— Comment sais-tu que je le connais ?

— Je vous ai vus ensemble, quand tu es parti pour Zagoura. Je vois toujours beaucoup de choses, lorsqu'il s'agit de gens que j'aime bien.

— Je te remercie beaucoup d'avoir pensé à m'avertir. J'ai une grande dette envers Kérim. Je vais tâcher de la lui payer.

Gellert descendit rapidement des escaliers interminables pour atteindre les geôles. Les gardes ne firent pas de difficultés pour le laisser passer, et, lorsqu'il eut décrit l'Offrien blond, ils l'amènèrent jusqu'à sa cellule, et lui ouvrirent la porte.

Couché sur un bat-flanc de pierre, Kérim paraissait en fort mauvais état. Une blessure saignante lui entaillait le front, et sa robe verte au griffel écarlate, déchiquetée, découvrait balafres et meurtrissures. Il avait les yeux clos.

La porte qui s'ouvrait le fit se redresser. Il sourit.

— Gellert ! Cette fois, c'est moi qui suis bien content de te voir !

— Vie, Kérim ! Qu'est-ce qui t'a mis dans cet état ?

— Je gardais les portes du palais. Je les ai reçues sur la tête, du moins, en partie. Mais explique-moi, il y a vraiment des Dirzz qui accompagnent Rezzori ? Je ne voulais pas y croire.

Gellert rit.

— Si tu veux nous appeler Dirzz, Mauran et moi, oui, il y en a.

— Mais, dit Kérim, interloqué, Mauran est mort !

— Pour un mort, il se porte plutôt bien. Tu le verras, du reste. Mais je te raconterai ça en détail dès que tu seras sorti de là.

— Voilà de bonnes nouvelles, et je ne refuserais pas un peu d'aide. À ce que j'ai cru comprendre, je suis destiné à la place des Exécutions de Zagoura. J'espérais que tu étais toujours avec le Chân, et j'ai demandé aux gardes de te faire parvenir un message, mais ils ne voulaient rien savoir.

— Il me faut un ordre de Rezzori pour te tirer de là. Patiente un peu, je reviens.

Gellert retourna jusqu'aux appartements de Kalar, présentement occupés par le Chân. Assis à une table

luxueuse, marquetée et incrustée d'or, Rezzori étudiait des liasses de papiers.

— Je ne t'ai jamais demandé de salaire, Rezzori, dit Gellert.

Le Chân parut plus que surpris.

— Mais je te donnerai ce que tu voudras, bien sûr. Le Trésor de Kalar est à ta disposition, puise à ton gré.

— Je veux une vie.

Rezzori comprenait de moins en moins.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Quelle vie ?

— Celle d'un Offrien nommé Kérim.

Le Chân fronça les sourcils.

— Kérim... Kérim... Attends un peu...

Il fouilla ses papiers, et les étudia un moment.

— Kérim, oui. Il me semblait bien me rappeler. Tu me mets en grand ennui, Gellert. Ce Kérim assistait Lémirag.

Il a conduit de nombreux interrogatoires. Lémirag s'est tué. Je pensais bien me payer sur l'autre et mes hommes aussi.

— Je ne t'ai jamais rien demandé, Rezzori, Mauran non plus. Il n'y avait pas de raisons, nous avons suivi cette guerre pour motifs personnels, mais, à présent, je suis contraint de te réclamer un paiement, si tu penses que tu nous dois quelque chose. Mauran appuiera ma demande. Nous avons une dette envers Kérim.

— Tu me mets vraiment dans l'embarras. Je n'ai rien à vous refuser, sans vous, je n'aurais jamais gagné cette guerre, et, s'il ne s'agissait que de moi, je n'hésiterais pas un instant, mais Zagoura ne comprendra pas. Nous aussi, nous avons des dettes à régler.

Galt réfléchissait.

— Et si je te donnais une très bonne raison d'accepter, vis-à-vis des tiens ?

— Quelle raison ?

— Donne-moi Kérim, et je te donnerai ceci. (Gellert fit apparaître le tube coudé. Il reprit :) Il n'est pas encore vide. Cette ligne rouge n'en est qu'à un peu moins de la moitié. Tu pourras préserver, avec, ton pays de toute nouvelle attaque.

— Tu me le donnerais, vraiment ?

— Je n'en ai plus besoin. Entre nous, Rezzori, je ne fais pas un bien grand sacrifice. Je n'aime pas me battre avec ça. Si tu peux te justifier ainsi, je te le donne bien volontiers. Tu pourras dire que tu l'as payé avec Kérim. Les Zagouriens admettront très bien, je pense.

— J'accepte, Gellert, mais j'ai un peu honte. Ce marché ne me paraît guère juste. C'est la puissance d'Ayel, que tu me donnes.

— Justement. Je n'aime pas me battre sans laisser une chance à l'adversaire. Ça fausse le jeu. Je crois que je serai plutôt content d'en être débarrassé. Je te l'ai dit, je n'en ai plus besoin. Et si tu insistais, je pense que tu pourrais avoir aussi celle de Mauran.

— Une me suffit. Et j'espère bien ne plus avoir à m'en servir. Mais elle gardera ma terre, je suis bien forcé d'accepter. Seulement, Gellert, je ne suis pas très fier de moi, et je ne le ferais pas si j'étais seul en jeu. Je vais te signer un ordre de libération.

Rezzori prit un papier, trempa sa plume dans l'encre, écrivit quelques lignes, et signa.

Gellert posa l'arme sur la table, et prit le papier.

Il retourna jusqu'aux geôles, et fit libérer Kérim. Il l'emmena jusqu'à sa chambre, et nettoya et soigna les blessures dont l'Offrien était couvert.

— Pas d'os cassés, Kérim ?

— Non. Mais raconte-moi un peu. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Dirzz ? Toi et Mauran ? J'aurais dû m'en douter.

— Un peu de patience, frère. C'est une histoire assez longue. Repose-toi un moment. Je fais un saut aux cuisines. Je suppose que tu as faim. On est toujours mal nourri en prison.

— À qui le dis-tu !

— Bon, attends-moi, je reviens.

Galt se rendit aux cuisines. Il entassa sur un plateau ce qu'il put trouver d'intéressant sur les reliefs du repas, viande, fruits, galettes, et deux cruches de vin.

En revenant, il croisa Mauran qui rentrait, l'air d'excellente humeur, en sifflant joyeusement.

— Gellert, nous sommes en train de devenir très riches. Tu n'imagines pas les ressources de cette ville. Mais je te regrette bien comme intermédiaire. Je n'ai pas tes talents.

Ce « nous » n'avait rien de surprenant. Mauran avait toujours considéré que ce qui était à lui était à Gellert, avec



paraître recroquevillé. Au temps des combats dans le Cercle, il avait perdu aux des, sans même vergogne, un soir de déveine, le collier offert en présent par Lisa Leyra à son compagnon.

Il continua gaiement :

— Tu tombes bien, avec ce plateau. Je crève de faim.

— Va te chercher quelque chose, alors, ça, c'est pour Kérim. Je l'ai retrouvé en prison, sur l'avertissement de Variz.

— Tu l'en as sorti ?

— Bien sûr. Mais j'ai dû l'acheter à Rezzori. Il n'était pas très chaud pour le lâcher.

— Avec quoi ?

— L'arme. Je la lui ai donnée.

— Tu as bien fait. Il reste toujours la mienne, et, parfois, je me dis que je m'en débarrasserais bien, moi aussi. Ça nous a bien servis, mais entre nous, c'est une saleté. Je vais aux cuisines, et je vous rejoins. Où êtes-vous, dans ta chambre ?

— Oui.

— J'arrive.

Galt retourna près de l'Offrien, qui commença à dévorer de fort bon appétit.

— Tu ne manges pas, Gellert ?

— Je suis bourré. Nous avons eu un grand dîner un peu plus tôt. Mais Mauran arrive, et lui a faim. Il te tiendra compagnie.

Querre passait la porte, transportant précautionneusement un plateau abondamment garni.

— Kérim ! Tu as l'air d'être passé entre les meules d'un moulin.

— J'ai reçu les remparts sur le crâne, et, si j'ai bien compris, c'est à vous deux que je le dois. Mais, Mauran, je ne suis pas sûr de te reconnaître. Si Gellert n'était pas là, qui a l'air de trouver ça tout naturel, je te prendrais pour un fantôme. Où est passée cette cicatrice sur ta joue ?

— Ça fait partie de l'histoire, dit Gellert.

— Vous me la racontez, oui, ou il faut que je vous cogne ?

Ils racontèrent, en se volant les paroles de la bouche.

Kérim posait question sur question, et s'exclamait d'incrédulité. Il voulut tout voir. Gellert se déshabilla pour montrer son dos, et Mauran dut se débouter.

Galt sortit d'un coffre la tenue brillante qu'il ne portait plus depuis l'entrée au palais, et Querre tira l'arme de sa ceinture.

Kérim la retournait entre ses doigts.

— J'ai eu l'occasion d'en voir les effets. Pourtant, s'il ne s'agissait pas de vous deux, je refuserais d'y croire. Mais Gellert, tu as donné la tienne pour moi, je ne sais comment te remercier.

— Tu n'as pas à le faire, je te le devais bien.

Un petit coup heurta la porte, et Lisa Leyra entra. Cheveux verts lissés, yeux pourpres, et peau de miel. Elle se rappelait vaguement Kérim comme un visage entrevu quelquefois. Elle s'assit, réclama à boire, et bavarda. Elle riait, découvrant ses dents régulières et ses prunelles pourprées détaillaient l'Offrien. Elle le trouvait très à son goût.

Kérim, qui l'avait toujours considérée comme une tentation inaccessible, la regardait avec énormément d'intérêt. Gellert et Mauran sortirent ensemble sous un prétexte plutôt vague. Ni Lisa Leyra ni l'Offrien ne s'en aperçurent. Quelques instants après, ils étaient soudés l'un à l'autre.

Gellert riait.

— Cette petite garce aux cheveux verts ! Elle mettrait à plat une armée.

— J'espère que Kérim survivra, dit Mauran, qui riait aussi. Il n'est pas trop en bon état.

— Fais confiance à Lisa Leyra, elle réveillerait un mort. Bon, allons chez toi. Je voulais te parler, mais tu n'es jamais là. Maintenant que je te tiens...

Ils entrèrent dans la chambre de Mauran, et s'assirent sur le lit.

— Qu'est-ce que nous faisons, à présent ? Tu n'en as pas assez de courir la ville ?

— Ça commence. Nous pourrions partir, je pense.

— On rentre en Acherra ?

— Oui. Mais il faut aller voir ce que devient Rauri.

— D'accord, nous allons à Goura. Mais j'espère qu'il sera disposé à rentrer, lui aussi. Ça m'ennuierait de le laisser en Offrien.

— À mon avis, il viendra. Rauri est comme nous, il aime le changement.

Au début du mois de septembre, l'aréma arrivait à proximité de la ville de Goura.

Rauri s'y rendit seul. Il portait la robe à capuchon des Térags, et, Scarabe ou pas, il avait exactement l'air d'en être un, ce qui le mettait à l'abri de toute suspicion.

Galt et Querre n'avaient laissé nul message au carvan, et Rauri s'interrogea sur leur sort. Il commençait à se lasser un peu du désert, et envisageait sans trop de déplaisir la possibilité d'un retour en Acherra.

Le Scarabe prit son repas à la table de la salle commune, et apprit par les bavardages de ses voisins la mort du Suellan et la victoire du Chân. Gellert et Mauran n'avaient donc plus guère de raisons de demeurer en Offren. Rauri supposa qu'ils viendraient sans doute bientôt, en admettant qu'ils fussent toujours en vie, et se demanda s'il allait les attendre.

D'ici quelques jours, l'aréma repartirait vers le sud. Si Rauri la suivait, il ne serait pas de retour à Goura avant le printemps prochain, ce qui obligerait Galt et Querre à patienter quelque six mois. S'ils avaient pris la décision de quitter la terre d'Offren, ce qui était probable, ils s'agaceraient de ce délai supplémentaire. Gellert aurait peut-être assez de patience pour attendre, mais Mauran jamais.

D'un autre côté, demeurer seul à Goura poserait au Scarabe quelques problèmes, à commencer par la question du logement et de la nourriture. L'aréma n'était guère riche, et Rauri aurait besoin de leïres pour subsister. Il ne savait nullement combien de temps il lui faudrait attendre. Il suspendit pour le moment sa décision. Tout d'abord, il en parlerait à Lezzim.

Rauri termina son repas, le régla, et quitta le carvan. Il libéra son cahel, qui attendait en mâchonnant son mors, attaché à un anneau scellé au mur, et se remit en selle.

Il se rendit dans le quartier commerçant. Lezzim l'avait chargé de faire quelques achats. Robes de laine, et armes.

La ville de Goura n'était guère grande. Rauri suivit les rues étroites et poussiéreuses, bordées de maisons basses à terrasses. Sur la place principale, le temple et la demeure du Souriam se faisaient face. Rauri s'arrêta au puits pour faire boire sa bête. La place était déserte, le temple fermé, et les deux hommes qui gardaient les grilles de la maison du Souriam ne tenaient pas leurs lances avec beaucoup de vigilance.

Rauri réalisa qu'il avait complètement oublié le moment de la sieste, qui allait endormir la ville. Pour voir se rouvrir les boutiques, il faudrait attendre. Il faisait très chaud, et le ciel gris et sombre promettait un orage prochain. Le Scarabe attacha son cahel à un anneau commode de la muraille du temple, et s'installa sous un cauldia pour dormir un moment. Un vent chaud soufflait en bouffées épaisses, et les lanières pourprées de l'arbre, assombries par l'automne et marbrées de noir, dansaient en s'entrechoquant à faibles bruissements.

Rauri s'endormit. Il rêva. Il rencontrait Gellert, mais le Coldien, devenu fou, cherchait à le tuer. Il tenait dans sa main un objet très étrange qui crachait des flammes, et Rauri tentait désespérément de leur échapper. Des arbres s'embrasèrent. Les jets brûlants rôtièrent le Scarabe, qui ne parvenait plus à esquiver. Un torrent de flammes rugissantes lui enveloppa la tête, et il se réveilla en criant.

Durant son sommeil, le ciel avait noirci, et des roulements sombres en sourdaient. Les grilles du temple s'ouvraient, tirées par un Mezziar en draperies rouges flottantes. Rauri se leva, et tira un seau d'eau au puits pour boire et s'asperger le visage. Le cahel baissait la tête, piétinant le sol de ses sabots plats. Des rafales de vent chaud soufflaient, faisant tourbillonner les feuilles mortes.

Quelques femmes portant des jarres arrivèrent, et commencèrent à les remplir en jacassant gaiement. La chaleur montait du sol et s'exaspérait. Rauri détacha sa bête et, la tirant par la bride, s'enfonça dans la rue où les boutiques s'ouvraient les unes après les autres. Il la rattacha de nouveau un peu plus loin pour aller faire ses achats.

Il entra d'abord chez un Tailleur, et marchandait très longtemps quatre robes de laine à tissage lâche et à capuchon, les paya et les emporta roulées sous son bras.

Il gagna ensuite la boutique d'un Armurier. Celui-ci s'empressait auprès de deux clients. Un jeune Offrien très

roux, richement vetu et tort arrogant, qui frappait ses bottes d'une courte cravache, et une tulle de moins de vingt ans, ravissante, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Elle se penchait sur une série de petits poignards très ornementés, et hésitait à choisir.

Rauri commença à examiner les arcs. Il lui en fallait trois, et il les tendait, essayant la corde, les soupesait et les testait avec soin. La fille blonde le regardait à la dérobée. Sans doute n'avait-elle vu que peu de Scarabes, et peut-être même jamais. Rauri lui rendit ses regards. Elle était vraiment belle. Une tunique de soie bleue brodée masquait à peine l'élégance gracieuse de son corps. Ses cheveux très blonds étaient noués sur sa nuque en chignon lâche, et des frissons dorés s'en échappaient. L'Offrien roux parlait au Marchand, qui lui répondait avec déférence, et s'empressait à sortir de nouveaux poignards, aux manches garnis de pierres précieuses.

Une rafale de vent brûlant entra dans la boutique, et un éclat éblouissant alluma les armes de reflets. Le tonnerre roula interminablement. La fille blonde poussa un petit cri effrayé. Rauri lui sourit. Sa bouche sans lèvres découvrait de belles dents, et ses larges épaules tendaient le tissu de sa robe. La jeune femme lui rendit son sourire. L'Offrien s'était retourné et il vit l'échange de sourires. Ses yeux jaunes luisirent méchamment.

— Est-ce que tu te permets de regarder ma femme ? Sors de cette boutique, chien, et tout de suite !

Les paupières de Rauri se plissèrent.

— Je ne suis le chien de personne, pourri ! Parle-moi plus poliment !

L'Offrien fit deux pas rapides, et sa cravache se leva. La bouche de Rauri claqua de rage. Il saisit au vol le poignet, le tordit et la cravache tomba. Le Scarabe frappa l'Offrien, l'envoyant heurter le mur. Des armes s'effondrèrent avec fracas. Les éclairs se succédaient, illuminant la boutique, le tonnerre grondait, et la jeune femme blonde criait d'affolement.

Rauri guettait son adversaire, qui se relevait péniblement. Il reçut sur la nuque un coup violent. Il vacilla. Un deuxième choc le plongea dans l'inconscience. L'Armurier était passé derrière lui, et l'avait assommé à l'aide du manche d'un couteau à lancer.

Le Scarabe se réveilla en prison. Il avait joué de malchance. Son antagoniste n'était autre que le propre fils du Souriam de la ville, et Rauri devait payer très cher son coup de poing.

Le soir même, dans la cour de la prison, deux gardes s'activèrent sur lui avec des caldes. Les baguettes écorcées qui dansaient sur son corps amenèrent le Scarabe au bord de l'évanouissement. Le jeune Offrien roux assistait à la séance. Il souriait d'un air très satisfait. Il garda tout de même un regret. Il avait espéré entendre ce chien de Marqué hurler et supplier. Il n'eut pas ce plaisir.

Rauri apprit ensuite qu'il était condamné aux mines de lumènes, pour conduite inqualifiable. Il lui faudrait attendre le passage d'un convoi de prisonniers, ce qui aurait pu durer assez longtemps, mais, à peine huit jours plus tard, il partait pour la forteresse de Mazia, sise bien plus à l'ouest que Mélaja-Keyr. Les mines de lumènes étaient nombreuses, en Offren.

Rauri n'avait pas porté assez longtemps sa première chaîne pour se familiariser beaucoup avec elle. Il apprit la seconde, maillon par maillon, ainsi que la piste. La soif et les caldes, il connaissait déjà. Il n'était pas plus souple que Gellert ou Mauran, et, comme eux, il le payait très fréquemment. Comme eux aussi, il haïssait son convoyeur. Il haïssait également le jeune Offrien responsable de ses malheurs. S'il vivait, il réglerait sa dette.

Lezzim s'inquiéta en ne voyant pas revenir le Scarabe. Il avait de l'amitié pour lui. Il envoya un homme à Goura, avec mission de s'informer. Le Térage n'eut aucune peine à apprendre ce qui était arrivé à Rauri. Toute la ville en parlait. Le fils du Souriam n'était pas plus aimé que son père. Un jeune scauria arrogant. Qu'il se fût trouvé un homme pour le frapper réjouissait les Méchas, et ils bavardaient volontiers sur le sujet.

Le Térage fit son rapport à Lezzim, qui s'assombrit et gratta sa barbe. Pas question de venir en aide à Rauri, enfermé présentement dans une prison impossible à forcer, mais Lezzim le regrettait bien.

Le chef des Térages n'ignorait pas que le Scarabe était censé laisser au carvan de Goura un message pour ses amis coldiens. Il ne savait pas écrire. Il envoya deux hommes en ville avec mission de lui ramener un Scriva, et ils revinrent avec une petite chose affolée à tête de rat. Lorsque le minable gribouilleur eut compris qu'on n'en voulait pas à sa vie, il rédigea le message d'une plume tremblotante. Lezzim lui promit les pires supplices si celui-ci ne reflétait pas absolument sa pensée, et le Scriva s'appliqua de son mieux, avec une grande docilité.

Lezzim raconta en détail les ennuis de Rauri, et fit terminer sa lettre par les souhaits rituels. Il aimait bien aussi les deux Coldiens. Des hommes, de même que Rauri.

Il libéra ensuite la tête de rat, qui prit la fuite au pas de course, incrédule, et se félicitant de sa chance.

Lezzim fit remettre le message au carvan de Goura, et l'aréma repartit vers le sud. Avec le fatalisme de sa race, il oublia Rauri. Chance et malchance jouent dans une vie, sans que les hommes puissent intervenir. Si Ayel le voulait, le Scarabe vivrait. Sinon...

Rauri suivait la piste, enchaîné, et ne l'appréciait guère. Il trouvait plein d'ironie d'être lui aussi expédié vers les

Rauri suivait la piste, cherchant, et ne l'appréciait guère. Il trouvait plein d'écue un homme à qui il avait aussi expécuté vers les mines. Par les récits de ses amis, il les connaissait. Il ne pensait pas y survivre très longtemps.

\* \* \*

Rezzori pensait regagner bientôt Zagoura. Les affaires se réglèrent peu à peu. Un ancien Suivant de Kalar, homme assez âgé et sensiblement honnête, avait été désigné comme Marsa, et prendrait en main le gouvernement d'Offren. Mais le Chân avait tout de même quelques soucis.

Pour la première fois de sa vie, sa fille, Lisa Leyra, semblait prise par ses amours. Elle ne voyait plus que l'Offrien Kérim, et, pire, lui demeurait fidèle, ce qui était absolument impensable ! Rezzori se voyait en passe d'hériter bientôt d'un beau-fils que toute la population zagourienne haïrait féroce. La chose ne se pouvait. Malheureusement, le Chân connaissait suffisamment sa fille pour savoir qu'une opposition déclarée ne ferait que la renforcer dans sa décision. De plus, lui-même éprouvait plutôt de la sympathie pour Kérim, un homme parfaitement valable au demeurant. Le problème restait que pas un Zagourien ne l'admettrait jamais. Un Offrien, et qui avait pris une part active à la guerre en interrogeant bon nombre de prisonniers dans la chambre de torture. Si Kérim mettait jamais les pieds à Zagoura, il se ferait assassiner dans les huit jours.

Lisa Leyra résolut la question en annonçant à son père qu'elle entendait demeurer à Zeyla-Raub.

Elle épousa Kérim en grande cérémonie au palais. Galt et Querre assistèrent au mariage, très incrédules l'un et l'autre. Mais Kérim était absolument fou de Lisa Leyra, et, si étrange que cela pût paraître, il semblait que ce fût parfaitement réciproque.

En quittant la salle où avait eu lieu un interminable repas d'épousailles, Gellert dit à Mauran :

— Tout de même ! Cette petite garce avec Kérim... Je n'arrive pas à y croire !

— Ce n'est pas notre affaire. Il l'aime, et je crois bien qu'elle l'aime aussi. Tout ira sans doute très bien. Les putes rangées font les meilleures épouses.

— Tu exagères, dit Gellert en riant. Garce, je te l'accorde, mais pas pute. Au fond, c'est une bonne fille. Mais de toute façon, tu as raison, ça ne nous regarde pas.

Ils faisaient tous deux leurs préparatifs de départ. Rezzori en faisait autant de son côté.

Un grand dîner les réunit tous une dernière fois. Lisa Leyra ne semblait voir que son nouvel époux. Elle était radieuse, et sa beauté éclatait. Maurijara tenait la main du Chaurien. Elle l'épouserait dès leur retour à Zagoura. Variz rôdait. Il échangea avec Gellert beaucoup de notes tintantes. Il regrettait bien son départ. Plus personne ne parlerait avec lui. Il l'avertit d'avoir à prendre garde. Il prévoyait un danger encore imprécis, ayant un rapport avec des insectes. Gellert devait s'en souvenir durant quelques jours, puis l'oublia complètement.

Le repas se termina bien après la mi-nuit. Galt et Querre, qui devaient partir le lendemain à l'aube, prirent congé de tous. Lisa Leyra leur noua les bras autour du cou, mais il ne restait que de la tendresse dans son baiser. La séparation proche rendait tout le monde un peu mélancolique.

Ils quittèrent Zeyla-Raub comme le soleil se levait sur la ville. Novembre débutait.

Un mois plus tard, ils étaient à Goura, et lisaient la lettre de Lezzim.

— Vie, dit Gellert, nous ne sommes pas encore sortis d'Offren. Il faut aller chercher Rauri.

— Nous n'aurons pas grande difficulté à le libérer. J'ai toujours ça.

Mauran tapotait la poignée de l'arme. Il la portait au ceinturon, dans une gaine spécialement confectionnée pour cet usage.

— Il va falloir se dépêcher un peu, Mauran. Rauri peut y laisser sa peau d'un moment à l'autre.

Ils se turent, absorbés dans des souvenirs déplaisants. Il y avait bien des raisons, en effet, pour que le Scarabe passât dans une autre existence.

— Cet Offrien, dit Gellert, le fils du Souriam, on règle la dette de Rauri avant de partir ?

— Non. S'il vit, Rauri voudra la régler lui-même. S'il est mort, nous la paierons à notre retour.

\* \* \*

Fin novembre.

Rauri escaladait les collines de Zem Guelem. La plante de ses pieds était devenue aussi dure que du vieux cuir. Sa robe de laine, loqueteuse et raide de crasse, ne le protégeait plus guère, et il faisait froid. Les journées restaient possibles, marcher réchauffé, et le soleil donnait quand même quelque chaleur, mais les nuits devenaient pénibles. Il pleuvait, de temps à autre. Un rideau froid et serré qui trempait les captifs jusqu'aux os. Quelques vieux toussèrent, crachèrent, grelottant de fièvre. nuis moururent sans bruit. Les cadavres demeuraient au bord du chemin. Les charros

s'en occuperaient, de même que les herz, insectes nécrophages noirs et ronds, avec une carapace en dôme luisant.

La piste montait et descendait, taillant dans un roc gris veiné de paillettes. Quelques luéguas, des buissons de caldes, ou des chelmas, lianes ligneuses qui serpentaient sur les rochers. Peu d'herbe, mais, par places, une mousse épaisse rose vineux, très glissante, un peu grasse. Deux hommes dérapèrent, se brisèrent un membre, et furent achevés à la lance par les gardes.

Rauri regardait passer son convoyeur, Mauzélím, qui montait un petit cheval laineux, et ses yeux d'insecte s'allumaient sous leurs paupières plissées. Mauzélím surveillait ses prisonniers. Un Offrien d'une cinquantaine d'années, dont la chevelure châtaine blanchissait. Il portait une barbe en pointe assez longue. Ses yeux verts, globuleux et saillants, évoquaient des grains de raisin.

Rauri s'était lié d'amitié avec son voisin, un gros Marchand merkit qui perdait sa graisse sur la piste, et dont la peau devenue trop large pendait en replis. Hérit, sous des dehors apeurés, cachait pas mal de ruse et de détermination. Il poussait des cris épouvantables lorsqu'il lui arrivait de goûter à la baguette de calde tout en étant fort capable de courage si ça devenait absolument indispensable. Il geignait et se lamentait la plupart du temps, puis, à un moment plutôt dangereux, sortait une plaisanterie très drôle qui témoignait de ses dons d'observation. Hérit était petit, chauve, très brun de peau. Les poils qui lui manquaient sur le crâne tapissaient son corps rond, il était presque aussi velu qu'un Fourré. Rauri l'aimait bien, tout en le trouvant à l'occasion passablement exaspérant.

Les captifs ne souffraient plus de la soif, il y avait de l'eau dans les collines, mais ils étaient affamés en permanence. Hérit pleurnichait, et décrivait interminablement d'anciens festins, avec un luxe de détails invraisemblable. Il était capable de parler nourriture durant toute une journée. Rauri s'exaspérait, et le faisait taire en menaçant de le frapper de sa chaîne. Hérit s'enfermait dans un silence morose, et boudait, mais jamais bien longtemps.

Le Marchand merkit avait l'âme d'un voleur-né, et il n'avait pu s'empêcher de rouler le Souriam de sa ville en lui vendant des sacs de graines de gil un peu fermentées. Il avait espéré que ces sacs demeureraient en réserve, permettant ainsi à la fraude de passer inaperçue, malheureusement, le Souriam les fit mettre en service de suite, et Hérit se retrouva en prison, attendant le passage d'un convoi. Il regrettait fort sa sottise, et se lamentait.

Rauri riait.

— Hérit, tu volerais Mauzélím si tu en trouvais l'occasion. C'est plus fort que toi.

Le Marchand baissait ses paupières sur des yeux noirs luisants, et riait aussi.

— Mais je le vole, quand je peux.

De fait, Hérit s'arrangeait parfois pour chaparder une galette supplémentaire au moment de la distribution, et il la dissimulait fort adroitement dans les plis déchiquetés d'une robe de laine jadis blanche. Il partageait très équitablement son larcin avec Rauri à la nuit close, durant le temps de sommeil.

Il risquait très gros et le savait, mais, en effet, c'était plus fort que lui. Il mâchait sa part avec précipitation, puis chuchotait sans fin, parlant de tiourigs braisés, de moutons rôtis à la broche et de gâteaux au miel jusqu'à ce que Rauri, agacé au plus haut point, lui enjoignît de se taire et de dormir, sinon... Hérit soupirait, et se retournait sur les cailloux.

Ils traversaient une région infestée d'insectes. Les mouches kerras tourbillonnaient en nuage doré sur la caravane. La peau brun-rouge du Scarabe était résistante, mais Hérit se boursoufflait de plaques enflammées, et se grattait avec fureur en gémissant. Il y avait aussi les tiques sumigiz. À jeun, elles étaient plates, rouge-rose, pas plus grandes que l'ongle du pouce. Gonflées, elles devenaient énormes, et leur dos laissait voir des dessins noirs très élégants. Il convenait de leur permettre de gonfler, en effet, et d'attendre qu'elles se détachent d'elles-mêmes. Si l'on tentait de les arracher, la tête demeurait enfouie sous la peau, provoquant très vite une plaie ulcéreuse qui ne guérissait plus. Les captifs ne disposaient pas des braises qui leur auraient permis de s'en débarrasser en les brûlant.

Hérit en avait plein les poils, et il ululait. Leurs morsures n'étaient pas très douloureuses, hormis une sensation de tiraillement, mais il fallait éviter de crever sans y prendre garde les sacs renflés. Heureusement, les sumigiz étaient résistantes.

Rauri en souffrait moins que le Marchand. Sa peau ne semblait pas tenter davantage les tiques que les mouches kerras. Il en récolta tout de même quelques-unes aux aisselles, et il pesta passablement.

Mauzélím passait, son regard en grains de raisin surveillant toutes choses. Hérit chuchotait :

— Baisse la tête, imbécile ! Regarde par terre !

Mais Rauri oubliait parfois de prendre cette précaution élémentaire. Ses yeux d'insecte hurlaient de haine et défiaient, et il le payait une fois de plus de vingt coups de calde à la halte du soir. Sa rage n'en devenait que mieux trempée.

Lorsqu'il pouvait trouver une flaque dans un creux de rocher, Hérit lavait patiemment le dos du Scarabe pour

éteindre un peu les flammes allumées par le suc brûlant des caldes.

— Tu n'es pas raisonnable, Rauri ! Ça coûte bien peu de regarder tes pieds quand il passe. Ce n'est pas toi qui vas gagner, et si tu l'énerves trop... Tu serviras de cible aux gardes pour le tir à l'arc. Ils prendront des paris sur ta peau, et tâcheront de te faire durer longtemps.

— Je ne sais peut-être pas baisser les yeux, mais toi, tu voles, et tu risques tout autant. Chacun ses défauts, Hérit. (Le petit Merkit rondulet soupirait. Ses joues pendaient en plis flasques.) D'ailleurs, ajoutait Rauri, tu ne connais pas les mines, mais moi si. J'ai deux amis qui y ont fait un séjour. Laisse-moi te dire que nos chances de survie sont très maigres.

Hérit demandait des détails, et geignait d'horreur en les apprenant.

— Ayel nous protège, Ayel nous protège !

Rauri, qui croyait par intermittence en la puissance d'Alémi, la douce Déesse qui régnait sur Acherra, haussait les épaules. La baguette de calde se rappelait à son bon souvenir, et sa bouche sans lèvres grimaçait.

À mi-décembre, la caravane atteignit la forteresse de Mazia. Elle découpait sur le ciel ses murailles noires crénelées. Il tombait une bruine froide qui en estompait un peu les contours.

À peu près à la même époque, Gellert et Mauran entraient dans la ville de Leïmit.

Ils y revendirent leurs cahels, qui ne seraient plus guère utiles dans les collines, et les remplacèrent par deux petits chevaux gris-bleu à corne noire, habitués à la rocaïlle. Ils mangèrent au carvan, et y passèrent la nuit.

Au matin, ils se renseignèrent sur la route menant à la forteresse de Mazia. À ce qu'il semblait, cette route faisait un large détour par les collines de Zem Guelem pour éviter le plateau de Larg. Galt et Querre voulurent savoir pourquoi, et le Carvani roula des yeux affolés. Le plateau de Larg était la proie des Dirzz, tout le monde savait ça. Ceux qui osaient s'y aventurer n'en revenaient jamais. Mieux valait allonger la route que perdre la vie, et peut-être pire.

En se mettant en selle, Gellert dit à Mauran :

— Je ne sais pas ce que tu en penses, mais nous sommes pressés. En passant par ce plateau, nous gagnerions du temps. Ce Carvani m'avait l'air de répéter des contes de bonne femme. Il ne disait rien de sérieux.

— Il y a sans doute quelque chose tout de même, sous ces contes, mais je suis de ton avis. La vie de Rauri peut tenir à un jour. Passons par le plateau, nous verrons bien. Avec l'arme, nous ne risquerons pas grand-chose, même s'il grouille de Dirzz. Mais le problème, c'est l'eau et le gibier. Nous ne pouvons pas y renouveler nos provisions.

— Je suppose qu'il doit y avoir de l'eau. Nous sommes en hiver, la région est assez froide, et il pleut de temps en temps. S'il y a de l'eau, il y aura du gibier. Ce détour par les collines nous prendrait plus d'un mois. Si nous pouvons raccourcir un peu le délai...

— D'accord, frère, cap sur le plateau.

Ils suivirent quelques jours la piste, puis la quittèrent, lorsqu'elle bifurqua, pour grimper vers le plateau de Larg, qui semblait s'accrocher dans le ciel.

La pente montait, très raide, à travers une région volcanique, tout en rocs noirs et en coulées de lave grumeleuse. La mousse rose vineux s'y accrochait, et, à l'occasion, les petits chevaux dérapaient. Peu de végétation. Quelques luéguas, les éternels buissons de calde, et les lianes qui rampaient, épaisses, ligneuses, de couleur brune, garnies de feuilles rouge sombre très charnues. Pour avoir tenté d'en arracher une, Gellert garda pendant trois jours une main enflée. Leurs feuilles exsudaient un suc urticant.

Le gibier abondait. Guélasés, surms, sorte de chèvres brunes unicornes, et une variété d'animaux ronds à piquants noirs, assez analogues à des hérissons. Ils se roulaient en boule à toute approche, mais ne cherchaient pas à fuir, et étaient très faciles à attraper à la main. Assommés, ils déplaient un corps à ventre mou et des pattes griffues. Cuite, leur chair était tendre et délicieuse. Gellert et Mauran s'en gavaient.

Ils dormaient près des chevaux, roulés dans une couverture, à côté d'un feu. Il faisait froid, et, les jours de pluie, cela devenait franchement désagréable. Couvertures et vêtements imbibés d'eau ne facilitaient pas le sommeil. Mauran jurait mille fois, et Gellert, agacé, le priait de se taire un peu.

Ils se réveillèrent un matin pour trouver sur leurs corps une poignée de tiques déjà bien enflées. Gellert regardait d'un air chagrin les sacs ronds marqués de taches noires. Il en avait deux à l'aîne, qui lui causaient une sensation fort désagréable de succion au vif des nerfs, et quatre sur le flanc. Mauran en avait deux au ventre, une au cou, et trois aux aisselles. Il rageait.

— Attends un peu, dit Gellert. Ne t'amuse pas à les arracher. Je ne connais pas ces bestioles-là, mais je sais ce que c'est que des tiques. Si...

Mauran l'interrompt.

— Je ne suis pas complètement idiot. Il faut du feu, pour les retirer, sinon la tête restera. Allumons-le.

Ils firent partir un feu de calde, et se débarrassèrent des tiques avec une baguette à l'extrémité embrasée. Il fallut aussi retirer celles qui suçaient les chevaux. Les bêtes renâclaient à l'approche du tison, et hennissaient. Mauran les retint par le mors, et Gellert brûla.

Durant le jour, ils étaient enveloppés de mouches kerras zonnonnantes. Contre celles-là, rien d'autre à faire que prendre son mal en patience, mais Mauran contenait difficilement sa rage.

Il se giflait avec fureur, et dépensait tout son bagage de jurons. Gellert riait, tant les invectives de son compagnon étaient colorées, et jurait à son tour un instant plus tard.

Ils atteignirent le plateau.

Il faisait nettement plus froid, et les mouches disparurent, mais pas les tiques. Le gibier se raréfia. Des roches noires, polies par l'érosion, beaucoup de mousse gluante, et des trous innombrables, plus ou moins larges, qui semblaient s'enfoncer dans le cœur de la terre. Des mares et des étangs, en abondance. Aux heures chaudes, les ibraz y dansaient, frôlant la surface de leurs ailes dorées.

C'était une région étrange, silencieuse. À l'occasion, ils croisaient une source chaude qui fumait dans l'air calme. La vie animale y était furtive, cachée, et les oiseaux très peu nombreux. Les insectes, par contre, pullulaient. D'aucuns s'affairaient à leurs occupations, peu gênants, mais bon nombre piquaient dur. Galt et Querre avaient la fâcheuse impression d'être les seules proies dans un vaste désert, et les chevaux souffraient aussi.

Peu avant le soir, ils tombèrent sur un petit troupeau de surms, ce qui était une aubaine, car le gibier devenait de plus en plus rare. Gellert abattit d'une flèche une femelle dodue, plus petite et de poil plus clair que le mâle.

Ils attachèrent les chevaux, et tandis que Galt dépouillait la bête, Mauran prit l'outre et dit :

— Il y a une mare, là-bas. J'y vais. Mets un peu de cette bestiole à cuire, tu veux ? J'ai une faim à la dévorer à moi tout seul.

Il s'éloigna. Le soleil descendait sur l'horizon, et quelques étoiles luisaient déjà au ciel.

Mauran marchait en sifflotant, assez distrait. La mare était un peu plus lointaine qu'il l'avait supposé, et il avança longtemps. Dans cette région, la Vie savait pourquoi, les distances trompaient.

Il avait pris l'habitude de se méfier de la mousse glissante, mais juste comme il passait à côté de l'un de ces puits ronds qui criblaient le plateau, son talon dérapa. Il perdit l'équilibre, et plongea.

Il ne sut jamais par quel miracle il avait réussi à se rattraper à la muraille noire. Il s'accrochait des deux mains à une saillie en relief du roc. Ses bottes trouvèrent un point d'appui infime. Il n'y tenait que par la pointe des orteils, et presque tout le poids de son corps tirait sur ses bras. Au-dessus de sa tête, assez lointain, l'orifice du trou s'ouvrait sur le ciel assombri. Sous lui, un vide noir sans fond. Il chercha des prises, sans en trouver à portée. Il appela, tout en ayant le sentiment que sa voix s'étouffait dans le puits.

D'ici un moment, Gellert s'inquiéterait sans doute, et viendrait. Mais Mauran se demandait si ses bras tiendraient assez longtemps. Des crampes commençaient déjà à lui tirer les muscles, et ses doigts crispés blanchissaient.

Gellert avait écorché le gibier, l'avait vidé. Il essuya ses doigts sur une touffe d'herbe, et nettoya le couteau en le plantant dans la terre. Il époinça ensuite à grand-peine une branchette de luégua. Le bois noir était aussi dur que du fer. Il prépara un foyer avec quelques pierres, et alluma un feu de rejets de calde. Il enfila sur la baguette cœur, foie et rognons, et quelques morceaux taillés dans la cuisse, et les installa au-dessus du feu. Il s'assit pour surveiller la cuisson.

La viande commençait à dorer lorsqu'il réalisa brusquement que Mauran aurait dû revenir depuis longtemps. Il sauta sur ses pieds, et appela, très inquiet. Pas un bruit, sauf le bruissement faible du vent dans les feuilles sèches du luégua. La nuit était venue, et les étoiles étincelaient.

Gellert courut jusqu'aux chevaux prendre dans les fontes une lumène, et il partit dans la direction approximative de cette mare qu'il ne voyait plus du tout. Il éclairait devant lui, surveillant l'endroit où il posait ses pieds. Cette mousse était tellement traître. Mauran s'était-il assommé en tombant ? Il criait dans la nuit l'appel des chasseurs égarés.

— Yiii Yeeho ! Yiii Yeeho !

Mais rien ne répondait.

Il marchait vite, espérant ne pas s'être trompé sur la direction, en appelant à intervalles réguliers. Il s'inquiétait de plus en plus. Il ne voyait presque plus la lueur de son feu, lorsque, après avoir crié une nouvelle fois, il lui sembla entendre un faible écho sur sa droite. Il obliqua en appelant. L'écho répondit.

Une dizaine d'appels échangés, et Gellert arriva sur le puits. Il se pencha et éclaira.

— Il était temps que tu arrives ! Je n'en avais plus pour bien longtemps.

Mauran s'accrochait à la muraille noire, à cinq ou six hauteurs d'homme de distance, et Gellert voyait luire la sueur sur le visage levé vers lui.

— Pourras-tu tenir jusqu'à ce que je revienne avec la corde ?

Il y en avait une dans le paquetage porté par les chevaux.

— Non.

— J'aurais dû penser à la prendre



— J'aurais dû penser à la prendre.

Gellert se serait giflé. Il aurait dû songer à la possibilité d'une chute dans un de ces trous. Trop tard pour les regrets. Sa robe ? Trop courte, et pas assez solide, de toute façon. Quoi ?

— J'ai eu tout le temps de réfléchir en t'attendant, dit Mauran. Essaie les lianes.

L'idée était bonne. Pour avoir tenté d'en arracher une, Gellert les savait résistantes, et elles étaient interminables. Il en coupa trois morceaux de bonne longueur, les entrelaça rapidement, et les fixa en quelques points d'une liane mince. Il les essaya de quelques tractions. Avec un peu de chance, ça irait. Il aurait été préférable de les tresser, mais le temps pressait. Il ne se demandait pas si elles le brûlaient ou non : lorsque ses mains enfleraient, Mauran serait sorti de ce piège.

Il revint au puits, passa les lianes en travers de ses épaules et fit glisser l'extrémité vers Mauran.

— Accroche-toi d'abord par les cuisses, et tire un peu pour voir avant de lâcher tes mains.

— J'y serai bien forcé, je ne sens plus mes doigts. Je ne sais même pas si je vais pouvoir les décrocher.

Mauran serra ses jambes autour des lianes, et tira. Elles résistaient. Il détacha très péniblement ses mains, qui restèrent courbées comme des serres. Elles ne lui obéissaient plus du tout. Il glissa ses bras entre les lianes, en les coinçant tant bien que mal à la saignée du coude.

— Vas-y, tire !

Gellert avait posé à terre la lumène. Il partit à reculons. Il avait noué ses deux mains sur les lianes, qui lui traversaient le dos.

Il fit environ cinq pas, puis glissa. Il avait oublié la mousse. Il tomba assis en jurant, toujours cramponné aux lianes, mais la glissade continuait, ses fesses dérapant sur la mousse grasse. Il se cala sur une bosse et s'arrêta.

Mauran avait failli être décroché par la secousse. Ses jambes tenaient bon, mais ses bras refusaient tout service.

— À quoi joues-tu, pour la Vie !

— Cette saloperie de mousse, j'ai glissé.

— Recommence, et j'y passe ! Fais un peu attention !

La voix n'était pas des plus aimables, mais Gellert n'y prit pas garde. Mauran avait de bonnes raisons pour être de mauvaise humeur, et c'était stupide, en effet, d'avoir oublié cette mousse. Galt repartit, mais à chaque pas, il assurait ses pieds, et très soigneusement.

Dans la lueur de la lumène, Mauran surgit peu à peu du trou. Il resta étendu sur place, les mains toujours courbées. Les muscles de ses bras l'élançaient cruellement, et son souffle était un peu rauque. Il se mit debout péniblement. Gellert le rejoignit, et ramassa la lumène. Ses paumes avaient pris une couleur rouge vif, et commençaient à enfler. Elles cuisaient passablement.

— Nous voilà jolis, dit-il. Infirmes tous les deux, ou peu s'en faut. Ce serait le moment d'attaquer pour ces Dirzz, s'ils sont quelque part par là. (Il souriait. Il demanda :) Tu as glissé ?

— Non, je suis descendu là-dedans pour le plaisir !

Mauran n'était toujours pas très aimable.

Ils retournèrent vers le feu.

La viande était devenue charbon, et fumait âcrement.

Mauran s'assit près du foyer, et essaya de faire jouer ses doigts. Il jurait avec vigueur. Les paumes de Gellert se boursouflaient. Il chercha de l'eau pour les rincer, et se rappela que son compagnon était parti vers la mare pour en ramener. Il sourit.

— Vois un peu à quoi tu sers ! Tu t'en vas chercher de l'eau, et tu reviens sans en rapporter une goutte.

— J'ai aussi perdu l'outre, elle doit être au fond de ce trou, mais tu ne vaux pas mieux que moi, tu as laissé brûler le dîner.

Ils rirent. Ce n'était pas très drôle, et ne valait pas tant de gaieté, mais la détente venait.

Mauran commençait à pouvoir plier ses doigts. Il se leva, prit la lumène, et décrocha la deuxième outre attachée à une selle.

— J'y retourne. Et cette fois, je te promets de faire attention. Tu peux encore te servir de tes mains ?

— Assez pour remettre de la viande à cuire. Je m'en occupe. Mais Vie, Mauran, regarde où tu marches !

— Ne t'inquiète pas, je regarderai, et bien. Je me demandais combien de temps je mettrais à atteindre le fond. Ces trous m'ont l'air d'aller jusqu'au ventre du monde. Je me demandais aussi si tu arriverais assez tôt. J'ai vieilli de vingt ans en t'attendant.

Il partit. Gellert remit du bois dans le feu. La chèvre surm avait été pendue aux branches du luégua pour la protéger des insectes, et il y tailla quelques morceaux. Il débarrassa la bague des quartiers charbonneux, et renfila les nouveaux. Ses mains étaient très maladroitement, et il ne se pressait guère.

Mauran revint avec l'outre pleine comme il posait la bague garnie au-dessus des braises. Gellert rinca ses

doigts. L'eau fraîche apaisait la brûlure.

— D'ici demain, prédit Mauran, tu auras des mains comme des jambons. Moi j'en ai récolté sur le cou, l'oreille et la joue, et aussi sur les avant-bras. Ça cuit comme du feu, ces charogneries.

— Bien content de les avoir eues à portée. Tu veux me dire avec quoi je t'aurais remonté ?

— Évidemment.

La viande devait, et Mauran la retourna. La nuit était paisible, froide, allumée d'étoiles et d'une lune décroissante.

Ils mangèrent, puis se couchèrent, roulés dans les couvertures. Ils dormirent jusqu'à l'aube.

Gellert ne pouvait plus plier ses doigts, qui ressemblaient à des saucisses luisantes. Mauran avait une oreille difforme, une joue gonflée par une fluxion, une bosse goitreuse au cou, et des avant-bras enflés. Ses muscles restaient très douloureux.

— Allons jusqu'à cette mare, dit-il, elle est assez profonde. On se baignera un peu, l'eau froide nous fera du bien. J'ai l'impression d'avoir une rage de dents, sauf que c'est la peau qui me brûle, et pas la mâchoire. Quant à mes bras, j'aurais aussi bien pu passer sur le chevalet. Je ne vaudrais rien dans une bagarre aujourd'hui.

— Moi non plus. Espérons que ces Dirzz resteront à l'écart.

Trois jours plus tard, les mains de Gellert désenflaient un peu et il se servait de ses doigts, encore qu'avec maladresse. La joue de Mauran avait repris des proportions plus normales, et ses muscles lui obéissaient de nouveau.

Le plateau s'étirait, noir et inchangé. Depuis le matin, il était balayé d'un vent rageur qui secouait les luéguas, tentait d'arracher les lianes, et poussait au ciel des nuages sombres au ventre renflé. Le jour était gris et diffus. Le vent prenait Galt et Querre de face, plaquait les robes sur leur corps et les retroussait sur leurs cuisses. Il était froid, hargneux, et soufflait en rafales saccadées. Les crinières des chevaux s'éparpillaient. Quelques gouttes de pluie tombèrent.

— Presque la mi-jour, dit Mauran. On s'arrête un moment sous ces arbres pour manger ?

Il désignait de la main un bosquet de luéguas pliés par le vent.

— D'accord.

Ils mirent pied à terre, et attachèrent les chevaux. Ils s'installèrent à l'abri du vent, adossés aux troncs. Il restait un rien de viande froide, et ils partagèrent une galette de gil quasiment pétrifiée.

Durant leur repas, la pluie se mit à tomber avec violence. Une averse furieuse, qui fouettait les feuilles sèches et les arrachait aux arbres. Gellert essuya ses doigts, et plongea son couteau dans la terre avant de le remettre au fourreau.

— Attendons un moment avant de repartir, dit-il. C'est bien trop violent pour durer.

Mauran s'allongea, et cala sa tête sur une racine. Il ferma les yeux. Il se sentait paresseux. Les deux dernières nuits, il avait mal dormi. Gellert se leva, s'étira, et fit quelques pas pour se dégourdir les jambes. Il s'enfonça dans le bosquet ; six arbres serrés les uns contre les autres. Ils tapissaient le sol de leurs feuilles pourrissantes, encore humides des dernières averses. En mourant, elles devenaient vineuses.

Galt eut l'œil attiré par une tache de couleur très vive, et s'approcha, curieux. Il découvrit un très étrange édifice, qui semblait taillé dans du verre violet, translucide et lumineux, et qui escaladait la base d'un tronc en l'encerclant. Un palais de dômes, enchevêtrés et mêlés, se hissant les uns sur les autres, percés de trous circulaires. Il luisait, et sa couleur intense blessait les yeux. Une multitude d'insectes du même violet exacerbé le parcourait, entrant et sortant des galeries.

Gellert appela :

— Viens voir ça, Mauran, c'est très curieux.

Querre était proche du sommeil, et il se releva sans trop de plaisir.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il rejoignit Gellert, qui contemplait toujours le nid étrange. Il poussa une exclamation de surprise.

— Vie ! Je n'ai jamais vu une couleur pareille. Ça me fait mal aux yeux. Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas.

Les insectes couraient, agiles. Ils ressemblaient un peu à des scarabées, en plus arrondis. Leurs élytres étincelaient, et deux longues antennes duveteuses et bouclées semblaient luire d'une lumière intérieure. Gellert se pencha pour en ramasser un. L'insecte courut sur sa main, agitant ses antennes. Il brillait comme un joyau. La tête était petite, séparée du corps rond par un corselet en plaques articulées. L'insecte atteignit le poignet de Galt, et s'immobilisa. Les antennes duveteuses fouettèrent.

Gellert jura en secouant sa main, et il écrasa la bestiole à terre d'un coup de talon rageur.

— Cette saleté m’a mordu, ou je ne sais quoi. Ça m’a brûlé comme un fer rougi.

— Fais voir.

Une trace violacée brillait sur le poignet de Galt. Elle s’atténua quand il la frotta, et un peu de poudre scintillante colla à ses doigts. Mauran scrutait attentivement la peau.

— Il ne t’a pas mordu, en tout cas. C’est juste une tache. Ça te fait toujours mal ?

— À peine. Cette trace, on dirait de la poussière d’aile de papillon.

— Probablement urticante, comme les feuilles de ces lianes. Mais tu ferais mieux de ne pas tripoter tout ce que tu vois. Nous ne connaissons pas la région.

— Oh, dit Gellert en riant. Je doute que ce soient là les Dirzz dont parlait le Carvani.

Ils retournèrent près des chevaux. La pluie faiblissait. Mauran se rassit, adossé au tronc. Il avait une féroce envie de fumer. Pour le moment, il faudrait s’en passer. Le lot de brûles acheté à Goura s’était épuisé.

— Ça va cesser d’ici quelques instants, dit-il. Le ciel est déjà bien plus clair. On attend un peu, et on part. J’aurais bien aimé dormir un moment, mais il ne faut pas trop traîner.

Gellert s’assit contre un deuxième tronc. Il ferma les yeux.

Les insectes quittaient le nid en foule. Ils s’approchaient en courant sur les feuilles mortes. Les rafales du vent hurlaient.

Gellert se sentait extrêmement mal à l’aise. Quelque chose l’oppressait. Il ouvrit les yeux. Le ciel semblait avoir foncé, et le jour baissait. Peu à peu, tout devenait sombre, sinistre. Il avait peine à respirer, et un poids impossible à soulever l’écrasait. Une intolérable amertume lui serra le cœur. Le monde devint noir, hostile, et un sentiment de culpabilité l’envahit. Il avait commis un acte impardonnable, et, curieusement, il ne pouvait clairement se le rappeler, mais n’en était pas moins lacéré de remords, qui s’enflèrent, devenant totalement insoutenables.

Il mâchait du fiel, il suffoquait, il saignait. Un gant de fer fouilla son ventre et le déchiqueta. Son angoisse morale atteignit une telle intensité qu’il se replia sur lui-même en gémissant.

Mauran s’engourdisait. Il ne dormait pas réellement, mais son esprit flottait, entre veille et sommeil. Un insecte approchait de sa main, qui traînait à terre. Les antennes lumineuses se dressèrent. La plainte de Galt ranima brusquement Mauran, qui se redressa en retirant sa main. Les antennes fouettèrent dans le vide.

Gellert se levait. Sa peine et son fardeau avaient atteint les limites de ses possibilités de résistance. Il ne pouvait plus vivre.

Mauran, interloqué, regardait le visage de son compagnon. Une tête de mort aux yeux vides, la bouche tirée par une intolérable amertume. Il vit la main de Galt tirer le couteau de sa gaine, et l’approcher de son cou. Il se dressa d’une détente, et bondit instinctivement. Il referma ses doigts sur le poignet de Gellert juste à temps pour l’empêcher de s’égorger. Il cria :

— Mais qu’est-ce qui te prend ? Tu es fou !

Galt ne voyait pas Mauran. Le chagrin le dévorait. Il voulait mourir, et un obstacle se dressait entre lui et sa résolution. Il fallait s’en débarrasser. Il tordit violemment son bras, et se dégagea. Il frappa.

Mauran esquiva d’extrême justesse la lame qui allait s’enfoncer entre ses côtes. Il referma de nouveau sa main sur le poignet. Ils luttèrent. Des insectes tentaient de monter sur les bottes de Querre, et n’y parvenaient pas parce que ses pieds bougeaient trop vite.

Mauran s’affolait. Il ne comprenait rien. Il cria :

— Gellert !

Il voyait les yeux gris complètement vides, sans expression. Ni haine, ni colère, et la bouche était toujours déformée par l’amertume.

Ils avaient bien souvent lutté l’un contre l’autre, par jeu et en dosant relativement leur force, mais il ne s’agissait plus d’un jeu. Gellert cherchait à tuer. Ce qui sauva Mauran, c’est que Galt avait encore des doigts maladroits et douloureux. Il réussit à lui faire lâcher le couteau, et il l’expédia plus loin d’un coup de botte.

Gellert ferma son poing, et frappa. Mauran ne put éviter que partiellement le coup. Dans cette lutte, il avait un gros handicap. Lui ne voulait pas tuer. Quelque chose de très anormal se passait, dont il ne comprenait pas les raisons. Il vit vaguement briller près de ses pieds des taches intensément violettes, et se souvint de l’avertissement de Variz. Un danger relatif à des insectes. Y avait-il un rapport ? Il recula, entraînant son adversaire plus loin. Il ne pouvait pas savoir que cette précaution le sauvait. Que l’une des antennes atteignît sa peau nue...

Gellert se battait féroce. Mauran était contraint à la riposte, mais il voyait en face de lui les yeux gris, habituellement noircis par la rage, qui gardaient leur transparence limpide et ne cillaient pas. Des fenêtres ouvertes sur le vide. Malgré lui, il n’y allait pas suffisamment à fond.

Ils luttèrent.

Gellert usait de ses poings et de ses pieds, de ses coudes et de ses genoux, du tranchant de ses mains, de ses doigts raidis qui cherchaient à aveugler, de sa tête assenée en bélier. Il voulait tuer, et donnait toutes les ressources d'un entraînement très ancien, qui remontait aux premières bagarres de l'enfance, et s'était perfectionné avec les années d'une vie peu souvent paisible.

Mauran en savait aussi long que lui sur la question. Pour défendre sa vie, il fut amené à utiliser lui aussi toutes ses possibilités. Mais il ne cherchait malgré tout qu'à immobiliser l'adversaire, et cette réserve le désavantageait.

Il eut bientôt un autre handicap. Une pensée vague lui vint. Il ne devait pas se défendre. La pensée prit plus de force, et il cessa un instant de lutter. Les doigts de Galt se fermèrent sur son cou. Ce fut uniquement l'instinct de conservation et les réflexes acquis qui le poussèrent à frapper violemment l'adversaire à l'entrejambe. Les doigts relâchèrent leur prise, et Gellert recula, se pliant en deux.

De nouveau, des taches violettes s'approchaient, et la pensée insistante, taraudante, revint. Elle voulait contraindre Mauran à l'inaction. Il la sentait très étrangère, et il la combattit en tentant de fermer son esprit. Il entraîna Galt plus loin en fuyant.

Gellert plongeait, le saisissant aux jambes, et ils roulèrent à terre. Mauran s'affola. Une main frôlait son ceinturon. Galt cherchait l'arme. S'il réussissait à la tirer... Querre referma ses doigts sur un morceau de rocher, et l'abattit. Une fois, deux fois. Gellert ne bougeait plus.

Mauran se releva, baigné de sueur. Il avait le visage passablement marqué. Galt y était allé de bon cœur, mais lui aussi portait des traces de coups. Querre vit approcher un ruisseau d'insectes, et la pensée insistante l'envahit de nouveau. Il la chassa, bloquant son esprit. Il fonça, et piétina le ruissellement violet avec rage.

Il chargea Gellert sur ses épaules, revint aux chevaux, et l'installa en travers d'une selle. Les bêtes dansaient. Celui qui portait Galt se cabra, rejetant son fardeau. Les insectes grouillaient, et une nouvelle pensée pénétra Mauran, forçant le barrage qu'il tentait d'opposer. Il devait égorger Gellert, et se tuer ensuite. Il la repoussa. Les chevaux se cabraient, ruaient, hennissaient, tirant sur leurs rênes. Mauran éloigna vivement Galt des sabots. La pensée étrangère lui martelait le crâne, et, pour la chasser, il compta, bloquant son esprit sur les chiffres, et les dessinant un par un.

Il tira l'arme, et brûla consciencieusement tout ce qu'il voyait de violet. Il remonta jusqu'au nid, et le détruisit. La pensée disparut, et il soupira de soulagement. Malgré l'humidité, quelques foyers d'incendie allumaient les feuilles mortes, mais une nouvelle averse vint les éteindre rapidement.

Mauran retourna aux chevaux, qui semblaient calmés. Au passage, il récupéra le couteau de Galt. Il détacha les bêtes, remit Gellert en travers de l'encolure, et sauta en selle derrière lui. Tirant l'autre cheval par la bride, il partit au galop.

Il n'arrêta les bêtes que bien plus tard, près d'un étang, et il inspecta soigneusement les environs avant de les attacher. Il porta Galt près de l'eau, et examina son crâne.

*Vie ! J'espère que je ne lui ai pas cassé la tête.*

La peau était fortement entaillée, et les cheveux poissés de sang. Il chercha le cœur. Il battait normalement, et il se sentit mieux.

Il se préparait à nettoyer la blessure lorsque lui vint l'idée que la folie de son compagnon pouvait peut-être demeurer. Mieux valait prendre quelques précautions. Il alla chercher la corde, la tronçonna, et ligota Galt, pas trop serré, mais efficacement. Ensuite, il coupa les cheveux pour dégager la plaie, la lava, et versa de l'eau sur le visage.

Gellert ouvrit des yeux très embrumés.

— Vie ! Ma tête... (Puis, très étonné :) Mais qu'est-ce qui se passe ? Je suis attaché... (Mauran avait le visage fermé, et il ne répondit pas. Les yeux de Galt s'écarquillaient de stupéfaction.) Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi fais-tu cette tête ? Détache-moi, voyons !

L'expression de Querre restait très sombre, et il répondit d'une voix froide :

— Pas tout de suite.

— Mais pourquoi ?

— Parce que.

Le ton était gelé.

Gellert s'affolait. Il ne comprenait rien. Il cria :

— Mais qu'est-ce qui se passe, pour la Vie ? Nous étions sous ces arbres, tu me parlais de la pluie, et je me retrouve là, attaché. Qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi me fais-tu cette tête ?

Pas de réponse. Yeux glacés. Galt voyait les meurtrissures sur le visage de Mauran, et il demanda :

— Tu t'es battu ?

— Oui.

— Contre qui ?

Gellert dit :

— Contre toi.

— Tu plaisantes !

— Hélas non. Tu as vraiment fait tout ce que tu pouvais pour me tuer.

— Ce n'est pas possible, tu me fais une blague.

— Je voudrais bien.

Le ton était toujours plus que froid.

— Mais je ne me souviens de rien, je ne me souviens de rien. Dis-moi que tu blagues !

— Je ne blague pas du tout. Je n'en ai pas envie.

— Tu m'en veux ? Puisque je ne me rappelle pas... (Mauran avait le regard inexpressif, et le visage taillé dans la pierre. Gellert gémit :) Mauran ! (Pas de réponse.) Mauran, je t'en prie !

Voix très angoissée et yeux très inquiets.

Depuis le début de l'entretien, Mauran contenait une violente envie de rire. Le rire gagna ses yeux, qui se plissèrent, puis ses lèvres, qui remontèrent aux coins. Il explosa et se tordit. Il hoqueta :

— Oh, ta tête, Gellert... ta tête...

— Tu te la paies, ma tête, à ce que je comprends. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

Mauran coupait les cordes, secoué de rire.

— Si, c'est vrai. Je blaguais en te faisant une sale gueule, mais tu as bien essayé de me tuer.

— Je n'en ai aucun souvenir.

— Je m'en doute bien. Tu avais des yeux complètement vides. Je crois que c'est ces saloperies d'insectes. Ils pensent, et leurs pensées sont rudement insistantes. Mais j'ai pu résister, pas toi, peut-être parce que tu avais été touché par cette antenne. Ils essayaient sans cesse de grimper sur moi, et j'avais dans la tête des idées qui n'étaient pas les miennes. J'ai eu une des plus belles frousses de mon existence. Je ne voulais pas te tuer, mais toi si, et j'étais bien forcé de me défendre. J'ai dû t'assommer, tu voulais prendre l'arme. Je ne savais pas comment tu serais au réveil, c'est pour ça que je t'ai attaché. Ensuite, je n'ai pas pu résister à l'envie de te faire marcher, et ça a rudement bien pris.

— En tout cas, tu m'as joliment arrangé le crâne. J'entends sonner une de ces volées de cloches ! Tu parles d'une histoire ! Variz m'avait dit de prendre garde aux insectes, mais je n'y pensais même plus.

— Je m'en suis souvenu, à un moment. Je reculai pour t'entraîner loin d'eux, et ils se rapprochaient toujours. Et quelque chose de très insistant disait que je ne devais pas me défendre. Tout a commencé parce que tu as essayé de te suicider. J'ai retenu ta main, juste avant que tu te coupes le cou. Ensuite, tu t'es retourné contre moi, et j'aime autant te dire que tu y allais de bon cœur.

— Je le vois bien. Mauran, je suis désolé.

— Et pourquoi serais-tu désolé, idiot. Tu n'y pouvais rien.

— Je n'ai pas le plus petit souvenir. Absolument rien. Un trou, entre le moment où nous étions assis pour attendre la fin de la pluie, et mon réveil ici. Je sens bien que j'ai pris des coups, sans parler de mon crâne qui me lance que c'en est un plaisir, mais ça s'arrête là. En tout cas tu ne m'as pas ménagé, je suis moulu.

— Ménagé ! Celle-là, c'est la meilleure ! Tu te figures peut-être que je suis frais comme la rose ? Eh bien tu te trompes, et lourdement ! Tu cognes dur, mon frère, quand tu t'y mets. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Que je te caresse ?

— Ces insectes, je me demande...

— Ça pourrait bien être les Dirzz du plateau. Je ne sais pas ce qu'ils voulaient de nous, mais ils sont rudement dangereux. À un moment, j'ai bien failli me laisser étrangler.

Gellert regardait son poignet. Une faible trace violacée y demeurait.

— Je ne sens plus rien du tout. Tu crois qu'ils m'ont contrôlé à cause de cette brûlure ?

— C'est probable. Ils essayaient tout le temps de s'approcher. Si je vois du violet quelque part, je file, et vite. Je n'aimerais pas recommencer cette expérience. Je bloquais mes pensées, mais c'était comme une marée, ça revenait toujours, une vague après l'autre. Je crois que nous avons eu de la chance d'en sortir. Même les chevaux semblaient devenus fous. Il faudra faire très attention, à l'avenir.

Rauri avait toujours eu un visage à l'ossature nettement dessinée, mais il commençait à porter sur les épaules quelque chose qui évoquait très sérieusement une tête de mort.

Hérit semblait avoir été cousu dans un sac de peau poilue bien trop grand pour lui. Il ne geignait plus guère, faute de temps. Les dernières forces étaient entièrement consacrées au travail, et les rares moments de repos au sommeil. Ils devenaient bien trop précieux pour être gaspillés en salive. Le Marchand n'en était plus à rêver de festins. Il s'interdisait, au contraire, ce genre de pensées, et il regrettait très amèrement d'avoir cédé à la tentation de voler le Souriam. Il voyait sa vie lui glisser des doigts, et il avait peur de mourir.

Rauri, lui, trouvait à la mort un charme certain, et il avait pour cela de très bonnes raisons.

En suivant la piste, le Scarabe avait toujours supposé qu'il tenterait de fuir une fois parvenu à destination. Il regrettait à présent de n'avoir pas risqué sa chance dans les collines. Passé les portes de la forteresse, les captifs n'en sortaient plus, les puits s'ouvrant dans sa cour. Quant à tenter de franchir ces gigantesques murailles noires et leur chemin de ronde sans cesse gardé... Chimère !

Or une crainte rongait Rauri. Il avait peur de devenir aveugle. Ses yeux sensibles, adaptés à la vision nocturne, souffraient terriblement de l'éblouissement des lumènes. Il larmoyait sans cesse, et, la nuit, des pointes de flammes perçaient ses prunelles. Et il se trouvait qu'à Mazia les aveugles n'étaient pas condamnés à mourir de faim comme à Mélaja-Keyr. Le Maître de mines les jugeait encore utilisables, et les gardait en vie pour la manœuvre des treuils, où ils étaient enchaînés tout le jour. L'idée de continuer à vivre sans ses yeux torturait le Scarabe.

Pour cette raison, Rauri guettait le moment où suffisamment de gardes seraient rassemblés dans un endroit commode. Il pensait alors faire basculer un poteau de soutènement et provoquer l'éboulement d'une galerie. Il espérait bien disparaître en même temps sous les pierres. Il ne voyait plus que cette possibilité d'évasion.

Les conditions de vie à Mazia étaient peu différentes de celles décrites par Gellert et Mauran, la chaleur mise à part. La forteresse se trouvait dans une zone assez fraîche, et l'on était en hiver. La région étant relativement pluvieuse, la privation d'eau n'était pas usitée pour punir, mais il ne manquait pas d'autres méthodes.

Hérit s'accrochait à l'existence avec toute la ténacité de son âme rusée. Il marchandait avec la mort. Rauri trouvait plus agréable de partir d'un seul coup, plutôt que de crever à petit feu. Simplement, il ne voulait pas s'en aller seul, et comptait bien emmener le plus grand nombre possible de gardes avec lui.

Hérit connaissait les projets du Scarabe, et ils se chamaillèrent plusieurs fois à voix très basse sur le sujet, dans la cellule qu'ils occupaient avec huit autres prisonniers. Pour la nuit, les captifs étaient bouclés par groupes de dix dans des geôles étroites, très humides, où ils s'entassaient les uns sur les autres.

Le Marchand suppliait :

— Je travaille à côté de toi, Rauri. Si tu fais ça, j'y resterai aussi, ce n'est pas juste !

— Tu n'auras pas le temps d'y penser, imbécile, ça sera fini tout de suite. Tu préfères devenir aveugle ?

Rauri ne parlait jamais franchement de ses craintes, mais elles transparaissaient parfois malgré lui, et Hérit, qui n'ignorait pas à quel point son compagnon souffrait des yeux, comprenait très bien.

— Attends encore un petit peu, Rauri, je t'en prie.

— Attendre quoi ? demandait le Scarabe, très aigre.

Et Hérit répondait :

— Je ne sais pas. Tant qu'on vit, on peut espérer.

Ce qui faisait ricaner Rauri.

Malgré tout, à cause d'Hérit, il rata trois ou quatre occasions intéressantes. Lorsque les conditions voulues se trouvaient rassemblées, le petit Marchand faisait de tels yeux de chien que son maître va tuer, mais qui accepte cependant son sort, que Rauri laissait passer la chance. Il n'ignorait pas qu'Hérit aurait pu le dénoncer, et obtenir sans doute en récompense des conditions de travail moins dures. Le Marchand ne le faisait pas, et Rauri se sentait lié par

Galt et Querre suivaient toujours le plateau, et commençaient à le trouver interminable. Ils croisaient très fréquemment des nids violets, et s'en éloignaient au plus vite. Avant de faire étape pour la nuit, ils inspectaient très soigneusement les environs. Ils ne s'arrêtaient plus pour la mi-jour, et mangeaient en selle quelques restes, lorsqu'il s'en trouvait. Le gibier avait pratiquement disparu, et le ravitaillement posait des problèmes. À l'occasion, ils se couchaient le ventre creux.

Un jour de fringale, Mauran tua un gros lézard cornu, un peu plus long que l'avant-bras, en le clouant de son couteau. La bête écailleuse, d'un brun pourpré maculé de jaune, se hérissait de verrues saillantes. Un goitre enflait son gosier, et les courtes pattes torsées étaient vilainement griffues. Une bestiole assez hideuse.

À la halte du soir, faute d'avoir trouvé autre chose, Querre l'écorcha et le mit à cuire.

Gellert commença par dire qu'il ne toucherait pas à une saloperie pareille pour tout l'or du Suellan.

— Tant mieux, répondit froidement Mauran, il n'y en a pas assez pour deux.

Mais, en cuisant, la chair blanche répandit une odeur si plaisante que Galt revint sur ses positions. Le creux dans son estomac atteignait les dimensions d'une caverne. Lorsque Mauran décrocha le lézard, il demanda :

— Tu m'en passes un peu ?

— Je croyais que tu n'en voulais pas.

— J'ai faim, avoua Gellert.

Mauran rit en coupant le rôti en deux parts égales. Galt dévora la sienne à belles dents. La chair épaisse avait une consistance un peu dure, mais un goût agréable. Il se lécha les doigts.

— Tu as eu une bonne idée. On en voit pas mal, de ces lézards. Bien plus que du gibier, en tout cas, et ça se mange.

— Tout se mange, andouille. Il suffit d'avoir assez faim, et je savais bien que tu changerais d'idée quand ça serait cuit.

Les jours suivants, les lézards constituèrent le principal de leurs repas. Mauran était torturé par une envie de fumer féroce, qu'il trompait en mâchonnant quelque brindille. Gellert, bien moins enragé fumeur que lui, s'amusait de le voir grignoter ses petits bouts de bois.

Le plateau s'étirait. Roches noires, trous, lianes rampantes, mousse vineuse. Quelques luéguas, silhouettés sur le ciel. L'hiver les dépouillait en partie de leurs feuilles, mais des bouquets secs demeuraient çà et là, qui ne tomberaient qu'avec la pousse du feuillage nouveau. Ils bruissaient dans le vent. Le temps était frais. Durant la journée, le soleil chauffait encore, mais les nuits devenaient plus que froides.

Galt et Querre pressaient leurs chevaux, dans les limites du possible. Les jours passaient.

— J'espère que Rauri tient le coup, disait Gellert.

— Je me demande... Ses yeux... Ils sont très sensibles. Les lumènes doivent lui en faire baver.

— Rauri n'est pas coldien...

Ils pensaient tous deux, et depuis longtemps, aux possibilités d'un suicide.

— Coldien ou non, quand la vie devient vraiment trop dure, et qu'il ne reste plus du tout d'espoir...

— Oui, et les mines vous prennent votre courage, jour après jour, parce qu'on s'épuise complètement.

Ils soupiraient. Ce serait vraiment trop bête de ne pas arriver à temps.

Ils s'arrêtèrent près d'un étang, en fin de journée. Depuis le matin, ils avaient croisé cinq nids violets, mais il ne semblait pas y en avoir à cet endroit-là. De tout le jour, ils n'avaient rien trouvé à tuer.

— Je vais faire un tour, dit Mauran, voir si je peux dénicher un lézard avant la nuit, sinon il faudra se serrer la ceinture. Allume toujours le feu, il reste un peu de thé. Ça sera toujours mieux que rien.

Il prit un arc, et s'éloigna.

Gellert alluma un foyer de caldes, et y mit à chauffer quelques pierres rondes. Lorsqu'elles deviendraient brûlantes, il les plongerait dans l'eau d'une jatte d'écorce de luégua. Faute de récipient pouvant aller au feu, la méthode était bonne pour obtenir de l'eau chaude.

Le soleil commençait à descendre, mais ses rayons demeuraient relativement tièdes. Un peu de vent soufflait, bousculant les lianes par rafales. Libres et dessellés, les chevaux se promenaient, mâchonnant quelques touffes d'herbe sèche.

Galt déboucla son ceinturon, retira sa robe, et accrocha le tout aux basses branches d'un luégua. Il s'approcha de l'étang, qui semblait assez vaste et profond pour permettre de nager. Il se débotta, et entra dans l'eau. Elle était froide comme glace. Il fit quelques pas rapides, et plongea. Inutile de prolonger le survie. Il nagea très vite, faisant jaillir

comme glace. Il fit quelques pas rapides, et plongea. Il n'eut pas le temps de se débattre, et l'eau devint presque agréable. Il traversa cinq ou six fois l'étang dans les deux sens, reprit pied sur la rive, et alla s'asseoir près du feu pour se sécher. La chaleur des flammes dansantes le caressa très agréablement. Il rêvassait, regardant distraitemment un vaste cratère noir, proche de lui.

Ce qu'il vit d'abord, ce fut une patte, énorme, plate, et des ébauches de doigts qui s'accrochaient au bord du trou, puis une tête surgit, sa gueule de grenouille, fendue d'un côté à l'autre, béant sur des crocs gluants de bave. Les yeux globuleux saillaient, d'un jaune ardent, aussi larges qu'une main. La tête se hissa. Elle était revêtue d'écailles pourprées, et des oreilles en feuilles de chou à bords dentelés s'agitaient mollement.

Gellert se mit debout d'une seule détente, mais, dans le même moment, un corps géant jaillissait du cratère, dans un bond fantastique, et lui barrait le chemin vers ses armes.

Une grenouille, une grenouille pourpre, écailleuse et démesurée, qui coassa, emplissant les oreilles de Galt d'une explosion de son. Il voyait les monstrueuses pattes arrière, repliées, qui se détendirent brusquement. Il sauta de côté, et esquiva de justesse la masse écrasante qui s'abattit avec un bruit flasque et retentissant, ébranlant le sol.

L'instant d'après, il sautait de nouveau, puis sautait encore. Il ne pouvait rien faire d'autre que d'essayer d'éviter cette charge sans cesse renouvelée, qui ne lui laissait pas de répit. Les crocs du monstre luisaient, dégoulinants de bave, et la vaste gueule claquait, cherchant à happer.

Gellert était en sueur. Son cœur faisait des bonds désordonnés, et il haletait. La grenouille géante bondissait d'une terrible détente, et retombait, plus près, toujours plus près. Galt ne tentait même plus de se rapprocher de ses armes, il n'en avait plus la possibilité. Ses pieds nus dérapaient sur la mousse, et il tombait, roulait sur lui-même, et se relevait en un éclair.

Le monstre s'élevait, et s'abattait en claquant. Le sol vibrait. Deux ou trois fois, le corps de Gellert toucha la peau écailleuse et glacée, tant la bête était proche, et le ratait de peu.

*Combien de temps encore ? Vie ! C'est idiot de mourir comme ça. J'entrerai tout entier dans cette gueule. Mauran ne trouvera même pas un os. Où est-il, celui-là ? Il faudrait l'arme. Même avec un glaive, je ne m'en tirerai pas.*

Galt ramassait, lorsqu'il en trouvait le temps, des quartiers de roc pour les lancer, mais le monstre n'en était même pas ébranlé. Il attaquait toujours, et sa proie se fatiguait.

Gellert glissa et tomba. Il évita la charge, mais n'eut pas le temps de se relever. Une main presque humaine mais géante se referma sur sa cheville. Des ventouses s'incrustèrent dans sa chair. Il cria, et se raccrocha instinctivement à un rocher.

La main tirait. Elle serrait si fort que Galt se sentait pris dans un étau, et pensait que sa jambe allait se briser. Ses doigts crispés sur la roche noire glissaient. Il rua, se débattit, mais la pince squameuse lui écrasait la cheville.

Le galop d'un cheval lancé à toute allure retentit, puis un faible son sifflant résonna. L'étau écailleux s'ouvrit. Gellert se retourna, et s'assit. Un frisson le secoua.

Le monstre gisait sur le flanc, les pattes détendues. Il n'avait plus de tête. Mauran descendait du cheval qu'il montait à cru, et remettait l'arme dans sa gaine.

— Vie, dit Gellert, Vie !

— Je traquais un lézard qui se cachait entre deux rochers, et les chevaux m'arrivent dessus au grand galop. J'ai réussi à en arrêter un, mais l'autre court encore. Je me suis demandé ce qui avait pu les effrayer à ce point, et je suis revenu aussi vite que possible. Quand j'ai vu cette masse, de loin... Et il me semblait que tu te bagarrais avec ! Je te jure que j'ai fait rendre à ce cheval tout ce qu'il pouvait donner.

— Je ne me bagarrais pas, j'essayais seulement de rester en vie encore un petit moment, mais tu n'es pas arrivé trop tôt, il m'avait attrapé par la jambe.

— Encore un Dirzz, je suppose. Mais je commence à regretter que tu aies donné ton arme à Rezzori. La mienne se vide, et nous en aurons besoin pour libérer Rauri.

Gellert tenta de se lever, et retomba assis, le visage blême.

— Fais voir cette jambe, dit Mauran.

La trace d'une main aux doigts courts s'y dessinait en rouge sombre. Querre palpa, et fit bouger doucement le pied. Galt tourna au vert, et des gouttes de sueur perlèrent à son front.

— Essaie de te lever, je vais t'aider. Il faut voir si ce n'est pas cassé.

Agrippé à Mauran, Gellert parvint à se mettre debout, et il essaya sa jambe.

— Je ne crois pas quelle soit brisée, mais il doit y avoir quelque chose d'esquinté tout de même, je ne peux pas m'appuyer dessus.

— Tu auras du mal à chevaucher demain, dit Mauran. Et il ne nous reste qu'un seul cheval. Inutile de



chercher l'autre maintenant, la nuit va tomber. Je verrai ça au matin. Avec un peu de chance, il reviendra peut-être.

Gellert s'était rassis. Mauran remit du bois dans le feu. Il s'approcha du monstre abattu.

— Je me demande si ça se mange ?

— C'est bien toi qui m'as dit l'autre jour que tout se mangeait, non ? Essaie d'en faire cuire un morceau, on verra bien. Ce ne serait que justice, cette saloperie voulait bien me manger, moi.

Mauran tailla une partie de la cuisse monstrueuse. La peau arrachée à grand-peine, il disposait d'un bloc de chair rose à grain serré. Il le détailla en quartiers plus petits, et les mit à cuire. La nuit arrivait.

— Passe-moi ma robe, tu veux, demanda Gellert. Il commence à faire froid.

Mauran lui ramena son vêtement et sa ceinture.

Galt enfila la robe et boucla le ceinturon sur ses hanches. Il tira le couteau de sa gaine, et le soupesa pensivement.

— Je ne me baigne plus sans arme. C'est idiot de l'avoir fait. Il y a vraiment des Dirzz, sur ce plateau.

Mauran surveillait la viande. Il rit.

— Et qu'est-ce que tu aurais fait, avec ce cure-dents, contre ça ?

Gellert rit aussi.

— Évidemment. Mais tu sais comme c'est désagréable d'être désarmé quand quelque chose vous attaque.

— Quand c'est aussi gros que ça, il n'y a pas grande différence. La vie est enfouie très profond, dans une telle masse. Il faudrait s'y mettre à plusieurs pour l'avoir, avec des épieux, et même ainsi, ce serait jouer cher. Sans l'arme, je ne t'aurais pas sauvé. Nous y restions tous les deux.

— Je commence à comprendre pourquoi la route fait un détour.

La viande grésillait et s'égouttait. Elle répandait une odeur sucrée très plaisante. Mauran la retourna.

— Je me demande si nous aurons gagné vraiment du temps, au final. Si je ne retrouve pas ce cheval... (La viande cuite, il en goûta prudemment une bouchée.) Eh bien, nous aurons de la viande pour quelques jours. C'est très bon. Ça ressemble un peu à la chair de ces crustacés du ruisseau des cavernes Revelle. C'est sucré, et très tendre.

Ils mangèrent de bon appétit, et Mauran remit une deuxième ration de viande à cuire. Le repas terminé, ils se couchèrent.

Au matin, le cadavre du monstre grouillait d'insectes nécrophages, et Querre pesta en les balayant pour couper un morceau qu'il comptait emporter. La cheville de Galt avait beaucoup enflé. Il se fabriqua une manière de béquille.

— Il faut que j'essaie de retrouver ce cheval, dit Mauran. Je te laisse l'arme.

— Et toi ?

— Je n'en ai pas besoin. Je serai monté, si un danger survient, je pourrai fuir. Pas toi.

Il sella la deuxième bête, l'enfourcha, et partit au trot.

Appuyé sur sa béquille, Gellert boitilla très péniblement jusqu'à l'étang, et trempa un moment sa jambe dans l'eau froide. Ensuite, il alluma le feu, et prépara une jatte de thé.

Mauran revint peu après.

— Tu sais où est ce cheval ? Près d'un de ces nids violets. Mort. Il a le chanfrein ouvert, et je parierais bien qu'il s'est assommé lui-même contre un tronc. Ces saloperies d'insectes sont en train d'enterrer sa carcasse. C'est ça qu'ils voulaient de nous, nos cadavres.

— Charognes de bestioles, mais la disparition de ce cheval est bien embêtante. Nous allons perdre du temps, et je ne peux pas marcher.

— Tu monteras, je marcherai. Comment va cette cheville ?

— Comme ça. Je n'irais pas volontiers au bal.

Mauran se crut revenu sur la piste, chaîne mise à part. Il marchait tout le jour, sans flâner. Gellert avait du mal même à chevaucher. Au soir, il n'avait pas la mine exactement brillante, et ses mâchoires se crispaient dès qu'il devait bouger. La dernière bouchée de nourriture avalée, ils s'endormaient d'un coup.

Au bout de quelques jours, Galt put recommencer à se servir de sa jambe, encore qu'avec ménagement. La trace de la main se dessinait en noir sur sa chair. Il insista pour que Mauran prenne le cheval de temps à autre, et ils marchèrent à tour de rôle. Ils mangeaient du lézard, bien contents lorsqu'ils pouvaient en tuer un.

Depuis l'aube, Gellert marchait. Il préférait prendre son tour au matin, sa cheville recommençant généralement à le faire souffrir vers la mi-jour. Mauran chevauchait, et il avait pris quelques longueurs d'avance. La journée était belle, ensoleillée, et non venteuse. Il faisait presque tiède.

Ils virent flotter vers eux un globe irisé, enveloppé de voiles mouvants. De longs filaments lumineux pendaient,

douceMENT agités. C'était une vision de beauté pure et parfaite, qui les immobilisa, stupéfaits. Le globe flottait, lentement, comme poussé par un vent léger. Ses voiles dansaient, frémissaient, parcourus de toutes les couleurs du prisme, assourdies et mêlées, et les filaments scintillaient.

Le globe s'approchait de Mauran, qui n'avait plus de pensées. La beauté hors de l'humain le prenait tout entier, il n'était plus que des yeux, et les couleurs moirées, changeantes, ondulantes, lui emplissaient les prunelles. Gellert était aussi figé que s'il avait été pétrifié. Les couleurs se tordaient, se pénétraient, s'enlaçaient, toujours différentes, toujours renouvelées. Elles existaient par elles-mêmes, et existaient seules. Galt et Querre ne voyaient qu'elles, et ne pensaient plus, le crâne vidé. Les gros yeux du cheval fixaient la sphère chatoyante.

Le globe flotta sur Querre, et s'abaissa.

Au dernier instant, par un réflexe purement instinctif qui venait du corps et non de l'esprit, Mauran se plia sur sa selle. Les filaments lumineux enveloppèrent ses épaules. La douleur qui le mordit fut d'une telle intensité qu'il suffoqua, la bouche ouverte sur un cri silencieux, ses cordes vocales ne répondant plus. Les filaments fins comme des cheveux, plus ardents que du métal rougi, s'enfonçaient au vif de sa chair, suçant sa vie.

La souffrance suraiguë le tira complètement de sa transe. Ses doigts se refermèrent sur l'arme. Il la dressa vers le haut, l'enfonçant dans une masse molle, et poussa le bouton. Les filaments le lâchèrent. Il ramena le bouton dans son encoche par un geste habituel, sans s'en rendre compte, et glissa de sa selle, à demi inconscient.

Les couleurs s'étaient éteintes, et le globe gisait, affaissé, flasque et grisâtre, totalement hideux. Gellert pouvait bouger, et il courut.

La réaction instinctive de Mauran lui avait protégé le visage, qui ne portait qu'une trace allant de la tempe au coin des lèvres, mais sa nuque, ses épaules et le haut de ses bras étaient enveloppés d'un réseau de minces lignes rouges qui semblaient avoir été faites par les lanières d'un fouet de fer chauffé à blanc.

Gellert décrocha l'outre pendue à la selle, et la vida complètement sur son camarade. Mauran se redressa sur un coude. Il grimaçait.

— Saloperie ! Charognerie ! OrduRE ! Pourriture à lanières !

Galt se sentait soulagé de l'entendre jurer.

— Ce n'était pas une bonne idée, frère, dit-il, de passer par ce plateau.

— Qu'est-ce que c'était encore, que cette dégueulasserie ?

— Je ne sais pas. Ces couleurs... Je ne voyais rien d'autre, et je ne pouvais plus bouger un doigt.

— Moi non plus, je ne sais même pas ce qui m'a fait baisser quand c'est arrivé sur moi. Mais je me suis réveillé quand ça m'a touché, et bien. Je n'avais jamais ressenti une douleur pareille. À devenir fou.

— Tu es salement marqué, en tout cas. Et tu étais destiné à avoir une cicatrice sur la joue, mon frère. Elle va revenir. Juste du même côté. Cette trace est moins longue et plus en biais que l'ancienne, mais j'ai dans l'idée que tu vas la garder. Comment avais-tu récolté la première ?

— Une bagarre. Un type qui m'est tombé dessus avec un tesson. Il visait mes yeux, et je n'ai esquivé que partiellement.

— Comment te sens-tu ?

— Pas fringant.

Gellert ramassa l'arme, qui avait échappé aux doigts de Mauran, et l'examina.

— Cette ligne est très basse. Pour peu que ça continue comme ça, nous ne sauverons pas Rauri, et même pas nos propres peaux.

— Il faut courir la chance, à présent. Nous n'avons plus le choix. Mais tu as raison, il aurait mieux valu faire le détour. Je ne croyais quand même pas à une telle succession d'ennuis.

— Heureusement, mon pied va mieux. Monte, je marcherai. À la prochaine mare, tu te baigneras.

La masse grise du globe fondait, coulant en ruisseaux gélatineux. Une puanteur douceâtre s'en élevait.

Ils repartirent. Ils durent s'arrêter avant le soir. Mauran était loin de se sentir à l'aise en selle, et Gellert boitait bas.

Les plaies de Mauran devenaient cicatrices, et Gellert se servait normalement de sa cheville.

Ils avaient rencontré plusieurs fois des sphères irisées, mais elles se révélèrent vulnérables aux flèches, et ils les abattirent de loin, sans leur laisser la possibilité d'approcher. On ne voyait pratiquement plus de gibier, même les lézards disparaissaient, et ils se couchaient bien rarement le ventre plein.

Ils se hâtaient, restreignant le temps de repos, l'un et l'autre très inquiets de Rauri. Le Scarabe était-il encore en vie ? Ils avaient fait une erreur en choisissant de passer par le plateau, mais il était trop tard pour les regrets. Ils n'en parlaient pas, à quoi bon gémir sur l'inévitable ? Mais ils se pressaient, et beaucoup.

Il leur arrivait de se coucher si affamés qu'ils ne s'endormaient qu'avec peine, se tournant et se retournant sur les cailloux. Gellert souriait ironiquement en se rappelant sa première réaction devant le lézard, et Mauran, couché sur le ventre, la tête sur les bras, pestait intérieurement, mais se taisait. Ils se remettaient en route bien avant l'aube, réveillés très tôt par la faim.

Le plateau commença à s'abaisser insensiblement, puis la pente s'accrut. Le gibier réapparut. Mauran tua une surm, et ils se gavèrent de viande jusqu'à l'écœurement.

Gellert, assis près du foyer, se renversa en arrière avec un soupir d'aise, et s'allongea, la nuque sur un bras plié. Les étoiles s'allumaient dans le ciel noircissant. Il se sentait si gorgé qu'il avait peine à respirer.

Mauran acheva de ronger un os, et il le jeta dans les braises.

— Eh bien, nous en sommes sortis tout de même. Nous ne devons plus être très loin de Mazia. J'espère que Rauri s'accroche.

— Je l'espère aussi. Qu'est-ce qui reste dans l'arme ?

Mauran tira le tube de sa gaine. La ligne rouge était très basse, mais elle existait toujours.

— Assez pour les murailles de la forteresse, je pense. Ensuite, on n'en aura plus besoin.

— Merci à la chance !

Mauran rengaina l'arme. Il bâilla.

— Je crève de sommeil. On dort ?

— Et comment !

Ils s'endormirent instantanément.

\* \* \*

Rauri arrivait au bout de ses possibilités de résistance. Ses yeux le torturaient jour et nuit. Il ne dormait plus, ou à peine, les prunelles parcourues de flammes ardentes. Son ossature saillait sous la peau brun-rouge collée au squelette. Hérít n'était pas plus brillant. Il ne protestait plus aussi vigoureusement lorsque le Scarabe parlait de mort. Le Marchand n'était plus que poils et peau flasque. Son vif regard noir s'éteignait, et son désir frénétique de vivre le quittait peu à peu. À quoi bon ?

Ils se trouvaient dans la cellule qui les enfermait pour la nuit. Les corps des prisonniers s'amalgamaient. La chaîne d'Hérít s'enfonçait dans la hanche de Rauri, qui se déplaça. Le Marchand dormait, un sifflement rauque s'échappant de son nez à chaque aspiration. La pièce était pleine de bruits de respiration et de ronflements.

Les yeux du Scarabe brûlaient, envahis d'un flamboiement palpitant, et une humeur jaunâtre en sourdait. Sa bouche se fermait comme un piège. Il pouvait supporter le travail, la faim, l'épuisement, le nerf de bœuf des gardes et les peines qui châtiaient la moindre défaillance, mais pas de perdre ses yeux. Il n'attendrait plus. Dès demain, Hérít ou pas, il saisirait l'occasion et ne se laisserait plus attendrir.

Le Marchand se retourna, en marmonnant, puis cria distinctement :

— Rauri ! Non !

Dans le même instant, un fracas retentissant éveilla tous les prisonniers. Le sol vacilla, les murs tremblèrent, et les captifs se dressèrent en hurlant. Hérít agrippa le bras du Scarabe.

De nouveau des bruits d'éboulements gigantesques. Des bottes martelèrent les couloirs, et les gardes s'interpellèrent. Des appels, des courses, des clameurs affolées, et des fracas de pierres cascadantes. Les doigts d'Hérít s'incrustaient dans le bras de Rauri.

Le Scarabe était envahi par un sentiment d'exultation. Un tremblement de terre ? Il rit, et le son de ce rire triomphant et mauvais horrifia le Marchand qui gémit :

— Rauri !

— Nous allons crever, imbécile, et tous les gardes avec. Que peux-tu espérer de mieux ?

Mais ce qui affolait Hérít, en cet instant, ce n'était pas la peur de mourir. C'était l'idée de se retrouver bientôt en la terrifiante présence du Dieu noir Ayel, et il n'osait pas avouer cette crainte au Scarabe, qui ne partageait pas ses croyances. Il se tut, mais ses doigts serraient le poignet de Rauri à le briser.

Des pierres croulaient toujours, des cris retentissaient, et les murailles vibraient, puis, lentement, le vacarme s'apaisa, et le calme revint.

La déception mordit si cruellement Rauri qu'elle le fit gémir. C'était fini, et il vivait.

Les prisonniers s'exclamaient :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un tremblement de terre ?

— Ayel nous aide !

— Il aurait mieux fait de ne pas nous aider, dit une voix grinçante.

— Tu blasphèmes !

— Je crache sur Ayel !

— Tais-toi, dément ! Tu attires le malheur sur nous !

— Le malheur, ricana la voix grinçante. Qu'est-ce que tu appelles malheur, pauvre cahel sans pensées ?

— Je vais te tuer !

— Merci, tu me rendras service.

Les hommes commencèrent à se battre dans le noir. Rauri reçut un coup violent dans le dos. Il se dégagait sèchement de l'étreinte d'Hérít, noua sa chaîne, et l'abattit au hasard. Un moment, tous les captifs luttèrent, sans même deviner leurs adversaires. Des cris, des chocs, des coups, des gémissements. Hérít glapissait en frappant de sa chaîne, sans rien voir. Le combat cessa soudain, sans nulle raison, comme il avait commencé.

Dans le couloir, des bottes résonnèrent, et des serrures cliquetèrent avec fracas. Un brouhaha s'élevait. Les geôles s'ouvraient en grinçant, et la porte de celle qui enfermait Rauri bâilla. La lueur d'une lumière le fit papilloter. Il entrevit vaguement, dans une brume, deux visages très familiers.

— Ça fait un moment qu'on te cherche, frère, dit Gellert en souriant. Ça va ?

Rauri croyait rêver. Il regardait la joue de Mauran, occupé de cette idée qu'elle n'était plus la même, et il balbutia :

— Mauran, ta cicatrice...

— Nous aurons pas mal de choses à te raconter. Viens, frère, on s'en va.

Querre examinait les prisonniers. Il choisit un grand Offrien aux cheveux rouges dont le regard bleu n'était nullement apathique, et lui jeta un trousseau d'énormes clés.

— Libère les autres, qu'ils aient leur chance. Je ne crois pas que les gardes vous gêneront beaucoup. Il n'en reste pas des masses, et ils sont plutôt froussards, pour le moment.

— Qui que tu sois, dit l'homme, envoyé d'Ayel ou des Dirzz, je te remercie.

Rauri reconnut la voix grinçante.

— Ne me remercie pas, dit Mauran, je n'ai rien fait pour toi. C'est la chance qui t'a aidé. (Il ajouta :) Tu viens, Rauri ?

Le Scarabe tira par le bras le Marchand qui roulait des yeux incrédules.

— On s'en va, Hérít.

Plus tard dans la nuit, Galt et Querre s'affairaient avec une lime sur les chaînes. Les braises rougeoyaient, et un agneau rôtissait en grésillant. Rauri et Hérít avaient déjà dévoré quelques galettes, et la viande, malgré son odeur appétissante, ne leur faisait plus tellement envie. Leurs estomacs, rétrécis de privations, étaient bourrés.

Le Marchand cria triomphalement :

— Tu vois, Rauri, que j'avais raison. Tant qu'on vit, on peut espérer.

Les yeux noirs brillaient.

— Tu avais tout à fait raison, Hérít.

— Tu avais tout à fait raison, Hérit.

Rauri était de bien trop bonne humeur pour discuter la question. La lime maniée par Gellert grinçait sur la chaîne. Mauran tourna la viande dorée.

— Presque cuit.

— Parle-moi de cette cicatrice, Mauran. Je n'ai pas encore eu le temps de réaliser, mais c'est invraisemblable. Elle n'a plus la même forme...

— Demande à Gellert de te montrer son dos. Tu trouveras ça encore bien plus invraisemblable, je te le garantis.

Mauran riait.

— Ne me fais pas sécher, dit Rauri. Raconte !

\* \* \*

Début mars, Gellert, Mauran Rauri et Hérit, montés sur des cahels, atteignaient la ville de Goura. Le printemps allumait les cauldias de bouquets de fleurs odorants, d'un rose violent. Le soleil commençait à chauffer terriblement.

Leur voyage s'était déroulé sans histoires. Ils avaient évité le plateau, et fait sagement le détour.

L'arme de Mauran était vide. Il en avait épuisé les dernières possibilités pour pénétrer dans la forteresse. Il la garda quelque temps à la ceinture, puis, un soir, alors qu'ils traversaient les collines, il la tira de sa gaine, la soupesa, puis l'envoya d'un geste brutal dans une faille où elle sombra.

— Je la regretterai peut-être un jour, dit-il, pensif.

— Ça ne venait pas de notre monde, dit Gellert, n'y pense plus. Nous avons ce qu'il nous faut.

Il prit son couteau par la pointe, le lança. La lame s'enfonça dans un tronc où elle resta fichée, vibrante.

Mauran tira le sien, renvoya le bras en arrière. Le couteau se planta, étroitement accolé à celui de Galt. Ils rirent.

— Tu as raison. C'est mieux.

Mauran n'avait plus de regrets, et il souriait gaiement.

Ils s'installèrent tous quatre au carvan de Goura. À tour de rôle, ils épièrent la demeure du Souriam. À ce jeu, Hérit et Mauran étaient les meilleurs. Ils s'asseyèrent au pied d'un cauldia, et devenaient totalement invisibles.

Ils n'eurent guère de peine à piéger le fils du Souriam. Ils s'emparèrent de lui alors qu'il rentrait à la nuit close, légèrement aviné. Les deux gardes qui l'accompagnaient pour sa protection ne pesèrent guère lourd.

Ils emmenèrent le jeune Offrien dans le désert.

Rauri s'occupa de lui presque jusqu'au matin, avec la pointe d'un couteau passant entre deux doigts. Il y prenait beaucoup de plaisir. Le garçon n'était pas autrement courageux. Il avait d'abord montré par mal d'arrogance, menaçant, insultant, si certain d'être protégé par sa position qu'il ne parvenait pas à comprendre. À présent, il hurlait et criait pitié. Mauran et Hérit s'amusaient, mais Gellert n'appréciait pas outre mesure ces clameurs et ces geignements. Il finit par s'éloigner pour aller dormir à l'écart.

À l'aube, Rauri contraignit l'Offrien à creuser une fosse dans les dunes. Il l'y enterra jusqu'au cou. Le soleil montait dans le ciel, dissipant l'air froid de la nuit, et allumant de reflets cette tête rousse qui surgissait du sable. Les quatre hommes se mirent en selle, et s'éloignèrent, au pas balancé des cahels.

Pendant que le sable coulait, enfermant son corps, le jeune Offrien avait supplié et imploré. À présent, il hurlait, à s'en faire saigner le gosier.

— Non ! Non ! Non ! Non !

Ses clameurs vrillaient l'air calme, s'enfonçant comme des clous au creux des oreilles. Gellert traînait, un peu en arrière des autres. Il supporta un moment ces cris proches de la démence, puis il se retourna, son arc à la main, et prit la tête hurlante pour cible. Les plaintes cessèrent d'un coup.

Mauran, Rami et Hérit pivotèrent sur leurs selles, et Mauran hurla :

— Gellert ! Espèce de bourrique sentimentale !

Rauri ne dit rien, mais sa bouche claqua, sèchement fermée.

— Je suis désolé, Rauri, dit Gellert d'un ton d'excuse. Frappe-moi si tu veux, je le mérite, mais... Eh bien, je n'aime pas ça, voilà tout. Je regrette.

Les paupières plissées du Scarabe battirent.

— Ça va Gellert. Je ne t'en veux pas. Tu as peut-être raison, après tout... J'ai réglé ma dette, je suppose, et je suis vivant. N'en parlons plus.

Une tige empennée sortait de l'œil droit de l'Offrien. La tête rousse se courbait, affaissée.

Les quatre voyageurs remontèrent vers Zevla-Raub. sans hâte. et atteignirent la capitale offrienne aux premiers

jours d'avril.

Ils demeurèrent quelques jours dans la ville, profitant de l'hospitalité offerte par Kérim. Lisa Leyra semblait encore plus belle, si la chose était possible. Riara la couvait. Le joli ventre de la Zagourienne s'arrondissait sous une tunique de soie verte. Elle espérait un fils, et paraissait très heureuse. Elle embrassa Gellert et Mauran avec beaucoup d'affection, et rien de plus. Un instant, son ancien regard évaluateur reparut, tandis qu'elle détaillait Rauri, puis s'effaça, et elle sourit à son époux. Les yeux d'insecte du Scarabe demeurèrent songeurs.

Galt et Variz échangèrent des sons flûtés.

— Je savais que tu revenais, Gellert, je t'ai vu il y a quelques jours. Ça m'a fait bien plaisir.

— Tu ne t'ennuies pas trop, Variz, sans personne à qui parler ?

— Kérim apprend, et je m'entends bien avec lui.

— Tu ne voudrais pas une femme de ta race ? Tu serais moins seul, non ?

Le Sirit gloussa.

— J'en aurai une, je le sais. Kérim s'en occupera. Mais tu vois cela de travers, Gellert. Le plaisir ne compte pas autant pour nous. Nous nous accouplons seulement pour la reproduction.

Galt ne comprenait guère, et Variz gloussa de nouveau, les fentes de ses yeux cramoisis pétillantes de joie.

Le soir même, par réaction, Gellert entraîna ses trois camarades au quartier des femmes. Ils y passèrent une nuit très animée et rentrèrent à l'aube, un peu chancelants.

Fin avril, ils quittaient Zeyla-Raub et prenaient la route de Leyl. La chaleur éclatait. Ils subirent quatre jours de keyin, et Mauran jura interminablement. Gellert se moquait de lui.

— Tu ne gagnes rien à pester ainsi, mon frère. Tu uses ta salive, sans plus de profit.

— Tais-toi et crève !

Mauran n'était pas de bonne humeur. Gellert et Rauri riaient. Hérit n'avait plus la force de geindre. Il avait repris sa rotondité, et transpirait abondamment.

Le Marchand n'avait ni femmes ni enfants, et ne possédait plus rien, le Souriam ayant confisqué ses biens. Il comptait rejoindre la terre ivalienne, où l'un de ses frères était installé. Rauri, qui disposait en Acherra d'une fortune assez rondelette, gérée par un Orfèvre, lui avait promis une somme qui lui permettrait de redémarrer. Hérit se demandait parfois s'il n'ouvrirait pas tout bonnement un commerce quelconque en Acherra-la-ville. Somme toute, un lieu ou l'autre importait peu.

Fin juin, ils embarquaient tous quatre sur une barge marchande ventrue. Le soleil brillait, le vent gonflait les voiles brunes, et les mâts grinçaient. La mer était plate, à peine mouvante de vaguelettes, et des poissons glissaient dans l'eau verte.

Ils s'accoudaient à la rambarde, et regardaient s'éloigner la terre d'Offren. Rauri avait les yeux pleins d'un souvenir de sable, de ciel bleu et d'étoiles luisantes dans une nuit froide. Il en ressentait un peu de mélancolie. Hérit vouait aux Dirzz le Souriam, et pesait et calculait des bénéfiques futurs.

Gellert et Mauran regardaient la ligne mince se fondre dans l'horizon, l'esprit vague. Plaisir, regrets, ils ne savaient pas trop.

— Viens encore me raconter que tu t'ennuies, dit Mauran, et je te promets que je te tue !

— Ça, dit Gellert, je suis bien tranquille ! C'est toi qui t'ennuieras le premier.

# NOUVELLES

# LA FILLE DE L'EAU

Elle n'était pas humaine. Ou si peu.

Elle avait un corps féminin pourtant, souple et gracieux, et de petits seins à peine renflés d'adolescente.

Elle aurait pu être belle, elle l'était peut-être.

Elle avait un visage triangulaire de chatte posé sur un joli cou rond, et des yeux d'eau grise, des yeux très clairs, obliques, couleur d'étang sous la pluie. Des yeux. Et c'était tout. Pas de nez, pas de bouche, rien d'autre.

Elle ne respirait pas, elle ne mangeait pas. Elle vivait.

Elle vivait dans l'eau, pour l'eau, par l'eau.

Ses longs cheveux d'argent poli étaient toujours mouillés, longue corde ruisselante qui l'enserrait lorsqu'elle jaillissait de l'étang. Ses mains et ses pieds étaient palmés.

Elle ne savait pas qu'au-delà de l'étang, au-delà de la forêt, il existait un village. Elle ne savait pas qu'elle était différente. Elle n'avait jamais vu d'humains.

Elle était née d'une femme, pourtant. Pauvre villageoise à l'esprit simple qui s'était affolée devant le monstre sorti de son ventre. Pauvre femme qui avait couru, dans la nuit noire, couru sous les sapins hostiles, dans la pluie et le vent, couru sous les branches lourdes d'humidité, enfonçant ses pieds fatigués dans la mousse gorgée d'eau, couru au cœur de la forêt des brumes pour jeter dans l'étang l'enfant qui était née sans bouche, sans nez, l'enfant aux pieds palmés qui ne pouvait vivre parmi les humains.

Elle avait grandi là. L'étang l'abritait. Elle glissait dans l'eau grise, flottait et s'enfonçait. Ses petites mains palmées jouaient avec les poissons, tressaient des guirlandes de nénuphars.

Elle n'avait jamais froid, jamais chaud. Elle était bien. Heureuse.

Lorsque la pluie frappait aux portes de l'étang, elle quittait son domaine. Elle errait dans la brume, sous les lourds sapins ruisselants et sombres, petite silhouette aux cheveux d'argent, se fondant, disparaissant et surgissant d'écharpes de brouillard. Ses bras minces enserraient le tronc rugueux des arbres. Elle s'allongeait, se renversait dans la mousse spongieuse, offrant au déferlement d'eau son visage levé aux yeux toujours ouverts.

Sans oreilles, elle entendait. La voix des arbres, la voix des bêtes de l'eau. Sans bouche, elle parlait. Le même langage.

Le temps, les jours passaient, glissaient sur elle. Sans l'atteindre, sans la toucher. Elle ne s'ennuyait jamais.

Elle vivait d'une vie animale, instinctive, et tout ce qui était vie allumait en elle une profonde et mystérieuse résonance. Elle ne blessait jamais, ne tuait pas. Les poissons de l'étang glissaient contre son corps. Sans la craindre, sans l'effrayer.

Deux garçons du village cherchant des champignons dans la forêt des brumes ont surpris la fille de l'eau debout près de l'étang. Et parce qu'ils voyaient, de loin, fantomatique silhouette jaillissant à demi des laiteuses volutes du brouillard, le corps d'une fille nue et belle, son serpent de cheveux coulant au creux des reins, ils se sont approchés lentement, charmés, curieux, un peu craintifs.

La fille de l'eau a senti déferler vers elle un courant de pensées violent, inconnu, une chaleur de vie insoupçonnée et jamais rencontrée. Elle s'est avancée vers les arrivants, mains offertes, tirée par cet appel qui chantait en elle, couvrant toutes les autres voix, remplie d'un profond désir de comprendre, d'être comprise.

Mais les deux garçons ont vu les mains tendues, palmées, et le visage aux yeux gris, masque de chair lisse sans bouche et sans nez, et ils ont hurlé et se sont enfuis, courant, trébuchant, s'empêtrant dans la mousse, se déchirant aux branches, affolés d'horreur.

Recroquevillée sous le torrent de peur et de haine qui la frappait, la fouaillait, la fille de l'eau a laissé retomber ses mains offertes et refusées, et elle s'est plainte, longuement, souffrant de sa première blessure.

Les sanins de la forêt des brumes ont entendu le cri de la fille de l'eau et ils ont frissonné pleurant leurs



aiguilles. Les carpes paresseuses qui dormaient au fond de l'étang ont fouetté l'eau calme d'un sursaut de colère. Mais les hommes qui couraient sous les branches, fuyant l'horreur d'un visage inhumain, n'entendaient que le sang cognant à leurs oreilles.

Les garçons ont crié au village que la forêt des brumes recélait un monstre, une sorcière maléfique, une horreur sans nom qui apporterait la ruine et le désastre et qu'il fallait détruire. Et parce qu'ils étaient jeunes et qu'ils avaient eu peur, ils inventaient des choses qu'ils n'avaient pas pu voir, affolant les âmes bornées, faisant lever partout les cruelles moissons de colère et de crainte.

Une femme du village s'est terrée chez elle, se signant, une main sur la bouche comme pour s'empêcher de parler malgré elle. Une femme qui se souvenait d'un enfant né sans bouche et sans nez, d'un enfant jeté autrefois, il y avait bien longtemps, par une nuit de vent et d'eau, au cœur d'un étang noir dans la forêt des brumes. Elle pleurait et tremblait, craignant non pour la fille de l'eau, mais pour sa propre vie. Et elle s'est tue, verrouillant en son cœur son triste secret.

Ils sont venus à travers la forêt, armés de fourches et de pieux. Ils marchaient le front bas et les yeux allumés, sinistre troupeau qui n'avait plus qu'une âme collective, assoiffée de meurtre et de sang.

Sur la fille de l'eau déferlaient les vagues de haine, et elle s'est cachée au cœur profond et sombre de l'étang, blessée et meurtrie, ses petites mains palmées fermant ses yeux d'eau grise. Mais le cercle s'est refermé sur elle, et parce qu'ils avaient des ruses d'hommes, ils l'ont pêchée comme un poisson. Ratissant le fond de l'étang avec un filet, ils l'ont tirée de son refuge, hurlant leur triomphe. Et les femmes criaient aigu, et les hommes grondaient sourd, avec des voix de loups.

Ils ont cloué la fille de l'eau à un arbre, d'un épieu planté au travers du corps.

Elle se meurt.

Sa blessure ne l'a pas tuée, pourtant, son sang n'a pas coulé. La fille de l'eau n'a pas de sang humain.

Mais elle se meurt par manque d'eau, parce que tout son être réclame, demande l'eau qu'elle ne peut plus atteindre.

Ses petites mains se sont usées sur le fer qui la cloue, tirant sans trêve, puis elle a renoncé, et a caché les yeux qu'elle ne sait fermer, pour ne plus voir l'étang qui brille un peu plus bas.

Elle souffre. Elle est comme un blessé mourant de soif en plein désert. Elle se plaint et gémit, et les sapins frémissent. L'étang est agité de remous, les carpes bondissent hors de l'eau, et elles retombent, avec un bruit de gifle sèche.

Les cheveux de la fille de l'eau ont séché pour la première fois. Leur flot léger glisse sur son corps, se cassant sur l'épieu. Mais ils ont perdu leur éclat d'argent, et sont tristes et ternes comme la cendre grise.

Elle se meurt, peu à peu.

L'arbre de son supplice tremble de toutes ses branches. Il a perdu ses aiguilles. Il se dessèche, se racornit, comme touché par le vent brûlant des sables. Il va mourir avec elle, par elle, parce qu'il ne peut lui donner l'eau dont elle a besoin. Il est noir et brûlé comme un rescapé d'incendie. Et sa résine épaisse sèche en plaques écailleuses.

La fille de l'eau s'en va.

Elle se dépouille de sa vie, lentement, péniblement, comme un serpent qui change de peau.

Elle ne sait pas où elle va, elle ne comprend pas pourquoi elle meurt. Elle souffre et se plaint, et sa plainte interroge, questionne, comme celle d'un enfant injustement puni.

Elle n'était pas humaine. Pas assez.

# REFLET DANS UN MIROIR

Il y avait toujours un moment chez Christina, où, la lassitude l'emportant sur le dégoût, sa main maigre agrippait enfin la rampe poisseuse. Elle se hissait, une marche après l'autre. L'escalier était sombre, envahi d'odeurs de cuisine et de relents d'urine de chat. De fenêtres encrassées donnant sur d'étroits paliers filtrait un jour morose.

Elle montait. Le dernier palier apparaissait, et elle s'enfonçait à gauche dans un boyau noir, sa main tâtonnant au fond de son sac à la recherche de ses clés. Elle refermait derrière elle la porte de sa mansarde, se débarrassait de son imperméable et de ses paquets, soufflait, et passait une main lasse sur son front.

Alors une veine dans le cou mince de Christina se mettait à battre plus vite, tandis qu'elle ouvrait la commode boiteuse renfermant toutes ses possessions pour en tirer le miroir.

Christina avait découvert le miroir dans la vitrine poussiéreuse d'un de ces bric-à-brac qui doivent leur vogue aux fins de mois difficiles d'un grand nombre de gens. Là s'entassaient en un amas hétéroclite les bergères en porcelaine, l'argenterie dépareillée, et les tableaux d'origine douteuse. Le miroir était banal, rectangulaire, bordé d'un étroit cadre d'un noir violacé, et pas spécialement joli, sauf peut-être par son eau très pure et par sa coloration légèrement rosée. D'où venait-il ? Nul n'aurait pu le dire, surtout pas le propriétaire blasé de la boutique, qui achetait à longueur de jour et au plus bas prix, et pour qui tous les clients avaient la même tête.

Comment Christina, qui se refusait tout, le ressemelage d'une unique paire de souliers posant pour elle un insurmontable problème, avait-elle commis la folie d'acheter le miroir ? Elle ne pouvait se l'expliquer. Elle l'avait voulu, à la seconde même où elle le découvrait, voulu avec une telle force que le trou creusé dans son budget avait paru n'avoir plus d'importance.

Et maintenant, pour Christina, le miroir représentait une chose si précieuse qu'aucune somme au monde n'aurait pu l'amener à s'en défaire.

Christina n'était pas jolie. Petit corps malingre, nez de musaraigne, teint brouillé, yeux marron un peu saillants, et cheveux ternes, d'une indéfinissable couleur de souris. Elle travaillait tout le jour pour un salaire misérable, sous les ordres d'une femme grincheuse passant volontiers ses hargnes sur son personnel. Sa chambre de bonne, qui grevait lourdement son maigre budget, était sordide : papier caca d'oie déchiqueté, lit aux ressorts défoncés, lucarne donnant sur le toit. Elle était solitaire, abominablement solitaire comme on peut l'être dans une grande ville où nul ne s'occupe jamais que de soi, et le manque d'argent était pour elle comme un papier tue-mouches, dans lequel on s'engluait à jamais, décollant à droite pour être de nouveau encollé à gauche. Il n'y avait pas de joies dans la vie de Christina, pas de joie et pas d'espoir, rien qu'une morne désespérance, et le poids des jours accumulés et des jours à venir, si lourd qu'il semble bientôt que le seul refuge soit dans la mort et dans son immense repos. Mais parce qu'elle était jeune, l'instinct de conservation maintenait encore Christina au bord de ce gouffre apaisant.

Dans cette existence grise, le miroir apporta le merveilleux, l'in vraisemblable, le « ce qui n'arrive jamais », ni à soi-même ni à d'autres. Une flambée d'éblouissante lumière violette dans un monde éteint. Quelque chose, enfin, à quelqu'un qui ne possédait rien, pas même l'espérance. La beauté, l'amitié, l'amour, tout ce que Christina ne pouvait approcher et n'approcherait jamais. Une nouvelle existence, la possibilité de vivre « en dehors de soi » même si ce n'était que pour un temps bref. Le bonheur.

Christina continua à travailler, car il le fallait si elle voulait vivre, continua à manger, à dormir, à se rendre au bureau et à en revenir, mais ce n'était qu'une partie d'elle-même qui accomplissait ces gestes, des gestes d'automate, auxquels son cerveau ne prenait aucune part. Le vrai moi de Christina demeurait en compagnie du miroir, penché sur l'eau rosée et sur le visage violet qui venait d'ailleurs.

Comment Christina, alors que plus tard la race humaine devait hurler et se cacher les yeux à la vue des faces violettes, en accepta-t-elle tout de suite l'inhumaine perfection ? Le visage qui montait dans l'eau rosée du miroir, à travers les abîmes de l'espace et du temps était beau mais cette beauté était totalement en dehors des normes de la

Terre. Pour Christina qui en était éprise, c'était la beauté, et il n'aurait pu y en avoir d'autre. Le visage violet effaçait les visages terrestres avec aisance, balayant ces ternes fantômes pour imposer triomphalement sa splendeur barbare.

C'était un visage un peu triangulaire, qui semblait taillé dans un précieux marbre violet. Le vaste crâne lisse portait en son milieu un cimier de chair allant s'amincissant vers la naissance du nez et vers la nuque. Les oreilles étaient petites, étroitement collées, aiguës comme les oreilles qu'on prête à Méphisto. La bouche sans lèvres s'incurvait délicatement. Une saillie de chair protégeait une narine unique. Les yeux obliques, sans iris ni pupilles, étaient deux insoutenables triangles de feu violet.

Les premiers temps, le visage n'apparaissait à Christina qu'indistinctement, comme noyé dans l'épaisseur d'une brume rosée qui en estompait les contours. Mais peu à peu, il se précisa, se dégageant des voiles de brouillard, jour après jour plus nettement visible. Entre Christina et cette face d'un autre monde, un étrange contact s'établit. Elle plongeait vertigineusement dans la flamme violette des yeux triangulaires, s'abandonnant, perdant conscience du temps et des actes de la vie quotidienne. Il lui semblait alors que le calme visage immobile comprenait tout, acceptait tout, et la déchargeait de ses peines. Elle parlait, ses tristes yeux bruns mendiaient l'affection, le réconfort, et les recevaient en retour.

C'était une étrange amitié sans paroles, tout entière contenue dans l'échange des regards, mais qui existait cependant. Un lien s'était noué entre deux planètes inconcevablement lointaines, et ce lien prenait chaque jour plus de force.

Sans même s'en rendre compte, Christina en vint à désirer follement la présence réelle de l'être violet. Elle appela. *Venez, oh, venez*, suppliaient ses yeux, *venez, j'ai besoin de vous*. C'était un appel farouche, passionné, mais qui ne recevait qu'une réponse négative. L'être d'un autre monde voulait bien, semblait-il, accéder à sa demande, mais ne le pouvait. Le désir de Christina gonfla, la secoua et la tordit comme une tempête. Semaine après semaine, elle appela plus fort. Les yeux violets acquiesçaient, l'encourageaient, poussant son appel jusqu'à l'extrême limite de l'intensité.

Vint le jour où, brutalement, elle sut qu'elle avait réussi. La joie la submergea, amenant des larmes aux coins de ses yeux. Les triangles violets flambaient, s'agrandissaient, remplissant peu à peu le cadre du miroir. Soudain la corde nouée entre deux mondes se tendit, crochant la chair de Christina comme une tenaille. Elle hurla, mordue par une intolérable souffrance. Du miroir quelle avait lâché, la lumière violette débordait, envahissant la chambre de son insoutenable flamme.

La vie de Christina la quittait comme une eau, tandis quelle glissait à terre, recroquevillée sous la douleur qui la déchirait, et ses yeux ternis pouvaient voir la lueur violette se ramasser pour dessiner peu à peu les contours d'un corps.

Mais elle n'y voyait plus lorsque le visage violet, reconstitué, se pencha sur elle, souriant avec mépris, et que le puits noir où elle plongeait fut illuminé un instant de flamboyantes lettres violettes se découpant à vif dans son cerveau :

— L'idiote ! Oh, l'idiote qui a trahi sa race !

# ANNEXES

## Textes et entretiens

*Les trois textes qui suivent ont paru dans des publications amateurs concoctées par des fans. L'importance des fanzines est considérable pour la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle ; non pas en termes de diffusion ou d'influence – la plupart ne tiraient pas à plus de quelques dizaines d'exemplaires et ne comptèrent que quelques numéros –, mais en tant que ressource documentaire. Ainsi, le fanzine Fantascienza répertorie-t-il, à l'époque de sa parution (1979 - 1981), pas moins de 36 revues sœurs... La plupart des auteurs, même assez discrets comme le fut Julia Verlanger, y publièrent entretiens et fictions. Avant qu'apparaissent les photocopieuses, il s'agissait le plus souvent de feuilles ronéotées et agrafées. Mais le peu de moyens était le plus souvent compensé par l'enthousiasme et l'érudition.*

*On a retenu trois textes, présentés dans l'ordre chronologique : un entretien de Julia Verlanger dans Lunatique de 1966, un petit texte polémique dans À la poursuite des SFfans de 1977, et une interview de Jean-Pierre Taïeb dans Chimères de 1990.*

*Celui-ci dresse un portrait de son épouse dans le fanzine Mellonta[1] : « De son vrai nom Héliane Grimaitre, elle est connue sous les pseudonymes de Julia Verlanger et de Gilles Thomas. C'était le premier quelle préférait et qu'utilisaient tous ses amis. Elle est née le 7 décembre 1929 à Paris. De mère française et de père suisse, elle n'eut pas une jeunesse paisible. Ses parents se déplaçaient souvent et elle les accompagnait ou était confiée, selon les circonstances, à ses grands-parents paternels ou maternels. Ses études furent très perturbées et elle les acheva avec un diplôme équivalent au baccalauréat en Suisse où elle se trouvait du fait de la guerre qui avait séparé ses parents. Elle ne fit pas d'études universitaires et très vite chercha du travail pour être indépendante. De 1946 à 1950 elle fit plusieurs métiers (secrétaire, documentaliste). C'est ainsi quelle rencontra en 1948 l'homme qu'elle devait épouser en 1951 et avec lequel elle vécut trente-sept ans jusqu'à sa disparition en 1985. »*

### **Entretien avec Julia Verlanger dans Lunatique**

*Cette interview de Julia Verlanger parut dans le numéro 20 du fanzine Lunatique, daté de 1966. La revue compta pas moins de 67 numéros, échelonnés de 1963 à 1973, sous la direction de Jacqueline Osterrath, aujourd'hui disparue. L'interview fut réalisée par Jean-Claude Plat, qui signait alors Hans-Claudius Platt. Il faudrait encore dix ans avant que sorte le premier roman de Julia, et que naisse Gilles Thomas...*

*Plat exprima son choix dans un avant-propos : « Depuis cinq ans que je pratique la SF et le fantastique, il y a des auteurs qui m'ont particulièrement intéressé. Julia Verlanger est de ceux-ci. Jamais je n'ai été déçu par ses nouvelles. Mais, depuis septembre 1963, époque où paraissait « Chasse au rêveur », on ne voit plus sa signature dans les revues destinées à la majorité des lecteurs, et je pense m'associer à la plupart d'entre eux en lui demandant les raisons de son silence. [...] Voici ce que j'ai noté durant les trois heures de conversation très ouverte et très sympathique que nous avons eue ensemble. »*

LUN — *Qui êtes-vous, madame Verlanger ?*

JV — Il est très difficile de parler de soi. Je peux toujours vous dire que j'ai traversé la guerre de 39-45 étant petite fille. J'ai donc fait mes études ici et là ; j'ai abouti en Suisse. J'ai voyagé. Je suis fille et petite-fille de journaliste. Mon grand-père était fondateur d'un journal régional, *Le Franc Montagnard*. Je suis paresseuse, tout le monde le sait. Je m'enthousiasme facilement pour quelque chose, mais je m'en lasse également très vite.

LUN — *Vous n'écrivez plus depuis deux ans. Pourquoi ?*

JV — Par paresse intellectuelle et manque de stimulants extérieurs.

LUN — *À part vos nouvelles, qu'avez-vous écrit ?*

JV — J'avais commencé un roman – j'en avais écrit environ 80 pages – sur une invasion d'extraterrestres. Mais c'était très mauvais, et je l'ai abandonné.

LUN — *Comment créez-vous une nouvelle ?*

JV — Je pars d'une idée, n'importe quoi : un paysage (*et elle méfait voir de sa fenêtre une scène qui évoque tout de suite un thème fantastique*), un développement sur quelque chose que je lis. Elle est mise immédiatement sur papier, ou mûrement réfléchi, cela dépend. Il faut voir une scène avant de la décrire.

À propos de la brièveté de mes nouvelles, je pense qu'il y a des sujets sur lesquels on ne peut pas s'étendre. Par exemple : *La Fille interdite*<sup>[2]</sup>. Ici, la paresse ne joue pas. En général, j'improvise plus la chute. Quant à mon style, je pense avoir évolué en dix ans.

LUN — *Quels sont vos thèmes favoris ?*

JV — En général, la peur de l'homme en face de tout ce qui le dépasse, au sens cosmique et au sens le plus matériel ; l'ère post-atomique, les forces mauvaises, les mutants. Je pense que nous n'avons pas beaucoup de chances d'utiliser convenablement des forces trop puissantes.

LUN — *Envisagez-vous de continuer à écrire, et quelle sera votre future production ?*

JV — J'envisage d'écrire un roman plutôt que des nouvelles. J'ai déjà un titre : *Les Portes sans retour*.

LUN — *Depuis quand, et comment, vous est venu ce goût du merveilleux ?*

JV — J'ai profité, dans le grenier de mon grand-père, d'une énorme collection de *Sciences et Voyages*<sup>[3]</sup>, qui renfermait des romans de SF d'auteurs plus ou moins connus.

LUN — *Quelles sont vos opinions, vos préférences, en matière de SF et de fantastique ?*

JV — Il y a deux genres : la SF américaine, avec ses opéras de l'espace bien développés, et le genre français, plutôt axé sur le fantastique. La SF américaine produit un nombre incalculable de Vikings cosmiques, tandis que la SF française est plus en demi-teinte. Ouvrages et auteurs appréciés : *Croisière sans escale* de Brian Aldiss, *Demain les chiens* de Clifford Simak, Pierre Véry, Marcel Aymé, avec un de ses plus beaux romans : *La Vouivre*, Barjavel, avec *Colomb de la Lune*. Comme nouveau talent, j'apprécie Juliette Raabe.

LUN — *Parlez-moi de vos goûts, de vos activités en général.*

JV — J'ai des goûts très éclectiques. Mon deuxième dada : la mycologie. Fâcheuses activités ménagères !

LUN — *Qui sont, aujourd'hui, les auteurs de SF ou de fantastique ?*

JV — Au départ, des enfants qui se sont intéressés aux magazines pour enfants qui paraissaient avant guerre, ou des amateurs de Jules Verne. On note chez eux un goût du merveilleux, dès l'enfance, une envie d'autre chose. On voudrait aller au-delà des choses. Nous sommes tous des gens très curieux, tous passionnés de lecture qui permet une évasion hors du réel. Nous sommes la génération de l'éducation qui nous enfermait dans un cadre rigide, d'où une seule possibilité d'évasion : lire, de manière à sortir du carcan. Tous les prisonniers aiment la lecture. Nous avons un appétit de vivre et, je crois, une assez grande largeur d'esprit. Je pense aussi que nous aimons tous la poésie.

LUN — *Il y a des gens qui considèrent SF et fantastique comme incompatibles. Qu'en pensez-vous ?*

JV — Je ne suis pas d'accord. J'estime qu'il y a une part de merveilleux dans tout récit scientifique, même dans un rapport très sérieux d'un groupe de savants sur un point donné.

LUN — *À quels besoins correspondent chez l'homme ces goûts de SF et de fantastique ?*

JV — À des besoins de merveilleux, d'évasion. La SF est le conte de fées du monde moderne. La citrouille se transforme en carrosse parce que l'on en a changé les atomes ; mais, comme on ne sait pas comment on en a changé les atomes, cela reste aussi merveilleux que le coup de baguette de la fée.

LUN — *Quels sont vos rapports avec les fanzines, et qu'en pensez-vous ?*

JV — Je ne refuse pas, quand on me demande quelque chose, mais il arrive que les gens doivent poireauter ! Je les lis dans la mesure où je les reçois. J'ai écrit pour *Ailleurs*, *Orion*, *Lunatique*. Ils valent pour les nouveaux horizons qu'ils peuvent découvrir.

\* \* \*

### **Tribune de Julia Verlanger dans *À la poursuite des SFfans***

*Ce texte signé Gilles Thomas est paru dans le n°5 et dernier du fanzine À la poursuite des SFfans, daté de novembre 1977, avant que celui-ci redevienne le bulletin de l'association d'amateurs dont il était l'émanation. La revue, qui compta donc cinq numéros entre 1976 et 1977, eut Jean Milbergue pour rédacteur en chef. Il faut lire aujourd'hui avec recul et y voir; au-delà d'une saillie contre la SF politique française, un manifeste pour une SF populaire, qui traduit également le manque de considération chronique dont souffraient la plupart des auteurs estampillés Fleuve Noir, principaux représentants de cette SF de délassement.*

Lire la SF française et mourir... d'ennui.

La SF française a toujours eu cette maladie fâcheusement moutonnaire : suivre le courant des modes. Elle se voulait autrefois – Gérard Klein le lui reprocha justement – littéraire avant tout. Au profit de fioritures de style pas obligatoirement heureuses, elle oubliait l'essentiel : raconter une histoire. Elle l'oublie toujours, hélas. Seule la mode a changé.

Actuellement, se croyant investie d'une Mission sacrée, elle nous délivre du Message. Tant de Messages que le pauvre lecteur, ahuri, patauge et s'enlise dans des marécages d'ennui.

Si, d'aventure, vous avez le malheur de croire que la qualité d'un texte ne se mesure pas à la couleur d'une idéologie, mais bel et bien au talent, je vous souhaite du plaisir. Ouvrez l'une ou l'autre de ces anthologies de SF française dite « moderne » qui fleurissent en ce moment. Invariablement ou presque – les exceptions sont rares –, les textes proposés se ressemblent tous. Et traitent de... 1) politique ; 2) politique ; 3) politique ; 4) politique... on pourrait continuer longtemps comme ça. On continue du reste jusqu'à la fin du bouquin, si on a le courage d'aller jusqu'au bout.

Cette uniformité suffirait déjà à vous engluer dans l'ennui, mais il y a pire ; les Messages en question sont délivrés avec toute la subtilité d'une propagande hitlérienne. C'est lourd, ça piétine, ça assène des Vérités uniques à grands coups de massue, c'est dépourvu de la plus petite miette d'humour...

Faire passer des idées dans un texte réclame, outre un grand talent, du doigté. Tout le monde ne peut pas écrire *Le Procès* ou *1984*.

Mais décortiquez cette avalanche de thèses, et que trouvez-vous pour soutenir le Message ? Rien, le néant. Trop occupé à vous entonner sa philosophie personnelle comme on gaverait les oies, l'auteur a omis de donner une ossature à son récit.

« Et le lecteur ? » demande une petite voix timide. Le lecteur ? Kekseksa ? On s'en fout, de ce con-là ! Qu'il ferme sa gueule ! Comment ? On s'applique à lui décrocher la cervelle, à le hisser vers les hauteurs sublimes, à le « faire réfléchir », et il ne serait pas content ? Qu'il aille en vitesse se faire cuire une pierre philosophale !

Vérité première selon nos petits prophètes : c'est public ? Beurk ! c'est dégueu ! Personne n'y pige rien ? C'est évidemment génial !

Quelle voix naïve oserait jamais dire que le roi est tout nu ?

Corollaire à la Vérité première : t'es dans le merdique du quotidien, mon pote ? Tant mieux ! C'est bien fait pour toi ! T'avise pas de sortir le nez pour respirer un brin, sinon, moi, je te flingue !

Et tant pis pour le fatigué du métro-boulot qui a acheté un SF en espérant échapper un moment à sa grisaille journalière. Rêver ? En voilà une idée débile ! Ce connard-là, on va te le replonger dans le réel vite fait.

Il y a un os tout de même – mais il faut être abject pour seulement mentionner d'aussi basses questions commerciales –, la SF française se vend plutôt mal. Et ce n'est pas les éditeurs qui me contrediront. Mis à part le Fleuve Noir, qui a sa clientèle, et lui fournit invariablement ce qu'elle réclame : l'évasion, les collections de SF se basent plus volontiers sur les traductions que sur la production nationale. Motif ? À tirage égal, et même à qualité égale, les Français laissent des invendus, et pas les Anglo-Saxons.

Mais ces derniers militent aussi, me direz-vous. Juste, mais, habitués à vivre de leur machine à écrire, ils oublient très rarement le métier. Et ne pratiquent pas ce mépris du lecteur qui caractérise bon nombre de nos nationaux.

Axiome : un texte n'est pas bon ou mauvais suivant sa couleur. Il est bon ou mauvais tout court. De superbes guirlandes idéologiques ne transformeront jamais un récit mal, voire pas du tout ficelé, en quelque chose d'excellent. Ni une technique d'écriture se voulant novatrice, et qui aboutit, en règle générale, à un illisible charabia. Ni des adjonctions plus ou moins heureuses de porno, scatologie, viande saignante...

Deuxième axiome : le lecteur, ce triste con, ce débile, ce bouché-comme-il-n'est-pas-permis, a tous les droits. Et surtout celui de choisir ce qu'il achète. S'il délaisse la SF française, ne serait-ce pas parce que, loin d'être idiot, il refuse tout simplement de s'ennuyer ? Se pourrait-il qu'il ait développé une allergie au Message obligatoire ?

En boycottant les *frenchies* en bloc, parce que échaudé, il se prive parfois de très bons récits – mais oui, il y en a –, mais il échappe aussi à ces maxi-rasoirs qui vous font regretter un achat.

La SF française, et je regrette de devoir le dire – je serais volontiers chauvin sur ce thème-là – a tout du chiot jappeur et frénétique qui tente d'attraper son appendice caudal. En se voulant au pinacle de la Pensée profonde, elle se coupe volontairement du lecteur. À force de « passe-moi la moutarde, je te passerai le séné », elle arrive à se persuader d'une gloire qui n'existe que dans son imagination.

Et oublie la première mission de l'écrivain : distraire.

\* \* \*

## Entretien avec Jean-Pierre Taïeb dans *Chimères*

*Cette interview du mari de Julia Verlanger, réalisée en mars 1990 par Michel Haritchabalet – qui la signa des initiales M.H. – parut dans le numéro 10 du fanzine Chimères, daté de juin 1990, soit cinq ans après la mort de Julia. Chimères connut cinquante numéros tout juste, dont la publication s'étala entre octobre 1987 et mars 2001. Sa directrice de publication était Josiane Kiefer.*

JPT — On travaillait dans la même boîte, La Documentation Unique, elle en tant que documentaliste, et moi en tant que rédacteur juridique. Nous avons été licenciés à la suite d'une compression de personnel. J'ai retrouvé du travail dans l'administration, à Tunis. Après quatre ou cinq ans, nous sommes revenus en France, à l'occasion de l'autonomie interne, puis de l'indépendance de la Tunisie en 1956. Julia avait déjà commencé à écrire dès 1954-55. Ses premières nouvelles ont été envoyées à *Fiction* de Tunis...

CHM — Dans le n°35 de *Fiction*, qui contient sa première nouvelle, « Les Bulles », il était question d'un roman d'anticipation en cours d'écriture, et d'un projet de roman inspiré d'un rêve. Ont-ils été terminés ?

JPT — Non. Ils ont été complètement abandonnés. Ce sont des projets qui n'ont pas eu de suite. Le tout premier roman de Julia, *Acherra*, n'était pas en cours à l'époque. En fait, la nouvelle lui convenait parfaitement, car elle aimait bien écrire, mais aligner 240 ou 250 pages lui paraissait énorme.

CHM — A-t-elle regretté, lorsqu'elle écrivait pour *Fiction* ou pour *Fleuve Noir*, le fait que les femmes écrivains aient été aussi peu nombreuses ?

JPT — Non ! Elle n'était absolument pas féministe, même si elle ne supportait pas non plus le machisme. Elle estimait que, dans le fond, les femmes avaient la vie belle, et que revendiquer l'égalité absolue des droits était une



beuse. Selon elle, la société idéale pour la femme était une société où la femme serait considérée avec respect et hommages.

CHM — *A-t-elle eu des contacts avec d'autres femmes écrivains, telles que Jacqueline Osterrath, Nathalie Henneberg ou Christine Renard ?*

JPT — À l'époque de la librairie *L'Atome*<sup>[4]</sup>, un certain nombre de personnes qui s'intéressaient à la science-fiction, et habitaient plus ou moins la région parisienne, s'y rencontraient. On y organisait des réunions de SF. C'est ainsi que Julia et moi avons connu Jacqueline Osterrath, Pierre Barbet, Roland Topor, André Ruellan, Arcadius, mais aussi Juliette Raabe, Nathalie Henneberg et Christine Renard.

CHM — *Pourquoi a-t-elle pris un pseudonyme pour ses romans de SF ?*

JPT — Je ne sais pas ! Je pense simplement qu'elle a voulu essayer de repartir de nouveau comme une inconnue. À ce propos, je voudrais rétablir une chose : ce n'est pas Patrick Siry qui l'a fait entrer au Fleuve Noir, mais François Richard. À l'époque, Siry était l'adjoint de Richard, et c'est ce dernier qui a accepté les premiers livres de Julia. Par la suite, il a été difficile à Siry de ne pas continuer, car les livres ont eu tout de suite du succès.

CHM — *Mais pourquoi avoir choisi un nom masculin, Gilles Thomas ?*

JPT — Je crois que c'est simplement à cause du genre de romans qu'elle écrivait, et du caractère de ses héros. Pour elle, il était plus crédible de présenter ses œuvres sous un nom d'homme.

CHM — *En changeant de nom, elle a aussi changé de style. Elle est passée à un style plus dur...*

JPT — Plutôt à un style direct et parlé ! Il y a autant d'humour, mais un peu moins de poésie. Ce changement est essentiellement dû aux exigences de la collection Anticipation. Pour *Les Cages de Beltem*<sup>[5]</sup>, Julia a été obligée de ne garder que la trame principale de l'histoire, afin de respecter le nombre de signes imposé par Fleuve Noir.

CHM — *Deux de ses romans ont été édités au Masque Fantastique. Pourquoi a-t-elle choisi, plutôt que Le Masque SF, la collection Anticipation du Fleuve Noir pour ses romans de science-fiction ?*

JPT — Ce n'était pas le même directeur de collection. Le Masque Fantastique était dirigé par Jacques Van Herp. Et puis, surtout, la collection Le Masque SF était sur le déclin, et ne publiait pratiquement que des Américains.

CHM — *Pourquoi n'a-t-elle pas continué à écrire pour Le Masque Fantastique ?*

JPT — Julia a écrit un deuxième roman mettant en scène les personnages de *La Flûte de verre froid*, c'est-à-dire Jax, Casto et le chat. Mais la collection du Masque a disparu en 1978, et le livre n'était pas tout à fait terminé. Il y manque une trentaine de pages.

CHM — *Dans ses histoires fantastiques, on ne trouve ni vampires, ni monstres...*

JPT — Parce que c'est nouveau ! Ou si vous voulez, c'est le fantastique « nouvelle vague », celui que l'on trouve par exemple chez J'ai lu, collection fantastique ou horreur : on y voit beaucoup de vampires et d'enfants-monstres. À l'époque où Julia écrivait ses romans, cela n'avait pas grand succès, et personne ne pensait à écrire ce genre de littérature.

CHM — *Pensez-vous qu'elle aurait aimé écrire ce genre d'histoire ?*

JPT — Pas trop, je crois ! Elle aimait bien certaines nouvelles d'Edgar Allan Poe, mais préférait de loin *l'heroic fantasy*, car elle tient des anciennes légendes, du Moyen Âge, du conte de fées... Elle adorait Tolkien, *Bilbo le hobbit* et *Le Seigneur des Anneaux*, pour ces mêmes raisons. Julia aurait sans doute beaucoup aimé *Les Chroniques de Thomas l'Incrédule* et *L'Anneau de Mordant* de Stephen Donaldson. D'ailleurs, je crois que cette nouvelle trilogie a de

très grosses chances d'être primée au prix Julia Verlanger de cette année[6]. !

CHM — *Pourriez-vous nous parler de Magie sombre ?*

JPT — C'est le genre de livre que Julia aimait bien lire, et écrire ! À l'origine de ce roman, il y a d'une part *Le Grand et le Petit Albert*, qui est un livre de recettes de chimie, d'alchimie, de médecine et de magie, recueillies pendant sa vie par un théologien, Albert de Groot (né en 1193), et publiées pour la première fois en 1651 à Lyon chez Berirtgos sous le titre *Secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique du Petit Albert*. Julia avait trouvé une édition récente de cet ouvrage, et s'en était délectée. D'autre part, de notre expérience des HLM, où nous avons habité de 1956 à 1966 dans la banlieue parisienne, Julia a accumulé un tas d'images et d'anecdotes très drôles concernant ce milieu.

CHM — *Avait-elle prévu d'écrire deux suites à L'Autoroute sauvage ?*

JPT — Non ! À l'époque, les suites étaient beaucoup moins bien vues qu'actuellement, alors que maintenant, c'est presque devenu une mode ! En fait, Julia a écrit les deux premiers, *L'Autoroute sauvage* et *La Mort en billes*, à plusieurs mois d'intervalle. Le troisième, *L'Île brûlée*, a été fait bien après. Il y a d'ailleurs, dans cette trilogie, des choses bien réelles, en particulier toute la partie consacrée à l'île de Porquerolles et ses habitants. Certains personnages, que nous connaissions, existaient réellement, et s'amusaient à l'idée de figurer dans le roman. L'idée de *L'île brûlée* vient de l'angoisse de l'incendie. Porquerolles étant une île avec des moyens de protection pratiquement inexistant, cette angoisse y est très forte. D'autant plus qu'à l'époque, l'eau courante n'avait pas encore été installée !

CHM — *Un de ses thèmes préférés est l'abus de pouvoir, par une caste ou par une seule personne. C'est visiblement quelque chose qui la préoccupe ?*

JPT — Non, ce n'est pas tout à fait cela. Un de ses thèmes préférés est l'abus de pouvoir tout court ! Cet abus peut parfaitement exister dans un régime dit « démocratique », aussi bien que dans une dictature. On peut très bien concevoir que le pouvoir majoritaire brime de façon inadmissible des minorités, ou encore que la majorité, après avoir exprimé ses choix par son vote, ne se reconnaisse plus dans les actes de ses dirigeants. Inversement, on peut très bien concevoir une monarchie ou une oligarchie idéales... Le pouvoir n'est pas bon ou mauvais en raison du régime qui l'exerce, mais uniquement en fonction de la manière dont il est employé !

Julia n'avait pas de préférence pour un régime monarchique, oligarchique ou démocratique. Ce qui la choquait était la manière dont s'exerçaient certains pouvoirs, et l'abus que pouvait en faire une, plusieurs ou des groupes de personnes. Sa position n'était pas politique. C'était simplement une question d'éthique, et de dire : « Moi, je n'aime pas les abus, ou que l'on aille contre ma liberté ».

CHM — *Pourquoi a-t-elle écrit une histoire aussi dure que « Répression »[7] ?*

JPT — Je suis persuadé que les trois quarts des gens qui l'ont lue n'y ont rien compris, ou du moins, n'ont pas compris ce qu'elle a voulu dire ! Elle a écrit cette nouvelle pour une raison très simple : elle était horriblement agacée de voir, après 1968, systématiquement accolés les termes « CRS-SS » par exemple, et que des jeunes qui, la plupart du temps, ne savaient pas de quoi ils parlaient, utilisent des insultes automatiques de ce genre. Et elle est partie de l'idée que s'ils savaient ce qu'est une vraie dictature et une vraie répression, ils ne compareraient pas nos CRS à des SS. Elle a donc écrit une nouvelle pour essayer de montrer ce que pouvait être une *vraie* répression ! Or, contradictoirement, on peut très bien la prendre comme une histoire renforçant l'idée de la droite répressive, ce qui n'est pas le cas. Julia ne faisait pas de politique ; la droite et la gauche ne représentaient rien pour elle. Par contre, elle n'aimait pas le caporalisme !

JPT — Des nouvelles, à tout point de vue. Écrire des romans était très pénible pour Julia, car elle avait une manière de le faire épouvantable : elle s'investissait pleinement, travaillait jusqu'à trois ou quatre heures du matin, n'avait plus d'horaire de vie. Elle ne pensait qu'à son roman en cours.

CHM — *Tous ses écrits ont-ils été édités ?*

JPT — Oui, en ce qui concerne les nouvelles, à part les quatre ou cinq textes courts écrits pour les fanzines. Quant aux romans, certains sont restés inédits *pour Acherra* et *Offren*, deux romans *d'heroic fantasy*, et *Les Miroirs du temps*, la suite de *La Flûte de verre froid*, où les miroirs permettent de passer d'une époque à une autre.

## FIN INTÉGRALE IV

---

[1] Il s'agit du quatrième et dernier numéro de Mellonta, daté de septembre 1989. Ce fanzine, dirigé par Jean-Pierre Moumon, connut deux premières livraisons en 1967 et en 1971. Le texte de Jean-Pierre Taïeb servait d'introduction à une réédition de la nouvelle « Les Bulles », augmentée et agrémentée de sa suite inédite.

[2] Très courte nouvelle parue en 1959 dans Fiction n°71, rééditée sous le titre « Point final » dans l'anthologie Les Oiseaux de cuir (1996). À paraître dans le dernier volume de l'Intégrale Verlanger, éd. Bragelonne.

[3] Sciences et Voyages fut un hebdomadaire de vulgarisation scientifique et géographique, né en 1919 et qui perdura sous forme mensuelle jusqu'aux années 1970. Jusqu'à 1937, y furent publiés en feuillets des romans de SF, notamment de Rosny aîné, René Thévenin et José Moselli.

[4] Librairie tenue par Valérie Schmidt de 1957 à 1962, rue de Seine à Paris, où se réunit le premier noyau dur de « fans » de SF. Elle succédait à *La Balance* (1953-1957). C'est dans ce lieu minuscule mais mythique que Julia fit la connaissance de Jacques Goimard, de Jacques Sadoul et de Gérard Klein.

[5] Cette première édition tronquée parut chez Fleuve Noir à la fin 1982 (collection Anticipation n°1191) ; il faudra attendre treize ans pour voir sortir, chez le même éditeur et en deux volumes, la version complète, reproduite dans le présent volume. Pour l'anecdote, Fleuve Noir avait annoncé en 1983 la sortie de *La Piste des esclaves* – la version intégrale des *Cages de Beltem* – dans la collection « Grands succès »... qui avortera.

[6] Ce fut effectivement le cas de la trilogie de *L'Appel de Mordant* (*Mordant's Need*, 1986), prix Julia Verlanger 1990.

[7] Nouvelle parue en février 1980 dans Fiction n°306, et un peu plus tard la même année dans l'anthologie *L'Année 1979-1980 de la Science-Fiction et du Fantastique*, éd. Julliard. Elle décrit l'élection en France d'un politicien d'extrême droite, suivie par la rafle et la torture d'étudiants. Pour l'anecdote, la nouvelle a été écrite sur une commande de Jean-Pierre Andrevon pour l'une de ses anthologies *Retour à la Terre*. Ce dernier refusera, la jugeant trop « tract », c'est pourquoi elle sera publiée quelques années plus tard. (« Répression » figurera dans le dernier volume de l'Intégrale Verlanger dans la présente collection.)